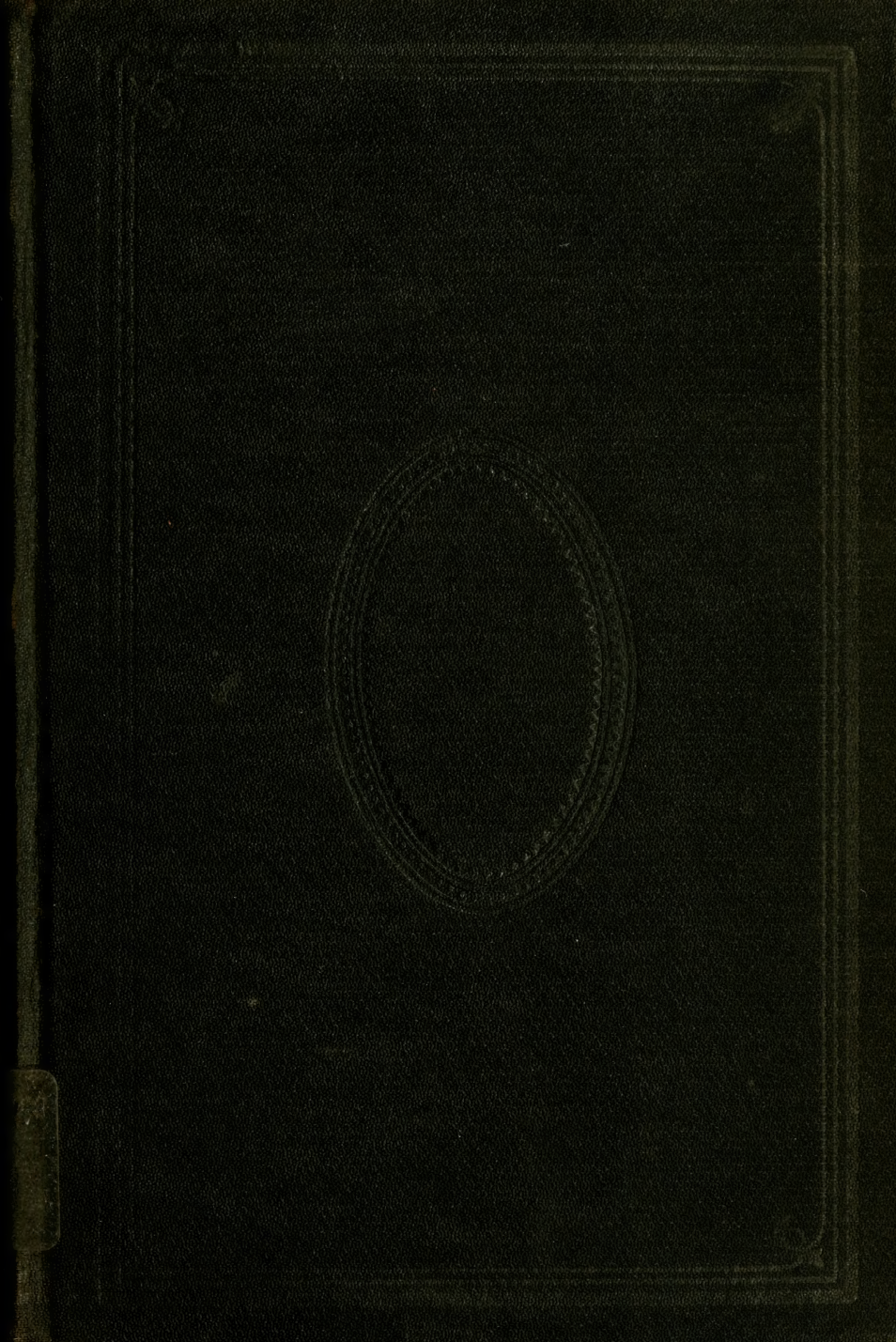

TUFTS COLLEGE LIBRARY.

Purchased.

Bound, May 1892.

27718.

6245

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CVI. — 1er JUILLET 1891.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CENT SIXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1891

27718

L'ART ET LA NATURE

PREMIÈRE PARTIE.

L'ŒUVRE D'ART ET LE PLAISIR ESTHÉTIQUE.

I.

Telle peuplade d'Afrique ou d'Amérique ne connaît pas la charrue, et connaît le tambourin, la flûte et les danses figurées. La Grèce eut de grands poètes avant de savoir écrire; elle se nourrissait encore d'un pain grossier, et déjà elle avait des chanteurs qui la faisaient rire et pleurer; c'était pour elle le pain de l'âme. D'un bout du monde à l'autre, l'homme n'a pas attendu d'avoir perfectionné ses industries pour créer ce qu'on appelle les beaux-arts, tant ce luxe lui semblait nécessaire. Mais auquel de ses besoins a-t-il pourvu en les créant? A quoi peuvent-ils lui servir? Que lui revient-il de son invention?

Si des utilitaires conséquens pensent, sans oser toujours le dire, que les beaux-arts ne servent à rien, les ascètes, les puritains les ont plus d'une fois traités de divertissemens pernicieux. Platon, qui était un grand artiste, avait défini le poète « un être léger, ailé et sacré; » mais quand il s'occupa d'organiser sa cité idéale, il en bannit Homère comme un empoisonneur public. Sou-

vent aussi, oubliant le danger, il se contentait de reprocher aux peintres comme aux poètes la frivolité de leurs études et de leur travail. Il leur représentait que, les choses de ce monde n'étant elles-mêmes qu'une copie imparfaite et confuse des types divins, des idées incorruptibles et éternelles, l'artiste qui en reproduit la ressemblance n'est que l'imitateur servile d'une méchante imitation. Qu'on se rappelle sa fameuse caverne, ces captifs enchaînés qui voient passer et repasser sur le mur de leur cachot des ombres qu'ils prennent pour des réalités. Que dire du peintre qui s'amuse à calquer ces fantômes? Que sera son œuvre? L'ombre d'une ombre. Et en admettant que le monde sensible ait plus de réalité que ne le pensait Platon, que gagne-t-on à copier la nature? De quoi nous sert cette copie et que peut-elle ajouter à notre bonheur? N'est-ce pas le cas de s'écrier : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! » Un jour que Théodore Rousseau achevait une étude d'arbres dans la gorge d'Apremont, un paysan qui vint à passer lui demanda d'un ton goguenard ce qu'il faisait là. — « Vous le voyez, je fais ce grand chêne que voici. » — « A quoi bon, repartit le paysan, puisqu'il est déjà tout fait? »

Il y a des utilitaires, moralistes indulgens et généreux, qui ont consenti à reconnaître que l'art peut servir à quelque chose : ils ont cru le réhabiliter, l'honorer, en déclarant qu'à sa façon il enseigne, qu'il ne tient qu'à nous d'en tirer des instructions utiles, de nous en faire une école de sagesse et de vertu. « L'homme est un être né pour souffrir, disait un poète grec dans une pièce dont nous n'avons conservé qu'un fragment, et la vie porte avec soi beaucoup de douleurs ; il a donc fallu trouver quelque remède à nos soucis. Eh bien! notre âme, oubliant ses propres peines pour compatir aux malheurs d'autrui, rapporte du théâtre instruction et plaisir à la fois. Le pauvre, en apprenant que Télèphe fut plus misérable encore que lui, supporte plus doucement sa pauvreté. Le maniaque réfléchit en voyant les fureurs d'Alcméon. Tel autre a les yeux faibles, mais les fils de Phinée sont aveugles. Celui-ci a perdu un enfant, Niobé le consolera. Celui-là traîne la jambe, on lui montre Philoctète. Un vieillard malheureux se reconnaît dans Œnée. Chacun, enfin, voyant son prochain plus accablé de maux qu'il ne l'est lui-même, déplore moins ses propres infortunes. » La poésie dramatique a-t-elle vraiment la puissance curative que lui attribuait le poète grec? On peut douter que Philoctète ait jamais consolé un boiteux, que jamais les fureurs d'Alcméon aient fait rentrer un maniaque en lui-même. La vraie fin de la tragédie n'est pas d'amender nos mœurs, de corriger nos vices et nos erreurs. Au surplus, le théâtre n'est pas tout l'art.

Quelle vertu peuvent bien nous prêcher la Vénus de Milo et l'Antiope du Corrège?

Non, l'art n'a rien de commun avec la morale, répondent certains métaphysiciens; l'art n'est pas un enseignement, mais il n'est pas non plus l'imitation d'une imitation, la copie d'une copie; il a pour mission de nous révéler le beau absolu, que nous chercherions en vain dans la nature. Qu'est-ce que le beau absolu? « C'est le Verbe, nous dit Lamennais, ou la manifestation, le resplendissement de la forme infinie qui contient dans son unité toutes les formes individuelles finies; plus une forme s'en rapproche, plus elle est belle. » Le fondateur de l'esthétique, Baumgarten, avait déjà défini la beauté « une perfection sensible. » Malheureusement, la perfection est un concept de notre esprit, elle ne tombe jamais sous nos sens. Un être parfait serait un individu adéquat à son espèce, dont il représenterait l'idée dans toute sa plénitude; mais les espèces se réalisent dans des millions d'individus, tous différens les uns des autres. Parmi toutes les roses qui fleurissent dans le monde, aucune n'est la rose; parmi toutes les femmes qui plaisent, aucune n'est la femme; parmi les vierges de Raphaël, aucune n'est parfaite, puisque Léonard de Vinci et le Titien en ont fait d'aussi belles, et que lui-même en a peint beaucoup, comme pour multiplier les variétés d'un type qu'il désespérait de réaliser dans un unique exemplaire. D'ailleurs, il est de grands artistes à qui la madone ne disait rien et qui ont passé leur vie à étudier, à reproduire avec amour les objets les plus communs et toutes les vulgarités de la vie. Telle kermesse de Téniers, tel intérieur de Van Steen ou de Van Ostade sont des merveilles; pour expliquer le plaisir qu'elles nous procurent, dirons-nous qu'elles nous révèlent le type divin de l'ivrognerie, la pipe parfaite ou le broc idéal?

Lamennais se tire d'embarras en accusant les Hollandais et les Flamands de n'avoir pas compris le véritable objet de l'art, « ses relations avec le développement de l'humanité au sein de Dieu et de l'univers. » Il se plaint qu'on ne trouve dans leurs œuvres aucune inspiration élevée, rien qui se ressente d'une large conception de la vie ou d'une forte croyance; le principal mérite qu'il leur reconnaisse est, avec la finesse du pinceau et l'entente du clair-obscur, une vérité dépourvue de poésie et de grandeur. « On y peut joindre encore un remarquable esprit d'observation appliquée aux mœurs populaires et bourgeoises, ainsi qu'une verve inépuisable dans la reproduction des scènes variées de la vie domestique. Cela est bien sans doute, mais n'occupe dans l'art qu'une place si inférieure qu'elle exclut toute comparaison avec ce qui en constitue le génie véritable. » Ce noble penseur, qui avait le sens exquis de certaines formes de l'art, dont il a parlé avec une admi-

rable éloquence, mêlait à ses théories des vues étrangères à l'esthétique. Le paysan qui trouve que la peinture ne sert à rien est plus près de la vérité que le puritain qui prétend la mettre au service de la morale ou que le philosophe qui la charge de nous révéler le Verbe ou je ne sais quelles entités métaphysiques. Il est permis de préférer tel genre à tel autre, mais ce n'est pas au choix des sujets, c'est au faire qu'on reconnaît l'artiste. En matière d'art, les intentions ne sont rien, l'exécution est tout; tel tableautin est un chef-d'œuvre, tel tableau d'église n'est qu'un aveu d'impuissance. Et s'il s'agit d'assigner des rangs, une maison bourgeoise qui a du caractère est infiniment supérieure à une cathédrale d'un style prétentieux ou confus, et un grand poème manqué ne vaut pas une chanson bien faite. Qui ne serait plus fier d'avoir écrit d'une plume heureuse la complainte patibulaire de Villon ou sa ballade des *Dames du temps jadis* que d'avoir composé à la sueur de son front les vingt-quatre chants de *la Pucelle* de Chapelain?

Le premier devoir d'un esthéticien est de trouver une définition de l'art qui convienne au même degré à tous les arts, et dans chaque art à tous les genres de style, et qui puisse s'appliquer également à une comédie de Molière, à une symphonie de Beethoven, à une statue de Michel-Ange, aux chasses ou aux natures mortes de Snyders. Pascal a dit « qu'il y a un modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature telle qu'elle est et la chose qui nous plaît, que tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. » Il ajoutait « que rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule que de s'imaginer une femme ou une maison faite sur ce modèle-là. » On peut dire aussi que, si chaque art a ses règles particulières, il y a des règles générales qui leur sont communes à tous, et que si Molière, Beethoven et Michel-Ange ont été trois grands artistes, c'est qu'ils se ressemblaient par quelque chose. Ou l'esthétique est une chimère, ou il faut croire que les beaux-arts ne sont que des formes diverses et particulières de l'art, qu'il y a entre eux une communauté d'origine et de destination, que par des voies très différentes ils tendent à la même fin. Notre expérience journalière en fait foi. Tel genre de poésie, tel genre de sculpture, nous causent des impressions analogues et nous mettent dans le même état d'âme; la cathédrale de Reims nous fait l'effet d'un poème; nous découvrons sans peine quelque ressemblance entre les tragédies de Racine et les paysages historiques du Poussin, entre une statue de Jean Goujon, un tableau du Corrège et une symphonie de Haydn; nous retrouvons dans les chœurs de Sophocle quelque chose du Parthénon, et si

nous avons une préférence marquée pour un certain genre d'architecture, il est facile à un bon juge d'en inférer quelle musique et quelle peinture nous aimons. La parenté secrète qui unit tous les arts est attestée par le langage usuel : nous disons qu'un drame est bien bâti, que l'ordonnance en est claire et belle, qu'un peintre compose ses sujets en poète, que Véronèse savait faire chanter ses couleurs, que tel musicien nous étonne par l'intensité de son coloris, que tel statuaire excelle dans le rythme des lignes.

Le philologue retrouve dans des langues fort différentes les lois générales de la langue mère dont elles dérivent. Un esthéticien est tenu de nous expliquer ce qu'une chanson peut avoir de commun avec une cathédrale, si l'une et l'autre sont des œuvres d'art.

II.

Le premier caractère commun à tous les arts est d'être des sciences destinées uniquement à nous donner des plaisirs. Il n'en est aucun qui ne demande un pénible apprentissage, de longues et difficiles études et beaucoup de pratique ; on passe sa vie à les apprendre, on ne croit jamais les savoir. Aussi bien, l'artiste le plus rompu à son métier n'exécute une œuvre nouvelle qu'au prix d'un dur labeur, d'une application forte et soutenue de toutes ses facultés, d'une contention d'esprit égale à celle du physicien arrachant à la nature un de ses secrets ; c'est un travail qu'on quitte à contre-cœur, comme le disait Balzac, et auquel on se remet avec désespoir. Un homme du monde demanda un jour au plus joyeux de nos vaudevillistes s'il buvait beaucoup de vin de Champagne en faisant ses pièces. « L'imbécile ! disait ce grand amuseur ; il ne sait pas que le plus mince de mes scénarios m'a fait passer des nuits plus austères que celles d'un chartreux. » Ces sciences si péniblement acquises, si laborieusement pratiquées, ne servent ni à rendre les hommes plus savans ou meilleurs, ni à les secourir dans leurs nécessités, ni à rien ajouter à leur confort ; elles ne se proposent aucun autre but que de nous procurer des joies d'une espèce particulière, dont nous pourrions, semble-t-il, facilement nous passer et qui paraissent plus nécessaires que le pain de chaque jour à celui qui est capable de les ressentir. Que d'adolescens, que de pauvres diables se retranchent, s'abstiennent, se mortifient ou renoncent à dîner pour aller au théâtre ! Les arts sont par excellence des sciences de luxe. L'architecture, il est vrai, sert à loger les dieux et les hommes ; mais une demeure sans architecture les défend des intempéries aussi bien que le plus beau palais ou que le temple le plus orné. Supprimez tous les tableaux, toutes les statues, tous les beaux vers, il n'y aura pas un grain de moins dans

les champs ; supprimez une seule industrie, et le monde se sentira atteint dans son bien-être. Mais l'art est de tous les luxes le plus étroitement lié à la civilisation ; l'homme qui s'en passe, quel que soit le raffinement de ses vertus ou de ses vices, est un barbare.

Quelle est la nature particulière de cette joie que nous ressentons devant les créations d'un grand artiste? Elle n'a rien de commun avec la jouissance des biens sensibles ni avec les contentemens de l'amour-propre ou de l'appétit. On peut jouir de l'œuvre d'art sans la posséder, et rien ne ressemble moins au plaisir esthétique que celui d'un propriétaire faisant le tour de son domaine ou d'un affamé s'asseyant à une table bien servie, ou du libertin pour qui tout ce qui lui plaît est une proie. Quand Pygmalion supplia le ciel d'animer d'un souffle de vie la statue qu'il adorait, il prouva qu'il n'avait pas des yeux d'artiste, et qu'il confondait les genres et les amours; heureusement pour sa réputation, on a reconnu que son histoire n'était qu'un mythe.

Un auteur ancien parle d'un jeune homme de Cnide, dont la plus chère occupation était de contempler pendant des heures l'Aphrodite de Praxitèle. On le croyait dévot, il était éperdument épris. Absorbé dans sa rêverie et tour à tour mélancolique ou souriant, il murmurait tout bas des propos d'amour, et au sortir du temple, il gravait le nom de la déesse sur les murs des maisons et sur l'écorce des arbres. Chaque jour, il apportait à la statue qui lui avait pris le cœur quelque offrande précieuse. Il consultait le sort des dés pour savoir si un jour elle aurait pitié de lui, et selon la réponse de l'oracle, il avait des transports de joie ou s'enfonçait dans de noires tristesses. Enfin, il osa tout, et trompant la surveillance des sacristains, il passa une nuit dans le temple. Le lendemain de l'attentat, il disparut : on prétendit qu'il avait glissé du haut d'un rocher dans la mer, où s'engloutirent son sacrilège et son nom, car il n'est nommé que par son crime. Philostrate raconte une histoire semblable, mais dont le dénoûment fut plus heureux. Un autre jeune homme avait supplié cette même Aphrodite de l'agréer pour son fiancé. Il lui offrait sans cesse des présens et lui en promettait d'autres, l'assurant que la corbeille serait digne de ses grâces immortelles. Les Cnidiens n'y voyaient pas de mal ; ils pensaient que la gloire de la déesse ne pouvait que s'accroître si l'univers apprenait qu'un beau jeune homme rêvait de l'épouser. Comme ils demandaient à Apollonius de Tyane s'il trouvait dans leurs rites et dans leurs liturgies quelques détails à réformer, il leur répondit : — « C'est vos yeux que je voudrais changer. » — Le premier de ces jeunes gens était un libertin qui méritait de mal finir ; le second était un fou qu'Apollonius guérit de sa démence en le menaçant du sort d'Ixion. L'un et l'autre

avaient à la fois péché contre le ciel et commis un attentat contre l'art en aimant le marbre comme on aime une chair de femme.

Sans l'art, la science et la religion, il n'y aurait dans ce monde que des appétits et des affaires. Le plaisir esthétique, n'étant accompagné d'aucune convoitise, d'aucune idée de possession, est un des plus nobles que nous puissions éprouver. Pour admirer une œuvre d'art, il faut s'oublier et se donner, et nous entrons en communion avec quiconque l'admire comme nous ; c'est le seul amour que n'empoisonne aucune jalousie. Le roi Louis II faisait représenter pour lui seul, dans un théâtre vide, les opéras qu'il aimait. Ce malade n'avait de goût que pour les félicités solitaires ; la musique même ne pouvait lui faire oublier qu'il était roi, et il se réfugiait au désert pour mieux sentir sa gloire. L'œuvre d'art est un bien public ; elle semble dire : — « Je n'appartiens à personne ou plutôt j'appartiens à tout le monde, et celui de mes innombrables propriétaires qui me possède le plus est celui qui a le mieux su me voler mes secrets. » — Les Mingréliens ont un proverbe qui dit que comme les passans usent les chemins, le regard use le visage des jeunes filles. Les vierges de Raphaël ne sont point usées par les yeux des hommes, et l'abondance des regards ne les fait point rougir : elles sont faites pour être vues et pour se communiquer aux mortels.

Nous apportons dans ce monde deux passions nées avec nous et qui, selon notre tempérament, notre tour d'esprit, notre caractère ou l'éducation que nous avons reçue, se partagent notre vie dans des proportions fort différentes. L'une est la passion des réalités, l'autre l'amour des pures apparences. L'enfant, dès les premiers jours, connaît ces deux passions. Il crie sans cesse après sa nourrice, qui est pour lui la réalité suprême ; mais une fois repu, s'il tarde à s'endormir, il laisse errer ses yeux, son visage se dilate, on voit sur ses lèvres comme l'ébauche d'un sourire. Une ombre flottant au plafond, un rayon de soleil se glissant jusqu'à sa couchette entre deux rideaux, ou une voix, un chant qui caresse son oreille, le plongent dans une vague rêverie. Il se repaît de cette lumière, il se gorge de ce chant ; il a oublié sa nourrice. Plus tard, ses deux passions innées prendront une autre forme. De bonne heure s'éveillera en lui le sentiment très vif de la propriété, car l'homme naît propriétaire : la propriété est la manifestation visible de la personne humaine, et qui ne possède rien n'est rien ; c'est le sort de l'esclave. L'enfant pousse jusqu'au fanatisme l'amour de ce qui lui appartient et la haine du voleur. Mais il connaît aussi les jouissances désintéressées, impersonnelles, et les heures qui lui semblent les plus courtes sont celles qu'il emploie à contempler des images, à écouter des histoires. Plus l'image est colorée, plus elle lui plaît ; plus l'histoire est longue, plus elle l'enchante. Des contes de fées et des enluminures, c'est

ainsi que l'art se révèle à ses sens et à son esprit, et le plaisir qu'il y prend surpasse quelquefois celui que lui donnent les réalités. J'ai connu un petit bonhomme qui s'était échappé pour aller à la maraude. On le retrouva assis au bord d'un ruisseau où se reflétait l'ombre d'un pommier; cette ombre, à laquelle le courant de l'eau imprimait un léger frémissement, l'avait comme fasciné; il oubliait de manger la pomme qu'il tenait dans sa main.

Les arts se réduisent à des combinaisons heureuses de lignes et de couleurs, de sons ou de mots, et qu'il s'agisse de l'architecture ou de la peinture, de la musique ou de la poésie, c'est par sa forme qu'une œuvre d'art nous plaît et nous séduit. Quiconque est incapable de se passionner pour des apparences, des simulacres et de préférer par intervalles la contemplation à la possession, ne goûtera jamais le plaisir esthétique, auquel certains animaux, ce semble, ne sont pas insensibles. On a vu des couleuvres qui, le corps allongé, la tête dressée, écoutaient un air de flûte dans une sorte d'extase. Le rossignol se grise de ses trilles, et quoiqu'il chante pour sa femelle, il en est moins amoureux que de sa voix. En revanche, dans certaines espèces d'oiseaux, les femelles, s'il faut en croire Darwin, ont un sentiment si vif de la couleur qu'à force de s'étudier à leur plaire, leurs mâles, avec l'aide de la nature et du temps, finissent par orner leur plastron des plus riches nuances.

Platon disait que la poésie était un délire inspiré par les muses à une âme simple et vierge, et il est écrit dans l'Évangile que le royaume des cieux appartient aux enfans et à ceux qui leur ressemblent. L'artiste voit la vie et le monde autrement que la plupart des hommes; ce qui les laisse indifférens l'émeut, ce qui les émeut le laisse froid. Il suffit d'un jeu d'ombre et de lumière pour faire vibrer tout son être; sa tête s'échauffe, son sang s'allume. Ce qui l'intéresse dans les événemens politiques, c'est leur figure, et souvent il oublie tout pour s'occuper de ce qui se passe dans les yeux d'un chat. Il peut être un excellent patriote, mais par momens sa patrie, c'est tout ce qui se voit, tout ce qui s'entend; il peut avoir bon cœur, être humain, tendre, charitable, mais tel malheur imaginaire qu'il se représente lui remue les entrailles autant que toutes les misères qui l'implorent : — « Ce qui est arrivé me touche, disait un musicien; mais il n'y a que les choses qui n'arriveront jamais qui me fassent pleurer. » — Promettez le paradis à un artiste, s'il n'est pas sûr d'y retrouver les couleurs et les sons qu'il aime, il ne voudra pas l'habiter un jour. Comme l'enfant dont je parlais plus haut, il sait plus de gré aux pommiers d'avoir une ombre que de produire des pommes. Son trait distinctif est de joindre à l'adoration de la nature, source intarissable d'images, un secret mépris de l'être.

III.

Tous les arts ont encore ceci de commun que la forme y est toujours expressive ; les apparences y sont des signes et ont un sens que je découvre instantanément ou que je démêle par une induction du connu à l'inconnu qui me coûte peu d'effort. C'est ainsi que nous retrouvons dans ces simulacres des réalités qui ne nous étaient point étrangères ou que nous nous représentons facilement. Les joies austères que procure la science sont d'un autre ordre ; elle nous révèle les principes secrets des choses, les lois cachées qui règlent et déterminent les phénomènes. L'art, à proprement parler, ne m'apprend rien ; il ne démontre pas, il montre. En contemplant une œuvre d'art, je n'acquiers pas des connaissances nouvelles, mais je me souviens et je reconnais, et j'en crois faire l'éloge en disant : « Oui, c'est cela, c'est bien cela. »

Mais si l'artiste a du talent et sait son métier, sa copie me fera voir l'original mieux que je ne l'avais vu. C'est une image qui éclaircit la réalité, parce qu'elle se réfléchit dans un miroir merveilleusement limpide ; l'impression qu'elle produit sur moi, je l'avais éprouvée déjà en me trouvant en présence de l'objet représenté ; il m'en souvient et il me semble pourtant que je la ressens pour la première fois, tant elle a de force et, pour ainsi dire, de certitude. Le plaisir esthétique serait incomplet si mes reconnaissances ne ressemblaient à des découvertes et s'il ne se mêlait quelque étonnement à mon admiration : — « Oui, c'est bien cela, me dis-je, et cependant c'est autre chose. » — Si un peintre s'envolait dans quelque planète absolument différente de la nôtre et en rapportait des paysages d'une parfaite ressemblance, où je croirais voir un monde renversé et le rebours de tout ce que je connais, ces paysages exciteraient ma curiosité, mais je ne les tiendrais pas pour des œuvres d'art. En revanche, un artiste qui me montre des choses connues de moi sans rien ajouter à l'idée que je m'en faisais trompe mon attente, et je ne le tiens pas pour un véritable artiste. Nous disons alors comme le paysan : — « A quoi bon? » Est-ce la peine de réduire les choses à l'état de pure apparence pour ne nous montrer d'elles que ce que le premier venu en peut voir?

Tous les arts sont expressifs, et ils empruntent tous à la nature les réalités dont ils nous offrent l'image, car la nature, ce n'est pas seulement le ciel, la terre et la mer, les champs et les bois, les rochers, les animaux et les plantes, c'est aussi la nature humaine,

notre âme, nos instincts, nos penchans, nos habitudes, la destinée de notre cœur, la société même où nous vivons, ses croyances et ses dieux, ses mœurs et ses usages, qui deviennent pour l'homme une seconde nature. En un mot, la nature est avec le monde extérieur l'ensemble des élémens dont se compose notre vie et sur lesquels nous avons pu faire d'heureuses ou fâcheuses expériences. « L'homme est né singe et copiste, » disait le comte de Caylus. Que l'original nous plaise ou nous déplaise, nous en voyons volontiers la copie; souvent les réalités nous incommodent ou nous oppriment, une image est toujours inoffensive. Mais on fait ici une distinction : à l'architecture, à la musique, arts symboliques, qui, dit-on, n'imitent rien, on oppose la sculpture et la peinture en les qualifiant d'arts imitatifs. Regardons-y de plus près et nous reconnaîtrons qu'il y a une part d'imitation dans l'architecture et dans la musique, et que tout n'est pas imitation dans la peinture comme dans la statuaire, qu'ainsi tous les arts ont bien un air de famille, que ce sont vraiment les espèces d'un même genre.

L'objet propre de l'architecture est d'exprimer par des apparences la destination d'un édifice. Une église qui ressemble à une caserne, une halle qui ressemble à une église, une maison de plaisance qui a l'air d'un couvent, une maison bourgeoise bâtie sur le modèle d'un château-fort, sont des contresens qui déshonorent un architecte. Il faut que la vue seule d'un édifice m'apprenne à quoi il sert et s'il est habité par des dieux ou par des hommes, si ces dieux sont aimables ou terribles, si ces hommes se reposent ou travaillent, s'amusent ou passent leur vie à se garder et à se défendre, s'ils sont des bourgeois ou des moines, des rois ou des paysans, et une chaumière qui dit bien ce qu'elle doit dire est plus une œuvre d'art que tel palais qui ne le dit pas ou le dit mal. Ainsi un architecte qui est un artiste exprime par des formes ce qui se passe dans une demeure, ce qu'on y fait, le genre de vie qu'on y mène, ou, pour parler plus exactement, l'idée que je dois m'en faire, l'impression que j'en dois recevoir.

Comment s'y prendra-t-il? Par quels procédés, par quel artifice fera-t-il parler la pierre? La méthode des arts symboliques est l'imitation indirecte; ils remplacent les ressemblances par les analogies. Une analogie est une similitude imparfaite entre des choses d'ordre différent. Certaines impressions morales et celles que nous procurent certains effets naturels ont ensemble une si étroite liaison que nous ne pouvons éprouver les unes sans ressentir les autres. Des lignes droites ou courbes, des lignes continues ou brisées, des angles rentrans ou saillans produisent en nous des affections de l'âme. Variez leurs combinaisons, qu'elles se ma-

rient heureusement ou se composent avec effort, qu'elles se heurtent ou s'entrelacent, qu'elles semblent se fuir ou se chercher, et nous serons autrement affectés. Que dans un corps il y ait concordance des trois dimensions ou que l'une soit sacrifiée pour accentuer la valeur des deux autres, ce corps aura un caractère, et ce caractère se communique à l'image qu'il laisse dans notre esprit, et notre âme en sera marquée. Selon qu'une construction présente des lignes simples ou compliquées, rigides ou moelleuses, des contours arrêtés, ressentis ou mollement sinueux, selon qu'elle nous paraît plus large que haute ou plus haute que large ou qu'elle se développe dans le sens de la profondeur, selon que les vides y prédominent sur les pleins ou les pleins sur les vides, elle nous inspire des idées de calme ou d'effort, de paix ou d'inquiétude, de recueillement ou de fête, de caprice éphémère ou d'éternelle durée, de vie facile ou rigoureuse, de résistance ou d'abandon, de fatalité ou de libre fantaisie, d'ouverture de cœur ou de mystère.

Telle maison se repose comme les gens qui l'habitent, telle autre semble travailler. Tel édifice paraît se défendre contre d'invisibles ennemis ou protéger jalousement ses secrets contre l'indiscrétion des passans; tel autre s'étale à leurs regards et a l'air de dire : Entrez et voyez ! Il en est de si solidement assis que les plus furieux orages ne pourraient les déranger, ils ont pris possession de la terre; il en est d'autres qui s'élancent vers le ciel comme une fusée, comme une prière, comme un désir.

Ces analogies qui fournissent à l'art de bâtir ses moyens d'expression, c'est dans la nature qu'il en trouve le modèle. Ce que nous éprouvons à la vue d'un édifice, l'architecte l'a ressenti cent fois en contemplant les courbes fuyantes d'une colline, les fières arêtes d'un pic solitaire, l'immensité d'une plaine unie, un terrain tourmenté ou doucement ondulé, une nappe d'eau qui s'en va se perdre dans les brumes de l'horizon. Tous les effets que l'architecture peut produire ne sont que la réduction d'effets naturels. Qu'est-ce qu'une pyramide? Une caverne creusée dans une montagne. Qu'est-ce qu'un temple grec avec ses portiques et ses colonnades? Un ressouvenir des bois sacrés où furent dressés les premiers autels. Que sentons-nous en pénétrant dans une cathédrale gothique? Le frisson que donne l'horreur divine des forêts. Et c'est au monde réel que l'architecture a emprunté aussi tous ses motifs de décoration. Colonnes et chapiteaux, rosaces, fleurons, entrelacs, oves, rinceaux, modillons, denticules, tout cela nous fait penser à quelque chose qui peut se rencontrer dans les champs et dans les bois, dans les plantes et les animaux. Comme tous ces ornemens ont un sens originel et que tout dans la nature a ses convenances, c'est

d'elle que l'architecte doit s'inspirer pour les employer judicieusement et en tirer le plus heureux parti. L'étude approfondie des rapports secrets qu'elle a établis entre nos sentimens et certaines formes est l'une des plus importantes auxquelles il puisse se livrer pour obtenir les effets qu'il cherche, pour agir comme il l'entend sur nos yeux et sur notre esprit. Dans une œuvre d'architecture comme dans toute œuvre d'art, la qualité suprême est le divin naturel.

La musique, elle aussi, est un art qui a pour premier principe des analogies naturelles, et plus elle les observe et les reproduit avec fidélité, plus elle a d'action sur nous. Il y a une conformité, une correspondance mystérieuse entre les vibrations des corps et de l'air et celles de nos nerfs et de notre cœur. Le bourdonnement d'un insecte, le pétillement d'une flamme, le cri même d'un essieu, tous les bruits nous semblent exprimer les mouvemens d'une âme analogue à la nôtre et nous affectent comme un langage, et d'autre part, nous ne pouvons ressentir une émotion sans que le son de notre voix, l'accent de notre parole, en soient sensiblement modifiés. Darwin inclinait à croire qu'avant de parler, l'homme a chanté comme un oiseau. Ce qui est certain, c'est qu'il a chanté de bonne heure, car si l'entendement parle, a-t-on dit, la passion chante. Qu'elle nous trouble ou nous exalte, les diverses inflexions de notre voix, le ton qui s'élève ou qui s'abaisse, des sons coulés, détachés ou martelés, la mesure qui s'accentue, des temps et des intervalles de notes plus marqués, de brusques passages de l'aigu au grave ou du grave à l'aigu, les inégalités d'un rythme tour à tour plus vif ou plus lent, révèlent les sentimens qui nous agitent ou nous dépriment et les communiquent à ceux qui nous écoutent. « Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant? disait Diderot dans son *Neveu de Rameau*. C'est la déclamation. Il faut la considérer comme une ligne, et le chant comme une autre ligne qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points. » Comme Diderot, Herbert Spencer retrouve dans le chant tous les caractères du langage de la passion, mais exagérés et réduits en système. Bien des siècles avant eux, un auteur grec avait dit « que l'accent pathétique et oratoire doit être regarde comme la semence de toute musique. »

C'est en imitant le langage naturel du cœur humain que la musique traduit en images sensibles tous les mystères de notre âme, tout ce qui se passe au plus profond de nous-mêmes, nos troubles et nos apaisemens, nos joies et nos tristesses, nos colères et nos

pitiés. Par une suite de sons qui forment des phrases, elle raconte la naissance, le progrès, les crises d'un sentiment. Par les diversités de la mesure et du rythme, par des motifs qui s'enchaînent ou se contrarient, par des modulations imprévues comme aussi par des répétitions qu'on attendait, elle exprime les mouvemens rapides ou lents, liés ou saccadés d'une passion, la pesanteur ou la légèreté de son allure, ses vivacités et ses repos, ses arrêts et ses reprises, ses conflits avec d'autres passions, ses victoires, ses défaites, ses métamorphoses, ses inconstances ou ses obstinés retours sur elle-même. Par la variété des timbres, elle lui donne un âge, un sexe, un visage et même un teint.

Mais elle va plus loin encore dans ses imitations. Les bruits de la nature, comme nous l'avons dit, ont pour nous un sens ; les corps sonores nous parlent une langue de sentiment différente de la nôtre, mais que nous comprenons ou croyons comprendre. La vague qui déferle avec fracas sur la grève nous fait part de son éternelle inquiétude ; la plainte aiguë de la bise nous dit les ennuis et les violences d'une âme tourmentée. Par les puissantes harmonies de son orchestre, la musique instrumentale reproduit à sa manière le langage des choses. Qu'est-ce que le bruit de la vague et du vent? Une harmonie confuse. Elle démêle cette confusion, elle débrouille ce chaos, elle en fait sortir un monde. Ce n'est pas tout. Nos sens sont en relation constante les uns avec les autres, il se fait entre eux de perpétuels échanges ; les perceptions de l'ouïe se transforment en perceptions visuelles, certains sons combinés nous font penser à de certaines couleurs ou à de certaines formes, il semble parfois que nos oreilles voient, que nos yeux entendent. C'est ainsi que la musique non-seulement fait parler les choses, mais nous les fait voir, et qu'elle évoque dans notre esprit des scènes de la destinée humaine ou déroule sous notre regard des paysages doux ou terribles, rians ou sinistres.

Il avait vécu dans le commerce intime de la nature, le grand compositeur qui nous a répété tout ce que peut dire à l'âme d'un poète le murmure d'un ruisseau courant tour à tour entre des marges fleuries ou sous d'épais ombrages, et poursuivant jusqu'au bout son heureuse aventure, que célèbre le chant du rossignol et du coucou. Et il nous a dit aussi les plaisirs de l'homme des champs, une fête rustique troublée par un orage, la pluie, le vent, le tonnerre, les nuages qui se dissipent, le jour qui renaît, un étonnement de joie succédant à de folles terreurs, les campagnes désaltérées et fécondées, la création tout entière entonnant un hymne d'allégresse et d'espérance aussi frais que les rosées qui l'ont rajeunie et aussi simple que le cœur d'un paysan : c'est un cantique d'hyménée, la terre

épouse le ciel. Dans un de ses opéras, un autre compositeur nous a révélé tout ce que le vent peut avoir à dire aux forêts : nous reconnaissons sa voix, son murmure, ses soupirs, ses sifflemens, ses gémissans refrains, et nous croyons l'entendre parler.

La musique imite le langage naturel de la passion et l'effet que produisent sur nos sens et notre âme les bruits confus de la nature. Il y a dans cet art comme dans l'architecture une vérité d'imitation à laquelle on reconnaît les grands artistes. C'est un édifice manqué que celui qui ne ressemble à rien ou qui ressemble à tout; un opéra ou une symphonie qui ne nous rappellent rien n'ont aucun intérêt pour nous. Mozart nous rappelle toujours quelque chose parce que Mozart est toujours vrai. Il y a des musiciens à qui nous sommes tentés de dire : « Ce n'est pas cela, tu es dans le faux, tu mens et tu ne sais pas même déguiser tes mensonges. »

IV.

Si dans les arts symboliques, l'imitation, comme nous l'admettons sans peine, n'est jamais qu'un à-peu-près, il ne tient qu'à nous de nous convaincre qu'il en va de même dans les arts imitatifs. Sans parler ici de la sculpture, qui, en rendant les formes, fait abstraction de la couleur comme d'une qualité négligeable, il y a impossibilité physique qu'un peintre possédant à fond son métier, qu'un paysagiste dont la main est aussi subtile que son regard est juste et précis, nous fasse voir une scène de la nature telle qu'il la voit ou que nous l'avons vue nous-mêmes, qu'il atteigne à ce degré de ressemblance qui fait illusion, et s'il a une âme d'artiste, il n'aura garde de maudire sa bienheureuse impuissance et l'obligation où elle le met de remplacer par autre chose ce qui manque à l'exactitude de ses reproductions.

Un corps ayant trois dimensions projette dans mes deux yeux deux images un peu différentes; mon œil gauche voit une partie un peu plus grande de la face gauche de ce corps, mon œil droit une plus grande partie de la face droite. Grâce à cette différence des deux images, la vision binoculaire me sert à juger des distances relatives des objets et de leur étendue en profondeur. Un tableau peint sur une surface plane montre à mon œil droit ce qu'il montre à mon œil gauche, et il s'ensuit que, quelle que soit l'exactitude du rendu, l'apparence d'un objet se modifie selon que je le vois dans la nature ou sur une toile. C'est ce qui a donné lieu à l'invention du stéréoscope. En nous offrant deux images prises sous un angle

diffèrent, en les superposant et les combinant pour en faire une image unique, le stéréoscope donne aux objets qu'il nous montre un air de réalité vivante qu'ils n'ont jamais dans un tableau. On pourrait ajouter que ce qui nous aide le plus à apprécier la profondeur d'un champ de blé ou d'avoine, c'est l'extinction graduelle des mouvemens que nous y percevons. Si tranquille que soit l'air, les premières rangées d'épis ne nous paraissent jamais absolument immobiles; à mesure que nous portons plus loin notre regard, le mouvement échappe à notre perception, et le repos des derniers plans nous avertit de leur éloignement. La peinture fait reposer et dormir ses premiers plans comme ses fonds et m'apprend ainsi qu'elle mêle un peu de feinte à ses imitations.

Le peintre doit renoncer aussi, comme l'a remarqué Helmholtz dans ses belles leçons sur l'optique et la peinture, à reproduire exactement les couleurs, les lumières, les ombres naturelles. Supposez, nous dit le savant physicien, deux tableaux pendus au même mur, exposés au même jour, dont l'un représente une caravane de Bédouins drapés dans leurs manteaux blancs et de nègres à demi nus, cheminant à l'aveuglante lumière du soleil de l'Afrique, l'autre un clair de lune bleuâtre qui se réfléchit dans l'eau, avec des groupes d'arbres que la nuit enveloppe. Dans ces deux tableaux, le même blanc, un peu modifié, aura servi à peindre les parties les plus éclairées, le même noir à représenter les parties les plus sombres. Or, selon les mesures et les calculs de Wollaston, la lumière du soleil est 800,000 fois plus intense que celle du plus beau clair de lune. « Le peintre du désert a dû peindre les vêtemens vivement éclairés de ses Bédouins avec un blanc qui, dans le cas le plus favorable, ne possédera guère que la vingtième partie de la clarté réelle. Si l'on pouvait transporter ce blanc au désert sans changer la lumière, il apparaîtrait à côté du blanc de là-bas comme un noir grisâtre très foncé; en effet, j'ai trouvé dans une expérience qu'un noir de fumée sur lequel donnait le soleil avait encore la moitié de la clarté du blanc à l'ombre, dans une chambre bien éclairée. » Dans le second tableau, le peintre, pour représenter le disque de la lune, a dû employer à peu près le même blanc qui a servi à peindre les manteaux des Bédouins, quoique la vraie lune ne possède que le cinquième de cette clarté et que son image dans l'eau en ait encore beaucoup moins. D'autre part, s'il est éclairé par la lumière du jour, le noir le plus foncé que puisse employer l'artiste le serait à peine assez pour rendre la vraie lumière d'un objet blanc éclairé par la pleine lune.

Il en est des couleurs comme des clartés; le peintre n'en peut rendre les valeurs exactes, il n'en reproduit que les gradations et

les rapports, et cette science des rapports est la principale de ses études. Il sait que nous nous prêterons de bon cœur à cet accommodement, que la vérité d'impression nous suffit, que c'est la seule que nous attendions de lui, la seule qu'il nous doive. Il compte sur notre complaisance, qui est le fruit de l'éducation et d'habitudes contractées à notre insu. Un peintre célèbre disait à un capitaine de dragons dont il avait commencé le portrait et qui le chicanait sur le prix : « Laissez donc, je ne vous le ferai payer que si votre chien remue la queue en le voyant. » Ce peintre était un gascon ; les chiens n'ont jamais reconnu le portrait de leur maître, et il y a en Australie des sauvages aussi réfractaires qu'un quadrupède à l'autorité qu'exerce sur nous la peinture. « Je leur ai montré, dit un voyageur anglais, un grand dessin colorié représentant un indigène de la Nouvelle-Hollande. L'un déclara que c'était un vaisseau, un autre un kangourou. Il ne s'en est pas trouvé un sur douze qu'ils étaient pour comprendre que ce dessin avait quelque rapport avec lui-même. » Un autre voyageur anglais rapporte qu'un jour, en sa présence, le chef d'une tribu africaine examinait avec une extrême attention une gravure, qu'il avait retournée du haut en bas. « Deux fois je la lui pris des mains et la remis dans sa vraie position. — Pourquoi faire? s'écria-t-il. C'est tout à fait la même chose. » Pour retrouver le réel dans les fictions de l'art, il faut un travail d'esprit et un acquiescement volontaire à de certaines conventions que les civilisés acceptent. Ce sont là des secrets de famille que ne connaissent ni les sauvages ni les chiens.

Mais de tous les arts le plus impropre à l'imitation directe des objets visibles et du monde extérieur est assurément la poésie. Quand elle entreprend de les décrire dans leur complexité, d'en reproduire l'infini détail, elle se fait une violence inutile, elle échoue misérablement. Nous ne parlons que parce que nous pensons, et toute pensée étant une abstraction, toute parole exprime un genre ou une espèce, tout mot que je prononce ou que j'écris est une hécatombe de sensations et de choses particulières. Allez à une exposition de chrysanthèmes, et si vous avez du temps à perdre, essayez de définir, en épuisant les ressources et les misérables richesses de votre vocabulaire, les nuances presque imperceptibles de rose, de jaune ou de brun qui distinguent telle variété de telle autre, vous renoncerez très vite à votre entreprise. La nature chante des airs qui ravissent le cœur de l'homme, mais qu'il ne saurait noter ; il y a douze demi-tons dans notre gamme, la sienne en a des milliers. « Si je tentais d'exprimer par des mots, a dit Hegel dans sa *Phénoménologie*, ce qu'est la feuille de papier

sur laquelle j'écris, elle aurait le temps de jaunir et de tomber en poussière avant que je fusse au bout de mon travail, et je reconnaîtrais bientôt que l'essence de l'esprit et du langage humains étant de tout généraliser, il y a dans tout individu, de quelque espèce qu'il soit, quelque chose d'absolument inexprimable. »

Aussi comment procède le vrai poète? Tel objet particulier a fait sur son âme une impression ; entre mille détails, il en choisit souvent un seul, celui qu'il juge le plus propre à me communiquer son sentiment. Lorsque Dante m'a dit que l'ouragan va devant lui, poudreux et superbe, balayant les troupeaux et les bergers, *dinanzi polveroso va superbo*, que la tour penchée de Bologne, si un nuage vient à passer au-dessus d'elle, semble s'incliner vers les passans comme pour les prendre, que Vénus, la belle planète qui conseille d'aimer, fait rire tout l'Orient, quand il m'a représenté la cloche du soir pleurant le jour qui se meurt, le clignement d'yeux du tailleur enfilant son aiguille, il n'a garde de rien ajouter : il m'a montré tout ce qu'il voulait me faire voir, il m'a fait sentir ce qu'il avait senti lui-même.

L'imitation est un principe commun à tous les arts, mais par nécessité comme par goût, ce qu'ils imitent dans le particulier, c'est le général. Théodore Rousseau avait dans sa première manière un fini, une précision de touche qu'aucun paysagiste n'a jamais égalés. Ses arbres ne ressemblent pourtant à ceux qui avaient posé devant lui que par l'ensemble de la forme, le port, les habitudes propres à leur essence, la similitude approximative de la couleur et l'impossibilité de compter les feuilles. D'un jour à l'autre, un homme diffère de lui-même, et pourtant c'est toujours le même homme ; sa photographie nous apprend ce qu'il était hier ou avant-hier, son portrait nous montre ce qu'il y a de constant en lui, de permanent dans ses variations. A plus forte raison, un peintre qui a entrepris de portraire un dieu, avec quelque soin qu'il ait choisi son modèle, tour à tour s'en pénètre et s'en délivre. On connaît l'anecdote si vivement contée par Diderot et l'altercation qu'eut un jeune mousquetaire, appelé Moret, avec un inconnu de figure assez plate qu'il avait rencontré au café de Viseux. Moret le regardait si attentivement que l'inconnu lui dit : « Monsieur, est-ce que vous m'auriez vu quelque part? — Vous l'avez deviné. Tenez, monsieur, vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à un certain Christ de Brenet, qui est maintenant au Salon. » Et l'autre, tout en colère : « Parlez donc, monsieur, est-ce que vous me prenez pour un niais? » Et voilà la querelle qui s'engage, les épées sortent du fourreau, la garde arrive, le commissaire est appelé et se tourmente à convaincre ce quidam colérique qu'on n'en était pas moins

honnête homme pour ressembler à un Christ; et le quidam de répondre au commissaire : « Monsieur, cela vous plaît à dire, mais vous n'avez pas vu celui de Brenet. » Et le mousquetaire de s'écrier : « Oh! pardieu, vous y ressemblerez malgré vous. » Évidemment Brenet était un sot : quoique son modèle ressemblât comme deux gouttes d'eau à un homme d'une figure assez plate, il y avait peut-être dans ce pleutre un Christ caché; il n'avait pas su l'y découvrir.

Moins nous aimons un art, plus nous lui demandons de nous étonner par des ressemblances particulières et saisissantes, par des détails dont le minutieux rendu nous fasse illusion. Un paysan qui n'a pas assez d'éducation musicale pour comprendre Mozart admirera comme un incomparable virtuose l'habile homme qui sait imiter à s'y méprendre le chant des oiseaux ou le grognement du porc. On peut avoir du génie et ne pas goûter tous les arts. Mme Sand adorait la musique autant que les fleurs, elle s'intéressait moins à la peinture. Un jour que nous l'avions accompagnée au Salon, M. Viardot et moi, elle nous chagrina par son indifférence; elle ne regardait pas ou regardait sans voir. Mais en approchant d'un tableau de Fromentin qui représentait une vue de Venise, elle tressaillit, s'émut, et après l'avoir étudié avec la plus religieuse attention : « C'est singulier, s'écria-t-elle, on m'en avait dit du mal. Ce tableau est admirable. Tenez plutôt, voilà une maison que j'ai habitée. » Elle avait revu sa maison, elle était contente, elle n'en demandait pas davantage à la peinture; mais elle exigeait beaucoup plus des arts qu'elle aimait.

Ce que me doivent les arts, c'est ce qu'on peut appeler l'illusion intermittente. Il faut que tour à tour je m'abuse et me désabuse, je me laisse prendre et me reprenne, que je sois une dupe qui conserve assez de sang-froid pour juger son trompeur. La vue du Parthénon évoque à mes yeux l'image glorieuse de Pallas Athéné; elle m'apparaît dans toute la pompe de son culte, j'assiste à ses fêtes, à la procession des Panathénées, je me confonds dans la foule de ses dévots; l'instant d'après, je n'ai plus affaire qu'à Ictinus et à Phidias, et je leur demande des explications. Dans les arbres que me montre Théodore Rousseau, j'ai cru revoir les chênes qui un jour, à Barbizon, ont versé sur moi la fraîcheur de leur ombre; je reconnais ces absens, ils sont venus me trouver, et je suis comme saisi de leur présence, après quoi je me dis : « Comment Rousseau faisait-il les siens? » Et je tâche de deviner les procédés du peintre. Je suis au concert; un pianiste polonais joue un nocturne de Chopin et m'emporte dans le pays des souvenirs et des songes; j'en reviens pour comparer ce virtuose à d'autres

que j'avais entendus et pour décider s'il les vaut. Je suis au théâtre, et ce qui se passe sur la scène m'émeut tour à tour comme une histoire réelle ou m'intéresse comme l'imitation prestigieuse de quelque chose que je connais. Tout à l'heure j'ai vu Oreste en personne, et il m'a fait peur, et voilà que je bats des mains pour lui témoigner mon admiration et le récompenser d'avoir si bien tué sa mère. Les Athéniens en voulurent à Eschyle de leur avoir montré des Furies si réelles et si terribles que, frappées d'épouvante, des femmes avaient accouché dans le théâtre. Ce peuple d'artistes savait que l'illusion parfaite est la marque d'un art imparfait.

Deux espèces d'hommes ont peu de goût pour les arts. Ce sont d'abord les esprits positifs, occupés uniquement des faits et de leurs circonstances particulières. Il y avait eu, dans je ne sais quelle ville de France, un incendie où les séminaristes avaient fait la chaîne. Une vieille femme à qui on vantait leur zèle s'informa si, pour aller au feu, ils avaient retroussé leur soutane. Comme on ne pouvait l'en éclaircir, elle s'écria avec humeur : « On ne sait donc rien ! » Si cette femme avait eu envie de lire Homère et qu'on lui eût appris que vraisemblablement Hélène n'a jamais existé, elle eût bien vite renoncé à son projet. Comme les esprits positifs, les esprits abstraits, qui ne se plaisent que dans la région des idées pures, dédaignent les jouissances esthétiques. On demandait à un mathématicien, connu par ses travaux sur la mécanique céleste, s'il avait observé une éclipse totale dont on parlait beaucoup. Il répondit : « La lune qui m'intéresse n'est pas celle qu'on voit. » Grand ennemi des abstractions, l'art ne s'intéresse qu'aux idées qui ont une forme, une couleur, des apparences sensibles, et à la lune qui se laisse voir.

V.

Il résulte de ce qui précède que chaque art est un système de signes, et que l'artiste étant moins occupé de reproduire les choses elles-mêmes que de rendre dans la langue spéciale qu'il parle les impressions qu'il a reçues, ses imitations sont des traductions. L'architecte traduit par des effets de lignes et des combinaisons d'ornemens dont la nature lui a fourni le premier modèle l'idée qu'il se fait des occupations et des destinées humaines auxquelles il construit des abris. Le sculpteur traduit en marbre et en bronze notre chair périssable et l'esprit qui l'habite. Le peintre traduit par des formes et des couleurs les images que certains

spectacles de la vie et du monde impriment dans une âme qui en est touchée. La musique et la poésie traduisent l'une par des sons, l'autre par des mots tout ce qui se passe dans l'intérieur de l'homme ou du moins tout ce qu'on en peut exprimer ou par des mots ou par des sons.

Il y a des traductions trop libres, où l'exactitude est sacrifiée à une fausse élégance; on les qualifie de belles infidèles. Il en est d'autres qui se piquent d'être littérales et qui sont des trahisons; on les a comparées fort justement à l'envers d'une tapisserie; ce sont de vilaines infidèles. Ce que nous demandons avant tout à un traducteur, c'est de se pénétrer à un tel point du génie de l'original qu'il nous le fasse sentir sans effort, et ce que nous cherchons en premier lieu dans une œuvre d'art, c'est la vérité ou du moins un certain genre de vérité. Si le chimiste s'intéresse aux élémens dont se composent les corps, le physicien aux forces et à leurs lois, le physiologiste aux lois de la vie, le philosophe à la loi générale d'où dérivent les lois particulières, le moraliste aux rapports qu'ont les actions humaines avec la science du bien et du mal, l'homme qui considère en artiste les choses de ce monde s'occupe moins de savoir comment elles sont faites que de se rendre un compte exact de l'action qu'elles exercent sur sa sensibilité. Or c'est par leur caractère que les choses nous affectent, et, partant, la première qualite d'une œuvre d'art est la vérité du caractère. Si défectueuse qu'elle puisse être, une œuvre qui a du caractère nous paraît toujours intéressante; celles qui en ont peu nous laissent froids, celles qui n'en ont point nous semblent nulles.

Que les artistes recourent à de certains procédés pour donner plus de netteté, plus de force, plus d'accent à l'expression du caractère, nous n'y trouverons pas à redire. Le premier et le plus usuel est la simplification. Qu'il s'agisse du monde extérieur ou de l'âme humaine, la nature est toujours copieuse, luxuriante et touffue. L'artiste s'en tient à l'essentiel, il retranche les accessoires inutiles, il émonde, il élague. Il a l'esprit de choix, il a l'esprit de sacrifice. On a dit avec raison que les détails superflus sont la vermine qui ronge les grands ouvrages. C'est pourquoi certaines esquisses de grands maîtres nous semblent supérieures à leurs tableaux; le caractère s'y manifeste avec plus d'autorité et, pour ainsi dire, s'y montre à nu. C'est par la même raison que la sculpture égyptienne, dont la loi était de tout sacrifier au caractère, a ses dévots qui la préfèrent à toute autre. Ajoutez un seul détail à la tête d'épervier du dieu Phtah, au museau de chatte de la déesse Sekhet ou à la statue du scribe, et vous aurez amoindri l'effet.

Mais il n'est pas de règle absolue, l'esprit souffle où il veut, et la grâce sauve tout. Il y eut dans l'histoire de l'art des époques bénies où, par une faveur du ciel, par une félicité d'inspiration, les fautes n'étaient que d'heureux péchés. Tels peintres du commencement de la renaissance ne refusaient rien à la curiosité de leur pinceau ; la nature nouvellement retrouvée enivrait leur cœur et leur génie, et ils multipliaient les accessoires pour le seul plaisir de peindre avec amour tout ce qu'ils voyaient. Voici dans une grande salle pavée de marbre une Vierge, qui, enveloppée d'un manteau rouge, les cheveux dénoués, tient l'enfant Jésus assis sur ses genoux et bénit de la main droite un donateur agenouillé. Au-dessus d'elle voltige un petit ange, qui lui apporte du ciel une couronne d'or, reluisante de pierreries. Par trois grandes baies en arcade, on aperçoit un jardin, des touffes de roses, de lis et de glaïeuls, des oiseaux, des paons qui se promènent, une terrasse crénelée où deux hommes causent ensemble : l'un s'appuie sur sa canne, l'autre, penché sur le parapet, regarde couler l'eau d'une rivière. Tous ces accessoires d'un goût exquis, précieux et charmant, d'un fini qui tient du prodige, n'ont aucun rapport avec le sujet, et pourtant le sujet y gagne. Le peintre n'a songé, semble-t-il, qu'à se satisfaire en les prodiguant, et il a réuni dans le même cadre deux tableaux qui n'ont rien de commun. Ici on se recueille et on rêve, là-bas on est tout entier au plaisir de vivre. Mais ce jardin fleuri, dont les habitans demeurent étrangers à la fête sacrée qui se célèbre tout près d'eux, en accroît le mystère. Une vierge enfanta un dieu, un ange s'apprête à la couronner, et personne ne le sait, ni les fleurs, ni les paons, ni le soleil, ni les hommes qui regardent couler l'eau des fleuves.

Jean van Eyck, qui ne cherchait peut-être que la variété, a trouvé le contraste, et qu'on le cherche ou qu'on le rencontre, le contraste est un puissant moyen d'accentuer le caractère. « Voilà un château et un site qui me plaisent ! s'écrie Duncan au moment d'entrer chez Macbeth. L'air m'y semble plus doux et plus parfumé qu'ailleurs. » Et Banquo lui fait remarquer d'innombrables nids d'hirondelles accrochés à toutes les saillies du mur. « Vous avez raison, dit-il à son roi ; j'ai observé que partout où s'établit et multiplie l'oiseau qui annonce le printemps et hante les clochers, on respire un air délicieux. » Ainsi va la vie : tout à l'heure Duncan ne sera plus, ce manoir si heureusement situé exhalera une odeur de trahison et de crime, et les hirondelles continueront d'annoncer le printemps et d'apporter des mouches à leurs petits. Sous un ciel sombre se dresse une colline noire ; on aperçoit au sommet le Christ crucifié entre deux larrons. La foule des curieux, accourue

au spectacle de cette exécution, commence à s'écouler. Parmi les gens qui redescendent de la colline noire, il en est qui raisonnent sur l'événement, il en est d'autres qui n'y pensent déjà plus : deux bons bourgeois, au teint vermeil et de figure joviale, se sont remis à causer de leurs petites affaires, et tournant le dos à la croix où expire la grande victime, ils semblent discuter à l'amiable les conditions d'un marché. C'est ainsi qu'un peintre de génie a exprimé l'effrayante solitude que l'indifférence du monde fait autour des grandes âmes et des grandes tragédies. C'est l'art des contrastes qui explique en partie la prodigieuse impression que produit l'intérieur de l'église de Saint-Rémi, dont les Rémois sont si fiers. Entrez-y par une des portes latérales, étudiez quelque temps l'architecture sobre, grave, austère de la nef, ses piliers romans massifs et trapus, la simplicité triste de ses lignes, puis retournez-vous, contemplez cette élégante et merveilleuse abside, dont les vitraux étincellent, ces guirlandes de roses aux éblouissantes couleurs : c'est comme une joie soudaine qui éclate sur un front sévère. En parcourant les bas côtés aux voûtes surbaissées, vous aviez cru errer dans les longues galeries d'un cloître, vous vous êtes souvenu que nous ne sommes que poussière, et vous vous sentiez un peu moine, et tout à coup vous voilà transporté dans le jardin des délices et des enchantemens.

L'artiste simplifie le caractère des choses ou le renforce, l'accentue par des oppositions; on lui permet aussi de l'exagérer. Après avoir dit que l'homme est né singe et copiste, le comte de Caylus ajoute « que l'une et l'autre de ces espèces charge toujours, et que la charge est une exagération qui dans les premiers temps a pu conduire au progrès. » L'artiste charge, mais pour d'autres raisons que le singe. Échauffé par la vive impression qu'il a reçue, il désire nous la communiquer tout entière, et comme il nous sait disposés à en rabattre, à nous défendre, il nous en dit trop pour nous faire sentir assez; il ment au profit de la vérité.

L'exagération est naturelle au langage du cœur humain. Nous disons tous les jours qu'un homme se meurt d'ennui, ou que l'ambition lui brûle le sang, ou que l'espérance le grise, ou que le chagrin le dévore. Cet homme ne brûle pas, il n'est pas gris, ni dévoré, ni mourant, et cependant nous avons donné une idée exacte de son état, car lui-même se sent brûler ou mourir. Toutes les passions sont de grandes exagéreuses. Un sophiste grec du IIIe siècle écrivait à une belle cabaretière : « Tes yeux sont plus transparens que tes coupes, et j'aperçois ton âme à travers. Qui fera le compte de tes grâces? Debout sur le seuil de ta porte, que de passans s'arrêtent subitement à ta vue! Que de

gens affairés et pressés tu obliges d'entrer chez toi! Tu les appelles sans avoir besoin de parler. Moi tout le premier, du plus loin que je te vois, la soif me prend, et je te demande à boire; mais je garde mon verre dans ma main, sans l'approcher de mes lèvres : il me semble que je te bois. » Voilà assurément des hyperboles; mais quel jeune homme n'en a dit autant à la première femme qu'il ait aimée? Je parle du temps où les jeunes gens étaient jeunes.

Nous n'avons jamais rencontré dans les chemins de ce monde, ni la colère d'Achille, traînant le cadavre d'Hector autour du tombeau de Patrocle, ni les extravagances d'Hamlet, dont on ne sait pas encore s'il était fou ou s'il feignait la folie. Mais l'histoire nous montre des emportés dont les violences nous rappellent les fureurs d'Achille, et nous avons dit de plus d'un rêveur détraqué : « Il est de la race d'Hamlet. » Si Homère et Shakspeare n'avaient pas grossi leurs personnages en nous les faisant voir par le petit bout de la lunette, nous seraient-ils restés à jamais dans les yeux? Les images simplifiées et exagérées des objets réels sont des types ou des exemplaires. Les grammairiens nous rendent les règles sensibles par des passages d'auteurs bien choisis, clairs et frappans; nous ne pouvons plus penser à l'exemple sans nous rappeler la règle, ni à la règle sans nous souvenir de l'exemple. Il en va de même des images caractéristiques créées par un grand artiste; on ne revoit plus les choses sans penser à lui. Lorsqu'en sortant du musée de Dresde, Goethe rentra dans l'échoppe du cordonnier qui le logeait, il eut un saisissement : il croyait voir un Van Ostade.

Ce n'est pas seulement le caractère et le secret des choses qui se manifeste à nous dans une œuvre d'art, c'est aussi le caractère de l'artiste. Il ne peut imiter sans traduire, ni traduire sans interpréter, et l'interprétation est un travail de la pensée où le moi se révèle. C'est une prétention puérile de vouloir que le peintre ou le poète reproduise les choses telles qu'elles sont, sans y mettre du sien; autant vaudrait lui demander de sortir de sa peau et d'entrer dans la vôtre.

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu Kant, pour savoir que chacun de nous voit par ses yeux, que chacun de nous imprime à ses perceptions la forme de son esprit, qu'il y a quelque chose de nous dans la plus fugitive de nos sensations, à plus forte raison dans tous nos jugemens. Une charrette vient d'accrocher un landau : interrogez trois témoins de l'accident, chacun aura sa façon de le conter parce que chacun l'a vu à sa façon. C'est là ce qui rend si difficiles la tâche de l'historien et les enquêtes contradictoires aux-

quelles il se livre pour démêler le vrai dans la diversité des témoignages. Et quelle défiance ne doit-il pas avoir de lui-même! Mais il aura beau se surveiller, se contraindre, il se mettra toujours dans ses récits. Les miroirs concaves amplifient les dimensions naturelles des objets, les miroirs convexes les rapetissent. Si limpide qu'il soit, l'esprit d'un homme n'est jamais un miroir tout à fait plan. Certains historiens sont portés à agrandir les événemens en cherchant de grandes causes aux petits effets, d'autres les amoindrissent en expliquant tout par de petites causes. Les uns et les autres peuvent avoir raison, car dans les affaires humaines, le petit se mêle partout au grand, et selon la disposition du tempérament et de l'humeur, tel épisode historique peut fournir au poète un sujet de comédie ou la matière d'un drame, d'une tragédie, d'une épopée.

Dis-moi ce que tu aimes et comment tu l'aimes, et je te dirai ce que tu vois dans le monde. Les réalités étant infiniment complexes, nous y cherchons, nous y trouvons ce qui nous intéresse et nous attire. Il n'est guère de compositeurs qui n'aient mis l'amour en musique; chacun lui a donné la couleur de son âme. Faites faire votre portrait par trois peintres d'un égal talent; ces portraits vous ressembleront, sans se ressembler beaucoup entre eux. C'est que dans tout homme il y a plus d'un homme, et que les trois peintres auront fait chacun son choix, dicté par d'irrésistibles sympathies. Tout talent a sa racine dans une préférence de l'âme, secrète ou avouée, et les préférences de l'artiste agissent sur sa vision comme sur les procédés qu'il emploie pour rendre ce qu'il voit. Pourquoi Rembrandt exagère-t-il la gradation de la lumière, s'appliquant ainsi à donner aux objets et le relief et le mystère d'une apparition nocturne? Pourquoi fra Angelico a-t-il le goût des passages insensibles et se fait-il un devoir comme un plaisir d'adoucir les ombres terrestres dans la représentation des sujets sacrés? Rembrandt était un de ces violens que réjouissent les batailles; ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était la lutte du soleil et des ténèbres et les victoires laborieuses d'une âme se manifestant au travers d'une épaisse enveloppe, qu'elle transforme à sa ressemblance et dont elle glorifie la laideur. Fra Giovanni da Fiesole sentait au fond de sa conscience une paix divine dont la douceur se répandait sur les choses. Ce mystique ne savait pas bien où finissait le ciel, où la terre commençait. Dans toute créature comme dans lui-même, il voyait la première ébauche d'un esprit céleste se préparant ici-bas à sa bienheureuse destinée, et un ange ne peut projeter qu'une ombre légère, qui jamais ne fait tache. Dans l'œuvre de Rembrandt, le monde nous apparaît comme une caverne où le jour se bat corps à corps avec la nuit et lui fait vio-

lence; dans l'œuvre de fra Angelico, c'est un paradis commencé, et le paradis est un endroit où la lumière est comme chez elle, une maison dont elle fait les honneurs à tout venant.

Les images créées par les arts nous révèlent à la fois le caractère des choses et la personnalité de l'artiste. Dans toute œuvre d'art, il y a une vérité de nature qui est un bien commun, et un homme qui l'a cherchée et qui ne ressemble qu'à lui-même.

VI.

Pour que notre définition de l'œuvre d'art soit complète, il faut ajouter quelque chose à ce que j'ai dit du plaisir esthétique. Ce qui le distingue de tous nos autres plaisirs, c'est qu'il est le seul qui s'adresse à l'homme tout entier, à nos yeux ou à nos oreilles comme à notre âme, à notre raison comme à nos sens.

Bien que l'homme ait conscience de l'unité de son être, il passe sa vie dans les séparations et les partages, et il est rare que nous nous mettions tout entiers dans ce que nous faisons. Chacun de nous a sa passion maîtresse à laquelle il ne fait que de courtes infidélités : chacun de nous a ses occupations favorites, et quand il en change, c'est comme un voyage rapide dans un pays étranger et lointain. L'homme tout plongé dans les sens n'a que faire de son âme; pour contenter son amour-propre en relevant ses plaisirs, il tâche, il est vrai, d'y mêler un peu d'esprit; mais dans l'extase des bonheurs suprêmes, on ne pense plus, et les voluptés aiguës sont toujours bêtes. Le mystique, dans ses élévations, se détache du monde et des créatures; ses sens ne sont pour lui que de dangereux tentateurs, son corps est une prison d'où il est heureux de s'échapper. Le philosophe, le mathématicien, à qui les abstractions procurent leurs meilleures joies, méprisent leur chair et leur sang, à moins qu'ils ne disent, comme ce grand savant qui se laissa surprendre à la porte d'une maison suspecte : « Que voulez-vous? il faut bien faire quelque chose pour l'autre. » Le plaisir esthétique est comme une trêve du Seigneur dans nos divisions intestines; il suspend ces querelles, et, quelle que soit la partie de nous-mêmes que nous prenions en pitié, il a raison de nos injustes mépris. Les jouissances que les arts donnent aux sens, les émotions qu'ils procurent à l'âme sont d'une espèce si noble que l'esprit en veut avoir sa part. L'homme sensitif, l'homme sensible, l'homme pensant s'unissent alors et se confondent, par leurs surfaces du moins, et l'unité est rétablie. Dans le plaisir esthétique, l'autre et lui ne font plus qu'un homme.

Et d'abord il y a dans tous les chefs-d'œuvre de l'art quelque chose qui flatte les sens, qui charme les yeux ou séduit et enchante l'oreille.

Il faut que le travail surpasse la matière, il faut aussi que l'étoffe soit belle et par le choix et par l'apprêt. Que devient la magie du chant si la voix est sourde, maigre ou sèche, et si elle est accompagnée par des violons de village? Tous les arts ont leurs artifices de parure, leur partie décorative. Les Grecs, que nous considérons toujours comme les maîtres du style pur et sobre, étaient aussi des maîtres dans ce style magnifique qui donne beaucoup à la joie ou à l'étonnement des sens. Nous ne pouvons juger que par conjecture de l'effet que produisaient leurs temples polychromes et leur statuaire chryséléphantine. Mais nous savons que le colossal Jupiter d'Olympie avait un manteau d'or et des yeux en pierres précieuses, que son corps était d'ivoire, que cet ivoire était peint, que le peintre Panenius avait beaucoup travaillé pour Phidias. Nous pouvons être assurés qu'un peuple si artiste joignait la discrétion du goût à l'amour de la magnificence, et que ses dieux n'ont jamais ressemblé à de fastueuses idoles. Mais il pensait que l'art est destiné à nous donner des fêtes, et qu'il n'y a pas de fêtes sans décor.

La poésie est le plus spiritualiste des arts, puisque la matière même dont elle est faite est une création de l'esprit, la chair de sa chair, et que les lois du langage sont les lois mêmes de la pensée. Elle ne serait pas un art si, les mots étant formés de sons, elle n'était comme une musique parlée, suppléant au chant qui lui manque par la cadence, l'accent, la variété des inflexions et des coupes, les mouvemens accélérés ou ralentis, les repos, les retours et les chutes, et selon qu'elle s'exprime en vers ou en prose, par la mesure ou par le nombre. Poèmes, contes et discours sont faits pour être récités, et quand on les lit, on se les récite à soi-même, car la lecture est une récitation mentale. Toute langue a sa musique, conforme à son génie, et comme, en vertu du commerce étroit et continuel qu'ont nos sens les uns avec les autres, on peut peindre avec des sons, toute langue a son coloris naturel, sa palette dont certaines teintes lui sont propres. Ce sont les grands poètes eux-mêmes qui se chargent de faire dire à cette musique tout ce qu'elle peut dire, ce sont eux qui enrichissent cette palette, en multiplient, en dégradent, en nuancent les couleurs. L'art, si différent qu'il soit de l'industrie, ne peut se passer de son secours; les métiers lui sont nécessaires pour apprêter ses matériaux ou pour lui fabriquer ses outils. La plus belle des industries est celle qui donne à un idiome la suprême façon et l'accommode à tous les besoins de la poésie. Mais si les grands poètes des premiers âges n'y avaient mis la main, s'ils n'avaient corrigé eux-mêmes les défectuosités de leur instrument, leur parole aurait trahi leur pensée.

C'est Homère ou les homérides qui ont créé la langue composite de l'épopée grecque. Dante se demanda quelque temps s'il

n'écrirait pas la *Divine comédie* en latin, tant les dialectes italiens lui semblaient ingrats et peu propres au noble usage qu'il en voulait faire. Pour son bonheur comme pour le nôtre, à peine eut-il composé ses premiers hexamètres, il se ravisa, et, renonçant à jouer d'une lyre dont les secrets étaient perdus, il transforma le méchant rebec qu'il méprisait en une viole à sept cordes, à laquelle il fit rendre des sons que le monde n'avait pas encore entendus. Parmi nos poètes du moyen âge, parmi la foule de ces trouvères qui fournissaient toute l'Europe de sujets romantiques et d'inventions heureuses, aucun n'eut assez de génie pour embellir sa langue. Leur parler fruste, sans mélodie et sans éclat, était une musique grise, dont la monotonie et la rudesse ne pouvaient agréer qu'à des oreilles barbares. Le poète n'est un artiste qu'à la condition d'être un charmeur.

Mais poètes, architectes, peintres ou musiciens, les grands artistes savent que, comme il est de l'essence du plaisir esthétique de rétablir en nous cette harmonie de l'être humain que la vie dérange si souvent, il faut que, dans l'œuvre d'art, tout se tienne, tout s'assortisse, tout concoure. Elle est destinée à nous représenter quelque chose, et tout doit être subordonné à la vérité de cette représentation. C'est ainsi que les plus grands coloristes, les Véronèse, les Delacroix, ont employé les magnificences de leur palette non-seulement à réjouir nos yeux, mais à renforcer l'expression de leurs tableaux. Plus riches ou plus sobres, selon les cas, les ornemens doivent toujours concorder avec le caractère du sujet, qui souvent n'en veut pas d'autre que cette belle simplicité que nous admirons dans certains effets de la nature. C'est un décor qu'une glace où les contours des objets se reflètent avec une surprenante netteté.

L'art doit des sensations à nos sens, il doit des émotions à notre âme, et c'est là surtout qu'il se révèle magicien. Avec quelque fidélité qu'il représente les choses, ses copies font sur nous une autre impression que les choses elles-mêmes. Il nous montre des objets insignifians, et nous croyons y découvrir un sens. Il fait apparaître devant nous des figures que nous avons rencontrées plus d'une fois dans le monde ; nous les reconnaissons et pourtant nous les trouvons changées : les unes nous plaisaient, elles nous plaisent autrement, les autres nous répugnaient, et elles nous amusent. Il évoque à nos yeux des fantômes, et nous les prenons au sérieux sans avoir envie de les fuir, ou des monstres, et dans l'aversion qu'ils nous inspirent, il y a quelque chose qui nous agrée. Il nous donne des frissons d'épouvante, et nous sommes charmés d'avoir peur ; il a même la puissance de nous arracher des larmes, et nous sommes heureux de pleurer. En un mot, il excite en nous toutes

les passions que nous avons pu ressentir dans la vie réelle, et les plus violentes, les plus douloureuses de ces passions ne nous causent aucune souffrance. Elles ne nous blessent pas, elles ne nous déchirent pas; elles sont devenues inoffensives. Ce sont des serpens sans venin, avec lesquels on peut jouer; ce sont des abeilles sans aiguillon, dont nous pouvons recueillir le miel sans qu'elles nous piquent.

Martin disait à Candide que l'homme est né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui. Il exagérait; tout est gradué dans la vie de l'âme comme dans la nature, et il y a beaucoup de degrés intermédiaires entre la léthargie et les convulsions. Mais il faut accorder à Martin que l'homme n'échappe à l'ennui que par ses passions, que c'est par elles qu'il se sent vivre et qu'il n'en est aucune qui ne soit accompagnée d'inquiétude, aucune qui ne soit une douleur commencée. Le désir et l'aversion sont les passions mères d'où dérivent toutes les autres, et soit que notre âme éprouve des mouvemens d'approche ou de recul, elle ne peut trouver son repos que dans l'anéantissement de ce qu'elle cherche ou de ce qu'elle fuit. Si la haine n'est contente que lorsqu'elle a tué, l'amour a lui-même des instincts destructeurs. Si heureux qu'il soit, il lui manque toujours quelque chose, car il ne peut jamais s'unir à ce qu'il aime autant et aussi longtemps qu'il le voudrait, et il compare avec tristesse l'infinité de son désir à l'insuffisance de sa possession. Tout homme vraiment épris a souhaité, dans le paroxysme de sa fièvre, d'anéantir la créature qu'il adore et d'accomplir son rêve d'union parfaite en l'assimilant à sa substance, comme le chien s'unit en la mangeant à la moelle de l'os qu'on jette à sa faim.

Nos passions sont des puissances désordonnées, orageuses, violentes et tyranniques; s'arrogeant un droit de souveraineté sur le monde, elles trouveraient naturel d'en bouleverser les lois pour se satisfaire. Toutes nos inquiétudes, tous nos troubles nous viennent de la contradiction inhérente à notre moi, qui, étant à la fois le plus compréhensif et le plus particulier de tous les êtres, se croit le centre de l'univers, où il tient si peu de place, et verrait sans étonnement les autres moi se sacrifier à son bonheur; mais, comme ils ont tous les mêmes prétentions, il est difficile de les accorder. Nous tenons infiniment à notre chère et méprisable personne, cause de nos éternelles misères, et nous éprouvons pourtant comme un sentiment de délivrance quand nous réussissons à l'oublier. Nous pouvons nous en délivrer par le renoncement chrétien ou bouddhique, ou par la philosophie, qui nous apprend à soumettre nos passions à notre raison. Ce sont là des remèdes héroïques. Nous avons à notre disposition un autre moyen plus commode de nous

oublier et de nous calmer : c'est la sympathie ou la faculté précieuse que nous possédons de sortir de nous-mêmes et de nous sentir vivre, agir et pâtir dans les autres. L'indifférence, c'est la mort ; la passion, c'est le désordre ; la sympathie me met en société avec la passion des autres sans m'associer à ses désordres : j'éprouve ce qu'ils éprouvent, et le plaisir ou la peine que j'en ressens ne va jamais jusqu'à l'excès, pourvu toutefois qu'ils ne me soient pas si chers qu'ils fassent en quelque sorte partie de ma personne, car alors je ne serai plus sympathique, je souffrirai pour mon compte.

— « Lorsque les vents tourmentent les grandes eaux, a dit le poète latin, il est doux de contempler du rivage un navire en danger. » — Pourquoi? parce que nous aimons les émotions qui, n'ayant rien d'excessif, remuent nos nerfs sans les affoler, et agitant notre âme sans troubler la lucidité de notre esprit, deviennent pour nous un sujet d'observation, un spectacle, de telle sorte que nous pouvons tout à la fois sentir et contempler. Que parmi les passagers de ce navire en péril, il y en ait un qui nous tienne de près, c'en est fait de notre spectacle, nous nous sentons nous-mêmes en détresse ; dans les grandes angoisses, nous avons un nuage sur les yeux et nous n'entendons plus que les battemens précipités de notre cœur. Mais s'il n'y a rien dans ce naufrage qui me touche jusqu'au fond de l'âme, s'il ne m'inspire pas une de ces grandes pitiés qui sont des déchiremens et peuvent devenir des supplices, je me permettrai d'en savourer l'horreur.

La sympathie étend notre être en nous faisant vivre de la vie des autres, et du même coup elle nous fait ressentir des terreurs, des haines, des amours, des joies, des tristesses, qui ont perdu leur vivacité meurtrière. Le son s'est adouci en se répercutant, l'ardeur de la lumière s'est amortie en se réfléchissant. Ces passions de reflet ressemblent trait pour trait à nos passions personnelles, à cela près qu'elles ne nous causent aucune souffrance. Ce sont des panthères apprivoisées que nous pouvons caresser impunément : elles ont rentré leurs griffes, et leurs dents ne nous font plus peur, nous savons qu'elles ne mordent pas.

Mais ces passions de reflet, nous pouvons les éprouver sans entrer en communication avec les autres. A de certaines heures, nous parvenons à nous détacher assez de nous-mêmes pour nous dédoubler, pour nous diviser en deux moi, et l'un de ces moi regarde l'autre comme un étranger qui lui plaît. Nous devenons alors des spectateurs sympathiques de notre propre vie. Si violentes que soient les émotions qui ont pu remuer et tourmenter notre cœur, nous n'en sentons plus que le contre-coup ; ce sont

les émotions d'un autre, nous les partageons, mais elles ne nous troublent plus. Nos désespoirs se tournent en mélancolie, nos haines ne sont plus âpres, nos désirs ont émoussé leur pointe, nos fureurs sont des orages dont le grondement nous charme. Un vieillard n'est jamais plus heureux que dans ces heures occupées et tranquilles où, se remémorant tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, il en renouvelle en lui l'impression, et où sa vie lui apparaît comme un songe qu'il a rêvé. Un amoureux ne possède complètement sa maîtresse que dans ces momens trop courts où, la fièvre du désir étant tombée, ses sens calmés lui permettent de penser à ses joies passées plus qu'à celles qu'il espère : en apercevant cette créature d'un jour qui est sa proie et son tourment, il lui semble qu'elle a échangé sa beauté éphémère contre les grâces ineffaçables d'un souvenir immortel, et il croit voir venir à lui une chère image, le délicieux et adoré fantôme de l'amour.

Or c'est là précisément la disposition d'esprit habituelle à l'artiste et dans laquelle nous nous trouvons nous-mêmes devant une œuvre d'art, si nous en savons jouir en la prenant pour ce qu'elle est. L'artiste est le plus sympathisant des hommes; il se met en communication avec le monde entier, et non-seulement avec nos âmes, mais avec l'âme des choses. Une heureuse rencontre de lignes, un accident de lumière, l'ombre d'un nuage courant sur un champ de blé, le bourdonnement d'un insecte, un ruisseau invisible qui pleure au fond d'un ravin, tout lui parle, tout fait vibrer ses nerfs. Telle scène très ordinaire de la vie humaine laisse dans ses yeux une image qui y restera et dont un jour il fera peut-être quelque chose. Il faut moins encore pour le toucher au vif. Delacroix ne fut jamais plus ému que le jour où, se disposant à monter dans un cabriolet peint en jaune serin, il s'avisa que ce jaune produisait du violet dans les ombres : ce qui venait de se passer dans la portière de ce fiacre était pour lui tout un événement. Mais l'artiste, dont les nerfs sont si prompts à s'ébranler, est aussi le plus réfléchi des hommes; son ardente sensibilité est toujours contemplative, et aussi longtemps du moins qu'il s'occupe de son art, il n'a pas les passions qui détruisent et qui tuent. La fleur qu'il admire, il n'est pas tenté de s'unir à elle en la mettant à sa boutonnière; il a mêlé sa vie à la sienne, il se sent végéter et fleurir avec cette fleur, et pour la récompenser du plaisir qu'elle lui fait, il voudrait la rendre immortelle. Si la sensibilité de l'artiste était moins vive, il ne réussirait pas à animer ses sujets; s'il était moins contemplatif, sa pensée serait trouble et il n'en démêlerait pas les confusions. Un pâté peint par Chardin a un air de vie, ou tout au moins il a l'air d'exister. Pendant que

Chardin le peignait, il en était amoureux; mais sa passion n'était pas cet amour charnel qui voudrait manger ce qu'il aime. Ce pâté le ravissait par sa forme et sa couleur, et nous pouvons, sans rougir, être amoureux de l'image à la fois si nette et si émue qu'il nous en présente. Toute image où Chardin a mis sa marque mérite d'être aimée; ce n'est pas le pâté que j'aime, c'est Chardin.

L'artiste nous fait sentir ce qu'il a senti. Comme il possède le don de sympathie dans une plus large mesure que le commun des hommes, il agrandit leur univers en les intéressant à des copies dont les originaux pouvaient leur sembler insignifians; mais d'autre part, étant assez maître de lui-même pour tempérer tous les mouvemens de son âme, il peut leur offrir les spectacles les plus émouvans sans que leur émotion aille jusqu'à la souffrance. Le cœur de cet interprète de la nature est un miroir qui nous renvoie tout ce qu'il a reçu; mais c'est un miroir magique, où les objets se réfléchissent et se peignent non tels que le vulgaire les voit, mais tels qu'il faut les voir pour qu'ils méritent d'être vus. Ces imaginations puissantes et réglées commandent à la nôtre, la maîtrisent, la gouvernent, et tour à tour l'excitent ou la modèrent, et nous sommes d'autant plus disposés à subir leur domination qu'elles ont au même degré l'art de toucher l'esprit et de séduire les sens par leur musique.

Supprimer nos passions, c'est faire de notre âme un lieu de silence et de mort. Pour m'affranchir de leur tyrannie et de leurs cruautés, sans cesser de vivre, il faut que je les remplace par des passions plus douces, il faut que mon cœur change d'amour ou plutôt de façon d'aimer. C'est ainsi qu'il convient d'entendre la mystérieuse théorie de la *purgation* de l'âme par les arts, dont on a tant raisonné et déraisonné. Dans ses humeurs noires, Saül faisait venir David et sa harpe, et David en jouait, et Saül se sentait soulagé; le mauvais esprit s'était retiré de lui. « Quand une mère, dit Platon, pour apaiser les cris de son nourrisson agité ou malade, le berce dans ses bras ou lui chante des chansons de nourrice, ce n'est pas du silence et du repos qu'elle lui apporte, c'est du mouvement et du bruit, et pourtant elle le calme. » Il ajoute que les guérisseurs de possédés traitaient leurs malades par la même méthode, qu'ils les délivraient de leurs fureurs convulsives par des airs de flûte et des danses. Le mouvement réglé du dehors dominait peu à peu le mouvement sauvage et désordonné du dedans; la frénésie, ajustant malgré elle ses transports à la mesure et à la cadence d'un air, se convertissait par degrés en une passion rythmée, et l'âme s'étonnait d'aimer sa souffrance, à laquelle se mêlait une douceur secrète.

L'art est un excitant tout à la fois et un calmant, un anesthésique comme il n'y en a point, qui nous laisse notre sensibilité et nous ôte le pouvoir de souffrir, en émoussant l'acuité douloureuse de nos sensations. Par sa grandeur et son mystère, la nef d'une cathédrale gothique peut exalter le sentiment religieux, elle ne conseillera jamais aucun acte de fanatisme à ceux qui savent la regarder. Dans ces temps barbares où les Grecs, à peine dégrossis, n'avaient pas d'autres images de dévotion que les figurines de bois qu'ils appelaient des ξόανα, idoles grimaçantes ou monstrueuses, le sang humain rougissait les autels. Mais quand l'art se chargea de leur montrer leurs dieux, ils sentirent l'horreur de leur crime et inventèrent des légendes pour le justifier. Les divinités façonnées par la main d'un grand sculpteur inspirent à leurs dévots le dégoût des pratiques sanguinaires, des folies noires et cruelles. Les marbres d'un Phidias ou d'un Praxitèle répandent autour d'eux la sérénité de l'Olympe, ils semblent dire : « Contemplez-nous, c'est la meilleure manière de nous adorer. »

Les grands artistes nous communiquent leur sensibilité contemplative. Qu'une personne qui croit aux esprits soit condamnée à coucher dans une maison où l'on prétend que des morts reviennent, il pourra survenir tel incident qui la glace d'épouvante et la rende malade à mourir. Qu'elle me raconte son effroyable aventure et qu'elle ait le don de conter, je croirai voir son revenant, et ma peur me plaira. Mon plaisir s'augmente encore et s'embellit lorsqu'un grand poète me transporte par une nuit sombre sur la terrasse du château d'Elseneur et y fait apparaître le spectre d'un roi assassiné. Il n'a rien épargné, rien négligé pour accroître mon émotion, il a multiplié les circonstances, il a dit tout ce qu'il fallait dire. Mais le coq vient de chanter, le fantôme s'est évanoui, et Horatio s'écrie : « Regardez là-bas, du côté de l'Orient; vêtu de son manteau roux, le matin s'avance sur la crête des collines, les pieds dans la rosée. » Je ne sens plus, je regarde et je rêve. Si l'artiste sait son métier, terreurs et attendrissemens, tout me délecte. Qui ne plaindrait Iphigénie? Mais sa voix sonne à mon oreille et à mon cœur comme une musique; cette grande infortune me touche, et ma pitié est un enchantement. Plus extraordinaire, peut-être, est le charme que jette sur nous le poète comique. Vous fuyez les sots comme une peste; vous les trouvez incommodes, fâcheux, et vous craignez que leur maladie ne se prenne; vous avez souhaité mille fois d'avoir des ailes pour leur échapper. Les sots que nous montre la comédie ressemblent beaucoup à ceux que vous vous plaignez de trop connaître, et ils nous plaisent tant que, loin de les fuir, nous courons les chercher. Tout à l'heure Euri-

pide ou Racine enchantait notre tristesse; Molière enchante notre ennui et nous en fait une source de joie.

Tels sont les effets bienfaisans et la magie de l'art : mettant à profit la faculté que nous avons de vivre de la vie des autres et de nous intéresser même à de pures apparences, il nous soustrait pour quelque temps à la tyrannie de notre moi et de nos passions égoïstes, qu'il remplace par des émotions qui sont des plaisirs et quelquefois des voluptés. Les affections de notre âme participant toujours de la nature des objets qui les inspirent, et les réalités de l'art n'étant que des images ou des simulacres de réalité, les passions que ces images excitent en nous ne peuvent être que des ombres de passions. Ces ombres ne sont point livides, pâles, ou ténébreuses comme celles qui errent sur les bords du Styx ou habitent les prairies mornes que décore à regret le triste asphodèle. Vivantes, colorées, lumineuses, faites à la ressemblance de nos passions réelles, dont elles ne diffèrent que par la légèreté divine qui est l'heureux privilège des ombres, elles ne nous pèsent jamais. Elles mettent notre esprit en fête; leurs murmures et leurs soupirs sont des chants, leurs mouvemens onduleux sont des danses ; elles remplissent notre maison de leur bruit et de leur joie, après quoi le coq chante, ces fantômes s'évanouissent comme une fumée, et rendus à nous-mêmes, à nos affaires, à nos intérêts, à nos prétentions, à nos soucis, nous retombons sous l'empire des passions qui pèsent, des inquiétudes qui rongent, des tristesses qui oppriment, des pitiés qui serrent le cœur, des amours qui brûlent le sang et des plaisirs incomplets qu'il faut acheter par des peines.

Notre raison, qui, toujours en guerre avec nos passions, nous reproche souvent nos émotions naturelles comme d'absurdes faiblesses, ne trouve rien à redire à celles que l'art nous donne. Elle aime tout ce qui est impersonnel et tout ce qui est réglé. Elle s'associe à nos plaisirs, quand elle y découvre de l'arrangement, de la conduite, quelque chose d'ordonné et de suivi; les mouvemens de notre âme les plus vifs ne lui déplaisent point pourvu que la musique y préside et que nous dansions en mesure. L'artiste lui a donné des gages, il n'a rien fait sans sa participation; car si l'œuvre d'art est une œuvre de sentiment, elle est aussi une combinaison de l'esprit. Dionysos, dieu de la vigne et de la poésie dramatique, ne s'enivrait jamais de son vin, et dans ses plus grands excès, il avait jusqu'au bout toute sa tête de dieu. On sait qu'à Delphes, durant trois mois, il remplaçait Apollon et que, confident des destins, lisant dans le passé et dans l'avenir des âmes, il rendait d'infaillibles oracles. S'il s'amusait à voir trébucher et délirer son vieux Silène, ses vrais favoris étaient ses poètes à qui

il demandait de porter le vin aussi bien que lui, de conserver toujours toute la lucidité de leur pensée et d'être les voyans de l'ivresse.

Peu de joies sont comparables à celle de l'artiste quand il découvre qu'une impression qu'il a reçue est féconde, qu'elle est grosse d'une œuvre d'art. Si l'événement justifie son espérance, si l'enfant vient à terme, il s'écrie, comme Abraham : « Que le Très-Haut soit à jamais béni! Un fils m'est né. » S'il se laissait aller, il confierait son secret à tous ses voisins, à tous les passans, au premier venu; mais il craint les accidens et les voleurs. Il garde pour lui cet enfant du mystère, et avec quel soin il l'élève, il le couve! Un miracle s'est opéré; il est à la fois père et mère, son sang vient de se changer en lait, et ce qu'il y a de meilleur en lui ne sert plus qu'à la nourriture de cette autre vie qui lui est aussi chère que la sienne. Je n'en dis pas assez : aucune mère n'a pour son nourrisson autant de prévenances, d'attentions, d'anxieuse sollicitude que l'artiste pour son sujet.

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il apprend, tout ce qui lui arrive, les moindres circonstances de sa vie et de ses rencontres, ses méditations, ses rêveries, ses lectures, il n'est rien dont il ne le fasse profiter. C'est le centre de ses pensées, l'idée fixe qui absorbe toutes les autres, son éternel et unique souci. Les plus grands intérêts de ce monde lui paraissent des bagatelles, des vétilles, en comparaison de son affaire à lui, et il se persuaderait facilement que, des étoiles jusqu'aux hommes et aux plantes, l'univers n'a été créé que pour fournir des canevas au poète, des données à l'architecte ou des motifs au musicien.

Mais, à quelque temps de là, ce rêveur échauffé devient un autre homme. Il a commencé d'exécuter, il s'occupe d'ébaucher son œuvre, et désormais il se défie de ses entraînemens, de sa fièvre et de ses nerfs. Il s'applique à rasseoir son esprit, à calmer son pouls. Il réfléchit, il raisonne, il combine, il calcule. Quel que soit son sujet, il doit l'accommoder aux lois de son art, et si chaque art a sa logique propre, ses règles particulières, une loi qui leur est commune à tous veut que toute œuvre soit composée, c'est-à-dire qu'elle forme un ensemble, que la contexture en soit à la fois naturelle et savante, que les parties soient bien distribuées, les lignes bien agencées, les masses bien pondérées, qu'il y ait de la convenance dans les détails et dans les ornemens. Cela suppose une grande application et un long travail de l'esprit. « Eh quoi! improviser! écrivait Delacroix, c'est-à-dire ébaucher et finir en même temps, contenter l'imagination et la réflexion du même jet, de la même haleine, ce serait, pour un mortel, parler la langue des

dieux comme sa langue de tous les jours! Connaît-on bien ce que le talent a de ressources pour cacher ses efforts?.. Tout au plus, ce qu'on pourrait appeler improvisation, chez le peintre, serait la fougue de l'exécution sans retouches ni repentirs; mais sans l'ébauche savante et calculée en vue de l'achèvement définitif, ce tour de force serait impossible au plus fougueux des peintres. C'est dans la conception de l'ensemble, dès les premiers linéamens du tableau, que s'est exercée la plus puissante des facultés de l'artiste; c'est là qu'il a vraiment travaillé. »

Pour mener à bonne fin une œuvre d'art, il faut le concours d'un fou et d'un sage. L'un, qui vit d'impressions, voudrait faire passer dans son œuvre tout ce qu'il a vu ou cru voir dans la nature, tout ce qu'il a senti, tout ce qui a touché son cœur et l'a fait rêver. L'autre examine, discute, choisit, accepte ou refuse. C'est le fou qui propose, c'est le sage qui dispose. Mais que cette sagesse est dure à pratiquer! Les propositions des fous sont quelquefois si séduisantes! Les entretiens de l'artiste avec la nature ressemblent beaucoup à ceux qu'avait saint François d'Assise avec son dieu. — L'amour que je te porte, dit l'artiste, m'a blessé au cœur. Je languis et n'ai point de relâche, je me consume comme la cire au feu. Qui pourrait m'en vouloir si je ressemble à un homme qu'un songe travaille ou dont l'ivresse a troublé le cerveau? — Toi qui m'aimes, répond la nature, apprends à dompter ton cœur sous une discipline sévère. Il n'y a pas de vertu sans ordre, et puisque tu désires tant me trouver, il faut que la vertu soit avec toi. Je veux qu'en m'aimant tu m'apportes un amour ordonné. L'arbre se juge à ses fruits, et il n'y a de beauté que dans l'ordre. — Mais toi-même, reprend l'artiste, tu as souvent un air de folie. Tu te plais dans les beaux désordres, tu nous étonnes et nous confonds par ta magnificence, par tes profusions, par tes prodigalités insensées, par tes fantaisies sans règle et sans mesure. — Il y a de l'ordre dans mon désordre, lui dit-elle, toutes les choses que tu vois, je les ai créées avec nombre et mesure, et je les ai toutes ordonnées à leur fin. Au fond de mes apparentes folies, il y a des règles secrètes et une raison souveraine qui aime à se cacher. Toi qui m'aimes, mets l'ordre dans ton amour.

L'œuvre d'art est le produit d'une imagination gouvernée par la raison. L'artiste a dompté son cœur, il s'est imposé des retranchemens, des sacrifices, et il n'a rien laissé à l'aventure: les hasards mêmes de son inspiration servent à un dessein et ressemblent à des événemens prédestinés. Dès lors, le plaisir esthétique est complet; comme les sens, comme l'âme, l'esprit y peut participer. Découvrant dans l'œuvre qui nous plaît et nous émeut

une harmonie qui n'est que l'ordre rendu sensible, notre raison se réjouit d'y trouver quelque chose qui lui ressemble. Elle sait gré à ces miroirs magiques, où toutes les choses de ce monde aiment à se réfléchir, de lui montrer aussi son visage. Elle dit à l'artiste : « Vas en paix, les dieux sont contens. »

VII.

Nous avons cherché une définition de l'art qui convînt également à l'architecture, à la statuaire, à la peinture, à la musique, à la danse, à la poésie et aux oratorios comme à la comédie, à une épopée comme à une nature morte, à une cathédrale comme à une chanson. Toute œuvre d'art, pouvons-nous dire en nous résumant, est une image composée et harmonieuse, dont la nature ou la vie humaine a fourni l'original, dans laquelle il y a tout ensemble plus et moins que dans le modèle, et qui nous plaît également et par la réalité que nous y trouvons et par celle qui lui manque.

Mais ici une question se pose. C'est à la nature que l'artiste emprunte ses modèles, c'est la nature qui lui fournit ses inspirations, et la nature nous appartient autant qu'à lui ; elle est à tout le monde et à notre service comme au sien. Que ne faisons-nous comme l'artiste et qu'avons-nous besoin de son secours? Nous avons tous une imagination ; fût-elle beaucoup moins forte, moins riche ou moins réglée que la sienne, elle a du moins l'avantage de nous toucher de plus près, d'avoir toujours vécu avec nous dans un commerce très familier ; elle connaît nos goûts, notre secret, et mieux que cette étrangère, elle sait ce qui nous convient ; à quoi tient-il que nous ne l'employions à nous créer des images qui nous plaisent et auxquelles nous donnerons de l'harmonie en nous laissant gouverner par la raison? N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que nous faisons tous les jours et ce qu'on peut appeler l'art naturel? Nombre d'hommes qui ne sauraient ni bâtir, ni peindre, ni sculpter, ni composer un opéra, ni écrire un quatrain, ont des yeux de peintre ou de sculpteur, des oreilles de musicien, des sensations et un cœur de poète. Ils ne peuvent exprimer ce qu'ils sentent, mais les joies muettes sont peut-être les plus douces et les plus profondes. Quiconque n'a jamais éprouvé des émotions d'artiste devant certains spectacles de la nature et du monde, de l'histoire et de la vie, restera froid comme un marbre en présence des chefs-d'œuvre de l'art ; quiconque est incapable de se procurer à lui-même des plaisirs esthétiques par la contemplation des réalités sera toujours insensible aux plus belles créations du génie et leur dira : « Sonate, que me veux-tu ? »

Quelque façon que donne aux choses l'imagination de l'artiste, nous pouvons en faire autant et, comme lui, les accommoder à notre goût. A vrai dire, nos joies seront solitaires et cachées; personne ne les connaîtra, nous n'en ferons part à personne; mais jouit-on pour les autres? Voulons-nous savourer la douceur des passions apaisées, nous n'avons qu'à revivre notre vie, nos premières amours, nos espérances déçues, nos colères d'autrefois. Le souvenir est, comme l'art, un filtre qui clarifie l'eau du torrent et la rend saine et agréable à boire. Voilà un vieux paysan voûté, cassé, peut-être infirme, qui, après avoir mangé sa soupe et au moment d'aller dormir, croit relire toute son histoire dans les cendres de son feu qui se meurt. Ainsi que Moïse du haut de sa montagne, il voit se dérouler sous ses yeux tout son passé, tout son destin. Il se remémore la maison paternelle, les privations et les ripailles de son enfance, les convoitises et les rêves de sa jeunesse, telle noce où il se grisa, la voix nasillarde de la cloche qui sonna pour son mariage, les travaux de son âge mûr, ses difficultés, ses altercations avec sa femme, la vache qu'il perdit et le cheval qui lui fut volé, un de ses fils mort à vingt ans et la bonne aubaine qui abrégea son deuil, la mauvaise fortune combattue, les accidens, les occasions, ses marchés de dupe et ses prospérités, tout ce qui plut dans son écuelle. Ce sont peut-être ses chagrins qu'il a le plus de plaisir à se remettre en l'esprit, car il peut dire : — « Nonobstant, j'ai vécu, » — et les chagrins dont on se souvient et dont on ne souffre plus sont légers comme des ombres. C'est un tableau que cet homme vient de peindre; qu'a-t-il besoin d'en voir? C'est un roman qu'il vient de se raconter; qu'a-t-il besoin d'en lire? Voyez plutôt, sa pipe s'est éteinte, et il ne s'en doute pas.

C'est assez de son imagination naturelle pour fournir à un vieux laboureur la quantité assez restreinte d'images que son esprit consomme bon an mal an; mais exercez, cultivez la vôtre, et tous les genres d'images et de jouissances que les arts peuvent vous offrir, vous vous flatterez peut-être de vous les procurer sans leur secours. Il suffit d'un effet de lumière et d'une fenêtre encadrée par un rosier grimpant pour donner de l'architecture à une chaumine. Il suffit d'un rayon de soleil pour transformer en paysage le site le plus ingrat, pour égayer sa tristesse et faire fleurir son désert. Vous avez des yeux; pourquoi mettre un artiste entre la nature et vous? Les impressions les plus directes sont les meilleures, et les choses valent toujours mieux dans leur source. N'est-il pas doux d'y boire à même?

« Je ne vais plus au théâtre, disait un diplomate; la toile de fond, la grimace des comédiens et le rouge des actrices m'en-

nuient. Pour m'amuser, je n'ai qu'à regarder autour de moi. Tant de gens se chargent obligeamment de me donner la comédie, sans compter que je me la donne quelquefois à moi-même! » En sortant du Salon ou même du musée du Louvre, n'est-ce pas une joie de se retrouver dans le monde réel, de voir des arbres qui ont vraiment trois dimensions, des feuilles qui bougent, des bêtes qui remuent et de l'eau qui coule? Regardez une jolie femme avec des yeux d'artiste, comme une peinture ou une statue vivante. Les statues qui vivent ont un charme pénétrant que n'ont pas les autres; on n'en est pas amoureux, on les admire, mais on se souvient d'avoir aimé, et quand la vigne est en fleur, le vin travaille dans les celliers. Promenez-vous dans la campagne par une belle soirée de printemps. Selon l'humeur dont vous serez, le chant alterné de deux rossignols qui se répondent dans l'obscurité d'un bois vous remuera jusqu'au plus profond de votre être, et vous croirez que cette musique, fraîche comme une rosée, a la vertu de rajeunir le monde et les cœurs. Ou bien voulez-vous rêver, allez vous asseoir au bord d'une eau courante, laissez-vous bercer longtemps par son murmure, et vous arriverez par degrés à cet état délicieux où l'on se sent vivre sans en être bien sûr, et où l'univers n'est plus qu'une grande image contemplée par l'ombre d'un moi.

Si, livrés à nous-mêmes, nous pouvons goûter des plaisirs esthétiques qui, semble-t-il, ne nous laissent rien à désirer, à quoi servent les arts? à quel besoin répondent-ils? par quelle nécessité de l'esprit humain furent-ils créés? C'est une question que nous ne pouvons résoudre sans avoir, au préalable, étudié de plus près notre imagination, ses lois, ses habitudes, ses procédés, comment elle se comporte dans son commerce journalier avec le monde, comment elle s'y prend pour travailler sur la nature et pour se former ces images intérieures qui souvent la ravissent plus que toute œuvre d'art, mais dont souvent aussi l'insuffisance l'étonne et la chagrine. Il faut qu'elle nous raconte ce qu'elle trouve dans les réalités et ce qui lui gâte ses découvertes, qu'elle nous dise ses joies et ses dégoûts, ses félicités, ses mécomptes et ses misères.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

AMOUR DE JEUNE FILLE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Sous un ciel du Nord, une maison étroite, avec un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée sous un haut pignon en maçonnerie compacte où s'ouvre, au milieu, une petite fenêtre carrée dont la jalousie verte claque au vent. La maison forme enclave dans les vastes bâtimens de l'arsenal et s'y appuie d'un côté; elle est comme écrasée par cette massive construction, prolongée jusqu'au rempart, qu'on aperçoit au bout de la rue, avec la porte de ville voûtée sous laquelle glisse un jour de cave. De l'autre côté de la petite maison, une grille, enlacée de lierre et de plantes grimpantes, précède un jardin à la française avec plates-bandes fleuries et carrés de gazon géométriques; au milieu, une élégante villa : c'est la demeure du conseiller Archibald Werner. Entre ces deux puissans voisins, la petite maison au pignon pointu, grise, décrépite, vieillotte, figurerait assez bien par ses dimensions exiguës, son humble aspect, le logis d'un concierge, garde-consigne ou tout autre fonctionnaire subalterne. Elle appartient à un modeste employé à la mairie, M. Charles Dauny, qui l'habite avec sa femme et ses enfans.

Deux pièces seulement à chaque étage, diminuées encore au rez-de-chaussée par une étroite allée qui traverse la maison; de la porte d'entrée, dont le bois fendillé, craquelé et le marteau de

fer rouillé attestent la vétusté, comme aussi la négligence ou la pauvreté des maîtres du logis, on aperçoit les marches de grès usées de l'escalier en forme de vis qui s'enroule autour d'un pilier central noirci et lustré par le temps. De petites baies ouvertes dans la cage extérieure, sans vitres ni châssis, y versent un jour terne, et, selon la saison, la pluie et le givre, ou bien la poussière noire des charbonnages. La pièce principale, en bas, sert à la fois de salon, de salle à manger et de cabinet de travail; une table ronde au milieu, des chaises de paille, un grand bureau à cylindre près de la cheminée et un fauteuil de cuir forment, avec une pendule à colonnes et des flambeaux désargentés, tout le mobilier. Au fond, une porte vitrée mène à la cuisine, effroyablement noire, aveuglée par l'immense muraille de l'arsenal, dont la sépare seulement un étroit boyau, large tout juste assez pour mouvoir le bras de la pompe qui en occupe un des angles; cuisine et cour sont imprégnées de cette humidité épaisse, rancie, qu'on respire dans les cryptes. Cette odeur de moisissure gagne le corridor d'entrée où s'écoulent, dans un ruisselet à découvert, les eaux ménagères.

Le premier étage reproduit la même disposition que le rez-de-chaussée. Une belle chambre sur la rue est occupée par M. et Mme Dauny; une autre, sur la cour, n'est pas habitable; l'unique fenêtre, en partie murée par les exigences du génie militaire et réduite à l'état d'imposte, la condamne à n'être qu'un lieu de débarras, encombré de porte-manteaux, de caisses et d'armoires.

Les enfans de la maison, un garçon et une fille, se partagent, au dernier étage, deux petites mansardes taillées dans les hautes déclivités du toit et qui se commandent l'une l'autre.

Dans la première, la moins jolie de ces mansardes, un soir de juillet, se tenait debout sur un escabeau, devant une lucarne en œil-de-bœuf percée dans la toiture, une jeune fille de quinze ans environ; elle était habillée, pour la promenade, d'une fraîche robe de percale lilas fort simple et coiffée d'un chapeau de paille qui laissait déborder la masse souple et frisante de ses cheveux châtains à reflets d'or bruni; les rubans de satin blanc encadraient l'ovale délicat de son visage teinté de rose pâle. La chaleur avait été extrême tout le jour; l'air, encore brûlant, était alourdi par la poussière suspendue dans l'atmosphère. De temps en temps, un souffle court et brusque palpitait dans les feuillages du jardin voisin comme le coup d'une aile invisible aussitôt lassée. Lise Dauny tendait la tête au dehors pour aspirer ce souffle rare. Quelquefois, un roulement de tambour attirait ses yeux vers les vastes cours de l'arsenal, où circulaient quelques soldats parmi les rangées de canons et d'affûts et les entassemens de boulets. En se penchant sur la gauche, elle pouvait apercevoir un coin du jardin

du conseiller Werner, d'où montait vers elle le parfum des résédas et des clématites. Tout au loin, en face, la ligne plate du rempart coupait l'horizon et lui cachait la grande plaine unie, la riche et monotone plaine de la Flandre française qu'elle aimait tant : sortir de la ville captive entre ses murailles, courir sur la pente gazonnée des glacis, cueillir les fleurettes champêtres, myosotis bleus, iris jaunes à cœur de velours, contempler les lourdes têtes brunes des roseaux plians ou le frisson d'un saule sur le bord d'un fossé, respirer l'odeur âcre du marécage, les saines senteurs de la terre labourée; suivre le long du canal rigide, entre ses berges hautes, le glissement lourd des chalands remorqués par le pas cadencé des matelots, c'étaient là ses plus vifs plaisirs. Mais ce jour-là, ce jour de dimanche, il s'agissait de tout autre chose; on allait, en famille, à la place d'Armes, entendre la musique militaire et assister au défilé du beau monde. De temps en temps, de la chambre voisine, dont la porte était ouverte, une voix agitée, impérieuse, l'appelait :

— Lise!.. Quelle cravate?.. Claire ou foncée!.. Et quel gilet?.. Dis-moi donc, à quoi penses-tu?

Elle répondait avec une petite moue d'indulgente moquerie. Au bout d'une minute, la même voix reprenait :

— Lise!.. Prête-moi ton épingle,.. le petit trèfle à quatre feuilles que t'a donné Mme Werner.

— Si je te la prête, tu ne voudras plus me la rendre.

— Mais si,.. sois donc tranquille. Tiens, puisque tu n'as rien à faire, brosse mon chapeau. Est-il assez laid, assez hérissé et roussi!.. Et ce pantalon, qui me vient à la cheville... Miséricorde! vais-je être fagoté avec cela!

Il allait, venait, affairé, maussade, et chaque fois qu'il entrait chez sa sœur, une forte odeur de pommade et d'eau de Cologne neutralisait pour un instant les fines émanations de fleurs qui montaient du dehors par la lucarne ouverte. Lise se prêtait complaisamment aux fantaisies de son frère, puis reprenait, patiente, son poste d'observation sur l'escabeau.

Un coup, frappé à la porte, lui fit tourner la tête, et presque aussitôt apparut une figure blême, tachée de rousseurs, sous des cheveux roux ébouriffés, avec un regard effronté, gouailleur, à la fois sournois et taquin; un bras s'allongea, maigre, suivi bientôt d'un corps chétif, bizarrement contourné. Le nouveau-venu fit claquer ses doigts à la façon d'un écolier qui demande une permission.

— Pstt! pstt! mam'selle Lise, s'il vous plaît, permettre de passer?.. Hein! mam'selle Lise?

Et, sans attendre la réponse, un garçon de seize à dix-sept ans, grêle, presque contrefait, entra, sur la pointe des pieds, battant l'air de ses deux bras, comme pour garder un équilibre difficile : on eût dit qu'il marchait sur du verglas. Il se dirigea vers la chambre d'Arthur avec toutes sortes de grimaces étranges, où un air de défi insolent se dissimulait mal sous une humilité hypocrite. Lise, debout sur son escabeau, n'avait pas dit un mot ni fait un mouvement; mais sa figure se colora d'indignation quand le nouveau-venu, arrêté brusquement devant le Christ suspendu près de son lit, au-dessus d'une petite vierge de plâtre et d'un rameau bénit, fléchit ironiquement le genou, se frappa la poitrine à grands coups en marmottant avec volubilité des syllabes grotesques. Puis, dans un éclat de rire, il se releva d'un bond et s'élança dans la chambre d'Arthur, où les deux garçons s'enfermèrent à clé aussitôt.

Rien de plus différent, en apparence, que ces deux jeunes gens : le contraste était absolu. Arthur, d'une taille mince, élégante, avec des traits réguliers dont la pâleur s'éclairait de deux grands yeux d'un bleu sans reflet et sans ombre, rendus plus saisissans par le large cercle bistré qui encadrait les paupières, était indolent, paresseux, sans initiative et sans énergie; il traînait sa vie comme un fardeau trop lourd, dont il aimait à se décharger sur les autres. Arsène Lassagne, fils d'un médecin intelligent, à qui ses opinions radicales avaient fermé la clientèle aristocratique du pays, et qui en avait conçu un ressentiment extrême, était laid et mal venu, obséquieux, insolent, indiscret, curieux, mais avisé, habile à mille expédiens, mille industries, et trafics singuliers à l'aide desquels il réussissait à se procurer quelque argent. Il s'était fait le pourvoyeur général de ses camarades de classe, qu'il fournissait de plumes, de crayons, de friandises, et de livres prohibés. Au courant de tous les bruits de la ville, du cours de la Bourse, des scandales du jour, des questions litigieuses, il connaissait les marchands, les revendeuses, les gens d'affaires, possédait l'art de s'insinuer, de se rendre utile; dès son plus jeune âge il avait su le prix des denrées, les procédés nouveaux économiques et pouvait en remontrer aux meilleures ménagères. En revanche, le pire des écoliers, détesté des maîtres et justement suspect à l'administration. Il s'était constitué, depuis de longues années, le garde-du-corps, le défenseur d'Arthur, qui, par une sorte de fatalité, était toujours ou croyait être en butte aux persécutions et à l'antipathie de ses camarades. Quand Arthur, humilié, craintif, fuyant les avanies et les bourrades, traînait sa haute taille nonchalante le long des murs sans oser une seule fois faire face à l'ennemi,

Arsène, hargneux et rageur, tenait en respect, malgré sa petite taille, les plus audacieux. Ce dévoûment de chien fidèle plaidait seul pour lui près de Lise, et probablement aussi près de M. et Mme Dauny.

Cependant des sons cuivrés retentissaient au loin et arrivaient par bouffées, comme un appel. Lise s'étonnait de la lenteur de son frère à s'habiller ce jour-là. Elle se disposait à le presser un peu, lorsqu'il parut suivi d'Arsène.

— Allons donc, paresseux! dit-elle gaîment; et, aussitôt, avec une admiration naïve: « Oh! que tu es beau!.. tu as l'air d'un prince. »

C'était vrai : ce mince visage efféminé, cette languissante pâleur, faisaient penser à de certains Valois; il ne manquait que la moustache en croc sur cette lèvre, à peine teintée encore d'un duvet blond. L'admiration de sa sœur le laissa insensible.

— M. Leroc est là, dit-il d'une voix basse, altérée, Lassagne l'a vu entrer.

Lise, subitement, devint inquiète :

— Le censeur!.. Que vient-il faire? — Et, chagrine, elle ajouta : — Quelque plainte contre toi, bien sûr.

Avec un geste équivoque, il se dirigea vers l'escalier, dont il descendit quelques marches, la tête penchée en avant, le cou tendu, écoutant. Lassagne le suivit avec lenteur, non sans renouveler à l'adresse de Lise ses singeries accoutumées : le menton allongé, avalant ses joues blêmes pour se donner un air ascétique, il portait à deux mains, avec solennité, son chapeau mou, comme un ostensoir, ainsi qu'il l'avait vu faire aux processions, et, les yeux baissés, bénissait l'assistance. Cette comédie était perdue pour Lise, attentive seulement au trouble visible de son frère. Appuyée à ses côtés, contre le pilier de l'escalier, elle prêtait l'oreille à tous les bruits d'en bas. De l'étroite spirale montait, malgré la chaleur du jour, une froide et fade haleine; et, dans la cour, une goutte d'eau lente qui tombait, de seconde en seconde, du robinet de la pompe, marquait vaguement, comme d'une larme, la fuite de l'heure. Des paroles indistinctes s'élevaient; bientôt ce fut un bruit de pas, de chaises remuées, puis quelque chose d'étouffé, de plaintif, gémissement ou sanglot; la porte extérieure s'ouvrit et se referma avec un ébranlement sourd de toute la maison. Alors une voix impérieuse appela Arthur, une voix rauque, étranglée, qui fit passer un froid dans les veines. Arthur, instinctivement, avait fait le mouvement de fuir; mais un second appel, plus rude, le tira de force en avant; il obéit, descendit lentement, raidi, automatique, comme une bête peureuse. On entendait dis-

tinctement des sanglots, c'était la mère qui pleurait. Une exclamation de colère accueille Arthur, la porte se referme sur lui, et c'est alors un bruit sourd où se mêlent des menaces, des paroles confuses, éplorées, violentes, et je ne sais quelle trépidation continue, effrayante. Lise, toute pâle, restait suspendue, en quelque sorte, au pilier où sa main s'était attachée. Lassagne avait disparu...

Toujours des mots de colère, en bas, des supplications, puis, le fracas d'un meuble brusquement poussé, d'une chaise qui tombe, de porte qui s'ouvre; maintenant, c'est une fuite éperdue, haletante.

— Arthur!.. Mon pauvre Arthur!

Il la repousse d'un geste farouche et passe, les cheveux en désordre, les joues marbrées, la cravate dénouée, son col arraché. Il se retourne un instant, pâle de peur et de rage, montre le poing avec une imprécation et disparaît. Lise, terrifiée, l'entend verrouiller sa porte et descend lentement, toute tremblante.

Son père était seul. Par la porte vitrée, entre-bâillée, on entendait, au fond de la cuisine, la mère gémir. Dans son grand fauteuil de cuir, à sa place habituelle, M. Dauny assis, le coude sur le bureau, tenait son front appuyé sur sa main; à terre, un livre gisait foulé aux pieds, avec des lambeaux de feuillets arrachés, épars, et tout à côté, une canne brisée... Lise, le cœur gros de larmes, s'assit sans bruit sur sa petite chaise près de la fenêtre.

Dans la rue, chaude encore des splendeurs d'un beau jour d'été, passaient rieurs, endimanchés, des groupes d'amis, des familles paisibles, des visages contens, enfans, jeunes gens, jeunes filles parées qui jasaient et folâtraient, tandis que derrière la fenêtre close et le rideau baissé, comme d'une prison, elle regardait passer la joie des autres. Au loin, s'exhalaient les derniers accords de la musique militaire, et la sonnerie de la retraite circulait à travers la ville, tantôt plus rapprochée, tantôt plus lointaine... Peu à peu, les promeneurs devinrent rares; l'ombre envahit la salle basse. Les soupirs s'étaient lassés dans la pièce voisine, et le silence régnait. M. Dauny n'avait pas bougé; affaissé, le front courbé, il semblait figé dans une sombre méditation.

Lise à peine osait le regarder à la dérobée et ne respirait qu'avec gêne, de peur d'éveiller son attention. De tout temps, elle avait craint son père et ressenti en sa présence une timidité insurmontable! Sa grande taille voûtée, son teint bilieux, de sévères yeux gris enfoncés sous des sourcils en broussailles, un visage maladif et morose où le sourire n'apparaissait que par surprise et à regret; une voix sèche, mordante, tout cet aspect triste et dur, et surtout la violence irritée de son caractère avaient terrifié son enfance. Elle s'était vite aperçue, pourtant, qu'elle était préférée à son frère,

qu'elle trouvait grâce toujours quand Arthur était traité durement et parfois avec une rigueur extrême. Loin de lui plaire, cette partialité de son père la révoltait comme une injustice, et elle prenait en toute circonstance, autant que le respect le permettait, la défense de son frère.

Quelle que fût cependant la sévérité habituelle de M. Dauny, jamais le châtiment ne lui avait paru, comme ce soir de juillet, oppressif et brutal; les débris épars sur le sol, les tronçons de la canne brisée disaient assez quel traitement avait subi Arthur; elle en avait le cœur ulcéré.

La nuit cependant était venue; dans l'obscurité noire de la salle M. Dauny n'avait pas fait un mouvement ni poussé un soupir.

Cette immobilité, ce silence, à la fin firent peur à sa fille; d'une voix basse, elle murmura :

— Père, es-tu malade?

Il souleva sa tête lourde et lui fit signe d'approcher. Elle devina plus qu'elle ne vit ce signe dans l'obscurité éclaircie seulement par la faible réverbération du gaz de la rue à travers la blancheur des rideaux. Elle s'avança vers lui, se baissa pour l'embrasser et s'aperçut que son visage était baigné de larmes; comme il fallait qu'il fût malheureux pour pleurer, cet homme sévère et fort! Quelle secrète, cuisante blessure saignait ainsi dans l'ombre? Quelle déception, quel désespoir? Elle n'osait l'interroger, mais sans qu'il parlât, il était justifié. Assise sur ses genoux, la tête sur son épaule, doucement, elle le baisait, et cette lente, constante caresse, apaisait le malheureux père. Ils restèrent longtemps en cette étreinte; pour la première fois peut-être, une entente se faisait entre leurs âmes.

Ce fut seulement le soir que Lise apprit par sa mère qu'Arthur était chassé du lycée, ainsi que son ami Lassagne et deux autres élèves internes. Le crime des coupables, elle ne put le démêler clairement à travers les larmes et les récriminations de Mme Dauny; il lui parut qu'il s'agissait de livres défendus introduits en fraude et de correspondances illicites. Le fait certain, accablant, c'est que son frère, qui était boursier et instruit gratuitement au lycée, allait être expulsé et privé désormais de tout moyen de continuer ses études.

M. Dauny, au premier moment de sa colère, avait décidé que son fils serait mis en apprentissage, ou embarqué à son choix sur un vaisseau de l'État. Les larmes de Lise et de sa mère, la secrète révolte de son propre cœur, le fléchirent cependant. Arthur, atterré à la seule idée de manier l'outil ou de grimper dans les haubans, multiplia les signes de repentir et de soumission et s'engagea so-

lennellement à cesser toute relation avec Arsène Lassagne, dont on accusait la pernicieuse influence. Celui-ci avait, du reste, quitté la ville, son père, à prix d'argent, ayant réussi à le faire admettre dans un pensionnat de Lille. M. Dauny n'avait pas le moyen de faire les mêmes sacrifices. Il fut décidé qu'Arthur entrerait comme petit-clerc, saute-ruisseau, chez un avoué de médiocre renom, et le riche voisin des Dauny, le conseiller Archibald Werner, s'offrit obligeamment à le préparer au baccalauréat.

Peu à peu, la vie reprit son train accoutumé. Chaque matin, M. Dauny se rendait à son bureau de l'hôtel de ville, péniblement appuyé sur sa canne, — une canne neuve qui n'avait eu aucun contact avec les épaules du fringant Arthur. M. Dauny souffrait depuis plusieurs années d'une affection des reins qui ajoutait à l'irritabilité de son humeur naturellement morose.

Mme Dauny, soumise dès longtemps à la domination de ce caractère impérieux et sombre, avait contracté l'habitude d'un gémissement continu et, même dans ses rares momens de satisfaction, elle gardait une attitude attristante de chien battu. Lorsqu'elle énumérait d'une voix pleureuse, à la femme de ménage qui la servait, les ingrédiens du pot-au-feu, elle semblait toujours conter des catastrophes, et les carottes étaient séparées des navets par des soupirs à fendre l'âme. L'après-midi, on la voyait journellement près de la fenêtre de la salle basse entre une petite table chargée de ses modestes ustensiles de travail et une vaste corbeille d'où elle tirait, comme d'un réservoir inépuisable, du linge à repriser, des bas, des pelotes de laine ou de coton, et toujours geignant, elle maniait l'aiguille jusqu'au soir avec une inconcevable dextérité. Entre ce père malade, le gémissement ininterrompu de sa mère, le caractère équivoque et inquiétant de son frère, Lise grandissait, un peu frêle et délicate, comme une douce fleur éclose dans l'ombre d'une cave pousse sans soleil et sans gaîté. Elle ne se trouvait pas malheureuse cependant, parce qu'elle ne faisait aucun retour sur elle-même et qu'elle accomplissait chaque jour sa tâche avec le seul souci de ne pas mériter de reproches. Cette obéissance zélée était l'unique intérêt qui animât la longue et monotone suite des heures.

Ses seuls chagrins lui venaient de son frère.

II.

Une nuit qu'elle dormait plongée dans ce doux et profond anéantissement qui est le privilège de la première jeunesse, la perception confuse de quelque chose d'anormal autour d'elle pénétra lente-

ment à travers l'engourdissement du sommeil : c'était une gêne, un malaise, moins une sensation qu'un pressentiment de l'instinct. Elle ouvrit les yeux et chercha à se rendre compte : rêvait-elle ? Qu'est-ce donc qui la troublait ? Une peur la tenait, et, sans qu'elle sût pourquoi, son cœur battait très fort.

Bientôt une sorte de souffle léger, presque insaisissable, frappa ses sens, devenus singulièrement subtils ; il lui parut que l'air se modifiait insensiblement comme si les couches diverses en étaient faiblement agitées. Immobile, n'osant respirer, elle sonda lentement du regard les ténèbres nocturnes et demeura transie d'épouvante quand ses yeux, habitués à l'obscurité, commencèrent à distinguer sur le fond uniformément noir une masse plus noire encore et qui se mouvait en silence.

Elle eût voulu crier que, suffoquée d'effroi, elle ne l'eût pas pu, mais elle se dressa brusquement par une impulsion des nerfs plus prompte que la pensée, et aussitôt elle eut la sensation de je ne sais quelle fuite autour d'elle dans les ténèbres ; la chose indistincte à peine entrevue sembla s'être divisée et dissoute avec des frôlemens précipités et de furtifs craquemens : en un instant, tout s'était évanoui... Elle resta longtemps, appuyée sur le coude, le front moite, le cœur battant, incapable de se rendre compte de ce qui avait eu lieu. Était-ce un cauchemar ? une hallucination ? ce ne pouvait être son frère, car elle mettait toujours le verrou à la porte qui séparait leurs chambres ; il ne pouvait sortir sans sa permission ; et ne lui avait-il pas fait remarquer ce même soir qu'elle ressemblait à un geôlier bouclant son prisonnier ?

Quand l'aube grise commença à poindre et que, dans l'obscurité devenue transparente, les objets familiers émergèrent l'un après l'autre, l'aspect hostile qu'avait revêtu à ses yeux sa chambrette s'effaça graduellement. Sous la caresse du jour matinal qui riait à sa lucarne, elle reprit courage et finit presque par se persuader qu'elle avait été victime de son imagination.

Tant que dura le jour, elle parvint à se distraire ; mais à mesure que baissait le soleil et que grandissait le crépuscule, une terreur la reprit qu'elle résolut de confier à sa mère.

Elle commençait le récit de son étrange vision, lorsqu'en levant les yeux elle rencontra ceux de son frère, chargés d'une telle intensité de crainte et de colère qu'elle resta muette. Ce fut comme un trait d'affreuse lumière : le mystère n'en était pas un pour lui. Quelqu'un, grâce à lui, avait réussi à s'introduire dans la maison, traversé sa chambre et gagné sans doute celle d'Arthur en ôtant le verrou et le remettant ensuite. Elle restait muette, n'osant dénoncer son frère, le cœur gros d'indignation, prête à pleurer à la

pensée qu'un étranger, un inconnu, Arsène Lassagne peut-être, avait pu pénétrer dans sa chambre pendant son sommeil et que son frère l'avait permis. Cependant, sa mère l'interpellait : — Réponds donc; à quoi penses-tu?... Arthur t'offre de changer de chambre avec toi... Comme cela, il sera ton gardien et saura bien arrêter les revenans.

Le soir même elle s'installait dans la chambre d'Arthur, tout heureuse d'avoir un coin bien à elle où nul n'entrerait sans sa permission et qu'elle pourrait disposer et orner à son gré. Dès l'aube, le lendemain, elle était accoudée à sa fenêtre, contemplant le lever du jour. Les rougeurs de l'Orient, en cette saison d'été, inondaient sa chambre d'une jonchée de reflets roses; sur les toits noircis par la fumée, sur les pierres grises, une profusion de rayons, des nappes d'or fluide s'épandaient, transfiguraient les laideurs, rendaient un éclat de jeunesse aux vieilles choses caduques. Dans la rue, en bas, où le soleil n'arrivait pas encore, une brume fraîche flottait comme un encens, et tout au bout, mouvante et rapide, apparaissait une masse sombre, compacte. C'étaient les chasseurs à pied qui se rendaient au champ de manœuvre; ils accouraient au pas gymnastique; avec leur tunique foncée, la guêtre serrée au-dessus du pied, le cliquetis léger de leurs armes et ce pas furtif, cadencé, qui les entraînait d'un mouvement si rapide, on eût pu les prendre pour une légion d'êtres nocturnes s'évanouissant aux premiers rayons du jour. Lise, étonnée, amusée, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu sous la sombre porte de ville où ils s'engouffrèrent avec un piétinement sonore au passage du pont-levis; elle était gaie et son pied battait la mesure que marquaient les notes grêles du clairon. Autour d'elle recommençait la vie journalière; les volets s'ouvraient avec un claquement sec et le grincement des gonds rouillés; les nez du voisinage apparaissaient successivement à la fenêtre, les maraîchers arrivaient avec leurs denrées, les petits marchands préparaient leur étalage et déjà quelques ménagères diligentes sortaient le panier au bras : c'était un spectacle vif, amusant pour elle, parce qu'il était nouveau. Au loin, le cri strident du chemin de fer perçait l'air, et les cloches des églises sonnaient la prière matinale en même temps que le beffroi lançait au vent les notes argentines de son carillon. Vu ainsi sous la caresse du jeune soleil, ce réveil de l'activité prenait un air de fête, et les fêtes étaient si rares qu'elle s'habitua à en chercher le spectacle presque chaque matin. Au premier appel du clairon, les chasseurs en rangs serrés, coude à coude, noirs, silencieux, si précis dans le rythme rapide de leurs mouvemens qu'on eût pu les croire mus par un même ressort, passaient sous sa fenêtre avec le choc mat

des pieds sur le sol, et tous, clairons en tête, officiers et soldats, tous à cette même allure leste et scandée allaient s'enfoncer sous le sombre arceau de la porte de ville. C'était court, fantastique comme une vision. Dans ce défilé journalier, Lise avait fini par distinguer quelques silhouettes et de loin les reconnaissait, les uns petits, rebondis, un peu essoufflés par le pas gymnastique, d'autres alertes, sveltes, qui semblaient raser le sol. Parmi ceux-ci, il y en avait un qu'elle avait tout d'abord remarqué pour sa haute taille et sa tournure dégagée ; elle ne pouvait voir ses traits, mais seulement une moustache blonde, fort longue, dont les pointes effilées dépassaient la visière du képi.

Or il arriva qu'un matin la moustache blonde se trouva dressée en l'air et que deux yeux hardis et brillans s'arrêtèrent sur Lise audacieusement. Ce ne fut qu'un instant; elle s'était rejetée en arrière machinalement, et quand de nouveau elle pencha la tête vers la rue, les derniers chasseurs disparaissaient déjà sous la voûte basse. Elle ferma la fenêtre comme pour rompre avec ce regard insolent, et son trouble déjà grand s'accrut quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas coiffée encore, que ses cheveux déroulés sur ses épaules avaient été emmêlés et éparpillés par la brise matinale, et que sans nul doute on avait dû prendre d'elle la plus fâcheuse impression. Le lendemain, elle n'osa pas se mettre à la fenêtre ; mais le jour d'après, derrière la jalousie baissée et se tenant prudemment en un coin, elle eut la satisfaction de voir le jeune officier lever en l'air inutilement ses yeux brillans et sa moustache blonde, qui prenait au soleil naissant des reflets d'or fin ; elle se divertit parfaitement de la déconvenue de cette impertinente curiosité.

Il en fut de même les jours suivans.

Le mois de septembre approchait : c'était pour Lise le mois par excellence, celui vers lequel tous les autres convergeaient et qu'ils étaient spécialement chargés d'amener ; c'était le mois où arrivaient invariablement, depuis bien des années, les seuls amis qu'elle eût au monde, George et Nicole d'Aurevelle. Ils n'avaient plus de mère, et le général d'Aurevelle, leur père, alors attaché au ministère de la guerre, les envoyait chaque année passer leurs vacances chez leurs grands-parens maternels, M. et Mme Werner : c'est alors que la jolie villa en pierres blanches, dans son jardin fleuri, ouvrait toutes grandes ses fenêtres et se parait de gaîté pour recevoir les jeunes hôtes désirés.

Ils arrivèrent un samedi, tard dans la soirée, accompagnés par une Anglaise qui faisait fonction d'institutrice près de Nicole d'Aurevelle les jours où elle sortait de son couvent. Lise entendit la voi-

ture franchir la grille voisine, et de toute son âme souhaita la bienvenue aux voyageurs. Elle aurait voulu courir près de son amie le lendemain dès le matin, mais sa mère, cérémonieuse et timorée, opposa mille raisons de convenances supérieures et de délicatesses saugrenues. Il fallut attendre que le formalisme de Mme Dauny consentît à désarmer. Lise put aller enfin embrasser sa chère Colette, c'est ainsi qu'on nommait familièrement Nicole d'Aurevelle.

Les deux jeunes filles, bras dessus bras dessous, s'envolèrent aussitôt tout au fond du jardin; à l'extrémité des longues allées sablées, encadrées de larges bordures de fleurs, lisérées de buis bien taillé, une haute charmille alignait ses vertes murailles touffues; dans le coin le plus retiré, sur un banc de pierre, témoin habituel et discret de leurs grandes confidences, elles s'assirent enlacées et s'embrassèrent de nouveau : — Chérie, va! — Ma gentille Colette! — Que je suis contente de te voir. — Et moi donc! — ! Comment me trouves-tu?..

— Toujours aussi jolie!..

— *Aussi* jolie, seulement?.. Ce n'est pas assez. Tu sais, la beauté, c'est comme la vertu, quand elle ne progresse pas, elle décline...

— Encore coquette, donc?..

— Ne m'en parle pas!.. C'est effrayant. Je ne peux pas voir un habit sur un porte-manteau sans lui faire les yeux doux...

— Toujours la même!

— Plus que jamais!

Colette d'Aurevelle était de petite taille, fine et ronde, avec de jolies épaules et une poitrine déjà développée; ses yeux noirs, incomparables, avaient sous ses longs cils frisans un éclat tour à tour et des langueurs irrésistibles. Son sourire éblouissait entre les lèvres un peu fortes, vermeilles, à la fois moqueuses et caressantes. De beaux cheveux noirs luisans, une grâce robuste, enfantine, agressive, une physionomie éveillée et ardente, formaient un contraste absolu avec la modestie un peu craintive de sa jeune compagne, son charme contenu et pénétrant, ses formes délicates, élancées, un peu grêles encore, la justesse instinctive et distinguée de ses attitudes et de son langage.

— Où donc est M. George? demanda Lise...

— *Monsieur* George!.. Il court la ville à la recherche d'une bouquetière qui sache fleurir une boutonnière... Que deviendrait-il s'il lui fallait se présenter ce soir sans un fin bouquet à son habit!.. A propos, tu sais qu'il est bachelier?

— Non... Que va-t-il faire maintenant?

— Son droit d'abord,.. puis il entrera dans la diplomatie... Et Arthur?.. *Monsieur* Arthur?

— Il travaille chez un avoué, et...

— Un avoué?.. qu'est-ce que c'est que ça?.. Est-ce que ça sert à quelque chose, les avoués?..

— Peut-être autant que les diplomates...

— Oh! ça... pour sûr... Seulement, c'est moins fashionable... A-t-il toujours un air de beau ténébreux, ton frère?

— Tu le verras ce soir; M. Werner l'a invité à dîner.

— Bon!.. je m'en vais l'ensorceler, je t'en préviens... Ce sera un vrai quadrille, car tu sais que George est toujours amoureux de toi...

— Encore? dit Lise gaîment.

— Toujours,.. depuis le berceau. « A peine au sortir de l'enfance, » comme dans *Joseph*. Tu connais *Joseph*... de Méhul? c'est gentil... Pourtant, j'aime mieux Chérubin,.. il est moins nigaud... Je ne te scandalise pas, au moins?

— Pas du tout,.. tu m'amuses...

— C'est que j'ai affaire, au couvent, à des consciences si timorées, à des pudeurs si délicates, si fragiles... Et ce n'est rien encore à côté de miss Tomate!

— Comment dis-tu?.. Miss...?

— Miss Ellen Townwatt, mon institutrice... Je l'appelle miss Tomate, parce que c'est plus appétissant...

— Petite folle!

— Oh! tu n'as pas idée de sa vertu... Elle a des rougeurs quand nous entrons au musée, c'est comme un incendie. Et dans les rues, je ne peux pas m'arrêter devant les boutiques d'images,.. ni les librairies, à cause des titres... Et aux Tuileries! Ce qu'elle souffre! Elle n'est occupée qu'à me couvrir de son ombrelle; tu crois peut-être que c'est contre le soleil... Ah! bien, oui,.. contre les statues, ma chère. Le fait est qu'il y en a de décolletées... Eh bien! sais-tu, c'est elle qui me les a fait remarquer avec sa pruderie.

— Pauvre demoiselle,.. tu dois exercer sa vertu!

— Je t'en réponds... Avec son long nez timide et sa longue échine maigre, elle a l'air d'une belette qui a couvé une hirondelle...

— Les belettes ne couvent pas, Colette...

— Ni miss Ellen, non plus, Lise; c'est seulement une comparaison...

Au milieu de leurs folies, des rires et des confidences, l'heure du dîner arriva vite, et il fallut rentrer pour procéder à la toilette de Colette : — Quelle robe vas-tu mettre? demanda Lise, qui regardait curieusement toutes les jupes et les corsages étalés que

la femme de chambre n'avait pas eu le temps encore de ranger.

— Oh! je vais tout de suite frapper le grand coup : robe crème et nœuds ponceau... Si avec cela je manque mon effet!.. ce sera bien ta faute!..

— La faute de mon élégance, peut-être!

— Qui sait?.. avec ta petite grisaille modeste, tu es bien capable de m'éclipser, toi...

— Ne te moque pas, Colette... Ce n'est pas généreux...

— Je parle très sérieusement; tu ne te doutes pas comme tu es jolie!.. Tu ressembles... à un lis rose...

— Il n'y en a pas, mignonne.

— Il y en a un, à ma connaissance, et le phénomène sera visible aujourd'hui chez M. le conseiller Archibald Werner, mon grand-papa.

— Est-ce qu'il y aura beaucoup de monde ce soir?

— M. et Mme Sarlout et leur fille;... il paraît que c'est une beauté?..

— Je l'ai vue à la promenade, grande et blanche, blonde, avec un regard bleu, étonné et placide.

— Elle doit être riche, cette fille de raffineurs?

— On le dit.

— Bon!.. je vais pousser George à lui faire la cour... Ce sera un premier pas dans la diplomatie... Il y aura aussi un ou deux amis de grand-père,.. les plus jeunes de son répertoire, à ce qu'il m'a dit... Maintenant, descendons; je suis sûre qu'on nous attend.

On attendait, en effet, et l'arrivée des jeunes filles fut saluée par un murmure de satisfaction qui ressemblait un peu à un reproche :

— Allons, allons, mesdemoiselles, vous vous faites désirer... George, offre ton bras à Lise... Colette, je te présente le capitaine Bertrand d'Esparvis, le fils d'un de mes amis de collège. Miss Ellen, voici un jeune homme qui sera trop heureux d'être votre voisin de table... Le trop heureux jeune homme n'était autre qu'Arthur, qui déjà se dirigeait vers Mlle Victoria Sarlout, mais il avait été devancé par un substitut en lunettes.

Parmi toutes ces personnes, dont un grand nombre lui étaient inconnues, Lise avait été très heureuse de se trouver placée près de son ami d'enfance, George d'Aurevelle; il avait dix-huit ans; une moustache naissante donnait une expression virile à sa figure agréable, douce et ouverte. Assez timide, il était loin d'avoir l'aplomb de sa jeune sœur, mais, avec Lise, il se sentait en confiance et lui laissait voir sans détour combien il la trouvait gracieuse et séduisante dans son charme fin et candide. Elle riait naïvement sans attacher beaucoup d'importance à ses aveux, c'était

un jeu qui durait depuis leur jeune âge. — Que j'aime votre simple toilette et votre coiffure tout unie!.. Est-ce que le costume de Nicole vous plaît?.. Je le trouve prétentieux.

— Tout lui sied si bien!

— Non pas ce gros nœud rouge dans ses cheveux; il est trop lourd pour sa petite tête... Ne trouvez-vous pas?

Elle se pencha pour voir son amie, mais elle n'aperçut qu'un bout de moustache blonde qui faisait écran entre elles deux. Elle ne pouvait voir la figure, mais cette moustache, l'uniforme de chasseurs, un pressentiment aussi peut-être, lui firent deviner le jeune officier qui l'avait regardée si hardiment un jour à sa fenêtre.

— Qui donc cause avec Colette? demanda-t-elle.

— Bertrand d'Esparvis, le fils d'un vieil ami de mon grand-père. Il vient d'être tout récemment nommé capitaine au bataillon de chasseurs à pied.

— Pourvu qu'il ne me reconnaisse pas, pensa-t-elle.

Elle eut un instant de trouble, bientôt calmé par la réflexion que le jeune officier n'avait pu l'entrevoir qu'une seule fois et si peu de temps!

Une pluie d'orage contraignit les convives à rester au salon après le dîner. M. Werner provoqua pour un duel au piquet son ami, M. Sarlout, un gros homme court, à ventre rebondi comme un coléoptère et dont la petite tête éveillée tournait et virait sans cesse d'une épaule à l'autre. Pendant cela, Mme Sarlout, grande et robuste dame, embreloquée d'or de la tête aux pieds, entreprenait Mme Werner sur des questions ardues d'économie domestique. Colette et ses deux jeunes compagnes, assises autour d'une table ronde, chuchotaient et riaient en attendant que les jeunes gens eussent achevé de fumer sous la véranda. Miss Ellen ensommeillée, feuilletait un album sur lequel, de temps en temps, son nez était précipité par une brusque secousse. Elle se réveillait alors et jetait au hasard quelque remarque étrange pour montrer sa vigilance.

— Comment trouvez-vous le substitut, monsieur Dumil? demandait Colette.

Victoria répondit : — Mon père pense que c'est un homme éminent.

— Éminent! c'est possible... Mais quand il darde sur moi son binocle en renfonçant son menton rasé dans sa cravate blanche, j'ai envie de crier : « Finissons-en! j'avoue... Je suis coupable! » Je n'aimerais pas un mari de cet air-là. Et toi, Lise?

— Je ne sais trop;.. son pince-nez m'empêche de voir sa figure.

Victoria reprit judicieusement : — Il paraît qu'il sera très riche, il est fils unique, et son père est maître de forges.

— Vous m'en direz tant!.. Et le capitaine d'Esparvis?

— Un bel homme... un beau nom et un titre... Seulement, beaucoup de sœurs et pas de fortune ! affirma Mlle Sarlout, fort renseignée sur la valeur comparée des jeunes hommes à marier.

Colette hocha la tête : — Mauvaise affaire !.. c'est dommage !.. il a grande allure avec sa haute taille mince et son nez d'aigle.

— Ho ! un nez de corbeau,.. je trouvais, hasarda miss Ellen, qui venait de se réveiller en sursaut.

— Vous n'avez donc jamais vu un aigle, miss Ellen ?.. C'est tout le portrait du capitaine Bertrand... Tenez ! regardez...

Elle avait pris un crayon, et sur un bout de papier s'amusait à des profils d'oiseaux fantastiques qu'elle coiffait d'un képi ; aucun ne ressemblait à M. d'Esparvis. Lise, plus adroite, attrapa du premier coup la ressemblance, et Colette, ravie, s'emparant du dessin l'eut bientôt orné de longues oreilles, de cornes et d'une immense queue de serpent enroulée en mille replis ; elle le compléta par une grosse pipe qui fumait comme un cratère. A travers ces embellissemens, la ressemblance persistait et était réellement d'un effet comique ; Colette, enchantée de son chef-d'œuvre, le montrait triomphalement aux grandes personnes groupées dans l'autre partie du salon : — Admirez, messieurs et mesdames, cet animal merveilleux,.. le grand aigle royal du Béarn !

— Bravo ! Charmant, en vérité ! s'écria une voie railleuse, et d'une main leste, M. d'Esparvis, qui venait de rentrer avec les autres jeunes gens, s'empara du dessin qu'elle s'efforçait vainement de cacher. — Hélas ! je me reconnais ! C'est bien moi ! Oserai-je demander quel est l'artiste ?

— C'est Lise... J'avais essayé inutilement... Elle a réussi du premier coup.

Bertrand salua ironiquement Lise, dont les joues brûlaient.

— Tous mes complimens, mademoiselle, pour ce petit bijou... C'est parfait !.. Mais..

Il prit un ton douloureux, tandis que sa moustache se retroussait dans une expression sarcastique.

— Pourquoi des oreilles d'âne, Seigneur ? Pourquoi des cornes et cette queue de reptile ?.. Que vous ai-je fait, ô ciel !

Horriblement décontenancée, elle répondit tristement :

— Les oreilles ne sont pas de moi, ni la queue, ni les cornes, c'est seulement le nez et la moustache.

— C'est bien dur ! qui m'eût dit quand je vous contemplais avec tant de plaisir à votre fenêtre, qui m'eût dit alors que ces beaux yeux cherchaient une victime ?

— Comment, comment ?.. Tu te mets à la fenêtre pour te faire regarder par le capitaine. J'en apprends de belles sur ton compte, s'écriait Colette très rieuse.

Impitoyable dans sa vengeance, M. d'Esparvis reprit :

— Mademoiselle Dauny daigne nous passer en revue chaque matin quand nous allons à la manœuvre ; c'est un honneur qui nous réjouit tous. Mais je ne croyais pas que ma chétive personne pût être l'objet spécial de sa contemplation.

— Ah ! tu regardes les militaires... Mademoiselle a du goût pour l'uniforme! Fi ! fi donc, Lisette !

Mais Lise ne riait pas, elle n'était pas éloignée de se croire à jamais perdue dans l'estime de M. et Mme Sarlout et de leur fille, qui la connaissaient à peine et devaient la juger inconséquente et hardie. Elle détestait Bertrand pour son indiscrétion et sa cruauté ; elle se détestait elle-même pour sa sottise. Comment n'avait-elle pas réfléchi qu'on pouvait l'apercevoir d'en bas à travers les lames mobiles de la jalousie? Ainsi, chaque matin, il l'avait vue épiant son passage, il l'avait surprise dans sa niaise curiosité, et sans doute s'était moqué d'elle avec ses camarades. Son jeune cœur était gonflé d'amertume, elle n'osait lever les yeux; quand elle s'y hasarda, le capitaine d'Esparvis avait disparu; les charmantes « petites filles, » comme il le disait irrévérencieusement, et dont l'aînée, Victoria, avait à peine dix-sept ans, n'étaient pas d'assez haut goût pour lui faire oublier certain souper chez une dame en renom où il avait rendez-vous avec quelques amis.

Lise rentra chez elle humiliée et mécontente. Arthur aussi était mécontent, selon sa coutume. Il était de ceux que tout aigrit, que rien ne désarme, ni faveur, ni plaisir, ni bienfait. Ce soir-là, il était particulièrement amer; on l'avait placé à table à côté de l'institutrice, et personne ne s'était occupé de lui. Aussi jugeait-il chacun avec rigueur ; les manières de Nicole lui semblaient impertinentes, celles de George trop guindées, Mlle Sarlout n'était qu'une oie empanachée, le substitut un fat solennel. Quant à M. d'Esparvis, il faisait bien de l'embarras pour un gentillâtre de Gascogne sans sou ni maille, obligé de vivre de sa solde.

— Qu'en sais-tu ? demanda Lise agacée.

— Est-ce qu'on ne sait pas tout à l'étude?

III.

Lise vit son amie chaque jour pendant le mois de septembre, qui passa pour elle comme un seul jour de fête. La plupart du temps, elle rencontrait George. Mais, bien qu'elle fût souvent retenue à dîner chez ses voisins, elle ne revit pas le capitaine d'Esparvis. Chaque fois qu'elle arrivait, elle cherchait rapidement du regard sa hautaine et railleuse figure qu'elle redoutait d'aperce-

voir, et rassurée par son absence, elle ressentait pourtant un vague, indéfinissable sentiment de déception.

Dès les premiers jours d'octobre, le général d'Aurevelle vint rendre une visite de quelques jours à son beau-père et à sa belle-mère et remmena ses enfans. La triste Lise fit, le cœur gros, ses adieux à Colette et à George ; c'était sa jeunesse qu'ils emportaient avec eux pour toute une année. Il lui fallut reprendre, dans le maussade logis paternel, la chaîne des occupations journalières entre son père malade et sa mère toujours gémissante et lassée.

Cette année s'annonçait plus triste encore que les précédentes. Le seul instant agréable de la journée, c'était l'heure qu'elle passait chez Mme Werner à étudier sur le piano, à feuilleter la musique de Colette, se bercer de souvenirs et du délice d'une lointaine attente. Le reste du temps, dans la sombre maison paternelle, elle travaillait assidûment aux côtés de sa mère jusqu'au moment redouté où rentraient, muets, presque hostiles, son père et son frère. La santé de M. Dauny déclinait visiblement; c'était là encore un grand sujet d'inquiétude. Il se traînait à son bureau d'un pas de plus en plus trébuchant, et chaque jour alourdi ; sa haute taille oscillait péniblement sur les hanches comme une mâture trop chargée sous un coup de vent, et le soir il revenait s'asseoir en grelottant au coin du feu. Il restait là, tête basse, le regard éteint, morose, ne parlant pas, sauf par soubresauts irrités. Du reste, jamais une plainte sur son état dont il devait pressentir la gravité. Au moment du dîner, il roulait son fauteuil près de la table, mangeait languissamment; les repas s'écoulaient dans un silence gêné et une pénible contrainte. Malgré tout son désir de le distraire et de l'égayer, la pauvre Lise souvent ne trouvait rien à dire; il arrivait aussi que ses tentatives étaient récompensées par quelque rebuffade, quelque propos désobligeant de son frère, suivi aussitôt d'une dure riposte de M. Dauny. Plus insolent à mesure que les forces déclinantes de son père lui donnaient plus d'audace, Arthur mettait d'ordinaire une sorte d'affectation à se taire ; c'était la forme, prudente encore, de son insubordination. Il ne sortait de ce silence que pour rabrouer ou taquiner sa sœur. Mais il n'osait pas encore braver en face l'autorité paternelle ; il résistait en dessous, systématiquement, et chaque jour, empiétait sur les libertés usurpées la veille.

Soit que M. Dauny fût engourdi par son mal, plus indifférent ou moins perspicace, ces empiétemens et cette hostilité passaient quelquefois inaperçus; pourtant, ils tenaient Mme Dauny et sa fille dans une anxiété continuelle. Arthur avait pris peu à peu l'habitude de sortir tous les soirs ; souvent il rentrait tard et répondait de mauvaise humeur, avec une sécheresse provocante, aux ques-

tions, aux réprimandes de son père, qui tombait alors dans des impatiences, des colères funestes pour lui; chacune de ces crises le laissait plus abattu, et les forces dissipées en ces emportemens ne revenaient plus. Quand Lise en faisait le reproche à son frère, il haussait les épaules, protestant que le « vieux bonze » avait toujours été ainsi et qu'il vivrait cent ans avec ces airs d'agonie.

Tout ce long hiver fut empoisonné, pour les deux malheureuses femmes, par l'inquiétude et le chagrin. C'était après le repas du soir que commençait leur supplice. Quand il avait jeté sa serviette et repoussé bruyamment sa chaise, Arthur prenait sa casquette et sortait. Quelquefois, le père relevait la tête :

— Où vas-tu?..

Mais l'autre feignait de ne pas entendre et s'éloignait sans mot dire.

— Où va-t-il donc ainsi tous les soirs? reprenait le père agité. Courir les rues, les mauvais lieux, avec des chenapans, des drôles de son espèce.., apprendre le mal qu'il ne sait pas.., s'il en est toutefois qu'il ignore.

Et le pauvre homme continuait de se lamenter, tandis que, sans oser répondre de peur de l'exciter, la jeune fille rangeait d'une main légère, avec un pas discret, les objets de verrerie que sa mère lui passait, bien lavés et essuyés.

Quand tout était remis en place, tout vestige du repas soigneusement enlevé, elle posait une petite lampe sur la table et venait s'asseoir près du feu, à côté de son père, retombé dans son mutisme et qui suivait d'un vague regard les oscillations de la flamme. Quelquefois, il ouvrait son bureau, en tirait des papiers où il entassait des chiffres et des calculs : c'étaient les bons jours; absorbé par son travail, il oubliait l'heure et l'absence prolongée de son fils. M. Dauny tenait, en outre de sa place modeste à l'hôtel de ville, une sorte de bureau d'affaires assez difficiles à définir : sa clientèle se composait en grande partie de gens de la campagne qui venaient le consulter; il leur donnait des conseils qui n'étaient pas gratuits, apaisait leurs contestations, plaçait leur argent et leur prêtait au besoin. C'était le matin de bonne heure et les jours fériés qu'il recevait ses cliens. Le soir, il faisait ses comptes et mettait en ordre ses papiers. Très ferré sur le code usuel, il n'avait jamais donné prise à aucune plainte et parvenait, à force d'entente et de travail, à gagner pas mal d'argent sans mécontenter personne, apportant de l'exactitude et même de la probité dans un métier dangereux d'ordinaire pour la délicatesse.

Quand ses comptes étaient en règle, ou s'il se sentait trop las pour travailler, Lise s'offrait à lui faire la lecture. La mère alors, traînant la corbeille aux vastes flancs, commençait à ravauder, à

repriser. Peu importait à Lise le journal ou le livre choisi ; l'essentiel, c'était de distraire un instant le mélancolique malade, de lui donner la douce fête d'entendre la voix de sa fille, de l'empêcher d'écouter l'horloge, dont le timbre grêle annonçait qu'une fois de plus Arthur était en retard. Et quelle tristesse quand, soulevant sa tête lourde, le père disait de sa voix sévère :

— Il n'est pas rentré?

— La pendule avance... gémissait la mère.

Et Lise reprenait en hâte sa lecture, pour couvrir le bruit accusateur du carillon du beffroi. Ou bien elle questionnait son père, s'efforçait de lui arracher quelque parole, de l'intéresser par des rappels du passé, le récit d'histoires qu'elle connaissait aussi bien que lui, mais qui écartaient pendant quelques instans la pensée fixe, obsédante. Elle s'ingéniait, s'animait, riait même, tandis que son regard anxieux suivait à la dérobée sur le cadran la marche égale et saccadée de l'aiguille. On gagnait ainsi des minutes, un quart d'heure, puis un autre ; furtivement, la mère et la fille échangeaient des coups d'œil d'espoir, quand un pas retentissait dans le silence de la rue endormie, et de cruelle déception alors qu'il dépassait la maison et allait s'éteignant peu à peu. Le front moite d'impatience et de chagrin, Lise recommençait ses efforts, causant, lisant, jusqu'à ce qu'enfin, épuisée, à bout de forces, de ruses et d'idées, elle fût contrainte de s'arrêter, ou que le père irrité trahît enfin la brûlante préoccupation de tous par ces mots attendus et redoutés :

— Où peut-il être à pareille heure?

Souvent une partie de la nuit s'écoulait ainsi, entre ces trois êtres misérables, dans une décevante attente, avec des degrés divers d'inquiétude et d'impatience.

— Repose-toi, disait alors le père.

Et il retirait à sa fille le livre que ses mains tremblantes ne soutenaient plus qu'à peine. Le silence régnait ensuite, pénible, étouffant, de temps en temps interrompu par les mêmes mots :

— Mais où va-t-il ainsi? Que peut-il faire?

Ou par quelques sinistres prévisions qui glaçaient d'effroi les deux femmes :

— J'ai peur de l'avenir... Ce garçon-là finira mal!

Personne, pas même la mère, n'osait protester. Il y avait, en effet, quelque chose de redoutable dans ce jeune homme, presque un enfant, élevé près de sa sœur, entre son père et sa mère, quelque chose d'obscur, d'ignoré, de glacé; une partie de son âme profonde demeurait sourde, impénétrable... A quel moment cette âme d'enfant avait-elle échappé à ceux qui croyaient la connaître? Comment s'était-elle soustraite à l'action pénétrante de la famille?

Sous quel souffle desséchant s'était-elle refermée? A quelles influences avait-elle obéi? Aucun de ceux qui étaient là n'aurait pu répondre. Les heures de la nuit passaient, lentes et lourdes, sur des fronts pâlis par l'attente.

— Va dormir, ma petite, disait le père, pris de pitié.

Mais elle secouait la tête; elle ne voulait pas les quitter, ses pauvres parens dévorés de soucis, se reposer pendant qu'ils veillaient, jusqu'à ce qu'enfin le grincement d'une clé dans la serrure, le bruit de la porte extérieure prudemment refermée, un frôlement furtif dans le corridor, missent fin à cette veille douloureuse.

Quelquefois, exaspéré par une trop longue attente, M. Dauny appelait Arthur, l'obligeait à comparaître; il passait la tête dans l'entre-bâillement de la porte, à la fois craintif et insolent, murmurait de vagues excuses, de fausses raisons qui exaltaient jusqu'à la fureur le mécontentement du père. Il y avait alors d'affreuses scènes, dont tous sortaient brisés.

Le lendemain, il fallait recommencer.

Tout glissait sur Arthur : ni menaces, ni prières, ni promesses, ni sévérité, ni tendresse ne le touchaient. Aucun des ressorts humains n'agissait en lui pour le bien. Il s'enfonçait chaque jour davantage dans ses habitudes dissimulées et retournait quand même à ses mystérieux plaisirs. On ne savait rien de ses relations, on ne lui connaissait pas un ami, depuis qu'Arsène Lassagne avait disparu. Où passait-il ses longues soirées? Que pouvait-il faire sans argent? Il ne gagnait rien encore et son père lui mesurait strictement sa dépense. Il lui arrivait bien d'arracher en cachette quelques sous à sa mère ou à sa sœur; c'étaient des ressources insignifiantes, bonnes tout au plus à payer ses cigarettes. Quelles gens voyait-il, si misérables qu'ils échappaient, par leur bassesse, à toutes les investigations? Lorsqu'on pressait Arthur, il mentait, citait au hasard quelque nom d'ancien camarade de collège ou celui d'un des clercs de l'étude; on apprenait ensuite que le jeune homme nommé par lui n'habitait plus le pays, ou qu'il se trouvait, ce même jour, dans un lieu tout différent. Il fallait se résigner à cette existence clandestine, effrayante.

Ce fut un terrible hiver, sous le calme apparent d'une vie retirée et paisible. Rien ne transpirait au dehors; les victimes cachaient soigneusement leur blessure. De tous, ce fut le père encore qui souffrit le plus.

IV.

Lise allait chaque jour chez ses bons voisins, sous prétexte de musique; c'était le seul moment où son pauvre jeune cœur, con-

traint et meurtri, s'épanouissait un peu. Elle trouvait un plaisir sans fin à parler de Colette avec le grand-père et la grand'mère, qui s'y prêtaient très volontiers; on lisait ses lettres, on s'amusait de ses espièglerie, des plaisantes caricatures qu'elle envoyait de son couvent. Quelquefois, Lise aidait Mme Werner dans ses grands rangemens domestiques, ou bien elle recopiait, de sa fine et nette écriture, quelque pièce importante pour le conseiller.

Un jour qu'elle entrait tout épanouie et gaie dans le salon, elle se trouva face à face avec M. d'Esparvis, debout devant la cheminée. Il était seul, et le premier mouvement de Lise fut de fuir; mais comme il s'avançait vers elle, elle s'arrêta hésitante :

— Mme Werner va descendre à l'instant, mademoiselle; elle achève une lettre.

Aussitôt, il ajouta :

— Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous apercevoir... Vous n'aimez donc plus à regarder courir les chasseurs?

Elle secoua la tête.

— Je suis corrigée.

— Et moi, je suis très justement puni.

Elle était restée debout près de la porte d'entrée, intimidée, retenue seulement par la crainte de se montrer sottement prude. Le jeune capitaine l'observait, la trouvait pâlie, plus touchante peut-être, plus délicatement jolie.

— J'espérais vous rencontrer cet hiver dans quelques salons, reprit-il pour ne pas laisser le silence s'établir, car il la voyait toujours prête à se sauver.

— Je ne vais jamais dans le monde... nous vivons très retirés.

— C'est dommage! Vous devez aimer la danse, pourtant, à votre âge et charmante comme vous l'êtes...

Elle rougit violemment.

— Mon père est malade.., très malade, j'en ai peur... et je ne songe guère au bal, je vous l'assure.

— Je sais que M. Dauny est malade... Mais il est ainsi depuis de longues années, n'est-ce pas?

Elle s'étonna qu'un détail d'un si mince intérêt pour lui se fût fixé dans sa mémoire et lui en sut gré.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir? demanda Bertrand en lui avançant un siège. J'espère que je ne vous fais pas peur?

Il lui faisait une peur extrême, au contraire, mais elle était trop timide pour ne pas chercher à le cacher; elle s'assit loin de lui, en murmurant quelques mots sur le retard de Mme Werner. Bertrand sourit :

— Elle m'a demandé seulement deux minutes de patience... Je

lui ferai crédit maintenant tant qu'elle voudra... J'ai tant à cœur de profiter de l'occasion qui m'est offerte pour effacer la mauvaise opinion que j'ai dû vous donner de mon caractère... et pour y substituer, si vous le voulez bien, un peu de... sympathie.

— De la sympathie?.. A quel propos, monsieur?

Malgré son inexpérience, Lise sentait vaguement que les paroles et le ton du jeune officier étaient un peu différens de ce qu'ils auraient été, s'il s'était adressé à Nicole d'Aurevelle ou à Victoria Sarlout. Il y avait une nuance de familiarité et de hardiesse qui la froissait. Il reprit aussitôt :

— J'aurais dû dire de la bienveillance... Mais les sentimens qu'on éprouve avec force, on voudrait les inspirer aux autres, et... vous ne me défendez pas, j'espère,.. une sympathie respectueuse?

Lise eut un instant la tentation de quelque verte et mordante réplique, à la façon de sa brillante amie Nicole. Mais un secret conseil de son âme fière l'avertit que l'impertinence provoque et encourage plus qu'elle n'impose, et ce que Nicole d'Aurevelle, riche et bien posée par sa famille dans le monde, pouvait se permettre impunément, elle devait, elle, se l'interdire. Ce fut donc avec une dignité très douce qu'elle répondit :

— Je n'ai rien à prétendre sur vos sentimens, monsieur... Il suffit qu'ils ne s'écartent pas du respect dont vous voulez bien m'assurer. Je vais voir décidément ce que devient ma bonne amie.

Elle se leva avec une simplicité gracieuse et se dirigea vers la porte.

— Oh! la jolie enfant! pensa le capitaine, et fière!.. Mais elle ne va pas me quitter ainsi... De grâce! mademoiselle, aurais-je eu le malheur...

Il n'acheva pas; dans son impétuosité, il venait, d'un brusque coup de coude, d'enfoncer le globe de la pendule, un beau globe de verre oblong qui recouvrait un cavalier en or, avec une lance d'or, sur un cheval également d'or qui bondissait par-dessus un monstre de bronze vert tortillé sous ses pieds, et dont la gueule ouverte attendait depuis des années la lance que saint George se préparait à y enfoncer. Bertrand et Lise restèrent muets d'horreur devant les mille éclats du globe qui jonchaient le tapis. Au même moment apparut Mme Werner, empressée et s'excusant affectueusement de sa longue absence.

— Bonté céleste! qu'est-ce que cela? Mon beau globe!.. ma belle pendule... Quelle affreuse catastrophe!

— Vous me voyez, madame, désespéré... J'étais devant la cheminée... Un mouvement irréfléchi...

— Ah! c'est vous qui avez fait ce chef-d'œuvre?.. Je vous fais

mon compliment... Debout, le dos au feu, n'est-ce pas? Les hommes ont la rage de chauffer les basques de leurs habits... Cela vous apprendra à vous asseoir tranquillement dans un fauteuil... Ma pauvre pendule! Le premier objet d'art de notre ménage! Cinquante-trois années de service sans une fêlure...

— J'espère, madame... que le modèle de ce beau globe n'est pas perdu... J'écrirai à Paris, et, dans quelques jours...

— Je vous le défends bien!.. Il ne manquerait que cela... pour vous brouiller avec moi définitivement.

— Ne pourrait-on pas le raccommoder?.. demanda timidement le capitaine, qui retenait avec peine une grande envie de rire devant toute cette désolation pour quelques tessons de verre...

— Ah! ah! ah!.. le raccommoder!.. Je voudrais vous y voir, avec vos grands bras et votre grand sabre...

Mme Werner était une toute petite femme maigre, à qui des yeux gris à fleur de tête, un petit nez aigu, la bouche et le menton fuyans, donnaient un profil assez analogue à celui d'une fouine. Elle avait une voix aigrelette qui mordait sur les nerfs, un regard fureteur qui ne laissait échapper ni un grain de poussière, ni une toile d'araignée; une humeur grondeuse, parfois revêche, le trait à l'emporte-pièce, et avec tous ces signes apparens de désagréable caractère, un cœur d'or, d'une générosité inouïe, d'une charité prodigue et discrète. Son mari l'aimait, ses domestiques lui étaient dévoués, bien qu'elle exerçât une surveillance minutieuse et même taquine et qu'elle bousculât journellement le vieux ménage qui la servait depuis plus de trente ans. Il lui arrivait même de mettre le mari ou la femme à la porte dans un moment de colère, ce qui n'empêchait pas l'expulsé de continuer tranquillement son service, comme si de rien n'était. La plupart du temps, elle ne le remarquait pas; si cependant le mécontentement persistait et qu'elle s'écriât, à la vue du délinquant :

— Comment!.. encore ici, Lotte?.. Je ne suis donc plus maîtresse chez moi! — Lotte se contentait de répondre avec calme :

— Qu'est-ce que deviendrait madame, sans nous? Madame croit-elle qu'on a si peu de cœur que de l'abandonner?..

Et la paix se faisait sur cette bonne parole. Dans les grandes circonstances, le coupable montait se cacher au grenier; c'était alors M. Werner qui se chargeait des négociations.

Ce fut lui, cette fois encore, qui dénoua le drame; il vit d'un coup d'œil les débris épars, la figure courroucée de sa femme et la physionomie confuse du jeune officier.

— Eh bien! quoi? ma bonne... Il a donc enfin disparu, cet affreux globe qui déshonorait notre beau saint George!.. Vois

comme il brandit sa lance crânement, maintenant qu'il est débarrassé de son bocal!

— Un bocal! Monsieur Werner... voulez-vous m'exaspérer?..

— Rien ne me ferait plus de peine, ma bonne amie... Bonjour, Lisette... Bonjour, capitaine!

— Monsieur... ma confusion est inexprimable, car je suis l'auteur de ce désastre...

— Eh bien! mais... il faut expier ce forfait... Vous n'en serez pas quitte à bon marché... Et d'abord... aux arrêts, capitaine.., aux arrêts forcés... Désarmez-vous et prenez votre parti d'être notre prisonnier tout ce soir... Voici un fauteuil où vous serez à l'aise pour méditer votre crime, pendant que Mme Werner commandera le repas des prisonniers... un brouet noir, qui fasse regretter la soupe de la cantine... et quelque oiseau de basse-cour... bien maigre, pour ajouter au repentir. Et aussi un petit plat sucré.., très peu sucré..., pour cette jeune criminelle...

— Moi, je suis innocente, mon parrain.

Lise donnait volontiers ce nom à M. Werner, bien qu'il ne lui appartînt pas.

— Innocente?.. Est-ce bien sûr?.. As-tu des témoins?..

— M. d'Esparvis.

— Témoin suspect, intéressé... En fourrière, mademoiselle, pour complicité involontaire... Il y a comme cela une foule de crimes dont les jeunes personnes se rendent coupables sans le savoir, et qui méritent un châtiment exemplaire.

On fit prévenir Mme Dauny que sa fille ne rentrerait pas pour dîner, et Lise, enchantée de cette petite fête improvisée, passa une demi-journée délicieuse. Comme on n'était que quatre, la conversation resta générale. M. Werner raconta des souvenirs de son jeune temps, quand il était élève à Louis-le-Grand avec le père de Bertrand, et plus tard quand il faisait son droit, et que son ami était à Saint-Cyr, leur intimité joyeuse jusqu'au jour où la révolution de juillet les avait jetés dans des camps opposés. M. d'Esparvis avait brisé son épée plutôt que de servir l'usurpateur; lui, au contraire, avait sympathisé d'intention, sinon de fait, avec les héros du moment.

Bertrand, à son tour, parla de son père, de sa vie, de ses soucis avec sa nombreuse famille et de modestes revenus; il parla de ses cinq sœurs confinées dans un fond de campagne, soumises à un vrai labeur d'ouvrières, sans autre joie que la consolation de le savoir bien portant et heureux, lui, l'héritier du nom et l'orgueil de tous. Deux d'entre elles avaient perdu courage et s'étaient réfugiées au couvent comme en un lieu de délices. Il disait tout cela simplement, avec ce ton sec, presque gouailleur, qui lui était ha-

bituel; mais la voix un peu altérée, comme étranglée, révélait l'émotion contenue. Lise écoutait, très intéressée, demandait des détails sur ces jeunes filles sans mère, plus à plaindre qu'elle encore. Quel dommage, pensait-elle, que le Béarn soit si loin du Nord! Elles se seraient comprises et aimées, bien sûr, les sœurs de Bertrand et elle.

Après le dîner, tandis que Mme Werner serrait les flacons, les verres à liqueur et s'agitait dans l'office, M. Werner s'était assoupi dans son fauteuil; Bertrand se pencha vers Lise :

— M'avez-vous pardonné? demanda-t-il d'une voix très basse.

— Quoi donc?

— Mais tout ce qui vous a déplu en moi... N'ai-je pas vu tantôt, sur votre front toujours si doux, un nuage de mécontentement?.. Sans le vouloir, vous avais-je offensée?

— Je ne m'en souviens pas, répondit-elle avec un sourire naïf; l'affreuse catastrophe de la pendule m'a ôté la mémoire.

— Et vous a condamnée à partager ma captivité.

— Le châtiment ne m'a pas semblé cruel; j'aime tant cette maison...

— Moi aussi!.. Je voudrais qu'il y eût ici autant de pendules à démolir qu'il y a de jours dans l'année... Vous ne sauriez croire comme c'est bon, un dîner de famille, tout simple, tout intime, pour nous autres pauvres soldats de garnison, tristes oiseaux de passage à qui l'on ouvre seulement, — et avec quelles précautions! — la porte banale des réceptions de gala... Il me semblait être, tout à l'heure, chez mon père, — sous le toit branlant de la Calende... auprès de mes sœurs...

— Vous les aimez beaucoup?

— Sans doute... Tout ce pauvre monde me tient au cœur... Il m'est doux et triste en même temps d'y penser... A mon vieux père, que ronge son oisiveté forcée... et surtout à mes sœurs, ces chères filles, vieillies sans avoir été jeunes... fanées sans avoir été touchées un seul jour par cet avare rayon... qu'on appelle le bonheur...

— Bien peu de gens sont heureux, je crois, soupira Lise.

— Peut-être... Mais il y a pour beaucoup des instans qui reposent... de courtes haltes entre la fatigue de la veille et la dure étape du lendemain... Ne croyez-vous pas qu'une soirée comme celle-ci rafraîchit et renouvelle les forces?

— C'est vrai!

— Alors, j'espère que cette seconde rencontre vous laissera un meilleur souvenir que la première... Avouez que vous m'aviez trouvé abominable...

Un ronflement retentissant du dormeur le réveilla en sursaut et sauva Lise de répondre.

— Hé!.. j'ai failli m'endormir, je crois?

— Je le crois aussi, mon bon parrain.

— Eh bien! mes enfans, il est tard... Voici l'heure de s'aller coucher... Capitaine, je vous rends votre épée... Et toi, petite, il me semble que ton frère t'oublie.

— C'est vrai... il est en retard.

En elle-même, elle pensa qu'elle aussi avait oublié l'heure, et elle sentit une grande indulgence pour Arthur.

On appela Baptiste, chargé de la reconduire; le conseiller la baisa au front tandis que Mme Werner croisait avec soin son châle et nouait les rubans de son chapeau.

— Prends garde d'avoir froid... Ne va pas t'enrhumer, on ne te laisserait pas revenir, disait-elle en ajoutant, par précaution, quelques épingles.

La courte éclaircie ouverte dans son ciel d'hiver venait de se refermer déjà, et ce fut le cœur douloureusement serré qu'elle rentra dans la salle basse où, près de la petite lampe fumeuse, à côté de leur feu de charbon éteint, se tenaient, silencieux et mornes, son père et sa mère. Il lui fallut bien répondre à la muette interrogation de l'une, à la rude question de l'autre, qu'Arthur n'était pas venu la chercher. Mais aussitôt elle s'empressa de raconter les menus incidens de la journée, s'y arrêtant avec détail, essayant d'arracher un sourire à la bouche sévère de son père, et recommençant sans reprendre haleine, pour ne pas entendre ce gémissement éternel, monotone :

— Que fait donc ce malheureux?

Et quand, enfin, la tête lasse de son père s'abattit sur sa poitrine et qu'il tomba dans une vague somnolence, les deux femmes restèrent en face l'une de l'autre sans oser remuer, retenant leur souffle, avec l'expression navrée de leurs visages tirés par la fatigue, jusqu'à ce que le grincement circonspect de la clé dans la serrure et le frôlement furtif d'un pas dans le corridor leur arrachassent un soupir de soulagement. M. Dauny releva la tête.

— Il n'est pas rentré?

— Mais si, mon père...

— Il n'y a pas longtemps, alors!.. Et voici deux heures du matin...

— Il est rentré depuis quelque temps, mon ami; nous ne voulions pas t'éveiller, répondit audacieusement la mère.

Un bougeoir à la main, Lise prit les devans, se retournant pour éclairer son père, dont les pieds lourds traînaient et buttaient à chaque pas. Un baiser, une caresse sur ses doux cheveux bruns, et Lise, enfin libre, arrivait à la chambre de son frère, qu'il lui

fallait traverser pour gagner la sienne. Elle en éprouvait d'avance un malaise. Arthur était si maussade, si agressif quelquefois! Il s'était jeté sur son lit comme harassé de fatigue et semblait dormir; déjà, sur la pointe du pied, elle s'avançait sans bruit, de peur de l'éveiller. Elle ne put s'empêcher de s'arrêter un instant, pourtant, devant ce visage pâle, dont les lignes pures, régulières, avaient dans le sommeil une expression plus douce qui l'attendrit.

— Il n'a cependant pas l'air méchant, pensait-elle.

C'étaient ses yeux, peut-être, d'un bleu si pâle et si froid, qui lui donnaient l'air dur; ils étaient fermés, et ses paupières meurtries, l'épaisse frange de ses cils noirs, faisaient comme un trou d'ombre dans cette figure de marbre.

— Pourquoi me regardes-tu? demanda-t-il en se dressant brusquement.

Et aussitôt apparut le regard glacial, éteint, qui s'opposait comme un mur à toute tentative pour pénétrer en lui.

— Qu'est-ce que tu viens épier ainsi?

— Je ne songe pas à t'épier. Je craignais que tu ne fusses souffrant... Tu n'es pas venu me chercher, ce soir, chez nos voisins...

— Comme un laquais à tes ordres, n'est-ce pas? Non, je n'y suis pas allé. Après?

— Je suis bien aise qu'il ne te soit rien arrivé.

— Arrivé?.. Qu'est-ce qui peut m'arriver, à moi? Je me suis amusé avec mes amis... Voilà!

— Bonsoir, Arthur.

Elle s'approcha pour l'embrasser, mais il détourna la tête de façon que les lèvres de Lise n'effleurèrent que ses cheveux pommadés et parfumés.

— Et qui y avait-il chez les Werner? demanda-t-il aigrement.

— Personne... que M. d'Esparvis.

— Ah! ce don Juan, M. le baron Bertrand d'Escarbagnas. Mazette! tu as de la chance d'être appelée à contempler un baron mangeant son potage.

— Ce n'est pas la première fois...

— Et que disait-il, M. le baron, des choses surprenantes, admirables et aristocratiques?..

— Il parlait de sa famille, de son père, de ses sœurs, qu'il aime tendrement...

— C'est fort édifiant... Cela fait bien dans la perspective, les beaux sentimens... Il vaudrait mieux peut-être en dire moins long sur ses sœurs et ne pas entretenir des filles à leurs dépens,.. ni perdre leur argent au baccarat... Tu en doutes? Tu te figures

peut-être qu'il vit comme un chartreux, ce grand gaillard à moustache rousse! J'en sais long sur son compte, et, quand tu voudras, je te régalerai de ses petites histoires.

Ce fut le dernier mot de la journée.

— Que m'importe! après tout, pensait Lise en s'endormant.

V.

La sombre vie étroite se referma sur elle comme un caveau; jamais rien d'épanoui ni de libre dans ces heures lentes et ces jours disputés à l'ennui par l'anxiété. Une constitution, même robuste, eût à la longue fléchi. Lise, très délicate, mal affermie dans la première efflorescence de la jeunesse, commença de s'étioler. Il se glissa dans l'éclat juvénile de son teint des pâleurs de cire alternant avec de soudaines rougeurs; elle s'alanguit dans des énervemens silencieux, de longues songeries sans direction précise, dans un attendrissement doux qu'éveillaient en elle les muettes splendeurs du ciel nocturne ou le soupir sanglotant de la bise d'hiver. Elle rêvait de solitude, de larges espaces inconnus où elle aimerait à s'enfoncer seule, dégagée de tout souci et de contrainte, vers l'inconnu, vers l'avenir, que ce fût le bonheur ou la tombe.

Lise, comme tous les êtres au cœur doux, ne se plaignait jamais; seulement son esprit se réfugiait dans le rêve, dans l'indéterminé, et s'y abandonnait avec une insouciance candide. La première jeunesse seule a cette intrépidité dans l'attente sans objet, dans l'espoir sans raison, d'autant plus enivrant que les réalités immédiates sont plus dures; c'est le jet de la sève qui cherche sa voie parmi les obstacles.

Le corps et le sang ne se nourrissent pas de rêves, et dans cette captivité sans air, presque sans lumière, sans aucun des luxes innocens de la vie, ses forces déclinaient. Habitués à la voir, exacte et sereine, accomplir sans murmurer sa tâche quotidienne, le père et la mère remarquaient à peine ce déclin. Son vieil ami, M. Werner, s'inquiéta le premier.

L'hiver était passé; de joyeux rayons printaniers entraient dans la salle basse, à travers les rideaux jaunis, faisaient ressortir l'aspect fané de la tenture de papier vert déteint, l'usure des meubles, tout l'ensemble étriqué et banal; ils rendaient visibles aussi les ravages de cet interminable hiver sur le visage de Lise, plus transparent, et comme illuminé du dedans par cette lente fièvre nerveuse, qu'allument des émotions vives souvent répétées. Ces ravages se voyaient plus clairement encore sur le front creusé du père, dans son attitude souffreteuse et grelottante. Il lui avait fallu

renoncer à aller à l'hôtel de ville; ses affaires personnelles, ses comptes, si bien tenus autrefois, le fatiguaient et le rebutaient. Le médecin, à bout de conseils, prescrivit un changement d'air, un séjour de quelques semaines à la campagne. M. Werner possédait, à quelques lieues de la ville, une petite ferme qu'il mit avec une simplicité cordiale à la disposition de ses voisins, bien persuadé que Lise profiterait mieux encore que son père de cet arrangement. Contrairement à toute attente, M. Dauny accepta cette offre; son caractère changeait, et ce n'était pas un des moindres symptômes de l'aggravation de son état.

Un jour fut choisi pour aller visiter la Berterie, s'assurer des dispositions du local, des objets qu'il conviendrait d'emporter, et prendre connaissance des ressources. Ce fut un clair matin de Pentecôte que Lise, de bonne heure éveillée par l'impatience, s'habilla lestement pour aller avec sa mère entendre une messe matinale avant le départ.

Depuis quelque temps, Arthur ne les accompagnait plus à l'église, il se refusait à toute pratique religieuse, objectant insolemment l'exemple de son père. Indifférent ou incrédule, M. Dauny, comme bien d'autres, aurait souhaité que son fils restât soumis à la discipline catholique. Il l'avait longtemps exigé par un acte de volonté illogique, sans réfléchir que le jour où cette inconséquence frapperait son fils, l'autorité paternelle en serait à jamais ébranlée, et non pas seulement sur ce point spécial : le caprice et l'arbitraire n'obtiennent pas le respect. Mécontent de lui-même, M. Dauny supportait impatiemment la résistance d'Arthur. La journée commença donc par une aigre réprimande au sujet de la messe, à laquelle Arthur riposta avec insolence. Ce fut seulement lorsqu'elle se trouva assise sur un petit strapontin, en face de son père et de sa mère, dans la légère voiture de M. Werner, que la poitrine oppressée de Lise se dilata largement et que ses nerfs se détendirent sous la fraîche morsure de l'air matinal. Sur le siège, M. Werner, assis près d'Arthur, le laissait complaisamment conduire le docile Lindor, un petit bidet bien membré et solide qui trottait d'un bon pas. Tout le monde était content.

En quelques tours de roues on gagna la porte de ville, le pont-levis résonna sous le sabot sec de Lindor; bientôt, les enceintes successives des fortifications furent franchies, et l'on entra dans la vaste plaine. La route, poudreuse et noire, s'étendait toute droite à travers les blés verts, les champs d'œillettes et de betteraves. Une pluie d'étincelles semblait jaillir du soleil.

Lise, adossée au siège de la voiture, voyait à chaque tour de roue la ville s'abaisser et disparaître peu à peu; bientôt elle n'aperçut plus que la tour massive de l'église et les découpures légères

du beffroi ; puis ce ne fut plus qu'une ligne, puis un point, puis rien... Une sensation nouvelle et vive de liberté s'empara d'elle, et cette impression était si délicieuse, qu'elle ressentait un déplaisir quand M. Werner attirait son attention sur quelque village dans la plaine. Les minces filets de fumée bleuâtre qui montaient tout droits dans la sérénité de l'air lui rappelaient les tracas, les soins du ménage; elle s'en détournait pour suivre d'un regard ravi le vol élancé des fines alouettes, perdues si haut dans l'air bleu où frémissaient leurs petites ailes étendues. Et les notes claires de leur hymne au printemps, qui tombaient du ciel comme des perles de cristal, et les joyeuses sonneries des cloches, balancées dans l'espace, lui étaient une jouissance infinie : « Que c'est grand! que c'est beau! » disait-elle avec de longs soupirs enivrés. Rien n'est moins beau pourtant, au sens pittoresque du mot, que ce riche pays de la Flandre française, avec ses grasses cultures se succédant l'une à l'autre, uniformément; mais la pauvre Lise, qui n'avait jamais dépassé les glacis de sa ville natale, succombait sous un flot d'impressions neuves. Elle ne parlait pas, pensait à peine, tout entière livrée à la sensation puissante de la vie physique.

Le trajet fut trop court à son gré.

M. Werner, appelé par une affaire litigieuse dans un bourg peu éloigné de la frontière, devait laisser la famille Dauny à la Berterie et ne la reprendre que le lendemain de bonne heure. Mais comme rien n'était prêt à la ferme pour héberger les voyageurs, il avait été convenu qu'on y passerait la journée, pour revenir dîner et coucher dans une auberge voisine, connue dans le pays sous le nom de la Ville-aux-Merles, et où il était de mode de faire, pendant la belle saison, des parties de plaisir. Tout pour Lise était enchanteur dans ce projet, dans tous ces hasards courus à la fois d'un déjeuner campagnard, d'une journée en plein champ et d'un lit d'auberge. On jugea prudent de commander d'avance le dîner et de retenir deux chambres à la Ville-aux-Merles. La voiture s'arrêta à la lisière d'un petit bois de hêtres, plantés en quinconces, au milieu duquel s'abritait l'auberge; dans une large cour fermée d'un grillage en bois, s'ébattaient des volailles, des nichées de petits poussins gloussans et piaillards ; des oies solennelles se dandinaient en caquetant à grand bruit, et, par bandes, les canards, marchant à la file, s'en allaient, affairés, se baigner au dehors dans une mare ombragée de sureaux, où des ronces en fleurs trempaient leurs longues traînes épineuses. Sur la lisière du bois, un jeu de boules et quelques berceaux, divisés en compartimens comme des cabinets de bain, décorés de tables et de bancs de bois, invitaient le passant à de rustiques délices. Il y avait, à

la vérité, un air de bienvenue et d'aisance dans ce lieu de plaisir champêtre. Sur le corps de logis principal, une glycine en fleurs jetait ses grappes odorantes, et, sous les fenêtres, deux plates-bandes, entourées d'une double bordure de thym et de lavande, offraient un fouillis de rosiers, de juliennes et de touffes de lis blanc, dont le parfum capiteux se mêlait aux émanations plus substantielles et chaudes de la cuisine.

Le bon conseiller avait lestement sauté à terre et s'était précipité dans l'auberge pour commander et prendre à sa charge le repas du soir pendant que Lise et sa mère aidaient M. Dauny à descendre et assuraient ses pieds chancelans. Arthur, resté sur le siège, maintenait Lindor et s'étudiait à des attitudes de gentleman. L'excellent conseiller ne tarda pas à revenir et reprit sa place sur le siège :

— J'emmène Arthur, si vous voulez bien me le confier, dit-il; nous avons comploté cela ensemble pendant la route... Cela lui fera voir du pays.

— Irez-vous jusqu'à la frontière? demanda Lise, pour qui ce mot de frontière avait je ne sais quel sens magique, mystérieux; il lui semblait qu'au-delà de cette ligne idéale qui limite la France commençait réellement l'inconnu.

— Un peu au-delà.

— Quelles heureuses gens vous êtes!

— Eh! quelle idée te fais-tu, pauvrette?.. De l'autre côté de la frontière comme de celui-ci, il y a des champs, des blés, des betteraves et du charbon... Le soleil n'y tient pas plus de place qu'ailleurs,.. ni le bonheur non plus... Allons! au revoir; à demain,.. de grand matin, vous savez!.. Il faut que je sois à l'audience à dix heures. Bon appétit... On a bien vidé le coffre, je suppose... Je n'emporte rien?

— Nos cœurs, dit-elle en appuyant le bout de ses doigts sur ses lèvres...

Arthur tenait les rênes; renversé en arrière, avec une nonchalance satisfaite, il taquinait de la mèche du fouet le pacifique Lindor pour lui donner des airs de *piaffe*.

— Allons, mon garçon,.. en avant!..

Il fit claquer sa langue et sans même tourner la tête vers ceux qui restaient, il partit avec M. Werner au grand trot du cheval. Lise fut frappée de la satisfaction orgueilleuse qui éclatait sur son visage : — Pauvre Arthur! pensa-t-elle; il lui siérait d'être riche!

La même pensée était venue au père : — Voilà ce qu'il faudrait à ce beau monsieur-là, grommela-t-il un peu amer et pourtant flatté, car au fond il lui trouvait un air *distingué*, l'air d'un grand seigneur; il lui faudrait des rentes, des chevaux,.. et le reste!..

— Que veux-tu ! soupira la mère ; pour être pauvre, on n'en est pas moins jeune !

On s'achemina lentement vers la Berterie, à travers le bois, sous la conduite d'un jeune garçon qui portait les provisions. C'était une jolie ferme au bord d'un chemin, planté de peupliers qui répandaient une odeur de baume, et dont le feuillage tremblant palpitait sans fin avec un bruit d'ailes. Tout autour, à perte de vue, la vaste plaine verdoyante, uniformément plate, sauf d'un côté où dans un pli de terrain coulait un ruisselet à travers les plantes d'eau et les cressons, sous un couvert de saules tordus et renversés qui entremêlaient leurs feuillages. Ce fut sur la pente de ce petit vallon qu'on déjeuna au bruit lointain de la ferme. Le meuglement des bestiaux, la voix chevrotante des moutons, le caquetage de la basse-cour, formaient, avec le modeste clapotis du ruisseau, les rumeurs chantantes des insectes et le chuchotement du vent dans les feuilles, une harmonie d'un calme souverain.

Après avoir tiré du panier un pâté dans une belle croûte dorée et deux bouteilles de vin vieux, Lise courut à la ferme, d'où elle rapporta successivement des œufs, du laitage, sur l'herbe molle où la menthe froissée et le serpolet exhalaient des senteurs capiteuses ; elle les disposa de son mieux à la portée de son père ; pour la première fois depuis des années, le triste visage ravagé semblait s'éclairer et se détendre. Ces trois cœurs, douloureusement muets d'ordinaire, s'ouvrirent ce jour-là et se fondirent en confidences et en projets. Oh! la belle journée et qu'elle passa vite! Le soleil baissait ; il fallut songer à gagner la Ville-aux-Merles ; la distance était courte, mais M. Dauny se sentait fatigué. Il s'était donné un mouvement inaccoutumé, avait visité la ferme, pris des mesures, ayant à cœur tout à coup sa prochaine installation qu'il désirait maintenant avec une impatience de malade. Cependant, il put revenir sans trop de peine par le sentier sous bois, dans le jour tombant, et la tiède fraîcheur qui montait de la terre.

L'aspect de la Ville-aux-Merles avait bien changé depuis le matin ; la cour était encombrée de voitures, la plupart fort rustiques, une grande victoria et un break rangés côte à côte en un coin avaient dû amener quelque société de la ville. Au fond des écuries ouvertes, des palefreniers s'empressaient autour des chevaux ; un bruit de boules qui s'entre-choquent et de verres heurtés arrivait des tonnelles. Dans la maison, les servantes couraient rouges et agitées avec des assiettes, des verres, des piles de napperons et de serviettes en grosse toile qui exhalaient au passage une odeur de lessive. Au rez-de-chaussée, une nombreuse société villageoise offrait à deux nouveaux époux un plantureux retour de noces. Ils menaient grand bruit et, par la porte ouverte, les fortes voix, montées à un

diapason aigu, s'envolaient avec le fumet des ragoûts, des spiritueux et du tabac; la cuisine, où s'élaboraient les mystères odorans de tous les dîners, avait été envahie par des rouliers, des paysans, quelques colporteurs et les cochers des voitures stationnant dans la cour; ces braves gens mangeaient et trinquaient assis sur des bancs autour de la longue table de chêne et semblaient parfaitement satisfaits de leur sort malgré le grand feu qui les rôtissait en même temps que les gigots et les volailles.

Une servante conduisit les nouveaux-venus au premier étage, dans l'appartement qui leur avait été préparé, composé d'une chambre et d'un petit cabinet avec un lit pour Lise. Le couvert était mis dans la grande chambre, une pièce longue, éclairée par deux fenêtres sur la cour, les murs en étaient tapissés d'un papier grossier où, devant une pagode, un Chinois et une Chinoise s'éventaient en chassant des papillons; Chinois et pagodes se reproduisaient à l'infini et finissaient par obséder l'esprit. Un grand lit encadré par des rideaux de coton jaune, à cheval sur une lance dorée, une commode ornée d'une cuvette et d'un pot à l'eau en faïence épaisse, des flambeaux de verre coulé et deux gros coquillages béans dans une sorte de rictus stupide sur la cheminée fermée d'un paravent de papier où s'étaient installés quatre pagodes et huit Chinois, tel était le mobilier; il y avait aussi un étroit miroir encadré de faux palissandre dans lequel on se voyait en vert avec une figure démesurément longue. C'était là qu'allait s'achever dans la vulgarité la plus déplaisante ce jour passé parmi les suaves délices des champs et des bois.

— C'est triste d'être enfermée là dedans, disait Lise; j'aimais bien mieux la ferme.

Elle alla s'accouder à la fenêtre, pour se distraire de ces laideurs par la vue des choses extérieures.

Tout près d'elle, de l'autre côté de l'escalier, au-dessus de la salle où festoyait la noce, une autre société dînait, non moins joyeuse et guère moins bruyante, et, par les fenêtres ouvertes, des fusées de rires, des couplets ébauchés, des propos tapageurs où se distinguait le timbre clair de voix féminines, formaient comme une partie chantante sur l'accompagnement de la rude gaîté populaire grondant au rez-de-chaussée. Le cliquetis des fourchettes maniées avec verve, l'explosion des flacons qu'on débouche, révélaient l'entrain des convives. Lise, appuyée à la fenêtre, s'amusait de toute cette gaîté. Dans la chambre, maigrement éclairée par deux bougies que le vent faisait trembloter, M. et Mme Dauny, lassés, échangeaient de rares paroles, pendant que la servante, effarée, harcelée d'appels successifs et de coups de sonnette, mettait tant bien que mal le couvert.

Le dîner fut enfin servi. La première impression pénible dissipée, Lise avait retrouvé son plaisir. Elle riait de tout, des assiettes ébréchées, des fourchettes tordues qu'elle essuyait soigneusement avant de s'en servir, du trémoussement agité de la servante. Elle embrassait sa mère, l'obligeait à convenir qu'elle s'était amusée, taquinait son père, le défiait d'évaluer à vue d'œil le nombre fantastique des pagodes. Elle causait beaucoup, en proie à cette surexcitation légère qu'amènent le contentement intérieur et un changement subit d'habitudes, lorsqu'elle vit sa mère se lever brusquement, en même temps qu'elle s'écriait :

— Ton père!.. Qu'a donc ton père?

M. Dauny était renversé sur sa chaise, les yeux fixes, le visage couleur de cendres, la bouche entr'ouverte pour une plainte qui n'avait pu arriver jusqu'aux lèvres. En un instant, il fut dans leurs bras, appuyé contre leurs poitrines, le gilet ouvert, la cravate dénouée... D'une main tremblante, Lise lui baignait le front et le visage. Mme Dauny se lamentait.

— Ah! mon Dieu!.. ah! mon Dieu! Qu'allons-nous devenir?

La tête inerte du malade ballottait lourdement. Trop faibles pour le soulever et l'étendre, les deux pauvres femmes, avec des efforts infinis, réussirent à pousser sa chaise jusqu'au lit et l'y appuyèrent. Elles avaient appelé, mais personne n'entendait : les chansons, les rires qui, de toutes parts, jaillissaient par tous les pores de la maison, étouffaient leurs voix qu'étranglait la terreur.

Cependant, sous leurs baisers, M. Dauny se ranimait; il avait entr'ouvert les yeux et demandé de l'air. Lise ouvrit tout au large les deux fenêtres. La nuit sereine couvrait la campagne de son grand silence, à peine troublé par les bruyans plaisirs de l'auberge; chants et sanglots s'éteignaient au dehors dans le solennel silence des choses impassibles.

Cependant, M. Dauny demandait avec instance à retourner chez lui.

— Je veux m'en aller! répétait-il avec l'entêtement tour à tour impérieux et suppliant des malades.

— Il faut une voiture pour te remmener, et nous n'en avons pas, répondait Mme Dauny; sois donc raisonnable : nous partirons demain matin.

— Partons tout de suite... balbutiait-il de ses lèvres lourdes et raidies. Je veux retourner chez moi.

— Nous ne pouvons pourtant pas nous en aller à pied... Quel malheur d'être venus ici, au lieu de rester tranquillement chez nous!.. gémit Mme Dauny. Ce n'est pas moi, toujours...

— Lise, je veux partir... reprit M. Dauny avec une sorte de tremblement du menton et des lèvres, comme s'il allait pleurer.

Elle n'y put résister.

— Pauvre, pauvre père... Je vais chercher une voiture... Nous partirons... Calme-toi!

Elle baisa ses cheveux, son front moite de sueur, et courut à la cuisine, sans écouter sa mère, qui entassait des raisonnemens pour la retenir. Elle conta avec des pleurs leur malheur à la maîtresse de l'auberge, la conjurant de leur procurer une voiture pour rentrer chez eux avant la fermeture des portes de la ville. La maîtresse du logis ne demandait pas mieux que de se débarrasser au plus vite de cet hôte incommode, dont la présence pouvait attrister ses joyeux convives. Mais de voitures, elle n'en disposait pas; sauf les carrioles du pays, attelées de chevaux de labour qui ne pourraient arriver à temps à la ville, il n'y avait à l'auberge que la victoria et le break amenés par la société du premier étage, et il n'était pas probable qu'ils pussent en céder une, car ils voulaient, eux aussi, rentrer le même soir. On attelait déjà. Cependant, les supplications passionnées de Lise décidèrent l'hôtesse à faire une tentative, et, suivie de la jeune fille, elle se dirigea vers la salle du premier étage. Un grand tumulte de chaises remuées, des appels bruyans, entre-croisés de refrains et de rires, annonçaient qu'on se préparait au départ.

L'hôtesse entra. Lise, restée sur le palier, aperçut par l'entrebâillement de la porte, dans un nuage de poussière et de fumée de cigares, un groupe indistinct de femmes en toilettes claires et d'hommes au visage enluminé, tous debout et se mouvant dans une précipitation confuse. Ils se hâtaient, se trouvaient en retard, sans doute.

Derrière la porte refermée, un silence s'était fait subitement. Puis, il y eut des exclamations étonnées, des murmures; des voix interrogeaient, l'hôtesse répondait. On discutait. Le mot « impossible » était le seul qui arrivât distinct à la pauvre enfant, toute frissonnante de tristesse et d'inquiétude, seule sur son palier noir.

— C'est impossible, que diable! grogna une grosse voix qui domina les autres, nous ne pouvons pas coucher ici.

Il y eut des rires.., de confuses plaisanteries.

— Il est gentil, votre locataire, reprit une petite voix aiguë; quel gêneur!

— En voilà une plaisanterie de campagne! ajouta une autre. Elle est forte celle-là! Quand on est moribond...

Un « chut » énergique coupa net la phrase; un pas rapide se rapprocha de la porte qui s'ouvrit, envoyant un jet vif de lumière dans l'escalier sombre. Un homme de haute taille apparut sur le seuil et s'arrêta interdit devant la pâle enfant toute en larmes dont les mains se joignaient dans un geste de muette prière.

— Vous! s'écria-t-il; c'est vous, mademoiselle Lise!

Il avait refermé la porte, et l'hôtesse, qui le suivait, voyant qu'ils se connaissaient, redescendait en hâte à ses affaires. Lise avait reconnu la voix de Bertrand d'Esparvis.

— Mon pauvre père! Oh! monsieur d'Esparvis... il est malade... si malade!

— Ne pleurez pas... disait Bertrand, ému de pitié et grandement embarrassé, je vais essayer... j'arrangerai cela. On s'entassera dans le break... S'il n'y avait que mes camarades et moi, ce serait bien simple... Mais... il y a des dames...

— Si j'allais leur demander... les prier? Des femmes... je suis sûre qu'elles auront compassion.

Déjà sa main touchait la clé.

— N'allez pas! non... je vous en prie! s'écria-t-il vivement.

Il posa sa main sur celle de Lise, l'immobilisant avec douceur.

— Retournez près de votre père et préparez-le à partir... Je vais plaider votre cause... Fiez-vous à moi...

Quelques instans plus tard, le capitaine se présentait dans la triste chambre mal éclairée où le père de Lise, avec un air de spectre, s'efforçait, en s'attachant à sa femme et à sa fille, de soulever ses jambes molles, pesantes. Le bras vigoureux du jeune officier leur vint en aide. Il avait réussi dans sa mission et pouvait disposer de la victoria, à la condition qu'on lui permît de prendre place près du cocher. Il était temps de partir; le malade, presque porté par Bertrand, fut installé dans le fond de la voiture, où il fallut le soutenir avec des coussins et l'envelopper de couvertures prêtées par l'hôtesse. Mme Dauny s'assit auprès de lui. Lise et le capitaine prirent place à côté du cocher. La nuit était fraîche et quand, au sortir du bois, la légère voiture roula dans la grande plaine découverte, l'air vif et les vapeurs froides qui s'élevaient des lourdes terres labourées faisaient frissonner Lise. Bertrand s'en aperçut et l'obligea à s'envelopper dans sa grande capote d'ordonnance.

— Vous avez l'air d'un petit conscrit, lui dit-il gaîment, et comme les conscrits doivent obéir sans raisonner, vous allez me laisser vous recouvrir aussi les pieds.

— Que vous êtes bon! murmurait-elle pendant qu'il se penchait pour entourer ses petits pieds dans les plis de l'épais tissu de laine. Vous pensez à tout, comme si, vraiment...

— Comme si vous étiez une de mes chères petites sœurs, ni plus ni moins; justement, il y en a une, ma favorite, Mimi, je pense à elle chaque fois que je vous vois.

— Vous trouvez que je lui ressemble?

— Oui, c'est-à-dire non, pas précisément, répondait le capitaine préoccupé de distraire Lise, pour ne pas la voir pleurer, se retourner à tout moment, anxieuse, vers le fond de la voiture où était son père. Mimi est toute petite, ronde comme une pomme, elle a des cheveux blonds, presque roux, pareils à la pointe de mes moustaches, ils sont tout crêpelés autour de sa figure et lui donnent la physionomie d'un jeune chat, des yeux gris, très malins et avec cela un air gamin à mourir de rire. Elle a douze ans et elle est charmante.

— Et je ne lui ressemble pas du tout, ajouta Lise naïvement.

— Pas du tout, c'est vrai, pourtant elle me fait penser à vous. Comment expliquez-vous cela?

— C'est sans doute que vous me trouvez très enfant, cela me rapproche d'elle.

— C'est plutôt que je l'aime beaucoup, que j'ai pour elle une prédilection particulière, et qu'alors tout naturellement...

Lise ne l'écoutait plus; un gémissement de M. Dauny l'avait fait se retourner vers lui, et sur sa joue pâle, que le reflet de la lune pâlissait encore, des larmes ruisselaient en silence. Bertrand d'Esparvis eut remords de la fade galanterie qu'il avait été sur le point d'offrir comme un banal encens à cette enfant affligée; il eut le sentiment qu'elle se trouvait dans un de ces momens où l'âme amollie, puissamment ébranlée, est prête pour les empreintes ineffaçables.

— Quand j'irais troubler le cœur innocent de cette pauvre petite fille, pensa-t-il, le beau triomphe! la belle gloire, en vérité!.. Et qu'en ferais-je?

— Père, souffres-tu?

La mère répondit :

— Il dort.

— Ah! tant mieux, c'est bon signe qu'il dorme, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas, oui, j'espère.

M. Dauny, réveillé de sa lourde somnolence par la voix de sa fille, balbutiait quelques syllabes pâteuses; un peu rassurée, Lise jetait alors à la dérobée un coup d'œil sur le capitaine devenu tout à coup silencieux, sur son profil aquilin, sa longue moustache retroussée; elle lui trouvait l'air sévère, dur même, et n'osait plus parler.

— Il s'ennuie, il regrette ses gais compagnons, ces dames si belles, si élégantes. Comme c'est bon à lui et généreux de les avoir quittés pour nous! Qu'aurions-nous fait sans lui?

Tous les incidens de la journée repassaient devant son esprit, depuis le départ matinal et l'après-midi sereine, presque heureuse

jusqu'au moment funeste où son père était tombé en syncope. Et ce retour près du jeune capitaine, sous sa garde, par cette nuit lumineuse, dans le silence assoupi de la campagne, comme elle l'eût trouvé doux, poétique, si son cœur n'eût pas été rongé d'inquiétude!

Elle rêvait ainsi, blottie dans la chaude capote, les yeux levés vers les étoiles. La voix de Bertrand la fit tressaillir; il gourmandait le conducteur :

— Marche donc, que diable! Nous n'arriverons pas, fais trotter ta bête. Ce n'est pas un cheval, ça, c'est un veau!

Il avait de l'humeur, prit les rênes et le fouet des mains inexpérimentées du cocher, et activa le bidet. Lise demanda :

— Sommes-nous en retard ?

— Nous n'avons pas une minute à perdre. Pourtant, soyez tranquille, nous arriverons.

La voiture, enlevée, filait rapidement. Bientôt dans l'air limpide arrivèrent les sons lointains du beffroi et la sonnerie argentine du carillon.

— C'est le couvre-feu, dit Bertrand; il était temps.

Les sabots du cheval déjà sonnaient sur le pont-levis, la voiture roula sous la voûte basse, et quelques instans plus tard elle s'arrêtait devant la petite maison au pignon pointu.

Bertrand sauta légèrement à terre et aida Lise à sortir des plis raides de la capote d'ordonnance où elle s'était un peu engourdie. Il fallut ensuite faire descendre le malade. Il se sentait mieux et put articuler quelques mots de remercîment, et se tenir sur ses jambes plus solidement qu'on ne l'aurait cru. M. d'Esparvis prit alors congé en annonçant qu'il viendrait le lendemain demander des nouvelles.

Lise, un bougeoir à la main, allait à reculons devant son père qui, soutenu par Mme Dauny et s'appuyant au mur, marchait péniblement; elle était bien jolie ainsi éclairée de bas en haut par la lumière tremblante de la bougie; Bertrand s'arrêta un instant à la regarder avant de refermer la porte, au moment même où débouchait au bout de la rue le break qui depuis la Ville-aux-Merles avait toujours suivi à brève distance.

Le capitaine fut reconnu et bruyamment hélé :

— Allons, transfuge; que diantre fait-il là, le nez contre cette porte? Viens avec nous chez Dominique finir la soirée.

— Merci, non, je suis de service demain. Je vais dormir.

— Viens donc! nous avons des projets. Nous nous amuserons.

— Non, décidément, je rentre. Et toi, file avec ton animal, ajouta-t-il en congédiant le cocher qui toujours attendait.

— Monsieur se fait ermite? cria une voix flûtée du fond du break.

— Le capitaine a fait un vœu, ajouta une autre, tandis qu'un troisième fredonnait : *Salut, demeure chaste et pure.*

— Allumons-lui un cierge pour le fléchir, dit une jeune femme en lui tendant une cigarette enflammée qu'elle retira de ses lèvres. Je le connais, il viendra, je sais qu'il viendra, ajouta-t-elle d'une voix câline.

Et sans doute elle le connaissait bien, puisqu'il prit la cigarette, la petite main tendue et s'élança sur le marchepied. Lise Dauny venait d'ouvrir la fenêtre et se penchait au dehors pour attirer les volets; elle vit la voiture surchargée s'ébranler bruyamment, les pieds des chevaux faire jaillir des étincelles des pavés de la rue, et Bertrand debout sur le marchepied, tenant la main de l'élégante dame.

— C'est très heureux qu'il ait retrouvé ses amis, se dit-elle; j'en suis très contente.

Elle se répéta plusieurs fois qu'elle était bien aise, très contente, et pourtant une sorte de soudain ennui la rendait toute songeuse. C'était le contraste peut-être de cette joyeuse et brillante compagnie qui entraînait Bertrand, avec la sombre chambre remplie par le gémissement du malade.

Son père, étendu dans le lit, se trouva mieux presque aussitôt et ne permit pas qu'on appelât un médecin. Il embrassa Lise avec tendresse et passa doucement sa main alourdie sur ses cheveux.

— Je me sens bien ; n'aie pas peur, ma petite. Dors tranquille. C'est le grand air qui m'a grisé.

— Je disais bien que tu marchais trop, grommelait Mme Dauny tout en allant et venant pour ses préparatifs de nuit. Tu nous as fait une belle peur ! Ah ! bien, si c'est cela une partie de plaisir !

Lise monta à sa chambre l'esprit un peu allégé. A genoux, devant la petite statue de la Vierge, toujours chargée de ses plus précieux intérêts, elle pria ardemment pour son père, pour tous ceux qu'elle aimait, pour ceux aussi qui lui avaient fait quelque mal ou quelque bien, et aussitôt l'image de Bertrand s'offrit à sa pensée, et la distraction fut si longue qu'elle s'endormit ainsi prosternée, le front tombé, enfoui dans ses mains jointes, et ne s'éveilla que longtemps après, pour se déshabiller à la hâte et se glisser les yeux demi-clos au fond de son lit.

VI.

Le jour pointait à peine, quand Lise s'éveilla en sursaut, avec la sensation vague qu'une voix l'avait appelée : le plus profond

silence régnait pourtant, et elle s'efforça de se rendormir, mais en vain ; l'agitation causée par la diversité des événemens de la veille lui tenait les yeux ouverts. Elle s'habilla et doucement descendit, se glissa sans bruit dans la chambre de ses parens; elle avait hâte de savoir comment s'était passée la nuit. Une veilleuse crépitait, prête à s'éteindre, projetant, à intervalles inégaux, une lueur plus vive qui semblait rouge par opposition à l'aube grise et blême filtrant à travers les rideaux blancs. Au pied du lit, Mme Dauny, vaincue par la fatigue d'une longue veille, s'était assoupie ; un grelottement de froid la secouait dans son sommeil, car la fenêtre était restée entre-bâillée pour rafraîchir l'air de la chambre. Elle souleva la tête au faible bruit de la porte et fit signe à Lise d'avancer avec précaution :

— La nuit n'a pas été mauvaise, lui dit-elle; il ne s'est pas plaint. Pourtant il est bien oppressé.

On entendait, au fond de l'alcôve, une respiration sifflante qui lentement soulevait la poitrine comme une grande vague et retombait brusque en un long silence. La jeune fille se pencha sur son père, car l'obscurité, à peine éclaircie par d'insuffisantes clartés, l'empêchait, au premier moment, de distinguer ses traits. Peu à peu ils lui apparurent dans leur pâleur sinistre.

Elle ne l'avait jamais vue, la pâle visiteuse; elle la devina, la reconnut :

— Mère, c'est la mort;.. mon père! mon père se meurt!

Sa mère était près d'elle, debout aussi, frissonnant d'épouvante et d'angoisse. Elles le soulevaient, l'appelaient, lui parlaient; elles frottaient de vinaigre ses mains et son visage, essayant en vain de lui arracher un regard, un mot, un signe; mais rien! Rien que ces mornes et terribles soupirs qui s'échappaient d'instant en instant de ses lèvres entr'ouvertes. Les paupières affaissées laissaient voir une ligne blanche sans regard; sur le front et les tempes creusées, sur le nez aminci, une sueur épaisse roulait en gouttes lentes. A travers un voile de pleurs, Lise contemplait ce visage familier, devenu en quelques heures comme étranger, comme si une longueur infinie d'années s'était écoulée depuis qu'elle l'avait quitté. Mme Dauny pleurait à haute voix, avec des sanglots, et se tordait les mains.

— Vite, descends, va chez Mme Werner; demande de l'aide, un prêtre, un médecin, on ne peut pas le laisser mourir ainsi.

Lise s'élança follement, sans même songer à se couvrir la tête. La ville commençait à peine à se réveiller; quelques volets s'ouvraient avec un coup sec plaqué contre le mur. Les maraîchers entraient à la file, dans un fracas de ferrailles et un roulement

sourd au passage du pont-levis; quelques voix d'enfans glapissaient. Ces premiers signes du réveil de la vie réconfortaient le cœur tremblant de Lise; elle ne se sentait plus si seule, si impuissante et si désespérée au milieu de la ville endormie. Avec la certitude d'être secourue, revenait l'espérance : « On le sauverait, bien sûr. »

Dès qu'elle eut réussi à se faire écouter des domestiques de M. Werner, encore à moitié endormis, elle se hâta de retourner près de son père. L'état était le même. Mme Dauny avait cessé des soins inutiles, et, par habitude d'ordre, tout en sanglotant, rangeait et essuyait. Puis elle ouvrait ses armoires pour en tirer une nappe blanche, qu'elle étendait sur une table avec un crucifix, des bougies et de l'eau bénite :

— Tu as bien dit d'aller vite à la paroisse?

— Je l'ai dit.

Pourvu que le prêtre n'arrive pas trop tard, songeait Lise, dont l'âme tendre et fervente était torturée par cette crainte. Elle ne pouvait prier, mais tout son cœur se tendait en un seul désir ardemment élancé vers Dieu, en une supplication muette.

Le jour entrait, brillant, par les fenêtres ouvertes; des souffles d'air légers balançaient les rideaux; au dehors éclataient et se croisaient des cris d'écoliers et de marchands ambulans, les claquemens de fouet et le roulement lourd des chariots de charbon, les appels de tambour ou de clairon, et toutes ces sonorités tapageuses qui s'élevaient, s'éteignaient, reprenaient, tantôt plus proches, tantôt plus lointaines, ne parvenaient pas à étouffer le bruit de ce râle monotone, infatigable, le soupir lugubre qui, sans fin ni trêve, secouait le moribond.

Le médecin arriva, un gros homme, replet, avec des yeux à fleur de tête et le teint bilieux. Il regarda le mourant, se fit raconter en détail l'événement, puis il secoua la tête d'un air mécontent, comme s'il blâmait décidément le parti pris par le malade.

— Peut-on le sauver? demanda Lise, la poitrine étouffée d'angoisse.

Il haussa deux fois l'épaule droite sans répondre, s'assit, prit du papier, une plume qu'il tint quelques instans suspendue. Lise, dans une sorte de crainte superstitieuse et d'attente passionnée, suivait, palpitante, chacun de ses mouvemens. Enfin, d'un geste brusque, il jeta la plume, repoussa la table et se leva, grommelant entre ses dents :

— A quoi bon?.. il mourra bien sans cela.

Il prit son chapeau, salua sans regarder personne, et s'élança dehors. C'était la suprême condamnation.

Le prêtre vint ensuite, un beau vieillard à cheveux blancs et mousseux comme une neige; son visage allongé, presque aussi blanc que ses cheveux, exprimait une pitié, une mansuétude infinie. Avec une sorte de respect attristé, il s'approcha de l'agonisant pour les onctions saintes et les dernières prières. Lise, prosternée près de sa mère, assistait à ces rites sacrés avec un tremblement de tout son être. Le drame de la mort la possédait tout entière. Elle ne pleurait plus, et ne pouvait prier; toute parole, même la plus sainte, lui eût semblé glacée, insuffisante en ce moment à rendre l'ardeur désolée de son élan vers Dieu et l'horreur de ce qui allait s'accomplir là, devant elle. Oh! si cela pouvait ne pas être,.. ou si, du moins, cela pouvait se faire sans souffrance pour son pauvre père. Il lui semblait qu'elle serait consolée de le perdre, à la condition qu'elle le sût heureux. Et comment ne pas l'espérer? Devant cette figure décomposée, méconnaissable, devant le supplice de cette chair mourante, et l'effrayante faiblesse, toute cette misère et ces tortures, comment ne pas croire au pardon, à la miséricorde infinie du Père qui est aux cieux!.. Le prêtre était parti, elle demeurait suspendue, immobile, à ce souffle haletant, qui se faisait plus rare. Un moment vint où la poitrine ne se souleva plus. Elle écoutait toujours, étonnée de ce grand silence, et, quand on l'entraîna, elle pensa que la mort est facile: cesser de vivre, voilà tout.

Un grand apaisement, un sentiment de délivrance, succédait à l'horrible anxiété des heures d'agonie.

Ce fut à ce moment qu'arrivèrent Arthur et M. Werner. En passant à la Ville-aux-Merles, ils avaient appris l'événement de la veille et arrivaient inquiets, sans pressentir pourtant un dénoûment si tragique et si prompt. Lise descendit au-devant d'eux. M. Werner la serra dans ses bras :

— Pauvre, pauvre enfant!

Elle ne sut que répondre, étonnée de ne pas souffrir davantage :

— Serait-ce que je n'ai pas de cœur? se demandait-elle.

M. Werner s'empressa de monter pour offrir ses condoléances et ses services à la veuve, et Lise se trouva seule en face de son frère; il s'appuyait au mur, blême, tremblant :

— Comment est-ce arrivé?.. A-t-il parlé de moi?

— Hélas! il n'a pas prononcé une parole;.. il s'est endormi, et, sans se réveiller,.. il est mort!

— A-t-on fait venir un notaire?

— Non;.. pourquoi faire?.. Nous avons appelé un prêtre, le médecin...

— Il fallait appeler aussi le notaire... Mon père avait peut-être des affaires à régler...

— Il était sans connaissance...

— A-t-il beaucoup souffert?..

— Hier, oui; il s'est évanoui!.. il étouffait!.. Quelle affreuse soirée!

— Je sais, oui, je sais...

— Viens près de lui, viens voir notre pauvre père.

Il resta immobile.

— Et, dis-moi, au dernier moment?.. Comment est-ce venu?.. Est-il... très... très défiguré?

— Il semble dormir plus tranquille, plus content que je ne l'ai jamais vu... Viens! c'est grand et c'est beau, la mort!

Il la suivit lentement avec répugnance; il avait peur de cette chose inconnue qui l'attendait en haut.

Mme Dauny se jeta sur lui, quand elle le vit, avec une explosion de cris et de larmes :

— Arthur!.. mon fils,.. nous n'avons plus que toi au monde...

Et elle ajouta avec une emphase involontaire :

— Contemple ton père pour la dernière fois.

Partagé entre une répugnance pusillanime et une sorte de curiosité farouche, Arthur aurait voulu voir et n'osait regarder.

Il avait fléchi le genou au pied du lit, et, tête basse, balbutiait tout bas des bribes de prières qui lui revenaient en mémoire; peu à peu, il leva les yeux lentement et rencontra devant lui la figure pâle du mort d'une sérénité sévère. Ses larmes aussitôt coulèrent; il tira son mouchoir et se cacha le visage. Pourtant, il ne regrettait pas son père; ses larmes, sans être feintes, provenaient d'un ébranlement tout physique, de la secousse d'une catastrophe imprévue, et puis cet appareil funèbre, le Christ posé sur la poitrine du défunt, entre ses doigts raidis, les cierges allumés en plein jour, agissaient sur ses nerfs. Tout en tamponnant ses yeux, il songeait qu'il lui faudrait un habit de deuil et un crêpe à son chapeau.

Le jour s'écoula morne et agité par les apprêts de l'inhumation, par les misérables préoccupations de détail qui troublent, qui avilissent en quelque sorte la douleur. C'étaient des renseignemens dont on avait besoin, des pièces nécessaires, des décisions à prendre. Ces allées et venues de figures étrangères ne parvenaient pas à distraire Lise, qui, gardienne fidèle de son père, demeurait insensible aux choses extérieures; assise près du lit, ses mains jointes tombées sur les genoux, elle songeait dans un recueillement mélancolique, sans pensée bien précise, ni prière formelle, avec un acquiescement résigné et doux :

— Il se repose,.. c'est à nous de souffrir sans lui!

Vers le soir, sa mère exigea qu'elle descendît près d'Arthur. Lise obéit docilement. Elle trouva son frère dans la salle basse que les

ombres du crépuscule emplissaient déjà ; il se tenait debout collé contre la fenêtre, et s'empressa vers sa sœur :

— Tu as bien fait de venir... C'est effrayant de tristesse, ici!.. Il me semble le voir, là, dans son fauteuil, comme il était toujours,.. et si sévère,.. si dur... Ne restons pas dans cette salle...

— Monte dans ta chambre, je vais t'y rejoindre tout à l'heure.

— Non,.. viens avec moi... Je ne puis supporter d'être seul.

Ils montèrent silencieux. Arthur se détourna en passant devant la chambre mortuaire, dont on entrevoyait, à travers l'obscurité de la première pièce, la porte toute grande ouverte. La faible lumière vacillante de deux cierges projetait au plafond de grandes ombres difformes; une odeur de cire brûlée et d'éther était répandue dans l'escalier.

Arthur murmura :

— Je suis sûr que je ne fermerai pas l'œil de la nuit tant qu'il sera là ; on ne peut penser à autre chose.

Ils allèrent s'asseoir près de la fenêtre de Lise; de pâles nuages rosés flottaient encore sur le ciel et s'éteignaient l'un après l'autre. Des voix rieuses d'enfans montaient de la rue et rendaient plus sensible le farouche silence de la maison :

— Parle-moi, dit Arthur, dont les mains s'agitaient nerveusement, se peut-il vraiment qu'il soit mort?

— Hélas!

— Dire que je l'ai quitté hier,.. vivant... à la Ville-aux-Merles et que je le retrouve sans vie... Tout fini en si peu de temps!

— Oui, soupira Lise tristement. Quand tu es parti, conduisant toi-même la voiture comme si tu n'avais jamais fait autre chose, il était content de voir que tu t'y prenais si bien, et, en même temps, il pensait avec chagrin combien, pauvres comme nous sommes, tu serais toujours privé d'élégance et de luxe. Il en souffrait pour toi...

— Il ne m'aimait guère pourtant et me traitait brutalement.

— Ce n'est pas le moment de t'en souvenir, reprit Lise émue, sauf pour lui demander pardon des chagrins que tu lui as faits... Quand je songe combien j'aurais pu l'aimer davantage, le rendre plus heureux, tout mon cœur se fond de repentir.

Elle éclata tout à coup en un torrent de pleurs :

— Tu vas te rendre malade; ne pleure donc pas ainsi... Est-ce raisonnable? Le passé est passé... Qu'est-ce que ça peut lui faire maintenant tout ça? Aie donc du courage!

— Je n'en ai pas! Je n'en ai pas!..

Tout son être surexcité et tendu s'abandonnait maintenant; son esprit était déchiré par des regrets, des remords, les infinies et

multiples tortures que s'infligent les âmes tendres devant la mort de ceux qu'ils ont aimés.

Arthur marchait à travers la chambre :

— Lise, allume une bougie; c'est lugubre tout ce noir dont nous sommes enveloppés... On dirait un tombeau... Et puis, sais-tu?.. il me semble que j'ai faim... On a beau avoir du chagrin, cela ne nourrit pas.

Lise releva son visage meurtri de larmes :

— C'est vrai, je t'oubliais... Descendons, nous trouverons bien quelque chose.

— Non... Veux-tu être gentillle? Va me chercher n'importe quoi,.. une croûte de pain et un verre de vin... J'aime mieux ne pas passer devant cette chambre...

Elle n'insista pas, étonnée de cette pusillanimité, trop douce pour en faire un reproche. Bientôt elle rapporta un bol de bouillon et quelque viande froide.

Arthur s'était mis au lit :

— Ne me quitte pas, petite sœur; quand tu n'es pas là, il me vient des idées affreuses... Et surtout laisse la bougie allumée.

Lise resta près de lui jusqu'à ce qu'il fût endormi; elle descendit alors prendre part à la veillee funèbre avec sa mère et quelques voisines qui se succédaient, moitié par devoir pieux de charité, moitié par curiosité indiscrète.

Les funérailles réunirent un cortège relativement considérable, M. Dauny était un enfant du pays, il avait eu des relations d'affaires avec beaucoup de gens, et avait rempli pendant de longues années ses modestes fonctions avec une admirable exactitude; les autorités jugèrent à propos de lui donner un témoignage public d'estime en assistant à ses obsèques; le maire et les adjoints s'y trouvaient; le sous-préfet même y parut un instant. Arthur conduisait le deuil. Il se fit remarquer par la dignité élégante de sa tenue et la convenance de son attitude. Il eut tout le succès de la journée.

— Quel joli homme, ce fils Dauny?

— Où diable a-t-il pris ces manières du grand monde?

— Comme il est pâle... On voit qu'il a beaucoup pleuré, le pauvre?

— Que fait-il?.. Le père ne laisse pas de fortune.

On s'inquiéta de sa personne pendant cette seule matinée, plus qu'on ne l'avait fait depuis sa naissance. Il avait la sensation de cette bienveillance éparse autour de lui et en était fier. Les premiers rôles plaisaient à sa vanité; il se trouvait à l'aise, en tête de ce cortège, et son importance momentanée lui causait un bien-être

troublé seulement par la crainte de quelque gaucherie, de quelque manque d'usage. Quand, la cérémonie religieuse achevée, il se trouva au bas de l'église en face de sa mère et de sa sœur défaillantes, brisées de sanglots, et qu'il dut assister au long défilé des assistans, recevoir la poignée de main des gros personnages, entendre de banales condoléances où il croyait voir les marques d'un intérêt tout personnel, il ressentit un chatouillement d'amour-propre, qui ressemblait à de la satisfaction. Il en parlait encore le soir dans la salle basse, à sa mère, à sa sœur, qui répondaient à peine, exténuées et tristes, seulement par phrases courtes, décousues. De temps en temps, un silence se faisait. Arthur alors devenait soucieux.

— Il y a des formalités indispensables qu'il faudra remplir, dit-il après un de ces silences, relativement au testament?

— Quel testament?

— Celui de mon père, naturellement. Il n'était pas homme à partir sans avoir mis ordre à ses affaires... Il faudra de toute nécessité un inventaire.

— Ne t'occupe pas de tout cela, reprit Mme Dauny avec un peu d'impatience... Ton pauvre père, en effet, avait tout prévu, et depuis bien des années, nous nous sommes fait donation mutuelle de tout.

— Nous sommes déshérités alors?

— Qu'appelles-tu « déshérités? » Tout notre bien vous appartiendra, à ta sœur et à toi, après ma mort.

— En attendant, nous n'avons rien! On nous a frustrés. Je reconnais là toute la sollicitude dont on m'a donné tant de preuves... et le parti-pris de me tenir dans une misère honteuse et sordide.

— Te figures-tu que nous soyons riches?

— Riches ou non, s'écria-t-il avec emportement, il faudra bien pourtant qu'on s'arrange pour payer mes dettes.

— Quelles dettes?.. Comment as-tu fait des dettes?..

— C'est vraiment difficile à imaginer... On ne me donnait jamais d'argent...

— Où l'aurait-on pris, l'argent?.. Nous n'en avions pas.

— Eh bien! quand on est pauvre, on n'a pas d'enfans!.. Voilà!.. C'est plus honnête...

— Malheureux!.. Attends au moins que ton père soit refroidi dans sa tombe...

— Ah! du mélodrame... des phrases à effet... Cela ne pouvait pas manquer... Si vous croyez que je me paierai de cette monnaie-là!...

Il secoua la tête avec menace et se dirigea vers la porte.

— Arthur!.. Ne nous quitte pas ainsi, supplia Lise navrée.

— Laisse-moi tranquille, toi!.. Qu'on me donne la paix... Ça ne coûte pas cher.

Il sortit, laissant sa mère et sa sœur atterrées. La révélation des dettes d'Arthur consternait Mme Dauny presque à l'égal de sa cynique brutalité. Contrainte depuis qu'elle existait à la plus pénible, la plus stricte économie, elle avait conçu une sorte de respect quasi-religieux pour l'argent, l'instrument sacré de la vie.

— Des dettes! Est-ce que ton père ou moi, nous en avons jamais eu pour un sou!.. C'est pourtant bien simple de ne pas dépenser plus qu'on n'a...

— Pourtant, quand on n'a rien, ou si peu que rien?

— On se prive, alors... On s'impose une vie dure, comme nous l'avons fait, sans nous plaindre, le pauvre Charles et moi... afin que vous soyez plus heureux que nous, et non pas pour que le fruit de nos peines soit dissipé et jeté par les fenêtres en fantaisies ou en ribottes...

Finalement, les dettes, qui se montaient à quelques centaines de francs, furent payées. Arthur n'en témoigna ni contentement, ni reconnaissance. Il s'y attendait et accepta cette liquidation avec une hauteur indifférente, et n'épargna même pas quelques réflexions piquantes sur l'amer déplaisir que Mme Dauny ne pouvait cacher.

Cependant, il s'était remis à travailler avec plus de zèle qu'il n'en avait jamais montré. Son patron se louait de lui, M. Werner aussi; à la fin de l'été, il fut reçu bachelier et annonça aussitôt son intention de faire son droit à Paris. Mme Dauny jeta les hauts cris. Faire son droit!.. une carrière de rentier... de fils de famille... Et à Paris! Pourquoi pas à Lille, — une faculté toute voisine? Comment pensait-il qu'on pût le soutenir à Paris, quand on avait à peine de quoi vivre en province? Arthur, sans s'émouvoir, exhiba une lettre où son ancien ami, Arsène Lassagne, lui annonçait qu'il avait trouvé pour lui une place de maître d'études dans un pensionnat du quartier Latin.

— Lassagne!.. Tu es en correspondance avec ce mauvais drôle!..

— Fort heureusement pour moi. Ce « mauvais drôle, » comme il vous plaît de l'appeler, a une bonne position à Paris dans une maison de commerce; il se tire parfaitement d'affaire, et je ferai comme lui.

Tous ces arrangemens troublaient singulièrement Mme Dauny et sa fille. On consulta M. Werner, qui prit des renseignemens. La pension Wautreley était bien connue, bien achalandée, et l'offre était sérieuse. On avait besoin d'un sous-maître parlant bien l'an-

glais et l'allemand. Arthur avait une rare aptitude pour les langues étrangères; il était tout à fait en état de remplir le rôle qu'on lui destinait.

Il devait être défrayé de tout et gagner six cents francs par an; on lui garantissait plusieurs heures de liberté chaque jour pour suivre les cours de la Faculté de droit. Il dut même se rendre immédiatement à Paris, bien que l'on touchât aux vacances; la pension Wautreley gardait, en effet, un certain nombre d'élèves qui se préparaient aux examens d'octobre, et Arthur devait faire son apprentissage sur cette petite phalange des refusés de juillet et de quelques jeunes pensionnaires exotiques dont les parens résidaient à l'étranger.

On prépara le trousseau à la hâte et, moins de quinze jours plus tard, Arthur Dauny quittait d'un cœur sec sa mère et sa sœur et se lançait dans la grande route libre qui mène à la fortune. C'était, du moins, sa conviction.

Pour commencer cette grande fortune, sa mère lui glissa dans la main, au dernier moment, avec une solennité émue, quatre pièces d'or, mises de côté à son intention, après de longs calculs et de sévères débats avec sa conscience, car cette modeste somme représentait une partie du nécessaire pour elle et pour sa fille. Arthur empocha avec l'indifférence dédaigneuse d'un grand seigneur à qui l'on rend quelque monnaie.

— Merci. Portez-vous bien... Je vous écrirai... Bah! ne pleurez pas, Paris n'est pas la Chine; on en revient!

— Tu nous donneras des détails.

— Naturellement... Tâchez de ne pas trop vous ennuyer dans votre sale ville... Les femmes, du reste, ne s'ennuient jamais, tout leur esprit tient dans leur ménage.

La mère cria :

— Prends garde aux voitures... et aux voleurs.

— Prends garde surtout à Lassagne... ajouta Lise tout bas.

— Comme c'est mon seul ami, naturellement, tu ne peux pas le souffrir!.. Allons! voilà le train qui part. Embrassons-nous, et surtout ne vous montez pas la tête sur des dangers imaginaires... J'ai le pressentiment que je marcherai vite et loin : il y aura du changement quand nous nous reverrons.

P. Caro.

(La deuxième partie au prochain n°.)

LES

BILLS MAC-KINLEY

M. William Mac-Kinley doit aux deux mesures douanières, auxquelles son nom reste attaché et que votait l'an dernier le congrès de Washington, d'être devenu subitement un des hommes les plus célèbres du temps présent. Jusqu'alors sa gloire, même aux États-Unis, avait été toute locale. L'État d'Ohio, dont il représentait un district au congrès, était fier de lui, mais la nation dans sa généralité (*the people at large*) ne le connaissait guère.

Il avait paru cependant sur la scène nationale, en 1888, lorsque la grande convention des républicains se réunit à Chicago pour choisir (*to nominate*) le candidat du parti à la présidence de l'Union. M. William Mac-Kinley fut lui-même un des aspirans à la *nomination* (1). Mais ce qui le mit surtout en relief fut qu'il présida le comité chargé de rédiger et de présenter à la convention la *platform* du parti. A onze heures du matin, le 21 juin, il monta sur l'estrade et donna lecture du programme républicain. Lorsqu'il prononça la fameuse phrase : « Nous sommes absolument (*uncompromisingly*) en faveur du système américain de la protection, » des applaudissemens frénétiques éclatèrent ; toute la convention (un millier de délégués) se trouva debout, acclamant l'orateur ; les

(1) Au premier tour de scrutin, il eut 2 voix sur 831 suffrages ; au troisième tour, il en avait 8. Le lendemain, il déclara retirer sa candidature, ce qui n'empêcha pas d'obstinés amis de lui donner encore 11 voix au quatrième tour et même 16 au septième. Au huitième, enfin, qui fut décisif, les 544 voix réunies sur le nom de M. Harrison représentant plus que la majorité, M. Mac-Kinley eut encore 4 voix.

bannières multicolores furent agitées en tous sens avec un enthousiasme délirant.

Dès lors, M. William Mac-Kinley était l'homme de la revision du tarif douanier dans le sens ultra-protectionniste. Aussi, lors de la réunion, en décembre 1889, du congrès élu en même temps que M. Harrison, le *speaker*, M. Thomas Reed, désigna-t-il l'ardent représentant de l'Ohio pour la présidence du comité des *voies et moyens* (budget des recettes) auquel incombait la charge de préparer le nouveau tarif. Lorsque les mesures annoncées virent enfin le jour, il fut manifeste que M. Mac-Kinley n'avait été que trop fidèle à la déclaration de 1888. Il avait dit : *uncompromisingly*. Ce qu'il donnait était bien du protectionnisme intransigeant.

Le vote de ces bills a soulevé dans l'ancien monde une tempête d'indignation, une explosion de colère. Huit mois ont passé sur cette première impression, et dans l'intervalle, le suffrage universel, en Amérique même, a frappé d'une disgrâce inouie le parti républicain, endosseur de la politique inspiratrice du tarif. Une énorme majorité du peuple des États-Unis a prononcé la condamnation des tendances et des formules économiques qui s'étaient incarnées dans M. Mac-Kinley. On peut donc juger impartialement aujourd'hui cette législation douanière extraordinaire, qui devait fermer aux marchandises européennes le marché des États-Unis et qui n'a en réalité fait de mal jusqu'ici qu'aux États eux-mêmes et à la masse des consommateurs américains, en même temps qu'elle a paru ruiner politiquement ses propres auteurs.

I.

Les deux bills Mac-Kinley ont été, avec le *Silver bill*, auquel la *Revue des Deux Mondes* a consacré une magistrale étude en mars dernier, l'occupation principale du 51e congrès, dans sa longue session, commencée en décembre 1889 et qui ne s'est terminée que le 1er octobre 1890, cinq jours avant la mise en application du nouveau tarif douanier.

Une autre mesure, très importante également, a pris encore une part de l'attention des législateurs de Washington, le bill pour les élections fédérales, désigné familièrement sous le nom de *Force bill* ou *Lodge bill*, selon que l'on voulait indiquer sa signification ou son auteur, et qui avait pour objet de transférer, des autorités locales aux agens du pouvoir central, le contrôle sur les élections fédérales dans les États. Le parti républicain, qui ne peut arriver à faire passer qu'une infime minorité de ses partisans dans les États du Sud pour les élections destinées à la formation de la chambre fédérale des représentans, voulait, en s'emparant de la direction

effective des opérations électorales, modifier un état de choses si menaçant pour la continuation de sa prépondérance politique dans l'Union. L'admission de six États nouveaux, tous du Nord, et par conséquent, tous présumés favorables au parti républicain, n'avait pas eu d'autre objet; mais il lui fallait encore, au risque de fausser tout le mécanisme constitutionnel américain, s'assurer la possibilité d'imposer aux États du Sud, par la manipulation du vote des nègres, un nombre de représentans suffisant pour constituer au parti une inébranlable majorité.

Les chefs républicains ont dû toutefois abandonner la réalisation de cette partie purement politique de leur programme. Le concours de quelques démocrates leur était nécessaire pour la clôture de la discussion du tarif. Ils durent sacrifier le Force bill au succès de la législation douanière, comptant reprendre l'œuvre dans la session de décembre 1890 à mars 1891. Écrasés en novembre sous le coup de massue d'une défaite électorale sans précédent, il leur a fallu renoncer définitivement à forger une arme devenue inutile.

Revenons aux deux bills Mac-Kinley et au Silver bill, c'est-à-dire à la partie économique de la législation républicaine de 1890. Lorsqu'en 1888 ont été élus ensemble le président, M. Harrison, et le cinquante et unième congrès, les articles essentiels du programme (*leading planks of the platform*) étaient: le vote d'une loi plus libérale que le *Bland Act* de 1878 sur le monnayage de l'argent et l'accroissement du volume de la circulation monétaire; le vote d'un tarif plus complètement protectionniste que le tarif douanier en vigueur depuis 1883.

La partie monétaire du programme fut assez promptement expédiée. Le Silver bill était en effet voté dans les premiers mois de 1890. Il doublait à peu près le montant des achats obligatoires d'argent métal par le trésor et devait, dans la pensée de ses promoteurs, produire une telle hausse dans les prix du métal que celui-ci reprît à peu près intégralement son ancienne relation de valeur avec l'or. La hausse s'est produite, en effet, tout d'abord, mais l'argent fin afflua de divers pays sur un marché où se trouvait un si puissant acheteur, et la spéculation, débordée, dut laisser retomber le métal blanc aux environs de ses plus bas cours. C'est une expérience manquée.

La solution de la question douanière se fit plus longtemps attendre que celle du problème de la circulation. Des efforts inusités d'éloquence se sont dépensés pendant de longs mois à la chambre des représentans et au sénat, à propos des deux bills présentés par le comité Mac-Kinley, surtout à propos du deuxième projet visant la refonte du tarif. Le 10 juin, enfin le premier bill fut définitivement voté. Il avait pour objet une revision des « règlemens pour l'admi-

nistration des douanes. » Il se présentait avec une dénomination modeste : bill pour simplifier les lois relatives au recouvrement des taxes; tel est le titre que lui donne la traduction qu'en fit faire chez nous en juillet dernier le ministre compétent pour l'adresser à nos chambres de commerce.

Avant même que cette pièce tout à fait remarquable de législation économique fût connue dans toutes ses clauses, le peu que l'on en avait appris par les dépêches plongeait le commerce européen dans une grande stupeur. Le bill aurait pu avoir comme épigraphe : tous les fabricans européens qui envoient des marchandises aux États-Unis sont des malfaiteurs; tous les commissionnaires et consignataires qui, dans les ports des États-Unis, aident à l'introduction de ces marchandises, sont des scélérats. Nous n'exagérons rien. Des pénalités comme celles qu'édicte ce bill, amendes de 5,000 dollars et deux ans d'emprisonnement, ne peuvent évidemment viser que des scélérats et des malfaiteurs et non d'honnêtes négocians, alors même que ceux-ci eussent commis des erreurs de déclaration.

« A considérer les bills Mac-Kinley, dit un journal américain, non pas dans leur portée économique abstraite, dans la relation qu'ils peuvent avoir avec les données admises et les principes reconnus de la science économique, mais dans la contexture de la plupart de leurs clauses, et dans les intentions apparentes qui s'accusent dans mille détails de la rédaction, il semblerait que la majorité de la chambre des représentans et du sénat, de cette législature du pays le plus riche et le plus prospère du monde entier, se soit exclusivement inspirée de cette pensée étrange que l'importation de marchandises étrangères est un trafic immoral, et que les négocians qui s'y livrent, fabricans dans les pays d'origine et importateurs à New-York ou à Philadelphie, sont *ipso facto* ou sont bien près d'être des criminels. »

Il faut dire, à la décharge des auteurs du bill sur la réglementation des douanes, que le gouvernement fédéral était avisé depuis des années qu'il se commettait, à l'entrée des marchandises, des fraudes colossales, infligeant au trésor des pertes que l'état de prospérité des États-Unis leur permettait de supporter sans trop d'impatience, mais qui n'en étaient pas moins des fraudes, et portaient un sérieux préjudice au commerce honnête et scrupuleux.

L'objet essentiel du bill est de prévenir les fausses déclarations sur la nature et sur la valeur des marchandises. On ne saurait blâmer le trésor américain de ne plus vouloir se laisser voler, mais on se demande avec un étonnement profond à quel point les choses ont dû arriver, pour que le législateur ait cru devoir imaginer, en vue de le protéger, un pareil réseau de formalités obligatoires, établies

sous la sanction de peines d'une sévérité inconnue jusqu'ici du monde civilisé en matière douanière. Les détails du bill importent peu, sauf aux négocians qui ont à expédier des marchandises en Amérique et pour lesquels une lecture attentive du document est indispensable. A l'observateur désintéressé il suffit de constater que l'expéditeur est obligé de se lier, au moment du départ de sa marchandise, par des déclarations et des attestations d'une netteté qui laissent difficilement prise à la supercherie. Lorsque la marchandise est arrivée au port d'entrée, elle est soumise ainsi que les déclarations qui l'accompagnent à l'examen d'experts institués par la loi nouvelle et investis de pouvoirs que l'on avait à tort considérés comme absolument discrétionnaires. Ces experts jugent si les déclarations sont exactes ou suffisamment approximatives. S'ils constatent un désaccord entre l'état de la marchandise et les déclarations attachées, surgissent les pénalités, confiscations, amendes et prison. Mais l'importateur n'est point condamné sans appel par les experts. Il a recours contre leurs décisions devant les tribunaux ordinaires qui peuvent déterminer des contre-expertises et même autoriser le pourvoi devant la cour suprême.

Ce qui, dans ce bill, a excité un si vif courroux du monde commercial européen est avant tout la barbarie du système répressif qui y est édicté et qui semble hors de proportion avec la gravité des délits prévus. On oublie un peu la cause très sérieuse qui a provoqué l'adoption de pareilles mesures, pour n'en voir que l'aspect extérieur, qui en fait une sorte de factum de haine contre la production étrangère. Le bill en résumé est un chef-d'œuvre d'expédiens tracassiers pour décourager l'importation.

II.

Le second, le vrai bill Mac-Kinley, celui qui a conquis à son promoteur une notoriété universelle, le bill du tarif, a été voté à la fin de septembre 1890 et mis en application le 6 octobre. Longtemps les démocrates ont retardé le vote final, usant de toutes les facilités d'obstruction que les usages parlementaires offrent aux minorités dans le congrès de Washington. Peut-être même eussent-ils réussi à empêcher le passage du bill si, dès le début de la session, le *speaker* de la chambre des représentans, M. Reed, un compatriote de M. Blaine, un homme du Maine, Yankee énergique, entêté, puissant de corps et de volonté, n'eût imaginé une nouvelle forme de clôture des débats contre laquelle les protestations les plus vives ont été vainement élevées pendant toute la durée du 51me congrès. La minorité avait l'habitude, lorsqu'elle voulait empêcher un vote d'aboutir, de s'abstenir au moment de la division,

de façon que le *quorum*, c'est-à-dire le nombre valable de députés votans, ne pût être atteint. M. Reed prit alors le parti de *compter* parmi les abstentionnistes un nombre de membres suffisant pour composer avec les votans le *quorum* voulu, qui est la majorité de toute la chambre. Les réclamations les plus ardentes laissèrent M. Reed insensible, et la minorité dut user d'un stratagème. Dès qu'un vote était annoncé, les démocrates se retiraient précipitamment de la salle, pour que le *speaker* ne pût les *compter*. M. Reed fit requérir les récalcitrans ; il alla même jusqu'à ordonner la fermeture des portes au moment d'un vote. Certains démocrates sautèrent alors par les fenêtres, au mépris de la dignité de la chambre. Il en restait cependant assez dans la salle, pour que le *speaker* pût avoir souvent son *quorum*. Les épithètes malsonnantes, par lesquelles les démocrates stigmatisèrent les usurpations dictatoriales d'attributions de ce président « aux allures de *tsar*, » ne le firent pas dévier un instant de l'application de son énergique règlement, et M. Mac-Kinley, grâce à lui, eut la satisfaction de voir son bill voté par la chambre, puis par le Sénat, après une session de neuf mois.

Les procédés à l'aide desquels a été obtenu du congrès le vote du bill Mac-Kinley sont donc au moins aussi extraordinaires que peut paraître le bill lui-même. Porté, après maintes péripéties, de la chambre au sénat, le bill subit dans la haute assemblée d'importantes modifications, notamment en ce qui concernait la section des sucres. De plus, le sénat adopta un amendement de M. Aldrich, aux termes duquel le président des États-Unis est autorisé à conclure avec les nations étrangères des conventions de réciprocité, et, pour cet objet, à supprimer ou à surélever, à son gré, à l'égard de telle ou telle nation, les droits sur le sucre, les mélasses, le thé et les peaux.

Un des membres les plus distingués de la majorité républicaine du sénat, M. Evarts, démontra sans peine que ce transfert, du congrès au président, du droit d'établir des taxes était contraire à la constitution. Il proposa d'autoriser seulement le président, lorsqu'il jugerait inique et déraisonnable l'action de telle ou telle nation à l'égard des produits américains (lisez : le bétail sur pied et les conserves de porc dont l'Angleterre, l'Allemagne et la France s'obstinent à refuser l'entrée), à communiquer au congrès les faits dont il aura constaté l'existence « afin que le congrès puisse établir tels droits qu'il jugera opportuns sur les articles ci-dessus désignés, déclarés francs de droit par le nouveau tarif, en raison du défaut de réciprocité de la part de ladite ou desdites nations étrangères. »

Rien n'était plus raisonnable, plus conforme au droit constitu-

tionnel que cet amendement à la proposition Aldrich. M. Evarts ne fut cependant soutenu que par deux de ses collègues du parti républicain, et le sénat décida, par 34 voix contre 30, l'abdication du congrès, entre les mains du président de l'Union, de sa prérogative essentielle d'établissement des taxes.

Dans ces conditions, la chambre des représentans, lorsque le bill Mac-Kinley lui revint le 15 septembre, ainsi amendé, avait bien quelque raison d'examiner de près ce que l'on proposait à son approbation. Mais le *speaker* autocrate, M. Reed, ne l'entendait pas ainsi. Il n'accorda que deux heures pour la discussion de toute la question du tarif et ne permit pas de voter séparément sur chacun des amendemens du sénat. Il fallut passer au scrutin sur l'acceptation en bloc ou sur le rejet de tous les amendemens à la fois et sur le renvoi du bill à un comité de conférence. C'est à ce dernier parti que la majorité donna la préférence. Le bill, revenu du comité de conférence, dut à son tour être accepté ou rejeté dans son ensemble ; il fut accepté. En fait, la chambre n'eut aucune occasion d'exprimer son opinion sur la clause de réciprocité, sur celle des sucres ou sur tout autre amendement du sénat. Quant au comité de conférence, il avait docilement enregistré les décisions dictées par le *speaker*. « Pratiquement, dit *The Nation*, à propos de cet escamotage de discussion, la volonté du *speaker* a été substituée à l'action de la chambre. Alors pourquoi retenir à Washington 329 représentans ? »

Le tarif Mac-Kinley, sorti de ce long travail d'élaboration, est le tarif le plus protectionniste qu'ait jamais voté un congrès aux États-Unis. Lorsqu'on recherche les causes de l'animosité singulière que révèle l'ensemble de cette législation contre les importations de marchandises de l'étranger, on en trouve d'abord une qui n'a rien d'honorable : le contrat passé au moment de l'élection présidentielle de 1888 entre les *leaders* du parti républicain et la phalange des grands industriels qui allaient fournir le nerf de la guerre. Les manufacturiers donnant des millions pour la campagne électorale, les chefs républicains ont promis la protection à outrance afin que les manufacturiers pussent recouvrer sur la masse des consommateurs le montant des avances faites au parti. Le bill Mac-Kinley a été ainsi le paiement de la traite souscrite aux grands industriels au nom du parti républicain.

En dehors de cette explication, que les journaux démocrates ont répétée à l'envi et sur tous les tons, et qui n'est que trop vraisemblable dans une certaine mesure, il y a cependant d'autres motifs à découvrir, plus nobles, plus désintéressés. Le bill Mac-Kinley a été aussi le couronnement d'une longue série d'efforts, longtemps légitimes, pour émanciper l'industrie américaine de toute dépen-

dance à l'égard de l'ancien monde. Le protectionnisme est une tradition invétérée de la politique américaine. Il est contemporain de la création même de la république des États-Unis. Le premier congrès était à peine réuni sous l'empire de la constitution de 1789, que le financier Hamilton, l'organisateur fécond et puissant du nouveau gouvernement, proclamait la nécessité de protéger les premiers pas de l'industrie indigène. Il fallut plus tard protéger l'enfance, déjà plus développée, de cette industrie, puis sa jeunesse et sa vigoureuse expansion. La vieille haine de la population américaine contre les taxes directes, dites intérieures, s'accordait avec cette vue économique ; on s'habituait à ne demander qu'aux droits à l'importation les revenus nécessaires à la marche du gouvernement. Lorsque vint la guerre civile, c'est la protection qui dut pourvoir aux charges écrasantes de la lutte. La paix rétablie, et les taxes intérieures supprimées ou réduites, on demanda encore au tarif protecteur les milliards qui ont été consacrées au remboursement de la dette. Les droits étaient énormes ; mais si élevés qu'ils fussent, on ne parvenait pas à les rendre prohibitifs ; l'industrie américaine avait démesurément grandi et progressé, elle avait créé des merveilles, elle rivalisait d'audace et de puissance avec celle des premières nations manufacturières de la vieille Europe, et cependant l'Europe continuait à inonder les États-Unis de ses produits (1). C'était donc que les droits n'étaient pas encore assez protecteurs : il fallait en finir avec cette concurrence de l'ancien monde, abaisser les barrières pour les produits que les États-Unis ne peuvent donner, et surélever encore les droits pour tous les articles étrangers susceptibles de venir disputer le marché américain à la fabrication similaire américaine.

Cet effort, c'est tout le bill Mac-Kinley. Le but visé, on l'a proclamé bien haut, c'est non pas la protection, mais la prohibition. La protection poussée à outrance, poussée à l'absurde, c'est, après tout, le système américain dans son véritable esprit, dans sa tendance obstinée, porté à son plus haut point d'énergie et d'efficacité. C'est la doctrine de Monroe sur le terrain économique, la pensée dominante du Yankee qui veut défendre son domaine contre les produits étrangers, comme il entend le défendre contre les immigrans de toute origine, contre l'invasion de l'Allemand, du Polonais, du Bohémien, de l'Italien, du Slave, contre l'infiltration de la race jaune, contre le développement, effrayant par ses perspectives lointaines, de la race noire, legs terrible du fléau de l'esclavage.

(1) Voici les chiffres des importations aux États-Unis pour les cinq années de 1885 à 1889 : en 1885, 2,950 millions de francs; en 1886, 3,315 millions, en 1887, 3,500 millions; en 1888, 3,625 millions; en 1889, 4,100 millions.

Il y a bien de la sauvagerie dans cet exclusivisme national qui va droit au but sans voir les obstacles, sans deviner les périls. M. William Mac-Kinley et ses collègues, dans leur croisade contre la concurrence des marchandises du dehors, ne se sont pas dit que, si les États-Unis cessaient d'acheter à l'Europe, ils risquaient fort de ne plus lui vendre bientôt ni coton, ni blé, le commerce ne vivant que d'échanges. Il a fallu que M. Blaine le vît pour eux et parât, au dernier moment, aux absurdités trop manifestes du bill, par l'introduction de sa clause de réciprocité à l'aide de laquelle tomberont peu à peu tant de barrières artificielles.

Mais il y a aussi quelque grandeur dans cette conception d'une Amérique complètement indépendante, prétendant n'avoir plus rien à demander à l'Europe et se suffisant à elle-même avec les produits infiniment variés de son immense territoire. Il faut entendre sur ce point M. Mac-Kinley, lui-même, parlant de son bill, au lendemain même du soufflet donné au parti républicain par le suffrage universel, alors que ses propres électeurs l'ont renié dans l'Ohio, où cependant, en octobre, après la séparation du congrès, il avait fait une rentrée triomphale. Sa défaite ne l'a ni abattu ni désabusé. Il la regarde comme un accident passager. Déjà il prépare sa candidature au poste de gouverneur de l'Ohio, et on affirme qu'il sera un des postulans de 1892 pour la présidence. Le 13 février dernier, à Toledo, un banquet lui est offert par la ligue républicaine de l'Ohio : il y tient ce langage où des choses excellentes et sensées sont si curieusement mêlées à des choses absurdes et chimériques :

La victoire des démocrates a démontré l'existence d'une association contractée entre les chefs libre-échangistes du parti aux États-Unis et les hommes d'État et les classes gouvernantes de la Grande-Bretagne. C'est une alliance puissante, une combinaison résolue et agressive... Ces alliés combattent pour la même cause antipatriotique, ils sont engagés dans la même croisade contre nos industries; ils se réjouissent ensemble de leur commune victoire. Ils ont fait la guerre au travail américain et aux salaires américains, conspiré contre la vie industrielle de la nation, porté un coup à la république américaine. Est-il étonnant, dans ces conditions, que le chef de nos libre-échangistes, M. David Wells, du Connecticut, se soit cru contraint d'aviser ses associés de l'autre côté de l'Atlantique, d'être plus circonspects dans leurs démonstrations de joie?

L'invention de machines perfectionnées et de procédés nouveaux, suscitée par nos conditions industrielles et rendue possible par nos lois protectrices, a amélioré les produits de nos manufactures et placé les articles de confort et de nécessité à la portée des masses,

sans aucune diminution des récompenses de leur travail. Trente années de protection nous ont amenés du plus bas au plus haut rang du progrès industriel, ont donné à notre agriculture un marché national sans rival sur la surface du globe...

Nous avons des vêtemens bon marché; ils sont tissés ici, la laine a été produite ici, la main-d'œuvre nécessaire a été employée ici, les machines ont été fabriquées ici, les salaires payés ici, le prix d'achat est resté ici : tous ces élémens contribuent au bien-être et à la prospérité du peuple...

Qui a raison, du gouvernement anglais? dont les colonies et les dépendances, à l'exception de deux seulement, ont des tarifs protecteurs, non-seulement applicables aux autres nations, mais dirigés contre l'Angleterre elle-même; ou du reste du monde civilisé?

Faisons l'appel des nations. Du côté de la protection, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne, le Mexique, le Canada, l'Amérique du Sud, le Portugal, le Danemark, la plus grande partie de l'Australasie, la Suisse, l'Autriche-Hongrie, la Suède et la Norvège, les États-Unis.

Qui trouvons-nous contre la protection? La Grande-Bretagne, la Nouvelle-Galles du Sud, la Nouvelle-Zélande.

Pour la protection, 430 millions d'êtres humains; contre la protection, 38 millions de *Britons*, auxquels il faut ajouter ces Américains dont le nombre est inconnu, qui, vivant sous notre drapeau, semblent en suivre un autre.

M. Mac-Kinley en veut surtout à ce mot d'ordre des libre-échangistes : le bon marché des marchandises. Il ne veut pas qu'en Amérique s'établisse le règne du bon marché. Avec MM. Blaine et Lodge, il répète : *cheap goods, cheap men*, rapprochement ingénieux de mots aussi brefs qu'expressifs, mais puéril en fait, sans signification, puisque la seule signification qu'on lui pourrait attribuer est celle-ci, qui est absurde : là où les marchandises sont bon marché, les hommes ne valent pas cher.

Nos réformateurs du tarif ne rêvent que vêtemens et chaussures à bon marché. Nous autres, nous voulons aussi le bien-être des travailleurs qui font ces vêtemens et ces chaussures, qui produisent la laine et le tissu, les peaux et le cuir. Le bon marché, qui se paie au prix de la réduction de la main-d'œuvre nationale, est une cherté extrême; c'est la plus coûteuse des transactions, le moins profitable des échanges. Le pays le moins prospère est celui où le bon marché des denrées n'est obtenu que par l'avilissement des salaires.

Nous ne chicanons pas l'Angleterre sur son système fiscal. Elle est libre d'adopter celui que ses hommes d'Etat considèrent comme le mieux approprié à son bien-être. Chaque nation doit fixer sa propre

politique domestique, chacune est souveraine dans cette sphère et ne doit supporter aucune intervention extérieure. Nous exerçons ce droit fondamental pour nous-mêmes, repoussant toute intrusion du dehors, et nous accordons aux autres nations ce même droit de ne supporter aucune intrusion de notre part. Nous croyons que le système américain est le mieux adapté à notre régime politique et à notre civilisation, et nous sommes soutenus dans cette croyance par la succession des plus hautes autorités américaines, depuis George Washington, à travers une expérience déjà séculaire.

III.

Les manifestations de mécontentement auxquelles a donné lieu en Europe le vote des deux bills étaient d'autant plus exagérées et hors de propos qu'elles émanaient de pays tous ou à peu près déjà protectionnistes ou disposés à se rallier au système de la protection. L'Angleterre seule, en sa qualité de nation libre-échangiste, était sérieusement fondée à se plaindre du sort préparé à ses manufacturiers par le cousin Jonathan. Encore allait-on trop loin dans certaines assertions qui attribuaient à la nouvelle législation douanière des États-Unis une intention d'hostilité réfléchie et consciente contre la Grande-Bretagne. Il est clair que les auteurs du bill ont voulu fermer la porte aux produits manufacturés étrangers. Pendant plusieurs mois, le congrès a travaillé à donner satisfaction, par un enchevêtrement extraordinaire de compromis et de compensations, à toutes les industries indigènes qui sont venues successivement faire retentir les couloirs du Capitole de leurs doléances, ou mieux de leurs exigences, et réclamer une protection. Les droits ont été élevés au point où on devait les supposer prohibitifs, dans tous les cas où il s'agissait d'articles de production générale aux États-Unis. Les négocians et les usiniers d'Europe peuvent regretter qu'un esprit aussi outré d'exclusivisme règne chez leurs confrères américains; mais était-il raisonnable que ce regret affectât le ton de l'indignation? En quoi l'Amérique manquait-elle à ses devoirs envers l'Europe? N'était-elle pas libre de relever son tarif, aussi bien que la Russie, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche et la France? Les grandes colonies anglaises, le Canada, l'Australie, n'en avaient-elles pas fait autant à l'égard de la métropole?

Sans doute, les États-Unis dépassaient toute mesure. Il ne s'agit plus, disait-on, d'un tarif, mais d'une muraille de Chine, d'une rupture voulue des relations commerciales, d'une sorte de blocus de l'ancien monde. A supposer que tout cela fût réel, on pouvait estimer que le congrès faisait de la mauvaise politique économique, que son œuvre ne serait pas viable, qu'elle serait néfaste à l'Amé-

rique elle-même. On ne pouvait nier, en tout cas, que le congrès n'eût fait de la politique américaine, ce que nul n'avait le droit de lui reprocher. Les États-Unis réglaient à leur gré leurs affaires fiscales, et l'Europe avait mauvaise grâce à ressentir l'exercice de cette liberté comme une insulte, parce qu'il contrariait ses intérêts.

Pendant quelques semaines, cependant, l'émotion a été extrême. Des cris d'alarme avaient été déjà poussés, en France et ailleurs, lorsque les chances d'adoption du bill avaient paru devenir sérieuses. Les colères se sont encore plus vivement déchaînées après que le nouveau tarif eut été mis en vigueur, le 6 octobre. Des voix s'élevèrent de tous côtés pour réclamer des gouvernemens européens des mesures de représailles. Les libre-échangistes dénoncèrent non-seulement l'énormité des nouveaux droits, mais encore le caractère draconien, presque sauvage, des règlemens du *Customs administration bill*. En Angleterre, en Allemagne, en Autriche, au Canada, tout ce qui produit, fabrique, travaille pour l'exportation, se sentant menacé, se proclama d'avance ruiné. Il semblait que l'Union américaine, qui n'avait fait que pousser à l'extrême l'application de ses propres principes, eût commis une violation du droit international, un crime contre la civilisation.

Les protectionnistes de tous pays, même les nôtres, ont fait chorus avec les libre-échangistes. A l'Amérique mettant à l'index les marchandises européennes, ils proposèrent de répondre par une union douanière de l'ancien monde, une fédération économique d'États supprimant entre eux ou atténuant les droits d'entrée pour les produits les uns des autres et s'entourant tous ensemble d'une ceinture de prohibition contre tous les produits américains. La France fut sollicitée de prendre la direction du mouvement et l'initiative de la constitution de cette ligue douanière. Elle n'en fit rien, fort heureusement. Quel marché de dupes nous eussions passé si le gouvernement français s'était laissé engager dans une telle aventure!

Le bill Mac-Kinley est en vigueur depuis plusieurs mois, tout ce bruit est tombé : les exportations d'Europe aux États-Unis ne paraissent pas avoir subi une diminution bien sensible. Il est aisé de voir que les mesures de représailles que nous aurions été tentés d'adopter seraient retombées sur nous-mêmes. Avant d'en chercher la preuve dans le détail de nos échanges commerciaux avec les États-Unis, examinons ce qu'est le bill tant critiqué et quelles modifications essentielles il introduisait dans l'ancien tarif américain, le tarif revisé de 1883, déjà si protectionniste.

Les caractères généraux du bill Mac-Kinley sont : l'augmentation des droits sur les produits manufacturés, le maintien au taux précédent, l'abaissement ou même la suppression complète des

droits sur les matières premières, exception faite pour la laine et les produits de ferme. On peut juger de l'esprit du bill en examinant avec soin les chiffres suivans, qui résument l'influence que pourront exercer les changemens du tarif sur le produit des douanes américaines.

En 1889, les droits d'importation ont donné un revenu total de 161,408,846 dollars. Le tarif Mac-Kinley fait passer sur la liste des marchandises entrant en franchise un ensemble de produits ayant payé 60 millions de dollars. De plus, une certaine réduction de droits a été effectuée sur divers articles. S'il n'y avait pas eu, d'autre part, une augmentation, le revenu douanier tomberait au-dessous de 100 millions de dollars. Si l'on tient compte des accroissemens adoptés, le revenu, à supposer que les quantités de marchandises importées restent les mêmes, s'élèvera à 200 millions environ. Les droits ont donc été en moyenne doublés (1).

Entrons un peu plus avant dans l'examen du bill. Les marchandises frappées de droits sont réparties, dans le tarif Mac-Kinley, en quatorze classes distinctes, subdivisées elles-mêmes en quatre cent quarante-sept chapitres, dont un grand nombre contiennent plusieurs sections. D'une manière générale, les droits n'ont été que faiblement élevés sur les produits chimiques, la poterie, la céramique, la cristallerie, le bois brut et les bois ouvrés, les cotonnades. Ils ont été largement augmentés sur les métaux, le tabac, les produits agricoles, la laine brute et manufacturée. L'établissement des droits sur les produits de ferme a eu pour objet d'apaiser

(1) Les États-Unis ont importé, en 1888-89, pour 740 millions de dollars, et en 1889-90 (année fiscale terminée au 30 juin), pour 790 millions de dollars de marchandises et de produits étrangers.

Si l'on considère les années se terminant au 31 décembre, on trouve, pour les importations de chacune des deux dernières années, un chiffre sensiblement égal, 820 millions de dollars, qui se décompose en : 535 millions de dollars d'importations soumises aux droits et 285 millions, non taxées; en 1889-90 : marchandises taxées, 523 millions de dollars; non taxées, 266 millions.

Sur le premier chiffre de 740 millions, 400 millions environ, étant soumis aux droits d'entrée, ont produit une somme de 160 millions de dollars, soit une proportion de 40 pour 100, que le nouveau tarif va élever à 52 pour 100. Comme 100 millions de dollars environ de marchandises passent sur la liste des entrées en franchise (y compris les 82 à 85 millions de dollars de sucre brut), les nouveaux droits porteront sur environ 300 à 325 millions de dollars de marchandises, et principalement sur 220 millions répartis en cinq des quatorze groupes d'articles : métaux bruts et manufacturés; tabacs et cigares; produits de culture; lin, chanvre et jute, bruts et manufacturés; laines brutes et ouvrées. Ces cinq catégories de marchandises, qui jusqu'ici donnaient 96 millions de dollars de revenu douanier, en donneront désormais à peu près le double.

Il reste 100 millions de dollars environ de marchandises sur lesquelles il n'y a presque pas d'élévation de droits et 400 à 450 millions de dollars entrant en franchise, soit à peu près la moitié des importations.

les populations rurales de l'ouest. La taxe sur la laine brute a été exigée par la classe très influente des producteurs de laine. Le sud a réclamé la taxe protectrice sur le tabac. Comme la suppression des droits sur le sucre était un coup terrible pour les propriétaires de plantations sucrières, on l'a atténué par l'ajournement de la mise en vigueur de la clause de suppression au 1er avril 1891 et par l'établissement d'un système de primes destinées à compenser la perte de la protection.

La première classe des produits frappés, produits chimiques, huiles.., présente peu de modifications. En 1889, la valeur totale des importations de cette classe a été de 15 millions de dollars environ, les droits perçus ont été un peu inférieurs à 4 millions 1/2. Avec les nouveaux droits, la perception, à quantités égales, atteindra exactement 4 millions 1/2.

Les droits ont été légèrement augmentés sur les 18,420,000 dollars de marchandises entrées en 1889 sous la classe II du nouveau tarif, poterie, verrerie...

La classe III, métaux bruts et manufacturés.., représente 50 millions de dollars de marchandises importées et 19,239,000 dollars de droits payés en 1889. Le tarif Mac-Kinley double à peu près le montant des droits et en élève ainsi la moyenne de 40 à 80 pour 100. L'étain, à partir du 1er juillet 1891, paiera 2.2/10 *cents* par livre au lieu de 1 *cent*, taux précédent, et l'objet de cette énorme augmentation de 34.69 pour 100 à 76 1/4 pour 100 *ad valorem* est, non plus, comme pour le reste, de protéger une industrie existante, mais bien de créer de toutes pièces une industrie nouvelle.

La prétention a été jugée outrecuidante en Angleterre, où le nouveau droit sur l'étain est une très grosse menace pour les mines et l'industrie du pays de Galles. Est-elle vraiment outrecuidante? et ne lisons-nous pas dans nos manuels d'histoire : « Colbert voulut que la France pût se suffire à elle-même, et, pour donner le temps à notre industrie de grandir, il la mit sous l'abri d'une protection salutaire. Le système protecteur nuit à une industrie développée, mais est indispensable à une industrie naissante? » Cette dernière assertion s'applique assez bien à la pensée de créer aux États-Unis une industrie de l'étain; peut-être M. Mac-Kinley aurait-il pu méditer avec fruit la première : « Le système protecteur nuit à une industrie développée. » Il semble que l'industrie américaine n'est plus dans l'enfance, qu'elle est même déjà grandelette.

En 1889, les États-Unis ont importé de l'étain pour une valeur de 21 millions de dollars (327,000 tonnes ou 728 millions de livres anglaises de 450 grammes), et cette importation a payé à la douane 7,279,000 dollars. La même quantité, importée à l'avenir, paierait annuellement, à partir du 1er juillet 1891, plus de 16 millions de

dollars. En général, les augmentations de droits de la classe III affectent principalement l'industrie anglaise, les fabriques de Sheffield comme les mines d'étain du pays de Galles. En 1889, l'Angleterre n'a pas exporté pour moins de 150 millions de francs aux États-Unis en fers bruts ou ouvrés de toute sorte. Les produits de coutellerie sont presque doublés.

La classe IV, bois bruts et bois ouvrés, laisse les choses à peu près en l'état. Il y a diminution sur les bois bruts ou de charpente, de légères augmentations sur les produits travaillés.

La classe V présente des modifications d'une grande importance. Tout le sucre jusqu'à la marque hollandaise 16, soit tout le sucre brut, passe de la liste des denrées imposées à celle des marchandises admises en franchise; le sucre raffiné paiera 1/2 cent par livre. Ainsi se trouve supprimée d'un trait de plume, pour la douane américaine, une recette qui, dans les dernières années, atteignait de 50 à 55 millions de dollars par an, payés par les consommateurs de sucre. La consommation du sucre aux États-Unis s'élève à environ 460 millions de francs, dont 200 millions fournis par Cuba, 60 millions par les îles Hawaï, 50 millions par la Jamaïque, 29 millions par l'Allemagne, le reste par le Brésil, la Guyane, les îles Philippines, Porto-Rico, Java, la Belgique. Jusqu'ici, le sucre des îles Hawaï entrait seul en franchise aux États-Unis, par suite du traité du 30 janvier 1875. Désormais, les sucres de toute provenance jouissent du même privilège à partir du 1er avril 1891.

Seulement, l'article 3 de la loi du tarif Mac-Kinley autorise le président des États-Unis à rétablir, à partir du 1er janvier 1892, des droits d'entrée sur les cafés, les thés, les sucres, les mélasses et les peaux, admis maintenant en franchise, et provenant de pays avec lesquels le secrétaire d'État n'aura pu conclure des arrangemens de réciprocité assurant à certains produits américains l'admission soit en franchise, soit avec réduction de droits.

La suppression du droit sur le sucre va accroître dans une énorme proportion la consommation de ce produit aux États-Unis, qui en sont déjà le pays le plus grand consommateur du monde, absorbant 1,500,000 tonnes par an. La réduction équivaut à un abaissement de prix de 250 francs par 1,000 kilogrammes.

Les droits sur le tabac, classe VI, sont à peu près doublés. Il s'agit surtout de protéger une industrie spéciale, celle de la feuille de tabac propre à servir d'enveloppe aux cigares. Rien d'ailleurs, dans le tarif, ne prouve que M. Mac-Kinley ait songé à protéger les fumeurs contre les mauvais cigares. Les droits payés sous la classe VI ont été de 11,194,000 dollars. Ils sont portés, à quantités égales, à 20,948,000 dollars. Afin de prévenir les plaintes trop

légitimes du consommateur, on a compensé ces élévations de droits à l'entrée par la suppression de toutes taxes intérieures sur le tabac.

La classe VII comprend les produits agricoles et objets d'alimentation. Les augmentations de droits élèvent le revenu de 11,320,000 dollars à 17 millions 1/4 pour les mêmes quantités. C'est le Canada qui est ici particulièrement visé. Tous ses produits sont frappés, orge, beurre, lait, fromage, œufs, légumes, foin, de même que ses animaux de ferme, chevaux, mules, bêtes à cornes, porcs, moutons. Comme les États-Unis exportent des quantités énormes de produits agricoles de toute espèce, il est évident que ces élévations de droits ont uniquement pour objet de supprimer, en faveur des fermiers du nord des États-Unis, la concurrence des cultivateurs canadiens, et de pousser ainsi l'opinion publique, au Canada, à l'idée d'une union politique ou simplement commerciale avec les États-Unis. C'est la politique de la carte forcée.

Les classes VIII, IX et X, spiritueux, vins... cotonnades... lin, chanvre et jute, présentent peu de changemens dans la tarification. En général, les droits sont légèrement élevés. Il en est de même dans la classe XIII, papiers, livres... et encore, dans une certaine mesure, dans la classe XII (soies et soieries), où les articles de luxe sont imposés de 60 pour 100 *ad valorem*, au lieu de 50 pour 100.

La classe XI est celle de la laine et des lainages. Ici, l'élévation est considérable et porte sur presque tous les articles. Il était payé environ 42 millions 1/2 de dollars de droits pour 71 millions de marchandises. L'accroissement est, en moyenne, d'au moins un tiers; le total s'élèvera, pour les mêmes quantités, à 57 millions de dollars, et, dans beaucoup de cas, la taxe *ad valorem* est remplacée par des droits spécifiques, moins propres, paraît-il, à la fraude. Les lainages paieront 91 pour 100 au lieu de 67 pour 100 *ad valorem*. Sur la laine brute elle-même, le droit sera relevé de 34 à 40 pour 100, augmentation réclamée avec une extrême énergie, depuis plusieurs années, par les producteurs indigènes.

Dans la classe XIV et dernière (divers), certaines augmentations ont une grande importance. C'est là que se trouve l'élévation de droits de plus de 100 pour 100 sur les boutons de nacre, qui a fait jeter de si hauts cris en Autriche, où une industrie toute spéciale pour la fabrication de ce genre de boutons a été ruinée du coup.

IV.

Voilà, en quelques traits rapides, ce qu'est le nouveau tarif américain. Avant de le maudire en ce qui nous concerne et de nous associer à de vains projets de représailles, demandons-nous s'il

nous est vraiment nuisible et quel dommage il peut porter à nos exportations aux États-Unis.

Nous avons exporté en ce pays, en 1888, pour 382 millions de marchandises, et, en 1889, pour 400 millions. Ces exportations se composent surtout de soieries, tissus, passementeries et rubans, de lainages, de tissus de coton, de bimbeloterie, de vins, etc. Les tissus de laine et quelques cotonnades sont frappés, par le nouveau tarif, de surtaxes très élevées, mais il n'en est pas de même pour nos soieries, qui composent la majeure partie de nos expéditions en Amérique, et surtout pour les articles de Paris et les vins. Les aggravations du bill Mac-Kinley ne nous atteignent donc que très faiblement par comparaison avec le traitement qu'il fait à l'Angleterre pour ses lainages et ses produits métallurgiques, ainsi qu'à l'Allemagne, qui avait pris l'habitude de vendre en moyenne chaque année à l'Amérique pour 400 millions de francs de marchandises médiocres, mais de très bas prix, pour lesquelles une surtaxe de 50 à 100 pour 100 équivaut à une prohibition presque absolue.

Au cas où, persistant à croire que le congrès de Washington a construit contre nous son tarif, nous voudrions user de représailles en portant ailleurs nos achats de marchandises, il nous faudrait prendre garde que nous avons un très grand besoin de tout ce que nous vend l'Amérique, et que ce qu'elle nous vend est déjà très fortement taxé à l'entrée dans nos ports.

En 1888, nous avons importé des États-Unis pour 269 millions de marchandises, et, en 1889, pour 320 millions, dont 138 millions de coton, 72 millions de blé et 33 de pétrole. L'Égypte et l'Inde donnent du coton, la Russie et l'Inde du blé, et on pourrait faire venir du pétrole du Caucase; mais si nous voulions nous en tenir désormais à ces lieux de provenance, nous risquerions fort d'être insuffisamment servis et de payer, en outre, des prix fort élevés. Il est absurde d'imaginer que nous puissions édifier un système de représailles sur l'interdiction de notre marché à ces denrées de nécessité provenant des États-Unis. Les Américains riraient bien, à la pensée que nous irions, pour nous venger du bill Mac-Kinley, qui ne nous fait aucun mal sérieux, surtaxer le blé dont il va nous manquer cette année une si énorme proportion, et le pétrole, qui paie déjà à l'entrée plus de 100 pour 100.

Reste, il est vrai, la prohibition dont nous avons frappé les viandes américaines, prohibition décrétée en 1881, et qui, combinée avec les mesures analogues prises en Allemagne et en Angleterre, a bien pu froisser l'amour-propre des Américains au point de les faire abonder dans leur propre sens et de les incliner un peu plus vers le protectionnisme intransigeant, où ils penchaient déjà par une tradition séculaire.

Allons-nous arguer du bill Mac-Kinley pour maintenir indéfiniment le décret du 18 février 1881 interdisant sur le territoire de la république française l'importation des viandes de porc salé provenant des États-Unis d'Amérique? C'est au moins une politique; mais nous ne voyons pas les raisons qui la devraient faire adopter. Le jour où les Américains auront démontré qu'ils ont pris des précautions nécessaires, aux lieux d'embarquement, pour garantir le bon état des viandes exportées, — et on sait que M. Rusk, le secrétaire de l'Agriculture, ainsi que le congrès avec son *Meat Inspection bill*, y ont énergiquement travaillé, — le décret d'interdiction n'aura plus de raison d'être.

A plusieurs reprises, les représentans des États-Unis à Paris en ont demandé l'abrogation. Récemment encore, en juillet 1890, M. Whitelaw-Reid la réclamait « comme un acte de justice trop longtemps différé. » L'intérêt en jeu pour les Américains est considérable. En 1878, la France avait importé jusqu'à 30 millions de kilogrammes de viandes salées américaines et 39 millions en 1880. La mesure prise en 1881, à la suite de la découverte de trichines dans quelques arrivages, devait être provisoire, et, dès 1883, le comité consultatif d'hygiène, consulté sur la question de savoir si l'on pouvait, « sans danger pour la santé publique, » lever l'interdiction, répondait par l'affirmative. Le décret, nonobstant, fut maintenu. Ce qui n'était qu'une mesure d'hygiène est devenu une habileté protectionniste en faveur de nos éleveurs. C'était du Mac-Kinley avant la lettre.

Nous pensons avoir démontré qu'il est possible, en France, de diserter avec philosophie du bill Mac-Kinley. Il n'en est pas de même en Angleterre, où l'application des nouveaux droits est un coup très sensible pour tous les grands centres industriels.

Sur un total d'exportations anglaises de 5,325 millions de francs en 1885, les expéditions à destination des États-Unis ont été de 550 millions de francs, soit un peu plus de 10 pour 100. En 1889, les chiffres correspondans étaient 6,200 millions et 750 millions de francs, et la proportion des exportations pour l'Amérique au total des exportations s'élevait à 12.2 pour 100. Sur les 750 millions, 500 environ, ou les deux tiers, se répartissent ainsi : lainages, 130 millions ; toiles, 75; cotonnades, 58; soieries, 28; tissus de jute, 33 ; fers, 150 ; machines, 18. Sur presque tous ces produits, l'élévation de la taxe d'entrée est considérable. Si le nouveau tarif devait leur fermer rigoureusement le marché des États-Unis, ce serait une atteinte sérieuse portée à la prospérité de Bradford, de Manchester, de Birmingham, de Sheffield, de Leeds, etc. On peut admettre qu'au moins la moitié de l'exportation anglaise aux États-Unis est affectée

par le nouveau tarif. Ce n'est à tout prendre que 375 millions de marchandises sur un total de 6,250 millions de francs, soit un seizième.

Les industriels britanniques se rassurent par le raisonnement suivant : « A supposer que les nouveaux droits aient, dans la pratique, l'effet prohibitif qu'on a voulu leur donner, il faudra un long temps aux manufacturiers américains pour développer leurs industries au point de pouvoir suffire à la totalité des demandes de l'intérieur. Il y a, en outre, certaines classes de produits dont la fabrication ne serait pas rémunératrice si elle devait être limitée aux seuls besoins intérieurs. Nous produisons ces marchandises à très bon compte, parce que nous avons pour les écouler le marché du monde entier. Mais un manufacturier des États-Unis qui chercherait à les produire exclusivement pour le marché américain finirait par éprouver que, ses débouchés étant limités, il lui est impossible, même avec toute la protection que lui donne le tarif, de lutter victorieusement contre nous. »

L'élévation des droits sera en outre, dans la plupart des cas, neutralisée par la hausse des prix de toutes les marchandises protégées, résultat forcé de l'accroissement de salaires que réclameront les ouvriers comme part des bénéfices généraux de la protection, en sorte que les produits indigènes et étrangers se feront concurrence sur les marchés américains à peu près dans les mêmes termes qu'aujourd'hui.

Si le tarif produit toutefois, dans une certaine mesure, un effet prohibitif, il restera à l'industrie britannique à chercher une compensation dans l'ouverture de nouveaux débouchés. Le changement dans le courant des importations en amènera un parallèle dans celui des exportations. L'Amérique s'apercevra à ses dépens qu'en fermant ses portes aux marchandises étrangères, elle ferme également les marchés étrangers à ses propres produits. C'est là un résultat qui se produirait de lui-même, fatalement, sans qu'il soit besoin d'aucun recours à des combinaisons telles qu'une union douanière des principales nations de l'ancien monde.

Un sénateur américain, M. Daniels, avait déjà dit, au cours du débat sur le bill, l'an dernier, que, si les protectionnistes américains réussissaient dans leur projet de consigner, à la porte des États-Unis, les produits manufacturés anglais, les agriculteurs américains perdraient pour leurs produits le *ticket of admission* sur les marchés britanniques. C'est la même pensée qui faisait dire naguère à feu lord Granville dans une réunion du nord de l'Angleterre : « Le bill Mac-Kinley sera préjudiciable à la Grande-Bretagne, mais non dans la mesure où on l'a cru d'abord. Il sera bien

plus préjudiciable à l'Amérique elle-même. Les cultivateurs en ressentiront d'abord les désastreux effets, puis les ouvriers et les artisans et bientôt les manufacturiers eux-mêmes. »

En décembre dernier, le *Board of Trade Journal* terminait une étude consacrée aux effets probables du bill sur le commerce anglais par les lignes suivantes : « Les alarmes de la première heure doivent être considérées comme très exagérées. Le bill Mac-Kinley causera sans doute une certaine perturbation dans le commerce général du monde, mais il n'affecte qu'une partie du commerce extérieur des États-Unis et une partie plus faible encore du commerce extérieur de l'Angleterre. Dans beaucoup de cas, les droits augmentés ou ne pourront avoir aucun effet de protection ou ne donneront pas le degré de protection espéré. On trouve ici une nouvelle preuve des difficultés intrinsèques auxquelles se heurtent les tentatives pour rendre la protection effective. Le commerce passe entre les lignes d'un tarif quel qu'il soit; un tarif est toujours plus ou moins impuissant à assurer l'objet qu'il avait en vue. »

Si l'Angleterre pouvait avoir lieu de se plaindre du bill Mac-Kinley, le Canada avait plus de raison encore de se montrer mécontent. Certaines clauses du bill ont été très manifestement composées dans l'intention de priver la colonie anglaise de son débouché le plus rapproché pour l'excédent de ses produits; l'hostilité contre le Dominion s'y est accusée systématiquement.

En 1866, lorsque fut dénoncé le traité de réciprocité entre le Canada et les États-Unis (*The States*, comme on dit à Québec et à Montréal en parlant de l'Union), le commerce extérieur du Canada souffrit sérieusement pour un temps. Dès l'année suivante, le total fléchit de 20 millions de dollars; en trois ans, toutefois, cette perte était récupérée et le Canada réussit, en trois autres années, à porter le volume de son commerce bien au-delà du point qu'il avait atteint avant 1866. Le Canada, pour obtenir ce résultat, avait, d'un côté, cherché de nouveaux débouchés, et, de l'autre, tiré le moins mauvais parti possible du traitement désavantageux que lui infligeaient les États-Unis.

Sur le premier point, la colonie britannique est aujourd'hui en bien meilleure situation qu'il y a vingt ans pour obtenir un prompt succès. Ses communications intérieures ont fait un immense progrès. Elle a des ports sur ses côtes de l'est et de l'ouest, reliés entre eux par une voie ferrée ininterrompue, le *Canadian Pacific*, qui est une des merveilles du temps présent. Elle peut envoyer ses produits dans les Indes occidentales, au Japon, en Chine, dans l'Inde, en Australie et dans les archipels océaniens, comme en Angleterre et dans le reste de l'Europe. Déjà des courans commerciaux se sont établis par la nouvelle voie; il y a quelques se-

maines, un magnifique bâtiment, *Empress of India*, inaugurait, par un voyage de Hong-Kong à Vancouver *viâ* Shanghaï et Yokohama, le nouveau service postal organisé par l'administration du chemin de fer *Canadian Pacific*, entre l'extrême Orient et l'Angleterre par la route de l'Océan-Pacifique septentrional.

Quoi qu'il en soit de ces perspectives de nouvelles relations commerciales du Canada, à l'est et à l'ouest, à travers les mers, avec les Chinois, les Japonais et les Australiens d'une part et les Européens de l'autre, il est évident que les relations commerciales bien plus immédiates, du nord au sud, avec les États-Unis, sur une frontière terrestre d'une étendue de plus de 4,500 kilomètres, conservent pour le Dominion une importance primordiale, et c'est ce commerce que menace le bill Mac-Kinley.

En 1889, le Canada a importé des États-Unis des marchandises et produits pour une valeur de 250 millions de francs, et d'Angleterre pour 210 millions. La même année, ses exportations ont été, pour les États-Unis, de 215 millions, et, pour l'Angleterre, de 190 millions. La moitié environ du commerce extérieur du Canada est composée d'échanges avec les États-Unis, ce qui ne saurait étonner, vu l'énorme étendue des frontières communes aux deux pays et les nombreux points de jonction de leurs réseaux de voies ferrées ou de lignes de navigation.

Un des principaux articles d'exportation du Canada aux États-Unis est le bois, dont ceux-ci ont importé pour 40 millions de francs en 1889. Or le bill Mac-Kinley n'a pas augmenté et a plutôt abaissé le droit d'entrée du bois brut. Les transactions seront surtout entravées pour les œufs, le foin, le charbon, le poisson, les moutons, les chevaux, que le Canada vendait aux États-Unis. Il faut cependant tenir compte d'abord de la contrebande qu'il sera bien difficile d'atteindre sur de si vastes espaces. De plus, la proportion dans laquelle sera réduite l'entrée de ces produits aux États-Unis sera en raison inverse de l'intensité de la hausse déjà commencée dans les prix de toutes choses en Amérique depuis l'application du bill Mac-Kinley. A un certain degré, en effet, cette hausse détruirait tout effet prohibitif du tarif, et les Américains supporteraient seuls tout le poids de charges qu'ils ont si ingénieusement inventées.

Le Canada ne doit pas oublier non plus qu'il n'est pas lui-même sans reproche. La politique protectionniste, adoptée comme programme par le parti national dont sir John Macdonald, qui vient de mourir, s'était constitué le chef, et au nom duquel il gouvernait le Dominion depuis plus de dix ans, justifie ou explique dans une large mesure les représailles protectionnistes dont on se plaint sur les rives du Saint-Laurent. Le tarif canadien, antérieur au bill

Mac-Kinley, a été construit dans le dessein d'entraver l'importation dans le Dominion de produits manufacturiers anglais et américains, et de denrées agricoles et alimentaires américaines (1). Le Canada n'aurait qu'à réduire légèrement ses droits d'importation pour stimuler immédiatement son commerce extérieur. L'adoption d'une politique commerciale plus libérale aurait enfin pour résultat d'assurer aux cultivateurs canadiens du nord-ouest des élémens appréciables de supériorité sur leurs rivaux du Dakota ou du Minnesota, placés dans des conditions très désavantageuses à cause des prix énormes qu'ils sont forcés de payer pour leurs instrumens de ferme et du taux artificiellement élevé du prix de l'existence que leur impose un tarif de haute protection.

V.

Le tarif Mac-Kinley est entré en vigueur le 6 octobre. Un mois après, le 4 novembre, des élections générales avaient lieu dans toute l'étendue des États-Unis, pour la nomination de gouverneurs et de fonctionnaires d'États, pour la composition de législatures locales et pour la formation de la chambre des représentans du 52e congrès.

Ces élections ont été, pour le parti républicain, un désastre sans précédent, et pour le bill Mac-Kinley une condamnation. Non que le bill ait été seul en cause en cette affaire, mais il était la grande mesure votée par les républicains à l'apogée de leur pouvoir et de leur prestige, le dernier mot de leur politique économique, le plus grand succès obtenu par le parti depuis les temps héroïques de Lincoln et de Grant. Les élections devaient être en quelque sorte le verdict populaire sur l'œuvre de la majorité républicaine.

Et cependant le bill Mac-Kinley n'était pas seul en cause. Depuis plusieurs mois, les républicains sentaient leur suprématie menacée par les progrès rapides d'une organisation politique, économique et sociale, récemment fondée sous le nom de *The National Farmers' Alliance and Industrial Union* (les Américains ne reculent pas devant les longs titres). Nous reviendrons tout à l'heure sur cette insurrection agricole dont les origines et les causes ont été exposées en juillet dernier dans la *Revue des Deux Mondes*. Il faut d'abord montrer comment le bill Mac-Kinley, à la grande surprise

(1) Il y a un droit d'entrée de 9 shillings par quintal sur la viande de porc et le lard des États-Unis, de 18 shillings sur le quintal de beurre. Le blé paie 7 pence par *bushel*, la farine 2 shillings par baril, le charbon 2 shillings 1,2 par tonne. Des droits élevés sont établis sur les fils et tissus de coton et autres textiles, sur le fer brut et façonné, etc. Ces faits enlèvent un peu de leur prix aux doléances des Canadiens.

de ses auteurs, est devenu, en moins d'un mois, l'instrument de la déconfiture mémorable des hommes qui avaient espéré s'en faire, aux yeux de leurs concitoyens, un impérissable titre de gloire.

On ne saurait trop rappeler que des sommes énormes avaient été fournies au parti, en 1888, par de grands capitalistes et de riches manufacturiers, et que ce concours a été rémunéré par le nouveau tarif. En élevant la protection à sa plus haute expression, les républicains ont payé leur dette aux puissans intérêts dont l'appui les avait fait triompher il y a deux ans. Seulement, dans cette affaire, les fortes têtes du parti ont un peu trop compté sur la docilité habituelle des masses et sur le prestige des formules toutes faites. Le protectionnisme américain s'était toujours présenté et se présentait encore cette fois sous les dehors d'une doctrine économique dont l'objet exclusif est d'assurer aux travailleurs américains une rémunération beaucoup plus élevée que celles qu'obtiennent les classes ouvrières en aucune partie du monde, même dans les plus riches régions d'Europe, même en Angleterre.

M. Mac-Kinley et ses amis avaient donc annoncé au peuple américain que la première conséquence de l'adoption de leur système serait une hausse générale des salaires. Ils pensaient bien, sans le dire, que la hausse de prix de tous les objets de vente serait aussi une conséquence du bill, mais ils comptaient que le premier phénomène économique ferait aisément passer le second. La population accepta ces promesses. Pendant tout le cours de la discussion théorique au congrès, aucune protestation ne se fit entendre. Le public restait indifférent aux calculs que publiaient les journaux sur les effets probables des modifications introduites dans le tarif. Mais le tarif n'était pas en application depuis quarante-huit heures que des clameurs de colère éclataient de tous côtés. Les salaires ne s'élevaient dans aucune industrie, et les prix des plus vulgaires marchandises, des denrées les plus nécessaires à la vie, subissaient du jour au lendemain une hausse considérable. Les protectionnistes du congrès n'avaient prévu aucune augmentation de prix pour les objets de fabrication indigène, le bill devant avoir simplement pour effet d'éloigner du marché les produits similaires étrangers. La rapacité du commerce de détail déjoua ce calcul et ameuta immédiatement des milliers d'acheteurs et de ménagères contre le bill et ses auteurs. Des lainages montèrent sans transition de 10 pence à 28 pence le yard, les boutons de nacre de 1 penny la douzaine à 4 et 5 pence. Ce sont les petits faits de ce genre, répétés à l'infini, que les électeurs n'ont pu pardonner à M. Mac-Kinley.

On avait dit encore aux populations : « Ne craignez rien ; un droit à l'importation (*a duty*) n'est pas une taxe (*a tax*). Ce n'est pas vous, consommateurs, qui paierez le droit, c'est le fabricant, le

vendeur étranger. » Or, les objets protégés ayant au contraire immédiatement changé de valeur, et les nouveaux prix, dénommés sur l'heure prix Mac-Kinley, étant de 20 à 30 pour 100 plus hauts que ceux de la veille, le moins expert des Américains en économie politique fut obligé de s'apercevoir qu'un droit à l'importation est bien une taxe sur la consommation.

Et alors l'iniquité de la mesure apparut évidente à tous les yeux : — « Quand le mal est devenu incurable, dit le *Times* en termes fort pittoresques, les moutons apathiques se sont changés en loups furieux et ont lancé leurs persécuteurs épars dans le désert politique. » — Ce qui signifie que le suffrage universel, très irrité, profita de l'occasion qui s'offrait le 4 novembre 1890, pour jeter sa colère au travers des intrigues et des calculs des partis et pour renvoyer les deux tiers des républicains du dernier congrès à l'étude désintéressée des questions économiques.

Le parti démocrate ne comptait assurément pas sur une revanche si prompte et si éclatante de sa défaite de 1888. Sans doute il était visible depuis deux mois que les républicains avaient compromis leurs affaires en prolongeant la session au-delà de toute limite et en votant des crédits insensés pour les pensions et les travaux publics, et qu'ils couraient à un échec aux élections de novembre. Mais on n'eût jamais imaginé que l'échec prendrait de telles proportions. Les démocrates espéraient obtenir une majorité de 15 à 20 voix. Si l'on en croit le *Commercial Advertiser*, qui est un important organe indépendant de New-York, le comité qui menait de Washington la campagne électorale pour les républicains, désespérait, dès le milieu d'octobre, du succès. Les chefs du parti comprenaient trop tard quelle faute grave de stratégie ils avaient commise en faisant commencer un mois avant les élections l'entrée en application du tarif. Dans les imprimés distribués par millions aux électeurs, on ne parlait plus du tarif, mais seulement des pensions et de la question de l'argent. Des sommes considérables étaient envoyées dans le district de M. Mac-Kinley pour prévenir au moins cette humiliation de la chute de l'auteur du bill devant ses propres mandataires.

Rien ne put conjurer les effets terribles de la colère populaire. M. Mac-Kinley resta sur le carreau et avec lui une centaine de ses collègues et confrères en protection. Les démocrates disposeront, dans le prochain congrès (1), d'une majorité de plus de 120 voix ; le parti républicain tombe, dans la chambre des représentans, à l'état d'une minorité, impuissante même pour l'obstruction. Les démocrates, alliés presque partout au nouveau parti agricole, ont

(1) Qui se réunira en novembre 1891 et vivra jusqu'au 4 mars 1893.

naturellement obtenu à peu près l'unanimité des sièges dans les seize anciens États à esclaves du sud, mais de plus ils ont battu leurs adversaires dans la plupart des États du nord et de l'ouest, et les ont délogés même des plus solides forteresses du parti, le Massachusetts et la Pennsylvanie (1).

Ces élections ont été incontestablement une grande victoire des démocrates, mais l'Alliance des fermiers peut revendiquer à juste titre une part importante dans la conquête de si étonnans résultats. Après ce qui a été dit antérieurement dans la *Revue* des origines de cette association de cultivateurs, il suffira de rappeler ici en peu de mots les raisons d'être et les premières manifestations d'activité de ce nouvel organisme politique, pour faire comprendre son attitude à l'égard du bill Mac-Kinley.

VI.

Longtemps on a célébré les magnifiques bénéfices que réalisaient les immigrans dans le far-west américain par la mise en valeur de vastes étendues de terre fertiles dont, pour quelques dollars, on pouvait s'assurer la propriété. Les céréales poussaient comme par enchantement : machines perfectionnées, banques, moyens de transport, tout se réunissait pour faciliter au producteur l'enlèvement rapide et la vente fructueuse de sa récolte. Les temps sont bien changés. Aujourd'hui, les régions agricoles de l'ouest subissent une crise dont l'intensité a été croissant d'année en année. Excès de production, fléaux naturels, sécheresse, *blizzards*, gelées, inondations, avilissement des prix, manœuvres des syndicats coalisés

(1) M. Blaine, dont l'état de santé inspire en ce moment quelques inquiétudes à ses amis, a donné de sa personne, en octobre, dans l'Indiana et dans l'Ohio, surtout dans le district où M. Mac-Kinley était candidat, puis en Pennsylvanie. A Philadelphie, la veille même des élections, il prononçait un discours où se trouvait cette déclaration téméraire, que l'échec de M. Delamater, candidat républicain au poste de gouverneur, serait un coup de mort (*a death blow*) pour la protection. Justement, M. Delamater a été battu avec une majorité de 16,000 voix contre lui. M. Mac-Kinley n'a pas été plus heureux dans l'Ohio. Dans le Kansas, un des plus ardens parmi les sénateurs républicains, M. Ingalls, a dû, par suite de la composition de la nouvelle législature locale, céder la place à un démocrate.

Avec l'appui des associations agricoles, les démocrates ont enlevé aux républicains l'Indiana, le Kansas, le Michigan, le Wisconsin, le Nebraska, l'Iowa, le Minnesota dans l'ouest, et dans l'est la Pennsylvanie, avec le Massachusetts, le New-Hampshire et le Rhode-Island.

Les républicains n'ont pu faire passer dans le sud que 3 de leurs candidats, au lieu de 17 élus qu'ils comptaient dans le 51e congrès.

Quinze états du sud ont envoyé 106 démocrates à la chambre des représentans. Le nord-ouest a envoyé 44 démocrates (au lieu de 12 dans la précédente chambre), et 25 républicains (au lieu de 57).

contre le producteur isolé, extorsions des intermédiaires, oppression des compagnies de chemins de fer, taux usuraire des prêts, extension du fléau de l'hypothèque, comment le cultivateur américain pourrait-il résister à tant de causes de ruine?

D'après le rapport du bureau d'agriculture à Washington pour le mois de mars 1890, il restait encore, en stock non vendu à cette date, 46 pour 100 de la précédente récolte de maïs, soit 349 millions d'hectolitres, et 31 pour 100 de la récolte de blé, soit 56 millions d'hectolitres. Les récoltes avaient été excellentes; celle du maïs la plus considérable qui eût jamais été vue. Mais la baisse des prix empêchait les cultivateurs de profiter de cette abondance. Dans le Missouri, le maïs se vendait 16 à 20 cents le *bushel* de 36 litres, le blé 55 à 60, près des lignes de chemins de fer; à quelque distance de la voie ferrée, les prix déclinaient. Si l'on considère les cours cotés à la même date à Chicago, 28 cents le maïs et 77 le blé, la partie non vendue de la récolte représentait une somme de 2 milliards de francs, ou de 1,500 millions, si l'on déduit du stock le montant nécessaire pour les semailles et pour la nourriture des fermiers et de leurs familles (1).

Les fermiers, ainsi disposés, étaient une proie facile aux politiciens, toujours en quête d'élémens nouveaux pour organisations politiques. Sous la direction de quelques chefs habiles, ils ont commencé à se grouper en associations rurales, ce qui était une nouveauté en Amérique. Depuis dix années, le mouvement, inauguré dans l'ouest, le sud-ouest et l'est, dans le Texas, la Louisiane, l'Arkansas et le Kansas, s'est répandu de proche en proche dans presque tous les États. A la fin de 1889, du 3 au 7 décembre, l'Alliance, formée de la fusion de plusieurs associations de cultivateurs, a tenu son assemblée générale à Saint-Louis, et c'est là qu'elle a adopté le nom compliqué que nous avons déjà indiqué plus haut. On l'appelle, par abréviation, *l'Alliance*, comme on appelle *la Grange* une autre association de fermiers, — plus ancienne, mais très forte également, et comptant des centaines de milliers d'adhérens, — qui venait de tenir, quelque temps auparavant, son assemblée générale à Sacramento (Californie).

A Saint-Louis, l'Alliance vota le programme suivant : abolition des banques nationales; augmentation de la circulation du papier-monnaie; frappe libre et illimitée de l'argent; interdiction aux

(1) Chargés de dettes hypothécaires à gros intérêts et ne trouvant plus à vendre leurs grains avec bénéfice, les fermiers s'en prennent à tout le monde de leurs déceptions et veulent notamment obliger les compagnies de chemins de fer à réduire leurs conditions de transports. Dans plusieurs États déjà, des tribunaux locaux ont approuvé les réductions de tarifs imposées arbitrairement par les commissions des chemins de fer; mais ces décisions ont été, en général, annulées par la cour suprême fédérale.

étrangers de posséder des terres aux États-Unis; reprise par la nation des terres concédées aux compagnies de chemins de fer dans tous les cas où celles-ci n'ont pas satisfait aux conditions requises; rachat et exploitation par la nation, et dans l'intérêt des cultivateurs, de tous les instrumens de communication et de transport.

Il n'était que vaguement question du tarif dans ce programme de 1889; mais le nom de M. Mac-Kinley était encore inconnu. En fait, toutes les réclamations des fermiers pouvaient se résumer en un seul cri : De l'argent! *more money!* Les inflationnistes ont calculé que la masse de la circulation monétaire, aux États-Unis, divisée par le montant de la population, donnait 23 dollars par personne, et que les fermiers seraient beaucoup plus riches si la circulation générale était accrue de telle sorte que la part individuelle moyenne fût de 50 dollars. Et ils ont réussi à le persuader aux cultivateurs. Il faut songer qu'actuellement, dans l'ouest, par suite d'incessans afflux d'immigration, les habitans des campagnes sont, pour une bonne part, des paysans arrivés du centre de l'Europe dans les dernières années, et qui n'ont encore recueilli, pour fruit de leur travail, que la nécessité de payer de très gros intérêts pour les hypothèques qu'ils ont constituées sur leurs terres. Il s'est ainsi formé une classe de débiteurs et d'emprunteurs qui professe les notions les plus étranges en matière d'économie politique, et, par le suffrage universel, les introduit dans la politique pratique. Ainsi, les journaux de l'ouest sont remplis de raisonnemens comme celui-ci, emprunté au *Morning World-Herald* d'Omaha : en France, le volume de la circulation est de 300 francs par personne; en Angleterre, de 75 francs seulement. Qu'arrive-t-il? L'Angleterre est obligée de consacrer 300 millions de francs à la lutte contre le paupérisme, la France 50 millions seulement. Ainsi, là où le volume de la circulation est quatre fois moindre, la proportion du paupérisme est six fois plus forte. Donc il faut augmenter, aux États-Unis, le volume de la circulation au moins jusqu'à 50 dollars par personne. Mais pourquoi alors s'arrêter à 50 dollars?

Avec de semblables théories, on conçoit que la formation de l'Alliance des fermiers et l'intervention de ce nouvel organisme dans le jeu des partis réguliers aient apporté dans la routine de la vie politique de l'Union un élément de perturbation. Dans tous les États agricoles, la nouvelle organisation pouvait décider la victoire à son gré pour l'un ou l'autre parti. A Washington, les politiciens de profession ont suivi ce mouvement avec une véritable anxiété. Au cours de l'année 1890, il fut manifeste que l'Alliance marcherait avec les démocrates, et même, dans certains cas, les absorberait. Il en a été ainsi, par exemple, dans la Caroline du sud, où

la lutte fut dirigée par M. Benjamin R. Tillman, un démocrate dont la popularité un peu usée s'est retrempée dans son accord avec l'Alliance. Il s'était donné pour tâche de représenter les principaux articles du programme de celle-ci comme des articles inhérens de la confession démocratique. Cette doctrine a été ratifiée en septembre par la convention d'état démocratique à Columbia, et la victoire l'a consacrée aux élections de novembre. Donc, dans la Caroline du sud au moins, les deux partis n'en font plus qu'un.

Mais le président de l'Alliance, M. le colonel L. Polk, ancien fermier de la Caroline du nord, placé par la convention de Saint-Louis (1889) à la tête de l'association, ne veut pas entendre parler de cette fusion complète avec un parti. L'Alliance compte aujourd'hui des organisations dans trente-cinq États. Elle est donc nationale, et son mot d'ordre est : « Guerre au *sectionalism.* » Les démocrates se trompent, déclare-t-il, en croyant que la victoire, aux dernières élections, a été gagnée par eux ou pour leurs principes. L'intérêt capital, pour l'Alliance, ce n'est ni le tarif douanier, ni le bill sur les élections fédérales, c'est la réforme financière. Le gouvernement doit accroître directement pour le peuple le volume de la circulation. La question se pose en ces termes : le peuple contre le dollar. Le dollar a régné assez longtemps, il faut que le peuple ait son tour.

Aux élections dernières, l'Alliance a assuré le succès d'un très grand nombre de démocrates, mais elle n'a fait passer que vingt à trente de ses propres candidats. C'est trop peu pour tenir la balance du pouvoir entre les deux partis dans une assemblée où les démocrates auront une si forte majorité; mais c'est assez pour attester l'influence considérable qu'exercent dans le pays les idées et les tendances des classes agricoles.

VII.

Ces idées et ces tendances se sont encore affirmées et précisées dans la deuxième convention annuelle de l'Alliance, tenue à Ocala (Floride), le 1er décembre 1890, trois semaines après les élections. Il faut toutefois remarquer que peu de délégués de l'ouest et du nord-ouest étaient présens à cette réunion. Bien que nationale par son titre et dans son objet, la convention a été composée surtout de délégués du sud. C'est un point qui ne doit pas être oublié lorsqu'on veut apprécier la portée exacte du programme de l'assemblée d'Ocala (1).

(1) Les organisateurs de cette réunion étaient peu expérimentés; leur premier acte fut une querelle avec la presse. Début fâcheux pour un parti aspirant à la faveur po-

La *platform* est la reproduction intégrale de celle de Saint-Louis. On y a toutefois ajouté : 1° une protestation véhémente contre le tarif Mac-Kinley ; 2° l'extraordinaire projet d'organisation de bureaux de prêts directs par le gouvernement fédéral aux agriculteurs. C'est ce qu'on appelle le *sub-treasuries plan*, l'invention merveilleuse des chefs de l'Alliance et des inflationnistes de l'ouest, destinée à donner satisfaction, par une application pratique et rationnelle, au cri de la foule laborieuse : *more money !*

Le *sub-treasuries plan* consiste en l'établissement, dans les divers États, de sous-trésoreries ou succursales du trésor, comptoirs de prêts publics, où seront faites au peuple des avances directes à un taux d'intérêt n'excédant pas 2 pour 100 par an, sur dépôt de produits de ferme susceptibles de conservation, ou sur les biens-fonds des agriculteurs, dans une proportion à déterminer.

Il faudrait naturellement beaucoup d'argent pour alimenter ces comptoirs de prêts, où l'on peut supposer que la clientèle ne chômerait pas. On pourvoit à cette nécessité en demandant que le montant de la circulation monétaire des États-Unis soit promptement augmenté jusqu'au niveau où cette circulation représentera 50 dollars par tête. Et comment? Par la frappe libre et illimitée de monnaies d'argent, d'une part ; et, de l'autre, par la création, à jets continus, de billets du gouvernement fédéral à Washington. Mais 50 dollars par tête représentent, pour une population de 62 millions d'habitans, la somme colossale de plus de 3 milliards 100 millions de dollars (plus de 15 milliards de francs) ! Il n'importe. Il importe si bien que, malgré l'échec, à la chambre des représentans, du bill sur la frappe libre et illimitée de l'argent, voté par le sénat, la production de toutes ces belles théories financières et économiques sur la terre libre de l'Amérique du Nord a déjà produit un commencement de panique de l'or. Les gens prudens emmagasinent de la monnaie d'or, et chaque semaine, de-

pulaire. On décida que les séances se tiendraient portes closes et qu'un « comité de la presse » donnerait des informations. Il se trouva naturellement que ce comité ne servit à rien. Après quarante-huit heures, on s'aperçut que ce que publiaient les journaux était précisément ce que l'on avait voulu tenir caché. Un second comité ne réussit pas mieux que le premier. Ses informations étaient régulièrement mises au panier, et les journaux, mystérieusement tenus au courant, imprimaient les détails les plus circonstanciés sur les délibérations les plus secrètes.

La convention fut si indignée de son impuissance sur ce point qu'elle termina ses travaux par une résolution exprimant des remercîmens à tous et à toutes, les journalistes seuls exceptés. Le fermier du Tennessee qui proposa cette résolution ajouta que les délégués qui avaient fourni des informations à la presse étaient des « coquins, des menteurs, des drôles et des traîtres, » et ces paroles furent couvertes d'applaudissemens.

puis cinq mois, a vu embarquer pour l'ancien monde du métal précieux au montant de plusieurs millions de dollars.

Pour les chemins de fer et les télégraphes, la *platform* demande le contrôle du gouvernement national, et, si ce contrôle ne suffit pas pour la suppression des abus existans, l'expropriation complète de toutes les entreprises de transports et l'exploitation par l'État de tous les moyens de communication.

Le programme réclame enfin la suppression des lourdes taxes douanières qui pèsent en ce moment sur les objets nécessaires à la vie des classes laborieuses, et l'établissement d'un système de taxation progressive sur les revenus. Il déclare que le montant total des revenus du gouvernement national et de l'administration locale ne doit jamais dépasser celui des dépenses que peut exiger un gouvernement honnête et économe, prescription qui est la maxime de Cleveland, renouvelée de celle de Jefferson (*necessary expenses of the Government, economically and honestly administered*).

Ce programme constitue une attaque en règle, un assaut en masse contre tous les pouvoirs existans : banques, chemins de fer, télégraphes, compagnies foncières étrangères, syndicats industriels, monopolistes de tout rang, rois des chemins de fer, rois du pétrole, rois des mines, manufacturiers, capitalistes, à peu près tout ce qui existe, enfin, en dehors du fermier et du travailleur, de l'ouvrier rural et de l'ouvrier urbain.

A la tête de la nouvelle société, complètement débarrassée de tous ces élémens parasites, un gouvernement paternel aura pour fonction principale de créer beaucoup d'argent avec du papier, de faire de la richesse avec rien et de prêter au peuple à 2 pour 100 d'intérêt. Le peuple aura toujours le droit d'emprunter à ce taux ; la *platform* a d'ailleurs omis de déclarer qu'il aurait en retour le devoir de rembourser, et elle n'indique pas par quel moyen le gouvernement pourrait lui rappeler ce devoir, s'il venait à l'oublier.

Il n'est pas malaisé de reconstituer la genèse de cette extraordinaire fantaisie économique. Le congrès a voté gravement, l'année dernière, une loi qui autorise les propriétaires de mines d'argent à porter leurs lingots, au fur et à mesure de la production, au plus prochain établissement de monnaie des États-Unis. Là, contre remise de ces lingots, on leur délivre des billets du trésor qui représentent de belles espèces sonnantes en or. L'argent métal est une marchandise comme une autre. L'État pourrait aussi bien délivrer des billets du trésor contre remise d'autres produits, tels que le fer, le coton, le bétail. Le fermier, qui vend difficilement son blé et ses pommes de terre, ne voit pas pourquoi le gouvernement ne les lui prendrait pas en dépôt, comme le reste, contre émission de

billets du trésor, ce qui n'est pas, après tout, si mal raisonner. De là le système des *sub-treasuries*, ou comptoirs de prêts publics.

VIII.

Le développement si rapide de l'Alliance et des autres associations agricoles a été le résultat direct de l'application audacieuse faite, par le parti républicain, de la politique qui a inspiré le tarif Mac-Kinley et de la mollesse de la résistance opposée dans le congrès à cette politique par les représentans et les sénateurs démocrates, que gênaient les tendances protectionnistes d'une fraction du parti. L'insurrection des ouvriers de la terre contre la cherté de la vie s'en est prise, avant tout, au parti républicain, parce que ce parti est inféodé aux intérêts de tout ce qui représente, aux yeux des cultivateurs, une exploitation en règle organisée contre eux : les banques, les chemins de fer, les *trusts*, dirigés par des hommes disposant de la toute-puissance d'innombrables millions. Les démocrates ne vont assurément pas aussi loin que les fermiers dans leurs déclamations contre le capital et les monopoles, contre le *Money Power*, mais ils ont toujours été partisans, au moins dans leurs *platforms*, de méthodes économes et frugales dans la direction des affaires nationales, tandis que le parti républicain a élevé le gaspillage des deniers publics à la hauteur d'un dogme politique. L'administration de M. Cleveland avait légué, en 1888, à celle de M. Harrison, des finances prospères, trop prospères même, puisque l'excédent annuel des revenus fédéraux dépassait 500 millions de francs, et que la grande affaire de la présidence démocratique avait été la dénonciation des périls que faisait courir ce surplus et la recherche des moyens de le ramener à des proportions plus modestes par la réduction des taxes, et notamment des taxes douanières. Les républicains n'ont pas connu cet embarras. Décidés, avant tout, à ne pas laisser à leurs successeurs éventuels même la possibilité de réduire les revenus du tarif, ils ont résolu le problème de la façon la plus simple, en enflant démesurément les dépenses. Ils ont triplé le montant des pensions militaires, ce qui avait le double avantage de leur assurer aux élections les voix de milliers d'anciens soldats et d'absorber à peu près tout le surplus; en sorte que le gouvernement fédéral va payer, en cette année 1891-1892, près de 800 millions de francs de pensions aux survivans des guerres de la république, y compris naturellement la guerre civile. Il est aisé de concevoir à quels énormes abus donne lieu cette prodigalité. C'est de la démence, mais de la démence voulue, calculée, et les républicains ont porté le même

esprit dans tous les autres ordres de dépenses, tels que les crédits pour les Indiens ou pour les ports et les rivières.

Voici en quels termes, d'une éloquence bien étrange, M. Cleveland a flétri le 12 mai dernier, devant l'association démocratique de Buffalo, ces débauches budgétaires du parti républicain. Le morceau est caractéristique, nous le traduisons littéralement :

Je crois que le spectre le plus menaçant qui se dresse aujourd'hui sur le chemin de la sécurité du gouvernement et du bonheur du peuple est l'extravagance impudente et maligne de nos dépenses publiques. Je crois qu'il est le plus funeste de toute la couvée meurtrière née de la perversion gouvernementale. Il cache sous ses ailes la trahison de la confiance du peuple ; il tient impuissantes sous la fascination de son regard la volonté et la conscience du peuple, et il exhibe aujourd'hui effrontément le congrès du *milliard de dollars* (1). Il y a peu de temps encore, un large surplus restait dans le trésor public après acquittement de toutes les dépenses, qui n'étaient nullement fixées dans un esprit d'économie, et cet état de choses était présenté au peuple américain comme la preuve positive que la charge de taxation qu'on lui imposait était inique puisqu'elle n'était pas nécessaire. Et maintenant, lorsque la protestation populaire contre un tel état est encore retentissante, la harpie des dépenses extravagantes dévore le surplus et enjoint impudemment à ses victimes frappées de stupeur d'apporter de nouvelles et plus larges provisions pour la satisfaction de son appétit insatiable.

Il y a quelques années, l'état des pensions, s'élevant à 53 millions de dollars, était volontiers maintenu à ce chiffre par le patriotisme des citoyens. Aujourd'hui, l'extravagance publique décrète qu'une somme triple sera extorquée du peuple sous le prétexte que cette dépense est inspirée de l'amour du peuple pour le soldat. Il y a peu d'années un bill pour les rivières et les ports, concédant un ensemble de crédits de 11 millions de dollars, provoqua une véhémente clameur populaire ; aujourd'hui, l'extravagance publique demande des crédits de 202 millions de dollars pour le même objet, et le peuple reste silencieux. Aujourd'hui, des millions de dollars sont payés pour un subside éhonté et cela est approuvé ou concédé sur l'ordre de l'extravagance publique. Et ainsi un nouveau maraudeur est lâché, qui, en compagnie de son associé vicieux, le tarif, porte ses bénéfices, le produit de ses rapines, à des demeures favorisées par des intérêts égoïstes. Il n'est pas né-

(1) C'est, croyons-nous, le *New-York Sun* qui a le premier surnommé le 51e congrès le congrès du milliard de dollars (*billion-dollar congress*), parce que cette assemblée, pendant ses deux années de prodigalité extravagante, a voté un total de crédits de 1,006,270,471 dollars, soit 300 millions de plus que la moyenne des huit congrès précédens, et 210 millions de plus que le total des crédits votés par le 50e congrès.

cessaire d'en dire plus long; de quelque côté que l'on se tourne, on voit s'avancer cet être dévorant et destructeur.

Peut-être ce langage imagé est-il bien celui qui convient au peuple de l'Ouest et du Sud, décidément ameuté contre le parti au pouvoir. Le grand maître de l'ordre des Chevaliers du Travail (*General Master Workman*), M. Powderly, n'a pas craint, dans un discours qu'il a prononcé dans la convention d'Ocala, devant les délégués de l'Alliance, de faire une violente sortie contre les inventions mécaniques qui ne servent qu'à réduire l'emploi de la main-d'œuvre, et surtout contre les appareils électriques, qu'il a qualifiés d'invention diabolique des capitalistes. Qui croirait que de semblables propos puissent exciter l'enthousiasme populaire dans la patrie d'Edison ?

L'état-major de l'ordre des Chevaliers du Travail assistait, en effet, à la convention d'Ocala et prit part à ses travaux. M. Powderly déclara solennellement que sa Société était en parfaite conformité de vues avec les tendances du nouveau parti. La bonne entente ne resta pas limitée à cette déclaration et conduisit à des résultats plus substantiels. Un rendez-vous fut pris entre les chefs de l'Alliance et ceux des Chevaliers du Travail pour le mois de janvier 1891 à Washington, en vue de constituer une ligue des travailleurs de la terre et des ouvriers des villes, l'union de la ferme et de l'usine contre le « pouvoir de l'argent. » Le 23 janvier, en effet, a été formée cette ligue, sous le nom de *Confederation of industrial organizations*, avec le programme d'Ocala. La première assemblée générale de la *Confédération* doit se tenir le 22 février 1892. Les événemens peuvent d'ailleurs déjouer ces projets dans lesquels règne une grande confusion. Tandis qu'en effet s'élaborait le plan de la *Confédération*, les chefs de l'Alliance songeaient à constituer une autre organisation politique sous le nom de *National Union Party*. Il s'agit ici de la formation d'un troisième parti, le parti du Peuple, comprenant toutes les associations de cultivateurs, les Chevaliers du Travail et toutes les organisations industrielles indépendantes, en un mot, tout ce qui, aux États-Unis, rêve une réforme sociale quelconque, et n'est pas satisfait de l'état présent des choses.

Ce serait le parti des mécontens. Ce boulangisme américain ne paraît pas destiné à prendre rapidement la cohésion nécessaire pour lutter contre les deux grandes organisations existantes. Une convention de l'Alliance avait été convoquée pour le 23 février à Cincinnati; ajournée ensuite au 18 mai, elle s'est réunie en effet. Mais rien de définitif n'est sorti de ses délibérations nuageuses, et l'on ne voit pas encore que de ce foyer de protestations contre le

« pouvoir de l'argent » sortira, dans la grande lutte présidentielle de l'an prochain, la candidature sérieuse du « parti du citoyen contre le dollar. »

Il apparaît, en tout cas, que les républicains ne conçoivent aucune émotion réelle de ce qui s'agite et s'élabore dans les couches profondes de la population ouvrière des campagnes et des villes. Même la leçon si brutale des élections de novembre 1890 a visiblement perdu pour eux de son éloquence et de sa portée des premiers jours. Ils comptent que la nation américaine aura eu le temps de s'accommoder aux conditions commerciales nouvelles (1), et M. Mac-Kinley, le vaincu d'hier, ne désespère pas de pouvoir dans quelques mois produire sa candidature à la présidence. S'il donne suite à ce dessein, il aura pour concurrent M. Blaine, qui travaille à atténuer les effets du tarif Mac-Kinley à l'égard des républiques de l'Amérique du Sud, et même s'il se peut, du Canada. Il a déjà conclu un traité de réciprocité avec le Brésil et un autre avec l'Espagne pour Cuba et Porto-Rico. Il poursuit activement ses négociations avec d'autres États du continent américain. Mais M. Harrison, qui, de son côté, goûte fort la présidence, où un coup de hasard l'a porté en 1888, n'est nullement disposé à céder la place à son secrétaire d'état, et entend faire valoir devant la nation ses droits ou ses prétentions à un deuxième terme, en arborant hardiment comme drapeau la protection à outrance. Cette résolution, il vient de l'affirmer *urbi et orbi* dans une première tournée électorale qui l'a conduit jusqu'à San-Francisco par les États du Sud et qui a été pour le futur candidat un succès personnel incontesté.

Serait-ce donc que ces hommes d'État regardent déjà comme un phénomène évanoui, comme une chose du passé, le terrible verdict porté sur leur politique, il y a six mois, par le suffrage universel? Ils prétendent que les démocrates ne pourront s'entendre ni avec l'Alliance, ni avec les associations ouvrières; que, d'ailleurs, la récolte aux États-Unis s'annonce magnifique, que les prix des céréales se maintiendront élevés et que les cultivateurs, dans la prochaine campagne, occupés de récupérer leurs pertes des dernières années, n'auront plus le loisir de songer à la politique. Ils affectent de tourner en dérision la nouvelle candidature de M. Cleveland, dont les opinions, en matière monétaire, sont en contradiction formelle avec les doctrines des inflationnistes, des *silvermen* et des millions d'hommes qui poussent le cri de *more money!* Bref, ils

(1) La nouvelle chambre des représentans, où les démocrates seront maîtres, pourra tenter une revision du tarif Mac-Kinley, au plus tôt dans les premiers mois de 1892. Ses efforts, selon toute probabilité, échoueront contre la résistance du sénat, et, en dernier ressort, contre le *veto* du président.

ont repris pleine confiance et pensent que le lendemain leur appartient encore.

Peut-être ont-ils tort d'accorder si peu de force et de durée au courant qui s'est prononcé contre eux aux élections dernières.

Déjà une première fois en 1874, et une seconde fois en 1882, le parti républicain avait subi sur le terrain électoral une éclatante défaite. Après un nouvel intervalle de huit années, pareille mésaventure lui est arrivée de nouveau; mais la défaite, cette fois, a été un écrasement. Il est remarquable que, dans chacune de ces révolutions électorales, le revirement du suffrage universel s'est produit au milieu même d'un terme présidentiel. En 1874, Grant était président. Des faits extraordinaires de corruption venaient d'être révélés. Le gouvernement du célèbre général était tombé dans un profond discrédit. Le pays envoya, pour la première fois depuis 1856, une majorité démocratique à la chambre des représentans, et, deux ans plus tard, il élisait le candidat des démocrates, M. Tilden, à la présidence des États-Unis. Un véritable tour de passe-passe, exécuté par le parti républicain, installa M. Rutherford Hayes à la Maison-Blanche à la place de l'homme qui avait été réellement élu. La population américaine, en acceptant cette colossale supercherie, témoigna d'une force presque incroyable de patience et de commandement de soi-même. Les démocrates furent tenus, pour deux termes de plus, écartés du pouvoir. M. Hayes, en effet, fut un bon administrateur, un président honnête, sérieux et digne. Grâce à lui, le parti républicain, qui d'ailleurs ne lui en sut aucun gré, reprit faveur dans l'opinion, et son candidat, le général Garfield, fut élu en 1880.

Garfield périt assassiné quelque temps après. Son successeur, Chester Arthur, homme aimable, politicien d'une grande finesse, ne sut cependant pas guider le parti dominant; le congrès n'eut point la sagesse de concéder à l'opinion publique, en temps opportun, la revision du tarif et la réforme administrative. Un nouvel ouragan électoral, en 1882, ouvrit le Capitole à une forte majorité démocratique, et, deux ans plus tard, M. Cleveland, candidat des démocrates, était porté à la présidence.

Il est d'autant plus vraisemblable que cette leçon de l'histoire se répètera en 1892 que les républicains, pour la première fois, sont réduits à une très faible minorité dans la chambre des représentans, et que les raisons du mécontentement qui a poussé la masse électorale à une si vigoureuse vengeance sont, sans aucun doute, plus profondes et plus durables que ne pouvaient l'être celles de 1882.

AUGUSTE MOIREAU.

LA

GUERRE D'ESPAGNE

FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

PREMIÈRE PARTIE.

Le bon accueil fait aux récits de l'expédition d'Égypte nous a décidé à publier d'autres fragmens du journal de guerre du colonel Vigo-Roussillon. Notre intention est de les choisir cette fois dans le volume relatif à la guerre d'Espagne. En voici les motifs :

L'auteur était alors officier supérieur; il pouvait mieux connaître l'ensemble des opérations militaires, mieux juger les événemens politiques. Il revenait de Tilsit et de Berlin, avec le 32e régiment de ligne, qui s'était fort distingué à Friedland et qui appartenait au 1er corps de la grande armée.

Ce corps, alors commandé par le maréchal Victor, faisait partie des premières troupes que Napoléon, avec mystère et après beaucoup d'hésitations, avait rappelées d'Allemagne pour les envoyer en Espagne.

M. Vigo-Roussillon, promu chef de bataillon, allait quitter le

32e pour servir au 8e de ligne, qui faisait partie de la 2e division du 1er corps. Passant ainsi simplement de la 1re à la 2e division du même corps, mon père devait retrouver en Espagne son ancien régiment, auquel il était demeuré si attaché; il le quittait à peine.

La presse était, en 1807, peu développée et fortement contenue; les communications postales étaient rares, lentes, et même si soigneusement surveillées que l'on ignorait complètement en Allemagne, et aussi à Paris, les revers éprouvés, dès le début des opérations, en Portugal et en Espagne. Jusqu'en 1814, la police impériale s'appliqua à tenir aussi secrets que possible ce que l'on appelait les événemens d'Espagne. Il en est résulté que cette partie de notre histoire militaire est encore aujourd'hui la moins connue, surtout dans ses détails. Le plus grand nombre de ceux qui auraient pu les raconter sont demeurés, pour toujours, au-delà des Pyrénées.

Il y a plus d'un rapport entre l'expédition d'Égypte et celle d'Espagne. La première devait menacer, disait-on, le commerce des possessions anglaises de l'Inde; l'autre devait fermer aux Anglais tous les ports de la Péninsule ibérique. Dans les deux pays, nos armées allaient rencontrer les intempéries d'un climat brûlant, des communications difficiles, un sol dévasté et la famine, des populations fanatisées par leurs prêtres, animées de la haine la plus violente contre les envahisseurs.

La défense de Saragosse rappela la révolte du Caire et fut combattue avec la même rigueur. En Portugal et en Espagne, comme en Égypte, la guerre fut cruelle; on massacrait nos blessés et, dans les deux partis, on ne faisait pas toujours des prisonniers. Les Français avaient retrouvé en Espagne le sang des Arabes. Après des combats glorieux et une lutte de plusieurs années, l'issue des deux guerres fut la même; de rapides revers, suivis d'une évacuation rendue inévitable par une insurrection générale appuyée par une armée anglaise. Enfin, pour compléter l'analogie, les troupes de Junot, comme celles de Menou, furent, après la convention de Cintra, ramenées dans les ports français par des *bâtimens anglais*.

On trouvera dans la guerre d'Espagne, au sujet des batailles de Talavera et de Barossa-sous-Chiclana, des épisodes qui ont été inscrits sur les états de services de M. Vigo-Roussillon; d'autres relatifs au siège de Cadix, enfin les détails de la longue captivité de mon père dans cette ville.

On a demandé pourquoi nous ne donnons pas son journal de guerre *in extenso*. C'est par égard pour le public. Un journal présente nécessairement, comme l'indique son nom même, des longueurs correspondant aux journées qui ne contiennent aucun événement,

des incidens sans importance, de nombreux itinéraires, qui ont été utiles, sans doute, pour retracer l'histoire de la 32e demi-brigade et du 32e de ligne, mais qui ne présenteraient pas d'intérêt pour les lecteurs de la *Revue*. Il était donc nécessaire de faire des coupures : nous avons tâché, tout en les opérant, de conserver au récit son caractère et son intérêt.

L'entrevue de Tilsit est le vrai prologue de l'invasion du Portugal et de l'Espagne.

Les deux souverains devaient chercher à se plaire, parce qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. Ils s'y appliquèrent et y réussirent complètement. Napoléon, vainqueur des Russes à Austerlitz et à Friedland, pouvait se montrer généreux. Il l'avait fait, dès la première de ces victoires, en arrêtant le maréchal Davout dans sa poursuite et en se bornant à exiger la rentrée des troupes russes dans leur pays. L'empereur Alexandre y avait été fort sensible et avait dit alors au général Savary : « Votre maître s'est montré bien grand ; je reconnais toute la puissance de son génie et je me retire, puisque mon allié se tient pour satisfait. »

Il est certain qu'il y eut à Tilsit plusieurs traités : l'un patent, les autres secrets. L'un de ceux-ci établissait une alliance offensive et défensive entre les empereurs français et russe, contre l'Angleterre et la Turquie, si celle-ci n'acceptait pas la médiation de la France. Pour contraindre la Suède à participer au blocus continental, la Russie devait lui enlever la Finlande; Napoléon *allait occuper* le Portugal, avec l'agrément, plus ou moins libre, de l'Espagne. On devait prévoir un partage *convenable* de l'empire ottoman...

Quelques années après, le gouvernement anglais prétendit s'être procuré un exemplaire du traité secret de Tilsit. Il fut publié par le journal anglais *the Sun* et par la *Gazette de Madrid* du 25 août 1812. On en trouve le texte dans les *Mémoires* de Miot, comte de Mélito.

Il y a probablement, dans cette publication, du vrai et du faux. Ce qui peut la faire considérer comme apocryphe, c'est l'article 9, ainsi conçu :

« Le Danemark sera indemnisé dans le nord de l'Allemagne, par les villes hanséatiques, à la condition qu'il consentira à remettre son escadre entre les mains de la France. »

Il est trop clair que les Anglais cherchaient, dans cet article, une excuse pour le bombardement de Copenhague et la destruction de la flotte danoise.

Les deux souverains s'étaient séparés à Tilsit, le 9 juillet 1807. Alexandre avait témoigné plusieurs fois le désir de revoir Napo-

léon. Celui-ci avait besoin de lui pour *contenir* l'Autriche, l'entrevue d'Erfurt fut décidée et fixée au mois d'octobre 1808. Napoléon était encore bien puissant, mais il rencontrait, en Portugal et en Espagne, des difficultés dont il comprenait la gravité. Les colonies espagnoles et portugaises nous avaient échappé; le nouveau roi d'Espagne, Joseph-Bonaparte, avait été ramené, avec nos armées, de Madrid aux bords de l'Èbre; force était d'évacuer la Prusse et d'employer une partie de la grande armée à la conquête de l'Espagne.

Napoléon avait très bien remarqué qu'il avait, tout d'abord, séduit Alexandre; mais, à Erfurt, il sentait confusément que son ami lui échappait, qu'il n'était plus complètement sa dupe, et par un de ces retours fréquens de l'âme humaine, Napoléon accusait, à son tour, Alexandre de ruse et de duplicité, et quand, plus tard, il traçait à Sainte-Hélène le portrait du souverain russe, il disait : « L'empereur de Russie a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction, est facilement séduisant, mais on doit s'en défier, il est sans franchise, c'est un vrai *grec du bas-empire*... Il est fin, faux, adroit, il peut aller loin ! Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. »

L'empereur Napoléon, enivré de ses succès, a certainement fait, à Tilsit, des promesses imprudentes, et éveillé des espérances qu'il ne voulait pas réaliser. Refroidi, et rendu plus circonspect par ses premiers revers en Espagne, il a, après Erfurt, infligé à son puissant ami de nombreuses et graves déceptions, *inde iræ!*

En quittant Tilsit, l'empereur était arrivé à Paris, le 27 juillet 1807. Dès le lendemain, il avait fait sommer le gouvernement du Portugal de fermer ses ports aux Anglais, et il préparait les moyens de l'y contraindre. On a affirmé qu'à ce moment il ne méditait rien encore contre l'Espagne, mais comme il n'était pas maître de la mer, l'empereur savait bien que, pour atteindre le Portugal, il faudrait obtenir, de gré ou de force, de l'Espagne, une route militaire, à travers ses provinces, et des subsistances pour son armée.

Ne voulant pas, n'osant pas dégarnir l'Allemagne, Napoléon envoya dans la vallée du Tage, sous les ordres de Junot, une armée de conscrits, courageux peut-être, mais incapables de supporter les intempéries et les fatigues. Quand il fallut intervenir en Espagne, il eut encore recours à des expédiens. Le général Dupont lui paraissait désigné, par ses brillans services depuis 1805, pour être élevé, des premiers, à la dignité de maréchal de l'empire. Il lui donna le commandement du 2e corps de la Gironde, composé de 3 bataillons de chaque légion, c'est-à-dire de 15 bataillons de

conscrits, de 2 bataillons de la garde de Paris et de 4 bataillons suisses. C'est avec cette armée disparate et peu solide qu'il reçut la mission d'aller débloquer, dans Cadix, la flotte de l'amiral Rosily, et qu'il ne put y parvenir. On sait que l'empereur se montra plus que sévère pour le général Dupont, il fut *injuste,* puisqu'il a écrit lui-même « qu'il avait été plus malheureux *que coupable;* » et cependant il connaissait si bien ses services passés, qu'en apprenant la capitulation de Baylen, Napoléon s'écria, dit-on : « Le malheureux ! après Hasslach, Albeck, Dirnstein, Halle, Friedland ! Voilà bien la guerre ! Un jour, un seul jour, suffit pour ternir toute une carrière ! » Mais comme c'était le premier des revers éclatans, comme on ne voulait pas avouer qu'on l'avait préparé par l'inexpérience des troupes de Dupont, il fallait frapper les esprits. Le souverain exagéra sa surprise et les éclats de son indignation ; le général Dupont fut arrêté, traduit devant une haute cour et condamné à la destitution de son grade, à la déchéance de tous ses titres et dignités, et à l'incarcération dans une prison d'état, où il était encore en 1814, époque à laquelle le roi Louis XVIII lui fit l'injure de le choisir pour ministre de la guerre de la réaction.

En reconnaissant qu'il ne pouvait suffire à ses projets, Napoléon devenait violent et cruel.

Depuis 1805, les classes de conscrits étaient appelées par anticipation, sous prétexte que les jeunes gens pouvaient attendre l'âge légal dans les dépôts, en s'instruisant. En revanche, on ne libérait personne, puisque la guerre n'était pas finie. Outre 650,000 Français, l'armée d'alors comprenait encore 160,000 alliés, parmi lesquels même des Espagnols. Tout cela était administré avec la plus grande économie, en s'appliquant à payer les troupes sur le produit des contributions levées dans les pays conquis. Et, par suite de *la dispersion* de toutes ces forces, l'empereur n'avait pu envoyer de bonnes troupes en Portugal et en Espagne. La lettre suivante, adressée à son frère Joseph, alors roi de Naples, peint bien son embarras et explique les revers qui commencent.

« Fontainebleau, le 21 octobre 1807.

« Le grand besoin que j'ai d'établir le bon ordre dans mon état militaire, afin de ne pas porter le dérangement dans toutes mes affaires, exige que j'établisse sur un pied définitif mon armée de Naples et que je sache qu'elle est bien entretenue.

« Vous jugerez du soin qu'il faut que je prenne des détails, quand vous saurez que j'ai plus de 800,000 hommes sur pied.

« J'ai une armée encore sur la Passarge, près du Niémen ; j'en

ai une à Varsovie; j'en ai une à Berlin; j'en ai une à Boulogne; j'en ai une qui marche sur le Portugal; j'en ai une seconde que je réunis à Bayonne; j'en ai une en Italie; j'en ai une en Dalmatie (1), que je renforce en ce moment de 6,000 hommes; j'en ai une à Naples. J'ai des garnisons sur toutes mes frontières de mer. Vous pouvez donc juger, lorsque tout cela va refluer dans l'intérieur de mes états et que je ne pourrai plus trouver d'*allégeance étrangère*, combien il sera nécessaire que mes dépenses soient sévèrement calculées. »

En effet, l'armée de Naples arrivait avec une année de solde arriérée et le roi de Naples devait y pourvoir.

Malgré ces embarras, le 27 octobre 1807, Napoléon disposait, par le traité de Fontainebleau, du Portugal avant qu'il ne fût conquis. En ne satisfaisant personne, il avait mécontenté l'Espagne, dont il avait besoin. Il commettait cette grave erreur de croire que des conscrits, assez mal encadrés dans des corps provisoires, pouvaient suffire pour envahir le Portugal, où ils devaient se heurter aux Anglais.

On dit que, jusqu'aux événemens de l'Escurial, il n'avait pas arrêté, dans son esprit, l'invasion de l'Espagne; il n'y était entré jusque-là *qu'en ami*, en allié. Mais quand il eut amené à Bayonne la famille royale, quand il se fut emparé, par trahison, des Bourbons d'Espagne, et de leurs places fortes, il commit de nouvelles erreurs. Il ne sut pas prévoir la possibilité d'une insurrection générale, sa gravité dans un pays montagneux comme l'Espagne, la probabilité d'y rencontrer les troupes anglaises, et la difficulté de renverser tant d'obstacles divers, avec des conscrits.

Aussi, à la fin d'août 1808, toute la Péninsule, envahie si facilement en février et mars, était évacuée jusqu'à l'Ebre. Joseph, proclamé roi le 6 juin, entré en Espagne le 9 juillet, avait été forcé de quitter Madrid le 30 du même mois. Et, châtiment suprême, il écrivait à son frère, des bords de l'Ebre, le 9 août : « J'ai tout le monde contre moi, tout le monde sans exception... Je renonce à régner sur un peuple qui ne veut pas de moi. Mon rôle est insoutenable, puisque, pour soumettre mes sujets, il me faut en égorger une partie... Envoyez-moi une de vos vieilles armées, je rentrerai à sa tête dans Madrid, puis, je vous redemanderai le royaume de Naples... »

Napoléon comprit qu'il était nécessaire, en effet, de recourir à

(1) C'est cette armée qui était destinée à s'emparer des provinces turques baignées par l'Adriatique. Jusqu'en 1814, son matériel demeura à Corfou.

une de ses vieilles armées, et que ce qu'il pourrait faire de mieux serait d'en prendre le commandement en personne. Il rappela d'Allemagne le 1er corps, puis le 5e, puis le 6e, et enfin, la garde impériale (1).

P. V. R.

FRAGMENT DU JOURNAL DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

La division Dupont (appartenant au 1er corps), dont faisait partie le 32e, avait reçu l'ordre de quitter Tilsit, le lendemain de l'entrevue des souverains sur le Niémen, pour se rendre à Berlin, où déjà se faisait sentir une certaine agitation populaire. Elle avait traversé un pays complètement dévasté par la guerre, dont les populations étaient ruinées et décimées par le typhus. Elle était arrivée à Berlin le 18 août.

Tout le 1er corps passa à Berlin, ou dans ses environs, l'hiver de 1807 à 1808. Le 32e avait construit un très beau camp de baraques à Charlottenbourg. Au mois de juillet 1808, il reçut l'ordre de se rendre à un autre camp, établi près de Wesel. Il y arrivait le 13 août. Le 16, nouvelle surprise : on annonçait au 32e qu'il allait tenir garnison à Paris.

Le régiment, arrivé à Paris le 6 septembre, apprit qu'il serait passé en revue par l'empereur, le 11, sur la place du Carrousel.

A cette revue, après avoir vu le régiment avec une bienveillance marquée et l'avoir félicité, l'empereur réunit les officiers, il leur dit « qu'il était heureux de revoir un des régimens qu'il estimait le plus, *qu'à ce titre* il l'avait désigné pour aller servir en Espagne, et qu'il ne tarderait pas à partir. »

Les paroles de l'empereur ne pouvaient laisser aucun doute et confirmaient les bruits répandus de nos revers en Espagne, et la nécessité d'y envoyer une nouvelle armée.

Personnellement, les officiers du 32e éprouvaient une véritable déception et une surprise désagréable ; au point de vue du patriotisme, ils étaient attristés : en entendant l'empereur, je dois avouer que tous les officiers du régiment furent *consternés*. Nous comprîmes alors comment nous étions restés dix-huit jours seulement au camp de Charlottenbourg, après avoir eu la peine de le construire ; comment, après avoir été envoyés de là à un autre camp, dit d'observation, à Wesel, nous n'y avions passé que trois

(1) L'empereur disait : « J'ai envoyé aux Espagnols des agneaux qu'ils ont dévorés ; je vais maintenant leur envoyer des loups qui les dévoreront à leur tour. »

jours; comment, enfin, arrivés à peine à Paris, il fallait repartir aussitôt pour l'Espagne. En résumé, on nous avait préparé, sans le dire, une marche militaire de Berlin à Madrid.

A la revue du 11 septembre, l'empereur donna l'ordre de me faire rejoindre un autre régiment comme chef de bataillon. Il me reconnut avec mes épaulettes de capitaine adjudant-major et me dit :

— Mais je vous ai nommé chef de bataillon à Tilsit.

— Oui, sire, mais j'ai préféré rester capitaine au 32e.

— Peu importe, tous mes régimens sont bons. Berthier, vous veillerez à ce que cet officier se rende, comme chef de bataillon, à un autre corps.

Je fus désigné pour le 8e de ligne.

Il est remarquable qu'à cette époque, le public ne connaissait encore que très imparfaitement ce qui s'était passé en Portugal et en Espagne, et que ce furent les paroles de l'empereur lui-même qui révélèrent au régiment la nécessité d'envoyer des renforts en Espagne.

J'entrais donc en Espagne, en qualité de chef de bataillon au 8e de ligne, qui faisait partie de la 2e division du 1er corps. Ce corps conserva, dans l'armée d'Espagne, son numéro à la grande armée, probablement pour faire croire qu'il n'en était que *temporairement* détaché.

Le 12 septembre 1808, mon brave régiment, le 32e, quittait Paris et prenait la route d'Espagne.

Je m'en séparais avec beaucoup de regret; mais, sachant que le 8e allait aussi en Espagne, j'espérais y rencontrer souvent mes camarades. La veille, nous avions été reçus et fêtés par la garde impériale, les officiers à l'École militaire, les sous-officiers et soldats au Champ de Mars.

La ville de Paris, de son côté, faisait don d'une couronne d'or à chacun des régimens pour en orner son aigle.

Je dus attendre, à Paris, pendant quelques jours, le 8e qui n'était annoncé que pour le 20 septembre.

Partis de Paris, le 24 septembre 1808, nous arrivâmes à Bayonne le 24 octobre.

Cette ville était encombrée de troupes et de bagages. On commençait à savoir ce qui s'était passé en Espagne. Nous achetâmes, à Bayonne, ce qui nous parut nécessaire pour faire la guerre dans un pays pauvre, insurgé, et déjà dévasté.

Le 31, nous passâmes près de Vittoria, où se trouvait le quartier-général du roi Joseph Bonaparte.

Nous fûmes loger dans un pauvre village abandonné de ses habitans.

Le 7 novembre, nous allions arriver à Miranda, quand nous reçûmes l'ordre de retourner vers Bilbao. L'armée espagnole du général Blake était en position, entre notre corps d'armée et le 4e corps, commandé par le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig; des détachemens de cette armée avaient été chassés de Bilbao et de Balmaseda, par le 4e corps, et ils avaient rallié l'armée principale, qui s'était établie à Espinosa.

Bataille d'Espinosa.

Nous avions fait une marche très longue et fort pénible; la nuit approchait, lorsque nous arrivâmes en vue des positions que les ennemis occupaient à Espinosa. Le combat avait été engagé par la 3e division et une partie de la première. Nous ne pûmes prendre part à ce premier engagement, qui fut vif et meurtrier. Nous passâmes la nuit sous les armes, attendant le jour pour commencer l'attaque.

De part et d'autre, on cherchait à s'assurer certains points du futur champ de bataille, ce qui donna lieu à un feu presque continuel.

Il est impossible de se faire une idée de la malheureuse situation de nos soldats. Ils étaient harassés d'une longue marche, faite dans une saison pluvieuse et froide, et absolument sans pain. La Biscaye et la Navarre étaient ruinées et dévastées; tous les villages avaient été abandonnés par leurs habitans, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes élevées. L'armée, obligée de demeurer dans ce malheureux pays, où l'on ne nous envoyait rien de France, souffrait énormément. Nous étions contraints de permettre aux soldats d'aller à la maraude, sur les flancs de la colonne, pour se procurer quelques vivres, au péril de leur vie. Ils étaient exposés à être surpris et tués par les paysans, qui se tenaient en armes dans les montagnes. Ils se fatiguaient beaucoup et avaient peine ensuite à rejoindre leurs corps. Pendant la nuit que nous passâmes en présence de l'armée ennemie, le plus grand nombre des hommes qui rôdaient, pour trouver à manger, rejoignirent le bataillon. Fort heureusement, l'accueil qui leur était fait par les habitans ne les encourageait pas à rester isolément au dehors (1).

(1) Il en fut toujours ainsi en Espagne et en Portugal. Et l'on veut encore, de nos jours, poser en principe qu'une armée doit vivre sur le pays et chez l'habitant! Mais, du moins, faut-il qu'il y ait des habitans et quelque chose à manger. Cette formule :

Le 10 novembre, au point du jour, tout le 1er corps était sous les armes. On voyait très distinctement la ligne de bataille de l'armée espagnole, en avant d'Espinosa. La droite de cette ligne s'appuyait à la rivière de la Trueba. Le centre occupait un mamelon isolé, sur lequel on avait établi une batterie de huit pièces. La gauche s'étendait sur une haute montagne, qu'elle coupait obliquement de la base au sommet, où étaient placées les milices, avec quelques pièces de canon de petit calibre.

Les chemins affreux que nous avions parcourus la veille ne nous avaient permis d'amener ni nos caissons de cartouches, ni un seul canon. Le corps du maréchal Lefebvre, qui devait agir de concert avec nous, ne paraissait pas. Ce maréchal était mécontent du duc de Bellune, et il en avait quelque raison. Après être convenus ensemble de l'ordre de marche, du plan d'attaque et de l'heure du départ, le duc de Bellune avait commencé son mouvement trois heures plus tôt, pour combattre seul les Espagnols. Lefebvre, piqué, ne se pressait pas d'arriver, et, dans cette circonstance, tout le monde donna tort au duc de Bellune.

Il en était toujours ainsi quand les maréchaux étaient éloignés de l'empereur. Alors qu'ils n'étaient que généraux de division, ils étaient encore disposés à se porter mutuellement secours; mais,

vivre sur le pays, est une simplification excessive et dangereuse de l'administration des armées. Nous avions vécu chez l'habitant en Allemagne, c'est-à-dire dans un pays riche et peuplé, au milieu de populations douces et dociles, et on y avait encore reconnu bien des inconvéniens, car le duc de Fezensac a écrit ceci : « Non-seulement pendant les marches, mais encore quand l'armée eut pris ses cantonnemens, après la paix, les soldats étaient nourris par les habitans. On vivait aux frais de ses hôtes et à peu près à discrétion. Il eût mieux valu donner aux soldats des rations, aux officiers des frais de table, et acquitter exactement la solde, ce que l'on ne faisait point. Par ce moyen, on eût pu réunir les troupes dans un plus petit espace, ce qui valait mieux pour la discipline et pour l'instruction. Au lieu de cela, les soldats mangeaient chez leurs hôtes, et l'on peut comprendre avec quelles exigences. Les officiers, trop éloignés des soldats, ne pouvaient pas réprimer les abus; d'ailleurs, la plupart d'entre eux donnaient l'exemple de l'exigence et de l'indiscrétion. » Ce système avait pu réussir, tant bien que mal, en Allemagne, peu en Pologne; mais en Espagne et en Portugal, les circonstances étaient tout autres. Le général Fririon, chef d'état-major du maréchal Masséna, pendant la campagne de Portugal, voulant expliquer les malheurs de cette expédition, n'a pas hésité à les attribuer à l'absence d'une administration prévoyante et écoutée. Il dit, à son tour : « Le jour où le soldat fut convaincu qu'il n'aurait plus désormais à compter que sur lui-même, la discipline s'éloigna des rangs de l'armée. L'officier devint impuissant en présence du besoin ; il n'eut plus la force de sévir contre le soldat qui lui apportait la nourriture nécessaire à son existence et qui partageait en frère avec lui une proie qui lui avait coûté des dangers et des fatigues incalculables. » Et bientôt il se forma entre les armées anglaise et française des bandes de pillards des deux nations que, à la suite d'un accord de Masséna et de sir Arthur Wellesley, les officiers des deux armées faisaient fusiller sans pitié.

plus tard, le sot orgueil du titre de duc ou de prince, du grade de maréchal de l'empire, les rendait tellement vains et jaloux les uns des autres, que la plupart sacrifiaient les intérêts de l'armée et de leur pays à leurs mesquines rivalités (1).

Nous attendîmes longtemps le 4e corps et, voyant qu'il ne paraissait pas, le duc de Bellune s'en montra consterné; la moitié de son corps d'armée avait brûlé ses cartouches les jours précédens, et nous n'en avions pas une en réserve. Dans cette position fâcheuse, le maréchal Victor se décida à attaquer, seul, les Espagnols. Le mouvement commença par notre droite, qui attaqua la gauche de la ligne ennemie. Cette gauche était en l'air, et après

(1) Voilà, avec le désordre, la principale cause de nos revers en Espagne! On comprend, si le mauvais vouloir et la jalousie des maréchaux se manifestaient quand l'empereur était lui-même en Espagne, ce qui devait se produire lorsqu'il était au loin, absorbé par les campagnes de 1809 ou de 1812, n'apprenant les événemens que fort longtemps après. Ce fâcheux début ne lui échappa pas, et il crut devoir le réprimer aussitôt, en faisant adresser aux deux maréchaux les lettres suivantes :

« Vittoria, 6 novembre 1808, à midi.

« *Le major-général au maréchal duc de Dantzig.*

« L'empereur est très fâché du faux mouvement de retraite sur Bilbao. Sa Majesté ne s'attendait pas à cette faute capitale de la part d'un maréchal aussi zélé pour son service.

« L'empereur ordonne que vous vous réunissiez à la division Vilatte, afin de pousser vivement l'ennemi... Si le 31, monsieur le maréchal, vous n'aviez pas attaqué et aviez laissé le temps de faire les dispositions nécessaires, la campagne d'Espagne serait aujourd'hui bien avancée... L'empereur peut avoir besoin de ses troupes, et quand elles sont engagées, on ne peut laisser une division isolée devant l'ennemi... »

« Vittoria, 6 novembre 1808, minuit.

« *Le major-général à M. le maréchal duc de Bellune.*

« Sa Majesté a été très mécontente de ce que, au lieu d'avoir soutenu le général Vilatte, vous l'avez laissé seul aux prises avec l'ennemi, faute d'autant plus grave que vous saviez que le maréchal Lefebvre avait commis celle de laisser exposée une division de votre corps d'armée, en reployant ses deux autres divisions sur Bilbao. Vous saviez que cette division était exposée à Balmaseda. Comment, au lieu de vous porter en personne, à la tête de vos troupes, pour secourir une de vos divisions, avez-vous laissé cette opération importante à un général de brigade qui n'avait pas votre confiance?.. Vous savez que le premier principe de la guerre est de se porter au secours d'un de ses corps attaqués, puisque de là peut dépendre son salut. La volonté de l'empereur est que vous marchiez à la tête de vos troupes, que vous teniez votre corps réuni et que vous manœuvriez pour vous mettre en communication avec le maréchal Lefebvre, qui doit être à Bilbao. »

La division Vilatte s'était tirée d'affaire toute seule, par la valeur de ses troupes, ne perdant que 200 hommes et en tuant 800 aux Espagnols.

une assez vive résistance, elle fut culbutée par la brigade du général Maison. Notre aile droite, victorieuse, se rabattit sur le centre des Espagnols, refoulant tout ce qui se trouvait devant elle. La droite des ennemis occupait des champs divisés par de nombreux murs de clôture. Elle était protégée par la batterie de huit pièces, placée sur le mamelon, qui nous faisait beaucoup de mal. Cependant, notre droite étant sur le point de tourner le centre des Espagnols et menaçant leur ligne de retraite, cette armée, d'environ 50,000 hommes, qui comprenait les meilleures troupes de l'Espagne, et parmi elles 15,000 hommes, revenant de Hambourg, sous les ordres du marquis de la Romana, se débanda, nous abandonnant le champ de bataille et son artillerie. Il y avait beaucoup de morts et de blessés de part et d'autre, mais surtout du côté des Espagnols. Ce champ de bataille, qui avait été vivement disputé par suite de notre infériorité numérique, était couvert de matériel et des débris ordinaires d'une armée mise en déroute.

Nous trouvâmes dans Espinosa des magasins très considérables de vivres, d'effets d'habillement, d'armes et de munitions. Tous ces objets étaient d'origine anglaise.

Vers la fin de l'action, la tête du 4e corps parut sur la rive opposée de la Trueba. Ces troupes se mirent à la poursuite des débris de l'armée espagnole, qui furent atteints à Reynosa et achevés. On les poursuivit sur les deux routes, qui conduisent à Santander et en Castille, et on ramena beaucoup de prisonniers.

Nous passâmes quatre jours sur ce champ de bataille, pour donner des soins à nos blessés, qui étaient dans une situation déplorable, et aussi pour faire du pain.

Le 1er corps n'était pas satisfait du duc de Bellune. Pour manquer de parole au maréchal Lefebvre, avec qui il avait combiné son mouvement, il s'était mis dans une situation critique et avait montré ensuite peu de fermeté. Ce fut le général Maison qui reconnut le véritable point d'attaque, et qui, avec sa brigade, décida la victoire. Le 1er corps, composé d'excellens régimens, conduits par des hommes du plus grand mérite, n'était pas en très bonnes mains.

Le 14 novembre, nous nous mîmes en marche, nous dirigeant vers les hautes montagnes où l'Èbre et la Pisuerga prennent leurs sources. Après bien des fatigues nous arrivâmes à Reynosa.

Le 18, nous descendîmes la Pisuerga, par sa rive droite. Nous trouvâmes quelques vivres, qui réparèrent un peu les forces de nos soldats épuisés par de grandes et longues privations.

Le 19, nous étions en pleine marche, nous dirigeant sur Ségovie ou Valladolid, quand nous reçûmes l'ordre de revenir à

Burgos. L'empereur voulait percer le centre des armées espagnoles, pour tourner leurs ailes. Nous traversâmes la Pisuerga, puis, tournant à gauche, nous nous dirigeâmes sur Villa-Hernando où devait loger le régiment.

Comme nous avions des défilés nombreux à traverser, le bataillon que je commandais fut laissé en position, pour couvrir la marche du corps d'armée. Je reçus l'ordre de ne quitter ce poste que deux heures après que les dernières troupes l'auraient dépassé. Je pris deux guides dont un ecclésiastique. Il était nuit close quand je me mis en marche. Nous marchions depuis fort longtemps et nous n'arrivions pas ; je m'en étonnais. Mes guides me répétaient toujours que nous approchions. Enfin, j'arrivai en vue de beaucoup de feux de bivouac, que je crus être ceux des deux autres bataillons du régiment. Mes guides, que je faisais garder de très près par des soldats, me pressaient beaucoup de les renvoyer, attendu, disaient-ils, que nous étions arrivés. Leurs instances me donnèrent des soupçons. J'arrêtai la colonne et fus moi-même, avec précaution, examiner ces feux et ceux qui les entouraient. Ma surprise fut grande quand je reconnus des soldats espagnols. De ma cachette, j'apercevais les faisceaux et j'estimais que les ennemis étaient nombreux. J'aurais pu les surprendre, mais une attaque de nuit bien commencée pouvait mal finir. Je ne jugeai point à propos de tenter, sans ordre, cette opération, et je rejoignis le bataillon à pas de loup. Mon premier soin fut d'abattre, d'un coup de sabre, le guide qui m'avait trompé. Son camarade était certainement aussi coupable, mais j'en avais besoin.

Je lui dis que, s'il me conduisait à Villa-Hernando, je lui ferais grâce et même le récompenserais, mais que, s'il me trompait encore, il subirait le même sort que son compagnon. Je fus très bien conduit et arrivai enfin, mais très tard, à Villa-Hernando, où je rejoignis le régiment. Nous y séjournâmes pour faire du pain. Les troupes le faisaient elles-mêmes.

Le 22 novembre, nous arrivions de bonne heure sur le plateau de Burgos, où l'empereur passa en revue le 1er corps.

En arrivant à mon bataillon, l'empereur me reconnut et causa longtemps avec moi ; puis il dit, devant moi, à mon colonel : « Ne me demandez-vous rien pour cet Égyptien ? » Le colonel, qui m'avait vu arriver avec un peu de regret à son régiment, parce qu'il aurait préféré voir un de ses capitaines nommé commandant, répondit à l'empereur que j'avais été nommé tout récemment chef de bataillon, et le bon vouloir du souverain en resta là.

La revue terminée, nous nous mîmes en marche, suivant la grande route de Burgos à Madrid. Nous arrivâmes très tard au village de Cogolos, où nous bivouaquâmes.

A San-Estevan-de-Gormas, nous revînmes sur nos pas pour lier notre mouvement avec ceux de la garde impériale et du grand quartier-général qui prenaient par Miranda.

Pendant que le 1er corps, de concert avec le 4e, écrasait l'armée de Bläck, à Espinosa et à Reynosa, les maréchaux Ney et Lannes traitaient de la même façon l'armée de Castañoz à Tudela (1).

Le 2e corps, sous les ordres du maréchal Soult, marchait, de Burgos, vers la Nouvelle-Castille menacée par les Anglais. L'empereur avait jugé que le 1er corps et la garde étaient suffisans pour entrer à Madrid.

Partis de Grayera, le 29 novembre, à minuit, nous dépassâmes peu après le bivouac de l'empereur, à Bocequillas, et continuâmes notre marche, suivis de la garde impériale.

Au point du jour, notre avant-garde rencontra les avant-postes ennemis au pied du Guadarrama. Les Espagnols occupaient Sepulveda, que notre division enleva sans difficultés.

Somo-Sierra.

L'empereur était venu de Bocequillas, la veille au soir, reconnaître la position occupée par l'ennemi. Elle était très forte, mais il espérait qu'un épais brouillard, qui, tous les matins, enveloppait la montagne, permettrait d'approcher sans être vus et gênerait longtemps les défenseurs.

Les 3,000 Espagnols qui avaient été chargés de défendre Sepulveda s'étaient promptement dispersés, mais le reste des ennemis occupait le col de Somo-Sierra, excellente position à laquelle on ne pouvait parvenir que par une gorge étroite, que suivait une route sinueuse, avec des pentes très fortes. Les flancs de ce défilé étaient si escarpés, qu'à grand'peine quelques tirailleurs seulement parvenaient à les gravir.

On ne pouvait aller à l'ennemi que par cette route. Les Espagnols occupaient fortement le col ; ils y avaient établi un camp retranché, couvert par une grande batterie de seize pièces, qui battaient toute la gorge et enfilaient la route. Nous nous avançâmes, protégés par le brouillard, les bataillons à la suite les uns des autres, en colonnes par sections, remplissant toute cette route encaissée entre les montagnes. Cet ordre de marche donnait un grand avantage à l'artillerie ennemie; la nôtre nous était complètement inutile.

(1) Cette fois, c'est le maréchal Ney qui encourait les reproches de Napoléon. Il lui faisait écrire : « C'est une faute d'être arrivé trop tard. C'en est une autre de n'avoir pas suivi l'esprit de vos premières instructions... Vous étiez destiné à couper et à poursuivre Castaños... sans vous arrêter deux jours, comme vous l'avez fait, en pure perte, à Soria. »

L'empereur, jugeant que l'infanterie perdrait beaucoup de monde à cette attaque, eut l'idée d'y employer de la cavalerie. Il fit avancer les chevau-légers de la garde. C'étaient, en général, des Polonais armés de lances. Ils étaient commandés par un jeune colonel, nommé M. de Montbrun. L'empereur leur montra cette position formidable et leur proposa de l'enlever au galop. Cette brave cavalerie accepta avec joie. La rapidité de la pente la contraignit de faire halte deux fois pour laisser souffler les chevaux. Enfin, elle se précipita sur l'artillerie ennemie et, malgré une grêle de mitraille et de balles, et contrairement à l'attente de tout le monde, elle enleva la batterie et se couvrit de gloire aux yeux de l'armée, qui la suivait à la course, mais de loin. L'armée espagnole était en déroute. Toute l'artillerie, pièces et caissons, les voitures de bagages, les caisses des régimens étaient en notre pouvoir. La cavalerie suivit le mouvement des chevau-légers polonais, en poursuivant et sabrant les fuyards. Tous ceux qui ne purent trouver un abri dans la montagne furent tués ou pris. Il y eut là une déroute indescriptible. Le soir, toute la cavalerie et le quartier-général couchèrent à Buytrago. L'obstacle était franchi. Désormais, rien ne pouvait plus nous arrêter jusqu'à Madrid.

L'attaque et l'enlèvement d'une position si forte, par de la cavalerie *seule*, est un des faits d'armes les plus extraordinaires que présente l'histoire militaire. Il honora beaucoup les braves chevau-légers polonais et celui qui les commandait. On disait alors que c'était le colonel de Montbrun qui avait proposé ce coup de main à l'empereur. Il fut fait général.

Le 1er décembre, nous bivouaquâmes, sans feux, sur la neige, en avant de Saint-Augustin, où était le quartier-général de l'empereur.

Le 2 décembre, de grand matin, nous fîmes toilette, comptant bien entrer à Madrid dans la journée. Nous nous mîmes en marche. Arrivés à Alcobendas, nous entendîmes le canon. L'empereur était en avant avec toute la garde en grande tenue. Le 2 décembre étant l'anniversaire du couronnement, nous crûmes que ces coups de canon étaient tirés en l'honneur de l'empereur et pour fêter son entrée à Madrid. Nous étions très éloignés de croire à une résistance quelconque de la capitale. Enfin, nous arrivâmes sur les hauteurs de Chamartin, où étaient l'empereur et toute la cavalerie. La ville était barricadée. Les cloches de toutes les églises sonnaient le tocsin à toutes volées. Les cris de la populace furieuse, maîtresse de la ville, se mêlaient aux détonations des canons qu'on tirait sur nos troupes. Tous ceux qui s'approchaient des faubourgs étaient reçus à coups de fusil. Il fallut s'arrêter.

L'armée éprouvait une véritable indignation de l'accueil qui lui était fait. Nous bivouaquâmes devant Madrid, toujours sans feux, faute de bois. L'empereur fit dresser pour lui une tente derrière le 8e régiment. Il paraissait de fort méchante humeur.

Attaque et prise de Madrid.

Dans la nuit du 2 au 3 décembre, on disposa l'infanterie de l'armée pour l'attaque de la ville, et l'on mit en batterie contre celle-ci soixante bouches à feu. Dès que le brouillard eut disparu, l'artillerie prépara l'attaque par un feu très vif. Tous les voltigeurs du corps d'armée furent chargés de l'attaque des portes de Madrid.

Cette ville n'avait point de fortifications, mais elle était entourée d'un mur que les défenseurs avaient crénelé. Les portes étaient couvertes par des ouvrages en terre, armés d'artillerie. En arrière, on avait pratiqué dans les rues des coupures, des barricades et organisé défensivement les principaux édifices. Des habitans fanatisés se préparaient à défendre leurs maisons une à une. Les troupes régulières occupaient le Retiro et la caserne des gardes-du-corps, située en face de Chamartin. Cette caserne était très solidement bâtie, ses croisées étaient garnies de fortes grilles en fer, elle avait été crénelée et était solidement occupée. Cette caserne fut attaquée, sans succès, par un bataillon de voltigeurs, placé sous les ordres du général Maison, et ce général fut, après être resté vingt heures au feu, assez sérieusement blessé.

Mon bataillon avait été désigné pour l'attaque du Retiro. L'artillerie avait fait une brèche dans le mur d'enceinte, nous pénétrâmes dans le parc et parvînmes à nous rendre maîtres d'un grand bâtiment, situé au centre des jardins, que l'on appelait *la China*, c'était une manufacture royale de porcelaines. Nous nous y établîmes solidement. Maîtres du Retiro, nous dominions toute la ville, et, de cette position, notre artillerie aurait pu la détruire; mais l'empereur voulait ménager la capitale de son frère.

Il avait fait sommer Madrid à notre arrivée, et une seconde fois quand il se vit maître des portes. La populace était complètement maîtresse de la ville et y commettait tous les excès possibles. Elle avait massacré plusieurs des autorités, les autres ne voulaient pas parler de capitulation et en accepter la responsabilité.

Le 4 décembre, enfin, dès le matin, une députation, composée de notables et de quelques-unes des autorités, se présenta, précédée d'un parlementaire, et fut admise chez l'empereur. Ces délégués furent assez mal reçus. On accorda un délai de vingt-quatre heures

pour que les habitans se rendissent à discrétion, sous peine d'être tous passés par les armes.

Le 5 décembre, toute la population de Madrid ayant affirmé sa soumission, l'armée pénétra dans la ville. Nous entrâmes par la porte de Foncaral.

On ne peut se faire une idée du désordre et de la confusion qui régnaient dans Madrid. Les principales rues étaient coupées par des barricades armées de canons; les petites étaient fermées par des palissades. Toutes les rues étaient dépavées et les pierres avaient été montées sur les appuis des fenêtres, sur les balcons et sur les toits pour être précipitées sur nos têtes si nous avions enlevé la ville de vive force. Les couvens étaient fortifiés et ressemblaient à des citadelles. Ils regorgeaient d'armes et de munitions; on rencontrait, dans tous, des ateliers de fabrication de cartouches, où le travail cessait à peine. Nous fûmes pendant deux jours bivouaqués sur la place d'El Sol. Pendant ce temps, on procédait au désarmement général de la population. Mon bataillon fut ensuite caserné, en partie, dans le superbe couvent de l'Atocha. Toutes les armes trouvées chez les habitans étaient transportées au Retiro que l'on se hâtait de fortifier. Nous restâmes vingt jours à Madrid et je ne cessai pas d'habiter le Retiro.

Dans l'après-midi de l'un des premiers jours qui suivirent notre arrivée, j'étais dans ma chambre à écrire quand le sergent de garde à la police vint me dire que l'empereur venait d'arriver, à cheval, tout seul, qu'il était dans la cour et demandait le commandant du poste. Je descendis. L'empereur avait mis pied à terre. Il me dit, dès que je fus près de lui :

« Ah! vous voilà ! Eh bien, tâchez de trouver des cordes et faites-moi faire des piquets. Ancien adjudant-major, vous devez savoir tracer un ouvrage de campagne. — Oui, sire. » Je fis descendre quelques hommes et l'on trouva ce qu'il fallait. Après quoi nous nous mîmes à tracer, sous la direction de l'empereur, les redoutes et les retranchemens qui devaient couvrir le Retiro du côté de la ville. Nous étions très avancés quand arrivèrent l'état-major et la suite ordinaire de l'empereur; le travail, commencé et préparé, des retranchemens à élever leur fut remis pour en poursuivre l'exécution.

Le 21 décembre, la division partit de nuit, et fut bivouaquer, avec la garde impériale, près du village de Las-Rosas. On disait que l'empereur avait appris que les Anglais, qui, depuis la convention de Cintra, occupaient Lisbonne, avaient reçu des renforts importans; que d'autres débarquemens avaient eu lieu à l'embouchure du Mondégo et à la Corogne; que ces détachemens réunis

avaient formé une armée anglaise de plus de 30,000 hommes, servant de réserve aux insurrections portugaise et espagnole; qu'elle avait rallié les troupes battues et s'avançait avec elles en Espagne.

L'empereur espérait surprendre cette armée, la couper de la mer, et lui infliger un désastre.

Telle était la cause de ce départ subit et secret, qui, naturellement, s'appliquait encore à d'autres corps d'armée.

Le 22 décembre, nous passâmes auprès du fameux couvent de San-Lorenzo, appelé ordinairement l'Escurial, nous dirigeant vers la chaîne du Guadarrama. Les deux autres divisions du 1er corps étaient restées à Madrid.

Vers midi, nous arrivâmes au village de Guadarrama, il faisait un temps affreux. Ce qui tombait, sous forme de pluie dans la plaine, était de la neige dans la montagne. Un vent du nord, très violent, nous chassait cette neige au visage. Un véritable ouragan de neige s'était abattu sur cette montagne et rendait le passage très difficile, et même, disaient les guides, dangereux. La division et l'infanterie de la garde s'étaient arrêtées auprès du village de Guadarrama, qui est au pied de la montagne. L'empereur arriva avec la cavalerie de la garde. On lui rendit compte que l'avant-garde avait été contrainte par la tourmente de rétrograder. L'empereur, qui attachait un grand prix à couper les Anglais, s'écria aussitôt : « Quoi! un peu de vent vous étonne! que l'on me suive. » Mettant immédiatement pied à terre, il se mit à la tête de la colonne. Toute la cavalerie suivit à pied, dans une neige épaisse, l'empereur, qui s'appuyait sur le bras du général Savary. L'infanterie venait ensuite.

La montagne fut ainsi franchie avec une peine infinie. Nous bivouaquâmes auprès du couvent de San-Raphaële autour de mauvais feux, mouillés jusqu'aux os et harassés de fatigue. La cavalerie passa la nuit sur la neige sans débrider.

Nous marchâmes ensuite aussi rapidement que le permettait l'état des chemins, qui étaient détestables. Les mauvais chemins et les marches forcées avaient mis les deux tiers des hommes et toute l'artillerie fort en arrière. La saison n'était pas favorable pour cette vive poursuite. Il fallut s'arrêter, pour attendre les éclopés et les retardataires. Nous étions à la Secca, dont les habitans n'avaient pas pris la fuite, nous y fûmes assez bien traités.

Le 27, marchant sur Benavente, nous passâmes le Duero à Tordesillas. Le 31 décembre, à Castrogonzalès, notre avant-garde atteignit l'arrière-garde des Anglais, que nous suivions depuis plusieurs jours et qui se dirigeaient vers la Corogne, dans l'espoir de s'y rembarquer. Cinq cents chasseurs à cheval de la garde

impériale, qui avaient passé l'Elza à la nage, furent surpris par 3,000 hommes de cavalerie anglaise. Ils durent revenir par le même chemin après avoir été assez maltraités. Leur colonel, M. Lefebvre-Desnouettes, fut fait prisonnier, par les Anglais, dans cette échauffourée.

Le 1er janvier 1809, nous passâmes la rivière l'Elza. Les Anglais, pour retarder notre poursuite, avaient fait sauter le pont. Deux échelles furent placées le pied dans l'eau, de façon à se croiser au milieu de l'espace vide. Les hommes descendaient par l'une et remontaient par l'autre, les berges étant très escarpées. Ce passage étrange s'opérait par une nuit très noire, dans le fracas d'un torrent extrêmement rapide, gonflé par des pluies continuelles. Le temps était toujours détestable. De grands feux, élevés sur les deux rives, éclairaient tant bien que mal ce passage de rivière, qui était véritablement imposant, par la bonne volonté qu'y mettaient les troupes, le danger qu'il présentait, l'ordre et les précautions qu'il exigeait, enfin par le motif de toute cette ardeur, qui était d'atteindre l'ennemi.

Nous approchions de Benavente. A deux lieues de cette ville, il fallut passer la rivière l'Orbega, dans l'eau jusqu'aux aisselles, par un froid très vif. Cette eau de neiges fondues était glacée. Nous passâmes ensuite la nuit, tout mouillés, près du village d'Alÿa, n'ayant pour nous chauffer que des branches de saules toutes vertes qui ne brûlaient pas.

Le 2, nous continuions la poursuite. Le 3 janvier, on nous faisait brusquement revenir sur nos pas, dans la direction de Valladolid, où était le quartier-général de l'empereur. C'est qu'il avait reçu, par divers courriers, des nouvelles importantes.

Les Anglais avaient espéré surprendre, à Burgos, le 24 décembre, le corps du maréchal Soult, qu'ils savaient isolé. C'était un appât que leur avait tendu l'empereur et auquel ils avaient mordu. Mais ils avaient appris, vingt-quatre heures trop tôt, l'approche de l'empereur avec les corps du maréchal Ney et la garde. Les Anglais s'étaient arrêtés tout court, le 24, à Carrion, et ils avaient commencé le lendemain, vers la Corogne, une retraite que leurs habitudes et la nature du pays ne leur permettaient que d'effectuer très lentement.

L'empereur, qui avait d'abord espéré les surprendre devant Burgos, avait dirigé sa marche de façon à donner dans leur flanc gauche, et pour cela il s'était avancé jusqu'à Astorga. Mais, le 2 janvier, il avait reçu, dans cette ville, un courrier de France dont les dépêches allaient le forcer à lâcher prise avec un grand regret. On lui annonçait que l'Autriche ne dissimulait plus ses

armemens, que la Russie s'y montrait indifférente, et qu'il fallait s'attendre à la guerre, sur le Danube, pour les premiers jours du printemps.

L'empereur remit alors au maréchal Soult, aidé du maréchal Ney, la poursuite des Anglais, qu'il croyait perdus, et revint de sa personne à Valladolid pour diriger de là les préparatifs de la guerre d'Autriche. Il conserva auprès de lui la garde pour l'acheminer vers la France. L'empereur ne tarda pas à partir lui-même, il arriva à Paris le 22 janvier.

Pour nous, nous étions destinés à rester en Espagne.

Nous apprîmes, longtemps après, que l'empereur avait commencé, contre l'Autriche, une nouvelle campagne qui fut terminée par la victoire de Wagram et amena, comme conséquence bizarre, le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche.

On sait que le maréchal Soult laissa échapper les Anglais. Cependant l'empereur avait augmenté son corps de celui de Junot et avait mis à sa disposition le corps du maréchal Ney. Soult poursuivait ainsi 20,000 Anglais, déjà dans le plus grand désordre, avec 30,000 Français excellens. L'armée de sir John Moore courait les plus grands dangers, puisqu'elle arriva à la Corogne plusieurs jours avant la flotte qui devait la recueillir. Le maréchal Soult avait perdu trois jours à Lugo, quatre jours devant la Corogne, sans oser attaquer les Anglais. Ils s'échappèrent.

Napoléon avait décidé, avant de quitter Valladolid, que la division Dessoles retournerait à Madrid et que la division Lapisse (celle du commandant Vigo-Roussillon) demeurerait, séparée du 1er corps, dans la Vieille-Castille. Elle fut bientôt envoyée dans la haute vallée du Tage pour couvrir Madrid vers l'ouest. Elle s'avança jusqu'à Castello-Branco et y guerroya jusqu'au mois de juin, mais le défaut d'espace nous oblige à passer sur les chapitres du journal de guerre, intitulés : *Prise d'Alcantara*, etc., pour arriver à un épisode des plus importans de la guerre d'Espagne, la bataille de Talavera.

Le roi Joseph était à Madrid. Napoléon lui avait donné, en partant, pour chef d'état-major général, ou plutôt pour mentor militaire, le maréchal Jourdan.

La division Lapisse avait rallié le 1er corps, toujours commandé par le maréchal Victor.

Le général Sébastiani avait remplacé le maréchal Lefebvre dans le commandement du 4e corps, qui se trouvait à Tolède.

Le maréchal Soult marchait de Vigo sur Oporto.

Le général Moore, tué à la Corogne, avait été remplacé dans le commandement des troupes anglaises, en Portugal, par sir Arthur Wellesley (depuis lord Wellington). Ce nouveau général avait organisé une armée anglo-portugaise, rallié les armées espagnoles, et remontait la vallée du Tage.

FRAGMENT DU JOURNAL DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

Nous étions arrêtés, depuis plus d'un mois, à Almaraz, sur les bords du Tage, quand, dans la nuit du 20 juin 1809, le pont de bateaux, qui avait été plusieurs fois fait et défait, fut définitivement replié. Au jour, les troupes espagnoles de don Gregorio de la Cuesta, qui nous guettaient probablement, parurent sur la rive gauche et tiraillèrent avec notre arrière-garde, sans effet. Le 21 juin, nous devions passer le Tietar, mais il y eut contre-ordre. Nous marchâmes sur Oropeza en bivouaquant tous les jours.

Le corps d'armée mourait de faim. La farine ne manquait pas, mais bien le temps de faire du pain.

Dans ce pays, il n'existe de fours que dans les maisons principales. Les soldats venaient faire leur pain et le cuire dans ces maisons, souvent habitées par les officiers ; mais cela ne suffisait pas toujours, et comme les généraux ne permettaient pas ce travail et ce bruit dans les maisons qui leur avaient été réservées, cette interdiction provoquait chez des hommes affamés beaucoup de plaintes et de mécontentement.

Il faisait déjà très chaud et l'on marchait toute la journée. On ne peut comprendre que, sans nécessité, un général fasse marcher ses troupes en Espagne, à midi, par des chaleurs mortelles, alors que nous nous arrêtions pendant la nuit. Aussi, les chemins étaient semés des cadavres de nos malades et de nos blessés, que nous traînions à notre suite, entassés dans des charrettes, et que la chaleur, la faim et la soif tuaient bien plus souvent que leur maladie.

Et l'empereur s'étonnait de voir ses armées, formées, disait-il, des meilleurs soldats du monde, fondre si rapidement en Espagne!

Il fallut séjourner le 25 à Oropeza pour faire reposer les hommes. Le 26, nous bivouaquâmes en avant de Talavera de la Reyna.

Le 28 juin, nous traversâmes la ville, située sur le Tage, à une lieue environ au-dessous de son confluent avec l'Alberche. La ville est tout entière sur la rive droite du Tage.

Nous traversâmes ensuite la rivière l'Alberche et nous prîmes position dans l'angle formé par cette rivière et le fleuve. Le sol était couvert de taillis très épais, et nos soldats y construisirent des huttes de feuillage.

Que l'on s'imagine douze régimens, de trois bataillons chacun, campant en colonnes, par régiment, la droite à la rivière et la gauche à la grand'route et si serrés que l'on ne savait où placer les cuisines. C'est ainsi que nous fûmes campés à Cazalegas pendant plus de trois semaines.

Le roi Joseph vint, de Madrid, au camp pour passer le 1er corps en revue. Les troupes anglaises et anglo-portugaises, les armées espagnoles de Gregorio de la Cuesta et de Venegas semblaient s'être donné rendez-vous à Madrid.

Le 22 juillet, l'avant-garde des ennemis, composée d'Anglais et d'Espagnols, se présenta devant Talavera.

La 1re division, qui avait pris position en avant de cette ville, fut canonnée toute la journée. Elle fut chassée de sa position sans que l'on envoyât à son soutien, afin de protéger sa retraite, une portion quelconque du corps d'armée, qui était campé à une lieue en arrière. Talavera fut occupé par l'ennemi.

L'armée anglaise, venant de Placensia, sous les ordres de sir Wellesley, s'était réunie à l'armée espagnole de la Cuesta, arrivant de l'Estramadure par le pont d'Almaraz. Elles présentaient ensemble environ 60,000 hommes dont 26,000 Anglais ou Anglo-Portugais. Le maréchal Victor n'avait encore que 22,000 hommes.

Le 23 juillet, les deux armées passèrent la journée en présence L'on se canonna de part et d'autre sans s'engager.

Le 24, dans la nuit, le 1er corps se mit en retraite. Nous pas sâmes par Santa-Ollala, où nous eûmes une échauffourée avec la cavalerie de l'avant-garde ennemie.

Nous fûmes bivouaquer à Torrijos. Le lendemain, nous reculâmes encore, attendant des renforts et fûmes prendre position sur la rive gauche d'un torrent, qui descend du Guadarrama et qui porte son nom.

Nous occupâmes le pont de Cauvin.

Dans la nuit arrivèrent au camp : le 4e corps, venant de Tolède, la division Dessoles, réserve du roi Joseph, le roi lui-même, le maréchal Jourdan et la garde du roi, venant de Madrid.

Après l'arrivée de ces renforts, nous reprîmes l'offensive. Le 26, nous manœuvrâmes toute la journée, comme si l'ennemi était en vue, marchant en colonnes par divisions en masses, gardant entre elles leurs distances de déploiement. Nous n'aperçûmes pas l'ennemi et bivouaquâmes à Santa-Ollala.

Le lendemain 27, l'armée continua son mouvement en avant, marchant dans le même ordre que la veille. L'infanterie souffrait beaucoup de cette formation inutile, en colonnes serrées, pendant la plus grande chaleur du jour.

En arrivant à hauteur de notre ancien camp de Cazalegas, nous vîmes l'ennemi embusqué faire feu sur notre avant-garde. Nous étions encore à plus d'une lieue des positions de l'ennemi quand le maréchal Victor imagina de lancer toutes ses colonnes en ordonnant de faire battre la charge par tous les tambours. J'en fus indigné et trouvai un prétexte pour faire cesser bientôt, par mes tambours, ce bruit inutile.

Nous arrivâmes, toujours en masses, au bord de la rivière l'Alberche. Le 16e régiment d'infanterie légère, marchant en tête de la division, reçut, en entrant dans l'eau, le feu d'un corps d'infanterie anglaise, caché dans un bois que l'on n'avait pas fait reconnaître. Ce feu inattendu, qui porta principalement sur le 16e léger, n'arrêta pas ce brave régiment. Il franchit la rivière, joignit les Anglais à la baïonnette et leur tua beaucoup de monde. Ce premier engagement, ayant révélé au maréchal la présence et les positions des ennemis, détermina les mouvemens du 1er corps.

Après avoir passé l'Alberche à notre tour, nous suivîmes l'ennemi jusqu'à hauteur de Talavera, marchant en colonnes et en masses quel que fût le terrain. Notre artillerie canonna les Anglais jusqu'à la nuit close.

Les deux armées étaient très voisines l'une de l'autre, et nos généraux, qui n'étaient pas très habiles, avaient disposé leurs troupes de la façon la plus dangereuse en cas d'une attaque de nuit. L'artillerie était pêle-mêle avec les bataillons, toujours en masse.

Pendant la nuit, la 1re division attaqua un mamelon assez élevé auquel les Anglais appuyaient leur gauche. Elle l'enleva, mais cette division, n'étant pas soutenue à temps, ne put s'y maintenir; elle fut obligée de rétrograder et de venir prendre position un peu en arrière. Il faisait chaud, les deux armées bivouaquaient sans feu, à portée de fusil l'une de l'autre. Vers minuit, j'envoyai une grand'-garde, commandée par un officier, pour couvrir la tête du régiment. La lune n'était pas encore levée, et le général Lapisse affirmait que l'ennemi s'était retiré; il soutenait même que c'était le quartier-général du roi qui occupait Talavera. Pendant que nous discourions ainsi, l'officier commandant la grand'garde avait détaché en avant un petit poste qui, ne voyant pas les Anglais, avait été, dans l'obscurité, placer sa sentinelle avancée au milieu d'eux. Bientôt des coups de fusil répondirent au premier *Qui vive?* Nos postes ripostèrent. L'armée anglaise, qui se crut attaquée, fit feu de toutes parts. Les coups de canon se succédaient rapidement. Comme nous étions cachés dans l'ombre, il y eut plus de bruit que de mal. Ce tapage cessa au bout d'un moment; cependant nous

avions eu plusieurs hommes tués ou blessés étant couchés et endormis.

Peu après, la lune se leva derrière nous. Nous découvrions parfaitement l'armée anglaise, tandis qu'elle ne nous voyait pas, c'était une circonstance très favorable pour recommencer l'attaque du mamelon et l'occuper définitivement. Personne n'y songea au quartier-général du roi Joseph, qui était fort en arrière, à notre ancien camp de Cazalegas. Cependant, depuis l'arrivée du 4e corps, de la garde et de la réserve, nous devions être au moins 45,000 hommes. La nuit s'acheva sans autres incidens.

Bataille de Talavera.

Talavera est l'une des batailles les plus célèbres qui aient été livrées en Espagne. Différée de quelques jours, elle pouvait avoir des résultats immenses. Livrée, comme elle le fut, le 28 juillet, elle devait être une victoire. Elle n'a été, par la faute de ceux qui l'ont conduite, qu'une inutile effusion de sang. A cette époque, on admettait sans difficultés que les praticiens les plus renommés dans l'art de la guerre se trouvaient dans les armées françaises. Le temps, et surtout une longue suite de succès, devaient avoir donné à nos généraux une habitude du métier, un aplomb qui, aux yeux d'une foule admiratrice, les faisaient paraître infaillibles. On pouvait croire que Napoléon avait fait école. Mais les généraux de réputation eux-mêmes font des fautes; souvent la victoire les efface... elles deviennent apparentes dès que le succès ne les couvre plus.

Élevé au milieu des combats, sans prétentions, mais ayant une longue expérience de la guerre, je me permettrai de noter les fautes commises à cette journée, afin de ne pas y tomber moi-même, si j'ai jamais à exercer un commandement important. J'ai été acteur dans cette bataille, je l'ai souvent étudiée depuis; j'ai revu le terrain, je le connais. Je vais essayer de le décrire d'abord, ainsi que le dispositif des troupes.

A la droite de l'armée combinée d'Angleterre et d'Espagne était le corps espagnol, commandé par de la Cuesta. Il s'appuyait au Tage et à la ville de Talavera. Le centre de ce corps couvrait la ville. Une redoute avait été construite sur la route de Tolède. En avant du centre des Espagnols, un bois avait été abattu, et les arbres, disposés en abatis serrés, couvraient leur ligne. Du centre à leur gauche, un aqueduc, qui suit la route de Talavera à la montagne, formait un long retranchement, dissimulé presque partout

par une forêt d'oliviers. L'aile gauche s'appuyait à un petit mamelon portant une ferme isolée et dominant une assez vaste plaine. La cavalerie espagnole était derrière cette aile. A cette même ferme commençait la ligne anglaise. Elle avait été organisée avec le plus grand soin, au point de vue d'une défense énergique. Cette ligne de défense suivait les sinuosités du chemin qui conduit de Talavera aux montagnes, et qui est bordé d'un ruisseau. Elle s'élevait, avec ce chemin, par une série de mamelons, jusqu'aux montagnes, sur lesquelles on avait assis des retranchemens et des batteries. Le centre et la gauche des Anglais traversaient la plaine à découvert. Ils y avaient formé plusieurs lignes. Sur leur front, et à 100 toises environ en avant, se trouvait un ravin très profond et difficile à franchir. Leur gauche occupait un grand mamelon, qui était le point le plus élevé du champ de bataille. Au-delà de ce mamelon s'ouvrait, presque perpendiculairement à la ligne anglaise, une vallée qui va aboutir au Tage. C'était le seul défaut de cette position militaire. Dans cette vallée, lit desséché d'un gros ruisseau, était placée la cavalerie anglaise, qui formait leur extrême gauche. Quelques corps portugais occupaient encore la montagne au-delà. On estimait l'effectif des Anglais et Espagnols réunis à 65,000 hommes; celui des Français, à 45,000 soldats excellens.

La ligne des Français était irrégulière. A leur droite, et en face du mamelon qu'elle n'avait pu conserver la veille, après l'avoir enlevé, était la 1re division du 1er corps (Ruffin), rangée en colonnes.

La 3e division (Vilatte), en arrière d'elle, formait la réserve du maréchal Victor. La cavalerie était à notre extrême droite, au débouché de la vallée qu'occupait la cavalerie anglaise.

La 2e division, dont nous faisions partie, et qui était sous les ordres du général Lapisse, était à gauche des deux autres, en face le centre des Anglais et très près d'eux. Un énorme ravin, étroit et profond, était devant nous. C'était ainsi que les trois divisions du 1er corps avaient passé la nuit.

Le 4e corps, la garde et la réserve du roi Joseph étaient encore à une lieue, derrière la rivière de l'Alberche. Le maréchal Victor voulait attaquer sur-le-champ. Le maréchal Jourdan était d'avis de ne pas le faire et d'attendre l'arrivée du maréchal Soult, avec trois corps d'armée, sur les derrières des Anglais. Les deux maréchaux se contrariaient en toutes choses. Le roi, commandant en chef, était indécis. Enfin, le combat ayant été résolu, les généraux ne pouvaient s'entendre sur la manière d'attaquer. L'armée, qui sentait ces hésitations, n'avait aucune confiance en eux.

Le jour allait paraître. Les commandans des régimens pressaient le général Lapisse de donner l'ordre de déployer leurs corps, afin

que ceux-ci eussent moins à souffrir du feu de l'artillerie. Le général finit par s'y décider, mais il le fit gauchement et il mit un temps infini à trouver l'espace nécessaire pour ces déploiemens. Le jour était venu et tout était encore tranquille, quand une colonne anglaise se forma en face de nous et se porta en avant, semblant se diriger vers notre artillerie. Celle-ci, composée de douze pièces de canon, était en batterie en avant de notre front, sur le terrain où la division avait passé la nuit. L'artillerie laissa approcher les Anglais jusque sur le bord du ravin et ouvrit sur eux un feu très vif à mitraille, qui les contraignit de rétrograder en désordre. Ce fut le signal du combat.

A la droite de notre ligne, le 9e d'infanterie légère, appartenant à la 1re division (1), était à demi-portée de fusil des Anglais, sous le mamelon qu'il avait emporté dans la soirée de la veille et qu'il n'avait pu conserver. Il gravit de nouveau ce mamelon, y parvint et prit même, sur son sommet, deux pièces de canon; mais les Anglais dirigèrent sur lui une de leurs réserves. Il fut mal soutenu par le 24e et le 96e régiment, appartenant à la même division. Ces trois corps avaient déjà subi, la veille, des pertes sérieuses; ils étaient fort affaiblis. Le ravin ne permettait pas à la 2e division de venir à leur aide. Wellesley le remarqua. Le centre des Anglais, qui avait recueilli la colonne repoussée par notre artillerie au début de l'action, se porta en avant, prit en flanc la 1re division, la chargea à la baïonnette, et cette division fut obligée de rétrograder. Le général Ruffin l'avait mal dirigée, il ne s'était pas conduit lui-même au gré de l'armée. Jusque-là, nous n'avions été engagés que successivement et par attaques successives, décousues, faites au hasard.

Cependant la bataille était engagée, on ne pouvait plus la différer, et le 4e corps ne paraissait pas. Il était encore bien loin; heureusement les Anglais, qui avaient adopté la défensive, n'étaient pas entreprenans. Ils ne surent pas profiter, à ce moment, de la supériorité numérique de leur armée et du désordre de nos attaques, dans lesquelles on engageait nos divisions l'une après l'autre, comme nos corps d'armée. Si les ennemis s'étaient portés en avant, par leur aile droite, qui n'avait que quelques tirailleurs devant elle, le 1er corps se serait trouvé dans une situation critique.

Le général Wellesley, qui connaissait l'ardeur des troupes françaises, avait bien prévu qu'elles viendraient l'attaquer et s'était habilement préparé à les recevoir en fortifiant sa position. Il en fut ainsi malheureusement!

(1) La 1re division était l'ancienne division Dupont, de Friedland, à laquelle on n'avait enlevé que le 32e.

Dans quel gouffre les Anglais seraient tombés si nous avions eu la sagesse de conserver la défensive! Le corps du maréchal Mortier, qui était à Villa-Castin, pouvait être avec nous le 28. Ceux de Soult et de Ney, qui étaient dans la Vieille-Castille, devaient déboucher, le 30 ou le 31 juillet, à Plasencia, c'est-à-dire sur la ligne de retraite de l'armée anglaise, et nous livrions bataille le 28 (1)!

Notre division demeurait en bataille derrière notre artillerie, souffrant beaucoup du feu de l'artillerie anglaise, que la nôtre attirait, parce que les coups qui manquaient nos pièces tombaient tous dans nos rangs. Les feux d'infanterie avaient cessé. Les Anglais manœuvraient, ils reformaient leurs lignes et renforçaient leur gauche. Ayant reconnu l'importance du mamelon deux fois attaqué par la 1re division, ils y envoyaient quatre autres pièces de canon.

L'on resta ainsi de part et d'autre, se canonnant, sans agir autrement, jusqu'à trois heures de l'après-midi. A cette heure, le 4e corps arriva enfin. Il était commandé par le général Horace Sébastiani. Il déboucha à travers les vignes, qu'il avait dû traverser péniblement, et se forma dans la plaine, sa droite à notre gauche, vis-à-vis l'aile droite des Anglais. Il n'envoya que la division allemande Leval, en tirailleurs, sur le terrain qui séparait sa gauche du Tage, en face de l'armée espagnole.

Aussitôt que la tête du 4e corps déboucha des vignes, elle eut à supporter le feu de l'artillerie anglaise; mais, quoique battu de front et de flanc, le 4e corps se forma et prit son ordre de bataille. Ce fut le signal d'une nouvelle attaque, qui eût dû être générale, mais qui ne fut faite que par corps, successivement; et encore ces attaques furent-elles, en majorité, mal conduites.

La 1re division, trouvant les Anglais en force au mamelon, avait abandonné son point d'attaque du matin; elle le tournait, en gravissant la montagne que les Anglais lui disputaient. Elle avançait lentement, mais se maintint au-dessus du vallon.

La 3e division resta immobile, en colonnes, vis-à-vis le vallon où se trouvait la cavalerie anglaise.

Notre division, un bataillon de grenadiers et le 4e corps exécu-

(1) On croyait cela à Talavera! On ignorait qu'un ordre fatal daté de Schœnbrunn, donné par Napoléon, trop loin des événemens, avait confié au maréchal Soult, comme le plus ancien, le commandement des trois corps Il avait rappelé Mortier, de Villa-Castin à Salamanque; il était au plus mal avec le maréchal Ney, qui ne voulait plus servir avec lui, et après avoir annoncé qu'il arriverait le 30 à Plasencia, il venait d'écrire qu'il ne pourrait y être que le 3 août. Pendant ce temps, Venégas menaçait Madrid. Ce retard du maréchal Soult décida Jourdan et le roi Joseph à livrer la bataille de Talavera, que le maréchal Victor demandait à grands cris.

tèrent une attaque centrale et marchèrent vers le centre et la droite des Anglais.

Le bataillon de grenadiers, conduit par un officier qui n'avait servi que dans l'état-major du maréchal Victor et qui manquait de l'habitude des troupes, fut maltraité et repoussé.

Le 4e corps traversait, en colonnes serrées, une forêt d'oliviers qui lui masquait les ennemis. C'est dans cet ordre qu'il aborda leurs retranchemens et la ferme barricadée à laquelle les Anglais appuyaient leur droite. Ce corps fut reçu par un feu terrible. Il éprouva beaucoup de mal et, par sa formation même, en fit très peu à l'ennemi. Enfin, après une demi-heure du feu le plus violent, le 4e corps recula.

Pendant que cela se passait à sa gauche, la division Lapisse franchissait le ravin qui la séparait de l'ennemi. Elle marchait, par brigades, sur deux lignes. La première, composée des 16e léger et 45e de ligne, la seconde des 8e et 54e régimens. Aussitôt que la première ligne eut franchi le ravin, elle reçut un feu roulant d'infanterie et d'artillerie qui y causa quelque désordre. Le général Lapisse, sans donner le temps aux officiers supérieurs de reformer leurs troupes, que le passage du ravin avait mises un peu en confusion, fit sortir six compagnies de voltigeurs et, se mettant à leur tête, les mena à la charge. Ces six compagnies furent écrasées avant d'avoir pu atteindre les Anglais, et leurs débris furent rejetés sur leurs bataillons, dont elles masquèrent le feu. L'ennemi profita du moment pour charger cette brigade, qui repassa le ravin en désordre, et entraîna avec elle le 3e bataillon du 8e placé à ma gauche. Son chef, le commandant Develle, fut tué, en cherchant à le rallier. Le général Lapisse avait aussi payé de sa vie son attaque mal préparée.

Le 8e et le 54e régiment, quoique isolés, continuaient d'avancer. Nous passâmes le ravin, avec tout l'ordre possible, et nous nous reformâmes de l'autre côté, sous le feu de l'artillerie anglaise. Une colonne d'infanterie se dirigea sur mon bataillon. Nous avions l'avantage d'être déployés. J'étais attentif pour profiter du moment où cette colonne voudrait se déployer à son tour. Le terrain étant en pente de notre côté, je la voyais de son premier rang au dernier, toutes les têtes se montrant en amphithéâtre. Je la laissai approcher tant qu'elle voulut; mes soldats avaient les armes apprêtées. J'avais défendu absolument que personne fît feu avant mon ordre, et j'avais prévenu que j'ordonnerais un feu de bataillon. Quand cette colonne fut à environ soixante pas, je vis son chef s'agiter beaucoup; il ne savait comment se tirer du mauvais pas dans lequel il s'était engagé. Il voulut retourner en arrière; je

l'avais prévu. Au moment où il commandait : demi-tour, je commandai, moi : « Feu de bataillon, joue, feu! » Aucun coup ne fut perdu. Tout ce corps, le 83e régiment d'infanterie anglaise, tomba. Peu d'hommes étaient blessés, tous les coups ayant porté à la tête ou à la poitrine. Après avoir ainsi écrasé ce corps, je profitai du vide qu'il laissait dans la ligne anglaise, pour exécuter un changement de front à gauche, l'aile droite en avant. Le premier bataillon du 8e et ce qui s'était rallié du 3e bataillon imitèrent mon mouvement. Je marchai aussitôt, en bataille, contre quatre bataillons de la garde royale anglaise et de la légion hanovrienne, qui avaient poursuivi notre première brigade et étaient aux prises avec le 54e, soutenant notre artillerie. Comme, par suite de la forme du terrain, ces troupes ne pouvaient me voir, et comme j'allais très vite, j'avais l'espoir de les prendre par derrière, en exécutant une charge à la baïonnette, qui aurait certainement réussi, tant nos soldats étaient animés et résolus ; mais un maudit ravin (affluent du grand), que je n'avais pu voir, parce que, quoique très profond, il était rempli d'herbes et de broussailles, m'arrêta quelques instans pour le franchir. Les Anglais, qui m'avaient vu arriver sur leur flanc, prêt à leur couper la retraite, mirent à profit ce petit retard pour se retirer. Ne pouvant être en ligne à temps pour m'y opposer, je me plaçai de manière à leur faire le plus de mal possible. Ce corps anglais faisait sa retraite en bon ordre, mais le 54e, nous ayant aperçus, le chargea. L'artillerie le mitrailla. Il fallait encore qu'il défilât sous le feu du 8e, qui l'attendait à petite portée, sa situation était fort critique. Nous ouvrîmes sur lui un feu de deux rangs très meurtrier. Ce qui ne tomba pas se sauva en désordre (1).

Si l'on avait saisi cet instant, la victoire eût été fixée. La 3e division n'avait qu'à se porter en avant, à s'emparer du mamelon. Dix pièces de canon, abandonnées par l'ennemi, étaient en notre pouvoir. Nous venions de faire, dans la ligne anglaise, un vide considérable, qui ne pouvait être comblé qu'en rappelant des troupes des autres parties du champ de bataille. C'était le moment d'exécuter une attaque générale, qui aurait certainement réussi. Le maréchal Victor voulait la tenter, le maréchal Jourdan fut d'un avis contraire.

La 3e division resta sur le terrain qu'elle occupait, à peu près

(1) On lit, en effet, sur les états de services du colonel Vigo-Roussillon, à la colonne intitulée : *Actions d'éclat :* « A la bataille de Talavera, le 28 juillet 1809, à la tête du 8e de ligne, qu'il commandait, il passa sur le ventre du 83e régiment d'infanterie anglaise, qui lui était opposé ; puis, par un changement de front, il prit en flanc la garde royale anglaise et la mit en déroute, au moment où elle allait s'emparer de l'artillerie de la 2e division du 1er corps. »

hors des atteintes de l'ennemi. Celui-ci exécuta sur elle une grande charge de cavalerie, qui fut critiquée par nos généraux, mais qui, je pense, avait pour but précisément de distraire cette division et de l'empêcher de profiter de ce moment critique pour entrer en action. Les Anglais l'avaient craint, à juste titre, et ils obtinrent, par cette diversion, le temps de réparer les désordres de leur ligne de bataille. Ils le payèrent assez cher. Cette cavalerie, repoussée par l'infanterie de la 3e division, fut à ce moment prise en flanc et en queue par toute la cavalerie française. Elle fut fort maltraitée. Le 23e régiment de dragons anglais fut pris presque tout entier.

Après cette charge, et pendant que nous étions encore aux prises avec le centre de l'ennemi, toute notre cavalerie vint nous remplacer sur le terrain que nous avions occupé au début de l'action. Elle était en colonnes par escadrons, la tête des chevaux sur le bord de ce ravin, que nous avions franchi, à pied, avec beaucoup de difficultés. Condamnée à l'immobilité, cette cavalerie souffrit beaucoup du feu de l'artillerie anglaise, sans avoir à mettre le sabre à la main. Autre faute! jamais cette arme ne fut plus mal employée. Si l'on avait voulu s'en servir, sa place était dans le vallon où se trouvait déjà la cavalerie anglaise; si on ne le voulait pas, pourquoi la maintenir longtemps, sous un feu meurtrier, au bord d'un ravin qu'elle ne pouvait franchir, et où elle était absolument inutile.

La plus grande partie des corps de l'armée française, qui avaient chargé les Anglais, avaient été repoussés, mais l'armée avait conservé toutes les positions qu'elle occupait au commencement de la bataille. Les Anglais avaient fait des pertes énormes et ils avaient engagé toutes leurs troupes, tandis que, de notre côté, la cavalerie et la 3e division du 1er corps, la cavalerie et une brigade d'infanterie du 4e corps, la division Dessoles et la garde du roi Joseph n'avaient pas été au feu. On était donc en droit d'espérer qu'une attaque générale, poussée à fond, culbuterait définitivement les Anglais. Ne pas la tenter était perdre tous les fruits des efforts déjà faits. Le maréchal Victor, qui avait été peut-être trop entreprenant d'abord, proposait au roi de recommencer la lutte le lendemain. Il insista beaucoup, pendant toute la soirée; mais le roi, sous l'influence du maréchal Jourdan, décida la retraite.

La veille de la bataille de Talavera, mon bataillon comptait encore 25 officiers et 480 hommes de troupe. Je perdis, à cette affaire, 14 officiers et 192 sous-officiers ou soldats (tués ou blessés). Moi-même j'avais reçu, à la fin du combat, une balle à la cheville du pied gauche. Ma botte, qui était extrêmement forte, et qui faisait à cet endroit des plis très épais, avait atténué le coup, qui m'aurait certainement brisé les os en faisant plaie, mais j'avais reçu une telle contusion que je ne pouvais demeurer à cheval. Je

dus quitter le champ de bataille, pour aller me faire panser à une ambulance établie à notre ancien camp de Cazalegas.

Le roi ayant décidé que l'on ne renouvellerait pas le combat, tout ce qu'avait pu obtenir le maréchal Victor avait été de passer la nuit sur le champ de bataille. Les ennemis nous y laissèrent fort tranquilles.

La timidité du roi et l'irrésolution du maréchal Jourdan avaient sauvé l'armée ennemie. Au début, la précipitation du maréchal Victor avait fait à cette armée la partie belle. Les deux fautes se complétaient l'une l'autre. Napoléon, lui-même, trop éloigné pour bien juger les événemens, avait privé le roi du secours du corps de Mortier, en mettant ce maréchal et le maréchal Ney sous les ordres du maréchal Soult, qui s'était compromis de toutes façons en Portugal.

Le maréchal Jourdan n'avait consenti à la bataille que parce que Madrid était menacé, au sud par Venégas qui allait passer le Tage à Aranjuez, à l'ouest par de la Cuesta et les Anglais, qui venaient de se réunir à Talavera. Il avait demandé les secours du maréchal Soult qui était à Zamora, du maréchal Ney qui était à Astorga, du maréchal Mortier que l'on avait appelé à Salamanque. Avec de la bonne volonté, les corps de Mortier et de Soult pouvaient se trouver le 29 ou le 30, au plus tard, à Plasencia, c'est-à-dire sur les derrières des Anglais. En différant la bataille de deux jours, en attirant sir Wellesley encore un peu vers Madrid, il devait se trouver cerné par cinq corps français. Le maréchal Jourdan avait donc raison de vouloir différer la bataille, mais du moment où l'on avait accepté de la donner, il fallait, au moins, en tirer profit.

Il s'établit bientôt, au sujet de la bataille de Talavera, entre le roi Joseph et les maréchaux, une longue polémique qui fut soumise à Napoléon, et l'empereur, dans une lettre adressée, le 18 août 1809, au ministre de la guerre, a rendu un jugement qui donne le dernier mot sur cette question. Il écrivait : « Quelle belle occasion on a manquée ! Trente mille Anglais, à cent lieues des côtes, devant cent mille hommes des meilleures troupes du monde. Mon Dieu ! qu'est-ce qu'une armée sans chef ! » Et cette occasion était déjà la seconde ! En Espagne, nous devions lasser la fortune !

Le 10 août, je revins à Talavera au moment où le 1er corps quittait cette ville pour se rendre dans la Manche. Je vis à Talavera 4,000 blessés que les Anglais n'avaient pu emmener et qu'ils avaient recommandés à notre humanité. J'appris, par eux, que la perte de l'armée anglo-espagnole avait été, à la bataille de Talavera, de 10,000 hommes, en grande majorité Anglais.

***

LE

CRÉDIT AGRICOLE

SES NOUVELLES FORMULES.

I. Le congrès international de l'agriculture à l'Exposition universelle de 1889. — II. *Le Crédit agricole* (extrait du *Journal de l'Agriculture*), par M. Billettre. — III. *Le Crédit agricole en Allemagne*, par M. E. Le Barbier. — IV. *Les Banques populaires*, par M. A. Courtois. — V. *La Proposition de loi tendant à l'organisation du crédit agricole et populaire avec l'exposé des motifs.*

La question du crédit agricole paraît être entrée dans une phase nouvelle qui accroît, si elle ne les assure pas complètement, les chances d'une solution si longtemps retardée. Il ne faudrait pas croire pourtant que les motifs invoqués pour la faire échouer ne se renouvelleront pas, même contre ces nouvelles formes plus praticables. Attendons-nous, lorsqu'elle va reparaître devant les chambres après maint échec, à voir se reproduire les mêmes objections générales, auxquelles s'ajouteront celles qu'on peut opposer à chacune des combinaisons dont le crédit agricole est susceptible. Il n'est donc pas inutile de reprendre et d'examiner à nouveau ces fins de non-recevoir, et de montrer que celles qui reposaient sur une apparence de réalité ont beaucoup perdu de leur force en présence des faits qui se sont modifiés. C'est par là que nous commencerons cette étude, où nous nous proposons non de mettre

sous les yeux du lecteur avec détail les institutions de ce genre qui existent à l'étranger, mais de rechercher ce qu'il est possible de faire chez nous, sans négliger ce que nous pouvons nous assimiler de ces institutions, sans imitation servile.

I.

Avouerai-je que j'attache à répondre à la première de ces objections, à la plus décisive puisqu'elle supprimerait la question elle-même, un sentiment d'amour-propre national, fort déplacé sans doute dans cet ordre de considérations, s'il ne se joignait ici à un froissement douloureux pour notre patriotisme une atteinte dommageable aux intérêts les plus élevés et les plus positifs. N'oublions pas que presque tous les nouveaux projets de crédit agricole s'adressent à une classe nombreuse, et non plus à quelques grands propriétaires, et que les idées d'association et de mutualité s'y trouvent impliquées. Or, on commence par nous en déclarer incapables. On assure que ce peuple, qui passait pour le plus sociable de tous, cesse entièrement de l'être quand il faut en venir à quelque utile application. On met en jeu la race qui s'y montre réfractaire, et on nous fait entendre que, dans ces matières, notre péché originel est de n'être pas d'origine germanique. A quoi peut-être on pourrait répondre que les Italiens n'en sont pas davantage et qu'ils pratiquent à merveille l'association et le crédit agricole. Mais passons : reconnaissons non notre incapacité, mais jusqu'à présent notre infériorité, en nous demandant si elle ne s'explique pas par des causes auxquelles il n'est pas impossible de remédier. La question en vaut la peine. L'usage du crédit, étendu à des couches de la société qui en sont habituellement sevrées, présente une importance morale aussi bien qu'un intérêt économique et politique de premier ordre. Il suppose dans la masse un degré d'avancement intellectuel et moral dont il n'y a pas lieu de faire fi. La prévoyance, la fidélité aux engagemens, la confiance qui fait qu'on n'a pas toujours l'argent à la main, cette possibilité d'entente réciproque qui permet de créer des institutions destinées à développer à la fois l'épargne et l'esprit d'entreprise qui la féconde, ce ne sont pas là qualités indifférentes. La loi du monde moderne nous fait de ces vertus modestes une nécessité, sous peine de déchéance. Les peuples ne sont pas libres d'avoir ou de n'avoir pas un puissant capital appliqué à leur agriculture et à leur industrie. Sans ce capital, ils ne sauraient satisfaire ni aux besoins d'une société civilisée, en temps de paix, ni aux frais de la guerre, devenus de plus en plus absorbans, ni aux luttes de la concurrence. Le crédit, pris

dans son ensemble, fait partie de l'outillage immense et compliqué qu'exigent ces nécessités d'ordres divers. Otez cette pièce essentielle, tous les ressorts du mécanisme industriel et commercial risquent de se désagréger et le mouvement de s'arrêter. A sa place et dans sa mesure, le crédit spécial dont nous avons à nous occuper ne dément pas ces assertions. Nous prendrions donc difficilement notre parti d'être en quelque sorte exclus de ses avantages par la raison générale que nous répugnons à l'association, si nous ne trouvions heureusement dans des circonstances historiques, dont l'effet va s'affaiblissant, l'explication de l'insuffisance dont on nous accuse et dont nous sommes le premier à nous plaindre. Voilà près d'un siècle qu'en vertu d'une loi de la révolution, bien souvent rappelée, on nous interdit l'association, interdiction levée seulement en 1884, et l'on s'étonne que nous ayons fait peu de progrès dans cette carrière presque absolument fermée! Permettez-nous de nous étonner bien davantage de la rapidité vraiment soudaine avec laquelle les syndicats agricoles se sont formés, multipliés jusqu'à compter des millions d'adhérens, enfin mis à l'œuvre avec autant d'intelligence que d'activité dans ces mêmes campagnes auxquelles on imputait spécialement, et non sans raison, leur esprit d'isolement!

N'a-t-on pas nié aussi jusqu'à l'utilité du crédit pour l'agriculture, où, dit-on, il ne trouverait pas sa place, comme s'il y avait une industrie quelconque, faisant des achats et des ventes, qui n'eût besoin de quelque crédit. Il n'en est aucune à laquelle il ne soit nécessaire pour mener à bien une entreprise, pour franchir des momens difficiles, pour continuer les affaires courantes, pour parer à des pertes éprouvées et pour qu'on ne soit pas obligé de vendre avec précipitation au lieu d'attendre l'occasion favorable. Qu'est-ce donc si on se reporte aux circonstances actuelles? A entendre certaines personnes, on serait tenté de se croire au temps de l'agriculture patriarcale; elles tiennent un langage qui aurait été à peine acceptable quand il n'y avait ni voies de communications, ni échange de produits hors du rayon le plus limité, ni instruction primaire et agricole, ni machines, ni méthodes perfectionnées. Aujourd'hui, tous ces instrumens de progrès existent; ils influent sur la production du sol, et non moins sur les relations des hommes entre eux. C'est une situation vraiment nouvelle. Nous n'exagérons rien en affirmant que les sciences appliquées à l'agriculture sont en train d'opérer une de ces révolutions silencieuses qui, pour n'avoir pas l'éclat de celles qui se produisent sur la scène politique, ne sont pas moins profondes et sont plus certainement profitables. La fécondité de celle qui se fait sous nos

yeux est incalculable. La chimie transforme, à la lettre, la terre en un laboratoire, et la terre-usine a pour conséquence inévitable l'agriculture-industrie. A mesure qu'elle adopte les procédés industriels, c'est-à-dire l'emploi du capital sur une grande échelle et la division du travail, elle est entraînée, par une pente fatale, à adopter aussi les procédés du commerce. On alléguerait en vain que ces nouveautés s'appliquent seulement à la grande culture intensive, il s'en faut de beaucoup qu'elles ne s'appliquent qu'à elle seule. La culture maraîchère, par exemple, qui est faite par de petits cultivateurs, achète une masse énorme d'engrais et fait une quantité considérable d'achats et de ventes. Il faut en dire autant de l'horticulture, devenue une branche si riche de l'industrie agricole. Il en est de même des autres petits cultivateurs, ou au moins d'un très grand nombre d'entre eux, qui ont besoin d'avances pour acheter des instrumens, du bétail et ces mêmes engrais chimiques dont l'action est si rapide et si énergique. Chaque année en voit augmenter la consommation, depuis qu'on les débite par fractions, et que la surveillance des syndicats en assure la bonne qualité contre les manœuvres frauduleuses qui avaient tant contribué à les empêcher de se répandre. Il n'est pas jusqu'aux moyens préservatifs et curatifs des maladies de certaines plantes, comme la vigne, qu'ils ne se soient mis à employer abondamment. Toutes ces opérations rapprochent l'agriculteur de l'industriel et du commerçant. Qu'elles ne suffisent pas à le confondre absolument avec eux au point de vue du crédit, nous n'y contredisons pas : mais les différences se sont fort amoindries. Il y a des « affaires agricoles, » il y en a une masse équivalant à une quantité de millions sans proportion avec le passé, voilà ce qu'on ne peut mettre en doute, et, ce qui n'est pas moins certain, c'est la pensée de chercher dans l'agriculture des profits au sens industriel du mot. On est même allé jusqu'à définir l'économie rurale : l'art de gagner de l'argent par la culture du sol, et il n'y a pas lieu de s'en scandaliser. C'est la proclamation d'un fait qui n'ôte rien à l'agriculture de ses avantages moraux et à la vie rurale des charmes qu'elle peut avoir pour elle-même. Mais s'il y a toujours eu quelque niaiserie à la considérer comme une simple idylle, ou si c'était trop la rabaisser que de n'y voir qu'une occupation bonne à laisser à de pauvres paysans, la même erreur serait aujourd'hui le plus impardonnable des anachronismes. L'agriculture étant une affaire, c'est un non-sens de refuser systématiquement à celui qui travaille la terre à l'aide de ses capitaux les facultés légales de crédit qu'on accorde à un fabricant. Toutes réserves faites en faveur de quelques ménagemens dans l'application, en principe on ne peut qu'approuver ce que dit l'au-

teur d'un livre instructif sur le *Crédit agricole en Allemagne*, M. E. Le Barbier, ingénieur et agronome : « L'agriculteur est un industriel qui, à l'aide d'élémens chimiques qu'il exploite, et de machines, les unes animées, les autres inanimées, fabrique du blé, de la viande, des fruits, des légumes, etc. Pourquoi refuser à celui qui vend les bœufs les avantages que vous concédez, sans discuter, à celui qui vend la viande? Pourquoi retirer à celui qui vend le blé des droits que vous reconnaissez à celui qui vend le pain? Pourquoi celui qui élève des moutons, fabrique la laine, ne serait-il pas l'égal de celui qui la transforme en vêtemens et de celui qui vend ces vêtemens? Et pourtant il ne l'est pas, car on lui refuse l'aide dont toutes les affaires se servent journellement; on ne lui reconnaît même pas le droit d'y avoir recours. » Nous ne disons pas autre chose.

Mais voici une assertion qui ne nous paraît pas moins hardie que celle qui affirme l'inutilité du crédit dans l'agriculture. On nous dit que le crédit agricole existe et que par conséquent nous n'avons rien à demander. Le crédit agricole existe : quelle étonnante nouvelle! Hâtons-nous donc de contempler ses œuvres que nos yeux n'avaient pas su découvrir. On verra qu'elles se réduisent à quelques rudimens, et pourvu qu'on ne nous donne pas pour une chose achevée ce qui n'est qu'un commencement, un symptôme heureux, nous ne demandons pas mieux de tenir compte des exemples qu'on en cite; ils prouvent que le crédit a su faire parfois sa trouée à travers les obstacles législatifs et réussi à se créer quelques organes à l'état d'ébauche. On met en avant le papier agricole souscrit par les engraisseurs de bétail de la Nièvre, et accepté par la Banque de France. Le fait, qui remonte à 1865, est d'autant plus digne de remarque que l'initiative a été prise par un directeur de la succursale de la Banque de France à Nevers, qui, frappé du mouvement d'argent provoqué par l'engraissement du bétail et de l'exactitude des cultivateurs nivernais à tenir leurs engagemens, songea à s'en faire une clientèle. Ces cultivateurs étaient déjà en relation avec des banques locales, mais à des conditions onéreuses pour eux et gênantes pour ces banques elles-mêmes, contraintes par la nécessité de ce genre de commerce à recevoir en masse les dépôts d'argent au commencement de l'automne, et à les restituer à la fois aux premiers jours du printemps. Gros embarras pour des établissemens peu considérables, mais qui cessait d'en être un pour la Banque de France. Les comptes-rendus portent qu'il fut ainsi possible, en dix ou onze ans, à partir de 1867, de fournir de 130 à 140 millions à l'agriculture de la Nièvre, avec un profit pour elle évalué à environ 25 millions, cela sans un seul protêt, sans un seul retard de vingt-quatre heures! Cet exemple

n'était pas d'ailleurs isolé, puisque les succursales de la banque avaient déjà, dans d'autres provinces, en Normandie notamment, accueilli du papier agricole, pour des sommes importantes. Sans contester la valeur d'un pareil exemple, il n'est pas besoin de faire observer qu'il ne s'applique qu'à une faible partie de cette branche de l'industrie agricole qui, ayant pour objet la vente du bétail, relève elle-même du commerce autant que de l'agriculture. On cite quelques autres spécimens du crédit agricole dans notre pays, se rapportant à des travaux qui font un moindre usage des capitaux, et par là ils nous intéressent encore davantage, parce qu'ils se rattachent à ce petit crédit dont la constitution nous préoccupe, et qui reste à l'état de *desideratum*. Il est dans la nature de l'association en vue de produire ou de consommer d'appeler le crédit, et de l'obtenir pour peu qu'elle présente des garanties morales et matérielles. C'est ainsi qu'en Italie les sociétés de secours mutuels ont plus d'une fois fait naître les petites banques également mutuelles, et notamment que, de la société de secours de Bologne faisant de petits prêts à ses membres, une petite banque s'est détachée en prenant ses fondateurs et ses bénéficiaires parmi les membres de cette même société. On ne peut trop admirer, parmi ces banques locales étrangères, l'association appelant l'association plus complète et le crédit : tout se groupe dans cet organisme où, autour d'une banque populaire plus importante, rayonnent de petites succursales dans les villages et dans les bourgs environnans. Les faits rares, et un peu menus, où chez nous l'association suscite le crédit, sont beaucoup moins longs à énumérer. On est réduit à les chercher çà et là. Ainsi, on constate dans une localité du Doubs, à Mamirolles, une fromagerie, où les associés, qui y réunissent le lait, obtiennent des livraisons de tourteaux à des conditions avantageuses et avec des facilités de paiement, sous la seule garantie des fromages restés en cave. Un autre exemple, dont il a été fait quelque bruit, et, selon nous, non sans raison à titre d'indice favorable, c'est ce qui a lieu à Poligny, où l'on peut voir l'adjonction du crédit mutuel à un syndicat agricole fonctionner heureusement depuis plusieurs années. La manière dont a été fondée cette association ne paraîtra pas indigne d'intérêt à ceux qui, tout en voulant que l'on compte avant tout sur l'initiative des populations, admettent pourtant en certains cas le concours des classes plus aisées pour former le premier fonds et pour contribuer de leurs lumières et de leur zèle à une bonne administration. Il y a eu à Poligny un premier apport formé par les membres fondateurs, se contentant d'un intérêt plus modique et renonçant à faire des emprunts pour leur compte. Les membres sociétaires reçoivent 5 pour 100 d'intérêt. Ils souscrivent des actions de 50 francs et doivent en verser au moins le

quart. La durée des prêts va de trois mois à un an. L'administration est gratuite; la Banque de France admet à l'escompte les billets souscrits par cette société de crédit mutuel. Elle n'est pas très ancienne; elle date de 1885; mais chaque année a vu s'accroître son succès.

Faudra-t-il nous arrêter davantage au danger qu'on redoute de placer cet instrument du crédit entre les mains du paysan? Cette défiance, et le droit que nous nous arrogeons de mettre par suite toute une classe en tutelle relativement à la faculté d'emprunter, nous paraissent relever de prétentions qui ne sont en rapport ni avec les principes de notre droit public, ni avec les nécessités du présent. Il est difficile de comprendre qu'on traite en mineur le paysan investi de tous les droits civils et du droit de suffrage, pour une chose qui regarde ses intérêts les plus immédiats. En vérité, les adversaires du crédit agricole abusent des déclarations d'incapacité. Après les incapacités de race, voici les incapacités de classe. Dix-huit millions d'individus déclarés indignes pour cause d'ignorance! Nous voudrions savoir ce qui autorise cette imputation. Dans le fait, ce sont les paysans qui ont su le mieux faire leurs affaires depuis 1789. Ils ont acheté le sol, ils l'ont fécondé dans les plus petits recoins, et fertilisé, comme on l'a rappelé souvent, jusqu'au roc stérile; ils ont augmenté la plus-value de la petite propriété dans une proportion supérieure à celle des domaines étendus. Et sous quel prétexte les expulser ici en quelque sorte du droit commun? Est-ce parce qu'ils ont subi parfois des entraînemens et compromis des épargnes confiées à des mains peu sûres? Nous dirions en ce cas : que ceux qui n'ont pas péché leur jettent la première pierre. Ce n'est donc pas nous, hommes des classes dites dirigeantes, qui nous sommes embarqués dans plus d'une aventure financière, dont l'exemple a pu contribuer à y jeter aussi les campagnes! Infaillibles et impeccables, il nous appartient sans doute de priver autrui de l'usage légitime de peur de l'abus! Est-ce l'usure que l'on craint? Mais quel plus sûr contrepoids a-t-elle que ces institutions mêmes qui opposent le grand jour de la publicité et des capitaux à prix modéré à un commerce clandestin et ruineux?

Nous devons d'ailleurs placer ici une importante observation, qui ôte tout fondement aux dangers qu'on redoute, et qui rentre dans ce que nous avons appelé les « nouvelles formules » du crédit agricole. On y fait, à côté de l'emprunt en argent, la part très large, quelquefois principale, à l'avance d'instrumens et de matières avec garantie de billets trouvant des répondans, et qu'acceptent des banques. Il y a même une école qui semble faire bon marché de l'emprunt en argent et ne s'attache qu'au crédit en

nature, ce qui est aller un peu trop loin, selon nous. Cette conception domine dans le projet de loi récemment présenté à la chambre, sur lequel nous aurons à revenir, et elle a été mise en avant dans un journal spécial avec beaucoup de force par un habile défenseur, M. Billette, qui l'a résumée en ces lignes : « Faciliter aux fournisseurs l'escompte des billets à ordre qu'ils reçoivent de leur clientèle rurale en règlement de leurs factures. » On n'a plus le droit, dans ces conditions, de se faire une arme préventive des périls que peut offrir l'emprunt d'argent, on n'a plus à redouter que le cultivateur y cherche un moyen de payer ses dettes, d'acheter de la terre à tout prix, et d'augmenter sans profit ses consommations pour satisfaire à des besoins de luxe ou de confortable. C'est au capital d'exploitation que ce procédé profiterait, et il n'y a que lui qui soit intéressant dans cette question du crédit agricole.

Est-il vrai enfin que l'agriculture ne réalise pas assez de profits pour offrir au crédit des garanties suffisantes? Il semble pourtant qu'une branche de production dont le capital mobilier est évalué à 8 milliards présente un assez beau gage. Mais tenons-nous-en à ce qu'on allègue des profits agricoles. On dit que l'industriel qui emprunte à 5 pour 100 peut rembourser capital et intérêt et s'enrichir par-dessus le marché, tandis que, la terre ne rapportant que 2 ou 3 pour 100, tout emprunt à un taux égal devient illusoire ou dangereux. On ne s'aperçoit pas que ceux qui raisonnent de la sorte commettent une assez grosse erreur de fait. Un pareil calcul ne comprend que la part du propriétaire et omet les profits du fermier. Dans l'absence de fermage, par exemple, dans le cas de la petite propriété faisant valoir directement et économisant en grande partie les frais de la main-d'œuvre, comment supposer une moyenne aussi faible, et s'imaginer que les cultivateurs consacreraient à la terre leurs capitaux et un labeur quotidien infini pour arriver à un si médiocre résultat? Si l'on réunit tout ce qui constitue le revenu territorial, ce n'est pas à 3, c'est à 7 ou 8 et même parfois jusqu'à 10 qu'il s'élève, de l'avis commun des statisticiens et des agronomes. Or, le prêt, dans les pays à crédit agricole, se fait à un taux bien inférieur à 5 pour 100; il dépasse rarement 3, laissant ainsi une marge suffisante pour le remboursement et pour une part raisonnable de bénéfices.

Quant à dire que l'agriculture exige de longs crédits, parce que ses opérations se font à longue échéance, ce qui crée une difficulté de plus, nous reconnaissons qu'il y a là quelque chose de vrai, non pas toutefois sans faire d'importantes réserves. Il existe une certaine succession dans la série des productions et des ventes

qui permet plus qu'on ne le dit d'espacer les échéances. Le blé, la betterave, la vigne, les fourrages, les légumes, les cultures industrielles, la vente de la laine, celle du bétail, ne sont pas toujours l'objet d'opérations simultanées, et la récolte des céréales ne se vend pas elle-même en une fois. Cette succession donne aux échéances plus d'élasticité qu'on ne le suppose communément. Il y a, au reste, des exemples qui prouvent qu'il n'est pas impossible d'accorder à l'agriculture les longs crédits dont elle a besoin. Dans le système des banques Raïffeisen, établies dans la province du Rhin, l'argent prêté l'est à long terme et est remboursable à échéances successives. Ces banques prêtent à trois mois, à six mois, à un an, etc., et même par exception jusqu'à dix ans. Dans les longs prêts, le débiteur est tenu d'amortir la dette par annuités. Cette durée étendue des prêts est même un des principes de ces associations, qui agissent d'ailleurs dans un cercle étroit et doivent rigoureusement s'abstenir de toute spéculation.

En terminant cette partie de notre examen, toute consacrée à la réfutation des objections de fond qui ont pour but d'éliminer le crédit agricole en le faisant regarder comme une illusion et un leurre, nous ne croyons pas inutile de faire observer que les considérations précédentes s'appliquent, à des titres et à des degrés divers, aux différentes formes que comporte ce genre de crédit. En définitive, ces formes se réduisent à deux, si l'on écarte l'organisation d'une banque d'État ou d'une caisse centrale; ces deux formes, qui admettent elles-mêmes des variétés dont nous n'avons pas à tenir compte en ce moment, sont, d'une part, ce qu'on peut appeler le crédit « individuel, » soit qu'on s'adresse à un seul prêteur, soit qu'on ait recours à des banques locales affectées spécialement à ce service de prêt ou à des caisses de dépôt qui s'en chargent accessoirement, et, d'autre part, le crédit « mutuel, » qui, comme le nom l'indique, repose sur la garantie réciproque des associés et sur leur responsabilité solidaire, illimitée ou limitée, selon les cas. Telles sont, entre toutes, les fameuses banques populaires allemandes Schultze-Delitzsch, dont les bases essentielles sont, à travers certaines différences d'organisation, communes aux banques de crédit mutuel existant dans d'autres états. Les banques constituées sur ce type reçoivent en compte courant les fonds de leurs adhérens, cultivateurs, artisans, ouvriers, et les utilisent dans le rayon où leur action se déploie. Voilà, — et il n'était pas hors de propos de le rappeler, — le caractère vraiment constitutif des banques agricoles populaires. On comprend que la conséquence d'une telle organisation est d'engager les membres solidairement unis à s'imposer un choix sévère dans le recrutement des associés. Cette sélection, faite par les intéressés eux-mêmes, est une première garantie

dont on ne saurait exagérer l'importance. Outre ses effets économiques, elle expliquerait à elle seule l'enthousiasme avec lequel la plupart de ceux qui s'en sont occupés ont parlé de ces banques de crédit mutuel comme d'une école de morale. On y trouve l'union admirable de deux sentimens, séparés trop souvent jusqu'à l'opposition, celui de la responsabilité et celui de la solidarité. Loin de s'y contrarier, ils s'y fortifient l'un par l'autre. Cette police de l'opinion entre gens de mêmes classes, distribuant et cotant l'estime réciproque, est une façon efficace entre toutes de maintenir en haleine la surveillance que chacun exerce sur soi-même, et un des procédés les plus sûrs qu'on puisse imaginer pour élever le niveau des populations. Les garanties d'ordre moral ne sauraient toutefois tenir lieu absolument des garanties matérielles. On ne saurait entrer dans un tel genre d'association donnant droit au crédit sans une mise de fonds qui représente un gage. Dirons-nous que celui qu'exigent les banques Schultze-Delitzsch n'est pas bien gros? Il est de 50 marks, et encore l'associé qui n'est pas en état de s'en acquitter immédiatement a la ressource de s'engager sous caution à le fournir à un assez court délai. Tels sont les caractères essentiels de ce « crédit mutuel » que nous ne désespérons pas de voir s'établir un jour en France, sans que nous élevions notre ambition jusqu'à espérer qu'il y reçoive le magnifique développement qu'il a reçu dans des pays où l'on compte par millions les adhérens. Sachons-le pourtant : il n'a pas manqué de gens en Allemagne pour crier à l'utopie quand de pareils plans ont été proposés. Combien l'illustre fondateur Schultze-Delitzsch n'a-t-il pas été bafoué! Si quelque chose avait pu paraître justifier l'incrédulité à l'égard de nouveautés si hardies, n'était-ce pas surtout la possibilité de contracter des emprunts même assez forts en l'absence de gages matériels, moyennant la garantie solidaire d'un ou de plusieurs associés? On sait pourtant de quelle manière victorieuse l'expérience a répondu à ces objections autrement fondées en apparence que celles qui sont dirigées chez nous contre des projets infiniment plus modestes, désormais dégagés de l'alliage compromettant d'idées chimériques avec lesquelles on continue trop souvent à les solidariser.

II.

Pour s'expliquer ces oppositions qui dépassent de beaucoup la mesure des difficultés réelles, on doit se dire en effet que le crédit agricole paie encore, par les défiances dont il est l'objet, la rançon des erreurs d'une première période pleine de confusion, à peu près comme les fautes de jeunesse continuent longtemps à peser sur la

réputation de l'homme mûr venu à résipiscence. Cette période se place dans les années qui précèdent et dans celles qui suivent immédiatement 1848. Années qui ont véritablement un caractère à part, marquées comme d'un signe par les rêves de tout genre en politique et en économie sociale, où l'on s'abandonnait à la croyance dans le progrès indéfini avec une confiance sans limites, où l'impatience d'arriver au bien absolu faisait imaginer qu'on pouvait l'atteindre à grandes enjambées! Il n'était question que de gratuité pour le crédit comme pour le reste. A l'aide du crédit on supprimait le paupérisme. A l'aide du crédit, la dette usuraire disparaissait dans les campagnes comme dans les villes. On résolvait tous les problèmes par l'indication de ce mot magique : l'État. C'était la clé mystérieuse qui ouvrait toutes les portes et faisait découvrir tous les trésors, qu'il était facile de tenir pleins avec l'argent des contribuables. C'était avec l'État que des gens, qui peut-être maudissaient Louis Blanc et qui avaient horreur du mot de socialisme, songeaient à organiser le crédit agricole, tant ce demi-socialisme, qui mettait à la charge de la communauté tantôt un service, tantôt l'autre, était en quelque sorte dans l'air! C'est vers la fin du règne de Louis-Philippe que l'on commença à s'occuper un peu sérieusement de cette question du crédit agricole, assez ancienne d'ailleurs, car on la trouve posée dans l'assemblée provinciale du Berry en 1787. Une commission spéciale fut nommée sous le nom un peu ambitieux de « congrès agricole central. » Disons tout de suite qu'elle fit quelques bonnes choses. Elle s'occupa de la réforme du régime hypothécaire, en vue, d'après les termes du vote qui fut émis, « de porter plus exactement à la connaissance des prêteurs sur hypothèques l'état véritable du gage qui leur est offert et des charges qui pourraient le grever. » A ce vœu se joignait celui d'une banque qui servît d'intermédiaire et qui fût aux mains, soit de l'État, soit d'une association de propriétaires. Ces délibérations visaient surtout, comme on le voit, la fondation du crédit foncier, qu'un économiste zélé pour ce genre d'institutions qu'il avait étudiées en Europe, Louis Wolowski, devait contribuer à établir en France. On sait ce qu'il en advint. Appelée à prendre le plus grand développement, l'institution, primitivement conçue en vue des campagnes, profitait particulièrement aux villes, venant juste à point pour favoriser le mouvement imprimé à la propriété bâtie par Napoléon III. Le crédit agricole n'était pourtant pas oublié dans le même congrès. Le rapporteur, M. Darblay, faisait adopter un vœu pour que le privilège du propriétaire relativement au gage de l'agriculteur fût limité par celui du prêteur. Hors de là, on ne sortait guère de conceptions sans précision. On s'égarait dans des projets où l'État était investi des fonctions de distributeur du crédit. C'était

donner beau jeu à ceux qui ne voulaient entendre à aucune réforme et qui, disposés à trouver bien tout ce qui existait, même le régime hypothécaire, écartaient avec dédain toutes ces nouveautés et échappaient à la nécessité des solutions, comme leurs successeurs continuent à le faire, en niant les questions mêmes.

Nous n'aurons garde d'énumérer tous les projets échafaudés à la même époque sur le papier-monnaie, jeté en pâture, par de pâles imitateurs de Law et des mandats territoriaux de 1796, à l'agriculture souffrant du manque des capitaux, que l'impôt des 45 centimes avait achevé de mettre en déroute. Qu'il nous suffise de rappeler qu'un de ces projets présentés à l'assemblée constituante de 1848 n'allait pas à moins qu'à créer immédiatement 2 milliards de billets hypothécaires ayant cours forcé, à répartir entre tous les départemens, tellement que M. Mathieu de la Drôme put paraître modéré en se bornant à proposer plus tard une émission de 400 millions de billets ayant cours forcé et qui auraient le nom de « billets de la république. » C'était ensuite le tour d'un ministre de l'agriculture non moins généreux, M. Tourret, de demander aussi des millions à titre de prêt fait aux agriculteurs. Voilà ce qu'on appelait le crédit agricole en ce temps où le désir sincère du bien public et un amour ardent de l'agriculture soudainement allumé dans tous les cœurs se donnaient carrière dans toutes sortes de projets. Malheureusement, il est moins facile d'enrichir l'agriculture que de lui rendre hommage en faisant figurer dans des programmes de fêtes des bœufs à cornes dorées. Rendons justice aux assemblées de ce temps-là ; bien qu'inexpérimentées et cédant trop facilement à d'honnêtes illusions, elles eurent le bon sens de repousser ces propositions. C'est, nous n'hésitons pas à le dire, ce qui continue à nous rassurer. Le vent du socialisme d'état a beau souffler : nous sommes convaincu que l'idée d'une banque agricole gouvernementale réunirait à peine une poignée de partisans. Quant au vrai socialisme, il a élevé plus haut ses visées. Il ne demande pas moins que la nationalisation du sol. Nous pouvons le dire avec satisfaction : il n'est pas aujourd'hui une seule formule de crédit agricole qui ne suppose au moins le sentiment de la profonde incompatibilité de toute institution de ce genre avec les besoins de l'agriculture. On ne méconnaît plus le péril qu'il y aurait à engager une banque centrale dans les risques d'entreprises dont elle n'aurait que très imparfaitement les moyens d'apprécier les chances de succès. S'il y a une vérité acceptée, une sorte d'axiome placé au-dessus de toutes les controverses, c'est que le crédit agricole doit être avant tout local et personnel ; la mutualité ne lui ôte pas ce dernier caractère, loin de là : point de crédit mutuel sans informa-

tions prises sur place, sans contact immédiat avec les populations. On ne peut pas plus donner ce crédit en le faisant partir de Paris ou de toute autre ville qu'on ne peut diriger la guerre à distance du fond d'un cabinet ; l'on s'expose dans le premier cas à la ruine, comme dans le second on court risque de la défaite. N'est-ce rien que de trouver aujourd'hui le terrain déblayé d'une conception fausse qui l'encombrait naguère et qui compromettait la cause aux yeux des meilleurs esprits ?

En somme, si on ne peut citer chez nous aucune expérience en faveur du crédit agricole, et cela pour cause, puisqu'il est interdit sous les formes qui lui donneraient la vie et l'organisation, on ne saurait alléguer non plus aucune expérience contraire ; car il serait très injuste de tirer la moindre conclusion défavorable de l'échec que l'établissement qui portait ce nom dut subir, après avoir été inauguré en 1857. Il eut l'unique mérite, dont il convient de lui savoir gré, de comprendre qu'il ne devait aucunement se confondre avec le crédit hypothécaire à longue échéance, et de viser l'exploitation du sol à laquelle il se proposait de venir en aide. Malheureusement, c'était encore un établissement centralisé, dirigé par le même gouverneur que le Crédit foncier. S'il faut mettre à l'acquit de cette institution quelques idées justes, si elle répudiait ces papiers territoriaux non convertibles qui prétendent s'imposer par le cours forcé, si le but qu'elle poursuivait était de se rendre utile aux agriculteurs en s'offrant à vérifier les billets qu'ils auraient souscrits, à les recevoir et à les réescompter à la Banque de France, du moins ne fallait-il pas compromettre cette tâche déjà trop difficile en la compliquant par de dangereux accessoires et surtout par des spéculations n'ayant rien de commun avec l'agriculture. Enfin, une vue plus complètement nette du problème à résoudre achevait de se faire jour. Quelques écrits paraissaient qui annonçaient une notion plus exacte des conditions du crédit qu'il s'agissait d'organiser. On n'a pas oublié, même aujourd'hui, tel de ces écrits mieux inspirés, par exemple, celui où M. de Crisenoy exposait un plan qui avait le double mérite de faire avant tout appel à l'initiative privée, et de marquer le rôle que devait jouer la mutualité dans la constitution de banques agricoles disposant d'un capital-actions, augmenté jusqu'à une certaine limite par les cliens devenus actionnaires, comme dans l'*Union du crédit de Bruxelles*, et d'un capital provenant des dépôts, à l'exemple des banques d'Écosse. A coup sûr, les difficultés n'auraient pas manqué dans la voie ouverte par de tels projets, mais l'orientation était meilleure, et on ne pouvait guère demander plus à la même époque.

La part des Sociétés d'agriculture aura été grande et méritoire dans l'élaboration qui marqua cette période préparatoire. Rien n'y manqua : enquêtes étendues à toute la France par la Société centrale qui siège à Paris, discussions approfondies, rapports savans empreints d'un caractère pratique. On y envisageait les difficultés avec une grande fermeté de coup d'œil sans qu'on s'en laissât décourager ; car, ce qui est à remarquer surtout, c'est la persistance, la ténacité avec laquelle ces compagnies reviennent à la charge pour réclamer le crédit agricole, c'est-à-dire la faculté de l'établir. Je ne puis me dispenser de rappeler quelques-unes de ces manifestations qui montrent l'importance qu'y attachent ces corps qu'on peut considérer comme une représentation de l'agriculture française. En date du 29 décembre 1883, après avoir déjà à maintes reprises fait de la question l'objet de ses délibérations, la *Société nationale d'agriculture* était mise en demeure par le ministre compétent de s'occuper du crédit agricole. Ce fut l'occasion de nouveaux vœux, faisant suite à ceux qu'elle avait émis en 1862 : vœu pour établir le bail à cheptel dans des conditions de pleine liberté, pour constituer le nantissement sans tradition, en des cas déterminés, vœu pour étendre les privilèges du prêteur sur certains meubles, etc. L'enquête de 1889, la plus complète de toutes, consignée en deux volumes par la Société, aboutissait à un rapport de M. Josseau, dont la compétence était connue dans ces questions de crédit foncier et de crédit agricole. Ce rapport motivait avec force les conclusions favorables, appuyées sur tous les faits nouveaux que l'expérience avait mis en lumière. Qu'une cause soit soutenue avec une telle persévérance par une société composée à la fois de savans illustres et d'agriculteurs, il nous semble qu'il a là une indication dont nos chambres auraient à tenir quelque compte. Une autre Société, celle des agriculteurs de France, qui compte des milliers d'adhérens, presque tous cultivateurs *pratiquans*, ne s'est pas ménagée davantage au service des mêmes pensées de réforme, et si nous ne rappelons pas les vœux qu'elle a énoncés à plusieurs reprises, c'est pour ne pas mettre la patience des lecteurs à l'épreuve en multipliant ces témoignages.

Mais comment ne pas dire un mot de la position prise par le congrès international d'agriculture à l'Exposition universelle de 1889 ? Dans cette réunion de propriétaires, de cultivateurs et de savans nationaux et étrangers, accourus en très grand nombre, on peut dire que presque toutes les questions actuelles relatives à l'économie et à la législation agricoles ont été examinées. On s'organisa en sections, on se réunit en séances publiques. Le crédit agricole y tint sa place au premier rang. Tous

les systèmes comparurent, toutes les solutions furent proposées. Dans la section, M. E. Labiche, sénateur, rédigeait un rapport dont les conclusions étaient toutes en faveur de ce genre de crédit qui ne rencontra, au reste, que des adhésions. En séance publique, M. Léon Say ouvrit le feu, si l'on peut parler ainsi, par une conférence qui n'était à quelques égards que le commentaire des idées développées dans l'étude où il avait décrit avec plus d'ampleur et de précision qu'on ne l'avait fait encore le mécanisme des banques agricoles dans la Haute-Italie. Il y rappelait ce qui s'était fait à l'étranger à l'aide de la mutualité, et tout en insistant sur les difficultés qui pouvaient venir en France, soit de la part des hommes, soit de celle des choses, il ne croyait pas les obstacles insurmontables; il cherchait la solution dans des combinaisons variées qui ne compromettaient rien en permettant des essais faits avec prudence et destinés selon toute vraisemblance à devenir féconds. Nous aurons à y revenir en parlant des moyens d'organisation proposés. Mais il faut d'abord jeter un coup d'œil sur la nature des obstacles législatifs qui s'opposent à toute réalisation du crédit agricole. Hâtons-nous de dire seulement, en ce qui touche le congrès international, qu'il ne voulait pas se séparer sans charger son bureau de former une commission ayant pour objet de poursuivre cette tâche, et qu'une fois nommée (1), cette commission se réunissait plus d'une fois et aboutissait à dégager les élémens d'un projet de loi rédigé par son président. C'est ce projet qui est actuellement soumis aux délibérations de la chambre des députés et que nous apprécierons en son lieu.

III.

Toutes les propositions de crédit agricole sont venues échouer devant des obstacles opposés par la législation, qui n'a pas cessé de se dresser aujourd'hui contre les projets du même genre. Le crédit fait par simples avances de marchandises, dont nous avons cherché à donner plus haut une idée, simplifierait, disons-le tout d'abord, extrêmement les difficultés. Un fournisseur n'a guère

(1) Cette délégation se composait de MM. Méline, président; Gomot, ancien ministre de l'agriculture; Baudouin, sénateur du royaume des Pays-Bas; Foucher de Careil, Émile Labiche, sénateurs; Ribot, député; Louis Passy, député, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture; marquis de Dampierre, président de la Société des agriculteurs de France; Tisserand, directeur de *l'Agriculture;* Baudrillart, membre de l'Institut; Henri Besnard et Jules Bénard, de la Société nationale d'agriculture; Thelliez, président honoraire de la Société des agriculteurs du Nord; Sagnier, directeur du *Journal d'Agriculture;* Tardit, auditeur au conseil d'état, secrétaire.

l'habitude, comme le remarque le principal promoteur de ce projet, M. Billette, de demander des garanties matérielles, un gage, comme le fait un capitaliste pour faire un prêt d'argent; il se contente de la solvabilité de son client qui résulte de sa bonne renommée et de l'ensemble de sa situation. Mais ce même fournisseur veut avoir lui-même la possibilité de faire escompter sa créance, s'il a besoin de ses fonds avant l'échéance. Cela se réduit donc à une sorte de déplacement des personnes demandant l'escompte des billets. Dans les autres systèmes, l'agriculteur le demande directement à une banque ; dans celui-ci, c'est le fournisseur pourvu du billet que le dernier a souscrit, qui doit se mettre en rapport avec un établissement de crédit. Par là tombe l'objection relative à la difficulté qu'aurait un agriculteur d'obtenir les trois signatures qui sont nécessaires pour qu'un billet à ordre puisse entrer régulièrement dans la circulation commerciale, c'est-à-dire « banquable, » comme on dit en langage technique. On ne voit pas en effet non plus que les fournisseurs exigent trois signatures pour accorder un crédit, c'est à eux encore qu'il appartiendrait de trouver les deux signatures solidaires de la première. Les défenseurs du même projet vont plus loin : ils demandent la création d'une banque nationale de l'agriculture qui consentirait à escompter le papier agricole ayant six ou huit mois à courir; il lui serait adjoint une banque agricole départementale et des caisses agricoles de cantons. Il n'est pas besoin de remarquer qu'une telle organisation n'a rien de commun avec le système des grandes banques centrales qui prétendent distribuer le crédit d'en haut; ce serait la simple substitution d'un autre mécanisme à la Banque de France pour ce genre spécial d'opérations. Nous nous abstiendrons de discuter cette partie du projet ; il suffit que nous ayons exposé les raisons qui militent en faveur des idées principales sur lesquelles il s'appuie.

Mais pourquoi prétendrait-il à être à lui seul tout le crédit agricole? Pourquoi l'emprunt en serait-il exclu systématiquement? Il n'y a en conséquence nul moyen de se soustraire à l'examen de ce qui concerne le gage sans lequel il n'est pas possible à un crédit complet de se constituer. Mais ici, en vérité, notre embarras est grand. Si l'on soutient que l'article 2076 du Code civil n'est plus en rapport avec le caractère industriel et commercial de l'agriculture, on risque fort de se brouiller avec les légistes, ou tout au moins avec ceux d'entre eux qui regardent comme des profanateurs ceux qui osent toucher au code civil, et ces profanateurs, nous le craignons, ont été plus d'une fois les économistes. Faut-il rappeler combien il a fallu livrer de batailles pour obtenir la revision

de la loi de 1807 qui limitait à 6 pour 100 le taux de l'intérêt en matière commerciale? Près de quatre-vingts ans se sont écoulés avant d'arriver à ce résultat de nature, disait-on, à provoquer des catastrophes, que fort heureusement nous sommes encore à attendre. Quant à la limitation en matière civile, elle continue à faire bonne contenance, et il ne tiendra pas à ses partisans que tous les raisonnemens qu'ont pu faire là-dessus un Turgot et un Bentham ne prennent patience jusqu'à la consommation des siècles avant de pénétrer dans la loi. Hâtons-nous d'en faire la déclaration : nous avons pour la grande œuvre du code civil toute l'admiration qu'elle mérite, et nous sommes convaincu que, malgré ses défauts et ses lacunes, elle est le résumé à peu près le plus judicieux qui pût être fait de l'état des choses et des esprits au lendemain de la révolution. Mais pourquoi ne pas reconnaître avec Rossi qu'au point de vue économique le code présente ces lacunes et ces défauts qui ont cessé de le maintenir en rapport suffisant avec les réalités? Osons donc dire avec les défenseurs du crédit agricole que l'article 2076 empêche d'utiliser comme gages des valeurs agricoles importantes, qui pourraient facilement et sûrement en servir, parce qu'il exige qu'elles soient mises en la possession du prêteur ou d'un tiers accepté. C'est exclure tout ce qui n'est pas susceptible de déplacement, comme les récoltes pendantes, ou ce qui ne pourrait être déplacé sans priver l'exploitant de matières et d'instrumens nécessaires à l'exercice de son industrie. On ne saurait donc s'étonner que les partisans du crédit agricole réclament l'élargissement de clauses trop restrictives. Pour y échapper, on a demandé que le gage pût servir de caution sans déplacement. Ainsi constitué, il offrirait d'abondantes garanties dans le matériel agricole restant à la disposition du cultivateur qui continuerait à le faire valoir à son profit et à celui de ses créanciers. Cette idée était, au reste, ces dernières années, accueillie par le gouvernement, et un projet de loi conçu en ce sens était déposé sur le bureau du sénat. Mais cette tentative ne devait pas mieux réussir que les autres. Le sénat en repoussait le principe au nom de la même défiance invétérée de la capacité des cultivateurs qui, dit-on, ne sauraient pas s'astreindre aux formalités gênantes qui tiennent à la rédaction d'un acte civil, à son dépôt et à sa publicité. On attend en un mot que les mœurs qui conviennent à la pratique du crédit soient formées pour donner le crédit lui-même. C'est un cercle vicieux où on risque de tourner longtemps.

C'est au même ordre d'idées et aux mêmes obstacles législatifs que vient se heurter ce qu'on appelle d'un terme un peu barbare

la « commercialisation » du billet. Cela signifie tout simplement que l'agriculteur souscrivant un billet serait placé au point de vue des responsabilités et de la juridiction en cas de non-paiement sur le même pied que le commerçant. N'y a-t-il pas plus d'apparence que de réalité dans la crainte qu'on en conçoit, et, sous l'impression de ce mot de faillite qui épouvante, s'est-on assez demandé si la position actuelle du cultivateur en cas de non-paiement n'est pas pire que dans la supposition où il passerait de la juridiction civile où il est aujourd'hui placé dans celle du code de commerce? On en a fait la remarque avant nous : sous le régime de la juridiction civile, qui laisse, il est vrai, plus d'atermoiemens, le jugement n'est rendu en revanche qu'après une procédure longue et coûteuse, et si le cultivateur ne peut pas payer, la poursuite dont il est l'objet aboutit à une saisie et à une vente à la criée qui consomme sa ruine. La même juridiction entraîne ce qu'on appelle la « déconfiture, » et il n'est pas difficile d'établir que la faillite qu'entraîne la juridiction commerciale est en définitive plus douce, parce qu'elle met moins d'obstacles aux arrangemens et aboutit le plus souvent à un concordat; la loi du 4 mars 1889 permet même d'y substituer la liquidation judiciaire pour le débiteur de bonne foi. L'agriculteur aurait donc plus de moyens de se relever qu'il n'en a sous le régime auquel il est soumis actuellement. Quant aux atermoiemens, croit-on que la nécessité d'une exactitude plus rigoureuse n'ait pas aussi ses bons côtés en lui inspirant ce qu'on a nommé le sentiment de l'échéance? Quand on se servait des coches et des autres petites voitures qui attendaient les voyageurs, personne n'arrivait à l'heure; tout le monde est exact depuis les chemins de fer.

Devra-t-on conclure pourtant que le refus de commercialiser le billet du cultivateur, en limitant à l'excès les facilités du crédit, lui en ferme absolument toutes les issues? En s'opposant à cette assimilation du cultivateur au commerçant, on a allégué que l'article 637 du code de commerce admet la juridiction consulaire pour les billets à ordre qui portent à la fois la signature de négocians et de non négocians. C'est également dans ces termes que s'est tenu le congrès international, ainsi que la Société des agriculteurs de France. Leurs votes ne tendent à assimiler l'agriculteur au commerçant que dans les cas déterminés où lui-même consent en quelque sorte à être traité comme tel en bénéficiant des mêmes avantages, mais en encourant les mêmes responsabilités. C'est un système incomplet, mais on a pu croire qu'on ménageait mieux ainsi certains scrupules de l'opinion prompte à s'alarmer.

En définitive, on peut dire que le travail législatif n'a about à

rien jusqu'ici en matière de crédit agricole, sinon sur un point unique qui n'est peut-être pas le plus important, la limitation dans une certaine mesure du privilège du propriétaire quant au gage relativement au prêteur, votée par le sénat. Le crédit agricole est-il réservé à un meilleur avenir dans les discussions qui vont s'ouvrir? La proposition de loi, en ce moment soumise à la chambre des députés, dont nous avons indiqué l'origine, mérite une attention particulière par la nouveauté du plan projeté, qui la rattache aux syndicats agricoles. S'il ne comprend pas toutes les formes de ce crédit, il répond à celui qui se fait par avances de marchandises, et s'applique aussi bien aux artisans des campagnes qu'aux cultivateurs, à l'image de ce qui se passe en Écosse et dans la plupart des pays où des banques populaires se trouvent établies au milieu des populations rurales. L'innovation se réduit à conférer aux syndicats la faculté de s'immiscer dans ces opérations, comme ils s'occupent déjà aujourd'hui de la vente et des achats des matières et instrumens utiles au cultivateur. Sans être aucunement obligés de se mêler de ces opérations, les syndicats y seraient seulement autorisés, et leur décision à cet égard dépendrait du bon vouloir de leurs membres et des besoins des localités. Leur rôle consisterait à examiner la solvabilité de ceux qui demandent le crédit et à leur servir de répondant, comme cela se pratique dans les banques populaires. Il ne serait pas très difficile à ces associations, composées d'hommes investis de la confiance générale et appartenant au pays, de mesurer, comme dit le rapport, la capacité de crédit de ceux qui ont besoin d'obtenir du temps pour payer. L'exposé des motifs insiste avec raison sur les conditions d'un fonctionnement dans lequel tout serait à jour, la nature des opérations, les ressources des syndicats, la part des responsabilités de leurs adhérens dans les engagemens pris par eux. Le syndicat serait tenu à une comptabilité régulière et ne laisserait aucune ouverture à la spéculation, par l'interdiction d'émettre des actions ou titres donnant droit à une part proportionnelle dans les bénéfices. Pour former le capital, on n'aurait recours qu'aux cotisations des agriculteurs et aux souscriptions que les membres du syndicat seraient autorisés à verser en compte courant. Si ce n'est pas là toute l'économie, ce sont là les lignes principales d'un projet qui réduit la tâche des syndicats à recevoir les billets souscrits aux fournisseurs et à y mettre leur garantie. On prévoit le cas où les syndicats ne se borneraient plus à donner leur signature, mais où ils consentiraient à faire directement à leurs adhérens des avances en nature. L'exposé des motifs fait remarquer que ce changement ne modifierait pas les chances de sécurité en rendant

sans doute l'emprunt nécessaire. Il est probable qu'il se formerait des banques locales pour en fournir les fonds et qu'en tout cas la Banque de France ne refuserait pas ses services qu'elle accorde déjà dans certains cas aux agriculteurs.

Un mot ne sera pas ici de trop sur ce rôle de la Banque de France dans le crédit agricole. On a soutenu plus d'une fois qu'il était rendu impossible tant que la Banque de France aurait seule le privilège d'émettre des billets. C'est aller trop loin, selon nous. S'il est vrai que cette interdiction nous ôte le moyen d'avoir l'analogue des banques d'Écosse, elle ne ferme pas pour cela la carrière à des combinaisons d'une application utile et féconde. Même en laissant intact le privilège de la Banque de France, qui n'est pas d'ailleurs en question, on n'est pas dans l'obligation de renoncer à former des banques locales. Il y a même déjà quelques essais en ce genre, à Angers, par exemple, et il s'est établi à Senlis une banque formée par des cultivateurs, qui s'est constituée en société à capital variable, avec actions de 500 francs donnant droit à un crédit égal. Cette combinaison permet d'acheter en commun des matières et des instrumens payables dans le délai de trente jours; mais elle ne se refuse pas à accepter des billets à quatre-vingt-dix jours ou à six mois, et c'est la Banque de France qui les escompte. Tout récemment, la Société des agriculteurs de France émettait ce double vœu : 1° que le gouvernement encourage la formation et le fonctionnement des sociétés mutuelles de crédit agricole; 2° qu'à l'occasion du renouvellement du privilège de la Banque de France, il obtienne que le papier présenté à l'escompte par ces sociétés soit accepté avec des délais de remboursement et à un taux en rapport avec les nécessités et les profits de l'agriculture. On invoque l'exemple des grandes banques italiennes d'émission, particulièrement du *Banco di Napoli*, qui montre qu'un taux d'escompte plus favorable et des renouvellemens plus étendus peuvent être attribués à des sociétés de crédit mutuel.

Le projet soumis à la chambre ne parle pas du concours que pourraient prêter les caisses d'épargne au crédit agricole. Nous comprenons les motifs de cette réserve sans être tenu de l'imiter. Il est de toute évidence qu'une grande prudence s'impose lorsqu'on soulève une question qui touche de si près à la sûreté des placemens de l'épargne populaire. Mais ici encore il est permis d'invoquer l'autorité des faits, et on est en outre amené à s'interroger sur la situation particulière où nos caisses d'épargne se trouvent placées. On ne peut ignorer que ces caisses ont, chez des peuples voisins, rendu d'éminens services par des prêts sagement ménagés aux agriculteurs. Ne pourraient-elles être appelées au même office

en France, avec toutes les précautions requises? La question a dû se poser d'autant plus naturellement que l'emploi des fonds de ces caisses est devenu le plus embarrassant des problèmes, depuis que le chiffre exorbitant de trois milliards et demi a été atteint. Ce résultat, comme on le sait, comporte malheureusement de tout autres explications que le progrès, réel d'ailleurs, de l'épargne populaire. Le chiffre surélevé de l'intérêt y a attiré les capitaux de toutes les classes. On se trouve donc en face d'un capital stérilisé, et, d'autre part, de la perspective vraiment effroyable pour l'État, d'être exposé au danger d'une demande écrasante de remboursemens. Les économistes les plus clairvoyans, les financiers les plus expérimentés ont signalé ce péril, qui va croissant puisque, selon la juste remarque de M. Paul Leroy-Beaulieu, dans une discussion récente à l'Académie des sciences morales et politiques, il n'y a aucune raison, s'il n'y est pas porté remède, pour que cette somme n'aille s'accumulant indéfiniment jusqu'à des chiffres qui sembleraient fabuleux. De son côté, M. Buffet déclarait, à la même occasion, que, pour sortir de cette redoutable impasse, il n'y aurait pas lieu de reculer même devant un emprunt. Assurément, ce n'est pas l'autorisation de faire quelques prêts agricoles qui modifierait sensiblement cette situation; mais il pourrait y avoir là un emploi utile d'une partie de ces fonds. Une telle mesure pourrait être autorisée dans des cas restreints et entourée de toutes les garanties de sécurité que peut conseiller la sagesse la plus timorée. C'est la thèse qu'a soutenue M. Léon Say, et, à la vérité, on ne voit pas clairement ce qu'il y aurait de si hasardeux à autoriser quelques caisses à faire de ces prêts limités, pris sur une partie des fonds de ce qui constitue leur avoir, leur fortune particulière, distincte, on le sait, des épargnes déposées. On peut se demander de même pourquoi des caisses libres ne feraient pas les mêmes opérations qui se font, par exemple, en Belgique. N'est-ce pas une idée toute conforme aux services et à l'histoire même des banques, de vouloir faire aboutir les dépôts aux prêts, de manière à rendre, pour ainsi dire, par petits ruisseaux au travail honnête et intelligent, qui se charge de les féconder, les sommes que l'épargne a accumulées dans un commun réservoir?

Cette façon de procéder a donné les plus heureux résultats dans les pays où elle a été mise en œuvre, et il n'est pas facile d'apercevoir pourquoi, appliquée avec mesure, elle n'aurait pas chez nous quelques-uns des mêmes avantages. Bien loin de créer des dangers pour les placemens, ces caisses, et en général les banques locales agricoles, leur en ont ouvert qu'on peut regarder comme les plus sûrs qui existent. Au lieu de se jeter dans des prêts

aléatoires à l'étranger, ou dans des entreprises qui spéculent sur la crédulité de dupes prêtes à donner dans le piège, les petits capitaux trouveraient là des placemens à leur portée, d'une entière sécurité, et la petite propriété rurale pourrait s'y procurer le crédit à des conditions modérées. C'est, en effet, dans cette petite et moyenne clientèle qu'est, selon nous, et nous l'avons assez fait entendre dans toute cette étude, l'avenir de ces institutions dans un pays comme le nôtre, où les capitaux et les terres sont également divisés. Qui ne serait frappé de ce que peut être cette petite clientèle en voyant les banques populaires de l'Allemagne et de l'Italie, et, dans ce dernier pays, notamment les banques fondées par Leone Wallemborg? Un calcul fait sur 2,235 sociétaires donne une grande majorité pour les cultivateurs ayant moins de 2 hectares, ou de 2 à 5 hectares et de 5 à 20, à 30 au plus; mais ces derniers forment l'exception. Ces caisses ne dépassent pas le cercle le plus restreint, la commune, quelquefois le hameau; leurs sociétaires sont des paysans n'ayant d'autres ressources que leur travail et qui sont loin d'être plus avancés que les nôtres. Ils se groupent, et ce groupe solidaire offre des garanties suffisantes, puisqu'il trouve à se procurer les moyens de crédit. — Si l'on objectait que ces caisses, et en général les banques populaires en Italie et en Allemagne, ne se sont fondées que par le concours de quelques propriétaires apportant, au début, l'aide de leur zèle et de leur argent, nous demanderions si l'on croit que les nôtres en feront moins et qu'il ne s'en trouvera pas sur plusieurs points de la France pour rendre les mêmes services à l'origine de ces établissemens. N'est-ce pas grâce au concours de ces bourgeois, de ces riches, qu'on accuse si facilement de ne rien faire pour les autres classes, que les caisses d'épargne elles-mêmes ont été fondées à l'époque de la restauration, et n'est-ce pas aussi le cas des sociétés de secours mutuels et de la plupart des institutions de prévoyance? Aujourd'hui encore, nous en voyons se produire de nouveaux exemples pour la construction des habitations ouvrières. Cette aide accordée aux entreprises d'utilité populaire par les plus aisés aux plus pauvres, à laquelle on a donné le beau nom de devoir social, est dans l'esprit comme dans les nécessités de notre époque. Elle est, en même temps qu'une œuvre d'humanité, un sage calcul politique, et elle peut être aussi un bon calcul économique pour ceux qui, sans chercher la fortune dans des œuvres où la philanthropie a sa part, se contentent, quand ils ne peuvent aller jusqu'au sacrifice complet, d'un intérêt modique de leurs capitaux.

Nous ne pouvons nous résigner à croire que la France continuera à faire une aussi triste figure, en matière de crédit agricole.

devant des nations qui ont réalisé à cet égard ce qu'on peut nommer sans exagération de véritables merveilles. On a publié le bilan de ces banques, et, dans un récent volume qui contient les statuts de toutes les banques populaires et fournit à leur sujet d'utiles indications théoriques et pratiques, M. Alphonse Courtois résumait cette étonnante statistique par des chiffres qu'on serait tenté de taxer d'invraisemblance si leur réalité n'était dûment attestée. C'est ainsi qu'il existe en Belgique 20 banques populaires ayant en dépôt 7 à 8 millions de francs; en Italie, 641 banques, avec 500 millions de dépôts; en Hongrie, 530, avec 50 millions de francs de dépôts; en Autriche, près de 1,400, avec 600 millions de dépôts; en Russie, 859, avec un chiffre de dépôts que nous ignorons; en Allemagne, plus de 3,000, à savoir : 2,160 du système Schultze-Delitzsch, avec près de 1,200 millions de francs, et 1,000 à 1,200 du système Raiffeisen, dont le chiffre des dépôts nous est inconnu. En France, on aurait peine à arriver au chiffre de 10! C'est en nous adressant à des types de crédit variés, par essais successifs ou simultanés, que, sans réaliser d'ici à longtemps, sans doute, des résultats aussi prodigieux, nous aurons chance de nous tirer de la nullité où nous sommes relativement au crédit agricole. La législation peut nous y aider moins par des secours directs qu'en cessant d'y faire obstacle. C'est alors seulement que nous serons en situation de juger ce que vaut l'imputation qu'on nous adresse de manquer de toutes les qualités qui font qu'on peut faire un heureux usage du crédit dans nos campagnes. S'il est vrai, comme nous nous sommes efforcé de l'établir, que les obstacles viennent moins des difficultés intrinsèques que de la suspicion où on tient la possibilité du succès, nous pensons qu'il serait bon de nous prémunir contre des dispositions trop décourageantes. On nous a accusés plus d'une fois de manquer de modestie, n'allons pas maintenant par un excès contraire, par une déclaration tout au moins prématurée d'impuissance, tomber dans cette extrême défiance de soi-même qui empêche d'agir. Qu'on se décide seulement à faire un pas, l'humilité des débuts n'aura rien qui nous inquiète. Gardons-nous surtout de nous laisser aller à cette singulière lassitude, qui n'attend pas d'avoir agi, et de désespérer de la moisson avant d'avoir semé. Tout a été dit sur la question, il est temps de se mettre à l'œuvre.

HENRI BAUDRILLART.

LES

SALONS DE 1891

III[1].

LE SALON DU CHAMP DE MARS.

I.

Rien de plus naturel que le désir d'innover. C'est l'aiguillon nécessaire aux artistes et aux poètes, créatures impressionnables, dont l'exaltation individuelle produit et explique la fécondité. Encore faut-il que ce désir ne se déchaîne pas à tort et à travers, sans tenir compte des lois inhérentes aux matières mêmes sur lesquelles il s'exerce, car il risque fort, dans ce cas, de n'aboutir qu'à des résultats négatifs et de n'engendrer que des œuvres mort-nées. Il est clair que la plupart des exposans au Champ de Mars sont beaucoup plus tourmentés que la plupart de leurs confrères des Champs-Élysées par ce désir d'être novateurs, ou du moins de le paraître; mais, chez quelques-uns, ce désir tourne à la folie et, dans leur rage de se mettre vite à la mode, tel et tel, que tout le monde nomme, qui avait donné naguère tant de grandes et de petites espérances, lâchant la proie pour l'ombre, s'abandonne tout d'un coup lui-même pour se précipiter sur les talons de celui qui lui paraît courir le plus vite. La première impression qu'on éprouve cette année, dans les galeries violemment éclairées du Palais des Beaux-Arts, en longeant la double file de

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

peintures blanchâtres, la plupart à l'état d'ébauches, dont elles sont garnies, est une impression de surprise et d'inquiétude. On est surpris de l'imprudence et de l'inconscience avec lesquelles les peintres, encouragés par l'incroyable légèreté des amateurs et de la critique, sacrifient de gaîté de cœur leurs moyens mêmes d'existence. On est inquiet pour l'avenir de l'art français, renonçant lui-même à ces habitudes studieuses et désintéressées par lesquelles il était devenu l'exemple et le guide de tous les arts étrangers.

Est-ce à dire que le Champ de Mars ne renferme pas beaucoup de peintures remarquables, qu'il ne contienne pas même, si l'on veut, quelques chefs-d'œuvre? Non, sans doute. Sans partager cet engouement factice dont beaucoup sont dupes pour un certain nombre d'originalités plus ou moins discutables qu'on y encense, il faut reconnaître que l'amour de la vie et de la nature, cet agent essentiel de la création pittoresque, s'y manifeste, en général, avec de grandes apparences de sincérité; que, d'autre part, on y manifeste une préférence très légitime pour l'expression juste, libre, large, communicative de la pensée ou de la sensation, et qu'en somme il s'y développe un ferment d'activité utile et estimable, dont il faut tenir compte. Mais plus les idées qui, au fond, dirigent et justifient le mouvement, sont justes et sensées, plus il serait fâcheux qu'elles fussent condamnées à avorter par suite de la confusion qu'on fait de ces idées mêmes avec les moyens de les exprimer. Ce n'est pas la première fois que, dans notre pays, surtout en fait d'art, on se repaît de mots au lieu d'étreindre les choses et que la théorie sentimentale ou littéraire se substitue, chez les artistes, à l'intelligence et à la pratique du métier plastique et pittoresque sans lequel ils n'existent pas. Greuze, en son temps, fut plus populaire que Chardin; Horace Vernet, Delaroche, Ary Scheffer, furent et sont peut-être encore mieux compris que Géricault, Ingres et Delacroix. Quelle différence, entre eux, cependant, comme résultats définitifs! Depuis quelque temps, il semble que nous soyons de nouveau en proie à ces erreurs sans cesse renaissantes sur les qualités essentielles et intrinsèques de l'œuvre d'art. Dans les succès exagérés qui sont faits tardivement à de grands artistes d'abord injustement méconnus, tels que Corot et Millet, l'amplification littéraire et l'interprétation sentimentale n'entrent-elles pas, par exemple, pour une bonne part? Si l'on examinait d'un œil sérieux un grand nombre de leurs ouvrages, au point de vue de l'originalité et de la réalisation, ne pourrait-on pas penser qu'on les met beaucoup trop haut, après les avoir mis beaucoup trop bas? De même, ne suffit-il pas aujourd'hui qu'un peintre, se targuant d'indépendance, affiche le mépris des anciennes façons de peindre ou surprenne les regards par quelque procédé bizarre ou

insolite, pour qu'on soit disposé à le regarder comme un maître, soit d'après ses propres déclarations, soit d'après les amplifications de son entourage? Le Champ de Mars est rempli de ces peintures, qui, faute d'une science suffisante, restent à l'état d'intentions; il se peut que les intentions soient bonnes : c'est précisément de celles-là que l'enfer est pavé.

Ce qui ne saurait être contesté, c'est que les trois élémens qui, jusqu'à présent, constituaient l'art de peindre : le dessin, science des formes, le coloris, science des lumières, la composition, science de l'expression, s'atténuent, chaque année, d'une façon plus sensible, chez les adeptes de la nouvelle école. Pour ce qui est du dessin et de la composition, la plupart s'en moquent hautement. La lumière seule les préoccupe, mais, dans la lumière, ce qu'il y a seulement de plus subtil et de moins coloré, en sorte que, si leur peinture gagne parfois en harmonie, elle perd toujours en force et en éclat. La disparition de Meissonier, le fondateur de la Société, dont le talent net et sec, réfléchi, consciencieux, pouvait servir de contrepoids utile à cette chute générale dans l'impression vague et la traduction approximative, n'est pas faite pour améliorer la situation. Quelle que soit la haute valeur, originale et personnelle, des deux présidens actuels, MM. Puvis de Chavannes et Carolus Duran, l'un le plus poétique de nos décorateurs, l'autre le plus brillant de nos portraitistes, on reconnaîtra qu'aucun des deux ne semble fait pour ramener l'école à une préoccupation plus constante de la forme précise et de la composition serrée. Ils restent les premiers au Champ de Mars comme ils l'étaient ailleurs, grâce à des qualités particulières depuis longtemps acquises; ils n'y sont et n'y peuvent être suivis. La tradition joue encore, chez eux, un trop grand rôle au gré de la plupart des jeunes gens pressés, qui croient regarder directement la nature parce qu'ils la regardent à travers des lunettes spéciales fabriquées à Montmartre et dans le quartier Monceaux, au lieu d'apprendre à la voir par les yeux plus clairs et plus larges des vieux maîtres d'Italie, de Hollande et de France qui n'imposent pas si lourdement leurs besicles à tous les nez. Les conséquences de cette débâcle sont déjà faciles à constater.

En suivant ici, dans notre examen, le même ordre qu'aux Champs-Élysées, nous établirons aisément le bilan des deux expositions. Ici, l'imagination paraît maudite. Aucune de ces fantaisies de jeunesse extravagantes, mais généreuses et fortifiantes, comme nous en avons trouvé tant aux Champs-Élysées; rien à comparer avec les conceptions mouvementées de MM. Rochegrosse, Henri Martin, Micheléna, Roullet, Gervais et autres. Ce qui domine ici, c'est le tableautin ou plutôt le fragment de peinture encadré, car nous constatons ici une aberration singulière : à mesure qu'on ra-

petisse le cadre, c'est-à-dire qu'on l'accroche plus près du spectateur, on élargit et on simplifie la facture, comme s'il devait être regardé de plus loin; et, presque tous ces fragmens sont des esquisses d'après nature, ou parfois, comme on dit dans la chanson de Barbizon, peintes *de chic* d'après nature. Les quelques toiles de grande dimension qui se déroulent, soit sur les parois de la grande coupole, soit aux extrémités des galeries, sont des décorations commandées par la ville de Paris ou l'État, et la folle du logis, je vous prie de le croire, n'a pas fait partie des commissions qui ont fixé les sujets ou choisi les esquisses. Le seul poète du lieu reste, nous l'avons déjà dit, M. Puvis de Chavannes. Aussi lorsque l'œil, abêti par la succession de tant d'énormes photographies bourgeoises et plébéiennes, rencontre enfin l'harmonie calme et tendre de ses rêveries savantes, on se sent disposé à toutes sortes d'indulgences pour un dilettantisme si incomplet, mais si noble et si délicat.

Les deux toiles en hauteur, *la Céramique* et *la Poterie*, forment le complément de la grande composition *Inter Artes et Naturam*, destinée au musée céramique de Rouen, dont nous avons parlé l'an dernier. L'artiste s'y est mis plus à l'aise vis-à-vis de la réalité que dans son panneau central; son imagination, en reprenant plus de liberté, a retrouvé aussi plus d'ampleur et plus de charme. Toutes les deux sont disposées avec un goût parfait; nous y retrouvons, dans toute sa grâce, ce beau naturel des attitudes qui est la qualité maîtresse de M. Puvis de Chavannes. Les fonds de paysage et de constructions sont disposés, avec une science discrète, aussi bien pour reposer le regard que pour faire valoir les figures. On sent que le tout est sorti d'une imagination accoutumée à contempler longtemps son rêve avant de le fixer. Cette unité harmonique, jointe au rythme savamment et délicatement équilibré des mouvemens et des gestes, suffit à donner à ces peintures un caractère d'ouvrages supérieurs. Ce qu'on y admire, d'ailleurs, rentre dans les données classiques, puisque c'est la transposition idéale des réalités simplifiées telle que l'ont comprise les Grecs et les Italiens. Dans le panneau de *la Céramique*, l'ouvrier massif, assis au bord de la cuve où son camarade, debout, demi-nu, remue la pâte, et qui tient lui-même un tamis, n'aurait qu'à se lever et jeter ses vêtemens pour redevenir l'Hercule Farnèse; la femme, debout, appuyée le long d'un pilier, portant un arrosoir, se changerait aisément en terre cuite athénienne. Cette préoccupation sculpturale, qui fut celle aussi des peintres de l'antiquité et de la renaissance, donne aux figures de M. Puvis de Chavannes une valeur individuelle, en dehors même de leur action commune, qui les grave fortement dans l'esprit. Quand l'artiste y joint, dans ses

bons momens, la précision des formes et la netteté des expressions, c'est un spectacle exquis. Dans le panneau de *la Poterie*, rien de charmant, de moderne aussi, comme les têtes fines et intelligentes des deux demoiselles qui s'avancent, dans l'allée sablée, l'une portant un vase, l'autre montrant à sa compagne un plat qu'elle vient de peindre. Dans le fond, on aperçoit un four devant lequel veillent deux ouvriers, l'un assis sur le seuil, l'autre regardant où en est la cuisson par un des évens de la porte. M. Puvis de Chavannes excelle dans l'indication sommaire de ces figures de second plan dont les attitudes sont d'ordinaire prises sur le vif avec un esprit d'observation très particulier.

Le grand panneau, l'*Été*, pour la ville de Paris, développe, sur une plus grande échelle, avec plus d'éclat et de force, les mêmes qualités. Les dispositions de la toile, coupée au milieu par une porte rectangulaire qui s'élève jusqu'au centre, permettaient au peintre d'y placer, de chaque côté, un de ces groupes statuaires dans lesquels il triomphe. A gauche, nous avons donc, sur le bord d'une rivière, une jeune femme nue, enfoncée dans l'eau jusqu'aux cuisses, tenant les deux mains d'un enfant qui a peur de l'eau, tandis qu'un jeune garçon, vu de dos, s'accrochant d'une main à la branche de saule, prenant de l'autre son linge déposé sur la rive, remonte sur la berge. Sur la droite sont trois femmes, trois baigneuses, l'une étendue, toute nue, dans l'herbe, l'autre, appuyée contre un arbre, s'essuyant le pied par un mouvement pareil à celui des Vénus rattachant leur sandale ; la troisième, assise, retire sa tunique, en levant les bras par un geste qui découvre son torse. La belle pondération des lignes, la majesté des formes en mouvement, donnent à ces trois figures classiques un charme puissant et nous devons reconnaître que l'artiste a fortifié ce charme, en s'efforçant de donner à son modelé plus d'intensité et de relief qu'il ne fait habituellement. L'unité de la composition est établie, d'abord, par la langue de terrain devant laquelle se groupent les deux scènes et qui passe derrière la porte, et ensuite et surtout par les lignes horizontales, rivière, berge, massif boisé, collines, qui se déroulent et se superposent dans toute la hauteur de la toile, y développant un paysage grandiose et simplifié, un paysage de style, d'une tranquillité et d'une sérénité qui nous reportent vers Nicolas Poussin.

Quels que soient les mérites de M. Puvis de Chavannes, comme ils sont dus à un tempérament particulier et à une culture exceptionnelle, ils ne sont point de l'ordre transmissible, et lui resteront personnels. Le dilettantisme et l'archaïsme, à quelque hauteur qu'ils atteignent, fût-ce la hauteur du génie, dans l'ordre artiste comme dans l'ordre littéraire, peuvent se dresser, comme des édi-

fices inattendus et exemplaires, au milieu du courant de la production contemporaine, mais sans pouvoir jamais ni l'arrêter, ni l'endiguer, ni la diriger. C'est peine perdue pour les jeunes peintres de vouloir imiter M. Puvis de Chavannes, comme ce le fut pour d'autres d'imiter Eugène Delacroix ou Gustave Moreau. La sérénité contemplative de son âme, ce qui s'exprime de noble et de beau à travers la langueur fondante de son coloris et l'indécision massive de ses formes, leur restera toujours insaisissable ; ils n'en surprendront que ces apparences toutes de surface, cette langueur et cette indécision, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins propre à exprimer une autre âme, ce qu'il y a de plus difficile à justifier avec les aspirations naturalistes de l'art moderne. M. Puvis de Chavannes est un écho magnifique du passé, mais c'est un écho. La voix pleine et sonore, la voix qu'il faut toujours écouter retentit plus loin et plus haut, chez les maîtres clairs et robustes, fermes, sains, éclatans, elle retentit surtout dans la nature vivante et agissante, et c'est là que nos jeunes artistes, ceux qui veulent exprimer des sentimens nouveaux et créer à leur tour des types durables, doivent aller l'entendre. Rien n'est plus étrange que de voir appliquer les procédés sommaires et flottans de ce dilettantisme rêveur à des sujets contemporains historiques, à des sujets de pure observation ou d'évocation déterminée, dans lesquels la précision, l'exactitude, le mouvement, l'éclat sont les qualités les plus nécessaires pour accentuer la vraisemblance de la représentation et en augmenter l'effet expressif.

C'est pourtant à cette erreur que s'abandonnent la plupart des jeunes peintres chargés de décorer les édifices publics de Paris et de la banlieue, et cette erreur est d'autant plus choquante que municipalités et artistes rivalisent à qui apportera, dans le choix et dans l'exécution des sujets traités, le moins de poésie et de fantaisie qu'il soit possible. A propos du Salon des Champs-Élysées, nous avons déjà remarqué l'insignifiance, la platitude, on pourrait dire parfois l'inconvenance ou la grossièreté de ces sujets; notre jugement ne peut pas se modifier au Champ de Mars. Tantôt ce sont les ordonnateurs qui ont enfermé les artistes dans des limites trop mesquines; le plus souvent, c'est à craindre, ce sont les artistes qui n'ont pas su librement se mouvoir dans ces limites assez élastiques. En tout cas, le résultat ne répond pas généralement au but que devrait se proposer toute œuvre d'art qui s'adresse au peuple, son élévation morale ou son instruction patriotique. La *Sortie pendant le siège de Paris en 1870*, pour l'Hôtel de Ville, prêtait, par exemple, à des développemens épiques ou dramatiques. M. Adolphe Binet, un homme de talent, mais d'un talent trop calme et trop reposé pour son âge, comme celui de presque toute sa génération, n'a vu,

dans ce beau sujet, qu'une illustration anecdotique. La scène se passe à l'une des portes du rempart; un régiment de gardes nationaux, ses chefs en tête, défile silencieusement sur la chaussée; nous retrouvons là tous les groupes connus, les fiancées qui font leurs adieux, les femmes qui complètent les provisions de l'homme qui part, les gamins qui applaudissent. Tout cela est groupé avec clarté, souvent avec esprit, dans un paysage de pierre d'une harmonie bien soutenue, mais au moyen d'une tonalité grise et sourde qui, jointe à la qualité mince et fine de la peinture, donne à ce grand décor une apparence de chose entrevue, avec attention, mais sans passion et sans émotion. M. Adolphe Binet est un artiste délicat; il a quelque part une *Petite lessive*, étude de blanchisseuse dans un jardin fort joliment traitée; mais, dans la peinture monumentale, la simplicité, la force, l'émotion valent beaucoup mieux que la délicatesse. M. Binet, non loin de sa *Sortie*, expose une *Gare de chemin de fer;* n'est-ce pas là encore une commande municipale? On le croirait. Vous assistez là à une descente de train, avec des familles affairées, des voyageurs empêtrés, des facteurs et des hommes de peine; il n'y a pas de journal illustré qui ne vous montre, chaque semaine, de scène semblable. Dans un petit cadre, sur une aquarelle, avec de la fantaisie et de l'humour, ce pourrait être amusant; dans ces dimensions, avec des prétentions graves dans le comique, c'est fort ennuyeux.

Les magistrats et les justiciables du tribunal de commerce trouveront-ils plus d'agrément à contempler, pendant plusieurs siècles, la *Gare des marchandises de la compagnie de l'Ouest*, qu'on a commandée à M. René Gilbert pour leur salle d'audience? On peut en douter. A part les facteurs, les employés, le chef de gare donnant des ordres, sous son hangar, avec un geste impératif digne de Marc-Aurèle, à part le petit monde qui a peut-être posé devant le peintre, on se demande qui cela peut intéresser? A quoi bon une reproduction de cette taille, exacte et colorée, mais bien inutile et bien insignifiante, d'une scène si vulgaire qu'on peut voir dans toutes les gares et dans laquelle, à coup sûr, l'activité et l'intelligence humaines n'ont pas à se développer sous des apparences bien héroïques ni très émouvantes? Est-ce que la photographie, est-ce que la photogravure, est-ce que l'illustration ne nous en disent pas beaucoup plus long là-dessus si nous voulons des détails précis? M. René Gilbert est un peintre fort distingué. Son *Raccommodeur de tapisseries* au musée du Luxembourg est un beau morceau qu'apprécient tous les amateurs. Il a donc dépensé beaucoup de talent dans cette malheureuse gare, et du bon talent, car, lui, ne donne pas dans le brouillard et il croit encore, Dieu merci, à la couleur; mais c'est du talent dépensé en pure perte. Dans notre jeunesse, nous

nous moquions beaucoup de la toile colossale qui décorait, sur la place Saint-Sulpice, la façade de l'entreprise *Bailly*, sur laquelle on voyait une voiture de déménagemens avec son attelage et son cocher peints de grandeur naturelle. A nous qui discutions passionnément tous les maîtres passionnés, Delacroix, Ingres, Géricault, Théodore Rousseau, cette grande machine nous paraissait le contraire de l'art. Nous nous trompions assurément, car, souvent, l'idéal de la génération moderne ne s'élève guère au-delà, et cette gloire était réservée à la prud'homie égalitaire de notre fin de siècle de chercher dans Paul de Kock ou ses successeurs les inspirations qu'on demandait naguère à Homère, Shakspeare, Byron, V. Hugo et autres rêveurs démodés.

Les peintures de M. Maurice Chabas pour la *Mairie de Montrouge* rentrent dans cette donnée peu lyrique. Le *Repas nuptial* n'est-il pas un titre bien noble pour ce déjeuner en plein air, chez un traiteur de campagne, servi par le garçon grotesque que nous connaissons tous? On y reconnaît, il est vrai, parmi les convives animés, quelques têtes d'honnêtes gens; mais cela ne suffit pas à rendre ce spectacle édifiant. Les jeunes futurs, contemplant cette toile avant l'arrivée de M. le maire, ne se feront pas une bien haute idée du mariage. Ce sera toujours, pour eux, *Noces et festins!* Il est vrai que, de l'autre côté, ils verront les devoirs et les joies de la *Famille*. Joies ineffables qui consistent à s'asseoir, en bras de chemise, sur les talus des fortifications, devoirs rigoureux et difficiles qui consistent à faire sauter les gamins et à soutenir leurs premiers pas! Ce dernier sujet pouvait passer encore, mais il eût fallu que la puérilité du fond fût sauvée par la vivacité, par la santé, par l'éclat de l'exécution. Mais M. Maurice Chabas ne regarde, comme les autres, qu'à travers des brouillards, et ses réelles qualités d'arrangeur et d'observateur lui deviennent utiles. Les figures sont bien posées, ses indications d'attitudes et de gestes sont justes, souvent heureuses; il obéit à une mode absurde en ne les soutenant pas. Son plein air n'est que de la pleine brume. Nous tombons dans le vague du vague, et ce qui devrait être, au premier chef, de la peinture bien portante devient de la peinture anémique. M. Delance, ayant pratiqué autrefois un art plus sincère, ne donne pas si complètement dans le piège où se prennent ses jeunes confrères. Son *Appel des mineurs à l'entrée d'une mine*, pour le ministère des travaux publics, ne le fera pas excommunier par les décadens, parce qu'il s'y tient dans une note grise et blanchâtre qui glacerait Rubens et Delacroix. Toutefois, on y remarque une disposition pittoresque des groupes, une accentuation expressive dans plusieurs figures, bien mises à leur place, une certaine intention de force dans le coup de brosse, qui le désignent à leur juste suspicion.

L'une des légitimes préoccupations de la Société nationale, c'est de donner, dans ses expositions, à la peinture décorative l'importance qui lui est due et de nous montrer notamment des ensembles décoratifs. Cette année, cependant, la section n'est pas très riche. On n'y voit guère d'intéressant que plusieurs nouveaux fragmens de M. Galland pour la décoration de l'Hôtel de Ville, un carton de tapisserie pour le Théâtre-Français, par le même, dans ce style clair et bien rythmé qui est la marque de toutes ses conceptions, des cartons de vitraux pour l'École de pharmacie, par M. Besnard, où sont disposés des animaux et des végétaux, d'un dessin ferme et d'un coloris éclatant, avec une intelligence très nette et sûre de ce genre de décor. La pièce principale est le plafond de M. Gervex pour l'Hôtel de Ville de Paris, *la Musique*, mais nous avons quelque doute sur l'effet que produira en place cette grande toile. M. Gervex a voulu à la fois satisfaire aux exigences de cette décoration spéciale et y introduire, néanmoins, l'élément moderne. C'était son droit. Sa conception est ingénieuse; sur le premier plan, la scène d'un théâtre, avec des figures de spectateurs et de spectatrices, en habits de soirée, émergeant des fauteuils de l'orchestre ou de l'ombre des loges. Sur la scène, une Ophélie lançant un couplet. Au-dessus de la cantatrice, sur des nuées, comme une apparition idéale d'artistes antérieurs, une joueuse de violoncelle, en costume Pompadour et un joueur de flûte, en tricorne, qui l'acccompagne. Ces figures, quoique entourées d'amours volans, ont un caractère de réalité qui ne semble pas bien les préparer à prendre la position plafonnante. Au-dessus d'eux plane une Renommée. Comme peinture verticale, la composition est agréablement disposée et contient de jolis morceaux très vivement peints, dans une gamme joyeuse et légère fort bien appropriée. On peut regarder aussi, comme des panneaux décoratifs, les deux toiles dans lesquelles M. Guillaume Dubufe a représenté *la Cigale* et *la Fourmi* sous les apparences de deux jeunes femmes peu vêtues, d'une allure élégante et spirituelle, étudiées avec des recherches délicates de modelés qui appartiennent à la vieille plus qu'à la nouvelle école, ce dont nul ne se plaindra.

II.

Puisque l'imagination n'est pas le fait des modernistes, on a bien le droit de leur demander d'être expressifs, précis, clairs et simples, neufs, si c'est possible, dans leurs traductions de la réalité. La poésie est en tout et chez tous; c'est même chez les humbles qu'elle se révèle souvent le mieux par la spontanéité de l'émotion et la simplicité de l'expression; mais ce n'est pas par des à-peu-près d'ob-

servations et des pratiques d'atelier plus ou moins ingénieuses ou bizarres qu'on saura la mettre en lumière. Nous avons au Champ de Mars même des exemples très concluans à cet égard, qui prouvent une fois de plus que, chez les vrais artistes, l'étude rigoureuse et minutieuse de la réalité précède toujours et prépare son interprétation personnelle et poétique. Les deux ouvrages qui ont le plus frappé beaucoup d'honnêtes gens désintéressés dans les querelles de coterie, tant par l'individualité pénétrante de l'exécution que par l'intensité grave de l'observation, par leur caractère simultané d'ouvrages bien modernes et d'ouvrages au-dessus de la mode, sont *les Conscrits* de M. Dagnan-Bouveret et les cartons de M. Léon Frédéric de Bruxelles, sur *le Lin* et *le Blé*. Or, MM. Dagnan et Frédéric sont précisément deux artistes qui, pendant longtemps, dans leurs œuvres de jeunesse, ont apporté, avec une opiniâtreté et un scrupule allant parfois jusqu'à la lourdeur ou à la sécheresse, ce souci de l'extrême précision et de la touche nette et vive que méprisent les nouveaux-venus.

Il y a loin de cette belle toile des *Conscrits* qui mérite à M. Dagnan, plus encore que ses *Bretonnes au pardon*, l'acclamation de ses confrères, à toutes les petites peintures anecdotiques, d'un faire si soigné, mais si mince, et d'une exactitude si bourgeoise, par lesquelles il a d'abord séduit un public inférieur, mais par lesquelles aussi il s'est préparé patiemment à des besognes plus hardies. M. Dagnan semble aujourd'hui en pleine possession de ses moyens et, s'il reste avec résolution, comme il l'est à cette heure, en commerce intime avec les vieux maîtres sains et vigoureux, sans se laisser amollir par les tendances environnantes, il peut rendre un immense service à l'art national. Cette toile des *Conscrits* paraît, à vrai dire, plutôt un fragment découpé dans une composition murale, qu'un tableau au sens ordinaire du mot; mais on y voit résolu ce grand problème à côté duquel passent étourdiment sans l'aborder la plupart des modernistes. Elle unit, en effet, sans manière et sans effort, sans autre secours que l'élément pittoresque, à la puissance de l'expression la vérité de l'observation, à la hauteur morale l'exactitude vulgaire. Millet avait déjà réalisé cette union, mais seulement pour des figures isolées, dans des attitudes calmes, et pour des sentimens généraux pris dans la vie des champs et de la famille, avec un effort de simplification pittoresque qu'on ne pourrait prolonger sans appauvrir singulièrement le domaine de l'art. M. Dagnan-Bouveret, lui, avait à traduire un sentiment plus compliqué, le sentiment patriotique chez des Français, chez des paysans, et à le traduire à la fois par la physionomie et par le mouvement; c'était donc une tâche plus rude; il y a réussi. La composition est des plus simples; au milieu, s'avançant dans une

rue de village, un gamin portant un grand drapeau tricolore, à côté d'un paysan, tête nue, battant du tambour; derrière eux, venant de la gauche, cinq jeunes paysans, en blouses bleues, coiffés de chapeaux de feutre bas, marchant au pas, se tenant les bras, se serrant les coudes. Les figures sont de grandeur naturelle, jusqu'aux genoux; dans le fond, sous la porte basse d'une maisonnette, une femme, son nourrisson dans les bras, les regarde passer. Rien de moins inattendu, à coup sûr, comme composition et comme ordonnance. L'impression que produit ce spectacle n'a rien d'une surprise, mais elle n'en est que plus profonde, car c'est avec une gravité et une simplicité supérieures que M. Dagnan a fait de ce groupe banal des personnages noblement poétiques. Dans ces figures hâlées ou fraîches de paysans, nulle concession pourtant à idéal académique ou mondain d'idylle villageoise; ce sont bien les têtes, naïves ou futées, intelligentes ou grossières, de nos paysans de la France centrale, et voici bien leurs mains épaisses et calleuses, leurs sarraux trop neufs du dimanche, cassans et luisans; tout est exact, mais sans insistance non plus dans le sens grossier, dans le sens réaliste. Tous les détails de l'observation précise, toutes ces habiletés même de l'ordonnance pittoresque, le flottement dans les plis du drapeau qui se rabat sur le cou de son porteur, l'inégalité dans la taille des compagnons profilant leurs physionomies variées à des hauteurs différentes, tout ce qui, dans cette peinture, est de la science et de la réflexion, tout cela disparaît, au premier aspect, dans la gravité des sentimens, enthousiasme, résignation, amour-propre, qui animent profondément et simplement tous ces braves gens. Depuis le vieux tambour qui, la tête baissée, bat mélancoliquement sa caisse et le jeune porte-drapeau qui tient la sienne fièrement dressée avec un orgueil juvénile de la mission qu'il accomplit, jusqu'à chacun de ces conscrits chantans ou muets, tous sont simplement pénétrés de leur devoir, tous sont agrandis et ennoblis par l'âme de la patrie qui souffle, devant eux, dans les plis palpitans de la toile sacrée. Le calme soutenu de l'exécution reste, presque partout, à la hauteur de la conception. M. Dagnan a fait preuve, dans cette peinture, des plus hautes qualités qu'on puisse souhaiter à un peintre de la vie moderne, la noblesse et la force, la simplicité et la sincérité. Il faut espérer que cet exemple sera suivi.

M. Léon Frédéric n'est pas un peintre si habile que M. Dagnan. Son pinceau a des duretés et des gaucheries étranges, son coloris est jaunâtre, à la fois sec et criard, mais son dessin, à l'emporte-pièce, est d'une âpreté expressive qui rappelle les plus grands, parmi les vieux maîtres d'Allemagne et des Pays-Bas. C'est en outre un observateur vigoureux et un compositeur inventif.

Sa suite d'études, d'après des paysans et paysannes de Belgique, qu'on avait remarquées à l'Exposition universelle pour leur naïveté pénétrante, n'annonçait pas néanmoins un artiste de cet ordre. Peut-être le *Ruisseau* dans lequel patauge et gambade une ribambelle d'enfans nus, aussi joueurs et aussi nombreux que les enfans de Titien dans le tableau de la *Fécondité* à Madrid, étonnera-t-il bien des yeux par les maladresses d'une peinture hésitante et un peu sale, mais la composition en est pleine et vivante, et presque tous les gamins et gamines, petits plébéiens de Belgique, enfans d'ouvriers et mineurs, non pas fils de Vénus, comme les *Amorini* vénitiens, sont d'une individualité extraordinaire. On aura moins de peine à comprendre les onze dessins qui racontent, en traits vivans, naïfs et grandioses, le poème du *Lin* et les onze dessins qui, avec le même bonheur, racontent le poème du *Blé*. Ces scènes champêtres, qui accumulent souvent, à la façon des vieilles gravures, beaucoup de figures dans un petit espace, renouvellent, par la sincérité puissante de l'observation et la fermeté virile du dessin, toutes sortes de sujets qu'on pouvait croire épuisés depuis que Millet, Jules Breton et tous les auteurs de paysanneries modernes y avaient passé. M. Frédéric, en s'inspirant des miniatures rustiques, si admirables, du moyen âge flamand, de Lucas de Leyde et de Breughel le Vieux, de Le Nain et de Sieberecht, dont on peut surprendre quelque influence dans ses procédés, a trouvé, sur leurs indications, dans la vie des champs, une source nouvelle de poésie saine, abondante et forte. Nous avons déjà remarqué souvent combien, depuis quelques années, certains étrangers, notamment des Flamands, apportent dans la représentation des mœurs populaires une émotion sévère et continue qui se fait jour à travers les lourdeurs d'une pratique lourde, inégale ou inexpérimentée. La même observation peut être faite, cette année, non-seulement à propos de M. Léon Frédéric, mais aussi à propos de M. Verstraëte, de sa *Veillée d'un mort en Campine;* ce sont des impressions graves et justes, exprimées avec une sincérité un peu lourde, mais bien pénétrante.

Les étrangers marchent aussi fort audacieusement en tête de ces naturalistes décidés qui pensent rajeunir l'iconographie chrétienne par la seule application du costume moderne aux personnages de la Bible et de l'Évangile. Ils ont pour eux leurs ancêtres, tels que Lucas de Leyde et Rembrandt, qui n'en ont pas fait d'autre, sans plus de naïveté peut-être, et ils viennent de trouver cette année une recrue inattendue dans M. Béraud, le peintre légèrement gouailleur des mondanités et des corruptions parisiennes. Le tableau de M. Béraud, la *Madeleine chez le Pharisien* (il faut lire chez le Parisien), est le plus grand succès du Champ de Mars;

on s'étouffe et on fait queue pour le voir, comme l'an dernier, on s'étouffait et on faisait queue devant le *1806* de Meissonier. La conception de M. Béraud est plus fantaisiste. Il a simplement imaginé d'asseoir le Christ dans une salle à manger moderne, au milieu de convives en habit noir, gens du monde et surtout gens d'affaires, depuis longtemps émigrés de la terre-sainte et ayant accommodé les lois de Moïse aux habitudes du boulevard. Le Christ seul est en tunique blanche; si ces messieurs l'ont invité à leur souper, ils n'ont pu se méprendre sur sa personnalité. On est au café, les cigares sont allumés, lorsqu'une jeune femme, décolletée, en robe de mousseline à traîne, entre et se prosterne aux pieds du Sauveur. Tous les rastaquouères s'étonnent, se tournent, regardent, avec les mines les plus drôles du monde, et les moins édifiantes, telles que les sait pocher M. Béraud. Bien que la figure du Christ soit digne et grave, peut-on soupçonner l'artiste d'avoir voulu, par cette scène étrange, travailler à la conversion des boursiers tièdes ou impies? Ce n'est qu'une plaisanterie ou plutôt une satire assez piquante dont il s'est tiré à son honneur de peintre; mais n'y voit-on pas bien ce qu'il peut y avoir de factice et d'inconvenant dans cette façon d'accommoder à la mode du jour les légendes sacrées, si l'on n'y apporte pas une candeur profonde ou une extraordinaire puissance?

Est-ce candeur? Est-ce puissance? Le *Fils de l'Homme,* en chapeau mou, vêtu d'un complet grossier et usé, comme un instituteur destitué ou un anarchiste proscrit, devant lequel M. Skredsvig nous montre de bonnes gens étendant des tapis et des vêtemens, nous étonne presque moins. La transposition chez lui, en effet, comme chez certains primitifs, est complète, et, si nous ne pouvons adorer le fils de Marie dans ce bohème mélancolique, nous pouvons y voir quelque guérisseur miraculeux des plaies morales ou physiques, comme le peuple se plaît encore à en saluer dans certains déclassés de la science ou de la politique. M. Skredsvig, excellent paysagiste, n'est pas malheureusement un peintre de figures assez puissant pour illuminer cette scène du rayon de poésie qui pourrait la justifier; son tableau reste une honnête anecdote rustique honnêtement racontée. La transfiguration est mieux accomplie dans la *Marie-Madeleine* de M. Edelfelt : il s'agit là, d'ailleurs, non plus d'une adaptation réaliste d'un texte évangélique, mais d'une interprétation de légende. La pécheresse est une bourgeoise finlandaise, en robe de laine et caraco jaunâtre, une bonne grosse blonde sans défense qui, rencontrant, au bord d'un lac, dans un bois de peupliers, un grand ermite maigre et sec, en tunique blanche, les pieds chaussés de sandales, se précipite à ses pieds,

haletante de remords, en murmurant : « Tu es le Seigneur Jésus, puisque tu connais mes péchés. » Ce Christ paysan et pèlerin, aux mains noueuses, aux larges mèches de cheveux pénétrées de lumière, se dresse, sous le soleil, avec une autorité pleine de douceur. C'est une noble figure sous son accoutrement rustique, et le paysage d'automne qui l'entoure lui fait un cadre rayonnant. Si la Madeleine était moins lourde et moins vulgaire, on aurait là un excellent exemple du parti élevé et expressif qu'on peut tirer de l'observation réaliste pour le rajeunissement des sujets en apparence usés, mais dont on peut toujours faire ressortir l'intérêt général, humain et permanent. C'est, en réalité, une question de tact, d'invention et de talent. Avant tout, il faut être sérieux en traitant les sujets respectables. C'est une qualité qu'on peut reconnaître encore à M. Hoecker, de Munich, dans son *Annonciation*, où l'ange est remplacé par une croix lumineuse dont l'apparition fait baisser les yeux à la Vierge affaissée sur ses genoux, les mains abandonnées, sous une tonnelle de son jardin, et aussi à M. Melchers, dont la *Nativité* représente, sous un hangar, un ménage d'ouvriers en extase devant son nouveau-né. On voit donc que c'est une tendance générale, plus conforme, d'ailleurs, aux précédentes évolutions de l'art religieux que la soumission froide et résignée à des types depuis trop longtemps immobilisés. Les sources de poésie ouvertes encore à l'imagination moderne ne sont pas si nombreuses qu'il faille s'écarter de celle-là.

En dehors des ouvrages de MM. Dagnan et Frédéric et de ces peintures qu'ennoblit quelque apparence de sentiment religieux, la plupart des études sur la vie moderne, aux champs ou à la ville, exposées au Champ de Mars, impliquent un très faible effort d'imagination, d'observation et de réflexion; les plus compliquées ne s'élèvent pas au-dessus de l'anecdote courante, et, dans la plupart, la seule préoccupation visible est celle du procédé pittoresque plus ou moins neuf, plus ou moins personnel. Il s'ensuit de là que le nombre est fort grand de pochades amusantes sur lesquelles les marchands et les amateurs peuvent spéculer à leur aise, mais le nombre fort petit d'œuvres vraiment intéressantes et pouvant, par exemple, avec quelque utilité, entrer dans des collections publiques. Les artistes, mêlés de quelques industriels, qui alimentent cette production, se peuvent ici diviser en trois groupes : 1° la droite, les hommes du vieux jeu, les fidèles aux anciennes façons de peindre, académiques ou romantiques; 2° la gauche, les hommes du nouveau jeu, ceux qui forment la minorité la plus voyante et la plus bruyante de la nouvelle Société; 3° le centre, les indécis, les flottans, les indifférens ou les malins, ceux qui sont en train de

passer de droite à gauche, en s'efforçant de hurler ou de paraître hurler avec les loups.

Parmi les hommes du vieux jeu, beaucoup plus nombreux qu'on ne croirait d'abord, ce sont deux praticiens excellens, M. Ribot et M. Stevens, qui tiennent toujours la tête. Leur manière est depuis longtemps connue. Celle de M. Ribot surtout, toute en contrastes voulus et cherchant tous ses effets dans le maniement hardi des belles pâtes lumineuses au milieu d'une opacité savamment calculée, ne prétend point à se modifier. On voit bien passer chez lui, par instans, quelques lueurs de Velasquez, de Millet, de Chardin; mais, en général, c'est à Ribera et Caravage qu'il s'en tient comme inspirateurs. Il nous fournit encore, cette année, dix preuves nouvelles ou renouvelées d'une virtuosité qui se plaît surtout à illuminer des reflets de l'art les personnages et les choses les plus vulgaires, des *Tireuses de cartes*, des *Cuisiniers*, des *Récureurs*, des *Œufs sur le plat*. L'exposition de M. Alfred Stevens, qui comprend quatorze pièces (sans compter ses esquisses du *Panorama du siècle*, aux Tuileries, en collaboration avec M. Gervex), est d'un aspect bien plus varié. M. Stevens expose à la fois des scènes mondaines, des figures littéraires, des portraits, des paysages. C'est, du reste, le cas d'un grand nombre d'exposans, surtout des débutans qui se targuent d'être dans le mouvement; ils profitent de la liberté excessive qui leur est laissée pour déballer tout leur magasin et montrer, suivant le cas, soit la variété de leurs aptitudes, soit la multiplicité de leurs présomptions. En général, cette instabilité de l'application témoigne d'une grande incertitude d'esprit et d'une grande indifférence de main; toutes ces petites habiletés réunies ne parviennent pas à constituer du génie. Ce n'est pas le cas, bien entendu, de M. Alfred Stevens, dont le talent, si personnel et si souple, est depuis longtemps éprouvé, et qui, d'ailleurs, a fondé, avec juste raison, sa renommée sur un ordre spécial de créations, les plaisirs, les vanités, les douleurs de la femme à la mode, ne faisant des autres qu'une distraction ou un passe-temps. Ce sont encore des peintures de cette catégorie, *la Lettre*, *Pensive*, *le Papillon*, *la Dame jaune*, qui le représentent le mieux au Champ de Mars. Quelques-unes, il est vrai, non-seulement par la présence d'ajustemens démodés, mais surtout par une manière plus serrée de conduire le dessin et le modelé, ne semblent point être des œuvres récentes. L'épreuve qu'elles subissent avec succès prouve que cette manière était bonne, car ces peintures d'avant-hier sont plus jeunes, plus vivantes, plus durables que les trois quarts des ébauches d'hier, vieilles avant l'âge, sans dessous et sans consistance, qui les assiègent de leurs brumes plâtreuses. C'est que M. Stevens, l'un des rénovateurs de la peinture, dans le sens moderne, n'a

jamais rien prétendu innover en dehors des principes nécessaires, le respect du dessin net et juste, l'amour de la couleur franche et vive. C'est le cas, autour de lui, d'autres réactionnaires, jeunes ou vieux, qui se trouvent ici on ne sait pour quels motifs et qui y montrent quelques jolis morceaux, bien dessinés et bien peints, d'après les anciennes méthodes : MM. Lucien Gros (*Tricoteuses bretonnes au bord de la mer*), Agache (*Magicienne*), Moutte (*Seule* et *Cueillette des figues*), Griveau (*Femme au piano, Intérieurs*), Salzedo (*le Contrebassiste*, *l'Heure de l'absinthe*), Delort (*Après dix ans d'absence*), Aimé Perret (*le Berger* et *Départ pour la veillée*), Eugène Girardet (*l'Accouchée du village*), Édouard Sain (*le Vieux paysan*, etc.

Est-il bien vrai qu'il y ait un nouveau jeu? Est-il bien vrai que, depuis quelques années, on ait inventé une nouvelle manière de regarder la nature et de la peindre? Ne serait-ce pas tout simplement qu'on trouve plus simple de fermer les yeux au passé, de se complaire dans son insuffisance et de faire de nécessité vertu en prenant pour une supériorité l'incapacité de dépasser un certain à-peu-près et l'impossibilité d'arriver à une réalisation complète? Le renard de la fable n'est pas le seul qui ait la queue coupée. Quand nous aurons reconnu qu'il y a, chez certains peintres du Champ de Mars, une tendance heureuse et marquée à introduire dans leurs peintures une lumière plus franche, plus fraîche, plus variée que la lumière d'atelier, à éviter, dans les attitudes de leurs figures, les banalités et les redites, à se réinformer sans cesse, avec soin et finesse, auprès de la nature agissante et vivante, à donner à leur exécution cette liberté attrayante et cette vivacité communicative qui transmettent l'impression plus sûrement qu'une facture patiente et minutieuse, nous leur aurons, je crois, rendu pleine justice. Mais de là à conclure qu'il y a nécessité de rompre avec tous les erremens scolaires et à croire qu'on constituera un art nouveau par d'autres moyens que les moyens éprouvés, il y a toute la distance d'une erreur monstrueuse dont seront promptement victimes ceux qui s'y abandonnent ou qui la prêchent.

En réalité, on ne s'y abandonne guère, et c'est beaucoup de bruit pour rien. Voici, par exemple, un jeune artiste, M. Carrière, autour duquel se range déjà, comme autour d'un maître, un certain groupe d'artistes hésitans. Son œuvre consiste en études de têtes, quelquefois de mains, monochromes et fuyantes, habilement noyées dans des fumées molles. Comme il possède un sentiment délicat des physionomies, surtout des physionomies tendres et douces, d'enfans et de femmes, par exemple, il obtient par ce procédé des effets expressifs d'un charme subtil et pénétrant. Mais qui ne voit combien, d'une part, le procédé est vieux,

et combien, d'autre part, il est monotone? Cette façon de mettre exclusivement en lumière un morceau de la figure humaine aux dépens de tous les autres, c'est celle que M. Ribot, à la brosse rude et mâle, a été prendre chez le brutal Ribera. M. Carrière, d'un tempérament plus délicat et plus féminin, n'a eu que la peine d'aller le chercher chez des voisins plus fins et plus nobles, chez Baroccio et autres maniéristes, qui le tenaient eux-mêmes de Corrège, lequel le tenait de Léonard de Vinci. M. Carrière était dans son droit en pratiquant, pour son compte, ce procédé, même amolli, appauvri, affadi, et en l'appliquant à la vie moderne. Il a réussi, c'est certain, sinon dans l'ensemble de ses grands portraits, pour lesquels cette manière alanguie et terne est vraiment insuffisante, mais du moins dans les parties capitales de ces portraits et surtout dans ses études spéciales de têtes de femmes et d'enfans. Son mérite particulier s'accentue même par la comparaison de ses œuvres avec celles de ses imitateurs qui reproduisent aisément sa formule monotone sans y apporter sa délicatesse poétique. Mais, vraiment, y a-t-il là de quoi crier miracle, et pense-t-on qu'il puisse rien sortir d'une si étroite façon de comprendre la forme et la couleur? Qu'on admire donc M. Carrière dans une certaine mesure, soit, mais qu'il reste seul avec sa formule, comme M. Ribot, comme tous les *dilettanti*, si grands qu'ils soient! Et n'est-il pas pénible de voir disparaître déjà, dans la vapeur qui le suit, de jeunes artistes qui nous avaient promis d'être plus personnels, tels que MM. Armand Berton, Tournès et Callot?

Nous ne voyons pas non plus ce qu'ont pu gagner, jusqu'à présent, à se départir de leur première façon, régulière et consciencieuse, de chercher l'effet par une étude serrée des êtres et des choses, des artistes tels que MM. Perrandeau, La Touche, Goeneutte, Prouvé et bien d'autres, dont les débuts avaient donné tant de promesses. Il est possible qu'ils sortent, de cette crise, plus libres dans leur faire et plus clairs dans leurs harmonies, c'est sans doute ce qu'ils rêvent et c'est là leur excuse. Pourvu qu'ils ne sacrifient pas la proie pour l'ombre! En attendant, nous ne trouvons plus dans la pâleur fondante des *Saintes filles* de M. Perrandeau, ni les accens résolus de physionomies, ni les maniemens habiles du clair-obscur qui retenaient les yeux sur ses scènes de deuil, d'une tonalité sombre et triste, mais grave et convaincue. M. La Touche, troublé par M. Besnard, modifie, chaque année, ses façons de voir et de dire avec une instabilité qui ressemble à une déroute. Ses études d'intérieurs, *la Nursery*, *l'Enfant au chat*, ses études de paysages, *Saint-Cloud*, *les Coteaux de Suresnes*, trop improvisées, comme presque tout ce qui est au Champ de Mars, ne man-

quent, certes, ni d'esprit, ni d'habileté, ni d'agrément; mais ni cet esprit, ni cette habileté, ni cet agrément ne semblent plus venir de lui, de sa réflexion personnelle et indépendante. La crise que traverse M. Goeneutte est moins inquiétante; son séjour à Venise lui a rafraîchi la vue, comme nous le prouvent son *Entrée du Grand-Canal* et *Au Balcon*, et bien que son tableau des *Bonnes du Bouillon Duval* ne soit pas très réjouissant, on y constate une étude attentive des types, qui permet d'espérer encore une évolution intéressante chez cet observateur si bien doué.

Ce que nous disons de MM. Perrandeau, La Touche, Goeneutte pourrait s'appliquer à bien d'autres. La plupart, du reste, ne nous permettent guère de les juger d'après des œuvres réfléchies, leurs expositions ne consistant qu'en broutilles et pochades. Combien pourrions-nous citer encore de vrais tableaux, sur la vie moderne, parmi ce ramassis d'intentions ou de prétentions! D'abord, *le Catéchisme* de M. Muenier, une scène champêtre, peinte un peu sèchement, mais avec délicatesse et précision, les tableaux de M. Lhermitte, *les Laveuses*, *les Glaneuses*, *Dans les foins*, groupés et dessinés avec son habileté ordinaire, mais qui ne nous apprennent rien de nouveau ni sur les paysans ni sur l'artiste; *les Jeunes filles dans un intérieur*, à l'heure du thé, de Mlle Breslau, une Suissesse, une touche plus souple qu'à l'habitude; *les Enfans sur une barrière* par M. Osterlind, un Suédois; les *Tristes nouvelles* de M. Kuehl, un Bavarois, l'un des bons tableaux de ce maître distingué, *les Préparatifs du dîner* de M. Israels, le chef de l'école hollandaise. On peut regarder encore les jolies études faites à Venise par M. Marius Michel, sous l'influence de Fabretti, celles de M. Dinet en Algérie ou en France (*le Jeu de la poudre*, *Baigneuses*), de M. Lobre en Hollande (*Fabricant d'espadrilles*, *Marmiton*), de M. Jeanniot à Paris. Ajoutons encore quelques étrangers, Mmes Nourse, Lowstadt, Roederstein, Naylor, MM. Charles James, un Anglais très précis et très net, Von Stetten, etc., et ce sera tout et ce sera peu! Décidément l'effort et l'invention manquent ici, même lorsqu'il s'agit d'arranger des personnages contemporains dans un milieu réel. L'ambition de la plupart ne sait pas ou ne peut pas s'élever au-delà de l'étude rapide d'après une figure qui pose ou un coin de nature immobile; c'est pour cela qu'en somme, la plus grande partie des toiles exposées consiste en portraits ou préparations de portraits, en paysages ou le plus souvent esquisses de paysages.

III.

Parmi les portraitistes, pour l'entrain, pour l'éclat, pour la séduction, c'est toujours M. Carolus Duran qui triomphe. Ses facultés

primesautières semblent s'exalter par cette liberté qui lui est ici donnée d'affirmer au grand jour sa fécondité, et il n'y a guère que lui, à vrai dire, qui ait le tempérament assez robuste pour résister à cette fièvre d'improvisation développée si dangereusement par les statuts alléchans de la nouvelle société. Tandis que presque tous ses rivaux et confrères succombent dans cet effort disproportionné, M. Carolus Duran ne bronche ni ne faiblit. Les neuf portraits qu'il expose (dont cinq en pied) ont les mêmes qualités extérieures que tous ses précédens : aisance de l'attitude, vivacité de la physionomie, éclat et vérité extraordinaire des vêtemens et tissus. Si ce n'est pas de l'art profond, c'est de l'art si sain, si franc, si joyeux, que, par ce temps de subtilités pessimistes et de langueurs vaporeuses, on en est, au premier abord, tout ragaillardi. On peut rêver un dessin plus ferme, des modelés plus soutenus, une science plus constante et plus sûre, mais a-t-on le temps de faire ce rêve? On est pris, quoi qu'on veuille, par cette belle humeur de peintre qui s'étale si franchement et si triomphalement sur ces toiles éclatantes. Les peintures de M. Carolus Duran donnent autant de plaisir à voir qu'il semble avoir eu de plaisir à les faire. Pas d'effort, pas de tension, pas de subtilités ; toutes ces jeunes femmes, fraîches et souriantes, se dressent paisiblement comme des fleurs qui s'épanouissent, dans le tranquille éclat de leurs satins et de leurs velours. Les uns préfèrent *M*me *P*.., les autres *Miss L*.., les autres *Miss A*..; chacune a ses admirateurs. Le morceau le plus intéressant pour nous de la série est *le Portrait de Charles Gounod* vu en buste, coiffé d'une calotte. Quand M. Carolus Duran a le bonheur d'avoir devant lui la physionomie d'un artiste supérieur reflétant nettement dans ses traits la flamme de son âme, il l'exprime avec une vivacité admirable. On se souvient de l'étonnant *Portrait de M. Français* à l'un des derniers Salons ; celui de M. Gounod fait la paire. M. Carolus Duran joint à ses neuf portraits une bonne étude de nu, une *Danaé* dont les chairs blanches s'enlèvent sur un lit de velours noir. Comme le président de la Société nationale, M. Puvis de Chavannes, le vice-président, M. Carolus Duran, ne serait-il donc, lui aussi, qu'un classique obstiné et incorrigible?

Il y a d'autres classiques, heureusement, au Champ de Mars, classiques avérés, classiques honteux, classiques déguisés, classiques inconsciens, qui comprennent, après tout, que s'il y a mille manières d'être artiste, il n'y a pas trente-six manières pour en connaître le métier. Parmi les classiques avérés, on peut ranger M. Parrot, qui, tandis que tant d'autres amollissent leur manière, fortifie au contraire et enrichit la sienne par les moyens connus,

par l'étude, la volonté, l'expérience. Son *Portrait de M. C..*, professeur en robe rouge, assis dans un fauteuil, vu à mi-corps, est une savante et belle peinture, d'une exécution ferme et virile. La netteté de l'attitude, la simplicité noble du visage, la disposition aisée des vêtemens, la vérité des mains, la belle conduite du tout, tant pour les dessous que pour la surface, tant pour la couleur que pour le dessin, en font une œuvre de durée qui survivra à la mode. M. Parrot affirme d'ailleurs, tout à côté, ses convictions dans une étude de *Bacchante endormie* sur le gazon, fortement modelée et vigoureusement peinte, dans laquelle le peintre révèle ses sympathies pour le moins nuageux et le plus sain des peintres, Rubens.

Il serait injuste de dire que MM. Roll, Gervex, Duez et plusieurs de ceux qui les suivent ne sont pas également des peintres sains et bien portans, car ils doivent précisément leur juste réputation à l'entrain de leur coup de brosse, à la franchise et souvent à l'éclat de leur peinture, à leur goût pour les colorations fraîches et vives dans une atmosphère limpide et ensoleillée. Seulement, ils semblent, depuis quelque temps, compromettre à plaisir toutes ces belles qualités par un laisser-aller tellement visible dans leurs œuvres hâtives, qu'on n'y trouve souvent pas plus de moelle que dans les esquisses des intentionnistes et des impressionnistes, avec lesquelles ils n'ont pourtant aucun rapport. M. Roll expose sept portraits, M. Gervex cinq, M. Duez se contente de deux, et peut-être ses confrères auraient-ils bien fait d'imiter sa discrétion. En réalité, avec deux ou trois œuvres bien choisies, un peintre se montre avec plus d'avantage que lorsqu'il entoure ces œuvres achevées de toutes sortes de préparations plus ou moins heureuses, dans lesquelles se révèlent à plein ses insuffisances et ses défauts par leur répétition continue. M. Carolus Duran lui-même, l'un de ceux qui résistent le mieux à ce surmenage, aurait pu réduire le nombre de ses envois sans que son succès fût moins réel. Ne jugerions-nous pas plus favorablement M. Roll si nous ne voyions que *Jeunes filles*, *Thaulow et sa femme*, bien qu'aucune de ces études, en buste, brossées avec verve et résolution, ne soit un portrait poussé à fond? Ce que M. Roll possède de franchise et de belle humeur, son sentiment très vif des colorations fraîches, visages et vêtemens dans la verdure fraîche, son intelligence cordiale des physionomies ouvertes et affectueuses, des visages fermes et francs, son habileté à éclairer hardiment les chairs en pleine lumière, tout ce qui fait de M. Roll un initiateur hardi et utile, se trouve suffisamment marqué dans ces deux peintures, du moment que l'artiste, occupé de grands travaux, ne pouvait nous donner

que des notes éparses. Pourquoi y avoir ajouté d'autres ébauches, dans lesquelles l'insuffisance des dessous, la négligence de la forme, deviennent si apparentes, que tout le charme superficiel des taches agréables ne les saurait excuser et qu'elles peuvent inspirer des craintes pour les ouvrages futurs de ce sincère et courageux artiste? Les portraits de M. Gervex, sauf celui de *Prévost, le maître d'armes*, ne nous semblent pas non plus tous exécutés avec cette verve, cette distinction et cet éclat que l'on aimait dans ses ouvrages antérieurs. Le *Portrait de Mme Jacob de R...* et le *Portrait de Dame*, sous le nom d'étude, par M. Duez, peuvent aussi passer pour de très bonnes préparations; M. Duez a réservé tout son soin pour le *Portrait en pied de S. Ém. M. Foulon, cardinal-archevêque de Rouen*. C'est une figure bien étudiée; M. Duez s'y est efforcé de donner à son dessin toute la précision et à son style toute la gravité qui conviennent en ces occasions; peut-être même y sent-on un peu cet effort dont le brillant artiste s'était trop déshabitué. On n'y trouve point, dans l'attitude et dans l'expression du personnage, dans le jeu des rouges sur rouges, cette aisance puissante qui donne un si grand prix au *Portrait du cardinal Bernadou*, par M. Delaunay, aux Champs-Élysées. C'est néanmoins une œuvre sérieuse et estimable et qui n'aura pas été inutile au développement de l'artiste. On peut rapprocher des portraits de MM. Carolus Duran et Duez ceux de plusieurs peintres américains, dont la manière souple, colorée, rapide, semble dériver de la leur; un *Portrait de jeune garçon*, par M. John Sargent, trois portraits de jeunes filles et plusieurs figures de contrebandiers et de *mañolas* espagnoles, d'une exécution vive et chaude, par M. Dannat.

Autour de ces brillans improvisateurs, on distingue deux autres groupes de portraitistes qui semblent pénétrés du désir d'entrer plus avant dans l'expression morale ou intellectuelle de leurs contemporains, de s'en tenir un peu moins à l'éclat extérieur des visages et des vêtemens, d'abandonner la pose immobile du modèle dans l'atelier pour rechercher son attitude familière dans son milieu habituel. C'est ici que les accessoires de toute espèce : tentures, mobilier, ustensiles et bijoux, paysages, entrent en jeu pour contribuer à la mise en scène; c'est ici également que l'artiste a besoin d'une habileté plus variée et d'un goût plus souple. Ces deux groupes qui s'entendent sur le but à atteindre ne s'entendent pas du tout sur les moyens à mettre en œuvre, et nous les voyons employer, dans les mêmes intentions, des procédés absolument différens, parfois avec le même succès. Les uns pensent donner plus de vie à leurs figures par une introduction hardie des lumières imprévues, naturelles ou factices, dans le milieu où ils

les placent, par une accentuation vive du mouvement et une indication rapide de la physionomie dans une action déterminée. Les coryphées de cette école séduisante et périlleuse sont MM. Besnard, Zorn, Boldini. M. Besnard a sur M. Zorn cette supériorité décisive qu'il a fait de bonnes études classiques, que, lorsqu'il le veut, il donne à ses figures des dessous réels et palpables et que, lorsque sa fantaisie ne se laisse pas aller à des recherches d'effets trop subtils qui déroutent des yeux mal aiguisés, il manie la lumière avec une finesse d'observation singulière. C'est de plus un esprit inventif, et on peut le constater dans la disposition même de ses portraits. Cette année, il réunit deux figures sur chaque toile : ici, *M*^me^ *Ch... jouant du piano*, vue de profil, et son mari, vu de face, lui indiquant un passage; là, deux sœurs, *M*^lles^ *D..*, toutes deux en robe verte, cueillant des fleurs dans une serre au milieu des plantes vertes. Il va sans dire que M. Besnard se plaît à jouer avec tous ces verts dont quelques reflets éclaboussent les carnations fraîches de ces très jeunes filles ; les mouvemens, d'ailleurs, sont gracieux, les expressions candides et douces, et le tout est mené avec une souplesse gracieuse, très distinguée, qui rappelle le XVIIIe siècle. Chez M. Zorn, le laisser-aller de la brosse est plus grand encore que chez M. Besnard; toutes ses figures restent à l'état d'indication, mais il possède un sentiment singulièrement vif et juste de la forme en mouvement et de l'expression individuelle. S'il s'était décidé, comme tous auraient dû faire, à opérer lui-même un triage dans ses improvisations et à n'exposer que trois portraits : celui de *M. M..*, un homme brun, à l'œil noir et perçant, à demi enveloppé par la fumée de sa cigarette ; celui de *M. F..*, coiffé d'une calotte noire, jouant du piano, et même *le Portrait de M. Spuller*, assis, la main appuyée sur le bras de son fauteuil, se penchant en parlant, prêt à se lever, il eût obtenu un succès incontesté; mais toutes les peintures pâteuses, disloquées, chiffonnées dont il entoure ses trois œuvres intéressantes servent à nous y faire remarquer ce qu'elles ont d'incomplet et de hasardeux. Bien que M. Blanche soit beaucoup moins sensible au mouvement des figures et à leur éclairage que MM. Besnard et Zorn et qu'il s'en tienne le plus souvent à l'ancienne tradition de la pose fixe et droite, il se rapproche d'eux par son goût pour les effets clairs et les procédés sommaires. Lui aussi aurait mieux fait de se faire juger sur trois morceaux : *le Portrait de M*^me^ *E. Blanche* vue jusqu'aux genoux, assise dans son intérieur, son chien sur ses genoux; celui de *M*^me^ *Abel Hermant*, en pied, assise, en robe blanche et verte; celui de *M. Maurice Barrès*, qui, tous trois, ont une tenue bien supérieure et dans laquelle le peintre a su ex-

primer avec aisance des types très différens, celui d'une vieille dame grave et douce, celui d'une jeune femme vive et gracieuse, celui d'un jeune homme élégant et fin. Sa façon de peindre s'est chaque fois très habilement adaptée au type de son modèle, et on y remarque une poursuite plus sensible de l'exactitude de la forme par le mouvement de la brosse. Pourquoi les pochades si risquées d'alentour nous font-elles douter de la résolution définitive du peintre à reconnaître toujours cette nécessité d'exactitude?

L'autre groupe de portraitistes proteste contre ce système d'improvisation à outrance, et, par un esprit de réaction naturel et qu'on peut trouver heureux, manifeste une certaine répugnance pour les grandes toiles, et recherche la finesse minutieuse de l'expression avec autant de soin que les autres l'évitent. Parmi ces artistes délicats et attentifs, l'un des plus intéressans est M. Louis Picard, dont nous avions déjà signalé l'an dernier les fines études et qui montre un talent plus sûr et plus souple dans deux portraits de jeunes femmes, l'une coiffée de son chapeau et tenant une branche de mimosa, l'autre tête nue, en robe de soie grise. Nous y retrouvons toujours M. Gustave Courtois, qui obtient un juste succès avec son *Portrait de Mme Gautreau*, si nettement et finement caractérisée dans son profil vif, où le peintre fait jouer les blancs avec une délicatesse savante. M. Courtois est l'un des premiers qui aient remis à la mode ces petits portraits, dans le goût des anciens maîtres français et flamands, qui semblent si bien faits pour nos appartemens exigus. Il nous en montre encore quelques-uns de fort jolis. On en peut comparer la série avec d'autres séries du même genre présentés par d'autres artistes consciencieux et fins, tels que MM. Friant (*Portrait de Coquelin aîné*), Muenier (*Coquelin cadet*), Jarraud (*Convalescente*), Weerts (*M. Dietz-Monnin* et *M. Boucher-Cadart*). Un petit portrait du graveur *Marcelin Desboutin*, par lui-même, d'une facture plus grasse et d'un relief plus vif, est encore un joli morceau d'amateur.

Tout le monde est paysagiste au Champ de Mars. Parmi les peintres cités plus haut, il en est plus d'un qui accompagne ses portraits ou tableaux de pochades champêtres. Les études de M. Guillaume Dubufe à Capri, de MM. Stevens, Duez, Mathey, Aublet, Rixens, au bord de la mer, de MM. Dinet en Algérie, de M. Moutte en Provence, de MM. Gros, Latouche, aux environs de Paris, ne sont pas les moins justes de ces impressions de voyage, beaucoup trop nombreuses, qui nous sont jetées, pêle-mêle, sous les yeux, au débarquer, par tous ces touristes trop expansifs. Les paysagistes proprement dits sont naturellement plus prodigues encore de leurs communications, mais il serait bien difficile de

trouver dans tout cela un paysage complet et achevé, sérieusement construit et définitivement établi, donnant l'impression d'une œuvre d'art méditée et individualisée, comme nous en avions pu trouver encore aux Champs-Élysées. Rien ici qui ressemble aux paysages substantiels, ordonnés, expressifs, de l'ancienne école, dus à MM. Français, Harpignies, Busson, Bernier, Lansyer et autres, ni même aux études vigoureuses, consciencieuses, lumineuses et franches de leurs successeurs, MM. Dufour, Quignon, Petit-Jean, Rigolot, Boudot, Ballue, Bastet, etc. Les seuls tableaux de paysages dignes de ce nom sont presque tous dus à des étrangers; encore ne leur en faut-il pas demander beaucoup, et quand nous aurons regardé M. Mesdag, avec son *Soir d'été* et sa *Nuit* sur la mer, qui, par leur accent de sincérité et leur exécution soutenue, nous rappellent les belles œuvres antérieures de cet admirable interprète de la mer, et la *Veille de l'orage*, par M. Moore, nous aurons vu à peu près toutes les grandes pièces. Cette *Veille d'orage* du peintre anglais, étude en pleine mer, d'une eau bleue, sous un horizon bleu, en train de décomposer ses nuances, sous la pesée des nuages qui s'amoncellent, est une symphonie en bleu, pleine de tonalités exquises. Il est curieux de la comparer à une petite marine de M. Whistler, qu'il intitule lui-même *Harmonie en vert et opale*, où la note verdâtre domine; cette dernière est peut-être plus subtile encore. On ne saurait oublier, parmi ces passionnés de la mer pour elle-même, M. Harrison, qui nous montre encore quatre *Marines* traitées avec sa connaissance intime de la vague et de ses colorations; mais ici nous rentrons dans la catégorie des simples études.

Ce ne sont, non plus, que des séries d'études, généralement très sommaires, dans lesquelles nous pouvons chercher les tendances de nos paysagistes français. Quelques-uns sont encore très vivement saisis par l'éclat brillant des choses et ne dédaignent pas de donner à leurs rochers, à leurs arbres, à leurs constructions, la solidité qu'ils constatent dans la réalité; nous avons, notamment, la pléiade des paysagistes méridionaux qui ne sauraient, sans trop mentir, renoncer aux joies de la lumière, MM. Montenard, Dauphin, Cabrit, Gradis, etc. Leurs esquisses, en général, sont joyeuses et éclatantes, mais ils ont une tendance à traiter les choses en décor, et par des touches dures et sèches, qui les mènera vite à une manière superficielle et conventionnelle. Le sentiment de la chaleur solaire et de la solidité terrestre n'est pas inconnu non plus à certains septentrionaux, et si les esquisses, souvent larges, bien ordonnées, fortement imprégnées par le soleil, de MM. Damoye, Durst, de Meixmoron, étaient poussées au point

qu'exigerait la dimension des toiles, on aurait, sous les yeux, de très belles peintures ; mais, à vrai dire, tout cela reste en chemin, et nous n'avons que des indications et des à-peu-près.

En général, pourtant, c'est par les harmonies délicates et douces, par les nuances infinies des tons rompus, qu'à la suite de Corot, Millet, Puvis de Chavannes, sont séduits les nouveaux paysagistes. On pourrait citer, parmi leurs modèles, M. Boudin, ce mariniste si distingué dont les dix toiles prouvent la persistante fécondité, mais M. Boudin, dont la touche est souvent très ferme, et qui est tout à fait dans la tradition classique ne dédaigne pas, à l'occasion, les rehauts vifs et les accens éclatans. C'est dans un esprit semblable que M. Iwill, dont les progrès sont remarquables, agrémente de notes gaies ses paysages crépusculaires et brumeux, dans son *Matin sur la dune* et surtout dans ses pastels dont quelques-uns, tels que *Saint-Vaast-la-Hougue* et *Soir d'avril*, sont tout à fait réussis. La sourdine est plus marquée chez MM. Cazin, Billotte, Victor Binet, Costeau et tout un groupe d'observateurs très délicats, peut-être un peu efféminés, mais charmans et fins, qui cherchent dans une voie plus nouvelle. On connaît la manière de M. Cazin ; ce qui le séduit dans la nature, ce sont les harmonies un peu jaunâtres, telles qu'on en voit se produire dans les pays du Nord, aux approches du crépuscule ou d'un orage ; aussi aime-t-il les terrains sablonneux, les grandes routes, les bords de fleuves. Dans l'une de ses meilleures toiles, *la Route en Flandre*, une route, venant de face, entre deux files d'arbres maigres et longs, aux cimes feuillues, avec une maison couverte de briques dans le fond, il a repris exactement le thème qu'Hobbema a si admirablement traité à la National-Gallery. Si le peintre ancien est plus précis, plus net, plus énergique, il y a beaucoup de charme aussi, un charme alanguissant et doux, dans les colorations, vagues et tièdes, du rêveur moderne. Sa *Digue en Hollande*, une très fine toile, appelle aussi la comparaison avec d'anciens maîtres du pays, et la personnalité délicate de M. Cazin s'établit par cette comparaison. Ce sont là, en réalité, de bons tableaux. Les études de M. Billotte sur la banlieue de Paris ont un aspect plus fragmentaire ; ce sont des coins abandonnés dont un vrai poète est seul capable de comprendre et d'expliquer la poésie étrange ; M. Billotte, qui manie les tons tristes avec un sentiment d'harmonie tout à fait rare, sait donner à ces routes banales, à ces carrefours suspects, à ces carrières lugubres, un intérêt extraordinaire. La délicatesse consciencieuse avec laquelle sont poussés de petits morceaux tels que le *Lever de lune à la Garenne Bezons* et le *Chemin de la folie* leur donne un prix extrême. Un nouveau-venu, M. Costeau, réussit

très bien aussi dans cet ordre d'impressions, qu'il applique à la pleine campagne. Il ne peut pas sortir de là une grande école de paysage, mais c'est un dilettantisme agréable et charmant.

Les morceaux de sculpture sont un peu plus nombreux au Champ de Mars que l'année dernière. Néanmoins, il n'y en a qu'un petit nombre d'intéressans et, ce qui ne surprendra personne, c'est que ce sont de bonnes œuvres classiques, qu'on aurait, à coup sûr, recompensées aux Champs-Élysées, si leurs auteurs n'étaient surchargés de récompenses. En tête d'abord, la *Scène bacchique* de M. Dalou, formant médaillon dans une fontaine et exécutée avec sa science et sa verve accoutumées. M. Dalou joint à ce haut-relief plusieurs bustes en bronze, celui de *M. Albert Liouville,* celui de *M. Albert Wolf*, d'un accent si vivant, d'une si ferme tenue, qu'on pourrait les placer à côté des chefs-d'œuvre florentins du xve siècle. Puis, une belle *Statue funéraire de Mme la princesse de Salerne*, un marbre pour la chapelle de Dreux, par M. Albert Lenoir, puis, une allegorie puissante et noble de *l'Immortalité* inscrivant les noms des héros sur un rocher, par M. Jean Hugues, puis, une excellente figure, en marbre français, très savamment rythmée, très fermement exécutée, l'*Armide* de M. Mulot, puis, deux statues commemoratives, d'un style vivant, souple, créées par M. Aubé, le *Boucher* assis, inspiré par l'Amour, marbre dont le modele était déjà connu, et le *Borda*, pour la ville de Dax. Et puis? Et puis? Nous croyons bien que c'est tout. Il faut cependant signaler, dans un autre ordre d'idées, les tentatives de M. Bartolomé. Les fragmens de figures de morts ou de ressuscitans, pour un monument au Christ, ne sont pas tous conçus d'une façon claire, mais l'exécution en est toujours très émue et parfois très personnelle. Quant au petit nombre de sculpteurs égarés qui, troublés par les pratiques italiennes, s'imaginent qu'ils vont renouveler leur art en y introduisant les chiffonnemens et les maçonneries de la peinture impressionniste et en chassant l'idée surannée de l'équilibre, du rythme et de la beauté, on ne saurait que les plaindre. Les résultats de leurs divagations ne sont pas de nature à inquiéter beaucoup. La seule tristesse qu'on retire du spectacle de ces étrangetés déplaisantes, c'est de voir s'y égarer quelques artistes, d'un talent sérieux et éprouvé, qu'on aurait pu croire moins accessibles à de si pauvres tentations.

GEORGE LAFENESTRE.

REVUE LITTÉRAIRE

LES MÉMOIRES D'UN HOMME HEUREUX.

Mémoires de Marmontel, nouvelle édition, avec préface, notes et tables, par M. Maurice Tourneux, 3 vol. in-18. Paris, 1891; librairie des Bibliophiles.

Si peut-être, comme je vous le souhaite, vous n'aviez jamais lu *Cléopâtre* ni *Denys le Tyran*, *Bélisaire* ni *les Incas*, il faudrait vous garder de les lire. Mais puisqu'il arrive parfois qu'un homme de lettres, sur ses vieux jours, après avoir écrit quarante ans sans talent, s'en découvre à remémorer les bonnes occasions qu'il a échappées d'en avoir, c'est le cas de quelques-uns de nos contemporains, dans leurs *Souvenirs* ou dans leurs *Mémoires des autres;* et c'est le cas, dans les siens, de Jean-François Marmontel, poète lyrique, dramatique, didactique, érotique, romancier, conteur, grammairien, critique, journaliste, secrétaire des bâtimens, historiographe de France, et secrétaire perpétuel de l'Académie française. Non-seulement ses *Mémoires*, avec ceux de l'abbé Morellet, son confrère et beau-frère, avec ceux de Mme d'Epinay, avec les *Confessions* de Rousseau, sont au nombre des plus curieux que l'on puisse consulter sur les hommes de lettres et sur quelques-uns des « salons » du XVIIIe siècle, — ces salons où j'ai toujours pensé qu'on avait dû s'ennuyer autant qu'en lieu du monde! — mais ils contiennent encore de fort jolies pages, des pages pittoresques, animées et vivantes, que gâte à peine un peu de la déclamation ou de la sensiblerie du temps. Il faut les avoir lus, et on peut les relire. Si c'est notre opinion, c'est aussi celle de M. Maurice Tourneux, qui n'a pas eu d'autre raison de s'en faire le dernier éditeur, et qui s'est acquitté d'une tâche assez délicate avec autant de discrétion que de connaissance des hommes et des choses du XVIIIe siècle.

C'est pour « l'instruction de ses enfans, » si nous l'en croyons, que Marmontel, déjà vieux, écrivit ses *Mémoires*, à la sollicitation de sa femme, qui, plus jeune que lui de trente ou trente-cinq ans, se figurait avoir, en l'épousant, épousé le grand art et la « philosophie. » Mais, à vrai dire, Mlle de Montigny n'avait épousé qu'un de ces Lovelace ou de ces Valmont assagis, et même un peu fourbus, qui ne font pas, à ce que l'on conte, les plus mauvais maris. On aime d'ailleurs à penser qu'avant de mettre ses *Mémoires* dans les mains de ses enfans, Jean-François leur avait d'abord donné d'autres leçons. Car, selon le mot de Mme Staal-Delaunay, — qu'il s'applique à lui-même dans ses dernières pages, — s'il ne s'est peint là qu'en « buste, » on se demande ce qu'il nous aurait laissé voir, s'il s'était avisé de s'y peindre... en pied. Après tout, cette liberté de pinceau n'est qu'un trait de mœurs et un attrait de plus : un attrait, si, malheureusement, ce que nous demandons d'abord aux faiseurs de *Mémoires*, ce sont des « histoires de femmes ; » et un trait de mœurs, si, comme il n'en faut pas douter, Marmontel s'est cru le plus moral du monde, en racontant ses amours avec Mlle Navarre ou avec Mlle Clairon. Son excuse, ou plutôt sa justification, était sans doute à ses yeux, que, dans le commerce de ces aimables personnes, il avait songé bien moins à leur plaisir, ou même au sien, qu'à sa fortune. Si jamais homme, en effet, s'est poussé par les femmes, c'est assurément notre Marmontel, et de là je conclus qu'en enseignant à ses enfans la manière de se servir d'elles, il a cru consigner pour eux, dans ses *Mémoires*, le meilleur de son expérience. Ainsi le roman, même le plus romanesque, est toujours plus voisin qu'on ne le croit de la vérité des mœurs de son temps : l'histoire authentique des Dubois ou des Alberoni ressemble étrangement à celle du *Gil Blas* de Le Sage, et, la vie de Marmontel, c'est le *Paysan parvenu* de Marivaux.

Son origine était des plus humbles, et, à cet égard, je ne sais si l'on a dit assez ce que les premiers livres de ses *Mémoires* ont pour nous d'instructif autant que d'aisé, d'aimable, et de riant. Songez seulement de quels traits encore, dans de certains *Manuels*, — où, comme l'on fait les remèdes avec les poisons, on croit composer l'amour du présent avec la haine du passé, — de certains historiens nous dépeignent la condition du paysan sous l'ancien régime! Cependant, en réalité, les paysans de Marmontel, ses Limousins et ses Auvergnats, ne diffèrent pas moins des animaux à deux pieds de La Bruyère, que les durs Bourguignons dont Restif, dans sa *Vie de mon père*, nous a légué les vivans portraits. Dans les environs de cette petite ville de Bort, où l'auteur des *Mémoires* naquit en 1723, trouverait-on sans doute aujourd'hui plus d'aisance ou de luxe? Y mange-t-on plus de viande? les écoles y sont-elles peut-être plus fréquentées? puisque c'est à ces

deux signes que nos statisticiens reconnaissent, mesurent, et saluent le progrès. Je doute au moins qu'on y rencontrât, chez un modeste tailleur d'habits, plus de bon sens qu'en Martin Marmontel, son père, ou plus d'agrément, de distinction d'esprit, et j'ose dire d'élévation même, qu'en Marianne Gourdes, sa mère.

Il nous a laissé un charmant tableau de la manière dont on vivait aux environs de 1735, sous la pacifique administration de Fleury, dans son coin de province :

« L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce, et surtout la frugalité, nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison, — qui ne se composait pas de moins d'une quinzaine de femmes et d'enfans, sous le patriarcat du tailleur d'habits; — l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient, durant l'hiver, pour les enfans et les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfans; mes tantes la filaient; elles filaient aussi le chanvre du champ, qui nous donnait le linge, et les soirées, où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance. La cire et le miel de nos abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais; nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-Dore, étaient pour nous le plus friand régal, et je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes... Ainsi, dans un ménage où rien n'était perdu, de petits objets réunis entretenaient une sorte d'aisance et laissaient peu de dépense à faire pour suffire à tous nos besoins. Le bois mort, dans les forêts voisines, était en abondance et presque en non valeur; il était permis à mon père d'en tirer sa provision. L'excellent beurre de la montagne et les fromages les plus délicats étaient communs et coûtaient peu; le vin n'était pas cher, et mon père lui-même en usait sobrement. »

C'est ce qu'il a lui-même autre part appelé, d'un style plus noble, « l'image d'une pauvreté riante, et des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. »

Ecrivant d'ailleurs, comme il faisait, à soixante ans de distance, Marmontel, en traçant cette idylle, n'a-t-il pas orné ou « romancé » ses souvenirs de jeunesse? Je le croirais volontiers, car, au fond, quel autre motif un septuagénaire aurait-il d'écrire ses *Mémoires?* et puis, quel vieillard, en se souvenant, n'imagine? Mais, — ce qui vaut mieux peut-être ici que la vérité même, — on voit, après tant de

temps écoulé, la vive, la fraîche, la profonde impression que Marmontel gardait toujours de la maison paternelle, de sa petite ville, de ses premières années; et, puisqu'il n'y a pas un trait dans le tableau qui sorte de la nature, il n'y en a pas un non plus dont nous ayons le droit de suspecter l'exactitude. Nos pères, eux aussi, ont connu la douceur de vivre, et, moins exigeans que leurs fils, ils l'ont peut-être appréciée mieux que nous.

Aucune ambition non plus ne leur était interdite, si ce n'est celle de commander les armées ou de monter dans les carrosses du roi, qui sont deux choses dont il semble que l'on puisse aisément se passer. Marmontel en est un exemple, comme aussi bien ses amis et les gens de lettres ses confrères, comme Rousseau, le fils de l'horloger de Genève; Diderot, le fils du coutelier de Langres; d'Alembert, l'enfant adoptif de la vitrière; et Caron, plus connu sous le nom de Beaumarchais, et La Harpe, et Delille, et Rivarol, et Chamfort, qui n'étaient même, ceux-ci, « les enfans de personne. » L'humilité de leur condition ou de leur naissance, qui n'a pas empêché leurs parens ou leurs protecteurs de les faire instruire, ne les a pas non plus empêchés d'atteindre à la réputation, à la considération, à la fortune, aux honneurs, de frayer avec les grands, d'approcher les rois et les impératrices, — si tant est que ce soit l'une des quatre fins de l'homme, — de taper sur la cuisse de la grande Catherine, comme Diderot, ce qui est une liberté qu'à peine aujourd'hui les ministres eux-mêmes oseraient prendre avec la femme d'un tout petit fonctionnaire, ou d'épancher des larmes à torrent, comme Marmontel, dans le sein des ambassadeurs, des Creutz et des Carracioli. Et que fallait-il pour qu'ils eussent tous ces privilèges? Oh! bien peu de chose, en vérité! Il suffisait que leur *Aristomène* eût réussi sur la scène du Théâtre-Français, ou qu'ils eussent écrit pour une Académie de province le *Discours sur les sciences et les arts*.

Il est vrai que, pour Marmontel, la littérature ne lui a servi que d'un honorable prétexte à faire son chemin dans le monde. Les dieux qui veillaient sur lui l'avaient doué de cette facilité à tout faire qui n'est que la contrefaçon ou la déplorable parodie du talent. Vers ou prose, tragédie, grand opéra, roman, discours académique, ode, épître, élégie, conte moral, histoire, critique, esthétique, philosophie, politique, tout était bon à Jean-François, et, en tout, il y faisait preuve de la même aimable, agréable, et redoutable médiocrité. Non qu'il n'y ait, de-ci, de-là, dans ses *Élémens de littérature*, quelques observations justes ou ingénieuses. Qui croirait qu'il a parfois de l'imprévu dans l'imagination? Si d'ailleurs son *Numitor* ou son *Aristomène*, illisibles dans leur nouveauté, n'ont pas cessé de l'être en vieillissant, Marmontel a connu le théâtre, il a su son métier; et, n'ayant pas eu l'ombre de talent seulement, il est néanmoins tout le contraire d'un sot. Mais quoi! dans

les dix-huit volumes de son œuvre il n'y a pas, je pense, une idée qui soit sienne; et, ses *Mémoires* toujours exceptés, je n'y sache pas un sentiment qui ne soit faux, ou factice, ou guindé. Si nous effacions son nom de l'histoire de la littérature, gageons plutôt qu'il n'y paraîtrait pas, qu'on ne verrait pas ce qui nous manquerait... Mais si nous ôtions sa personne du XVIIIe siècle, nous ferions trop de peine à tout ce qu'il y a de friands d'anecdotes agréablement scandaleuses; nous en ferions trop aux ombres désolées des Gaussin, des Clairon, des Beauménard, et généralement de « toutes les filles de la comédie, » comme les appelle fort impertinemment le chevalier de Mouhy, — qui ne réussissait pas sans doute aussi bien auprès d'elles.

« Jetons un voile, — c'est son expression, — sur les déplorables erreurs » de ce robuste Limousin. Disons seulement que c'est en vain que des rapports de police ont calomnié sa vigueur, et, pour preuve, rappelons qu'aux environs de sa cinquantaine, Mlle Clairon, ses premières amours, un peu flétries déjà, et la jolie comtesse de Séran se disputaient encore l'honneur et le plaisir de le loger. Ce fut l'actrice qui l'emporta. « Vous êtes environnée, madame, dit-elle à l'autre, de tous les genres de bonheur; — elle croyait, avec tout Paris, que Mme de Séran faisait l'intérim de la Pompadour à la Du Barry; — et moi, je n'ai plus que celui que je puis trouver dans la société assidue et intime d'un ami véritable. Par pitié, ne m'en privez pas. » On sera bien aise de savoir que Mme de Séran ne perdit rien pour avoir attendu. Il parut un margrave d'Anspach, à qui ces arrangemens intimes ne plurent point; il exigea sa Clairon tout entière; et Marmontel transporta ses quartiers chez Mme de Séran, dans un petit hôtel qu'elle tenait de la générosité du roi. C'était une particularité du caractère de Marmontel que d'aimer peu à loger chez lui. Il se trouvait sans doute mieux chez les autres; et subsidiairement chez les dames, car, ai-je dit qu'en s'établissant chez Mme de Séran, s'il sortait de chez Mlle Clairon, il était sorti, pour entrer chez Mlle Clairon, de chez Mme Geoffrin?

N'oublions rien, pourtant: dans l'intervalle, il avait passé dix jours, sur le désir du duc d'Aumont, chez le roi même, à la Bastille, où il n'avait pas regretté la « chère un peu succincte » des dîners de Mme Geoffrin. Il nous a conservé le menu de son premier repas: « un excellent potage; une tranche de bœuf succulent; une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant; un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards; une très belle poire de crésane, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne et du meilleur café de Moka. » Voilà comme l'on nourrissait alors les prisonniers! J'ajoute que son embastillement, selon l'usage, avait achevé de mettre Marmontel à la mode. Il l'avait aussi dégagé d'une promesse de mariage. Et s'il y avait perdu la direction du *Mercure*, les compensations allaient pleu-

voir pour l'en consoler. « J'ai observé plus d'une fois, dit-il à ce propos, et dans les circonstances les plus critiques de ma vie, que, lorsque la fortune a paru me contrarier, elle a mieux fait pour moi que je n'aurais voulu moi-même. Ici, me voilà ruiné, et du milieu de ma ruine vous allez, mes enfans, voir naître le bonheur le plus égal, le plus paisible et le plus rarement troublé dont un homme de mon état se puisse flatter de jouir. »

Cette préoccupation de fortune explique peut-être, dans ces *Mémoires* d'un homme de lettres, l'absence de tout renseignement littéraire. Les anecdotes y abondent et les portraits aussi, dont il en est plusieurs qui sont devenus classiques, pour ainsi dire, sans que l'on sache toujours qu'ils sont de Marmontel. Mais, de *l'Esprit des lois*, de *Candide* ou de *l'Essai sur les mœurs*, de *l'Histoire naturelle*, de *la Nouvelle Héloïse* ou de *l'Émile*, du *Mariage de Figaro*, pas un mot ou à peine quelques mots en passant. M. Geoffrin lui-même, — car il y avait un M. Geoffrin dans le salon de sa femme, — ne devait pas être plus indifférent aux événemens littéraires, et il est assez évident qu'ils n'ont jamais intéressé Marmontel. Selon le mot souvent cité d'un autre secrétaire perpétuel de l'Académie française, Marmontel n'a vu dans les lettres que les facilités qu'elles offraient d'en sortir, *superas evadere ad auras*, le seul moyen qu'eût le fils d'un tailleur de s'imposer à l'attention du monde et de prendre sa part des faveurs de la cour. Combien de Marmontels, encore aujourd'hui, parmi nous, quoique d'ailleurs il n'y ait plus de cour, ni, je pense, presque plus de monde!

Aussi faut-il se défier de ses jugemens, et rarement l'en croire lorsqu'il parle de ceux qui le dépassent, de Voltaire même, son premier protecteur, dont il n'a vu que les petits côtés, de Buffon et de Rousseau :

« Buffon, environné chez lui de complaisans et de flatteurs, et accoutumé à une déférence obséquieuse pour ses idées systématiques, était quelquefois désagréablement surpris de trouver parmi nous moins de déférence et de docilité... Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe des grands hommes, il avait le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes ne lui accordaient qu'un rang très inférieur parmi eux... et que parmi les gens de lettres, il n'obtenait que le mince éloge d'écrivain élégant et de grand coloriste... Je me souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerais de lui, s'il m'arrivait d'avoir à faire son éloge funèbre à l'Académie française, je répondis que je lui donnerais une place distinguée parmi les poètes du genre descriptif, façon de le louer dont elle ne fut pas contente.

« Mal à son aise avec ses pairs, il s'enferma donc chez lui avec des commensaux ignorans et serviles, n'allant plus ni à l'une ni à l'autre académie, et travaillant à part sa fortune chez les ministres

et sa réputation dans les cours étrangères, d'où, en échange de ses ouvrages, il recevait de beaux présens... »

Ai-je besoin de dire qu'il n'y a pas un mot qui soit vrai là dedans; pas une « note » qui soit juste; pas une ligne qui ne suffise à classer celui qui l'a écrite fort au-dessous de Fréron ! Mais ce que Marmontel a le moins compris, c'est que l'admiration de la « multitude » plaçât l'*Histoire naturelle* au-dessus de *Bélisaire* ou de *la Bergère des Alpes*, ou c'est encore que l'on eût besoin, pour l'écrire, de se retirer du milieu des beaux esprits de Paris, du salon de Mme Geoffrin ou du baron d'Holbach. Lui, qui ne travaillait que pour égayer les après soupers de « la charmante comtesse de Brionne, » ou de « la belle marquise de Duras, » ou de « la jolie comtesse d'Egmont, » il n'a pas compris qu'un homme de lettres travaillât d'une autre manière, et moins encore qu'un savant pût préférer sa science à tripoter dans les affaires d'amour du « fastueux » La Popelinière, ou de « l'enchanteur » Bouret, ou du roi de France lui-même. Que ne s'abstenait-il donc de parler de Buffon? ou, s'il en voulait parler, que ne la lisait-il, au moins, cette *Histoire naturelle*, dont vous diriez qu'il n'a connu que les parties rédigées par Guéneau de Montbeillard et par l'abbé Bexon?

Il n'a pas non plus mieux parlé de Rousseau.

« Après le succès qu'avaient eu dans de jeunes têtes ses deux ouvrages couronnés à Dijon; — notez en passant, pour l'amour de l'exactitude, qu'on n'a pas couronné le second, et de beaucoup le plus fort des deux : *le Discours sur l'origine de l'inégalité;* — Rousseau, prévoyant qu'avec des paradoxes colorés de son style, animés de son éloquence, il lui serait facile d'entraîner après lui une foule d'enthousiastes, conçut l'ambition de faire secte; et, au lieu d'être simple associé de l'école philosophique, il voulut être chef et professeur unique d'une école qui fût à lui, mais, en se retirant de notre société, comme Buffon, sans querelle et sans bruit, il n'eût pas rempli son objet. Il avait essayé pour attirer la foule de se donner un air de philosophe antique : d'abord en vieille redingote, puis en habit d'Arménien, il se montrait à l'Opéra, aux promenades, dans les cafés; mais ni sa petite perruque sale et son bâton de Diogène, ni son bonnet fourré n'arrêtaient les passans. Il lui fallait un coup d'éclat pour avertir les ennemis des gens de lettres, et singulièrement de ceux qui étaient notés du nom de philosophes, que Jean-Jacques Rousseau avait fait divorce avec eux. Cette rupture lui attirerait une foule de partisans; et il avait bien calculé que les prêtres seraient du nombre. Ce fut donc peu pour lui de se séparer de Diderot et de ses amis : il leur dit des injures, et par un trait de calomnie lancé contre Diderot, il donna le signal de la guerre qu'il leur déclarait en partant. »

Je me reprocherais d'oublier le mot de la fin. Aussitôt que la société des holbachiens, comme on les appelait, fut privée de l'importune

présence de Buffon et de Rousseau, c'est alors, si nous l'en croyons, « qu'elle trouva en elle-même les plaisirs les plus doux que puissent procurer la liberté de la pensée et le commerce des esprits. » Me serais-je un peu avancé tout à l'heure, en disant que Marmontel fut le contraire d'un sot?

En revanche, où son admiration se déborde, c'est quand il arrive à ses pairs : Helvétius, Saint-Lambert, l'abbé Morellet, dont il compare la manière à celle de Lucien, de Rabelais, de Swift; Thomas surtout, cet homme rare, qui, « avant d'entamer un éloge, commençait par étudier la profession, l'emploi, l'art dans lequel son héros s'était signalé. » Aussi, jamais orateur « n'a-t-il mieux embrassé ni mieux pénétré ses sujets, » et, dans la carrière de l'éloge, personne « ne peut le passer ni l'atteindre. » Plus faible dans le poème épique, les quatre premiers chants de sa *Pétréide* n'en sont pas moins « un magnifique vestibule » qui renferme « de grandes beautés. » Si Thomas eût vécu, un projet que lui connaissait Marmontel, « et qu'il aurait supérieurement bien rempli, » était d'écrire sur l'histoire de France des discours dans « le genre de celui de Bossuet sur l'*Histoire universelle.* » Mais malheureusement ce grand homme, je veux dire Thomas, « ne voyait les femmes qu'*en observateur froid*, jamais en amateur des grâces et de la beauté, » oubliant que les femmes « contribuent essentiellement à la célébrité. » Je reconnais là mon Marmontel, et je reviens donc, puisqu'il le faut, à ses « histoires de femmes. »

Ce ne sera pas du moins sans avoir protesté contre la singulière fantaisie dont, un jour, il y a bien longtemps, s'avisa l'auteur des *Causeries du lundi*. Sainte-Beuve, qui aimait, on le sait, à rapetisser les grands hommes, avait au contraire plus que de l'indulgence, et vraiment de la tendresse d'âme, pour « les écrivains recommandables et distingués du second ordre. » Il s'est donc plu à louer Marmontel, non-seulement ses *Mémoires*, mais ses *Élémens de littérature*, mais ses *Contes moraux*; et il n'a pas tenu à lui qu'on inscrivît ce soupeur au « premier rang des bons littérateurs du XVIIIe siècle, » immédiatement au-dessous de Voltaire, à côté de Chamfort ou de Rivarol. C'est lui faire trop d'honneur, et, si ce n'étaient ses *Mémoires*, Marmontel n'existerait pas. Encore n'est-ce pas lui qui nous intéresse dans ses *Mémoires*, ou du moins n'est-ce pas en lui l'homme de lettres, mais « l'homme du monde; » et j'admire que Sainte-Beuve ne l'ait pas mieux vu ni plus franchement dit. Ce qu'il faut en effet reprocher à Marmontel, ce n'est pas seulement de n'avoir pas aimé les lettres, ou de n'en avoir usé que comme d'un moyen de fortune, mais, pour autant qu'il était en lui, c'est d'avoir compromis la dignité de l'homme de lettres, en en faisant l'amuseur ou le complaisant des femmes et des gens du monde. Il y en aura toujours de cette espèce. Mais pourquoi les reconnaîtrions-nous comme nôtres? et si d'ailleurs, comme à Mar-

montel, nous ne leur devons rien, je dis absolument rien, que signifient ces réhabilitations?

Je ne comprends pas non plus qu'autant que le talent, Sainte-Beuve ait cru devoir louer le « caractère » de Marmontel. Non que je lui fasse un crime du nombre et de l'éclat de ses bonnes fortunes! Vous ne le voudriez pas; et, encore qu'un peu rances, j'aurais l'air de les lui envier. Si Marmontel a peu de « préjugés, » je sais qu'on en avait moins encore autour de lui, et s'il en eût eu par hasard, il se serait hâté de les étouffer, de peur d'en être dupe. Je souhaiterais seulement pour lui que, de tant de femmes qu'il a connues, il eût tiré moins de services, et de moins effectifs. N'eût-il pas encore pu moins déférer peut-être, avec moins d'empressement, moins de complaisance ou de moindres flatteries, aux titulaires de ces dames? et, en sa qualité de « philosophe, » fréquenter moins assidûment chez les fermiers-généraux, chez La Popelinière, par exemple, — sur lequel, dans ses *Mémoires*, il nous a laissé de si étranges détails, — ou encore chez le fameux Bouret? On s'en étonna, même au XVIIIe siècle, puisqu'il a cru devoir s'en défendre dans ses *Mémoires*. Et n'aimerait-on enfin pas qu'animé, comme tous ses contemporains, de la louable, de la généreuse, de la noble intention de réformer l'État et de faire faire au roi de grandes choses, il en eût imaginé quelque moyen plus honnête que de pousser lui-même la comtesse de Séran dans ses bras?

« J'eus le plaisir, — dit-il à ce propos, en nous racontant la première entrevue particulière de Louis XV et de Mme de Séran, — j'eus le plaisir de voir les châteaux en Espagne de l'ambition s'élever; la jeune comtesse toute-puissante; le roi et sa cour à ses pieds; *tous ses amis comblés de grâces, de faveurs, moi-même honoré de la confiance de sa maîtresse*, et par elle inspirant et faisant faire au roi tout le bien que j'aurais voulu. *Il n'y avait rien de si beau*. On attendait la jeune souveraine; on comptait les minutes; on mourait d'impatience de la voir arriver, *et cependant on était bien aise de voir qu'elle n'arrivât point encore*. »

La franchise d'une âme naturellement courtisane s'est-elle jamais ni nulle part étalée plus ingénument? Pour avoir je ne sais quoi de naïf ou de content d'elle-même, et de comique à force de naïveté, l'immoralité de Marmontel n'en est pas moins profonde. Se rend-il compte seulement qu'il fait ici l'entremetteur? On est en vérité tenté de se le demander. Mais s'il ne s'en rend pas compte, alors il n'en est que plus beau dans son rôle; et ce sera par là, si l'on veut, qu'il se refait une originalité. Cette belle négociation n'aboutit point, s'il faut l'en croire, et c'est alors que le duc de Choiseul, ému du désintéressement de Mme de Séran, lui proposa de payer l'héroïsme de sa résistance du prix de deux cent mille livres. « Non, monsieur le duc, lui répondit cette aimable femme, nous ne voulons point d'un argent

que nous n'avons pas gagné ni ne gagnerons point. » Et elle se contenta d'un petit hôtel qui devait en valoir le double.

Cependant Marmontel avançait en âge : « son avenir, jusqu'alors si serein, s'obscurcissait à ses yeux ; » Mme de Séran avait vendu son hôtel et il avait fallu déloger ; « il songeait à se donner une compagne, » et même il en avait tenté plus d'une fois, l'aventure, « quand il vit arriver à Paris la sœur et la nièce de ses amis, MM. Morellet. » Mlle de Montigny n'avait que dix-huit ans ; il en avait, lui, cinquante-quatre. Ce mariage, qui pouvait lui coûter cher, acheva au contraire sa fortune, et pendant près de quinze ans, de 1777 à 1792, heureux époux et heureux père, il allait vivre dans l'enchantement de son nouvel état. Il a dressé lui-même, dans ses *Mémoires*, l'état de ses revenus à cette date : « Sans parler, nous dit-il, du casuel assez considérable que me procuraient mes ouvrages, — et, à ce propos, qui croira que son *Bélisaire*, en sa nouveauté, se soit vendu à neuf mille exemplaires ? — la place de secrétaire de l'Académie française, jointe à celle d'historiographe des bâtimens,.. me valait *un millier d'écus*. Mon assiduité à l'Académie y doublait mon droit de présence. J'avais hérité, à la mort de Thomas, de la pension de *deux mille livres* qu'il avait eue, et qui fut partagée entre Gaillard et moi, comme l'avait été celle de l'abbé Batteux. Mes logemens de secrétaire au Louvre et d'historiographe de France, que j'avais cédés volontairement, me valaient ensemble *dix-huit cents livres*. Je jouissais de *mille écus* sur *le Mercure*. »

Si nous y ajoutons cent trente mille livres de ses économies, bien et solidement placées, voilà une fortune assez rondelette pour un homme qui, trente ans auparavant, était arrivé à Paris avec cinquante écus dans sa bourse ; et, il faut sans doute que l'Etat protège les lettres, mais, décidément, *les Incas* ont coûté un peu cher au gouvernement de Louis XV. Sans ombre de talent, mais non pas sans intrigue ni sans art, le petit protégé de Mlle Clairon était devenu presque un personnage. Pour ne pas trop s'éloigner de la littérature, à laquelle il devait quelque reconnaissance, il se mit, comme il avait fait les tragédies de Rotrou, à déranger les opéras de Quinault, son *Roland*, son *Atys*, que Piccini, de son côté, remettait en musique. Entre temps dans les grandes occasions, c'est-à-dire quand l'Académie recevait un archevêque, ou que l'Empereur, je dis l'empereur d'Allemagne, daignait assister à l'une de ses séances, nul n'improvisait plus rapidement que lui quelque discours en vers sur *l'Éloquence*, ou sur *l'Histoire*, ou sur *l'Espérance de se survivre*. Des ministres lui demandaient des *Mémoires* : Malesherbes le consultait et Calonne augmentait son traitement. Il fréquentait chez les Necker : il y dînait, il y soupait, afin de les mieux observer, et pour en mieux médire un jour. On publiait une édition de ses *Œuvres complètes ;* et, plus optimiste enfin que jamais, content de tout, parce qu'il l'était imperturbablement de lui-même,

ayant tiré de ses contemporains tout ce qu'il en pouvait attendre, et même beaucoup davantage, il ne songeait plus qu'à jouir en bon père de famille d'une fortune non moins agréablement qu'aisément amassée quand éclata la Révolution.

Il a consacré huit livres de ses *Mémoires* à l'histoire des événemens de la Révolution, et on entend assez qu'ils en forment la partie la moins intéressante.

Je n'y avais noté jadis que deux ou trois endroits plus curieux. C'est, au quatorzième livre, une longue conversation de Marmontel avec Chamfort, « l'un des plus outrés partisans de la faction républicaine » à l'Académie française, et surtout l'un des grands confidens de Mirabeau. Elle se termine par le mot devenu proverbial : « Voulez-vous donc qu'on vous fasse des révolutions à l'eau rose? » et comme elle en contient quelques autres de cette force et de cette portée, qui ne sont assurément pas du pauvre Marmontel, je me suis étonné quelquefois que les historiens de la Révolution n'en eussent pas tiré plus de parti. La fin du dix-septième livre des *Mémoires* et le commencement du dix-huitième ne manquent pas non plus d'intérêt, à ce qu'il m'a semblé en les relisant dans l'édition de M. Maurice Tourneux. Quelques-uns au moins des symptômes de ce que M. Taine a depuis lors appelé l'*anarchie spontanée*, et qu'il a datés avec raison du lendemain même de la prise de la Bastille, peu d'observateurs contemporains les ont mieux notés ou reconnus que Marmontel. Rœderer, au surplus, mêlé, comme l'on sait, de beaucoup plus près que Marmontel au mouvement de la Révolution, est convenu que « cette partie des *Mémoires* était pleine de détails vrais et d'observations justes. » Il ajoute avec raison que ce ne sont pas ici des *Mémoires*, et qu'en cessant d'être l'historien de lui-même pour devenir l'annaliste de la révolution, Marmontel est très loin d'en être le mieux informé.

C'est pour cette raison que nous ne discuterons point la question de savoir si l'honnête colère de Marmontel contre les violences de la Terreur est vraiment « un témoignage en faveur des philosophes du XVIIIe siècle, et contre les crimes qui en ont déshonoré la fin, et contre les calomniateurs qui veulent les en charger. » Ainsi s'exprime le même Rœderer. Ce que je crois très volontiers, et ce qu'aussi bien j'ai plusieurs fois essayé de montrer, c'est qu'ayant obtenu de l'ancien régime, avant qu'il achevât de s'effondrer, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter de réputation, d'honneurs, et de fortune, comme notre Marmontel, les *philosophes*, qui étaient des hommes, n'ont pas vu d'un œil impassible ni souffert d'une âme parfaitement égale que la révolution leur arrachât brutalement le fruit de tant d'années d'intrigues. Si l'on veut ajouter qu'ils n'étaient point en général d'un tempérament sanguinaire, mais plutôt anacréontique, j'y consens encore, et c'est ce que prouvent assez les *Mémoires* de Marmontel. Mais il serait plus difficile de

les justifier d'avoir mis leur gloire à propager des idées devant l'application desquelles, en reculant, comme encore Marmontel, d'indignation et d'horreur, ils ont montré tout simplement qu'autant que de perspicacité ils manquaient de courage ou de caractère. Quand on sème la défiance, l'insulte et la haine, est-ce donc une moisson d'amour qu'il faut s'attendre à voir lever?.. C'est ce que je dirais, si je parlais ici d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Diderot, mais il ne s'agit que de Marmontel, et vraiment, pas plus que le poète ou le romancier, nous ne pouvons prendre au sérieux en lui ni le philosophe, ni le politique, ni l'historien.

Ce fut un homme heureux, puisque, après tout, la révolution ne le priva que de ses « places littéraires » et de ses « pensions d'homme de lettres, » mais d'ailleurs ni ne lui enleva l'un des siens, ni ne toucha un cheveu de sa tête, ou seulement un écu de ses économies; — et peut-être est-ce là, dans la constance de son bonheur, qu'il faut chercher le secret de sa remarquable médiocrité.

« L'amitié d'un grand homme, » pour lui ouvrir à vingt-trois ans les portes du Théâtre-Français; l'amour de Clairon pour l'ancrer dans cette maison, où elle régnait alors; celui de Mlle Verrière pour lui valoir la protection du maréchal de Saxe, auquel il l'enlève, et la bienveillance du prince de Turenne, auquel il la cède; la faveur déclarée de Mme de Pompadour, qui lui procure tour à tour une place de secrétaire des bâtimens, un brevet d'historiographe de France, une pension d'homme de lettres, la direction du *Mercure;* que sais-je encore? l'intimité de Mme de Séran, qui le fait rêver un instant de la fortune de Bernis; et, enfin, quand il a passé la cinquantaine, une aimable jeune fille qui paraît pour le tirer précisément à temps du ridicule et du danger de jouer les vieux beaux, oui, tout cela, c'est bien le bonheur, et justement l'espèce de bonheur qu'il faut pour étouffer le talent même. Quel homme de lettres l'envierait à l'auteur d'*Aristomène* et de *Bélisaire?* Lorsque Voltaire fut expiré, Mme Denis, sa nièce et légataire universelle, n'avait pas encore cessé d'aimer, quoiqu'elle en eût certes le droit, et le premier usage qu'elle fit de la fortune de son oncle fut de l'offrir à un commissaire des guerres du nom de Duvivier, qui n'avait que trente ans de moins qu'elle. Les choses allèrent jusqu'au mariage, et les amis de Voltaire en furent tout scandalisés. Sur quoi d'Alembert ayant rencontré la nouvelle épousée, on lui demanda si du moins elle avait l'air d'être heureuse. « Heureuse! repartit-il, ah! je vous en réponds! Heureuse à faire mal au cœur! » C'est ce que je dirai de Marmontel. Heureux! oui, si jamais quelqu'un le fut, c'est bien lui, mais heureux d'un bonheur auquel on ne sait quel malheur on ne préférerait point! Lisez tout de même ses *Mémoires*.

F. Brunetière.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *le Rêve*, drame lyrique en 7 tableaux, tiré du roman de M. Émile Zola par M. Louis Gallet, musique de M. Alfred Bruneau.

Ce n'est pas une œuvre indifférente que vient de représenter l'Opéra-Comique. Au double point de vue littéraire et musical, elle est des plus significatives. On en peut attendre du bien et du mal. Le livret promet beaucoup, et la partition menace encore plus. Voyons d'abord les promesses.

Du seul roman à peu près pur de M. Émile Zola, M. Gallet a tiré l'un des meilleurs poèmes offerts depuis longtemps à la musique. Oui, poème véritable, un peu monotone peut-être, et trop uniment épiscopal et mystique, mais plein de piété et d'amour, de charme surnaturel et de vérité douce, où les figures du livre ont perdu le moins possible de leur taille et de leur physionomie. Et puis, ce drame lyrique prouve bien (et c'en est l'intérêt et la nouveauté) qu'on peut traiter en musique les sujets contemporains, que le langage des sons n'est pas le privilège des âmes d'autrefois, et que nos âmes, à nous aussi, peuvent chanter. On se demandait, en attendant *le Rêve*, quel effet produiraient sur un théâtre lyrique les personnages modernes, les costumes surtout, des costumes comme les nôtres. Ils y ont paru tout naturels. N'allons pas trop loin, cependant. Par des vêtemens comme les nôtres, je n'entends pas nos costumes de mondains et de riches, nos modes de luxe et d'apparat : redingote, habit noir ou robes de visites. Ceux-là

ne se prêteront jamais à la musique. On l'a bien vu par la répétition générale du *Rêve*. Le dernier tableau nous montrait la sacristie après le mariage d'Angélique et de Félicien : Mlle Simonet en mariée, M. Engel ganté et cravaté de blanc, Mme Deschamps en belle-mère; à gauche, les invités : messieurs en frac, dames en robes à traîne, plus un étonnant petit vicaire qui faisait signer les témoins. Rien de plus risible que cette noce : une toile de M. Béraud en musique. Quitte à dénaturer le dénoûment et, d'ailleurs, pour la plus grande joie des personnes sensibles, désireuses que « cela finisse toujours bien, » on a supprimé l'épilogue et la mort d'Angélique, comme naguère celle de Mireille. On a bien fait et, du coup, nous voilà prévenus. Nous saurons que, pour mettre en musique des sujets modernes, il faut prendre des précautions, ne jamais aller jusqu'à l'excès du réalisme ou seulement de la vérité, chercher ailleurs, mais chercher encore le prestige qu'on ne demandera plus au passé. Si l'action se passe de nos jours, que ce soit dans une demi-solitude, dans le lointain et pour ainsi dire avec le recul de la province. Que l'herbe pousse entre les pavés de la rue; que sur l'enclos, où courent des eaux vives, l'ombre d'une cathédrale s'allonge le soir. Quant aux héros de ces nouveaux récits, prenez-les de préférence parmi les humbles et les petits. « Les pauvres en tout valent mieux. » En tout, même en musique, ou pour la musique. Je ne sais trop s'il faut un art pour le peuple, mais je réponds qu'il peut y en avoir un par lui. Faites donc chanter, non pas les salons, mais les mansardes, les ateliers et les boutiques. Comme M. Zola, montrez-nous, blotti au flanc d'une église, le laborieux asile des brodeurs et cette charmante famille Hubert, artisans, artistes à demi, deux fois rapprochés du Seigneur, par sa demeure voisine et par leur travail pieux. Le voici peut-être enfin pour notre pays, l'avenir du drame lyrique (je ne parle que du poème). Voici une note nouvelle, et juste, pourvu qu'on ne la force pas. Laissons dormir un temps les Grecs et les Romains, les chevaliers du moyen âge et les dames de la renaissance. Renvoyons à l'Allemagne ses légendes, les guerriers bras nus, casqués d'airain et vêtus de bêtes écorchées, toute la ferblanterie et la pelleterie préhistoriques, dont on voudrait nous affubler. En fait de bras nus, qu'on nous montre ceux d'une jolie fille de France, comme l'Angélique du *Rêve*, et que la première héroïne d'un genre renouvelé soit la blonde laveuse agenouillée dans l'herbe et battant son linge au courant du ruisseau.

Je viens maintenant à la musique, si j'ose m'exprimer ainsi ; et vraiment je l'ose à peine, tellement la partition de M. Bruneau, dans son ensemble au moins, par le fond et la forme, par les idées et surtout par l'écriture, me paraît antimusicale. Avez-vous aimé, l'année dernière, au Champ de Mars, le pauvre M. Levis Brown et sa

famille, peints par M. Boldini? Et que pensez-vous, cette année, des vers suivans :

Et je fus fou comme les Tritons et les Satyres

ou bien :

Avec les filles des vieux seigneurs en robes blanches

ou encore :

Dans une vallée de l'âme à jamais immobile

ou enfin :

Vers la terre là-bas efflorescente et merveilleuse.

Eh bien, *le Rêve* est de la musique un peu comme les portraits de M. Boldini sont de la peinture, et comme sont de la poésie les vers de MM. de Régnier, Mœterlinck et autres décadens. Tout cela se tient et répond à un goût assez général aujourd'hui : le goût du laid. Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier en certains endroits, les plus nombreux, la musique du *Rêve :* elle est laide; non pas ennuyeuse, car elle atteste partout un effort, une peine, et, j'ai hâte de le dire, une conviction qui forcent l'intérêt et l'estime. Mais quand Littré définit la musique : « la science ou l'emploi des sons qu'on nomme rationnels, » ce n'est évidemment pas la musique de M. Bruneau. Le jeune compositeur a choisi avec soin les sons les plus irrationnels et surtout les moins faits pour aller ensemble. Ah! les notes qui s'aiment, comme disait un enfant de génie, ce n'est plus celles-là qu'on marie, mais celles qui se haïssent et s'écorchent les unes les autres, au lieu de se caresser. Jamais un orchestre n'avait encore été contraint à des dissonances aussi déchirantes; il y a dans la partition du *Rêve* des choses à faire grincer les dents et dresser les cheveux. L'horreur du naturel (avec ou sans jeu de mots) est le système, la manie, la rage de M. Bruneau. Le naturel, il le proscrit d'abord de ses harmonies. Aux oreilles blasées et curieuses de sensations nouvelles, je recommande spécialement le récit par l'évêque du miracle de son ancêtre Jean V, effroyable série d'accords sur lesquels se posent les notes chantées comme se poseraient vos pieds nus sur des tessons de bouteilles. Ainsi marche d'ordinaire la musique de M. Bruneau; vingt autres exemples, plus ou moins horribles, en feraient foi. « Vous le voyez et vous l'entendez, excellente Pluche; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me

semble assister à un concert où le violon joue : *Mon cœur soupire*, pendant que la flûte joue : *Vive Henri IV*. Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. » Ainsi parle le baron dans *On ne badine pas avec l'amour*, et cette discordance affreuse n'approche pas des cacophonies où se complaît M. Bruneau.

Ce n'est pas tout : les mots ne vont pas mieux avec les notes, que les notes ne vont ensemble ; et la déclamation, c'est-à-dire la relation des sons aux paroles (encore une face de la musique théâtrale que les jeunes se vantent de renouveler), la déclamation pèche à tout moment contre le naturel et la vérité. Au premier acte, la mère raconte à sa fille l'histoire de Monseigneur avec des intonations aussi fausses pour l'esprit que pour l'oreille. Non-seulement on ne chante pas, mais on ne parle pas ainsi. Il est vrai que chacun de nous entend à sa manière chanter en lui la parole humaine ; M. Bruneau l'entend d'une affreuse manière, voilà tout. Les phrases les plus simples, les plus ordinaires, il les embarrasse, il les entortille dans la notation la plus baroque : *La voilà, je suppose*, dit l'évêque, au premier acte encore, *la fée aux doigts légers, qui pose des traits si délicats sur la soie et sur l'or*. Un rien, n'est-ce pas, ce petit compliment à une ouvrière ; avec un Saint-Saëns, le Saint-Saëns d'*Ascanio*, ce serait charmant ; avec M. Bruneau, c'est horrible : une grimace au lieu d'un sourire.

Dureté des harmonies, fausseté de la déclamation, voilà quelques-uns des principes appliqués dans *le Rêve*. Il y en a d'autres : instabilité tonale, proscription systématique des cadences parfaites et des phrases en équilibre ; mépris de toute symétrie et de toute conclusion ; haine de tout ce qui repose, de tout ce qui rassure et de tout ce qui charme. Attendons quelques années et ce ne sera plus la peine d'étudier ni les lois des accords, ni celles des tons, les unes et les autres n'étant faites que pour être violées. On n'inscrira plus à la clé dièzes ni bémols, inutiles gardiens de la tonalité. Le rythme, à son tour, prendra les mêmes licences que l'harmonie. Un morceau ne sera pas plus à 3/4 ou à 12/8 qu'en *ut* naturel ou en *ré* mineur. Le caprice deviendra la règle et l'accident fera loi ; et le discours musical, désarticulé, sans grammaire ni syntaxe, sans logique, sans orthographe, sans ponctuation même, ira, divaguant au hasard, se perdre dans le chaos de la mélopée infinie et des modulations errantes.

Le chaos, dira-t-on ! Mais l'ordre règne au contraire, et le plus rigoureux, dans l'œuvre de M. Bruneau, conforme jusqu'à l'obéissance, jusqu'à l'esclavage, aux lois du système wagnérien, surtout à la loi suprême : le *leitmotiv*. Vous n'avez pas écouté ou pas compris. — Ainsi raisonne en général l'école avancée. Ne pas l'admirer, c'est ne la pas comprendre. Mais si ; nous avons compris et ne fût-ce que pour notre justification, nous voudrions démonter quelques rouages du

mécanisme. Vous plaît-il de cataloguer les *leitmotive* du *Rêve?* Cela se fait beaucoup aujourd'hui. L'occasion est bonne, car M. Bruneau a usé du *leitmotiv* avec une opiniâtreté et une outrance sans précédens, je crois, dans l'école française. Pas la moindre fissure, le plus petit trou dans son œuvre, par où l'air puisse passer ; tout est bouché hermétiquement avec des tronçons de mélodies typiques, avec des rognures de phrases ou de mesures conductrices. Angélique est caractérisée tout d'abord par quatre motifs de dévotion ou d'extase qui se succèdent dans la première page de la partition, avant même que la jeune fille ait ouvert la bouche. Trois d'entre eux se rapportent à Angélique rêvant; le quatrième, à Angélique lisant la *Vie des saints*. Autres motifs d'Angélique, non plus religieux, mais ouvriers : motifs de la chasuble brodée et de la lessive. Dès qu'il est question de l'ornement sacerdotal, la première formule reparaît. La broderie à peine terminée, Hubertine la ploie et l'enveloppe. Le motif de la chasuble devient alors le motif du paquet et je m'étonne que le musicien n'ait pas, d'un léger *stringendo*, marqué le nœud de la ficelle. Du motif de la lessive, exposé au premier tableau par Angélique : *Ah! dans l'eau fraîche et vive, c'est si bon de plonger ses bras*, on surprendrait au second tableau, soit dans le chant, soit à l'orchestre, des retours secrets, et ces petites chinoiseries finissent par divertir. L'évêque a naturellement ses *leitmotive* : celui du miracle, toute une phrase, charmante par extraordinaire, harmonieuse et mélodieuse à la fois, d'autant plus qu'elle succède à un affreux gâchis d'accords ; un autre motif, le principal, d'un chromatisme pénible et rabâché sans merci ; un troisième enfin, rien que deux accords répétés très vite pour symboliser, par un effet de dénégation assez expressif, l'opposition du prélat au mariage des jeunes gens. Quand nous aurons signalé le motif de la Fête-Dieu, celui ou ceux de l'amour, celui de la chanson française, joli thème populaire, développé avec autant d'habileté que de franchise, lorsque nous aurons ainsi fouillé tous les recoins de l'orchestre, signalé des alliances de motifs comme celle des huit dernières mesures du second tableau (déclaration d'amour et chanson populaire), alors, si nos lecteurs nous reprochent un peu de sécheresse et de pédantisme, M. Bruneau du moins ne pourra nous accuser de le mal écouter ou de ne pas l'entendre. Pas même de ne jamais le louer ; car il y a dans son œuvre quelques bons momens entre beaucoup de mauvais quarts d'heure. Le rôle d'Angélique est coloré, teinté plutôt d'un mysticisme pâle. Au premier tableau, la musique a su rendre avec un certaine étrangeté, par des murmures ou des soupirs, par des chuchotemens de chœurs invisibles, l'hallucination de la petite voyante. Certaine phrase : *Je les vois dans le blanc cortège,* sans les odieuses sautes de voix qui la disloquent, rappellerait peut-être la poétique rêverie d'Haroun au début de *Dja-*

mi'eh. Le babil d'Angélique, parlant lessive et broderie, a de l'animation, de la fraîcheur et je sais un *tremolo* de flûtes où l'on entend presque l'eau courir. Au second tableau, elle court vraiment, l'eau de la rivière, dans un adorable décor de printemps, le long de l'église, à travers le verger en fleurs. Là se trouve la ronde française dont nous parlions plus haut et c'est plaisir de l'entendre, naturelle et chantante, s'échapper de la partition épineuse, comme une fauvette d'un buisson. Un peu plus loin, béni soit l'*Ave verum* qui, de la cathédrale voisine, corrige le désagréable dialogue (je ne veux pas dire duo) des amoureux. Plus d'une fois ainsi les refrains du peuple ou les hymnes de l'église viennent adoucir les angles, émousser les pointes de cette musique hérissée, qu'on ne sait véritablement par où prendre, ni avec la voix lorsqu'on la chante, ni, lorsqu'on la joue, avec les mains. Quels exemples de mélodie et de rythme, d'aisance et de clarté nos vieux airs donnent encore à nos jeunes compositeurs! Quelle leçon pour une œuvre soi-disant de l'avenir, si les rares sourires qui l'éclairent sont les sourires du passé!

Nous nous sommes attardé aux critiques, et pour la louange, la place va nous manquer. Hélas! il n'en faut pas beaucoup. Un peu cependant, ne fût-ce que pour reconnaître chez M. Bruneau un sentiment dramatique supérieur au sentiment musical. Deux ou trois mouvemens de passion ont été par lui très bien rendus. Dans un genre différent, au troisième acte, pendant la scène d'amour, pour nous montrer Angélique retenue et sauvée par sa petite chambre blanche qui la défend et ne la laisse pas partir, il a trouvé des notes, des phrases entières d'une singulière pureté. Il a pour ainsi dire assorti la tonalité à la situation, au décor même. Il a pris, et par extraordinaire il a gardé quelque temps, le ton d'*ut* majeur, un ton calme, un ton blanc, comme diraient les partisans de l'audition colorée.

Enfin, il y a dans *le Rêve* une phrase d'abord, une scène ensuite où l'on peut heureusement prendre le musicien en contradiction avec lui-même et pour ainsi dire en flagrant délit de mélodie, de rythme et de tonalité. La phrase est celle d'Angélique implorant l'évêque : *Ah! monseigneur, vous m'avez reconnue!* Elle a une forme, celle-là. Elle commence, continue, s'achève; aussi juste de sentiment que d'intonation, aussi naturelle qu'expressive, elle tombe d'aplomb en même temps que tombe la pauvre enfant à genoux. Sans compter que deux pages suivent ce beau récitatif, deux pages excellentes encore, où sont respectées et les valeurs des tonalités et la progression du mouvement. Les mêmes qualités de franchise, de netteté, font de la scène de l'Extrême-Onction la plus belle de l'ouvrage et une belle scène vraiment. L'émotion triomphe là du parti-pris et du système, qu'on voudrait ailleurs nous faire prendre pour les lois de la vérité.

De telles pages démontrent que le musicien du *Rêve* peut faire autrement qu'il ne fait d'ordinaire. Il ne pèche donc point par ignorance, mais par goût et par volonté. Il applique avec préméditation des théories qu'il croit salutaires et qui nous paraissent fatales. Que voulez-vous ! Les sorcières de *Macbeth* sont en train de gagner leur gageure; le laid devient le beau. M. Bruneau nous demandera sans doute : Qu'est-ce que le beau ? Qu'est-ce que le laid ? et nous ne saurons trop que lui répondre. Mais si nous le lui demandions à notre tour, il ne nous répondrait pas davantage, et cela nous console. De la laideur et de la beauté, nous donnerions chacun, sinon la définition, au moins des exemples, qui ne seraient pas les mêmes. On a désigné quelque part M. Bruneau pour tenir le drapeau de la jeune école française. Peut-être; mais le drapeau rouge, qui ne restera jamais celui de notre pays.

Une interprétation et une mise en scène de premier ordre ont servi l'audace de M. Bruneau. M. Carvalho ne pouvait revenir plus fêté, et plus justement, d'un plus injuste exil. Quant aux artistes, ils ont tous été à l'honneur. Mais d'abord à quelle peine ! M. Engel a sauvé *le Rêve* comme il avait déjà sauvé *Lucie*. Singulière modestie d'un chanteur, et d'un ténor, qui jamais ne s'offre, mais qu'on trouve toujours et qui toujours s'impose. Doublure, diront ceux qu'il remplace ; oui, mais qui vaut mieux que l'étoffe. Mlle Simonnet a réussi dans le rôle d'Angélique aussi complètement que dans celui de Rozenn, du *Roi d'Ys*. Elle y apporte même charme, même pureté, même immobilité d'image, avec autant de grâce naïve et malheureusement deux ou trois notes un peu stridentes; mais ce n'est pas sa faute. M. Bouvet, évêque pour la seconde fois, à l'Opéra-Comique, honneur de tous les diocèses, est plein d'onction sacerdotale et, quand il le faut, de colère. *Si Dieu veut, je veux*. Il donne à cette phrase, qui revient souvent, des nuances aussi justes que variées. Quant à Mme Deschamps, « avec la bonhomie de son âme, son grand air fort et doux, sa raison droite, d'un parfait équilibre... » quand M. Zola décrit ainsi Hubertine, on croirait qu'il définit le talent et la voix de l'excellente artiste. L'orchestre enfin s'est admirablement tiré de l'infernale partition : il a joué aussi faux que M. Bruneau l'a voulu.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

S'il ne fallait que des discours et des consultations pour guérir les plaies de l'humanité, pour remettre la paix morale parmi les peuples, pour éclairer et dénouer tous ces problèmes du travail qui obsèdent les sociétés contemporaines, oh! certes, ce serait déjà fait, rien ne manquerait.

De toutes parts, dans presque tous les pays, ce ne sont que discours, démonstrations et programmes. Depuis le jeune empereur d'Allemagne jusqu'au vieux pontife du Vatican, depuis les ministres et les députés jusqu'aux réformateurs des clubs et des syndicats, depuis le catholique jusqu'au socialiste, tout le monde est à l'œuvre; tout le monde parle et pérore. Malheureusement, s'il n'est pas vrai, comme l'a dit un maître fourbe, que la parole ait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, elle ne lui a pas été donnée non plus pour être toujours infaillible, et si la parole peut répandre le bien et la paix, elle peut aussi faire beaucoup de mal. Elle sert souvent à tout obscurcir, à tout exagérer, à tout dénaturer, — et voilà ce qui arrive! On soulève dans les discours plus de questions qu'on n'en peut résoudre, on encourage des espérances chimériques par des flatteries qu'on croit habiles ou par des promesses qu'on ne pourra tenir. On parle sans façon, par une tactique d'éloquence, du « quatrième état, » et on fait même des lois pour donner une sorte d'authenticité à ce « quatrième état » d'imagination. On craindrait de n'être pas de son temps, de paraître rétrograde en refusant de se prêter aux expériences les plus risquées, en résistant à des revendications qui ne sont pas toujours fondées. On est naïvement révolutionnaire pour la circonstance, sans regarder aux résultats de tout ce qu'on dit ou de tout ce qu'on vote. On s'accoutume, en un mot, à vivre dans une atmosphère d'excitations et d'illusions où tout finit par être confondu. Puis un jour on se réveille en face d'une réalité importune, avec des passions irritées et un gouvernement qu'on s'étudie à désarmer, qui se désarme quelquefois lui-

même. C'est notre histoire ; ce sera, si on n'y prend garde, de plus en plus notre histoire !

Évidemment, c'est bien entendu, on ne peut désormais détourner les yeux de ce mouvement ouvrier qui s'étend chaque jour, qui est comme la loi du temps. C'est le premier devoir des assemblées et des gouvernemens de s'occuper sans cesse des nécessités et des misères du travail, de mettre l'équité là où elle n'est pas encore, d'introduire la justice et l'humanité dans les rapports des hommes, d'assurer la liberté, les droits, les intérêts de ceux qui vivent de leur industrie. On le sait bien puisqu'on ne cesse de faire des lois protectrices, bienveillantes, ou, si l'on veut, simplement équitables, et qu'on en prépare encore ; mais ce serait certainement le plus redoutable danger de confondre ce qui est légitime et ce qui ne serait ni juste ni possible, de rester dans un vague favorable à toutes les entreprises de faction, de créer pour ainsi dire des privilèges à rebours. Ce serait le signe d'un singulier trouble moral de laisser croire que toutes ces lois qu'on fait peuvent devenir, entre les mains de populations égarées ou perfidement poussées au combat, des armes de guerre contre la liberté des autres, contre les chefs d'industrie, contre l'ordre public, contre la société tout entière. Que signifient cependant toutes ces grèves qui se succèdent, qui ont commencé il y a quelques jours par la grève des omnibus à Paris, et qui se propagent comme une traînée de poudre? A Lyon, à Bordeaux, à Marseille, c'est la grève des tramways, interrompant brusquement le service de ces grandes villes. Hier encore, à Paris, c'était la grève de ce qu'on appelle les « ouvriers de l'alimentation » ou, pour mieux dire, des boulangers, — en attendant les autres. Il n'y a pas si longtemps encore, on a laissé entrevoir la possibilité d'une grève des ouvriers des chemins de fer. Cela paraît tout simple ! C'est la loi !

Oui, sans doute, la grève est un droit que les ouvriers ou les employés de toutes les industries peuvent exercer de leur propre mouvement ou par les syndicats qu'ils chargent plus ou moins volontairement de leurs intérêts. Ils peuvent s'associer, se mettre en grève, défendre d'un commun effort leurs intérêts : c'est la loi! mais d'abord ce n'est plus apparemment un droit de troubler la rue qui appartient à tout le monde, de briser des kiosques, des voitures, de brutaliser des voyageurs comme on l'a fait à Bordeaux, de violenter dans leur liberté ceux qui veulent travailler comme on le fait partout. C'est là un premier excès! Il y a de plus une question qui peut être délicate si l'on veut et qui n'est pas moins grave par tout ce qu'elle implique et laisse prévoir. Qu'on aille jusqu'au bout : s'il est des industries où une suspension de travail n'est qu'une crise partielle, limitée, il est des grèves qui n'ont aucun sens, qui ne peuvent conduire à rien ou qui deviennent forcément un danger, une menace pour des intérêts universels, pour l'ordre public, pour la paix sociale.

Imagine-t-on une grève des agens des chemins de fer poussée à fond, interrompant brusquement tous les services, suspendant les affaires, arrêtant l'industrie et le commerce dans leurs échanges, dans leurs vastes opérations, paralysant les approvisionnemens d'une partie de la France? Imagine-t-on aussi une grève des ouvriers boulangers avouant la pensée, — on l'a avouée, — d'affamer Paris pour avoir raison de toutes les résistances? Et notez que les organisateurs de cette dernière grève parisienne n'avaient pas même pour prétexte un différend avec les patrons, un conflit pour les salaires, pour les heures de travail; ils n'ont fait cette tentative que pour obtenir la suppression des bureaux de placement, auxquels ils sont d'ailleurs parfaitement libres de ne pas s'adresser, — et c'est pour les bureaux de placement qu'ils ont parlé lestement de laisser Paris sans pain! Ce n'est pas sérieux, ce n'est pas un danger, dira-t-on; le gouvernement y pourvoira, il y a pourvu ces jours passés. M. le ministre de l'intérieur, qui est un homme plein de philanthropie et de prévoyance, a bien voulu informer la grande cité qu'elle ne serait pas exposée par la faute des boulangers parisiens à revoir les épreuves du siège, qu'elle aurait son pain, que les manutentions militaires au besoin suffiraient à tout. C'est possible, c'est fort heureux! Il y a seulement ici un fait curieux. Voilà le gouvernement obligé lui-même de s'armer contre une situation que les pouvoirs publics ont créée, qui peut produire de tels résultats! Voilà une guerre ouvrière légale, sans doute, mais devenue menaçante, née après tout des idées fausses auxquelles on se laisse aller, favorisée par une sorte d'imprévoyante complaisance pour tout ce qui prend le nom de revendications sociales.

C'est justement ce qui fait l'intérêt de cette discussion récente du sénat sur les syndicats professionnels, de cette belle et forte discussion où se sont rencontrés les plus habiles orateurs, — les uns M. Trarieux, M. de Marcère défendant la liberté, le droit, les garanties sociales, — les autres, M. Goblet, M. Tolain, M. le garde des sceaux lui-même croyant encore à la nécessité de concessions nouvelles. Au fond, de quoi s'agit-il? La loi de 1884, en créant l'institution des syndicats professionnels, a donné aux ouvriers le droit de s'associer, de s'entendre, de peser de tout le poids de ces vastes affiliations sur les rapports du travail. Si cette loi a suscité au premier moment une certaine inquiétude, d'assez vives défiances, elle a cessé d'être contestée; elle entre par degrés dans les mœurs, et personne n'en demande plus l'abrogation. Que demande-t-on aujourd'hui? On veut ajouter à la loi ce qu'on pourrait appeler un supplément de suspicion et de coercition contre les patrons, en les soumettant à des contraintes nouvelles, en les menaçant d'une pénalité correctionnelle s'ils étaient tentés de renvoyer un ouvrier familier des syndicats. On crée un délit nouveau, spécial pour le patronat! Ce qu'il y a d'exorbitant dans ces prétentions, M. de Mar-

cère, M. Trarieux l'ont mis dans une saisissante évidence en montrant que c'était une flagrante atteinte à la liberté du travail, à l'égalité entre patrons et ouvriers, même aux principes du droit pénal. — On veut garantir la position des ouvriers, c'est fort bien ; mais enfin que fait-on de la liberté, des droits, des intérêts, de l'honneur des chefs d'industrie? Voilà un patron qui, depuis des années, a mis sa peine, son intelligence, sa fortune dans une entreprise où il emploie un nombreux personnel d'ouvriers. Son intérêt est apparemment son meilleur guide dans le choix de ses coopérateurs. N'importe, il n'est plus libre, même chez lui, dans sa maison. S'il renvoie un ouvrier affilié à un syndicat, il est aussitôt suspect : on scrutera ses intentions, on lui fera pour le moins un procès de tendance, on le traînera devant les tribunaux; il sera jugé, peut-être condamné, et pendant ce temps, son industrie subira le contre-coup, le discrédit des contestations judiciaires!

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au moment où les patrons sont mis en suspicion, menacés, les syndicats eux-mêmes ne s'interdisent ni les pressions, ni les violences, pour imposer leur domination à la population ouvrière. On a pu citer ce fait récent qui s'est passé à Grenoble : un ouvrier, qui avait refusé de s'affilier au syndicat de sa profession, avait trouvé du travail dans une usine; les chefs du syndicat se sont rendus chez le patron et l'ont menacé de mettre sa maison en interdit s'il ne renvoyait pas le faux frère. Et le patron a cédé; le malheureux dissident a été renvoyé. Chose plus curieuse! Ce criant abus a été l'objet d'un procès engagé au nom de l'ouvrier privé de son travail, — et le tribunal s'est déclaré désarmé! Il a répondu que c'était la loi, qu'il n'y avait rien à faire! De sorte que, dans cette étrange justice distributive, c'est le patronat qui est l'ennemi ou la victime, — ce sont les syndicats qui règnent et qui, d'après la loi nouvelle, auraient pu donner à leurs affiliés une sorte d'inviolabilité. C'est ce que la chambre des députés a voté, par une de ces faiblesses dont on ne sait pas se défendre; c'est ce que le sénat, pour sa part, a arrêté au passage en jetant un vote de raison et de prévoyance au milieu de tous ces entraînemens périlleux pour la paix sociale, pour l'industrie, pour les ouvriers eux-mêmes.

Qu'est-ce à dire, en effet? A quoi peut conduire tout ce mouvement de grèves, de prétentions confuses ou démesurées, de revendications tumultueuses, qui ont l'air de menacer tout le monde? Que ceux qui cherchent un rôle, ne fût-ce qu'une petite place dans ces agitations, dans les comités grévistes, dans les syndicats, à la Bourse du travail, s'efforcent de prolonger le mouvement, c'est leur intérêt, c'est leur affaire; mais les ouvriers eux-mêmes, ceux qui travaillent réellement, que peuvent-ils gagner? Ils ne peuvent pas même se promettre d'être longtemps soutenus par l'opinion. Il se peut, sans doute, que, pour un instant, une certaine foule, qui aime le bruit, s'amuse de leurs alga-

rades et les aide à dételer quelques voitures, à renverser quelques omnibus : c'est une distraction comme une autre. Ils s'apercevraient bientôt, — ils peuvent s'en apercevoir déjà, — qu'ils seraient seuls, délaissés par l'opinion, le jour où ils commenceraient à troubler la masse de la population dans ses habitudes, dans ses besoins. Éternelles dupes de quelques meneurs, ils ne feraient que compromettre leur propre cause, et M. le ministre des travaux publics a pu dire récemment à Tours, avec vérité : « Si la loi sur les syndicats donne des droits, elle ne saurait donner celui de désorganiser les services publics, de faire de l'indiscipline. Si les syndiqués en arrivent à commettre des abus, à troubler leurs camarades dans le travail, eh bien ! les syndicats se condamneront eux-mêmes, et bientôt ils ne seront plus ! » Ce n'est pas tout : cette guerre qu'on prétend engager contre le patronat, eût-elle quelque apparence de succès, à quoi aboutirait-elle ? M. de Bismarck a dit un jour qu'il ne redoutait pas les grèves, qu'il craignait beaucoup plus le découragement des chefs d'industrie. Il est possible, en effet, que les patrons, traqués, pressurés, menacés, finissent par se fatiguer et par renoncer à une lutte devenue impossible, où ils risqueraient leur fortune sans compensation. Qu'arriverait-il alors ? Quel profit y trouveraient les ouvriers ? Ils auraient tari le travail dans ses sources et auraient porté un coup peut-être pour longtemps irréparable à l'industrie qui les fait vivre, qui est une des formes de la puissance de la France. Ils se seraient préparé une longue misère par leurs illusions et leurs prétentions d'un jour. C'est la moralité de ces crises, où la guerre ne conduit qu'à la ruine commune, où la paix seule peut concilier tous les intérêts.

Cependant, tout ne se réduit pas à ces agitations ouvrières dans la vie publique du pays ; tout ne se borne même pas à ces discussions douanières qui se prolongent au Palais-Bourbon, où le protectionnisme poursuit ses victoires. Il y a de temps à autre des incidens qui sont des diversions pénibles, comme cette louche aventure de semi-trahison qui a été ces jours derniers l'objet d'une interpellation de parlement. Quoi donc ! Il s'est trouvé deux inventeurs ou industriels en matière d'engins de guerre et de mélinite, qui ont eu des démêlés entre eux, après en avoir eu avec le gouvernement, après avoir même promené leur marchandise dans plus d'un pays, et qui sont allés échouer devant la police correctionnelle où ils ont été frappés d'une condamnation. Aussitôt on a cru devoir suppléer au huis-clos du tribunal par le retentissement de la tribune et porter devant la chambre cette triste affaire qui touche, c'est bien certain, à des secrets de défense nationale et d'armement. On est entré dans tous les détails, on a cherché des responsabilités. Il n'y a qu'un malheur, c'est que les débats de ce genre sont le plus souvent sans issue et qu'ils ont plus d'inconvéniens que d'utilité. Sans doute, il a été constaté qu'il y a toujours des intrigans rôdant

autour de notre gouvernement comme autour de tous les gouvernemens, que ceux qui viennent d'être jugés ont fait tout ce qu'ils ont pu pour capter la confiance de notre administration et qu'ils en ont abusé, qu'ils ont pu surprendre quelques secrets de nos fabrications et qu'ils en ont trafiqué avec des maisons étrangères. C'est une vilaine histoire assurément, ce sont des faits coupables justement punis; mais ce qu'il y aurait de plus fâcheux, ce serait d'exagérer la portée d'un incident qui laisse heureusement notre défense intacte, de confondre les responsabilités, de faire de la chambre une sorte de comité d'enquête générale on ne sait sur quoi,— sur toute notre administration militaire. Car enfin à quoi cela peut-il servir? On ne pouvait pas décemment mettre en cause l'intégrité du gouvernement : M. le président du conseil, ministre de la guerre, a déclaré avec une juste fierté qu'il ne supporterait pas un instant une apparence de suspicion, et on lui a répondu par un vote de confiance. La question politique était tranchée. Le malheur de tels débats seulement est de faire supposer des mystères, de laisser s'égarer les soupçons sur des chefs militaires, d'émouvoir l'opinion, — de créer en un mot une vague inquiétude, là où on devrait avant tout s'étudier à maintenir la fermeté et la confiance pour l'honneur et la sûreté de la France.

Sans se laisser aller à un vain et puéril optimisme qui ne servirait à rien, on pourrait dire cependant qu'en Europe, à l'heure qu'il est, en dépit des armemens et des inventions meurtrières, qu'on se dispute, les chances de la paix restent toujours assez sérieuses. Ce n'est point, en vérité, parce que la triple alliance, cette triple ou quadruple alliance dont on ne cesse de parler, serait renouvelée ou étendue ou combinée dans d'autres conditions, que la paix reste vraisemblable : si elle n'avait que cette garantie, elle serait fort en péril. Si la paix dure, si elle se prolonge, c'est qu'elle répond à un vœu universel, c'est qu'il n'y a pas de volonté assez hardie ou assez imprévoyante pour déchaîner l'orage de feu et de fer dans l'Europe civilisée; c'est aussi parce qu'il y a dans presque tous les pays assez d'affaires pour donner du travail aux assemblées et aux gouvernemens. Pour le moment, on paraît plus porté à s'occuper des sessions laborieuses qui s'achèvent et des vacances qui s'approchent, du repos promis aux parlemens et des voyages médités par les souverains, que de la préparation de crises prochaines. L'empereur Guillaume II donne le signal. Il ne se repose guère, le jeune et impétueux souverain. Il est partout, il visite des cercles d'étudians, il change, chemin faisant, quelques-uns de ses ministres. Il agit et il parle en prince qui veut bien qu'on sache, comme il le disait récemment encore, qu'il n'y a qu'un maître, que ce maître, c'est lui et qu'il n'y en a pas d'autre. Aujourd'hui, il boucle ses valises pour commencer ses voyages, et, en attendant, après avoir congédié il y a quelques jours le parlement de l'empire, il vient de clore ces jours

derniers le parlement prussien, son Landtag, par un discours où il se retrouve tout entier avec son geste, son allure décidée, son accent d'impérial et impérieux réformateur.

Cette session qui vient de se clore, en effet, elle a été marquée par les deux réformes auxquelles Guillaume II attachait le plus de prix, qu'il a proposées et réalisées par les ministres de son choix, le nouveau ministre des finances, M. Miquel, et le nouveau ministre de l'intérieur, M. Herrfurth. L'une de ces réformes n'est qu'un commencement, elle a pour objet une réorganisation ou un remaniement des impôts dans la pensée d'une répartition plus équitable, peut-être aussi plus profitable des charges publiques; l'autre est une réorganisation du régime municipal conçue et poursuivie dans l'intention d'affranchir les populations rurales des vieilles tutelles féodales et de les rattacher plus directement à l'État. Ce qui fait le caractère commun de ces réformes, ce qui a plu à l'empereur ou ce qui ne l'a pas arrêté, c'est qu'elles procèdent d'une idée de démocratie césarienne; c'est ce qui explique aussi la résistance que la réforme municipale, tout au moins, a rencontrée parmi les vieux propriétaires, dans l'aristocratie terrienne, résistance qui a pris la forme d'une animosité acerbe, injurieuse, personnelle, contre le ministre de l'intérieur, traité en parvenu révolutionnaire. Un des membres de la chambre des seigneurs, le comte Hohenthal, s'est notamment emporté à de véritables outrages contre M. Herrfurth. Loin de laisser soupçonner quelque complaisance pour cette opposition, le souverain s'est plu, au contraire, à soutenir son ministre de l'intérieur et la mesure qu'il a fait triompher, — « cette mesure, a-t-il dit, qui rattache mon peuple à ma maison, à ma monarchie. » Il a même honoré publiquement de ses faveurs le comte Schulenburg, qui avait vivement relevé les injures du comte Hohenthal. Il a fait de la cause de M. Herrfurth sa propre cause. Ainsi, la réorganisation communale, la réforme des impôts, la paix religieuse rétablie par la restitution définitive au clergé catholique de ses traitemens confisqués, c'est là l'œuvre saillante de cette session que l'empereur s'est plu à relever. S'il y a des ombres au tableau, s'il reste dans la situation économique de l'Allemagne des difficultés que le maintien du droit sur les blés n'est pas propre à adoucir, le jeune souverain n'en a voulu rien voir. Il a tenu à n'exprimer qu'une pensée de satisfaction et de confiance, à se séparer de son parlement en lui faisant ses complimens; il les a faits!

Cela dit, Guillaume II n'a plus qu'à suivre ses désirs, à entreprendre ses excursions. Il a son programme tout tracé, il est prêt à partir, et cette fois il voyage en grand appareil, avec l'impératrice, avec tout un cortège officiel. Il commence, à ce qu'il paraît, par s'arrêter en Hollande, pour visiter la régente et la petite reine à Amsterdam, où des fêtes l'attendent. Puis il cinglera vers l'Angleterre, où il doit passer

quelques jours, où il aura ses galas à Windsor, sa réception à la cité de Londres, ses revues, ses banquets. Ce sera complet! Le jeune empereur a certainement le goût des voyages et de la représentation ; il trouve son plaisir à paraître à Amsterdam et à Londres. On peut cependant augurer que tout n'est pas pour le plaisir dans ces voyages, qu'il doit bien y avoir aussi quelque calcul, quelque arrière-pensée. Assurément, Guillaume II ne va pas dévorer la Hollande au pas de course et l'annexer d'un seul coup à l'empire allemand ; il trouverait de la résistance même en Hollande. Il ne se propose pas non plus vraisemblablement de faire entrer l'Angleterre dans quelque vaste plan de politique européenne; mais il cherche des amitiés, des rapprochemens, des alliances commerciales, et il se flatte sans doute que les illusions qu'il emporte dans ses voyages deviendront un jour ou l'autre des réalités.

Depuis que le régime des parlemens s'est établi plus ou moins dans la plupart des états de l'Europe, il y a bien des manières de le comprendre et de le pratiquer; il y a même des manières de ne pas le comprendre du tout. Évidemment le régime parlementaire n'est ni en Allemagne ni en Autriche ce qu'il est en Angleterre. Les assemblées ont sans doute toujours leur importance parce qu'en définitive elles restent une dernière garantie pour les peuples; elles n'ont pas la même puissance partout ni la même influence sur la politique générale, sur les affaires extérieures pas plus que sur les affaires intérieures. Elles n'ont qu'une action très limitée, à peu près insignifiante sur les ministères qui, à Vienne comme à Berlin, ne dépendent que des souverains et n'ont besoin d'une majorité que pour la forme, pour le décorum constitutionnel. Ce qui s'est passé depuis quelque temps en Autriche, ce qui vient de se passer ces jours derniers encore, est certes un des plus curieux spécimens de vie parlementaire dans ce vieil empire dévoré de luttes intestines entre des traditions disparates, des élémens multiples, des nationalités divergentes et le plus souvent ennemies.

Voilà douze ans déjà que le comte Taaffe est à Vienne le premier ministre de l'empereur François-Joseph, le chef habile et heureux du gouvernement dans cette partie de l'empire qu'on appelle la Cisleithanie. Il a passé ces douze années à n'avoir guère pour toute politique que l'art des subterfuges et des évolutions intéressées, affectant de n'être dans ses actes et dans ses discours ni Allemand, ni Slave, ni centraliste, ni fédéraliste, ni conservateur, ni libéral, s'étudiant à concilier Polonais, Allemands, Tchèques, Slovènes, pour tirer de cet amalgame des majorités artificielles et variables. Tout ce qu'on peut dire, c'est que dans cette première partie de sa carrière, sans avoir jamais une politique bien tranchée, il a paru toujours préférer à l'alliance des libéraux du centralisme allemand, l'appui des nationalistes modérés,

des conservateurs et des catholiques. Il a réussi d'abord et même assez longtemps, puisqu'il est depuis douze ans aux affaires et qu'il a eu à traverser plus d'une crise. Il a fini cependant par épuiser ses combinaisons et ses tactiques, par se sentir exposé à n'avoir plus même une apparence de majorité dans son Reichsrath. Le compromis qu'il avait essayé de négocier l'an dernier entre Tchèques et Allemands, sur lequel il comptait pour prolonger son règne, venait de rencontrer en Bohême une invincible résistance. Lorsqu'il y a quelques mois, pour raffermir son pouvoir, il a voulu tenter la fortune du scrutin et renouveler son parlement par des élections décidées presque à l'improviste, il s'est bientôt aperçu que ces élections trompaient ses calculs, que la situation allait rester la même. Il n'y avait qu'une différence : c'est que les partis extrêmes revenaient plus forts dans le nouveau Reichsrath. Le chef du cabinet avait perdu les vieux Tchèques qui étaient ses alliés les plus sûrs et qui venaient d'être vaincus en Bohême par les jeunes Tchèques, plus impatiens dans leurs revendications nationales. Les élémens d'une majorité, comme il la voulait, manquaient de plus en plus au comte Taaffe dans le nouveau parlement. Qu'allait-il faire? C'est ici que cet homme d'esprit a montré une fois de plus sa souplesse dans l'art des évolutions, et l'idée assez singulière qu'il se fait du régime parlementaire. C'est l'intérêt de cette session du Reichsrath, qui n'est pas encore achevée à Vienne, et qui compte déjà de curieux incidens.

Au premier moment, il y a bien eu quelques embarras : on craignait la confusion et la véhémence des discours à l'occasion des débats de l'adresse, et comme on voulait en finir au plus vite, on a tout simplement par un tour subtil supprimé la discussion ; on y a suppléé par les hommages très respectueux du Reichsrath que le président, le vieux M. Smolka, est allé porter en guise d'adresse à l'empereur. Le tour a été lestement joué ; mais ce n'était pas une solution; les explications n'étaient qu'ajournées, et en attendant, la question essentielle, délicate, restait entière : comment le président du conseil allait-il se tirer d'affaire et se donner au moins une apparence de correction parlementaire? Oh ! ce n'était pas difficile. Le comte Taaffe s'est éclairé depuis les élections; il a tout examiné, il a négocié avec le comte Hohenwart, avec le comte Coronini, avec tous les chefs de partis; il a vu qu'avec ses anciens alliés il ne pourrait pas arriver à avoir une majorité, et en opportuniste expert il a eu bientôt pris son parti. Dans les dernières sessions, il marchait avec les conservateurs, les nationalistes, les cléricaux, parce que tel était son intérêt; aujourd'hui, par une volte-face soudaine, il va au-devant des chefs, du centralisme allemand, de M. de Chlumecki, de M. de Plener, à qui les Polonais viennent se joindre pour former une majorité nouvelle. Le chef du cabinet impérial avait déjà donné un premier gage aux Allemands en éloignant des

affaires M. Dunajewski qui était l'objet de leur antipathie ; maintenant, il va plus loin, il cherche à les gagner en les flattant, il est prêt à accepter leur concours. C'est ce qui résulte de la discussion du budget qui s'est ouverte il y a quelques jours, où se sont succédé et le prince Schwarzenberg, un des chefs de l'aristocratie de Bohême, et le prince Lichtenstein, naguère encore clérical, aujourd'hui socialiste, antisémite, et les jeunes Tchèques. Tout le monde a parlé cette fois, mais le point caractéristique de cette discussion est l'alliance avouée, déclarée, acceptée, du chef du ministère avec les centralistes allemands.

Au fond, dans sa sphère, le comte Taaffe imite M. de Bismarck, qui a eu tour à tour pour alliés les conservateurs, les nationaux-libéraux, le centre catholique, les libre-échangistes, les protectionnistes, sans se croire obligé de quitter le pouvoir. Le premier ministre de l'empereur François-Joseph fait de même. Après cela, il ne faudrait pas s'y fier, et le comte Taaffe, comme M. de Bismarck, est peut-être pour ses nouveaux alliés ce qu'il a été pour les anciens. Il ne leur promet pas une fidélité éternelle ; mais il fait face aux circonstances, — et c'est ainsi que le régime parlementaire triomphe en Autriche!

Tout ne se passe pas aussi aisément en Angleterre, pays de vieilles traditions parlementaires, de vieilles libertés et de vieilles mœurs, où la responsabilité n'est pas un vain mot, où les partis, les ministères, les princes eux-mêmes sont sous le contrôle incessant de l'opinion. Pour le moment il y a deux faits dans cette vie anglaise. Il y a d'abord la position du ministère conservateur qui reste aux prises avec de singulières difficultés et entre peut-être de plus en plus dans la phase critique.

On ne peut pas dire que rien soit changé, que le ministère de lord Salisbury soit menacé d'une fin prochaine. Il n'y a pas moins un mouvement sensible, régulier, persistant, qui semble s'accentuer à mesure qu'on approche du renouvellement de la chambre des communes. Dans presque toutes les élections partielles, depuis quelque temps, les victoires de l'opposition se succèdent. Les libéraux gardent leurs positions ou gagnent des sièges sur les conservateurs. Récemment encore, le même phénomène s'est reproduit à Paisley, et si M. Gladstone, malgré son grand âge, garde assez de force pour conduire son parti au scrutin, il a des chances pour clore sa carrière par un dernier succès. Lord Salisbury n'est peut-être pas sans se préoccuper du danger de ce mouvement croissant d'opinion, sans s'inquiéter de ce point noir. Si le ministère tory a encore assez d'autorité pour vivre ; si, dans les affaires d'Irlande, il est toujours sûr d'avoir sa majorité, comme il l'a eue récemment pour le rachat des terres ; si, dans les affaires extérieures, il peut se tirer d'embarras en se dérobant, en ne disant que ce qu'il veut dire, il n'a pas moins une vie laborieuse jusque dans le parlement. Toutes les fois qu'il essaie d'aborder des questions délicates, il

sent sa faiblesse. Il a voulu dernièrement, pour entrer, lui aussi, dans le mouvement social, affecter un excédent budgétaire à l'établissement de l'instruction gratuite. Malheureusement, il n'a réussi qu'à mettre en défiance les conservateurs, ses amis, et les libéraux qui l'accusent, — les uns de ne tenter qu'une réforme équivoque, les autres de porter atteinte à l'influence de l'Église. Il a proposé un bill sur le travail des manufactures, et, de peur de blesser les industriels du Lancashire, du Yorkshire, oubliant les engagemens qu'il avait pris à la conférence de Berlin, il avait évité de rien innover au sujet de l'admission des enfans. De grands manufacturiers, libéraux ou conservateurs, M. Sidney Buxton, M. William Houldsworth, ont proposé un amendement par lequel les enfans ne peuvent être admis au-dessous de l'âge de onze ans dans les manufactures. Vainement le ministre de l'intérieur, M. Matthews, a résisté : l'amendement Buxton-Houldsworth a été voté. Ce qui a ajouté à la défaite du ministère, c'est qu'un des sous-secrétaires d'État, homme d'esprit, qui s'est distingué depuis quelque temps par des discours embarrassans et qui a représenté l'Angleterre à la conférence de Berlin, sir John Gorst, ami de lord Randolph Churchill, s'est abstenu dans le vote. Ce n'est donc pas une situation des meilleures pour le ministère. C'est là un premier fait; mais il y a un autre fait qui a occupé depuis quelques jours l'Angleterre : c'est la mésaventure survenue au prince de Galles à l'occasion d'une triste affaire de jeu où s'est trouvé compromis un officier de l'armée, brillant soldat d'ailleurs des guerres du Soudan, sir William Gordon Cumming.

Qu'est-ce que cette méchante histoire? La vérité toute simple, toute nue, c'est que dans un château appartenant à des parvenus d'une renommée douteuse, où il y avait brillante compagnie et où se trouvait le prince de Galles lui-même, sir William Gordon Cumming a été surpris trichant au jeu. Le prince de Galles a voulu, non pas innocenter un coupable, mais ménager une retraite à un ancien ami et éviter le scandale. Malheureusement le secret n'a pas été bien gardé. Le prince n'a pas réussi à étouffer l'affaire, et il est resté lui-même exposé aux interprétations malveillantes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la suite d'une série de péripéties, sir William Gordon Cumming, après avoir tenté de se débattre contre les bruits accusateurs, a été puni de ses tricheries et que le prince de Galles s'est vu assailli par tous les rigoristes puritains qui l'ont accusé de vivre dans un monde équivoque, de courir les tripots, d'être perdu de mœurs et de dettes. Le ministère lui-même, interpellé dans le parlement, s'est vu obligé d'avouer que le prince avait commis une « erreur de jugement » en essayant, lui feld-maréchal, de dérober un officier déshonoré aux sévérités de ses chefs. L'héritier de la reine Victoria a passé un mauvais moment. Les Anglais sont en vérité assez singuliers et même peu logiques dans leurs rigueurs : ils prétendent interdire à leur futur souverain la plus simple immixtion

dans la politique, et ils s'étonnent qu'un prince qui ne peut pas s'occuper d'affaires sérieuses se laisse entraîner parfois dans des aventures légères! heureusement le loyalisme britannique a été en d'autre temps soumis à de bien autres épreuves, et il a survécu. Il a peut-être déjà pardonné au prince de Galles, mettant d'accord son rigorisme et son intérêt. Il ne faudrait pas croire cependant que des affaires de ce genre, si elles se renouvelaient trop souvent, soient sans péril, et qu'au temps de démocratie ascendante où nous vivons elles soient bien propres à relever ou à maintenir le prestige des couronnes.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La rente française 3 pour 100 a détaché le 16 courant son coupon trimestriel sur le cours de 95.85, le prix ressortant ainsi à 95.10. Pendant toute la seconde quinzaine du mois, le 3 pour 100 ne s'est plus éloigné de ce niveau que de 10 à 15 centimes en hausse ou en réaction. Le plus haut cours coté a été 95.22, puis des réalisations sont survenues dans la dernière semaine et la rente a fléchi jusqu'à 94.95, mais pour se relever bientôt à 95.12. Les transactions ont été très peu actives, et les cours du comptant ont indiqué un certain ralentissement des achats de la Caisse des Dépôts et Consignations.

Ces achats restent le grand facteur de la situation de notre marché. Depuis le dépôt, sur le bureau de la chambre, du rapport rédigé par M. Aynard au nom de la commission chargée d'examiner les propositions émanant du gouvernement et de l'initiative privée relativement à la réforme des caisses d'épargne, il ne peut plus échapper à personne que les achats effectués par la Caisse des Dépôts et Consignations, pendant ces deux dernières années, ont faussé le marché des fonds français, et, par voie de conséquence, celui de la grande généralité des valeurs.

« Rien ne s'élève et ne s'agrandit impunément, dit ce rapport, et c'est précisément en raison des immenses progrès accomplis par les caisses d'épargne, que les problèmes les plus compliqués se posent à leur égard ; ils sont plus graves en France que partout ailleurs, en raison de la concentration énorme et croissante des capitaux d'épargne entre les mains de l'État, qui les emploie en valeurs de l'État. De ce côté, une double question se présente : l'État est-il en mesure de rembourser les capitaux exigibles à vue qu'on lui confie, et l'emploi qu'il

en fait est-il le plus profitable pour le développement de la richesse du pays? »

A la première question, le rapport répond nettement par la négative : « D'après les précédens de 1848 et de 1870, il est évident que l'État se trouve *dans l'impossibilité absolue* de rembourser à vue les capitaux des caisses d'épargne. » Là est le grand danger de la situation, et il est inexplicable que le parlement n'en soit pas frappé au point de chercher à y parer, toute affaire cessante. « Il y a là, dit encore le rapport, une question grave, terrible, qui ne s'est jamais présentée avec une pareille importance dans nos grandes secousses antérieures et qui mérite les plus profondes réflexions. »

On peut mesurer la grandeur du péril en songeant que l'Etat, qui devait aux caisses d'épargne 354 millions en 1848 et 633 millions en 1870, leur en doit aujourd'hui 3 milliards 373 millions, et que, si rien n'est modifié dans la législation qui régit les caisses d'épargne et la Caisse des dépôts et consignations, on peut prévoir que, dans dix ou quinze années, cette dernière caisse aura à gérer, en sommes appartenant au public déposant et remboursables à vue, le total formidable de 6 à 8 milliards.

Ce sont les achats de la Caisse des Dépôts et Consignations, bien plus que le développement de la richesse publique ou la perspective d'une longue paix, qui ont porté la rente 3 pour 100 à 95 francs et modifié, par ce seul fait, le taux de capitalisation de toutes les valeurs. Or ce résultat a été obtenu par une déviation complète des règles qui devraient régir le marché financier, c'est-à-dire par la suppression de la loi de l'offre et de la demande. D'après les termes mêmes du rapport, l'intervention, sur le marché de notre rente nationale, de cet acheteur perpétuel qui s'appelle la Caisse des Dépôts et Consignations, a exercé une influence heureuse sur le crédit public et a contribué à l'amener au point qu'il occupe aujourd'hui, c'est-à-dire le plus haut qu'il ait jamais atteint. On est, d'un autre côté, en droit de se demander quelle influence exercerait sur le crédit l'intervention de ce même mécanisme, transformé en vendeur perpétuel, le jour où une crise provoquerait de la part des déposans des retraits assez importans pour faire pencher la balance dans le sens des remboursemens, devenus plus considérables que les dépôts nouveaux.

Il semble que, dans ces derniers temps, le sentiment du péril que recèle la situation actuelle ait commencé à pénétrer dans l'opinion publique. D'une manière générale, on estime que toutes les valeurs sont arrivées à des prix qu'elles ne peuvent plus que difficilement dépasser, et que, pour un grand nombre de titres, ces prix sont dès maintenant excessifs, quoi que l'on puisse arguer de l'abondance incontestable des capitaux disponibles et de la diffusion de la richesse.

Depuis le milieu du mois, malgré l'abaissement du taux de l'es-

compte à Londres à 3 pour 100 et une affluence d'or sans précédent aux banques d'Angleterre et de France, les prix des fonds d'État ont peu varié. Mais si la rente française s'élève en liquidation par suite d'une nouvelle capitulation forcée des vendeurs, le reste de la cote sera encore entraîné, en quelque méfiance que des incidens récens doivent engager à tenir désormais des fonds comme la rente 4.34 pour 100 d'Italie, le 4 pour 100 extérieur d'Espagne et le 3 pour 100 portugais.

Le 3 pour 100 français est donc aujourd'hui à 95.12 comme il y a quinze jours, ex-coupon de 0 fr. 75 détaché. L'emprunt, sur lequel un versement de 140 millions devra être effectué le mois prochain, a reculé de 0 fr. 10 à 93.75, l'Amortissable est au même cours, à 0 fr. 05 près, 95.95, le 4 1/2 a fléchi de 0 fr. 17 à 105.17.

Bien que les efforts du ministre des finances du Portugal pour trouver les fonds nécessaires au paiement du coupon de juillet de la dette 3 pour 100 aient abouti *in extremis*, ce fonds d'État, qui avait si vivement repris sur les cours de panique du mois dernier, a rétrogradé de deux unités de 48 à 46. Les Cortès ont voté sans discussion toutes les propositions financières du cabinet et la loi de finances pour 1891-92.

Les propositions de M. Marianno de Carvalho comprennent l'établissement du monopole des allumettes et de celui des alcools, la réorganisation de la Banque du Portugal, l'adoption du double étalon monétaire, le paiement en rentes des entrepreneurs et des sociétés jouissant de garanties, enfin des économies. La rumeur qui prêtait au gouvernement l'intention de vendre quelques-unes des colonies a été démentie.

L'Extérieure est restée immobile à 74. La chambre des députés à Madrid a voté le projet de loi étendant à 1,500 millions de pesetas la circulation fiduciaire de la Banque d'Espagne et prorogeant le privilège de cet établissement. Ce projet est actuellement en discussion au sénat, où il se heurte à une très vive opposition.

La rente italienne s'est élevée de 93.77 à 94.15, puis a été ramenée à 93.75, sous la fâcheuse impression produite par les deux dernières séances du parlement du royaume. La situation financière demeure fort peu satisfaisante. Les ministres ont réalisé des économies pour 45 millions environ, mais les recettes ont diminué dans une proportion presque égale par rapport aux évaluations, de sorte que le gouvernement se trouve aux prises avec le même déficit sans pouvoir trouver d'économies nouvelles.

Le rouble a constamment fléchi depuis le milieu du mois, l'insuffisance probable de la récolte en Russie devant déterminer de grands achats au dehors. Les fonds russes ont reculé d'une demi-unité, le 4 pour 100 1880 de 98.50 à 98 et le Consolidé de 99 à 98.50. L'opération de conversion du second emprunt oriental 5 pour 100 en obliga-

tions 4 pour 100 devait avoir lieu en juin ; l'opération a été ajournée. Le 4 pour 100 hongrois a été ramené de 93 à 92 3/4.

Le groupe des valeurs ottomanes a faibli très sensiblement, le 1 pour 100 de 18.87 à 18.55, la Banque ottomane de 598.75 à 582.50, l'obligation douanes de 465 à 460, les Tabacs de 352.50 à 348.75. L'assemblée générale des actionnaires de la Banque ottomane, tenue à Londres le 24 courant, a fixé le dividende de 1890 à 17 fr. 50. Il n'avait été réparti que 12 fr. 50 pour 1889.

Une forte réaction s'est produite sur les obligations helléniques 5 pour 100 qui, de 455, cours du 13 juin, ont été précipitées à 425. Les rentes brésiliennes se sont brillamment relevées, à 75.50 le 4 pour 100 et 80.50 le 4 1/2, à cause de l'amélioration du change déterminée par la perspective d'une très belle récolte de cafés.

La Banque de France a fixé le dividende de ses actions, pour le premier semestre de 1891, à 85 fr. net, chiffre supérieur de 8 fr. à celui de la même période de 1890. L'abaissement du taux de l'escompte à Londres a déterminé, au moment du détachement du coupon, quelques ventes qui ont fait perdre une cinquantaine de francs à l'action. Celle-ci, de 4,535, a fléchi à 4,395 ex-coupon.

Les difficultés qui avaient retardé la constitution définitive de la nouvelle Société de dépôts ont été aplanies. Les administrateurs désignés sont MM. Devès, Méliodon, Mercet et Chalvet.

L'assemblée générale de la Banque d'escompte, tenue le 27, a décidé la réduction du capital actuel de la société, qui est de 65 millions, représentés par 130,000 actions libérées de 250 francs, à 25 millions, représentés par 50,000 actions libérées de 500 francs.

Le Suez a été poussé par la spéculation au-dessus de 2,800 et finit encore à 2,790.

Les actions de la Compagnie royale des chemins de fer portugais ont reculé de 277.50 à 237.50. Pendant quelques années, cette société ne pourra distribuer aucun dividende à ses actionnaires, et, même en ce moment, elle éprouve une grande difficulté à trouver les fonds nécessaires pour le paiement du coupon de juillet sur ses obligations. Dans l'assemblée générale, tenue il y a peu de jours, le conseil d'administration a donné sa démission, et l'assemblée a approuvé le transfert au Nord de l'Espagne de l'exploitation des lignes de Madrid-Cacères et de l'Ouest de l'Espagne.

La Compagnie des omnibus a vu ses titres reculer de nouveau après le succès de la grève; la réaction, pendant la quinzaine, a été de 75 francs. Les actionnaires, dans l'assemblée du 4 juillet, apprendront sans doute quels sacrifices leur imposent les concessions que la Compagnie a dû faire à son personnel.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

L'ART ET LA NATURE

DEUXIÈME PARTIE (1)

L'IMAGINATION, SES LOIS, SES MÉTHODES, SES JOIES DANS SON COMMERCE DIRECT AVEC LA NATURE.

VIII.

C'est une vérité triviale que les fonctions diverses de notre esprit ne sont pas des facultés particulières et distinctes, qu'il n'y a pas en nous une sensibilité, une mémoire, un jugement, une raison; que le même moi tour à tour perçoit, s'émeut, se souvient, pense ou raisonne, et le plus souvent, fait tout cela à la fois. Mais si l'on devait s'interdire tous les abus de langage, on ne parlerait plus. Nous savons depuis longtemps que le soleil ne tourne pas autour de la terre, et nous continuons de dire qu'il se lève et qu'il se couche. Pourvu qu'on s'entende, il n'y a pas grand inconvénient à parler de nos facultés comme d'organes différens et séparés. Il y en a moins encore à traiter notre imagination comme une personne. Choses inanimées ou êtres abstraits, elle personnifie tout :

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

c'est son habitude et son plaisir, et nous ne l'empêcherons jamais de se personnifier elle-même.

Une erreur beaucoup plus grave est de la considérer comme une faculté spéciale à certains hommes, comme un superflu, un luxe dont nous n'avons que faire dans notre vie de tous les jours, ou aussi de ne voir en elle qu'une puissance dangereuse, décevante, cause de tous nos troubles et de tous nos désordres. Assurément, elle nous fait faire beaucoup de folies; mais il faut la comparer au levain : qu'il aigrisse trop, le pain sera malfaisant; n'en mettez pas, ce ne sera plus du pain. Les fantaisies déréglées gâtent tout, dérangent tout; mais s'il n'y avait pas en nous ce ferment secret et toujours actif que nous appelons l'imagination, notre pâte ne lèverait pas et nos perceptions, qui demeureraient confuses, les abstractions de notre esprit, qui resteraient informes et inertes, ne pourraient plus servir à la nourriture de notre vie. Cette fonction de notre moi étant absolument nécessaire au jeu normal et journalier de notre existence, un homme incapable de rien imaginer serait inférieur au chien, au lièvre, aux rossignols, dont Buffon disait « qu'ils rêvent, et d'un rêve de rossignol, et qu'on les entend, dans leur sommeil, gazouiller à demi-voix et chanter tout bas. » Nous sommes tous des êtres fatalement imaginatifs, et les hommes ne diffèrent les uns des autres que par le caractère de leur imagination et l'usage qu'ils en font. Ceux qui se qualifient eux-mêmes avec orgueil d'esprits positifs la méprisent et la décrient : ils ont celle qui fait souffrir, ils n'ont pas celle qui rend heureux.

Qu'est-ce donc que l'imagination? Selon Littré, ce serait « la faculté de voir en quelque sorte les objets qui ne sont plus sous nos yeux. » Cette définition est bien incomplète. Nous n'avons pas seulement la faculté de revoir en imagination les choses absentes, nous pouvons les respirer, les flairer, les ouïr, les toucher. Je songe à des plaines de neige, et j'en sens la fraîcheur; je pense aux ardeurs du Sahara, et pendant que j'y pense, j'ai chaud. Il ne tient qu'à un gourmand de se représenter si vivement le goût et le parfum d'une truffe que l'eau lui en vienne à la bouche. J'ai connu un vieux musicien allemand qui avait de grands chagrins domestiques et qui s'en consolait en lisant le soir, dans son lit, des partitions d'opéras. Ces notes gravées chantaient : il entendait distinctement la *prima donna*, le ténor, les frémissemens des violons, les hautbois, les flûtes, l'éclatante fanfare des cuivres, et tour à tour il frissonnait de plaisir ou pleurait d'admiration. Si nous ne pouvions nous représenter les sons par des images, quelle pâture les aveugles-nés donneraient-ils à leur imagination? Pour eux, la beauté d'une femme, c'est sa voix, et quand l'amour s'en

mêle, la douceur de cette voix les accompagne partout Voici des vers d'aveugle-né :

Éclat vibrant, note touchante,
Son timbre en moi vint se graver;
Elle me plut... elle m'enchante!
Tous ses attraits me font rêver...

Cette voix que j'adore absente
Et dont l'écho suit tous mes pas,
Je la voudrais toujours présente,
Car l'écho ne m'en suffit pas (1).

Nous avons le pouvoir de renouveler par des images toutes nos perceptions, que ce soient nos yeux ou nos oreilles, l'odorat, le goût ou le toucher qui nous les ait fournies. Mais ces images, d'où nous viennent-elles? Notre imagination les avait créées au préalable en travaillant et façonnant les choses à sa mode, et c'est là son principal office.

Nous nous distinguons de tous les animaux par l'étendue de nos curiosités, par l'intérêt que nous prenons à ce qui se passe autour de nous, à tous les accidens divers de cette grande machine qu'on appelle le monde. En notre qualité d'êtres pensans, nous nous intéressons aux genres, aux espèces, et nous tâchons de nous en faire une idée précise : en tant qu'êtres sensitifs, nous sommes curieux des individus et nous cherchons à nous représenter nettement ce que leur caractère a d'original et de marqué. Tel objet nous plaît ou nous déplaît, nous attire ou nous répugne, nous étonne, nous charme ou nous effraie. Il nous devient intéressant, et, devenus attentifs, nous nous appliquons à l'étudier, non comme des savans qui recherchent le pourquoi des choses, mais comme des observateurs qui aiment à se rendre compte de leurs impressions. Si simple qu'il soit, cet objet est le composé d'une foule de details; c'est une confusion à démêler. Parmi ces détails, les uns nous semblent insignifians : ce sont des quantités négligeables, et nous avons bientôt fait de les éliminer. D'autres nous paraissent caractéristiques : nous les retenons, nous les combinons, nous en formons un tout, qui est une image. Si, comme il arrive souvent, ce travail d'analyse et de synthèse est rapide, hâtif, presque instantané, l'image ne sera qu'une ébauche; mais, esquisse ou tableau, elle sera toujours le sommaire, le résumé de l'objet réduit à sa forme, c'est-à-dire à l'ensemble des qualités par lesquelles il fait sur nous une impression particulière.

(1) *Chants et légende de l'aveugle,* par Edgar Guilbeau, professeur d'histoire à l'institution nationale des Jeunes Aveugles. Paris, 1891.

Pour le minéralogiste, l'or est le plus malléable, le plus ductile de tous les métaux, le plus pesant après le platine; il a la plus grande affinité pour le mercure et il est dissous par l'acide hydrochloro-azotique; pour l'imagination, c'est un corps lourd, d'un jaune rayonnant, dont l'éclat fascine et qui joue un grand rôle dans les affaires humaines. Pour le botaniste, la rose est la fleur d'un genre-type de la grande famille des plantes dicotylédones et polypétales qu'on appelle les rosacées, et le caractère principal de cette fleur est d'avoir des pistils inadhérens, insérés sur toute la paroi interne du tube du calice. Pour le premier venu, une rose est une fleur qui dit aux yeux et à l'odorat ce qu'aucune autre ne peut leur dire. La rose du botaniste est une idée; la rose de tout le même genre de supériorité qu'a un botaniste a sur tout le monde le même genre de supériorité qu'a une idée sur une image; mais une image a le mérite de procurer au commun des hommes des plaisirs abondans et faciles que ne donnent pas les idées.

Non-seulement nous aimons à nous faire des représentations abrégées et sommaires des objets sensibles; par un penchant naturel, fatal, nous donnons une forme sensible à nos idées les plus abstraites et il se fait dans notre esprit une transmutation incessante d'idées en images. Quand notre imagination s'exerce sur les choses extérieures, elle les simplifie; elle n'en garde que l'essentiel et fait abstraction du reste. Par un procédé inverse, quand elle travaille sur nos idées, elle les particularise. Le triangle idéal est une figure qui a trois angles et trois côtés, et c'est tout; mais il m'est difficile de raisonner sur le triangle sans m'en faire une image qui me le montre, et aussitôt il se détermine; celui que je vois est rectiligne ou sphérique, rectangle, isocèle, équilatéral ou scalène; ce n'est plus le triangle, c'est un triangle. Assurément, la plus abstraite de toutes nos idées est celle de l'infini ou de l'être pur. Dans tous les temps, les hommes ont senti le besoin d'imaginer l'infini; que de formes diverses et particulières ne lui ont-ils pas données! Roland se le représentait comme un seigneur féodal, et, avant de mourir, il lui tendit son gant. Tel courtisan du grand roi le considérait comme un souverain de l'univers qui ne pouvait être qu'un Louis XIV amplifié, sans péché et sans faiblesse, et peut-être avait-il de la peine à le voir sans perruque. Ce qui chagrine le plus les nègres convertis est qu'ils se font un devoir de se figurer Dieu comme un blanc. Peut-il avoir une autre couleur que le missionnaire qui le prêche? Si pieux qu'ils soient, il sera pour eux l'éternel étranger.

On a qualifié d'imagination passive celle qui consiste à retenir une impression des objets; on l'oppose à l'imagination active de l'artiste, qui arrange et combine. Notre imagination n'est jamais

passive; pour nous faire une image des choses, il faut que nous y discernions un tout et des parties, et le rapport de ces parties entre elles et avec le tout; il faut, en un mot, que nous composions l'objet, et ce travail, bien que l'habitude nous l'ait rendu plus facile, ne laisse pas de nous coûter quelque effort. Il ne suffit point d'avoir des oreilles pour se plaire au chant du merle, ni d'avoir des yeux pour admirer une rose. Toute forme qui nous plaît ou nous intéresse a été dégagée par nous d'une multiplicité de détails, et partant est une création de notre âme secondée par la nature. Que je devienne passif, que mon âme, fatiguée ou distraite, refuse son concours à mes sens, je continue de voir les mêmes objets, des arbres, des rochers, des nuages, la terre et le ciel; mais le tableau s'est évanoui : cette plaine et ces collines, dépouillées de leur prestige, attendent que le magicien se réveille de son assoupissement et renouvelle le charme, et ce magicien, c'est moi. Supposez un homme absolument dénué d'imagination; il pourra faire le tour du monde sans y rencontrer ni un paysage, ni une jolie femme.

Les choses étant toujours plus compliquées que l'image que nous nous en formons, le même objet peut nous en fournir plusieurs fort différentes; tout dépend de la façon de les mettre en perspective et du point de vue où l'on se place. Un planteur, un philanthrope, un peintre visitent ensemble un marché aux esclaves. Ils y voient un beau noir, robuste, bien constitué, mais qui semble sujet à des absences d'esprit : il rêve à la case où il est né et qu'il ne reverra plus. Le planteur lui trouve la figure d'un bon outil, le philanthrope la figure d'un grand malheur, et le peintre se dit : Quel admirable modèle! Ce même peintre a cru trouver, dans un moulin bien situé et encadré de fraîches verdures, un intéressant sujet de tableau. Il en a fait, à quelques jours d'intervalle, deux croquis. Dans le premier, il avait tout subordonné à la roue, qui lui semblait l'ame de la maison. Dans le second, la roue n'est plus qu'un accessoire. C'est que, la veille, passant par là, il a vu la meunière, qui est une belle blonde, se pencher à sa fenêtre. De ce moment, cette fenêtre est devenue l'objet principal, le centre autour duquel tout gravite. L'intérêt s'est déplacé, ce moulin n'est plus pour lui qu'un endroit habité par une belle meunière, et il le montrera tel qu'il l'a vu. Nous ressemblons tous à ce peintre. De quoi qu'il s'agisse, selon que la meunière est laide ou jolie, les moulins ont pour nous un autre visage.

Notre imagination est la plus subjective de nos facultés; elle a son caractère, qui est le nôtre, et, comme l'artiste se met dans son œuvre, nous nous mettons dans nos images. Elles varient avec le tour et les habitudes de notre esprit : il y a des yeux, semble-t-il, qui amplifient, qui agrandissent les objets; il en est qui voient

tout en petit et que rien n'étonne; que, l'un après l'autre, un optimiste et un pessimiste vous peignent le monde tel qu'il se réfléchit dans leur cerveau, vous aurez peine à croire qu'ils habitent le même univers. Elles varient selon les goûts et les occupations. Prêtres, juges d'instruction, soldats, commerçans, instituteurs, chaque état a ses images professionnelles. Si les têtes devenaient transparentes et que vous pussiez comparer entre eux les portraits divers de la même femme se dessinant à la silhouette dans l'imagination de sa couturière, de son coiffeur, de l'avocat qui plaide son procès, de son médecin, de son confesseur et de son amant, vous seriez frappé de leur dissemblance et croiriez avoir affaire à six femmes différentes.

Les images varient encore selon les tempéramens : il y a des cœurs éternellement jeunes, dont les impressions ne se défraîchissent jamais et à qui les choses sont toujours nouvelles; il y a des sensibilités promptes à se refroidir, à s'user; il y a des raffinés qui renoncent à se satisfaire : tout leur paraît égal, et, comme le disait celui des orateurs sacrés qui a le mieux connu les passions, « ils courent à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre, et voient des mêmes yeux ou un cadavre hideux ou la créature qui les captive. » Elles varient surtout selon les âges. Le jardin où s'est ébattue notre enfance nous semblait un monde; nous l'avons revu avec des yeux d'homme; que son immensité nous paraît petite!

Tel vieillard n'a plus la force de se créer des images nouvelles, et ses anciennes images, ayant conservé toute leur vivacité et leur couleur, lui font illusion. Il se persuade que le présent ne vaut pas le passé, que le monde est en decadence. Un vieux poète espagnol se plaignait que tout avait dégénéré; que, dans sa jeunesse, les jambes des danseuses étaient plus légères, les taureaux plus vaillans. Il n'aurait dû se plaindre que de lui-même et de son imagination affaiblie, émoussée. Mais à mesure que nos jours déclinent, la mémoire s'affaiblit à son tour et les images d'autrefois pâlissent, s'effacent. On ne se livre plus alors à des comparaisons chagrines; présent, passé, tout se noie dans le gris, et il ne reste plus qu'à se dire avec l'*Ecclésiaste* que tous les fleuves vont à la mer, que ce qui a été sera, que la vie est un recommencement perpétuel, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que s'il est un temps de naître, il est un temps de mourir. Ce temps est venu, car l'indifférence, c'est la mort. Heureux les hommes qui meurent tout entiers! Ceux-là conservent jusqu'à la fin et le pouvoir d'imaginer et la mémoire toujours vivante de leurs premières impressions. Mêlant leurs souvenirs à tout ce qui peut leur arriver encore, ils les font servir à l'embellissement de leur arrière-saison. Ils ont dans la tête comme un riche magasin de

décors, et, quelque pièce qui se joue dans leur âme, le théâtre n'est jamais nu.

Nouvelles ou anciennes, nos images forment entre elles des associations passagères ou durables, dont les effets sont quelquefois bizarres. Elles reflètent, déteignent les unes sur les autres, marient et assortissent leurs couleurs. On vous a présenté l'autre jour un étranger, avec qui vous avez échangé trois mots; sa figure vous a paru très ordinaire. On vous raconte sa vie, qui est un roman. En le revoyant, il vous semble que ce visage ordinaire est devenu subitement fort expressif; vous lisez une histoire dans les yeux de cet homme, vous le voyez à travers son roman. Au siècle dernier, un Anglais, qui avait visité la Valteline, disait à son retour : « Je ne conçois pas que Richelieu ait dépensé tant d'hommes et d'argent pour empêcher ce pays de devenir espagnol. Il est tout petit, et je n'en donnerais pas mille livres sterling. » Lord Chesterfield citait ce mot comme un exemple de mémorable étourderie. « Ce triple sot, disait-il, aurait dû savoir que la Valteline étant la seule voie par où l'Espagne pût communiquer avec les possessions de l'Autriche dans le Tyrol, Richelieu ne devait rien épargner pour l'en chasser à jamais. S'il l'avait su, ce petit pays lui aurait paru fort remarquable. » Chesterfield pensait avec raison que les jugemens de notre esprit, transformés en images, influent sur nos impressions sensibles, et que les imaginations savantes ont des jouissances que ne connaissent pas les ignorans. Un badaud, qui avait fait une partie de plaisir à Montlhéry et déjeuné au pied de la tour, disait : « Eh! oui, voilà une ruine bien située, mais qui, après tout, ressemble à beaucoup d'autres. » S'il avait connu l'histoire de cette tour, il lui aurait trouvé un air de brigand féodal, il l'aurait vue à travers les exploits de File-Étoupe.

Telles de nos images, quoique fort dissemblables, s'unissent si étroitement ensemble que nous ne pouvons plus les disjoindre. A peine l'une se présente à notre esprit, l'autre apparaît à sa suite, comme une mouche accompagnant sa frégate. Vous vous êtes foulé le pied en traversant une prairie bordée d'acacias en fleur, qui embaumaient l'air. Toutes les fois que vous pensez à votre foulure, vous croyez respirer l'odeur des acacias fleuris, et vous ne pouvez respirer cette odeur sans vous rappeler votre accident. Une femme avait pris la fièvre typhoïde à Naples, où elle passait l'hiver. Elle faillit en mourir. Au premier printemps, dès qu'elle fut transportable, on l'emmena à Sorrente, et dans ce pays délicieux, de jour en jour, elle se sentit ressusciter. Aujourd'hui encore, elle assure qu'elle consentirait volontiers à ravoir sa fièvre pour ravoir sa convalescence. Voulez-vous lui être agréable? Parlez-lui d'affections typhoïdes : son visage s'illumine, elle revoit Sorrente.

Enfin il est des images qui prennent sur nous tant d'empire qu'elles réduisent toutes les autres à l'état de simples accessoires. Violentes, impérieuses, tyranniques, elles s'emparent à ce point de notre âme que, privés de notre liberté de choix, nous ne pouvons plus nous occuper que d'elles seules et que tout nous les montre. Comme l'olive absorbe le sel, comme l'éponge absorbe l'eau, elles absorbent toute notre vie. Elles se mêlent à toutes nos perceptions; quelles qu'elles soient, nous les retrouvons, malgré nous, dans tout objet qui frappe nos sens, et le monde n'est plus à nos yeux que l'image d'une image. Dans les transports de sa passion, l'homme ne voit dans l'univers que ce qu'il hait ou ce qu'il aime. « Je te porte partout avec moi dans le filet de mes yeux, a dit un Grec malade d'amour. A peine me suis-je assis sur le rivage de la mer, tu émerges du sein des flots. Si je traverse une pelouse, tu surgis du milieu des fleurs. Quand je contemple le ciel étoilé, ce ne sont pas les astres, c'est toi qui m'éclaires. Quand je marche le long d'un fleuve, par je ne sais quel enchantement il disparaît soudain, et tu coules à pleins bords dans son lit. » Ici la rêverie confine à l'hallucination. L'image qui nous possède se substitue aux objets eux-mêmes, et nous sommes la dupe de notre fantôme. Toute passion violente est le début d'une folie.

IX.

Comme une image épurée, travaillée par la réflexion, tient le milieu entre l'idée claire et nette qu'un homme qui pense se fait des choses et les perceptions confuses dont se contente un enfant, on peut dire, en employant le langage de la vieille psychologie, que notre imagination est une faculté intermédiaire entre notre sensibilité et notre raison, qu'elle les relie l'une à l'autre et nous permet tantôt de raisonner sur nos sensations, tantôt de voir et d'entendre nos pensées. Si nous n'avions pas le pouvoir d'imaginer, nos perceptions ne se transformeraient plus en idées, et nos idées, supposé que nous en eussions encore, n'auraient plus guère d'action sur notre vie.

Ce sont nos images qui le plus souvent décident de notre conduite, de nos sentimens, du choix de notre carrière, de nos antipathies et de nos amitiés, de la façon dont nous comprenons nos intérêts. Que de projets et d'entreprises, que de mariages et de divorces, que d'actes de lâcheté ou de courage, que de dévoûmens et de scélératesses s'expliquent par leurs suggestions secrètes! Le raisonnement et le calcul sont des méthodes plus sûres, mais plus compliquées, plus laborieuses; une image, peut-on

dire, est une voie abrégée de persuasion, et les procédés expéditifs nous conviennent ; la vie est si courte et les passions courent d'un pas si pressé ! Ce sont des images qui ont inspiré à Napoléon ses plus grandes pensées, ses coups de génie et de profonde politique ; ce furent des images aussi qui le précipitèrent dans les neiges de la Russie, et, après l'avoir ramené de l'île d'Elbe, l'envoyèrent mourir à Sainte-Hélène. Supprimez les images, il n'y aura plus guère dans ce monde d'avares et de prodigues, d'ambitieux et d'intrigans, d'hommes de plaisir et d'hommes d'affaires ; mais peut-être aussi n'y aura-t-il plus de sages. Entrez dans le cabinet d'un ministre, d'un agent de change, dans une étude d'avoué, de notaire, d'huissier, vous trouverez partout des imaginations qui fermentent, se travaillent, s'industrient ou se méprennent. L'homme le plus positif de la terre emploie une partie de ses journées à se créer des images, à les comparer, à les combiner, une partie de ses nuits à les revoir en songe, et la faculté qu'il a de juger des choses sur leurs apparences fait, selon les cas, l'heur ou le malheur de son destin. Qui que nous soyons, notre vie est une imagerie perpétuelle.

D'habitude, l'imagination est en état de vasselage. Elle travaille sous les ordres de notre sensibilité ou de notre entendement. Nos passions, nos intérêts, nos désirs, nos espérances, nos craintes, nos affections, nos pensées la prennent à leur service et la chargent de leur fournir des représentations vives et colorées des objets qui les occupent. Elle fait ce qu'on lui dit de faire, et, selon les ordres qu'on lui donne, elle est, comme les génies des contes arabes, un serviteur utile ou dangereux, une puissance bienfaisante ou funeste.

Nous lui devons de grands bonheurs, nous lui devons aussi de grands ennuis. Elle prolonge indéfiniment la durée de nos félicités et par des jouissances anticipées et par les délices du souvenir. C'est elle qui a inventé tous les petits bonheurs ; elle a l'art de faire quelque chose avec rien. Elle arracha un cri de tendresse à Rousseau en lui montrant une pervenche qui lui rappelait la plus douce saison de sa vie, les caresses d'une voix argentine et les cheveux blonds qu'il avait aimés. Si les liards sont plus amis de la joie que les louis, si les petites filles s'amusent plus longtemps d'une poupée de trois sous que des princesses en porcelaine articulées et parlantes, c'est à elle qu'en revient la gloire. Tous nos bonheurs négatifs sont son ouvrage ; elle adoucit nos chagrins en nous représentant sous des couleurs noires les maux dont nous ne souffrons pas. Mais souvent aussi elle gâte nos plaisirs par l'image exagérée et décevante qu'elle nous en avait tracée d'avance. « C'est singulier, disait le grand physicien Ampère à son fils, en le retrou-

vant après une longue absence, c'est singulier, j'avais cru que je serais plus content de te revoir. » Si elle embellit nos espérances, exalte nos joies, mêle un peu de gloire à nos occupations les plus obscures, elle accroît nos terreurs, aigrit nos ambitions, exaspère nos rancunes. Massillon parle de pécheurs blanchis par les années, qui se rappellent avec complaisance les amusemens de leur jeunesse « et font revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et les temps leur ont ôté. » Il en est d'autres dont elle éternise les dégoûts ou les remords. Enfers et paradis, elle a tout vu et nous fait tout voir; mais il faut convenir qu'elle s'entend mieux à faire hurler les démons qu'à faire chanter les séraphins, et que lorsqu'elle nous peint la béatitude des élus, le bonheur parfait qu'elle nous propose ressemble un peu au parfait ennui.

Elle travaille tour à tour à nous rendre heureux ou malheureux, et tour à tour elle prête son efficace et ardente assistance à nos vices ou à nos vertus. On a dit « que l'amour est l'étoffe de la nature brodée par l'imagination; » on peut en dire autant de la plupart de nos sentimens. Le caractère de nos passions est déterminé par celui des images qui les accompagnent, et si nous savions ce qu'un homme imagine quand il aime et quand il hait, nous saurions exactement ce que vaut cet homme. Caligula, Néron, Domitien, avaient le don de se représenter fortement les choses, saint François d'Assise, saint Vincent-de-Paul, ne l'avaient pas moins; c'est grâce à leurs images que les uns ont eu le génie de la destruction et les autres le génie de la pauvreté volontaire et de la pitié.

Si, en exaltant leur sensibilité, l'imagination porte les hommes à excéder les bornes de la nature soit dans le bien, soit dans le mal, quand elle se met au service de notre entendement, elle l'aide à trouver la vérité qu'il cherche et souvent aussi à la manquer. On chasse mal avec un chien mal dressé, mais on ne chasse pas sans chien. Tout acte de connaissance est précédé d'un acte d'imagination. Comme le disait Voltaire, avant d'inventer une machine, il faut commencer par se peindre nettement dans l'esprit sa figure, ses propriétés ou ses effets, et il y avait beaucoup d'images dans l'esprit d'Archimède. Sans imagination, un médecin ne pourrait lire dans le corps d'un malade, un politique n'aurait pas le sentiment vif et précis des situations, un naturaliste ne recevrait pas l'impression profonde des objets et n'aurait aucune vue d'ensemble, un historien serait incapable de reconstruire une âme, de pénétrer le secret d'une destinée. Dans les sciences mathématiques elles-mêmes, les images sont nécessaires. Les grandes découvertes sont presque toujours la justification ou la correction d'une hypothèse, et on ne suppose pas sans imaginer. On va à

l'erreur par la vérité, on va à la vérité par l'erreur. S'il avait été moins imaginatif, Darwin ne se serait jamais trompé, mais il n'aurait rien découvert. Si Képler ne s'était fait une conception mystique et imagée de l'harmonie et de la musique des sphères célestes, s'il n'avait cru à l'astrologie comme à Pythagore, il n'eût jamais cherché ses fameuses lois, ni conquis l'immortalité; mais s'il a laissé à Newton la gloire de trouver le principe de l'attraction universelle, c'est peut-être la faute de ses visions, qui, après lui avoir montré le chemin, l'ont égaré.

Au surplus, ceux qui accusent notre imagination de nous tromper plus souvent qu'elle ne nous éclaire se plaignent en pure perte; ils ne réussiront jamais à fermer cette grande fabrique d'images qui est en nous. C'est par une loi, par une nécessité de notre nature que nous revêtons d'une forme et la matière opaque de nos perceptions et la matière subtile de nos idées. Jéhovah a bien pu défendre à son peuple de se tailler aucun simulacre des choses qui sont dans les cieux, sur la terre ou dans les eaux; mais pouvait-il lui interdire de s'en faire des images intérieures? Il semble qu'en bannissant les arts du temple, les réformateurs du XVIe siècle aient voulu empêcher les fidèles d'imaginer leur Dieu, et pourtant ils leur recommandaient de réciter sans cesse l'oraison dominicale, de répéter chaque jour : « Notre père qui es aux cieux, que ton règne vienne! » Dans ces dix mots, il y a trois images, et il faut beaucoup d'imagination pour se représenter l'être infini comme un père qui est un roi et qui habite le ciel. Certains athées sont aussi inconséquens que les réformateurs : ils prêtent un visage déplaisant à un Dieu qui n'est pas et ils lui disent des injures. Par une égale inconséquence, les raisonneurs moroses qui déclament contre l'imagination en parlent comme d'une magicienne qui nous abuse; elle n'est qu'un mode ou une fonction de notre être, et ils en font malgré eux une personne : c'est sa vengeance.

Nous avons vu jusqu'ici l'imagination travailler au service de nos passions ou de notre pensée, nous aider tour à tour à débrouiller nos sentimens, à éclaircir nos conceptions. Mais il arrive par intervalles que, reprenant sa liberté, s'affranchissant de toute dépendance, de tout joug incommode, elle s'émancipe à ne plus travailler que pour son compte. Elle n'a plus alors d'autre loi que son plaisir, et tout ce qui émeut nos sens, notre âme, notre esprit, lui sert à se procurer des joies d'un genre particulier. C'est l'imagination esthétique, la seule dont nous ayons à nous occuper.

Notre existence est une fièvre intermittente; si les accès n'étaient pas interrompus par des repos, la fatigue de vivre nous tuerait. Or on ne se repose qu'en s'oubliant. Dans le train ordinaire de leur vie, les hommes

. . . N'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Et leurs poupées, ce sont leurs affaires, leurs intérêts, leurs ambitions, leurs jalousies, leurs convoitises, leurs craintes. Il y a d'autres soucis plus nobles; nous avons des problèmes à creuser, des obligations de conscience, des devoirs à remplir; mais les inquiétudes qui nous honorent ne sont pas celles qui nous font le moins souffrir. Quels que soient nos goûts et nos attachemens, nous sommes entourés de choses qui nous semblent désirables et que nous ne possédons pas; d'autres nous gênent et nous voudrions les supprimer; d'autres sont des dangers dont nous cherchons à nous défendre; d'autres sont des mystères que nous nous efforçons de pénétrer. Tout nous resserre, nous borne, nous limite, et si notre orgueil était de bonne foi, il conviendrait que notre moi est bien peu de chose et tient une très petite place dans l'univers.

Mais il y a des heures de détente où, nous dérobant à nos appétits, à nos spéculations ou à nos devoirs, nous ne sommes plus des êtres affairés et passionnés, raisonnans et pensans. Affranchis pour un temps de nos préoccupations personnelles, nous ne voyons plus dans les choses des buts, des moyens ou des obstacles. Qu'elles soient ou ne soient pas, peu nous importe; quand elles seraient de pures apparences, elles nous paraîtraient dignes de notre attention; ce n'est plus leur réalité qui nous intéresse, c'est leur forme, l'air qu'elles ont, leur caractère et leur façon de l'exprimer. Nous avons cessé d'être des acteurs sur la scène du monde, nous sommes descendus à l'orchestre, et la vie n'est plus pour nous qu'un spectacle; nous ressemblons à ces comédiens en vacances qui se délectent à voir jouer les autres. Tout en nous est sorti de l'ordre accoutumé; ce qui commandait obéit, ce qui obéissait commande. Nos sens, notre sensibilité, notre raison elle-même ne sont plus que les auxiliaires de notre imagination, devenue la patronne de la case, et s'emploient à lui fournir des matériaux pour ses plaisirs ou l'aident à ordonner et à varier ses fêtes. Dans ces momens heureux, nous sommes à la fois infiniment curieux de tout et très indifférens sur le fond des choses. Montrez-nous Polichinelle ou Marat, des sites enchanteurs ou des solitudes mornes, un ciel doux ou sombre, des eaux claires ou fangeuses, des voluptés ou des horreurs, des enfers ou des paradis, tout nous sera bon pourvu que les objets aient du caractère et nous inspirent cet intérêt désintéressé qui est le secret du plaisir esthétique. Dans les jours qui suivirent la bataille d'Eylau, Napoléon parcourut chaque

matin le champ de carnage; il reconnaissait les lieux et faisait relever les blessés enfouis dans la neige : « Qu'on se figure, écrivait-il dans le 51e bulletin de la grande armée, sur un espace d'une lieue carrée, neuf ou dix mille cadavres, quatre ou cinq mille chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions, vingt-quatre pièces de canon auprès desquelles on voyait les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisaient des efforts pour les enlever : tout cela avait plus de relief sur un fond de neige. » Ce n'est pas le grand capitaine qui a écrit ce bulletin, c'est un artiste : en visitant le champ de bataille, il avait éprouvé de vives impressions et composé un tableau.

Comme nous l'avons vu, pour qu'un paysage, une scène de la vie humaine produisent sur nous tout leur effet, il faut que notre imagination les travaille, qu'elle prépare sa matière, qu'elle combine, qu'elle compose. Mais elle ne procède pas par des méthodes raisonnées; elle suit son instinct, son inspiration, et son instinct le plus impérieux la porte à se figurer et à nous persuader que les choses nous ressemblent ou que nous ressemblons aux choses. C'est le premier article de son *credo*.

Nous débutons tous dans la vie de l'esprit par deux actes de foi. J'admets comme un fait indiscutable l'existence réelle des objets qui m'entourent; je ne les connais pourtant que par mes sensations, qui ne sont que des modifications de mon être et dont la cause certaine est en moi-même; mais, comme l'a dit un philosophe, nous ne nous bornons pas à juger que nous avons des sensations; nous sommes accoutumés de bonne heure à nous en dépouiller pour en revêtir les objets. D'autre part, nous croyons également, sans en avoir de preuve, que ce monde extérieur que nous distinguons de nous-mêmes a de grandes affinités avec nous. L'enfant croit fermement à la réalité de la table contre laquelle il s'est heurté ; mais il croit aussi que, comme lui, elle est capable de vouloir et de souffrir, et il la punit de sa perfidie en lui rendant coup pour coup. C'est qu'il est gouverné par son imagination, et que nous ne pouvons créer aucune image sans y mêler la nôtre, sans y mettre quelque chose de nous et sans transformer ainsi les objets à notre ressemblance.

Notre entendement applique aux choses les formes de notre esprit; c'est notre moi subjectif avec ses sentimens et ses passions, que notre imagination y retrouve. Après son accident de la rue Ménilmontant, Rousseau perdit longtemps connaissance; il éprouva, en revenant à lui, une impression délicieuse : « Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. » C'est ce qu'il

avait fait toute sa vie, et ce qu'ont fait avant lui et feront à jamais tous les hommes doués de quelque imagination, fût-elle dix fois moins puissante que la sienne. Notre imagination esthétique, c'est sa loi, projette continuellement notre ombre dans l'image des choses et en forme un mélange où nous ne discernons plus ce qui leur appartient et ce qui est à nous.

En vain la raison et la science protestent; l'imagination les laisse dire. Aussi bien leur a-t-elle imposé longtemps sa méthode et ses visions. Pour l'alchimiste du moyen âge ou de la renaissance, les affinités chimiques étaient des sympathies, les élémens des corps avaient des appétits et des répulsions, des désirs et des répugnances, des amours et des haines, et l'homme ne finissait pas où commençait la nature. Le monde sensible ressemblait à cette forêt enchantée du Tasse, pleine d'apparitions, de nymphes, de démons artificieux, où les arbres entr'ouvraient leur écorce pour montrer à Tancrède le visage de Clorinde, à Renaud les yeux et la bouche d'Armide. Mais quand Renaud eut brandi son épée, frappé le fantôme, le charme fut soudain levé, les apparitions s'évanouirent; les arbres ne furent plus que des arbres, où perchaient des oiseaux ignorans et incurieux des affaires humaines, et cette forêt, qui n'était plus qu'une forêt, offrit son bois aux bûcherons. Le Renaud des temps modernes qui désenchanta la nature n'était pas un chevalier, mais un penseur de génie, lequel enseigna que le monde sensible se réduisait à l'étendue et au mouvement, qu'il n'y avait rien de commun entre les corps et les esprits et que les animaux eux-mêmes n'étaient que des machines.

La philosophie, de son propre chef, en a appelé depuis; elle a rapproché, conjoint de nouveau ce que Descartes avait séparé, et tour à tour elle a matérialisé l'esprit ou spiritualisé la matière. Mais qu'importent à l'imagination les théories des philosophes? Elle obéit à sa loi, à son penchant, elle est moniste sans le savoir, et éternellement elle projettera sur le monde notre figure et notre ombre.

Il y a en nous un principe de vie, que nous appelons notre âme; l'imagination vivifie, anime tout. Nous sommes des personnes; elle personnifie sans cesse les êtres inanimés. Elle nous fait voir dans les forces de la nature des volontés semblables à la nôtre; elle leur prête des intentions et des sentimens, des affections et des pensées, et nous n'avons qu'à la laisser faire pour nous retrouver partout. Il lui semble que les lignes d'un paysage se cherchent, se poursuivent et que leurs rencontres sont des aventures, qu'une plaine se réjouit quand le brouillard se lève et que la lumière la caresse, qu'il se passe quelque chose entre une eau qui court et les arbres qui la bordent, que les vieux chênes sentent le poids de leurs an-

nées, que telle montagne, regardant de haut les affaires de ce monde, se complaît dans son orgueilleuse solitude, que comme les lézards, les rochers de granit prennent avec volupté des bains de soleil, que les boutons de rose ont des désirs et des joies, qu'il leur tarde de s'épanouir et de déployer leur gloire. Comme saint François d'Assise, elle dit aux hirondelles : « Vous êtes mes sœurs! » au vent et au feu : « Vous êtes mes frères ! » Persuadés par elle, tout dans le monde nous semble fait de notre chair et de notre esprit.

Les habitudes que nous a données notre imagination contribuent à notre bonheur, et nous ne les perdrons jamais. On ne pourrait les changer sans changer aussi la langue que nous parlons, et qui est en partie son œuvre. Certaines métaphores nous sont devenues si familières qu'elles n'en sont plus pour nous ; ce sont des images éteintes par le long usage. Le moins poète des hommes dit qu'une campagne est riante ou sévère, triste ou gaie, qu'un ciel est mélancolique ou serein, que la vigne pleure, qu'il faut hâter des fruits trop paresseux et faire la guerre aux branches gourmandes, que l'aiguille d'une boussole est affolée, que le feu lèche et dévore, que le vent gronde ou soupire, que la terre est en amour ou la mer en fureur. Cette projection de nous-mêmes dans le monde sensible est nécessaire à nos plaisirs esthétiques. Quel charme auraient pour nous les plus beaux paysages, si nous ne pensions y reconnaître certaines scènes de notre vie intérieure, la représentation de certains états de notre âme? Qui n'a ressenti l'ivresse du premier printemps? Pour la savourer, nous avons besoin de croire que les arbres qui commencent à feuiller sont en fête comme nous, que les lilas en fleur répandent dans l'air des espérances mêlées à leur parfum, que les oiseaux qui essaient leur chant nous racontent un bonheur semblable à celui que nous pouvons ou connaître ou désirer. « Je ne fais pas, disait le comique latin, comme ces amans qui content leurs misères à la nuit et au jour, au soleil et à la lune ; quant à moi, je pense que nos plaintes humaines les touchent peu, et qu'il ne leur chaut guère de ce que nous voulons ou ne voulons pas. » Tant que nous serons des êtres imaginatifs, nous raisonnerons quelquefois comme ces amans, et nous croirons que nos plaintes sont entendues, que nos joies sont partagées, qu'il y a entre les choses et nous une mutuelle et silencieuse sympathie, qui est le secret de l'univers, après quoi nous nous réveillerons.

Si l'imagination esthétique voit la nature autrement que les naturalistes, le monde physique autrement que les physiciens, elle regarde la vie humaine avec d'autres yeux que les moralistes, non qu'il faille l'accuser d'immoralité ; mais elle est très indulgente, et elle pardonne facilement au vice, pourvu qu'il l'amuse, au crime

lui-même, pourvu qu'il lui fournisse des spectacles qui l'étonnent ou l'émeuvent. Quand M. Jourdain eut appris de son maître de philosophie que la morale traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, il ne voulut plus en entendre parler : « Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon saoûl, quand il m'en prend envie. » Notre imagination donne raison à M. Jourdain; si lui-même l'intéresse, lui plaît beaucoup, c'est qu'il est naïvement passionné ou passionnément naïf. Le bien et le mal, la science des devoirs, la règle des mœurs et des actions, elle s'occupe peu de tout cela. Elle ne demande aux hommes que d'avoir du caractère, et elle donne la préférence à ceux qui, bons ou mauvais, sont bien ce qu'ils sont et dont elle peut se tracer des images nettes, vives et frappantes.

Elle a une tout autre humeur, de tout autres goûts que les moralistes. Elle est indifférente à ce qui les émeut, elle se passionne pour ce qu'ils méprisent. Ils lui en veulent de se laisser éblouir par la pourpre et même par le clinquant et l'oripeau; elle leur défend de toucher à ses plaisirs. Ils vantent les existences unies, réglées et les époques heureuses où règnent l'ordre, la justice et la paix; elle aime les vies agitées, les entreprises, le vin qui bout dans la cuve et les temps où il se passe quelque chose. Ils maudissent la guerre comme un affreux désordre; elle leur reproche de vouloir la priver de ses plus beaux spectacles. Ils préfèrent les gens de bien dont personne ne parle aux conquérans qui ravagent le monde; elle adore les grands hommes, elle fait grâce à leurs déraisons, à leurs fourberies, à leurs violences, elle leur sait un gré infini d'avoir été ce qu'ils étaient, elle estime qu'on n'aurait pu leur ôter leurs défauts sans les gâter, sans faire trou, et si elle a horreur des trous, il y a des taches qui ne lui déplaisent point.

On s'est appliqué mainte fois à lui prouver que la révolution française fut un bouleversement inutile, qu'on aurait pu réformer sans détruire, qu'on aurait dû s'entendre au lieu de s'entre-tuer, que Napoléon fut un fléau, qu'il a arraché à l'agriculture des millions de bras. Supprimez la révolution, le serment du Jeu de paume, la Convention, les volontaires, la Terreur, les folies du Directoire, supprimez Napoléon, son épopée et sa légende, Arcole, Austerlitz, Montmirail, Sainte-Hélène, quel appauvrissement, quel désastre pour l'imagination! Elle bénit tous les jours le ciel de l'impuissance des moralistes. Si on les chargeait de faire l'histoire, elle sècherait d'ennui, elle périrait de misère.

Ce qui la charme dans l'histoire des grands hommes, c'est que leurs aventures éclatantes nous révèlent avec plus d'évidence la destinée des penchans et des passions, et lorsqu'elle s'occupe des

humbles, qu'elle réussit à déchiffrer leurs secrets, c'est encore là ce qui l'intéresse. La morale croirait rabaisser l'homme si elle ne le considérait comme un agent libre, maître et responsable de ses actes, ayant à toute heure la faculté d'option entre le bien et le mal. Quand nous examinons notre passé à la lumière de notre conscience, nous nous persuadons que nous aurions pu disposer autrement de nous-mêmes, éviter nos fautes et nos malheurs, que nous avons toujours conduit le fil de nos affaires, qu'il ne dépendait que de nous de le nouer ou de le rompre. Quand, au contraire, nous repassons notre vie en imagination à la seule fin de nous en faire un tableau, nous la voyons comme un ensemble de bonnes et mauvaises actions, où efforts méritoires et défaillances, prospérités et revers, tout se tient, tout s'enchaîne, et il nous paraît que des puissances mystérieuses s'en sont mêlées, qu'un invisible tisserand a fait courir la navette, que cette toile n'est pas notre ouvrage, qu'en un mot ce n'est pas nous qui avons fait notre vie, que c'est elle qui nous a faits. Notre imagination est instinctivement fataliste; elle ne goûte que les histoires où, jusqu'au moindre détail, tout est nécessaire, et qui ressemblent à ces images bien composées auxquelles on ne peut rien ôter ni rien ajouter sans leur faire tort. Ennemie de tout ce qui dérange ses combinaisons, de tout ce qui désaccorde ses tableaux, elle ne voit dans le libre arbitre qu'un principe de confusion et d'anarchie, qui met de l'incohérence dans les caractères et en détruit l'unité. Nos vertus comme nos passions sont à ses yeux des forces de la nature, qui, s'entr'aidant tour à tour ou se combattant, décident de notre sort.

C'est ainsi que tantôt elle transforme les choses à notre ressemblance, tantôt elle nous assimile aux choses. Elle prête une âme aux élémens, à la terre comme à l'eau, à l'air comme au feu, et elle tient nos passions pour des puissances élémentaires sur lesquelles nous ne pouvons rien et qui peuvent tout sur nous. Elle attribue aux lis et aux roses des émotions de plaisir ou de chagrin analogues aux nôtres, et elle nous regarde comme des plantes qui verdoient, fleurissent, fructifient et sentent tarir leur sève. Elle n'est pas éloignée de penser que les planètes, qui circulent éternellement autour de leur soleil, sont entraînées dans leur orbite par un enchantement, par un charme, par un espoir qui les possède, et elle considère nos amours comme des forces aussi fatales que la gravitation des astres. Si elle dit que la mer est en furie, elle compare nos propres fureurs au tumulte des vents, à des orages, à des tempêtes; elle voit des éclairs dans les yeux d'un homme qui se

fâche, et quand il parle, elle se figure qu'il tonne. Elle n'admet pas qu'il y ait deux mondes, l'un gouverné par des lois naturelles, l'autre par les lois de l'esprit. La nature et la vie humaine sont pour elle deux formes du même univers, de la même nature. Sans avoir étudié la philosophie, elle croit à l'identité du sujet et de l'objet, du moi et du non-moi, de la pensée et de l'être, et cette croyance est nécessaire à ses plaisirs, car elle ne prend aucun intérêt ni aux corps qu'elle ne réussit pas à animer ni aux idées auxquelles elle ne peut donner un corps : elle n'aime que ce qui vit ou semble vivre.

Dans ces mélanges qu'elle fait de nous et de ce qui n'est pas nous, dans ces relations constantes qu'elle établit entre les phénomènes physiques et les mouvemens ou les puissances de notre âme, elle ne suit en apparence que son caprice. Elle n'a aucun goût pour les méthodes sévères, pour les raisonnemens rigoureux; elle se contente d'à-peu-près, elle vit de fictions, mais ses fictions l'aident à mieux comprendre l'esprit intime des choses. Quand nous nous figurons que le feu dort ou s'irrite sous la cendre ou qu'un homme a des passions de feu, quand nous nous représentons la lune comme un astre au front d'argent ou que nous admirons les grâces ondoyantes d'une femme, sa voix de cristal ou sa blancheur de lis, ces similitudes imparfaites sont des mensonges, qui expriment des vérités d'impression et de sentiment, les seules dont l'imagination se soucie. Son art consiste à mieux voir un objet en pensant à un autre, et je vois mieux cette femme quand je pense à ce lis, je vois mieux ce lis quand je me souviens de cette femme. La sultane validé, mère d'Achmet III, s'était prise d'une secrète inclination pour Charles XII, qu'elle n'avait jamais vu, mais dont les prouesses lui avaient été racontées par une Juive. Elle ne l'appelait que son lion. « Quand voulez-vous donc, disait-elle au sultan son fils, aider mon lion à dévorer ce tsar? » Quoique Charles XII n'eût ni griffes ni crinière, cette sultane validé, du fond de son sérail, avait su le voir tel qu'il était. Tallemant des Réaux nous apprend « que l'ardeur avec laquelle Mlle Paulet aimait, son courage, sa fierté, ses yeux vifs et ses cheveux trop dorés, lui avaient valu le surnom de Lionne. » C'était l'imagination qui le lui avait donné, et selon sa coutume, elle avait habillé une vérité en mensonge.

Elle n'a pas d'autre logique que celle de l'inspiration, mais cette logique a ses règles. Quand nous imaginons, les accidens de notre vie, les lieux, les temps, l'état de notre âme, notre santé, nos nerfs, tout influe sur le cours de nos pensées, et selon que notre humeur en décide :

. . . Il n'est rien
Qui ne nous soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Mais dans ses caprices mêmes, notre imagination se règle sur des principes de convenance et de disconvenance. Ses méthodes ressemblent à des aventures, ses découvertes sont des trouvailles, ses inventions sont souvent fortuites, elles ne sont jamais arbitraires. Les images qu'elle associe, qu'elle combine et qui semblent lui venir spontanément s'appellent les unes les autres par une sorte de nécessité qui nous échappe, comme le son fondamental appelle ses harmoniques. « Le génie, disait Balzac, a pour mission de chercher à travers les hasards du vrai ce qui doit sembler probable à tout le monde. » Notre imagination naturelle n'est pas tenue d'avoir du génie, mais la vraisemblance est sa loi. Le plaisir esthétique, avons-nous dit, s'adresse à l'homme tout entier ; il faut que notre raison y soit partie prenante, et notre raison réprouve et condamne les similitudes forcées, les rapprochemens absurdes ou incongrus, les contrastes cherchés, les fausses couleurs, les images qui dénaturent les objets, en obscurcissent ou en déforment le caractère, simulacres trompeurs, pareils à ces larves grimaçantes que le délire évoque aux regards d'un fiévreux et qui ne sont qu'une traduction grossière ou le travestissement des réalités. Quand nous prêtons aux choses une figure et un langage humains, c'est une grande liberté que nous prenons ; mais il faut que cette figure d'emprunt nous rende leur vraie physionomie, que ce langage leur serve à nous répéter ce qu'elles disent tout bas dans une langue que nous ne parlons point. Le hautbois ne dira jamais ce que disent la flûte et le violon, et tout mêler, c'est tout perdre. L'imagination, pour peu qu'elle sache son métier, met de l'ordre dans son désordre, de la raison dans son apparente folie et s'il lui arrive de nous amuser par des contes de fées, elle s'applique à donner au merveilleux le plus invraisemblable un air de probabilité et de sagesse.

Dans tout ce qu'elle fait, la fortune et l'industrie collaborent, et lorsqu'elle a du talent, elle tire parti des accidens mêmes qui la contrarient, comme le poète trouve des inspirations dans les difficultés et la gêne de la rime. Un travail auquel le hasard préside et qui ne laisse pas d'avoir des règles est ce qu'on appelle un jeu, et voilà justement le caractère distinctif de l'imagination : elle est la seule de nos facultés qui travaille en jouant ou qui se joue en travaillant. Si nous n'avions que des appétits, des sentimens, des passions, des devoirs, des idées, nous garderions à jamais notre sérieux, qu'elle se plaît souvent à démonter. On raconte

qu'une mère, occupée à soigner la plus jeune de ses filles dangereusement malade, s'écria dans un accès de désespoir : « Mon Dieu, laissez-la-moi et prenez tous mes autres enfans ! » Un de ses gendres s'approcha d'elle et lui dit d'un ton grave : « Madame, les gendres en sont-ils? » Tout le monde se mit à rire, même cette mère désolée : une image imprévue s'était placée soudain entre sa douleur et le lit où se mourait sa fille et avait fait jouer son esprit.

Notre imagination joue avec elle-même, avec ses images, avec les réalités. La vue que nous avons des choses dépend de ce que nous sommes, le sujet crée l'objet. Le monde est pour l'ambitieux une grande affaire très compliquée, pour l'homme d'appétits un marché où on a peine à trouver ce qu'on cherche, pour le moraliste une école, pour l'ascète une maison de correction, pour le philosophe un ensemble dont les détails sont des moyens servant à une fin qui n'est pas la nôtre. L'imagination détourne les choses de leur fin naturelle et les fait servir à ses plaisirs. Elle joue et prend le monde pour partenaire. Les jeux de la fortune, de la guerre, de la nature, le jeu des physionomies, le jeu des couleurs, de l'ombre et de la lumière, sont des expressions inventées par elle. Qu'elle rencontre dans un bois un corps de bête morte, dont un rayon de soleil, glissant entre les feuillages, semble caresser la pourriture et l'horreur, vous ne l'empêcherez pas de croire que le soleil s'amuse. Que les éblouissans éclairs d'un orage nocturne changent le ciel et la terre en un tableau magique où tout paraît en feu, elle dira que la foudre est un grand artiste. Que les sages se perdent et que les fous prospèrent, que le cœur trouve son supplice où il cherchait sa félicité, elle dira que le sort a ses ironies. Elle ne voit dans tout l'univers que des forces qui se jouent et dont la vraie destination est de charmer nos yeux, d'étonner nos oreilles, d'offrir des spectacles à notre âme.

X.

Suivant notre humeur, nous demandons à nos jeux de nous procurer un repos sans ennui, ou une excitation qui ne soit mêlée d'aucune souffrance, ou l'oubli des réalités et cette ivresse heureuse que n'accompagne pas la perte de la raison. Il en va de même des jeux de l'imagination esthétique, et selon le tour qu'elle leur donne et l'effet qu'elle en ressent, nous pouvons la qualifier de contemplative, de sympathique ou de rêveuse. Passons rapidement en revue les diverses sortes de plaisirs que, dans ces trois états, elle peut tirer de son commerce direct avec la nature et avec la vie.

C'est dans la pure contemplation qu'elle est le plus passive et qu'elle jouit de son repos comme du meilleur des biens. Les choses qu'elle préfère sont celles qu'elle transforme le plus aisément en images, et l'estime qu'elle en fait est proportionnée à la facilité de son bonheur. Que le hasard la mette en présence d'un objet qui a tout à la fois du caractère et de l'harmonie, elle s'en forme sans effort une image qui la satisfait, et pour le récompenser de sa complaisance, elle le baptise du nom de beau. Qu'est-ce que la beauté? Un caractère harmonieux, un tout qui semble jouer avec ses parties, un ensemble qui joue avec ses détails. Elle éprouve alors cet étonnement mêlé de joie qu'on appelle l'admiration, auquel succède une quiétude, une tranquillité mêlée de douceur. « Un homme qui préfère les saints mystères aux voluptés, disait Platon, lorsqu'il aperçoit une figure qui lui semble belle, frémit d'abord et ressent quelque chose qui ressemble à de la crainte; ensuite, à mesure qu'il la contemple, il la révère comme une divinité, et s'il ne craignait de passer pour un homme en délire, il lui sacrifierait comme à la statue d'un dieu. »

Ce n'est pas que le plus bel objet du monde, pour nous paraître tel, ne demande un travail à notre imagination. D'habitude, nous considérons le beau comme une réalité que nous n'avons que la peine de percevoir; c'est une grande illusion; à proprement parler, la beauté n'a rien de réel. La lumière est une force de la nature qui agit sur les plantes, bien que les plantes ne la voient pas; l'électricité agit sur nos nerfs, mais nos nerfs ne la créent point, et les électromètres servent à déterminer la quantité de fluide électrique dont un corps est chargé. Mais il n'en est pas de même de la beauté; elle n'existe qu'autant qu'elle apparaît, elle n'est qu'une apparence, elle n'a d'être véritable que dans notre âme, et notre âme n'en jouirait jamais si nos sens, heureusement bornés et obtus, étaient assez fins, assez déliés pour percevoir le détail infini des choses. C'est le mot de Voltaire : « Vous ne voyez pas les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche que vous idolâtrez... Si Pâris avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait aperçu un réseau gris jaune, inégal, rude, composé de mailles sans ordre; jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. » Voltaire ajoute avec son admirable bon sens, toujours plus profond qu'il n'en a l'air : « La nature nous fait une illusion continuelle; mais c'est qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme nous devons les sentir. » Si notre œil était un microscope, aucun tableau ne pourrait le charmer; décuplez la finesse de notre ouïe, et le chant du rossignol nous fera tomber en syncope. Des sensations trop précises ou trop intenses empêcheraient notre imagination de jouer, et pour qu'un

objet quelconque nous semble beau, il faut qu'elle joue, n'ayant pas d'autre façon de travailler.

Certains actes compliqués de notre esprit sont si rapides, si instantanés que nous n'en avons pas conscience. Il semble que pour décider si une femme est laide ou jolie, il nous suffise d'ouvrir les yeux, et cependant notre décision est toujours précédée d'une enquête et pour peu que l'affaire soit douteuse, d'une contre-enquête. Tout d'abord, cette femme imprime dans notre rétine deux images renversées, que nous assemblons et redressons. Puis, par une autre opération non moins mystérieuse, nous faisons de cette image plane et réduite un objet qui a de l'étendue, du relief, de la profondeur, et que nous projetons dans l'espace. Que si notre vision est suivie d'un jugement esthétique, la beauté n'étant qu'une forme, il faut réduire de nouveau l'objet à l'état de pure apparence; cette seconde image se présente à notre esprit comme un ensemble; nous étudions le rapport des parties entre elles et avec le tout. Si ce travail est aisé, si cette image a du jeu, si partant elle est conforme à l'idée que je me suis faite de la beauté d'une femme, elle produit en moi un sentiment de plaisir, et dans le cas contraire, un sentiment de déplaisance. Mon impression se réfléchit sur l'objet qui la cause, et je juge que cette femme est jolie ou laide selon que son image a été pour mon imagination contemplative une occasion de joie ou de chagrin. L'habitude aidant, que de choses peuvent se passer en une seconde!

La beauté est le pays des illusions et des mystères. Nous la prenons pour une entité, pour une essence, et elle est un acte; nous nous figurons qu'elle existe dans les choses, que nous l'y trouvons toute faite, et la vérité est qu'elle se fait devant nous et en nous, et que nous l'aidons à se faire. Nous la prenons aussi pour un type, et elle n'est jamais qu'une exception. Qu'il s'agisse d'un lion, d'un taureau, d'un cheval, d'un chant qui nous plaît, d'une voix qui nous touche, tout objet que nous qualifions de beau, aussi longtemps qu'il nous tient sous le charme, nous apparaît comme l'expression unique, adéquate, achevée d'une espèce. Telle rose, telle femme que j'admire sont pour moi la rose par excellence, l'idée même de la femme qui, sortie de ses limbes, s'est rendue visible. Mais à quelques pas de là, je trouve une autre rose très différente de la première et aussi parfaite, une autre femme aussi belle et aussi femme que celle que je prenais pour la femme, et je découvre qu'il faut des millions de femmes et de roses pour exprimer une idée, que les espèces se réalisent dans l'inépuisable diversité des individus, et que pour me sembler beau, un individu doit joindre à son caractère générique quelque chose de tout particulier qui ne soit qu'à lui. « Si tous les êtres étaient coulés dans

le même moule, a dit Bichat, la beauté n'existerait plus. » A quoi un philosophe anglais ajoute que si toutes les femmes étaient des Vénus de Médicis, elles ne nous plairaient pas longtemps. Il nous faudrait de la variété, nous demanderions à ces exemplaires identiques d'une même Vénus de différer entre eux par certains traits distinctifs s'exagérant aux dépens des autres. Lorsqu'un voyageur arrive pour la première fois chez une peuplade africaine dont le type lui est tout nouveau, il voit tous les visages à travers ce type qui l'étonne, les différences individuelles lui échappent, et s'il ne fait que passer, il écrira dans son journal que dans ce triste pays toutes les femmes se ressemblent et sont également laides. Comme le bonheur, la beauté est une comparaison, et pour comparer, il faut distinguer.

Si le beau est toujours relatif, d'où vient l'illusion qui nous fait croire à la beauté absolue? Pour qu'une chose nous semble belle, il faut que nous y trouvions à la fois du caractère et de l'harmonie. Le caractère est déterminé par la prédominance d'une qualité sur les autres; on n'est quelque chose qu'à la condition de n'être que ce qu'on est, et pour parler la langue de Spinoza, toute détermination est une limite, une borne, une négation. Mais un caractère harmonieux, si déterminé qu'il soit, n'éveille en nous aucune idée négative. Il s'offre à notre esprit comme un tout, auquel on ne peut rien ajouter parce que rien ne lui manque. Il est complet; nous n'y apercevons rien de défectueux, nous oublions qu'il se distingue de tout autre autant par les qualités qu'il n'a pas que par celles qu'il a et qu'il a dû acheter par des exclusions et des sacrifices. L'harmonie est l'infini dans le fini. A quelque genre qu'il appartienne, l'être qui me paraît beau se montre à moi comme un individu parfait, ce qui implique contradiction. Voilà pourquoi la beauté nous cause une surprise mêlée de joie ou nous réjouit en nous étonnant, et pourquoi, après nous être étonnés, nos regards se reposent sur elle avec tant de complaisance; nous nous écrions alors avec l'auteur du *Cantique des cantiques :* « J'ai vu le pommier au milieu des arbres de la forêt, et j'ai désiré m'asseoir à son ombre. » Nous avons trouvé ce que nous cherchions, un être qui est lui et qui n'est que lui, et qui cependant nous semble parfait. Nous ne cherchons plus rien, car la perfection est notre repos. La beauté est un divin mensonge. Mais qu'importe qu'on nous trompe, pourvu que nous soyons contens?

Nous le serions plus souvent encore si notre imagination était plus souple, plus prompte à s'apprivoiser avec ses étonnemens, avec les nouveautés qui dérangent ses habitudes. Elle est dans certains cas la plus routinière de nos facultés; quand elle a pris son pli, elle le garde. Elle apporte dans son esthétique beaucoup d'opi-

nions préconçues, de préjugés superstitieux, et sa timidité nuit quelquefois à ses bonnes fortunes. La beauté humaine n'est assujettie à aucune norme fixe et universelle; cependant toutes les races dont se compose notre grande famille se sont fait leur formulaire, leur canon.

Les Chinois, les Japonais tiennent beaucoup à l'obliquité des yeux, et on a remarqué qu'ils l'exagèrent encore dans leur peinture; nous n'aimons pas les yeux obliques, mais après quelques semaines passées au Japon, il nous en coûtera moins de les aimer. — « Demandez à un crapaud, disait Voltaire, ce que c'est que la beauté; il vous répondra que c'est sa crapaude aux deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. » — Cela suppose que les crapauds ont une imagination contemplative, et il est permis de croire, sans leur faire tort, qu'elle est fort rudimentaire. Les Cafres, qui en ont beaucoup plus, ne regardent avec plaisir que les visages d'un brun chocolat; l'un d'eux avait pour son malheur le teint si clair qu'il ne trouva pas à se marier. Qu'est-ce que le beau pour un Indien de l'Amérique du Nord? C'est, nous apprend un voyageur anglais, un visage de pleine lune, des pommettes saillantes, trois ou quatre sillons creusés au travers de chaque joue, un front bas, un gros menton, un nez massif en crochet, une peau bronzée et des seins tombant jusqu'à la ceinture. De petits nègres de la côte orientale de l'Afrique s'écriaient en apercevant Burton : — « Voyez le! ne ressemble-t-il pas à un singe blanc? » — Nous les trouvons absurdes, et souvent nous ne le sommes pas moins. Notre imagination a besoin d'être formée, façonnée, étendue, assouplie par les voyages; elle arrive alors à comprendre jusqu'à la beauté tongouse, jusqu'à la beauté cafre. Je demandais à un célèbre explorateur s'il y avait de jolies femmes chez les Pahouins : — « Cela dépend, me répondit-il, de la façon de les regarder; pour un œil connaisseur, il en est d'agréables; pour un œil plus connaisseur encore, il en est de charmantes. » — Dans tous les pays du monde, certains visages privilégiés ont un caractère très personnel, et ce caractère a de l'harmonie; en tout lieu, il y a des hommes qui, en apercevant la femme qui leur plaît, se disent dans une langue plus ou moins confuse : — « C'est elle! c'est la femme! » — et leur cœur célèbre les grands mystères.

Si nos opinions préconçues nous gênent quelquefois dans nos appréciations de la beauté humaine, en d'autres matières nous avons le jugement plus libre, et pour multiplier nos plaisirs, il suffit de suivre notre instinct, qui nous porte à admirer les choses, quelles qu'elles soient, dont nous pouvons facilement nous faire une image où tout s'accorde et convient. Animaux et plantes, tout ce qui vit parle à notre imagination, et si les pierres elles-mêmes

l'intéressent, c'est qu'elle a le pouvoir de les vivifier. Or, la vie suppose un concours, une adaptation d'organes et de moyens à une fin commune, et d'habitude cette convenance des parties et du tout se révèle dans la forme des êtres. Nous avons un penchant naturel à discerner les caractères et les rapports, et comme il y a dans chaque tribu, dans chaque famille des individus privilégiés, en qui ces rapports et ces caractères se manifestent avec plus d'évidence, et qui semblent s'égaler en quelque sorte à l'idée même de leur espèce, nous les admirons comme une aristocratie de la création et nous les appelons beaux. Plus notre imagination s'exerce, se cultive et s'affine, plus elle recule les frontières du royaume de la beauté. Tous les portraits fortement tracés lui plaisent et elle trouve jusque dans les animaux inférieurs et dans les végétaux en sous-ordre des harmonies qui la charment. Nous découvrons que certaines mousses, certains champignons sont aussi admirables dans leur genre que dans le leur certains chênes, certaines roses, que s'il y a de beaux lions, de beaux tigres, de beaux chevaux, de beaux chiens, il y a aussi de beaux serpens, de belles mouches et même de belles araignées. Qu'est-ce qu'une belle araignée? Ainsi qu'une belle femme, c'est une exception qui nous apparaît comme un type ou une règle.

L'admiration, la joie étonnée et reposante que fait naître en nous la rencontre de la beauté, est accompagnée d'un sentiment de délivrance. Quand notre imagination ne se charge pas d'enchanter nos yeux et nos oreilles, la nature n'est plus pour nous qu'une puissance sévère, très insouciante de notre bonheur et dont les desseins croisent, traversent, contrarient sans cesse les nôtres; c'est une grande mécanique, gouvernée par des lois inconnues et travaillant avec une mystérieuse obstination à des fins qui nous sont étrangères. Il faut être Bernardin de Saint-Pierre pour supposer qu'elle a des intentions constantes de bienveillance à notre égard, qu'en donnant des feuilles aux arbres elle pensait à nous préparer des éventails, des parapluies et des parasols, qu'avant de faire les cerises et les prunes, elle a pris la mesure de notre bouche, qu'elle a taillé les poires et les pommes pour notre main, qu'elle a divisé par côtes les melons afin que nous puissions les manger en famille, qu'elle a créé le coq pour nous empêcher de dormir trop longtemps, l'alouette « pour inviter les bergères aux danses, » la grive gourmande « pour appeler aux vendanges les rustiques vignerons, » et que si elle a refusé le chant aux oiseaux de marine et de rivières, « c'est qu'il eût été étouffé par le bruit des eaux et que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la distance où ces volatiles vivent de la terre. »

Dans l'habitude de la vie, nous ne croyons rien de tout cela;

mais lorsque, devenus contemplatifs, nous nous trouvons en présence de la beauté, nous sommes tous des Bernardin. Le monde change alors d'aspect, cet étranger prend un visage ami; nous attribuons à la nature des désirs de nous plaire, nous la croyons occupée de nous procurer des spectacles; nous nous figurons que le soleil et la lune, les bêtes et les plantes, tout ce qui brille, tout ce qui respire, tout ce qui fleurit a été fait à notre intention. Nous oublions que nous sommes pour beaucoup dans nos plaisirs, que le spectateur crée en partie son spectacle, que les plus beaux paysages sont des combinaisons de notre esprit. La vache, qui, après s'être repue, se couche dans l'herbe et semble rêver, voit ce que je vois, et il n'y a point de paysage pour elle; je contemple, elle rumine; nous sommes heureux, elle et moi, mais chacun à sa manière. Bernardin confesse que l'homme est seul attentif aux accens des oiseaux, « que jamais le cerf, qui verse des larmes sur ses propres malheurs, ne soupira à ceux de la plaintive Philomèle. » Darwin assure, à la vérité, que les femelles des lépidoptères sont fort sensibles à l'éclat des couleurs, qu'elles ont une préférence marquée pour ceux de leurs mâles dont les taches sont les plus vives. Jusqu'ici, les femelles des lépidoptères n'ont dit leur secret qu'à Darwin; d'ailleurs, Darwin lui-même convient que la joie qui accompagne leurs préférences n'est qu'une excitation sexuelle, et le plaisir esthétique est tout autre chose. Il n'y a rien de commun entre la conjonction des désirs et les embrassemens d'une âme contemplative, à qui il suffit de sentir pour posséder.

Il faut rendre justice à la nature. Nous avons tout lieu de croire qu'elle n'a aucun souci de nous être agréable, qu'elle ne fait rien pour l'apparence, pour la montre; mais, si indifférente qu'elle soit à nos regards comme à nos songes, elle a pour nous des complaisances involontaires. Elle nous aide à prendre le change sur ses intentions, et, comme si elle savait que nous appelons beau ce qui fait jouer notre esprit, elle se prête à nos jeux. Depuis la matière inorganique jusqu'aux régions supérieures des êtres organisés, elle agit par des forces qui, soumises à des règles fixes, ne laissent rien au hasard; mais ces forces, d'un ordre très différent, coexistent dans le temps et dans l'espace : elles se rencontrent, se modifient les unes les autres, et de leurs actions et réactions réciproques il résulte des combinaisons imprévues, des accidens souvent heureux, dont nous profitons. De quoi servent à la nature les sons et les accidens de lumière? Nous nous persuadons facilement qu'elle les destine à récréer notre vue et notre ouïe, que les bruits ineffables qui sortent des forêts, le chant des oiseaux, les aubes et les aurores, les crépuscules, les levers et les couchers

de soleil, sont des fêtes qu'elle nous donne. Un savant botaniste a soutenu que la fleur est une maladie de la plante. D'un bout du monde à l'autre, toutes les races humaines rendent un culte à cette maladie délicieuse; c'est, de toutes les religions, la plus universelle. Soit qu'elles nous étonnent par l'intensité de leur éclat, soit qu'elles nous délectent par la musique de leurs couleurs, par la dégradation insensible de leurs teintes, par l'inimitable finesse de leurs nuances, les fleurs nous paraîtront toujours un luxe divin, un merveilleux décor, une joie de la terre. « Fleurir sa maison, disait un Arabe, c'est fleurir son cœur. »

Les étoiles sont les fleurs du ciel, qui, tel qu'il s'offre à nos regards, n'est pas pour nous le ciel ordonné des astronomes. Nous sommes libres d'y voir ce qu'il nous plaît. Les peuples pasteurs de l'Asie croyaient retrouver, dans les splendeurs des nuits, l'image agrandie de leur vie errante; ils s'obstinaient à chercher des yeux le pâtre invisible qui poussait devant lui son troupeau de mondes à travers les steppes infinis du firmament. Ces nomades, dont les maisons étaient des tentes, adorèrent des dieux vagabonds comme eux, et ils glorifièrent dans leurs pensées la sublime aventure des cieux étoilés. Pour nous, qui ne sommes plus nomades, le ciel est un jardin immense, dont les fleurs, semées à pleines mains, étincellent comme des pierreries. Ces globes lumineux, répandus à profusion dans les profondeurs de l'espace, forment entre eux des assemblages fortuits et chimériques que nous appelons des constellations et qui figurent un grand et un petit chariot, un bouvier, une épée, une lyre, la moitié d'une couronne, la chevelure dénouée d'une reine, un archer qui bande son arc, un scorpion qui fait vibrer son dard, un chasseur sanglé dans son ceinturon, une chèvre escaladant un rocher, un chien vomissant du feu, une poule couvant ses poussins habillés d'or. Tout cela nous apparaît comme une harmonie cachée sous le plus magnifique des désordres, comme le jeu d'une imagination infiniment plus riche que la nôtre, qui s'amuse à étonner, à éblouir notre indigence, et qui, ouvrant à la fois tous ses écrins, en laisse couler au hasard ses diamans, ses rubis et ses perles.

Nous constatons la marche des astres, nous ne la voyons pas. Pour trouver des mouvemens perceptibles à nos sens et qui nous plaisent, il faut redescendre sur la terre. « Dans un être animé, a dit Buffon, la liberté du mouvement fait la belle nature. » Nous avons donné le nom de grâce au plaisir que nous cause tout mouvement si aisé, si libre de toute contrainte, de tout effort et de tout soin qu'il ressemble à un jeu, et la grâce est un succédané de la beauté dont nous faisons tant de cas qu'il nous arrive souvent de le lui préférer. Ici, l'admiration est remplacée par le charme.

Une figure que nous trouvons parfaite nous impose et nous étonne comme un type miraculeusement réalisé. Une femme, laide ou jolie, dont les yeux et le sourire disent tout ce qu'ils veulent, ou qui se meut devant nous avec une onduleuse souplesse, nous attire comme le bonheur. Il nous semble qu'elle a une délicieuse facilité à vivre; elle nous fait oublier que l'existence est un travail : nous sommes tentés de croire qu'être, c'est jouer. Il y a de la grâce dans les ondoiemens d'un champ de blé, dont les épis, remués par la brise, se balancent, se courbent et se redressent, dans la fuite nonchalante de l'ombre portée d'un nuage que le vent promène sur le flanc des collines, dans les détours imprévus d'un ruisseau qui, en suivant son cours sinueux, semble obéir moins à sa pente qu'à son caprice. Ce sont là des jeux illusoires; mais les sphères les plus élevées de la création nous en offrent de plus réels.

A mesure que la vie se perfectionne, l'importance des individus s'accroît; il se fait en eux une accumulation de force supérieure à leurs besoins, à la dépense journalière qu'exige l'accomplissement des fonctions de l'espèce. Leur bilan se solde par un excédent de recettes; toutes leurs dettes acquittées, ils disposent d'un fonds de réserve, et ce fonds leur sert à vivre un peu pour leur propre compte, à jouir d'eux-mêmes, à oublier leurs servitudes ou, si l'on veut, à s'ébattre avec leurs chaînes. Comme l'a remarqué Darwin, rien n'est plus commun que de voir les animaux prendre plaisir à faire un usage inutile de leurs instincts. Les oiseaux de vol facile s'amusent à planer, à glisser dans l'air, comme on se complaît dans l'exercice d'un talent. L'épais cormoran lui-même joue avec le poisson qu'il va manger. Le tisserin, élevé en captivité, se fait un passe-temps de tisser avec art des brins d'herbe entre les barreaux de sa cage. Quand est passée la saison où ils courtisent les femelles, les oiseaux mâles continuent de chanter pour leur propre agrément, et bien habile qui empêcherait un jeune chat de folâtrer avec sa queue ou avec la queue des autres. L'homme insensible aux grâces de la race féline comme à la beauté des fleurs peut être un bon citoyen, un bon père, un ami sûr; mais son imagination esthétique est pauvre, et, moins libre d'esprit qu'un matou, la vie ne sera jamais pour lui qu'une affaire.

Comme les champs, les vergers, les nuages, les fleuves, les éperviers, les hirondelles et les chats, les âmes ont leurs grâces, et quand elles en ont beaucoup, l'estime qu'elles nous inspirent est mêlée de charme et tient de l'adoration. Quoi qu'on en dise, le bien et le beau sont d'essence fort différente; c'est la grâce qui les réconcilie et les unit. L'impératif catégorique n'a rien qui ré-

jouisse notre imagination, et la vie sans reproche d'un honnête homme qui s'acquitte de tous ses devoirs par conscience est un spectacle plus édifiant qu'esthétique. Mais il est des âmes à qui tout est facile, à qui rien ne coûte ; elles ont en elles comme une abondance de joie qui se répand jusque sur leurs tourmens, sur leurs sacrifices volontaires ; elles savourent la volupté de souffrir. Ne leur parlez pas de leurs devoirs, elles ne vous comprendraient pas. En se donnant, elles ne songent qu'à se satisfaire ; elles font le bien aussi naturellement que le soleil luit, que les plantes respirent, que les oiseaux volent, que l'eau coule, qu'une source s'épanche, que le ciel se fond en rosée. Ces âmes rares, nous les appelons belles ; cela signifie que leur vertu, qui est un jeu, a la grâce d'un sourire.

Un caractère qui est une harmonie, voilà la beauté ; une harmonie qui est un caractère, voilà la grâce, et il y a comme une liaison, comme une amitié naturelle entre l'imagination contemplative et tout ce qui lui semble beau ou gracieux. En revanche, elle a dans le monde deux ennemis, l'informe, qui manque de caractère, le difforme, qui manque d'harmonie. Mais les circonstances s'y prêtant, elle met ses ennemis à contribution, elle les oblige de fournir à ses plaisirs.

Elle pardonne et s'intéresse à l'informe, pourvu qu'il lui impose par sa grandeur. La beauté est un caractère déterminé, qui nous fait oublier que toute forme est une limite ; l'informe qui a de la grandeur est quelque chose d'indéterminé auquel sa grandeur même donne un caractère. Qu'éprouvons-nous à la vue d'un grand ciel uniformément gris, d'un vaste désert de sable, d'une plaine solitaire et nue, d'une mer immobile, huileuse et plombée, dont l'immensité muette se perd dans un horizon brumeux? Qu'éprouvons-nous encore en entendant la voix monotone d'un fleuve, le fracas retentissant d'une chute d'eau, l'éternel mugissement d'une cataracte qui étouffe tout autre bruit, réduit au silence tout ce qui voudrait parler autour d'elle ? Notre première impression est un étonnement accompagné de malaise. Notre âme est aux prises avec une force incommensurable ; nous comptons sans avoir notre compte, nous marchons sans avancer, nous cherchons sans trouver le bout ; nous nous sentons très petits, réduits à rien. Mais, par degrés, la grandeur de l'objet se communique au sujet pensant, et après nous avoir déprimés, elle nous exalte. En présence de ce ciel, de cet océan, de ce désert, de ce grand fleuve qui parle éternellement pour dire toujours la même chose, notre imagination se sent bientôt immense comme eux. Nous sommes rentrés en nous-mêmes ; nous nous sommes souvenus que notre raison nous avait fourni depuis longtemps la notion de

l'infini et que notre moi lui-même est un infini en puissance. Quiconque a désiré, aimé ou pensé, a compté sans avoir son compte, a cherché sans trouver le bout, et quiconque a regardé dans son âme y a découvert de mystérieuses passions qui ne se laissent pas calculer. Nous familiarisant avec notre surprise, nous nous trouvons les égaux de l'objet souverain qui nous écrasait. Mais, l'instant d'après, nous nous étonnons de nouveau, et tour à tour comprenant et ne comprenant plus, anéantis et sentant notre grandeur, nous nous laissons comme bercer par cette vicissitude, par cette succession rapide d'images contradictoires, et nous avons le plaisir de jouer avec nous-mêmes.

L'impression que produit sur nous un objet informe qui nous frappe par sa grandeur, nous la ressentons devant tous les grands spectacles de la nature et de la vie, devant tout ce qui se présente à nous comme quelque chose d'extraordinaire qui nous dépasse. La beauté nous étonne et nous réjouit, la grâce nous charme, l'extraordinaire nous transporte, nous ravit. Contemplez l'un de ces paysages désordonnés et sans limites qu'on découvre du sommet de certaines montagnes, assistez à l'éruption d'un volcan, ou relisez certains chapitres d'histoire et revivez par l'imagination dans un de ces temps où, sous l'empire d'une passion puissante, un peuple a paru déployer des énergies surhumaines et oser l'impossible, vous éprouverez la même surprise, accompagnée des mêmes réflexions ; vous vous direz : « C'est plus fort que moi, et pourtant c'est moi. » Les grands hommes, qui font comme en se jouant des choses étonnantes, nous dépassent de la tête ; mais, après tout, nous nous retrouvons en eux ; c'est notre sang qui coulait dans leurs veines, ils étaient pétris de la même argile que nous, et tantôt nous les reconnaissons pour nos supérieurs ou nos dieux, tantôt nous les aimons comme nos semblables. Henri Heine parle d'un écolier très modeste, qui ne pouvait lire Plutarque sans regarder en pitié ses pantoufles ; les pieds lui démangeaient, il mourait d'envie d'aller prendre la poste pour devenir, lui aussi, un grand homme.

Le sublime est quelque chose d'extraordinaire qui, à la réflexion, ne nous semble pas miraculeux, une seconde nature qui nous paraît aussi naturelle que la première, ou, pour mieux dire, le sublime, c'est le grand dans le simple, et plus il est simple, plus il nous paraît grand. Nous permettons au beau de se parer, nous voulons que le sublime s'offre à nous dans sa noble nudité ; tout ornement le diminuerait, et son caractère est d'être grand. Il a pour nous le prix d'une rareté ; cependant, sans être jamais commun, il est moins rare que nous ne le pensons. Il nous arrive quelquefois de le rencontrer sans le reconnaître ; il ne fait rien

pour attirer sur lui notre attention; il ne se croit pas remarquable; comme tout ce qui est vraiment grand, il n'a pas conscience de sa grandeur. Un paysan russe, dont le visage m'est resté dans les yeux, avait été mordu au bras par un loup enragé; il était venu trop tard chercher sa guérison à Paris. On le transporta à l'Hôtel-Dieu. Ses convulsions étaient si terribles qu'aucune patience d'infirmier n'y pouvait tenir. Une vieille augustine, d'apparence assez vulgaire, se sentit seule de force à se charger de lui. Depuis plus de vingt-quatre heures elle n'avait pas quitté un instant ce possédé, qui, dans ses crises, se jetait sur elle, la bouche ouverte, comme pour la dévorer, et, dans ses courts apaisemens, ployant le genou, lui couvrait les mains de baisers, de bave et d'écume. « Que vous devez être lasse, ma mère! » lui dis-je. Elle me répondit avec un sourire à la fois très vieux et très jeune : « Vraiment, je suis honteuse de l'être si peu. » Elle était à mille lieues de se douter qu'elle fût sublime, mais je m'en doutais bien.

Les jeux de la lumière peuvent embellir un site ingrat; il suffit d'un sourire ou d'un mouvement de l'âme pour transformer un visage, et la grâce déguise tout. Le grand roi avait une impatience extrême de savoir comment Mme la dauphine était faite. Il envoya quelqu'un, qui lui dit : « Sire, sauvez le premier coup d'œil, et vous serez fort content. » La dauphine avait non-seulement si bonne grâce, mais de si beaux bras, une si belle taille, une si belle gorge, de si beaux cheveux, qu'il en coûtait peu d'oublier que son front et son nez n'étaient pas proportionnés au reste de son visage. Quelquefois nous sommes contens à moins. L'informe nous déplaît ou nous inquiète; la difformité nous attriste ou nous répugne, et pourtant nous lui disons par occasion, comme le comte de Rouci à sa fiancée : « Encore que vous soyez bien laide, je ne laisse pas de vous aimer. »

Il nous arrive souvent de traiter de monstre un être dont la conformation est si différente de la nôtre que nous ne pouvons la comprendre, et qu'elle nous paraît un désordre. Si nous considérons ces faux monstres comme des plaisanteries, des jeux de la nature, loin de les regarder avec répugnance, ils nous amusent. C'est l'effet que produit un rhinocéros sur les yeux et l'esprit d'un enfant, et jusque dans sa vieillesse notre imagination a ses enfances. Le naturaliste, qui a reconnu que l'organisation de ces affreux pachydermes est parfaitement adaptée à leur genre de vie, ne leur trouve plus rien de monstrueux, rien qui choque son esthétique professionnelle. Un célèbre voyageur, qui a beaucoup chassé en Afrique, assure qu'il y a pour lui de beaux hippopotames.

Le vrai monstre est un être dont la conformation offre de graves

anomalies et nous paraît absolument contraire à l'idée que nous nous faisons de son espèce. Soit par excès, soit par défaut, soit par le renversement de ses parties, il déroge aux lois du type qu'il représente, et partant il nous semble en contradiction avec lui-même; il ne devrait pas être et il est; ce n'est plus un jeu de la nature, c'est une erreur. Mais la science nous apprend que les irrégularités elles-mêmes sont soumises à des règles, que l'atrophie d'un organe entraîne toujours après elle l'hypertrophie d'un autre, qu'il y a une harmonie secrète dans ce dérangement. Celle de la beauté résulte de la subordination de l'accessoire à l'essentiel; dans les monstres, un accessoire devient l'essentiel, le centre autour duquel tout s'ordonne; cet ordre renversé est encore de l'ordre. Quand la difformité est complète, l'image de cet ordre renversé s'imprime facilement dans notre cerveau, et nous nous réconcilions avec l'objet monstrueux, nous lui faisons grâce; nous disons : « Il est parfait dans son genre. » La seule chose que nous ne puissions pardonner à la laideur, c'est d'être imparfaite; elle l'est trop souvent et nous rebute par l'effort qu'elle nous oblige à faire pour découvrir ce qu'elle a de trop et ce qui lui manque, pour démêler l'ordre caché dans son désordre. Je ne sais plus quel roi disait à un de ses bouffons, qui s'était procuré un onguent contre les verrues : « Si tu avais le malheur de devenir moins laid, je ne pourrais plus te regarder. »

En matière de tératologie morale, un monstre est un moi dont le centre s'est déplacé et en qui l'ordre naturel de l'âme humaine est à jamais dérangé : une passion, qui a le caractère d'une fureur, commande en souveraine absolue; elle décide et règle tout; c'est elle qui raisonne, et la raison est en délire. Ici encore, notre conscience et notre imagination ne se rencontrent pas dans leurs jugemens. L'une n'est indulgente que pour les petits pécheurs; l'autre préfère aux déréglemens timides, aux vices médiocres et incomplets, les perversités déclarées, insolentes dans leurs entreprises, ces âmes noires où tout est d'accord, dont toutes les actions découlent de la même source empoisonnée. Les médecins disent : « J'ai vu ce matin à l'hôpital une belle, une admirable tumeur. » Nous qualifions de belles horreurs des lieux tristes et désolés, où nous ne voudrions pas vivre, mais dont il nous plaît de nous souvenir, et il y a aussi pour nous de beaux crimes et de beaux criminels. Si nous aimons les grands hommes, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer les Caligula, les Richard III, les Cartouche. Un beau monstre est un virtuose de la scélératesse, né pour la destruction et trouvant en lui une merveilleuse facilité à remplir sa destinée. Les belles âmes nous plaisent parce qu'elles ont le génie du bien et qu'elles le font en se jouant; les beaux monstres

nous agréent parce qu'ils sont artistes à leur manière, et, qu'ayant le génie du mal, ils semblent se jouer en le faisant.

Dans le temps où l'on croyait au diable, tout à la fois on en avait grand'peur et on sentait pour lui un irrésistible attrait. Malgré sa queue et ses cornes, n'était-il pas un grand maître, le roi des ténèbres, celui qui n'a qu'à dire, et le crime est accompli? Il n'est pas de figure sur laquelle les imaginations se soient exercées avec plus d'acharnement et de secrète volupté. « Es-tu mâle ou femelle? Quelle est ta forme cachée? » lui demandait un grand docteur. Il répondait: « Je n'ai point de sexe, je n'ai point de visage qui me soit propre; j'emprunte la figure sous laquelle on désire me voir; j'aurai constamment la forme de ta pensée. » Et le grand docteur le voyait tour à tour sous l'image d'un vilain bouc, d'un porc, d'un singe, d'un serpent venimeux, d'un lion rugissant ou sous les traits immortellement pâles d'un dieu détrôné qui se venge.

XI.

Quoique notre imagination contemplative ne puisse entrer en exercice sans mettre notre âme en mouvement, les émotions qu'elle nous procure sont toujours suivies d'un sentiment de repos. Nous nous absorbons en quelque mesure dans tout objet que nous admirons ou qui nous charme; nous ne sommes occupés que de lui, il se fait en nous comme une suspension de notre existence personnelle, et tout ce qui nous sort de nous-mêmes nous repose. Dans notre commerce avec la beauté, avec la grâce, avec le sublime, nous ressemblons, pendant quelques minutes au moins, à ces esprits célestes qui voient tout en Dieu et dont la vie n'est plus qu'un regard. Mais le repos n'est pas toujours pour nous le souverain bien. Nous jouons souvent pour nous désennuyer, et c'est ainsi que nous cherchons dans les jeux de notre âme, tantôt un délassement noble, tantôt un remède à nos langueurs, un excitant qui nous exalte sans nous troubler. Cet excitant, notre imagination affective ou sympathique nous le fournit; elle se charge de réveiller notre vie qui s'endort en nous faisant vivre de la vie des autres.

Le propre de l'imagination sympathique est de s'intéresser moins à l'être qu'au devenir; elle se sent moins curieuse de la forme essentielle des choses que de leurs modalités, de leurs accidens, de leurs affections, de leurs souffrances. Pour qu'elle nous fasse vivre de la vie des choses, il faut que cette vie soit analogue à la nôtre, et c'est bien ainsi qu'elle la voit. Les forces de la nature sont pour elle des passions qui parlent une langue particulière, qu'elle se flatte de comprendre. Un bel orage lui plaît; c'est une

colère du ciel. Dans le désordre d'une mer démontée et blanche d'écume, elle reconnaît les violences d'une âme qui ne se commande plus. Les fleurs la séduisent par ce qu'il y a d'expressif dans leurs couleurs comme dans leurs attitudes; elle leur suppose des joies, des tristesses, des modesties, des fiertés. Les animaux la charment par leur candeur; elle lit dans leurs yeux des pensées toutes pareilles à celles qui hantent notre cerveau, mais plus naïves, plus ingénues. Ils lui peignent l'homme primitif avant qu'il eût inventé les bienséances et les feintes; on croit honorer les souverains en les traitant de majestés, elle croit rendre justice aux bêtes en leur disant : « Votre humanité m'amuse infiniment. »

L'imagination affective, qui est essentiellement anthropomorphite, a joué un grand rôle dans l'histoire des religions ; elle est le principe même de la mythologie. L'homme, quoi qu'on en dise, n'a jamais adoré le soleil, la lune, la terre, la pluie et le beau temps; si ses divinités n'avaient pas été des âmes, à quoi bon leur rendre un culte? La prière et les sacrifices servent à agir sur des volontés terribles, mais muables, à conjurer des colères qu'apaisent les flatteries et les offrandes. L'homme a toujours tenu ses dieux pour des puissances surnaturelles, mais semblables à lui, et auxquelles la nature fournissait un corps. Suivant l'idée qu'il se faisait de lui-même, ils lui apparaissaient tantôt comme le feu qui dévore ou la flamme qui purifie, et il les appelait Baal, Jahveh, Apollon, tantôt comme l'eau qui féconde, et il voyait sortir du fond des marais Astarté ou Aphrodite, mère des voluptés. Il changeait sans cesse, et ses dieux changeaient avec lui; leurs métamorphoses répondaient aux siennes. A mesure qu'il se civilisait, il sentait davantage le besoin de les civiliser aussi, il apprivoisait leur humeur farouche et leurs goûts cruels, et quand la terre tremblait ou qu'un ouragan fracassait les arbres et brisait les rochers, il disait comme Élie dans la caverne de l'Horeb : « Mon Dieu n'était pas là; il est dans les sons doux et subtils qui caressent l'oreille. »

De même qu'ils ont toujours façonné le divin à leur image, les peuples, quelles que fussent leurs croyances et leurs mœurs, ont toujours humanisé la nature. Le moyen âge croyait aux esprits élémentaires, aux gnomes, aux pygmées, aux nixes ou aux ondines, qui ne sont que des femmes aquatiques qu'on entend rire dans les ruisseaux, aux sylphes, race aérienne, qui ne sont que des âmes pourvues d'ailes. L'Hindou s'était reconnu dans la bête et dans la plante. La plainte des alcyons, le gazouillement de l'hirondelle, le cri aigu de l'épervier racontaient aux Grecs des destinées tragiques. Les silences mêmes de la nature parlaient à leur imagination : c'étaient les siestes de Pan, qui n'aime pas qu'on le réveille et se venge des indiscrets en les frappant de terreurs pani-

ques. « — Il est défendu, berger, de jouer de la flûte à midi. Nous craignons Pan, quand il se repose des fatigues de la chasse. C'est un dieu irascible, et le fiel amer est toujours près de sa narine. » Quoique Pan et ses colères ne nous fassent plus peur, le profond repos des bois à midi nous étonne, nous intimide, comme une image de certains grands silences de l'âme, aussi sacrés que le sommeil d'un dieu, et bien que nous ne croyions plus aux ondines et aux sylphes, il nous semble par momens que les choses ont comme nous leurs souvenirs, leurs espérances et leurs félicités, que comme nous elles souffrent, gémissent, se lamentent et s'indignent.

S'il est vrai que tout parle dans l'univers, rien n'est plus parlant que le visage de l'homme, et parmi tous les chapitres du grand livre, c'est celui que l'imagination affective lit et relit avec le plus d'agrément. Elle est moins sensible à la beauté des figures qu'au jeu des physionomies. « J'ai perdu l'appétit, disait un imaginatif ; je ne dîne plus en ville que pour me donner le plaisir de déchiffrer des visages, et ceux qui me plaisent le plus sont ceux qui mentent le mieux. » L'infinie diversité des grimaces, les fausses gravités, les fausses tristesses, les gaîtés forcées, le naturel étudié, les modesties d'emprunt, les empressemens trompeurs, les douceurs feintes, les caresses hypocrites et le velouté artificiel du regard, le mensonge des sourires confits, le déguisement des jalousies, les indifférences simulées, il aimait à débrouiller tous ces cas obscurs, à découvrir les dessous de la politique des cœurs, et il rapportait chez lui une collection d'images qui le consolaient de ses mélancolies d'estomac.

« N'êtes-vous point las d'un monde où tout s'agite et où tout se méprend ? » s'écriait un éloquent prédicateur. Notre imagination affective n'en est jamais lasse. Ce monde fallacieux, mais très mouvementé, s'offre à elle comme un grand théâtre, où se joue une pièce à cent actes divers. Qu'est-ce que la vie humaine ? le perpétuel conflit du désir et du destin, un éternel jeu de passions qu'une puissance souveraine et fantasque encourage tour à tour, favorise, traverse ou condamne. Des projets qui n'aboutissent point, des inquiétudes et des espérances également vaines, des mesures savamment concertées qu'un incident déconcerte, de faux sages qui le plus souvent ne savent pas ce qu'ils font, qui tantôt travaillent à leur ruine en travaillant à leur fortune, récoltent des chagrins où ils cherchaient des plaisirs, leur humiliation où ils pensaient trouver leur gloire, tantôt se sauvent miraculeusement par ce qui devait les perdre, vraiment ce spectacle n'est jamais ennuyeux. De fâcheuses ou d'heureuses méprises, voilà le nœud de l'intrigue, et quoique la pièce soit toujours la même, elle est toujours variée.

On sème avec crainte ou avec joie, et on ne reconnaît que rarement son blé de semence dans sa moisson.

Pour jouir de la pièce, il faut assister à la représentation en spectateurs désintéressés et recueillis, qui ont quitté pour quelque temps la partie et regardent jouer les autres. C'est ce qui nous arrive quand nous ne vivons plus que par l'imagination. Dans ces momens heureux, l'avare, miraculeusement affranchi de sa passion dominante, s'amuse des lésineries de son voisin et du ridicule qu'elles lui attirent; le superbe constate avec un rire de parfait contentement que quand l'orgueil arrive, les disgrâces ne sont pas loin ; le voluptueux se divertit des déconvenues du libertin, l'ambitieux des mésaventures de l'ambition ; le philosophe est charmé de voir un sage démentir en un instant les maximes de toute sa vie et s'échauffer pour des misères, s'émouvoir d'une bagatelle, d'une salière renversée, d'un château de cartes qui s'écroule. Ils se trouvent tous dans l'état d'esprit qu'a peint Diderot, quand il disait : « Oh! que ce monde-ci serait une bonne comédie, si l'on n'y faisait pas un rôle; si l'on existait, par exemple, dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbes célestes où sommeillent les dieux d'Épicure, bien loin, bien loin, d'où l'on voit ce globe, sur lequel nous trottons si fièrement, gros tout au plus comme une citrouille, et d'où l'on l'observât, avec le télescope, la multitude infinie des allures diverses de tous ces pucerons à deux pieds qu'on appelle les hommes. » Nous avons sur les dieux sommeillans d'Épicure cet avantage que leur suprême indifférence ne saurait comprendre nos passions; de temps à autre, ils aperçoivent nos gestes, mais ils entendent mal nos discours, et notre vie a pour eux l'obscurité d'un rébus ou d'une pièce écrite dans une langue qu'ils parlent à peine. Il n'est point de passion que notre âme ne puisse concevoir et ressentir ; elles y sont toutes en germe. Les plus honnêtes gens de la terre ont commis en idée des vols et des meurtres ; les plus paresseux, les plus lâches se sont plus d'une fois couverts de gloire dans leurs songes. Il y a dans tous les hommes un héros et un criminel en puissance ; mais ils meurent pour la plupart sans que la graine ait levé.

Diderot ajoute : « Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentimens d'horreur ou de douleurs violens. Mais n'est-ce pas une chose bien bizarre que la révolte que l'injustice nous cause soit en raison de l'espace et des masses? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre. Je ne sens rien si ce sont deux atomes qui se blessent; combien nos sens influent sur notre morale ! » Ils influent

aussi, mais autrement sur notre imagination mise au service de nos jouissances esthétiques. Si vous voulez l'amuser, montrez-lui en petit les scènes de la vie; elle doit les voir en grand pour ressentir des terreurs et des pitiés qui lui soient agréables ou pour connaître, selon l'expression de Racine, « cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. » Tout ce qui nous égaie nous est bon; mais nous choisissons les malheurs qui doivent nous donner de la joie; ils ne nous plaisent que s'ils nous paraissent dignes d'être pleurés. Les choses ont leur fierté, et les images ont leur gloire, qui se communique à l'âme qu'elles émeuvent. Plus les sujets qu'on lui présente sont grands et nobles, plus les passions qu'ils lui inspirent l'agrandissent, l'ennoblissent elle-même. La sympathie que nous éprouvons pour une action héroïque ou pour les tribulations d'un grand cœur nous flatte; l'honneur des belles infortunes et des belles morts rejaillit sur ceux qui les admirent en les plaignant; le miroir réflecteur s'enorgueillit de l'éclat de la lumière qui le frappe et que son obscurité reflète.

« Les combats de coqs me révoltent, disait un journaliste anglais, parce que je n'attache pas assez de prix à la vie et au courage d'un gallinacé pour surmonter ma répugnance à voir couler son sang. » Ce même Anglais avait eu l'occasion d'assister à une bataille, il déclarait que ce spectacle l'avait transporté : la grandeur de l'événement en avait sauvé l'horreur, et il avait vu sans répugnance couler le sang des hommes. Les honorables philanthropes qui travaillent à supprimer la guerre ont notre raison pour eux ; mais l'imagination se passionnera toujours pour les terribles jeux de l'épée; et il semble qu'en lui promettant la paix perpétuelle, on lui promet un éternel ennui. Qui n'est curieux de parcourir les champs et les collines où le choc de deux armées a décidé du sort d'un empire? La terre a bu le sang; vous avez les nerfs assez tranquilles pour contempler à l'aise le vaste échiquier, pour y distinguer la case où par le mouvement imprévu d'une tour, d'un cavalier, d'un simple pion peut-être, le mat fut donné. Ce qui nous réconcilie avec les horreurs de la guerre, ce n'est pas seulement la grandeur des intérêts en jeu ; c'est qu'elle fournit aux hommes l'occasion de montrer tout ce qu'ils valent, tout ce qu'ils sont et de se surpasser eux-mêmes dans le bien comme dans le mal. Les grands hasards sont la source des grandes inspirations, et il se passe des choses étonnantes dans l'âme d'un homme qui a fait le sacrifice de sa vie, comme aussi parfois dans le cœur d'une bête qui se sent mourir. Un jour, à la *Plaza de toros* de Madrid, je fus témoin d'une scène que je n'oublierai jamais. Après avoir reçu le coup mortel, le taureau, encore debout, embrassa du regard l'immense arène comme

pour choisir l'endroit où il tomberait, et bientôt, d'un pas chancelant, il alla s'abattre à côté d'un des chevaux qu'il avait éventrés et sur la poitrine duquel il laissa choir et reposer languissamment sa lourde tête : ce mourant avait fait la paix avec ce mort. Toute l'assistance l'applaudit, le salua par de longues acclamations. Un de mes voisins, à demi fou d'enthousiasme, agitait son chapeau avec fureur et criait à tue-tête : « Il vaut la peine de vivre. Oh! la belle fin! »

Selon que nous choisissons de regarder ce monde et les scènes de la vie par le petit ou le gros bout de la lunette, les pièces que nous voyons jouer ici-bas sont pour nous des drames ou des comédies. Ce qui détermine notre choix, ce n'est pas seulement la disposition naturelle de notre esprit, la pente de notre tempérament; ce sont aussi les conséquences plus ou moins graves des actions et plus encore le caractère des acteurs, déterminé lui-même par la nature des mobiles qui les font agir. Il y a des tragédies bourgeoises représentées sur un très petit théâtre et où le sang ne coule point; elles n'en sont pas moins tragiques. Il y a des héros obscurs dont l'histoire n'enregistrera jamais le nom; ils n'en sont pas moins des héros.

Qu'il soit né sur la paille ou dans la pourpre, qu'il habite une chaumière ou un palais, ce qui fait le véritable héros, c'est la générosité de l'âme. Son moi a de la substance, de l'étoffe; capable de grandes vues et de se gouverner par des principes, il y a de l'impersonnel en lui, il représente quelque chose et son existence intéresse d'autres que lui. S'il était parfait, il n'aurait point d'histoire, ou ses malheurs ne seraient que des accidens, et les infortunes vraiment pathétiques sont toujours les filles d'une faute. Cet homme généreux veut le bien de ses semblables; mais il mêle à sa magnanimité des faiblesses dangereuses ou à ses nobles intentions une chimère qui l'égare. Il s'est chargé d'une mission trop lourde pour ses épaules, et il succombe sous son fardeau; peut-être son orgueil corrompt sa vertu et, croyant travailler pour les autres, il travaille pour lui-même; peut-être aussi la patience des saints lui manque et il compromet ses entreprises par les fougues d'une volonté qui ne sait pas attendre, ou bien il a dû opter entre deux obligations contraires et celle qu'il a méprisée se venge, ou bien encore il est combattu par deux passions, l'une grande, l'autre égoïste : il sacrifie son honneur à son plaisir, son petit moi triomphe de son grand moi, et cette victoire, qui est une défaite, devient son supplice. Cet homme de bien, sujet à s'égarer, tantôt voit clair en lui-même, tantôt n'y voit que ce qu'il veut voir, et il a affaire à une destinée aussi perfide qu'inexorable, qui nous aveugle sur les suites de nos actions et nous demande compte des événe-

mens comme si nous les avions voulus. En mécanique, l'effet est toujours exactement proportionnel à la cause, le choc à la raison composée de la vitesse et de la masse. Ce qui rend tragique la vie humaine, c'est l'effrayante disproportion entre les causes et les résultats et, partant, entre les délits et les peines. Tel crime est moins puni que la faute la plus légère, et il suffit d'une défaillance ou d'un emportement pour attirer sur une noble tête une irrémédiable disgrâce. Ces inégalités blessent notre justice : mais elles plaisent à notre imagination, parce qu'elles donnent au gouvernement de ce monde un air d'aventure, de fantaisie, et au conflit des passions et du destin le caractère d'un jeu.

Le personnage comique est un être purement subjectif, un moi sans substance et sans valeur. Quoiqu'il ne représente rien, il attribue une importance énorme à sa personne, qui n'en a point. Ce plaisant atome disparaîtrait du monde sans y laisser le moindre vide, et il rapporte tout à lui, il se prend pour l'univers. Le héros est une volonté qui se connaît et que brise une destinée qu'elle n'a pas su voir ; le personnage comique est inconscient : c'est une insignifiance qui s'ignore, une misère qui se rengorge, un néant qui fait la roue. Il n'a pas d'autre occupation que de contenter sa passion dominante ; mais il a l'esprit si court que, toujours malheureux dans le choix de ses moyens, ses méprises finissent par lui attirer de cruels mécomptes, que personne ne plaindra. Poursuivant des fins qui n'intéressent que lui, gouverné par des penchans aveugles dont le secret lui échappe ou par une idée fausse qu'il n'a jamais discutée, c'est une marionnette mue par des ficelles qu'elle n'aperçoit pas et que nous voyons, et la seule fonction utile qu'il puisse remplir est de servir à notre divertissement.

Ce spasme, ce mouvement convulsif, cette contraction saccadée du diaphragme et des muscles faciaux que nous appelons le rire est causée par la surprise que nous ressentons en découvrant soudain un contraste frappant, une disparate, une contradiction sensible entre une apparence et une réalité, un dehors et un dedans, un résultat et une intention, un effet et une cause. Plus ce contraste nous frappe, plus le sentiment que nous en avons est subit, plus aussi notre gaîté est vive. Un mot plaisant qui nous fait rire est un propos qui donne à la raison une apparence d'absurdité ou de folie ; mais ce qui nous amuse encore plus, c'est une folie débitée ou faite de bonne foi par un maître sot qui prend sa sottise pour une raison. En vous promenant, la nuit, dans un jardin, vous croyez apercevoir un fantôme, et le cœur vous bat. Vous êtes brave, vous allez droit au prétendu fantôme ; il se trouve que c'est un drap qu'on avait étendu sur une ficelle pour le faire sécher, et vous riez de vous-même parce qu'il y a une disproportion choquante

entre un drap qui sèche et un fantôme qui vous fait peur. Qu'un fat, qui porte beau, vienne à glisser sur le pavé, s'étale à nos yeux sur le trottoir, il nous fera rire comme l'astrologue tombant dans un puits. Sa chute l'avertit subitement de la vanité de ses prétentions, lui démontre que son orgueil qui plane habite un corps soumis, comme celui d'un gueux, à l'humiliante loi de la pesanteur. Un sot nous semble comique quand nous découvrons qu'il se croit un homme et qu'il n'est, en vérité, qu'une marionnette ou une machine. La nature, qui n'aime pas à rire, n'a créé, hormis nous, que des êtres qui ne rient pas et qui, pour la plupart, ne sont pas risibles. Les seuls animaux qui nous donnent la comédie sont, avec le chameau et les lamas, certaines espèces de gros volatiles à l'air triste, empêtré. Ils semblent se remuer par ressorts ; comme les sots, à la gaucherie de leur démarche, ils joignent une gravité solennelle, un air d'importance, un sentiment exalté de leur moi. Peut-on voir un marabou sans lui dire : « Ton humanité me divertit? »

Tels sont les paradoxes de l'imagination sympathique, telles sont les diversités de son humeur. Tantôt elle se plaît à regarder les forces physiques comme des puissances animées et sensibles, tantôt elle s'amuse à considérer l'homme comme un automate qui croit vouloir et penser, et tour à tour elle bannit la mécanique du monde ou elle ne voit dans les âmes que leur machine. L'esclavage des habitudes, des préjugés, des formules, les tics de l'esprit, la monotonie des sentimens et des procédés, les perpétuelles redites d'une passion aussi irréfléchie qu'un instinct, un éternel mouvement de va-et-vient et, de temps à autre, le grincement d'un rouage mal graissé, le cri d'un ressort qui joue mal et se fâche, ainsi se manifeste à nous l'automatisme d'un être intelligent dont le cerveau s'est rouillé et qui cherche toutes ses inspirations dans sa moelle épinière. De même que la machine ne se lasse pas de refaire ce qu'elle a fait, il recommence de plus belle, se répète sans cesse; il dira vingt fois, comme Géronte : « Maudite galère! » Plus son machinisme est apparent, plus notre imagination affective se gaudit, et ce qui accroît singulièrement notre joie, c'est de voir de temps à autre un accident fâcheux déranger, démonter une de ces vaniteuses horloges, toujours fières d'elles-mêmes et qui, allant tout de travers, se croient faites pour nous sonner l'heure. Les héros sont en lutte avec le destin; mais une machine est indigne d'avoir un autre ennemi que l'accident, et quand un avare cache si bien son trésor qu'il le perd, quand un fat s'attire inopinément de cruelles mortifications, quand un matamore, qui ne brave que les faux périls, se rencontre nez à nez avec un danger réel, nous trouvons que sa majesté le hasard met beaucoup d'esprit dans ses jeux.

Les incidens tragiques ou comiques de la vie réelle, outre les émotions intéressantes ou agréables qu'ils nous causent, ont pour effet de nous rendre contens de nous; c'est une joie qui s'ajoute aux autres. Après nous être ennoblis par notre sympathie pour les malheurs d'une âme généreuse, le destin qui la frappe nous semble, tout compté, tout rabattu, juste dans ses injustices, et notre conscience, en lui donnant raison, a le plaisir flatteur de s'identifier avec le gouvernement du monde. D'autre part, tout ce qui épanouit notre rate chatouille en même temps notre orgueil. L'homme-machine dont nous rions nous paraît inférieur non-seulement à l'idée qu'il se fait de lui, mais à nous-mêmes; nous sommes certains d'appartenir à une autre espèce; en le dégradant, nous nous rehaussons dans notre propre estime; plus sa sottise, sa folie et son inconsciente servitude nous amusent, plus nous nous sentons libres et raisonnables. Après quoi, dans quelques heures d'ici, rendus à nos affaires et à notre vie personnelle, spectateurs redevenus acteurs, et à notre tour marionnettes de nos passions, nous donnerons des spectacles à notre prochain, et nous serons assez inconsciens pour ne pas nous douter que nous sommes quelquefois, nous aussi, de fort plaisantes machines, car rien n'est plus plaisant qu'un automate qui a des désirs, des frayeurs, des espérances, des tendresses, des haines, et un orgueil démesuré, dont la fortune fait son hochet.

XII.

Si la contemplation du beau nous récrée en faisant jouer notre esprit, si notre imagination affective se plaît à considérer la vie comme un jeu terrible ou réjouissant, nous aimons, dans nos rêveries, à jouer avec le monde. Les réalités ne sont plus alors pour nous que ce que nous voulons qu'elles soient; nous les teignons de notre couleur, nous les approprions à nos convenances, nous disposons d'elles à notre guise. Et pourtant notre vie se passe à sentir des résistances, et il nous semble que la qualité essentielle des choses est d'être résistantes, de contrarier notre vouloir, de nous affliger par leurs refus. Mais quand nous rêvons, rien ne nous résiste plus, rien ne nous gêne, rien ne nous pèse. Un pauvre homme abîmé de dettes, à qui ses créanciers ne laissaient point de repos, disait mélancoliquement : « Dieu bénisse les dominos et celui qui les inventa! Pendant que je joue, j'oublie qu'il y a des huissiers. » L'imagination rêveuse n'oublie pas seulement qu'il y a des huissiers; elle ne se souvient plus que le monde est un étranger dont les mœurs ne sont pas les nôtres, dont l'humeur s'accorde rarement avec nos goûts et à qui nous sommes fort indifférens. Elle se

l'assimile, elle se reconnaît en lui; elle confond ses images avec les choses et les choses avec ses images.

Dans l'état de veille, je suis parce que je pense, et sachant que je suis, je me distingue de tout ce qui n'est pas moi. Dans le sommeil, j'existe sans savoir que j'existe, et il n'y a plus pour ma conscience ni moi ni non-moi. Si je viens à rêver, je me trouve dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille; je n'ai qu'un sentiment vague de mon existence, et je confonds et les choses et moi-même avec les images que je m'en forme. Tout ce qui arrive de déplaisant ou d'agréable à ces images, je le tiens pour réel, leurs aventures sont les miennes. Il s'ensuit que j'éprouve en songe des joies et des douleurs aussi vives, aussi intenses que dans la veille; mais elles ne durent qu'un instant, car leur vivacité même me réveille en sursaut, et je recommence à démêler ce qui se passe dans mon esprit de ce qui se passe dans le monde.

Les sens d'un homme endormi qui rêve étant comme morts, il n'a plus de relation avec les réalités que par leurs images conservées qui lui reviennent et qu'il prend pour elles. Il n'en va pas de même d'un songeur éveillé. Si profonde que soit sa rêverie, ses yeux voient, ses oreilles entendent, il communique encore avec les objets, mais il n'en a qu'une perception confuse, car n'étant plus qu'à moitié conscient de lui-même, il ne se distingue qu'à moitié de ce qui l'entoure, et la première condition pour percevoir nettement les choses, c'est de nous en distinguer tout à fait.

Dans l'habitude de la vie, nous sommes ou des animaux travaillés par leurs passions ou des êtres raisonnables et raisonneurs. Mais nos passions comme notre raison ont leurs sommeils, et par intervalles notre âme sensitive reste seule éveillée. Nous ne nous connaissons plus, nous nous sentons; nous ne connaissons plus les choses, nous sentons qu'elles existent et que nous ne sommes pas seuls dans le monde; nous ne vivons plus que de la vie de sentiment, nous sentons que nous sentons et nous savourons le charme de sentir. En nous et hors de nous, tout est vague; notre existence nous apparaît comme un de ces paysages aux teintes fondues, à demi noyées, aux contours délicieusement incertains, aux horizons baignés d'une lumière pâle et vaporeuse. Nos désirs, nos espérances n'ont plus d'objet particulier; qu'espérons-nous? que désirons-nous? tout ou rien. Nous éprouvons une joie diffuse, indéfinie, qui n'est sans doute que l'enchantement d'exister; cette joie nous exalte comme les fumées du vin, elle nous grise d'oubli, et dans notre ivresse nous ne voyons plus que ce qui nous plaît. Nos douleurs, nos peines ont perdu leur âpreté, tout ce qu'elles avaient d'offensif et de nuisible. Nous sommes tristes et nous ne voudrions

pas qu'on nous ôtât notre tristesse ; elle a comme par miracle la douceur d'un fruit mûr, bon à manger.

C'est l'heure de la rêverie ; mais pour qu'elle ait tout son prix, il faut que notre imagination s'en mêle et se charge de donner un corps à ces joies, à ces mélancolies, à ces sensations confuses dont nous jouissons sourdement ; les sons, les formes, les lignes, les couleurs, tout lui sert à cet effet, et comme elle est ingénieuse, elle s'arrange pour qu'il y ait quelque liaison, quelque suite dans la succession des tableaux qu'elle nous présente. Quand nous rêvons en dormant, nous sommes à la merci de nos visions ; elles s'assemblent, se combinent par une sorte de fatalité sur laquelle nous ne pouvons rien. Dans les songes que nous faisons les yeux ouverts, nous demeurons en quelque mesure maîtres de nous et de nos images ; si fortuites qu'elles nous semblent, nous en réglons secrètement les hasards ; nous en écartons tout ce qui pourrait les gâter ou nous troubler, et tour à tour notre rêverie nous gouverne et nous gouvernons notre rêverie ; c'est un jeu de pur hasard, semble-t-il, où nous gagnons toujours. Ainsi rêvait Rousseau, et comme il le disait lui-même : « Ses chères extases, qui l'empêchaient de s'occuper de sa triste situation, lui avaient durant cinquante ans tenu lieu de fortune et de gloire, et sans autre dépense que celle du temps, l'avaient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des hommes. » L'unique ressource de son incurable hypocondrie était cet art consolatif et charmant, dont les impostures nous servent à oublier ce que nous sommes et à nous reposer de nous-mêmes dans la société des fantômes.

Tant que durent nos songeries de dormeurs éveillés, notre personne n'est que l'ombre d'un moi ; mais cette ombre ténue est immense, elle se projette au loin, jusqu'au bout de l'univers ; elle se mêle à tout, et il nous semble que les choses n'ont été faites que pour représenter et multiplier notre image. Il ne nous suffit plus de leur prêter simplement une âme, il faut que cette âme, sœur de la nôtre, lui soit unie intimement par de mystérieuses sympathies. Les plaines, les collines, les arbres, les fleurs, les rochers, tout s'occupe de nous. Les vents et les oiseaux savent notre secret et le racontent dans une langue que nous pouvons seuls comprendre. Le monde entier est un vaste orchestre qui accompagne notre chanson et l'habille des plus magnifiques harmonies. Les choses ne sont plus des choses ; ce sont les témoins attendris de nos joies indéfinissables et des peines qui nous délectent. En quelque lieu que nous promenions nos rêves, nous sentons des regards qui tombent et s'arrêtent sur nous sans nous peser. Les étoiles sont des yeux d'or qui nous voient ; le ciel recueilli dans son repos est un silence infini qui nous écoute.

Souvent aussi nous voyons dans tout ce qui nous environne des signes parlans, des symboles de ce qui se passe en nous. Les couleurs, les sons, les parfums ne sont que des emblèmes de nos sentimens; la nature n'est qu'une figuration de notre âme. Ce lis ne fleurit que pour témoigner par son immaculée blancheur de l'innocence des félicités auxquelles nous aspirons; cette rose baignée et luisante de pluie nous représente nos bonheurs les plus exquis, ceux qui nous font pleurer; ces nuages légers, voyageant dans l'azur du ciel, sont nos pensées errantes; s'il fait obscur dans une touffe de chênes de haute futaie, c'est que par-delà tous nos rêves il y a un inconnu qui nous inquiète, et ce sont nos doutes qui assombrissent les forêts. Un chevalier de la Table-Ronde, apercevant sur la neige une goutte de sang tombée de la blessure d'un héron, crut reconnaître dans cette tache rouge la bouche qu'il aimait, et ne sortit de son extase que lorsque la neige eut fondu. Comme lui, quiconque a une chimère dont il se plaît à rêver en retrouve partout l'image. Levons-nous les yeux, nous la découvrons dans les profondeurs éthérées, vêtue d'or et de pourpre et, sa harpe à la main, présidant à la ronde tournoyante des planètes et des soleils; si nous regardons courir un ruisseau, une voix nous appelle, et cette voix, c'est la sienne; si nous contemplons l'océan, nous la reconnaissons dans le sourire infini des flots; un scarabée d'un vert d'émeraude s'est-il niché, enfoui dans la fleur qu'il adore comme pour s'ensevelir dans son amour, la fleur, c'est elle; le scarabée, c'est nous. Il y a des momens où le ciel et la terre nous appartiennent; quoi qu'ils puissent se dire l'un à l'autre, c'est de nous qu'il s'agit : ils se disputent à qui nous fournira les plus riches matériaux pour bâtir à nos rêves des palais d'améthyste, de saphir, d'opale ou de diamant.

Heureux qui est possédé d'une chimère! Heureux aussi l'homme qui s'est promené quelquefois en imagination sur les bords du Gange et qui, s'étant nourri de la sagesse que prêchent les lotus sacrés, aspire à se délivrer par instans de son moi, à se désapproprier, à goûter les joies des fakirs et le bonheur de n'être rien! On se le procure sans peine quand on sait rêver. Asseyez-vous sur la grève, laissez la vague qui clapote vous étourdir par degrés de son bruit creux, de sa sourde et monotone cantilène. Chargez-la de bercer vos rêves, et vous n'aurez plus qu'un sentiment obscur, languissant de votre existence. Vos yeux sont restés ouverts, mais vous ne savez plus bien où votre moi finit, où commence le non-moi. Mêlant votre vie à la vie universelle, il n'y a plus rien qui vous limite, qui vous borne, qui vous resserre; vous êtes en tout et tout est en vous. Vous n'apercevez plus qu'au travers d'un nuage ces rochers, ces buissons fleuris, et en les regardant, vous dites :

Nous. La couleur de l'air qui vous enveloppe est celle de votre âme ; le vent qui frémit est le souffle de votre poitrine ; le clapotis qui vous berce est une musique étrange qui sort de vous ; la lumière qui baigne vos yeux, vous ne la distinguez plus de votre regard, c'est lui qui la crée, et pourtant vous n'êtes rien, et votre pensée n'est que la pensée d'une pensée. Le sujet et l'objet se sont confondus ; le monde est un grand tout où vous vous perdez. Ces vagues qui dansent sur la surface de la mer ne font qu'apparaître et disparaître, elles n'ont pas le temps de dire : Moi. Comme elles, vous ne sortez un instant de l'abîme immense que pour vous y replonger, et, selon le mot du poète, ce naufrage vous est doux. Un moment encore, ce grand tout ne sera plus pour vous qu'une vaine apparence, une illusion, un fantôme, un rêve du grand Pan qui dort et qui lui-même ne se distingue plus de ses songes.

Mais si tous les bonheurs sont fugitifs, le plus fugitif de tous, tant que nous vivons, est de s'imaginer qu'on n'est plus. Une mouche qui vous croyait mort vous a frôlé de son aile, vous avez tressailli, le charme est rompu. Le chaos se débrouille ; du sein du gouffre où tout se perd, une vie, qui a votre forme, vient d'émerger ; ce n'est d'abord qu'une vapeur, une fumée ondoyante et légère ; mais d'instant en instant, elle se condense, s'épaissit, prend un corps et un visage ; vous vous êtes retrouvé ; c'en est fait de vos songes, de votre anéantissement béat, de votre absorption voluptueuse dans le grand Pan. Ainsi que vous, le ciel, la terre, la mer, les vagues, les buissons et les mouches, chacun est rentré en soi-même, chacun retourne à ses affaires, et dans ce réveil universel, vous voilà rendu aux huissiers, c'est-à-dire aux soucis que vous causent vos conflits quotidiens avec des réalités dont le caractère essentiel est d'être résistantes et de vous chagriner par leur force d'inertie, qui est, sans doute, un malin vouloir.

Tels sont, pour n'en faire qu'un résumé succinct, les plaisirs que notre imagination, quelque forme qu'il lui convienne de revêtir, goûte dans son commerce direct avec la nature, les joies abondantes et variées qu'elle se procure par ses contemplations, par ses sympathies, par ses rêves. Le beau, le sublime, la grâce, l'informe même et le difforme, les démêlés de la destinée et des passions, les terreurs, les pitiés, le rire, les songes et les extases, elle emploie tout à se rendre heureuse. Elle l'est toujours quand elle réussit à jouer avec elle-même, et que le monde se prête à ses jeux. « L'homme, a dit Schiller, n'est vraiment libre que lorsqu'il joue. » Essayez en vain de soulever un rocher, vous vous sentez esclave ; qu'un enchantement centuple vos forces, et cette pierre qui vous résistait, vous la lancerez où il vous plaira ; vous avez reconquis votre liberté. C'est un miracle que notre imagination opère tous les

jours. Le monde est une grande affaire, très épineuse, elle en fait un jeu.

Ici se pose de nouveau la question de savoir à quoi lui servent les arts et à quelle fin elle les a créés. Si chaque homme trouve dans les réalités tous les élémens nécessaires à ses plaisirs esthétiques, pourquoi chaque homme n'est-il pas son propre et unique pourvoyeur? Qu'a-t-il besoin de peintres, de musiciens, de poètes, pour lui donner des fêtes qu'il peut se donner en les réglant à sa fantaisie? Pourquoi ne se contente-t-il pas des mélodies que son cœur peut se chanter à lui-même, des tableaux que les choses tracent dans son esprit, des poèmes, des symphonies, des drames, des scènes bouffonnes que l'univers lui fournit? « Qu'ai-je besoin, disait dans un des romans de Balzac un clerc de notaire au poète Canalis, qu'ai-je besoin d'avoir un paysage de Normandie dans ma chambre, quand je puis l'aller voir très bien réussi par Dieu? Nous bâtissons dans nos rêves des poèmes plus beaux que l'*Iliade*. Pour une somme peu considérable, je puis trouver à Valognes, à Carentan, comme en Provence, à Arles, des Vénus tout aussi belles que celles du Titien. La *Gazette des Tribunaux* publie des romans autrement forts que ceux de Walter Scott, qui se dénouent terriblement avec du vrai sang, et non avec de l'encre. Le bonheur et la vertu sont au-dessus de l'art et du génie — Bravo, Butscha! s'écria Mme Latournelle. — L'argument du clerc fut reproduit avec esprit par le duc d'Hérouville, qui finit en disant que les extases de sainte Thérèse étaient bien supérieures aux créations de lord Byron. » Si le clerc Butscha, Mme Latournelle et le duc d'Hérouville ont raison, qu'avons-nous affaire de lire *Manfred* et *Don Juan?*

Pour résoudre cette question, il faut examiner s'il n'y a pas du mélange dans les jouissances esthétiques que le monde réel nous procure, si elles ne sont pas souvent laborieuses, incomplètes et troublées, s'il n'arrive jamais à notre imagination de chercher dans la nature quelque chose qu'elle n'y peut trouver. Ce point éclairci, nous saurons du même coup ce que l'art ajoute à notre bonheur, quelles peines ou quels labeurs il nous épargne, de quels mécomptes ou de quels chagrins il nous sauve, et pourquoi l'homme primitif s'avisa de graver sur des os de renne ou de mammouth, avec la pointe d'un silex, des figures d'hommes ou de bêtes, pourquoi il inventa la crécelle et le tambourin, pourquoi, à l'aide d'une calebasse pleine de noyaux, il régala ses oreilles et son âme d'une musique que les oiseaux ne connaissent pas et dont ils n'ont jamais senti le besoin.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

AMOUR DE JEUNE FILLE

DEUXIÈME PARTIE (1).

VII.

Lise n'avait pas revu M. d'Esparvis, depuis le jour où l'on avait enterré son père, et où il était venu la saluer à l'église, avec une respectueuse sympathie. Il s'était présenté deux fois chez Mme Dauny, en des momens où l'on n'avait pu le recevoir. Lise avait recueilli avec une sorte de superstition enfantine les cartes qu'il avait laissées et les avait serrées dans son livre de messe; elle trouvait une douceur à les y rencontrer quand elle priait.

Le départ d'Arthur avait comblé la mesure du vide autour d'elle; en revanche, elle jouissait d'un grand calme. On n'avait plus à compter avec l'humeur impérieuse, l'égoïsme démesuré du jeune homme, et l'inquiétude où la tenaient ses habitudes dissimulées, son caractère sournois, se trouvait un peu rejetée au loin par l'absence.

Comme il l'avait promis, il écrivait de temps à autre; ses lettres étaient satisfaisantes. Elles ne parlaient, il est vrai, que de lui, mais c'était justement ce qui intéressait sa mère et sa sœur. Il semblait assez content de son sort, de son patron, de ses élèves et manifestait toujours une confiance démesurée en son avenir. Cette confiance finissait par gagner Mme Dauny et sa fille.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

Un jour que Lise, assise devant la table de la salle basse, s'occupait à plier du linge rapporté le matin même de la lessive, Mme Dauny, avec de grandes révérences empressées, introduisit cérémonieusement M. d'Esparvis, qui s'était présenté chez elle au moment où elle se disposait à sortir. Lise, rouge comme une fraise, se leva, et repoussa vivement la table lourdement chargée. Les jeunes filles n'aiment guère à être surprises dans l'exercice des travaux de ménage : elles se figurent d'ordinaire que ces humbles occupations portent atteinte à leur prestige. Lise, encore très enfant, se trouva un instant humiliée, comme rabaissée aux yeux de Bertrand; pourtant, son bon esprit, son courageux jeune cœur réagirent bientôt contre cette fausse honte et ce fut avec beaucoup de simplicité et de bonne grâce qu'elle s'excusa de sa tenue de ménagère et détacha les cordons du tablier destiné à protéger sa robe de laine noire contre les duvets du linge. Bertrand sourit.

— Je suis habitué à toutes ces petites pratiques; dans une maison comme celle de mon père, avec un bataillon de filles de tout âge, il faut s'attendre à en trouver toujours une en tenue de combat. Mes sœurs s'entendent d'ordinaire pour être de semaine à tour de rôle, comme au régiment.

— Et moi qui suis ici tout le régiment, je suis de semaine toute l'année.

La conversation s'engagea sur un ton de familiarité simple, si encourageant, que Lise craignit un instant de voir sa mère entamer l'interminable chapitre de ses lamentations et la confidence même de ses soucis les plus matériels. Pour prévenir ce désagrément, elle s'ingénia à varier les sujets de conversation et déploya une animation qui lui donnait une grâce de plus. Bertrand, charmé, prolongeait la visite et, un coup de marteau à la porte extérieure ayant enlevé soudain Mme Dauny de sa chaise, car c'était un tic chez elle de courir toujours au-devant de l'événement, le jeune capitaine profita de sa courte absence pour demander à Lise s'il n'y avait plus aucun espoir de la rencontrer jamais chez les Werner.

— J'y vais quelquefois... toujours en vain... disait-il avec chagrin.

— Nous étions si tristes ici ! Je n'aimais pas à laisser ma mère seule, même pour une heure.

— Et la musique?.. le piano?..

— Abandonnés, comme le reste... Mais ma mère exige que je reprenne mes études...

— Comme elle a raison, madame votre mère!.. A-t-on l'idée d'une jeune personne qui ne joue pas du piano? Ce serait contre nature... Ainsi, vous devez reprendre vos habitudes? C'est toujours entre cinq et six heures, n'est-ce pas, que vous allez chez Mme Werner?

Sans défiance, elle répondit :

— Oui, généralement vers cinq heures.

Mme Dauny rentrait, une lettre à la main.

— C'est d'Arthur!

Bertrand se leva et prit congé.

A partir de ce jour, Lise rencontra souvent M. d'Esparvis chez Mme Werner; il prit aussi l'habitude de lui faire presque chaque semaine une visite chez sa mère, à la grande satisfaction de Mme Dauny, flattée dans sa vanité et distraite dans son ennui; si modeste que fût Lise, elle ne pouvait se dissimuler le goût vif de Bertrand pour elle et tout ignorante qu'elle était des usages du monde, son instinct l'avertissait que l'empressement marqué d'un homme comme lui pouvait avoir des inconvéniens, être compromettant; elle n'attachait, il est vrai, à ce mot qu'un sens tout extérieur, l'appréhension d'occuper l'attention du public, de se sentir observée, commentée. Cette crainte offensait en elle cette prudente et pudique fierté qui tient lieu d'expérience aux cœurs innocens.

Il y avait aussi dans l'apparition de Bertrand chez Mme Werner aux heures où elle s'y trouvait elle-même quelque chose de concerté, de romanesque qui inquiétait sa conscience; c'était presque un rendez-vous. Ne lui avait-elle pas elle-même fixé l'heure?.. Sans intention, à la vérité, sans prévoir le profit qu'il tirerait de ce renseignement; mais, qu'elle l'eût ou non prémédité, elle n'en était pas moins un peu sa complice, et elle se demandait avec inquiétude si l'honnêteté et la droiture ne l'obligeaient pas à avertir sa mère. Elle n'aurait pas conçu ce scrupule peut-être, si elle ne s'était aperçue que tout l'intérêt de ses journées, maintenant, tenait dans le moment unique où Bertrand apparaissait. Cet épanouissement de joie à son approche, ce battement de cœur qui annonçait sa venue, ce trouble délicieux, inavoué, qu'elle cachait en elle ainsi qu'un trésor, était-ce permis? N'y avait-il rien de répréhensible? Cela vint au point, qu'après bien des reculs, des hésitations, elle résolut d'interroger sa mère.

— Monsieur d'Esparvis vient très souvent, n'est-ce pas, mère?

Mme Dauny leva la tête et regarda sa fille par-dessus ses lunettes.

— Est-ce qu'il te gêne?.. Je croyais que ses visites te faisaient plaisir; on ne sait jamais ce que tu penses.

— Ses visites me font plaisir... beaucoup même, oui, beaucoup... Seulement, je ne savais pas si tu approuvais qu'il vînt si souvent.

— Est-ce que je me suis plainte? Veux-tu me faire entendre que j'ai l'air maussade et que je ne le reçois pas comme il convient?

— Certes, non, chère maman.

— Dame! je ne sais pas, moi!.. Tu es si singulière... C'est un excellent jeune homme, très poli...

— Un peu plus que poli, même, je crois...

— Tu ne vas pas te figurer qu'il est amoureux de toi, par hasard?

— Quelle idée!.. Je ne suis pas folle! s'écria Lise, humiliée et froissée par cette brusque attaque dans les profondeurs les plus voilées de son âme... Je craignais seulement que cela ne fût pas convenable...

— Convenable?.. Est-ce que tout ne se passe pas d'une façon irréprochable?.. Je suis là, je le reçois; il est très bien élevé, très respectueux. Y a-t-il quelque chose à reprendre dans ses paroles ou son attitude?.. Je m'étonne que tu t'imagines m'apprendre les convenances...

— Oh! je n'ai pas cette idée-là, bien sûr, et je suis très heureuse que tu sois contente, s'écria Lise, joyeuse d'avoir à si bon compte imposé silence aux taquines représentations de sa conscience.

— Oui, certainement, je suis contente... Cependant, dit Mme Dauny, dont l'esprit nonchalant et étroit se mettait en branle peu à peu, et voyait apparaître confusément des objections, des doutes, il ne faudrait pas te monter la tête, toi!.. Tu sais, un officier, c'est un oiseau de passage, ça arrive un beau matin, ça chante ses plus jolis airs, et ça décampe un beau soir... En voilà pour la vie; on ne se revoit plus.

— Oui! je sais, murmura Lise.

— Et puis, un monsieur comme celui-là,.. un baron, je crois, il ne se mariera que dans l'aristocratie, et il lui faudra des mille et des cent, pour soutenir son rang... Ainsi ne va pas te figurer...

Lise, prête à pleurer, s'écria :

— Je ne me figure rien... sois tranquille, je sais trop ce qu'il est, et ce que nous sommes.

— Tu comprends, continua la mère, sans se douter du martyre qu'elle infligeait à sa fille, des visites comme celle-là, c'est bon pour distraire; il est bien reçu ici, il s'y plaît, il vient; ça lui aide à passer le temps... il t'apporte quelquefois des livres pour compléter ton éducation. Chacun a ce qu'il lui faut... mais, si tu n'étais pas raisonnable... si tu allais te faire des idées... des ambitions... (Sa tête se montait, à mesure qu'elle parlait.) Il serait peut-être plus sage, après tout, de ne plus le recevoir.

Épouvantée de son ouvrage, la pauvre Lise s'écria :

— Mais je suis raisonnable! Ne plus le recevoir, ce serait de l'ingratitude après tant de bontés... tant d'attentions qu'il a eues pour nous.

— Eh bien! qu'est-ce que tu me chantes depuis une heure, alors?.. Enfin... ça te regarde... C'est ton affaire... Si tu te montes l'imagination, ma pauvre enfant, le malheur sera pour toi.

Et les choses continuèrent comme auparavant; la mère et la fille, satisfaites d'une explication où chacune se félicitait d'avoir dégagé sa responsabilité, se livrèrent avec une sécurité plus grande au charme de cette intimité devenue indispensable.

De son côté, Mme Werner, avec sa perspicacité défiante et fureteuse, avait vite remarqué la coïncidence des visites de Bertrand avec les heures d'étude de Lise et elle aurait mis fin à ce qu'elle appelait le « manège » du capitaine, si son mari ne l'en eût dissuadée. Ce magistrat avait le goût des spéculations métaphysiques et lisait les philosophes plus que les légistes. Son esprit, perdu dans l'abstrait, l'infini, l'inconnaissable, avait peine à s'abaisser aux nécessités positives. Il était optimiste, non par système, mais par hauteur d'âme; il se tenait dans des régions si élevées que la sérénité de son esprit ne pouvait être troublée par les vulgaires accidens qui font le souci des hommes; dans la pratique des affaires, dans les travaux du métier, dans les transactions et les combinaisons qu'exige le commerce du monde, il apportait une bonhomie souriante, une imperturbable et bienveillante confiance que n'avaient pu entamer ni les arguties de la procédure, ni la fréquentation des avocats et des plaideurs, ni l'étude des grands crimes et des passions qui les engendrent. Il était un juge excellent, car il ne croyait pas au mal et présumait volontiers l'innocence; juste cependant, mais indulgent. S'il lui arrivait quelquefois d'être dupe, il ne s'étonnait, ni ne se plaignait de ce léger désordre qui lui semblait dans la nature des choses, comme il est dans la nature des fleurs qu'elles se fanent et dans celle des êtres qu'ils périssent. Il supportait alors les épigrammes et les reproches de sa véhémente petite compagne avec une résignation souriante et continuait à promener sur le monde le regard de ses grands yeux bleus un peu saillans sous de longues paupières demi-baissées; ce regard lent, lumineux et doux, qui semblait tomber des hauteurs inaccessibles d'un ciel inconnu, avait la sérénité apaisante, presque religieuse, d'un beau clair de lune.

— Tu dis donc, ma bonne, que Bertrand combine ses visites de façon à rencontrer Lili? Cela me semble très probable, en effet.

— Et il vient une fois, au moins, chaque semaine.

— Cinquante-deux fois en un an; cela ne me semble pas exorbitant. J'ai pour mon compte beaucoup de plaisir à le voir.

— Vous n'allez pas vous figurer qu'il vienne ici pour vos beaux yeux. Il se souciait bien de nous, avant d'avoir inventé de rencontrer ici la petite...

— Que veux-tu? chère amie; la jeunesse attire la jeunesse.

— Et si elle se met à l'aimer, ce joli garçon?

— Où serait le mal? Les jeunes filles sont faites pour plaire et pour aimer.

— Oui, oui; il fera le charmant, votre officier; il lui contera des douceurs, et quand il lui aura tourné la tête, il partira sans crier gare!

— Bertrand est un galant homme, un caractère loyal...

— Fiez-vous-y!.. Il est comme les autres... Pendant que vous êtes dans les nuages à faire vos *logogriphes*, il s'amuse avec des demoiselles légères... Je le sais, moi!

— Et qu'y a-t-il de commun entre ces demoiselles-là et notre modeste petite Lili?.. Non, non, ma bonne; il faut laisser les jeunes gens se rencontrer, se voir, se connaître librement. S'il arrive qu'ils s'aiment, tant mieux! Ils feront un heureux ménage,.. comme nous. La défiance engendre la supercherie et le vice. Il faut laisser faire la nature?

— Joli système!.. Comme s'il suffisait de s'aimer en ce monde? Il faut vivre, monsieur Werner, et de quoi vivre!

— Vieille sagesse!.. Ou plutôt, sagesse de vieillard, celle qui calcule; les jeunes gens ne pensent pas à tout cela. Est-ce que nous y pensions, nous-mêmes autrefois, ma bonne?

— Eh! eh!.. Vous n'y pensiez peut-être pas, monsieur Werner. Mais, un heureux hasard, ou plutôt la Providence eut la bonne idée de diriger votre cervelle éventée vers une fille bien dotée, qui n'y pensait pas non plus, la sotte, et qui trouva, comme vous, tout naturel de bien vivre sans y penser.

— Eh bien! ma chère femme, la Providence aura soin de fournir à nos jeunes gens ce qu'il leur faut, s'il est dans ses desseins qu'ils s'unissent. Pourquoi serions-nous les seuls à qui le désintéressement...

— Dites plutôt l'insouciance, l'imprudence, la folie!..

— Pourquoi, ma bonne amie, serions-nous les seuls à qui cette insouciance et cette folie auraient réussi? Fions-nous à la jeunesse, à l'amour, aux bons instincts... Laissons faire la nature; n'entravons pas, par nos froids calculs, l'œuvre généreuse de la nature.

Mme Werner ne crut pas désobliger la nature ni traverser ses plans mystérieux en s'astreignant à rester près de Lise pendant les visites du jeune capitaine... Cette surveillance, à peine déguisée, ne déplaisait point à Lise, qui se sentait autorisée et soutenue par la présence de sa vieille amie et jouissait plus entièrement de son plaisir; c'était une âme délicate et craintive à qui il fallait absolument se sentir en paix avec les autres et avec elle-même. En re-

vanche, le capitaine enrageait et, tout en faisant l'empressé près de la vieille dame, il lançait sur elle, sur son petit nez pointu, ses yeux gris inquisiteurs et son menton fuyant, des regards qui l'auraient fait frémir si elle avait su ce qu'ils contenaient de malédictions. Elle s'en doutait peut-être un peu, la fine dame, mais elle tenait bon, moitié taquinerie, moitié cas de conscience.

Bertrand, cependant, eût été embarrassé peut-être d'expliquer sa mauvaise humeur; il n'avait, en vérité, rien à dire en secret à Lise; quand parfois un heureux hasard lui ménageait quelques instans de tête-à-tête, c'est à peine si la sévère surveillante eût pu saisir quelques inflexions de voix plus tendres, plus voilées, une attitude plus intime, des regards plus prolongés qui amenaient une rougeur sur les joues de Lise, un peu de confusion et de trouble. Ces courts tête-à-tête pourtant étaient pour les deux jeunes gens des instans délicieux et regrettés. Ces jours-là, Bertrand d'Esparvis s'en allait avec cette sorte d'allégresse intime que donne la conviction de n'avoir pas perdu sa journée. De savoir s'il était amoureux et ce qu'il en pourrait advenir, il ne s'en inquiétait pas; il se livrait sans arrière-pensée ni prévision au charme d'une amitié si différente de ce que lui avait offert jusqu'alors la vie de garnison. Il n'ignorait pas que Lise pouvait l'aimer, s'attacher à lui; à dire vrai, il se savait aimé; il avait lu sa tendresse naissante, ignorée d'elle-même, dans l'illumination soudaine de son visage lorsqu'il paraissait, dans sa docilité, sa confiance innocentes. Et cette tendresse involontaire, c'était encore à coup sûr l'attrait le plus puissant de la charmante Lise; prendre possession d'un cœur, sans en savoir que faire, est une œuvre d'exquise cruauté devant laquelle ne recule guère la vanité humaine : hommes ou femmes, les meilleurs sont tentés. Aux importunités de sa conscience, parfois éveillée, Bertrand répondait qu'un peu de *flirt* ne tire pas à conséquence, qu'une amourette est un feu de paille, dont il ne reste pas même une pincée de cendre. Jamais, d'ailleurs, un mot d'amour n'avait été prononcé entre eux, ni quoi que ce soit qui pût engager l'avenir, et il se promettait bien d'observer toujours la même réserve. Peut-être se fût-il tenu parole si l'arrivée de George d'Aurevelle n'était venue l'aiguillonner de jalousie.

VIII.

Dès qu'ils se revirent, George et Bertrand sentirent l'un contre l'autre une vive antipathie. Il ne fallut pas longtemps à George pour constater quelle large place avait su prendre le jeune capitaine dans la maison de ses grands-parens et quelle place plus large encore il occupait dans la pensée de Lise; son nom venait à

tout instant sur les lèvres de la jeune fille, par une sorte d'obsession inconsciente. Ainsi que la plupart des mélancoliques, George observait beaucoup. Il comprit vite que Lise aimait ou allait aimer, que cet étranger, ce passant, le premier venu, allait prendre la place qu'il convoitait dans le doux et tendre cœur de sa petite amie d'enfance. Et qu'en pouvait-il résulter? Pour lui, la ruine de toutes ses espérances, le désespoir; pour elle, rien que de la peine, des chagrins. Il ne lui entrait pas dans l'esprit qu'il y eût en Bertrand d'Esparvis l'étofle d'un mari pour la modeste Lise Dauny. Le jeune capitaine n'était, selon lui, qu'un léger et brillant malfaiteur. Mais que faire?.. Comment convaincre Lise, l'avertir même, sans l'offenser et se donner l'attitude d'un jaloux? Sa timidité s'accroissait du désordre de son propre cœur. Il aurait voulu s'ouvrir à elle, lui découvrir la profondeur et la force invincible de son amour. Mais, habituée depuis leur enfance à n'y voir qu'un jeu, elle l'écoutait en riant, plaisantait de ses aveux, et le désespérait innocemment; à ses reproches tremblans, elle répondait par les protestations de la plus tendre amitié et n'y pensait plus, le croyant consolé. Que n'eût-il pas donné pour surprendre en elle quelque trace de ce trouble visible, de cette brûlante rougeur qu'elle ne pouvait cacher à l'approche de Bertrand!

Celui-ci démêla aisément les sentimens de George, et bien que sa modestie n'eût rien d'excessif et qu'un si jeune rival ne lui parût pas très dangereux, sa familiarité cependant avec Lise, leur air d'entente, les menus privilèges qu'autorisait une longue intimité ne laissaient pas que de l'importuner. De quoi s'agissait-il pourtant? De prendre patience pendant quelques semaines en évitant soigneusement tout conflit avec le petit-fils du conseiller. Pour conjurer jusqu'à l'apparence d'une rivalité et se ménager en même temps une alliée, il n'imagina rien de mieux que de faire sa cour à Nicole d'Aurevelle, dont la coquetterie instinctive se prêtait à ce divertissement.

Par malheur, Lise s'y laissa prendre et souffrit beaucoup; elle retint la confidence toute prête à s'échapper de ses lèvres et cacha son chagrin aussi bien que son naissant amour à son amie, trop étourdie et légère pour soupçonner chez les autres un sentiment profond. Ce mois de septembre, bien différent des précédens, s'écoula dans la contrainte et l'agitation de passions inavouées. Nicole s'en plaignait; elle était la seule qui n'eût rien à dissimulér.

— Que Lise soit triste, je le comprends, disait-elle à son frère; elle porte le deuil de son père... On lui pardonne de ne pas rire comme autrefois, mais toi, mais Bertrand!..

— Si tu disais M. Bertrand ou même encore M. d'Esparvis, ce serait peut-être plus convenable.

— Et toi, si tu mettais un rabat et un bonnet carré, tu serais mieux à ton aise pour prêcher... Mon pauvre ami, tu me fais de la peine... tu es de mauvaise humeur... Lise m'en faisait la remarque hier encore...

— Elle t'a parlé de moi?

— Oh ! la chose extraordinaire !

— Elle t'a dit que j'étais maussade...

— A peu près... Je résume..

— Qu'en sait-elle ?.. Elle est trop occupée du brillant d'Esparvis pour perdre son temps à m'observer.. Je n'ai pas la belle humeur, l'heureux entrain de ce paladin.

— Mon cher, cela se vaut... Lui aussi devient rêveur et sentimental... Tout le monde ici se concentre et médite. C'est d'une gaîté folle... On se croirait au couvent, les soirs de retraite, quand chacun fait son examen de conscience et s'efforce de donner une tournure présentable à ses gros péchés.

— Il me semble pourtant que tu n'as pas trop à te plaindre, toi, de M. Bertrand.

— Ah ! mon Dieu, ça a l'air de quelque chose, au fond, ce n'est rien du tout...

— Il est toujours auprès de toi, à te chuchoter à l'oreille,.. ce qui, par parenthèse, me semble un peu léger.

— Je t'en prie, mon cher enfant, ne me fais pas la leçon... J'ai assez de miss Ellen spécialement attachée à ma personne pour me contrecarrer. D'ailleurs, grand'mère ne dit rien, et tu sais si elle est à cheval sur les convenances, grand'mère ! Ainsi, laisse-moi tranquille... Au fond, tu es jaloux et amoureux, et tu te prends à moi faute d'oser te prendre à Lise...

— Quand cela serait?

— Je n'y vois rien de mal... Je comprends très bien qu'on soit amoureux, pourvu qu'on y trouve son plaisir. Mais un amour qu'on porte comme une migraine, c'est purement une bêtise...

— Comme si l'on était libre d'aimer ou de ne pas aimer!..

— Certes oui, on est libre... Je t'assure bien que, moi, je n'aimerai que lorsque je le voudrai bien...

— Alors, tu n'aimeras jamais...

— Qui sait?.. Où cela te mènera-t-il, ta passion pour Lise?

— Où elle voudra.

— A la mairie, à l'autel, alors... Ces petites de province vont toujours à l'essentiel, au définitif, je t'en préviens...

— Soit, à la mairie, à l'autel!.. au bout du monde et au-delà... Pourvu qu'elle veuille de moi!

— Quel innocent!.. Te figures-tu que Lise ait des prétendans à

revendre? Tends-lui la main, elle y mettra les deux siennes bien vite...

— Il me faut davantage... C'est son cœur que je veux!

— Son cœur?.. Mon pauvre garçon, tu parles comme un troubadour... C'est démodé, le cœur, cela ne se met plus dans la corbeille... C'est vieux jeu...

— Quel ton, Colette!

— Après tout, marie-toi avec Lise si cela te plaît, et si papa y consent!.. dont je doute... Je l'aime de tout mon cœur, elle est si gentille!.. Mais, dans ta position, avec ton nom, ta fortune,.. qui n'est pas immense, et ton avenir dans la diplomatie, tu feras une... une nigauderie... C'est mon humble avis!

A travers des difficultés devinées plutôt que senties, de légers tiraillemens soigneusement dissimulés, les semaines de vacances s'étaient écoulées sans heurt ni accroc. Le départ de George et de sa sœur était fixé au lendemain, et les quatre jeunes gens se trouvaient réunis le soir une dernière fois chez Mme Werner. George s'était juré de parler ce soir-là à Lise, de la mettre en défiance contre Bertrand et aussi de lui avouer enfin son amour, non pas la tendresse enfantine qu'elle supposait, mais un amour vrai et profond qui engageait la vie entière.

On était au jardin; les jeunes filles enlacées marchaient à pas lents le long des larges allées sablées, entre deux plates-bandes où s'alanguissaient déjà les fleurs d'automne. Près de Colette se tenait Bertrand, très animé, ce soir-là, très empressé à lui plaire. George, assez loin en arrière, causait avec son grand-père. Arrivé à l'extrémité de l'allée droite, le premier groupe revenait sur ses pas et George croisait alors au passage le regard tristement songeur de Lise qui semblait étrangère au duel de coquetterie engagé entre Colette et M. d'Esparvis :

— Elle souffre, pensait-il, déjà! que sera-ce plus tard?

Après quelques tours de jardin on revint s'asseoir près de la maison, dans un espace découvert où des sièges demeuraient en permanence. Lise avait pris place sur un banc au-dessous des fenêtres du salon, espérant peut-être que M. d'Esparvis y viendrait près d'elle, mais il avait suivi Colette, et tous deux se balançaient pendant ce temps sur des *rocking-chairs*. M. Werner entretenait une conversation somnolente avec miss Townwatt, emmitouflée de capelines et de fourrures, tous les deux un peu appesantis par la digestion, tandis que Mme Werner, selon sa coutume, était restée à l'intérieur. George se glissa près de Lise :

— Vous êtes triste?

Elle répondit avec un faible sourire :

— Quoi d'étonnant?.. Vous partez demain... Et vous êtes mes seuls amis, Colette et vous.

Il devina l'amertume cachée sous ces derniers mots :

— Qui pourrait, en effet, vous aimer autant que nous?.. Autant que je vous aime, Lise!.. Personne... Vous le croyez bien, n'est-ce pas?

— Je le sais.

Ses yeux ne quittaient pas les deux *rocking-chairs* qui se balançaient avec une émulation joyeuse :

— A qui songez-vous,.. si loin de moi? demanda George tristement.

Elle ne répondit pas, toute concentrée à écouter Bertrand, qui disait de ce ton demi-badin, demi-attendri, qui lui était habituel :

— Qu'allons-nous devenir sans vous, Seigneur!.. Que faire de nos soirées dont vous étiez l'âme et le sourire?

Et la coquette fille répondait en riant :

— Ce ne sera pas drôle, c'est vrai!.. Je compte bien que vous me regretterez plus d'une fois.

Lise ne put entendre ce que Bertrand dit très bas; mais aussitôt Colette répliqua :

— Alors venez nous rejoindre... Paris est assez grand pour vous et moi.

— Vous n'écoutez que *lui!* soupira George amèrement. Je vais partir dans quelques heures, et vous n'avez pas une pensée pour moi... Vous êtes toute à ce traîneur de sabre. Quel secret a-t-il donc pour se faire aimer de vous?

— George, à quoi pensez-vous de me parler de ce ton? demanda Lise blessée.

Mais George souffrait trop pour pouvoir se contraindre :

— Vous êtes fâchée... Vous allez me détester... Que m'importe? Serai-je plus malheureux que je ne le suis?.. Votre douceur, votre bonté ne sont faites que d'indifférence... Vous ne voyez même pas combien je souffre,.. combien j'ai de chagrin!

— Et moi donc? répondit-elle en tournant vers lui ses grands yeux tout brillans de larmes.

Ils restèrent ainsi quelque temps sous le voile du crépuscule qui les enveloppait, se comprenant sans se parler. A la fin, George reprit d'une voix tremblante :

— Vous *l'*aimez donc?

Elle ne répondit pas.

— Ainsi, c'est bien vrai, vous l'aimez,.. ô Lise,.. depuis si longtemps,.. j'espérais... Mais à quoi bon vous parler de moi?.. Je crains que vous ne soyez pas heureuse, ma pauvre petite amie!.. Si cela arrive, promettez-moi de vous souvenir de moi... Où que je

sois, près ou loin, vous serez toujours l'unique maîtresse de mon cœur et de ma vie... Ma chère Lise!

L'émotion de Lise et de George n'avait pas échappé à M. d'Esparvis, qui, tout en folâtrant avec Colette, ne cessait de les observer :

— Que peuvent-ils se conter ainsi à l'oreille? avait-il dit en désignant d'un sourire les deux jeunes gens.

— A peu près ce que nous disons nous-mêmes, je suppose... Seulement, c'est plus sérieux!

— Le croyez-vous?

— J'en suis sûre... Tout est sérieux, d'abord, avec mon cher frère... Il n'est pas né plaisant, le pauvre!.. Ce qu'il dit, il le pense... C'est une exception très curieuse.

Bertrand n'était plus d'humeur à riposter... Il s'était approché de Lise avec l'intention formelle de couper court à un entretien trop intime et qui lui semblait avoir une gravité exceptionnelle... Pour la première fois, il avait senti la secrète morsure de la jalousie : il avait supporté avec une profonde philosophie de voir Lise malheureuse à cause de lui; il ne pouvait supporter qu'elle se consolât avec un autre. Heureusement pour lui, son mouvement réveilla M. Werner qui avait épuisé le charme de la conversation avec miss Ellen, et s'était endormi; il se dressa, se secoua, et s'adressant à Colette :

— Un peu de musique, mignonne, avec ton frère... pour notre dernier soir!

— A vos ordres, grand-père... Je trouvais, il faut l'avouer, qu'on tardait un peu à faire appel à mes petits talents. Viens-tu, George?

Il n'était pas très empressé; son grand-père l'entraîna au salon où déjà Colette attendait. Lise se disposait à les suivre; Bertrand la retint.

— Restez,.. je vous en prie!

Elle était debout, indécise :

— Que craignez-vous? Miss Ellen n'est-elle pas là?

L'institutrice, en effet, s'était emparée d'un des fauteuils à bascule et se balançait avec emportement. Dans le salon, George préludait, et Nicole, penchée à la fenêtre, demandait :

— Qu'aimez-vous mieux, Schumann ou Gounod?

— Tous les deux, répondait Bertrand, qui s'était emparé de la main de Lise et la forçait à s'asseoir près de lui :

— Qu'avez-vous ce soir?.. Je ne vous reconnais plus.

— Suis-je si changée?.. C'est qu'il y a très longtemps peut-être que vous ne m'avez vue?

Elle s'efforçait, sous un air de plaisanterie, de mettre un reproche dans ses paroles :

— Je veux alors réparer le temps perdu... Levez les yeux,.. voulez-vous?.. Laissez-moi vous contempler longtemps,.. longtemps.

Une émotion la prenait, aussitôt refoulée ; elle se détourna sans répondre :

— Que la voix de Colette est douce, n'est-ce pas?

— La vôtre est plus douce encore...

Elle eut un léger tremblement des lèvres... — Moi, je n'ai ni talens ni... ni rien!..

Avec une tendre raillerie, il reprit :

— Vraiment? rien!.. Pauvre jeune fille!.. Naturellement, vous aimeriez à recueillir des louanges, des hommages... Le grand Salomon l'a dit : dans le cœur de la plus innocente, tout n'est que vanité...

— Ce n'est pas le succès que je regrette,.. c'est le pouvoir d'exprimer des pensées, des sentimens, joies ou chagrins, pour lesquels on n'a pas de paroles,.. que l'on ne saurait formuler, même pour soi... et qui oppressent,.. qui étouffent...

Elle parlait d'une voix basse, un peu tremblante, et quoi qu'elle fît pour les retenir, deux larmes débordèrent sous ses longs cils baissés. Bertrand, dans la pâleur du crépuscule, les vit glisser lentement et fut touché.

— Quelle enfant!.. quelle terrible enfant! Quoi! vous pleurez? Croyez-vous donc qu'il soit besoin de talens, de trilles et de roulades pour s'emparer d'un cœur? Croyez-vous qu'il suffise d'être jolie, spirituelle et coquette? Avouez-le : vous l'avez cru... Peut-être le croyez-vous encore?.. Je lis vos pensées sur votre visage mieux que vous ne les lisez en vous-même... Et c'est cette transparence d'âme, cette sincérité divine que j'adore en vous...

— Monsieur d'Esparvis!

— Mais, oui, je vous adore... Vous le savez, n'est-ce pas? Depuis longtemps vous l'avez compris...

Elle s'était écartée de lui effarouchée :

— Vous ne devez pas... Je vous en prie, monsieur d'Esparvis.

Miss Townwatt continuait de se balancer avec frénésie et le grincement de la bascule sur le gravier couvrait le bruit de leurs paroles :

— Je ne dois pas vous parler ainsi,.. c'est vrai! j'ai tort... Je suis coupable... Mais qu'y faire maintenant? Vous avez entendu... Je ne puis démentir ce qui est la vérité même. Chère, chère Lise... Laissez-moi goûter cet instant de pur délice où, pour la première fois, j'ose vous dire que je vous aime... Laissez,.. laissez cette main dans la mienne...

Un « chut! » énergique au-dessus de leurs têtes les réduisit au

silence : M. Werner annonçait une mélodie absolument inédite, « paroles et musique d'auteurs inconnus. »

Et, du fond du salon, la rieuse Colette ajoutait :

— Les auteurs inconnus réclament l'indulgence du public.

Et aussitôt accompagnée par George, elle chanta :

L'heure m'a dit : Renonce à l'instant de plaisir
Que j'emporte en courant sur le bout de mon aile;
Ta voix tremblante en vain me conjure et m'appelle,
En vain ta faible main voudrait me ressaisir!
Non!.. toute joie
Devient ma proie :
Elle séduit
Et fuit.

Lise n'entendait que la voix de Bertrand qui bruissait encore à ses oreilles. Qu'avait-il dit? Qu'il l'adorait, elle, pauvre, humble Lise! Était-ce possible? Était-ce bien pour elle qu'avaient vibré ces mots d'amour? Puis, un remords lui venait : elle n'aurait pas dû l'entendre. Est-ce que cela peut être permis d'écouter de si douces paroles qui insinuent jusqu'au fond de l'âme un trouble si enivrant? Et maintenant encore voilà que penché vers elle, si près qu'elle sentait sur ses cheveux et son cou le frisson de son haleine, il la suppliait tout bas :

— Ne soyez pas irritée. Je vous jure que je ne voulais pas vous parler ainsi... Et puis, je vous ai vue triste,.. quand je badinais avec votre amie... Alors, je me suis figuré,.. j'ai osé croire que j'étais la cause de votre tristesse, et, je m'en confesse,.. j'ai pris plaisir à votre peine,.. un plaisir méchant d'orgueil,.. un plaisir barbare d'amour... Plus votre chère figure s'assombrissait, plus je me sentais heureux... Disposer à mon gré de vos sentimens, de votre âme,.. j'en étais fou de joie insensée... Alors, malgré moi, je me suis trahi, les mots d'eux-mêmes sont montés à mes lèvres.

Il avait repris la main de Lise et la retenait doucement... Elle, troublée, éperdue, ravie, écoutait cette musique d'amour qui, dans ce paisible soir d'automne, semblait se confondre avec le chuchotement des feuilles et le souffle engourdi du vent.

Ni l'un ni l'autre n'écoutait Nicole qui chantait :

La nature, à son tour, m'a dit : Renonce encore
A la jeunesse en fleur qu'un seul matin dévore.
Tout passe, tout finit : la grâce et la beauté,
Comme ce jour qui tombe, en mourante clarté,
Naufragé sombre,
Dans les flots d'ombre
Où le poursuit
La nuit.

— Pourquoi ne me parlez-vous pas, Lise... Serait-ce que vous ne me croyez pas?.. que vous doutez de moi?.. Je suis bien à vous, je vous le jure... Ma vie, mon bonheur, sont entre vos mains.

— Silence donc sur la terrasse! cria M. Werner...

Et Nicole chanta :

La vie a dit : Renonce! et s'il se peut, oublie
D'un cœur déjà lassé la tendresse abolie.
Renonce à ton amour! je te le dis, crois-moi,
L'amour n'est que mensonge et souffrir est la loi...
Seule, immortelle,
La mort, fidèle,
T'aime et te suit
Sans bruit.

— Tout passe... Avez-vous entendu?

— Qui dit cela?.. C'est un vrai *De Profundis* que cette romance! Elle trahit son auteur... Il n'a pas le génie gai, notre jeune camarade.

— La mort, seule, fidèle...

— Qu'en sait-il de la vie et de la mort, le pauvre garçon? Il a lu cela dans les livres... Les aventures d'Ariane... Vous voilà toute rêveuse... Au diable! le maudit poète.

A ce moment, Mme Werner, installée devant un vaste plateau chargé de sirops et de biscuits, appelait Lise.

— Où est-elle?.. Comment! au jardin, si tard! Allons! allons! rentrez, fillette,.. j'aime à voir tout mon petit monde au clair...

Nicole, très gaie, demandait :

— Que dit-on de notre chef-d'œuvre?.. Est-ce assez romantique?.. et moral avec cela!.. Quelle leçon pour la jeunesse!..

— La musique est digne de la poésie, répondait jésuitiquement le capitaine : l'une fait valoir l'autre.

— Ce n'est, disait George, qu'une mauvaise amplification de quelques beaux vers de Goethe...

M. Werner se frottait les mains, très joyeux :

— Ce n'est vraiment pas mal du tout,.. très gentil pour un divertissement de vacances... Mais il ne suffit pas de rimailler, mon garçon,.. ce n'est pas avec cela qu'on réussit dans la diplomatie...

— Si vraiment, grand-père, parler pour ne rien dire, c'est tout l'art des diplomates.

— Voyez-vous cette impertinente!

Il pinça doucement la joue de Colette.

L'heure des adieux était venue. Bertrand partit le premier, puis ce fut Lise.

Sur le ciel assombri, la lune apparaissait et disparaissait tour à

tour entre des nuées éparses que le vent chassait, et ces alternatives d'obscurité et de lumière donnaient, par leur brusque succession, le sentiment d'une fuite éperdue; la mélodie chantée par Colette lui revenait en mémoire tandis qu'elle traversait les allées du jardin : « Tout passe! » Et elle songea à la mort, si récente encore, de son père, aux émotions cruelles qui l'avaient accompagnée, à la longue suite de jours mornes, sévères, qui avaient presque exclusivement fait la trame de sa vie, et tout cela lui parut si lointain, si étranger, séparé d'elle par des espaces infinis, un abîme d'azur et de soleil... Une Lise nouvelle était née en ce soir d'automne au souffle d'une voix chère murmurant des paroles inoubliables :

— Oui, tout passe!.. la douleur n'est pas éternelle... Les mauvais jours sont finis.

Elle ferma la porte; et, dans le corridor obscur, prit la petite lampe fumeuse posée sur un escabeau. Mme Dauny s'était lassée d'attendre et couchée. Lise monta légèrement, et, coulant sa tête dans l'entre-bâillement de la porte :

— Dors-tu, mère?

— Comment dormirais-je, quand tu n'es pas rentrée, et que je me morfonds toute seule des heures et des heures... Pendant cela, tu t'amuses, toi!... Eh bien! qu'attends-tu, comme une statue, ta lampe à la main.

Depuis la mort de son mari, l'humeur de Mme Dauny s'aigrissait; tout ce qu'elle avait amassé de bile pendant sa longue servitude conjugale se déversait maintenant sur son innocente fille.

— Je voulais te raconter ma soirée... Je crains que tu ne sois fatiguée, et...

— Et tu trouves le prétexte bon pour t'en aller,.. comme si je n'avais pas été seule assez longtemps!.. Tu peux bien t'arrêter cinq minutes pour me dire quelles personnes il y avait et ce que l'on a fait...

— Oh! oui, certainement,.. je ne demande pas mieux.

Mais elle était subitement glacée par l'accueil maussade, par cette pauvre figure jaune encadrée d'un serre-tête sans garniture, ces longs bras maigres étendus sur les draps, tout cet ensemble de pauvreté revêche. Ses impressions si vives tout à l'heure, d'une si ravissante fraîcheur, étaient décolorées, subitement ternies... Elle cherchait, balbutiait des mots languissans qui n'exprimaient plus rien. C'est à peine si elle trouva le courage de prononcer le nom de Bertrand.

— Ah!.. il y était, naturellement... Que t'a-t-il dit?

— Mais, beaucoup de choses... Je crois qu'il m'est bien attaché...

— C'est fort naturel,.. depuis le temps qu'il nous connaît!..

— Je veux dire qu'il a... une affection... sérieuse,.. très sérieuse, je le crois...

— Tu crois, tu crois!.. Qu'est-ce que tu veux dire?.. Il ne t'a pas fait une déclaration, je suppose...

— Je ne.... Mais, presque... Il me semble que c'en était bien une...

— Il te semble, tu crois... Qu'est-ce que c'est que ces manières de parler?.. Ce n'est pas difficile de savoir ce qu'il t'a dit... T'a-t-il demandée en mariage?..

— Oh! non,.. pas précisément... Cependant...

— Alors, s'il n'a pas parlé de mariage, cela ne veut rien dire, rien absolument... Ce sont des fadaises, des billevesées... Il s'est amusé de toi, de ta niaiserie...

— Oh! non, mère... Il parlait sérieusement, en honnête homme.

— Un honnête homme?.. Ah! bah!... un enjôleur, comme ils sont tous... Il t'a conté fleurette, pour passer le temps,.. pour s'amuser... Et toi, pauvre fille,.. tu prends cela au sérieux!.. Je t'avais pourtant bien prévenue!..

Les yeux de Lise s'emplirent de larmes, sa poitrine se gonfla.

— Pourquoi voulez-vous me désespérer, maman? s'écria-t-elle avec un brusque sanglot.

— Ah! des larmes à présent!.. Comme si je n'étais pas assez triste déjà... Tu sais bien que je ne veux que ton bonheur, moi, gémit Mme Dauny, subitement radoucie par l'explosion douloureuse de sa fille. — Tant mieux s'il t'aime en homme d'honneur. Nous verrons bien!... Ne te désole pas... Il sera bien temps, si tu t'es trompée... Allons! embrasse-moi et tâche de dormir... Peut-être qu'il viendra demain faire sa demande... C'est à moi qu'il doit s'adresser, naturellement, et non pas à toi...

Lise, le cœur gros, les nerfs amollis, gagna lentement sa petite chambre. La façon positive qu'avait sa mère de traiter son bel amour, de le réduire en formule précise et en fait positif, lui causait un malaise de désenchantement. Certes, l'idée de mariage était bien implicitement contenue pour elle dans les aveux de Bertrand; aucun doute sur cela ne lui semblait possible, mais le mariage, c'était le dénoûment naturel et non pas le but à poursuivre avant tout; c'était une façon d'éterniser et de consacrer l'amour; mais l'essentiel, le vrai, le beau, le bonheur enfin, c'était l'amour.

Quand elle fut seule, reposée sur son petit lit, la lampe éteinte, et que, la figure tournée vers la fenêtre, elle vit, dans le silence de la nuit sereine, les nuages changeans courir sur la face glorieuse des étoiles, cette espèce de dépression douloureuse se dissipa peu à peu. La foi, une foi enivrée et robuste, versa de nouveau dans son âme une allégresse qui longtemps chassa le sommeil. Com-

ment suspendre une vie si douce? Comment dormir? Comment se lasser d'entendre, dans un souvenir ravi, cette voix ardente de Bertrand, si humblement suppliante et si dominatrice pourtant, sur ce coin de terrasse, dans ce jardin frissonnant sous le vent nocturne. N'était-ce pas miraculeux qu'il l'aimât! Ce fut dans l'étonnement de ce prodige qu'elle s'assoupit enfin, un sourire sur les lèvres, à l'heure même où, dans l'aube pluvieuse, George, avant de partir, cueillait quelques fleurs tardives qu'il voulait lui faire remettre en signe d'adieu.

IX.

Tout le lendemain, Mme Dauny, sans en rien communiquer à sa fille, attendit la visite du capitaine d'Esparvis. A mesure, cependant, que s'écoulaient les heures, ses soupirs de plus en plus bruyans, sa précipitation à se lever au moindre bruit, trahirent son agitation et son impatience; après en avoir d'abord souri, puis s'en être irritée, Lise avait fini par se laisser gagner par la même impatience. Il lui semblait que M. d'Esparvis, après les graves paroles de la veille, aurait dû lui donner quelque marque de souvenir. Mais, sans doute, il n'avait pas été libre; il viendrait le lendemain. C'est à peine si, une fois ou deux dans la journée, elle se souvint de George et de sa sœur à l'heure où elle avait l'habitude d'aller les rejoindre chez leurs grands-parens. Elle s'assit, après le dîner, dans l'embrasure de la fenêtre, de façon à apercevoir de loin les rares passans. Quelquefois Bertrand était venu ainsi, à la nuit tombée, lui apporter quelque livre promis. A chaque instant, à travers l'ombre croissante du rapide crépuscule d'automne, elle crut l'apercevoir; un soubresaut de son cœur lui coupait la respiration. Depuis longtemps la nuit était venue, les becs de gaz allumés se reflétaient dans les flaques d'eau, car il avait plu tout le jour; Lise et sa mère attendaient encore.

— Il ne viendra plus, pensait la pauvre fille; maintenant, il est trop tard.

Pourtant elle ne renonçait pas encore, ses oreilles écoutaient comme malgré elle, ses nerfs tressaillaient à chaque pas sonnant sur le pavé. En elle-même, la mère maugréait:

— Comme si un officier d'avenir, avec un nom comme le sien, aurait jamais l'idée d'épouser cette pauvre Lise, qui n'a pas le sou!.. Allume la lampe, dit-elle tout haut; quand tu resteras là, le nez contre les vitres!.. Vois-tu, ma fille, il ne faut pas se fier ainsi au premier venu.., ni croire ce qu'il vous dit... Ce sera une leçon pour l'avenir... Quand on n'écoute pas les propos des jeunes gens, on n'a pas de déceptions!..

— Je ne me plains pas; de quelle déception parles-tu?

— Comme si je ne voyais pas que depuis ce matin tu attends le capitaine d'Esparvis.

— Il est vrai que je l'aime, répondit Lise avec une sincérité fière, et je n'ai nulle crainte... Que ce soit aujourd'hui ou plus tard, il viendra... Je suis sûre de lui.

Mme Dauny hocha la tête en exhalant un gémissement demi-ironique, demi-navré.

Le lendemain, Lise se rendit à l'heure accoutumée chez Mme Werner, où elle espérait entendre parler de Bertrand; elle la trouva seule, M. Werner ayant accompagné ses petits-enfans à Paris. La vieille dame semblait hors d'elle-même par l'arrivée d'une note de couturière. Ses yeux tigrés de jaune lui sortaient de la tête; elle brandissait, sous le nez de l'ouvrière chargée d'en recevoir le montant, le malencontreux mémoire, avec des gestes désespérés.

— Vingt-cinq francs pour un méchant caraco retourné, comprends-tu cela? Cette Dumonin devient inabordable... Et cinquante-sept francs trente-cinq pour la façon de ma robe de foulard prune... tu sais?.. Cette robe ruchottée, frisottée, qui me donne un air de caniche habillé!.. Cinquante-sept francs trente-cinq pour me fagoter de la sorte!.. Merci de ma vie!.. Je ne la paierai pas... Elle m'assignera si elle veut... Je m'en moque!.. Elle dit qu'elle a besoin de gagner parce qu'elle a des enfans... Est-ce moi qui l'ai priée d'en avoir... des enfans?.. Cinq ou six drôles qui mangent comme des requins...

Elle continua de déblatérer furieusement, tout en alignant le montant de la somme, et la remettant à la jeune fille chargée du recouvrement, qui assistait impassible à cette scène de récrimination aussi vaine qu'inévitable...

— Dites-lui bien que c'est la dernière fois que je la fais travailler.. Je ne veux pas qu'on m'exploite... Il faut être bon, mais pas au point d'être bête... Comment va son mari?

— Toujours bien souffreteux.

— Bah!.. bah!.. un fainéant... Et puis, il ne sait pas se soigner... Ça court par tous les temps, et ça se nourrit mal... Je vais lui faire porter quelques bouteilles du vieux vin de M. Werner... mais surtout qu'il n'en donne pas une goutte aux requins... Vous entendez? pas une goutte! C'est pour lui seul... Je ne veux pas abreuver toute une ménagerie, moi!

Lise s'était mise au piano pendant la bourrasque. Elle se réservait d'amener adroitement plus tard le seul sujet qui l'intéressât, mais l'humeur était décidément à l'orage; tout devenait prétexte à

courroux, et Lise ayant eu la mauvaise idée, pour amorcer la conversation, de demander des nouvelles des voyageurs, donna lieu à un tel déchaînement contre l'inconcevable égoïsme et la paresse de M. Werner et des hommes, en général, que, pour aucun prix, elle n'aurait voulu jeter le nom de Bertrand dans ce guêpier.

De guerre lasse, elle retourna chez elle. Peut-être y était-il à l'attendre? Dès que l'idée lui en fut venue, elle plia à la hâte sa musique, ferma le piano, et s'enfuit en écourtant ses adieux. Il lui suffit d'un coup d'œil à travers les vitres de la fenêtre sur le profil soucieux de Mme Dauny et le pli tombant de sa bouche amère, pour savoir que rien d'heureux ne l'attendait au logis. Elle s'assit comme la veille, dans l'angle de la croisée, d'où son regard enfilait la longueur de la rue, et jusqu'à la dernière heure du jour, elle espéra... Un étonnement douloureux serrait sa poitrine, comment ne venait-il pas? Pourquoi? Elle se prenait à douter d'elle-même, de sa mémoire, de son intelligence : avait-elle mal compris, donné un sens illusoire à des propos en l'air, à de banales flatteries? Peut-être y avait-il aussi, dans les préliminaires d'un mariage, des formalités, des convenances qu'elle ignorait. Elle se promit d'être patiente, de tenir son âme en paix. Mais, ce qui la faisait souffrir plus que ses propres incertitudes, c'était le désappointement de sa mère, dont les signes trop visibles éclataient dans son silence même, dans le plissement des lèvres et le reproche immobile de son grand front bombé qui prenait par l'élèvement des sourcils une expression générale de consternation.

Lise retourna comme la veille chez Mme Werner, et la trouva sortie. Elle s'installa au piano pour l'attendre, et laissa courir ses doigts dans des exercices familiers où l'attention n'avait aucune part; la monotonie des gammes montantes et descendantes, mineures et majeures, berçait sa pensée qu'elle laissait errer doucement parmi ses plus chers et récens souvenirs : chaque objet de ce salon avait eu un rôle et parlait un langage. Colette, George, Bertrand passaient et repassaient devant elle, mêlés aux incidens de la dernière soirée. Oh! la douce soirée où elle avait un instant pensé que la vie est trop belle! Bertrand ne lui avait-il pas dit : je vous adore? Elle n'avait pas rêvé cela! Toute la scène se retraçait à ses yeux, le jardin, l'ombre grise du crépuscule, le regard de la lune pâle entre les nuages fugitifs et la voix bien-aimée qui frôlait son oreille pendant que Colette chantait. La mélodie lui revenait maintenant sous les doigts : « Renonce!.. renonce à l'amour!.. tout passe! tout périt! » Elle sentit comme un froid subit; était-ce un avertissement, ce chant cruel? Elle quitta le piano et descendit au jardin, où dans un clair soleil tombaient les feuilles empourprées; quelques oiseaux gazouillaient dans les massifs. Enveloppée de son châle, elle s'assit

au-dessous de la fenêtre, sur ce banc où Bertrand était venu prendre place près d'elle. Ce fut là que Mme Werner vint la rejoindre.

— J'ai été retenue longtemps près de cette sotte de Manette Train qui s'est foulé le pied. Une vraie dinde, cette fille; elle s'en va le nez en l'air, buter contre le trottoir... Ça lui apprendra!.. Tu vas bien, toi? as-tu fait ton goûter?

— Je n'y ai pas pensé...

— A quoi penses-tu donc?.. Quand je ne suis pas là, tout va de travers... C'est comme ce grand maladroit de Bertrand qui vient justement me voir quand je suis sortie...

— Il est venu! s'écria Lise subitement rouge.

— Oui.., tout à l'heure... Où vas-tu donc avec cette figure renversée? Qu'est-ce qui te prend?..

— C'est que, il y a longtemps déjà... ma mère doit m'attendre.

— Reste donc; il n'est pas plus tard que les autres jours... Ta mère attendra quelques minutes... J'ai des nouvelles des voyageurs, ajouta-t-elle d'un ton de triomphe.., de M. Werner.., de George, de Nicole... Un vrai manifeste signé de tous. Ils ont fait bon voyage. Comme de juste, le grand-père a mené toute la famille à l'Opéra-Comique. M. d'Aurevelle y était aussi, chose extraordinaire!.. Enfin, il avait daigné!.. Tandis que la bonne dame racontait longuement, entremêlait les parenthèses et les réflexions, Lise, énervée, écoutait à peine. Tout semblait conjuré contre elle. Bertrand était venu si près d'elle, et elle n'avait pas eu même la joie de l'entrevoir; la fatalité avait voulu qu'elle cessât de jouer du piano et qu'elle allât s'asseoir sur la terrasse derrière la maison, pendant qu'il se présentait à la porte. Et maintenant, sans doute, il était chez sa mère, prêt à partir peut-être du dépit de son absence; et qui sait comment Mme Dauny allait le recevoir! A quelle imprudence, à quelle maladresse pouvait la pousser la mauvaise humeur?.. Un gros soupir qu'elle ne put retenir coupa court aux récits de Mme Werner:

— Ah! çà... qu'est-ce que tu as?.. Es-tu malade?.. Es-tu folle?.. Voyons! qu'est-ce qui t'arrive?

Sous la brusquerie des paroles, on sentait une sincère et inquiète sympathie.

— C'est... c'est que... nous n'avons pas de nouvelles d'Arthur et alors!.. balbutiait Lise, s'accrochant au hasard au premier prétexte venu...

— Et c'est pour cela que tu te mets dans cet état-là! Eh bien, je vais t'en donner de ses nouvelles! Il est fringant et superbe, fleur à la boutonnière! et passe ses soirées à l'Opéra-Comique, comme un millionnaire... M. Werner l'y a rencontré... Tu sais qu'il a quitté son maître de pension.

— Comment! il l'a quitté?

— Oui; le métier l'ennuyait... Il est maintenant chez une manière d'homme d'affaires.., de courtier.., dans un comptoir, je ne sais où... Le meilleur, c'est qu'il est bien payé! Il se propose, du reste, d'écrire à ta mère, pour un cautionnement, je crois... Recommande-lui de ne rien faire avant d'avoir vu M. Werner.

— Oui, madame!

— Attends donc! Tu lui diras qu'elle ne doit pas se dessaisir de son argent. Elle n'en a pas trop. Et ton frère est trop jeune!

— Oui, madame.

— Il offre trop peu de garanties,

— Oui, certainement... Il offre trop peu de garanties.

— Tu as bien compris? As-tu compris, oui ou non? Tu me regardes comme si je parlais hébreu. Où as-tu la tête, mignonne! Enfin, Lise put s'échapper. Comme la veille, elle jeta en passant un coup d'œil vers la fenêtre de la salle basse, et, comme la veille, elle aperçut le profil renfrogné de sa mère inclinée sur son ouvrage.

Elle y lut sa sentence.

Bertrand n'avait pas paru : il était venu tout près d'elle, à sa porte, et ne lui avait pas donné le moindre signe de souvenir... Un découragement, un effondrement intérieur, le vide, l'insignifiance de tout, voilà ce qu'elle sentit, et son âme plia sous un choc trop lourd.

Elle s'abandonna, sans plus chercher à comprendre l'inexplicable. Elle s'efforçait d'accomplir exactement les rites de la vie journalière, de peur de fournir à sa mère l'occasion de quelque remarque pénible. Celle-ci, du reste, évitait de parler de Bertrand, avertie par la souffrance visible de Lise, chaque fois que son nom était prononcé. Mais son humeur plaignarde ne lui permettait pas de retenir certaines aigres allusions « aux gens qui n'ont pas de chance, » au « désagrément de se lier avec des personnes sans délicatesse, » ou des réflexions chagrines sur les inconvéniens de la vanité, les déboires de l'ambition, et autres lieux-communs sanglans dont elle suppliciait sa fille, tant était invétérée sa manie de geindre et de récriminer.

Lise se taisait. Deux semaines s'écoulèrent sans autre incident qu'une lettre d'Arthur annonçant avec emphase l'heureux changement survenu dans sa situation. Il travaillait chez un banquier et gagnait 130 francs par mois; c'était peu pour suffire au logement, à la nourriture, à son entretien; mais il recevrait des gratifications et aurait d'ailleurs plus d'une occasion de gagner aisément de l'argent. Il ne lui manquait pour cela qu'une première mise de fonds. Si sa mère voulait lui confier une dizaine de mille francs seu-

lement, dont il s'engageait à lui servir l'intérêt, il entrerait pour une part dans les affaires de son patron, et pourrait considérer son avenir comme assuré. Bien qu'elle y fût préparée, cette demande jeta Mme Dauny dans des déplaisirs et des contradictions sans fin, tantôt s'irritant de l'égoïsme impudent d'Arthur qui voulait lui retirer le « pain de la bouche », tantôt prenant son parti contre les avis de M. Werner. Lise acquiesçait avec la même docile indifférence à tout ce que voulait sa mère. Elle n'attendait, n'espérait plus rien. Comme par le passé, chaque jour elle allait chez Mme Werner qui, soit hasard, soit préméditation, ne prononçait jamais le nom du jeune capitaine.

Au bout de quinze jours, M. Werner était de retour; il trouva Lise pâlie :

— Qu'as-tu donc, petite mauviette?

— Rien, mon parrain... un peu de mal de tête seulement. Et elle s'empressa de détourner son attention par des questions sur son voyage, sur Colette, sur George.

— A propos, tu sais que j'ai rencontré ton frère à l'Opéra-Comique, absolument superbe, mis à la dernière mode, stick sous le bras et fleur à la boutonnière... Un vrai gentleman... Vraiment très bonne façon, fort beau même... avec sa figure pâle, efféminée... Et sûr de lui... Je crois qu'il m'a un peu méprisé... oh! très gentiment,.. du haut de ses futurs millions.

— Quelle idée!.. il n'est pas sot à ce point.

— Je plaisante... Ce qui est sûr, c'est qu'il se tire d'affaire, à en juger par sa tenue... Comment? Ceci est plus difficile à imaginer.

— Il a des appointemens, vous savez?

— Des appointemens de cent trente francs par mois, ça ne va pas loin... Il est probable qu'il y ajoute quelque autre industrie, en collaboration avec son ami Lassagne, peut-être.

— Avec Lassagne?.. Le croyez-vous?

— Je n'en sais rien... J'ai cru seulement apercevoir le museau chafouin du sieur Arsène dans l'ombre d'un couloir. J'aurais juré qu'ils étaient ensemble... Tu sais quel tripoteur était, tout enfant, ce Lassagne?.. Aussi, j'ai prévenu ta mère qu'elle tienne ferme les cordons de la bourse et qu'elle se garde d'aventurer quoi que ce soit sur la seule garantie d'un garçon comme ton frère.., qui n'a pas même vingt ans.

— Travaillent-ils dans la même maison, Arsène et lui?

— Je ne crois pas... Le patron de ton frère, M. Lévy Nash, tient, rue Montmartre, un bureau d'affaires, il reçoit des ordres de bourse... J'ai pris quelques renseignemens : c'est un homme jeune, intelligent, dont on dit du bien dans le quartier... En somme, un

inconnu... Et je crois qu'Arthur va un peu vite quand il se voit déjà son associé et en passe de faire fortune... Avant tout, il faut attendre et ne rien hasarder qu'à bon escient...

Cette conversation éveilla de vagues appréhensions dans l'esprit de Lise; mais elle les écarta avec lassitude. Elle ne se souciait plus de rien et sentait en elle-même une sorte d'insensibilité dont elle se scandalisait par momens.

— Il faut que je sois malade, pensait-elle.

Elle commençait à ne plus dormir et mangeait sans goût; une sorte de petite fièvre fugace lui jetait dans les veines des frissons qui la tenaient par momens les épaules courbées, toute repliée et resserrée sur elle-même. Ses yeux, un peu creusés, avaient une langueur qui ajoutait à sa beauté; mais elle ne se regardait plus au miroir, et sa figure lui causait de l'ennui, comme une amie qui a trompé notre espérance. Quand elle sortait avec sa mère, elle ne trouvait plus de plaisir à regarder les étalages. A quoi bon des bijoux ou des dentelles, une robe neuve ou un ruban? Cela ne valait plus, à son gré, ni un regard, ni un désir. Elle s'apercevait maintenant combien, depuis longtemps, la pensée de Bertrand avait prêté de la valeur à toute chose indifférente.

Elle grelottait assise au coin de la cheminée, dans le vieux fauteuil de cuir, à la place même où avait si longtemps langui son père, lorsqu'elle vit passer devant la fenêtre le chapeau à larges bords et les longs cheveux blancs de M. Werner, et aussitôt il frappa à la porte. Elle courut au-devant de lui. Il venait quelquefois ainsi lui proposer une promenade ou un concert; quelquefois, il donnait à Mme Dauny des conseils pour la direction de ses affaires.

— Bonjour, petite Lili, dit-il en lui tapotant amicalement les cheveux; comment va cette mauvaise tête? Hein? Pas trop brillante encore, la mine... Où est ta mère?

— Je vais l'appeler... Elle fait quelque rangement dans sa chambre.

— Va ranger à sa place et envoie-la-moi; j'ai à lui parler de choses graves... qui ne regardent pas les petites filles, ajouta-t-il, en réponse au regard interrogateur de Lise.

— Un malheur, peut-être?

— Eh! non... non; cela ne peut pas s'appeler un malheur, petite folle!.. La voilà toute tremblante! Quand je te dis qu'il n'y a pas de malheur... Il s'agit uniquement de questions... d'intérêt... d'affaires, là! Allons! va vite, et reviens quand on t'appellera.

La conférence se prolongea entre Mme Dauny et M. Werner; elle parut éternelle à Lise, assez troublée, malgré les assurances du conseiller. Pourquoi ce mystère, cet air préoccupé de M. Werner?

Des questions d'intérêt, avait-il dit. Cela devait se rapporter à Arthur... Rien de bon ne pouvait venir de ce côté. Et d'ailleurs, est-ce qu'on s'enferme pour dire des choses heureuses?.. Le bonheur veut qu'on ouvre les portes toutes grandes et s'annonce à voix haute. C'est ainsi, du moins, qu'elle l'imaginait.

Le jour déclinait; l'ombre lourde envahissait la chambre, la grande chambre silencieuse où son père était mort. Assise dans un coin, le coude sur la table, elle tenait les yeux fixés sur ce lit où elle l'avait contemplé pour la dernière fois. Comme elle eût trouvé doux, en ce moment, d'appuyer sa tête lassée sur l'épaule de son père et de lui confier une foule de choses tristes qu'elle ne disait à personne, et qu'elle ne lui aurait peut-être pas dites à lui-même quand il était vivant. Maintenant, il semblait que la mort avait arraché les barrières qui séparaient autrefois leurs âmes. Il l'aurait comprise, consolée sans qu'elle eût besoin de parole. Tout bas, ses lèvres murmuraient :

— Père!.. père!.. pauvre père!..

Ses yeux s'emplirent de larmes et elle pleura quelque temps en se souvenant; puis son esprit se fatigua, s'attacha à des riens, aux objets voisins, insignifians. Machinalement, elle comptait les rayures du parquet, s'embrouillait, distraite par un craquement de la boiserie ou le grignotement d'une souris... Il lui semblait entendre des allées et venues dans la salle basse. Qu'étaient-ce que ces affaires si longues à expliquer?

Tout à coup, on l'appela; c'était la voix de M. Werner. A tâtons, elle descendit l'escalier sombre, dont les dernières marches étaient seules faiblement éclairées par le reflet des bougies allumées dans la salle qui était ouverte. Elle entra, et la brusque transition de l'obscurité à la lumière lui causa un éblouissement. Devant elle, sa mère se tenait debout avec un aspect solennel inaccoutumé.

— Lise, dit-elle, voici M. d'Esparvis qui nous fait l'honneur de te demander en mariage.

Il y eut un silence, pendant lequel il lui sembla que les murs tournaient autour d'elle et que le sol remuait, et alors seulement elle le vit, lui, celui qu'elle aimait, avec sa haute taille inclinée, et, sur son orgueilleux visage, un sourire doux, presque craintif, et ses deux mains se trouvèrent emprisonnées dans celles de Bertrand, qui lui murmura quelques tendres paroles que, dans son trouble, elle n'entendit pas; mais le seul son de sa voix lui causait des défaillances de joie... Elle ne pouvait parler et demeurait muette au milieu de tous. Quelqu'un alors, — c'était assurément M. Werner, — dit :

— Pourquoi pleures-tu?

Elle s'aperçut que ses joues étaient baignées de larmes, et ja-

mais rien ne lui avait semblé si doux que ces larmes... Cependant, le conseiller grommelait :

— C'est à n'y rien comprendre... La voilà toute en pleurs... On ne veut pas te marier de force, morbleu! Si cela ne te plaît pas, tu n'as qu'à le dire!

Et sa mère frappa ses mains l'une contre l'autre avec un soupir qui ressemblait à un mugissement, et les mains de Bertrand se détachèrent lentement des siennes, ses traits prirent une expression triste et sévère.

— Mais, je l'aime!.. je l'aime!.. s'écria-t-elle éperdue.

Et aussitôt elle se trouva pressée sur une large poitrine, étreinte par un bras robuste, tandis qu'une moustache parfumée effleurait sa joue et que des lèvres chaudes lui donnaient un premier, un long baiser.

X.

Lise apprit alors que Bertrand ne l'avait point oubliée, qu'il n'avait cessé de l'aimer, de s'occuper d'elle pendant ces deux mortelles semaines où elle avait connu l'horreur de l'attente vaine, du doute, du découragement, de la désespérance.

La vérité est que le jeune officier était sorti de la maison Werner fort soucieux, après l'imprudente déclaration qu'il avait faite à Lise; il avait cédé, sans préméditation, à un soudain ravissement d'amour jeune et pur; — ce qu'il avait le moins connu jusqu'alors, soit pendant son temps d'école, soit depuis qu'il était au régiment, c'était l'innocence : il s'était trouvé sans défiance et sans armes devant cette candeur d'une âme qui s'ignore et se trahit ingénument; il n'avait pu résister à l'attrait, à la fierté de posséder ce jeune cœur si absolument, si purement épris. Il se trouva singulièrement troublé quand, seul dans la rue déserte, loin de l'innocente magie des yeux de Lise, il se souvint de ce qui venait de se passer, et ce fut avec une véritable angoisse qu'il se rappela ses paroles, les examina et les scruta. Était-il, en conscience, engagé? Avait-il prononcé quelqu'un de ces mots qui lient l'honneur d'un galant homme? Oui, assurément; il n'avait pas formellement parlé de mariage; mais Lise n'avait pu comprendre ses aveux dans aucun autre sens. Il se sentait engagé, et il se savait aimé. Bien qu'il ne se fît aucune illusion sur les inconvéniens d'un mariage avec une fille sans fortune, sans parenté ni influence, ni appui d'aucune sorte, il n'eût pas hésité un instant, s'il n'avait eu à consulter que lui-même : ce qui le préoccupait, c'était son père, c'étaient ses sœurs, toute cette famille pauvre enfouie, faute d'argent, dans un

fond de province, aux prises avec toutes les petitesses, les aridités, les dégoûts d'une gêne humiliante et cachée.

La déception qu'allait apporter son mariage à tous ces êtres chers qui languissaient sans murmure, dans l'espoir qu'un riche établissement de l'unique héritier du nom relèverait l'éclat obscurci des d'Esparvis; le chagrin qu'il allait causer en échange de tant de sacrifices et d'une si longue patience, la crainte de peser plus lourdement encore que par le passé sur le mince budget paternel, voilà ce qui le rendait sombre et plissait son front. Il marchait d'un pas inégal, en tortillant nerveusement sa moustache, et se gourmandait :

— J'avais bien besoin, vraiment, de m'amouracher ainsi! Quand on n'a pas le sou, il faut renoncer aux mariages d'amour et faire du négoce matrimonial, calculer, marchander... On se met à prix, morbleu!.. On se vend très cher!.. Voilà un beau réveil pour le vieux père, quand il saura la sottise que je fais... A-t-elle seulement la dot réglementaire? La fille d'un employé de mairie... d'un bureaucrate infime!.. C'est de la folie... de la pure folie... Et pourtant, je serais heureux si je pouvais oublier la nichée de là-bas et la vieille masure efflanquée, dont la carcasse s'éventre et menace ruine!

Il était arrivé à sa porte et frappa avec tant de brusquerie que la maîtresse du logis crut que le feu était à la maison. Pendant une partie de la nuit, elle entendit aller et venir avec agitation le jeune capitaine. Il ne redoutait pas une opposition formelle de son père. Il était d'âge, d'ailleurs, à agir à son gré. Et puis, il connaissait le vieux gentilhomme et le sentiment si délicat qu'il avait de l'honneur; certes, il ne résisterait pas dès qu'il saurait la parole de son fils donnée...

C'était le chagrin de son père qui lui faisait peur; il en avait le cœur étouffé. Il aurait bien voulu aussi connaître, si médiocre qu'il fût, le chiffre précis de la dot de Lise et de ses modestes espérances. M. Werner était à Paris; il fallait attendre son retour pour obtenir de lui des renseignemens positifs, et ne pas avoir l'air de se marier comme un collégien qui épouse une grisette.

Quand il apprit la fâcheuse nouvelle, le vieux baron d'Esparvis ressentit une amère déconvenue. Il avait tant espéré pour son fils une brillante destinée! Il était absolument convaincu qu'il deviendrait le protecteur de ses sœurs, leur bienfaiteur. Au lieu de cela, il faudrait subvenir aux frais d'un nouveau ménage. C'était pour l'avenir une suite non interrompue de sacrifices et de privations pour ses malheureuses filles condamnées à un humiliant célibat. Sa réponse cependant fut telle que l'avait prévue Bertrand : « Avant tout, sois honnête homme, quoi qu'il en puisse coûter. Pourtant,

s'il n'est pas trop tard, si tu peux te retirer sans forfaire, sans tromper un cœur innocent, réfléchis et fais réfléchir la jeune fille que tu vas entraîner avec toi dans une lutte mesquine, souvent poignante, contre les nécessités les plus basses et les plus impérieuses. » En terminant, il enjoignait à Bertrand de ne faire aucune démarche nouvelle qui pût l'enchaîner davantage et entretenir Lise dans des espérances peut-être prématurément conçues, avant qu'il eût pris lui-même des renseignemens sur la jeune fille et sa famille. « Je ne doute pas, écrivait-il, que tu n'aies autant que moi souci de l'honneur de ton nom et de la dignité de ton foyer, mais tu es jeune, amoureux, mal préparé par conséquent à voir juste et à juger sainement. »

La première personne à qui s'adressa M. d'Esparvis fut naturellement son vieil ami, M. Werner, qui ne put que donner une réponse favorable. Le commandant du bataillon de chasseurs, également consulté, envoya des renseignemens conformes et, la mort dans l'âme, le loyal vieux gentilhomme accorda son consentement.

Bertrand voulait courir immédiatement chez Lise ; M. Werner préféra traiter seul, auparavant, la question de dot avec Mme Dauny, dont il connaissait la parcimonie et les habitudes de marchandage. Le chiffre de la dot fut fixé à trente mille francs, et Mme Werner se chargea du trousseau. On décida aussi d'écrire à la marraine de Lise, une vieille demoiselle belge, Mlle Dauterghem, fort riche, et qui avait toujours promis un cadeau de noces à sa filleule. On espérait que le nom et la qualité de Bertrand d'Esparvis stimuleraient la générosité de cette vieille personne, fort éprise d'aristocratie.

— Enfin, avec ou sans marraine, nous tâcherons que nos jeunes gens ne se trouvent pas malheureux, disait le conseiller.

Lise souriait ; sûre d'être aimée, que pouvait-elle désirer de plus? Son cœur débordait d'une joie parfaite. Tous les arrangemens, les calculs, les tracas ou les espérances ne l'intéressaient que dans la mesure du plaisir ou de l'ennui qu'en devait ressentir Bertrand.

Tout, du reste, tournait à souhait. L'astre languissant qui avait jusqu'alors présidé aux destinées de Lise semblait prendre un libre essor enfin.

On reçut une réponse fort gracieuse de Mlle Dauterghem : elle comptait assister au mariage, et son notaire avait l'ordre de verser immédiatement quarante mille francs dans la corbeille. Elle s'engageait de plus à s'inscrire au contrat pour une somme égale à toucher après sa mort. C'était beaucoup plus qu'on n'eût jamais osé espérer.

— Nous finirons par avoir trop d'argent, disait en riant Bertrand.

Le seul nuage vint du côté où on devait l'attendre ; il vint d'Arthur, qui profita de la circonstance pour réclamer une somme égale à la dot de sa sœur, et se montra fort irrité du refus catégorique que lui opposa sa mère. C'était le seul point, en effet, où Mme Dauny fût capable de résistance envers son fils : elle connaissait trop le prix douloureux de l'argent ; elle avait trop travaillé, peiné et vécu de lésine pour se dessaisir imprudemment. A la seule idée de tirer une grosse somme de son escarcelle, sa longue figure jaune avait une expression d'angoisse, les coins de sa bouche s'abaissaient, serrés par une contraction subite comme un fermoir de porte-monnaie et toute sa personne prenait un air bûté et têtu. Il lui en coûtait beaucoup de doter Lise, mais la nécessité s'imposait. Elle écrivit à Arthur :

« Quand tu te marieras, je verrai ce que j'aurai à faire ; et si d'ici-là, il se présente une occasion sérieuse d'assurer ton avenir, je m'imposerai tous les sacrifices nécessaires. En ce moment, rien ne presse ; attends au moins ta majorité. L'association que tu rêves avec ton patron est une pure chimère, et une entreprise hasardeuse. »

Arthur insista, elle s'obstina dans son refus, et il y eut à ce sujet de pénibles tiraillemens.

Le mariage fut fixé à Pâques, afin que l'adoucissement de la saison permît au père de Bertrand d'y assister sans danger pour son grand âge. Les fiancés, du reste, se voyaient chaque jour, ils étaient heureux et ne hâtaient pas l'avenir de leurs vœux, Bertrand était chaque jour plus épris. Elle était vraiment charmante, sa Lise, avec son visage d'un ovale si élégant, ses admirables yeux bleu foncé, sérieux, presque graves, dont le contraste avec la bouche rieuse était enchanteur. N'avait-elle pas d'ailleurs la séduction souveraine d'un amour éperdu, qu'elle laissait transparaître avec la plus candide sincérité ? Elle ne touchait plus terre, portée haut, au-dessus des petites misères de la vie journalière par le doux orgueil d'être aimée. Une heure exquise entre toutes, c'était, pour Lise, le soir, quand seule, après le départ de Bertrand, elle passait en revue le butin de la journée, quelque impression nouvelle, délicieuse, un mot, un sourire, un de ces longs silences où les cœurs s'entendent si intimement. Souvent accoudée à la lucarne qui regardait vers la campagne, debout comme autrefois sur l'escabeau chancelant de vétusté, bien enveloppée dans un châle épais, elle tendait le front à l'air froid de la nuit. La neige couvrait les toits, les cours de l'Arsenal, et devant elle, sous le reflet transi de la lune, les arbres dépouillés se dessinaient sur la ligne droite et blanche du rempart. Elle se rappelait combien de fois depuis l'enfance elle avait rêvé ainsi, le regard perdu, désirant elle

ne savait quoi, attendant... Et maintenant, *cela* était venu, l'objet sans nom, indéterminé de son attente : c'était l'amour. Et cet amour débordait l'heure présente, remplissait l'avenir et même le plus lointain passé qui lui devenait cher et sacré; n'était-ce pas la route prédestinée par où le bonheur était venu? L'appel indistinct de sa jeune âme était donc arrivé jusqu'à ce vaste ciel pâle, ce ciel si haut, en apparence inaccessible avec son armée silencieuse d'étoiles et ses nuages fuyans! Dieu était bon, la nature clémente, la vie, chose divine et sainte!

Comme elle plaignait ceux qui ne connaissent pas le bonheur d'aimer! Quelle pitié pour son amie Colette, dont les lettres extravagantes l'amusaient et l'indignaient à la fois. Une vraie petite folle, cette Colette :

« Que tu es heureuse d'être fiancée, toi, écrivait-elle un jour : C'est un si joli mot : une fiancée! Et bientôt tu seras émancipée par le mariage, tandis que moi je languis dans un couvent, levée, couchée au son de la cloche, avec la spontanéité d'une poupée à ressorts... J'ai pourtant dix-sept ans, comme toi; personne ne semble s'en douter. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est de sortir le samedi, après la dernière classe et de rentrer seulement le lundi matin. J'attrape ainsi de temps en temps d'aller au théâtre ou à quelque petite sauterie de jeunes filles, quand mon père veut bien m'y conduire. Tu apprendras avec plaisir que je m'y amuse parfaitement, et que j'y ai un fort joli succès; si j'avais quelques pouces de plus, ce serait bien autre chose, il n'y a pas à dire, je suis un peu petite. Il faut savoir se contenter : on m'admire, on me fait danser et quand je traverse le salon, j'ai une escorte de jeunes messieurs empressés qui me suit et me donne des airs d'altesse ; c'est fort agréable. Mais pas le moindre *flirt!* Tous d'une correction imperturbable! Il est vrai que mon père ne me quitte guère, et il a une façon d'observer les gens, le général, qui ne donne pas envie de broncher. Je tiens mes paupières aussi modestement baissées qu'il est possible, sans faire trop de tort à mes yeux. Mon terrible papa m'intimide, tu ne peux te figurer à quel point? Il me semble toujours qu'il va m'apostropher tout haut : « A qui en as-tu, toi, avec tes yeux en coulisse? » Ce serait horrible. T'ai-je dit qu'il y a chez nous, de temps immémorial, un dîner d'amis tous les samedis et que, cette année, je suis admise à le présider, en face de mon père? Ce n'est pas un divertissement bien folâtre, mais j'aime la représentation et je trouve agréable de faire les honneurs en face du général d'Aurevelle. Deux inamovibles à ce dîner : un magistrat à la cour de cassation, le président Perroly et le vicomte Ardan de Feugrix. Du premier, pas grand'chose à te dire; il est vieux, l'âge de papa!.. Il a une

figure pâlotte, chiffonnée, tourmentée par un tic dans la bouche, qui lui fait allonger et rentrer les lèvres comme s'il suçait un bonbon ; malin comme un singe, marié à une femme dévote, qu'on ne voit jamais, et dévot lui-même. Il me taquine, critique mes manières, mes paroles, mes costumes, ma coiffure; je l'exècre. Le second, Ardan de Feugrix, — quel nom incandescent! — est un bel homme, d'une superbe tournure et de grand air; il a eu, il a encore même, beaucoup de succès près des dames. Sa figure est belle, régulière, seulement le front commence à se dégarnir; il est passablement dédaigneux et content de lui, poli et indifférent; il me fait quelquefois un compliment, parce qu'il en a un stock à placer, mais ne se soucie pas plus de moi que des boulettes de mie de pain qu'il roule et pétrit entre ses doigts (c'est une de ses manies), et qu'il lance ensuite dans la gueule de Fidgi, le chien de la maison. Ajoute à cela quelques invités de passage et quelques amis de George; il n'y a pas de quoi perdre la tête. »

Quelques semaines plus tard, elle écrivait encore : « Devine qui je trouve seul installé au salon, samedi, à mon arrivée du couvent? M. de Feugrix, tranquillement assis, lisant un journal. Je fais un petit « ah! » de surprise, il lève le nez, m'aperçoit, me salue courtoisement et m'explique qu'il attend mon père pour aller avec lui visiter un attelage; après quoi, il reprend son journal. Cela me fâche; et, pour l'avertir de son inconvenance, je continue la conversation :

— Où demeurent-ils, les chevaux?

— Avenue de Neuilly, mademoiselle.

— Eh bien! monsieur, j'ai le regret de vous avertir que vous n'y arriverez pas sans encombres... Il va y avoir un gros orage.

— Vraiment!.. un orage?.. En cette saison, cela n'arrive guère.

— Je vous annonce que cela arrivera, cependant,.. sans me charger de justifier la nature en ses inconséquences.

Il passe la main sur sa moustache sans me faire l'honneur de lâcher son journal :

— Ne vous inquiétez pas, nous prendrons une voiture...

Tu conviendras que c'était agaçant. Juste, à ce moment un roulement de tonnerre se fait entendre :

— Là! quand je vous le disais! Et papa qui ne rentre pas!

Cette fois il se lève et s'approche de la fenêtre.

— Votre père attendra, pour sortir du ministère, que l'orage soit passé... Soyez tranquille pour lui, mademoiselle Nicole...

— Oui!.. Mais moi,.. j'ai peur, quand il n'est pas là.

— Peur?.. Oh! que non... Vous êtes trop grande fille pour cela...

J'étais debout à côté de lui, dans l'embrasure de la fenêtre, contre laquelle il appuyait le front, comme s'il voulait compter les larges gouttes de pluie qui commençaient à tomber dans la rue, parfaitement déserte en ce moment; il ne se doutait seulement plus que je fusse près de lui. Cela m'impatienta, je pris un air rêveur et je dis :

— Comme les nuages vont vite!

Sans tourner la tête, il répondit :

— Très vite.

— Où vont-ils?

— Qui donc?..

— Les nuages?

— Ah!.. Eh bien! ils vont où le vent les pousse, naturellement.

Un grand éclair blanc, accompagné d'un coup de tonnerre prolongé, me fit jeter un cri, — un faible cri de chat qui s'étrangle, comme miss Ellen quand je la chatouille. Il se retourna avec un demi-sourire ironique :

— Qu'est-ce qu'il y a?..

— Il y a que j'ai peur... Je vous le disais bien, sans papa j'ai toujours peur.

Nouvel éclair, nouvelle détonation formidable avec une avalanche de grêle. Cette fois, je jette un cri perçant :

— Ciel! monsieur!

Et je me précipite dans ses bras en cachant ma tête contre sa poitrine. Il était diantrement embarrassé, monsieur l'homme à bonnes fortunes, avec la fille de son ami d'Aurevelle sur les bras. C'était fort drôle; il me soutenait avec des précautions infinies, comme si j'étais en verre filé, et m'encourageait par de petits monosyllabes caressans :

— Mademoiselle!.. Nicole, ma chère enfant...

Mais il tonnait toujours, et je m'obstinais à tenir mon nez enfoui dans son gilet avec de petits frissons, de petits cris pâmés, tout ce que j'imaginais de plus intéressant. Cela ne pouvait cependant pas durer éternellement; je relevai la tête languissamment. Il me contempla alors stupéfait, absolument abasourdi, comme s'il ne m'avait jamais vue auparavant, et je crois, en vérité, que c'était la première fois qu'il s'avisait de me regarder. L'orage avait emporté les dernières lueurs du jour; un domestique entra avec une lampe, puis mon père arriva et je m'éclipsai pour m'habiller avant le dîner. Je te vois d'ici scandalisée... Ma chère, ce petit travail a été très proprement exécuté, et les résultats sont excellens, M. de Feugrix ne me traite plus en quantité négligeable, il me prend au sérieux; c'est ce que je voulais, et rien de plus. Ainsi, ne me

gronde pas. D'abord M. de Feugrix est vieux, — quarante ans, je suis sûre ! Et puis, un ami de papa, c'est presque un oncle, absolument respectable et inoffensif. »

— Il est pourtant si facile d'être heureuse! soupirait Lise, à la lecture de cette lettre et de quelques autres du même genre : « Pauvre petite folle de Colette ! »

XI.

Le mois de mars touchait à sa fin ; de tièdes rayons alternaient avec les froides giboulées. Les jours, plus longs, permettaient quelques promenades hors la ville, sur les glacis gazonnés qu'étoilaient déjà de hâtives fleurettes : perce-neiges tremblans, violettes sans parfum. Les ramures noires des épines, encore défeuillées, se couvraient d'une floraison neigeuse. Quelques arbres fruitiers commençaient déjà à gonfler leurs bourgeons; la terre exhalait une odeur forte qui pénétrait l'air d'une saine volupté. Lise et Bertrand aimaient à respirer ces aromes de sève montante, précurseurs de la renaissance printanière. Le nez au vent, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, ils s'en allaient droit devant eux; Mme Dauny, vite hors d'haleine, se contentait de les suivre de loin, moitié contente, moitié fâchée. Elle s'était assise un jour, pour les attendre, sur une des bornes du chemin de halage où s'amarrent les lourds chalands; les deux amoureux, la voyant à l'aise et reposée, s'étaient envolés le long de la chaussée, droite à perte de vue, entre le canal encaissé et la plaine brune, toute nue, sans ondulations jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Le soleil, trop ardent, avait pompé toutes les vapeurs, qui se condensaient en nuages de plus en plus épais; ses rayons obliques, à travers une file de peupliers dénudés alignés sur l'autre rive du canal, rayaient de leurs ombres grêles l'eau noire, lourdement miroitante. Lise s'émerveillait :

— Que penserez-vous donc, disait Bertrand, de mon pays là-bas, de ses cagnons inaccessibles, de ses hauts plateaux, véritables déserts de pierres,.. de ses gorges profondes, fendues net, comme d'un coup de hache, où tout en bas on voit courir, tapageuses et claires, vives comme la pensée, les eaux du Tarn!.. Et, tout à côté, des vallons exquis, des coins recueillis d'une inconcevable fraîcheur : c'est dans une de ces vertes retraites, entre de hautes murailles rocheuses, qu'est blotti notre vieux logis, la Calende. Vous vous y plairez.

— Où ne me plairais-je pas avec vous?

— C'est donc vrai que vous m'aimez, ma chérie? « Ma chérie, » il ne l'avait jamais encore nommée ainsi; quelle caresse dans un mot, dans une inflexion de la voix! Était-ce le souffle attiédi de la

bise? le mouvement secret de la sève remuée en ses profondeurs? Était-ce leur isolement dans la grande plaine déserte, à cette heure trouble qui précède la fin du jour? Lise sentait, dans la plénitude heureuse de son âme, se glisser une vague souffrance de timide désir qui accompagne parfois le plus extrême bonheur comme pour faire sentir ce qu'il a d'incomplet; un secret instinct la portait à renfermer en elle-même ce délicieux malaise, à n'en rien laisser transparaître, comme si la nature, qui réserve la femme pour des tâches mystérieuses, avait posé dès l'origine sur son âme un sceau de respect pour l'œuvre sacrée qu'elle ignore. Par un mouvement involontaire, elle s'écartait un peu de son ami, qui, sans le remarquer, continuait : « Chère Lise,.. il faut m'aimer beaucoup, puisque bientôt vous allez m'appartenir... Encore quelques semaines, et vous serez mienne, enfin! enfin! »

D'un geste tendre et fou, il entourait sa taille, l'attirait, s'efforçait de baiser sa joue. Elle se défendait :

— Laissez donc!.. Vous allez ameuter les passans!

Et ils riaient, car de passans il n'y en avait aucun, si loin que s'étendît le regard, sauf un grand vol de corbeaux qui s'abattait et se relevait, cherchant sa pâture dans la glèbe. Et Bertrand disait, tenant Lise par la main :

— Pour cet instant où nos cœurs s'aiment si fortement, nous marquerons ce jour parmi les plus beaux et nous en fêterons chaque année l'anniversaire, le voulez-vous? Et, pour ce seul jour, j'aimerai cette vilaine plaine noire comme une terre d'enchantement.

— Oh! moi, je les ai toujours aimés, ces grands espaces où le ciel se déploie si largement; et ces lointains noyés dans un bleu si fin, si transparent!.. Il semble que tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend, tout ce qu'on désire, soit caché là-bas dans ce lointain bleu et nous attire.

— Ce que vous trouvez beau, c'est votre rêve.

— Et vous, Bertrand, ce que vous appelez laid, c'est ce qui est uniforme... Nous avons ici comme ailleurs des nuages, de l'eau, du soleil, les alternatives du jour et de la nuit,.. et des étoiles.

— Oui,.. tout cela sans grâce, sans imprévu ni mystère. Ne pensez-vous pas que le mystère donne du prix à toute chose, qu'un peu d'inquiétude ne nuit pas? On apprécie mieux les beautés qui se réservent et se voilent à demi... Mettre un pied devant l'autre sur un terrain plat, monotone, où chaque jour découvre le même horizon que la veille...

— Mais c'est le bonheur, le vrai bonheur... C'est l'idéal de la vie : chaque jour répétant la veille dans un chemin bien droit, bien uni, où l'on marche avec assurance, sans crainte de piège ni de surprise,.. sans aventure, sans guerre surtout!..

— Ah! peureuse! — voilà qui n'est pas digne de la femme d'un soldat... Il faut vous habituer à me voir courir partout où il y aura un danger...

— Le danger, pour aujourd'hui, c'est la colère de maman... Mon Dieu! comme nous sommes allés loin!.. Et comme nous allons être grondés!

— Et, de plus, nous allons être mouillés...

Le soleil, presque au ras de l'horizon, était comme écrasé par une lourde nuée difforme couleur d'encre, et deux longues gerbes de rayons divergens à droite et à gauche semblaient loucher méchamment...

Dans une clarté jaune abattue en averse vers le sol, tout au loin, sur le chemin, pareille à un gros insecte, Mme Dauny se démenait frénétiquement, avec de grands gestes télégraphiques de son parapluie et de son mouchoir. Elle montrait alternativement l'horizon chargé de menaces et la ville encore éloignée :

— Oh! comme nous allons être grondés, répéta Lise.

Ils se mirent à courir en se tenant par la main, et Mme Dauny, qui les vit sur le chemin du retour, ne jugea pas nécessaire de les attendre et d'exposer à l'ondée prochaine sa plus belle robe et ses bottines neuves. Elle prit très résolument les devans.

Lise et Bertrand n'étaient pas à moitié route quand s'abattit sur eux une terrible bourrasque de pluie et de grêle. Bertrand avait ouvert le parapluie de Lise et la protégeait de son mieux... Elle, suspendue à son bras, appuyée contre lui, battue du vent et de l'averse, se sentait délicieusement ravie sous ce mince abri que la bourrasque secouait et tordait dans la main robuste du jeune officier. Ils ne se parlaient plus, à demi suffoqués par les rafales; c'était une vraie déroute. Ils arrivèrent trempés et glacés au logis où la mauvaise humeur de Mme Dauny ne l'avait pas empêchée d'allumer à l'avance une claire flambée :

— Eh bien! Lise, que dites-vous des horizons plats et des chemins tout unis?.. On devrait, au moins, s'y promener à pied sec.

— Et vous, répondait Lise toute gaie, que pensez-vous de l'imprévu et des surprises de la destinée?..

Mme Dauny se chargea de répondre :

— Il n'y avait ni imprévu ni surprise; la giboulée s'annonçait depuis longtemps... Mais quand on ne regarde ni à droite ni à gauche!

Ils furent bientôt séchés et réchauffés. Mme Dauny, de complicité avec la femme de ménage, la vieille Françoise, cuisinait mystérieusement dans la pièce voisine, car Bertrand, par exception, était invité à dîner. Lise, pour rentrer en grâce avec sa mère, s'empres-

sait à dresser le couvert, et M. d'Esparvis s'enchantait à la voir aller et venir de la table au buffet, atteindre les verres et les assiettes, les essuyer soigneusement de peur de quelque invisible poussière et les disposer symétriquement sur la nappe bien blanche où s'étalait au milieu une corbeille artistement garnie de houx fleuri et de lierre :

— Vous ici!.. maman là... et moi entre les deux ; et, par un enfantillage naïf, elle baisait du bout des lèvres chacun des objets destinés à Bertrand en le regardant par-dessous ses paupières baissées, très rieuse ce soir-là. Lui n'avait jamais été plus épris d'elle, de la grâce élégante de ses jolis mouvemens, de ses attitudes souples et si naturelles, de l'épanouissement de sa jeune beauté.

— Comment ne pas être heureux avec cette charmante créature près d'un foyer paisible, tandis qu'au dehors rôde la bise d'hiver,.. dans un petit logis bien clos!

— Bien clos? dit Lise en riant, car il avait fini par rêver tout haut ; écoutez claquer les volets et les portes sur leurs vieux gonds rouillés.

Le dîner fut charmant; le rôti était à point, la crème au kirsch fut proclamée parfaite, et Mme Dauny avait recouvré sa sérénité.

Quand le couvert fut desservi et que chaque chose eut été remise en place, Lise et Bertrand s'assirent près du feu. Mme Dauny allait et venait. Sur les instances de Lise, M. d'Esparvis avait allumé une cigarette et la dégustait voluptueusement, les yeux demi-clos, dans cet état d'aise délicieux où toute parole est superflue, où les cœurs s'entendent dans le silence, dans une plénitude de vie sereine qui suspend jusqu'à la pensée. Le grésillement de l'averse au dehors le berçait doucement et son regard un peu voilé se reposait sur la jolie tête fine de Lise, assise en face de lui, le coude sur le genou, le menton dans la main. Il s'était placé sans y prendre garde dans le grand fauteuil de cuir où Lise tant de fois avait vu son père. Elle le remarqua et le souvenir lui vint de ces longues soirées de détresse où elle épiait, oppressée d'inquiétudes, sa courte somnolence quand tous attendaient le retour tardif d'Arthur, le bruit de ce pas furtif glissant dans l'ombre, de ce frôlement presque insensible contre les murs du corridor. Et elle frémissait encore à ce souvenir.

— Qu'avez-vous? demanda Bertrand, qui la vit se dresser subitement l'œil fixe, l'oreille tendue.

— Rien... Je me souvenais... Et l'illusion était si forte qu'un moment j'ai cru entendre marcher dans le corridor.

— C'est le vent qui rôde...

— Oh! sans doute... Pourtant on eût dit un pas à peine appuyé.

— Ce ne peut être Françoise, car elle appuie, elle. Vous avez rêvé, chère enfant!

— Heureusement!.. Je ne sais pourquoi ces soirs d'autrefois me reviennent en ce moment.

— Et c'est votre crime, Lise chérie!.. Vous ne devez penser qu'à moi...

— Si j'allais vous perdre!

— Me perdre? Oh! l'irréparable et fâcheuse aventure! Rassurez-vous : un capitaine de chasseurs ne se perd pas comme une aiguille?.. Je tiens à la vie, parbleu!.. depuis que vous m'aimez.

Au moment de partir, Bertrand réclama la faveur d'embrasser sa fiancée :

— Songez, madame, que, dans quelques semaines, je n'aurai plus besoin de votre permission ; et, tandis que Mme Dauny hésitait, s'embarrassait dans ses perplexités et ses scrupules, M. d'Esparvis posait ses lèvres sur la joue de Lise tout en maugréant en lui-même contre ces baisers d'apparat, solennels comme un acte de notaire.

— A demain! murmurait Lise.

— Demain?.. Hélas! non : grande revue, réception le soir chez le général. Triste journée sans Lise, demain; il faudra l'effacer du calendrier.

Encore un dernier serrement de main et il s'en va dans la nuit, battue de rafales, dans la rue noire où sur les pavés ruisselans se reflète la lueur languissante des becs de gaz. Lise le suit des yeux et du cœur jusqu'à ce qu'il ait disparu, et, maintenant, c'est fini, ce beau jour! Et quand elle referme la porte avec un soupir, elle ne se doute pas à quel point c'est fini, et que déjà l'abîme des grandes douleurs s'est ouvert à ses pieds.

XII.

Lise Dauny à M. Werner.

« Cher, bien cher et excellent ami,

« Un malheur terrible!.. Arthur, arrivé hier soir à l'improviste, vient tout à l'heure devant nous, sous nos yeux, d'être arrêté et emmené prisonnier. Pourquoi?.. qu'a-t-il fait? Nous ne savons rien... Peut-être est-il accusé faussement,.. par erreur! cela arrive, n'est-ce pas?.. Il a protesté de son innocence... Et j'ai tant besoin d'espérer! Mon bon parrain, puisque vous êtes à Paris pour quelques jours encore, venez à notre aide ; tâchez de savoir au moins de quoi on l'accuse. Nous n'avons personne à qui nous

puissions nous confier, personne que vous... Conseillez-nous : que faire?.. que devenir? Ma mère, brisée de sanglots, vient de s'endormir, comme foudroyée, et je vous écris près d'elle à la clarté mourante de ma lampe qui s'éteint et que je n'ose ranimer de peur de l'éveiller; elle gémit encore et se débat dans son sommeil... Je ne sais si vous pourrez me lire, mes doigts tremblent si fort que je puis à peine tenir ma plume. Il faut bien pourtant vous dire ce qui s'est passé... Ç'a été comme un rêve abominable, une vision de l'enfer,.. et si rapide! quelques heures!.. J'étais si heureuse!.. Mon Dieu! quelques heures ont suffi pour me mettre la mort dans l'âme... Mais ce n'est pas de moi que je dois parler... Arthur est arrivé hier soir; nous étions au salon avec Bertrand, si gais et tranquilles. Il est entré dans la maison, sans bruit, sournoisement, comme autrefois... J'ai entendu le frôlement sinistre le long du corridor, je voulais douter... Et c'était lui pourtant! Dès que Bertrand a été parti, il s'est montré... J'ai eu à sa vue comme un coup dans la poitrine... Il y avait en son air quelque chose d'égaré, d'inquiet... Pourtant il a expliqué avec assez de calme son arrivée subite : M. Lévy-Nash l'envoyait à Bruxelles pour une mission secrète, importante, et qui ne souffrait pas de retard; il n'avait pas voulu traverser notre ville sans nous voir... Tout cela d'une haleine, comme une chose apprise et récitée... Puis, tout à coup, il a parlé d'argent, réclamé sa part de l'héritage de mon père, et, comme, forte de vos conseils, ma mère résistait, il s'est emporté, nous a injuriées et menacées; oui,.. il est allé jusqu'à menacer ma mère, qui, de guerre lasse a fini par lui donner tout l'argent disponible qui était à la maison, — peu de chose en réalité! Et puis il se contredisait; après avoir affirmé que sa mission ne souffrait pas de retard, il a laissé passer tous les trains de jour pour Bruxelles et a décidé de prendre celui du soir,.. le dernier... Il semblait craindre d'être vu, reconnu... Tout cela était suspect. Vers le soir, je l'ai décidé à sortir avec moi... Nous avons marché au hasard dans la campagne sans rien trouver à nous dire jusqu'à ce que, bientôt lassé, il ait demandé à rentrer... Il allait devant moi, courbé, rasant les murs et moi, voyant l'heure s'avancer, je pensais qu'il allait partir et que notre délivrance approchait, car ses violences nous avaient terrifiées. J'avais peur de lui. Arrivé devant la maison, il s'est retourné vers moi : — Tu es bien sûre qu'*il* n'est pas là? Il voulait parler de Bertrand. Je l'ai rassuré et il a pris la clé et ouvert la porte... Alors... Mais ce qui s'est passé, je ne saurais le dire. Ç'a été comme la foudre!.. Un cri étouffé, un tumulte, des gémissemens, avec la sensation de quelque chose d'effroyable, d'une catastrophe,.. d'une épouvante... Je l'ai vu entre deux hommes qui, de

chaque côté le tenaient, livide, défaillant... Ses yeux nageaient, à demi renversés!.. Ah! ce visage convulsé, ce regard d'agonie, comment les oublier jamais!.. Dans un coin, par terre, accroupie, ma mère se tordait les bras en sanglotant... Il a balbutié : — Je suis innocent!.. deux fois d'une voix sourde, étranglée, qui semblait sortir de dessous terre, et c'est tout. On l'a entraîné,.. il a disparu entre ses deux sinistres compagnons,.. sans un mot, sans un adieu... Nous ne savons rien de plus. Ceux qui l'ont arrêté n'ont pas pu ou voulu nous rien dire... La crainte nous est venue qu'il ait abusé de la confiance de M. Lévy-Nash et pris de l'argent peut-être... Si cela est, ne pourrait-on, en remboursant tout, arrêter les poursuites? Rien ne nous coûterait pour le sauver. Il a dit : « Je suis innocent! » Mais, il n'a pas demandé : « De quoi m'accuse-t-on?.. » C'est donc qu'il le savait... O vous, cher vieil ami, ne nous abandonnez pas dans notre détresse; venez à notre secours.

« Je baise en pleurant vos chères mains,

« Lise. »

Quand Lise eut fini son douloureux récit, le jour commençait à paraître. Elle s'approcha de sa mère, étendue tout habillée sur son lit et qui, maintenant réveillée, recommençait à gémir et à se lamenter. Son teint, toujours d'une pâleur jaune, était ce matin-là de couleur bistre. Lise se hâta de lui préparer une infusion et presque aussitôt Mme Dauny fut prise de spasmes et de vomissemens. Le médecin, appelé aussitôt, pronostiqua une fièvre bilieuse. Lise ne quitta le chevet de sa mère que pour recevoir un instant Bertrand, qui ne soupçonnait rien des événemens de la veille. Arthur, pendant son rapide passage, n'avait été rencontré par personne et dans ce quartier solitaire, son arrestation avait pu se faire sans attirer l'attention. Lise était si pâle pourtant qu'il s'en préoccupa, mais la maladie de Mme Dauny expliquait cette pâleur et son trouble.

Quand il fut parti, Lise respira plus librement; il ignorait tout; qui sait? Peut-être l'ignorerait-il toujours? Peut-être Arthur serait-il rendu à la liberté avant que rien eût transpiré... C'est alors qu'elle se décida à écrire à M. Werner, qui précisément était à Paris, et à lui confier le terrible événement.

Quand ce fut fait, elle réussit à se calmer, et put revoir Bertrand, sans se trahir.

Au bout de quelques jours, leurs habitudes d'intimité étaient renouées entièrement. Mme Dauny se remettait lentement; elle se levait et avait repris dans la salle basse sa place accoutumée. Son activité cependant, gardait quelque chose d'incohérent et de fébrile

qui révélait le désordre de son esprit. Elle bouleversait ses armoires, substituait à l'ordre autrefois immuable des améliorations imaginaires; ou bien, au contraire, elle demeurait inerte, absorbée, marmottant des paroles à voix basse, comme si elle soutenait une discussion, avec une gesticulation nerveuse, saccadée. Jamais, même avec sa fille, elle ne prononçait le nom d'Arthur ni ne faisait allusion à ses cruelles préoccupations; elles se lisaient sur sa longue face amaigrie, dans les profondes rides qui coupaient maintenant son grand front bombé, autrefois lisse et poli comme une bille de billard, dans l'expression de stupéfaction navrée et d'attente. Parfois, elle arrêtait sur Lise un long regard fixe, craintif et implorant, Lise aurait donné des années de sa vie pour pouvoir répondre:

— Il est innocent, je le sais.

Elle prenait alors sa mère entre ses bras, baisait ses joues creuses, la berçait avec des mots tendres et câlins.

Cependant, M. Werner prolongeait son séjour à Paris pour s'occuper de l'affaire; il écrivait peu et ne parlait guère du résultat de ses démarches et de ses informations, rien même de ses pronostics personnels.

Un matin, tout en rangeant le ménage, Françoise dit à Lise :

— Savez-vous comme le monde est méchant? Y en a qui disent que M. Arthur... Je ne devrais pas seulement vous parler de ça, bien sûr.

— Que dit-on? demanda Lise devenue toute blanche...

— Des bêtises!.. que M. Arthur est venu ici, qu'il a été pris par les gendarmes et mené en prison à Paris.

Lise ne bougea pas, ses paupières seulement tremblèrent.

— C'est des menteries que j'ai dit... Il est à Paris où il gagne beaucoup d'argent, c'est donc qu'il n'est pas en prison! Et puis, il n'est pas de ce gibier-là!

— Qui a parlé de cela? demanda Lise avec effort.

— Des gens... au marché. Ils contaient que c'est écrit dans le journal, *le Petit Patriote*, je crois. Eh bien, que j'ai dit, l'imprimé a menti... Voilà.

Lise balbutia quelques mots inintelligibles et se sauva dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise, les yeux ouverts, fixes, sans larmes; incapable de prévoir ni de penser, elle serrait l'une dans l'autre ses mains froides :

— Mon Dieu! Mon Dieu!..

Et Dieu seul savait ce que contenait de supplications et de désespoir cette vague prière.

Ce fut dans une véritable agonie qu'elle attendit la venue de Bertrand; il arriva la main tendue, avec le même bon sourire, joyeux et tendre :

— Qu'est-ce cela ? Nous avons pleuré !.. Oh ! la méchante fille qui me gâte son cher visage... Mme Dauny est-elle plus souffrante ?

Il ne savait rien encore ! Subitement réconfortée, Lise s'excusa sur un malaise nerveux, un instant de dépression passagère. En elle-même, elle pensait :

— Encore aujourd'hui, je vais le voir content ! Encore un jour, sans que j'aie à rougir devant lui, sous son regard d'honnête homme !

Elle avait pris sa main et la serrait fortement dans les siennes, elle le contemplait comme si elle avait dû ne le revoir jamais.

— Encore aujourd'hui !.. Encore aujourd'hui !

Toute son âme se précipitait dans cet instant de joie fragile, si précaire.

Lui, sans en soupçonner les causes, était remué par cette ardente et douloureuse passion.

— Si vous pleurez encore, je serai forcé de vous gronder, disait-il tendrement. Je suis très méchant.

Il riait et relevait sa moustache avec un air terrible pour amener un sourire sur ses lèvres. Il était très gai ; on avait manœuvré autour d'un fort, ses hommes s'étaient fait remarquer par leur belle tenue, il avait reçu des éloges et serait porté au tableau d'avancement :

— Tout me réussit, depuis que vous m'aimez... Vous me portez bonheur !

Elle eut un frisson et posa la main avec un geste douloureux sur sa poitrine :

— S'il savait l'affreux secret que je cache là !.. Et il peut l'apprendre, aujourd'hui, demain !

Il lui semblait qu'elle allait mourir de cette peur, de cette honte.

Puis, elle se raccrochait à l'idée que cette feuille locale infime, *le Petit Patriote*, était peu lue sans doute et que les journaux de Paris devaient avoir tant d'autres sujets plus intéressans qu'un chétif et médiocre personnage comme son frère.

Dans la décevante, délicieuse saison de la jeunesse, on a cette croyance intrépide que le bonheur est la loi, que les peines, les tourmens n'y apportent qu'un trouble passager, que chaque souffrance a sa revanche assurée dans une profusion d'événemens heureux. Tout dans un être jeune tend vers l'espérance.

Malgré les présages, Lise espérait encore ; chaque secousse l'attachait plus fortement aux fragiles délices de son amour menacé.

XIII.

Il était environ neuf heures, le lendemain matin, et Lise, dans la chambre de sa mère, à genoux devant les tiroirs béans d'une com-

mode, s'occupait d'y replacer patiemment les objets, mouchoirs, linge, camisoles, que Mme Dauny en avait retirés dans une de ces crises d'agitation maladive et qu'elle contemplait maintenant avec découragement. Françoise entra :

— M. le capitaine désire voir ces dames!

D'un bond Lise fut debout, au seul nom de Bertrand, troublée par ce qu'avait d'insolite une visite si matinale, elle descendit rapidement l'escalier tournant et se dirigeait vers la salle basse où elle pensait trouver M. d'Esparvis, lorsqu'elle sentit sa main se poser sur son bras, au moment où elle touchait la dernière marche. L'obscurité de la sombre allée l'avait empêchée de le voir ; maintenant encore, elle ne distinguait pas ses traits.

— Vous m'avez presque fait peur, dit-elle, en serrant sa main.

— Pardonnez-moi de venir ainsi, à cette heure.

Sa voix était changée, et Lise ressentit un grand coup au cœur. Il reprit très bas :

— Est-ce vrai, Lise, ce que l'on dit?.. Ce qu'annonce le journal?

Elle s'appuya au mur, avec un grand soupir, et machinalement, elle demanda :

— Quel journal?..

— Tous les journaux... On assure qu'un jeune homme de cette ville, Arthur Dauny,.. ce ne peut être que votre frère,.. faisait partie d'une bande de malfaiteurs, qu'il a été arrêté... et qu'il est en prison... Que veut dire cela? Qu'y a-t-il de vrai?

Elle ne put répondre, elle ne se soutenait plus et se laissa glisser, s'affaissa sur les marches humides. Son cœur défaillait et en elle-même elle pensait :

— Tout est fini,.. maintenant, je vais mourir.

Bertrand reprit :

— C'est donc vrai? Ainsi, c'est vrai, et vous me l'avez caché!.. J'ignorais tout, comme les étrangers, les indifférens. Et c'est quand le malheur est public... après tout le monde, que j'apprends, par hasard, ce qui m'intéresse plus que personne.

Il parlait avec émotion, avec emportement et une amère tristesse.

Péniblement, d'une voix éteinte, sans vie, elle répondit:

— Je n'osais pas... On n'a pas de mots pour raconter ces choses-là... Et puis, j'espérais...

Elle ne savait ce qu'elle disait, elle parlait comme en rêve. Toutes ses facultés étaient concentrées et tendues en une seule poignante anxiété :

— Que va-t-il arriver maintenant?

Ils restèrent quelques instans ainsi immobiles et muets dans l'humide corridor noir. Au fond de la cuisine, on entendait la voix usée de Françoise :

Chante, rossignol, chante
Ma dondé,
Puisque ton cœur est gai,
Ma dondé.
Je ne suis pas de même...

Était-ce l'accent mélancolique de cette naïve chanson qui détendit les nerfs de Lise. Elle cacha sa tête dans ses mains avec un gémissement et fondit en larmes. Bertrand la regarda tristement quelques instans sans parler, puis il détacha une de ses petites mains moites de pleurs et la porta à ses lèvres.

— Ne restons pas ici; venez.

Soutenue par lui, elle se souleva péniblement, ils allèrent s'asseoir l'un près de l'autre dans la salle. Lise, la tête baissée, les joues baignées de larmes, semblait une accusée devant son juge. Le visage sévère de M. d'Esparvis alors s'adoucit, son indignation se fondit en une tendre, infinie pitié.

— Vous n'auriez pas dû me cacher cela, ma pauvre enfant, j'ai le droit de tout savoir. Ne devons-nous pas être unis pour la bonne et la mauvaise fortune?

Ah! qu'il soit béni à jamais pour ces paroles! Quelques épreuves que lui réservât l'avenir, elle ne pourrait pas oublier ce premier, ce noble mouvement de Bertrand; il ne la répudiait pas, ne la rejetait pas seule avec sa honte, il s'associait à sa détresse et prenait généreusement la moitié de son fardeau. Comme en ce moment elle eût volontiers versé son sang pour lui, goutte à goutte, et dit encore : — C'est trop peu!

Elle se pencha, se laissa glisser à genoux, appuya ses lèvres sur la main du jeune capitaine et les y tint collées, malgré ses efforts, avec une humble et fervente adoration... — Pauvre, pauvre Lise! Mais que savait-elle?

— Presque rien.

Elle raconta ce qui s'était passé; puis, à son tour, il lui donna les détails transmis par les journaux. C'était une triste et vulgaire affaire comme il s'en présente presque à chaque session des assises : une râfle de police dans une maison mal famée, l'arrestation d'une bande de malfaiteurs, escrocs, souteneurs, vagabonds de la pire espèce et femmes de mauvaise vie. Quelques-uns réussissent à s'échapper, puis sont dénoncés par des complices et pris quelques jours plus tard; de ce nombre, Arthur arrêté, disait le journal, au moment où il allait franchir la frontière et s'embarquer à Anvers pour l'Amérique. Il était accusé de complicité dans les vols et autres méfaits de la bande.

— C'est tout ce qu'on sait, ajouta Bertrand. Mme Werner n'a au-

cun détail, son mari revient aujourd'hui et nous renseignera plus certainement.

Ils s'entretinrent quelques instans encore, jusqu'à ce que Bertrand fût obligé de partir; il contempla quelques instans l'innocent et doux visage de Lise, meurtri si profondément par les larmes :

— Nous étions si heureux!

Elle répondit les mains jointes :

— Nous pouvons l'être encore... Nous le serons si, comme je l'espère, il est innocent.

— Plaise à Dieu! ma pauvre Lise...

Le lendemain M. Werner était de retour. Dès qu'elle aperçut son chapeau à larges bords et la neige mousseuse de ses cheveux blancs débordant tout autour, Lise courut à sa rencontre :

— Quelles nouvelles?

— Pas aussi bonnes que je le souhaiterais... Rien de désespéré pourtant... Ne me regarde pas comme si j'étais le bourreau... La complicité dans les crimes...

Elle eut un cri d'horreur :

— Des crimes?

— Hélas! oui.., il y a vols, faux, violences, meurtres, rien n'y manque... mais, je te le répète, la complicité de ce malheureux Arthur n'est pas clairement établie; jusqu'à présent, il n'y a pas d'autres preuves formelles que la dénonciation d'un des inculpés.

— Alors, il peut être acquitté...

— Il peut l'être... Mais ne te hâte pas d'espérer... L'instruction est à peine commencée.., et il y a contre lui des coïncidences fâcheuses, de graves probabilités, sans parler de ses antécédens désastreux.

— Quels antécédens?

— Eh! mais, chassé du lycée il y a quelques années, tout récemment encore chassé de la pension Wautreley pour sa détestable conduite. Il ne vous l'a pas dit?... Non! il ne s'en est pas vanté... Je ne puis entrer dans les détails, ma pauvre enfant. Il suffit que tu ne te livres pas trop à l'illusion... C'est, en tous les cas, un fier gredin que monsieur ton frère... Allons! pauvre petite, prie le bon Dieu qu'il échappe cette fois encore au châtiment qu'il n'a, je le crains, que trop mérité. Tout dépendra des témoins, des incidens d'audience. Jusque-là ne désespérons pas.

— Mon bon parrain, vous qui connaissez Arthur, sa nonchalance.., sa poltronnerie.., comment admettez-vous qu'il ait pu participer en quelque chose à des actes de violence... à...

— Il n'est pas accusé d'y avoir pris une part directe.., mais d'avoir été l'indicateur et le complice... Des jeunes gens qu'il avait connus à la pension Wautreley, attirés dans des guets-apens, ont été obligés par la violence à signer des reconnaissances pour des

sommes considérables... On l'accuse d'avoir joué un rôle dans les préliminaires de ce vol... Une vieille dame, cliente de M. Lévy-Nash, a été récemment assaillie dans la maison qu'elle occupe, seule avec une servante à Rosny-sous-Bois, et sommée de livrer la clé de son coffre-fort. Cette vieille dame a succombé aux suites de la frayeur et des mauvais traitements; Arthur est dénoncé comme ayant fourni les renseignemens pour cette affaire...

— Oh! mon Dieu... Et Lassagne?

— Lassagne?.. Mais, il n'est pas question de lui; son nom même n'a pas été prononcé... Je ne doute pas qu'il ne soit de la bande, seulement, il y est connu sans aucun doute sous quelque sobriquet, dont ses complices ont gardé le secret...

Plusieurs jours passèrent, jours de fièvre, de torture, d'attente, suivis d'insomnies hantées par ces noires pensées de nuit qui rongent comme des vautours.

Enfin, la date fixée pour la comparution d'Arthur devant ses juges arriva. Dès le matin, Lise et Mme Dauny étaient à l'église, implorant la clémence du ciel, elles n'osaient dire sa justice. Dès le matin, elles attendaient, fiévreuses, frissonnantes, les nouvelles qu'elles savaient bien ne pouvoir arriver si tôt.

— Peut-être une dépêche ce soir? soupirait Mme Dauny. Bertrand secouait la tête :

— Il y a beaucoup d'accusés et beaucoup de délits, les débats dureront plusieurs jours.

— Quel supplice!

Le lendemain, longtemps avant le moment habituel de sa venue, on guettait le facteur: à l'heure dite, il passa devant la maison de son pas affairé, indifférent, sans s'arrêter, sans se douter que deux malheureuses femmes derrière la fenêtre étouffaient d'angoisse, et qu'il faisait ce jour-là office de bourreau.

Toute semblable s'écoula la journée suivante, dans l'attente, l'anxiété croissante, sans nouvelles.

Le soir, très tard, Bertrand arriva, soucieux et défait. Lise se prit à trembler.

— Vous savez? demanda-t-elle suffoquée d'émotion.

— Quoi donc?.. que pensez-vous que je sache?

— Quelque fâcheux renseignement peut-être... Nous n'avons aucune nouvelle, nous, rien encore!..

Il prit ses mains et l'attira vers lui sans répondre. Et combien tendre, douloureusement compatissant était son regard! Et comme le frémissement de ses lèvres et de sa longue moustache trahissait une poignante émotion.

— Ah! vous me cachez un malheur.., Bertrand.., dites? dites la vérité...

— Je ne sais rien de positif.., je vous le jure... Seulement.., M. Werner revient...

— Seul?..

— Seul...

— Et alors?...

Il lui tenait toujours les mains et la rapprochait de lui par un mouvement doux de protection et de pitié. Lise était pâle, comme morte. Elle répéta:

— Et... alors?

— Ma pauvre Lise aimée.., je crains que...

Elle retira ses mains subitement froides, les passa sur son front dans un geste égaré, et s'assit lourdement avec un long soupir... Ses jambes se dérobaient; elle mit son coude sur la table, appuya sa tête sur sa main, et les paupières fermées, elle balbutia :

— C'est donc fini?...

— Qu'ont-ils fait d'Arthur? s'écria Mme Dauny, se dressant toute droite dans l'ombre où elle se tenait. Mon fils!.. qu'ont-ils fait de mon fils?

— Je ne le sais pas, ma pauvre madame... Tout ce que je sais.., c'est qu'il n'est pas acquitté... Il se pencha vers Lise et l'attira contre lui... Elle eut un tressaillement, ses lèvres remuèrent, mais n'émirent aucun son. Mme Dauny pleurait sans larmes, avec des cris.

— Chère, chère Lise.., ma bien-aimée.., regardez-moi.., parlez-moi!.. Vous savez que j'aurais donné ma vie pour vous épargner cette douleur? Vous savez combien je vous aime?.. Vous savez que nous sommes deux pour porter le fardeau.

Il continua de la consoler doucement, si touché d'amour, si ému de pitié, qu'aucun retour personnel en ce moment ne le distrayait d'elle. Lise, à la fin, souleva ses paupières lourdes; il lut dans son regard éperdu un tel déchirement de son cœur qu'aucun sacrifice ne lui eût coûté à cette heure pour la sauver du désespoir. Avec d'infinies précautions, une lente, délicate insistance, il s'efforçait d'écarter les dernières illusions, et de la préparer au verdict qu'ils ignoraient encore, car, si cruelle que fût la certitude d'une condamnation, il se rendait compte que la matérialité de la peine y ajouterait une horreur nouvelle.

Toutes ces précautions furent rendues vaines par l'effroyable rigueur du jugement. Arthur était condamné à huit années de travaux forcés.

Les prévisions les plus pessimistes étaient dépassées.

P. Caro.

(La troisième partie au prochain n°).

LA TUBERCULOSE

ET

LES DOCTRINES CONTEMPORAINES

L'émotion que la découverte du professeur Koch, de Berlin, a produite il y a six mois, a fixé l'attention du monde entier sur la tuberculose. Jamais fait scientifique n'avait eu un pareil retentissement, n'avait soulevé un pareil enthousiasme. Ce bruit est maintenant apaisé et, de toutes les espérances qu'il avait fait naître, il n'est resté qu'une grande désillusion pour les médecins et un grand désarroi dans l'esprit des gens du monde. A l'inquiétude que cette inexorable maladie a toujours inspirée, est venue se joindre une crainte vague produite par l'idée de la contagion, une défiance douloureuse, une sorte de perplexité.

Les gens qui ne s'occupent guère d'habitude des choses de la médecine ont eu l'attention forcée par tout le bruit qui s'est fait dans la presse. On a agité devant eux des questions trop spéciales pour être bien comprises, trop graves pour ne pas inquiéter l'opinion. Il est donc nécessaire de répandre un peu de lumière sur ce problème, puisqu'il a été imprudemment soulevé et de mettre les choses au point, en montrant ce qu'il y a de fondé dans les appréhensions du public et ce qui est le fait de l'exagération, en indiquant les précautions qu'il est sage de prendre et celle dont il est puéril de s'entourer. Tel est l'objet de cette étude.

I.

De toutes les maladies auxquelles l'espèce humaine est exposée, la tuberculose est celle qui fait le plus de victimes. Elle est plus

meurtrière à elle seule que toutes les maladies épidémiques réunies. Les fléaux les plus redoutés passent sur les peuples comme des torrens, les déciment et se retirent ensuite comme ils sont venus ; la tuberculose au contraire ne laisse pas de répit aux populations et prélève sur elles, chaque année, son implacable tribut. Elle entre pour un sixième dans la mortalité du globe et pour un cinquième dans celle de Paris. Sur 506,034 décès qu'on y a enregistrés du 1er janvier 1880 au 31 décembre 1887, c'est-à-dire pendant huit ans, la tuberculose en a causé 96,581 (19 pour 100).

On estime à 150,000 le nombre des victimes qu'elle fait chaque année en France. C'est un véritable fléau social parce qu'elle s'adresse à la jeunesse. Elle prend les sujets des deux sexes, au moment où, après avoir été une charge pour la société, ils vont lui devenir utiles et lui rendre ce qu'ils lui ont coûté ; elle les fait mourir lentement, après de longues années de souffrances et d'inactivité, après qu'ils ont épuisé les ressources de leurs familles.

C'est assurément une considération bien accessoire que celle de l'argent, lorsqu'on la met en parallèle avec tous les chagrins que causent ces morts prématurées, avec les espérances qu'elles brisent ; il semble presque cruel de supputer ce que peuvent coûter au pays toutes ces existences moissonnées dans la fleur de leur jeunesse. C'est cependant une question dont l'hygiène sociale ne peut pas se désintéresser. J'ai calculé qu'en frais de traitement et de journées de travail perdues, en tenant compte du capital représenté par ces 150,000 victimes arrivées au moment productif de la vie, la tuberculose coûtait chaque année à la France, plus d'un demi-milliard de francs.

Elle sévit sous toutes les latitudes, à toutes les époques de l'année, dans toutes les classes de la société. Bien qu'elle soit regardée, à juste titre, comme une maladie de misère, que son évolution soit favorisée par toutes les causes qui appauvrissent l'économie, aucune famille n'en est à l'abri, aucun genre de vie n'en préserve à coup sûr. La force de la constitution elle-même n'est pas une garantie certaine. La race anglaise est assurément l'une des plus belles du globe. Les rameaux les plus vigoureux du Nord de l'Europe se sont réunis pour la constituer. Le sang des Angles, des Saxons, des Normands est venu tour à tour se mêler à celui des Cambriens et des Pictes, pour former cette puissante race. Elle n'a certes pas dégénéré, sa prospérité n'a fait que s'accroître et pourtant elle paie à la tuberculose un tribut plus lourd que les autres. C'est le fléau des plus nobles familles de l'aristocratie anglaise ; elle les poursuit sur toutes les routes du globe et les atteint dans tous leurs refuges.

Les grandes maladies populaires ont reculé de tout temps de-

vant les progrès de la civilisation. Elle a fait disparaître les fléaux du moyen âge dont le nom seul suffisait pour terrifier les populations. Ceux qui nous restent vont en s'atténuant et la tuberculose aurait fait comme eux si la misère et les mauvaises conditions hygiéniques en avaient été les principales causes. C'est le contraire que nous constatons. Elle va s'aggravant partout, comme le prouvent les statistiques, elle élargit son domaine avec l'extension des relations internationales.

Les Européens la transportent avec eux dans toutes leurs migrations. C'est ainsi qu'elle a pénétré dans l'Amérique du Nord, qu'elle s'est implantée à la Terre de Feu et dans l'Océanie.

La phtisie était inconnue à la Terre de Feu avant l'arrivée des Anglais. Fitz-Roy et Darwin, qui ont fait de la population de ces pays une étude si complète, n'auraient pas manqué de la signaler, si elle avait existé à cette époque. Elle est apparue depuis la fondation de la mission anglaise d'Ouchonaya, et règne en tout temps dans cet établissement. En 1882, elle y a pris les proportions d'une épidémie et enlevé 14 enfans de l'Orphelinat sur 25 qui s'y trouvaient. C'est bien la pthisie tuberculeuse qui règne sous ces latitudes, car le professeur Cornil a constaté l'existence du bacille caractéristique, sur un fragment de poumon provenant d'une jeune fille du pays morte de tuberculose et rapporté par le docteur Hyades, membre de la mission du cap Horn.

La maladie ne s'observe que chez les Fuégiens qui vivent à l'européenne, chaudement vêtus et dans des cabanes bien closes. Ceux qui ont conservé leurs habitudes, qui passent les jours et les nuits en plein air, ou sous des huttes qui ne ferment pas, qui sont à peine vêtus et parcourent les plages en cherchant leur nourriture, ceux-là ne connaissent pas la tuberculose et, lorsqu'ils en ont contracté le germe en changeant d'existence, ils recouvrent la santé en revenant à leurs mœurs primitives.

La phtisie dépeuple les archipels polynésiens, depuis que les navires de Cook et de Bougainville y ont abordé. Elle décime les populations indigènes de la Nouvelle-Calédonie, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Nos possessions ont subi le sort commun. Taïti, la reine du Pacifique, comptait 80,000 habitans en 1768, lorsque Bougainville y arriva, elle n'en a plus que 9,194. Les Marquises en avaient 20,000 à la même époque, il ne leur en reste plus que 5,776 aujourd'hui. Pendant longtemps, on a mis cette dépopulation sur le compte de la syphilis, de l'alcool, du changement de vie, des vices transmis par les Européens ; mais aujourd'hui, on sait, à n'en pas douter, qu'elle est l'œuvre de la tuberculose pulmonaire.

Sous ce climat enchanteur de l'Océan-Pacifique, dans ces îles

fortunées où la température est si douce, le ciel si lumineux, l'atmosphère si pure et si salubre, l'admirable race des Canaques va s'éteignant depuis qu'elle a subi notre contact. La phtisie y marche avec une effrayante rapidité et parcourt ses phases en quelques mois. Il suffit d'un an pour faire disparaître la population de villages entiers. Lorsque la maladie se met dans l'un d'entre eux, on trouve dans toutes les cases, des familles en proie à une toux convulsive, des jeunes filles abandonnées par leurs parens et dans un état d'amaigrissement qui fait peine à voir. C'est alors que l'insouciance de ces populations apparaît dans toute sa naïveté. Les malades connaissent le sort qui les attend; ils savent qu'ils vont mourir; mais ils ne font rien pour prolonger leur existence. Étendus sur des nattes, dans un état de nudité presque complète, exposés aux courans d'air et à la fraîcheur des nuits, ils attendent la mort en écoutant les cantiques qu'on chante auprès d'eux.

Cette influence d'une race sur l'autre a été longtemps inexplicable; nous en connaissons aujourd'hui le secret. C'est là le grand pas qu'a franchi de nos jours l'histoire de la tuberculose et qui a donné à son étude un élan qui se poursuit avec une ardeur sans égale. En voyant la pthisie continuer ses ravages, à travers les siècles, avec une intensité qui ne s'affaiblissait pas, les populations avaient fini par s'habituer à lui payer son tribut, sans espoir de s'y soustraire un jour. Cette résignation apparaît dans les livres de tous les médecins qui nous ont précédés. Les conseils qu'ils donnent sont empreints de cette désespérance que les désillusions répétées laissent après elles. Nous sommes, sous ce rapport, moins à plaindre que nos devanciers. Une espérance commence à poindre. C'est peu de chose encore; mais ce rayon suffit pour éclairer la route et pour encourager les chercheurs.

C'est aux découvertes scientifiques de la période contemporaine que nous devons cette lumière. Elles nous ont fait connaître la cause et la nature de la tuberculose; elles nous ont appris qu'elle est transmissible et qu'elle est le produit d'un microbe; or, nous possédons les moyens de détruire ces organismes élémentaires et s'il est encore téméraire de prétendre à les atteindre au sein de l'organisme dans lequel ils se sont implantés, nous pouvons du moins les détruire quand ils en sont sortis et les empêcher, dans une certaine mesure, de se répandre et de se multiplier.

La contagiosité de la tuberculose n'est pas une idée nouvelle; ce qui est nouveau, c'est sa démonstration expérimentale et son explication. Les anciens l'avaient pressentie avec ce tact médical qui leur tenait lieu de science. Galien estimait qu'il est dangereux de passer une journée entière dans la compagnie d'un phtisique et Morgagni ne dissimulait pas l'appréhension que lui faisait éprouver

l'autopsie d'un tuberculeux. Van Swieten, Morton, Frank, Hufeland admettaient la contagion. Cette croyance était partagée par les populations et elle existe encore dans le midi de l'Europe. En Espagne, en Italie, on brûle les objets de literie des poitrinaires et on prend, à leur égard, les mesures de précaution les plus rigoureuses.

George Sand nous a laissé, dans sa *Correspondance*, le récit de tous les ennuis qu'elle eut à subir, en Espagne, dans le voyage qu'elle y fit en 1839, en compagnie de Chopin. Il était atteint, dès cette époque, de la phtisie qui devait l'enlever dix ans plus tard, et il venait de s'établir à Mayorque, avec George Sand, à laquelle je laisse la parole, espérant que le charme de son style relèvera quelque peu l'aridité de ces détails techniques : « Au bout d'un mois, écrit-elle, le pauvre Chopin qui, depuis Paris, allait toujours toussant, tomba plus malade et nous fîmes appeler un médecin, deux médecins, trois médecins, tous plus ânes les uns que les autres, et qui allèrent répandre, dans l'île, la nouvelle que le malade était poitrinaire au dernier degré. Sur ce, grande épouvante ! La phtisie est rare dans ces climats et passe pour contagieuse. Joignez à cela la lâcheté, l'égoïsme et la mauvaise foi des habitans. Nous fûmes regardés comme des pestiférés et de plus comme des païens, car nous n'allions pas à la messe. Le propriétaire de la petite maison que nous avions louée nous mit brutalement à la porte et voulut nous intenter un procès, pour nous forcer à recrépir sa maison infectée par la contagion. La jurisprudence indigène nous eût plumés comme des poulets. » Les malheureux voyageurs se réfugièrent à Barcelone, mais là, leurs tribulations recommencèrent. Il leur fallut déguerpir encore et, lorsqu'ils quittèrent l'auberge dans laquelle ils étaient descendus, l'hôte voulut leur faire payer le lit où Chopin avait couché, sous prétexte qu'il était infecté et que la police lui ordonnait de le brûler.

On n'était pas aussi intraitable en Italie, et cependant, à l'époque où George Sand et son infortuné compagnon de voyage étaient rançonnés par les hôteliers de Mayorque et de Barcelone, les lois de police, édictées en 1782 contre les phtisiques, étaient encore en vigueur dans le royaume de Naples. Elles faisaient aux médecins une obligation de dénoncer leurs malades, sous peine d'être condamnés à une amende de 100 ducats et à dix ans de bannissement en cas de récidive. Les pauvres, une fois leur maladie constatée, devaient être conduits d'autorité à l'hôpital. Il fallait détruire le linge et les vêtemens des phtisiques. Il y allait de la prison, et même des galères, pour ceux qui tentaient de les conserver. L'autorité avait charge de désinfecter les chambres des malades en brûlant les portes et les fenêtres et en renouvelant le mobilier. La

maison dans laquelle mourait un poitrinaire était mise à l'index et le propriétaire se trouvait ruiné.

Ces prescriptions étaient la reproduction presque textuelle de celles qu'on avait édictées contre la peste, à l'époque de ses grandes invasions, et elles ont été exécutées à Naples, dans toute leur rigueur, jusqu'en 1848.

En France, nous n'avons jamais rien connu de semblable. Quelques esprits supérieurs, comme Laënnec et Andral, avaient bien émis quelques doutes au sujet de la contagion des affections tuberculeuses; mais personne n'y songeait plus, lorsque le docteur Villemin eut assez d'indépendance d'esprit pour reprendre la question en la plaçant sur son véritable terrain, et assez de talent pour transformer une superstition populaire en vérite démontrée.

Sa découverte causa plus d'étonnement que d'admiration. Le jour où il vint annoncer à l'Académie de médecine qu'il était parvenu à inoculer la tuberculose à des lapins, sa communication fut écoutée en silence et aucune discussion ne s'ensuivit. Il n'en fut pas de même dans le monde des laboratoires. Chacun s'y mit à l'œuvre, en France comme à l'étranger; mais les résultats qu'obtinrent les expérimentateurs présentèrent des divergences trop grandes pour lever tous les doutes. On n'était pas encore, à cette époque, suffisamment familiarisé avec ce genre de recherches, et la technique des inoculations n'avait pas atteint le degré d'exactitude qu'elle présente aujourd'hui.

Cependant les esprits étaient fortement ébranlés. Chacun fit appel à ses souvenirs; on examina les faits cliniques de plus près, et force fut bien de reconnaître que la transmission de la maladie était incontestable dans certains cas. Enfin, la découverte du *bacille* de la tuberculose vint dissiper toutes les hésitations en donnant aux inoculations un degré de certitude qui leur avait manqué jusqu'alors et en expliquant la virulence par la démonstration du micro-organisme qui en est l'agent. C'est au professeur Koch que revient le mérite de l'avoir découvert et de l'avoir rendu visible pour tout le monde à l'aide d'un procédé de coloration particulier. Le 10 avril 1882, lorsqu'il vint annoncer à la Société de physiologie de Berlin qu'il était parvenu à isoler le *bacille* de la tuberculose, qu'il l'avait cultivé, et, qu'à l'aide de ses cultures, il pouvait, à volonté, reproduire la maladie, cette nouvelle fut accueillie avec un enthousiasme bientôt partagé par tous les savans de l'Europe. Le microbe qu'on cherchait avec tant d'ardeur depuis sept ans était enfin découvert et, comme le physiologiste de Berlin, dans son travail magistral, avait indiqué de la manière la plus précise la marche qu'il avait suivie pour le découvrir, chacun put vérifier l'exactitude des faits qu'il avait avancés.

On reconnut, comme lui, que ce bacille existe chez tous les tuberculeux, et qu'il est l'élément caractéristique de la maladie. On constata sa présence, non-seulement dans les organes des phtisiques et dans les produits de leur expectoration, mais encore, bien qu'en moindre quantité, dans la plupart des lésions jusqu'alors rapportées à la scrofule.

Depuis cette époque, la tuberculose est le sujet dont les physiologistes s'occupent avec le plus d'ardeur. Toutes les sociétés savantes l'ont mis à l'ordre du jour; des enquêtes ont été ouvertes en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en France. A Paris, une association de jeunes médecins s'est formée, à l'appel du docteur Verneuil et sous sa direction, pour se livrer à cette étude spéciale. Elle a son laboratoire et son organe particulier, qui a pris en 1887 le titre de *Bulletin de la phtisie pulmonaire*. Enfin, au mois de juillet 1888, un congrès de médecins et de vétérinaires, ayant pour objet l'étude scientifique de la tuberculose, s'est réuni à Paris sous la présidence de M. Chauveau. Je reviendrai plus tard sur les résolutions qui y ont été votées; mais il faut auparavant dire quelques mots du micro-organisme dont la découverte a produit tout ce mouvement.

Il est tellement petit, qu'on ne le distingue nettement qu'à la faveur des plus forts grossissemens. Il apparaît alors sous la forme d'un bâtonnet très mince, effilé à ses extrémités, et dont la longueur ne dépasse pas le quart du diamètre d'un de ces globules dont chaque goutte de sang renferme une dizaine de millions. Il se reproduit au moyen de spores ovoïdes très petites et très réfringentes. Pour leur donner naissance, il se divise en trois ou quatre segmens dont chacun contient une spore. Une fois détachées du bâtonnet, celles-ci deviennent invisibles, parce qu'aucune matière colorante connue ne peut les déceler.

Les bacilles de la tuberculose ne se développent que dans le corps de l'homme et des animaux; mais ils peuvent vivre au dehors à l'état de spores, pour reprendre leur activité quand ils rentrent dans un milieu qui leur est favorable. A cet état de vie latente, ils ont une résistance considérable. La putréfaction, la dessiccation, ne leur ôtent rien de leur virulence, qui se conserve intacte pendant plusieurs mois. Ils peuvent, pendant ce temps, supporter de hautes températures, et c'est à peine si l'ébullition les détruit. Le professeur Sormain, de l'université de Pavie, a constaté que le lait qui renferme des bacilles peut encore communiquer la tuberculose à des cobayes, après avoir été porté jusqu'à la température de 100 degrés. Pour lui faire perdre cette propriété, il faut le faire bouillir pendant quelques instans. Toutefois, il est admis dans la pratique qu'une température de 100 degrés suffit pour le détruire.

Les bacilles, avons-nous dit, reprennent toute leur activité lorsqu'ils se retrouvent dans leur milieu normal, c'est-à-dire dans le corps de l'homme et des animaux. Par quelque voie qu'ils y pénètrent, ils se cantonnent dans le point où ils ont été déposés et y évoluent d'abord avec une extrême lenteur. Il faut, dit le docteur Koch, autant de jours aux spores de la tuberculose pour arriver au degré de développement qui les rend infectieuses, qu'il faut d'heures à celles du charbon pour atteindre le même résultat. L'évolution se fait d'abord sur place, et la lésion qu'elle occasionne est primitivement locale; puis, lorsque la pullulation est en pleine activité, le bacille s'étend de proche en proche et finit par envahir un espace considérable si le terrain s'y prête. Des colonies se forment alors et vont au loin propager la maladie en suivant la voie des lymphatiques et des vaisseaux sanguins.

Les organes qui sont envahis les premiers sont ceux qui sont en rapport le plus immédiat avec le point par lequel l'introduction s'est faite, ou qui ont avec elle les connexions vasculaires les plus étroites. C'est ainsi que les ganglions, que les glandes à circulation compliquée, comme le rein, le foie, la rate, constituent les foyers de prédilection de cet élément parasitaire. Si l'organe primitivement envahi constitue un terrain de culture de premier ordre, s'il suffit à la pullulation des microbes, le reste de l'économie demeure parfois indemne. C'est ce qui arrive lorsque la maladie débute par le poumon. Il n'est pas rare de voir des phtisiques qui n'ont de tubercules que dans la poitrine; en revanche, ceux qui en ont ailleurs en présentent presque toujours là.

Lorsque l'économie est infectée, que les bacilles ont parcouru les phases de leur évolution, ils sont rejetés avec les excrétions et repassent à l'état latent, en attendant qu'ils trouvent une occasion pour évoluer de nouveau, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils rentrent dans un organisme favorable à leur développement. Ils peuvent y pénétrer par toutes les voies. La plus sûre et la plus prompte est celle que la science leur a ouverte; c'est l'inoculation avec des cultures pures, qu'elle se fasse sous la peau, dans les veines ou dans les cavités séreuses. On peut de cette façon transmettre la tuberculose aux animaux avec une certitude de résultats qui n'appartient qu'à la méthode expérimentale. On peut la transporter d'une espèce sur l'autre, mais toutes ne sont pas également susceptibles de la contracter. Les bovidés sont les animaux qui s'y montrent le plus accessibles. La pommelière (c'est la phtisie de l'espèce bovine) est très fréquente chez les vaches, surtout sur celles qu'on élève dans les villes à l'état de stabulation permanente. Les bœufs y sont moins sujets, parce qu'ils vivent moins renfermés. D'après les recherches faites par M. Villain,

en 1884, le nombre des bovidés atteints de tuberculose est de 26 pour 1,000 en Allemagne et de 6 pour 1,000 seulement parmi ceux qu'on amène aux abattoirs de Paris.

Les lapins et les cobayes se tuberculisent également avec une extrême facilité, et cette faculté, jointe à leur petite taille, les rend précieux pour les expériences. Les moutons, les chèvres et les chiens sont beaucoup plus réfractaires. Le cheval a longtemps passé pour jouir de la même immunité; mais on a reconnu qu'il pouvait être atteint de tuberculose, même en dehors de l'expérimentation. Cette maladie n'est pas la propriété exclusive des mammifères. On l'observe également, et elle est également transmissible chez les gallinacés. On cite nombre d'exemples de poulaillers qui ont été infectés par des phtisiques commis à leur garde. Ces données expérimentales vont nous permettre d'expliquer comment la phtisie peut se transmettre chez l'homme.

II.

L'inoculation, n'étant qu'une méthode expérimentale, n'a rien à revoir avec l'espèce humaine; cependant les médecins, les vétérinaires, les physiologistes, tous ceux qui se livrent à des recherches sur la tuberculose, se blessent souvent dans le cours de leurs travaux et sont exposés à contracter ainsi la maladie. Laënnec paraît avoir été victime de cet accident. La constatation rigoureuse du fait est maintenant impossible; mais on sait qu'après s'être blessé en faisant l'autopsie d'un phtisique, il a été atteint, au point lésé, d'un tubercule anatomique, et personne n'ignore qu'il est mort poitrinaire. Le professeur Verneuil a rendu compte, à l'Académie de médecine, d'un cas de tuberculose développé chez un de ses élèves à la suite d'une blessure d'amphithéâtre. Depuis cette époque, on en a publié d'autres. Ces faits sont extrêmement rares. Ils suffisent pour prouver que l'homme subit la loi commune; mais ils constituent une quantité négligeable dans la pratique.

Dans l'espèce humaine, c'est par la voie respiratoire que le bacille pénètre presque toujours dans l'organisme, et c'est sous la forme de poussière, contenant les produits desséchés de l'expectoration. Ces derniers, projetés par les malades sur leurs draps et leurs couvertures, sur les parquets, sur les tapis, s'y dessèchent, forment des croûtes qui se désagrègent et se mêlent aux poussières des appartemens. Celles-ci sont mises en mouvement par les personnes qui passent et surtout par le balayage; elles se fixent sur les tentures, les rideaux, sur toutes les étoffes dont la mode a surchargé nos appartemens et qui deviennent autant de réceptacles

de bacilles. Les domestiques les secouent avec les tapis et les répandent dans l'atmosphère extérieure.

On peut respirer partout ces poussières contaminées, mais plus particulièrement dans les lieux clos où séjournent des phtisiques. De là, le danger de vivre dans un contact continuel avec ces malades, de là, le péril plus grand de la cohabitation conjugale. Ce ne sont pas là des craintes hypothétiques. Des expériences faites sur les animaux ont maintes fois démontré qu'ils devenaient tuberculeux, quand on leur faisait respirer cette poussière remplie de bacilles.

L'haleine des phtisiques n'est pas dangereuse. L'air qui s'échappe de leur poitrine est toujours exempt de microbes. Les expériences le prouvent d'une manière positive; mais, s'il survient une quinte de toux, il peut s'échapper, des foyers tuberculeux, des particules très fines qui, projetées au dehors avec l'air violemment expulsé, peuvent être inspirées par les personnes qui se trouvent devant les malades.

La contagion par les voies digestives est beaucoup moins fréquente, mais elle est possible. M. Chauveau a rendu tuberculeux des animaux de l'espèce bovine, en leur faisant ingérer, avec leurs alimens, des parcelles d'organes contenant des bacilles. On y parvient également, quoique avec difficulté, dans d'autres espèces; mais celles-là n'offrent pas pour nous le même intérêt que les bovidés dont le lait et la chair tiennent une si large place dans notre alimentation. On peut enfin contracter la tuberculose en buvant de l'eau souillée par des infiltrations provenant de fosses d'aisances, car les déjections alvines des tuberculeux arrivés à la période de consomption renferment de nombreux bacilles.

Il ne faut pas conclure de ce qui précède que la phtisie est contagieuse comme les maladies éruptives. Il faut même se tenir en garde contre la tendance à l'exagération, qu'ont fait naître les découvertes récentes. Toutes les fois qu'un fait scientifique est mis en lumière pour la première fois, on est disposé à lui attribuer plus d'importance qu'il n'en mérite. Après avoir nié la contagion pendant des siècles, les médecins sont enclins aujourd'hui à la voir à peu près partout. Il faut prendre un terme moyen et ramener les choses à leur juste valeur.

Les faits de contamination entre époux, les premiers qui aient appelé l'attention, sont aussi les plus fréquens et les plus incontestés. Tantôt c'est un mari tuberculeux qui épouse successivement plusieurs femmes saines et qui les voit mourir de phtisie, les unes après les autres, avant de succomber à son tour; tantôt c'est un poitrinaire qui contamine sa femme et succombe; celle-ci se remarie et communique la tuberculose à son second époux qui, de-

venu veuf, la transmet à sa seconde femme. Dans d'autres cas, il s'agit de familles jusqu'alors indemnes, au milieu desquelles est venu s'implanter un tuberculeux et qui, à partir de ce moment, ont été la proie de la maladie. On a également constaté la transmission des parens aux enfans et réciproquement, entre parens éloignés et même parmi des étrangers rapprochés par les circonstances.

Il faut faire, dans tout cela, la part des coïncidences, des influences identiques provenant d'un même milieu, celle de la communauté d'origine et de l'hérédité, cette transmission d'un ordre spécial aussi incontestable qu'inexpliquée. Tous les médecins la reconnaissent, mais tous ne lui font pas la même part. Les appréciations varient dans des proportions considérables ; elles vont de 11 à 80 pour 100. La statistique la plus récente, celle qui présente le plus de garanties, a été produite par Leudet. En réunissant ses observations à celles de son père, il a pu suivre l'évolution de la phtisie dans 214 familles et, dans 108 cas, il a constaté la provenance héréditaire, ce qui donne la proportion de 50 pour 100.

Tout cela laisse, il faut bien le dire, un grand vague dans l'esprit ; mais c'est bien pis encore quand il s'agit de la fréquence de la contagion et des évaluations auxquelles elle a donné lieu. C'est qu'en réalité, de pareilles questions ne peuvent pas être tranchées par la statistique. Chacun les résout à sa manière et suivant le cours de ses idées. Les vieux médecins, en faisant appel aux souvenirs de leur longue carrière, y retrouvent à peine deux ou trois faits qu'ils croient pouvoir rapporter à la contagion ; mais il est vraisemblable qu'ils ont passé à côté d'un certain nombre d'autres sans les reconnaître. Il est bien difficile de déterminer, avec certitude, le point de départ d'une maladie aussi lente dans son évolution ; le moment où la contamination a lieu peut facilement échapper, et l'on se trouve conduit à mettre sur le compte des causes banales, des cas de tuberculose qu'on aurait rapportés à la contagion, si l'on avait eu l'attention éveillée sur ce point, et si l'on s'était livré à une investigation rétrospective plus sévère.

En revanche, depuis que les doctrines ont changé, on a produit un si grand nombre de faits de transmission, que ce serait à croire que la phtisie a changé de nature, s'il n'était pas évident qu'on met aujourd'hui autant de complaisance à admettre la contagion qu'on mettait autrefois d'obstination à la nier.

Dans certaines statistiques, on évalue le nombre des tuberculoses de cette provenance à la moitié des cas observés. L'exagération est évidente ; mais n'y en eût-il que le dixième, que ce serait encore un fait considérable et rassurant tout à la fois, puisque la transmissibilité est le seul côté par lequel nous ayons prise sur la maladie, et notre seule chance d'enrayer un jour ses progrès.

En voyant la prodigalité avec laquelle la tuberculose répand partout ses bacilles, on se demande comment il se fait que le genre humain tout entier ne soit pas devenu leur proie. Cela tient à ce qu'il faut, pour leur propagation, un ensemble de conditions dont la réunion n'est heureusement pas facile. Pour allumer un incendie, il ne suffit pas d'une étincelle, il faut encore un amas de matières combustibles; pour produire une maladie contagieuse, il ne suffit pas d'un germe, il faut encore un organisme disposé à le recevoir et à le féconder.

Lorsque la misère, les maladies antérieures, les privations ou les chagrins, les fatigues ou les veilles ont affaibli l'organisme, le terrain est tout prêt pour la maladie. Lorsqu'un grand nombre d'individus sont réunis dans l'atmosphère confinée d'une habitation trop étroite, s'il s'en trouve qui aient des dispositions constitutionnelles ou héréditaires à contracter la tuberculose, il suffit de quelques germes répandus dans l'atmosphère, pour la faire éclater. — C'est ce qui explique les ravages qu'elle fait souvent dans les prisons, les pensionnats, les casernes, où elle prend parfois les allures d'une épidémie; c'est ce qui explique l'influence de l'âge, du sexe, du genre de vie, et de toutes les causes qui, pour se rencontrer au seuil de toutes les maladies, n'en ont pas moins une part considérable dans la production de celle-ci.

J'ai parlé tout à l'heure des affections antérieures qui préparent le terrain pour la tuberculose; ce ne sont pas seulement celles qui affaiblissent l'organisme et diminuent sa force de résistance, ce sont surtout les maladies inflammatoires des organes de la respiration. Tous les médecins savent combien on voit éclore de tuberculoses pulmonaires, après la rougeole, la grippe et les bronchites répétées. L'opinion des gens du monde, qui considèrent la phtisie comme un rhume négligé, renferme une parcelle de vérité comme toutes les croyances populaires, et les travaux modernes en ont donné l'explication.

Pour produire la tuberculose, il ne suffit pas que les bacilles arrivent dans les voies respiratoires, il faut qu'ils puissent s'y implanter. Lorsque les bronches et les cellules pulmonaires sont en bon état, que le revêtement qui les protège est intact, ils ne trouvent pas de place convenable pour se greffer et, comme leur développement est très lent, ils sont chassés par les mouvemens des cils vibratiles ou entraînés par les mucosités. S'il existe, au contraire, une bronchite intense, si le revêtement épithélial est détruit ou altéré par places, si les mucosités sont adhérentes, les bacilles trouvent là une porte toute ouverte, un milieu tout préparé; ils s'y cantonnent et commencent cette évolution lente qui leur est propre et qui ne se traduit que longtemps après par des phénomènes caractéristiques.

De même, les individus vigoureux, à respiration large et puissante, qui vivent au grand air et se nourrissent bien, ne constituent pas un terrain favorable aux microbes et triomphent facilement de ceux de la tuberculose, même alors qu'ils en sont imprégnés. C'est ce qui explique le grand nombre de médecins, de religieuses, d'infirmiers, de garde-malades, qui vivent au milieu des phtisiques sans le devenir, et le nombre encore plus grand de familles dans lesquelles un cas de phtisie naît et meurt isolé.

Il faut donc, tout en reconnaissant la possibilité de la contagion, ne pas lui accorder plus d'importance qu'elle n'en mérite. Sur ce point, comme en tout ce qui touche aux maladies, l'opinion publique va toujours au-delà de celle des médecins. Dans les familles timorées où le souci de la santé devient une préoccupation de tous les instans, et le nombre en est plus grand qu'on ne pense, on en arrive à se demander si les rhumes eux-mêmes ne sont pas contagieux et s'il est bien prudent de rendre visite aux gens qu'une bronchite retient à la chambre ou au lit. On s'éloigne, dans les réunions publiques, des personnes qui toussent, on regarde d'un œil défiant les pauvres jeunes gens un peu maigres, les jeunes filles qui présentent, à l'époque de la puberté, quelques phénomènes suspects du côté de la poitrine et on les évite comme s'ils avaient la peste. On voit aujourd'hui des mères qui n'osent plus embrasser leur enfant malade, qui craignent de séjourner dans sa chambre, et qui en éloignent ses frères et ses sœurs.

On accuse les médecins d'avoir produit cet affolement, en répandant leurs idées contagionnistes dans les familles. Ce reproche est souverainement injuste. Est-ce leur faute, si le public est toujours à l'affût de ce qu'ils disent entre eux, dans leurs réunions professionnelles? Est-ce leur faute si, pour satisfaire cette imprudente curiosité, les journaux politiques reproduisent, en les travestissant à leur façon, les comptes-rendus des académies et des sociétés savantes? Les médecins ne peuvent pas empêcher l'invasion des gens du monde dans le domaine de leur profession. Ils ne s'entourent plus de mystère, parce qu'ils n'ont rien à cacher. En devenant positive, la médecine s'est rapprochée des sciences exactes; elle est devenue accessible à toutes les personnes dont l'esprit est cultivé. Les notions d'hygiène et même de pathologie sont devenues monnaie courante et tout le monde se croit le droit de s'en occuper; or, comme le désir de se bien porter et surtout la crainte de mourir vont croissant avec le bien-être que procure la civilisation, tout ce qui touche à la santé intéresse au plus haut point l'opinion; les questions jadis réservées aux hommes spéciaux sont tombées dans le domaine public; elles

défraient aujourd'hui les conversations, alimentent la presse périodique, la littérature et même le théâtre.

Les médecins n'ont pas créé ce courant, mais ils sont tenus de le diriger. C'est à eux qu'il appartient de renseigner les familles et de les mettre en garde contre les exagérations. En ce qui a trait à la tuberculose, ils doivent leur rappeler que les faits de contagion sont rares, qu'on peut vivre pendant de longues années avec des phtisiques sans le devenir, que les personnes attachées au service des établissemens spécialement réservés à la tuberculose ne deviennent pas plus souvent poitrinaires que celles qui vivent dans les autres hôpitaux (1).

Il faut qu'on sache bien encore que les phtisiques ne sont dangereux qu'une fois parvenus à la période de ramollissement des tubercules; que ce n'est pas au moment où les produits de leur expectoration sont émis qu'il faut s'en défier, mais seulement lorsqu'ils sont desséchés et mêlés aux poussières des appartemens; que les vêtemens, les objets de literie qui ont servi à ces malades, que la chambre qu'ils ont habitée sont plus à craindre que leurs personnes et qu'il y a plus de danger à coucher dans une pièce qu'un poitrinaire vient de quitter, qu'à causer avec lui pendant de longues heures.

Il est bon de prémunir contre ce péril spécial les familles nomades qui promènent leur existence à travers l'Europe et qui fréquentent, pendant l'hiver, les villes d'eaux et les stations thermales où l'on envoie les tuberculeux. On cite des cas de phtisie survenue, chez de jeunes sujets, pour avoir occupé, dans un hôtel, une chambre dans laquelle venait de mourir un poitrinaire et qui n'avait pas été désinfectée.

C'est encore aux médecins qu'il appartient d'indiquer aux familles des malades les précautions qu'il est raisonnable de prendre et le moment où il convient d'y recourir. A maintes reprises, des congrès, des sociétés savantes ont rédigé des instructions détaillées à l'usage des familles; mais bien des gens se sont demandé s'il n'y avait pas plus d'inconvéniens que d'avantages à répandre de pareilles informations dans un public dont la majorité ne peut ni les comprendre, ni en tirer parti. Le public se compose, en effet, d'une foule qui ne s'en soucie guère, par ignorance d'abord, et ensuite parce que sa pauvreté ne lui permettrait pas d'en tenir compte. Le reste, la minorité intelligente et aisée, a toujours un

(1) A l'hospice de Brompton, où 15,262 phtisiques ont été traités pendant un laps de vingt ans, il n'y a pas eu un seul cas de contagion parmi les personnes attachées à l'établissement. En trente-six ans, de 1846 à 1882, il ne s'est produit, parmi les infirmiers et les infirmières, qu'un seul décès par phtisie qu'on ait pu attribuer au séjour de l'hôpital. (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 1889, t. XXI, p. 536.)

médecin sur lequel elle se repose du soin de sa santé, et fait mieux de s'en rapporter à lui qu'au texte judaïque d'instructions inflexibles comme des articles de loi.

Je me garderai donc bien d'en formuler à mon tour, et je vais me borner à indiquer les résultats généraux auxquels l'expérience a conduit pour la prophylaxie de la tuberculose.

III.

Ainsi que je l'ai déjà fait pressentir, il faut surtout se défier des produits de l'expectoration. A cet égard, tout le monde est d'accord. On doit éviter de les projeter sur les planchers et sur les murs. Cette recommandation, est-il besoin de le dire? ne s'adresse pas aux gens bien élevés, qui n'ont pas cette habitude sordide. Il est à craindre que les autres n'en tiennent pas compte; cependant, il est bon que tout le monde sache que le péril est là. Cette notion se répandra, et l'habitude répugnante de cracher par terre se perdra peu à peu, même dans les classes inférieures, lorsqu'elles en connaîtront les inconvéniens.

Le docteur Armaingaud a trouvé le moyen de concilier le devoir de préserver les gens bien portans du danger de l'expectoration tuberculeuse avec le sentiment de compassion qui porte à cacher aux phtisiques la nature de leur mal. Ce moyen consiste à ne pas faire de ces derniers l'objet d'une exception, en étendant l'interdiction à toutes les personnes atteintes d'affections des voies respiratoires, avec expectoration abondante. Il n'y a qu'avantage pour tout le monde à ce que ces malades ne continuent pas à nous faire subir les désagréables conséquences de leur voisinage et le dégoût de leurs produits.

Dans toutes les habitations collectives et dans la plupart des édifices publics, on trouve aujourd'hui des crachoirs placés de distance en distance; mais ils sont, en général, remplis de sable ou de sciure de bois, à la surface desquels les produits de l'expectoration se dessèchent. On évite cet inconvénient, en substituant à ces poudres une petite quantité d'eau versée dans les récipiens, qui doivent être, chaque jour, soigneusement désinfectés. Quant aux mouchoirs de poche des phtisiques, il faut les plonger dans l'eau bouillante quand ils cessent de s'en servir, ou tout au moins les mettre à part, dans une boîte fermée, et les envoyer à la lessive sans passer par l'essange.

L'utilité de ces petits soins est admise par tout le monde; mais l'accord n'est pas aussi complet en ce qui concerne les malades. Les intransigeans de l'hygiène voudraient qu'on les isolât comme des pestiférés. Il serait aussi humain et bien plus logique de pro-

céder à leur abatage en masse, comme on le fait pour les troupeaux atteints de peste bovine; mais cette mesure n'aurait pas de chances de se faire accepter. L'isolement n'est guère plus pratique. La phtisie est une maladie à évolution très lente. Elle sévit surtout dans les classes pauvres, dans les villes malsaines, dans les quartiers où grouille une population misérable, dans les logemens encombrés, dans les bouges où la même pièce abrite toute une famille. Comment songer à l'isolement dans de pareilles conditions?

On ne pourrait pas non plus tourner la difficulté en créant pour eux des établissemens spéciaux, car on peut estimer qu'il y a en France de 500,000 à 600,000 tuberculeux, dont les trois quarts ne sont pas en position d'être isolés dans leurs familles. Il faudrait donc, pour les recevoir, créer environ 150,000 lits d'hôpital, ce qui reviendrait à près d'un milliard, même en y mettant la plus stricte économie. Dans les familles riches elles-mêmes, l'isolement rencontrerait de grandes difficultés, et puis, quelle barbarie!

Tout ce qu'il est raisonnable de faire consiste, lorsqu'on le peut, à ne laisser coucher personne dans la chambre d'un tuberculeux, quand il est arrivé à la période de l'expectoration abondante, à moins que son état ne réclame des soins constans. Dans ce cas, on ne peut pas plus songer à le laisser seul qu'on n'a l'idée d'abandonner les varioleux, les cholériques et les pestiférés, dont le voisinage est cent fois plus dangereux.

Comme la transmission de la phtisie est surtout à craindre dans les habitations collectives, il est bon de ne pas laisser les tuberculeux arrivés à la période critique coucher dans le dortoir de leurs camarades et de leur réserver une petite pièce à part dans les infirmeries. Comme leurs accès de toux empêchent leurs voisins de dormir, on peut prendre ce prétexte pour les isoler, sans éveiller leurs inquiétudes.

Il est prudent de faire désinfecter la chambre dans laquelle est mort un phtisique, de lessiver le linge qui lui a servi et de faire passer ses vêtemens à l'étuve avant de les laisser mettre à quelqu'un. Quant aux mesures qu'on a proposées pour les chambres d'hôtel, dans les villes d'eaux et les stations thermales, elles ne sont pas pratiques. Personne, à moins d'être hanté par le fantôme de la tuberculose, ne consentirait à habiter une pièce blanchie à la chaux, sans rideaux, sans tapis, et ressemblant à une cellule de couvent.

Il ne faut conseiller que des choses raisonnables et pratiques, si l'on veut être écouté. Cette circonspection est surtout indispensable quand il s'agit du mariage des phtisiques. C'est le point le plus délicat de l'histoire de la tuberculose. On ne peut pas leur

interdire le mariage par voie légale, comme l'ont proposé les radicaux de l'hygiène. En dehors de la question de principe et d'équité, ce serait les rejeter dans le concubinage et augmenter encore les chances de mort de leur lignée, car la mortalité des enfans illégitimes est bien plus grande que celle des autres. La seule chose qui soit rationnelle et possible, c'est d'éclairer les familles sur les dangers de ces unions, au point de vue de l'hérédité et de la contagion.

J'ai toujours été surpris de l'imprévoyance avec laquelle on traite la question de santé lorsqu'il s'agit de mariages. Elle ne passe qu'après toutes les autres. C'est à peine si l'on prend à ce sujet quelques informations, dont on néglige même souvent de tenir compte, et cependant quelle triste destinée que celle des jeunes ménages au foyer desquels la tuberculose vient s'asseoir, où l'un des conjoints est destiné à passer ses plus belles années près d'un malade qui s'éteint lentement, avec la perspective de voir ses enfans succomber de même, sans compter la crainte personnelle de devenir phtisique à son tour! C'est au médecin à prémunir les familles contre un pareil danger; mais, de toutes les missions qu'il est appelé à remplir dans le cours de sa difficile carrière, c'est la plus délicate, celle qui demande le plus de tact, de circonspection et de prudence.

La question de l'alimentation a beaucoup moins d'importance que celles que j'ai traitées jusqu'ici. Beaucoup de médecins pensent même que les chances de contracter la tuberculose par cette voie sont trop faibles pour justifier les mesures qu'il est question de leur opposer. Il y a toutefois une différence à faire entre le lait et la viande. Le lait est considéré par la plupart des hygiénistes comme étant suspect au plus haut point. Le fait a donné lieu à de longues discussions dans le détail desquelles il m'est impossible d'entrer, mais qui peuvent se résumer par cet arrêt du congrès de la tuberculose, qui a été sanctionné par l'Académie de médecine : « Le lait de vache ne doit être consommé que bouilli. » Des recherches récentes ont prouvé du reste que, si l'ébullition lui fait perdre quelques-unes de ses qualités nutritives, elle en rend la digestion plus facile. Le lait cru se prend en masse en arrivant dans l'estomac, tandis que le lait bouilli donne naissance à un *coagulum* composé d'une foule de grumeaux plus facilement accessibles à l'action du suc gastrique.

En ce qui concerne la viande, les avis sont partagés. Il est extrêmement rare que les muscles renferment des bacilles. Il paraît cependant qu'on en a rencontré quelquefois dans les ganglions intermusculaires; or, la viande de bœuf se mange saignante, et, pour atteindre ce degré de cuisson, elle n'a pas besoin d'être élevée à

la température de 100 degrés nécessaire pour tuer les microbes. D'après les recherches du docteur Vallin, le bœuf rôti qu'on sert sur nos tables n'a jamais dépassé 60 degrés dans ses parties centrales, et est parfois resté à 48 degrés.

D'un autre côté, la viande crue entre comme élément dans le traitement d'un certain nombre de maladies. Il est donc impossible d'affirmer qu'on ne peut pas contracter la tuberculose de cette façon; mais ces chances sont trop hypothétiques pour qu'il soit nécessaire de condamner les gens à ne manger le bœuf que bouilli, ou rôti jusqu'à ce que la température du centre ait atteint 100 degrés, ce qui suppose la carbonisation des parties superficielles et équivaut à une proscription. Tout ce qu'on peut faire, à mon avis, c'est d'insister sur la surveillance de la viande de boucherie, dans les abattoirs, les halles et les marchés. Jusqu'ici, on s'est borné à rejeter celle des animaux amaigris, épuisés par la tuberculose; mais on livre à la consommation les chairs de belle apparence, alors même que les viscères sont farcis de tubercules. Il faudrait renoncer à cette tolérance excessive. Les congrès d'hygiène et de médecine vétérinaire se sont efforcés de fixer le degré d'altération au-delà duquel les viandes doivent être rejetées de la consommation. Ils se sont montrés de plus en plus sévères; mais, cependant, ils n'ont pas osé pousser les choses jusqu'à proscrire d'une manière absolue la chair des animaux dont les viscères présentent quelques noyaux tuberculeux, lorsqu'elle en est elle-même exempte et qu'elle paraît de bonne qualité.

La pommelière est si répandue dans l'espèce bovine qu'il serait excessif, pour un danger qui n'est encore qu'à l'état de supposition, de soustraire des quantités considérables de viande à l'alimentation des classes pauvres qui sont loin d'en consommer assez. Il serait possible, ce me semble, de concilier ces deux intérêts en faisant bouillir à l'abattoir même les viandes suspectes. On en serait quitte pour les livrer ensuite à des prix inférieurs, en indemnisant leurs propriétaires. Quant aux malades auxquels les médecins prescrivent le régime de la viande crue, ils peuvent éviter les chances très faibles de contamination que peut leur faire courir celle du bœuf, en la remplaçant par la chair du mouton chez lequel la tuberculose est extrêmement rare.

En Italie, le règlement du 3 août 1890 sur la police des abattoirs autorise également la mise en vente des animaux qui n'ont de tubercules que dans un seul viscère, lorsque les muscles et les ganglions en sont exempts; mais ces viandes sont vendues dans des locaux particuliers. Un écriteau indique qu'elles ne doivent être consommées que très cuites, et, comme toutes les viandes de qualité inférieure, elles doivent être timbrées, au fer rouge, des let-

tres C. B. M. (*carne bassa macelleria*). Ces avertissemens valent sans doute mieux que rien; mais ils sont loin de présenter autant de garanties que l'ébullition avant la vente dont j'ai parlé plus haut.

Je me suis arrêté bien longtemps sur ces mesures de prévoyance; je crains même d'être tombé dans le travers que je m'étais promis d'éviter, en donnant des conseils qui ressemblent un peu aux instructions contre lesquelles je me suis élevé. Je ferai observer, toutefois, qu'ils n'en ont ni le dogmatisme, ni le caractère absolu, et j'ajouterai qu'il n'est pas possible de rester dans le vague quand il s'agit de questions de cette importance. Quelque désir qu'on ait de ne pas légiférer, il faut être précis et affirmatif, car toute la question de la tuberculose réside dans sa prophylaxie.

Elle a cela de commun avec toutes les autres maladies qui sont susceptibles de se transmettre. Il est plus facile d'empêcher cent personnes de les contracter que d'en guérir une seule lorsque le mal est déclaré et cela est surtout vrai de la phtisie, la plus inexorable de toutes. On estime, ai-je dit, à 150,000 le nombre des décès qu'elle cause chaque année en France. C'est un chiffre approximatif, puisque nous n'avons pas de statistique mortuaire embrassant tout le pays; mais il n'est certainement pas exagéré. En admettant que l'ensemble des mesures proposées ne la diminue que d'un vingtième et ce n'est pas se montrer exigeant, cela ferait 7,500 décès de moins par année; mais ce n'est pas tout. En préservant un sujet de la phtisie, ce n'est pas une existence qu'on sauve, c'est toute une lignée, car nous savons à quel point elle est héréditaire et chacun connaît la désespérante fécondité de ce genre de malades. Toutes ces familles arrachées à la tuberculose, se développant, saines et vigoureuses de génération en génération, devront, au bout d'un certain nombre d'années, modifier profondément la constitution de notre race et c'est là ce qui soutient, encourage et passionne la jeunesse médicale de notre époque.

IV.

La tuberculose est-elle curable? Telle est la question qui s'agite depuis qu'on s'occupe de cette maladie et sur laquelle les découvertes contemporaines ont projeté un jour tout nouveau. Il est bien entendu que je parle de la tuberculose viscérale et plus particulièrement de celle des poumons qui fait à elle seule dix fois plus de victimes que toutes les autres réunies. Quant aux manifestations qui ont leur siège dans les ganglions, les articulations ou les os, le

fait n'est pas douteux. La guérison est la règle, avec ou sans infirmités consécutives.

Il est incontestable que la phtisie elle-même s'arrête parfois dans sa marche et que la thérapeutique l'y aide. Il n'existe pour cela ni spécifiques ni panacée. C'est un ensemble de soins dans lesquels l'hygiène a la plus large part et qui doivent varier suivant le sujet et les circonstances.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue l'interminable série de remèdes qui sont venus tour à tour confesser leur impuissance dans le traitement de cette terrible maladie. Leur énumération seule dépasserait les bornes de cet article et il n'y a véritablement aucun intérêt à raconter toutes ces déceptions. Ce sont, comme je l'ai dit, les moyens empruntés à l'hygiène qui ont encore produit le moins de mécomptes.

Dans une maladie aussi longue et qui conduit à l'épuisement le plus radical, l'indication qui prime toutes les autres consiste à soutenir les forces, pour permettre à l'organisme d'aller jusqu'au bout. Dans ce dessein, on a fait appel à tous les genres de régime : à la diète lactée exclusive, au lait additionné de sel marin, à ses dérivés, le koumis et le kefir, aux corps gras et en particulier à l'huile de foie de morue. On a nourri les tuberculeux avec de la viande crue et de l'alcool, on les a soumis à une alimentation exagérée, en les faisant manger comme des cuirassiers. On est allé jusqu'à les gaver en leur introduisant une sonde dans l'estomac. Dans des cas d'inappétence absolue, de vomissemens incessans, le médecin qui a imaginé ce traitement est arrivé peu à peu à faire prendre de cette manière à quelques-uns d'entre eux, dans la même journée, 3 litres de lait, 600 grammes de viande hachée, 12 œufs et une forte quantité de farine de lentilles. Les malheureux supportaient tout cela, et, chose plus admirable encore, leur estomac y mettait la même complaisance.

De pareilles excentricités s'expliquent par l'insuccès de tous les traitemens rationnels; mais, en dehors de ces exagérations, il est certain qu'une alimentation réparatrice et bien comprise est un élément qu'il ne faut pas négliger; toutefois, dans les maladies des organes respiratoires, l'air qui pénètre dans la poitrine à chaque inspiration a plus d'importance que les alimens; les vicissitudes atmosphériques sont plus à craindre que les écarts de régime. C'est pour cela qu'on a cherché de tout temps un climat qui convînt aux phtisiques, sans être encore parvenu à découvrir un point du globe où la tuberculose pût définitivement s'arrêter. On les a promenés de l'équateur jusqu'au voisinage des régions polaires, du bord de la mer au sommet des montagnes; on les a fait vivre dans des étables, on les a exposés au

grand air, nuit et jour, hiver comme été, et ils sont morts sous les tropiques comme dans l'Engadine, et ils continuent à mourir à Falkenstein comme au Canigou.

Hâtons-nous de dire toutefois que la question du séjour n'est pas indifférente pour eux. Les climats extrêmes leur sont contraires; les régions équatoriales sont aussi funestes pour eux que les contrées froides et humides du Nord de l'Europe; les meilleures conditions dans lesquelles on puisse les placer se trouvent réalisées dans certaines localités situées à la limite de la zone des climats chauds et de celle des climats tempérés, sur le bord de la mer et à l'abri des vents froids. Les malades trouvent, dans ces refuges maritimes, un air pur, exempt de poussières suspectes, riche en ozone, la grande lumière et le soleil vivifiant du Midi. Ils peuvent vivre au dehors, pendant une partie de la journée, faire un peu d'exercice et prendre quelques distractions. On les voit promener sur le sable des plages, leur faiblesse, leur maigreur et leurs illusions, car les phtisiques sont, de tous les malades, ceux qui conservent le plus longtemps l'espérance et qui se cramponnent à la vie avec le plus d'acharnement. C'est pour cela qu'ils acceptent avec tant d'entrain et de courage tous les traitemens qu'on leur propose, quelque rigoureux qu'ils soient, et c'est également pour cela que les médecins, dans leur sympathie pour ces malheureux si confians et si résolus, vont jusqu'à tenter l'impossible pour tâcher de les arracher à la mort.

Les stations qui conviennent aux poitrinaires ne sont pas nombreuses. En dehors de l'île de Madère, qui n'est fréquentée que par les Anglais, et les pays trop éloignés de l'Europe pour que nos malades puissent en profiter, les localités dans lesquelles ils trouvent un refuge appartiennent au bassin de la Méditerranée. Elles sont situées sur les côtes de la France, de l'Espagne et de l'Italie, sur celles de l'Algérie et de l'Égypte.

Les stations méridionales dont je viens de parler ne sont guère fréquentées par les malades que pendant l'hiver. Elles avaient autrefois pour complément nécessaire une saison aux eaux thermales; mais la vogue de celles-ci a bien diminué. Il fut un temps où les eaux des Pyrénées passaient pour souveraines dans le traitement de la phtisie. Daralde avait fait aux Eaux-Bonnes une réputation qui y attirait, chaque année, des milliers de malades. Depuis sa mort, ils en ont quelque peu oublié le chemin. Les eaux de Cauterets, d'Amélie-les-Bains, celles d'Allevard sont également moins fréquentées; on leur préfère aujourd'hui le Mont-Dore et quelques médecins envoient leurs cliens à la Bourboule; mais personne n'a

plus aujourd'hui, dans ce moyen de traitement, la confiance qu'il inspirait autrefois.

La vogue des eaux minérales a cessé, comme celle des stations de la Méditerranée, le jour où les climats de montagnes sont devenus à la mode, où les médecins ont pris l'habitude d'envoyer leurs malades passer l'été et même l'hiver dans l'Engadine, à des attitudes de 1,500 à 1,800 mètres. L'air y est, dit-on, aussi pur qu'il est sec et léger; la radiation solaire y est intense et l'éclat de la lumière incomparable. Les stations de Davos, de St Moritz, de Salmaden ont été très suivies pendant quelques années; mais le froid rigoureux qui y règne pendant l'hiver ne convient pas à tous les malades et en a fait succomber un certain nombre. Cela a donné à réfléchir aux médecins. Ils ont pensé qu'il n'était pas nécessaire de monter si haut pour trouver de l'air pur et qu'il suffisait de choisir un site convenable à la campagne.

La pureté de l'air est en effet la condition qu'on prise avant tout, depuis que les recherches bactériologiques ont prouvé que le bacille de la tuberculose la redoute et se plaît dans l'atmosphère confinée des habitations. Ces données expérimentales ont provoqué une évolution nouvelle dans la thérapeutique de la phtisie. Autrefois, on redoutait par-dessus tout les refroidissemens et les courans d'air. On faisait vivre les poitrinaires dans des chambres bien chauffées, garnies de rideaux et de tapis, portes closes et fenêtres bien fermées. Lorsqu'on les envoyait passer l'hiver dans une station méditerranéenne, c'était à la condition de ne les laisser sortir que pendant les plus belles heures de la journée. On les faisait rentrer aussitôt que le soleil déclinait à l'horizon, et les plus favorisés passaient seize ou dix-huit heures sur vingt-quatre dans leur chambre d'hôtel.

Aujourd'hui, ce qu'on redoute plus que le froid humide, plus que les vicissitudes atmosphériques, c'est l'air qui a déjà été respiré, c'est l'atmosphère non renouvelée des chambres de malades dans laquelle on croit voir fourmiller les microbes. Le rêve des médecins qui sont dans le mouvement, c'est de faire vivre les phtisiques en plein air, pendant la nuit comme pendant le jour.

Cet idéal a été réalisé pour la première fois à l'Institut de Falkenstein, situé près de Francfort-sur-le-Mein, à une altitude de 400 mètres, au milieu des bois de hêtres, de chênes et de châtaigniers. Le site n'a pas été heureusement choisi. Le climat froid et humide du Taunus ne convient guère à des poitrinaires, et cependant on y a obtenu des résultats magnifiques, si l'on en croit le médecin qui dirige l'établissement.

Le Sanatorium, exposé au midi, est entouré de halles ouvertes

sur le devant, de terrasses abritées par des marquises et accessibles à tous les vents. Les malades y passent de sept à dix heures par jour, étendus sur des chaises longues, dans lesquelles ils sont chaudement emmaillotés pour ne pas se refroidir. Cette exposition se fait par tous les temps, malgré le brouillard, le vent et la neige, et par des températures qui descendent parfois à 12 degrés au-dessous de 0. La nuit, on les fait coucher dans des chambres où l'on entretient un courant d'air à l'aide de la cheminée et de la fenêtre qu'on a soin de laisser entr'ouverte. Ce traitement est complété par des repas fréquens, par le régime lacté, et l'administration de l'alcool suivant les cas. Enfin les malades qui ont encore assez de force font des promenades et se livrent à des exercices gymnastiques.

Le docteur Detweiler, qui dirige l'établissement de Falkenstein, a rendu compte au congrès de médecine de Wiesbaden, en 1887, des résultats produits par ce traitement. Ils sont admirables ; je l'ai déjà dit. Il a guéri plus ou moins complètement le quart de ses malades. Les médecins savent à quoi s'en tenir sur les succès de ce genre; ils connaissent la part qu'il faut faire aux illusions des confrères qui préconisent une méthode nouvelle, et cependant la communication du docteur Detweiler a fait sensation au congrès de Wiesbaden. Il en a été beaucoup parlé depuis, et l'an dernier, on a fondé en France un établissement semblable. C'est le Sanatorium du Canigou, que dirige le docteur Sabourin. Il est situé dans les Pyrénées-Orientales, près du Vernet, à une altitude de 700 mètres et sous un climat beaucoup plus favorable que celui de Falkenstein, puisque le palmier, l'aloès, le laurier-rose croissent en pleine terre dans cette localité privilégiée. Inauguré au mois d'août 1890, le Sanatorium du Canigou a été ouvert aux malades le 1er novembre de la même année.

On ne s'est pas contenté de faire voyager les phtisiques et de les exposer au grand air, on a essayé de les traiter sur place par les atmosphères artificielles. On les a placés sous des cloches où l'air se comprime à l'aide de machines ; on leur a fait respirer de l'air surchauffé, de l'oxygène, des vapeurs d'acide fluorhydrique. Ce dernier moyen a même fait concevoir, pendant un moment, de grandes espérances; puis il est tombé dans l'oubli comme les autres.

Est-ce à dire que tous les agens de la thérapeutique sont dénués de toute valeur? Non sans doute. En les maniant avec habileté, en les faisant intervenir au moment opportun, en les combinant, suivant les circonstances, on parvient à guérir, c'est-à-dire à arrêter dans leur marche quelques phtisies au début; on prolonge l'existence d'un grand nombre de malades; mais nous attendons encore

un traitement assez efficace pour qu'on s'en tienne à lui, sans chercher autre chose; et puis, est-il besoin de le dire? ces médications coûteuses ne sont accessibles qu'aux classes les plus élevées de la société; leurs résultats sont nuls au point de vue social, et ne peuvent avoir aucune influence sur le mouvement de la population, ni sur l'avenir de la race. Espérons que la médecine trouvera des moyens d'action plus efficaces dans la voie nouvelle que les découvertes bactériologiques viennent de lui ouvrir et dont il me reste à parler.

V.

Lorsque le docteur Koch découvrit le bacille de la tuberculose, le monde scientifique était encore dans l'enthousiasme provoqué par les derniers travaux de M. Pasteur. Il y avait un an déjà que l'illustre physiologiste avait trouvé le vaccin du charbon, qu'il l'avait fait connaître à l'Académie des sciences, et qu'il en avait démontré l'infaillibilité, devant la Société d'agriculture de Melun, en présence d'une foule de savans étrangers attirés par l'éclat de cette épreuve décisive.

La vaccination anticharbonneuse était sortie, ce jour-là, du domaine de la théorie, pour entrer dans celui de la pratique. On avait acquis la certitude que ce mode de préservation pouvait s'appliquer à d'autres maladies, et que la découverte de Jenner n'était qu'un cas particulier d'une loi générale. Les vétérinaires étaient en voie de trouver le préservatif de la péripneumonie contagieuse des bêtes à cornes, de la clavelée du mouton, du rouget du porc, etc., et M. Pasteur se livrait, dans le silence du laboratoire, à la série de recherches qui devaient le conduire à la découverte du vaccin de la rage. Le moment était bien venu pour trouver le bacille de la tuberculose, et sa révélation fit naître les plus grandes espérances. Puisque cette maladie était le produit d'un microbe, elle devenait tributaire des mêmes procédés que les autres affections contagieuses; et la logique conduisait à chercher le moyen de détruire le parasite dans l'organisme, ou tout au moins d'en arrêter les ravages.

Les recherches commencèrent immédiatement dans tous les laboratoires et n'ont pas cessé depuis. Chaque physiologiste a suivi le cours de ses idées et a choisi sa méthode. Les élèves de M. Pasteur ont adopté celle qui a conduit leur maître à de si brillantes découvertes : MM. les docteurs Grancher et H. Martin se sont efforcés d'atténuer la virulence du bacille avant de l'inoculer, tantôt en laissant vieillir les cultures, tantôt en les soumettant à l'action de la chaleur, parfois en se bornant à les injecter à très

faibles doses. Lorsqu'ils apprirent, l'an dernier, la communication faite au congrès de Berlin par le docteur Koch, au sujet de sa nouvelle découverte, ils s'empressèrent de communiquer à l'Académie des sciences le résultat de leurs travaux. Leur note se terminait par la conclusion suivante : « Nous croyons avoir réussi, d'une part, à donner aux lapins une résistance prolongée contre la tuberculose la plus rapide et la plus certaine, et d'autre part à leur conférer, contre la même maladie, une immunité dont il reste à déterminer la durée. » A la même époque, MM. Roux et Mentschikof poursuivaient, dans le laboratoire même de M. Pasteur et sous sa direction, des recherches qu'ils ne feront connaître que lorsqu'elles auront atteint le degré de maturité nécessaire.

D'autres expérimentateurs ont suivi une voie plus nouvelle. Se fondant sur l'inégalité de résistance que les différentes espèces opposent à la tuberculisation, ils ont eu l'idée de rechercher s'il ne serait pas possible de transformer la constitution des animaux qui y sont le plus accessibles, en leur infusant du sang provenant des espèces les plus réfractaires, et de leur transmettre ainsi le bénéfice de cette immunité. Le chien et la chèvre sont au nombre des animaux pour lesquels la tuberculose a le moins de prédilection, c'est à eux que les expérimentateurs se sont adressés pour faire leur emprunt.

Les docteurs Ch. Richet et J. Héricourt ont fait l'expérience sur des lapins avec du sang de chien. Ils ont d'abord essayé de l'injecter dans les veines, mais la mort a toujours été le résultat de l'opération. Ils ont alors tenté de le transfuser dans le péritoine, et ils sont parvenus à en faire tolérer de 30 à 50 grammes. En inoculant ensuite la tuberculose chez ces mêmes lapins, ils ont reconnu que la transfusion préalable avait ralenti chez eux, dans une certaine mesure, l'évolution de cette maladie (1).

Enhardis par cette constatation, ils ont tenté l'expérience sur l'homme, en modifiant la manière d'opérer. Ils se sont servis du sérum du sang de chien, et en ont injecté un ou deux centimètres cubes par la voie hypodermique. Les opérations ont été absolument inoffensives. Elles n'ont causé ni troubles généraux, ni accidens locaux, et l'état des cinq malades soumis à l'expérience a paru s'améliorer d'une façon sensible (2).

MM. Bertin et Picq, de Nantes, ont également commencé par opérer sur des lapins ; mais ils ont choisi le sang de chèvre, et ils

(1) *De la transfusion péritonéale et de l'immunité qu'elle confère*, note de MM. J. Héricourt et Ch. Richet. (Académie des Sciences. Séance du 5 novembre 1888.)

(2) *Influence de la transfusion péritonéale du sang de chien sur l'évolution de la tuberculose du lapin*, note de MM. J. Héricourt et Ch. Richet. (Société de biologie, séance du 2 mars 1889.)

affirment avoir déterminé, par cette transfusion, sur les animaux mis en expérience, un état *bactéricide* qui leur permet de résister à l'invasion des bacilles quand l'inoculation tuberculeuse a lieu en même temps que la transfusion, et d'en triompher lorsque celle-ci n'est faite que plus tard, c'est-à-dire lorsque les bacilles ont commencé leur action destructive.

Comme MM. Ch. Richet et J. Héricourt, les expérimentateurs de Nantes ont tenté des essais sur l'homme. Ils ont transfusé du sang de chèvre à des phtisiques et n'ont pas eu à le regretter. Ils disent même avoir constaté une amélioration notable chez les malades qui ont bien voulu se prêter à leurs essais.

Ces faits sont trop peu nombreux et ne sont pas assez concluans pour en tirer des conséquences, mais il faut toujours les enregistrer.

Tout cela se faisait tranquillement, dans le calme des laboratoires, avec la lenteur et la réserve qui conviennent aux recherches scientifiques, lorsqu'au mois de novembre dernier, on apprit tout à coup qu'on venait de découvrir à Berlin le secret de guérir la tuberculose. Cette bonne fortune était échue au docteur Koch, à qui la science devait déjà la découverte du bacille de cette maladie, et qui ne faisait ainsi que compléter sa conquête. Cette grande nouvelle se répandit, dans le monde entier, avec l'instantanéité des communications électriques. Les journaux politiques et la presse médicale s'en emparèrent, et pendant deux mois la *lymphe* de Koch a rempli les colonnes de toutes les feuilles périodiques, défrayé toutes les conversations et passionné l'opinion publique.

Alors a commencé l'exode des médecins, bientôt suivis par les malades. Malgré les froids de ce rude hiver, on a vu les phtisiques de tous les pays se mettre en route pour la terre promise, pour cette Allemagne que la fortune ne se lassait pas de combler de ses dons.

Cet enthousiasme n'a rien qui doive surprendre. Le professeur Robert Koch était connu depuis longtemps par ses travaux scientifiques et par sa compétence exceptionnelle dans l'étude de la tuberculose. Déjà, le 4 août 1890, à la séance solennelle du congrès international de Berlin, il avait annoncé, devant 6,000 médecins réunis pour cette cérémonie, qu'après de longues recherches, il était arrivé à trouver un remède contre la tuberculose. Dès le mois suivant, il en fit l'application sur des malades, d'abord à la clinique de Bergmann, puis à la Charité et dans tous les grands services hospitaliers de Berlin. Enfin, le 13 novembre, il fit connaître les résultats qu'il avait obtenus. Il décrivit la réaction provoquée par son traitement, chez les tuberculeux seulement, en la donnant

comme un critérium certain. Il déclara avoir obtenu des guérisons rapides dans les cas récens et légers de tuberculose chirurgicale, un amendement notable dans les cas graves et une amélioration positive de la phtisie à son début. Ces résultats étaient confirmés par tous les médecins de son entourage, et notamment par Frœntzell et par Bergmann; Billroth (de Vienne) faisait à sa clinique le plus grand éloge de la nouvelle méthode; les médecins qui revenaient de Berlin étaient enthousiasmés; Lister et Mackensie annonçaient des merveilles. On apprenait coup sur coup que l'empereur venait de conférer au docteur Koch la grand'croix de l'Aigle-Rouge, que la municipalité de Berlin lui avait décerné la bourgeoisie d'honneur. On parlait d'un Institut qui devait éclipser tous les établissemens scientifiques du globe, d'une dotation princière offerte au savant qui avait eu le bon goût de la refuser, et tout cela nous arrivait grossi, dramatisé par les commentaires de la presse.

Comment ne pas s'associer à un mouvement aussi général? Les savans français firent comme les autres, et acclamèrent le professeur de Berlin, avec un désintéressement dont leurs confrères d'outre-Rhin ne leur ont jamais donné l'exemple. M. Pasteur, qui avait eu avec l'auteur de nombreux démêlés scientifiques, fut le premier à envoyer ses félicitations et celles de ses collaborateurs au savant qu'il est en droit de considérer comme son élève, car les travaux auxquels le docteur Koch doit sa juste renommée ont eu pour théâtre le monde nouveau découvert par le génie de notre illustre compatriote.

Tous les médecins de France pourtant ne partageaient pas l'engouement général. Un certain nombre d'entre eux se tenaient sur la réserve. Ils attendaient la confirmation des résultats annoncés ; ils désiraient surtout connaître le remède avant de l'employer. Cette attitude circonspecte était légitimée par le mystère étrange qui entourait la nouvelle découverte et par le silence que gardait son auteur sur la nature du liquide dont il se servait. Cette discrétion, qu'on aurait pu qualifier autrement, n'était pas dans les habitudes du docteur Koch. Il avait passé jusqu'alors pour un savant correct et consciencieux. Tous ceux qui le connaissent rendent justice à sa droiture. J'ai eu l'occasion, à deux reprises, de me trouver en relations suivies avec lui, et je suis convaincu qu'il est incapable d'avoir fait les calculs qu'on lui a prêtés, et qu'il a toujours été étranger au commerce scandaleux qui s'est fait autour de lui. Il n'a fait qu'obéir à une volonté devant laquelle tout cède dans son pays. Cette volonté impatiente ne pouvait s'accommoder de la lenteur de l'expérimentation scientifique. Il s'agissait d'assurer à l'Allemagne la

gloire et les bénéfices d'une grande découverte, et le savant s'inclina.

Nous ne comprenons guère en France ni un pareil ordre, ni une pareille obéissance; mais, de l'autre côté du Rhin, on comprend et on obéit. C'est ainsi que le docteur Koch a été conduit à faire au congrès de Berlin la communication prématurée qui a causé tant d'émotion parmi les savans; c'est sous l'influence de la même pression qu'il a transporté trop tôt ses expériences du laboratoire dans les hôpitaux, et qu'il a publié d'une manière hâtive des résultats insuffisamment observés. Enfin, c'est encore pour obéir aux ordres reçus qu'il a gardé le secret sur la nature de son remède. Le ministre de l'instruction publique l'a déclaré lui-même au Landstag prussien, en prenant la responsabilité à son compte. L'État s'est approprié le monopole de la vente sous prétexte d'empêcher les contrefaçons.

Cette façon commerciale de traiter une question scientifique n'avait pas de précédens et ne pouvait qu'indisposer l'opinion médicale contre le professeur de Berlin. Elle avait pour les médecins français un inconvénient d'un autre ordre. La loi interdit chez nous la préparation, la vente et l'emploi des remèdes secrets. Les confrères qui, dans leur zèle, expérimentaient la lymphe de Koch sur les malades des hôpitaux, avec leur consentement, ne s'en exposaient pas moins à se voir réclamer des dommages-intérêts par les familles, s'il leur advenait, dans le cours du traitement, un de ces malheurs auxquels il fallait s'attendre.

La question fut portée à la Faculté de médecine de Paris, devant le conseil des professeurs, et le doyen se chargea de faire les démarches nécessaires pour aplanir ou pour tourner la difficulté. Les circonstances lui ont épargné cette peine. Avant que la lenteur des formalités administratives lui eût permis d'entrevoir une solution, la lumière s'était faite; l'enthousiasme avait fait place au doute, puis au découragement, et les expériences avaient cessé. Hâtons-nous de dire qu'elles n'ont pas été aussi désastreuses en France qu'en Allemagne.

L'engouement pour la découverte de Koch a été de courte durée. Au début, les expériences ont paru confirmatives. Partout, on a constaté l'effrayante énergie de cette substance pyrétogène, plus puissante que le venin des plus redoutables serpens; partout on a constaté l'intensité parfois excessive de la réaction. On a même observé une amélioration momentanée dans quelques cas de lupus de la face; mais, quant à la tuberculose pulmonaire, même au début, les injections n'ont jamais fait que l'aggraver et, souvent, elles ont provoqué l'apparition des phénomènes caractéris-

tiques, chez des sujets qui ne les avaient pas présentés jusque-là.

Ce fut une première désillusion. Il n'y avait plus à songer à la guérison de la phtisie ; il fallait se rabattre sur son diagnostic et sur le traitement du lupus ; mais on reconnut bientôt que ce terrain-là n'était pas plus solide que l'autre, puis survinrent les insuccès. Les cas de mort brusque, incontestablement causés par le remède, se multiplièrent au point de rendre les expérimentateurs de plus en plus circonspects. Les médecins français, qui étaient allés à Berlin pour y étudier la question, en revinrent tout à fait désenchantés et refroidirent considérablement l'enthousiasme. Les déclarations de Virchow vinrent alors lui porter le dernier coup. Le célèbre physiologiste allemand apporta à la société de Berlin des faits écrasans pour la nouvelle méthode, avec les pièces anatomiques à l'appui. Il montra que, loin de détruire les lésions tuberculeuses, les injections de Koch en faisaient naître de nouvelles et amenaient la dispersion des bacilles dans l'organisme tout entier.

Cette révélation eut lieu le 12 janvier 1891. Faite à Berlin même par un savant dont l'Allemagne est fière, elle eut un retentissement considérable. Trois jours après, le docteur Koch y répondit par une note dans laquelle il reproduisait ses affirmations, en faisant connaître enfin la nature de son remède. Cette divulgation, trop tardive pour réhabiliter le savant, fut fatale à sa doctrine. Tant qu'il avait gardé le secret, l'imagination se plaisait à prêter à cette lymphe mystérieuse les origines les plus fantastiques. C'était un arcane pour la composition duquel la science moderne avait épuisé toutes ses ressources. Lorsqu'on apprit qu'il ne s'agissait que d'un simple *extrait glycériné de culture de bacilles*, tout ce prestige disparut. Au lieu d'avoir découvert une voie nouvelle, le savant de Berlin s'était borné, comme MM. Grancher et H. Martin, à suivre la méthode créée par M. Pasteur et maintes fois appliquée par lui.

Le secret une fois divulgué, le ministre s'empressa de déclarer qu'il renonçait au monopole. Du reste, le commerce, qui avait été si fructueux au début, ne rapportait plus de bénéfices. L'exportation des petits flacons de lymphe avait cessé sous l'influence de la réaction qui se produisait partout. Partout, les médecins, qui s'étaient au début signalés par leur enthousiasme, venaient confesser leur erreur et cessaient leurs expériences. Quelques gouvernemens autoritaires défendirent même l'emploi du remède dans les hôpitaux.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, la réaction a été proportionnelle à l'engouement qui l'avait précédée ; elle a, comme lui, dépassé le but. L'opinion publique s'est vengée de la désillusion

qu'elle avait subie et s'est montrée injuste envers un savant de bonne foi qui n'a péché que par excès de condescendance et par une faiblesse trop commune chez les hommes que le courant de la popularité emporte et qui ne savent pas résister aux séductions d'une célébrité d'un moment. Jamais savant n'a été l'objet d'ovations pareilles. Robert Koch a été pendant deux mois le point de mire de tous les regards, l'objet de tous les enthousiasmes. Ce beau rêve a été suivi d'un bien douloureux réveil; mais il reste au docteur Koch ses découvertes antérieures, la juste notoriété qui s'attache à son nom et l'avenir qui ne fait jamais défaut aux hommes de science, lorsqu'ils sont persévérans et qu'ils savent profiter des leçons qu'ils se sont attirées.

Cette aventure n'a pas découragé les travailleurs; elle n'a fait que redoubler l'ardeur des recherches dans les laboratoires. Elle a du même coup stimulé le zèle des empiriques. La guérison de la phtisie a repris faveur dans le monde de la réclame, et les remèdes infaillibles ont surgi de tous les côtés. Cette activité malsaine passera, comme d'habitude, après avoir fait quelques dupes; mais les recherches scientifiques poursuivront leur cours, et peut-être un jour parviendront-elles à atteindre le but. La bactériologie nous a, depuis vingt ans, ménagé de telles surprises; elle a produit des résultats si splendides et si imprévus qu'il ne faut pas désespérer de la voir arriver, avec le temps, à résoudre le grand problème que la médecine poursuit vainement depuis qu'elle existe.

Les bacilles de la tuberculose ne doivent pas être plus rebelles que la bactéridie charbonneuse, que les microcoques de la suppuration, que le microbe encore inconnu de la rage, et pourtant on en a eu raison. Le charbon ne se montre plus dans les troupeaux, l'infection purulente a été chassée des salles de blessés, les opérés guérissent comme par miracle, et la chirurgie, confiante jusqu'à la témérité, a empiété sur le domaine de la médecine, même dans le traitement de la phtisie. La mortalité des femmes en couches est aujourd'hui presque nulle, et celle des personnes mordues par les chiens enragés et traitées à l'institut Pasteur est tombée au-dessous de 1 pour 100.

De pareils succès rendent toutes les espérances légitimes. On trouvera peut-être quelque jour le moyen d'atteindre et de détruire les bacilles de la tuberculose au sein de l'organisme. En attendant, bornons-nous à faire nos efforts pour les empêcher d'y pénétrer, en prenant les précautions qu'indique l'hygiène, sans tomber dans des exagérations qu'elle ne saurait approuver.

JULES ROCHARD.

LES

JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

III[1].

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE DU JUIF.

Nous avons vu de quels élémens ethniques, sous quelles influences physiques et morales, il s'était reformé, dans la séquestration du ghetto, une race juive, produit artificiel du code rabbinique et des lois du moyen âge. Cette race nouvelle et antique à la fois, essayons d'en esquisser la psychologie; et, comme en ce siècle, épris de formules scientifiques, il n'est plus de mode d'isoler l'âme du corps, commençons par en faire la « physiologie. » Aussi bien toutes deux se tiennent, et l'une explique l'autre.

Le juif porte dans sa chair, et jusque dans son âme, la trace des outrages endurés pendant quinze siècles. Il a effacé de son épaule la tache de la rouelle jaune, il n'a pu toujours laver son front des stigmates du ghetto. Il en reste marqué. Rappelons-nous la vie qui lui a été faite et l'éducation qui lui a été donnée par ses maîtres chrétiens ou musulmans. Représentons-nous d'abord la maison où il a été élevé. Presque partout, elle a déjà disparu. Nos enfans ne connaîtront pas « la rue aux Juifs. » Les derniers restes

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er mai.

de la classique *Judengasse* de Francfort ont été rasés. Le tortueux dédale du ghetto de Rome, avec la *piazza Giudea* et la *via Rua*, est tombé sous la pioche italienne, au grand regret des pauvres *Ebrei*. Ils y avaient vécu si longtemps! ils étaient faits à ses *vicoli* infects. Pie IX, en en abattant les murs, leur avait en vain octroyé le droit d'en sortir. Bien peu en avaient profité. Beaucoup ont pleuré d'en être chassés pour faire place aux futurs quais du Tibre; ils n'ont pu trouver, dans la vieille Rome ou la nouvelle, de logemens aussi sordides et aussi peu coûteux. Ce ghetto de la rive gauche du Tibre, je l'avais parcouru bien des fois, depuis une trentaine d'années. Les ruelles étaient étroites, sombres, fétides; les maisons hautes, vieilles, délabrées, branlaient de vétusté. A l'âcre odeur de l'*immondezzaio* du coin se mêlaient les fades émanations des boutiques de fripiers. Par la porte, sur le pas de laquelle des femmes de tout âge ravaudaient de vieilles loques, se distinguaient à peine, dans l'ombre, des pièces basses et étroites, sans jour et sans air, où grouillaient entassées des familles entières. Le ghetto pontifical, relativement moderne, n'était ni le plus repoussant, ni le plus malsain. Loin de là; la Rome papale s'était, presque toujours, fait honneur d'être hospitalière aux Hébreux. Son ghetto aurait fait honte à bien des juiveries de l'est ou du centre de l'Europe. Aujourd'hui même, allez en Russie, à Berditchef ou à Vilna, vous trouverez pis (1).

De pareils taudis ne pouvait sortir une belle race. La race, en effet, n'est ni belle ni forte, quoiqu'elle ait, de tout temps, porté de pâles et rares fleurs de beauté, comme pour montrer ce qu'eût pu donner le vieux tronc de Jacob avec de l'air et du soleil. — La race n'est pas belle. « Comment, me demandait une jeune fille de la Petite-Russie, vous inquiétez-vous de ces horribles juifs? Ils sont si laids qu'ils méritent tous leurs maux. » Montesquieu, plaidant ironiquement pour l'esclavage, disait des nègres : « Ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. » J'ai entendu des femmes du monde faire la même réflexion du nez crochu des juifs. Leur laideur est un des secrets griefs pour lesquels ils ont tant de femmes contre eux. — La race n'est pas forte. Le juif, — dans les grandes juiveries de l'Est surtout, — est souvent petit, maigre, malingre; il a l'air chétif et souffreteux, étriqué et étiolé. Ne vous y trompez pas cependant : sous cette apparence frêle se cache une vitalité intense. On pourrait comparer le juif à ses maigres actrices, aux Rachel ou aux Sarah, qui crachent le sang et semblent n'avoir que le souffle, et qui, une fois

(1) Sur le ghetto de Rome, voyez le livre récent de M. Emmanuel Rodocanachi : *le Saint-Siège et les Juifs, le Ghetto de Rome*. Didot, 1891.

sur la scène, déploient une vigueur et une énergie indomptables. La vie, chez lui, a des ressources latentes.

Aucune race ne présente moins l'aspect de la force, et aucune n'offre plus de résistance au mal. C'est que, pour l'âme, comme pour le corps, au moral aussi bien qu'au physique, le juif est le produit d'une sélection, et d'une sélection de deux mille ans, la plus rigoureuse et la plus douloureuse à laquelle êtres vivans aient jamais été soumis. S'il y a des rangs dans la souffrance, a dit un des siens, Israël a la prééminence sur toutes les nations (1). Tout ce qui était trop faible, d'âme ou de corps, a été éliminé par la mort ou par le baptême. Israël a été comme une famille dont, à chaque génération, les enfans auraient en naissant été exposés. De là, chez le juif, une endurance au mal, une capacité de souffrance sans égale peut-être dans l'histoire. Mais l'épreuve a été si longue et si rude qu'Israël s'en ressent toujours. Il en est encore parfois tout courbé et comme brisé.

I.

Quand on songe à la singularité des conditions d'existence longtemps faites aux juifs, on ne s'étonne point que, pour le physiologiste ou pour le statisticien, le juif présente certaines particularités. Un premier fait, de nature à surprendre : le juif vit plus longtemps que le chrétien. Ce petit juif, au corps frêle et à la mine souffreteuse, semble souvent réunir deux choses en apparence contradictoires : la précocité et la longévité. Pour la longévité, — plus facile à constater, — il n'est guère de doute. Le fait est si constant qu'en certains pays, en Amérique, par exemple, les juifs sont les cliens les plus recherchés des compagnies d'assurances sur la vie. Presque partout, là, du moins, où les lois ne s'appliquent pas à leur rendre l'existence impossible, la vie moyenne est sensiblement plus longue chez les juifs que chez les catholiques, les protestans ou les orthodoxes. Et cela n'est pas seulement vrai des israélites français et des pays comme la France, où les juifs appartiennent surtout aux classes aisées. Il en est de même des juifs pauvres d'Allemagne, de Hongrie, d'Angleterre, de Roumanie (2). Il en est de même, semble-t-il, des juifs d'Amérique. J'ai sous les yeux les premiers résultats du dernier recensement des États-Unis en 1890. D'après le *Census* américain, les chances de vie de l'enfant, au mo-

(1) Zunz, *Die Synagogal Poesie des Mittelalters.*

(2) Voyez, par exemple, le docteur Gustave Lagneau : *Remarques, à propos du dénombrement de la population, sur quelques différences démographiques présentées par les catholiques, les protestans, les israélites.* Paris, 1882. Cf. Isidore Loeb : *Dictionnaire universel de géographie,* de M. Vivien de Saint-Martin, article : *Juifs.*

ment de sa naissance, ce que le *Census* appelle : *expectation of life*, seraient, dans les familles israélites, de 57 ans, et dans les familles chrétiennes, américaines ou anglaises, de 41 ans. Un petit juif de 10 ans aurait en moyenne devant lui 50 ans d'existence, et un chrétien du même âge 37 ans seulement. En outre, contrairement aux lois habituelles de la statistique, les chances de vie, chez les juifs, seraient plus grandes pour les hommes que pour les femmes (1).

Autre fait d'un égal intérêt : le juif, d'habitude, multiplie plus rapidement que ses voisins chrétiens. C'est encore là une observation d'un caractère général; elle comporte peu d'exceptions, et les exceptions s'expliquent par des circonstances exceptionnelles. La population juive a beau être sans cesse réduite par des conversions sincères ou des défections intéressées, presque partout, nous l'avons déjà signalé, le nombre des juifs est en augmentation, et avec le nombre des juifs, la proportion des juifs aux chrétiens. Au premier abord, on serait tenté d'attribuer cet accroissement à la fécondité juive. Israël a toujours pratiqué le : *Croissez et multipliez*. Cela a été une de ses grandes forces.

En Orient, dans l'est même de l'Europe, là où les lois ou coutumes rabbiniques sont demeurées en honneur, les juifs se font toujours un devoir de se marier jeunes et d'avoir de nombreux enfans. « J'ai vingt-cinq ans, et mon grand-père regarde comme un scandale que je ne sois pas encore père de famille, » me disait, il y a quelque dix ans, un juif de Kovno. D'après la tradition, les parens, pour marier leurs enfans, attendaient seulement qu'ils eussent l'âge nubile, et la casuistique talmudique était peu exigeante sur les signes de la puberté. Salomon Meimon, le petit rabbin philosophe du XVIIIe siècle, était marié, avant onze ans, à une fille du même âge, et comme, à douze ans, il n'avait pas d'enfant, sa belle-mère le soupçonnait d'avoir été noué par une sorcière. On voyait fréquemment des ménages où les deux époux ne comptaient pas trente ans, à eux deux. C'était une manière de préserver les jeunes israélites du libertinage. Ces ménages d'époux enfans, qui vivaient chez leurs parens, entretenus par eux, deviennent rares. Les difficultés de la vie, le service militaire, l'influence des mœurs modernes retardent, de plus en plus, l'âge du mariage, chez les juifs comme chez les chrétiens. Parmi les juifs d'Occident, ces unions précoces sont déjà entièrement passées d'usage. Israël, à cet égard encore, subit l'ascendant de nos exemples. Comme il lui arrive souvent, en se conformant à nos habitudes, il renchérit même

(1) *Census Bulletin* (n° 19, 30 décembre 1890. Washington) : *Vital statistics of the Jews in the United States*, p. 11, 12, et diagramme de la p. 21.

sur nous. Contrairement à toutes les traditions et aux anciennes règles rabbiniques, les juifs, dans la plupart des pays de l'Europe et de l'Amérique, se marient plus tard que les chrétiens.

Autre chose que je ne voulais pas croire : presque partout, aujourd'hui, les juifs ont, proportionnellement, moins d'enfans que les non juifs. En revanche, presque partout, ils perdent sensiblement moins d'enfans. De cette façon, avec une natalité inférieure, l'accroissement de la population israélite est plus rapide que celui de la population chrétienne. L'excédent des naissances sur les décès est plus grand chez les juifs (1). La différence, en certains pays, est considérable, même là où les familles juives et les familles chrétiennes sont presque également nombreuses, en Roumanie, par exemple (2). Aux États-Unis d'Amérique, l'avantage des israélites serait non moins marqué qu'en Roumanie (3). L'inégalité, au profit des juifs, n'est pas la même dans tous les pays; mais elle se retrouve chez presque tous. Les juifs ont ainsi, sur leurs compatriotes d'autres cultes, une double supériorité : ils croissent plus vite et ils croissent à moins de frais. Ils amènent à l'âge adulte un plus grand nombre d'hommes en mettant au monde un moindre nombre d'enfans. On dirait que, en habiles calculateurs, ils ont résolu d'instinct l'épineux problème de la population, de la façon la plus utile à eux-mêmes et la plus agréable aux économistes.

Nous sommes tentés d'attribuer cette supériorité des israélites à la diffusion de l'aisance parmi eux. L'explication est insuffisante, car les juifs pauvres d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie ont aussi, à cet égard, l'avantage sur leurs voisins baptisés. On ne

(1) Voyez, par exemple, G. Lagneau, ouvrage cité. Cf. *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, de Vivien de Saint-Martin, article : *Juifs*, par Isidore Loeb, et *The Journal of the anthropological Institute*, xv (1885-86), p. 20, article de M. J. Jacobs, réimprimé sous ce titre : *On the racial characteristics of modern Jews*.

(2) Tableau des naissances et des décès en Roumanie, durant trois ans, chez les israélites et chez les orthodoxes :

	NAISSANCES.		DÉCÈS.	
	JUIFS.	ORTHODOXES.	JUIFS.	ORTHODOXES.
Année 1884.....	9,729	185,000	4,626	114,300
— 1885.....	9,542	197,000	5,036	114,000
— 1886.....	9,458	196,000	5,194	124,500

D'après M. A. Alexandrini (*Studiu statisticu* sur le district de Jassy, Jassy, 1886), la proportion des naissances au nombre des habitans était, chez les Roumains orthodoxes, de 4.72 pour 100, et chez les juifs roumains, de 4.47 pour 100, soit légèrement inférieure; la proportion des décès au nombre des habitans était, chez les orthodoxes, de 3.82 pour 100, et chez les juifs de 2.61 pour 100. On voit la différence.

(3) *Census Bulletin*, n° 19, décembre 1890, *ibid.*

saurait cependant voir là un fait de race, d'ordre purement physiologique; il tient sans doute uniquement aux mœurs, à l'esprit de famille des juifs, au dévoûment des parens, aux soins donnés par la mère à ses enfans, et aussi, à la chasteté du lit conjugal, aux prescriptions de la loi, aux égards et au respect du mari pour la santé de sa femme. Il est remarquable que les privilèges « biostatiques » des juifs commencent dès avant la naissance : les israélites comptent partout beaucoup moins de mort-nés que les chrétiens (1). Autre fait du même ordre et également à l'honneur des juifs : on relève parmi eux notablement moins de naissances naturelles que parmi les catholiques ou parmi les protestans, et cela quoique les juifs habitent de préférence les villes. Or chacun sait que, dans les villes, le nombre des enfans naturels est incomparablement plus élevé que dans les campagnes. C'est là un point sur lequel la supériorité des juifs et des mœurs juives est incontestable.

Terminons, à cet égard, par une observation générale. On a remarqué que les différences « biostatiques » entre les juifs et les chrétiens vont en diminuant, à mesure qu'on avance de l'Est à l'Ouest, — des pays où les juifs vivent isolés aux contrées où ils se mêlent aux autres habitans. De même, en Amérique, les rédacteurs du *Census Bulletin* font observer que plus se prolonge le séjour des juifs en Amérique, et plus le taux moyen des naissances et des décès tend, chez eux, à se rapprocher de la moyenne générale des États-Unis. En d'autres termes, des deux côtés de l'Atlantique, les particularités qui distinguent les juifs tendent à s'atténuer avec l'assimilation des juifs à la population environnante. Plus ils prennent les mœurs et les coutumes des *goïm,* moins ils s'en distinguent, dans leur corps et dans leur âme. Ils se feraient tous baptiser que, au bout de deux ou trois générations, le statisticien ne trouverait, chez eux, rien de singulier. Au fond de toutes les différences entre eux et leurs voisins, on retrouve toujours la loi, la *Thora.*

Et, en effet, les avantages que la statistique relève chez les juifs doivent, pour une bonne part, être imputés à leur religion et à leurs rites. Israël serait toujours fidèle à la *Thora* que sa supériorité sur « les mangeurs de porc » serait encore plus manifeste. On a observé, en plusieurs pays, que les juifs semblaient posséder une immunité vis-à-vis de certaines maladies infectieuses. Le fait a été parfois si bien constaté qu'il est difficile à nier. Ces immunités, elles

(1) Un fait plus singulier, et qu'on a voulu aussi expliquer par des causes physiologiques liées aux lois rituelles, c'est l'énorme prédominance, parmi les juifs, des naissances masculines sur les féminines. L'écart est quelquefois tel qu'on se demande si les familles juives n'ont pas souvent omis de faire enregistrer la naissance des filles.

nous paraissent tenir surtout aux observances de la loi, particulièrement aux règles sur la pureté corporelle et la pureté de la nourriture. La loi a, pour Juda, une valeur prophylactique; il faut toujours se rappeler quelle place elle fait au corps. Certains modernes rabaissent la morale à n'être plus qu'une sorte d'hygiène. Ce n'est certes pas ce que fait la loi donnée au milieu des éclairs sur le Sinaï; mais, dans la pratique, la loi et le code rabbinique aboutissent presque au même résultat que la morale positive, — et cela avec autrement d'autorité. Le judaïsme a mis la foi au service de l'hygiène; il a fait tourner la piété au profit de la santé. La *Thora* voulait faire d'Israël un peuple sain et saint, *sanus et sanctus;* les deux idées sont, pour elle, étroitement liées. Aucune religion n'a pris pareilles précautions contre les maladies et contre les épidémies. A cet égard, les prescriptions de la *Thora* ou du *Talmud* se rapprochent singulièrement de celles que nos académies de médecine voudraient faire consacrer par les lois civiles.

Les règles minutieuses de la loi sur la chair des animaux destinés à l'alimentation de l'homme ont longtemps paru puériles. Et voici que, après trois mille ans, nos physiologistes sont venus venger la Bible. La *Thora* a la science pour elle. On dirait que le rédacteur du *Pentateuque* a pressenti M. Pasteur. « Moïse, affirmait un juif polonais, avait découvert la trichine : c'est pour cela qu'il a prohibé la viande de porc. » Le fait est que la plupart des animaux déclarés impurs par le *Lévitique*, le porc, le lièvre, le gibier, les mollusques, les crustacés, sont aujourd'hui interdits pour nombre de maladies, pour les maladies de peau notamment. Encore faut-il faire la part du climat de l'Orient, où de pareilles maladies ont été de tout temps si fréquentes. « On pourrait presque soutenir, me disait un médecin, que le législateur des Hébreux connaissait la tuberculose, tant il prend de précautions contre elle. Il avait deviné, trente siècles avant nous, que la phtisie peut se transmettre des animaux à l'homme. » C'est ainsi que le *Shohet*, le sacrificateur israélite, doit écarter tout animal qui, à l'autopsie, présente la plus légère adhérence de la plèvre; on insuffle, pour les vérifier, les poumons des bêtes égorgées.

Si nos abattoirs étaient sous la surveillance du *shohet* juif, nul doute que la fréquence des maladies ne diminuât et que la moyenne de la vie ne fût allongée. Au lieu de demander aux israélites de renoncer à leurs boucheries et à la distinction des viandes *kacher* et *terefa* (pure et impure), nous ferions mieux de la leur emprunter (1). Si l'abandon des pratiques de la loi n'eût été la con-

(1) Nous ferions cependant des réserves sur la manière de tuer les animaux. Il se

dition de l'expansion du christianisme, on se prendrait à regretter que les controverses de l'Église primitive sur les observances rituelles n'aient pas abouti au triomphe de la loi et des judéo-chrétiens. Certains hygiénistes anglais ou américains ont demandé aux administrations civiles d'imposer à toutes les boucheries l'adoption, au moins partielle, des coutumes israélites (1). Le progrès, pour nous chrétiens, serait, en pareille matière, de revenir, après deux mille ans, aux pratiques des anciens Hébreux. Par malheur, la loi est si exigeante sur la santé et la beauté des animaux qu'il est malaisé d'en appliquer toutes les prescriptions à nos abattoirs. Ce serait renchérir démesurément le prix de la viande, partant en restreindre la consommation. Toute blessure, toute fracture, toute trace de maladie ancienne ou récente, est une impureté qui rend la viande *terefa*. Car, il ne faut pas l'oublier, ces prescriptions sanitaires ont pour principe, ou pour prétexte, une idée religieuse. C'est un sacrifice qu'accomplit le *shohet* de la synagogue. Les animaux égorgés selon les rites sont « offerts à Dieu, qui n'accepte que des oblations pures (2). » De là une sorte d'exagération et comme de raffinement de pureté. Tout animal qui présente le plus léger défaut, le *shächter* juif doit l'écarter; il est ainsi obligé d'en repousser un grand nombre, parfois dix ou douze sur vingt. La viande *kacher*, la viande marquée du sceau du *shohet* ne sera jamais à la portée de tous; la foule risque fort d'être toujours contrainte de manger *terefa* (3).

Il suffirait de leurs lois alimentaires et de la vigilance du *shohet* pour expliquer comment certaines épidémies, comment les affections parasitaires notamment, frappent moins les juifs que leurs voisins d'autres religions. Le juif fidèle à la loi est manifestement moins exposé à toutes les maladies qui se transmettent par la nourriture animale. A cela, il faut ajouter la sobriété traditionnelle du juif, la tempérance orientale qui le distingue si nettement des peuples du Nord, slaves ou germaniques, au milieu desquels l'ont

peut qu'il ne soit pas plus cruel d'égorger les bœufs que de les assommer; mais il serait à désirer qu'on procédât avec plus de rapidité. La synagogue devrait chercher à donner, sur ce point, satisfaction à nos modernes sentimens d'humanité, alors même que le bien fondé lui en paraîtrait contestable. C'est, du reste, ce qu'ont fait déjà certaines communautés israélites, à Genève, par exemple.

(1) Voyez, par exemple, une étude du docteur H. Behrend : *Nineteenth Century*, septembre 1889.

(2) Maxime Du Camp : *la Bienfaisance israélite*, *Revue* du 15 août et du 15 septembre 1887.

(3) Cette viande impure, dont ils ne veulent pas pour eux-mêmes, j'ai entendu reprocher aux juifs de la vendre aux chrétiens, comme si, en nous livrant des animaux de rebut, ils ne craignaient pas de nous empoisonner. On oublie que les viandes rejetées par les sacrificateurs israélites sont de tout point semblables à celles que débitent sans scrupule nos boucheries.

jeté les remous de l'histoire. Le juif ne boit pas; la *Thora* n'a pas eu, comme le Coran pour l'Arabe, à lui interdire le vin. Sous quelque climat qu'il vive, à quelque classe qu'il appartienne, le juif ignore l'alcoolisme, immense avantage pour son intelligence, comme pour son corps. Israël échappe ainsi à la plus dévorante des plaies qui rongent nos races modernes. Enfin, veut-on se rendre compte de tous les avantages des juifs au point de vue sanitaire, il faut mentionner le code rabbinique sur la pureté corporelle de l'homme et de la femme, — et peut-être aussi la circoncision. Malgré le danger que présente, pour les nouveau-nés, le couteau du péritomiste, la circoncision semble avoir un double avantage : elle peut, — sans que cela soit bien prouvé, — atténuer les chances de contagion des plus répugnantes maladies; elle peut aussi, ce qui ne serait pas moins précieux, émousser les sens de l'homme et diminuer l'incitation aux passions charnelles. Je connais du moins des juifs qui en sont convaincus et qui, tout en faisant bon marché de la *Thora*, continuent à circoncire leurs fils, comme ils persistent à manger *kacher*, par hygiène.

Les immunités biostatiques reconnues aux juifs ne semblent pas, cependant, aussi constantes, ou aussi générales, que l'ont imaginé quelques-uns. On a ainsi cru longtemps que les juifs du moyen âge avaient échappé à la peste noire. C'était un des griefs du peuple contre eux; on les accusait de répandre la peste, parce qu'ils semblaient en être moins souvent atteints que les chrétiens. A chaque épidémie, on les voyait empoisonner les puits et les fontaines. Nous savons, aujourd'hui, que la peste ne s'est pas toujours arrêtée à la porte des juiveries. De même, à des époques plus rapprochées, pour les épidémies de choléra, il n'est pas exact que les juifs en soient partout sortis indemnes. Il faut rabattre de ces privilèges devant la maladie et devant la mort. Tous les juifs n'y participent pas également, ce qu'explique moins la diversité de leurs origines que la différence de leurs conditions d'existence. Prenons la maladie qui fait le plus de ravages en Europe, la tuberculose, la phtisie. Tandis qu'à Londres, jusque dans les misérables bouges de Whitechapel, les médecins anglais ont observé que la consomption était infiniment plus rare parmi les israélites que parmi les chrétiens (1), en Pologne, en Russie, on a remarqué que la phtisie, comme les scrofules, atteignait fréquemment les juifs. Ils semblent même y avoir une prédisposition. Le juif de Lithuanie, de Pologne, de Petite-Russie, est souvent caractérisé

(1) Voyez, par exemple, le docteur Behrend : *Nineteenth Century*, septembre 1889. Le *Census Bulletin* américain (décembre 1890) fait les mêmes remarques pour les États-Unis.

par l'étroitesse de la poitrine. Cela suffirait à les désigner à la phtisie, ces grêles et fluets juifs de l'Est. Le fait, en Russie, est bien connu des conseils de revision. Ils sont obligés, chaque année, de réformer ou d'ajourner un grand nombre de conscrits israélites, pour insuffisance de développement de la poitrine (1). Chose que j'ai peine à croire, on m'affirme, de Russie, que les règlemens militaires ont abaissé, quant aux juifs, la mesure de la circonférence du thorax nécessaire pour être admis au service. Il répugne d'admettre que, parce qu'il est circoncis, un homme mal conformé ait la force de porter le mousquet.

Ce défaut d'ampleur du thorax, on ne peut guère l'attribuer aux origines de la race et au sang sémitique, — les juifs polonais étant probablement les moins sémites des juifs, — il tient, avant tout, à leurs conditions d'existence, à la vie urbaine, aux professions sédentaires du plus grand nombre, par-dessus tout, à la misère séculaire. C'est pour cela que la débilité de constitution est si fréquente chez les juifs de l'Est, et aussi chez les israélites de l'Occident. La misère physiologique a été la conséquence de la misère économique. La force physique, la vigueur musculaire a diminué, de génération en génération ; le sang s'est appauvri ; la taille s'est rapetissée ; les épaules et la poitrine se sont rétrécies. Beaucoup de juifs des grandes juiveries ont quelque chose d'étiolé, de rabougri. Il y a, chez nombre d'entre eux, une sorte d'abâtardissement et de dégénérescence de la race. Cela m'a souvent frappé en Galicie, en Roumanie, en Russie, en Orient, — dans la Palestine, peut-être, plus qu'ailleurs. Ces anémiques juifs allemands, rentrés, après quelque dix-huit siècles, au pays de leurs robustes aïeux, me faisaient penser à ces fils d'anciennes familles qui, atteints de langueur, reviennent mourir dans le château délabré de leurs pères.

Le juif, en tout pays, est souvent mal bâti, mal venu, mal agencé. Il y a un contraste singulier entre sa vitalité persistante et sa faiblesse corporelle. Sa débilité lui donne parfois l'air peu viril. La machine, chez lui, est frêle ; la charpente d'os et de muscles, peu vigoureuse. Le juif a peu de carrure ; en maintes contrées, il est manifestement impropre aux gros ouvrages. C'est tout le contraire de l'Anglais, de l'Auvergnat, du Piémontais, du *Gallego* d'Espagne, taillés pour les rudes besognes. Le juif, en outre, est souvent contrefait. Peu de races semblent compter autant de difformes et autant d'infirmes : bossus, aveugles, sourds-muets, idiots de naissance. La raison n'en est pas seulement l'abus des mariages précoces ou des mariages consanguins, mais aussi, et

(1) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, t. III ; *la Religion*, liv. IV, chap. III.

avant tout, la séquestration séculaire, le manque d'exercice, le manque d'air, le manque de nourriture.

Pour l'historien, comme pour le géologue, le présent aide souvent à comprendre le passé. C'est en histoire surtout que se manifeste l'action des causes lentes; et, pour les voir à l'œuvre, nous n'avons parfois qu'à tourner nos yeux d'un pays vers un autre. Les forces qui ont façonné le juif du moyen âge, qui l'ont à la fois endurci et débilité : la persécution, le parcage, la misère, agissent encore dans l'Est de l'Europe. De nos jours même, les juiveries de l'Est sont si pauvres, que la nourriture du juif est réduite au minimum. Cela est particulièrement vrai des cinq millions de juifs russes. Sous le ciel du nord, ils ont découvert le moyen de vivre avec une alimentation à peine suffisante sous un ciel plus clément. Comment leur santé ne s'en ressentirait-elle point? Il y a longtemps déjà que l'observation en a été faite : le juif de la Petite-Russie consomme moins d'alimens que le Russe orthodoxe, ou le Polonais catholique (1). Et sa nourriture devient de moins en moins substantielle, à mesure que les lois et les règlemens de l'empire semblent s'appliquer à rendre plus malaisée sa piètre existence. Pour peu que la police russe continue à les refouler sur les villes de l'Ouest, où il n'y a plus, pour eux, ni place ni travail, il ne faudra pas s'étonner si, parmi les israélites de Russie, la mortalité finit par l'emporter sur la natalité. Aussi bien, tel semble être le calcul des inspirateurs, pétersbourgeois ou moscovites, de toute cette réglementation, aussi bizarre qu'inhumaine. C'est à un lent et silencieux dépérissement dans leur ghetto, systématiquement rétréci et affamé, que, loin des regards d'un souverain justement aimé pour sa bonté, sont là-bas condamnés quatre ou cinq millions de sujets du tsar. Pour qu'ils aient résisté jusqu'ici, et que la mort n'ait pas encore délivré le Niémen et le Dniester du sordide spectacle de leur misère, il ne faut rien moins que la force d'endurance du juif.

Quand je pense au régime auquel, à la fin de ce siècle, sont encore astreints la majorité des juifs européens, je ne m'étonne point de l'apparente dégénérescence de la race. Des hommes ainsi traités, durant des siècles, ont le droit d'être petits, malingres, débiles, chétifs; il serait ridicule de leur demander le beau torse du Grec ou la belle prestance de l'Anglais. Vices ou qualités, avantages ou faiblesses, toutes les particularités de sa constitution physique ou morale tiennent au passé du juif. C'est là le refrain auquel nous sommes toujours ramenés. Et ici, il y aurait une dis-

(1) Voyez P. Tchoubinsky : *Troudy Etnogr. statist. eksped. v Zapadnorousskii krai*, section du sud-ouest, t. VII, 1re partie.

tinction à faire, c'est que, dans sa constitution physique, — et peut-être aussi dans sa constitution morale, — le bien semble venir de lui, et le mal venir de nous ; l'un est de son fait, et l'autre est du nôtre. Sa longévité, sa résistance aux maladies, ses immunités vis-à-vis de certaines affections reviennent à ses ancêtres; il les doit à sa loi, à ses pratiques, à sa sobriété. Sa débilité, au contraire, et ses vices de complexion, c'est à nos lois, à notre ghetto, à notre système de parcage que le juif en est redevable. Ici encore, dans sa chair et son sang, nous pouvons dire que le juif est un produit artificiel façonné et comme fabriqué, de compte à demi, par sa loi et par les nôtres, par nos légistes et par ses rabbins. Les différences mêmes que nous constatons aujourd'hui entre juifs et juifs, entre les israélites de l'Est et ceux de l'Ouest, en sont la preuve. La race se relève ; le juif se fortifie, il se régénère, à mesure que tombent les chaînes qui pesaient sur lui.

L'imagination populaire a longtemps prêté au juif des maladies singulières, comme un secret vice de sang qui se traduisait en affections repoussantes. C'est là une pure légende. On la retrouve encore vivante en plus d'une contrée. Le peuple, regardant le juif comme un être maudit, le croyait frappé d'infirmités vengeresses de la croix du Calvaire. On pourrait tirer, du *folklore* de nos aïeux, tout un amusant chapitre de physiologie, dans le sens antique et fabuleux du mot *physiologos*, chez les auteurs anciens. La légende allait jusqu'à donner, à chacune des douze tribus, une maladie particulière, en expiation du rôle attribué à chacune d'elles dans le drame de la Passion. La tribu de Siméon, par exemple, a cloué le Christ sur la croix : les descendans de Siméon, quatre fois par an, ont des plaies aux pieds et aux mains. La tribu de Zabulon a tiré au sort les vêtemens de Jésus (dans l'Évangile, ce sont les soldats romains), les descendans de Zabulon ont des plaies dans la bouche et crachent du sang (1). Et ainsi des douze tribus : les hommes d'Asser ont le bras droit plus court que l'autre; les femmes de Joseph ont, à partir de trente-trois ans, la bouche pleine de vers vivans. A ces maladies pas d'autres remèdes, d'après la superstition populaire, que du sang chrétien. C'était une des raisons pour lesquelles les juifs égorgeaient des enfans baptisés. De même origine est le *fœtor judaïcus* du moyen âge, la croyance qui attribuait aux juifs une odeur spéciale, dénonciatrice du sang de Juda (2). On imaginait reconnaître les juifs à leur mauvaise odeur, et

(1) Voyez Isidore Loeb : *le Juif de l'histoire et le Juif de la légende*. Paris, L. Cerf, 1890.

(2) Ce *fœtor judaicus*, avec le *Judæorum fœtentium* de Marc-Aurèle (Ammien Marcellin, XXII, 5), semble remonter à une erreur ou une malice d'un copiste du moyen

comme, pour la faire disparaître, il ne suffisait pas du baptême, on découvrait parfois, en les flairant, que tels hauts dignitaires de l'Église étaient de famille juive. Un Allemand raconte qu'un jour, je ne sais quel pèlerin, baisant la mule du pape Pie IX, se releva en disant : *E ebreo!* Il l'avait reconnu pour juif à l'odeur. Et, ajoute le narrateur de cette histoire, d'autres personnes ont affirmé que, en effet, les Mastaï étaient de souche juive ; Pie IX lui-même en aurait fait la confidence à des israélites baptisés (1).

Une chose qui, au contraire, ne semble pas une fable, c'est que le juif est particulièrement enclin au mal de notre époque, à la névrose. Le fait a été constaté, dans la plupart des pays de l'Europe, aussi bien qu'aux États-Unis d'Amérique. Le juif est caractérisé par la prédominance du système nerveux sur le système musculaire. C'est là, pourrait-on dire, le principal trait de sa physiologie. Il a peu de muscles et beaucoup de nerfs ; il est tout nerfs, si l'on peut ainsi parler. « Dans ma clientèle parisienne, me disait un médecin français, j'ai souvent eu l'occasion d'en faire la remarque : chez le juif, les émotions semblent plus vives, la sensibilité plus intense, les réactions nerveuses plus rapides et plus profondes. » Le juif est le plus nerveux des hommes, peut-être parce qu'il est le plus « cérébral, » celui qui a vécu le plus de son cerveau. Chez lui, toute la sève vitale semble monter des membres ou du tronc à la tête. Chez lui, en revanche, les cordes nerveuses, trop tendues par des vibrations prolongées finissent souvent par se briser ou se fausser. Aussi le juif est-il fort sujet aux troubles des centres nerveux, aux maladies de la moelle, à celles du cerveau surtout (2). L'équilibre entre les fonctions psychiques et les fonctions de nutrition est souvent rompu. L'aliénation mentale est plus fréquente chez les israélites que chez les chrétiens, catholiques ou protestans. La proportion, aux dépens des juifs, est parfois du double, et parfois du triple au simple (3). Le fait est d'autant plus frappant que partout, nous l'avons dit, l'israélite est,

âge qui, au lieu de *Judæorum petentium*, avait écrit *Judæorum fetentium*. — Voyez Is. Loeb, *ibidem*, d'après Joël : *Blicke in die Religionsgeschichte zum Anfange des Zweiten christlichen Jahrhunderts*, 2e partie. Breslau, 1883, p. 131.

(1) M. Gustave Iaeger : *Entdeckung der Seele*, t. 1er, p. 246-248 (1884). — Cf. *Revue des études juives*, octobre et décembre 1890, p. 314.

(2) Voyez le *Census Bulletin* américain, n° 19, décembre 1890, p. 15.

(3) En Prusse et en Danemark, la proportion des aliénés serait deux fois plus forte, et en Bavière trois fois plus forte, parmi les juifs que parmi les chrétiens. (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 6 novembre 1884, p. 698-700.) — Cf. pour les aliénés épileptiques Enrico Morelli : *Intorno al numero e alla distribuzione geografica delle frenopatie in Italia*, p. 77. Milan, 1886. (Communication de M. le docteur Gustave Lagneau.)

par sa sobriété, à l'abri d'un des vices qui contribuent le plus au dérangement des intelligences, l'alcoolisme.

On sait que l'augmentation des maladies cérébrales et l'exacerbation de la nervosité est un des faits qui caractérisent notre époque et notre civilisation. C'est une conséquence de l'intensité fiévreuse de la vie moderne, qui, en multipliant les sensations et les efforts, force les ressorts nerveux et déchire le délicat réseau des fibres cérébrales. En étant le plus nerveux des hommes, le juif s'en montre le plus moderne. Il est, en quelque sorte, par ses maladies, en avance sur ses contemporains ; il les précède dans la voie périlleuse où l'excès de la vie intellectuelle ou passionnelle et l'incessant aiguillon de la concurrence poussent nos sociétés. La bruyante armée des psychopathes et des névropathes fait tant de recrues parmi nous que, sur ce point, les chrétiens ne tarderont pas longtemps à rattraper le juif. Ici encore, il n'y a probablement en jeu aucune influence ethnique. Ce n'est ni à ses origines orientales, ni à sa conformation anatomique, qu'il convient d'attribuer cette prédominance et cette exagération du système nerveux chez le juif ; c'est encore à son genre de vie séculaire et à ses conditions d'existence, à la vie urbaine et sédentaire, au défaut d'exercice physique, à l'affaiblissement du système musculaire, aux émotions et aux soucis des professions exercées par ses pères. Pendant des siècles, il a dû ses moyens d'existence moins à ses bras qu'à sa tête. Aucun être humain n'a dû s'ingénier à ce point pour vivre. Aujourd'hui même, en tels pays, en Russie, par exemple, il ne réussit à soutenir sa misérable existence que par une sorte de miracle de volonté et d'industrie. A côté des maladies nerveuses qui guettent Israël, on peut ranger le diabète, dont Bouchardat avait déjà signalé l'étonnante fréquence chez les juifs (1). C'est toujours là, comme disent les médecins, une particularité étiologique imputable au régime des israélites, à leur séjour dans les villes, à leur genre d'occupations et de préoccupations (2).

Une des choses qui, en maintes contrées, paraissent distinguer le juif et la juive, c'est la précocité. Peut-on contester la rapidité

(1) Voyez, entre autres, Demange : *Diabète* (*Dictionn. encyclopédique des sciences médicales*).

(2) L'arthritisme, avec ses manifestations protéiformes, est encore une affection fort commune chez les juifs. Pour ne rien omettre sciemment, je mentionnerai les faits suivans, qui me sont indiqués par M. le docteur Gustave Lagneau. Les femmes juives ne seraient, presque jamais, atteintes du goître, si bien que la Société médicale de Metz aurait, en 1880, mis au concours cette question : Pourquoi les femmes juives sont-elles exemptes du goître? — MM. Javal et Wecker ont signalé, chez les juifs, un astigmatisme contraire à la règle, le méridien horizontal de la cornée présentant le

de leur développement physique (1), trop souvent arrêté par le mauvais régime et l'insuffisance de l'alimentation, il est malaisé de nier la promptitude de leur développement intellectuel. Cette précocité de l'intelligence juive, chacun de nous a pu la remarquer; j'en ai, pour ma part, été souvent frappé. Elle n'est peut-être pas étrangère aux succès des fils et des filles de Juda dans tous les collèges et les écoles dont l'accès leur est ouvert. On sait que de couronnes remportent, dans cette modeste arène scolaire, ces chétifs athlètes. S'ils y gagnent rarement les prix du « Lendit, » ils sont, sur tous les champs de l'Europe, parmi les meilleurs coureurs des luttes classiques. J'ai entendu des Allemands s'appuyer de cette précocité intellectuelle du juif, pour demander que les enfans israélites ne fussent pas élevés dans les mêmes écoles et les mêmes gymnases que les autres enfans. « Entre les fils du Nord, les pâles Germains, aux cheveux blonds et à l'intelligence lente, et ces fils de l'Orient, aux prunelles noires et à la compréhension rapide, la lutte, disaient-ils, n'est pas égale. »

A quoi attribuer cette maturité avant l'âge, et cette prompte ouverture de l'intelligence juive? Est-ce uniquement à la race et au sang oriental? N'est-ce pas, autant et davantage, à l'éducation historique, à la sélection séculaire, à la longueur et à l'âpreté de la lutte pour l'existence par laquelle ont dû successivement passer cent générations! Moqué, insulté, bafoué, battu, dès le jeune âge, le petit juif a, dès l'enfance, appris à réfléchir, à observer et à s'observer. La précocité de sa raison ne tient souvent qu'à la précocité de ses souffrances. Il a plus tôt, et plus chèrement, acquis l'expérience de la dureté de la vie. Son enfance est tronquée, et brève est sa jeunesse. L'heure des soucis et des efforts sonne plus tôt pour lui, et l'âge des longs rêves et des vagues espérances dure moins longtemps. J'ai souvent remarqué sa figure pensive ; c'est un des traits de la race (2). Au moral, comme au physique, le juif a peu de jeunesse. Plus vous marchez vers l'Est, plus cela vous

maximum de courbure. (Wecker : *Sur l'astigmatisme dans ses rapports avec la conformation des os du crâne; Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 15 juillet 1869, p. 545-547. — Cf. Hovelacque et Hervé : *Précis d'anthropologie*, p. 309, 1887.) — Selon M. Hervé, on aurait remarqué la fréquence de la tumeur lacrymale chez les israélites par suite de l'étroitesse du canal nasal. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 20 décembre 1883, p. 915.) Cet astigmatisme *sui generis* et cette prédisposition à la tumeur lacrymale, en les supposant bien constatés, pourraient seuls être attribués à la conformation anatomique.

(1) Voyez, par exemple, Jos. Jacobs : *On the racial characteristics of the modern Jews*. London, Harrison, 1885, p. 51.

(2) Cela, m'assure-t-on, est sensible dans les photographies du type juif prises, à une école israélite de Londres, par le docteur Galton, selon sa méthode d'images individuelles combinées en une image « composite. »

frappe. Le juif est de bonne heure flétri par la vie, dit lui-même Graetz, son historien. Cela est vrai. Sa jeunesse est souvent comme développée. Ses traits tirés ont, avant l'âge, quelque chose d'usé; son front est sillonné de rides précoces. Le juif, pourrait-on dire, naît vieux; son regard, si perçant et intense, a souvent quelque chose de vieillot. Il semble qu'il y ait autour de sa personne un air de vétusté, comme sur les maisons de la *Judengasse*. Parlant d'eux, on est toujours tenté de dire : « Ces vieux juifs; » il semble que la jeunesse ne leur aille point. En certains pays, là-bas, vers l'Est, on est enclin à leur contester le droit d'être jeunes; si, par hasard, ils se permettent les jeux bruyans de l'adolescence, on en est choqué, on se plaint de leur turbulence et, au besoin, de leur insolence. Les ébats et les plaisirs de la jeunesse paraissent si peu leur fait qu'on est tenté de les leur interdire.

C'est qu'en effet le juif, fils de juif, est de vieille race; et ses goûts, ses passions, son caractère, son tempérament, tout, chez lui, s'en ressent. Qu'il descende, ou non, des patriarches ensevelis dans la grotte d'Hébron, le juif appartient à une famille ancienne, il a derrière lui une longue lignée d'ancêtres. Seul il peut, sans invraisemblance, faire remonter sa généalogie, à travers les âges, jusqu'à des temps préhistoriques. Près des juifs, les aînés des peuples de la vieille Europe sont des adolescens. Laquelle de nos dynasties ou de nos maisons féodales oserait comparer la longueur de ses années à celles de la Maison d'Israël? Et ce n'est pas là seulement une antiquité de date. Israël est surtout une race ancienne par l'antiquité de sa culture. Il y a longtemps qu'a commencé, pour les fils de Jacob, — dans Jérusalem, dans Babylone, dans Alexandrie, — le travail de la tête et le dur labeur du cerveau. Veut-on considérer les juifs comme une race, voilà peut-être le fait capital; c'est la race la plus anciennement cultivée de notre monde méditerranéen. C'est, à la fois, celle dont la culture remonte le plus haut, et celle dont la culture a subi le moins d'interruptions. Vingt siècles, c'est, pour une famille humaine, un long entraînement. Que sont, à cet égard, les héritiers de notre vieille bourgeoisie ou « les fils des croisés, » comparés aux Lévy, fils des Lévites, ou aux nombreux Cahen, Cohen, Kohn, Kann, Cohn dont les aïeux authentiques, les *cohanim* du Temple, ont brûlé des aromates, devant l'Éternel, sur l'autel des parfums, avant d'aller, à l'ombre de Babel, discuter, sur l'origine du monde, avec les devins de la Chaldée et les mages de l'Iran?

L'antiquité et la continuité de leur culture intellectuelle est, — après la sélection séculaire, — ce qui, à mon sens, explique le mieux les juifs, et la place prise par Israël dans nos sociétés. Ils sont venus avant nous; ils sont nos aînés. Leurs enfans ont appris

à lire dans les rouleaux de la *Thora*, avant que ne fût fixé notre alphabet latin, — bien avant que Cyrille et Méthode n'eussent donné une écriture aux Slaves, avant que les lettres runiques ne fussent connues des Germains du Nord. Vis-à-vis d'eux, nous sommes des jeunes, des nouveaux; ils ont, en fait de culture, une avance sur nous. Nous avons eu beau les enfermer, quelques centaines d'années, derrière les murs du ghetto, le jour où les grilles de leur prison ont été arrachées, ils n'ont pas eu de peine à nous rattraper, jusque dans les voies que nous avions ouvertes sans eux.

On dit souvent que les familles, les nations, les races s'épuisent. Le juif y donne un démenti, pour l'intelligence du moins. Semble-t-il souvent d'un sang appauvri, a-t-il parfois l'air vieux et usé de corps, comme rabougri et abâtardi, son intelligence est toujours vive. Vieille, si l'on veut, par l'ancienneté de la culture, elle n'a rien de décrépit ou de sénile. Et le corps même du juif, là où il nous paraît cassé et dégradé, c'est moins par les siècles que par la misère. A voir les pâles juifs de certaines bourgades de l'Est ou de l'Orient, — à les voir, par exemple, aux bords du lac dont sont partis les pêcheurs qui ont pris le monde dans leur filet, — on croirait Israël une race finie. La décadence paraît s'étendre à l'esprit aussi bien qu'au corps. Mais, jusque chez ces juifs anémiés et avilis, il subsiste un ressort secret, une étonnante faculté de relèvement et de rajeunissement. La sève n'est pas morte; pour s'en apercevoir, il n'y a souvent qu'à les transplanter du maigre sol des juiveries orientales dans les riches terres de l'Occident.

II.

Chez le juif, l'intelligence prime le corps. Je ne sais pas de race plus intellectuelle. Le juif vit surtout par l'esprit. Sa force est moins dans son bras que dans son front. Nous lui en voulons de ne pas toujours vivre du travail de ses bras; il en serait souvent en peine; il a rarement, pour cela, assez de biceps. En revanche, il a dans sa cervelle de quoi suppléer à sa faiblesse physique. Dans ce corps débile logent, fréquemment, une intelligence lucide et une volonté forte. Au rebours de l'Hellène antique et de l'Anglais moderne, la supériorité du juif n'est pas faite d'un bel équilibre entre le corps et l'esprit. Nul n'a plus souvent mis en défaut le *mens sana in corpore sano*.

De même, et par la même raison, la vie animale, chez le juif, semble réduite au minimum. Par le fait de sa constitution physique, et aussi par le fait de l'antiquité de sa culture, les instincts animaux, les appétits brutaux sont, chez lui, moins puissans et moins impérieux. Le corps a moins d'exigences ou moins d'as-

cendant. La chair et le sang ont moins de révolte contre l'esprit; les sens, moins de peine à se subordonner à la raison. A cet égard, nulle race n'est aussi peu charnelle.

L'esprit, chez le juif, est plus robuste que le corps. Ce qui a débilité l'un a souvent fortifié l'autre. La longue et terrible épreuve qui a diminué sa vigueur physique et amaigri ses muscles a tonifié son intelligence et affiné sa cervelle. L'appareil mental en est sorti plus fort et plus ferme. L'esprit surtout a été à la fois endurci et assoupli. Une trempe de quinze siècles de persécutions en a fait un métal ductile et solide, pliant et résistant; il est incassable, pour ainsi dire.

On a dit que le juif s'acclimatait sous tous les ciels. Cela est encore plus vrai de son intelligence, car, si nous le trouvons vivant sous les latitudes les plus diverses, nous ne savons toujours au prix de quelles souffrances. Pour son acclimatation morale, aucun doute; elle est d'une rapidité singulière. Il sait se faire à tous les milieux. Cela est d'autant plus surprenant que, par ses origines, par ses traditions, par ses habitudes de séquestration, il semble le moins malléable et le moins changeant des hommes. Mais cela n'est qu'à la surface, ou, si l'on aime mieux, ce n'est qu'au fond mystérieux de son être intime. Prenez-le dans son ghetto, ou dans les juiveries d'Orient; il est le plus routinier des hommes; vous le croiriez à jamais pétrifié dans ses rites et momifié dans ses coutumes; on dirait une sorte de fossile vivant. Débarrassez-le de ses enveloppes traditionnelles, changez-le de pays ou de milieu; c'est le plus assimilable, le plus renouvelable, le plus progressiste des hommes. Il y a, en tout juif, une secrète faculté de métamorphose qui m'a souvent émerveillé. Il est prêt à toutes les transformations, sans presque jamais perdre l'empreinte de sa race, de même qu'il garde dans sa chair la marque de sa foi. Il a la faculté singulière de faire à volonté peau neuve, sans cesser au fond d'être juif. Il est ainsi, à la fois, l'homme qui se modifie le plus, et celui qui change le moins. Par là, il est peut-être unique. Il y a du Protée en lui. La facilité de ses mues tient du miracle. Il est comme un métal toujours en fusion : on peut le couler dans tous les moules, il prend toutes les formes sans changer de substance. Cela est surtout sensible en Occident, là où ses facultés ont libre jeu; et pour faire du plus crasseux et du plus bigot des juifs d'Orient, un Occidental et un Parisien, il ne faut souvent qu'une ou deux générations. Sous des dehors parfois lourds, son intelligence est la plus agile que je connaisse. Le juif s'adapte à tout et s'assimile tout. C'est là sa faculté maîtresse, dirait M. Taine. Il changerait de planète sans être longtemps dépaysé. Cette faculté d'adaptation est de grande conséquence en toutes choses; la place que tiennent

déjà, dans le monde, ces petits juifs, émancipés d'hier, c'est à elle, en grande partie, qu'ils la doivent. Le juif se plie à tout; il est propre à tout; il se trouve à l'aise partout, et, par suite, il réussit en tout.

Cette prestesse d'esprit, cette agilité intellectuelle, il y a été dressé par les siècles. Tout a contribué à la lui donner, son éducation historique, les persécutions et les humiliations qu'il a subies, les professions auxquelles il a été condamné, les diverses civilisations et les différens pays qu'il a traversés. Nulle race n'a été rompue à pareille gymnastique. Le juif ressemble à ces pauvres enfans dont les membres ont été brisés et les os disloqués à tous les exercices de souplesse; les tours de voltige les plus glissans, les sauts les plus périlleux, il les exécute en retombant toujours sur ses pieds.

Autre caractère de l'intelligence juive : la lucidité, la netteté, la clarté, la justesse. L'esprit juif est un instrument de précision; il a l'exactitude d'une balance. Ici encore, la raison en est simple : elle est dans la vie de ses pères, dans les habitudes et les aptitudes que lui ont inculquées les métiers exercés par ses aïeux durant dix-huit cents ans. En chacun de nous revivent nos pères; notre âme et notre intelligence, non moins que notre chair, sont soumises aux lois de l'hérédité. Rappelons-nous ce qu'étaient les ancêtres du juif moderne. Nous n'avons qu'à les regarder pour le bien comprendre. Jamais fils n'a été mieux expliqué par ses pères. Qualités et défauts des israélites contemporains ont leurs racines au sein des vieux juifs du moyen âge. Jetons un coup d'œil sur ces lointains ancêtres. Aussi bien la généalogie du juif est facile à relever; il n'est pas besoin de compulser les archives de ses ghettos. Nous savons quels sont ses aïeux; l'un d'eux même nous est familier; c'est le prêteur sur gages, le changeur, le brocanteur, le regrattier, le fripier, le facteur, le courtier, — toujours le même, sous divers noms et divers costumes, à travers cinquante générations. Voilà, pour nous, le grand ancêtre d'où proviennent tous nos juifs, mendians ou millionnaires, incultes ou raffinés. Nous verrons, tout à l'heure, qu'il n'est pas le seul; mais c'est le plus connu, le principal, si l'on veut. Le juif tient beaucoup de lui, pour l'intelligence, comme pour le caractère. De cette longue lignée d'aïeux voués au change, au trafic, au calcul, au chiffre, le juif a reçu l'esprit d'exactitude, la netteté de la pensée, la justesse du coup d'œil, l'habitude de ne pas se payer de mine. Le marchand n'est pas volontiers dupe des mots et des apparences. Ses yeux sont accoutumés à prendre mesure et ses mains à peser. Il est défiant et a peu de goût pour l'à-peu-près. Voyez le changeur manier des monnaies : il en examine le métal et le coin, il les pèse, il les fait sonner, il vérifie si les bords en sont rognés ou

ntacts. Voyez le marchand de pierres précieuses, encore un métier longtemps exercé par les juifs ; comme il tourne et retourne les diamans ou les rubis, les regardant sous tous les angles, les approchant et les éloignant de ses yeux, les faisant briller au jour ou à la lampe, en estimant la grosseur, la transparence, l'éclat, la pureté. Ainsi le juif, des choses et des idées ; il sait tout évaluer à son juste prix ; il est en garde contre l'engouement. Cet esprit de précision, le juif le porte partout avec lui, dans la vie aussi bien que dans les affaires, dans la science non moins que dans le commerce ; c'est là une de ses forces. Il a, plus que personne, le goût et la notion du réel, le sens pratique.

Et, comme les choses, il a appris à connaître les hommes. Il en a tant vu, de tout âge et de toute origine, venir, sur la place, au comptoir de son arrière-grand-père, le trapézite, ou se glisser furtivement, à la nuit tombante, par la porte basse de son bisaïeul, le prêteur sur gages. Grands ou petits, enrichis ou ruinés, il les a tous connus : le joueur, l'ambitieux, l'amoureux, le prodigue, l'avare, le roué, le candide ; il les a observés à son aise, aux heures de transport, de gêne ou d'angoisse, où l'homme se laisse voir à nu. Jeunes et vieux, nobles et bourgeois, citadins ou paysans sont venus lui mendier des avances ; il a pu, durant des siècles, les toiser à loisir ; n'ont-ils pas tous été les clients d'Israël? Aussi le juif a le flair des hommes, il sait les prendre et les enjôler. — De ses ancêtres, le courtier et le facteur, il tient, également, les paroles insinuantes et flatteuses, l'adresse du marchand, l'art de parer sa marchandise et d'achalander sa boutique. Le juif n'a pas d'égal pour le savoir-faire. Il sait, de longue main, que l'occasion est chauve, et personne n'est plus agile à poursuivre la fortune, ou plus habile à la fixer. Est-ce la peine de le dire ? C'est le plus fin limier à la chasse des florins et des ducats. Nous l'y avons nous-mêmes dressé ; il a été élevé pour cela, comme un chien anglais pour la chasse au renard. Cette aptitude de la race, inutile d'y insister. Elle nous est connue, nous risquons même d'en exagérer l'importance. Cette face de trafiquant, de coureur aux écus, est celle sous laquelle nous nous figurons le plus souvent le juif, parce que, d'habitude, c'est celle qu'il tourne vers nous. Prenons garde! n'allons pas nous imaginer que l'homme d'argent ait jamais été tout le juif.

Le changeur, le trapézite, le brocanteur, l'usurier n'est pas l'unique ancêtre du juif moderne. Il en a un autre, moins connu de nous, mais dont il ne tient pas moins. On aurait tort de l'oublier, car c'est lui qui personnifie la tradition de Juda, l'esprit propre d'Israël, tandis que l'autre, le manieur d'argent, ne représente guère que les métiers que nous lui avons imposés. Cet ancêtre, — le plus ancien et le plus aimé d'Israël, c'est le rabbin, le

docteur, le talmudiste. L'âme de Jacob n'a pas été absorbée, durant vingt siècles, par l'escompte ou l'agiotage. Le trafic des écus n'a été longtemps pour lui qu'un moyen de vivre, le seul qu'on lui permît. Ce n'était pas au publicain ou au financier qu'allaient l'estime et l'ambition des fils de Juda, c'était au *rabbi*, à l'interprète de la loi, au scribe, au savant, au *hakham*. Israël a été le peuple du livre, avant d'être le peuple du comptoir. Il s'en est toujours souvenu. Son éducation a été double; il a eu deux maîtres, d'esprit différent, dont il a simultanément suivi les leçons. Tandis que, aux mains du changeur et du trapézite, il se formait au calcul positif, au sens pratique, à la connaissance des choses et des hommes; aux mains du rabbin et du *hakham*, il se formait aux spéculations théoriques, aux études intellectuelles, aux abstractions scientifiques. Les deux tendances qui se disputent la vie humaine se trouvaient ainsi réunies, et comme associées, chez Israël. Et, des deux voies qui sollicitent l'esprit et l'activité de l'homme, la plus prisée de l'élite de Juda, la plus recherchée de cette race, en apparence confinée dans les soucis matériels, a toujours été la plus spirituelle. Chez les juifs des vieilles juiveries, le banquier a toujours cédé le pas au savant, l'homme d'argent à l'homme d'étude. S'il n'en est plus toujours ainsi, en Israël, c'est que, à notre contact, Juda s'est écarté de ses traditions.

Encore au XVIIIe siècle, la grande ambition des riches juifs de Pologne était de faire entrer dans leur famille un savant *hakham*. Ils se disputaient à prix d'or, pour leurs filles, les petits rabbins d'espérance. Il y avait une sorte de marché de ces savans en herbe. Les parens les mettaient en quelque sorte aux enchères, et les pères bien avisés, comme celui de Salomon Maimon (1), ne les cédaient qu'au plus offrant. A onze ans, Salomon Maimon, le petit-fils du cabaretier de Lithuanie, avait déjà trouvé plusieurs preneurs. Le jeune docteur continuait ses études dans sa belle-famille. A Berlin même, la fille d'un riche banquier s'éprend de Moïse Mendelssohn, le fils du copiste des rouleaux de la *Thora*, rien qu'à sa réputation de savant. Le juif a l'admiration de la science. De l'édit de Cyrus au sanhédrin de Napoléon, c'est un des traits les plus marqués et les plus constans du judaïsme. Depuis les *sopherim* de Palestine et les *amoraïm* de Babylone, le type national d'Israël, l'homme dans lequel Jacob se glorifie, c'est le docteur de la loi. On le sent partout, dans le Talmud, et jusque dans la Bible, et jusque dans l'Évangile. La science est, durant quelque deux mille ans, la seule distinction admise en Israël. Au savant reviennent tous les honneurs : — « Le savant, dit le Talmud, passe

(1) *Salomon Maimons Lebensgeschichte*, éditée par R. P. Moritz. Berlin, 1792-93.

avant le roi ; le bâtard savant, avant le grand-prêtre ignorant (1). » — Quel contraste avec nos barbares d'Occident, Francs, Goths ou Lombards ! Cette maxime, Israël lui a été fidèle à travers tous ses abaissemens. Quand, en pays chrétien ou musulman, une main ennemie fermait ses écoles, les rabbins traversaient les mers pour aller, au loin, rouvrir ses académies. Comme le juif errant de la légende, le vacillant flambeau de la science juive a ainsi passé d'Orient en Occident et du Sud au Nord, émigrant, tous les deux ou trois siècles, d'une contrée dans l'autre. Lorsqu'un édit royal lui donnait trois mois pour abandonner le pays où étaient enterrés ses pères, où étaient nés ses fils, le trésor que le juif mettait le plus de soin à emporter, c'était ses livres. De tous les auto-dafés dont elle a vu monter la flamme, aucun n'a fait couler autant de larmes chez la fille de Sion que les feux de joie où le moyen âge a jeté les rouleaux du Talmud. Et, à cette heure même, — la plus douloureuse peut-être pour Israël, depuis la sentence arrachée par Torquemada aux conquérans de Grenade, — entre toutes les lois qui s'abattent sur lui, de Pétersbourg et de Moscou, celle auxquelles Juda a le plus de peine à se résigner, c'est le règlement qui se dresse entre lui et les universités.

Revenons à ses ancêtres. Représentons-nous ce qu'étaient ces savans de Juda, et ce qu'était leur science. Les *rabbi* et les *hakham* n'étaient pas des savans de cabinet, enfermés dans leur académie ou leur école, isolés de la masse de leurs coreligionnaires, et d'autant plus honorés de leur peuple qu'ils en étaient moins compris. Nullement ; à toute époque, ils ont été en relation étroite et intime avec le gros d'Israël ; ils ont bien réellement formé son âme et pétri son intelligence. Ils étaient bien ses guides, ses conseillers, ses maîtres, ses chefs. Israël tout entier s'imprégnait de leurs doctrines, se passionnant pour les diverses écoles rivales. On pourrait dire que tous les juifs étaient plus ou moins docteurs, ou plus ou moins lettrés. Le juif absolument illettré, l'*inalfabeto*, comme s'expriment les Italiens, a toujours été rare. L'instruction en Israël a, de tout temps, été obligatoire. Il n'en a jamais été des juifs comme des laïcs, chez les chrétiens, qui abandonnaient la science aux clercs. Un pareil partage eût été contraire à l'esprit du judaïsme. Tout israélite, en un sens, est prêtre ; tout juif est tenu à l'étude de la *Thora*. A cet égard, tout ce qu'on a dit de la Réforme et de la lecture de la Bible, chez les protestans, s'applique mieux encore aux juifs et au judaïsme. Cela est si vrai que la synagogue s'est longtemps appelée *école*. Ainsi, autrefois, chez nos juifs du Comtat. Les juifs polonais continuent à dire la

(1) Traité *Horaïoth*, III.

Schule, et les juifs italiens la *scuola.* Durant des générations, les enfans, les garçons du moins, envoyés au *heder*, dès l'âge de quatre ou cinq ans, ont appris à lire dans les textes talmudiques. Aujourd'hui encore, là où s'est conservée la vie juive, plus d'un artisan ou d'un marchand israélite garde, dans son arrière-boutique, quelque traité du Talmud qu'il étudie, le soir, à porte close, après avoir mis ses comptes en règle. Dans nombre de villes de l'Est de l'Europe, à Vilna, à Berditchef, à Varsovie, à Brody, à Jassy, les ouvriers juifs se réunissent, dans leurs *Klausen,* pour étudier et méditer la loi. Au lieu du cabaret, au lieu des fanfares ou des orphéons qui attirent ailleurs leurs pareils, ces artisans juifs fondent des *hevras* pour l'étude de la *Thora.* Chaque *hevra* a son *maggid* ou lecteur qu'elle subventionne à ses frais. Partout, dans les contrées de l'Est, on compte un grand nombre de ces docteurs de divers degrés, *maggid*, *talmid*, *hakham*, dont beaucoup, comme autrefois les rabbins eux-mêmes, vivent du travail de leurs mains (1).

Cette science talmudique, il est vrai, est pour nous une science vaine. Elle nous paraît une stérile érudition de mots et de formules, une oiseuse et creuse dialectique, puérile à la fois et sénile. Ils ont, pour nous, quelque chose de pitoyablement ridicule, les petits rabbins polonais de onze ou douze ans, qui, devant leurs coreligionnaires en admiration, soutenaient toute sorte de thèses sur les matières les plus bizarres de la casuistique talmudique. Inutile et futile peut-être, pour ce qu'elle enseignait, cette science ne l'était point toujours pour l'esprit qu'elle formait et affinait. Il en était de ce pédantesque enseignement du *talmudtora* ou du *melamed* comme du discours latin et de nos inutilités de collège. Ce qui ne sert à rien pour la vie est souvent ce qui sert le plus à l'esprit. La Ghémara a soumis, durant des siècles, l'intelligence d'Israël à des exercices de voltige qui en ont encore accru l'agilité. Le Talmud, qui semblait la serrer dans un corset de fer, a, lui aussi, contribué à l'assouplir. On l'a remarqué souvent : la théologie est, pour l'esprit, une excellente école de dressage. De Talleyrand à Renan, diplomates ou savans, tous ceux qui ont passé par les bancs des séminaires en sont sortis plus prestes et plus agiles. Les facultés de théologie, on l'a dit maintes fois, ont été pour beaucoup dans la primauté scientifique de l'Allemagne. La science sacrée est peut-être le meilleur canif à tailler les intelligences. Cela est aussi vrai des juifs que des chrétiens. La discussion des *halakhot,* la distinction et la comparaison des opinions

(1) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes,* t. III; *la Religion,* liv. IV, ch. III.

des *anaim*, les raffinemens même de la dialectique rabbinique ont affilé l'esprit israélite. Au dernier siècle même, à l'époque de la décadence et du formalisme, quand régnait dans les juiveries polonaises la méthode du *Pilpoul* ou « des grains de poivre, » les écoles rabbiniques continuaient à aiguiser la pointe de l'esprit d'Israël.

L'intelligence du juif, comme son corps, a ainsi été façonnée par le Talmud. D'autant que la Mischna n'est pas seulement un traité de théologie, mais aussi, et plus encore, un *corpus juris*, et la Ghémara, un commentaire de la loi. Or, pour l'intelligence, l'étude du droit est une autre pierre à aiguiser. Aussi, le fil de l'esprit juif est-il tranchant comme une lame fraîchement repassée. Au lieu de se perdre dans des abstractions sans réalités, la subtilité des commentateurs de la Ghémara s'exerçait de préférence sur des matières concrètes, positives, sur les règles de la vie et les observances de la loi. En même temps la *Haggada*, la partie légendaire du Talmud, fournissait un aliment à l'imagination d'Israël. Ce n'est pas tout ; le champ des études rabbiniques était singulièrement vaste. Je ne sais trop quelle branche d'étude ou quel rudiment de science n'a pas été touché dans les écoles juives. Ces vieux rabbins du moyen âge, à noms exotiques, n'allons pas les mépriser. Peu de nos grands scolastiques ont eu une culture aussi variée ; devant aucun peut-être de nos docteurs en Sorbonne, ne se sont ouvertes des perspectives aussi amples, en tant de sens différens. Le rabbin n'était pas un prêtre ; à proprement parler, Israël n'a plus de prêtre depuis la chute du Temple. Le rabbin était un savant, à la fois théologien et juriste. Bien plus, c'était en même temps un médecin, et cela de par le Talmud où la médecine et la physiologie tiennent une large place (1). L'on sait la réputation des médecins juifs au moyen âge ; presque tous étaient des rabbins, comme les rabbins étaient presque tous médecins. Souvent aussi, le rabbin était un mathématicien, un astronome, tel qu'Abraham Ben Ezra ; toujours, de par le Talmud et la loi religieuse qui, pour fixer les jours de fête et le calendrier, avait besoin de connaître le cours des astres. Comme si cela ne suffisait point, ces rabbins étaient tous polyglottes et presque tous voyageurs, parlant plusieurs langues et connaissant plusieurs peuples ; obligés d'étudier des langues mortes et de déchiffrer des textes anciens, ils étaient, forcément, grammairiens et plus ou moins philologues. Beaucoup ont été de grands traducteurs devant l'Éternel. C'est ainsi que le juif s'est fait, comme on l'a dit, le roulier de la pensée entre l'Asie et l'Europe, entre le musulman et le chrétien,

(1) Voyez, par exemple, le docteur Rabbinowicz : *la Médecine du Talmud.*

entre l'antiquité et le moyen âge. Le savant juif, chez les *judios* d'Espagne surtout, le rabbin médecin était d'habitude doublé ou triplé d'un poète philosophe. Tels, la plupart des grands rabbins des XIe et XIIe siècles, l'âge d'or de la science et des lettres judaïques. Ainsi Rabbi Salomon Ibn Gabirol, l'auteur du *Fons vitæ*, l'Avicebron de nos scolastiques, à la fois le rénovateur de la poésie hébraïque et le restaurateur de la philosophie en Europe. Ainsi Rabbi Jéhuda Halévy, le médecin de Tolède et le pèlerin de Palestine, mort à Damas; le philosophe du *Khozari* et le poète des *Sionides*, dont les strophes hébraïques sur Jérusalem font encore pleurer les fils d'Israël; Jéhuda Halévy, « un vrai grand poète, » chanté par Heine, « un poète par la grâce de Dieu (1). » Ainsi Maïmonide, le plus grand de tous, Mosé ben Maïmum, le second Moïse, né à Cordoue, élevé au Maroc, enterré à Tibériade, un moment commerçant dans sa jeunesse, médecin des sultans du Caire, prince ou *nagid* des juifs d'Égypte; Maïmonide, le grand métaphysicien d'Israël, législateur et codificateur du judaïsme. Rarement l'homme, la plante-homme, comme disait Alfieri, a eu une sève plus riche et a poussé plus de branches en tous sens; mais courte a été la floraison. L'intelligence juive a été mise sous la lourde cloche du ghetto; ou mieux, pareille à ces arbres que les Chinois s'amusent à cultiver en des pots minuscules, elle a été enfermée dans une caisse étroite où la terre manquait à ses racines. Quoi de surprenant si elle en avait pris quelque chose de rabougri? Mais, pour qu'elle s'épanouît et se ramifiât en libres rameaux, il n'y avait qu'à la remettre en pleine terre.

Nous nous étonnons souvent de la variété d'aptitudes des juifs, de leur singulière faculté d'assimilation, de la rapidité avec laquelle ils s'approprient toutes nos connaissances et nos méthodes. Nous avons tort. Ils y ont été préparés par l'hérédité, par deux mille ans de gymnastique intellectuelle. En abordant nos sciences, ils ne mettent pas le pied sur un sol inconnu, ils ne font que rentrer dans une contrée déjà explorée par leurs ancêtres. Les siècles n'ont pas seulement équipé Israël pour les batailles de la Bourse et l'assaut de la fortune, ils l'ont aussi armé pour les luttes de la science et les conquêtes de la pensée. Les lourds traités du Talmud et les vieilles écoles rabbiniques l'ont formé d'avance, et comme prédestiné, aux deux branches d'études les plus modernes : aux sciences d'érudition, par la discussion des textes en langues savantes; aux sciences physiques et naturelles, par l'observation de la vie et du corps

(1) Ia er ward ein grosser Dichter,
Stern und Fackel seiner Zeit...

(Henri Heine : *Jehuda Ben Halevy; Romanzero.*)

vivant. Tel israélite voué à la philologie ou à l'archéologie descend d'une longue lignée de rabbins qui, durant des générations, ont peiné sur des textes obscurs. Les deux Darmesteter, par exemple, les fils de l'humble relieur, comptent parmi leurs ancêtres une trentaine de rabbins (1). L'intelligence juive n'est pas une terre en friche à défoncer; elle n'est même jamais restée longtemps en jachère. C'est un sol cultivé, depuis des siècles, qui, pour porter des moissons nouvelles, n'attendait que les nouveaux procédés de la science. Veut-on le regarder comme un peuple, Israël, encore une fois, est le plus ancien, et peut-être le mieux doué, de ce que les Allemands appellent les *Culturvölker*. Par la variété, comme par l'ancienneté de sa culture intellectuelle, il constitue, parmi les nations, une sorte d'aristocratie de naissance. Cela, nous l'avons dit, est de grande conséquence. Du jour où il a obtenu la liberté et l'égalité, le juif devait partout tendre au premier rang.

III.

Chez le juif, l'esprit l'emporte sur le corps; en revanche, chez lui, l'intelligence est supérieure au caractère. On dirait que l'une a grandi aux dépens de l'autre — ou, plus justement, — ce qui a fortifié ou affiné la première a souvent abaissé le second. Ce n'est pas là un phénomène sans précédent. Un pessimiste ajouterait peut-être que c'est un fait normal, que, dans les races et les civilisations, sinon chez les individus, l'intelligence et la moralité sont comme les deux plateaux d'une balance, dont l'un monte quand l'autre descend. C'est là, diraient certains, une loi historique. Nous sommes trop intéressés à ne pas le croire pour y souscrire facilement. L'exemple des juifs n'est pas une preuve. Le cas d'Israël est d'une explication aisée; l'histoire nous la donne.

Chez les anciens Hébreux c'était plutôt l'inverse : le caractère était supérieur à l'esprit. En ce sens encore, — au moral de même qu'au physique, — le juif moderne peut sembler une race en décadence. La dépression du caractère, unie à la vivacité de l'intelligence, est en effet un des traits les plus marqués des peuples en décadence, témoin les anciens Grecs et les Italiens des deux derniers siècles. On a beaucoup parlé de la persistance du caractère juif à travers les siècles; l'observation, vraie à certains égards, est fausse ou superficielle à d'autres. L'opiniâtreté était le trait dominant, la marque du juif ancien, de l'Hébreu antique. Il avait une raideur d'âme et d'échine, rare chez les Orientaux. C'est Mardochée,

(1) Arsène Darmesteter : *Reliques scientifiques*, 1890. Préface de M. James Darmesteter.

l'homme au manteau troué, qui refuse de plier le genou devant Aman. Race au cou raide, répète le Moïse de l'*Exode*. Le juif a toujours été rétif; alors même qu'il s'inclinait devant la force, — sa faiblesse l'y a souvent contraint, — le juif ne se courbait qu'en apparence. L'opiniâtreté, Juda l'a gardée; elle fait partie de son moi; elle a même été renforcée au cours des âges par ses épreuves. Sa volonté a été trempée au feu et à l'eau par vingt siècles de souffrances. Il a pris l'habitude de résister. Sa devise était : « Malgré tout. » C'est une race obstinée, s'il en fût. Les forts, les énergiques, les opiniâtres ont seuls pu s'entêter à demeurer juifs; les faibles, les lâches, les indécis, tous ceux dont la volonté était molle, dont l'âme ou le corps n'offraient pas assez de résistance, ont été éliminés par les siècles. La persécution ou la séduction en ont eu raison. C'est ici surtout qu'a opéré la sélection. Pour demeurer juif, il n'a fallu rien moins, en mainte contrée, que de l'héroïsme.

Aussi la race a-t-elle autant de volonté que jamais. En ce sens aucune n'a plus de caractère. L'énergie, la tension de la volonté est une des facultés les plus constantes du juif, et une des causes de sa supériorité. Mais la raideur a disparu. Le prophète ne dirait plus d'Israël : « Ton cou est une barre de fer, » *nervus ferreus cervix tua* (1). La nuque d'Israël a appris à se courber, et l'échine de Jacob est devenue flexible; il l'a bien fallu; sans cela, il se fût cassé les reins. Après avoir été le chêne qui se dresse contre la tempête, force lui a été de se faire le roseau qui plie à tous les vents. Ce n'est qu'à ce prix qu'il a survécu. Il a gardé son énergie, mais elle est rentrée en dedans. Sa ténacité s'est voilée de souplesse et masquée d'humilité. En lui se combinent deux qualités rarement unies et dont l'alliance suffirait à lui ouvrir les portes de la fortune : il est, à la fois, le plus résistant et le plus pliant des hommes, le plus opiniâtre et le plus malléable. A cet égard, l'âme, chez le juif, répond à l'intelligence; c'est un être homogène; il y a, chez lui, harmonie entre l'esprit et le caractère. La souplesse de l'un se retrouve dans l'autre; tous deux ont une égale élasticité. Mais ce qui, pour l'intelligence, est, d'ordinaire, un avantage devient souvent un défaut pour le caractère; en passant de l'une à l'autre, la qualité risque de se changer en vice. L'extrême souplesse, l'extrême ductilité, qui fait la supériorité intellectuelle du juif, fait, en revanche, son infériorité morale.

Cette flexibilité de tout l'être, le juif n'a pu l'acquérir sans la payer. A force de courber le dos, il en a gardé le pli. Sa taille en a été fréquemment déformée et comme déjetée; il lui en reste parfois une sorte de déviation de la colonne vertébrale. Son âme a été

(1) Isaïe, XLVIII, 4.

abaissée, et son cœur s'est rapetissé, comme son corps. A la dégénérescence physique, a correspondu, trop souvent, la dégradation morale. Contraint de se prêter à bien des accommodemens, il lui a fallu s'habituer à des compromis répugnans. L'homme interne s'est ressenti des courbettes de l'homme extérieur. Il a été tellement incliné par les siècles qu'il n'a pu toujours se redresser. Voyez le juif de l'Est : il a dû, si longtemps, porter la tête basse qu'il a parfois perdu l'habitude de marcher droit. On dirait qu'il y a en lui du reptile, quelque chose de sinueux et de rampant, de gluant et de visqueux, dont l'israélite cultivé n'a pu toujours se défaire. En ce sens, le juif a souvent du mal à se déjudaïser. Par là, il est en quelque sorte redevenu Oriental : c'est un trait de race, un péché d'origine; ni l'eau et le sel du baptême, ni les exorcismes du prêtre ne suffisent toujours à l'effacer.

Deux choses, selon un de nos grands écrivains, distinguent l'homme moderne; « deux choses que l'homme moderne n'aliène point : la conscience et l'honneur; — celle-là d'origine chrétienne, celle-ci d'origine féodale (1). » Or, de ces deux notions nouvelles, sur lesquelles repose toute la vie morale de nos sociétés, l'une était hier encore étrangère au juif, l'autre a longtemps été chez lui atrophiée ou faussée. C'est par là surtout que le juif diffère de nous; par là que, avec toutes ses facultés intellectuelles et ses qualités mentales, il reste souvent au-dessous de nous.

La conscience, on ne saurait prétendre qu'elle manque à Israël. M. Taine la dit d'origine chrétienne; il serait peut-être plus juste de dire qu'elle est d'origine juive. C'est encore là, — tout comme la charité, — une importation sémitique. C'est Israël qui l'a introduite dans notre monde, au moins dans le sens que lui a conservé le christianisme. Le juif est le premier qui, vis-à-vis des rois de la terre et des porteurs de glaives, s'est réservé un for intérieur où nul maître ne peut pénétrer. Assyrien, Grec ou Romain, ses conquérans successifs en ont su quelque chose. Israël a donné à la conscience ses protomartyrs: elle a eu pour hérauts les sept Machabées qui se laissaient torturer plutôt que de manger les viandes prohibées. La conscience a été l'âme du judaïsme; elle a ses racines dans la *Thora*. L'existence même d'Israël a été son affirmation ; c'est parce qu'il l'a préférée à tout que Juda est resté fidèle à sa loi, et que le juif est demeuré juif.

Mais cette conscience juive, qui a été la mère et la nourrice de la nôtre, elle s'est peu à peu rétrécie et obscurcie. Elle aussi

(1) M. Taine : *les Origines de la France contemporaine. — La Révolution*, t. III, p. 124-126. Il y a là, remarque M. Taine, deux mots nouveaux sans équivalens en grec ou en latin : ni *conscientia* ni *honos* ni *dignitas* n'ont le même sens.

a perdu de sa raideur; elle s'est assouplie, elle s'est courbée sous la nécessité des temps, elle s'est adaptée aux compromis, elle a pactisé avec la force, elle a revêtu des déguisemens et porté le masque. Dans la religion même, pour ce qui lui tenait le plus à cœur, elle a appris à dissimuler, à mentir, à plier le genou devant les dieux ou les prophètes que niait sa foi. Des milliers et des dizaines de milliers de juifs d'Afrique, d'Asie, d'Europe ont abandonné extérieurement le judaïsme, se déclarant disciples de Jésus ou de Mahomet, pour obtenir le droit de vivre. Des chrétiens, aussi, ont faibli, durant les persécutions; les *lapsi* étaient nombreux; le martyre a toujours été une vocation rare. La différence est que les rabbins ont excusé, approuvé et parfois conseillé ce semblant d'apostasie. Le plus illustre de leurs docteurs, le grand Maïmonide, le rédacteur des 13 articles de foi, prêchant d'exemple, avait lui-même pris le turban au Maroc (1). Cinq siècles plus tard, Sabbataï, le pseudo-messie d'Orient, confessait Mahomet devant le sultan, et foulait aux pieds le bonnet de juif, sans que sa défection diminuât son autorité près de ses disciples. Je ne sais s'il n'en est pas encore qui attendent sa résurrection. D'autres, en Espagne, en Portugal, en Italie, en France, — là où le choix était entre la mort et la croix, — se sont laissé baptiser. Il peut y avoir, parmi le *sephardim*, des familles qui ont, tour à tour, baisé l'Évangile et le Coran. Les *nuevos cristianos* de Castille et les *marranes* de Lusitanie fréquentaient l'église, se faisaient marier par le prêtre, s'agenouillaient au confessionnal et à la table eucharistique, sans cesser d'être juifs. Chez nous-mêmes, à Bordeaux, nos juifs portugais, issus des nouveaux chrétiens de la Péninsule, ont longtemps protesté qu'ils étaient de bons catholiques, et non des mécréans de juifs. — « Nous sommes d'Israël, » disaient, en secret, les pères à leurs enfans, leur enseignant à mépriser la religion qu'ils leur faisaient pratiquer en public, et leur apprenant à renier, devant les hommes, la foi qu'ils leur transmettaient clandestinement. Des générations de fils de Jacob ont ainsi été formées à l'hypocrisie et au mensonge, dans ce qu'elles avaient de plus sacré et de plus cher. Il n'y a pas longtemps que, en dépit des familiers de l'inquisition, il y avait encore de ces faux catholiques en Espagne; — et en certaines villes d'Orient, à Salonique, si je ne me trompe, il reste toujours de ces faux musulmans. Aujourd'hui même, si ses *sabbatistes* ne sont point, comme on l'a cru parfois, des crypto-juifs (2), la Russie

(1) Maïmonide a composé un traité pour la défense des juifs mahométans. D'après lui, le Talmud et la loi n'interdisent, sous peine de mort, que l'idolâtrie, l'adultère et l'homicide. — Voyez Graetz : *Geschichte der Juden*, t. VI, ch. X, p. 316-322.

(2) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, t. III; *la Religion*, liv. III, ch. IX p. 515, 518.

semble tout faire pour convertir ses sujets israélites en faux orthodoxes. Étonnez-vous, après cela, si le juif souffre moins que nous de l'équivoque, s'il semble parfois à l'aise dans l'ambiguïté. Est-ce la peine de nous demander quelle influence peut avoir, sur des enfans et sur des hommes, l'adhésion des lèvres à une religion maudite du cœur? Sans cette duplicité religieuse, le judaïsme, il faut bien le dire, aurait peut-être disparu. Pour le juif, le plus sûr moyen de sauver sa foi a été de la renier. Le plus coupable ici, n'est-ce pas le chrétien qui obligeait les juifs à profaner ses mystères?

Encore cette humiliation suprême, ce renoncement apparent à la foi de leurs pères, tous les juifs n'y ont pas été contraints, ou tous ne s'y sont pas prêtés. Ils ont le droit de nous rappeler que, pour le nombre des martyrs, aucune religion ne saurait entrer en compte avec Israël. Mais cette sorte de travestissement religieux n'est pas le seul auquel les fils de Jacob ont dû se plier. Ce n'est pas seulement à la prière, devant le tabernacle de l'église ou le *mihrab* de la mosquée, que le juif a dû prendre un masque; c'est aussi dans la vie quotidienne, dans sa boutique, dans ses métiers, dans ses relations avec les *goïm*. La conscience juive n'est pas sortie intacte du ghetto. Elle a été rétrécie par l'esprit de tribu et obscurcie par la casuistique, elle a été altérée par la persécution et oblitérée par la souffrance. Rejeté de tous, mis hors la loi commune, frustré de ses droits d'homme par les autres hommes, le juif s'est cru beaucoup permis vis-à-vis de ceux qui, envers Israël, se permettaient tout. Privé des armes de la force, il a appelé à son aide les armes du faible, la ruse, la fourberie, la duplicité. C'est ainsi qu'a été faussée par les siècles la conscience du peuple qui nous avait révélé la conscience. Que cette perversion morale ait été moins l'œuvre de ses docteurs et de ses casuistes que l'œuvre de nos lois et de nos haines, peu importe. Cette conscience, ainsi déformée et comme tordue, ne peut toujours se redresser tout à coup.

Quant à l'honneur, où le juif en aurait-il pris la notion? Qu'avait de commun ce sentiment né dans les châteaux-forts du moyen âge, sous le heaume et la cotte d'armes du chevalier, avec le juif battu, hué, honni, vilipendé de tous? Comment son orgueil eût-il « monté la garde autour de son droit, » alors que personne ne lui reconnaissait de droit? L'homme féodal, dans son donjon, était tenu d'être fier sous peine de mort. Tout au rebours, le juif était tenu, sous la même peine, de se faire humble et petit. Il n'a vécu qu'à ce prix. L'honneur, chez lui, n'eût été qu'un ridicule. L'outrage, pour le juif, n'était pas un opprobre; l'opprobre, c'était d'être juif. Abreuvé de mépris, il s'en est imprégné. A l'opposé du baron féodal, il lui a fallu boire les injures comme l'eau. Le juif n'avait le droit de s'offenser de rien. C'est lui, et non le chrétien, qui a tendu

la joue gauche à qui frappait la droite. Sa peau en était devenue calleuse; les coups et les insultes ne l'entamaient plus; les blessures d'intérêt étaient les seules qu'il sentît. A certains jours, le vendredi saint notamment, en certaines villes, à Toulouse, par exemple, les chefs de la communauté juive se rendaient solennellement au Capitole, pour y recevoir, en public, devant monseigneur le comte et ses vassaux chrétiens, un soufflet. C'est ce que les hommes de loi appelaient pédantesquement : « la colaphisation. » Jamais cérémonie ne fut plus symbolique. Toute la juiverie a ainsi été soufflétée, durant mille ans, par chrétiens et musulmans. Au Capitole de Rome, le conservateur mettait le pied sur la nuque du rabbin, prosterné devant lui. Le juif a dû se prêter à bien d'autres avanies. Presque partout, au carnaval, il lui fallait faire le clown ou le bouffon pour le divertissement de la populace. A Rome même, où les papes lui avaient ouvert un asile, des juifs, à demi nus, étaient contraints de courir, comme les *barberi*, au milieu des huées et des lazzi du peuple romain, qui souvent excitait leur paresse à coups de pierre ou de bâton. Le juif, pour la foule, était un grotesque; c'était le fou du peuple. Le mieux qui pût lui arriver, c'était d'exciter la risée.

Michelet l'a dit : « Il est le juif, l'homme immonde, l'homme d'outrage sur lequel tout le monde crache. » Et cela n'est pas une métaphore; j'ai pu le constater, en Europe et en Afrique. Comme le Slave russe qui, lui aussi, s'en ressent souvent encore, il lui a fallu « battre la terre du front. » Plus que le Chinois, il a dû, pendant quinze cents ans, se répéter : *Siao sin*, rapetisse ton cœur (1). Acculé au bûcher ou à l'exil, n'ayant plus même la liberté de feindre une autre foi, il n'a pas un instant l'idée de se soulever et de périr les armes à la main (2). Il était, pour cela, trop faible, il était trop brisé, trop habitué à plier. Son âme n'avait pas plus de révolte que sa bouche ou ses bras. Il se résignait, il se taisait. A peine osait-il se plaindre en vers hébraïques, ou pleurer en strophes vulgaires, comme les juifs français brûlés à Troyes. Jamais homme n'avait été mis à pareille école de patience et d'humilité. On reconnaît le juif, disait le moyen âge, à ce qu'il marche courbé. Et où eût-il appris à porter la tête haute? De même, à quelque besogne honteuse ou puante qu'on le ravalât, ni sa conscience ni ses sens ne se révoltaient. Il n'avait plus de nausées, il ne connaissait pas les haut-le-cœur. Le chien affamé n'a pas de dégoût pour les os

(1) Le P. Huc.

(2) On cite quelques exemples de résistance des juifs : ainsi, à York, sous Richard Cœur-de-Lion; mais de tels faits sont fort rares et se rapportent à l'époque où les juifs n'avaient pas été entièrement abaissés.

qu'il déterre dans les ordures. L'abjection était devenue la part du juif ; c'était son lot. Il ressemblait à ces animaux qui ont appris à se nourrir de charognes et de débris putrides. Il vivait de l'ignoble, il se résignait aux métiers borgnes qu'on exerce, la nuit, furtivement, dans les quartiers mal famés. Libre au chevalier, au clerc, au bourgeois chrétien, de se regarder comme une créature noble à laquelle les actions basses sont interdites. Ces actions basses, ces besognes viles, auxquelles le chrétien ne voulait pas s'abaisser, étaient souvent les seules qu'il permît à ces chiens de juifs. Où le prêteur sur gage et le brocanteur, où le fripier et le revendeur du ghetto eussent-ils pris le point d'honneur, bien ou mal placé qui faisait qu'un gentilhomme se tenait debout devant un Philippe II ou un Louis XIV ?

Ce n'était point que ce paria n'eût, lui aussi, son orgueil. Aucune race peut-être n'a été plus orgueilleuse d'un orgueil concentré, et comme cuirassé d'humilité, que rien n'entamait. Ne pouvant exiger de respect pour sa chétive personne, le juif s'est réfugié dans un orgueil collectif ; il a eu l'orgueil de son peuple, de sa loi, de son Dieu. Jamais il n'a perdu sa foi en la supériorité d'Israël. Il avait, vis-à-vis de ses seigneurs chrétiens ou musulmans, les sentimens d'un fils de roi vendu comme esclave et condamné à de vils offices par des maîtres grossiers. En cédant à la force, il gardait, dans sa loi, un réduit intérieur où les injures ne pouvaient l'atteindre. Les chevaliers, les seigneurs, les prélats, les grands du monde, tout comme la foule des *goïm* n'étaient, à ses yeux, que des barbares d'un sang moins noble, et d'une culture, — presque d'une race inférieure. Quel mépris devait couver ce cœur de juif pour les chrétiens, dont les vices le faisaient vivre ! pour ces grands corps de barons bardés de fer, qui, selon le conseil de saint Louis à Joinville, ne savaient argumenter, contre le juif, qu'à coups d'épée dans le ventre ! Les Gentils n'avaient pour eux que la force brutale. En se prêtant aux plus repoussantes besognes, Israël conservait dans son cœur le dédain de ceux qui l'y contraignaient. Dans la fétidité et l'ignominie de la *Judengasse*, le juif, coiffé du bonnet jaune, se sentait infiniment au-dessus de ses maîtres incirconcis. Israël seul est noble, Israël seul est pur, et rien ne peut souiller la Maison de Jacob, ou la faire déroger. Dans cette conscience de sa supériorité native, le juif puisait des forces pour tous les abaissemens, de façon que, selon le mot de Lamennais, « aucune souffrance, aucun opprobre n'a pu lasser ni son orgueil, ni sa bassesse. » N'était-il pas, du reste, sûr d'avoir un jour sa revanche ? — « Petit imbécile ! disait dans leur infect cabaret de Sukoviborg, le rabbin Josué à son fils Salomon Maimon, muet d'admiration devant la princesse Radzi-

will ; — dans l'autre monde, cette belle princesse nous allumera notre poêle. » — Et maints juifs comptaient ne pas attendre l'autre monde. Ils espéraient bien entendre, sur cette terre, les trompettes des anges sonner l'heure du triomphe. Les prophètes le leur avaient promis et Jéhovah le leur devait. Le Messie ne doit-il pas venir un jour tout remettre à sa place : Israël en haut, les *goïm* en bas, sous ses pieds ? Le Messie vengeur, les juiveries l'attendaient, de générations en générations, demandant à l'astrologie, ou à la Cabale, l'année de sa venue, accueillant ingénument tous les faux Messies, jusqu'au temps de Descartes et de Voltaire, sans que jamais se lassât l'espérance d'Israël.

Par là s'explique comment le juif a pu rester, des siècles, plié sous le mépris sans en être accablé. Chez lui, le ressort intérieur n'a pas été brisé ; il s'est toujours conservé intact, prompt à se débander au jour de la délivrance. Si courbé qu'il fût, le juif était prêt à tous les relèvemens. Il les attendait et les escomptait d'avance, demandant à Jéhovah quand sa colère cesserait de se déverser sur son peuple, sans douter jamais de la libération finale, patient, lui aussi, parce qu'éternel. De là, chez le juif, dès qu'il n'est plus écrasé sous un poids trop lourd, cette merveilleuse faculté de rebondissement qui, après toutes les chutes, le reporte toujours en haut. De là, parfois aussi, chez lui, ces soudaines éruptions de l'orgueil longtemps comprimé et comme rentré, ou même, une susceptibilité qui choque d'autant plus qu'elle est moins attendue : voulant être fier, il devient insolent.

C'est ici surtout, si nous nous piquons de justice, qu'il nous est malaisé de ne pas faire un retour sur nous-mêmes. Cette bassesse, cette platitude d'âme et de caractère que, aujourd'hui encore, nous nous croyons en droit de reprocher au juif, elle est à nous, autant qu'à lui. C'est notre œuvre. Nous la lui avons inculquée et enseignée de père en fils. Nous nous sommes ingéniés à l'avilir ; nous y avons travaillé sciemment et savamment. Nous lui avons, pour cela, inventé des costumes déshonorans, des marques d'ignominie, des cérémonies dégradantes. Le juif, au goût du chrétien, ne semblait jamais assez vil. Nos ancêtres l'ont formé à la bassesse, comme ils dressaient des chiens couchans ou des bassets à ramper dans les terriers. Ici encore, le sang sémitique et la loi hébraïque n'ont rien à voir. Il n'y a qu'un fait d'hérédité et d'adaptation au milieu. Là où il a été relativement libre, où il a eu le droit de lever le front, le juif, à cet égard comme à bien d'autres, se rapprochait du chrétien. Ainsi, autrefois des juifs d'Espagne ; ainsi même des Séphardim accueillis en Occident. S'ils ont plus souffert que les Askenezim de l'Est, ils ont été courbés moins bas. Le sentiment de

l'honneur n'a pas toujours été, pour eux, un château-fort aux murailles à pic, dont le pont-levis ne laissait jamais passer le juif. Ils ont parfois été admis à porter les armes, ils ont souvent fréquenté les chevaliers arabes et les hidalgos chrétiens. Après quatre siècles d'expulsion, on retrouve parfois, chez eux, comme un reflet de la fierté castillane ou de la dignité orientale.

Quant aux juifs d'Asie, d'Afrique, de Turquie, de Hongrie, de Russie, assujettis à un régime de mépris, plus fatal peut-être à l'âme que les *quemaderos* de l'Inquisition, comment, et depuis combien de temps, auraient-ils pu se laver de la boue d'abjection où leurs maîtres chrétiens et musulmans les ont forcés de croupir? Ils ressemblaient, ces misérables juifs, à ces animaux craintifs qui, pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis, se collent à la terre et s'aplatissent contre le sol. Puis, autre chose qu'il ne faut pas oublier, ils ont subi la dégradation de la pauvreté héréditaire, de l'indigence sordide qui, sous un ciel inclément, avilit à la fois l'âme et le corps. Les lois mêmes de l'Europe chrétienne étaient calculées pour les y maintenir et les y refouler. Encore aujourd'hui, en Russie, en Roumanie, ces lois hostiles, récemment renouvelées ou aggravées, pèsent sur plus des deux tiers des juifs européens. Ils ne peuvent guère vivre qu'à force de ruse, par contrebande, pour ainsi dire, en passant frauduleusement à travers les mailles de la loi qui les tient dans son filet. Entre eux et les chrétiens, la partie n'est pas égale; la loi les contraint à tricher. Il y a là une sorte de cercle vicieux dont les gouvernemens n'ont pas encore eu l'art, ou le courage de sortir. Le législateur prétend protéger les chrétiens contre les artifices du juif, et tous les règlemens édictés contre ce dernier ne font que l'induire à la tromperie et à la duplicité. Dans les pays mêmes où ils sont émancipés, en Allemagne, en Autriche, en Italie, les juifs n'ont de liberté et de sécurité que depuis une ou deux générations; nulle part, sauf en France et en Hollande, depuis plus de cent ans. Les juifs sont des affranchis, fils d'esclaves; c'est d'hier, seulement, qu'ils ont échangé le bonnet de juif pour le bonnet de la liberté. Ils sont tous des *liberti*, ou des *libertini*, dont la liberté récente reste souvent précaire. Or, de quelque race qu'il sorte, dans nos démocraties modernes, comme dans la Rome antique, il faut, à l'affranchi, plus d'une génération pour prendre les mœurs, les pensées, le cœur de l'homme libre.

Songez à l'éducation que vingt siècles ont donnée aux juifs, à celle que reçoivent, encore de nos jours, les trois quarts d'entre eux. Qu'est-ce que l'enfant apprenait de son père? et, ce qui importe plus encore que les conseils ou les exemples de la famille, quels enseignemens lui donnaient le monde et la vie? Étaient-ce des

leçons de loyauté, de franchise, de droiture, de délicatesse? Quels étaient les jeux et les distractions du petit juif? Presque partout les enfans jouent à des jeux qui leur apprennent la fierté, le courage, le point d'honneur; vous pouvez être certain que ce ne sont pas là les jeux des petits juifs. En quelques régions, à peine osent-ils s'essayer aux jeux bruyans de leur âge. On ne leur pardonne point d'être tapageurs, étourdis, espiègles comme les fils des chrétiens. Le juif n'a pas le droit d'être un enfant comme les autres; ses légers méfaits sont punis comme des crimes. Il n'y a qu'un an, en juillet 1890, à Bialystok, en Russie, un jeune garçon juif, de douze ans, surpris, dans un jardin, en train de cueillir des cerises, a eu la figure tatouée, au nitrate d'argent, par le propriétaire, un médecin chrétien, qui lui a laborieusement gravé, sur le front, le mot *voleur*, en russe, en allemand et en hébreu (1). Et les juifs qui ont osé trouver mauvaise cette ingénieuse correction ont été internés au loin. Même dans nos collèges d'Occident, lorsqu'il y a été admis, l'enfant juif a été longtemps un souffre-douleur. Il était comme un étranger au milieu des enfans chrétiens, comme un bâtard au milieu d'enfans légitimes. Jusque chez le juif baptisé, le sang de Jacob semblait une tare, un défaut de conformation que la cruauté de ses camarades lui faisait durement expier. Benjamin Disraëli, par exemple, n'a jamais oublié, et jamais pardonné les sévices dont son enfance a été victime à Eton ou à Harlowe (2).

Qu'était-ce donc, avant que la révolution française eût donné l'exemple de l'émancipation de ces parias? Partout le petit juif recevait de bonne heure des leçons de choses qui s'enfonçaient profondément dans sa jeune cervelle : leçons de feinte, de fausse humilité, de patience, de fourberie, de finesse sournoise. Était-il battu ou injurié par des chrétiens ou des musulmans? A quoi bon se plaindre? Il n'y avait, pour lui, ni droit, ni justice. Les parens prudens s'appliquaient à bien pénétrer leur progéniture de cette vérité élémentaire. Le père de Salomon Maimon, le rabbin Josué, excitait ses fils à lutter de ruse. « Pas de force, leur répétait cet homme de sens, des stratagèmes. » Les petits frères de Salomon lui avaient un jour dérobé adroitement des boutons de culotte que le futur rabbin philosophe leur avait traîtreusement extorqués. Salomon se plaignait : « Pourquoi te laisses-tu attraper? lui répondit son père; tâche d'être plus malin une autre fois (3). »

(1) J'ai entre les mains la photographie de l'enfant ainsi défiguré.

(2) Ces souffrances et ces rancunes de son enfance, Disraëli les a dépeintes dans deux de ses premiers romans : *Contarini Fleming* et *Vivian Grey*. — Cf. G. Brandes : *Lord Beaconsfield*. Berlin, 1879, p. 20-24.

(3) *Salomon Maimons Lebensgeschichte*. — Cf. Arvède Barine : *un Juif polonais*.

C'est ainsi que, au XVIIIe siècle, les sages d'Israël apprenaient à leurs enfans la science de la vie. Étonnons-nous, après cela, de la bassesse de ce Maimon, un des types les plus accomplis du juif d'avant la révolution : âme vile et haute intelligence. Il saura, ce rabbin autodidacte, devenir un des métaphysiciens les plus subtils de l'Allemagne, tout en restant un fripon de mendiant. Raffinant sur la noble philosophie de Kant, il planera avec aisance dans la sphère éthérée des idées pures, tout en continuant de ramper dans les plus vulgaires soucis d'une vie terre à terre. Le penseur, chez lui, gardera les sentimens, les instincts, les mobiles d'un parasite de bas étage. Malgré toute sa science et sa philosophie, il tombera au-dessous des plus dégradés de ses congénères, car, avec sa foi traditionnelle, il aura perdu le bâton sur lequel, à travers tous leurs abaissemens, s'appuyaient les plus méprisés des vieux juifs. Et le cas de Maimon, remarquons-le en passant, n'est pas unique. Plus d'un israélite moderne, sous des dehors d'élégance bien différens de la répugnante grossièreté du petit-fils du cabaretier de Lithuanie, est, en fait de morale, logé à la même enseigne. Dépouillé des croyances de son peuple sans avoir pris les nôtres, n'ayant plus, comme tant d'entre nous, qu'une vacillante notion du devoir, sans avoir reçu de ses ancêtres, comme la plupart d'entre nous, l'inflexible sentiment de l'honneur, ou sans avoir eu le temps ou l'occasion de s'en imprégner à notre contact, le juif déjudaïsé est trop souvent vide de tout sentiment moral.

Il y aurait beaucoup à dire sur la morale du juif, là même où, par bonheur pour lui et pour nous, la *Thora* n'a pas perdu toute prise sur l'âme d'Israël. Chaque race se fait une morale en rapport avec ses conditions d'existence. Comment celle des fils de Jacob ne se serait-elle point ressentie de l'existence que nous leur avons faite? La morale d'un peuple ou d'une religion ne tient pas, tout entière, dans ses lois ou dans ses livres sacrés; elle s'élève et s'abaisse, elle s'altère ou s'épure avec les nécessités de la vie. Le juif, naturellement, s'est fait une morale d'accord avec son oppression et son abjection. C'est ici surtout qu'a opéré l'éducation séculaire. Aux fils de Juda, la vie apparaissait, dès l'enfance, comme une guerre avec tout ce qui les entourait, guerre sournoise, guerre de pièges et d'embûches, où le juif ne devait compter que sur son habileté et sa dextérité. Ses ancêtres, dont il lisait les hauts faits dans la Bible, avaient combattu avec l'épée et le javelot : ses armes, à lui, les seules à sa portée, étaient l'intrigue, la fraude, l'astuce, la dissimulation. Il en a été d'Israël comme de toutes les races longtemps foulées et avilies. Nous savons ce que la conquête romaine, le despotisme byzantin et le joug turc ont longtemps fait

du plus noble peuple de l'antiquité. La servitude est partout un terrible agent de démoralisation ; et peut-être les races les plus hautes en sont-elles les plus dégradées : *optimi corruptio pessima.*

Puis, pour le caractère et pour l'âme, il y a une autre éducation, celle des professions héréditaires, des métiers exercés par les ancêtres. Chaque profession, pourrait-on dire, a sa morale, comme chacune a ses travers ou ses tics. Les métiers habituels du juif, nous les connaissons. Nous en avons retrouvé la marque sur son intelligence ; ils en ont peut-être laissé une plus profonde sur son caractère. Longtemps enchaîné à son comptoir ou enfermé dans sa boutique, le juif en a pris l'esprit. Il lui en est souvent resté quelque chose de mercantile. Plût à Dieu que pareil instinct ne se rencontrât que chez les fils d'Abraham, où il s'explique si aisément ! Pour le juif, il y a là une sorte d'atavisme. Chez le banquier de Berlin ou de Francfort, chez le journaliste ou le savant de Vienne ou de Paris, perce parfois, tout à coup, le brocanteur de la *Judengasse* ou le regrattier du ghetto. L'empreinte était trop bien gravée pour s'effacer, entièrement, en moins d'un siècle. On ne se défait pas si vite de ses aïeux. A toutes les repoussantes besognes auxquelles il a été contraint, durant des générations, le juif s'est parfois sali l'âme, comme les doigts. Prenons les plus honnêtes des métiers exercés par ses pères : le colporteur, le maquignon, le cabaretier, le marchand de vieux habits ; prenons même l'argentier du roi ou du sultan, le financier ou le fermier des taxes ; ce ne sont pas là des professions qui élèvent l'âme ou ennoblissent le caractère. Ce qu'elles inculquent à l'homme, ce n'est pas la délicatesse morale, la sincérité, le désintéressement, la générosité. Il ne nous convient point de médire du commerce ; mais, de toutes les professions, le négoce, le petit commerce surtout, est manifestement celle qui tend le plus à émousser le sens moral, ou qui laisse le moins de jeu aux plus hautes facultés de l'âme. Les anciens en étaient si convaincus que leurs législateurs ou leurs philosophes excluaient de l'*agora* et des affaires publiques les marchands. Il n'était pas sans quelque fondement, ce préjugé d'ancien régime : « Le trafic déroge à la noblesse. » Or, si l'homme d'argent n'a jamais été tout le juif, presque tous les juifs ont été obligés de faire de l'argent. Exclus des professions libérales, presque aucun n'a pu, comme disaient nos pères, vivre noblement.

Qu'est-ce donc si l'on songe aux circonstances dans lesquelles étaient obligés d'opérer les trafiquans juifs ? Le commerce, d'ordinaire, jouit de la protection des lois ; or, sur quelles lois pouvait compter le juif, en dépit des chartes que lui a concédées ou vendues la politique ou la cupidité des chrétiens ? Son trafic, secret ou avoué, le juif l'exerçait sans sécurité, souvent clandestinement,

toujours incertain du lendemain, exposé à toutes les vexations et spoliations, menacé de voir nier ou réduire ses créances, anxieux de dissimuler ses gains pour avoir chance d'en sauver quelques ducats, au jour où le peuple ou le prince s'aviserait de lui faire rendre gorge, par pillage de mutins ou par édit royal. Ce n'est pas tout, contraint d'abandonner aux grands ses écus à bas prix, il lui fallait exploiter les petits, sucer le sang des pauvres, reprendre aux misérables, à force d'astuce, ce que les puissans lui avaient arraché par la violence. C'était là, pour eux-mêmes, comme pour le menu peuple, un des côtés les plus démoralisans de l'activité du juif. Souvent fermier du fisc ou du seigneur, il ressemblait aux oiseaux qu'on dresse à chasser ou à pêcher, pour le compte du maître. Le juif était l'agent héréditaire de toutes les oppressions et de toutes les exactions. Traité sans pitié d'en haut, il lui fallait être impitoyable avec ceux d'en bas, leur faire rendre tout ce qu'il en pouvait tirer, au profit de ceux qui ne voyaient en lui qu'une éponge à presser. En Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Bohême, le juif a été l'intermédiaire abhorré entre le peuple et le prince, entre le serf et le noble. Dans ce métier, il rendait naturellement aux petits les dédains et les coups qu'il recevait des grands, faisant payer aux manans les injures de leur seigneur. Prenons un exemple, le *facteur* de l'est de l'Europe, le juif polonais, longtemps employé par l'État, par les *pans*, par l'Église même, pour faire rentrer les impôts, taxes, redevances, créances, rentes de toute sorte. Ce facteur a deux faces; c'est, par profession, un homme à deux visages : l'un obséquieux et servile, éternellement souriant, tourné vers le maître; l'autre dur, hautain, railleur, tourné vers le paysan et le tenancier. C'est ainsi que le même juif est, tour à tour ou en même temps, humble et arrogant, qu'il a la voix basse et le verbe haut, selon l'homme à qui il parle. A ce métier, sa sensibilité s'est émoussée, son épiderme est devenu calleux, son cœur s'est desséché ou racorni. Il avait trop à souffrir pour n'être pas endurci aux souffrances des autres. Son œil était sec; durant des générations, selon l'image de Heine, ses pleurs silencieux avaient été, vers l'Orient, grossir les eaux du Jourdain; il ne lui en restait plus dans les yeux. Puis, il était trop haï du peuple pour compatir aux maux dont il était l'instrument. En foulant le chrétien, en vendant le cheval ou la vache du paysan en retard pour ses redevances, il ne faisait que rendre aux *goïm* les maux qu'il en avait reçus; il pouvait répéter avec la Bible : œil pour œil et dent pour dent, sûr, quoi qu'il fît, d'être en reste avec les ennemis de son peuple. Les chrétiens, pour le juif, n'étaient pas des semblables. Et la réciproque était vraie.

Est-ce à dire, comme nous sommes portés à l'imaginer, que le

juif fût inhumain, insensible, cruel, féroce, qu'il eût une pierre à la place du cœur? Non point; de ce qu'il était dur vis-à-vis des ennemis d'Israël, il ne suit point qu'il fût incapable de bonté, de tendresse, d'affection, de dévoûment. Pour qui l'a observé de près, le juif est peut-être le plus affectueux des hommes; mais toute sa sensibilité, il la gardait pour les siens, pour sa famille et pour son peuple. Son cœur, endurci et comme rugueux au dehors, demeurait tendre dans ses fibres intimes. Le juif était homme, lui aussi; Shakspeare l'a senti, d'instinct, dans Shylock; mais le juif n'était homme qu'avec ses frères, avec ceux qui le traitaient en homme. Vis-à-vis des autres, il se hérissait, il se roulait en boule, ou s'enfermait dans une impassibilité froide. Sa tendresse, comme son orgueil, était tournée en dedans. D'une manière générale, on pourrait dire que le juif était l'homme du dedans. Toute son existence, sa séquestration et son abjection le contraignaient, en toute chose, à se replier sur lui-même. Joies ou douleurs, toutes ses affections étaient comme rentrées. Exécré et méprisé de tous, il ne pouvait avoir ni confiance, ni ouverture de cœur, ni expansion, ou il n'en pouvait avoir qu'avec les siens, avec « sa juive » et « ses petits juifs, » persécutés et traqués comme lui. Tel le sanglier des bois, l'animal sauvage, avec sa laie et ses marcassins. C'était à sa femme, à ses enfans, à ses frères en ignominie qu'il gardait tout ce qu'il y avait de bon et de doux en lui. Ses tendresses refoulées s'épanchaient librement, le soir, dans la famille. La famille a toujours été le refuge du juif. Il en a eu les vertus; ses ennemis ne les lui ont jamais refusées. A toute époque, il a mérité les éloges, trop souvent menteurs, des épitaphes villageoises : il a été bon père, bon fils, bon époux. Aucune race, peut-être, n'a possédé à ce point les qualités qui font aimer la vie de famille, et qui, pour n'être point les plus hautes ou les plus brillantes, n'en sont pas moins peut-être les plus solides et les plus précieuses : la tempérance, la continence, la patience, la douceur, la modération, la régularité des mœurs. Le juif a peu de vices; il ne connaît guère ceux dont souffrent le plus la femme et l'enfant : l'ivrognerie, le jeu, la colère, les brutalités de la main ou les grossièretés de la bouche. En cela, jusque dans son infect ghetto, il est toujours demeuré homme de race, bien élevé ou bien né.

D'une manière générale, le juif répugne aux actes de violence et aux passions violentes : il y a si longtemps qu'il ne peut plus se les permettre! Ce n'est pas qu'il ne soit passionné, mais passionné en dedans, et souvent à froid. La passion, chez lui, n'éclate guère que dans l'intensité du regard. A l'inverse du barbare slave ou germain, il est rarement l'esclave ou le jouet de sa passion; il sait la

contenir et la conduire. Le juif est le contraire de l'homme de la nature, de l'homme primitif, emporté et effréné, tout en dehors et tout d'instinct. A cet égard, rien ne lui ressemble moins que le *juif de Malte*, le Barrabas de Marlowe, furieux et féroce. La brute cruelle et impudique, qui est au fond de tout homme, apparaît plus rarement chez lui; elle a été matée. Le juif, d'habitude, n'est pas homme de premier mouvement; il n'a ni la fougue méridionale, ni l'emportement sanguin des races du Nord. S'il sent vivement, en homme nerveux, il ne s'abandonne point aux brusques impulsions des nerfs. Ses passions ne sont point des chevaux impatiens qui hennissent et piaffent; il les a dressées, il leur a appris à ne point se cabrer; à tout le moins il les tient en rênes et ne leur rend pas la main. Chez quelques-uns, il est vrai, — phénomène nouveau, — il y a parfois une sorte de revanche de la nature, comme une explosion des passions longtemps comprimées; mais c'est encore l'exception. A la différence du Slave ou du Celte, le juif est rarement « impulsif; » il sait attendre et se dominer. Les siècles lui en ont donné l'habitude; il a été, si longtemps, obligé de toujours se surveiller et se contrôler. Aujourd'hui encore, il se sent épié par des regards hostiles. — « Vous ne sauriez croire combien cela est fatigant de toujours s'observer ainsi, » me disait un israélite; mais, pour la plupart, le pli est pris. Le juif est maître de lui-même, et cet empire de soi lui vaut d'être facilement maître des autres. Le juif écoute moins l'instinct ou la passion que la raison. Si le propre de l'homme est d'être un être raisonnable, le juif est le plus homme des hommes.

Pour lui, il est vrai, la voix de la raison est, d'habitude, la voix de l'intérêt; mais n'est-ce pas là, pour presque tous les humains, ce qu'ils appellent être raisonnable? Le juif a cette supériorité, qu'il comprend souvent mieux ses intérêts, et que, les comprenant, il s'y attache, et ne s'en laisse pas distraire. Il y a chez lui peu « d'emballement; » tout est calcul réfléchi et dessein suivi. Il a la patience et la persévérance qui font réussir les grandes entreprises et les petites. Rien ne le rebute, rien ne le lasse, rien ne le déconcerte. Rappelez-vous son énergie, faite à la fois de ténacité et de souplesse. Sa volonté est un arc toujours tendu, et son œil ne s'écarte point du but. Que d'avantages dans ce qu'on se plaît à appeler la lutte pour la vie! Cette lutte, que nous sommes fiers d'avoir récemment découverte, le juif la connaissait mille ans avant Darwin; il y a été longuement préparé par les siècles et laborieusement dressé par nos ancêtres. Il a pris, dans la servitude et la misère, les qualités qui conquièrent le pouvoir et mènent à la fortune. Son caractère, aussi bien que son intelligence, a été équipé

pour le combat ; et dans les batailles de la vie moderne, qui ne sont pas des tournois de chevaliers, ses défauts le servent presque autant que ses qualités. Aussi réussit-il dans le monde. Pour employer le jargon fin de siècle, le juif est le grand *struggleforlifer* de notre continent. Sommes-nous sincères, c'est là ce qui lui vaut le plus d'ennemis.

IV.

Tel est le juif que nous ont légué les âges ; mais, corps et âme, ce juif est un produit du passé, et il tend à se modifier avec les temps nouveaux. Défauts et qualités s'atténuent chez lui, s'émoussent, s'effacent peu à peu, à mesure que s'épure ou s'élargit l'atmosphère où il vit. Aucune race ne subit aussi rapidement l'action du milieu. Il y a, chez elle, une sorte de rénovation physique à la fois et morale. Rappelons-nous que la faculté maîtresse du juif est la souplesse, le don d'adaptation. Nous l'avons déjà remarqué : il se fait, avec une incroyable facilité, à nos modernes conditions d'existence ; et, en prenant nos mœurs, il prend, plus que nous ne le croyons, nos idées et nos sentimens. Regardez ce petit juif de Russie, qui nous arrive en caftan râpé et en casquette de velours ; s'il garde, toute sa vie, son accent et sa gaucherie, les enfans qu'il traîne à sa suite seront, dans une quinzaine d'années, des Français, des Anglais, voire des Américains. C'est par la tête que commence la métamorphose, par cette tête juive qui se vide si aisément de toutes ses idées orientales pour se remplir des nôtres. Le cœur, les sentimens changent plus lentement ; c'est une conversion qui demande d'habitude plusieurs générations. Aussi certains juifs nous font-ils penser à ces êtres fabuleux dont la tête appartient à une espèce et la poitrine à une autre ; parfois on dirait d'une tête française ou allemande sur un buste d'Oriental du moyen âge. Souvent aussi la métamorphose a été trop brusque pour être complète. Ces israélites français ou anglais, dont les pères nous sont venus de Pologne ou d'Allemagne, ont fréquemment, pour nous, quelque chose qui détonne. Un regard, un mot, un geste met subitement à nu le vieux fond juif. « Grattez l'israélite, me disait un de mes amis, vous trouverez le juif du ghetto. » Cela n'est pas toujours vrai. Ce que nous prenons pour le juif n'est souvent que l'étranger, l'homme d'un autre pays, d'une autre éducation. Ce que l'on sent percer chez l'israélite civilisé, ce n'est pas tant le juif que le parvenu ; nous confondons souvent l'un avec l'autre, d'autant qu'ils font corps ensemble.

Des parvenus ! La plupart des juifs de notre connaissance le sont

assurément; ils en ont les faibles et les travers, la prétention, la présomption, la suffisance. De là, généralement, leur peu de distinction ou d'élégance, leur mauvais goût ou leur mauvais ton, leur peu de tact, leurs façons outrées dans un sens ou dans l'autre, tantôt familières et sans gêne, tantôt apprêtées et cérémonieuses; leur peine, en un mot, à demeurer dans la mesure de l'homme du monde. De là, en partie, cette vanité qui s'étale naïvement chez des hommes d'habitude peu ingénus, d'autant plus grande et plus chatouilleuse que le juif a plus longtemps souffert dans son amour-propre. De là aussi, en partie, cet appétit de titres, de croix, de rubans, de distinctions de toute sorte, dont le juif semble d'autant plus affamé qu'il en a plus longtemps jeûné, et, qu'en ayant été privé, il est enclin à leur donner plus de prix et à leur trouver plus de saveur. De là aussi ce besoin de faire du bruit, de se faire voir, de faire parler de soi, d'éblouir les autres et les siens; de là ce luxe souvent criard, cet amour des bijoux, des équipages, des fêtes retentissantes, de tout ce qui reluit et tire l'œil; on sent l'homme heureux de faire parade des richesses qu'il a si longtemps été obligé de cacher. De là aussi, quelquefois, les excentricités d'hommes d'ailleurs fort avisés; c'est le jeune Disraéli, habillé de velours et de satin, avec ses mains chargées de bagues et ses prétentions de dandy; c'est Lasalle, le démocrate socialiste, se faisant le chevalier de la comtesse Hatzfeld et jouant sottement sa vie, par amour-propre, pour épouser une jeune aristocrate bavaroise dont la famille ne veut pas de lui. — « Un Anglais a dit que, pour faire un *gentleman*, il faut quatre générations. Or, ces quatre générations, bien rare le juif qui les a derrière lui. » Ainsi me parlait un riche israélite de Varsovie. Le propos est juste. En dehors de quelques dizaines, de quelques centaines de familles, au plus, le juif est presque toujours un homme nouveau, *a self-made man*. Il s'est élevé brusquement; c'est un soldat de fortune. Il n'a pas encore eu le loisir de prendre les goûts, les manières, le ton, et, ce qui est peut-être plus malaisé, les sentimens d'un *gentleman*. Cela ne prouve point qu'il ne le puisse devenir; avant d'en décider, il faut lui faire crédit de deux ou trois générations. Est-ce même toujours nécessaire? Si rares qu'ils nous semblent, j'ai, pour ma part, connu des juifs français, anglais, italiens, voire des juifs allemands, polonais ou russes qui, pour l'élévation des sentimens, méritaient, autant qu'aucun chrétien, le titre de galant homme.

A ceux qui croiraient le juif irrémissiblement dégradé, il suffirait de rappeler les noms de tant de juifs, circoncis ou baptisés, qui ont fait honneur au vieux sang d'Israël. On en trouve dans tous les temps, au moyen âge comme de nos jours, — à l'époque même où

le juif a été le plus avili, aux deux ou trois derniers siècles. Chaque race, chaque religion peut se personnifier dans quelques hommes qui en sont comme la plus haute expression. Il en a été ainsi d'Israël, au sortir même du ghetto, alors que pesaient encore sur lui les lourdes lois et les lourds préjugés qui l'ont si longtemps écrasé. Veut-on voir, par un exemple, ce que peut donner le vieux fond juif au contact de notre civilisation? je citerai un homme qui me semble particulièrement « représentatif » de son peuple et de sa foi. C'est Moïse Mendelssohn, l'ami de Lessing et le grand-père du compositeur. Ce petit juif du Nord qui, par sa vie, plus encore que par ses écrits, a tant contribué au relèvement de sa race en eût pu être le symbole vivant. Petit, laid, gauche, difforme, le fils de Mendel, le copiste de rouleaux de la *Thora*, n'avait rien de ce qui charme les yeux ou séduit l'imagination. La première fois que le vit sa future, la fille du banquier, qui, sans le connaître, s'était éprise de sa jeune renommée, elle le trouva si disgracié que le courage de l'épouser lui manqua. Le pauvre philosophe se retirait déjà, lorsque la jeune juive, le rappelant, lui fit cette question inspirée du Talmud : « Est-il vrai que les mariages se décident dans le ciel? » La réponse affirmative de Mendelssohn décida du sien. Et la riche jeune fille, assez avide d'idéal pour donner sa main au petit bossu, n'eut pas à se repentir d'avoir cru que le ciel avait pu combiner une auss bizarre union. Si la taille de Mendelssohn était basse, son âme était haute, et si son corps n'était pas droit, son cœur l'était. Nous avons dit que, chez le juif, le caractère était généralement au-dessous de l'esprit, et voilà que le premier représentant du judaïsme dans la société moderne nous donne un démenti. L'auteur du *Phédon*, le « Socrate de Berlin, » était justement plus grand par l'âme que par le génie. Comparez-le aux plus célèbres de ses contemporains, à nos grands Français spécialement, à Voltaire, à Rousseau, à Diderot, à Mirabeau, qui l'a connu, l'avantage moral n'est pas de notre côté; pour la noblesse du caractère, la dignité de la vie, la générosité des sentimens, le juif fait honte aux chrétiens. Et cette facile supériorité sur des chrétiens infidèles à l'esprit du Christ, le fils d'Israël la devait à sa foi et à sa loi. C'est le respect de la loi et de la règle, l'habitude de la discipline morale, l'union aisée de la raison et de la foi; c'est le sens intime de ce qu'il y a de sain, de pondéré, de mesuré, dans la *Thora* et dans la tradition d'Israël, qui ont fait de Mendelssohn un sage, avant que Lessing ne l'ait pris pour modèle de son *Nathan der Weise*. Et ici vous vient une réflexion. De même que le type idéal du chrétien, le *summum* de la vertu évangélique, est le saint, — la cime la plus haute à laquelle ait jamais atteint notre pauvre espèce humaine, — on pourrait dire que le type

idéal d'Israël, l'homme monté au sommet de l'échelle de Jacob, est le sage.

De ces caractères élevés, Israël en a produit en tout pays. En veut-on un autre exemple, pris cette fois non plus parmi les Askenazim, les juifs du Nord, mais parmi ceux du Midi, les Sephardim, — non plus parmi les juifs demeurés fidèles à la synagogue, mais parmi les fils de Juda détachés, à notre contact, des traditions de leur peuple, nous rencontrons le plus grand peut-être des juifs modernes, un génie, d'une autre envergure et d'un vol autrement hardi, mais, cette fois encore, un sage, quelques-uns ont osé dire un saint. On sent que nous voulons parler de Baruch Spinoza, le solitaire du Pavilioengragt, le juif espagnol enterré dans une église hollandaise. Ici encore, ce qui est partout singulièrement rare parmi les grands hommes, — y compris les philosophes, — nous voyons un juif dont l'âme est au niveau du génie. On peut ne point aimer la philosophie de Spinoza, — j'avoue, pour ma part, que je la goûte peu, — il est malaisé de ne pas admirer le philosophe et de ne pas l'aimer. Sans fortune, sans appui, ce juif sacrifie tout à ce qui lui paraît la vérité; presque seul des penseurs de son temps, il ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée, et ose être sincère avec les autres, comme avec lui-même, ne cherchant ni la gloire, ni le scandale. Des princes lui offrent des chaires ou des pensions; presque seul d'entre les savans de son temps, le juif refuse places et pensions, ne cherchant pas plus l'argent que le bruit. Le pieux impie qui voit Dieu en toutes choses, ne veut pas se laisser distraire de la contemplation de la substance infinie. Le peu qu'il lui faut pour soutenir sa vie passagère, — il est, lui aussi, de faible complexion, — le juif, dans un temps où le travail des mains est dédaigné de tous, le demande à un métier manuel. Il médite les théorèmes de l'*Ethique* et les déductions de son traité *Theologico-politicus* en polissant des verres de lunettes (1). Son biographe Colerus nous le montre simple et bienveillant avec les simples, s'entretenant volontiers avec eux, édifiant par sa vie et par ses propos ses hôtes, les bons Van der Spyk, les encourageant dans la piété, avertissant les enfans d'aller au service divin et leur commentant les paroles du prédicateur. Par la dignité et la simplicité de la vie, ce juif, excommunié par la synagogue, reste un des exemplaires les plus achevés de l'humanité, un des hommes qui font honneur à l'homme. D'autres, avant nous, l'ont rapproché de ce qu'ont produit de plus élevé la piété chrétienne

(1) Rappelez-vous le sonnet de M. Sully-Prudhomme et la conférence de M. Renan à La Haye.

et la sagesse antique : le juif me semble à mi-chemin entre les deux, entre l'humilité de l'une et l'orgueil de l'autre; il y a, dans sa vertu, moins d'effort apparent et de tension héroïque ; tout y est humain et naturel. Ici encore, chez le juif frappé des imprécations du *herem*, on sent quelque chose de tempéré, d'équilibré qui semble tenir à ses origines et à son éducation hébraïques. Alors même que sa philosophie n'aurait rien d'israélite, qu'elle ne devrait pas plus à la *Cabbale* qu'à la *Thora*, sa vie et sa sagesse tiennent d'Israël. Ce n'est pas, en tout cas, une race à jamais déchue, celle qui, à ses plus mauvais jours, a enfanté un Spinoza.

« Dans le livre des contes de l'Arabie, a dit le poète juif, on voit des princes changés en bêtes qui, le jour venu, reprennent leur forme première... Tel a été le destin du prince que je chante. Son nom est Israël. Des sorcières l'avaient changé en chien, en chien jouet des enfans de la rue, en chien avec des pensées de chien : *Hund mit hündischen Gedanken* (1). » Le poète a dit vrai. Durant des siècles, Israël, prince des pays d'Orient, chassé de la maison du roi son père, a été métamorphosé en animal obscène; il a dû ramper aux pieds de maîtres étrangers, aboyant de faim et de misère, objet de dégoût pour qui le rencontrait. Et voilà que, au grand scandale de ceux qui le croyaient fait pour être à jamais fouetté et battu, il a repris, devant nous, sa forme humaine. Les sorcières qui la lui avaient enlevée sont bien vieilles; toutes pourtant ne sont pas mortes. Ce sont les lois d'exception qui, pendant si longtemps, ont refusé de voir dans le juif un homme ; en certaines contrées, là-bas, vers l'Asie, les survivantes s'obstinent encore à le traiter en chien. La fée qui a fait cesser l'enchantement, est-il besoin de la nommer? Elle est coutumière de pareils prodiges, et Israël n'est pas le seul qui lui doive d'avoir repris forme humaine. Naguère encore, elle était en haute renommée parmi nous, Français ; et, à notre exemple, les peuples l'invitaient volontiers à leur rendre visite. Aujourd'hui, on semble las d'elle; plus d'un ne lui pardonne pas ce qu'elle a fait pour Jacob. On l'appelle Liberté ; — pour redevenir tout à fait un homme, le juif ne demande pas d'autre aide.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) H. Heine, *Prinzessin Sabbath; Romanzero.*

PAYSAGES HISTORIQUES

DE FRANCE

III[1].

LES LÉGENDES DE LA BRETAGNE ET LE GÉNIE CELTIQUE.

La Bretagne est de toutes nos provinces celle qui offre encore de nos jours la race la plus pure, les plus vieilles traditions, la physionomie la plus originale. Si la Provence est le pôle latin de la France, la Bretagne en est le pôle celtique. L'une lui a transmis le courant classique de la Grèce et de Rome ; l'autre lui a renvoyé le courant plus mystérieux, mais non moins puissant, qui jaillit de sa source primitive avec le reflux des races sœurs du nord-ouest de l'Europe. La Provence se souvient d'avoir été le royaume d'Arles, le pays de la langue d'oc et des troubadours contre les barbares du Nord. La Bretagne oublie moins encore qu'elle a été l'Armorique, le royaume de Breiz-Izel contre ces mêmes Franks, et qu'un de ses rois, Noménoé, poursuivit un empereur carlovingien jusque sous

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er août 1890.

les murs de Paris. Celtes, Latins et Franks, trois races, trois génies, trois mondes si opposés qu'ils paraissent irréconciliables. Et pourtant le génie français n'est-il pas justement le résultat de leur harmonie ou de leur équilibre instable? A toutes les époques de notre histoire, on les voit se battre, se mêler et s'unir sans jamais se confondre totalement. S'il me fallait caractériser d'un aperçu sommaire la trinité vivante qui constitue cet être moral qu'on appelle la nation française, je dirais que le génie frank, par la monarchie et la féodalité, en constitua l'ossature et le corps solide; le génie latin, qui nous a si fortement imprimé son sceau et sa forme par la conquête romaine, par l'église et par l'Université, y joue le rôle de l'intellect. Quant au génie celtique, c'est à la fois le sang qui coule dans ses veines, l'âme profonde qui agite son corps et sa conscience seconde, secrète inspiratrice de son intellect. C'est du tempérament et de l'âme celtiques de la France que viennent ses mouvemens incalculables, ses soubresauts les plus terribles comme ses plus sublimes inspirations.

Mais, de même que la race celtique primitive eut deux branches essentielles dont les rejetons se retrouvent çà et là, les Gaëls et les Kymris, de même le génie celtique se montre à nous sous deux faces. L'une joviale et railleuse, celle qu'a vue César et qu'il définit par ces mots : « Les Gaulois sont changeans et amans des choses nouvelles. » C'est l'esprit gaulois proprement dit, léger, pénétrant et vif comme l'air, un peu grivois et moqueur, facilement superficiel. L'autre face est le génie kymrique, grave jusqu'à la lourdeur, sérieux jusqu'à la tristesse, tenace jusqu'à l'obstination, mais profond et passionné, gardant au fond de son cœur des trésors de fidelité et d'enthousiasme, souvent excessif et violent, mais doué de hautes facultés poétiques, d'un véritable don d'intuition et de prophétie. C'est ce côté de la nature celtique qui prédomine en Irlande, dans le pays de Galles et dans notre Armorique. On dirait que l'élite de la race s'est réfugiée dans ces pays sauvages, pour s'y défendre derrière ses forêts, ses montagnes et ses récits et y veiller sur l'arche sainte des souvenirs contre des conquérans destructeurs. L'Angleterre saxonne et normande n'a pu s'assimiler l'Irlande celtique. La France gauloise et latine a fini par s'attacher la Bretagne et même par l'aimer. L'importance de cette province est donc capitale dans notre histoire. Elle représente pour nous le réservoir du génie celtique. Génie de résistance indomptable, d'exploration hardie. Noménoé, Du Guesclin, Duguay-Trouin, Lanoue, La Tour d'Auvergne, Moreau, l'incarnent. C'est de Bretagne aussi que la France a reçu plus d'une fois les mots d'ordre de son orientation philosophique, religieuse ou poétique. Abailard,

Descartes, Chateaubriand, Lamennais, furent des Bretons. Mais ce n'est que dans notre siècle qu'on a compris le rôle le plus intime de la Bretagne dans notre histoire. En assistant à la résurrection de la poésie celtique, la France a en quelque sorte reconnu son âme ancienne, qui remontait pleine de rêve et d'infini d'un passé perdu. Elle s'est étonnée d'abord devant cette apparition étrange, aux yeux d'outremer, à la voix tour à tour rude et tendre, enflée de grandes colères ou frémissante de mélancolie suave, comme la harpe d'Ossian, comme le vieil Atlantique d'où elle venait. « Qui es-tu? — Jadis j'étais en toi, j'étais la meilleure partie de toi-même, mais tu m'as chassée, répond la pâle prophétesse. — En vérité? je ne m'en souviens plus, dit l'autre, mais tu remues dans mon cœur des fibres inconnues et tu me fais revoir un monde oublié. Allons, parle, chante encore! Peut-être m'apprendras-tu quelque secret de ma propre destinée... » Ainsi la France, se souvenant qu'elle fut la Gaule, s'est habituée à écouter la voix de la Bretagne et celle du vieux monde celtique.

Il y a une trentaine d'années, M. Ernest Renan résumait ici même les belles publications de M. de la Villemarqué et de lady Charlotte Guest. Dans cet article, resté célèbre, sur *la poésie des races celtiques*, il definissait de sa plume d'or le génie de sa race. Négligeant peut-être un peu trop son côté mâle et ne s'attachant qu'à son côté féminin, il en distillait la fleur pour l'enfermer dans un flacon ciselé. Ce beau travail, qui fut pour nombre de personnes une révélation, n'est pas à refaire. Le but que je me propose est différent. Un voyage rapide à travers la Basse-Bretagne a évoqué devant moi quelques-unes des grandes légendes où le génie celtique a trouvé sa plus forte expression. Plusieurs sont demeurées à l'état fruste dans la tradition populaire; d'autres ont été détournées de leur sens primitif par les trouvères normands ou français et par les gens d'église. Beaucoup de grands personnages communs à la tradition galloise, cambrienne et bretonne, comme par exemple Merlin l'Enchanteur, ont eu dans la poésie du moyen âge le même sort que cet illustre magicien. La fée Viviane, voulant le garder pour elle, l'entoura neuf fois d'une guirlande de fleurs en prononçant une formule magique qu'elle lui avait dérobée. Il s'endormit d'un profond sommeil et ne se réveilla plus. Mais lorsqu'on touche le sol breton, les âges lointains et leurs créations revivent d'une singulière intensité, avec leur couleur sauvage ou mystique et parfois leur sens profond, éternel, legs prophétique qu'ils ont fait aux âges futurs. Ajoutons que la poésie populaire, encore vivante en Basse-Bretagne, a été recueillie avec une scrupuleuse et pieuse exactitude par M. Luzel dans ses *Gwerziou* et ses *Soniou*.

Ce sont comme les derniers soupirs de l'âme celtique qui se raconte elle-même dans son rêve (1).

Dans cette courte promenade à travers la Bretagne d'aujourd'hui, j'essaierai donc d'esquisser une histoire du génie celtique en ses périodes vitales et de pénétrer dans son arcane à travers ses grandes légendes.

I. — TEMPS PRÉHISTORIQUES. LE MORBIHAN ET LES MONUMENS DE KARNAC.

Pour entrer de plain-pied dans le vieux monde celtique, il faut aborder la Bretagne par le midi. Le sombre Morbihan et l'âpre Finistère ont conservé quelque chose de leur physionomie ancienne. Sans doute les noires forêts, où des houx grands comme des chênes formaient des haies colossales, les marais où le buffle, le cerf et l'élan plongeaient leurs naseaux fumans, ont disparu. Mais les mêmes vagues enveloppent toujours les mêmes îles sauvages et les côtes déchiquetées à l'infini ; les innombrables dolmens, les menhirs dressent toujours leurs profils bizarres sur les landes ; les costumes des habitans rappellent encore un passé lointain ; et leur langue singulièrement primitive, à l'accent guttural, aux voyelles franches, aux consonnes sonores, tantôt rude comme un cri d'oiseau de mer, tantôt douce comme un gazouillis de fauvette, est la vieille langue celtique, presque la même qui retentit au port de Kaërnarvon, au pays de Galles et sur les flancs du Snowdon, la montagne sacrée des bardes. Entrons donc en Morbihan pour y trouver quelques souvenirs de l'enfance de cette race qui se perd dans la nuit des temps.

La Loire, riante à Blois, majestueuse à Tours, s'attriste aux ardoisières d'Angers, près du sombre château du roi René, d'où les Plantagenets régnèrent si longtemps sur la France. Il semble qu'elle regrette ses berges boisées, ses châteaux somptueux paresseusement mirés dans ses eaux dormantes, séjours voluptueux de rois et de favorites. A Nantes, elle tourbillonne, furieuse, comme si elle se souvenait des noyades de Carrier. Bientôt elle se trouble, elle jaunit et se crispe à la houle des grosses marées. Adieu les doux méandres dans les molles contrées. Les rives s'écartent et s'aplatissent. Voici déjà les lourds navires de Saint-Nazaire qui reviennent des Antilles et du Mexique. Le bateau danse, se-

(1) *Soniou Breiz-Izel*, chansons populaires de la Basse-Bretagne, recueillies et traduites par M. Luzel. — Ce beau recueil est précédé d'une *introduction* de M. Le Braz, qui, poète lui-même et grand folkloriste, a su donner un tableau vivant et complet de la poésie populaire dans la Bretagne celtique d'aujourd'hui.

coué par la lame. Déjà la Loire submergée n'est plus; on roule sur l'océan. C'est ainsi qu'à l'embouchure du fleuve, la France de la renaissance et du moyen âge se perd peu à peu dans un autre monde, plus ancien et plus rude.

De Saint-Nazaire au Croisic, la côte et la race bretonne apparaissent. De larges plages blanches et fauves, en sable fin, encadrées de rochers qui s'écroulent dans la mer en escaliers de géans. Des dunes, encore des dunes, où l'herbe maigre essaie en vain de pousser. Sur l'une d'elles s'élève en redoute le village de Bourg-de-Batz. Montons sur le clocher de l'église, une tour de soixante mètres, terminée en coupole, qui domine au loin le pays. Le soleil de juillet brûle les sables, et partout un vent froid souffle du large, chassant des brumes lumineuses sur la mer échevelée. La terre plate, pailletée de flaques d'eau carrées, continue la mer à perte de vue. Ce sont les monotones marais salans. Ce pays, conquis sur la mer, faisait jadis partie de l'archipel des Vénètes, que César vint battre ici avec sa flotte. La dune même qui porte le village de Bourg-de-Batz aurait été alors, selon la tradition, cette île où les prêtresses namnètes se livraient à des danses nocturnes qui épouvantaient les navigateurs, et d'où elles partaient mystérieusement dans leurs barques pour rejoindre leurs époux par les nuits de pleine lune. Le castrum romain a chassé les sorcières gauloises de leur retraite. Aujourd'hui l'église chrétienne s'y dresse hautaine et solitaire. Je remarque que le chœur en est singulièrement bâti. Au lieu de continuer en droite ligne la nef, il oblique à gauche. On sait que par cette structure, les architectes du moyen âge voulurent imiter la tête du Christ penchée sur la croix. Elle est plus fréquente en Bretagne qu'ailleurs et trahit certainement le goût inné de cette race pour le symbolisme et la piété attendrie qu'elle apporte dans son sentiment religieux.

Bourg-de-Batz était célèbre autrefois par ses costumes multicolores et ses mœurs originales. On ne se mariait qu'entre gens du bourg et c'étaient les jeunes filles qui faisaient les demandes de mariage par l'intermédiaire du tailleur. Une ronde furieuse des femmes autour des feux de la Saint-Jean y rappelait encore les danses des prêtresses gauloises. Aujourd'hui, tout cela disparaît peu à peu devant la civilisation envahissante des stations balnéaires. Une vieille femme me montre pour quelques sous, dans sa maison, une collection d'affreuses figures de cire affublées de costumes de noce et me vend une chanson populaire imprimée. Musée, imprimerie, exploitation, voilà bien la fin des mœurs originales. Ici, comme dans le reste de la Bretagne, deux types parfaitement distincts me frappent dans la population, le type brun à pommettes saillantes,

aux traits épais et forts; le type blond, aux yeux bleus, aux traits énergiques et fins. L'un rappelle lointainement le type touranien, l'autre, le type aryen dans ce qu'il a de plus noble. Bien des races se sont mêlées sur ces côtes. Le type qui prédomine parmi les femmes est très pur : la figure allongée, le nez mince et droit; de grands yeux tranquilles et chastes, le geste sobre, hiératique. A côté de ce type, j'en ai vu un autre, plus méridional, qui rappelle la charmante Velléda de Maindron : nez busqué, yeux hardis, taille mince et larges flancs avec la démarche onduleuse des cavales; l'antique druidesse à côté de la madone.

La vraie Bretagne ne se révèle que plus loin, dans l'intérieur des terres, aux approches de Vannes. Un changement graduel se fait dans la physionomie du paysage. Aux champs cultivés succèdent de vastes pâturages semés de petits bois, comme en Normandie. Mais l'inégalité du terrain, ses mouvemens brusques, son inquiétude constante annoncent le sol de la vieille Armorique. A chaque instant, le granit perce et se hérisse en pierres grisâtres. Et puis ondulent à perte de vue les collines recouvertes de bruyères violettes. Les landes maigres alternent avec les combes savoureuses. De distance en distance, des fissures s'ouvrent dans le grand plateau de granit qui forme la presqu'île armoricaine. Là, coulent profondément encaissées des rivières brunes. Elles serpentent mystérieusement entre les bois épais et les claires prairies et forment parfois des vallées charmantes. Les villages nichés sur ces collines ou dans ces plis de verdure se distinguent à peine des rochers; car ils sont tous bâtis en granit gris. Grises aussi les églises, aux porches profonds, embroussaillés d'une végétation de pierre en gothique flamboyant... Les nefs sont souvent basses et humbles comme la dévotion de cette race fidèle à sa terre et à ses affections. Mais la hauteur des clochers carrés, à flèches aiguës et ajourées, à quatre tourillons qui règnent sur ces campagnes, semble attester que dans ces populations la pensée religieuse domine souverainement et tyranniquement toutes les autres. Une lande, un dolmen, un calvaire, un fin clocher et la mer qui gronde au loin, c'est toute la Bretagne. Austérité chrétienne bâtie sur la sauvagerie celtique. Le pays tout entier a l'air de se souvenir et de prier. Vaste sanctuaire d'où la vie moderne est absente et qui s'immobilise dans la pensée de l'éternité.

C'est une vieille ville celtique que Vannes avec ses rues montueuses, ses maisons de granit et ses toits d'ardoise couverts d'une mousse jaune. On parle breton dans les rues. Les Vannetaises portent encore la grande cornette et le fichu bleu sur leur robe noire. Mais hâtons-nous vers le but. Dépassons Notre-Dame-

d'Auray, la ville sainte des chouans et acheminons-nous vers l'archipel du Morbihan, vers cette petite mer intérieure, qui grâce à son isolement, à son labyrinthe de promontoires et d'îles fut une des grandes citadelles et une des nécropoles des âges préhistoriques. Avant d'arriver à Karnac, la lande commence aride, pierreuse, infinie. Des moutons noirs tondent le pré caillouteux. L'ajonc triste aux fleurs jaunes, l'ajonc noir dessine ses zigzags épineux au bord des routes. On est saisi de cette mélancolie du paysage breton si bien décrite par M. Renan. « Un vent froid plein de vague et de tristesse s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissemens. »

A Karnac, l'église elle-même a un air d'insolite et sauvage vetusté. Son porche latéral est bâti avec des blocs de granit taillés en d'énormes menhirs et ressemble à l'entrée d'une caverne. La piété royaliste des habitans a élevé sur ce portail un baldaquin de pierre qui figure une couronne colossale. Elle rappelle plutôt un débris du monde antédiluvien. On dirait les défenses enchevêtrées de rennes ou de cerfs gigantesques, charriés au sommet d'un roc par un déluge, et l'on se croit transporté aux époques anciennes du globe. Non loin du bourg, s'élève sur une colline un immense tumulus formé de pierres sèches amoncelées, sous lequel des fouilles ont fait découvrir des haches dites *celtae*, en pierre polie de jade, des ossemens calcinés et des grains de collier. Une chapelle surmonte le vieux galgal, où l'on allume les feux de la Saint-Jean et où les femmes des marins viennent prier pour leurs maris. De cette hauteur, qui commande un vaste horizon, on domine le plus grand sanctuaire celtique du continent. Horizon de landes, de plages désolées, de bras de mer et de presqu'îles qui s'embrassent et s'enchevêtrent tristement. Le golfe du Morbihan, Belle-Ile, le promontoire de Quiberon se perdent dans la brume. L'œil est attiré, au premier plan, par des phalanges de pierres levées, semées en ligne droite et à distances égales dans les champs de bruyères. Ce sont les célèbres alignemens de Karnac. Ils se divisent en trois groupes, celui du Ménec, celui de Kermario et celui de Kerlescan ; le premier de onze rangées, le second de dix, le troisième de treize, comprenant un total de 1,991 menhirs. Il y en avait le double autrefois ; on en a fait des églises, des maisons et des routes. Ils atteignent en moyenne une hauteur de dix à douze pieds. Vue d'en haut et de loin, cette armée de rocs ressemble à un jeu d'échecs disposé là par des géans. L'impression n'est guère plus saisissante lorsqu'on

approche et qu'on arpente les champs entre leurs rangées monotones. A la longue seulement, l'étonnement et la curiosité se mêlent à la sorte d'ennui que cause la vue de ces pierres fameuses, d'une énigmatique et d'une insolente régularité. Leur nudité farouche défie l'investigateur. Elles ont l'air de dire : « Vous ne saurez pas qui nous sommes, mais vous ne nous ôterez pas de là. » Parcourez ensuite l'archipel du Morbihan, l'île aux Moines, l'île d'Arz, la presqu'île de Rhuys et vous retrouverez partout ces pyramides informes, ces grands tumulus et ces tombelles qui font onduler la crête des collines; allez voir la colossale table des Marchands coquettement posée sur trois rochers pointus comme pour jouer avec les lois de la pesanteur; admirez le gigantesque menhir de Lokmariaquer, renversé par la foudre et brisé en quatre morceaux dont un seul mesure douze mètres ; songez que beaucoup de ces pierres ont dû être amenées là par mer, — car les géologues ont constaté que la plupart ne sont pas des roches du sol ; — pensez à tout cela, et vous vous demanderez quelles volontés opiniâtres, quels bras puissans ont taillé, transporté, dressé ces blocs énormes; ce qu'ils signifiaient pour ces hommes primitifs, quelle civilisation, quelle religion se rattache à ces premiers monumens de notre sol.

Parlant de ces menhirs, Geoffroy de Monmouth, le chroniqueur des plus vieilles traditions celtiques, dit : « Ces pierres sont magiques. Des géans les apportèrent autrefois. » Mais quels géans? Peut-être ces Hyperboréens venus des régions boréales dont parlent les traditions grecques, premiers dompteurs du cheval et du chien, inventeurs des haches de silex, de la fronde et de l'arc, grands chasseurs d'aurochs qui allaient devant eux, ivres de lumière et d'espace. Peut-être élevèrent-ils ces pierres en souvenir de leur victoire, comme un temple en l'honneur du soleil qu'ils adoraient. Peut-être leurs successeurs les Celtes se rassemblaient-ils ici, armée vivante et tumultueuse, au milieu de cette armée immobile de pierres, qui signifiait pour eux la présence symbolique des grands ancêtres. Peut-être est-ce dans ce lieu qu'avant de partir pour une de leurs expéditions ils élisaient le *brenn*, le chef, et l'élevaient sur leurs boucliers, à la lueur des éclairs, au roulement de la foudre, invoquant les dieux et les bravant du choc de leurs armes. Quoi qu'il en soit, les symboles primitifs sont par eux-mêmes un langage universel et compréhensible. La pierre dressée, le menhir, me semble le signe japhétique de la race blanche à sa formidable aurore. Audacieuse affirmation de l'homme indompté et son premier cri vers Dieu. Révolte et adoration, cette race porte dans son cœur les deux forces centrifuge et centripète qui sont les deux

forces initiales de toute évolution naturelle et historique. Le menhir en est le témoignage, et voilà peut-être pourquoi il exerce cet inquiétant prestige sur l'imagination populaire et sur l'esprit des savans.

Avant de quitter le Morbihan, allons faire une visite à l'île de Gavrinis. — Fouetté par la pluie et la grêle, j'ai traversé la lande de Lokmariaquer, sinistre comme celle de Macbeth. Maintenant une barque à voile m'emporte dans la petite mer intérieure où un brick norvégien dort à l'ancre au milieu du golfe. Le ventre des nuées basses rampe sur les côtes. Averse sur averse; les rafales couchent la voile sur le flot. Nous louvoyons sous le grain. Pour égayer mon pêcheur maussade, j'entonne la belle chanson bretonne : « Il vente! il vente! C'est l'vent d'la mer qui nous tourmente! » Et voici, le ciel s'éclaircit. Nous voguons sur un grand lac bleu d'acier d'où émergent des îles brunes. Ce ne sont pas les blanches sirènes de la Méditerranée, mais des filles osseuses de la vieille Hertha, des Nornes noires ou de vieilles druidesses accoudées et couchées au bord de cette mer écartee. Elles ont vu tant de choses qu'elles regardent passer les siècles avec indifférence et nous plaignent d'avoir perdu l'antique foi des ancêtres. Car, rangées en grand cycle, ces îles ont fidèlement conservé, comme des colliers sur leurs seins ou comme des casques sur leur tête, les tombeaux des ancêtres immémoriaux.

Nous voilà dans l'île de Gavrinis. Une allée montante, bordée d'une double haie d'ajoncs conduit au sommet de cet îlot couronné par le plus beau tumulus de Bretagne. C'est une colline formée de pierres amoncelées à huit mètres de hauteur. On pénètre avec une chandelle dans un corridor maçonné en larges tables de granit. Cette allée couverte, ce long dolmen souterrain aboutit à une sorte de chambre mortuaire comme dans les tombeaux égyptiens. Elle est éclairée de côté par un orifice triangulaire. Les parois et le plafond sont grossièrement sculptés de rainures parallèles dont les circonvolutions forment des lignes bizarres, sorte de tatouage où l'on distingue des haches. Du haut de ce tumulus, la vue s'étend sur tout l'archipel du Morbihan. Il domine la mer à pic, comme à Saint-Malo la tombe de Chateaubriand. Elles sont sœurs, ces deux tombes bretonnes, solitaires fiancées du sauvage océan, bercées de son murmure infini.

Les tumulus étaient, pour les Gaulois, les endroits sacrés par excellence. L'idée de l'immortalité de l'âme, si vivante chez eux, se rattache au culte des morts illustres. L'ancêtre, toujours présent par le tombeau, devient le protecteur de la race. De cet archipel partit la flotte des Vénètes qui alla combattre César et peut-être

défila-t-elle devant cet îlot pour recevoir la consécration des prêtres et des prêtresses groupés sur ce tumulus et entourés de toute une population de vieillards, de femmes et d'enfans. Ils étaient venus de loin pour voir partir les lourds navires, charpentés en chêne, hauts comme des tours de siège, chargés de tout leur espoir, où reluisaient les cottes de mailles, les casques et les javelots de leurs fils, de leurs maris et de leurs pères. Druides et druidesses, les bras étendus, avaient invoqué les ancêtres d'une longue clameur et jeté sur les navires une pluie de verveines, de primevères et de trèfles. — Hélas! toute cette flotte ne devait pas revenir. Le terrible proconsul la coula à fond : les sénateurs vénètes moururent dans les tortures. Toute la population fut vendue à l'encan, sous la lance, et dispersée dans le monde. — Ainsi périt la noble nation des Vénètes. Mais la conscience de l'Armorique a survécu dans ce cri : *Me zo deuzar armoriq.* « Et moi aussi, je suis Breton! »

II. — LA BRETAGNE PAÏENNE, LA POINTE DU RAZ ET LA LÉGENDE DU ROI GRADLON.

La Gaule asservie, latinisée, colonisée, le génie celtique se réfugia en Armorique. Pendant trois siècles, elle subit le joug des légions et du fisc romain, avec d'incessantes révoltes. Une partie de la population se réfugia en Grande-Bretagne, cet asile des druides et des bardes. Mais, au IVe siècle, Mériadek revint en Armorique et en chassa les Romains. Du IVe au IXe siècle, la Bretagne resta indépendante. Cette époque, appelée la période des rois dans l'histoire de notre province celtique, est remplie par des guerres intestines. Quelquefois un chef réunit tous les autres sous son autorité et réussit à délivrer le pays d'une invasion de Franks ou de Normands. Il prend alors le titre de *pen-tiern*, de *conan* ou de roi d'Armorique. Aussi les noms de Mériadek, de Gradlon, de Noménoé et d'Alain Barbe-Torte résument-ils l'histoire bretonne de ces temps. Époque héroïque, barbare et sauvage, où éclate le côté païen de l'esprit celtique.

Si le Morbihan est le sanctuaire d'un monde préhistorique, le Finistère, avec les prodigieux récifs et les baies profondes de la côte ouest, est le centre principal de cette Bretagne bretonnante, indépendante et païenne. Il nous en reste une série de traditions qui plongent dans le fin fond du paganisme et une légende originale. Allons la chercher dans le cadre océanien où elle est née, à

cette pointe du Raz, extrémité du monde occidental, qui lance au beau milieu de l'Atlantique un dernier et formidable écueil dont la sauvagerie avait déjà frappé d'une terreur religieuse les voyageurs anciens.

Enfermé entre ses côtes comme dans une forteresse, le Finistère offre à l'intérieur les vallées les plus vertes, les coins les plus exquis de la Bretagne, comme les bords de l'Isole et de l'Ellé chantés par Brizeux. Quimper, avec son élégante cathédrale ouvrée à jour, est niché dans un frais bassin de collines boisées; du haut du Mont-Frugy on voit l'Odet serpenter dans une mer de forêts mamelonnées. Cependant, en Bretagne, le grand personnage, le maître, le tyran de la terre et des hommes, c'est l'Océan. On devine partout sa présence, même quand on ne le voit pas. On le sent dans ces rivières brunes et noires, où le reflux remonte quelquefois à dix lieues, où des goélettes sont attachées sur les quais ou couchées sur la vase comme des cormorans malades. On le sent dans l'arbre tordu et ployé par la tempête, dans le vent salé qui crispe la lande, dans l'oiseau de mer qui vient y chercher le brin d'herbe pour son nid. On le rencontre dans ces marins aux yeux francs et hardis, à la chemise rabattue, au col nu brûlé par le soleil, la fleur et l'orgueil du pays, qui se promènent dans les villages de l'intérieur; il revient sans cesse dans la conversation des vieilles accroupies au seuil des chaumes et des hommes assis sous les portes des petits cabarets, la pipe aux dents, le bonnet de laine sur l'oreille. On le retrouve, l'inévitable Océan, jusque dans l'église où prient les femmes agenouillées. Car suspendues à la voûte de la nef, en *ex-voto*, voici une foule de navires, aux flancs rouges et noirs, destinés à obtenir la protection de la Vierge, de l'Étoile de mer. Ne sont-ce pas les barques de l'Isis égyptienne? Ah! pour les yeux qui les regardent, que d'âmes ils ont menées dans l'autre monde, ces navires poudreux!

Il a son sourire aussi, le dieu terrible, et c'est dans la baie de Douarnenez qu'il faut aller le chercher. Une sirène, cette baie, lorsqu'on sort du port pour errer sur ses plages, où des sources claires filtrent des granits noirs, où les sveltes lavandières descendent sur les sables fauves; une sirène dangereuse avec ses lointains fuyans, avec les lignes cadencées de ses anses et de ses caps, où, par les beaux soirs de pourpre et de safran, les ondes du large se brisent et chantent dans une coupe de saphir. C'est là que la tradition la plus accréditée place la ville d'Ys, la cité submergée. Mais avant de raconter son histoire, allons trouver l'Océan là où il règne dans sa souveraineté absolue. On atteint la pointe du Raz, depuis Audierne, par l'intérieur des terres. D'abord, quelques fonds de verdure, et,

çà et là des bouquets d'arbres, égaient encore la campagne. Mais à mesure qu'on monte sur le plateau, le paysage s'appauvrit et se dénude. Oh! qui rendra la tristesse de ces rideaux de pins ébranchés par le vent qui profilent sur le ciel gris leurs maigres colonnades, et celle du clocher de Tugeau qui se dessine sur la mer dans une cassure de terrain, et l'air d'abandon des sémaphores où paît une chèvre misérable attachée à un poteau? Après Lescoff, on ne voit plus que de loin en loin un moulin à vent ou une bergère assise avec un fuseau sous une haie d'ajoncs. Enfin, on aperçoit le grand phare qui occupe l'extrémité de la pointe du Raz. Un sourd mugissement qui vient d'en bas annonce la proximité de la mer et par saccades fait trembler tout le promontoire. Quelques pas encore, et brusquement, derrière le phare, l'Océan apparaît de trois côtés. D'un seul coup il s'est emparé de l'horizon et vous écrase de son immensité circulaire. Ici la terre finit, rongée, engloutie par le flot tout-puissant. Derrière ce rocher pointu qu'on voit devant soi et qui forme le bout du cap, on sent le vide de l'espace. On se croit lancé par-dessus l'enveloppe liquide du globe sur un écueil, au beau milieu de l'Atlantique. Il n'y a plus que la mer et le ciel, et entre les deux des nuages noirs sombrés sur l'abîme.

Tristis usque ad mortem, c'est la première et la dernière impression de la pointe du Raz. Elle s'exprime dans ce proverbe breton : « Secourez-moi, grand Dieu, ma barque est si petite et la mer est si grande! et dans cet autre : « On ne peut rien contre la mer ni contre Dieu. » Un sentier étroit, vertigineux, grimpe autour du cap sauvagement découpé. Bientôt on aperçoit sous ses pieds ce qu'on appelle l'enfer de Plogoff. En travaillant un angle rentrant du roc, les vagues ont creusé une caverne et percé le promontoire de part en part. La rampe descend assez bas pour qu'à un point on voie un trou de lumière dans la caverne; c'est son issue de l'autre côté du cap. A cet endroit, le granit est rouge; sous l'eau, il est tapissé de lichens d'un blanc verdâtre et cadavéreux, ce qui donne à cette bouche de l'abîme quelque chose de particulièrement sinistre. Toujours les vagues y mènent une danse effrénée et s'y engouffrent avec de véritables détonations. Mais il faut s'asseoir à la pointe aigue du cap, au tournant du sentier, pour goûter la beauté sauvage du panorama, qu'aucune vue océanienne ne surpasse en grandeur. On dirait qu'on se trouve sur le pic d'une montagne submergée dont la crête se prolonge sous l'eau et en ressort avec ses dents ébréchées. On plane sur un archipel d'îlots et de récifs. A vos pieds, sur un écueil, au ras du flot, c'est le phare de la Vieille. A deux lieues de là, cette mince ligne noire, qui le dirait? c'est l'île de Sein, la célèbre île des neuf vierges prophé-

tesses de l'Armorique ancienne. Entre les deux, c'est le Raz, où un courant formidable entraîne les navires et que « nul n'a passé sans mal ni frayeur, » disent les Bretons. Cependant, il n'y a pas d'autre chemin pour doubler le cap. Car au-delà de l'île de Sein, une chaîne de récifs s'étend à huit milles. Le phare d'Armen la termine. Et plus loin, vers l'île d'Ouessant, perdu comme une bouée dans la solitude désolée de l'Atlantique, c'est le phare des Pierres-Noires. A droite et à gauche, en arrière du cap, il y a sept lieues de côtes, mais estompées par les brumes, mangées par l'eau, elles paraissent invraisemblables, irréelles. Et s'accentue cette sensation de pleine mer, de marée montante et d'engloutissement de la terre dans le grand Océan. Mais il est superbe, il se redresse tout blanc de vagues, les jours de grande tempête, le vieux cap, quand les montagnes liquides se précipitent à l'assaut sur son éperon de granit. Alors personne ne pourrait tenir sur ses pentes escarpées. Les rafales d'écume balaient le promontoire à trois cents pieds au-dessus de la mer. Dans l'enfer de Plogoff, ce sont des salves d'artillerie. Le roc est secoué comme par un tremblement de terre, et dans le mugissement des eaux, dans l'incessante trépidation du sol et de l'air, dans la convulsion de tous les élémens, on ne voit, on n'entend plus rien.

Je suis allé me promener une grande heure, par un beau soir, dans la baie des Trépassés. C'est une large plage de sable qui termine un vallon désert. L'Atlantique s'encadre ici entre la pointe du Raz et la pointe du Van. Ses larges lames bleues et transparentes déroulent leurs volutes nacrées sur la grève nue, avec une majestueuse monotonie. Les rayons obliques du soleil couchant jettent de l'or dans ces crinières d'Océanides. Et ce sont mille voix confondues dans un profond murmure, une polyphonie de rythmes et de mélodies dans une symphonie grandissante. La mer, — si désespérante là-haut, redevient ici l'enchanteresse caressante, la grande endormeuse de la souffrance humaine. Car sa musique parle des choses éternelles. Car l'âme, en se recueillant au fond d'elle-même, se dit qu'au milieu de ses naufrages et de ses abandons, il y a en elle aussi quelque chose qui ne meurt point et qui la relie à l'Éternel. Ce lieu abandonné des humains, où la solitude de la terre se rencontre avec la solitude de l'océan, est, selon d'antiques légendes, le rendez-vous des âmes en peine. « Le peuple de ces côtes, dit le poète Claudien, entend les gémissemens des ombres volant avec un léger bruit. Il voit passer les pâles fantômes des morts. » Selon Procope, les pêcheurs entendent heurter à leur porte à minuit. Ils se lèvent et trouvent sur la plage des barques vides qui se chargent d'hôtes invisibles. Poussés par une force in-

connue, les pêcheurs prennent place au gouvernail. Le vent les emporte avec une rapidité étourdissante. Lorsqu'ils touchent à l'île de Bretagne, ils ne voient toujours personne. Mais ils entendent des voix qui appellent les passagers par leurs noms. Les barques s'allègent tout à coup; les âmes sont parties. Selon la tradition chrétienne, encore vivante dans le peuple, la baie des Trépassés est le rendez-vous des âmes des naufragés. Le jour des Morts, on les voit courir sur la lame comme une écume blanchâtre et fugitive, et toute la baie se remplit de voix, d'appels, de chuchotemens. Une touchante imagination populaire fait se rencontrer ici les âmes de ceux qui se sont suicidés par amour et perdus dans la mort. Une fois par an, ils ont le droit de se revoir. Le flux les réunit, le reflux les sépare, et ils s'arrachent l'un à l'autre avec de longs gémissemens.

Mais la plus curieuse tradition de ces côtes est celle de la cité submergée. La légende de la ville d'Ys est l'écho de l'Armorique païenne du IVe et du Ve siècle. On y sent passer comme un ouragan la terreur des vieux cultes païens et celle de la passion des sens déchaînée dans la femme. A ces deux terreurs s'en mêle une troisième, c'est celle de l'Océan, qui joue dans ce drame le rôle de Némésis et du Destin. Le paganisme, la femme et l'Océan, ces trois désirs et ces trois peurs de l'homme, se combinent dans cette singulière tradition et finissent en une tempête d'épouvante.

Par une après-midi orageuse, je contournais avec un ami le haut des rochers qui s'échelonnent en promontoires, depuis la pointe de Brézélec jusqu'à celle du Van. Pas de côte plus féroce dans toute la Bretagne. La mer la déchiquette à l'infini. Là, ce sont de petits fiords, longs corridors où l'œil plonge d'en haut, à pic. Ailleurs, les rochers s'avancent comme des castels féodaux. De loin, la pointe du Van ressemble à une forteresse massive, où le lichen noir trace des stries verticales. Quand on approche, c'est un labyrinthe d'îlots enchevêtrés qui ressemblent à des animaux antédiluviens; mastodontes et mammouths gigantesques, couchés dans la mer. Les ravines, qui dévalent du haut de la lande, finissent en précipices, en gargouilles, en criques, où incessamment mugit, tourne, joue, travaille le flot. Ces ravines parfois ont leur flore, pâle flore rongée par la bise saline, fleurs jaunes d'ajoncs ou de genêts. Certains rochers qui descendent en entonnoir dans des criques mordues par la vague sont revêtus de petites fleurs blanches, étoilées. Rien de plus triste que ces fleurs tapissant l'abîme; on dirait la dernière illusion attirante et trompeuse au bord du fond amer et noir de la vie. Quelquefois, perdue dans la lande, une ferme isolée rappelle le doux *home;* ou, debout en face de l'infinie

désolation de la mer, une chapelle en ruines se dresse comme une pensée immuable fixée sur l'invisible. De fortes ondées, envoyées par un orage montant du large, nous forcèrent à nous réfugier dans une ferme, à côté d'un moulin à vent, dont les deux bras noirs, immobiles, ressemblaient à des faux monstrueuses. La porte de cette ferme était fabriquée avec la plaque en tôle provenant d'un *steamer* échoué, et la chaudière rouillée de ce même navire était couchée dans la cour. Le paysan, grave comme un chouan, nous fit asseoir près de la cheminée basse où grésillait un feu de lande. Les étincelles tourbillonnaient dans le foyer, et par les trous de la porte de fer, débris d'un naufrage, sifflait la tempête. De temps en temps, on entendait les grondemens de la mer lointaine comme les coups d'un assaut répété. L'histoire du roi Gradlon et de sa fille m'était revenue à la vue de cette côte superbe et terrible. Je vais la dire telle que je la vis pendant cette heure, en regardant le feu et en écoutant la mer.

Dans cette partie de la Bretagne que nous nommons Finistère et que les Romains avaient nommée corne de la Gaule, *cornu Galliae*, dont quelques-uns dérivent *Cornouaille*, régnait, au ve siècle, le roi Gradlon. C'était un de ces chefs de clan, pirates et conquérans, qui, en prenant fait et cause pour les Bretons contre les Germains envahisseurs, devenaient quelquefois *conans* ou rois de tout le pays d'Armor. Jeune encore, il avait passé en Grande-Bretagne; il avait guerroyé chez les Cambriens contre les Saxons; il avait poussé jusque chez les Pictes et les Scots. De sa dernière expédition dans le Nord, il avait ramené un cheval noir et une femme rousse. Le cheval, qui s'appelait Morvark, était superbe et indomptable. Il ne se laissait monter que par la reine Malgven et par le roi Gradlon. Lorsque d'autres le touchaient seulement, il se cabrait en frémissant; sa crinière se hérissait toute droite sur son cou, et il fixait les gens de ses beaux yeux noirs, presque humains, mais farouches, pendant qu'une flamme légère semblait sortir de ses naseaux, si bien qu'on reculait épouvanté. Non moins redoutable et belle était la reine du Nord, avec son diadème d'or, son corselet en mailles d'acier, d'où se dégageaient des bras d'une blancheur de neige et les anneaux dorés de sa chevelure qui retombaient sur son armure d'un bleu sombre, moins bleue et moins chatoyante que ses yeux. De quel exploit, de quel crime ou de quelle trahison cette proie splendide était-elle le prix? Personne ne le sut jamais. On disait que Malgven était une magicienne, une sène irlandaise ou une saga scandinave qui avait fait périr son premier possesseur par le poison, pour suivre le chef armoricain. Triomphante, heureuse, elle régnait sur le cœur de Gradlon. Mais à peine celui-ci fût-il devenu

roi de Cornouailles, que Malgven mourut subitement, ne laissant au roi qu'une fille née en mer pendant leurs aventures, et qui s'appelait Dahut.

A partir de ce moment, le roi tomba dans une tristesse noire. Il se plongea dans le vin et la débauche, mais sans parvenir à oublier Malgven. Cependant Dahut grandissait et ressemblait à sa mère. Seulement sa beauté avait quelque chose d'effrayant. Sa peau était plus blanche, sa chevelure d'un roux plus foncé. Son œil changeant comme la mer roulait des désirs plus immenses et lançait des éclairs plus prompts. Elle seule avait le don d'égayer Gradlon. En la regardant, il croyait revoir Malgven. Quelquefois, la main enroulée dans les cheveux fauves de sa fille, ses yeux las, perdus dans les yeux étincelans de vie de Dahut, il lui disait : « Ah! fille de mon beau péché, perle de mon noir chagrin, par toi seule je tiens à la vie! » Elle lui souriait, dangereusement enjouée; mais dans ses yeux, son âme reculait en un rêve insaisissable et trouble. Elle prit sur son père un empire absolu. Toute petite, elle éprouvait pour l'Océan une singulière attraction. Sitôt qu'elle l'apercevait de loin, ses yeux, ses narines se dilataient. Elle en respirait les effluves et semblait vouloir se précipiter vers les plages. Afin d'être plus près de son élément préféré, elle persuada à Gradlon de faire construire une ville, au bord de la mer, dans une grande et magnifique baie qui regarde l'Océan, tout au bout de l'Armorique. Le roi y consentit. Des milliers d'esclaves furent employés à ce travail. On construisit une digue immense pour protéger la ville contre les flots, et derrière cette digue un bassin destiné à recevoir les eaux de l'Océan dans les grandes marées. Une écluse était pratiquée dans la digue; en l'ouvrant à la marée montante, on laissait entrer l'eau nécessaire au renflouement des barques. On la fermait à marée haute pour ne la rouvrir qu'au reflux. Alors le bassin se vidait et on pêchait à foison sur la vase, monstres marins et poissons.

Dahut fit construire pour elle et son père un palais magnifique, dominant la ville, sur un rocher, au bord de la mer. Quelquefois, quand le soleil couchant enflait la vague, les pêcheurs voyaient, de loin, une forme blanche descendre sur la plage déserte, au pied du rocher couronné par les tours massives du château royal. C'était Dahut, qui voluptueusement se baignait dans cette crique sauvage et se livrait à de singulières incantations avec son élément favori. Après s'être longtemps jouée sur les vagues, comme une sirène, elle en sortait lentement, et toute nue, debout sur le sable fin, luisante comme la nacre, elle peignait ses longs cheveux roux en laissant ruisseler l'écume sur ses flancs et en chantant un chant

sauvage. Un soir, le vent apporta ce refrain aux oreilles d'un pêcheur :

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu!

« Sur un beau navire, au milieu des vagues, ma mère m'a enfantée, au milieu des vagues vertes et transparentes. Quand j'étais petite, tu mugissais sous moi, tu me berçais sur ton large dos et tu grondais, furieux. Mais quand je passais la main sur ta crinière, tu t'apaisais dans un murmure délicieux.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu!

« Toi qui retournes comme tu veux les barques et les cœurs, donne-moi les beaux navires des naufragés, les navires pleins d'or et d'argent; donne-moi tes poissons nacrés, tes perles d'opale; donne-moi surtout le cœur des hommes farouches et des pâles adolescens sur qui tombera mon regard. Car, sache-le, aucun de ces hommes ne se vantera de moi. Je te les rendrai tous et tu en feras ce que tu voudras. A toi seul j'appartiens tout entière.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu! »

Un jour, après avoir chanté ainsi, Dahut jeta une bague dans les flots. Une lame vint mouiller ses pieds et l'enveloppa jusqu'à la taille.

La ville d'Ys prospéra et devint la plus riche de Cornouailles. Le vieux roi Gradlon vivait au fond du palais et ne sortait de sa mélancolie que pour se plonger dans l'ivresse. Sa fille Dahut gouvernait au gré de ses désirs. L'Océan jetait et brisait par centaines les navires sur ses côtes; on pillait les richesses; les survivans du naufrage devenaient esclaves. Les pêches étaient miraculeuses. Le seul dieu adoré à la ville d'Ys était le dieu de Dahut, l'Océan. Tous les mois, on le célébrait par une cérémonie solennelle. Dahut, assise sur le rivage et entourée de la foule, trônait au milieu de bardes qui invoquaient le dieu terrible. Alors on ouvrait l'écluse, et le flot bouillonnant entrait. Lorsqu'on y jetait le filet, on en retirait des rivières de poissons. Pendant ce temps, Dahut distribuait à la foule ces coquillages roses qui passaient pour des talismans. En même temps, ses yeux parcouraient la foule et des pensées troubles y glissaient comme des vagues. Parfois ils se fixaient sur quelqu'un. Alors il semblait à cet homme que le crochet aigu d'un hameçon descendait dans son cœur et qu'une corde tendue par une main savante l'attirait doucement, mais sûrement, vers la fille du roi, qui le guettait. Bientôt il recevait un message de Dahut pour se rendre, la nuit, au château marin.

Ah! ce château! on en contait merveilles et terreurs. Du dehors, c'était bien une forteresse de pirates, plantée là pour narguer la mer. Mais au dedans, que se passait-il? Personne n'avait jamais vu reparaître aucun des amans de Dahut. De temps à autre seulement, les gens du pays voyaient un cavalier, monté sur un cheval noir, traverser la nuit les campagnes avec un sac qui retombait des deux côtés de la selle. Il gagnait au triple galop la pointe du Raz, au-delà de la baie des Trépassés; il jetait sa charge dans le gouffre de Plogoff. Pendant ce temps, Dahut s'oubliait aux bras d'un nouvel amant. Au risque de chavirer, des pêcheurs curieux rôdaient autour du château des Maléfices. De ses trous noirs sortaient des chants lascifs avec des huées et des lueurs d'orgie qui semblaient insulter à la colère du flot.

Malgré le mystère et la terreur dont s'enveloppait Dahut, le bruit de ses crimes avait percé dans le peuple. Sourdement, les parens et les amis des victimes s'étaient ligués : la révolte grandissait. Un soir, à la nuit tombante, la foule, armée de fourches, de piques et de pierres, se présenta à la porte du château en vociférant :

« Roi Gradlon, rends-nous nos parens, nos frères et nos fils, ou livre-nous ta fille. C'est Dahut que nous voulons! »

Pendant ce temps, Dahut, étendue sur une couche moelleuse, entre des colonnes de jaspe et des tentures de pourpre, se laissait aller à une langueur délicieuse, à une volupté toute nouvelle et presque attendrie. Une de ses mains jouait avec les cordes d'un luth dormant sur les coussins, l'autre errait, légère, dans les cheveux noirs et longs du page Sylven, agenouillé devant elle et qui la regardait éperdument.

— Sais-tu pourquoi je t'aime, toi? lui disait-elle. Je n'ai peur de personne, car je sais que tous les hommes ont peur de moi. Je les hais tous quand ils m'ont tenue dans leurs bras. Pourquoi faut-il que je t'aime, toi, insensée que je suis? Tu le sauras, écoute. Un jour, poussée par la curiosité, je voulus aller à Landévenec, au tombeau de saint Gwénolé, qui, disait-on, faisait des miracles. Mais au moment où j'entrai dans la crypte noire, ma lumière s'éteignit et, devant le sarcophage, j'aperçus un jeune homme tenant un flambeau. Il me regardait avec des yeux candides et farouches, comme tu me regardes en ce moment; mais sa main menaçante me défendait d'approcher. J'eus peur et je sortis. Un vieux barde de mon père m'attendait. Je rentrai avec lui dans la crypte, après avoir rallumé mon flambeau. Il n'y avait plus personne. Ma peur s'en augmenta et je demandai au barde ce qu'il pensait de ce signe. Il me dit : Si jamais tu rencontres quelqu'un qui ressemble à ce fantôme, détourne-toi de lui; il te porterait malheur. En te

voyant l'autre jour, à la porte de mon père, ton flambeau à la main, je vis que tu ressemblais, trait pour trait, au beau fantôme de la crypte. J'eus peur... je frissonnai... et voilà que je t'aime, en dépit du présage. Oui, je t'aime! ne fût-ce que pour braver le saint! Ils sont morts, les autres... tous; mais toi, je veux que tu vives. Qu'on essaie de t'arracher d'ici!

Les deux bras de Dahut se fermèrent sur la tête de Sylven. Un craquement sinistre interrompit leurs baisers. On donnait l'assaut au château des Maléfices, et les gens du roi répondaient par une grêle de pierres.

— Entends-tu, dit Sylven, ces cris féroces? Ils te réclament pour te déchirer. Viens t'enfuir avec moi au bout de l'Armorique!

— Attends encore, dit Dahut. Monte à la tour et dis-moi la couleur de l'Océan.

Sylven monta sur la tour et dit en revenant :

— Il est vert foncé, le ciel est tout noir.

— Tout va bien, dit Dahut; laisse crier le peuple et verse-moi du vin dans ma coupe d'or.

Au bout d'un instant, elle le renvoya sur la tour et Sylven dit en revenant :

— Le ciel devient blafard, l'Océan est fauve et blanc d'écume. Il bouillonne du large. Il monte! il monte!

— Tant mieux! s'écria Dahut avec un éclair dans ses yeux violets. Mon cœur se gonfle, il monte avec l'Océan! Ah! j'aime la tempête!

Comme un ramier palpite sous les griffes de l'épervier, Sylven frémissait sous l'étreinte de la fille de Gradlon. A ce moment, il y eut un tel coup de bourrasque que la forteresse trembla. Sylven eut un sursaut :

— Vraiment, dit-il, ce soir, l'Océan me fait peur!

Dahut se mit à rire éclatant, et, brandissant sa coupe d'or, elle en lança le contenu par la fenêtre :

— A la santé de l'Océan, mon vieil époux! N'aie donc pas peur de lui. Il a beau rugir, ce n'est qu'un vieillard impuissant. Il écume de rage, mais je sais comment on le maîtrise. Je veux qu'il serve ma vengeance. Il ne t'aura pas comme les autres, l'Océan. C'est moi qui t'aurai, c'est moi qui te veux! Car c'est toi que j'aime, toi seul, entends-tu? Allons! pour la dernière fois, monte sur la tour et dis-moi ce que tu vois.

Quand Sylven revint, il était pâle comme cire.

— L'Océan, dit-il, est noir comme la poix. Il fait un bruit de mille chaînes. Ses vagues sont comme des montagnes avec des tours crénelées d'écume.

En même temps, on entendit à la porte du château un cliquetis d'armes et de pierres lancées, et, au milieu de cent malédictions, ce cri :

— Mort à Dahut!

— Ils l'ont voulu! dit la fille de Gradlon. L'heure est venue; je vais noyer la révolte avec la ville. Viens!

Sortie du château par une porte secrète, malgré le vent et les vagues, elle entraîna son page sur la digue.

— Tire la barre de l'écluse! dit à Sylven la forcenée.

A peine eut-il tiré la barre que l'eau, brisant l'écluse, se précipita par l'ouverture. Une vague immense emporta l'amant de Dahut. Celle-ci poussa un cri sauvage. Il lui sembla qu'on lui arrachait l'âme du fond des entrailles. Prise d'épouvante, elle n'eut que le temps de s'enfuir auprès de son père.

— Vite! ton cheval! L'Océan rompt ses digues! L'Océan me poursuit!

Le roi Gradlon se jeta sur son cheval, sa fille en croupe derrière lui. Déjà les grandes ondes déferlaient sur les murs submergés de la ville d'Ys. L'étalon Morvark se mit à bondir sur les galets; le flux courait derrière lui. Et de loin, on entendait une voix terrible comme le meuglement de mille taureaux. Jaloux et furieux d'amour, l'Océan sauvage hurlait après sa fiancée. « Il me veut! sauve-moi de lui, mon père! » criait Dahut. Et le cheval se cabrait sur l'eau bouillonnante. Mais à chacun de ses bonds, une nouvelle lame lancée après lui éclaboussait la croupe du cheval et de la femme. Morvark galopait au pied d'immenses rochers. Déjà on ne voyait plus la plage; toutes les criques écumaient, et les vagues bondissaient contre les falaises comme des licornes blanches. Dahut enlaçait son père toujours plus étroitement. Tout à coup une voix cria derrière lui : « Lâche le démon qui te tient! » Mais Dahut, les ongles crispés dans la chair du vieux roi, suppliait haletante : « Je suis ta fille! Ne jette pas au gouffre la chair et le sang de ma mère... Emporte-moi, fuyons au bout du monde! »

A ce moment, Gradlon aperçut une forme pâle debout sur un rocher. C'était saint Gwénolé. Le cheval passa comme un éclair. Mais le roi entendit derrière lui la voix tonnante du saint le poursuivre d'un cri : « Malheur à toi! »

Enveloppé par la marée montante, Morvark avait grimpé sur un écueil. Le poil hérissé, le cheval regardait devant lui une chose terrible. A la lueur de la lune rouge, Gradlon vit le gouffre de Plogoff. La bouche d'enfer revomissait les vagues monstres englouties avec les brisans. A chaque hoquet, elle rendait une

forme humaine. Cadavre ou fantôme? Gradlon reconnut les amans de sa fille. Ils jaillissaient du flot avec des gestes accusateurs, puis retombaient et semblaient appeler à la sarabande du gouffre la cruelle sirène, la femme-vampire, — toujours désirée! « Sauve-moi! » criait la fille de Gradlon, la tête cachée dans le manteau de son père. Mais Gradlon, fasciné par la vue du gouffre, dit à sa fille : « Regarde! » Elle regarda... Alors les mains glacées de Dahut se détendirent, elle lâcha prise et roula dans les vagues qui se disputaient pour la saisir. Aussitôt l'océan se calma. Il s'enfuit joyeux, emportant sa proie, avec le bruissement sourd d'un grand fleuve et le murmure d'une cataracte lointaine. La plage était libre. En quelques bonds sauvages le cheval gagna le haut du promontoire.

Inerte et brisé, le vieux roi se retira à Quimper. Saint Corentin le prêcha. Gradlon, par lassitude, se laissa convertir à la foi chrétienne. Mais l'eau du baptême ne put chasser sa mélancolie. Il s'assit sur la paille, au fond d'un donjon, toujours hanté par sa fille. Morvark, de son côté, baissait la tête tristement ou mordait ses gardiens. Quand Gradlon mourut, son cheval devint sauvage de chagrin; il rompit tous ses liens et courut sur la lande. La nuit, les paysans entendent trembler leur cabane au trot de son sabot. Et le jour, pourquoi court-il les plages blanches d'écume? Pourquoi le voit-on, au haut des falaises, flairant l'abîme et hennissant? Que cherche-t-il, de ses yeux de feu, là-bas, sur l'océan couleur d'aigue-marine? Sans doute ce que cherchent les marins, les bardes et les vagabonds, la fée Dahut qui peigne ses cheveux d'or au milieu des vagues, sur un écueil, parmi les goémons jaunes et blancs. Quant au roi Gradlon, il a sa statue équestre au gable du grand portail de la cathédrale de Quimper, cette page flamboyante d'architecture héraldique. Les paysans kernévotes, qui, le dimanche avant la messe, stationnent sur la grande place, avec leurs larges braies et leurs chapeaux bretons, sont encore fiers de leur vieux roi, si haut perché à la pointe de l'ogive, montant son cheval de mer et de bataille. Peut-être ont-ils le sentiment confus que ce cheval symbolise l'antique et libre Bretagne.

ÉDOUARD SCHURÉ.

LE

LATIN VULGAIRE

D'APRÈS LES DERNIÈRES PUBLICATIONS

I. Koffmane, *Geschichte des Kirchenlateins*, en cours de publication. Breslau. — II. Sittl, *Die localen Verschiedenheiten der lat. Sprache*. Erlangen, 1882. — III. Edon, *Latin savant et latin populaire*. Paris, 1882. — IV. Gölzer, *Latinité de saint Jérôme*. Paris, 1884. — V. Boissier, *Études sur Sedulius, Commodien et saint Jérôme*. Paris, 1882-1884. — VI. Regnier, *Latinité des sermons de saint Augustin*. Paris, 1887. — VII. Rönsch, *Semasiologische Beiträge zum lat. Wörterbuch*. Leipzig, 1890. — VIII. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, traduction française. Paris et Leipzig, 1890.

La question du latin vulgaire préoccupe en Allemagne et en France beaucoup de savans. Et ce n'est point, comme il peut sembler au premier coup d'œil, simple fantaisie d'érudits. Il y a là vraiment un problème historique fort important. Au fond, quand on cherche à se figurer le langage des gens du peuple dans l'ancienne Rome et dans les provinces, il ne s'agit de rien moins que de démêler la véritable origine du français, de l'italien, de l'espagnol, de toutes les langues romanes. — Évidemment, c'est là pour nous l'objet principal de cette étude. Mais ce n'est pas le seul ; et cette question, si on la résout, peut en éclairer beaucoup d'autres. L'humaniste, s'il veut tenir compte de ce latin populaire que tout le monde savait à Rome, comprendra mieux la littérature ; il s'expliquera, s'il les rencontre chez les comiques, dans les pères de l'église, même chez les classiques proprement dits, certaines façons de parler, qu'autrefois l'on traitait simplement de négligences, ou de licences, ou d'incorrections. L'historien, devant cette persistance

et cette longue protestation de l'idiome national, saisira mieux tout ce qu'il y eut d'artificiel dans la brillante civilisation gréco-romaine. Enfin, le linguiste peut trouver quelque avantage à suivre dans les accidens de son histoire, dans ses reculs et sa marche en avant, une langue qui resta toujours étrangère à toute culture intellectuelle, qui longtemps se défendit dans les carrefours, qui finit par envahir jusqu'à la littérature et par étouffer l'idiome savant. Voilà comment cette étude, si spéciale en apparence, si minutieuse et si modeste en ses procédés, se trouve intéresser quiconque s'occupe ou de linguistique, ou de littérature ancienne, ou d'histoire romaine, ou de langues romanes.

C'est vers le milieu de ce siècle, qu'on a deviné l'existence du latin vulgaire. L'honneur en revient à Fauriel, à Ampère en France, à Ritschl et Diez en Allemagne. Mais l'enquête méthodique n'a commencé qu'avec les ouvrages classiques de Schuchardt sur *le Vocalisme du latin vulgaire,* et de Dräger sur *la Syntaxe historique de la langue latine.* D'année en année, ont surgi d'innombrables monographies, de valeur fort inégale, mais presque toutes utiles. Parmi les récentes publications allemandes, il est juste de mentionner hors rang : de Koffmane, *l'Histoire du latin d'église;* de Sittl, le travail sur *le latin d'Afrique;* de Rönsch, les études sur le latin ecclésiastique et le vocabulaire; enfin, de Meyer-Lübke, *la Grammaire des langues romanes.* Ajoutons que l'on trouve un véritable trésor d'informations dans *le Recueil des inscriptions latines de l'académie de Berlin*, dans *les Monumens historiques de Germanie*, et dans les éditions d'écrivains ecclésiastiques que publie l'académie de Vienne. De même, en France, ont paru des études fort intéressantes : de M. Édon, sur *le Latin savant et le latin populaire;* de M. Gölzer, sur *la Latinité de saint Jérôme;* de M. Regnier, sur *la Langue des sermons de saint Augustin.* Enfin, M. Boissier, avec son bonheur ordinaire, a touché ces questions dans des articles sur Sedulius, Commodien et saint Jérôme. A toutes ces études des savans français et étrangers, nous renvoyons les lecteurs curieux du détail des faits. Ce que nous voulons tenter ici, c'est de dessiner à grands traits la physionomie et l'histoire du latin vulgaire.

Comparez un discours de Cicéron à un texte de l'époque mérovingienne, par exemple, à un chapitre de Grégoire de Tours : vous observerez dans l'allure de la langue un contraste absolu. Chez Cicéron, s'accusent tous les procédés du style synthétique; le mouvement de la pensée est marqué par des distinctions subtiles dans la déclinaison et la conjugaison; peu ou point de mots abstraits, rien que des termes choisis d'après toutes les règles du bon

usage ; tout se tient et s'équilibre dans un ensemble savamment rythmé ; la phrase est à elle seule une œuvre d'art, une symphonie où la pensée est voluptueusement balancée et caressée. Chez Grégoire de Tours, au contraire, les flexions n'existent pour ainsi dire pas, ou, si elles existent, elles sont employées au hasard ; le rapport des mots n'est indiqué que par les prépositions, et leur rôle, par la place qu'ils occupent ; ce ne sont qu'expressions abstraites, mots inconnus, contractés, défigurés, pris dans un sens tout nouveau ; aucun rythme, aucune préoccupation d'art. La langue de l'*Histoire des Francs* diffère à peine de celle des diplômes mérovingiens, pour l'orthographe et la grammaire ou la construction des mots : on dirait du vieux français habillé en latin par un écolier.

Ce contraste ne saurait s'expliquer par l'évolution naturelle du latin classique. Supposez le développement logique du système cicéronien : vous aurez la langue de Quintilien ou de Pline le Jeune, ou, si l'on veut, de Symmaque, de Boèce. Supposez au contraire une sorte de réaction : alors vous aurez Sénèque ou Tacite. Mais jamais, et malgré l'action du temps, le latin de Cicéron ne deviendra le latin de Grégoire de Tours. Le grec des auteurs byzantins ne diffère pas beaucoup en ses élémens du grec de Platon ou d'Aristophane ; tout au contraire, la langue des auteurs latins du VIe siècle de notre ère est un vrai patois à côté de celle des contemporains de César ou d'Auguste. C'est qu'en Orient rien n'a contrarié le libre développement de l'idiome classique, tandis qu'en Occident il a été miné peu à peu par un agent destructeur : tout l'édifice s'est écroulé sous la pression du latin vulgaire.

A propos de cette révolution historique, se posent naturellement trois ou quatre questions. Ce latin vulgaire, d'où venait-il et où tendait-il ? Pourquoi est-il resté longtemps dans l'ombre ? Comment ensuite a-t-il progressé, puis tout envahi ? Enfin, par quels caractères se distinguait-il du latin littéraire et annonçait-il les langues romanes ?

L'origine n'est pas difficile à démêler. C'est la langue primitive de Rome, la langue nationale, étroitement apparentée aux autres dialectes italiotes, comme l'ombrien et l'osque, et au plus archaïque des dialectes grecs, l'éolien. Elle s'est toujours développée spontanément, n'a jamais été fixée ni contrariée par l'intervention des grammairiens. Dans sa grossièreté naïve et sa liberté pittoresque, elle a vécu sur les lèvres des gens du peuple, des soldats, des marchands, de tous les illettrés. Elle a été quelquefois écrite, mais par des mains maladroites, sur des tombeaux et des *ex-voto,* sur les murs de Pompéi. Elle fut toujours comprise, même des gens instruits ; un peu épurée, elle était admise aux conversations de la bonne société. Par accident, elle est entrée jusque dans la litté-

rature. Et, jusqu'au milieu du IIIe siècle avant notre ère, elle a été la seule langue des Romains.

A ce moment, vers le temps des premières guerres puniques, il est curieux d'en observer les tendances. Que devenait l'idiome national de Rome, abandonné à lui-même? D'abord, il était très simple dans ses formes, conservait pieusement les vieux mots et se plaisait pourtant aux hardis néologismes, aux termes composés et pittoresques. Presque aucun élément étranger ne s'y mêlait : à peine quelques mots exotiques empruntés aux peuples voisins, aux Étrusques, aux Ombriens, aux Campaniens, aux Grecs de la côte. La construction des phrases était presque analytique : pas de périodes, pas d'inversions, sauf celles qu'amène en toute langue le tour vif de la pensée. On est surpris d'y rencontrer souvent des locutions familières à l'italien ou au français. Cette allure de la phrase était, pour les Romains de ce temps, une nécessité. Car les syllabes finales tendaient à s'assourdir, comme les mots à se déformer, à se resserrer par de hardies syncopes, et la disparition des désinences entraînait une grande confusion dans l'emploi des cas et des temps. Toutes ces altérations avaient une même cause, la prédominance de l'accent tonique, qu'on reculait le plus possible vers le commencement du mot, sans tenir grand compte de la quantité, alors très incertaine. Dans la prononciation, la syllabe accentuée sonnait si fort qu'elle menaçait de détruire tout le reste, surtout les finales et les voyelles intermédiaires. Or, ce sont là précisément les grandes lois étymologiques des formations romanes. Le vieux latin annonce déjà nos langues modernes. Supposez Rome isolée de la Grèce : il est infiniment probable que l'italien serait né douze siècles plus tôt.

Mais la Grèce intervint. Rome lui sacrifia sa langue nationale, pour avoir une littérature. De cette époque date la scission du peuple romain en deux grandes classes sociales, séparées l'une de l'autre par la façon de s'exprimer, par les mœurs, par une conception opposée de la vie, autant que par les intérêts politiques. Dès lors, on entendra dans Rome deux langues : celle des pauvres gens et des campagnards, *sermo plebeius, rusticitas;* celle des gens instruits et bien élevés, de la classe dirigeante, de la mode, des salons et des lettrés, *sermo urbanus*, *latinitas*. Le latin d'ouvrier et de paysan, relégué aux champs, à l'atelier, au bouge, à l'office, absolument rebelle aux leçons des maîtres d'école, poursuivit son évolution naturelle, d'autant plus rapide que plus rien ne le retenait. Le latin savant, façonné par des artistes en phrases, habillé à la dernière mode hellénique, toujours soucieux d'éviter le contact du patois des vilains, se drapa avec un orgueil de parvenu dans son manteau grec, trop riche pour lui. Au bout d'un siècle, qui donc,

dans ce galantin et dans ce rustre, eût reconnu les deux frères?

Avec une furie d'admiration et d'imitation qui fait songer à notre Renaissance, les Romains se jetèrent sur la Grèce et lui prirent tout : son art, ses genres littéraires, sa versification, souvent même ses mots, ses formes et ses procédés d'expression. Pour ce qui est de la langue, on attribue diverses innovations à la plupart des poètes de ce temps, à Livius Andronicus, à Ennius, à Attius, à Lucilius. Toutes ces réformes tendaient à combattre l'action destructive de l'accent tonique, à régler la prononciation et l'orthographe, à soutenir les finales, les syllabes atones et les voyelles médianes, à fixer la quantité prosodique par le redoublement des lettres, par l'usage exclusif des mètres grecs. Pour exprimer une foule d'idées nouvelles et préciser le rapport logique des mots, on mit au pillage la grammaire des Hellènes et leur vocabulaire. On n'épargna rien pour élever le latin à la hauteur de ses destinées. On l'enrichit, on le polit, on l'affina. Surtout on l'arrêta sur la pente où il glissait vers quelque chose qui devait sortir de lui, mais qui n'était plus lui. Et, pour quelques siècles, on réussit presque à le fixer.

Le succès fut très rapide. Déjà la langue de Plaute et de Térence est correcte et assez pure : sauf quelques formes populaires et certaines constructions qu'on devait proscrire plus tard, ils annoncent déjà les grands classiques. Puis, Scipion Émilien et ses amis commencent à régler le bon usage. Avec les Gracques, Hortensius et Sylla, la prose se fortifie et se polit; Cicéron y ajoute le rythme, l'harmonie des périodes savamment équilibrées. Le vers, déjà plein et fort, mais un peu embarrassé et redondant chez Lucrèce, souple chez Catulle, mais encore mal dégagé de l'alexandrinisme, s'allège et se précise chez Horace et Virgile, en même temps qu'il se plie à des lois plus sévères. Le latin littéraire atteint son apogée avec la période cicéronienne, avec la versification savante des contemporains d'Auguste.

Sous ces brillans dehors, on entrevoit pourtant la décadence prochaine. La croissance avait été trop rapide. Le latin se trouva presque fixé dans ses formes artistiques avant d'avoir développé toutes ses ressources. Aussi voyez comme tous les grands auteurs se plaignent de l'instrument qu'ils ont en main. Lucrèce et Horace, et plus tard Sénèque, accusent l'indigence de la langue. A Cicéron lui-même échappe plusieurs fois cette réflexion mélancolique : « Ce que l'on a appris des Grecs, on désespère de l'exprimer en latin. » Et vraiment cette langue était pauvre : elle manquait de mots techniques, de mots abstraits, de mots composés; lente et lourde, elle se traînait péniblement à la suite de la pensée. Les auteurs s'en

tiraient comme ils pouvaient; ils créaient des termes, imaginaient un sens nouveau, ou ils laissaient leur idée s'empêtrer dans une périphrase. Souvent ils se résignaient à transcrire l'expression grecque. Mais tous ces élémens hétérogènes déformaient le latin. Ces mots d'emprunt, on ne savait seulement comment les prononcer, les accentuer : car l'alphabet des Romains ne s'accordait guère avec celui des Grecs. Ce qui contribua le plus à la désorganisation de la langue, ce furent les études philosophiques : là, tout était à créer; comme l'idiome national ne fournissait en ce genre aucune ressource, on dut calquer les expressions et les formules helléniques. En croyant enrichir le latin, on en faussa le jeu. Ceux-là mêmes qui ont marché le plus résolument dans cette voie ont vu le danger. Cicéron, par exemple, se plaint de la corruption du latin de son temps, de cette intrusion d'élémens étrangers. Mais savez-vous à qui il s'en prend? Aux Gaulois. Assurément les Gaulois étaient déjà nombreux à Rome; mais il est bien hardi de les rendre responsables des malheurs de la langue. En tout cas, ce serait là une raison secondaire. La vraie cause de corruption était dans le latin lui-même, dans sa formation trop hâtive, dans sa structure imparfaite, dans son indigence, qui le forçait à mendier sans cesse le secours du grec. A peine achevé, l'édifice menaçait ruine. On ne le maintenait debout qu'à force de surveillance et de réparations. Dans le monde lettré de Rome, voyez l'importance des grammairiens. Ils apparaissent avec la littérature : on pourrait presque dire qu'ils la précèdent. Toujours ils ont été en grand honneur. L'exemple de César, de Claude, une foule d'anecdotes de Suétone et d'Aulu-Gelle montrent combien les minuties du langage préoccupaient à Rome : on discutait sans relâche sur la forme et le sens des mots, sur la prononciation, sur l'orthographe, sur la grammaire, sur la prosodie. Et ce n'était point pédantisme. C'était une nécessité d'être toujours sur la brèche pour défendre cette langue toujours minée et prête à crouler. Le latin classique était une œuvre d'art créée par la patience et le talent de plusieurs générations de lettrés : à mesure qu'il se développe ou tente de se fixer, on en voit mieux apparaître le caractère artificiel.

On pouvait donc redouter pour la belle langue de Cicéron et de Virgile un retour de fortune. Pour le moment, le danger semblait encore bien lointain. Le latin savant avait tout pour lui, et les honneurs officiels, et l'autorité des grandes œuvres littéraires, et la mode, et l'engouement du public, et la sympathie des gens de goût. Il entraînait tout dans sa marche triomphale, tandis que boudait dans un coin son irréconciliable ennemi, le latin vulgaire. Entre les deux idiomes l'écart était alors plus grand que jamais : on écrivait de moins en moins comme on parlait, surtout comme par-

lait la foule. Mais le latin populaire continuait de vivre, et c'était beaucoup. Il s'imposait à tout le monde sans exception dans les mille riens de la vie ordinaire. Il savait au besoin se venger du mépris des lettrés et profitait d'une minute d'inattention pour brouiller toutes leurs notions acquises sur la prononciation, sur le choix des termes, sur les rapports grammaticaux et la construction des phrases. Il avait surtout la faveur des femmes ; et Cicéron se moque d'une dame de son temps qui s'exprimait à la façon de Plaute ou de Nævius.

Le latin vulgaire se mêlait aux conversations des plus doctes, comme on en peut juger par les dialogues littéraires ou philosophiques. Il était comme chez lui dans les correspondances familières. « Que te semble de mes lettres ? écrit un Romain. Est-ce que je ne converse pas avec toi dans la langue du peuple ? C'est qu'en effet une lettre ne ressemble pas à un plaidoyer ou à une harangue. On doit écrire à ses amis avec les mots de tous les jours. » Qui dit cela ? C'est le plus illustre représentant de la langue savante, l'auteur de *la Milonienne*. L'exemple venait de plus haut encore : car l'empereur Auguste, comme les gens du peuple, préférait aux flexions l'usage des prépositions, aux tournures infinitives les conjonctions, aux constructions synthétiques et aux périodes les formes analytiques. Enfin, même la littérature proprement dite se défendait mal contre les habitudes du langage populaire. On en trouve des traces chez tous les écrivains, depuis Plaute et Térence jusqu'à Lucrèce et César, même chez Horace ou Virgile et dans les discours de Cicéron. Ainsi, le latin de paysan réussissait parfois à s'imposer même à ceux qui le combattaient. Il résistait donc, il suivait son évolution, enfin il vivait.

Il vivait, et si on l'avait vaincu, on n'avait pu le détruire. Il est vrai que la vieille langue nationale avait perdu bien du terrain depuis les guerres puniques, et ce n'était plus qu'un patois à la mort de Cicéron ; mais tout n'est pas fini. A son tour, le latin vulgaire va progresser pendant les deux premiers siècles de notre ère : tandis que son rival s'affaiblira, lui-même ne cessera de se fortifier et de s'étendre, et cela pour diverses raisons, les unes politiques, les autres littéraires.

C'est que d'abord il se produisit un changement considérable dans la société romaine. La bourgeoisie, puis la vieille aristocratie disparurent presque entièrement. Or c'étaient elles justement qui jadis avaient accrédité à Rome le latin savant et qui seules le comprenaient. Désormais, sauf les lettrés de profession ou d'occasion, la langue littéraire n'a plus de clientèle assurée : elle doit se réfugier dans les écoles et les administrations. Aux auteurs, il ne manque qu'un public et des lecteurs : on se console à huis-clos,

entre amis, à force de déclamations et de conférences. Par surcroît, les empereurs, en favorisant le progrès démocratique, émancipent le latin populaire, seul admis au théâtre avec les mimes et les grosses farces. Au-dessus de la foule, on voit bien se dessiner une oligarchie financière. Mais elle est très mêlée en ses élémens, elle se recrute surtout dans le peuple et dans les provinces. Qu'ils viennent d'Afrique ou de Gaule ou des faubourgs de Rome, ces parvenus, si instruits qu'on les suppose, ne parleront point comme Scipion ou César; souvent même, comme le Trimalcion de Pétrone, ils apporteront avec eux leur langage populacier: et, en fin de compte, c'est toujours le latin vulgaire qui plus ou moins se fera comme eux accepter de la meilleure société. A la cour impériale, ceux qui donnent le ton, ce sont bien souvent des affranchis, d'origine barbare et mal dégrossis. Rome est livrée en proie aux étrangers: on s'y précipite de tous les points de l'horizon, depuis qu'on a vu tant d'aventuriers, débarqués en modeste équipage, arriver vite à la fortune, au sénat, même à l'empire. Tous ces gens-là, il est vrai, s'essaient à bien parler; mais ils n'y réussissent guère. Ce qui manquait le plus alors dans les hautes classes sociales, c'étaient les citoyens instruits, nés à Rome d'une bonne famille romaine, et ceux-là seuls auraient pu garder assez fidèlement la tradition du beau langage.

Une autre cause de désorganisation du latin savant, ce fut l'extension même de la domination romaine. En principe, c'est Rome que l'on copie dans toutes les parties de l'empire; mais, en fait, les diverses régions de l'Italie et les provinces réagissent dangereusement sur le langage de la capitale.

Déjà, dans les derniers temps de la république, on avait remarqué que le latin littéraire s'altérait dès qu'il franchissait les murs de Rome. L'*urbanitas*, disait-on, faisait défaut aux orateurs qui avaient eu le malheur de naître dans les autres villes du Latium. Cependant, depuis la guerre sociale, l'usage du latin s'était répandu dans l'Italie entière. On ne pouvait toujours proscrire les façons de parler des différens districts. Peu à peu, elles entrèrent dans le latin littéraire; et Quintilien fait cette déclaration significative: « Je considère comme romaines toutes les expressions usitées en Italie. » Les gens de lettres se mirent donc à employer des termes et des locutions qui n'étaient plus le bon latin de Rome, et, malgré tout le talent de Tite-Live, on s'aperçut toujours qu'il venait de Padoue. Or qu'étaient donc ces mots, ces formes italiotes qui obtinrent peu à peu droit de cité? C'était le latin vulgaire que les colons avaient emporté avec eux et qui s'était encore gâté dans le voisinage de tous les vieux idiomes de l'Italie.

Ce fut bien pis hors de la péninsule. A mesure qu'ils ajoutaient

une province à leur empire, les Romains y portaient leur langue. Les colons étaient pour la plupart d'anciens soldats, des marchands, des gens d'humble condition; c'est le latin populaire qui émigrait avec eux. Et partout il se trouvait en contact avec un idiome indigène, le celtique en Gaule, le celtibérien en Espagne, le punique et le libyque en Afrique, le grec en Orient. En chaque région, on rencontre un parler composite, qui à première vue est du latin, mais où se mêlent en réalité beaucoup d'autres élémens. C'est ce qu'a bien vu saint Jérôme : « Le latin, dit-il, se modifie sans cesse avec les pays et avec le temps. » Il existe, par exemple, un latin de Gaule, un latin d'Espagne, un latin d'Afrique, qui dans une certaine mesure ont vécu d'une vie indépendante, comme aujourd'hui le français du Canada ou l'anglais des États-Unis.

Le mal n'eût pas été grand, si chacune de ces variétés du latin n'était pas sortie du pays où elle était née. Mais c'est tout le contraire qui arriva. Sous l'empire, les provinces ont été, beaucoup plus que Rome, fécondes en grands hommes. D'abord les plus célèbres écrivains viennent d'Espagne; à partir du IIe siècle, ils viennent d'Afrique. Ces deux pays surtout ont produit de véritables écoles littéraires, qui ont eu leurs caractères originaux et qui ont puissamment réagi sur la littérature même de la capitale. Et par là, dans la langue savante entrait peu à peu le latin de province, qui était encore une forme du latin vulgaire.

Ce sont là des causes externes, surtout politiques, qui favorisaient le progrès de la langue populaire. Mais il y avait encore d'autres causes, des causes internes, qui à cette époque critique tendaient à affaiblir l'idiome littéraire et à précipiter sa décadence. C'étaient l'abus de l'hellénisme, les caractères du style à la mode, et l'engouement de beaucoup d'écrivains pour l'archaïsme.

Au moment où la ruine de la bourgeoisie supprimait tout lien entre la foule et l'aristocratie intellectuelle, les gens de lettres semblaient prendre plaisir à restreindre encore leur public en se rendant presque incompréhensibles pour quiconque ne savait pas le grec. Déjà, les contemporains d'Auguste encadraient sans façon dans leur style des locutions helléniques; ils reprochaient aux vieux poètes de n'avoir pas assez mis au pillage Alexandrie ou Athènes: pour plaire aux délicats de Rome, il fallait arriver d'Orient. Cette manie s'aggrava d'une génération à l'autre. A la cour des Antonins, on ne se servait guère de l'idiome national : ou bien l'on écrivait en grec, comme Marc-Aurèle, ou l'on parlait grec en latin, comme Fronton. Pour comprendre les auteurs de son temps, un Romain devait commencer par oublier à moitié sa langue. Aussi le public n'essayait même pas de les suivre. Mais, à ce jeu, le cercle du latin savant allait se rétrécissant chaque jour; et la littérature devenait

une petite église qui avait son langage et ses rites, inintelligibles aux profanes, c'est-à-dire à presque tout le monde.

Tel est précisément le caractère de l'école des stylistes. Elle compta d'illustres représentans, comme Salluste et Sénèque, Tacite et Apulée. Mais, par ses tendances, elle hâta certainement la dislocation de l'idiome savant. Rien, maintenant, ne contenait plus la fantaisie des écrivains : dans les rapports de la vie on n'employait plus jamais que le latin vulgaire, et, si l'on avait parlé comme Sénèque ou comme Tacite, on n'aurait pas été compris dans les rues de Rome. La langue littéraire était chose de convention et d'apparat. Chacun la façonnait à sa guise ; on en tirait des effets nouveaux, originaux, au grand profit du talent individuel, mais au grand détriment de la langue elle-même. Salluste avait ouvert la voie : il s'était composé un style très personnel, où l'idée rayonnait en petites phrases courtes, à peine liées entre elles, mais juxtaposées par un caprice d'imagination. C'était absolument l'opposé du procédé cicéronien, auquel avait abouti l'évolution du latin savant ; et l'on ne pouvait obtenir ces effets de style qu'en faisant violence à la structure même de la langue. Ce fut d'abord une tentative isolée. Mais plus tard Sénèque reprit à son compte la méthode de Salluste. En vain Quintilien défendit la tradition ; il tenta de sauver la période en la rendant plus souple ; il réussit ainsi à se composer une langue correcte et élégante, d'ailleurs aussi factice que celle de Sénèque. Quintilien eut des imitateurs, ceux qu'on peut appeler les néo-cicéroniens. Mais l'avantage resta décidément aux novateurs, aux stylistes. Ce qui les caractérise, c'est la poursuite du nouveau en toute chose, le goût de l'expression poétique, des hellénismes, de la phrase courte et hachée, du pittoresque, du trait d'esprit, de l'antithèse, une préciosité qui va parfois jusqu'au baroque. Ils aiment le néologisme et l'archaïsme, les termes étrangers, les abstractions, l'argot et les façons populaires. Ils tourmentent si bien le vocabulaire que les mots s'usent plus vite encore, que les locutions les plus hardies à l'origine deviennent promptement banales, qu'il faut redoubler les prépositions, que les verbes simples cèdent la place aux verbes composés. Tout est combiné, dans la phrase, en vue d'un effet à produire : on supprime les liaisons, on bouleverse les constructions, on donne à l'adjectif un relief extraordinaire, on abuse du participe absolu, on emploie l'infinitif après n'importe quel verbe, on inaugure une nouvelle syntaxe. Tous ces procédés étaient en contradiction avec le développement naturel du latin savant, dont les stylistes, malgré tout leur talent, annoncent et précipitent la ruine.

Un autre signe de cette désorganisation, c'est la manie de l'archaïsme. C'est encore Salluste qui le mit à la mode. Plus tard, au

nom des vieux auteurs, on fit la guerre à Virgile, à Horace, à la nouvelle génération de poètes qu'on accusait, non sans raison, d'embarrasser le latin de trop de grec. On trouve dans Sénèque beaucoup de vieilles formes et la preuve que de son temps l'archaïsme était en vogue : « Bien des gens, nous dit-il, vont chercher leurs mots très loin dans le passé. Ils parlent comme les douze tables. Pour eux, Gracchus et Crassus et Curion sont trop soignés et trop modernes. Ils remontent jusqu'à Appius et Coruncanius. » Ce fut bien autre chose sous les Antonins. On entreprit alors une restauration systématique des vieux mots et des anciennes formes orthographiques. La campagne fut menée par les gens de lettres les plus célèbres de l'époque : Fronton, Apulée, Aulu-Gelle. L'empereur Hadrien donnait l'exemple, lui qui préférait Ennius à Virgile et Caton à Cicéron. Si l'on prônait les primitifs, ce n'était pas seulement pour faire échec aux virgiliens et aux cicéroniens. On avait réellement plus de goût pour les vieux auteurs, parce qu'on les comprenait mieux. La plupart des archaïsans étaient originaires d'Afrique : or le latin de Carthage et de la Numidie dérivait du vieux latin apporté par les premiers colons. Et le nouvel idiome littéraire, façonné par les stylistes, plein de complaisances pour le parler populaire de Rome et des provinces, était plus voisin de Naevius que de Cicéron. Sous le couvert de l'archaïsme et de l'africanisme, c'était encore le latin vulgaire qui entrait dans la littérature.

Dès le IIe siècle de notre ère, le latin savant est en pleine décadence. On ne le parle plus, même dans les cercles les plus aristocratiques. Les empereurs le renient : Hadrien n'admet que les primitifs ; à la cour de Marc-Aurèle on n'emploie guère que le grec ; Septime-Sévère ne s'exprime aisément qu'en punique ; quant au latin, il le parle mal, avec un accent africain. La langue littéraire n'a plus pour clientèle qu'un petit nombre d'initiés, les auteurs de profession et les habitués des lectures publiques. Elle ne vit que de conventions. Elle est menacée dans son vocabulaire et son mécanisme. Elle est affaiblie par l'abus de l'hellénisme, par les raffinemens des stylistes, par la mode de l'archaïsme et le succès des Africains. En même temps, le latin vulgaire agrandit son domaine. Il profite de tout : des progrès de la démocratie, de l'affluence des étrangers à Rome, de l'importance croissante des provinces. Il entre librement dans les livres techniques de Vitruve et des agronomes, dans les romans de Pétrone et d'Apulée, dans les ouvrages des jurisconsultes. Il s'installe même au barreau, où déjà Tacite et Quintilien s'étonnent de le rencontrer. Sous ses trois formes principales : patois de Rome, africanisme, archaïsme, il envahit la littérature entière et commence à déloger de ses positions la langue savante, devenue presque une langue morte.

Au milieu de cette crise, où il y allait de son existence, le latin littéraire vit s'avancer un nouvel ennemi, plus dangereux que tous les autres : le christianisme.

Pendant longtemps, la religion chrétienne s'était recrutée surtout dans les classes inférieures : aussi la langue vulgaire fut-elle seule admise dans les communautés primitives. Par la force des choses, en face du latin savant qui résumait toutes les gloires du paganisme, le latin populaire fut l'organe du nouveau culte.

Même quand le christianisme devint religion d'état, quand les chrétiens de gouvernement tentèrent de le réconcilier avec la vieille société romaine et que les évêques recommandèrent l'étude des auteurs classiques, l'idiome savant ne put regagner le terrain perdu. Il eût fallu modifier les habitudes prises. Or, pour tous ces hommes de foi et d'action, les préoccupations du beau style devaient rester toujours bien secondaires. Sauf quelques rhéteurs, comme Lactance, ils n'eurent pas pour les lettres ce culte désintéressé qui seul aurait pu sauver la langue littéraire. La pensée des prêtres chrétiens était ailleurs : comme disait Tertullien, il s'agissait de prendre des âmes et non de polir des phrases. Puis, la prédication s'adressait surtout aux gens du peuple : il fallait bien parler leur langage. Dans ses sermons d'Afrique, saint Augustin nous explique comment on procédait. « Souvent, dit-il, j'emploie des expressions qui ne sont pas du bon latin : c'est pour que vous saisissiez bien. » Et il ajoute : « J'aime mieux être rappelé à l'ordre par les grammairiens que de n'être pas compris par le peuple. »

C'est toujours ce souci de l'utilité immédiate qui dominait chez les chrétiens. Traduisaient-ils la Bible? Ils voulaient la rendre intelligible à tous. De là ces expressions populaires dans les premières traductions des livres saints, même dans celle de saint Jérôme. Ajoutons que dans leur explication des dogmes, dans leurs sermons ou leurs ouvrages d'exégèse, les pères de l'église devaient traiter une foule d'idées abstraites auxquelles était absolument rebelle le latin savant. Pour cela, ils durent se créer un vocabulaire et une grammaire à eux : il fallut bien appeler à l'aide la langue populaire, qui seule était vivante et capable de créations nouvelles. Rien n'est plus décisif, à cet égard, que l'exemple de saint Jérôme. Aucun homme de son temps n'a manié avec autant d'aisance et d'élégance le latin savant. C'était un véritable lettré : il l'a prouvé dans sa correspondance, dans ses vies des saints, dans ses ouvrages historiques. Eh bien! lisez sa version de la Bible, ses commentaires, ses traités dogmatiques ou exégétiques : ce n'est plus le même homme. Pour rendre toutes ces abstractions si étrangères au génie des classiques, il adopte bon gré mal gré les mots et les procédés du latin populaire. C'était une invincible né-

cessité que dut subir ce lettré délicat, ce vrai Romain de Rome, en dépit de ses scrupules et de ses goûts personnels.

On y mettait moins de façons dans les provinces. Et c'est là un fait capital : car les chrétiens d'Italie n'ont joué qu'un rôle secondaire dans la formation du latin d'Église ; il s'est constitué surtout en Afrique, précisément dans le pays où la langue s'était le plus vite altérée et où l'idiome littéraire était le plus mêlé d'elémens vulgaires.

Carthage, depuis le IIe jusqu'au Ve siècle de notre ère, prend sa revanche des guerres puniques : en donnant à Rome la plus brillante des littératures provinciales, elle aide beaucoup à la ruine de la langue savante. C'étaient déjà des Africains, pour la plupart, ces ingénieux écrivains qui, sous les Antonins, avaient mis à la mode le stylisme et l'archaïsme. Ce furent encore des Africains et à leur tête un Tertullien, un saint Augustin, qui marquèrent le plus profondément de leur empreinte la langue ecclésiastique.

Le latin vulgaire avait pris en Afrique une très curieuse physionomie ; car il s'y était trouvé en présence de plusieurs idiomes sémitiques. La langue indigène, le libyque, s'y était maintenue avec une rare obstination : la meilleure preuve, c'est que, sous le nom de berbère, on l'y parle encore. Au libyque s'était joint depuis longtemps le punique, apporté sur la côte par les Carthaginois et très répandu dans toute la contrée jusqu'à l'arrivée des Arabes. Avec le christianisme arrive l'hébreu. Le voisinage de ces trois langues sémitiques nous explique bien des caractères du latin d'Afrique, l'emphase, la redondance d'expressions, et, dans la phrase, la prépondérance du verbe, toujours plein et sonore. A ce latin populaire, si étrangement mêlé de libyque, de punique et d'hébreu, ajoutez un peu de grec et de latin littéraire : vous aurez alors tous les élémens de la langue des auteurs chrétiens d'Afrique.

Or c'est à Carthage et en Numidie que se sont façonnées tout d'abord la prose et la versification nouvelles. Là furent composées les premières traductions latines de la Bible. Saint Jérôme n'a fait que les remanier et encore pas tout entières; car certains chapitres de la Vulgate, telle qu'on la lit aujourd'hui, ont été rédigés en Afrique. C'est de là aussi que viennent le texte de la messe et beaucoup de parties de la liturgie. De même, c'est à Carthage et dans les cités voisines que, pour la première fois, se sont rencontrés et combinés les divers principes sur lesquels repose notre versification moderne. Les gens du peuple, qui n'observaient guère la quantité prosodique, ont commencé de bonne heure à chanter des vers rythmiques, constitués uniquement par le retour plus ou moins régulier de l'accent tonique : ce n'est point là, d'ailleurs, un fait particulier au pays de l'Atlas. Mais les Africains ont

eu une autre idée, originale et féconde : sous l'influence de l'hébreu et peut-être aussi du punique, ils ont imaginé des vers latins rythmiques avec assonances ou rimes. Nous en avons la preuve dans une foule d'inscriptions populaires trouvées en Algérie ou en Tunisie et dans les œuvres des poètes de la contrée, surtout de Commodien. L'invention des Africains a fait fortune : de Carthage elle est passée à Rome, en Espagne, en Gaule et a été acceptée par toute l'Europe du moyen âge. Ainsi l'Afrique chrétienne apportait au monde romain une versification et une prose fondées principalement sur la langue populaire : avec les Africains et le christianisme, c'était le latin vulgaire qui avançait.

Pourtant, la vieille langue littéraire se défendait. Elle avait ses partisans décidés, les cicéroniens comme Symmaque et Macrobe, les virgiliens comme Claudien. Mais la plus grande force du parti était sans doute en ces chrétiens fameux, un saint Ambroise, un saint Jérôme, un Prudence, qui, après le triomphe définitif de leur religion, rêvèrent d'accorder la foi nouvelle avec la tradition gréco-romaine. Saint Jérôme admire Cicéron et l'imite, au moins dans sa correspondance ou ses histoires. Saint Ambroise adopte pour ses hymnes les principes de la versification classique et donne le modèle d'une nouvelle poésie lyrique, savante en ses formes, mais toute chrétienne d'inspiration. Prudence, à son tour, se souvient de Virgile dans ses poèmes didactiques et son épopée allégorique. Il est vrai que chez tous ces auteurs, chez les païens comme chez les chrétiens, le latin savant ne se maintient à peu près qu'en faisant bien des concessions au latin vulgaire. Saint Ambroise et Prudence laissent voir quelque maladresse à manier la langue de Cicéron et de Virgile. Saint Jérôme doit se faire deux styles : l'un pour ses ouvrages purement littéraires, l'autre pour ses livres d'exégèse. Claudien même a soin que l'accent tonique coïncide souvent avec la quantité : ce qui est encore une façon d'hommage à la versification populaire. Symmaque a bien des expressions abstraites, bien des tours familiers. Les personnages de Macrobe causent parfois entre eux à la manière des gens du peuple. Et ce cicéronien avoue mélancoliquement dans sa preface que la langue latine le trahit souvent. Il pourrait dire à l'occasion comme un de ses personnages : « Vivons comme les gens d'autrefois ; mais parlons la langue d'aujourd'hui. »

Et tous ces hommes-là sont les plus instruits de l'époque ; ils soutiennent encore leur style grâce à un commerce assidu avec les classiques. Pour voir ce que devenait réellement le latin littéraire, il faut s'adresser à un auteur d'une moins solide éducation, par exemple à Ammien Marcellin. C'était un païen, grand admirateur de l'empereur Julien, qu'il suivit en Gaule et en Perse. Quand il

eut quitté le service, il s'établit à Rome et occupa ses loisirs en racontant l'histoire de son temps. Pour être digne de Tacite, son modèle, il se mit bravement à l'école des maîtres d'éloquence et se donna bien du tourment. Mais il eut beau faire. Avec tout l'appareil et le fatras de sa rhétorique contraste étrangement l'allure populaire de son langage : il malmène le vocabulaire et la syntaxe, mêle les temps et les cas, abuse des auxiliaires et des prépositions ; d'instinct, il adopte déjà presque tous les procédés des langues analytiques. Il suffit de lire deux pages d'Ammien Marcellin pour saisir nettement les tendances du latin littéraire à la fin du IVe siècle et pour comprendre ce qu'il y avait d'artificiel dans la restauration que tentaient alors quelques lettrés.

Évidemment, au début du Ve siècle, le latin vulgaire avait pour lui toutes les chances d'avenir. Cependant telle était à Rome la force de la tradition qu'on pouvait se demander encore laquelle des deux langues l'emporterait.

Les Barbares du Nord vinrent trancher la question. Depuis longtemps déjà, en s'établissant aux frontières, en entrant dans l'armée romaine et dans l'administration, ils avaient contribué à gâter le latin. Aux jours de l'invasion, ils renversent toutes les digues, ébranlent la vieille société, dépouillent et ruinent la classe dirigeante, qui seule avait le goût des lettres. Ils cherchent bien à apprendre la langue des vaincus ; mais ils ne comprennent rien au mécanisme si compliqué de l'idiome savant. D'ailleurs, ce qu'ils trouvent partout devant eux, ce sont les patois provinciaux, seuls connus des foules. Le latin littéraire était une langue artificielle, officielle, employée seulement par les écrivains et l'administration : il sombre dans la tourmente où se brise tout l'organisme de l'empire.

En vain plusieurs gens de lettres veulent lutter contre le courant : Sidoine Apollinaire au Ve siècle, Boèce au VIe. Ils sont débordés de toutes parts et souvent entraînés eux-mêmes. La poésie se défend mieux et plus longtemps que la prose : M. Boissier l'a nettement prouvé par l'exemple de Sedulius, et l'on pourrait répéter la même observation à propos de tous les auteurs du temps. Mais tout est relatif ; et, si Fortunat, le plus correct des versificateurs du VIe siècle, respecte à peu près la quantité, on n'en trouve pas moins chez lui d'innombrables fautes de grammaire, même des assonances et de véritables rimes.

Grégoire de Tours, mieux que personne, nous apprend où en était la langue écrite. C'était un des chefs du clergé de Gaule, un des hommes les plus instruits de son temps. Il s'efforçait de bien observer la tradition ; mais en tête de presque tous ses ouvrages, il avouait son impuissance : « Excusez-moi, dit-il, si je manque aux lois de la grammaire dans l'emploi des lettres et des syllabes. »

Dans un très curieux passage, il analyse lui-même, et fort exactement, les fautes de langue qu'il commet malgré lui. Il se fait dire par ses lecteurs : « Tu ne sais pas distinguer les noms. Souvent, au lieu du masculin, tu mets le féminin; au lieu du féminin, le neutre; au lieu du neutre, le masculin. Les prépositions mêmes, malgré l'autorité des illustres dictateurs de la langue, tu les emploies le plus souvent hors de propos. Tu prends l'accusatif pour l'ablatif, ou l'ablatif pour l'accusatif... » — Tout cela est vrai, et l'on pourrait ajouter : « Tu confonds les temps comme les cas. Tu brouilles toute la conjugaison latine; tu rends par des verbes auxiliaires l'idée du futur et celle du parfait. En réalité, tu réduis la déclinaison à deux cas, un cas direct et un cas indirect, comme tout le monde le fera bientôt au pays des Gaulois et des Francs. Dès lors, peu importent l'orthographe et la grammaire latines : les finales n'ont plus de valeur, puisque tu suis l'ordre analytique et que tu exprimes par des prépositions le rapport des mots. Ton vocabulaire est envahi par les termes populaires? Tant mieux, puisqu'ils sont jeunes et pittoresques. Rassure-toi : tout cela n'empêche pas ton livre d'être un des plus savoureux qui soit né en terre gauloise. Mieux vaut être le premier des chroniqueurs romans que le dernier des cicéroniens. Ton latin, nous le comprenons bien, et nous l'aimons : car c'est déjà du français. »

Par l'exemple de Grégoire de Tours on peut juger de la langue écrite du VIe siècle. Son *Histoire des Francs* est l'œuvre la plus considérable de l'époque : or, ce qu'on y trouve réellement, c'est le latin populaire, un peu gêné dans son allure par les réminiscences classiques. Sauf quelques rhéteurs attardés qui s'exercent maladroitement au pastiche, tout le monde alors en est là. Le plus grand esprit du siècle, le pape saint Grégoire, déclare hautement « qu'il se moque des solécismes, des barbarismes, des hiatus, de toutes les règles relatives à l'emploi des prépositions. »

Le latin vulgaire l'emporte décidément. En se mêlant dans des proportions diverses aux débris de la langue littéraire, il produit toutes les variétés du bas-latin. Mais c'était encore là un idiome artificiel, inintelligible au peuple. A vrai dire, on cessa de parler latin en France vers le milieu du VIe siècle, en Espagne et en Italie au VIIe siècle. Ou, si l'on veut, la langue dont on se servait alors dans chacun de ces trois pays, c'était encore du latin, mais c'était déjà du français, de l'italien, de l'espagnol. Il faut attendre encore deux ou trois siècles pour rencontrer les premiers monumens de prose romane, et plus encore pour la poésie. Mais dès l'époque mérovingienne on peut dire que les langues nouvelles commencent à se dessiner.

C'est là que nous amène fatalement une étude sur le latin vul-

gaire. Car c'est presque toujours de lui, et presque jamais du latin classique, que procèdent nos langues. On pourrait le démontrer à propos de tout, de la prononciation, du vocabulaire, du sens des mots, de la conjugaison, de la construction des phrases, de la syntaxe, de la versification. Dans le parler populaire de Rome et de Gaule on saisit déjà les caractères spécifiques de nos mots français : prédominance de la syllabe accentuée, suppression de la voyelle brève qui précède, chute de la consonne médiane. Des paysans romains nous avons hérité certains sons ou articulations qui n'existaient pas dans le latin savant, par exemple notre *é* fermé, le son nasal de *n*, et de *gn*. Si nous ne prononçons pas le *p* dans *septième*, si les Italiens écrivent *settimo*, c'est que les gens du peuple disaient *setimo*. Quand on discourait au sénat, on se surveillait pour ne point offenser les délicats, et l'on employait les formes savantes, *equus*, *sommus*, *aurum*, *auricula ;* mais dans les rues ou aux champs, comme on voulait être compris de tous, on disait *caballo*, *sommo*, *oro*, *oricla :* d'où *cheval*, *sommeil*, *or*, *oreille*. Pour le populaire, *hostis* a toujours désigné l'étranger, le voyageur : d'où le sens du français *hôte*, *hôtellerie*, de l'italien *osteria*. Comme nos langues, le latin vulgaire n'avait que deux genres, ou connaissait à peine l'usage du neutre. Il ramenait toute la déclinaison à deux cas, comme le vieux français, et déterminait surtout par des prépositions le rapport des mots. Il avait un article, ou du moins le démonstratif *ille* en tenait lieu. Il ignorait les verbes déponens, les formes particulières du passif, du futur, même quelquefois du parfait et du plus-que-parfait; il y suppléait par l'emploi de l'infinitif ou du participe, accompagné d'un auxiliaire. Il façonnait la phrase d'après l'ordre logique. Il modelait les vers d'après l'accent tonique et le nombre des syllabes ; dans les derniers siècles au moins, il connaissait l'assonance et la rime. On pourrait multiplier ces rapprochemens ; mais nous en avons assez dit, sans doute, pour marquer la parenté de nos langues modernes et du latin vulgaire.

Fort bien, dira-t-on, mais ce latin populaire ne nous explique pas tout. Ce qui en dérive, ce n'est pas une langue, c'est cinq ou six, et, si vous tenez compte des dialectes, c'est quinze ou vingt. Pourquoi ce même patois est-il devenu, ici le portugais, là le roumain, en Italie le toscan ou le milanais, le vénitien ou le sicilien, en Espagne le castillan, le navarrais ou l'andalous, en France le languedocien ou le provençal, le bourguignon ou le normand, le picard ou le français?

A cette question l'on ne peut encore donner aujourd'hui une réponse absolument satisfaisante. Pour résoudre sûrement le problème, il nous manque un élément essentiel, la connaissance des langues qui en Gaule, en Espagne, en Italie, au bord du Danube,

ont précédé le latin et agi sur lui. Des idiomes indigènes il est probable que nous n'aurons jamais une idée bien nette. Est-ce à dire que la question soit insoluble? Non pas, car on pourra comparer entre elles les inscriptions et les œuvres d'une même région, et de ces études on déduira les lois particulières suivant lesquelles la langue romaine s'altérait dans la contrée. Nous possédons déjà des renseignemens assez précis sur le latin d'Afrique. Malheureusement il se trouve qu'aucun idiome moderne n'en est sorti: l'invasion arabe a tué, au moment où elle naissait à Carthage, une curieuse langue romane qui eût été une combinaison originale du punique, du libyque et du latin. Mais il en a été tout autrement en Gaule, en Italie ou en Espagne : et c'est dans ces pays surtout qu'il faudrait étudier les modifications de la langue des Romains. On y distingue déjà quelques phénomènes intéressans. A mesure que l'on monte vers le nord, on voit les mots latins se contracter et s'assourdir davantage : par exemple, le français supprime la consonne médiane dans les syllabes qui précèdent la tonique, tandis que l'italien la garde presque toujours. On constaterait bien d'autres faits, si l'on comparait successivement le latin vulgaire de Rome à celui de chaque province. Le jour où l'on aura mené à bien cette longue et délicate enquête, ce jour-là seulement on aura la clé des langues romanes.

Dès aujourd'hui nous connaissons bien les caractères généraux et les tendances du latin populaire. On ne saurait en fixer absolument la physionomie, puisqu'il a toujours été en mouvement. Mais ce que l'on peut faire et ce qui importe, c'est de saisir les principes qui présidaient à son évolution.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la tyrannie de l'accent. Il exagère l'importance de la syllabe sur laquelle il tombe; il tend à abréger, même à supprimer tout le reste; il contracte le mot, il affaiblit ou fait tomber les finales. *Cauneas! cauneas!* criait un jour sur le quai de Brindes, et sans y entendre malice, un marchand de figues de Caune; mais à ce moment Crassus s'embarquait pour sa malheureuse expédition contre les Parthes, et les passans virent dans ce cri un mauvais présage : « N'y va pas! n'y va pas! *Cave ne eas.* » Le relief des syllabes toniques suffisait donc à défigurer dans la prononciation tout un membre de phrase. Mais voici d'autres conséquences. En détruisant les finales, l'accent supprimait en grande partie les cas ou les temps, et forçait de recourir aux prépositions ou aux verbes auxiliaires. De plus, il annulait la quantité prosodique et conduisait à imaginer une versification nouvelle, fondée sur le nombre des syllabes fortes et complétée par la rime.

La langue vulgaire s'altérait encore en vertu d'un principe que

l'on voit à l'œuvre chez les illettrés de tout pays, le principe du moindre effort dans la prononciation. Par une sorte de paresse instinctive, l'homme du peuple cherche à s'exprimer en épargnant sa peine le plus possible. Rappelez-vous la scène du *Bourgeois gentilhomme;* comme l'ouverture de la bouche varie avec la nature des voyelles, il est plus fatigant de prononcer un *a* qu'un *e*, un *e* qu'un *i*. De là, dans le latin vulgaire, une tendance très marquée à affaiblir le son. De même, les paysans romains supprimaient presque toujours les aspirations, dont l'idiome savant abusait au contraire à l'imitation du grec. On pourrait signaler des phénomènes analogues dans l'emploi des consonnes. Par exemple, les gens du peuple, dans les mots syncopés, aimaient à nasaliser l'*n* et à vocaliser le *r*. Dans les articulations compliquées ils laissaient tomber une consonne ou glissaient une voyelle. Quant à l'*r*, ils le retranchaient très souvent dans la prononciation, comme l'ont fait chez nous par mode les mignons d'Henri III et les incroyables du Directoire.

Puis, dans le latin populaire, les mots s'usaient très vite : on devait remplacer le simple par le composé; on abusait du comparatif et du superlatif, des diminutifs et des fréquentatifs; on redoublait les pronoms, les adverbes, les prépositions. Tout cela entraînait une certaine emphase. En revanche, le latin vulgaire conservait beaucoup de liberté et d'initiative; il créait sans cesse des mots composés ou dérivés, des termes abstraits souvent empruntés à la langue des métiers ou du droit. Sous des influences de toute nature, le sens de ces noms et de ces verbes se modifiait rapidement; on le voit s'étendre ou se restreindre, passer du concret à l'abstrait, ou réciproquement. Ces phénomènes s'observent en tout pays; mais ce qui mérite d'être noté ici, c'est le contraste avec le latin savant. La langue populaire, n'étant retenue ni par la littérature ni par la tradition du bon usage, portait infiniment plus d'activité et de mobilité dans la vie des mots.

Ce qu'il faut signaler encore, c'est le rôle considérable de l'analogie. Beaucoup de bizarreries et d'irrégularités s'expliquent simplement par des confusions naïves. Ainsi Varron nous dit que les paysans prononçaient *veu* (pour *via*), *vella* (pour *villa*), parce qu'ils rapportaient ces mots à la même racine que *vehere*. Ils faussaient le sens des noms, des adverbes, des pronoms, à cause de certaines ressemblances tout extérieures. Ils tendaient à simplifier les flexions, les ramenaient à un petit nombre de types invariables : ils supprimaient le neutre, les verbes déponens, plusieurs cas et plusieurs temps; ils ne connaissaient guère que la première déclinaison et la première conjugaison. L'analogie est responsable de la plupart des barbarismes populaires qui s'étalent sur les murailles de Pompéi.

Elle a souvent modifié jusqu'à la forme des mots. Par exemple, on étendait au génitif l'accentuation du nominatif, aux divers temps du verbe celle de l'indicatif présent. Le grammairien Donat nous a signalé cette habitude populaire, où l'on trouve le secret de bien des exceptions apparentes aux lois étymologiques qui ont façonné nos langues modernes.

Enfin, le latin populaire suivait presque toujours l'ordre analytique. C'est partout la marche naturelle de la conversation. Mais, en réalité, il n'aurait pu procéder autrement. Les finales se perdaient, la déclinaison se réduisait à deux cas, la conjugaison à un très petit nombre de temps, la syntaxe à quelques règles instinctives : malgré le secours de l'article, des prépositions et conjonctions, des auxiliaires, des participes absolus, de l'infinitif accolé à n'importe quel verbe, on n'aurait pu indiquer nettement le rôle de chaque mot, si on ne l'avait maintenu à sa place logique. Aussi le latin populaire abonde en expressions et locutions familières que nous employons chaque jour. Le grec les possédait déjà parce qu'il s'était développé librement. C'est pour cela qu'Henri Estienne voulait faire dériver le français du grec. Il n'aurait point commis cette grosse erreur, s'il avait connu la langue populaire des Romains.

D'après ces principes, s'est poursuivie pendant mille ans l'évolution du latin vulgaire. C'était à l'origine l'idiome national de Rome, et ce fut longtemps le seul. Vers le temps des guerres puniques, il est délaissé par la classe dirigeante et abandonné aux gens du peuple. Il vit obscurément au logis des humbles pendant les siècles où s'épanouit la littérature latine; et pourtant, même alors, il trouve moyen de se glisser jusque dans les ouvrages les plus soignés. Il sort de l'ombre dès le commencement de l'empire. Il profite de tout, des révolutions politiques qui amènent l'avènement de la démocratie et d'une oligarchie financière, des fantaisies littéraires qui, avec les stylistes, affaiblissent la langue savante, du développement de la vie provinciale où il subit l'action des idiomes indigènes. Il fournit en Afrique les principaux élémens du latin d'Église ; il s'y façonne même une prose et une versification à lui. Il triomphe avec le christianisme, et il règne seul depuis les invasions barbares. En disloquant la langue littéraire, il crée le bas-latin. En se diversifiant dans les différentes contrées de l'Europe occidentale, il donne naissance à toutes les langues romanes. Voilà sans doute une belle carrière et une glorieuse postérité pour l'obscur patois des carrefours et des campagnes de Rome.

PAUL MONCEAUX.

UN

TOUR EN ANGLETERRE

BIRMINGHAM, UNE RÉPUBLIQUE BIEN GOUVERNÉE.

Birmingham, juin 1890.

I.

D'Oxford à Birmingham, en passant par Rugby, où je fais un pieux pèlerinage à la vieille école et aux reliques du docteur Arnold, le père de l'éducation moderne en ce pays, je traverse les provinces du Centre (*Midland Counties*), entièrement agricoles. Sous un ciel moutonneux, lentement parcouru par d'immenses troupeaux de nuages grisâtres, au travers d'une lumière très douce, sa déroulent de belles prairies vertes de cette éternelle verdure fraîche, uniforme, d'un vert aigu et bien anglais; une herbe drue, tout ou presque tout en pâturages, des prés enclos de haies vives, couronnées de la neige des aubépines fleuries; de loin en loin, dans les fonds ou sur les sommets de ce pays légèrement ondulé, au penchant de douces (*gentle*) collines, des arbres isolés, opulens, confortables, des colonies de ces arbres sains en pleine sève, — véritables patriarches de la campagne anglaise. — Ils

sont là pour le plaisir, par tradition. Ils ne rendent d'autre service que de donner une belle ombre opaque et d'attacher, de reposer le regard. Leurs bras sont forts, égaux, leur feuillage toujours jeune et bien nourri; le sol où ils sont assis leur paie sans faute, à chaque printemps, une large rente. Ils vivent du respect des vivans pour la mémoire des morts qui les ont vus naître, comme ces vieilles institutions qui se perpétuent par la force de l'habitude, étrangement vivaces, gothiques et presque inattaquables, dans les moindres replis de la société anglaise. — Du bétail de belle race paît au milieu des boutons d'or, enfoncé jusqu'au jarret dans un épais tapis. Par moment, un petit cottage en brique rougeâtre, au toit de tuiles vermeilles, éclate au milieu de ce vert uniforme...

Au loin, une brume plane très bas sur un coin de l'horizon; une grosse tache grise, adhérente au sol, et qui semble être l'ouverture enfumée d'un souterrain : c'est Birmingham. Au beau milieu de cette admirable campagne surgit tout à coup, dans cette nature tranquille et douce, l'enfer industriel, avec tout son cortège de supplices civilisateurs. Nous croisons des files de trains chargés de houille, de minerai de fer, de « gueuses » : nous approchons. D'innombrables cheminées d'usines, pareilles à de grands bras noirâtres qui brandiraient vers le ciel des torches fumeuses, voilent la lumière du jour et noient toutes choses dans un brouillard de couleur incertaine. Des files, des bataillons, une armée immobile de maisonnettes à deux étages, toutes pareilles, toutes uniformément laides et noires, montent et descendent les collines, et rien ne vient rompre la monotonie de cette armée sans chef. C'est la cité industrielle dans toute son horreur.

Comment exprimer la laideur de ces rues, l'artificiel de cet assemblage, l'insouci de l'arrangement, et le manque de loisir, de vie esthétique, d'art enfin chez ceux qui ont entassé ces briques comme chez ceux qui vivent là? Même pas une de ces cathédrales, œuvre patiente et douloureuse où des générations de vilains ont enseveli leur âme, leurs forces, leur bourse, et la poésie intime de leur être. Rien que des rues indistinctes, horriblement uniformes dans leur laideur et leur misère, leur saleté sans cesse entretenue, renouvelée, accrue par l'accumulation infinie de tous les débris et déchets des industries les plus diverses. Sans doute, ces industries occupent toutes les pensées, absorbent tous les instans de ces immenses générations d'hommes qui vivent entre ces amas de briques avec un ciel de fumée sur la tête et un horizon de brouillards devant les yeux, tandis qu'à peine à quelques milles de là le printemps s'épanouit, regorge de sève, les plantes,

les animaux et les enfans des hommes naissent, vivent et meurent libres sous le ciel clair.

Mais cela n'est pas tout Birmingham : c'est la surface, l'enveloppe, la grossière carcasse de la chaudière ; le foyer, l'âme de la machine est plus loin, sur un point du centre. Là, à côté d'un affreux temple grec lépreux et barbouillé de suie, — le *Town Hall*, renfermant l'immense salle des *meetings*, désormais historique, où John Bright a prononcé ses plus magnifiques harangues, — s'élève un beau monument, simple et majestueux, en pierre grise au grain serré du Derbyshire, le *Council-house*, digne de la grande cité de Birmingham, l'hôtel de ville ; puis des monumens de style néo-gothique, normand, en larges briques ou en terre cuite, gais et lumineux au travers de cette atmosphère opaque et triste ; de larges voies, bordées de hauts édifices solidement et souvent même élégamment bâtis. Au bout de Corporation street, la grande artère de vie qui bat au cœur de la ville, un gracieux édifice retient, amuse et charme le regard. Il est encore entouré de barrières en bois, les vitraux manquent encore aux innombrables petits carreaux des fenêtres : c'est le Palais de Justice que la ville s'est bâti, un bijou, un modèle d'architecture moderne, originale et pratique. Imaginez un grand palais de style normand au pignon découpé de hautes dentelures, au fronton fouillé, aux lignes sinueuses, et tout entier fait de larges briques en faïence ou en terre cuite d'un beau rouge chaud et vivace, tirées du four toutes prêtes à être mises en place. Il y a réellement dans cet édifice une idée originale, une entente particulière des nécessités du climat et des goûts nationaux ; il semble qu'il y circule partout une sève qui l'anime. L'unité en est admirable, comme d'une grande pièce d'orfèvrerie sortie tout entière du cerveau et des mains d'un seul et grand artiste. Entrons-y : le plan, simple et complet, est saisi dès l'entrée ; tout est en sa place, et rien n'a été oublié. L'intérieur est également en terre cuite, mais de couleur vieil ivoire : le contraste des deux tons adoptés a une saveur étrange. Les corniches, les encadremens, les plafonds sont ornés d'opulentes moulures bien venues au four et qui ont tout l'attrait simple et le charme robuste d'une honnête et solide faïence, œuvre d'un de nos vieux potiers rouennais. Quand tous les murs auront été revêtus, à hauteur d'homme, d'une cuirasse de panneaux en vieux chêne sculpté, sillonné de larges veines claires sur fond d'or chaud, l'ensemble sera merveilleux et unique. Nous n'avons aucune idée de ce genre d'architecture ; parlez donc, en France, de bâtir un ministère ou une préfecture en terre cuite ! on vous rira au nez. Et cependant je donnerais vingt de nos palais administra-

tifs pour le Palais de Justice de Birmingham. — Mais qui aurait pensé trouver un pareil bijou sous la tache de brume adhérente au sol et bornant l'horizon des belles campagnes vertes du *Midland?* — Les hommes qui vivent alentour, dans ces cases en briques, noires de suie, sont donc des citoyens? Ils ne sont donc pas tous pareils, comme leurs maisons, tous abêtis par un métier uniforme et épuisant? Ils ont des passions, des opinions, des droits. Ils ont encore la force de s'intéresser à autre chose qu'au pain de chaque jour : ils envoient leurs enfans à l'école; il en est, ô ironie! qui vont apprendre à admirer les chefs-d'œuvre de la nature interprétés par les génies les plus doux ou les plus forts de tous les pays et de tous les temps; il en est qui se réunissent, par milliers, pour discuter les intérêts généraux du pays; par centaines, pour entendre un homme, très différent d'eux, qui pendant des années a vécu dans une ville faite tout entière de cloîtres gothiques, rêvant, étudiant, au milieu de jardins délicieux et d'arbres centenaires! — Oui, ce sont des hommes, des citoyens qui vivent dans cette ville, semblable à un énorme champignon vénéneux poussé dans une nuit humide et noire.

Ces hommes ont élu les meilleurs d'entre eux pour gouverner leur ville; et les élus ont choisi à leur tour le meilleur d'entre eux, chaque année, pour être le premier, le maire. Cette démocratie n'a pas mis à sa tête des bavards, des brouillons, des impuissans, des médecins sans malades, des avocats incompris, des vétérinaires déclassés ou des pharmaciens passionnés, mais des hommes qui ont marqué par leur énergie et leur intelligence dans leur profession : patrons, petits commerçans, ouvriers. Chose étrange, cette démocratie a demandé à ses favoris des titres sérieux et qu'elle a su peser. Les talens ont surgi dans cette foule anonyme; ils se sont poussés par leur seul mérite, qu'aucune défiance ne s'est refusée à reconnaître et qu'aucun préjugé de classe n'a arrêté en route.

Tel est le secret des grandes choses qui se sont passées là; ces œuvres sont nées de l'esprit municipal dans ce qu'il a de plus élevé, du *self-government* ainsi pratiqué.

II.

Birmingham, qui n'était, aux siècles passés, qu'une toute petite ville du Warwickshire, s'essayant déjà à la fabrication des armes blanches et des couteaux, que Sheffield lui a enlevée, à celle des

armes à feu, qu'elle a conservée, se trouve à l'extrême frontière du « pays noir, » de la région des mines de fer et de houille, non pas au centre même, comme on pourrait s'y attendre. Quand l'âge de la vapeur, l'âge du fer et de la houille sont venus, elle a pris l'essor avec une vigueur merveilleuse.

Jusqu'en 1838 il n'y eut pas, à proprement parler, d'administration municipale à Birmingham. Des comités, portant parfois des noms bizarres, ne participant ni de près ni de loin au régime représentatif, mais formés de membres irresponsables et renouvelés par cooptation, avaient charge, dans les diverses paroisses de la ville, qui de la police des rues, qui de la police des marchés, qui des services religieux. Les affaires de la ville étaient fort mal faites ou plutôt n'étaient pas faites du tout par ces honorables magistrats, qui considéraient leur place comme une grasse sinécure et n'avaient assurément aucune idée ni aucun souci de l'intérêt général. Il y a cinquante ans, l'agglomération de paroisses portant le nom de Birmingham comptait déjà 180,000 habitans. La ville était dans un état lamentable : les rues mal pavées, à peine éclairées, en partie dépourvues de ruisseaux ou d'égouts. L'eau potable n'était distribuée que deux fois la semaine par une compagnie à monopole. Le centre même de la cité était occupé par un quartier infect et misérable, sans air et sans lumière, composé de huttes sordides entassées autour d'étroites cours non pavées, où l'eau du ciel et les immondices venaient s'accumuler et croupir, formant cloaque. Dans un pareil milieu, les épidémies succédaient aux épidémies.

Birmingham n'avait aucune existence administrative : simple amas de paroisses étrangères les unes aux autres, elle dut cependant sa rapide croissance à ce fait qu'elle était une « ville libre, » ouverte à tout venant, sans restriction d'aucune sorte. Elle reçut en 1832, par l'acte de réforme, le droit d'envoyer deux députés au parlement. Une sorte d'opinion publique ne tarda pas à se former et à se manifester en protestant avec vigueur, pendant huit ans, contre la corruption et l'incurie des comités. En 1838, après une lutte vraiment homérique entre les comités, peu disposés à quitter la place, et les citoyens, pressés de s'administrer eux-mêmes, une charte d'incorporation était accordée : le 26 décembre 1838, Birmingham élisait son premier conseil municipal ; et, quelques jours après, elle avait son premier maire. Les comités déchus ne se tinrent pas pour battus ; ils attaquèrent dans des *meetings*, dans la presse, enfin devant le parlement et les tribunaux, la validité de la charte d'incorporation. Ils disputèrent le terrain pied à pied. En 1842, le parlement leur donna tort ; mais ils ne furent définitivement battus et ne disparurent tout à fait qu'en 1851.

Birmingham a conquis avec peine ses franchises communales; il est naturel qu'elle y soit très attachée; il est moins naturel, mais d'autant plus heureux qu'elle ait appris, dans les années de lutte, à faire bon usage d'une liberté si péniblement gagnée. Par des lois successives qui sont venues se consolider et se fondre dans l'acte de 1838, la municipalité de Birmingham a successivement assis ses droits, agrandi ses prises, étendu ses privilèges, pour devenir aujourd'hui un véritable petit état qui se gouverne en toute indépendance.

Le gouvernement local de la cité est dans les mains de cinq autorités distinctes : 1° les juges de paix, qui exercent dans les limites de la cité les attributions ordinaires des *justices of the peace* (appliquant les peines de simple police, ayant un certain contrôle sur l'action de la police locale, sur les prisons, accordant les licences pour les cabarets, les lieux de divertissemens publics); — 2° le conseil municipal (*town council*), en fait l'autorité la plus puissante de toutes; — 3° le comité des égouts, composé de 22 membres : 2 de ces membres, dont le maire de Birmingham, sont membres de droit; 11 sont élus par le conseil municipal de Birmingham, et le reste par les comités locaux des paroisses voisines; ce comité, investi du droit d'emprunter jusqu'à 1 million de francs, est chargé de l'administration en commun des égouts sur toute la surface couverte par les localités représentées; toutes les eaux sont recueillies et purifiées à la ferme de Saltley; — 4° le *board of guardians*, composé de membres élus par les contribuables qui paient 12 livres sterling d'impôt, et chargé de l'application du *poor law* dans la cité; — 5° le comité des écoles (*school board*), composé de 15 membres, élus en vertu de la loi de 1870, par toutes les personnes payant le loyer d'une maison, et chargé des écoles primaires de la cité.

Le conseil municipal est composé de 16 *aldermen* et de 48 conseillers, à raison de 3 par district, ces derniers élus pour trois ans par toute personne payant le loyer d'une maison, y compris les femmes; un tiers du conseil est renouvelable chaque année, à raison d'un conseiller par district. Les aldermen sont élus pour six ans par le conseil municipal soit parmi les membres du conseil, soit parmi les citoyens de la ville remplissant certaines conditions. Le maire, élu par le conseil, n'est pas forcément un conseiller. La liste des maires est intéressante à consulter : tous ont été des administrateurs distingués; je remarque le nom aimé et respecté de sir Thomas Martineau, le neveu de miss Martineau, le descendant d'une famille de huguenots, réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes, qui fut réélu trois fois maire, et dont le père occupa, lui aussi, cette haute magistrature. Le conseil municipal actuel (alder-

men et conseillers) représente assez exactement tous les intérêts et toutes les classes sociales : il se compose de 17 chefs d'industrie, de 7 boutiquiers, d'un certain nombre de grands commerçans, de membres distingués des professions libérales (médecins, hommes de loi, etc.), de rentiers (la plupart anciens négocians, industriels, etc.), et de 4 ouvriers. Quant aux nuances politiques, le conseil se divise ainsi : 25 libéraux unionistes, 24 libéraux gladstoniens, 2 libéraux indépendans, 11 conservateurs, 2 conservateurs indépendans. La politique joue un grand rôle dans les élections; unionistes et gladstoniens ne manquent pas alors de faire intervenir la question d'Irlande. Mais la période électorale passée, le conseil élu et réuni, les questions de politique générale disparaissent à l'arrière-plan, et tout le monde est d'accord pour faire au mieux les affaires de la ville : les partisans de M. Chamberlain, ennemis jurés des libéraux gladstoniens, se rencontrent plus souvent dans les votes avec ceux-ci qu'avec leurs alliés politiques, les conservateurs. Une autre preuve de la sagesse pratique de ce corps municipal : le conseil ne tient en général que 12 séances plénières par an, jamais plus de 16 en tout cas; donc peu ou point de discours bruyans et vains. Tout le travail est fait dans les différens comités. Le conseil décide en dernier ressort dans les affaires de grande importance. Mais pour le train ordinaire des choses, il délègue une partie de ses pouvoirs aux comités, et, afin d'éviter des pertes de temps, quand l'accord est obtenu sur les grandes lignes d'un projet, il attribue même aux comités le droit d'ordonnancer les dépenses dans les limites des fonds votés pour un objet déterminé. Sans doute, le procédé n'est pas tout à fait régulier; mais la commune de Birmingham, qui était encore à naître il y a un demi-siècle, est devenue promptement majeure; après avoir lutté pendant des années pour obtenir le droit de se gouverner elle-même, elle traite aujourd'hui de puissance à puissance avec le gouvernement central; on lui fait bien des concessions qu'à de moins vivaces et de moins robustes on refuserait tout net.

Le conseil vote les contributions locales et contrôle l'emploi des fonds. Les comités, qui abattent le gros de la besogne, sont en général composés de 8 membres; le maire est membre *ex officio* de tous les comités; il sert de lien entre tous ces corps délibérant et agissant séparément; il maintient par ses avis l'unité et l'harmonie dans l'administration. Les plus importans de ces comités sont ceux des finances, de l'eau et du gaz.

En 1838, première année de la vie municipale de Birmingham, la ville comptait 170,000 habitans, elle en a 454,000 environ, au-

jourd'hui. Le droit de suffrage politique, limité à 7,300 personnes en 1838, appartenait à 63,718 citoyens en 1884 ; le nombre des électeurs municipaux est passé de 5,023 en 1838 à 74,167 en 1884.

Trois des grandes entreprises municipales nous serviront d'exemples pour montrer dans quel esprit les élus de cette armée électorale ont administré les affaires de la cité.

De 1851 à 1873, de grands progrès furent faits dans les diverses branches de l'administration municipale, mais l'élection de M. J. Chamberlain à la plus haute magistrature municipale est comme le signal d'un essor plus vigoureux encore. La ville était d'un bout à l'autre un amas informe de bâtisses sans caractère, un fouillis de ruelles : le nouveau maire conçut le plan d'exproprier l'énorme pâté de huttes malsaines et misérables qui déshonoraient et empestaient le centre de la cité, de tracer de grandes voies de communication, d'aérer, d'assainir ; ainsi fut fait, et *Corporation street*, l'artère principale, qui perça de part en part ce chaos obscur, ferait honneur à n'importe quelle capitale. Il fallait plus : M. J. Chamberlain rêvait de fournir à ses concitoyens deux choses de première nécessité, l'eau et la lumière, à meilleur compte, tout en faisant les affaires de la ville. Il obtint du parlement le vote d'un acte qui autorisa la ville à exproprier les compagnies fermières des entreprises du gaz et de l'eau. La commune devint chef d'industrie et les résultats furent surprenans. Le gaz, qui était vendu 3 shillings les 1,000 pieds cubes en 1875, n'est plus vendu en 1889 que 2 shillings, et cependant le bénéfice net annuel passa de 25,339 livres en 1875 à 70,337 en 1889. — Pour l'eau, les chiffres ne sont pas moins éloquens : en 1876, le département municipal des eaux percevait de ses cliens la somme de 93,527 livres, il en dépensait 38,138, plus l'annuité versée à la compagnie expropriée, et réalisait un bénéfice de 5,456 livres. En 1881, 1883, 1884, le prix total de l'eau vendue, grâce à trois réductions successives du tarif, est diminué de 5,000 livres dans la première année, de 17,391 dans la deuxième et de 2,914 dans la troisième : les bénéfices, qui étaient en 1881 de 12,046 livres, disparaissent en 1883 ; en 1884, il y a une perte de 8,940 livres qui va diminuant jusqu'en 1887, et le bénéfice reparaît en 1888 pour s'élever en 1889 à 2,878 livres. Le comité de l'eau médite déjà une nouvelle réduction du prix de vente.

Il est un point capital à noter : si, contrairement aux principes de l'école du « laisser-faire, » la ville de Birmingham a pris en mains le monopole de l'eau et du gaz, ce n'a pas été simplement pour le plaisir d'augmenter les attributions de la municipalité, ni pour en venir à vendre le gaz ou l'eau à perte. Les deux entreprises

ont été menées strictement comme des entreprises industrielles; mais les bénéfices, au lieu d'aller à des actionnaires, personnes privées, ont profité à tous les consommateurs qui se sont trouvés en quelque sorte actionnaires de la même entreprise par le seul fait qu'ils étaient consommateurs et qui ont participé aux bénéfices sous forme de réduction de tarifs. En un mot, les comités de l'eau et du gaz se considèrent comme des conseils d'administration dont l'objectif principal est de faire prospérer l'entreprise; leur gestion est une gestion commerciale. Ainsi cette année même, le comité de l'eau, s'autorisant de cette circonstance qu'il ne saurait faire concurrence à l'industrie privée, qui n'a pas encore exploité le terrain sur lequel il veut s'avancer, a l'intention de créer une usine centrale pour la distribution de la force hydraulique à domicile; son idée est d'abord de fournir à meilleur marché une force que chaque intéressé est à l'heure actuelle obligé de produire soi-même à grands frais, ensuite de faire des profits qui seront employés au mieux de l'intérêt général. — Lorsque le gaz est devenu entreprise municipale, le conseil municipal a accordé au nouveau département du gaz le terrain nécessaire pour se construire des bureaux, à cette condition qu'avec les bénéfices de l'exploitation du gaz, il bâtirait un musée des beaux-arts. Ce musée existe aujourd'hui; il a coûté un million de francs, et l'on a pu écrire à l'entrée : « Nous employons les bénéfices de l'industrie à encourager les arts. » — Grâce à ce système, qui consiste à appliquer aussi exactement que possible les principes de l'exploitation d'une industrie quelconque à la direction des entreprises municipales, la ville de Birmingham a été transformée en vingt ans, dotée de beaux monumens, de riches bibliothèques, d'excellentes écoles, de bains publics, d'une canalisation souterraine très complète, sans que sa dette atteignît en 1885 le chiffre de 75 millions de francs : et cette dette était largement garantie et compensée par les immenses propriétés de la ville.

On aura une idée exacte de l'augmentation de bien-être produite, pour toute la population de la cité, par les mesures dont nous venons de citer les principales, en jetant les yeux sur les chiffres suivans : à Birmingham, où la densité de la population est de 54.1 personnes par acre, et n'est dépassée que par Liverpool (116.4), Londres (58.3), Glascow (86.4), Manchester (63.9), le taux de la mortalité est de 19.9 par 1,000, tandis qu'il est de 23.7 à Liverpool, 29.8 à Manchester, 26.7 à Newcastle-on-Tyne, etc. En 1873, avant les grands travaux d'assainissement et de viabilité, le taux de la mortalité était à Birmingham de 24.8, presque 25 pour 1,000, en 1889 il était descendu à 19.7. On a calculé que, si le taux de

la mortalité de la décade 1870-1879 s'était maintenu pendant la décade suivante, 19,200 personnes qui étaient encore en vie au commencement de 1890 seraient mortes pendant les dix ans qui ont précédé. Et, si l'on adopte les vues du docteur Farr, qui évalue la vie humaine à 159 livres sterling en moyenne, le capital sauvé de la sorte n'est pas moindre de 3,052,800 livres sterling.

III.

Voilà pour les progrès accomplis dans l'ordre matériel; passons à l'ordre moral.

L'esprit public est excellent à Birmingham : aussi bien avons-nous vu que cette démocratie savait distinguer les meilleurs, les plus utiles et les plus capables, pour les mettre à sa tête et les y maintenir. Les distinctions de classes sont ici moins apparentes et, en réalité aussi, beaucoup moins tranchées que partout ailleurs en Angleterre. Il y règne une plus grande solidarité sociale ; le grand industriel fraie avec le boutiquier; les membres des professions libérales avec les commerçans; et l'ouvrier qui s'élève au rang d'artisan est sûr, s'il est bien doué et s'il a de l'esprit de conduite, si d'ailleurs la chance ne le combat pas, de devenir patron un jour. D'autre part, une longue et universelle pratique du *self-government*, au sein d'une grande communauté pourvue d'intérêts complexes et élevés, a rendu les citoyens plus intelligens des affaires de la cité, puis de l'État. Par une aptitude de race ou par un bonheur de son histoire, l'Anglais, et en particulier le citoyen de Birmingham, est noblement jaloux de ses droits : il les exerce, non pas par pure satisfaction de vanité, mais par conscience qu'il remplit un devoir, par une sorte d'intuition ou d'amour du bien public, d'instinct qui le pousse à consacrer un peu, parfois même beaucoup de son temps aux affaires de sa corporation de métier, de son association coopérative, de son district, de sa cité, de son pays.

L'harmonie qui règne dans l'administration municipale est sans doute l'image, concentrée en quelque sorte et plus intense, de l'état social dans la cité. Un détail jettera quelque jour sur ces mœurs. J'arrive un soir pour dîner chez un ami, un Français fixé ici depuis trente ans. Il a deux servantes : l'une, la *nurse*, la bonne d'enfans, part le soir même en vacances; elle va faire un séjour de trois semaines chez des amis dans le nord de la France ; — le tour de la cuisinière viendra : elle ira au bord de la mer avec des amis. Le service, pendant plusieurs semaines, est rendu singulièrement difficile; les maîtres se servent un peu plus eux-mêmes; mais ils trouvent cela tout naturel, et même désirable : Qui n'a besoin de se

reposer, disent-ils? Et c'est eux qui proposent des vacances à leurs domestiques au lieu de les accorder à contre-cœur, comme on ferait ailleurs. Ce n'est là qu'un détail, mais je crois y voir le signe d'un très heureux état d'esprit et d'un état social particulièrement avancé. — Autre chose : il s'est accompli un grand changement dans le ton de la société depuis vingt-cinq ans à Birmingham ; des témoins de cette transformation en font foi. On n'assiste plus à ces orgies de whisky, de bière et de porto qui étaient l'habitude courante en haut comme en bas. Il s'est développé un goût très prononcé pour la lecture, après le travail de la journée, parmi les ouvriers comme chez les patrons. L'école a exercé assurément une grande influence : il y eut d'abord action de l'école sur la société, — action bienfaisante ; nous allons voir qu'il y a aujourd'hui réaction de cette société plus éclairée sur l'école, — réaction également bienfaisante.

Birmingham possède une organisation complète et très démocratique de l'enseignement : c'est peut-être la seule ville d'Angleterre où ce phénomène se puisse observer. Grâce à un système de bourses très compréhensif et très libéral, l'enfant capable et méritant est cueilli à l'école primaire, conduit à une école secondaire où il peut prolonger son instruction jusqu'à quinze et seize ans, pour se lancer ensuite dans les affaires ; il peut encore, toujours soutenu par une bourse, s'il en a gagné une nouvelle, aller puiser à l'École des beaux-arts ou au *Mason College* un complément supérieur d'instruction générale et technique. De même le fils d'ouvier peut être mené, s'il se signale, de l'école primaire à Oxford ou Cambridge par une série d'échelons.

En 1870, au moment du vote de la loi Forster, il y avait dans les écoles primaires de Birmingham place pour 30,000 enfans, alors qu'il en eût fallu pour 55,000. Mais 16,000 enfans seulement allaient à l'école ; 50.3 pour 100 du nombre des enfans inscrits participaient à l'instruction. En quinze ans le *School Board,* ou comité des écoles, institué par la loi Forster, a bâti 32 groupes scolaires ; et il y avait place en 1885 dans les écoles de la ville pour 65,212 enfans. La place a été plus que doublée en quinze ans. D'autre part, les chiffres de présence ont monté de 50.3 pour 100 des inscrits à 85 pour 100. L'accommodation intérieure de ces écoles est parfaite ; le corps enseignant nombreux, capable et plein d'ardeur. Aussi l'enseignement donné dans les écoles primaires de Birmingham dépasse-t-il sensiblement le niveau habituel de l'enseignement primaire. Le directeur d'une école secondaire me disait que ses élèves les mieux préparés étaient ceux qui lui venaient des écoles du *School Board.*

Grâce à une fondation du roi Édouard VI, l'enseignement secondaire est richement doté à Birmingham ; il est donné à un prix singulièrement peu élevé. Il est mis, en somme, à la portée des petites bourses. En 1552, Édouard VI institua une fondation dont le revenu, en terres, était de 21 livres sterling et devait être consacré à l'entretien d'une école gratuite de grammaire. En 1795, le revenu annuel des terres données par le roi Édouard VI s'élevait déjà à 1,200 livres; en 1818 à 3,000 ; en 1861 à 11,000 et en 1881 à 21,983 ; on calcule qu'à la fin du siècle il atteindra 50,000 livres (1,250,000 fr.). Ces sommes énormes ont servi à créer un ensemble d'écoles secondaires qui répond aux besoins de la population. L'histoire des transformations subies par la fondation de la petite école de grammaire de 1552 serait curieuse à suivre, mais elle nous mènerait trop loin. Contentons-nous de dire qu'aujourd'hui cette école de grammaire s'est accrue et multipliée au point qu'il existe dans la ville neuf établissemens d'enseignement secondaire entretenus sur la fondation : un collège classique de garçons et un collège de filles donnant l'éducation complète et préparant aux universités et aux professions libérales; trois écoles d'enseignement moderne pour les garçons et quatre pour les filles, où l'instruction est poussée jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans seulement. L'instruction coûte 225 francs par an dans les collèges et 75 francs dans les écoles modernes. Celles-ci comptent, suivant les quartiers où elles sont situées, de 30 à 50 pour 100 de leurs élèves venant des écoles primaires de la ville, presque tous boursiers. Le nombre des places dans ces écoles secondaires modernes avait été doublé il y a douze ans, quadruplé il y a six ans ; pour satisfaire aux demandes, il faudrait le tripler encore dès maintenant. Car c'est là un des plus admirables caractères de la population de Birmingham : elle sent le besoin de s'instruire ; elle a une foi profonde et ardente dans la science ; elle a soif d'apprendre et de savoir.

L'ouvrier qui a dû quitter l'école primaire à treize ans ; le petit employé, le commerçant qui est entré dans les affaires à quinze ; l'homme dont l'éducation serait ailleurs considérée comme complète, tous indistinctement continuent, à leurs heures de loisir, de poursuivre avec une noble persévérance la science qui fuit devant eux à mesure qu'ils avancent. Tous ont à leur portée, suivant leur but, suivant leurs aptitudes, différens moyens de continuer et de compléter leur éducation : — 1° le *Mason College*, fondation due à l'initiative privée, où l'enseignement scientifique est donné à ceux qui visent aux grades de l'université de Londres, et l'enseignement technique à ceux qui veulent seulement apporter dans leur industrie une préparation plus large ; ce *Mason College* est parfaitement

outillé, grâce à la munificence de sir Josiah Mason; ce riche industriel, en fondant et en dotant richement ce collège, avait dans l'idée de combler le vide qu'il avait vivement ressenti dans sa jeunesse, étant simple ouvrier; il voulait créer, ce qu'il avait cherché en vain, un établissement d'instruction où les artisans pussent aller puiser l'enseignement scientifique. Il y a dépensé 5 millions; — 2° le *Birmingham and Midland Institute*, une institution plus populaire encore, qui s'est élevée et agrandie jusqu'à devenir, à l'aide seulement de souscriptions volontaires, une petite université; elle a trouvé des millions en donations et des milliers d'auditeurs pour ses cours; c'est une sorte d'université populaire, où l'on enseigne tout, depuis les sujets les plus généraux, comme l'histoire et la littérature, jusqu'aux applications les plus particulières de l'électricité ou les pratiques les plus spéciales de la chimie industrielle. Les cours sont tous faits le soir puisque tous les étudians sont des ouvriers, des employés, des travailleurs de toute classe et de tout genre. Il y a aujourd'hui plus de 5,000 étudians; en 1886, il y en avait 4,190, ainsi répartis: science, 1,474; langues et littérature, 1,046; arithmétique, 324; musique, 1,233. Cette institution a rendu d'immenses services en élevant le niveau intellectuel de la population ouvrière et de la petite bourgeoisie. Toutes les classes se rencontrent sur les bancs de ces cours à deux sous, l'ouvrier à côté du fils de son patron, tous les âges, tous les sexes. C'est un spectacle rafraîchissant, me disaient ceux-là mêmes qui consacrent bénévolement leurs forces à cette entreprise, de voir chaque soir accourir par milliers de tous les coins de la ville tous ces gens affamés qui viennent réclamer le pain de la science. On s'écrase dans les salles de cours des professeurs d'anglais, de français. Le professeur d'espagnol a un auditoire de 600 élèves; il n'y a pas bien longtemps, les industriels de Birmingham, qui fabriquent beaucoup pour les pays hispano-américains, étaient obligés de prendre des employés allemands connaissant l'espagnol. L'*Institute* possède une salle de cours qui peut contenir plus de 1,000 personnes et qui est comble tous les lundis: une fois par semaine, en effet, l'*Institute* fait venir de Londres ou d'ailleurs un homme marquant dans la littérature ou la science, pour faire une grande conférence populaire; et le succès est toujours immense. Enfin l'*Institute*, qui a trouvé des sommes fabuleuses dans la bourse de ses amis et protecteurs, s'est muni de laboratoires très perfectionnés de physique, chimie, géologie, mécanique, électricité. C'est tout un monde; — 3° l'École des beaux-arts, autrefois entreprise privée, devenue institution municipale, qui a près de 2,000 étudians et qui rend aux industries locales, dans le domaine de l'art, les

mêmes services que leur rend le *Midland Institute* dans le domaine scientifique.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les établissemens où la science est dispensée, toutes les institutions bienfaisantes et dignes d'admiration que l'on rencontre ici à chaque pas. Je me contenterai d'ajouter quelques mots sur les bibliothèques populaires gratuites. Il en existe plusieurs qui sont distribuées dans les différens quartiers de la ville. J'entre un jour à midi dans la principale, celle qui fait face à l'hôtel de ville. C'est un grand palais bien éclairé, bien aéré et complètement indépendant. Au rez-de-chaussée une immense salle pour les périodiques : j'y vois étalés, bien présentés et consultés, tous les journaux importans de Londres et de la province, le *Journal des Débats*, la *National Zeitung*, des revues littéraires, spéciales, *magazines*, par centaines, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue d'Ethnographie*. Plusieurs centaines de lecteurs, ouvriers en costume de travail, petits bourgeois, tous très sérieux, ne perdant pas une minute, ni une ligne, ne soufflant pas mot. Au fond de la salle, le catalogue des livres est affiché sur de grandes colonnes où chaque volume est représenté par un numéro mobile : à la colonne *science*, à la colonne *histoire*, les neuf dixièmes des volumes sont marqués : *sorti*. En 1885, le conseil municipal consacrait 9,500 livres sterling à la bibliothèque centrale, qui était visitée alors par 5,000 lecteurs chaque jour, et aux bibliothèques annexes situées dans différens quartiers, contenant chacune 10,000 volumes et recevant toutes des périodiques. Ces bibliothèques de quartier étaient visitées par 11,000 personnes et prêtaient 2,000 volumes par jour. Le goût populaire est si vif pour ces institutions, que, lors des élections municipales, les électeurs des quartiers non pourvus de bibliothèques ne manquent pas de poser aux candidats la question suivante : « Voterez-vous pour l'établissement d'une bibliothèque gratuite et d'une salle de journaux dans le district? » Il est à remarquer que c'est une augmentation de taxe qu'ils réclament en même temps.

J'ai accumulé plus de faits qu'il n'était sans doute nécessaire pour prouver à quel point la population de Birmingham est éclairée, et combien vivement elle sent aujourd'hui plus que jamais le besoin de s'instruire : *Mehr Licht!* telle pourrait être sa devise, comme celle de la ville est : *Forward!*

La vigueur de l'esprit public, la force de la solidarité sociale se peuvent mesurer à l'intérêt porté aux institutions publiques (hôpitaux, écoles, musées, etc.) par toutes les classes de la société. Les hôpitaux sont nombreux à Birmingham, ils ont des charges très lourdes, leur tâche est immense : ils se suffisent à eux-mêmes,

c'est-à-dire qu'ils sont soutenus par des contributions volontaires. Ainsi, l'hôpital général de la ville avait, en 1885, un revenu de 15,000 livres, dont 5,448 provenant de souscriptions annuelles; 3,545 malades y avaient été soignés, tandis que 38,501 personnes y avaient reçu des conseils et des médicamens; — le *Queen's Hospital* (en 1885, 1,944 malades, 24,063 consultans) a, la même année, reçu 2,648 livres sous forme de souscriptions, 256 en donations, 1,621 provenant de legs. C'est à Birmingham qu'il y a trente ans un journal lança l'idée de faire une fois par an dans toutes les églises une quête pour les hôpitaux : l'idée fut saisie au vol par le recteur de Birmingham et du 27 octobre 1859 au mois d'octobre 1885, cette quête a produit à Birmingham la somme considérable de 124,433 livres. L'idée fut trouvée si heureuse et si féconde qu'elle a été mise en pratique dans toute l'Angleterre. Bien mieux, en 1873, on a institué une quête du samedi pour les hôpitaux et l'on a recueilli ainsi, en quatorze ans, à raison d'un samedi par an, la somme de 63,250 livres, en grande partie sortie de la poche des ouvriers.

Il n'est pas, à Birmingham, d'institution publique qui n'ait été l'objet de quelque don ou legs magnifique. Combien n'ont atteint un haut degré de prospérité que grâce à l'intervention d'un bienfaiteur éclairé !

Ainsi, la galerie des Beaux-Arts, aujourd'hui l'une des plus riches du royaume-uni, reçoit, en 1871, d'un grand industriel un don de 3,000 livres destiné à enrichir la collection de tableaux; en 1880, MM. Tangye, grands manufacturiers de la ville, font un don gratuit de 5,000 livres, et un autre don de 5,000 livres à condition qu'une somme égale sera souscrite par le public : on recueille 7,000 livres. — L'École municipale des Beaux-Arts tenait, il y a dix ans, dans une pauvre salle, sous les combles du *Midland Institute;* elle est logée aujourd'hui dans un palais qui est bien à elle. En novembre 1881, le maire annonçait au conseil municipal que trois généreux donateurs fournissaient à la ville les moyens de construire une École des beaux-arts en faisant deux dons de 10,000 livres chacun, plus la cession d'un terrain valant 14,000 livres. — Je n'énumérerai pas tous les exemples de l'infatigable intérêt que grands et petits portent à toutes les entreprises communes, où le souci du bien public est apparent, et toutes les preuves palpables, souscriptions et donations, de cette active bienveillance. Je mentionnerai seulement encore les plus beaux dons et les plus utiles qui aient été faits à la ville de Birmingham. Miss Ryland, héritière de la famille des Ryland, les plus grands propriétaires fonciers de Birmingham, n'a cessé, durant sa vie, de verser

sur sa ville natale les bienfaits les plus intelligens et de la plus délicate façon ; en 1873, elle s'avise que cette immense population ouvrière, enfermée dans une ville sans air et sans lumière, a besoin de respirer l'air des bois, de contempler la verdure, de s'ébattre sur des prairies molles et fraîches, et elle offre aux habitans de Birmingham le plus beau parc qu'ils aient jamais rêvé, d'une superficie de 57 acres, pourvu de terrains propres au cricket, au football, au tennis, tel enfin qu'aucune municipalité, si riche fût-elle, n'en saurait acheter. Miss Ryland n'est pas satisfaite, son besoin de donner n'est pas assouvi, et, en 1879, elle offre aux habitans d'une autre partie de la ville un autre parc presque aussi beau, d'une superficie de 41 acres.

Il me semble que j'en ai dit assez maintenant pour justifier mon titre : Birmingham est une véritable petite république au sein d'une monarchie, et une république bien gouvernée. La vie municipale y circule à pleins flots ; la liberté n'y a pas de limites apparentes. La commune est toute-puissante ; elle affirme sa toute-puissance, mais n'en abuse pas. Elle construit des monumens municipaux qui seraient un défi s'ils pouvaient défier quelqu'un ; mais à Birmingham, comme dans toute ville anglaise, il y a aussi peu que possible de représentans visibles du pouvoir central : nulle part, la trace d'une tutelle, d'une défiance d'en haut, d'une entrave à ces hommes libres ; on les a traités en gens raisonnables, et ils ont agi comme tels. N'est-il pas étrange de ne rencontrer dans une ville de 500,000 habitans ni bureaux administratifs, ni préfecture peuplée de gratte-papiers expédiés de la capitale, ni magistrats, ni tribunaux permanens? Les hommes se jugent entre eux ; ils élèvent et instruisent leurs enfans à leur façon, soignent leurs malades comme ils l'entendent, tracent et percent leurs rues à leur guise. Je vous dis que ce sont d'excellens républicains ; le nom seul leur manque, mais ils ont la chose, et cela leur suffit : ce sont des sages.

IV.

Birmingham est à la frontière du « pays noir ; » elle en tire son charbon, son fer.

Le pays noir, la nuit : effet lugubre. De Birmingham à Wolverhampton, trois quarts d'heure de trajet en chemin de fer d'un bout à l'autre du pays noir. Des maisons, des usines à l'infini, et sur tout cela, à fleur de terre, sous le ciel clair, étoilé, balayé par un vent violent, une couche uniforme, grisâtre de fumée. Des formes indistinctes, d'immenses cheminées pareilles à autant de torches

de poix fumeuse dans la nuit. Un terrain bouleversé, sillonné d'étroits canaux d'une eau douteuse aux reflets blanchâtres; tels les vaisseaux d'un sang anémié dans un corps malade. Au sommet d'un monticule la roue d'une benne se profile sur le ciel lugubrement comme la croix de pierre sur la fosse commune : des milliers d'êtres vivans sont ensevelis là-dessous. Le train roule sur des catacombes; la voie rend un son sourd et creux; les gares sont de fragiles et légers édifices en bois.

Quelques hauts-fourneaux en activité vomissent de longues flammes bleuâtres : autant de lampadaires éclairant, de loin en loin, une immense nécropole. Il y a là, tout autour, un grouillement de demi-vie, comme la respiration lourde et le cauchemar inquiet d'une armée qui somnole, agitée, entre deux combats.

Puis quelques cheminées qui dardent des flammes rouges, des forges, des laminoirs, des hauts-fourneaux encore, assis sur la houillère et la mine de fer, et, au pied des hauts-fourneaux, par une petite ouverture, un jet de métal éclatant, de fer en fusion qui s'échappe en lançant des éclairs; le canal qui serpente tout autour et dont les eaux blanchâtres frissonnent encore du contact de l'ennemi et fument, entre deux rives de débris sans nom.

Des maisons, toujours des maisons, des édifices informes, des silhouettes fantastiques, des dômes percés d'yeux flamboyans. Une fournaise en plein travail rougeoie comme la porte de l'enfer, et alentour des damnés qui s'agitent en remuant d'immenses pièces de métal d'un rouge blanchâtre.

Mais l'immense majorité de ces monstres sommeille, d'un mauvais sommeil de maladie ou de mort : eux aussi vomissaient des flammes il y a quelques mois; aujourd'hui, ensevelis dans une ombre sépulcrale, ils semblent être le tombeau de milliers de damnés qui ont succombé à la peine.

Au bout, Wolverhampton, un village de cent mille habitans : des rues hideuses, des maisons borgnes ou aveugles, un amas de pierres ou de briques, rien d'une ville. C'est la fin du pays noir.

Le pays noir, en plein jour : un des spectacles les plus étranges qu'il soit donné de contempler. Un pays tout entier (quinze milles de rayon) remué, perforé, déchiqueté, bouleversé; plus une pierre, une motte de terre en place; impossible de rêver pareil chaos, un amas plus énorme de choses artificielles. La nature a disparu sous une couche de crasse, de débris innomés; là-dessus, des habitations misérables, des bâtimens biscornus, éventrés, écroulés et fumans, comme si l'on avait dévasté une capitale immense, et qu'il n'en

restât plus que les décombres à peine refroidis. Des orifices de puits de mines annoncés par la traditionnelle roue de benne, et là-dessous l'on rêve d'une population d'hommes aveugles, de Troglodytes travaillant dans la nuit, dégorgeant sans cesse au dehors le charbon que leurs frères d'en haut réduisent en fumée, et le minerai qu'ils mettent en fusion ; on rêve de villes souterraines étranges, les unes animées, vivantes, les autres désertes, abandonnées. Le sol, au dehors, s'affaisse, s'écroule en maints endroits ; des usines entières sont lentement englouties par l'abîme invisible. Ici, c'est une longue cheminée dont il n'apparaît plus que l'orifice supérieur ; là-bas, c'est toute une rangée de maisons qui penche vers la mine, glissant vers le précipice deviné.

De rues, point ; des boîtes de briques jetées à l'aventure sur un amas de crasse industrielle ; des canaux étroits, pleins d'eau sale, semblables à de longues égratignures sur la peau rugueuse d'un pachyderme, sillonnent ces vallées hideuses ; par endroits, le sol s'est effondré tout autour, le canal reste suspendu au-dessus du sol entre deux digues minces, aérien et prêt à crever. Le chemin de fer, par un miracle d'équilibre et de prévoyance, reste stable au milieu des ruines ; mais le train n'avance qu'à pas comptés et inquiets sur ce terrain miné.

Et à perte de vue ce spectacle désolé. Nulle part la nature n'a été saccagée, démembrée, violée avec une fureur aussi opiniâtre. Il est impossible d'imaginer, sans l'avoir vu, un désert plus artificiel, un chaos plus contre nature.

Des enfans jouent au milieu de ces débris informes ; autour d'eux, au-dessus des mines, sur des tas de décombres abandonnés, pousse une herbe maigre, une gale verdâtre : c'est tout ce qu'ils connaissent de la belle et clémente nature...

Après Wolverhampton, tout à coup, sans transition, la plantureuse campagne anglaise reparaît comme sous un coup de baguette magique : les prés verts et jaunes, avec les haies vives toutes poudrées du givre des aubépines fleuries ; des collines naturelles couronnées d'arbres séculaires, une atmosphère pure : la vie après la mort. Le cauchemar est passé, mais inoubliable...

MAX LECLERC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

Que de mal, que d'embarras de toute sorte on s'épargnerait, que de crises et de réactions, peut-être un jour ou l'autre inévitables, on pourrait prévenir pour le bien du pays, pour la sûreté de la république elle-même! Que de dangers on pourrait détourner, si on voulait bien se décider à ne pas tout compliquer à plaisir, à mettre un peu de clarté dans les affaires, un peu d'ordre dans le gouvernement et dans le parlement, un peu d'esprit de suite, de raison et de prévoyance dans l'administration de notre vie nationale!

Comme on pourrait éviter les regrets du temps perdu, les efforts stériles et les mécomptes, si on prenait une bonne fois la résolution d'en finir avec les déclamations, les faiblesses de pouvoir, les fétichismes de parti, les confusions d'idées et les réminiscences surannées des temps sinistres! Malheureusement, c'est comme une fatalité : parlement, partis, ministres, n'en sortiront pas. Ils ne cessent de se débattre dans une espèce d'anarchie chronique, à demi régularisée, où les intérêts d'un pays qui n'aspire qu'à l'ordre et à la paix deviennent ce qu'ils peuvent. On protège, on prétend plus que jamais protéger l'industrie par un système de tarifs à outrance, et on prépare sa ruine par des lois qui ne pourront pas être exécutées ou qui ne seront qu'une occasion de conflits meurtriers. Avec les meilleures intentions, si l'on veut, par un intérêt naturel pour les ouvriers, on se laisse aller à ce courant de socialisme légal qui s'attaque à toutes les conditions de la vie industrielle; on encourage sans le vouloir la guerre intestine dans le monde du travail. On se perd dans cette œuvre de prétendue réformation sociale, qui n'est que le commencement de la désorganisation, et, chemin faisant, on a encore du temps pour les discussions oiseuses ou irritantes d'histoire rétrospective, qui ne servent qu'à aigrir les esprits, à perpétuer les divisions. On fait de la politique, une triste politique, avec d'inutiles retours sur la révolution française.

Il y a quelques mois, cet hiver, c'était à propos de *Thermidor;* hier encore, c'était à l'occasion d'une statue de Danton, qu'on élève en plein Paris, à deux pas de l'Abbaye, et qui a provoqué une interpellation au sénat. Au fond, dans tout cela, on cède à des passions factices, à des pressions de faction : on se prête à tout, de peur de se compromettre en paraissant désavouer quelques-uns des souvenirs des temps révolutionnaires.

Eh ! sans doute, la société française telle qu'elle existe aujourd'hui est en grande partie l'œuvre de la révolution. Bien et mal, idées humaines et vulgaires fanatismes, institutions bienfaisantes et traditions violentes, tout vient de là. C'est la grande et redoutable date d'un mouvement qui n'est même pas resté uniquement limité à la France, qui a gagné le monde entier. Il est accompli désormais, ce mouvement, il est si bien accompli que dans notre société nouvelle il n'y a pas une apparence de contestation sérieuse et que des princes eux-mêmes se sont dits quelquefois les fils de la Révolution. Après cela, on n'a pas apparemment la prétention de nous imposer la superstition de ce qu'on a pittoresquement appelé le « bloc; » on n'a pas sans doute la singulière arrogance de vouloir forcer des Français d'aujourd'hui à abdiquer la liberté de leur esprit, à tout subir, à tout confondre, les malheurs et les crimes, les exécuteurs et les victimes, les massacres de l'Abbaye et les grandes réformes de la société civile, la terreur et l'héroïsme des soldats de Sambre-et-Meuse. On aurait beau être le conseil municipal de Paris ou le chef d'un bataillon radical au parlement, on n'imposera pas cette répugnante confusion. Que, dans ces formidables crises, les catastrophes qui se succèdent prêtent à toute sorte d'explications, d'interprétations, de commentaires plus ou moins passionnés, c'est possible. Que parmi les personnages qui furent jetés dans cette fournaise, qui attachèrent leur nom à quelques-uns des actes les plus sanglans et se dévorèrent entre eux, il y ait à distinguer, à préciser les rôles et les caractères, c'est encore possible : c'est l'affaire de l'histoire, c'est à l'histoire et à l'histoire seule d'apprécier et de juger, de faire la part des fatalités, des entraînemens et des responsabilités, de dégager la vérité de toutes les contradictions. La controverse est ouverte depuis un siècle, elle dure encore, — elle n'est point épuisée, puisqu'après avoir été si souvent agitée entre les historiens de cette tragique époque, elle se reproduisait hier encore devant le sénat entre M. Wallon, armé de ses documens, et M. le pasteur Dide portant dans ce débat un témoignage plus véhément que décisif. Qu'on accuse ou qu'on essaie de réhabiliter les acteurs du grand et sinistre drame, ils restent dans tous les cas des personnages contestés, à la mémoire douteuse ou équivoque, sur lesquels le dernier mot n'est pas dit, qui appartiennent à la justice historique plus qu'à un parlement.

Historiquement, ce n'était pas au sénat de se prononcer. Politique-

ment, quelle convenance y avait-il à prétendre trancher la question par un hommage public délibéré dans un simple conseil local? Où était la nécessité d'aller chercher un des plus compromis, un des plus suspects de ces hommes d'autrefois pour lui faire l'honneur d'un monument sur une place, dans le voisinage du théâtre d'une des scènes les plus lugubres de la révolution, à laquelle il ne fut pas étranger? Danton fut, dit-on, un patriote, le fougueux et indomptable inspirateur de la défense nationale contre l'invasion étrangère. — C'était d'ailleurs, ajoute-t-on, une puissante nature, un homme d'état aux larges vues, aux instincts généreux, sous son débraillé d'agitateur populaire, un bien autre politique que ses terribles émules, et, s'il eût vécu, il eût été un modérateur. C'est possible. A la vérité, on ne voit pas exactement ce qu'il aurait pu être, dans quelle mesure il a plus que d'autres « sauvé la France de l'invasion étrangère, » comment il a mérité, lui aussi, le titre de « libérateur du territoire national » que M. le pasteur Dide lui décerne si complaisamment dans son homélie; mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est que Danton était ministre de la justice, l'homme prépondérant du gouvernement, une sorte de dictateur pendant ces journées de septembre 1792, où les sicaires de la commune envahissaient les prisons et exécutaient cette horrible tuerie, — qu'il a laissé tout faire pendant cinq jours de massacre, et que la tache sanglante est restée sur sa mémoire. Ce qui est certain, c'est que, s'il y avait des passions populaires irrésistibles, comme on le dit aujourd'hui, il avait été le premier à les déchaîner, c'est qu'il avait, plus que tout autre, contribué à organiser la Terreur, à créer le tribunal révolutionnaire, à forger toutes ces armes par lesquelles il a péri lui-même, mais qui ont frappé bien d'autres victimes plus innocentes que lui ! N'y eût-il pour lui que le malheur d'une horrible solidarité, à laquelle il aurait voulu par instant se dérober, s'il l'avait pu, ce malheur existe, il pèse sur sa mémoire !

Voilà la vérité ! quelques efforts qu'on tente pour pallier le rôle de l'orageux personnage, Danton reste ce qu'il est. Il représente la révolution, non dans ce qu'elle a eu de légitime et de durable, dans ses œuvres bienfaisantes, mais dans ce qu'elle a eu de plus violent, dans ses accès de fureur, et cette statue qu'on inaugure, ce n'est point un hommage à la vraie révolution; c'est un acte de parti, une tentative pour donner une sanction officielle à la légende de la terreur salutaire, représentée par Danton. On n'y changera rien, c'est une image de guerre intestine placée au cœur de la ville, ressemblant à un défi pour la masse paisible et sensée, qui répudie les souvenirs sanglans. Au fond, le gouvernement l'a bien senti. M. le ministre de l'intérieur a lestement laissé à un autre ministère la responsabilité du décret, qui a autorisé le monument de Danton. Il n'est pas allé, par exemple, jusqu'à en désavouer la pensée. Peut-être se serait-il passé de tout ce bruit; mais il n'a voulu se compromettre ni avec Danton, ni avec le

conseil municipal, qui, lui, dans sa facétieuse omnipotence, a trouvé piquant d'imposer au bon bourgeois parisien, comme au gouvernement, l'image du héros de la Terreur. M. le ministre de l'intérieur n'a rien pris au tragique; il a même avoué assez plaisamment qu'il ne savait pas, au moment où il parlait, si le gouvernement était invité à la cérémonie. On ne se tire pas d'affaire plus lestement! Toute la question est de savoir si ce simple incident n'est pas un signe de plus des troubles croissans d'opinion, des faiblesses du gouvernement pour toutes les exagérations, si c'est un acte bien politique de perpétuer les divisions par l'évocation autorisée, légale, des plus cruels souvenirs, si on croit enfin servir et accréditer la république, à l'intérieur comme au dehors, en la laissant représenter sous les figures les plus sinistres.

Le danger le plus réel aujourd'hui peut-être est cette confusion universelle à la faveur de laquelle on se prête à tout, et on laisse tout faire, encourageant ou tolérant, dans les commémorations de la révolution, les apothéoses irritantes, et dans les affaires ouvrières les revendications vagues, irréfléchies ou démesurées qui n'auraient d'autre effet que la ruine du travail. Sans doute, dans ces affaires qui prennent chaque jour une importance croissante, il y a aussi ce qu'on pourrait appeler la part des vœux légitimes, des réformes possibles, nécessaires à réaliser; sans doute, c'est une obligation pour les pouvoirs publics de suivre d'un regard attentif ce vaste mouvement qui pour être confus n'est pas moins sérieux, de rechercher sans cesse ce qu'on peut faire pour relever ou garantir la condition morale et matérielle des populations laborieuses. Malheureusement, il est trop clair qu'en abordant à la fois et avec plus de bonne volonté que de précision toutes ces questions de salaires, de réglementation du travail, de protection des femmes et des enfans dans les manufactures, d'assurances, de retraites, de syndicats, de grèves, on finit par ne plus savoir ce qu'on fait et où l'on va. On excite des espérances qu'on ne pourra jamais satisfaire; on tente des expériences qui, sous l'apparence d'une réglementation protectrice, menacent toutes les libertés; on cède, pour un bien de paix, à des pressions qui redoublent à mesure qu'on essaie de les désarmer. Comment le sénat se tirera-t-il de sa loi sur le travail des femmes et des enfans? Il discute, certes, cette loi sérieusement, avec toutes ses lumières et avec tout son zèle. Il n'a pas tardé à s'apercevoir qu'on lui proposait une série d'impossibilités, notamment une atteinte des plus graves à l'inviolabilité du domicile. Comment règlera-t-on cette question des syndicats qui devient de plus en plus pressante? Lorsqu'il y a quelques années on a fait la loi sur les syndicats, on a cru simple et naturel de décider que des ouvriers éprouvés par un long travail dans leur industrie pourraient seuls être appelés à former les comités des syndicats. On n'en a tenu compte,— et des syndicats ont dû être dissous parce qu'ils étaient illégalement composés. Aussitôt, les

réclamations se sont élevées, M. Basly a protesté, — et le gouvernement a cédé! il a proposé une loi nouvelle réduisant la durée de la pratique ouvrière pour les membres des syndicats; une commission est survenue et a proposé une diminution nouvelle de cette durée, en la réduisant au point où elle ne serait plus qu'une garantie illusoire.

De proche en proche, de concession en concession, on en vient à cet état qu'on voit aujourd'hui, où les syndicats créés pour les ouvriers ne sont plus que des instrumens entre les mains d'agitateurs qui s'en servent, qui les dirigent, fomentant les grèves — auxquelles le conseil municipal se hâte d'offrir des subsides! Et à quoi tout cela peut-il conduire, si ce n'est à des mécomptes pour les ouvriers eux-mêmes, à des crises inévitables dans toutes les industries, à des troubles dans le pays, dans tous les services publics! Ce n'est pas en se laissant aller à un socialisme équivoque, ce n'est pas non plus avec le conseil municipal de Paris, ni avec les réhabilitations des personnages révolutionnaires, qu'on reviendra à des idées plus vraies, à un sentiment plus juste des intérêts et de la grandeur de la France.

Ce qui arrivera de l'Europe, de l'ordre universel, dans un avenir plus ou moins éloigné, plus ou moins prochain, nul n'en a certes le secret. C'est le grand inconnu pour tous, même pour ceux qui croient mener le monde, qui se flattent d'arranger à leur gré les événemens, de les plier d'avance à leurs calculs ou à leurs intérêts. Ce n'est pas moins toujours un phénomène curieux que cet état indéfinissable où l'on ne cesse de parler de la paix, de déclarer que la paix est assurée, et où l'on est à la poursuite de toute sorte de combinaisons défensives ou offensives, où se succèdent les négociations d'alliances, les voyages des souverains à la conquête d'amitiés nouvelles, les promenades des escadres envoyées, comme des messagères énigmatiques, pour porter des complimens qui ressemblent à des démonstrations. Qu'en faut-il croire? Il y a eu visiblement, depuis quelques jours, depuis quelques mois, entre quelques-uns des états de l'Europe, un redoublement d'activité pour confirmer ou renouveler de vieux engagemens, et il paraît bien avéré désormais que la triple alliance a été renouvelée. L'empereur Guillaume II, en passant, il y a quelques jours, à Hambourg, s'est empressé d'annoncer que c'était signé depuis la veille : il l'a déclaré encore plus récemment à Amsterdam, dans son voyage en Hollande. On n'en peut donc plus douter! A la vérité, ce n'est pas sans quelques tiraillemens qu'on en est venu à bout. Si la nouvelle a été accueillie avec une évidente satisfaction en Allemagne, elle semble avoir été reçue plus froidement en Autriche, et elle a rencontré d'assez vives contestations en Italie. La simple présomption du renouvellement de la triple alliance a été l'objet d'une interpellation de M. Cavallotti, et elle a provoqué des scènes tumultueuses dans le parlement. Le président du conseil, M. le marquis di Rudini, n'a pas pu aller jusqu'au

bout des déclarations qu'il avait préparées, sans doute pour annoncer le nouvel acte diplomatique auquel il avait souscrit : il a soulevé un orage! Par le fait, la chambre a été obligée de se séparer sans avoir pu donner le vote de confiance qu'on aurait désiré, et, depuis la séparation du parlement, les manifestations hostiles se sont succédé à Rome comme dans d'autres villes italiennes. Ce ne sont là, dira-t-on, que des protestations isolées; on ne pouvait pas s'arrêter devant l'opposition d'une minorité! Oui, sans doute, c'est bien entendu, cela n'a rien empêché. L'Italie est plus que jamais engagée; après être entrée il y a dix ans dans la triple alliance sous les précédens cabinets, elle y reste de propos délibéré, par la volonté du nouveau ministère. S'il y a eu quelque crise intime, elle est passée: comme l'a dit l'empereur Guillaume avec l'empressement de l'orgueil satisfait, c'est décidé et signé!

Eh bien! soit, c'est fait, puisqu'on le dit. La triple alliance est renouvelée pour six ans, probablement dans les mêmes conditions. C'est pour garantir la paix, assure-t-on; naturellement, c'est pour maintenir la paix comme on l'entend! Ce n'est pas tout : on a fait ce qu'on a pu pour relever le lustre ou accentuer la signification d'un tel événement en provoquant une sorte de démonstration de l'Angleterre, — et l'Angleterre elle-même s'y est prêtée en envoyant son escadre saluer l'empereur d'Autriche à Fiume, le roi d'Italie à Venise, tandis qu'elle se disposait à recevoir l'empereur Guillaume à Londres. La fête est complète! Qu'en faut-il conclure? c'est qu'en vérité il n'y a rien de changé; c'est que les cabinets, dont l'alliance pèse depuis quelques années sur l'Europe, restent avec les mêmes desseins, les mêmes calculs, les mêmes arrière-pensées. Le renouvellement de la triple alliance, de cette alliance qui cherche encore à s'étendre, ne fait que prolonger une situation compliquée, fausse pour tout le monde, menaçante par les ressentimens qu'elle suscite ou qu'elle entretient et par les combinaisons qu'elle provoque. Ils l'ont voulu, ces étranges coalisés, ils ont même tenu à ne point attendre, pour se lier de nouveau, l'échéance de leur pacte; ils ont cru faire une démonstration de force ou de constance dans leur politique : ils n'ont réussi qu'à perpétuer, à aggraver sans doute l'incertitude dans les affaires de l'Europe. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, sous les dehors d'une alliance raffermie, il n'y a que des divergences d'intérêts, de vues et de mobiles.

Que l'Allemagne ait tenu à hâter le renouvellement de l'alliance, rien n'est plus simple : c'est elle qui l'a imaginée, qui la dirige, qui en demeure la régulatrice omnipotente; elle y voit la défense de ses conquêtes, l'attestation éclatante de sa prépondérance en Europe. Que l'Autriche, sans y mettre d'enthousiasme, se soit prêtée à ce qu'on lui a demandé, on peut l'admettre à la rigueur : l'Autriche trouve ou croit trouver dans l'alliance centrale une garantie contre les tracasseries italiennes à Trieste ou contre les retours offensifs de l'influence russe

dans les Balkans. Que l'Angleterre elle-même, par une attitude assez mystérieuse, se laisse attribuer le rôle d'une alliée éventuelle, tacite ou indirecte, on le comprend encore : l'Angleterre se croit intéressée à diviser l'Italie et la France, à pouvoir disposer des forces navales italiennes dans la Méditerranée. Chacun a son arrière-pensée, sa tactique. On ne voit vraiment pas quel intérêt a eu l'Italie, pour sa part, à se précipiter encore une fois dans une alliance qu'elle a déjà payée de plus d'une déception, du déficit dans ses finances, de l'appauvrissement de ses industries, de la ruine de son commerce. Au fond, l'Italie a tout l'air d'expier aujourd'hui les arrogances de M. Crispi, les fantaisies diplomatiques de ceux qui l'ont entraînée une première fois dans ces combinaisons, — peut-être aussi un faux calcul dynastique. Elle a signé visiblement sans conviction, parce qu'elle a cru ne pas pouvoir faire autrement, parce qu'elle a craint, en reprenant son indépendance, de se trouver dans une situation diminuée. Elle a subi la fatalité qu'on lui a faite, en protestant d'ailleurs qu'on n'a que des intentions pacifiques, qu'on ne veut que maintenir le *statu quo* en Europe et dans la Méditerranée, — ce fameux *statu quo* qui revient dans tous les discours et qu'on ne définit jamais. M. di Rudini parle comme l'empereur d'Allemagne, peut-être seulement avec moins de joyeux entrain. Le chef du cabinet du roi Humbert, on le sent, a quelque peine à se tranquilliser lui-même en essayant de tranquilliser l'Italie.

Quant à la position faite à la France par le renouvellement récent de la triple alliance, elle reste en vérité ce qu'elle était, elle n'a rien de nouveau ni d'imprévu. La France y est depuis longtemps accoutumée; elle aurait été bien aveugle, bien incurablement frivole si elle s'était fait la moindre illusion, si elle ne s'était pas toujours attendue à l'acte de diplomatie qui vient de s'accomplir. C'est tout simplement la continuation du système de suspicion et de haute police diplomatique organisé contre elle. Après avoir fait tout ce qu'on a pu pour l'isoler, on s'efforce de prolonger son isolement, en resserrant les alliances, en cherchant partout des adhérens ou des complices. On n'a pas besoin de recourir sans cesse à des euphémismes pour déguiser une réalité qui est assez criante. On peut être tranquille, la France ne s'y méprend pas; elle sait à quoi s'en tenir, et puisqu'on s'étudie si bien à l'isoler, elle accepte sans forfanterie et sans faiblesse un isolement qui a sans doute ses dangers, mais qui a aussi ses avantages, qui lui crée dans tous les cas l'obligation de rester armée pour sa défense, de garder la disponibilité de ses forces, de surveiller ses finances, d'être en un mot prête à tout événement. C'est la politique des autres qui lui dicte la seule politique qu'elle puisse suivre, la politique de réserve et d'observation. Elle n'a pas même à affecter d'opposer des combinaisons à des combinaisons, à chercher à son tour des alliés, qu'elle peut après tout trouver sans rien sacrifier de son indépendance et de sa dignité :

les alliances naissent d'elles-mêmes au moment voulu et elles sont d'autant plus puissantes quand elles se fondent sur la communauté des intérêts, quand elles jaillissent pour ainsi dire des circonstances. Jusque-là, la France n'a qu'à attendre, — suivant avec une attention vigilante ce travail qui s'accomplit autour d'elle, ménageant les relations utiles, laissant les diplomates coalisés à leurs négociations, les souverains à leurs voyages, les uns et les autres peut-être aux chances des mécomptes qui suivent quelquefois les combinaisons trop artificielles pour être fructueuses et durables.

De ces divers alliés qui ont été depuis quelques jours en mouvement pour arriver au renouvellement de leur pacte, l'empereur Guillaume II est évidemment celui qui paraît avoir été le plus heureux, et qui a laissé le plus naïvement éclater sa satisfaction. Il n'a pas longtemps gardé son secret ! C'était tout simple, puisque d'abord l'acte était tout à l'avantage de l'Allemagne : l'empereur pouvait y voir de plus comme un prélude favorable des voyages auxquels il se préparait, et c'est avec la joyeuse fierté du succès qu'il a pu partir pour la Hollande, pour l'Angleterre, en se flattant de conquérir chemin faisant de nouvelles adhésions, de nouvelles sympathies, peut-être quelque supplément d'alliances. Rien, certes, n'est indifférent dans ces voyages qui ne sont pas encore finis, et dont il ne faudrait après tout ni exagérer, ni diminuer l'importance. Guillaume II, en allant en Hollande avec l'impératrice, avec un cortège nombreux et brillant, était évidemment à peu près sûr de trouver un accueil empressé, non-seulement à la cour, auprès de la reine régente qui est une princesse allemande et dans le monde officiel, mais dans la population elle-même. Son séjour n'a été qu'une succession de galas. Il est allé partout : il a fait ses promenades aux musées, il est allé faire sa petite manifestation au tombeau de Ruyter, il a assisté à des fêtes nautiques; il a tenu à visiter, après Amsterdam, La Haye, Rotterdam, — et partout il a été reçu avec toutes les apparences d'une cordiale courtoisie, par une population lente à se mouvoir, sérieuse et honnête. Détail curieux ! C'est en français, à ce qu'il paraît, que la reine régente, au banquet de gala, a porté son toast et a adressé un petit discours à l'empereur. Le français n'était pas banni de la fête, pas même du menu du festin ! Le jeune souverain aurait répondu au toast de la reine, avec une parfaite bonne grâce, moitié en allemand, moitié en hollandais. L'empereur, en fin de compte, paraît avoir été ravi de la réception qui lui a été faite, des illuminations, des fêtes d'Amsterdam, de l'affabilité populaire.

Après cela il est bien permis de présumer que Guillaume II n'était pas allé en Hollande uniquement pour voir des feux de Bengale, pour assister à un banquet de cour ou même pour porter ses hommages au tombeau de Ruyter. On peut croire que, dans les circonstances présentes, la politique était de la partie, et sur ce point il est probable

aussi que le jeune empereur n'a pas dû garder de longues illusions. A la vérité, la politique aurait pu être du voyage sous une forme particulière, assez intime. On aurait eu, dit-on, la pensée de préparer le mariage futur de la jeune reine Wilhelmine, qui n'est encore qu'une enfant, avec un prince allemand quelconque, un prince de Wied, un prince de Saxe-Weimar, un fils du prince Albert de Prusse, — et que ne dit-on pas? Un fils de l'empereur lui-même. Un mariage, c'est encore possible! Au-delà, il est évident que toutes les tentatives pour entraîner la Hollande dans une triple ou une quadruple alliance resteraient sans résultat. L'empereur a eu beau se faire accompagner de son ministre des affaires étrangères, du chef de son cabinet militaire, du chef du cabinet de la marine ; on aurait beau faire répéter dans des brochures ou dans les polémiques que les Nassau sont de sang allemand, qu'il y a des affinités d'intérêts entre l'Allemagne et la Hollande : ce serait inutile, les Hollandais ne se laisseraient ni séduire par les caresses ni même intimider par les menaces ou les pressions d'omnipotence. Sur ce point, les Hollandais de tous les partis, libéraux, catholiques, antirévolutionnaires, radicaux, sont intraitables. Ils ont le sentiment jaloux de leur indépendance et sont résolus à la défendre. Ils ne sont disposés ni à aliéner leur liberté ni à livrer leurs opulentes colonies à un puissant voisin. Ils entendent vivre en bonnes relations avec tous les grands états et rester neutres dans leurs querelles sans se compromettre dans des ligues politiques ou même dans des ligues commerciales.

Une négociation, même un simple essai de négociation, eût été d'autant plus impossible, qu'en ce moment, à la suite de toutes récentes élections, où la question la plus vivement agitée a été celle de la réforme militaire, de la défense nationale, les libéraux ont obtenu la majorité et qu'il n'y a pas réellement encore de ministère. Le cabinet de M. de Mackay, qui était depuis quelques années aux affaires, ne restait plus qu'un pouvoir provisoire depuis le dernier scrutin; il attendait le départ des souverains allemands pour remettre sa démission. Le moment eût été mal choisi pour traiter de si graves affaires, et c'est ainsi que le jeune voyageur impérial a pu emporter les souvenirs flatteurs d'une courtoise hospitalité, non des promesses politiques que le sentiment hollandais aurait d'avance désavouées.

A l'heure qu'il est, Guillaume II a cinglé vers d'autres rivages : il est depuis quelques jours déjà sur un théâtre plus vaste et plus favorable, en Angleterre, où il n'avait paru jusqu'ici qu'en passant, presque à la dérobée, en visite de famille, — où il se montre aujourd'hui avec tout l'appareil de la puissance. Il est arrivé précédé par la grande nouvelle de cette récente signature de la triple alliance, à laquelle on affecte maintenant de dire que l'Angleterre se serait intéressée. Il est évident que dans ce monde anglais, ou l'on ne fait rien sans raison, il y a l'in-

tention calculée, préméditée et significative de donner de l'éclat à la visite impériale, de recevoir le jeune empereur non plus seulement comme le petit-fils de la reine Victoria, mais comme un souverain puissant et ami, chef de l'alliance continentale. Tout s'y est prêté. La reine elle-même s'est mise en frais à Windsor. Le prince de Galles, sans y mettre d'enthousiasme, s'est résigné à suivre son impétueux neveu dans ses promenades, jusque dans ses changemens de costumes,— et sur l'invitation de sa mère, à ce qu'on nous raconte, il s'est décidé à porter un toast à l'empereur. A peine débarqué, Guillaume II a commencé à s'agiter, à ne plus tenir en place. Il a donné tout au plus quelques jours à la vie de famille, à Windsor, visitant pour se distraire quelques postes, assistant à un mariage princier. Il était impatient de paraître à Londres, d'entrer en pompe au palais de Buckingham. Il a eu, en effet, son entrée avec tout l'éclat officiel voulu. Il a eu déjà sa représentation de gala à Covent-Garden, ses réceptions diplomatiques, son banquet à Guildhall; il a eu aussi, ce qui ne pouvait manquer, sa représentation militaire, sa revue de volontaires à Wimbledon. Il a tout ce qu'il désirait, tout ce qui pouvait flatter son orgueil, — et comme pour mieux marquer le caractère politique de la visite impériale, lord Salisbury, après être resté l'hôte assidu de Windsor pendant le séjour du Guillaume II, a l'avantage de recevoir lui-même l'empereur à Hatfield.

Les banalités ne comptent pas : elles sont de tous les temps et elles ne coûtent pas aux Anglais, pas plus que les évolutions, dès qu'ils y sont intéressés. Autrefois, il y a trente-cinq ans, du jour au lendemain, ils passaient du plus violent dénigrement aux démonstrations les plus chaleureuses à l'égard de Napoléon III, en qui ils ne voyaient plus que l'allié de la guerre de Crimée. Aujourd'hui, on n'en peut douter, le voyage de l'empereur Guillaume II n'est qu'un incident de ce travail diplomatique poursuivi sur le continent et vu avec faveur par le torysme britannique. Resterait à savoir dans quelle mesure l'Angleterre elle-même y est engagée, jusqu'à quel point la triple alliance pourrait être une quadruple alliance. C'est en vain que, jusqu'à ces derniers jours, on a pressé de questions le sous-secrétaire d'État du *foreign office*, à défaut de lord Salisbury, qui se dérobe : sir James Fergusson n'a cessé de répondre d'une manière évasive; il a paru récemment s'approprier les explications données à Rome par M. di Rudini, qui s'est borné à déclarer qu'il y avait eu des échanges de vues, que les intérêts étaient communs entre l'Angleterre et l'Italie dans la Méditerranée. On n'est pas plus avancé! En réalité, l'Angleterre joue ici le jeu qu'elle a toujours joué. Il est bien clair qu'elle est plus ou moins la complice de tout ce travail qui s'accomplit, qu'elle n'a que des sympathies pour la triple alliance, qu'elle a ses intelligences particulières

avec l'Italie. Elle s'y croit intéressée. Elle voit dans ses arrangemens avec l'Italie une garantie de sa domination en Égypte : elle voit aussi dans la triple alliance une force éventuelle contre la Russie. C'est le secret de sa diplomatie et de ses démonstrations. Il ne s'ensuit pas précisément, si l'on veut, qu'elle ait signé au traité, qu'elle ait des engagemens précis et écrits. Ce n'est pas son habitude : Sir James Fergusson n'a pas eu de peine à rassurer sur ce point la chambre des communes. Cela signifie simplement que l'Angleterre est une alliée sans être une alliée, qu'en approuvant tout, elle se réserve de mesurer son action à ses intérêts, qu'elle entend rester l'arbitre des événemens, avec une apparence de neutralité. Elle sent bien que si, à l'heure qu'il est, elle allait au-delà, elle créerait aussitôt une situation redoutable; elle déciderait le partage de l'Europe en deux camps, — et c'est ce qu'elle ne veut pas. L'inconvénient de cette politique, qui, après tout, ne trompe personne, est seulement de raviver le sentiment de l'incertitude universelle, d'ébranler la confiance dans la paix en prétendant la protéger.

Il en sera ce qui pourra ou ce qu'on voudra. Pour le moment, il faut l'avouer, l'Europe, dont on joue les destinées, assiste à un singulier spectacle. On signe des traités pour renouveler l'alliance de forces colossales de guerre. Les souverains voyagent à la recherche de la popularité pour leur politique, une politique qui reste une énigme, si elle n'est pas une menace. Les commentaires sur l'état de plus en plus précaire du monde se succèdent. Et pendant ce temps, comme pour ajouter à la représentation du jour, les escadres se promènent sur les mers. Récemment encore, une escadre anglaise était dans l'Adriatique : elle allait devant Fiume saluer l'empereur d'Autriche, qui a répondu fort galamment à la politesse de la reine Victoria. L'amiral britannique est allé de là devant Venise saluer le roi d'Italie, qui lui a répondu avec la même bonne grâce. C'était au lendemain du renouvellement de la triple alliance ! D'un autre côté, une escadre française s'est dirigée sur la Baltique. Elle s'est arrêtée devant Copenhague, où elle a reçu les témoignages de la sympathie des populations et du roi lui-même. Elle va devant Cronstadt, où les Russes paraissent lui avoir préparé une réception chaleureuse. — Bien entendu, tous ces braves marins de toutes les nations, dispersés sur les mers avec des missions différentes, voyagent pour le bien de la paix ! Tout le monde travaille pour la paix ! Et, tout bien compté, ce sera fort heureux pour le monde si la paix finit par triompher des politiques, qui s'entendent si bien à la préparer et à la protéger !

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La liquidation de fin juin a réservé à la spéculation haussière, qui entendait exploiter la situation de place par un étranglement du découvert, la surprise d'une tension subite sur le marché des capitaux. A la place du déport qui commençait à être coté le jour de la réponse des primes, le report a fait son apparition en pleine liquidation, et, sans devenir réellement onéreux, a cependant atteint un niveau que la veille on eût jugé invraisemblable. Le 3 pour 100 ancien a été ramené à 95.15, mais les acheteurs ont tenu ce cours avec fermeté. Les reports ont été assez élevés sur le plus grand nombre des valeurs. Le fait a paru d'autant plus singulier qu'il a coïncidé avec l'abaissement du taux de l'intérêt à 2 1/2 pour 100 par la Banque d'Angleterre. La cause probable en paraît devoir être cherchée dans la nécessité de prélever sur l'ensemble des ressources disponibles une somme de 140 millions de francs, montant du versement à opérer sur la rente nouvelle, du 1er au 15 juillet, à raison de 15 francs par 3 francs de rente.

La liquidation terminée et aucune impulsion encourageante ne venant de Berlin ou de Londres, le marché de Paris a passé par une semaine de lourdeur où la rente 3 pour 100 a reculé à 94.92, le reste déclinant en proportion. Le détachement des coupons, le 6, ne parut d'abord rendre aucune animation à la place. Cependant, le bruit s'étant accrédité que le Crédit foncier allait, à très bref délai, procéder à une émission d'obligations nouvelles au montant de 400 millions de francs, pour la conversion d'emprunts anciens, le marché des rentes s'est aussitôt raffermi, en même temps qu'une vive reprise se produisait sur les fonds espagnols et portugais. Le 3 pour 100 reste à 95.32, l'Extérieure à 73 3/8 ex-coupon de 1 fr., le Portugais à 43 ex-coupon de 1.50.

La rente nouvelle a été portée à 94.17. Ce titre se négocie désormais libéré de 60 francs. La Caisse des dépôts et consignations, dans ces derniers temps, a porté principalement ses achats sur l'emprunt. Depuis la fixation des cours de compensation, la rente a gagné 17 centimes, l'Emprunt 32, l'Amortissable 65, le 4 1/2 40. Le 3 pour 100 ancien a été moins poussé que les trois autres fonds.

Le sénat espagnol a voté la loi qui autorise la Banque d'Espagne à porter à 1,500 millions de pesetas la circulation de ses billets et à prêter au gouvernement, sans intérêt, 150 millions, et le Trésor à

émettre un emprunt de 250 millions en 4 pour 100 amortissable. A Lisbonne, le moratorium expirait le 10 juillet. Le commerce portugais est rentré sans trouble dans les conditions normales.

La spéculation a poussé activement les valeurs turques, depuis le 1 pour 100 jusqu'à l'action des Tabacs; l'obligation des Douanes s'est avancée jusqu'à 467.50. L'Italien est resté assez lourd, ainsi que le Hongrois, et la faiblesse du rouble a pesé sur les cours des fonds russes. Du côté de la République argentine, aucun incident ne s'est produit de nature à rappeler l'attention sur le groupe des valeurs dépréciées de ce pays.

Les valeurs industrielles ont été très fermes, notamment le Suez, qui a regagné un coupon de dividende de 55 francs et une quinzaine de francs en plus, à 2,775. Les Omnibus se tiennent un peu au-dessus de 1,000 francs, le Gaz aux environs de 1,400.

L'attention du marché des obligations étrangères reste attachée aux titres des Chemins de fer portugais et Cacérès. Le coupon de ces titres a été mis en paiement au commencement du mois, mais avec un léger retard, qui n'en a pas moins produit mauvais effet, et contribué à la dépréciation des cours.

La Cacérès vaut 250, la Portugaise 230 environ (3 pour 100 ancienne); la nouvelle 3 pour 100 est un peu plus faible à 225, et la 4 pour 100 reste à 285. Le 30 juin dernier, les cours correspondans étaient 272, 260 et 335. Le recul est considérable et tient en grande partie à l'ignorance absolue où l'on est, sur notre place, du sort que l'on prépare à la Compagnie royale. Le conseil a démissionné, il n'a pas été remplacé, et l'on ne peut rien préjuger des intentions du gouvernement.

L'action des Chemins portugais a reculé de 225 à 182.50, puis regagné 20 fr. à 202.50. Ce titre avait été maintenu artificiellement, pendant plusieurs années, à des hauteurs que rien dans la situation sociale ne justifiait. Les porteurs devront renoncer, pour un temps assez long, à toute distribution de dividende, et il faudra trouver des capitaux pour achever quelques lignes en cours de construction et peut-être pour compléter la somme nécessaire au paiement de l'intérêt des obligations. Une suspension de l'amortissement de ces titres pendant deux ou trois ans faciliterait la création des ressources indispensables en en diminuant le montant.

Les actions des Chemins autrichiens se tiennent sans variations, mais très fermes. Le 8 courant a eu lieu l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires de cette compagnie, qui a voté la ratification des traités relatifs à l'acquisition du réseau hongrois par l'État.

Le Lombard s'est arrêté dans son mouvement de retraite, grâce à une légère amélioration dans ses recettes. Le Nord de l'Espagne vient

d'assumer de nouvelles charges par ses contrats récens avec la Compagnie royale des Chemins de fer portugais ; mais le rendement de l'ensemble de son réseau est bon et représente déjà une plus-value de 2 millions. Le Saragosse et les Andalous ont un peu faibli à 305 et 465.

La Banque de France s'est tenue au-dessus de 4,400, les bénéfices du premier semestre ayant paru de bon augure pour le reste de l'exercice. La discussion du projet de loi portant renouvellement du privilège est décidément ajournée à la session d'automne ; au moins, le rapport de la commission pourra-t-il sans doute être déposé avant la séparation des chambres.

La Banque de Paris s'est tenue très calme, un peu au-dessus de 800 avant le paiement des 25 francs formant le solde de son dividende de 1890, un peu au-dessous depuis. Cet établissement attend le retour d'une occasion favorable pour reprendre la conversion de la Dette de Cuba.

Le Crédit foncier a regagné aussi une partie de son coupon détaché le 6 juillet ; la Bourse s'est raffermie en partie, dans ces derniers jours, sur l'attente de la nouvelle émission d'obligations du Foncier. L'autorisation ministérielle nécessaire n'a pas encore été donnée.

Le Comptoir national d'escompte a quelque tendance à faiblir. On craint qu'il ne soit engagé plus qu'il ne serait désirable dans les affaires portugaises où l'ont entraîné des opérations d'avances d'abord, remontant à plus de six mois, puis l'entreprise de la Régie des Tabacs dont l'émission manquée a précipité la crise.

Le Comptoir d'escompte ancien a fléchi, au moment de la dernière liquidation, à 250. Il se relève maintenant à 270. Un projet de concordat, élaboré par un groupe d'actionnaires des Métaux et présenté par eux au liquidateur de cette dernière société dont le Comptoir d'escompte ancien est le principal créancier, n'offre que peu de chances d'être accepté par toutes les parties. Le liquidateur du Comptoir d'escompte ancien maintient les droits des créanciers sur la totalité de l'actif qui atteint de 40 à 50 pour 100 des créances dans les plus mauvaises conditions. L'action des Métaux, valeur d'espérance ou de simple illusion, n'a cessé de reculer, et finit à 37.50.

Le Crédit lyonnais est ferme, en légère reprise à 805, le Crédit mobilier abandonné à 370, la Société générale oubliée à 485, la Banque russe et française éteinte à 325. Rien de réconfortant pour les actionnaires de cette Société n'est encore venu des rives du Rio de la Plata.

La Banque ottomane a été ramenée de 587.50 à 576.25, après avoir passé par 567.50. Ces deux derniers cours s'entendent, coupon de 17 fr. 50 détaché. C'est déjà une reprise de 6.25, corollaire de l'amélioration des fonds turcs.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

L'ART ET LA NATURE

TROISIÈME PARTIE (1).

LES CHAGRINS, LES TOURMENS DE L'IMAGINATION ET SA DÉLIVRANCE PAR LES ARTS.

XIII.

Les esthéticiens qui décident trop hardiment que l'art est supérieur à la nature en prennent à leur aise et posent mal la question. Ils raisonnent comme si nous avions à choisir entre une matière brute et une matière façonnée, entre un or vierge et un or travaillé, entre un diamant empâté dans sa gangue et un diamant taillé. Ils oublient que la nature est la grande, l'éternelle inspiratrice des artistes, ils oublient aussi qu'il y a un art naturel, instinctif dans toutes nos images, dans toutes les représentations esthétiques que nous nous faisons des choses. Pour le répéter une fois encore, on ne trouve pas de paysages tout faits dans la nature; ils se font dans notre imagination. Vous les voyez, tel paysan ne les voit pas. Il a peut-être de meilleurs yeux et autant d'imagi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er juillet.

nation que vous, mais il n'a pas celle qui joue. Conduisez ce même paysan au musée des antiques; il y éprouvera des étonnemens qui ne seront pas des admirations, et comme tel autre, il dira en sortant « qu'il vient de voir une grande diablesse de femme qui avait perdu ses deux bras. »

Pendant que nous admirons un paysage, nous sommes paysagistes à notre façon. Nous employons pour former nos images les mêmes procédés que les artistes; la seule différence entre eux et nous, c'est que les nôtres sont une propriété privée, qui n'est qu'à notre usage, qu'elles demeurent en nous à l'état de fantômes incorporels et flottans, et que l'artiste fixe les siennes, les réalise, leur donne un corps. Ces images perceptibles, se communiquant à nos sens et devenues un bien public, nous rappellent le caractère d'objets que nous connaissons, mais nous les présentent sous une forme qui nous est nouvelle. L'art reproduit des effets de couleurs et de lignes que nous avons souvent admirés dans la nature; ces couleurs ne sont plus tout à fait les mêmes, ces lignes ont une régularité, une rigueur de dessin, de symétrie, de logique qu'elles n'ont jamais dans le monde où nous vivons. L'art nous montre des assemblages de pierres qui ressemblent à des végétations ou à des organismes vivans; il nous montre aussi des hommes et des femmes en marbre ou en bronze, des scènes pleines de mouvement où rien ne se meut, des orages tranquilles et silencieux, ou par un caprice plus étrange encore, des passions furieuses qui chantent en mesure ou parlent en vers, et, si furieuses qu'elles soient, ces vers ont tous leurs pieds. Comme l'artiste a le don de nous faire voir ce qu'il a vu, nous pouvons comparer ses images aux nôtres, et comme les apparences sensibles dont il les revêt diffèrent de celles des choses, nous pouvons comparer les jouissances esthétiques que l'art est capable de nous procurer avec les joies contemplatives, les émotions sympathiques, les rêveries vagues et charmantes que nous inspire la nature, ou en d'autres termes les plaisirs que goûte notre imagination lorsque, abandonnée à elle-même, elle opère directement sur les réalités, avec les plaisirs que lui donnent les images réalisées des architectes, des sculpteurs, des peintres, des musiciens et des poètes. C'est ainsi que la question doit être posée.

Ce ne sont pas seulement les clercs de notaires, les Butscha, qui mettent les vrais printemps au-dessus des printemps peints et préfèrent une jolie femme à la Vénus de Milo. Dans l'opiniâtre et inégal combat qu'il soutient contre la nature, tout véritable artiste a été dix fois, cent fois tenté de rendre les armes; cent fois il s'est pris en pitié et a maudit sa destinée et ses défaites.

Un peintre me disait dans une heure de découragement : « Quel

est donc ce fatal penchant qui nous pousse malgré nous à donner une figure à ce que nous avons dans la tête, à montrer aux autres ce que nous avons vu, à leur faire sentir ce que nous avons senti? Eh! parbleu, j'ai tout senti, mais je n'en puis exprimer que la centième partie, tant nos moyens sont misérables! Regardez-moi dans les yeux, vous y verrez le monde; regardez mes œuvres, vous n'y trouverez que ce que j'ai pu dire, et je vous jure que ce que je n'ai pas dit était le plus beau de l'affaire. Mon sentiment est un fleuve, je suis condamné à n'y puiser qu'avec un tout petit arrosoir, et j'ai beau lui ôter sa pomme pour arroser au goulot, l'eau qui en sort n'est qu'une goutte au prix de celle qui coule là-bas. Passe encore si je peignais pour des gens qui n'aient rien regardé, rien senti, ou si je leur racontais les choses de la lune, qu'ils ne connaissent pas. Mais ce que je leur fais voir, ils l'avaient déjà vu et revu, de leurs deux yeux ou en rêve, et ces imbéciles font des comparaisons. Ils savent comme moi ce que c'est qu'une chair de femme, une chair animée, une chair vivante, qui frissonne quand on la touche, et j'ai beau me donner un mal de chien pour faire vivre celle que je leur montre, je ne réussis jamais à leur faire sentir la chair fraîche, et il me semble comme à eux que la mort a passé par là! »

Il disait encore: « Eh! oui, la nature! la nature! le reste est bien peu de chose... Cette puissance vive, immense, comme parlait le seigneur Buffon, qui anime tout, qui embrasse tout, plus riche que toutes nos idées, plus vaste que tous nos systèmes!.. Depuis cinquante ans que j'existe, je n'ai pu encore découvrir si elle était bonne ou méchante; mais pour peu que cette magicienne aime à rire, comme elle doit se moquer de nous! Tous tant que nous sommes, nous ressemblons à de gauches apprentis essayant de refaire les tours du plus grand des prestidigitateurs... Non, vraiment, la partie n'est pas égale. Elle a tout pour elle, l'infiniment petit et l'infiniment grand, des finesses de détail à rendre fous ceux qui voudraient les analyser et des immensités où nous disparaissons. Avant de peindre, Delacroix mettait quelquefois une fleur à côté de son chevalet, et il disait: « Cette fleur est mon inspiration et mon désespoir. » Là, comment voulez-vous lutter? Nos yeux, notre ouïe, notre odorat, la nature parle à tous nos sens à la fois, elle a le génie des sensations mixtes. Vous peignez le printemps. Qu'est-ce qu'un printemps qui ne sent pas bon? Je connais un aveugle-né qui se passe très bien de le voir; il le flaire et il l'entend. Mais ôtez-lui ses parfums, ce n'est plus ce doux poison qui coule jusque dans les profondeurs de l'âme. Il y a des gens qui prétendent que le chant du rossignol est, somme toute, assez pauvre et médiocre. Que Dieu bénisse leurs longues oreilles! Mais l'accompa-

gnement, le décor, qu'en disent-ils? Le rossignol ne chante pas dans une salle de concerts. A la limpidité féerique de sa voix, ajoutez le mystère des forêts, les étoiles, la lune, des odeurs d'herbe fraîche et de résine, la renaissance des choses, leur étonnement de se sentir revivre, je ne sais quoi d'indéfinissable qui se passe entre cet oiseau qui parle et tous les êtres muets qui l'écoutent. Non, la question n'est pas de savoir s'il chante aussi bien que Mme Caron, mais si une soirée de mai où l'on entend ses trilles ne fait pas chanter l'imagination plus que toutes les symphonies du monde. Et soyez sûr que Beethoven était de mon avis, que son impuissance à rendre tout ce que le rossignol lui avait dit l'a souvent fait sécher, jaunir, qu'il a maudit son clavecin comme je maudis mes pinceaux. »

Il ajouta : « Peintres, musiciens, poètes, tous les artistes sont logés à la même enseigne ; ils font ce qu'ils peuvent, et ce qu'ils peuvent est bien peu de chose. Tenez plutôt, je lisais l'autre nuit *Antoine et Cléopâtre,* et tout de suite après, j'ai relu Plutarque. Bon Dieu! quel tort l'historien ne fait-il pas au poète! La vie humaine est si belle dans ses complications, dans ses confusions, dans l'étrangeté de ses contrastes, dans la sauvagerie de ses désordres! La matière était trop riche pour être mise au théâtre, et Shakspeare a taillé, il a rogné, il a étranglé, il a étriqué. Le véritable Antoine avait une bien autre étoffe. La nature ne la plaint jamais ; elle n'en est pas à compter, ses magasins regorgent ; que lui en coûte-t-il d'habiller son monde? Toutes les fois que j'ai lu un drame dont le héros était un grand personnage historique, j'ai éprouvé la même déception. Je me disais : « Non, ce n'est pas là mon homme, on ne m'en donne qu'un petit morceau ; on m'avait promis de me faire manger la bête, on ne m'en sert que les abatis. » Ce n'est pas la faute des artistes, c'est la faute de l'art et de l'insuffisance de ses moyens. Nous avons affaire à trop forte partie ; nous sommes des gueux qui veulent rivaliser avec un millionnaire, et en pareil cas, la seule ressource des gueux est la ruse. Qu'est-ce que l'artiste? un éternel ruseur. Nous rusons sans cesse pour cacher notre misère et nos trous, pour déguiser notre indigence en richesse, nos sacrifices forcés en sacrifices volontaires. Eh! oui, nous sommes de pauvres gens et de faux grands seigneurs. Il y a pourtant des innocens à qui nous en imposons ; tels dadais se persuadent que le petit epitome de la nature que nous leur offrons en contient la substance, la moelle, le fin du fin, qu'ils peuvent se dispenser de lire son confus et fastidieux grimoire, que nous l'avons débrouillé pour eux, en rejetant la bourre et le fatras. Nous-mêmes, nous n'en croyons rien, et quand nous nous retrouvons seul à seul avec elle, nous lui disons, le genou en terre : « Toi

qui n'a jamais besoin de mentir, fais grâce à nos mensonges et à nos impostures!... » Chien de métier que le nôtre! Tel que vous me voyez, je passe ma vie à éprouver des sensations que je dois garder pour moi, à voir des choses que je ne pourrai jamais montrer, à admirer des effets de lumière si subtils, si délicats ou si puissans que je désespère de les rendre, à me débattre contre l'inexprimable, contre l'intraduisible. Quand je réussis à oublier que je suis peintre, quand je ne suis plus qu'un homme qui a des yeux et qui regarde, je découvre en moi et autour de moi tant de prodiges que je jouis d'une béatitude de séraphin contemplant son Dieu. Il y a des joies qui ne peuvent s'exprimer que par un cri; mais le cri, dit-on, n'est pas de l'art... Vous êtes un grand faiseur de complimens. Vous m'avez affirmé tout à l'heure que mon tableau venait à merveille. Allez, ne vous gênez pas, traitez-le de chef-d'œuvre. Je ne le finirai pas. Quand je le compare à l'autre, à celui qui est dans mon âme, dans mes nerfs et dans mes yeux, je ne sais que trop tout ce qui lui manque, et la nature le sait encore mieux que moi. J'ai pris mes pinceaux en dégoût, en horreur! Vous ne me croyez pas? J'ai juré de fermer boutique, je mets la clé sous la porte, je ne peindrai plus. Je me suis assez tourmenté; il est temps de songer à soi, et il n'y a qu'*elle* qui nous rende heureux. Désormais je veux jouir. Les vraies joies sont celles qui ne disent rien ou qui crient. »

Et là-dessus, ayant tout dit, il se remit à peindre.

XIV.

Il est inutile de raisonner avec un peintre découragé qui maudit son art; il se chargera lui-même de se répondre. Mais quand le subtil Butscha déclare qu'il peut se passer du Titien et de ses Vénus, qu'il ne dépend que de lui d'en trouver de tout aussi belles à Valognes, à Carentan ou en Provence, il est bon de lui représenter qu'en contemplant les Vénus du Titien, Butscha ne songe qu'à les admirer, que lorsqu'il contemple une Vénus de Valognes, il songe peut-être à autre chose. Si Butscha était un artiste, il lui serait facile de regarder les réalités des mêmes yeux qu'il étudie une œuvre d'art; mais Butscha n'est pas un artiste, il le devient en de certains momens, par occasion, et il a besoin qu'on l'aide à le devenir. C'est le premier service que lui rendent les arts.

Le plaisir esthétique, pour être goûté dans les règles, demande un certain état d'esprit qui ne nous est pas habituel et où nous ne pouvons nous maintenir longtemps sans nous faire quelque violence. Nous devons nous transformer en de purs contemplatifs, ne demandant au monde que de leur fournir des images, et il faut

aussi que rien ne s'interpose entre ces images et notre âme, où elles doivent se refléter et se peindre comme dans un miroir sans tache. Notre vie est toujours inquiète, agitée, pleine de soins, et dans notre commerce direct avec la nature, il suffit de peu de chose pour nous ramener à nos affaires. La nature ne se croit pas tenue de faire notre éducation, elle ne nous avertit point, elle ne nous dit pas comme le poète latin à son public : — « Veuillez écouter sans distraction mes acteurs. Bannissez de votre esprit les soucis et les dettes et la crainte importune des poursuites. Nous sommes en temps de fête, c'est fête aussi chez vos créanciers. Ils ne réclament rien de personne pendant les jeux; après les jeux, ils ne font de remise à personne. Mais à l'heure où je parle, le calme règne, les alcyons planent sur le forum. »

Les plus grands ennemis de nos plaisirs esthétiques sont nos appétits, toujours faciles à exciter, difficiles à distraire, et nos intérêts, que tout nous rappelle. Quand nous sommes en présence des réalités, nous avons peine à oublier qu'elles peuvent être pour nous des causes de bonheur sensuel ou de souffrance. Mais telles que l'art nous les présente et sous la forme qu'il leur donne, elles ne sont plus à notre usage, nous ne pouvons les posséder et nous n'avons aucun sujet de les craindre. Ces réalités, purement représentatives, ne nous inspirent que des passions imaginaires qui ne troublent pas les sens, quelque volupté qui s'y mêle, et ces passions, il est doux de les ressentir même quand elles sont tristes ou terribles. Lorsque j'assiste à un orage en musique, je ne pense pas à me garantir de la pluie et de la foudre, et les alcyons planent sur cette harmonieuse tempête comme sur le forum. Lorsque la beauté d'une femme nous apparaît dans un corps de marbre, ce marbre la protège contre notre désir, qui serait une impiété. Il est vrai que, dans l'art dramatique, les images revêtent des corps de chair, et que souvent les visions du poète intéressent moins que les épaules de la comédienne. Mais s'il vous vient de mauvaises pensées, c'est votre faute : la rampe allumée, la niche du souffleur, le rideau qui se lève et se baisse, tout vous avertit que la scène représente un monde fictif, où les épaules les plus belles, les plus réelles, ne doivent vous inspirer que les sentimens qu'on peut avoir pour une fiction.

Il en est du culte du beau comme de la religion, et des théâtres comme des églises, qui sont souvent profanées. Est-il si rare, comme le disait Massillon, de voir des pécheurs et des pécheresses « choisir les temples et l'heure des mystères terribles pour venir y inspirer des désirs criminels, pour s'y permettre des regards impurs, pour y chercher des occasions et pour faire de la maison du Seigneur un lieu plus dangereux que les assemblées de péché? »

Il n'en est pas moins vrai que les églises sont les endroits où les fidèles ont le moins de peine à se recueillir, et on les a bâties à cet effet; à la rigueur, ils peuvent trouver leur Dieu partout; ils sont plus sûrs de ne penser qu'à lui en venant le chercher où il demeure. Il ne tient non plus qu'à nous de savourer partout dans sa pureté le plaisir esthétique; mais on a construit les musées, les salles de concerts, les théâtres pour qu'il y eût des lieux où il ne se fît point d'affaires, où les réalités mêmes ne fussent que des apparences, et où les imaginations pussent apprendre à jouer.

Admettons cependant que Butscha ait l'âme assez contemplative pour qu'il ne se mêle aucune inquiétude de désir aux regards qu'il attache sur les Vénus vivantes d'Arles ou de Valognes, ni aucune arrière-pensée au culte qu'il rend à leur beauté. Admettons au surplus que lorsqu'il se promène dans la forêt de Fontainebleau, il lui soit aussi facile qu'à un paysagiste de transformer en paysage tel site qui lui plaît. Supposons encore qu'il ait autant d'imagination qu'un Titien ou un Théodore Rousseau. Butscha s'abuse étrangement s'il croit que les images sans corps qui flottent dans son esprit égalent en précision celles qu'un grand peintre, par un patient labeur, est parvenu à fixer sur une toile, ou qu'elles expriment aussi nettement le caractère des choses. On ne connaît vraiment le génie d'une langue que quand on l'a parlée et écrite; on ne connaît vraiment le caractère d'une figure ou d'un paysage que lorsqu'on a essayé de le rendre. Butscha est un lecteur, et il s'en tient le plus souvent aux lectures cursives; l'artiste a fait des thèmes; il ne lui suffit pas d'entendre tant bien que mal la langue de la nature, il la parle et il l'écrit.

C'est en travaillant à les réaliser que l'artiste acquiert la pleine conscience de ses images, qu'il les voit s'éclaircir, se nettoyer, s'épurer. Il ne faut pas croire que son œuvre fût déjà entièrement composée dans son esprit avant qu'il commençât de l'exécuter; ce n'était qu'une ébauche indistincte, un rudiment; mais au fur et à mesure de son travail, tout se dessine, tout se dégage. On ne prend possession de sa volonté qu'en agissant, on ne possède tout à fait sa pensée qu'en l'exprimant, on ne sait vraiment ce qu'on voulait dire qu'après l'avoir dit.

Le modèle immatériel que l'artiste se propose de réaliser dans son œuvre lui paraît exempt de tout défaut, et il désespère de pouvoir le reproduire sans le gâter, sans le mutiler. Le plus souvent, ce modèle ne lui semble si parfait que parce qu'il est encore vague, indéterminé. Nous prenons volontiers l'indéfini pour la perfection. Exprimer une idée, c'est lui donner un caractère à l'exclusion de tous les autres, et c'est un sacrifice que s'impose notre imagination; elle y a regret, comme l'avare en dépensant un écu pour se

donner un plaisir regrette tous les autres plaisirs imaginables que cet écu pouvait lui procurer. Dans ses heures de découragement, l'artiste déplore ses sacrifices volontaires comme des malheurs ou comme des crimes, et il est certain que souvent qui choisit prend le pire.

Mais il y a aussi des choix heureux qui sont des inspirations d'en haut, et rien n'est plus fâcheux, plus funeste que les demi-partis. L'artiste finit par découvrir que ce qu'il a retranché de son sujet fait valoir le reste, et il se console de l'avoir appauvri en se rappelant que les peintres, les musiciens, les poètes seraient bien fous de vouloir rivaliser d'abondance avec la nature, que leur vraie destination est de débrouiller des impressions confuses, de dissiper des nuages, de résoudre des incertitudes, d'éclaircir ce qui semblait douteux, d'accentuer ce qui n'était qu'indiqué, et que si dans le monde réel des effets à peine annoncés nous suffisent et nous plaisent, nous nous adressons à l'art pour éprouver ce genre de plaisir que nous procurent les choses prononcées. Tel paysage représente un site connu et aimé de vous, devant lequel vous avez souvent rêvé, et il vous étonne par sa nouveauté. Vous aviez tout vu, tout senti, et il vous semble que vous n'aviez su ni voir ni sentir. Incertain, suspendu, balançant entre plusieurs partis, laissant vos yeux comme votre esprit flotter au hasard d'une chose à l'autre, vous aviez raisonné longtemps sans conclure. L'artiste a conclu pour vous : le jugement est rendu, et c'est un arrêt digéré et décisif. L'histoire émouvante, passionnée que vous raconte telle symphonie, vous vous l'étiez cent fois contée à vous-même; mais votre récit était décousu, souvent obscur, et tout se tient, tout s'enchaîne, tout est pur et net dans celui du musicien. Il a eu pitié de vos bégaiemens; ce que balbutiait votre langue trop grasse, il l'articule, et cette symphonie vous fait l'effet d'une révélation : elle vous apprend ce que vous pensiez savoir; vous vous flattiez de connaître votre cœur, elle vous le découvre. Quand l'art n'aurait pas autre chose à nous donner, les Butscha ne sont pas en droit de dire qu'il ne nous sert à rien : grâce à lui, nos contemplations sont plus précises, nos émotions plus conscientes d'elles-mêmes, nos rêveries plus lucides et plus ordonnées.

Butscha est un épicurien; il ne demande à la nature que de l'aider à jouir quelque temps de lui-même, après quoi il retourne à ses affaires. La grande, l'unique affaire du véritable artiste est de manifester au monde le secret de ses jouissances et de nous communiquer son âme. C'est une satisfaction qu'il se donne au prix de grands efforts et d'un labeur dur, opiniâtre, et toujours inquiet. Il tremble sans cesse qu'interprètes infidèles, sa parole ou sa main ne trahissent sa pensée. Il efface, il rature, il corrige, il retouche, il

refait; il a des hésitations, des scrupules, et ses perplexités sont des angoisses, ses repentirs sont des tourmens. Quand il contemple son ouvrage, fruit de ses sueurs, et que son ouvrage lui déplaît, il maudit le jour où il vint au monde, il se plaint des entrailles qui l'ont porté. Toute œuvre d'art est née d'une grande joie, et c'est la douleur qui l'a bercée. Qu'importe que les yeux soient secs! il y a des larmes intérieures plus amères que celles qui coulent sur le visage. Le vrai travail, le seul fécond, est une souffrance; pour nous posséder nous-mêmes, il faut avoir pâti, et il en est des choses que nous aimons comme des femmes, elles ne sont vraiment à nous que lorsque nous avons souffert par elles et pour elles. — « Le génie, disait Buffon, n'est qu'une grande aptitude à la patience. » Le premier venu retrouve dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres ses propres pensées et des images qui l'ont souvent hanté. Ce sont des fleurs toutes semblables en apparence à celles qu'il avait cueillies lui-même sur les chemins de la vie, et pourtant c'est autre chose : en y regardant de plus près, nous découvrons que ces roses ont fleuri sur une croix.

Ce n'est pas tout. S'il est vrai que nous mettons du nôtre dans toutes nos images, qu'elles portent la marque de l'ouvrier, il est encore plus vrai que l'artiste donne à l'œuvre qu'il a patiemment travaillée la forme de son esprit et pour ainsi dire la couleur de son âme. Tout objet se présente à l'imagination sous des aspects multiples et infiniment divers; d'habitude, ce que nous y voyons nettement, c'est ce que nous aimons voir, car pour connaître, il faut aimer. Réduits à nous-mêmes, à notre propre fonds, nous n'aurions qu'une manière d'interpréter et de comprendre les choses; mais les grands artistes ayant le don de nous communiquer leurs sensations, il ne tient qu'à eux de nous faire voir le monde de cent façons différentes, et il se fait en nous une multiplication des êtres plus miraculeuse que celle des cinq pains.

« — La manière de voir les arbres, me disait un de nos meilleurs peintres, change deux ou trois fois au moins par siècle, à plus forte raison l'idée qu'on se fait de la figure humaine. » — Les arbres de Corot ne sont pas ceux de Rousseau, et les arbres de Rousseau sont très différens de ceux de Fragonard, de Boucher, de Watteau, de Poussin ou de Ruysdaël. Le sentiment du divin tel qu'il se manifeste ou dans le Parthénon ou dans la Sainte-Chapelle, la femme vue par Michel-Ange ou par Botticelli, par un sculpteur égyptien ou par Corrège, par Rubens ou par Jean Goujon, l'amour senti par Mozart ou par Glück, la lumière comme la comprenait Rembrandt ou comme l'aimait Véronèse, les rois tels qu'ils apparaissaient à Racine ou à Shakspeare ou à Calderon, — que votre imagination soit une cire complaisante, elle recevra toutes ces empreintes.

N'est-ce pas acquérir vingt âmes de rechange que de contempler tour à tour le monde par les yeux d'Eschyle et d'Aristophane, de Lucrèce et d'Horace, de Molière et de Dante, ou de pouvoir se répéter les airs que bourdonnait la vie aux oreilles de Grétry ou de Beethoven? C'est un pauvre homme que celui qui ne vit que de sa propre substance; savoir sortir de soi, voilà le plus grand avantage qu'ait le civilisé sur les âmes incultes.

Butscha est le plus spirituel des clercs de notaire, et je le tiens pour un vrai civilisé. Il finira par comprendre que l'imagination d'autrui peut lui être de quelque secours, ne fût-ce que pour varier ses plaisirs. Quand elle ne serait ni plus riche, ni plus puissante, ni plus souple, ni plus colorée que la sienne, s'il la prend quelquefois à son service, il pourra dire comme cette paysanne infirme, qui avait fait transporter son lit d'une fenêtre d'où elle apercevait son poulailler à une autre fenêtre, donnant sur un carré d'artichauts et sur un petit pré où broutait sa chèvre : « Je ne sais pas si c'est plus joli, mais cela me change. »

XV.

Non-seulement l'art est pour notre imagination la meilleure des disciplines, et en l'assouplissant, la façonnant, il accroît son fonds naturel et lui enseigne à multiplier ses jouissances; il lui rend d'autres services plus précieux encore. Il y a presque toujours du mélange dans les plaisirs esthétiques que lui procurent les réalités; les joies qu'elles lui donnent sont souvent accompagnées d'un sourd malaise ou gâtées par des regrets, des inquiétudes, de cruels mécomptes. L'art se charge d'accommoder ses différends avec le monde, et ce médiateur est un libérateur.

Ce qui tout d'abord gâte et attriste ses joies, c'est la désolante mutabilité des choses. Rien ne reste, tout s'écoule, tout passe comme l'ombre, a dit le sage. D'une heure à l'autre, les lieux, les figures changent, et nous ne les reconnaissons plus. Un heureux concours de circonstances leur avait donné tout leur prix en leur permettant de nous révéler leur grandeur ou leur charme. Qu'est devenu le paysage qui nous enchantait? Que sont devenues les grâces dont le jeu nous avait séduits? Les circonstances ont changé, la grandeur s'est anéantie, le charme s'est envolé. Encore si l'impression que nous avons reçue des choses dans un heureux moment de leur existence demeurait en nous vive et fraîche, si nos images avaient le don d'immortelle jeunesse! Mais nous sommes soumis, nous aussi, à la loi de l'éternel devenir, et, comme nous, nos images vieillissent. Nous retrouvons, nous devinons sous leurs rides ce qu'elles étaient jadis; mais l'émotion

qu'elles nous ont causée, nous ne la ressentons plus : nous avons beau nous frapper le cœur, il n'en sort plus rien ; nous avons beau souffler sur les tisons, la dernière étincelle est morte étouffée par les cendres d'une vie qui se consume. Qui ne s'est affligé de ne pouvoir savourer de nouveau certaines ivresses qui ne grisent qu'une fois? Qui ne s'est plaint de ne pouvoir rajeunir ses amours? Qui ne s'est obstiné à chercher du regard, dans ses souvenirs, quelque chose d'à jamais disparu?

Dès que l'homme fut assez assuré de sa subsistance pour s'accorder quelques loisirs, il avisa aux moyens de fixer ses impressions, de prolonger ses souvenirs, de défendre son passé contre ses oublis et contre la fragilité de sa mémoire, et les premiers monumens d'art ressemblèrent sans doute à ces planches tumulaires des Indiens, résumé symbolique de la vie de leurs morts, où l'on voit en haut le *totem* ou animal patron du premier ancêtre de la tribu, et plus bas des signes représentant les principales actions du défunt, ses campagnes, ses prouesses, des peaux de castor rappelant ce qu'il avait aimé, des aigles, des serpens, des buffles, une tête d'élan remémorant la plus illustre de ses chasses. Ressusciter les choses en perpétuant leur image, c'est un désir naturel à un être qui se croit digne de posséder et l'espace et le temps, et qui, au soir de sa courte journée, n'est plus bien sûr de ce qu'il sentit au lever du soleil.

Ce verger fleuri où le printemps vous était apparu dans sa grâce et vous avait parlé, vous l'avez revu. Quel changement! quel mécompte! Ces feuillages d'un vert si doux et légers comme des nuées se sont épaissis, alourdis, et les fleurs sont tombées. Vous aviez bu avec délices, vous vouliez boire encore, la source avait tari. L'art vous fournit le moyen de renouveler à jamais votre impression, de revoir aussi souvent qu'il vous plaira le verger où votre cœur s'était fondu, et dont l'image commençait à pâlir. Sera-ce exactement le même verger, le même printemps? Non, mais qu'importe! Tous les vergers et tous les printemps ont un air de famille. Votre impression renouvelée sera-t-elle identique de tout point à la première? Non. Quelle que soit la matière où l'artiste réalise ses images, elle le met dans l'impuissance de rendre le détail infini des choses. Aussi bien, il a exprimé ce qu'il avait senti, et il a sa façon propre de sentir. Mais, s'il est vraiment artiste, il est homme autant ou plus que vous, et si particulier que soit son tour d'esprit, vous entrerez facilement en communion avec lui. Donnez-vous sans crainte, soyez sûr que vous vous retrouverez. En revoyant, dans quelques mois, votre verger tout en fleurs, l'art vous venant en aide, vous le verrez peut-être avec d'au-

tres yeux; et, dans le printemps qui ne fleurit qu'une fois l'an, vous reconnaîtrez celui qui ne défleurit jamais.

Notre raison, qui prend part à tous nos plaisirs esthétiques, nous avertit qu'il y a dans nos impressions quelque chose de périssable, de caduc, et que l'œuvre d'art, devant être de durée, est tenue de reproduire des images et d'exprimer des sentimens qui méritent de durer. L'artiste est un distillateur; il a vaporisé par la chaleur, il a condensé par le refroidissement, c'est ainsi qu'il extrait l'essence des choses. Quel que soit son sujet, il le réduit à l'essentiel. Les vrais portraits nous révèlent des âmes et ce qu'il y a de permanent dans une figure dont la physionomie change sans cesse. L'architecture d'une maison de plaisance ne nous apprend rien sur les idiosyncrasies du marquis ou du banquier pour qui elle a été construite; mais elle représente le caractère de toute une classe d'hommes, leurs habitudes, et tout un genre de vie. Les joies, les douleurs, les colères, les extases, les tendresses exprimées par les mélodies d'un grand musicien nous paraissent dignes d'être immortelles. Les personnages qu'a mis en scène tel grand comique, il les avait rencontrés, étudiés sur le vif; mais ce sont des souvenirs revus, corrigés, épurés; l'artiste a pris le van en main, séparé le grain de la paille et nettoyé son aire. L'art, c'est l'esprit des choses. — Et les pâtés de Chardin! dira-t-on. — Eh! oui, les pâtés eux-mêmes ont leur esprit, et, rien qu'à les voir, nous sentons bien que ceux des charcutiers ont été mis au monde pour être mangés et ceux de Chardin pour faire rêver nos yeux et pour durer.

Hélas! ils ne dureront qu'un temps. Les Raphaël poussent au noir, les Murillo s'écaillent, telle fresque du Corrège s'efface de jour en jour, plus de soixante tragédies d'Eschyle ont péri, le Parthénon n'est que la plus belle des ruines, les plus glorieux chefs-d'œuvre de Phidias ne sont qu'un vain souvenir. Les dieux sont jaloux. Quand ils détruisent ce qui vit, nous nous plaignons de leur cruauté, nous ne les accusons pas d'injustice; mais quand ils se font briseurs d'images, nous les traitons de vandales, et il nous semble que la mort s'attaque à ce qui ne devait jamais mourir. Les grands artistes travaillent pour l'éternité; tout peintre, tout musicien, tout poète qui n'a pas comme eux l'amour de ce qui dure n'est qu'un artisan.

Nous reprochons à la nature de ne donner à notre imagination que des joies fugitives; nous lui en voulons aussi de les gâter par de fâcheux accidens. En vain cherchons-nous à prendre le change, à nous faire des illusions sur ses sentimens à notre égard, sur l'intérêt qu'elle nous porte; elle s'amuse à nous prouver que,

n'ayant cure de nos plaisirs, elle ne se croit pas tenue de nous préparer des spectacles. La plante que nous avions cultivée avec amour, et dont nous attendions impatiemment la floraison, nous savons qu'elle ne vivra qu'un jour; mais peut-être ne viendra-t-elle pas à bien; nous la verrons s'étioler avant d'avoir fleuri, et elle ne fleurira qu'à moitié : il suffit pour cela d'une gelée tardive ou d'un insecte. Nos joies sont périssables, et trop souvent elles sont incomplètes.

Il y a d'heureux et de funestes accidens; ils proviennent tous de la rencontre de forces hétérogènes qui coexistent dans le temps et dans l'espace et qui s'ignorent les unes les autres. Quand la pluie tombe, elle a ses raisons de tomber; mais c'est hasard si elle nous nuit, c'est hasard si elle nous sert. Peu lui importe de féconder les champs ou de verser les blés, de déconcerter les plans d'un général, de troubler une fête ou un rendez-vous, d'enlaidir un paysage, de déranger les observations d'un astronome; elle tombe parce qu'elle doit tomber, et elle ne s'occupe que de faire son métier; que chacun fasse le sien comme il pourra! Le pommier a le droit de croître et de porter des pommes; mais le puceron lanigère a, lui aussi, le droit d'exister, et il ne voit dans le pommier qu'une table servie à son intention. Il y avait quelque chose du ciel, de l'air de l'Attique dans l'âme de Phidias et de Platon, comme dans le miel des abeilles du mont Hymette; l'air et le ciel de certaines contrées produisent des goîtreux et des idiots. Supprimez les accidens de lumière, vous n'aurez presque plus rien à regarder dans ce monde; mais supprimez la cuscute, la nielle et le mildew, et personne ne s'en plaindra. Retranchez l'accident de l'histoire, vous en retranchez le drame; mais combien de pièces, heureusement nouées, n'ont eu, par malchance, que de piètres dénoûmens!

Le hasard joue un rôle si considérable dans notre vie, que raconter notre histoire c'est raconter nos fortunes, et déjà il avait présidé à notre naissance. Un homme et une femme se sont rencontrés fortuitement, et leur santé, leur tempérament, leur humeur, leurs affaires, leurs plaisirs, les circonstances qui accompagnèrent la conception, les impressions qui ont troublé ou favorisé la grossesse, décident de ce que sera l'enfant. C'est une aventure, une fantaisie du sort que ce petit être vagissant qui semble être né malgré lui, tant il fait grise mine à la vie. Que deviendra-t-il? Nous apportons tous au monde le germe d'un caractère, d'une destinée, mais il faut que l'étoile s'en mêle : beaucoup de fleurs ne nouent pas et la vigne coule souvent. Pour qu'il y eût un Napoléon, il fallut que Charles-Marie Bonaparte, ayant connu Maria-Lætitia Ramolino, lui donnât au moins deux enfans, et

que le second naquît lorsque la Corse était réunie à la France et vingt ans avant la révolution. Si Paoli ne l'avait dégoûté de son île, si Paoli, en croisant le chemin de cet ambitieux, n'avait forcé son ardente inquiétude à s'en chercher un autre, ou si un ignare médecin avait empiré la fièvre maligne dont il faillit mourir en 1791, c'en était fait de la plus grande épopée des temps modernes. Mais, faute d'occurrences favorables, combien d'hommes, qui promettaient beaucoup, n'ont pas tenu ce qu'ils annonçaient! On accuse leur paresse; les champs ne travaillent pas quand le ciel leur refuse sa rosée. Le hasard, qui est quelquefois un grand artiste, n'est souvent qu'un bousilleur.

Plantez le même jour, dans le même terrain, deux jeunes arbres de même essence, venus de la même pépinière, élevés avec les mêmes soins: celui-ci prospère, celui-là meurt sans qu'on sache pourquoi. Presque toujours, heureux ou malheureux, qu'il fasse vivre ou qu'il tue, l'accident est un infiniment petit qui garde son secret. Les choses de ce monde ne sont pas comme les dieux d'Homère, « lesquels vivaient facilement, θεοὶ ῥεῖα ζώοντες. » Il en est qui, par un invisible secours ou une faveur du sort, forcent tous les obstacles et remplissent leur destinée; mais il y a des êtres à qui tout est contraire, dont tout traverse les inclinations, que tout dessert et moleste; pour eux, respirer est un labeur, se mouvoir est un danger, désirer est une imprudence, vouloir est une irréparable infortune. Le jeune mirza Rustan, dont Voltaire a raconté l'histoire, avait deux favoris, Topaze et Ébène, qui lui servaient de maîtres d'hôtel et d'écuyers. Topaze était blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien, sage comme un Guèbre. Ébène était un nègre fort joli, à qui rien ne semblait difficile, mais qui ne donnait jamais que de mauvais conseils, et, par malheur, il était plus empressé, plus industrieux, plus persuasif que Topaze. Rustan se laissa persuader par lui, et ce fut ainsi qu'il manqua sa destinée, en n'épousant pas la princesse de Cachemire, dont il s'était épris à la foire de Caboul. A son lit de mort, ses écuyers lui étant apparus, l'un couvert de quatre ailes noires, l'autre de quatre ailes blanches, il reconnut que c'étaient des esprits célestes et qu'il avait écouté le mauvais génie, qui était chargé de le perdre. Ainsi que le mirza Rustan, toutes les choses de ce monde ont leurs deux génies, et la plupart du temps, comme Ébène, celui dont le métier est de malfaire est plus empressé ou plus industrieux que l'autre.

Notre imagination ne s'embarrasse pas si les mirzas sont heureux ou non; tous les plats lui sont bons pourvu qu'ils ne soient pas manqués, et les beaux malheurs l'enchantent comme les beaux crimes. Mais quelle que soit son habileté à tirer parti de tout,

même de l'informe, même du difforme, l'accident perturbateur lui fait éprouver de grandes mélancolies toutes les fois qu'il fausse ou affaiblit les caractères et empêche les choses de montrer tout ce qui est en elles, toutes les fois qu'il les condamne à n'être qu'à moitié, sans que l'acte réponde jamais à la puissance. L'incomplet, l'incohérent, l'insipide, l'équivoque abondent dans la vie; l'imagination ne sait qu'en faire ni comment elle doit s'y prendre pour jouer avec ces tristes réalités. Combien n'arrive-t-il pas souvent que les plus belles harmonies soient gâtées par une fausse note, ou qu'il y ait un désaccord apparent entre un phénomène et son principe, ou qu'un mouvement commencé ne se continue pas, ou qu'une grande force ne produise rien! Que de causes sans effets, et que d'effets qui n'ont pas de suites! Que de vertus et de vices, que de grâces et de monstres inachevés! que de germes avortés! Combien de demi-sots qui n'ont pas le mérite d'être des animaux risibles! Combien d'êtres de nature ambiguë qui disparaissent sans avoir pu se déclarer!

Ce sentiment de l'incomplet que nous éprouvons si fréquemment dans notre vie de tous les jours et qui attriste nos plaisirs et les jeux de notre imagination, l'art nous en délivre. Il nous introduit dans un monde où il n'y a point de sots accidens, où les choses donnent tout ce qu'elles peuvent donner, où les principes engendrent toutes leurs conséquences, où rien n'avorte, où tout germe est fécond, où les sentences rendues par le destin sortissent leur plein et entier effet, où les êtres médiocres eux-mêmes atteignent pour ainsi dire à la perfection de leur médiocrité.

Le fortuit a une grande influence sur l'artiste et son œuvre, et le plus souvent ses inventions sont des trouvailles. Sans parler des hasards de sa naissance et de son éducation, les temps, les lieux, les événemens, les occasions, une rencontre imprévue, un propos saisi au vol, une figure qui l'a frappé, lui ont fourni peut-être le meilleur de son sujet. On ne cherche pas l'inspiration, on la reçoit; il a trouvé la sienne au coin d'un bois ou dans la rue, dans la solitude ou dans un salon, en regardant voler une mouche, ou dans le brouhaha d'une fête. Son œuvre est un jeu de l'amour et du hasard, mais l'amour est le plus fort; il s'intéresse trop à sa création pour l'abandonner à la fortune, et c'est lui qui gouverne la barque. Pour que Goethe écrivît *Werther*, il fallait qu'à vingt-trois ans ce fils d'un riche bourgeois de Francfort passât quelques mois à Wetzlar, qu'il se promenât souvent dans la jolie vallée de la Lahn, où il relisait l'*Odyssée*, qu'il fît connaissance avec la famille de M. Buff, qu'il rencontrât à un bal champêtre une Nausicaa qui s'appelait Charlotte, qu'elle lui parût charmante et qu'elle fût déjà promise. Il fallut aussi qu'à peu de temps de là, un jeune secrétaire de léga-

tion, amoureux de la femme d'un de ses collègues, se brûlât la cervelle avec un pistolet emprunté à Kestner, le fiancé de Charlotte. Mais Wetzlar et la Lahn, Charlotte, Kestner et le malheureux Jérusalem, Goethe, par un charme, par un enchantement, a contraint les lieux et les visages qui l'avaient inspiré à lui dire leur dernier mot, après quoi il leur a dit à son tour : Voici le mien !

Une œuvre d'art d'où l'accident serait banni ne ressemblerait plus à la vie, nous paraîtrait morte, car tout ce qui vit porte l'empreinte du hasard. Mais celui que l'artiste prend à son service est un ouvrier intelligent, qui arrange quand il a l'air de déranger, débrouille quand il a l'air de brouiller, donne aux choses tout leur prix, réveille les puissances endormies, leur fournit des occasions et loin de fausser ou d'affaiblir les caractères, les aide à se montrer tels qu'ils sont et à nous découvrir leurs dessous. Dans les chefs-d'œuvre de la peinture, de la musique, de la poésie, il semble que rien n'a été cherché, que, parmi tous les possibles, il en est un qui s'est présenté comme de lui-même à une imagination qui ne demandait qu'à jouer; mais on reconnaît bientôt que ce possible s'est changé en vérité nécessaire, que rien n'a été laissé à l'aventure, qu'il y a une fatalité dans les circonstances, que l'accidentel sert à révéler l'immanent.

Werther aurait pu ne jamais rencontrer Charlotte, et peut-être serait-il mort dans un âge avancé ; mais qu'aurait-il fait de ses années? Une sensibilité maladive le rendait impropre à la vie ; un insecte venimeux, dont les blessures sont des voluptés, l'avait piqué au cœur. Charlotte nous a rendu le service de nous le faire voir tel qu'il était : il s'est révélé en se tuant. C'est par un pur accident qu'OEdipe s'est croisé dans un chemin creux avec son père qu'il ne connaissait pas; s'il l'a assommé pour une querelle de bibus, c'est qu'il était OEdipe. Changez les circonstances, ses malheurs auraient été moins effroyables ; mais il n'aurait jamais eu que de courtes prospérités, et tôt ou tard, selon toute apparence, les emportemens de son esprit, ses préventions aveugles, son humeur précipitée et violente l'auraient perdu. Le sort a voulu que Hamlet eût un père à venger ; mais ce rêveur aussi tourmenté que généreux, timide dans le mal comme dans le bien, qui recule sans cesse devant l'action trop forte que sa conscience lui impose et qui cherche des prétextes à ses délais, des excuses à sa faiblesse, nous découvre dans ses incertitudes, dans ses défaillances, le fond de son âme. Comme Werther, comme OEdipe, il remplit sa destinée en la manquant, et les hasards de sa vie ne font qu'illustrer, pour ainsi dire, les fatalités de son caractère.

Tandis que l'accident naturel nous chagrine souvent par sa fâcheuse inopportunité ou par ses caprices destructeurs, le hasard

intelligent dont nous sentons la présence dans l'œuvre d'art nous met le cœur à l'aise, l'esprit au large. Les surprises qu'il peut nous causer n'alarment jamais notre confiance; nous nous en remettons à lui, nous le regardons comme une providence toujours attentive, qui veille à notre bonheur, conduit tout pour le mieux et sait encore mieux que nous ce qu'il nous faut. Par un effet de la configuration du terrain ou par quelque autre motif indépendant de sa volonté, un architecte a dû commettre une faute grave contre la symétrie; mais ce qu'il y a d'irrégulier dans son bâtiment, il a su le sauver par un heureux artifice; cet accident nous plaît. A la suite d'un violent orage ou du glissement d'une couche d'argile, un de ses murs s'est lézardé; nous retrouvons l'accident naturel, et nous en voulons à la nature de se mêler d'affaires qui ne la concernent point. Nous entendons une symphonie; une phrase qui nous charmait se trouve brusquement interrompue, coupée par une autre d'un caractère tout différent. Nous demeurons en suspens, mais nous ne sommes point inquiets; nous ne doutons pas que le compositeur ne la reprenne, que nous ne la goûtions encore plus pour l'avoir attendue; nous savons que dans l'art, tout s'achève, rien ne reste en chemin. Pendant que nous sommes tout oreilles, une chaise tombe à grand bruit, une femme a une crise de nerfs ou un trombone fait un couac, et notre impatience va jusqu'à la colère. Que vient faire l'accident perturbateur dans une œuvre d'art? Il y est aussi déplacé qu'un chien dans une église. Nous n'admettons pas qu'il intervienne dans un monde où nous contemplons les réalités sous une forme qui plaît à une imagination gouvernée par la raison.

XVI.

Nous avons encore d'autres griefs contre cette adorable nature, qui, dans ses bons jours, nous gorge de plaisirs, mais qui ne nous consulte jamais pour savoir de quelle manière ou dans quel ordre nous désirons qu'on nous les serve. Nous nous plaignons souvent qu'elle met comme à dessein de la confusion dans ses spectacles, que quelquefois rien n'est à son plan, que dans les âmes comme dans les champs et les bois, les formes et la lumière ne se dégradent pas selon la valeur et l'importance des choses, que des objets insignifians acquièrent des dimensions exorbitantes et s'interposent entre nous et ce qui intéresse nos yeux. Tel paysage nous est gâté par un détail malheureux, qui occupe tant de place que nous ne pouvons nous en distraire. Dans telle scène de la vie ou de l'histoire, de menus incidens grossissent outre mesure et font tort

au reste, l'accessoire empiète, usurpe sur l'essentiel, l'inutile, qui s'étale, gêne l'important, les hors-d'œuvre nous cachent le principal, et il nous semble dans nos heures de pessimisme imaginatif que c'est une loi de nature, que l'insurrection du petit contre le grand est toujours victorieuse, que le monde est la proie des parasites.

Ajoutons que pour que nos images nous plaisent, elles doivent s'offrir à nous comme un ensemble nettement délimité, auquel rien d'étranger ne se mêle, pur de tout alliage et se détachant en pleine lumière sur son fond. Or dans le monde réel, rien ne commence, rien ne finit ; le point succède au point, l'instant à l'instant, sans qu'il y ait entre eux aucun arrêt ni aucun repos. L'objet que nous contemplons, nous voudrions l'isoler de tout ce qui l'entoure et que tout s'entendît pour faire le vide autour de lui, afin de le voir lui tout seul, et souvent nous le voyons se perdre comme un détail dans un autre ensemble. La continuité du temps et de l'espace chagrine notre imagination ; rien ne s'isole, rien ne se détache. Il est vrai que, par un effort de notre esprit, nous réussissons à circonscrire, à limiter nos tableaux ; mais ce travail est quelquefois un labeur, et le labeur n'est pas un jeu. Ce mélange de tout, cette pénétration des choses les unes dans les autres, qui est le caractère de la nature, est pour nous une cause de grandes distractions, et souvent ce qui nous déplaît nous fait oublier ce qui nous plaît, ou un détail futile nous enlève à nous-mêmes. Nous ressemblons alors à ce prédicateur qui, en montant en chaire, avisa dans son auditoire une femme de sa connaissance qu'il croyait partie pour la campagne. Il se demanda si c'était bien elle et ce qui avait pu l'empêcher de partir. Il raisonna si bien là-dessus que lorsqu'il revint à lui-même, il ne retrouva plus son texte, et qu'il s'écria mentalement : « Mon Dieu, si vous voulez que je prêche, rendez-moi mon sujet ! » Dans nos contemplations, dans nos rêveries, il nous arrive, à nous aussi, de perdre notre sujet, et quand, revenus de nos absences, nous réussissons à le ravoir, il ne nous dit plus rien, l'heure du berger est passée.

La nature nous ravit souvent par ses magnificences, souvent aussi ses profusions nous déconcertent, nous confondent, nous lassent. Sa prodigieuse fécondité multiplie sans raison apparente les êtres et les choses ; c'est un débordement de vie, une débauche de création, et nous sommes tentés de dire ce que disait Corinne à Pindare : « C'est de la main qu'il faut semer, et non à plein sac. » Parmi tous ces êtres pullulans, il en est des milliards qui, échappant à nos sens par leur petitesse, ne peuvent nous procurer aucun plaisir. Quand on les examine à la loupe, on découvre que la nature les a façonnés, parés aussi précieusement que le joaillier

travaille et sertit un bijou. Ils sont admirables, et il n'y a personne pour les admirer. Que d'attentions perdues! que de peines inutiles! que de soins gaspillés! Dans les espèces supérieures elles-mêmes, quelle surabondance de production! Que de copies tirées de méchans modèles, qui ne méritaient guère qu'on leur fît tant d'honneur! Quelle fureur de dépense! La nature nous apparaît quelquefois comme une reine fantasque, prodigue d'elle-même et follement dissipatrice de son bien.

Pour nous plaire, il faut que, s'accommodant à la débilité ou à la délicatesse de notre esprit, elle nous dérobe une partie de ses richesses et de sa fastueuse opulence. Les plus belles nuits ne sont pas ces nuits très pures où le ciel s'ouvre sur nos têtes, où les constellations se perdent dans la confusion de myriades d'étoiles et dans un fourmillement de lumière. Les plus beaux jours pour admirer un paysage ne sont pas ceux où les lointains d'une couleur et d'un ton crus nous montrent jusqu'à leurs moindres détails; nous aimons à les voir à demi noyés dans une vapeur qui les enveloppe d'une grâce discrète et, pour ainsi dire, de ce silence des formes qui plaît aux yeux. Les événemens historiques qui nous font le plus rêver ne sont pas les actions accomplies par une multitude d'ouvriers obscurs; nous ne sommes contens que lorsqu'une grande personnalité, qui s'est mise hors de pair, commande à ce qui l'entoure, concentre tout en elle comme dans le foyer d'un miroir ardent et nous semble, comme le destin, avoir tout conduit et tout voulu. Notre imagination a des goûts et même des superstitions aristocratiques; un gros oiseau l'intéresse plus que des milliers d'oisillons, et elle se plaint que la nature sacrifie trop au nombre, que la bourre abonde dans ses ouvrages.

Il y a toujours du désordre dans le luxe d'un magnifique qui dépense sans compter, sans choisir, et qui, n'estimant pas les choses à leur prix, a des caprices pour de coûteuses bagatelles qui ne peuvent plaire qu'à lui. Le monde nous paraît ressembler quelquefois à une maison fabuleusement riche, mais mal tenue, où tout foisonne, où le précieux, le vil et le bizarre s'entremêlent, se confondent dans des appartemens encombrés. Nous trouvons que le propriétaire ne s'entend pas à soigner ses effets, que les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir. Qui n'a été plus d'une fois en querelle avec la terre et le ciel? Qui ne s'est dit : « A quoi bon tant d'étoiles de médiocre grandeur? à quoi bon tant d'arbres sans apparence, qui empêchent de voir la forêt? à quoi bon tant de forces improductives et tour à tour tant d'uniformité et tant de disparates? à quoi bon tant d'êtres insignifians, tant de chenilles et de hannetons, tant de petits hommes pour qui la vie n'est qu'un poids et qui eux-mêmes pèsent inutilement sur la terre? » Il y a

dans la nature des détails qui nous transportent d'admiration; mais quand nous sommes de mauvaise humeur, nous fermons les yeux à ses divines beautés, et nos pourquoi ne finissent pas. Elle n'est plus pour notre imagination qu'une indéchiffrable énigme, qui peut-être n'a pas de mot. Chaque chose, prise à part, nous paraît merveilleusement ordonnée; l'ensemble est un chaos et un désordre éternel.

En vain, notre raison nous représente que les choses qui nous paraissent si bien ordonnées ne peuvent sortir d'un chaos, que des détails si parfaits nous répondent de la perfection de l'ensemble, que nous sommes des myopes qui n'ont qu'une vue fragmentaire de ce grand monde, que dans la grande chaîne des êtres, chaque espèce est un chaînon nécessaire et que, tout influant sur tout, l'inutile a sans doute son utilité cachée, que ce qui nous semble inexplicable s'explique *sub specie æternitatis*, que pour la nature des millions de lieues ne sont qu'un pas de fourmi, et les siècles des secondes, que l'idée de l'univers ne se réalise que dans l'immensité de l'espace et la suite infinie des temps, et que les désordres dont nous nous plaignons disparaissent dans un ordre général qui nous échappe. Mais quoi que puisse dire notre raison, cet ordre général qu'elle nous vante et qui n'est pour nous qu'un mystère incompréhensible ne nous console de rien : notre imagination n'apprécie que l'ordre qui se laisse voir, toucher, qui se manifeste à nos sens et à notre âme.

Ici encore, l'art vient à notre secours et nous délivre de nos chagrins. L'imagination de l'artiste est capable de réaliser ses images, elle est au reste toute pareille à la nôtre, et il sait ce qu'il nous faut. Besoins, plaisirs et peines, tout nous étant commun, il s'accommode sans effort à nos goûts, il nous sert comme nous voulons être servis, il nous donne ce que nous aimons, il nous soulage de ce qui nous pèse, il nous débarrasse de ce qui nous gêne. Ses plus grandes richesses, si on les compare aux magnificences de la nature, ne sont qu'une honorable pauvreté; mais rien ne vaut une maison gouvernée avec une savante économie et dans laquelle le faste est sacrifié au vrai luxe, à celui qui plaît et qui charme. Le cœur s'y sent plus à l'aise et, en quelque sorte, les yeux y sont plus riches qu'au milieu de trésors confusément entassés.

L'œuvre d'art est un monde où tout est à sa place et à son plan, où une justice distributive assigne à chaque chose le rang qui lui convient, où l'essentiel n'est jamais subordonné à l'accessoire, ni le principal à l'incident. D'autre part, c'est un monde très limité, à la mesure de notre regard et de notre esprit. Nous en pouvons faire le tour commodément. Il n'est pas de si grande fresque que

nous ne puissions l'embrasser d'un coup d'œil ; il n'est pas de comédie si compliquée qu'on ne puisse la représenter en quelques heures, et un jour suffit pour venir à bout du plus long des romans. Ajoutez que les limites dans lesquelles se circonscrit et se renferme une œuvre d'art sont nettement accusées ; elle se détache sur ce qui l'environne comme une statue de marbre sur les massifs d'un jardin où sa blancheur fait événement. Tout tableau a sa bordure, et on sait combien un tableau gagne à être vu dans son cadre. Quand un drame s'est dénoué, le rideau tombe, nous n'attendons plus rien ; quand nous avons lu le dernier vers d'un poème, nous disons : « Voilà qui est fini ! » — et c'est une vraie fin, et quand nous avons fermé notre livre, la continuité du temps est comme rompue.

Au surplus, dans cet ensemble circonscrit, il n'y a rien d'inutile. Tout détail sert visiblement à quelque chose ; les accidens sont des occasions, les accessoires sont des moyens. Tout s'enchaîne et tout s'explique ; les effets manifestent leurs causes, les causes ne manquent jamais leurs effets ; toutes les énigmes ont un mot, et il ne tient qu'à nous de le trouver. C'est ainsi que l'artiste nous délivre de nos confusions, de nos obscurités et de ce qu'un philosophe grec appelait « le mauvais infini. » Quelque étroites que soient les limites où il a renfermé son sujet, nous sentons que son œuvre est complète, qu'on n'y pourrait rien ajouter sans la gâter. Ces limites ne sont pas des bornes et nous ne sommes pas tentés de les franchir ; l'harmonie n'est-elle pas l'infini dans le fini? L'œuvre d'art est un microcosme, et nous pouvons bien dire qu'elle nous procure le plaisir des dieux, puisqu'elle nous fait éprouver la même joie que ressentirait une intelligence capable d'embrasser l'univers dans son ensemble, et de voir les détails se fondre dans l'harmonie du grand tout tel qu'il apparaît à la force mystérieuse qui l'a créé, si cette force est consciente et jouissante d'elle-même.

Dans l'œuvre d'art, tout se rapporte à une fin, et cette fin, c'est nous. Notre imagination a beau multiplier ses prestiges pour nous persuader que nous sommes la cause finale de l'univers, qu'il a été fait pour l'homme et qu'il le sait, qu'il y a sympathie entre nous et lui ; il nous détrompe trop souvent par ses refus, par ses perfidies, par ses brutalités. Nous découvrons que, tout entier à ses affaires, il lui chaut peu de nous agréer, que nous faisons les frais de la plupart des fêtes qu'il nous donne à son insu, et que dans le monde réel la beauté n'est qu'un accident heureux, dont nous avons le mérite de savoir jouir. Dans le monde que l'art a créé, nous sommes vraiment la cause finale pour laquelle tout est ordonné ; c'est une maison que l'homme a bâtie pour l'homme,

et nous nous y trouvons chez nous. Tour à tour nous adorons la nature comme la plus enivrante des maîtresses ou nous la maudissons comme une ennemie; car nous sentons bien que même dans ses meilleurs momens, dans ses heures d'aimable caprice, elle ne nous aime pas, que nous la prenons quelquefois de force ou par surprise, mais qu'elle ne se donne jamais, et nous ressentons toutes les douleurs d'un amour blessé et méprisé. Nous lui avions cru de l'âme; elle n'est en vérité qu'une grande machine, produite et mue par des puissances fatales, et elle nous fait vivre ou nous détruit sans nous voir. L'œuvre d'art est le produit d'une force intelligente et sympathique, qui a pensé à nous; l'œuvre d'art est la fille de l'amour, et c'est pour cela que la beauté y est plus qu'un accident heureux, elle en est la règle et la loi.

Personne n'ignore que quand Aphrodite vint au monde, il y eut chez les dieux un grand festin, auquel fut prié Porus, génie de l'abondance. Après le repas, s'étant enivré de nectar, il sortit de la salle, se glissa dans le jardin de Jupiter et s'y endormit. Il fut aperçu par la Pauvreté, qui était venue mendier quelques restes. Elle conçut le hardi projet d'avoir un enfant de ce dispensateur suprême des trésors et des grâces; elle se coucha auprès de lui, et le fruit de cette union furtive fut l'Amour. Comme sa mère, il est toujours inquiet, rongé de désirs; comme son père, il sent en lui une plénitude de vie qui le fatigue et dont il se soulage en engendrant à l'aventure des êtres qui lui ressemblent. Mais, comme il a été conçu le jour où naissait Aphrodite, il est son servant, son humble adorateur, et dans toutes ses bonnes fortunes de dieu libertin, dans toutes ses conjonctions de rencontre, si viles que soient les créatures qu'il honore de ses caprices, c'est à la reine du ciel qu'il pense, de sorte qu'elle préside à ses engendremens, et qu'elle en est, disait la prophétesse Diotime, le destin et la Lucine. — « Tu te trompes, Socrate, ajoutait Diotime, l'objet de l'amour n'est pas le beau, comme tu parais le croire. — Quel est-il donc? demanda Socrate. — C'est la production et la génération dans la beauté. »

On peut dire aussi que le beau n'est pas l'objet de l'art. Les laideurs du corps et de l'âme, l'informe, le difforme, les passions terribles ou grotesques, les monstres et les sots, il n'est rien qui ne puisse figurer dans ses images. Mais à quelque sujet que le peintre ou le poète ait donné son cœur et marié son imagination, la beauté est sa Lucine. Violemment épris de son idée, n'ayant ni cesse ni repos qu'il ne l'ait montrée aux autres hommes, comme un amant qui regarde le monde à travers sa passion, il rapporte tout à cette idée qui le possède; il ne voit qu'elle et tout lui sert à la faire valoir, et on trouvera dans son ouvrage cette unité d'inspi-

ration et de sentiment, cette harmonie dans le caractère qui est la beauté. C'est ainsi qu'un tableau représentant trois ivrognes attablés peut être un beau tableau et qu'une comédie où il se dit beaucoup de sottises, et où se commettent beaucoup de turpitudes, peut être une belle comédie ; c'est ainsi que ses monstres eux-mêmes, un grand artiste les enfante dans la beauté et que ses œuvres sont des compositions achevées et comme une image de cet ordre universel que nous pressentons, que nous devinons quelquefois, mais dont l'art seul peut nous donner la sensation.

Il lui en a coûté ; il a peiné et pâti. Il a dû se battre contre la nature qui lui disputait son sujet ; il l'a longtemps interrogée et il lui arrachait les réponses une à une. Il s'est battu plus tard contre une matière résistante, réfractaire, qu'il force à recevoir l'empreinte de sa pensée. Il ne regrette pas ses peines ; il ressent la joie des victorieux, des dompteurs. Son bonheur est pareil à celui que goûtaient les bergers d'Arcadie assez adroits pour surprendre Pan dans son sommeil, assez audacieux pour l'enchaîner et pour contraindre le dieu des mystères et des épouvantes à leur chanter un de ces airs qui réjouissent les oreilles d'un mortel, parce qu'ils lui révèlent le grand secret et que cependant on peut les faire dire à une petite flûte inégale, à d'humbles roseaux cueillis par une main inconnue sur le bord d'un étang sans gloire et peut-être sans nom.

XVII.

L'art est la nature débrouillée, et il nous délivre de tout ce qui troublait la netteté de nos contemplations, de tout ce qui pouvait gêner nos sentimens, nos émotions et nos rêves. L'art est la nature concentrée, et il nous délivre des fatigues d'une attention dispersée qui avait peine à saisir le rapport des détails avec l'ensemble, le rapport de l'ensemble avec notre âme. L'art est la nature mise au service de l'imagination, et de force ou de gré, fournissant à l'homme des signes pour fixer à la fois ses images et pour les représenter comme il lui plaît de les voir. Architecture, statuaire, peinture, musique, poésie, la fin commune à tous les arts est de donner à notre sensibilité des jeux et des fêtes que rien ne dérange, que ne trouble aucun accident désagréable ou funeste. Mais nous avons diverses manières de sentir, et selon les signes figuratifs qu'il emploie, chaque art a sa façon spéciale de nous délivrer et de nous rendre heureux.

La nature est un grand architecte ; ses constructions nous imposent ou nous charment par la beauté, par la variété de leurs lignes courbes, droites, horizontales, perpendiculaires, obliques, qui, con-

tinues ou brisées, tourmentées ou paisibles, sévères ou mollement onduleuses, éveillent tour à tour dans notre esprit l'idée d'un effort gigantesque, d'une audace héroïque, d'un repos olympien, d'une grâce qui s'abandonne ou s'amuse. Mais quand nous nous prenons pour unité de proportion, ces lignes sont incommensurables pour les créatures bornées que nous sommes, et comme elles ne sont pas ordonnées par rapport à nous, elles nous apprennent que l'univers est immense, elles ne nous apprennent pas qu'il forme un tout harmonieux.

L'architecture, c'est le monde reconstruit par l'homme, adapté à sa taille et rendant visible à son âme l'ordre invisible dont il rêve. Son imagination créatrice, mais qui n'invente rien et vit de souvenirs, reproduira en les résumant les grands spectacles qui l'ont frappé. Ses montagnes seront des pyramides, ses pics seront des obélisques, ses cavernes seront des labyrinthes souterrains. Il imitera les vastes plaines de la mer par de longues lignes horizontales, les rochers escarpés par des tours, la voûte du ciel par des coupoles, les forêts par une végétation de colonnes, leurs perspectives fuyantes par des enfilades et des galeries, leurs berceaux par des arcades et des cintres.

Comme l'a dit Charles Blanc, l'homme a voulu aussi que ses édifices, destinés à loger des dieux ou des rois divinisés qui en étaient l'âme, offrissent quelque analogie avec la structure d'un être vivant, que des proportions nettement accusées révélassent la présence secrète d'une mesure commune à toutes les parties, que des courbes missent en évidence le jeu des forces et parussent exprimer la vie. « L'être vivant est composé d'os, de tendons, de muscles, de chairs. Par une fiction hardie, l'artiste supposera dans son monument des matières hétérogènes associées pour constituer un tout, et comme l'architecture se compose essentiellement de supports et de parties supportées, c'est surtout par la diversité des pressions et des résistances qu'il exprimera l'organisme artificiel de son édifice. Il ira jusqu'à feindre des substances molles mêlées aux corps rigides, des matières élastiques pressées par des matières pesantes, et dans ses métaphores de pierre ou de marbre il figurera des fibres délicates unies en faisceau et fortifiées par des ligatures. Au squelette ou à l'ossature du bâtiment, il ajoutera comme des muscles dont il nous montrera les attaches. Ainsi le monument s'animera, il semblera respirer une sorte de vie organique, et il sera digne d'être habité par une âme. L'architecte pourra se nommer alors, comme le nommait la poésie du moyen âge, le maître des pierres vives, *magister ex vivis lapidibus.* »

Tout n'est pas fait encore. Le monde inférieur, métaux, plantes, fleurs, doit trouver sa place dans ce temple qui est un résumé de

l'univers. « On y verra les feuilles de l'olivier et du laurier, le chardon épineux, l'acanthe, le lis marin, le persil, la rose, la coquille, l'œuf, les perles, les olives, les amandes, les larmes de la pluie, les flammes et les carreaux de la foudre. Puis des feuillages imaginaires s'infléchissent et se tourmentent pour obéir aux rigides contours qui les emprisonnent. Les animaux apparaissent ensuite, comme des emblèmes de la nature sauvage domptée par l'homme. L'Indien assoit la plate-bande de son édifice sur des éléphans, le Persan remplace le chapiteau de ses colonnes par une double tête de taureau, le Grec fait servir des mufles de lion à vomir l'eau du ciel. »

Prolongez jusqu'à l'infini une ligne qui n'est pas absolument régulière, ses irrégularités seront réduites à néant. L'architecture, qui est pour ainsi dire l'art cosmique, reproduit les lignes de la nature telles qu'elles apparaîtraient au génie des mondes, les contemplant de loin, de très loin, du fond des espaces éthérés, et elle y trouve son compte. Elle désespère de rivaliser avec la nature, qui fait tout en grand et agit par masses, sans qu'il lui en coûte rien. Elle sauve l'infériorité de ses moyens par un artifice, et pour agir sur notre imagination sans trop de désavantage, elle recourt à la méthode intensive. Ne pouvant imiter dans ses ouvrages la grandeur et l'infinie variété des lignes naturelles, l'homme devenu bâtisseur en rend l'effet plus intense en les rendant rigoureusement géométriques. Il trace de vraies horizontales et de vraies verticales; il transforme des figures vaguement esquissées en triangles, en parallélogrammes aux contours arrêtés, des courbes incertaines en arcs de cercle, d'ellipse, de parabole. Il se donne le plaisir d'enseigner les mathématiques à la nature. Dans sa bâtisse, les parties ont entre elles et avec le tout un rapport précis, déterminé; toutes les proportions en sont exactes, tout y est soumis aux lois de la symétrie. Les êtres vivans eux-mêmes, les plantes, les animaux qu'il y mêle, il les ramène à leur forme générale et typique, il en accentue le caractère, il les ennoblit en les simplifiant : il veut qu'on puisse dire qu'avant de servir à la décoration de son édifice, ils avaient séjourné dans son esprit et vécu quelque temps avec sa raison.

C'est ainsi qu'en reconstruisant le monde à son idée, il proteste contre les accidens perturbateurs, contre les désordres apparens qui l'offusquent, et du même coup contre le malheur de sa situation. Créature éphémère et chétive, qui se sent perdue dans l'abîme de l'être et qui pourtant s'intéresse passionnément à elle-même, il est bien aise de pouvoir dire : Voilà ce que je pense de moi ! Quand il édifie à ses dieux des temples qui sont comme une image abrégée

de ce grand univers et permettent de juger de la pièce par l'échantillon, il travaille à sa renommée autant qu'à la leur; pourrait-il les loger à leur goût s'il n'était leur confident et ne se sentait comme mêlé à leur vie? Lorsqu'il se construit à lui-même des demeures dont l'ordonnance est aussi savante que le décor en est riche, il glorifie la destinée humaine; lorsqu'il se bâtit d'illustres tombeaux, il fait de sa mort quelque chose de mémorable. Tous les arts tendent à une double fin; tous les arts sont une protestation contre la nature qu'ils imitent.

Qu'est-ce qu'une pyramide auprès d'une montagne? Que sont les édifices les plus imposans si on les compare au plus médiocre accident du relief terrestre? Il suffit d'un pli du sol pour dérober au regard une grande cité. Kairouan, la ville sainte, dont deux mosquées au moins sont des merveilles, est située dans une grande plaine légèrement onduleuse. Éloignez-vous-en d'une demi-lieue et retournez-vous pour la chercher des yeux; vous n'apercevez plus que la pointe d'un minaret, qui bientôt disparaît à son tour. Et pourtant les monumens de l'art, qui ne sont à vrai dire que de magnifiques jouets, font toujours sensation dans un paysage. Quoiqu'on n'y trouve aucun détail qui n'ait été emprunté à la nature ou inspiré par elle, ils portent tellement la marque, la signature de l'homme, que, tranchant sur tout ce qui les environne, ils s'imposent à l'attention.

Une villa de briques et de pierres occupe bien peu d'espace sur le penchant d'une colline et au milieu des grands bois sombres qui l'enserrent de toutes parts; elle en est cependant le centre et comme la figure principale, vers laquelle tout converge, que tout regarde. Il est vrai qu'on l'a mise au large en l'accompagnant d'un parc et de jardins. Qu'est-ce qu'un jardin? C'est la nature convertie de force à la géométrie. « Un voyageur qui aborderait dans une île déserte, a dit un critique d'art, et qui en l'explorant y découvrirait tout à coup une avenue en ligne droite ou des arbres rangés en quinconce, verrait sur-le-champ que cette île a été récemment habitée; il reconnaîtrait l'esprit de ses semblables à ces lignes géométriques que ne peut tracer sur la terre aucune autre main que celle de l'homme. » La nature ressent l'insulte qu'il lui fait; elle souffre difficilement qu'il l'humilie, la déshonore en l'asservissant à ses lois, en lui faisant porter la livrée de son imbécile raison, qui, pour croire en elle-même, a besoin de se voir. Si le jardinier n'était là pour protéger contre elle son ouvrage, elle se ferait un jeu d'anéantir ce grand parterre, de déranger le savant dessin de ces allées tirées au cordeau, d'infléchir les lignes droites, de ronger les angles, de déformer les ovales et les ronds, de remplacer les

boulingrins par des fouillis de ronces et de broussailles, d'obstruer les avenues sablées par ses folles avoines, par ses mousses voraces et ses herbes foisonnantes.

Ce n'est pas seulement son jardin, c'est aussi sa maison que l'homme doit défendre contre les entreprises, les violences ou les ruses de sa grande ennemie. Mais, dans ses défaites mêmes, il triomphe encore. Cette vieille tour qui se dresse au sommet d'un coteau n'est plus qu'une ruine, et elle commande la vallée. Elle est, aussi loin que vous regardiez, l'objet le plus intéressant, celui qui se distingue de tout autre, celui qui n'a point de double, point de similaire, et, partant, tout lui sert d'accessoire et de décor. Le vent, quand il s'engouffre dans ses baies ouvertes et dégradées, semblables à des blessures béantes, siffle un air particulier, qu'il a composé à son intention. C'est pour elle que chantent l'oiseau de jour comme l'oiseau de nuit, c'est elle que regarde le soleil lorsqu'il descend tout rouge sous l'horizon.

« Bâtissons-nous une ville et une tour qui monte jusqu'au ciel, disaient les hommes qui édifièrent Babylone, et acquérons ainsi de la renommée. » Le ciel fut jaloux, et Babylone n'est plus. Mais l'homme continua de bâtir, de tailler la pierre et de la contraindre à glorifier ses imaginations et son néant.

Si la nature est un grand architecte, elle est aussi un grand modeleur, et on ne se lasse pas d'admirer sa prodigieuse adresse à révéler par la conformation des êtres leur caractère et leur destinée. Mais comme un despote oriental voit du même œil tous ses sujets, qui, grands ou petits, sont égaux devant son orgueil, elle traite sur le même pied toutes ses créatures, elle façonne les plus viles avec autant de soin que les plus nobles. Au surplus, les destinant toutes à ne vivre qu'un jour, la matière dont elle les pétrit annonce par ses apparences leur peu de durée. Plus l'argile qu'elle emploie est fine, plus on la sent sujette à de mortels accidens; qu'y a-t-il de plus souple, de plus délicat que la chair? et qu'y a-t-il de plus corruptible? Ceux de ses modelages qui nous enchantent le plus sont les plus périssables. Elle a voulu mêler à nos jouissances favorites une secrète amertume et un avant-goût de la mort qu'elle nous prépare. Elle a voulu aussi nous signifier que les individus ne lui sont de rien, qu'elle ne se soucie que des espèces. Elle ne brise jamais ses moules; ce qu'elle y jette lui importe peu.

Quand l'homme commença de sculpter, il dit à la nature : — « Tu es une magicienne, et je me couvrirais de confusion si j'essayais de jouter avec toi. Mais je veux me procurer une joie que tu nous refuses toujours, le plus austère et le plus noble de tous les plaisirs esthétiques, celui de voir des corps réduits à la forme pure. Tu

ne saurais modeler une rose sans la revêtir d'un tissu doux au toucher, sans lui donner un épiderme d'une finesse soyeuse, une couleur qui ravit les yeux, un parfum délectable, et il en est de tes roses comme de tes corps de femmes qu'on ne saurait contempler sans qu'à la joie de notre esprit se mêle la pensée d'un usage de volupté. Parmi toutes les qualités diverses que tu rassembles, que tu combines comme à plaisir dans tes créations, j'en abstrairai une seule. Tu as aussi peu de goût pour les abstractions que pour la géométrie, et tu crois qu'elles tuent. Les miennes seront des idées vivantes, ou, pour mieux dire, elles ressembleront à des morts ressuscités qui ont laissé dans le tombeau tout ce qu'ils avaient de passager et de fortuit et n'ont conservé que ce qui méritait de vivre. Par mon art, la forme pure exprimera ce qu'il y a de constant, de permanent dans les caractères. L'âme que tu as daigné mettre en nous tantôt se répand au dehors, tantôt se replie au dedans de nous, se concentre dans son fond. Je donnerai à mes morts ressuscités une de ces âmes concentrées qui se contiennent, se possèdent et se révèlent moins par leur passion que par la résistance qu'elles lui opposent et l'autorité qu'elles ont sur elles-mêmes. Ainsi les êtres que je créerai pourront éprouver de grandes joies ou de grandes douleurs sans que leur visage se déforme; si vifs que soient leurs sentimens, ils en maîtriseront la violence, et, d'autre part, fussent-ils des types d'élégance, de délicatesse exquise, on sentira comme une force cachée sous leurs grâces légères. »

Le sculpteur dit encore à la nature : — « Tu sèmes la vie à pleines mains, et parmi la foule innombrable de tes enfans, que tu abandonnes à leur sort, il en est peu qui puissent plaire encore quand on les a réduits à leur forme en les dépouillant de tout ce qui amuse les yeux. Je ne ferai pas comme toi, je choisirai mes sujets. Bien que je me réserve le droit de sculpter des plantes ou des insectes pour les faire servir d'ornement à mes ouvrages, j'honorerai de mes attentions particulières les animaux qui ont comme nous une figure et comme nous un cœur capable d'aimer et de haïr. Mais c'est à l'homme surtout que je consacrerai mon art, à l'homme et aux dieux qu'il adore. Il a cru longtemps en reconnaître l'image dans tes astres et tes météores; grâce à moi, ils deviendront semblables à nous. Je leur ferai subir cette métamorphose sans attenter, sans déroger à leur grandeur. Si grands qu'ils soient, un homme qui se ramasse, se concentre en lui-même, leur ressemble beaucoup: car n'existant plus qu'à l'état de puissance, ses forces, qu'il n'exerce pas, ne lui font plus sentir leurs bornes et il croit découvrir en lui quelque chose d'infini. Comme j'entends que mes créatures sans souffle et sans mouvement aient l'air de vivre, tu peux compter sur ma parole, je ne sculpterai rien, pas même un

Dieu, sans t'emprunter mes modèles ; mais tout en étudiant leur figure et leur corps avec une attention fervente, avec une humble tendresse, j'en rendrai l'expression plus intense par l'accord de tous les détails, par des sacrifices, par des exagérations volontaires, et je m'arrangerai pour qu'on ne les reconnaisse plus dans mes ouvrages.»

Et en parlant ainsi, le sculpteur sentait trembler son ébauchoir dans sa main. Il avait dit : « Mon Dieu ! délivrez-moi du modèle ! » et dans celui qui posait devant lui, il discernait ces indications subtiles, ces indicibles finesses de détail, ces touches presque imperceptibles par lesquelles la nature donne un accent de vie à ses œuvres, et il se demandait avec anxiété si par un labeur opiniâtre, et en suant sang et eau, il parviendrait à les reproduire, si la nature lui enseignerait le grand secret, si ses morts ressuscités n'auraient pas l'air de fantômes, si ses idées vivantes ne ressembleraient pas à des abstractions figées. Tel est le sort de l'artiste ; il adore la nature parce qu'elle est merveilleuse ; il la maudit parce qu'elle est indifférente et qu'elle fait tout sans penser à lui.

Le sculpteur doit exprimer en même temps et par des moyens très simples ce que les êtres ont de plus général et ce qu'ils ont de plus personnel. C'est un problème dur à résoudre, et il ne gagne sa bataille qu'au prix d'héroïques efforts. Mais il a le droit de se dire, pour se consoler de ses peines, que son art honore l'humanité. Les individus sont pour la nature un jouet dont elle s'amuse quelques heures et qu'elle met au rebut. La sculpture lui arrache ce jouet des mains, et après l'avoir transformé par son travail, elle la met au défi de le briser. Elle substitue à la chair périssable une matière compacte, résistante, fière et précieuse, capable de durer autant qu'une espèce ou qu'une idée. Elle glorifie l'homme en lui donnant un corps glorieux. Elle le glorifie encore en hissant son image sur un piédestal qui l'éloigne de la terre et du haut duquel il regarde les siècles couler à ses pieds. Elle le glorifie surtout en lui créant des divinités en qui il se reconnaît. Les dieux d'Homère étaient domiciliés sur l'Olympe ; ils s'abreuvaient de nectar, ils se nourrissaient d'ambroisie, et le liquide pâle qui courait dans leurs veines était plus subtil que notre sang. Un dieu sculpté a le même corps qu'un homme de marbre, et quelque imposant qu'il nous paraisse, son âme ne diffère de la nôtre que par l'étendue de ses désirs et de ses pensées. L'Apollon Sauroctone est un olympien qui est venu habiter sur la terre et se donne le plaisir d'étonner nos yeux par son éternelle jeunesse. La Vénus de Milo est une souveraine du ciel, qui, étant supérieure aux sentimens qu'elle inspire, n'a pas besoin d'un corps de chair pour être femme, mais qui est trop femme pour ne pas vouloir régner sur des hommes. L'Hercule Far-

nèse est un homme qui, après avoir connu la fatigue et l'effort, est en passe de devenir dieu. Les bustes d'empereurs et d'impératrices, de rois et de reines, de philosophes et de savans, de bourgeois et de bourgeoises, qui peuplent nos musées, représentent les parvenus de l'immortalité, à qui leur illustre aventure semble toute naturelle. La sculpture est, de tous les arts, celui qui a le plus fait pour accroître l'importance des individus et pour que l'homme se sentît l'égal de la puissance qui le détruit. Mais la nature ne s'en doute point : elle est trop occupée à faire et à défaire des mondes.

La nature est un prodigieux dessinateur et un incomparable coloriste. Elle a fait le ciel et ses nuages; elle a fait la terre, ses rochers, ses arbres, ses fleurs, ses scarabées, ses colibris et ses paons. C'est elle qui donne à ses printemps leurs verts et leurs gris, qu'elle varie de cent façons; c'est elle qui dore les automnes et blanchit les hivers, comme les cheveux des vieillards. Mais les splendeurs et les exquises merveilles qu'elle déploie sous nos yeux, elle veut bien nous permettre de les voir, elle ne nous les montre pas. C'est la peinture qui nous les montre. Il y a, nous le savons, des accidens heureux, et il arrive quelquefois que, dans les scènes des champs ou dans les paysages de la vie humaine, l'objet dont nous sommes le plus curieux vient s'offrir de lui-même à notre regard et, en quelque sorte, nous appelle à lui. Ce que la nature ne fait que par cas fortuit, le peintre le fait toujours et de propos délibéré. Tandis qu'un ouvrage de sculpture n'est éclairé que du dehors, le peintre éclaire les siens du dedans, et cette lumière intérieure, qu'il crée lui-même, il la ménage à sa convenance, il distribue comme il l'entend ses clairs, ses obscurs, et ses vigueurs.

Une Suédoise, qui s'intéressait beaucoup au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, avait séjourné quelque temps à Berlin dans l'espérance de le contempler un jour de près et commodément. Elle le vit une première fois comme il ouvrait la session de ses chambres; il était dans l'ombre et à peine visible, et les députés se détachaient en pleine lumière. Elle le revit passant une revue; il lui tournait le dos. La veille de son départ, elle le rencontra se promenant en voiture découverte. Il faisait un froid piquant et une grosse cravate lui cachait la moitié de la figure; l'autre moitié n'avait rien de royal : un souverain qui grelotte ressemble beaucoup à un pauvre. Méprisant les intempéries, le cocher se carrait avec majesté sur son siège; en ce moment, c'était lui qui régnait. Dans toute peinture, qu'il s'agisse d'un tableau d'histoire ou de dévotion, d'une scène de genre, d'un portrait, d'un paysage, d'une nature morte, il y a un objet principal et dominant que tout le reste accompagne, et le peintre s'étudie à mettre

La première figure à la première place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur;
Prenant un soin exact que, dans tout son ouvrage,
Elle joue aux regards le plus beau personnage,
Et que par aucun rôle au spectacle placé
Le héros du tableau ne se voie effacé.

Ce héros du tableau est un roi que ses subalternes ne cachent jamais ; il a toujours un air royal, et jamais on ne prend son cocher pour lui.

Au rebours de la nature, c'est pour nous que le peintre travaille, et à chaque instant il nous dit : Voilà! C'est un mot qu'elle n'a jamais prononcé. Le peintre sait que, comme les enfans, non-seulement nous avons la passion des images, mais nous aimons qu'on nous les montre, et, au moyen du langage muet et des signes propres à son art, il nous fournit, avec une infatigable complaisance, toutes les explications que nous pouvons désirer. Dans sa belle allégorie du printemps, Botticelli a représenté la nature sous les traits d'une femme grosse, au visage débonnaire, entourée de nymphes qui s'ébattent; la tête penchée, les doigts levés pour bénir la terre, son regard semble chercher celui de l'homme pour lui répondre de l'excellence de ses intentions. C'est bien ainsi que nous la voyons en peinture. Elle nous cherche, elle s'offre, elle se donne, elle s'accommode à nous; comme une lionne de ménagerie, elle consent à se laisser montrer et se prête aux fantaisies de son cornac.

Le peintre nous montre non-seulement ce qu'il a vu, mais ce qu'il a senti. Un paysagiste, tombant en extase devant un vieux noyer dont l'écorce blanchâtre était rougie par le soleil couchant, s'écriait : « Seigneur Dieu, quel ton! » Et de grosses larmes lui tombaient des yeux. La nature cause au peintre des émotions profondes. Il entretient avec elle des relations intimes, un commerce constant; c'est toute sa vie, sa seule raison d'exister. Il l'étudie sans cesse, et plus il l'étudie, plus il y découvre de trésors cachés ; elle lui est éternellement nouvelle. Parmi tous les artistes, le peintre est le plus amoureux, et c'est par la sorcellerie d'amour qu'il se flatte de vaincre les résistances et les refus de cette grande ennemie qu'il adore. Il l'aime éperdument, et il lui arrive souvent de s'en croire aimé. Il ressemble au petit pâtre de la légende qui, en passant au pied d'un château, aperçut, penchée à sa fenêtre, une princesse belle comme le jour; il lui jeta un baiser et crut entendre une voix très douce qui lui disait : « Mon berger, soyez le bienvenu! » Le lendemain, il ne vit plus personne, et la voix ricaneuse d'un cobold lui cria : « Adieu, toi qui fus mon berger! »

Mais un cœur bien épris ne se laisse jamais décourager; le jour où le peintre n'aimerait plus, il ne serait plus peintre.

Aussi la peinture est de, tous les arts, celui où le sujet a le moins d'importance. Boileau a dit :

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Tous les artifices sont vains si le cœur n'est pas pris, si le pinceau ne trouve pas de la volupté à caresser son œuvre. Une nature morte peut être un chef-d'œuvre. Pourquoi? Parce qu'elle est une œuvre d'amour. Si vulgaires que soient les choses qu'elle représente, nous nous y intéressons comme à un roman; nous les examinons avec une curiosité émue, comme nous regardons une femme, d'une figure assez ordinaire, dont nous savons qu'elle a inspiré des passions violentes.

Au témoignage de Diderot, Greuze ne commençait, ne finissait rien sans avoir appelé plusieurs fois le modèle, « et il portait son talent partout, dans les cohues populaires, dans les églises, aux marchés, aux promenades, dans les maisons, dans les rues; sans cesse il allait recueillant des actions, des passions, des caractères, des expressions. » Et pourtant Greuze aimait Greuze encore plus qu'il n'aimait la nature. On sait que Vernet lui dit un jour : « Vous avez une nuée d'ennemis, et dans le nombre un quidam qui a l'air de vous aimer à la folie, et qui vous perdra. — Et qui est ce quidam? — C'est vous. »

Les grands peintres sont de la race des grands amoureux, capables de s'oublier, de se perdre dans leur passion, et leurs œuvres baignent dans une atmosphère de tendresse. Un tableau est un sentiment traduit par des formes, par des couleurs, et son vrai prix est toujours proportionné à l'intensité de ce sentiment. Il y a cette différence entre le paysage d'un maître et le site dont il s'est inspiré qu'une âme qui s'était donnée a laissé dans tous les objets représentés un peu de sa chaleur. Dans nos entretiens directs avec les choses, nous nous imaginons qu'elles s'émeuvent, s'égaient ou s'attendrissent avec nous. Ici le miracle s'est opéré; il s'est fait un mariage entre un cœur d'homme et la nature. A la vérité, ce mariage ressemble à celui du doge avec l'Adriatique; du haut du Bucentaure, il jetait son anneau dans l'onde amère en disant : *Desponsamus*. L'Adriatique n'a jamais su qu'on l'avait si souvent épousée; mais c'était la plus belle fête de Venise, et la peinture est une des plus belles victoires que l'imagination de l'homme ait remportées sur l'indifférence de l'inconsciente Isis.

La nature est une étonnante musicienne. L'homme qui ne s'est

jamais ému en écoutant les voix du ciel, des eaux et de la terre et tout ce que disent les vagues, les torrens, les vents d'orage, les insectes, les oiseaux, la plus belle symphonie du monde ne le touchera jamais. Cependant quelque impression puissante que produise sur nous la musique de la nature, à la fois exubérante et trop courte, elle nous étonne tour à tour ou ne nous suffit pas. Les passions qu'elle exprime ne sont pas tout à fait les nôtres; elle a quelque chose de surhumain qui, après nous avoir ravis, nous dépasse et nous accable. Le murmure argentin des ruisseaux est un babil d'ondines à l'âme moqueuse, au rire sarcastique, qui nous disent leur secret dans une langue que nous ne comprenons qu'à demi; elles ne l'ont versé tout entier que dans le cœur des poissons, peuple de muets. Les vagues mugissantes de l'Océan semblent faites pour bercer des songeries de Dieu, trop pesantes pour nos têtes, et le grondement de la foudre révèle des colères qui feraient éclater notre cœur s'il venait à les ressentir.

Tous les bruits de la nature sont en quelque sorte des voix élémentaires, qui semblent venir de loin, de quelque pays étranger, d'une contrée perdue que nous n'habiterons jamais. Notre imagination réussit à se persuader que les oiseaux chantent pour elle; mais il se mêle de l'inquiétude aux plaisirs qu'ils lui donnent. Le sifflement éclatant des merles exprime des insouciances béates qui nous sont inconnues, un bonheur sans vicissitudes qui résume en trois mots sa brève histoire. Et après? Il a tout dit. Par l'indicible fraîcheur de sa voix, par l'incroyable limpidité de son ramage, par ses prodigieux coups de gosier, par ses cadences et ses trilles, par les tours de force qu'il exécute sans aucun effort, le rossignol éveille en nous l'idée d'une puissance que rien ne fatigue. Ce miraculeux passereau n'a-t-il pas réduit au silence le saint homme qui fut assez imprudent pour le mettre au défi? Évidemment il nous regarde de très haut, il ne daigne pas s'occuper de nous; comment pourrait-il sympathiser avec nos faiblesses et nos lassitudes? Il vit dans un monde où l'on n'est jamais las et dans lequel on peut se dispenser de dormir. Nous sentons bien que c'est la passion qui le fait chanter; mais nos amours n'ont jamais cette certitude victorieuse ni cet éclat de fanfare. Les Grecs prétendaient qu'à la naissance des Muses, il y eut des mélomanes qui moururent de plaisir, et qu'ils furent transformés en cigales, insectes hémiptères qui ont le privilège de chanter sans manger ni boire jusqu'à ce qu'ils meurent. La chanson perpétuelle, monotone et stridente de ces timbalières ailées n'a rien d'humain; on dirait le grésillement de la terre calcinée par le soleil, ou le cri d'une grande poêle dans laquelle frirait tout

un bois d'oliviers. Il y a vraiment de la magie dans cette affaire ainsi que dans tous les bruits de la nature, dont la musique tantôt nous transporte, tantôt nous obsède comme une incantation.

Quand l'homme s'avisa de devenir musicien, il dit à la nature : « Je n'aurai pas la présomption de rivaliser avec tes torrens, tes tonnerres, tes merles, tes cigales et toutes les forces incommensurables dont tu disposes ; mais voici ce que je ferai. Nos passions sont ton ouvrage, c'est toi qui nous les a données. Mais soit que tu l'aies voulu, soit que nous ayons usurpé sur tes droits en touchant au fruit de l'arbre de la connaissance, nous sommes devenus des êtres pensans, et nos passions s'en ressentent. La pensée, qui est à la fois une force et une faiblesse, leur a imprimé sa marque, et désormais ta musique, qui exprime les passions des choses, n'est plus une interprétation exacte des nôtres ; selon les cas, elle en dit trop ou trop peu. Je traduirai en langage humain, je transposerai, je commenterai tout ce que tu veux bien nous dire, et désormais l'homme comprendra ce que tu refuses de lui expliquer. Tout est mystérieux en lui comme en toi ; je lui dévoilerai tes mystères avec les siens. » Et ayant ainsi parlé, son premier soin fut d'humaniser les sons, afin que les passions de l'air exprimassent aussi les passions humaines. La voix seule de l'homme ou d'un instrument fabriqué par lui, dans lequel il fait passer son âme en l'emplissant de son souffle ou en lui communiquant les vibrations de ses doigts et de ses nerfs, peut rendre ce qu'il y a en nous tout ensemble de borné et d'infini, de passager et d'éternel.

L'homme est un être qui se croit supérieur à la destinée que lui fait la nature et qui, se sentant né pour être libre, prend difficilement son parti des dures nécessités qui pèsent sur lui. Cette contradiction dont il souffre, la musique l'en délivre. Elle opère sur des sons rationnels, gouvernés par des rapports mathématiques et immuables, par des nombres, et rien n'est plus inflexible que la loi du nombre. Ces sons rationnels nous font l'effet d'une matière aussi résistante que les pierres de l'architecte, que le marbre du statuaire, et cependant le musicien l'oblige à exprimer son inspiration personnelle, un sentiment qu'avant lui personne n'avait interprété comme lui. Ce génie si libre et si nécessité du compositeur est comme un symbole de notre moi, aspirant au milieu de ses servitudes à reconquérir son indépendance. Le rossignol est à la fois l'interprète et l'esclave de la nature ; il rêve d'un rêve de rossignol, et tout rossignol rêve comme lui ; aucun d'eux ne se permet d'amplifier, de broder le thème exquis, mais uniforme, invariable, que la grande souveraine lui dicte et qu'elle a composé pour toute une espèce. Les inspirations d'un Mozart ne ressemblent pas à un décret promulgué par la nature ; la loi de rigueur s'est

changée pour lui en loi de grâce, et pendant tout le temps que nous entendons chanter son cœur, nous sommes des esclaves émancipés, qui se croient rendus à leur véritable destinée, des oiseaux de haut vol, qui sentent pousser leurs ailes.

La musique humaine nous délivre encore en débrouillant les confusions de notre âme. Il y a en nous des profondeurs obscures où notre pensée ne pénètre jamais; nous avons de vagues perceptions que nous ne pouvons démêler; nous éprouvons des joies sans cause, des troubles sans motifs, des sentimens indéfinissables, qui se dérobent à toute analyse, et nous croyons nous souvenir d'aventures qui ne nous sont jamais arrivées; ce sont là les secrets de notre maison. Nous ne sommes pas seulement des esclaves qui se jugent dignes d'être libres, nous sommes des créatures à demi conscientes, qui voudraient se connaître tout entières. C'est le service que nous rend la musique, et il nous en coûte peu d'efforts; pour jouir des autres arts, nous sommes tenus d'être attentifs et réfléchis; celui-ci vient nous chercher; c'est comme un poison délicieux, qui s'insinue dans nos veines; nous n'avons qu'à le laisser faire, et tout ce qui dormait dans notre fond le plus intime se réveille. Les passions que la musique exprime, elle les excite en nous, et elle oblige nos sentimens à se reconnaître dans les images qu'elle nous en trace. Des variétés infinies d'amours, de terreurs, de joies, de tristesses, de désirs, d'espérances terrestres, d'aspirations à l'au-delà, tout ce qu'il y avait dans notre cœur de confus, d'inexplicable, elle nous l'explique.

Par des suites de sons elle forme des phrases mélodiques, qui donnent une figure à ce qui n'en avait point, et cette figure mobile, elle l'égaie, l'attriste, l'éclaire, l'assombrit, en varie à son gré l'expression. Tel motif en appelle un autre qui lui répond; j'étais seul, et me voilà deux, et nous causons, moi et lui; car la musique a le don de nous dédoubler, et nous conversons avec le second moi qu'elle suscite en nous comme avec un étranger qui a vu des choses que nous ne connaissons pas et qui nous apporte des nouvelles. Cet art évocateur donne une réalité aux fantômes de nos songes. Quand Ulysse eut immolé sur les bords de l'Érèbe une brebis et un bélier noirs, il vit accourir en foule les âmes de ceux qui n'étaient plus, et après avoir goûté le sang du sacrifice, ces ombres vaines recouvrèrent la vie et la parole. Par l'action toute-puissante de la musique, nos passions, ces filles de la nuit, se sentent vivre, se possèdent, se connaissent, et comme dans la succession de ces images sonores où elles prennent conscience d'elles-mêmes, tout se lie, tout s'enchaîne, comme tout est composé, comme toutes les contradictions finissent par se résoudre,

nous n'avons pas seulement la joie de nous sentir libres, nous pouvons croire quelques instans que nous sommes complets.

La vie de notre cœur livré à lui-même est une vie de caprice, de désordre. La musique le soumet à la loi de la cadence et du rythme, qu'elle s'est fait enseigner par la nature et qu'elle accommode à ses besoins. Le rythme naturel était l'expression d'une inéluctable fatalité ; dans la musique humaine, c'est une liberté qui se règle. Elle invite les âmes à se mouvoir en mesure, de même que la danse, cet art né d'elle et qui ne saurait se passer de son concours, apprend à l'homme à cadencer ses pas. La sculpture l'habille d'un corps glorieux ; c'est un corps glorieux que la musique donne à ses passions. Ainsi transformées, revêtues de grâce et d'harmonie, il les trouve admirables, dignes d'être immortelles, dignes d'être données en spectacle au ciel et à la terre, et ses yeux et ses oreilles faisant ensemble de continuels échanges de sensations et d'images, ces ombres vivantes le conduisent, le promènent à leur suite dans les pays enchantés où elles ont établi leur demeure. Ce sont des lieux que nous connaissions, ils sont faits de nos souvenirs; mais ils nous semblent changés : les montagnes sont plus hautes et plus fières, les vallées plus profondes, les rivières plus limpides, plus transparentes, les forêts plus mystérieuses ; les fleurs des prairies sont à la fois plus pâles et plus belles ; les plaines aux contours fuyans, incertains, s'ouvrent sur des horizons plus vastes, imprégnés d'une lumière douce, que les yeux et le cœur boivent avec délices. Ce n'est plus le monde d'ici-bas, ce sont les Champs-Élysées et leurs bois de myrtes, seul endroit où puissent vivre des joies, des tristesses, des amours, des désirs qui ne parlent ni ne crient, mais qui chantent, des ombres qui ne marchent pas, mais qui dansent, dont les larmes, qui n'ont rien d'amer, brillent comme une rosée et dont le sourire est divin. Est-ce vraiment là nos passions? Nous n'en doutons pas; c'est mieux que nous, mais c'est nous.

« Il y a des âmes, a dit quelqu'un, qui voudraient être revêtues de l'immortalité sans être dépouillées de leur mortalité, qu'elles aiment encore. » Ce vœu, la musique l'accomplit, et quiconque a le sens de cet art merveilleux peut habiter le paradis aussi souvent qu'il lui plaira. Ce paradis, où nous gagnons tout sans rien perdre, n'est que la terre changée en ciel, ou plutôt n'est que la nature changée en rêve. C'est une grande liberté que le musicien prend avec elle. Mais après tout, peut-il se dire pour mettre sa conscience en repos, que savons-nous? est-elle vraiment autre chose qu'un songe, qu'une ravissante illusion, que la plus étonnante des fantasmagories?

Enfin l'homme a créé un art dont il semble n'avoir emprunté la matière qu'à lui-même. Quoique La Fontaine ait dit que tout parle dans l'univers, qu'il n'est rien qui n'ait son langage, nous avons le droit de soutenir qu'à proprement parler, la nature ne parle pas, et la poésie est la musique de la parole. Mais de son côté elle a le droit de nous répondre qu'elle parle par nos lèvres comme elle chante par le gosier de ses oiseaux. Il lui est permis de revendiquer pour elle tout ce qui en nous est l'œuvre de l'instinct, et la première création du langage articulé ne fut pas un travail raisonné; car autrement il aurait fallu que l'homme, qui ne raisonne qu'en se parlant à lui-même, parlât avant de parler. Les langues humaines sont un produit naturel, perfectionné, transformé par notre réflexion et notre industrie, et on peut dire que la nature a fourni au premier poète la matière de son art, mais à l'état brut, comme elle fournit ses pierres à l'architecte et son marbre au sculpteur.

Plus cette matière brute a été travaillée et retravaillée par l'industrie humaine, plus il semble qu'elle soit devenue impropre à l'usage qu'en doit faire un artiste. Toute œuvre d'art est une image ou une suite d'images. Or qu'est-ce qu'un mot? Un signe abstrait, exprimant ce qu'il y a de commun dans des milliers d'objets similaires, mais non identiques, et dont je retranche tout ce qu'ils ont de distinctif. Qu'il y a de chevaux divers dans ce monde! Je n'ai qu'un mot pour les désigner tous. Chacun d'eux a sa robe particulière et sa façon de hennir et de caracoler. Le cheval est un être de raison parfaitement incolore, qui n'a jamais caracolé ni henni. Parler, c'est rapprocher deux idées exprimées par deux noms et les opposer ou les unir. Cela s'appelle une proposition, et toute proposition est un jugement, et tout discours n'est qu'une succession de jugemens dérivant les uns des autres. Juger est l'opération principale ou même unique de notre esprit, en tant qu'intelligence pure. Quand j'affirme que la chaleur est une force, j'articule une incontestable vérité; mais il n'y a dans cette vérité rien qui puisse émouvoir ou charmer une imagination.

Le langage est un instrument de l'esprit. Comment s'y prend la poésie pour le mettre au service de notre âme? Avant d'avoir pensé, nous avons senti et imaginé. Toutes les idées générales, exprimées par des mots, dérivent des représentations particulières que nous nous étions faites des choses et qui ont été rassemblées, combinées par notre raison, ou, en d'autres termes, toutes nos abstractions sont des images refroidies et figées. Le poète les ramène à leur état primitif en nous obligeant à nous représenter tout ce qu'il nous dit. Quand le prophète Ézéchiel eut été transporté dans une vallée remplie d'ossemens blanchis, il leur cria, par l'ordre de Jéhovah : « Ossemens desséchés, écoutez la parole

du Seigneur. Voici, je vais faire entrer en vous un souffle, je vous donnerai des nerfs, je ferai croître sur vous de la chair, je vous couvrirai de peau, et vous revivrez. » Ainsi fait le poète. Il souffle sur ces abstractions desséchées, il leur donne des muscles, une chair, une peau, et elles revivent. Ce ne sont plus des entités, ce sont des êtres réels et agissans, et, comme tout ce qui vit ou semble vivre, elles ont prise sur nos nerfs.

Si l'architecte a l'amour de l'ordre et le sculpteur l'amour de ce qui mérite de durer, si le peintre est capable de communiquer la chaleur de son cœur à l'inerte matière et au plus insipide modèle, si le musicien a le pouvoir et la passion d'exprimer l'inexprimable, le poète a, par-dessus tout, le sentiment et le don de la vie. Quelqu'un me dit : « J'habite une rue où les voitures circulent le jour et la nuit ; et, quand je suis au lit, j'aime à les entendre passer. » Si j'ai l'imagination paresseuse, elle ne s'échauffera pas pour si peu. Mais le poète me dit dans sa langue :

> J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,
> Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
> Font aboyer les chiens dans l'ombre.

Je me suis ému : ces chariots ont une forme, une figure, ce sont des individus, presque des personnages, et ils agissent, puisqu'ils font aboyer les chiens. — « Le commerce, me dit un économiste, humanise et adoucit les peuples. » C'est à mon esprit seul qu'il a parlé. — « Le commerce, écrit Montesquieu, guérit des préjugés destructeurs. » Mon imagination se réveille : le préjugé est un meurtrier, les blessures qu'il fait sont redoutables, et le commerce est un médecin qui les guérit ; c'est presque un drame. Mais à son tour le poète prend la parole :

> Des voyageurs lointains auditeur empressé,
> Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
> Fertile en songes vains que je chéris encore,
> J'allais partout, partout bientôt accoutumé,
> Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
> Les pilotes bretons me portaient à Surate,
> Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.

Le miracle d'Ézéchiel s'est accompli : le poète a vécu son idée, et il la fait vivre en moi.

Une abstraction qui redevient image, et, par suite, un raisonnement qui se change en récit, voilà tout le secret de la poésie. Elle est par essence l'art narratif, c'est ce qui la distingue de tous les autres. Que le poète compose une épopée, un drame, une élégie ou une chanson, qu'il raconte les affaires des autres ou ce qui

se passe dans son cœur, ou qu'il mette en scène des personnages qui se racontent eux-mêmes, c'est toujours Peau d'âne qui nous est conté, et nous y prenons un plaisir extrême, car, dès notre enfance, nous avons eu et l'amour des images et la passion des histoires qui, longues ou courtes, ont un commencement et une fin. Les arts qui parlent aux yeux et qui relèvent de l'espace immobilisent les représentations qu'ils nous donnent des choses; la peinture historique elle-même choisit dans l'action un moment qu'elle fixe à jamais; c'est un présent sans passé, sans avenir. Comme la poésie, il est vrai, la musique nous présente des images dont les parties se suivent, qui se déploient dans le temps, qui ont leurs successions et leurs progrès; mais c'est une histoire sans événemens, dont les personnages gardent l'anonyme. La musique ne nomme rien, et il n'y a pour elle ni effets ni causes. Le poète peut tout nommer, et il dispose seul d'un signe qu'on appelle le verbe, et qui, exprimant l'état de l'âme quand elle agit ou pâtit, distingue les causes des effets et ce qui est de ce qui fut et de ce qui sera. La poésie est le seul art par lequel l'homme puisse dire: « J'étais là, telle chose m'avint. » Et nous y croyons être nous-mêmes.

La poésie met tout en action, et la nature, qui est éternellement agissante et la source de toute vie, est le plus grand des poètes. Ce qui nous fâche, c'est que son poème, qui est l'univers, est écrit dans une langue que nous avons beaucoup de peine à déchiffrer et sort tellement des proportions ordinaires que des créatures bornées se perdent dans cette immensité. Assurément les espaces cosmiques ont leur histoire; à chaque instant un monde y naît ou y périt; ces catastrophes échappent à nos sens très limités, et la face du ciel nous paraît toujours la même. La terre a son histoire, qui est un drame et peut-être un drame assez sombre; mais les événemens qui ont besoin de milliers de siècles pour s'accomplir ne sont plus pour nous des événemens. Ce que nous savons de plus certain, c'est que la terre tournait le jour où nous sommes nés et qu'elle tournera encore le jour où nous mourrons.

Il n'y a pour l'homme d'histoire véritable que la sienne; elle est à sa mesure, à la taille de son imagination. A toutes les forces qui travaillent ou se jouent dans ce vaste univers, il est venu s'en ajouter une, qui se trouve sans cesse en conflit avec elles : c'est la volonté d'un être pensant, lequel s'attribue des droits que la nature lui conteste. Seul entre tous les vivans, il entend faire lui-même sa destinée, et il expie l'audace de ses prétentions par des souffrances inconnues aux lions comme aux lézards, aux plantes comme aux astres : elles sont le privilège de sa race. Ses entreprises, ses erreurs, ses égaremens, ses repentirs, ses victoires et ses défaites, ses fortunes changeantes et ses rêves immuables,

voilà ce que narrent les poètes, soit en vers, soit en prose, et en ornant leurs récits de tout ce que la mesure ou le nombre peuvent donner d'harmonie et de musique à la parole humaine.

C'est bien peu de chose dans l'histoire des mondes qu'un pauvre homme luttant contre son destin. Qu'il vainque ou qu'il succombe, Aldébaran et Sirius n'en sauront jamais rien, et la terre elle-même ne s'en émeut pas. Une fourmi s'est-elle jamais arrêtée pour écouter la plainte qui sortait d'un cœur blessé? Si la sculpture donne à l'individu une signification, une valeur qu'il n'a pas dans la nature, aucun art n'a autant que la poésie glorifié notre espèce. Elle fait de l'homme le centre d'un grand tout, dont il est la pièce essentielle et le principal souci; quel morne ennui s'emparerait des dieux désœuvrés de l'Olympe s'il n'y avait une Troie que se disputent d'héroïques et loquaces insectes bardés de fer! Lorsqu'elle s'occupe des champs, des bois et des nuits étoilées, c'est encore de nous qu'il s'agit; elle cherche dans le grand magasin d'accessoires une toile de fond, des décors où s'encadrent nos sentimens, et les choses l'intéressent bien moins que leurs reflets sur nos âmes.

La poésie nous délivre de l'oppression qui nous saisit toutes les fois que nous songeons au peu de figure que fait sous le ciel notre infinie petitesse. Les plus humbles aventures du plus obscur d'entre nous lui paraissent dignes d'être rapportées et déduites en détail. Alors même qu'elle se moque de nous, qu'elle tourne en ridicule nos faiblesses et nos vices, qu'elle nous contraint de nous égayer à nos dépens, elle nous donne une haute idée de nous-mêmes: elle nous représente que ce sont là misères de grand seigneur, et que rire est le propre d'un être pensant. Si elle nous déclare que nous ne sommes rien, elle nous le signifie dans un si beau langage qu'elle couronne de gloire notre néant. S'attendrit-elle sur nos chagrins, elle nous réconcilie avec eux par l'importance énorme qu'elle leur prête.

L'homme des poètes, c'est tantôt l'éternel patient, le grand martyr, Prométhée mangé par son vautour,

Ariane aux rochers contant ses injustices,

et s'en faisant écouter. Le plus souvent, c'est un demi-dieu méconnu, qui réclame et reprend sa place; c'est le fils de la terre et de l'esprit, qui, fier comme Rodrigue, dit à la nature: « Quand donc sauras-tu ce que je vaux?

. . . Connais-tu bien don Diègue? »

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

AMOUR DE JEUNE FILLE

TROISIÈME PARTIE (1).

XIV.

Quand M. d'Esparvis quitta la maison de douleurs, il emportait dans sa mémoire obsédée la plainte rauque, continue de Mme Dauny, pareille à un mugissement de bête, sans larmes, sans paroles, et l'image désolée de Lise. Cette double impression sinistre et déchirante le poursuivait. Il marcha quelque temps comme un homme ivre. Tout lui semblait changé dans ces lieux si familiers, il ne reconnaissait rien et allait, au hasard, par les rues sombres, d'un pas inégal, tantôt s'arrêtant, tantôt pressant sa marche. Une confusion de sentimens incohérens le fatiguait, parmi lesquels dominaient l'humiliation et le dégoût. La prison, le bagne! une odieuse, pesante et injuste solidarité avec un être dégradé, déshonorant. Il étouffait, et monta sur le rempart pour trouver un peu d'air; son front brûlait. La prison, l'infamie!.. ces mots le poursuivaient. Il cria presque haut :

— C'est horrible!.. je ne puis supporter cela!.. Le misérable!..

Il serra le poing, et fit craquer ses doigts comme s'il écrasait un reptile. La nuit était claire et fraîche; un mince croissant de lune pâlissait parmi les étoiles presque effacées; une sérénité mystérieuse semblait tomber du ciel comme une bénédiction sur la terre

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet.

et les hommes. Mais le jeune capitaine y restait insensible : ni son front n'était moins brûlant, ni son âme moins bouleversée; une lourde, intolérable souffrance l'oppressait. Que faire pour s'en délivrer? Des noms, des figures flottaient devant lui pêle-mêle, foule ironique ou indignée, ses camarades, ses chefs, les amis, les soldats mêmes,.. son père! ah! celui-là, il en mourrait!.. une telle alliance pour son fils, jamais il ne pourrait y consentir... Mais alors, que faire? Une voix qu'il ne voulait pas entendre lui criait tout au plus profond du cœur que de telles catastrophes délient; qu'il pouvait, sans manquer à l'honneur, reprendre sa liberté, rejeter ce cauchemar, sortir de cette boue, se retrouver comme autrefois insouciant et fier, marcher la tête haute, regarder en face... Il allait à grands pas, il courait presque sous l'aiguillon de sa pensée, le visage balayé par le vent du large... Mais, Lise, sa pauvre Lise!.. comment lui dire?.. comment se séparer d'elle? renoncer à elle? Un sanglot le jeta sans forces sur un banc; il suffoquait. Il cacha sa tête dans ses mains et pleura... Il y avait des années.., depuis la mort de sa mère, qu'il n'avait pleuré, et les larmes qu'il avait alors versées lu avaient paru moins cuisantes que celles qui coulaient en ce moment de ses yeux. Abandonner Lise, son cher, unique amour! Et l'abandonner dans ce comble d'infortune, cette absolue détresse morale, quand ce jour même encore il lui avait dit : Nous serons deux pour souffrir!..

Il lui semblait la voir flotter devant lui comme une ombre impalpable, languissante dans les blancheurs de l'aube, et son doux visage en pleurs disparaître, s'effacer à jamais...

La fatigue le ramena chez lui au lever du jour; dans le déchirement de sa conscience, l'incertitude de sa volonté, il tomba en un lourd sommeil, anéanti...

Son ordonnance le réveilla après une heure à peine de ce repos chèrement conquis, et son premier mot fut :

— C'est impossible!

Il s'habilla avec lenteur, découragement. Vivre lui était une tâche trop pesante! Le soleil l'irritait; il lui semblait hostile, à contresens, et toutes choses le blessaient. Non!.. décidément, il ne pouvait pas supporter cela! Une intolérable morsure lui tiraillait cœur! Paraître devant ses camarades, ses chefs qui tous savaient son prochain mariage et avaient lu l'*affaire,* l'immonde, infamante *affaire*, et la condamnation! Et le nom intact de son vieux père, l'honneur immaculé, seul patrimoine de la famille, est-ce que cela lui appartenait? Non! il n'en pouvait disposer! Lise aurait dû le comprendre. Il faudrait bien qu'elle le comprît un jour ou l'autre, la malheureuse enfant! Car enfin, ce n'était pas possible, un pareil mariage. Et tout en s'habillant et courant au quartier, il

entassait des argumens, des raisons, s'animait contre la contradiction de son propre cœur qui plaidait la cause de l'amour. Il arriva un peu en retard, et en entrant dans la cour de la caserne, il croisa un de ses amis; le hasard voulut que celui-ci se détournât pour gourmander un sous-officier en faute, et ce futile incident qui, en un autre temps, eût passé inaperçu, frappa péniblement Bertrand.

— Il m'évite.., il m'a tourné le dos!

Le sang lui monta au visage; déjà il s'avançait, les lèvres serrées et la tête haute, vers son ami, quand il le vit revenir à lui, l'air ouvert et cordial comme à l'ordinaire, en lui tendant la main.

— Je deviens fou! pensa-t-il.

Il déjeuna seul, dans un café, roulant et ressassant les mêmes pensées, sans fin. Il décida de ne pas aller chez Lise ce jour-là, et de lui écrire seulement le soir une lettre de vague sympathie, afin de l'amener à comprendre, à entrevoir... Mais, quand l'heure fut venue où il se rendait chez elle tous les jours, une impulsion irrésistible le mena jusqu'à sa porte; puis, subitement, il s'arrêta, la main déjà sur le marteau, et passa outre; il alla s'accouder au parapet du pont-levis, regardant sans voir l'eau bourbeuse des fossés. Un dégoût de vivre s'emparait de lui; ses indécisions le révoltaient. Avait-il perdu la direction de lui-même, tout empire sur sa volonté? Était-il tellement lié par sa passion, par les philtres innocens de la pauvre Lise, qu'il dût tout lui sacrifier, son avenir, sa dignité, son repos, le bonheur, la vie même de tous les siens?.. C'était insensé, injuste, coupable. Mais comment reprendre sa parole à cette enfant si douce et si malheureuse, et qu'il adorait? — Tirez-vous de là comme vous pourrez, ce ne sont pas mes affaires! De quelque façon qu'il s'y prît pour les décorer de beaux semblans, toutes ses explications reviendraient à cela. C'était lâche de s'en aller ainsi, tranquille, en laissant se débattre seul, dans la honte et dans l'abandon, ce jeune cœur qui était à lui... ce serait d'un monstrueux égoïsme! Eh bien, ils seraient heureux, malgré tout, si Lise l'aimait assez. Ils se passeraient des sanctions humaines, braveraient les préjugés, et seraient l'un à l'autre à tout prix.

Sur cette vague résolution, qu'il se gardait d'approfondir de peur d'y découvrir un plus monstrueux égoïsme encore, il se crut permis de retourner chez Lise.

Il la trouva bien pâle, les yeux meurtris, les joues marbrées. Dans le fond de la salle mal éclairée, Mme Dauny geignait, non plus d'une façon continue et mécanique comme la veille, mais avec des

alternatives de silence et de soupirs spasmodiques. Lise marcha au-devant de Bertrand.

— Je croyais que vous ne viendriez pas; c'est si affreusement triste ici.

— Je n'osais venir, en effet, ma pauvre Lise; comment vous consoler?

— Rien ne console.., sauf de sentir qu'on est innocent... C'est une grande force qu'une bonne conscience.

Bertrand ne répondit pas; il pensait qu'il est dur, avec une bonne conscience, de porter la peine pour les autres. Il s'assit, un peu gêné.

Lise reprit timidement :

— Avez-vous vu quelques personnes? Vous a-t-on parlé... de *cela?* Que vous a-t-on dit?

Avec un peu d'impatience, il répondit :

— Que voulez-vous qu'on dise?.. On vous plaindra beaucoup, sans nul doute... mais je n'ai vu personne.

Elle baissa la voix.

— Je comprends... Moi, non plus, je n'ai vu personne... Je n'ose sortir.., me faire voir... Combien je souffre! Bertrand, je souffre si cruellement de penser que mon malheur rejaillit sur vous.., sur vous.., mon unique ami, si noble, si généreux!

Elle leva vers lui sa petite tête fatiguée avec une expression de reconnaissance passionnée.

Cette confiance candide le fit rougir. Il prit sa main, la baisa avec une nuance d'embarras.

— Chère Lise, pourquoi dites-vous que rien ne console?.. N'est-ce rien que de s'aimer? que de souffrir ensemble? L'amour est tout pour vous, n'est-ce pas!.. qu'importe le reste?

Elle leva vers lui son pur regard...

— C'est vrai!.. qu'importe le reste?..

— Malgré tous les obstacles, les difficultés, l'opposition même de la famille...

— Votre père, n'est-il pas vrai?.. Je pense à lui avec terreur... Il refusera son consentement... vous le croyez?

— Il faut le prévoir, hélas!..

— Alors, tout sera fini!..

— Non, si vous m'aimez, Lise, ma douce, chère Lise. Tout dépendra de vous, au contraire.., de votre abnégation.., de votre force d'âme, de votre dévoûment.

— Eh! que puis-je?.. Tout le dévoûment est de votre côté, mon ami... C'est vous qui faites tous les sacrifices... J'en suis presque jalouse...

Il baissa la voix, serrant sa main plus étroitement...

— Et si.., à mon tour, je vous demandais un sacrifice.., un grand.., le plus grand?.. chère Lise...

— Oh ! dites.., dites, Bertrand, je suis prête...

Mais il n'osait; devant sa divine innocence, il n'osait lui laisser entrevoir une lâche, outrageante pensée, plus odieuse mille fois que l'abandon. Une honte le prit, un remords ; mieux valait la séparation, la mort même, tout plutôt que d'offenser cette enfant... Avec un long soupir, il dit :

— Il faudra nous exiler, quitter ce pays.., la France même. Tout nous sera douleur...

— Avec vous, il n'y a pas d'exil, mon Bertrand.., pas de douleur... Je voudrais seulement que votre père ne fût pas impitoyable...

— N'accusez pas mon père, Lise.., songez...

— Ne dites rien.., ne dites rien.., je sais.— Elle mit la main sur les lèvres de Bertrand. — Je sais trop, ajouta-t-elle d'une voix brisée...

Et ce soir-là, ils se quittèrent, plus étroitement liés que la veille.

Quand il fut loin d'elle, tous les dégoûts lui revinrent à la fois, avec une colère contre lui-même qui n'épargnait pas non plus Lise. Victime innocente, assurément, elle l'était ; mais, lui aussi, était innocent et victime, et c'était à ses yeux une bien plus criante injustice ; car enfin, se disait-il, ce n'est pas mon frère à moi, cet atroce galopin!

Des jours s'écoulèrent parmi ces énervantes fluctuations contre lesquelles il se sentait impuissant. Il avait écrit à son père et fait pressentir sa résolution de ne pas renoncer à son mariage. Fort de cet acte de décision, il voyait Lise tous les jours, remettant à l'avenir, au hasard, le soin de résoudre des difficultés qui lui semblaient insolubles.

— Après tout, se disait-il, un soir qu'il rentrait plus enivré et plus désespéré que jamais, il y a toujours un moyen d'en finir et de sortir de peine en sortant de la vie ! Cette pensée lui avait rendu une sorte de calme, bien qu'elle ne fût, en réalité, rien moins qu'une résolution arrêtée, mais plutôt un de ces leurres auxquels on s'attache pour reprendre haleine dans certains états d'âme si incertains, si harassés de perplexités, si fatigués de raisonnemens, qu'il faut à tout prix un temps de répit. « Il y a toujours moyen d'en sortir, » une de ces vaines et vagues pensées sur lesquelles on se repose sans les approfondir, et qui ont cela de dangereux qu'elles permettent de s'abandonner à la force du courant, sans lutter davantage. Chaque jour Bertrand cédait à l'attrait et retournait chez

Lise, et dans ces fragiles et furtives délices, dans ces joies menacées, ils s'aimaient plus encore, avec un entraînement, une ardeur douloureuse, comme en un vertige.

Ainsi que le prévoyait Bertrand, son père répondit par un cri de douleur, de supplication, presque de menace : « Tu as des devoirs envers moi, envers tes sœurs et toi-même, qui priment tes engagemens avec cette jeune fille étrangère. Tu lui faisais déjà de dangereux sacrifices, il faut t'arrêter, ne pas la suivre dans la boue où son misérable frère l'entraîne et t'entraînerait avec elle. Je t'en prie.., je te le commande avec l'autorité d'un chef de famille, gardien de l'honneur de sa maison. Ton mariage serait, songes-y, une rupture irréparable entre nous... Je ne recevrais jamais ta femme sous mon toit... Comment d'elle-même ne le comprend-elle pas? Si elle était digne de toi, elle t'aurait dès le premier jour rendu ta liberté. »

Bertrand fut blessé du ton de cette lettre; il trouva que son père faisait trop bon marché de son cœur et ne se préoccupait que d'orgueil... Il lui écrivit de nouveau, le suppliant de ne pas s'opposer à ce qu'il considérait comme un devoir d'honnête homme.

— Notre honneur, disait-il, ne dépend que de nous-mêmes, mon cher père; n'est-ce pas là ce que vous m'avez enseigné! Le mien n'est à la merci de personne et ne serait en péril que si je manquais à la foi jurée, par intérêt ou par lâcheté. Je me suis fait aimer; quand la plus atroce calamité s'abat sur cette innocente fille, dois-je l'abandonner?.. Jugez vous-même, mon père?

Il continua de plaider la cause de Lise avec toute la force de la passion, au fond effroyablement découragé.

Sa lettre envoyée, pour s'arracher au tourment de ses pensées, il alla s'asseoir au café et s'installa à une table de whist, afin d'échapper à toute conversation. Il était gêné avec ses camarades maintenant et facilement ombrageux. Leur discrétion lui déplaisait; leurs questions lui auraient déplu bien davantage.

Quelques jeunes gens de la ville jouaient au billard dans une pièce voisine avec des officiers; la porte était restée ouverte.

A un moment, M. d'Esparvis entendit qu'on parlait d'Arthur.

— Il a, paraît-il, une sœur charmante, dit un gros garçon jovial allongé sur le billard pour un carambolage délicat, ce qui l'empêchait de voir les signes qu'on lui faisait de se taire; — elle était même sur le point de faire un brillant mariage.

Un *chut* imperceptible coupa la phrase.

— Dix au tableau, Antoine, cria une voix; à vous, Marty.

Bertrand, dont l'oreille était affinée par une curiosité morbide, entendit les jeunes gens chuchoter entre eux, le bruit des billes l'empêchait de saisir le sens des paroles.

Puis, le capitaine Grollier éleva la voix :

— Allons donc! il y a des nécessités qui s'imposent... Dans ces cas-là, on prend un temps.., comme au théâtre.., et on se défile!

— Parbleu! dit un chœur de voix insouciantes.

— Ah çà, à quoi diantre pensez-vous, mon cher? s'écria le partner de Bertrand, qui n'avait rien entendu.., mes trèfles sont maîtres, et vous coupez!.. nous perdons par votre faute...

Bertrand s'excusa sur un violent mal de tête et jeta les cartes...

Il sortit... Dans ses oreilles tintait la grosse voix du capitaine Grollier : Dans ces cas-là, on prend un temps, et on se défile. » Un conseil indirect, bien sûr, et le « parbleu » qui l'avait accentué...

Il rentra et se jeta sur son lit, harassé de tristesse :

— Comme ils sont tous acharnés contre elle! se disait-il, songeant à Lise. Et il cherchait dans sa mémoire des cas analogues où l'opinion s'était montrée moins sévère : un voisin de son père, un gentilhomme, n'avait-il pas redoré son blason en épousant la fille d'un notaire condamné pour abus de confiance et manœuvres frauduleuses. On l'avait boudé quelque temps, et à cette heure, tout était effacé; il avait renoué ses relations l'une après l'autre, et faisait même partie du conseil général... Plus récemment, un de ses camarades de Saint-Cyr s'était épris de la fille d'une certaine baronne de Roylis, fort suspecte de vivre de la reconnaissance d'un riche banquier; on avait commencé par s'indigner :

— On n'épouse pas Mlle de Roylis!

Et ceux-là mêmes qui avaient protesté s'étaient fait présenter chez elle des premiers; toutes les portes étaient ouvertes maintenant à la jeune et jolie femme de son ami.

— Pourquoi serait-on plus sévère pour Lise? Elle est aussi belle... Serait-ce que j'ai moins de courage ou moins d'amour?

Il était triste, énervé, quand il arriva chez Lise.

Mme Dauny, debout, allait et venait avec agitation. Je ne sais quoi d'inquiet vacillait dans son regard.

Elle vint au-devant de Bertrand, et lui saisit les mains avec effusion :

— Merci, ah! merci, sans qu'il pût savoir à quoi s'appliquait le remercîment, et presque aussitôt elle ajouta : Maintenant, mes enfans, à quand la noce?..

Elle répéta plusieurs fois ces mots : A quand la noce? de plus en plus tristement, et finit par pleurer en cachant son visage dans son châle...

Un échange rapide de regards navrés fut toute la réponse, suivi d'un silence tragique...

— Mon père m'a écrit, dit enfin Bertrand d'une voix triste et basse.

— Il me repousse?..

— J'espère encore le fléchir... Vous savez combien je vous suis attaché, Lise!..

— Je le sais... jamais je ne douterai de vous, Bertrand.

— Vous avez raison.., je n'ai qu'une parole.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta, tant fut vive la souffrance qui se refléta sur la figure de Lise...

— Si cependant, dit-elle d'une voix entrecoupée, vous veniez à regretter.., si le fardeau vous semblait trop lourd, il faudrait.., oui.., il faut...

Un geste douloureux acheva ce qu'elle ne pouvait dire : tous ses membres tremblaient, ses lèvres aussi tremblaient... Il ne put supporter la vue de cette douleur :

— La vie est dure pour nous, ma bien chère... Mais ayez confiance... Je mérite, je vous le jure, que vous ayez confiance!..

Les doigts entrelacés, ils s'attachaient l'un à l'autre comme des avares à leur trésor :

— A demain! dit-elle, quand ils se séparèrent.

Avec un ferme accent, il répondit :

— A demain et à toujours!

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le verdict qui les avait foudroyés, lorsqu'un matin Bertrand fut mandé chez le général; il s'y rendit aussitôt, agité de pressentimens.

Après quelques détours, quelques questions relatives au service, le général aborda directement la question :

— On m'assure, capitaine, que vous continuez à voir fréquemment Mlle Dauny chez sa mère; je vous sais trop galant homme pour compromettre une jeune fille si digne de compassion et si peu défendue... Je dois conclure que vous persistez dans vos projets de mariage?

— En effet, mon général, je persiste...

— Malgré le scandale de cet abominable malheur de famille?

— Malgré tout, mon général... J'en suis au désespoir... Mais cette jeune fille n'est coupable en rien... Elle n'a pas démérité, et j'ai donné ma parole...

— Permettez... Vous avez donné votre parole avant un événement qui change du tout au tout la face des choses... Votre scrupule me paraît excessif... Est-ce que votre famille, votre père, acceptent ce mariage?..

— Mon père n'a pas encore donné son consentement; mais...

— Mais, mon cher ami, il ne le donnera pas... Je vous l'affirme d'avance.

Bertrand, très pâle, répondit ;

— Malgré mon respect pour mon père et la douleur que j'en res-

sentirais... dans ce cas-là, je serais forcé de passer outre... La responsabilité d'un homme de mon âge ne saurait s'abriter derrière une volonté étrangère... fût-elle la plus chère, la plus vénérée.

Il avait parlé d'un ton ferme; pourtant, à l'altération de ses traits, le général Châtenay devina le drame de conscience où se débattait le jeune officier; peut-être démêla-t-il mieux que lui le dernier mot d'un secret désir...

— Il vous en coûterait plus que vous ne pensez d'infliger une telle douleur à votre père... Vous auriez, de plus, je dois vous en prévenir, à affronter l'opposition formelle de votre général... qui est, lui aussi, à sa manière, un chef de famille... Vous n'ignorez pas qu'il vous faut une permission du ministre de la guerre pour vous marier et que j'aurai à émettre un avis?.. Je ne vous cache pas qu'il sera formellement contraire à vos intentions... J'ai regret de vous causer ce chagrin. Je crois remplir un devoir strict envers l'armée et envers vous-même, mon cher ami...

Bertrand resta immobile quelques instans, en proie à cette violente et instinctive irritation que lui causait toute entreprise contre Lise.

— Mon général, dit-il enfin avec effort, comme si ses paroles lui étaient arrachées malgré lui, il ne me resterait plus qu'à briser mon épée, si...

— Êtes-vous fou? s'écria le général en frappant violemment sur son bureau; c'est de la démence! Vous voulez donc vous mettre une pierre au cou?.. Oui, une pierre au cou... Cela vaudrait mieux que d'admettre un misérable comme cet Arthur Dauny dans votre famille! Et vous allez perdre votre avenir pour une amourette! Réduire votre père au désespoir! Que le diable vous emporte!.. Comme s'il manquait de jolies filles et de braves femmes dans le monde!.. Et elle-même... cette jeune personne... si elle a un peu de cœur, elle sera malheureuse, quand elle saura le prix qu'elle vous coûte... Et puis, mon cher... des sacrifices comme ceux-là, tôt ou tard, on les fait payer... Il faudrait être un ange... et encore!..

Tout semblait conjuré contre Lise, et, par un instinct de générosité et de tendresse, à mesure que s'accumulaient les obstacles, Bertrand prenait plus vivement sa défense, et de bonne foi, contre je ne sais quelle obscure espérance qu'il sentait tressaillir en son âme et qui lui faisait horreur.

Ce même jour, il se rendit chez le conseiller, qu'il avait évité de voir pendant cette période d'irrésolution et de doute. De leur côté, M. et Mme Werner s'étaient tenus à l'écart, partagés entre l'intérêt qu'ils portaient à Bertrand et leur tendre amitié pour Lise. Ber-

trand ne doutait pas que son père n'eût écrit au conseiller, et il désirait savoir en quels termes. M. Werner ne lui cacha pas le désespoir de M. d'Esparvis et son parti-pris de résistance.

— Il vous prendra par la famine, et si vous êtes obligé de quitter l'armée, comment subviendrez-vous aux nécessités d'un ménage?.. Réfléchissez, mon pauvre enfant... Vous savez combien cette charmante Lise nous est chère, combien nous souhaitons de la voir heureuse... Mais il ne suffit pas de faire un sacrifice héroïque... encore faut-il que ce sacrifice atteigne son but! N'agissez pas à la légère... Peut-être vaudrait-il mieux patienter... gagner du temps... Qui sait?..

La journée était avancée quand M. d'Esparvis entra chez Lise. Elle était debout au fond de la salle, appuyée au grand fauteuil où s'asseyait autrefois son père; elle ne fit aucun mouvement vers lui et il fut frappé de l'indéfinissable expression de douleur et de résolution empreinte sur ses traits.

— Qu'y a-t-il, Lise?

Elle resta muette, et il fit un pas vers elle. Alors elle l'arrêta d'un signe, et, lentement, péniblement, comme si elle éprouvait une difficulté à parler :

— Bertrand, dit-elle, j'ai reçu... aujourd'hui... la visite du général Châtenay.

— Il est venu! s'écria Bertrand. Et... vous n'avez pas cru?.. Vous savez, Lise, que j'ignorais cette démarche!.. Vous savez que je l'aurais empêchée, si c'eût été en mon pouvoir?

— Je sais... oui... je sais... Bertrand, j'ai un poids trop lourd de chagrin sur le cœur pour y ajouter rien d'imaginaire... Dites-moi... Est-ce vrai qu'on vous refuse l'autorisation de me prendre pour votre femme?.. Est-ce vrai que notre mariage serait acheté au prix de votre avenir... de votre carrière... et que, pourtant, vous avez songé à me faire ce sacrifice?.. Oh! Bertrand... mon Bertrand! que je suis fière d'être aimée ainsi!.. Que je suis fière de vous... de votre cœur si tendre... si noble... de votre généreux dévcûment!

— Ma chère Lise!..

Il fit un mouvement pour se rapprocher d'elle; elle l'arrêta encore du geste. Ils étaient debout, l'un devant l'autre, séparés par la largeur de la table, et elle s'appuyait toujours au fauteuil vide, où l'ombre seule de son père mort la défendait désormais, dans l'écroulement de tout autour d'elle. D'une voix toujours plus basse et plus douce, où se concentrait toute son infinie tendresse, elle reprit :

— Laissez-moi vous dire combien je vous sais gré, quelle reconnaissance je porte en mon cœur, et qui vivra autant que moi.

Laissez-moi vous dire combien je vous aime!.. Vous ne l'avez jamais su encore!.. Il faut que vous connaissiez enfin, avant de la quitter, celle que vous aviez choisie.

— Vous quitter?.. Non, Lise! La famille, le monde peuvent vous repousser... Qui peut nous empêcher de nous aimer?..

— Oui, certes, nous nous aimerons, reprit-elle avec un accent de fervente passion... Seulement, mon ami, il nous faudra vivre séparés.

— Non, je ne puis!.. je ne veux pas de séparation, ma douce, ma chère bien-aimée.

Il s'avança, cherchant à saisir sa main; mais elle recula avec un geste suppliant.

— J'ai réfléchi, mon ami, j'ai compris, enfin!.. Je fermais les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre... Je suis si faible! Je voulais m'abuser : votre tristesse, votre abattement, la pitié de M. et de Mme Werner auraient dû m'éclairer... Il a fallu qu'un étranger vînt me dire : Vous l'aimez, et il se perd pour vous! Votre amour lui est funeste!.. Un jour, il se repentira!.. Vous le verrez malheureux, et il sera trop tard! Ah! mon ami, il ne faut pas que ce soit...

— Lise! mon enfant aimée!..

Elle reprit doucement :

— Tout ce que j'ai connu de bonheur dans ma vie, je vous le dois... J'ai eu ma part... Maintenant, tout est fini; il faut nous séparer... Je ne sais si jamais...

La voix lui manqua.

— Vous me déchirez le cœur! s'écria Bertrand, dont les yeux étaient humides. Pourquoi nous torturer ainsi?.. Espérez-vous m'empêcher de vous revoir?

— Nous ne devons pas nous revoir, mon ami, parce que... parce que je suis faible... et je vous aime trop...

Et comme il s'efforçait encore de la rejoindre, elle recula lentement à mesure qu'il avançait.

— Ne me touchez même pas la main... reprit-elle d'une voix tremblante... Je vous en prie, partez!.. Que ce soit là le dernier effort de votre amour...

— Non! s'écria-t-il, vous êtes à moi, mon trésor, ma femme, tout ce que j'aime en ce monde... Je reste!

— Ce sera donc moi qui partirai... reprit-elle avec douceur.

Et, avant qu'il eût prévu son dessein, elle ouvrit la porte et la referma sur elle. M. d'Esparvis s'élança sur ses traces; mais elle avait disparu... Il l'appela vainement à plusieurs reprises...

Il était seul désormais, et libre!.. Il contempla une fois encore, d'un regard navré, les objets familiers, médiocres et vulgaires, qui

avaient fini par revêtir une sorte de charme à ses yeux, reflet de la beauté et de l'exquise douceur de Lise. Il ne pouvait s'en arracher. Et pourtant quand, les yeux en pleurs, il sortit de la triste maison noire où il laissait derrière lui cet amas d'infortunes, il lui parut que l'air avait une pureté inaccoutumée et qu'un vent plus léger chassait les nuages au ciel avec un souffle de printemps...

Lise, réfugiée dans l'étroite spirale de l'escalier, écoutait, frémissante, oppressée, tous les bruits d'en bas; elle entendit Bertrand l'appeler, suppliant; elle l'entendit sortir, et, quand la porte se referma lourdement derrière lui, il lui sembla qu'on scellait sur elle la pierre de son tombeau. Elle gravit, en trébuchant, les dernières marches; elle courut dans sa chambre, et, sans souci d'être vue dans le désordre de son désespoir, elle ouvrit la fenêtre et se pencha pour l'apercevoir une fois encore... Il avait déjà disparu. Alors, sa force l'abandonna; elle s'abattit sur les genoux et, les bras tendus dans le vide, elle appela Bertrand.

— Reviens!.. Je t'aime... Je ne puis vivre sans toi... Oh! mon ami, mon seul, unique ami... C'est trop, mon Dieu! je ne puis supporter cela, c'est trop!

Une violente crise nerveuse tordait ses membres; elle roula, sans conscience d'elle-même, sur le plancher, meurtrissant son front et ses mains avec des cris étouffés, des sanglots sans larmes, des adjurations passionnées...

Puis le sentiment lui revint; elle se releva lentement, humiliée, brisée, rattacha ses cheveux dénoués, et ses regards, comme éblouis de douleur, erraient autour d'elle sans voir. Ils s'arrêtèrent sur la petite Vierge de plâtre, sur ses mains abaissées vers elle... Elle chercha dans sa mémoire une prière, dans son cœur raidi un bon mouvement de soumission ou de piété. Tout n'était que révolte et ténèbres et torture. Elle secoua la tête en répétant : « C'est trop! » et elle leva les yeux vers le Christ suspendu en face d'elle et dit encore : « C'est trop! Je ne peux pas le supporter. »

Une contraction de la poitrine l'étouffait; elle eut peur d'une nouvelle crise nerveuse dans cette maison funeste, dans ce désert horrible; elle eut peur d'elle-même, de ses pensées, et, jetant sur sa tête un chapeau, elle descendit. Devant la chambre où depuis le matin, sa mère, sous la garde de Françoise, tantôt gémissait, tantôt riait sans cause, elle détourna la tête, prise d'une sorte d'horreur; elle était saturée de souffrances. S'élançant dans la rue, elle sortit de la ville, courant plutôt qu'elle ne marchait avec une hâte de fuir... Jamais elle n'était sortie sans être accompagnée, et l'idée de se trouver seule en pleine campagne eût autrefois épouvanté sa timidité.

Tout lui était, à cette heure, indifférent; elle n'était plus cette

Lise craintive qu'un souffle déconcertait. Elle portait en elle une insensibilité dure pour tout ce qui n'était pas la blessure saignante de son cœur... Qu'avait-elle de plus à redouter? Cependant la rapidité du mouvement, la vive fraîcheur de l'air apaisaient ses nerfs; la fièvre du cerveau lentement tombait. Elle promena autour d'elle un regard étonné, comme si elle se fût trouvée transportée en un monde nouveau, et tout était nouveau pour elle en effet : pendant ses longs jours d'angoisse et de misères, le printemps était venu; il éclatait de toutes parts en fleurs et en parfums. Dans les jardins maraîchers autour de la ville, les arbres fruitiers disparaissaient sous la profusion des touffes épanouies, roses et blanches, et sur les larges palmes dentelées les marronniers élançaient leurs sveltes girandoles fleuries. A travers la frondaison mousseuse apparaissaient, légères et enchevêtrées, les fines ramures des peupliers; leurs petites feuilles, encore froissées par la dure pression du bourgeon, se dépliaient en répandant une odeur de baume qui se mêlait dans l'air à la senteur plus suave des chatons du saule. Une multitude de fleurettes dressaient la tête au bord des fossés; jusque sur la poussière charbonneuse du chemin, sur toutes les nudités du sol, les difformités des branches, l'intarissable splendeur du jeune printemps jetait sa frissonnante parure. Cette renaissance prodigue et cette allégresse caressaient les regards souffrans de la triste abandonnée. De tous les buissons sortait un intarissable gazouillis d'oiseaux agités dans une mêlée joyeuse. La nature menait son inexorable fête, insouciante de la peine des êtres, éternelle par-dessus tout ce qui tombe et périt.

Lise s'aperçut qu'elle se trouvait sur ce chemin de halage où elle avait fait sa dernière promenade avec Bertrand, si sûrs d'eux-mêmes alors et de l'avenir... Cette fête du printemps, cette fête d'avril fleuri, devait encadrer celle de leur mariage. Elle aussi devait porter sa gerbe de fleurs blanches, sa couronne immaculée; cette image de parure nuptiale fondit subitement ce qu'il y avait en son âme de tendu et d'aride; la dureté révoltée de son cœur se rompit en un torrent de pleurs. Assise sur une pierre, le front dans ses mains, elle épuisa longuement l'amer bienfait des larmes. Sa pauvre jeune âme, épuisée par une suite d'émotions extrêmes, surexcitée par un déploiement d'excessive énergie, par l'effort surhumain de son immolation volontaire, s'abandonna en une douleur enfantine avec des balbutiemens et des plaintes.

— Hé!.. la belle affligée!.. Voulez-vous pas qu'on vous console?

Elle se redressa effrayée; c'étaient, arrêtés devant elle, trois soldats de la garnison qui rentraient au quartier. L'aspect de ce jeune visage noyé, portant les stigmates des grandes douleurs,

arrêta sur leurs lèvres les propos insolens. Ils s'écartèrent avec de gauches excuses; l'un d'eux, un petit blond, trapu, se rapprocha d'un pas pour lui dire :

— Faut pas se désoler tout de même... Voyez-vous, la mort et le chagrin, c'est pour tout le monde; chacun son tour!..

Puis, après une minute d'embarras, ne trouvant rien à ajouter, il rejoignit ses compagnons.

— La mort et le chagrin pour tous?.. pensait Lise en le suivant du regard. Consolation farouche! Est-ce vrai que, chacun à son heure, tous doivent souffrir? Pourquoi?.. Pourquoi dans ce cadre éblouissant et doux où la joie de vivre éclate jusque dans le moindre brin d'herbe, pourquoi la souffrance des êtres?.. Pourquoi le juste et l'innocent frappés aussi bien que le coupable? Pourquoi sa mère, Bertrand, elle-même punis autant qu'Arthur? Comme un trait fugitif de lumière à travers les ténèbres douloureuses de son âme, se dressa l'image du juste par excellence, du modèle divin expirant dans les tourmens pour racheter les pécheurs... Confusément, elle entrevit un mystère dans la souffrance humaine, mystère de grâce où l'innocent expie pour le coupable, afin que tous un jour soient justifiés... Mais elle avait le cœur trop jeune, trop déchiré, le mal était trop récent, la blessure saignait trop au vif pour qu'elle pût accepter sans murmures un sublime renoncement :

— Jésus était Dieu, pensait-elle; moi, je suis faible, sans forces, ni volonté, ni courage,.. souffrir ainsi est horrible!

Elle reprit lentement le chemin de la ville où l'attendaient, dans le vide de toute joie humaine, la raison vacillante de sa mère, la solitude, et la honte.

XV.

On croit volontiers qu'après les grandes catastrophes, après les irrémédiables écroulemens, toute lutte a cessé et qu'une sorte de repos funèbre enveloppe les victimes. Il n'en est rien; ce qu'il y a de plus rare, — plus rare même que le bonheur, — c'est la paix; le bonheur lui-même suppose l'effort, il en faut pour le garder presque autant que pour le conquérir. Quand on a souffert, chaque jour renouvelle l'amertume des regrets, l'intarissable épreuve du souvenir, la renaissance d'espérances insensées. Tant que la vie subsiste, le labeur est sans fin; chaque peine en engendre une multitude d'autres qui s'en déduisent fatalement comme les rejets d'une souche empoisonnée. Il n'y a pas de terre si aride qui ne porte encore sa moisson fatale de ronces et d'épines.

Pendant bien des jours, Lise attendit, ne pouvant croire que tout fût fini entre deux cœurs qui s'étaient si étroitement liés l'un

à l'autre, et que Bertrand pût accepter sa sentence sans tenter de la revoir. Elle l'attendait avec un mélange de désir, de passion, en même temps que de crainte. Elle avait le sens trop juste et trop ferme pour ne pas comprendre que l'avenir, tel qu'ils l'avaient rêvé, était muré devant eux, elle ne pouvait en imaginer un autre, et pourtant se résigner à admettre que tout fût fini et qu'ils ne dussent plus se revoir, elle le pouvait encore moins. Jamais la présence de Bertrand ne lui avait causé autant d'émotion que le faisait son souvenir ; à l'idée de le revoir, tout son être moral défaillait; s'il s'était présenté subitement à ses yeux, elle avait peur de ne pouvoir se retenir de tomber à ses pieds. Elle ignorait, dans son inexpérience, qu'il y a pour les êtres purs un profond abîme entre les entraînemens de l'imagination et le consentement de la volonté, et que celle-ci ressaisit, aux prises avec le péril, l'empire facilement livré parfois aux égaremens du rêve.

Peu à peu, cependant, jour par jour, le sentiment de l'irréparable s'enfonçait en son âme. La tendre compassion de ses amis en était un des signes : elle sentait que M. et Mme Werner avaient approuvé son renoncement, parce que tout autre dénoûment leur paraissait impossible. Mais combien lui était incompréhensible et barbare, la facile résignation de M. d'Esparvis! Quoi! pas une tentative pour la revoir, pas un mot de regret! pas un souvenir!..

Ce qu'elle ignorait, c'est que le jour où ils s'étaient séparés, il avait reçu un ordre de départ qui ne souffrait pas de délai. On s'était défié de son courage ; et le jeune capitaine avait dû le soir même rejoindre un détachement qui tenait garnison dans une petite place voisine de la frontière, et exécuter une série de manœuvres et de marches qui l'avaient forcément distrait, en même temps qu'elles l'arrachaient à la tentation de revoir Lise.

Dès qu'il fut assez calme pour le faire, il lui écrivit, protestant de son invincible tendresse et la suppliant de ne pas fermer irrévocablement l'avenir, de ne pas tuer l'espérance. Lise baisa cette lettre en pleurant; pourtant, elle eut le courage de ne pas répondre.

Le temps, l'avenir, que pouvaient-ils? Le poids de honte ne pèserait-il pas toujours sur elle désormais?

Trois mois s'écoulèrent; M. d'Esparvis écrivit plusieurs fois encore des lettres, qui toujours restèrent sans réponse.

Un jour, Mme Werner dit à Lise :

— J'ai vu tantôt le capitaine d'Esparvis.

Lise changea de couleur.

— Il est ici?..

— Non!.. il n'a fait que traverser, et est reparti... Il voulait te voir... J'y ai mis bon ordre...

— Oh! madame! s'écria la pauvre enfant avec un gémissement.

— Voyons, mon cœur, sois raisonnable... Qu'aurait-il pu résulter de bon d'une entrevue, je te le demande?.. Je lui ai dit : Êtes-vous libre? Avez-vous le consentement de votre père, celui de votre général, ou bien des moyens d'existence assurés?.. Non, n'est-ce pas? Alors laissez-la tranquille,.. laissez-la souffrir en paix,.. vous oublier, si elle peut.

— L'oublier?.. Ah! madame, si vous saviez combien je l'aime!

— Eh! c'est justement pour cela que je l'ai fait partir... On l'envoie en garnison à Versailles...

Lise songea que Versailles est bien près de Paris, que Bertrand irait chez le général d'Aurevelle, et qu'elle aurait la consolation d'entendre parler de lui. Peu de temps après, en effet, elle sut, par Nicole, qu'il s'était présenté chez son père.

« Il est triste, et je fais de mon mieux pour le consoler ; nous parlons de toi, cela seul l'intéresse. L'autre soir, au ministère de la guerre où l'on donnait une petite sauterie, il avait une figure de telle désolation que je n'ai pu m'empêcher de le faire asseoir près de moi, et j'ai entamé l'intarissable chapitre de tes perfections. Nous nous entendions à merveille ; il s'est laissé distraire petit à petit et a fini même par danser avec moi, une valse que j'avais promise à M. de Feugrix. Double bénéfice : faire plaisir à ton ami et mortifier un peu M. de Feugrix, qui m'accable maintenant de ses attentions. Il est bon de lui apprendre à choisir ses momens et le rôle qui lui convient : comme paratonnerre un jour d'orage, il peut avoir son prix, comme valseur il est ridicule,.. à son âge. »

Lise relut deux fois cette lettre.

— Elle consolera si bien Bertrand, qu'il m'aura vite oubliée, pensa-t-elle amèrement. Et comme rien ne lui semblait au monde plus ravissant ni plus joli que Nicole d'Aurevelle, elle arriva vite à cette conclusion que Bertrand l'aimerait, qu'il saurait lui plaire et qu'ils seraient heureux, tandis qu'elle... Eh bien ! elle n'aurait qu'à mourir alors, oubliée, trahie par deux des êtres qu'elle aimait le plus au monde.

Une nouvelle lettre de Nicole la délivra, du moins, cette cruelle chimère.

« Écoute mon histoire, ma Lisette, et tâche de me comprendre. Je t'ai dit, n'est-ce pas? que, depuis le fameux coup de tonnerre qui me précipita dans les bras de M. de Feugrix et lui dessilla les yeux, cet ami de papa m'honorait d'une attention très particulière, à tel point que j'en étais parfois embarrassée, moi qui ne m'embarrasse de rien. Si loin qu'il fût dans un salon, du coin de droite ou du coin de gauche, je sentais toujours son monocle braqué sur moi; il m'observait, m'étudiait, il se disait : « Qu'est-ce que c'est que cette petite femme-là? qu'est-ce qu'il y a là dedans? » Moi,

cela m'amusait et je prenais des airs variés, pour le dérouter, tantôt d'une exubérante gaîté, tantôt d'humeur rêveuse, contemplant, à regard perdu, un angle du plafond comme si j'y cherchais l'énigme de ma destinée; ou bien je m'exerçais à marcher à petits pas comptés, les paupières baissées avec une modestie à ravir les séraphins; enfin j'usais de toutes les petites féeries à ma portée pour qu'il arrivât à se dire : « Elle est unique ! » Et tu vas voir si j'ai réussi !

Le 9 juin, c'est mon jour de naissance, et je savais qu'il viendrait m'apporter, selon l'usage, son petit cadeau, autrefois des poupées, maintenant quelques menus objets à l'usage des jeunes personnes ; une année, c'était une corbeille à ouvrage, avec tous les petits outils pour filet, crochet, tricot, couture, etc.; une autre fois, une pochette de moire ou une table à ouvrage, et toujours les inévitables ustensiles pour ouvrages de demoiselle. Je m'etais dit : « Cette fois, ce sera un nécessaire de poche, » et j'attendais sans impatience, je te le jure. A l'heure dite, — il y avait un dîner en mon honneur, ce jour-là, chez mon père, et j'avais obtenu une sortie de faveur, — M. de Feugrix arrive, me baise la main et m'offre le « joujou traditionnel dans un joli écrin. » Le nécessaire, j'en étais bien sûre! et je suis prise d'une envie de rire, qui me faisait trembler les doigts et embrouiller les faveurs bleues, au lieu de les dénouer. Enfin, j'y arrive, j'ouvre l'écrin, et que vois-je? une ravissante petite agrafe en brillans, d'une forme exquise et d'un goût parfait. J'étais si surprise et si contente de ce joli bijou, au lieu des insipides emblèmes de la « jeune personne laborieuse, » que je ne pensais pas à le remercier... Mon père avait mis son lorgnon; il examine l'objet, fronce le sourcil et commence à gronder et à dire qu'une demoiselle de mon âge ne doit accepter que des fleurs ou des bonbons, et je ne sais quoi encore. M. de Feugrix s'excuse sur le privilège dû aux vieux amis et entortille une phrase où il me priait de garder cette épingle en souvenir de lui, d'un ton et dans des termes à faire croire qu'il nous disait un éternel adieu... Moi, je n'y avais pas pris garde, mais mon père s'inquiète. « Ah! çà, mon cher... Vous dites cela d'un air!.. Comme si vous faisiez votre testament... Ce n'est pas quelque nouvelle histoire, j'espère... Il n'y a rien sous roche?.. hein?..» Il avait baissé la voix, et lui faisait des signes d'intelligence que je comprenais parfaitement; cela voulait dire : Vous ne vous êtes pas mis quelque mauvaise affaire sur les bras?.. Quelque nouvelle aventure, un duel peut-être?

Il répondit avec un soupir.

— On est fou à tout âge... je songe à quitter Paris... à faire un long voyage.

Mon père stupéfait:

— Un long voyage?.. pourquoi?.. A quel propos?.. Où irez-vous?

— Très loin... n'importe où.

— Autour du monde, alors? reprit mon père.

— Ou du demi-monde, hasardai-je à demi-voix.

Mon père me foudroya du regard, mais j'avais bien vu qu'il mordait sa moustache pour ne pas rire. M. de Feugrix se tourna vers moi.

— Un voyage de mortification, mademoiselle,.. pour expier une folie impardonnable à mon âge...

Moi, je me mis à rire.

— Si c'est cela qu'il vous faut, des mortifications, cela se trouve partout... Si vous voulez, je m'en charge...

— Celles qui me viendraient de vous me seraient trop sensibles, mademoiselle... Je ne pourrais pas les supporter.

A ce moment, on annonça diverses personnes, entre autres, M. Perrolly, le président, l'ami de papa, qui s'avança pour me complimenter et m'offrit... un nécessaire de poche... C'était fatal! je ne pouvais pas y échapper... Le lendemain, il fallait réintégrer le couvent; ce n'était pas gai. Je me levai le plus tard que je pus et je passai languissamment dans la salle à manger. Mon père n'y était pas. George déjeune seul de bonne heure, à cause de ses cours de droit. Il n'y avait que miss Ellen qui tambourinait sur les vitres, en attendant sa côtelette et son thé; miss Ellen n'aime pas à attendre, moi non plus, et je me mis à tambouriner à côté d'elle. Mon père ne venait pas. J'appelai David, son domestique, et lui demandai si le général n'était pas, par hasard, sorti. Il m'assura qu'il était encore dans son cabinet de travail; impatientée, je prends sur moi d'aller le chercher. Je traverse le grand salon en courant et j'allais entrer chez mon père, quand j'entends sa voix tout près et en même temps le bouton tourne : de peur d'être surprise le nez contre la porte, je me jette d'un bond derrière un paravent, où je me tapis et me fais toute petite. Mon père passe sans me voir, avec une personne qu'il reconduisait, et j'entends qu'il dit: « Je ne demande pas mieux que de prendre vos intérêts dans cette affaire, mon cher ami. Vous savez ma grande estime pour vous et toute mon amitié; mais, je vous le répète, prenez garde; défiez-vous d'un entraînement irréfléchi... Que diable! l'amour n'a qu'un temps... A votre âge, je vous le dis sans détour, vous auriez plus de chances de bonheur, en vous mariant avec une personne sensée, d'âge proportionné,.. une veuve?.. Non?.. Vous ne voulez pas de veuve... Soit! je n'insiste pas, les goûts sont libres... Mais, j'ai peur que vous ne compromettiez le repos de

votre vie dans une aventure... j'ose le dire,.. un peu hasardeuse. »

Derrière mon paravent, je pousse un rugissement... silencieux; je venais de reconnaître M. de Feugrix. Oh! monstre! pensais-je, toujours des aventures, alors?.. Et cela ne vous empêche pas de me cribler de regards incendiaires!.. Si papa le savait!.. Heureusement que je ne suis pas facile à incendier. M. de Feugrix serra la main de mon père, en le remerciant :

— Je compte sur vous... Je suis bien fou, peut-être... Mais que voulez-vous?.. Je l'adore.

Tu ne peux pas imaginer le ton dont il dit ce mot : « Je l'adore! » C'était irrésistible! Et je m'expliquai, à ce moment, ses succès près des femmes... Ils causèrent quelques instans dans l'antichambre, à voix basse, à cause des domestiques; puis, mon père passa dans la salle à manger; je me hâtai d'en faire autant. Il semblait d'assez mauvaise humeur et répondit brusquement au bonjour que je lui adressai. Il me regardait en dessous, de façon à me mettre fort mal à l'aise; je n'avais pas la conscience très nette, à l'occasion de la soirée de la veille, où nous avions fini par danser, et où j'avais fait un petit brouillamini intentionnel, suivi d'un léger conflit entre deux de mes danseurs. Je me disposais donc à retourner au couvent sans tambour ni trompette, aussitôt après le déjeuner et j'eus un peu d'émotion quand mon père m'appela avec assez de rudesse :

— J'ai à te parler! Miss Ellen voudra bien attendre que tu m'aies expliqué ta conduite.

Je le suivis, fort penaude. Il s'assit, prit un air de juge et me fit signe de m'asseoir en face de lui.

— Voulez-vous m'expliquer, mademoiselle, ce que c'est que toute cette histoire?... Voilà de jolies manières pour une personne bien élevée.

Je balbutiai :

— Je vous assure, papa, que c'est tout à fait un malentendu... Réellement, je me suis embrouillée...

— Embrouillée?..

— Oui, papa; j'ai confondu les numéros, la cinquième avec la sixième... C'est très difficile, quand tout le monde parle à la fois, de ne pas faire d'erreurs... J'ai confondu... Alors, M. de Montauzan...

— Ta, ta, ta, ta!.. Qu'est-ce que tu me chantes là?.. Il s'agit bien de M. de Montauzan!.. C'est de Feugrix que je te parle... Est-il vrai, oui ou non, que tu te sois jetée à son cou... comme une évaporée, une folle?.. Hein?.. Veux-tu me faire l'amitié de me répondre?..

Mes joues étaient cuisantes à force d'être rouges, et tu juges comme je maudissais ce monstre de perfidie qui m'avait trahie et me valait cette algarade...

— C'était l'orage, et... il tonnait, et... j'ai, j'ai eu peur,.. très peur, je vous assure, papa...

— Peur, toi!.. Allons donc!.. A d'autres... Tu as joué la comédie, et une comédie fort déplacée,.. fort inconvenante... Je voudrais bien savoir si c'est au couvent qu'on vous apprend ces façons-là... Je ne manquerai pas d'en faire mes complimens à Mme la supérieure...

— Oh! non, papa, je vous en prie... Je serais perdue de réputation et mise à l'index de la communauté... On est si prude, au contraire, là-bas.

— Alors, vous avez trouvé cela toute seule, vous?.. Joli naturel!.. Je vous félicite... Je dois supposer que vous aimez M. de Feugrix, pour vous jeter ainsi à sa tête...

— Moi!.. Oh!.. par exemple!

— Comment, « par exemple? » Il en est bien convaincu. Et comme c'est un galant homme, il vous fait l'honneur de vous demander en mariage...

J'étais abasourdie :

— Quoi! c'était moi cette personne « qu'il adore? »

J'avais prononcé ces derniers mots exactement comme M. de Feugrix; mon père ne put s'empêcher de sourire.

— Ainsi, vous avez entendu?.. Cela complète vos talens, d'écouter aux portes...

— Oh! pour cela, non, je vous jure, papa... C'est le hasard qui m'a fait entendre, et j'étais bien loin de croire... D'autant plus que vous ne l'encouragiez guère, mon cher papa.

J'avais repris tout mon aplomb; c'est étonnant ce que cela donne d'assurance la certitude d'être aimée!

— Certes, je ne l'ai pas encouragé! Et, sans cette aventure grotesque où il a cru voir une preuve de vos sentimens pour lui, je ne vous aurais pas parlé de ce projet de mariage... Mais, après une telle inconséquence,.. et Dieu sait si c'est la seule!

— Absolument, mon cher papa...

— Enfin, êtes-vous disposée à épouser M. de Feugrix?..

— Je... je ne sais trop,.. cela demande réflexion...

— A quoi diable réfléchissiez-vous quand vous vous pâmiez dans ses bras?.. Écoutez-moi bien, ma fille, reprit mon père d'un ton grave, je n'entends rien à vos simagrées et à vos manèges; si vous n'aimez pas M. de Feugrix, s'il ne vous plaît pas de l'épouser, je n'ai nul désir de vous contraindre... Je dois avouer que la différence d'âge entre vous me semble très grande, — trop grande!

Vingt-trois ans, si je ne me trompe, c'est beaucoup. Il sera vieux quand vous serez encore jeune, ce qui est un grand inconvénient pour tous les deux. Il est donc nécessaire que vous vous consultiez et ne donniez pas votre consentement à la légère... De Feugrix est un très galant homme, il a une grande fortune... Je crois qu'il peut rendre une femme heureuse, à la condition qu'elle soit sage et douce... Comme tous les hommes dont la jeunesse a été dissipée, il a une médiocre opinion de votre sexe, et n'a pas tout à fait tort... Si donc votre damnée coquetterie lui donnait quelque ombrage, je vous préviens qu'il serait jaloux et vous rendrait la vie dure, très probablement. Ne faites donc rien à la légère; prenez votre temps!

Cela m'allait parfaitement, ces atermoiemens, que je me flattais de prolonger à mon gré...

— Je réfléchirai, répondis-je très délibérément, et vous rendrai réponse quand je serai décidée.

— Et combien vous faudra-t-il de temps pour vous décider?.. Un mois?.. Six semaines?..

— Au moins trois ou quatre mois, je ne suis pas pressée...

— Cela se peut, ma chère... Mais de Feugrix, qui n'a plus dix-sept ans, est plus que vous avare du temps; apprenez à penser un peu aux autres... Je crois qu'un délai de trois mois sera suffisant... Je vous répète que vous n'êtes nullement obligée de consentir à ce mariage; et, si vous y sentez quelque répugnance, je vous conjure de ne pas hésiter à le dire... Il y va du bonheur de toute votre vie... Mais, ma chère Colette, comme je ne me sens pas désormais la vocation de veiller sur une jeune princesse de votre acabit, vous trouverez bon que je vous laisse dans votre couvent jusqu'à votre mariage...

Les trois mois sont écoulés, ma Lisette, et je vais aujourd'hui même donner ma réponse... J'ai revu souvent M. de Feugrix au parloir; il est plein de bonté, d'indulgence, et il semble m'aimer si passionnément! Il y a des mots qu'il murmure d'une façon absolument délicieuse!.. C'est peut-être la grande habitude qu'il en a... Mais je ne veux pas penser à cela... Figure-toi que je suis jalouse! Quand il me dit: « Je vous aime, » je lui fais jurer qu'il ne l'a jamais dit de la même manière à personne, et il le jure. Et quand il me baise la main, il faut que ce soit un baiser tout à fait inédit, — nouvelle manière. — Enfin, ma Lisette, pense à moi, prie pour moi; c'est à toi, la première, que j'annonce mon consentement. Le sort en est jeté, et bientôt je signerai mes lettres d'Aurevelle de Feugrix; mais, pour toi, je suis et resterai toujours ta tendre et fidèle petite Colette. »

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de septembre. M. et

Mme Werner firent à cette occasion un séjour prolongé à Paris, et les nouveaux époux partirent, après la noce, pour un voyage en Italie. George voyageait de son côté. Lise n'avait reçu de lui aucun autre témoignage de sympathie que de brefs billets de discrète condoléance.

Elle entra dans une période de vie absolument incolore, dévastée. Elle ne quittait guère la maison, la sombre maison où s'était nouée et dénouée la courte fête de ses fiançailles; elle s'y repaissait d'une lente et consumante douleur. Elle aurait eu besoin de toutes ses forces pourtant. L'intelligence de sa mère s'éteignait par degrés, avec de passagers réveils effrayans, des crises désespérées que la raison et la volonté ne modéraient plus. Lise tremblait qu'en un de ses paroxysmes elle n'attentât à sa vie; le médecin l'avait prévenue de redoubler de vigilance, et cette terreur troublait ses jours et ses nuits.

Les lettres de Nicole de Feugrix étaient son unique distraction, encore se faisaient-elles plus rares; les préoccupations de son existence nouvelle, le monde, les voyages, le scrupule délicat de ne pas entretenir son amie de brillans plaisirs dont elle était privée ou d'impressions intimes qu'elle devait ignorer, apportaient une gêne à ses épanchemens. Lise, de son côté, avait au plus haut point cette fière pudeur de l'âme qui cache ses blessures sous un triple voile de silence. Dans cette vie sourde et muette, rien du dehors ne pénétrait, Lise soignait et surveillait sa mère; en son cœur aimant se développait un sentiment passionné, nouveau, une sorte de tendresse protectrice, vigilante et anxieuse pour cette créature infortunée qui était sa mère et qui devenait son enfant par son infirmité et sa faiblesse. Elle ne la quittait ni jour ni nuit. Dans les beaux jours, elle emmenait la malheureuse insensée sur le rempart, où elles s'asseyaient et regardaient jouer les enfans du quartier et les jeunes recrues faire l'exercice sur l'esplanade. Pendant les jours d'été, elles allaient jusqu'aux glacis et passaient là de longues heures sur l'herbe rase, sous l'ombre molle de quelque sureau en fleurs ou contre le tronc d'un saule. Lise apportait son ouvrage, mais elle ne travaillait guère. La rareté de toute distraction donnait un prix infini au moindre brin d'herbe; une touffe de roseaux balancés et plians, une bardane en fleurs, un roncier chargé de ses baies noires et lustrées, les fines colorations de l'air selon la saison et l'heure, le chant lointain des travailleurs alangui par l'espace, ou celui de l'alouette tombant du ciel joyeux, tout était surprise et caresse apaisante. Elle jouissait aussi du bien-être de sa mère, du calme relatif que lui communiquait la pacifique nature; son regard, alors, semblait perdre sa mobilité effarée, reflet d'une pensée hagarde qui cherche son point de repère

dans les impressions extérieures et ne les associe plus; ses mains, toujours agitées et tâtonnantes, se reposaient; une coloration montait à ses joues. Lise, alors, souriait, et si le vent dérangeait le voile ou le châle de sa mère, elle les rajustait avec une sollicitude coquette. « Pauvre maman!.. Maman jolie! » disait-elle câlinement en baisant cette morne figure jaune qui, même aux heures flatteuses de la jeunesse, n'avait jamais eu ni grâce ni beauté, mais la tendresse aveugle y mettait son charme.

Cependant les mois passaient, puis les années. Il y avait quatre ans déjà qu'un soir d'avril, Lise et Bertrand s'étaient séparés dans cette salle basse, plus sombre maintenant et plus fanée. Il y avait plus longtemps encore que Lise n'avait revu ses amis d'enfance, George et Nicole. George était maintenant attaché à la légation française à Buenos-Ayres; Nicole habitait, la plus grande partie de l'année, une terre que M. de Feugrix possédait aux environs de Poitiers. Ils ne passaient qu'un mois ou deux à Paris. La naissance successive de deux garçons avait empêché Nicole de rendre visite à ses grands-parens Werner. Plus d'une fois, dans le secret de sa pensée, Lise s'était demandé si le hasard seul des circonstances tenait ses deux amis, le frère et la sœur, si obstinément éloignés d'elle; elle en doutait, lorsqu'un jour elle vit entrer George. Avec un cri de joie, elle s'élança au-devant de lui. Il prit ses deux mains et la regarda avidement, ému de la trouver si changée.

— Ma pauvre petite amie!.. que de choses accomplies,.. que de chagrins!

— Je pensais ne vous revoir jamais, George?

— Comment aurais-je pu ne pas venir en ce moment?.. J'ai demandé un congé et je suis parti... Et me voilà près de vous.

Elle le regardait étonnée:

— Pourquoi?.. Pourquoi spécialement en ce moment?

— Se peut-il que vous ignoriez?.. C'est impossible... Ma grand'-mère assure que vous devez tout savoir, et que vous évitez d'en parler... par fierté,.. par force d'âme...

— En vérité, je ne vous comprends pas,.. que voulez-vous dire, George?..

Et tout à coup il se fit comme une trouée de lumière en son esprit.

— Il se marie?.. Est-ce cela? demanda-t-elle d'une voix altérée.

George ne répondit que par un signe. Elle resta longtemps silencieuse, regardant devant elle, dans le vide...

— Cela devait être... Je me l'étais dit souvent, et pourtant!.. quel mariage fait-il?

Elle parlait comme en rêve, inconsciemment, avec une voix éteinte, incolore.

— Il fait un riche, très riche mariage... Un mariage de raison, de convenances,.. voilà tout... Chère Lise, regardez-moi, je ne puis supporter cet air égaré, souffrant...

De la même voix morte, indifférente, elle demanda :

— Qui épouse-t-il?

— Vous la connaissez... Se peut-il que vous ayez ignoré cela?

— Je vis si loin de tout!.. Qui est-ce?..

— C'est Victoria Sarlout.

— Ah!.. elle est belle!.. Et bonne aussi... Il sera très heureux...

Puis, avec une subite amertume, elle reprit :

— Ainsi, vous avez tenu à m'apprendre vous-même cette heureuse nouvelle, George?..

Il rougit violemment.

— Je ne croyais pas vous l'apprendre, Lise... Et je pensais que c'était le moment de me rapprocher de vous tendrement, ma pauvre amie, de vous rappeler que vous n'êtes pas seule au monde, que je vous appartiens;.. aujourd'hui, comme autrefois, vous êtes ce que j'aime le plus au monde... C'est le moment de vous redire que vous pouvez disposer de moi à votre gré, que je vous suis tout dévoué...

Elle murmura :

— De quoi sert le dévoûment?

Sans répondre, il continua :

— Si vous le vouliez,.. si vous aviez assez d'affection pour ne pas vous trouver malheureuse avec moi!.. Ai-je besoin de vous rappeler mon seul, grand et unique désir,.. le même, toujours le même?

Les yeux de Lise étaient pleins de larmes :

— Mon bon, cher George,.. je serais trop ingrate si j'acceptais ce que vous m'offrez,.. ce don de vous-même... Oui, je serais ingrate et méprisable... Laissez-moi parler... Je sais ce que je suis et ce que vous êtes... Je sais ce que penseraient ceux qui vous entourent, ceux qui vous aiment, qui ont le souci de votre bonheur et de votre honneur, qui est aussi le leur... Le malheur a cela de bon qu'il éclaire notre route d'une lumière implacable... Je suis en dehors des conditions ordinaires,.. en marge de la vie,.. dépossédée du droit d'aimer, de songer à un avenir... Souvenez-vous qui est mon frère?.. Il ne doit jamais être le vôtre...

— Lise, ma chère petite Lise, nous sommes jeunes... Qui sait?.. Ne fermez pas l'avenir...

Elle secoua tristement la tête.

— Le poids de honte sera toujours là... Mon ami, mon plus cher ami, tâchez de m'oublier... C'est si facile à d'autres...

Elle s'arrêta, la gorge serrée ; puis, d'une voix basse :

— Quand doit-il venir ?

— Il ne viendra pas... Le mariage aura lieu à la campagne des Sarlout, dans l'Oise.

— Tant mieux !.. je n'entendrai pas les cloches.

Elle serra, en frissonnant, son châle autour de ses épaules.

XVI.

Cet été-là, la chaleur fut extrême, et cette chaleur eut une fâcheuse influence sur Mme Dauny, dont les rares instans lucides s'éclipsèrent définitivement ; son excitabilité devint excessive. Lise n'osait plus la mener dans la ville, ni même le dimanche à la paroisse. Elle se réfugiait avec elle dans une chapelle voisine, celle des Petites-Sœurs-des-Pauvres, où elles se cachaient en quelque coin obscur. Son âme était en harmonie avec toutes ces misères, ces infirmités, sans espoir, de la vieillesse. Souvent, elle priait dans l'ombre du petit sanctuaire, grossièrement décoré de fleurs et de faufreluches en papier doré. Le mauvais goût de cette décoration l'avait rebutée d'abord, maintenant elle en était attendrie : c'était l'œuvre de tous ces misérables, de ces doigts tremblans, usés par le travail, de ces yeux ternis par l'âge et par les pleurs. Il lui semblait que le Seigneur Jésus en devait être réjoui plus que des broderies d'or et de soie et des fastueuses orfèvreries des cathédrales.

Vers le déclin du jour, elle emmenait sa mère au dehors, sur la pente des glacis, comme autrefois, et, si elle n'était pas trop agitée, elles s'enfonçaient dans la campagne solitaire où les enfances, les hébêtemens de la pauvre Mme Dauny n'avaient pas de témoins : elle pouvait à son gré courir ou s'arrêter, chanter, faire des extravagances. Lorsqu'elle s'était ainsi fatiguée en plein air, la malade avait un meilleur sommeil.

Un soir qu'elles se promenaient, Mme Dauny avait ôté son chapeau, et, le tenant par les rubans, s'amusait à le faire tourner comme un moulin ; ce jeu lui plaisait, et elle riait. Il arriva qu'ouvrant tout à coup les doigts, le chapeau violemment lancé s'envola dans un buisson, où il resta accroché à une branche d'aubépine. Lise se mit en devoir de l'atteindre, mais la branche était haute, les épines le retenaient, elle dut pénétrer dans le fouillis des ronces et des houblons emmêlés, non sans essuyer plus d'une égra-

tignure. Quand elle eut réussi enfin à détacher le chapeau, elle s'aperçut que sa mère avait continué de marcher et se trouvait déjà fort loin d'elle. Elle l'appela sans parvenir à la faire s'arrêter et se mit à courir pour la rejoindre, mais soit frayeur, soit malice, Mme Dauny prit également sa course à travers champs, avec des enjambées énormes, sautant et gesticulant; malgré ses efforts, Lise perdait du terrain; elle s'arrêta, appela, supplia sa mère avec des mots tendres, mais celle-ci était surexcitée par cette course qui lui fouettait le sang et doublait sa folie. Elle commença à arracher l'un après l'autre ses gants, ses chaussures, son châle, sans cesser de fuir. Lise espérait que les forces de sa mère s'épuiseraient et désirait presque qu'un faux pas la fît tomber, afin de la rejoindre; mais la pauvre insensée semblait infatigable, et Lise voyait avec désespoir la distance s'accroître entre elles : suffoquée, à bout d'haleine, elle fut obligée de s'arrêter. Mme Dauny aussi s'arrêta, mais quand sa fille hasarda un pas vers elle, elle repartit aussitôt en la menaçant et l'injuriant, avec des gestes inouis, grossiers même, qui pénétraient d'horreur sa malheureuse enfant :

— Était-ce possible que ce fût là sa mère, si décente d'habitude et de cœur si modeste? était-ce elle, cette furie échevelée, hagarde, avec ses vêtemens lacérés et ses attitudes révoltantes...

— Mère! Mère!.. Ma pauvre, pauvre maman!

Ses jambes fléchissaient; elle ne se soutenait plus. Que faire?.. Où trouver de l'aide?.. Elle jeta autour d'elle des regards éperdus; à quelque distance, au milieu du chemin, un homme, arrêté, tourné de leur côté, semblait s'amuser beaucoup de cette poursuite. Elle pensa que c'était un marinier, car dans cette course désordonnée, elles avaient décrit un demi-cercle et s'étaient rapprochées de la rivière que Lise évitait toujours soigneusement. Depuis un instant, la terreur même lui était venue que Mme Dauny, dans son égarement, s'allât jeter dans l'eau. Elle fit des signes à l'homme pour qu'il arrêtât sa mère, il ne sembla pas comprendre et resta immobile, les mains dans les poches, piqué sur le chemin. Elle le héla à plusieurs reprises, en multipliant ses gestes; il ne bougea pas.

Mme Dauny, cependant, courait droit sur lui sans le voir, à quelques pas, elle l'aperçut, jeta un cri perçant et essaya de rebrousser chemin. Mais l'homme avait enfin pris son parti de l'arrêter, il étendit les bras pour la saisir. Affolée, elle fit un crochet, lui échappa, et, comme une biche aux abois, sauta d'un bond dans le canal. Lise avait vu la scène de loin; demi-morte d'effroi, elle s'abattit sur les genoux, puis aussitôt se releva, et, ramassant toutes ses forces, elle arriva enfin sur la berge où sa mère gisait sans connaissance. Des gens étaient autour d'elle, des laboureurs

chargés de leurs instrumens de travail et qui regagnaient la ville, leur journée faite. Parmi eux, tout ruisselant d'eau, l'homme se secouait :

— Elle n'est pas morte, n'ayez pas peur!.. c'est le froid qui l'a saisie... Elle n'a pas eu seulement le temps de boire la valeur d'un verre.

A genoux près de sa mère, Lise lui soutenait la tête, frictionnait les membres, la poitrine et faiblement le cœur commençait à battre :

— Que faire?.. Comment la ramener? s'écria Lise avec angoisse.

Un des paysans répondit :

— Dame!.. Il n'y a pas de maison par ici, proche.

Un autre ajouta :

— Nous pouvons bien la porter, quand le diable y serait... A trois que nous sommes... Il n'y a pas si loin d'ici à la ville.

— Tout de même! répondit l'homme.

Avec les râteaux et le manche des faux, on fit une sorte de brancard, sur lequel on étendit quelques vêtemens, et Mme Dauny, incapable de remuer, y fut posée toute transie dans ses lambeaux mouillés; Lise arracha de sa propre toilette tout ce qu'elle en put détacher et en enveloppa la poitrine, et le corps, et le lamentable cortège s'achemina vers la ville à travers les claires ombres du crépuscule d'été : les cigales chantaient dans l'herbe, les rainettes dans les fossés; le vol bourdonnant de gros insectes en quête d'un gîte traversait l'air tranquille et, de bien loin, une chanson marinière descendait le cours de l'eau, portée par un souffle léger. Et cette beauté des choses était cruelle pour Lise, qui, morne et brisée, marchait près de sa mère dont elle ne pouvait détourner les yeux. Les porteurs causaient de la catastrophe. L'homme, qui avait retiré de l'eau Mme Dauny, contait son aventure :

— Je la voyais de loin, disait-il, dévalant à travers champs, avec la vitesse d'un lièvre, se démenant et gesticulant comme une damnée, et je pensais : en voilà une qui en a plus que son compte. Je croyais qu'elle sortait de quelque ribote... Et puis voilà que j'aperçois l'autre qui courait après elle et me faisait signe de l'arrêter. Je me dis : — Ma foi! non, il faut que chacun s'amuse... Et ça m'amusait, cette chasse... Et puis les gens qu'on ne connaît pas, on ne se mêle pas de leurs affaires, n'est-il pas vrai?.. C'est seulement quand la vieille dame a été tout près que j'ai vu que c'était la mère Dauny, alors?..

— Vous connaissez ma mère? demanda Lise, dont l'attention, absorbée dans les soins qu'elle donnait à Mme Dauny, fut subite-

ment éveillée; elle releva la tête et aussitôt reconnut celui qui venait de parler.

— Je le crois, que je sais votre nom, répondit-il d'un air gouailleur... Il faut que le bain que je viens de prendre à votre service m'ait bien changé pour que vous vous en étonniez, mademoiselle Lise.

C'était bien toujours le même être malingre, avec le dos rond, la tête dans les épaules et sa figure chafouine, futée. Les cheveux avaient bruni et, sur la lèvre que tiraillait un tic intermittent, quelques poils de couleur rousse figuraient une moustache.

— C'est vous qui avez retiré ma mère de l'eau, monsieur Lassagne... J'étais si troublée,.. je ne vous ai même pas vu... Pardonnez-moi de ne vous avoir pas remercié... J'ai eu si peur, et je suis bien inquiète encore... Ma pauvre mère est glacée, ses dents claquent...

— Bon! un verre de thé au rhum bien chaud la remettra sur ses pieds... Je savais bien que vous me reconnaîtriez, malgré le temps écoulé... Une figure comme la mienne, ça ne s'oublie pas, un vrai bijou d'homme, n'est-ce pas?..

Il avait une façon de la regarder, furtive et perçante, qui allait d'une rapidité étrange à droite et à gauche, en haut, en bas, ramassant tout en quelque sorte d'un seul coup.

Lise, gênée, avait repris sa place près de la civière. Arsène Lassagne continua :

— Vous ne m'aimiez guère autrefois, et c'est vrai que je vous ai joué plus d'un méchant tour... Mais il y a longtemps de cela et je pense que vous ne me gardez pas rancune, hein?..

— Ce ne serait pas le moment de m'en souvenir, quand vous venez de sauver ma mère.

— Oui, ça efface bien des choses... Pourtant je ne veux pas me surfaire, l'eau n'était guère profonde et la pauvre bonne femme en eût été quitte pour barboter désagréablement. Quelle idée a-t-elle eue de faire ce plongeon? C'est donc sûr qu'elle a l'esprit chaviré?..

Lise ne répondit pas. On arrivait à la ville; le pas lourd des porteurs martelait sourdement le pont-levis et le sinistre cortège s'enfonça dans la rue assombrie où quelques passans s'arrêtèrent et des voisins se mirent aux fenêtres pour le voir passer; on s'informait, on questionnait; Arsène, délibérément, répondait : — C'est la mère Dauny, qui s'est fichée à l'eau. — Lise, d'une main mal assurée, se hâtait d'ouvrir la porte pour se soustraire à la curiosité, à la compassion maligne du public. Elle s'empressa ensuite de congédier les hommes avec une récompense. Devant Arsène, elle s'arrêta hésitante :

— Je n'ose vous rien offrir, monsieur Lassagne, dit-elle en levant vers lui ses grands yeux timides.

Il eut un petit ricanement :

— Pas d'argent, bien entendu,.. entre amis : non! Mais je serais très récompensé par... un baiser... Ça va-t-il?

Elle se jeta brusquement en arrière :

— Excusez-moi, monsieur Lassagne,.. une fille doit garder ses baisers pour sa mère.

— Tous?.. Vraiment!.. Allons! je vois qu'on est encore dure pour ce pauvre Arsène... Il faudra bien pourtant faire la paix un jour; j'y mettrai de la patience, car vous êtes devenue diantrement jolie, mademoiselle Lise.

Il fit claquer sa langue contre sa joue avec cette gaminerie qu'elle connaissait de longue date, et compléta la pantomime par deux ou trois grimaces de son répertoire.

La vieille Françoise intervint à propos :

— Sans vous commander, m'sieur Arsène, si vous passiez en rentrant chez le médecin... M'est avis que la pauvre dame a besoin de ses soins...

— Bon! bon!.. je file... A bientôt, mademoiselle Lise... Sans rancune, hé!

Il s'en alla avec ce mouvement de l'épaule et ce déhanchement bizarre qui lui étaient particuliers.

Mme Dauny, débarrassée de ses vêtemens mouillés, enveloppée de linge sec et entourée de bouteilles d'eau chaude, commençait à se réchauffer. Pendant la nuit, elle fut prise d'une fièvre intense; les efforts réunis de Lise et de Françoise suffisaient à peine à la maintenir. Elle délirait et le médecin se montra inquiet.

Le jour suivant fut mauvais, et, vers le soir, la toux et un redoublement de fièvre accusèrent les symptômes d'une fluxion de poitrine. Le délire était permanent, et ce terrible délire de la fièvre semblait à Lise moins cruel que les divagations accoutumées de sa démence; c'était l'effet d'un mal connu, accidentel, qui ne rejetait pas sa pauvre mère hors des conditions ordinaires de l'humanité.

Vers le huitième jour, le mal, qui avait un instant paru céder, empira de nouveau et l'on désespéra. Sauf Lise, qui ne pouvait admettre un instant la possibilité de perdre sa mère, tous considéraient sa mort comme un bienfait. Vers le soir de ce huitième jour, après quelques instans d'une somnolence bruyante et oppressée, Mme Dauny se dressa tout à coup et appela sa fille; ses yeux avaient retrouvé leur expression d'autrefois :

— Suis-je malade?.. qu'est-ce que j'ai?.. demanda-t-elle d'une voix faible.

— Chère maman,.. tu as été bien, bien malade... Mais tu te trouves mieux, n'est-ce pas?..

— Je vais très bien... Donne-moi un bouillon...

Elle parlait d'une voix brève, haletante, et but quelques gorgées. Lise la soutenait, essuyait son grand front dévasté que baignait la sueur.

La malade se laissa retomber sur ses oreillers, joignit les mains, et ses lèvres s'agitèrent sans bruit de paroles :

— Veux-tu que nous fassions ensemble une prière?..

— Je le veux bien... avec le curé aussi.

Lise tressaillit. Mme Dauny continua :

— Il y a longtemps,.. longtemps que je ne l'ai vu... J'ai été... absente peut-être?.. en voyage quelque part...

Elle regarda sa fille avec un air de doute pénible :

— Où suis-je allée?.. Là-bas!

Elle eut un sanglot!

— Avec lui, là-bas?.. je ne me rappelle rien.

La force lui manquait, elle resta quelques instans silencieuse, puis elle fit plusieurs questions avec beaucoup de calme, et ayant aperçu Mme Werner, qui se dissimulait dans un coin, elle lui parla doucement avec la déférence d'autrefois. La raison était revenue, et son extrême faiblesse l'empêchait seule de relier ses souvenirs. Le prêtre, que Françoise avait couru chercher, arriva, elle se confessa avec une pleine possession d'elle-même et une grande foi, cette foi des simples d'esprit qui n'ont jamais discuté ni douté et qui emportent intact leur héritage, tel qu'il leur fut transmis dans le berceau. Quand ce fut fini, elle appela Lise de nouveau, et prenant sa main tout humide de larmes entre ses doigts alourdis, elle la pressa sur ses lèvres et murmura :

— Ma bonne fille!

Lise éclata en sanglots; il y avait des années que sa mère ne lui avait dit une douce parole; ces trois mots furent sa récompense; tout son cœur se fondit.

Mme Dauny était tombée dans un assoupissement, agité de rêvasseries, interrompu à tout instant par la toux qui lui déchirait la poitrine.

Lise épiait anxieusement le lever du jour dans l'espoir d'une accalmie après les heures toujours plus fatiguées de la nuit. Quand les premiers rayons filtrèrent entre les rideaux, la malade se souleva et promena autour d'elle un regard ennuyé, perplexe; ses traits avaient repris l'expression découragée qui avait été celle de toute sa vie :

— Il faudra tout ranger, dit-elle d'une voix embarrassée... tout mettre en ordre.

— Que dis-tu, mère?

Mme Dauny continua en mots hachés,.. décousus :

— Tu auras soin,.. bien soin de lui, de ton frère... quand il reviendra.

— Nous serons deux pour le soigner, mère.

Elle ne sembla pas entendre et se laissa retomber en arrière, comme si elle voulait dormir; l'oppression augmentait; elle murmura des mots inintelligibles mêlés à des prières. Lise écoutait de toute son âme, cherchant à saisir ses dernières pensées, ses volontés suprêmes. Au bout de quelques instans, Mme Dauny rouvrit les yeux, et jeta à travers la chambre le même regard préoccupé, avec un plissement de front qui creusait deux grandes rides pitoyables. D'une voix éteinte, haletante, elle soupira :

— Que d'embarras ! Seigneur ! que de tracas !

Lise se pencha sur elle :

— Qu'est-ce, chère maman? Quoi donc?

— Pour l'enterrement.

On l'entendait à peine; elle tourna la tête vers la ruelle et répéta : « Que d'embarras ! » avec un long soupir qui fut le dernier.

XVII.

Quand toutes les affaires de la succession eurent été réglées par les soins de M. Werner, il se trouva que Lise et son frère possédaient chacun une somme de soixante mille francs environ, sans compter la petite maison au pignon pointu qui demeura indivise entre eux. Les valeurs constituant la part d'Arthur furent déposées chez un banquier, en attendant sa libération.

Lise se proposait de mener une vie si étroite et retirée que son mince revenu devait lui suffire, lorsque le décès de sa marraine, Mlle Dauterghem, la rendit propriétaire d'un legs de cent mille francs. C'était l'aisance assurée. Après la mort de sa mère, elle avait repris sa petite chambre du pignon et Françoise, désormais établie à demeure, couchait la nuit près d'elle dans la première des mansardes. C'était un arrangement de convenances auquel Lise s'était prêtée à regret; elle avait besoin de solitude, de silence, et fuyait même ses vieux amis. L'arrivée de Mme de Feugrix vint faire violence à cette passion de solitude. Il y avait cinq ans que Nicole d'Aurevelle était mariée et Lise ne l'avait pas, depuis cela, revue. Aussi, son cœur battait d'impatience, tandis qu'assise près de M. Werner sous la vérandah, elle attendait la venue de la voyageuse. L'heure avait sonné lentement et le dernier tintement du carillon se balançait encore dans l'air paisible lorsqu'un claquement de fouet sonore, un bruit de grelots annoncèrent l'omnibus

du chemin de fer. Il franchit la grille, roula rapidement sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers Mme Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine moustache retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand'mère, son front un peu dégarni et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau-venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastionnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir! Grand-père, grand'maman, chère vieille maison... Et toi?.. C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu comme une petite violette dans ce coin? Que tu es gentille d'être venue!.. Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion; tout un amas de jours désolés, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise! tendre chérie! disait-elle, en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et tes enfans? Où sont tes enfans?

M. Werner s'était emparé de l'aîné qui chevauchait ses genoux déjà; la grand'mère *dodinait* l'autre, cependant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balançant fastueusement ses longs rubans flottans, examinait dédaigneusement ce qui l'entourait, dans la persuasion commune à beaucoup de créatures de son espèce que changer de département, c'est aller en province.

— Il faut aussi que je te présente mon mari, dit Colette avec son joli rire gai en tirant Lise par les deux mains, et que tu voies à quelle espèce de monstre je me suis donnée... Frédérick, je vous prie de faire connaissance avec ma petite amie; et surtout n'allez pas en devenir amoureux!

M. de Feugrix s'inclina courtoisement, mais dans l'attention avec

laquelle il l'observait, Lise devina tout autre chose que de la sympathie, une défiance mêlée de froideur.

— Il cherche la tare, pensa-t-elle, la marque de famille.

Une rougeur monta à ses joues, elle ressentit un insurmontable malaise, et presque aussitôt saisit un prétexte pour se retirer.

Dès le matin, le lendemain, Colette était chez elle. Assise l'une près de l'autre dans la petite salle basse, elles causaient les mains dans les mains.

— Que c'est bon de se retrouver et de s'aimer toujours!.. Mon mari te plaît-il?

— Il est parfaitement bien.

— Un peu marqué pour moi, avoue-le...

— Mais non, il me semble tel qu'on pouvait le souhaiter. Tu es heureuse, n'est-ce pas, ma Colette? Comment ne pas l'être avec un mari qu'on aime et des enfans beaux comme des anges.

— Oui, oui, sans doute. Pourtant, j'ai bien des soucis, va!

— Toi?.. des soucis?

— Cela t'étonne? Si tu savais que de contrariétés, de tourmens! Je... enfin, c'est incroyable et grotesque, je suis jalouse!.. jalouse de Frédérick!

— Pour plaisanter, bien sûr? C'est un jeu...

— Pas trop! L'idée qu'il pourrait trouver une autre femme plus jolie ou plus aimable que moi me rend folle. Et je le surveille. Est-ce drôle d'être jalouse d'un vieux mari?..

— Peut-être y a-t-il beaucoup d'amour-propre dans ce sentiment-là?

— Tout ce que tu voudras, chérie, mais j'entends être seule à lui plaire.

— Quelle femme est plus gentille que toi? je suis sûre qu'il t'adore!..

— Certainement, il devrait m'adorer, c'est ce que je lui dis sans cesse: Appréciez votre bonheur!.. Sais-tu ce qu'il me répond?.. Qu'on l'apprécie mieux par comparaison... et il rit, et il se moque de moi. Alors, que veux-tu? Je lui fais des scènes.

— Des scènes? petite Colette!

— Oh! des vraies... et après nous nous réconcilions. Rien de plus agréable, vois-tu, que les raccommodemens. Une réconciliation bien faite vaut presque une lune de miel.. Mais quelquefois j'en suis pour mes crises de nerfs, il s'en va en haussant les épaules... Ou bien, il sifflote avec agacement des choses désobligeantes. Depuis quelque temps, je ne réussis plus nos réconciliations.

— C'est peut-être que tu en as abusé.

— Que veux-tu? Il faut pourtant bien mettre un peu de mouvement dans la monotonie des joies conjugales. Le mariage, c'est

comme certaines médecines qu'il faut agiter quand on s'en sert,.. sous peine d'avaler de l'eau claire.

— La méthode me paraît dangereuse.

— Puisqu'il faut à monsieur du nouveau, je lui en sers de ma façon.

— Si tu essayais de la douceur.

— Il est certain que ce serait neuf. Mais, tu sais, ce n'est guère mon genre.

— Ah! Colette, chère mignonne, tu te donnes bien de la peine pour gâter ton bonheur. Ton mari t'aime...

— Je l'espère bien, ce serait un peu fort, par exemple, qu'à quarante-cinq ans, il n'aimât pas une petite femme de mon âge, vingt ans à peine, et tournée comme je suis. Mais il ne me suffit pas d'une place d'honneur dans le sérail... ni d'une bonne amitié à la papa. Je ne l'ai pas épousé pour qu'il se tranquillise à domicile, afin d'être mieux en verve près des autres. Je suis jeune, moi, très jeune et je sors de mon couvent. M. de Feugrix s'est amusé longtemps, lui, il a fait les quatre cents coups, qu'il prenne garde à lui, M. de Feugrix!

— Fi, Colette... Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis.

— Allons! ne te scandalise pas. Nous n'en sommes pas là... Et je dis plus de folies que je n'en fais. Parlons un peu de toi, ma chérie, de ton pauvre cœur tant de fois frappé.

— Rien à en dire, Nicole, tout est ruine en moi, autour de moi.

— Tu as vu George, cependant, et celui-là t'est bien dévoué... En voilà un qui t'adore...

— Moi aussi, je l'aime tendrement, répondit Lise simplement.

Avec un peu d'hésitation, Mme de Feugrix reprit:

— Et qu'avez-vous dit ensemble? Je ne sais rien. Il est toujours muet comme une oubliette, mon cher frère.

— Tu veux savoir s'il a pris envers moi quelques engagemens? Rassure-toi, il est libre, plus libre que jamais.

Pour cacher son embarras, Nicole attira Lise sur son cœur et l'y retint pressée.

— Tu sais comme je t'aime, comme je serais heureuse de tout ce qui mettrait un lien de plus entre nous. Ce n'est donc pas de moi, tu peux en être sûre, que viendraient jamais des objections.

La tête haute, ses grands yeux tristes fièrement arrêtés sur Mme de Feugrix, Lise répondit d'une voix ferme:

— Les objections sont venues de moi. C'est de moi toujours qu'elles viendront. Rassure-toi, rassure ta famille.

Il y eut un court silence un peu gêné. Nicole reprit:

— Mon mari te trouve charmante, délicieuse, une vraie beauté patricienne.

Lise sourit faiblement sans répondre. En elle-même, elle pensait : de quoi sert la beauté ? Comme elle avait dit un jour : de quoi sert le dévoûment ?

Nicole se leva :

— Onze heures déjà ! On va m'attendre pour le déjeuner.

Elle tenait Lise embrassée et, de la main, caressait doucement sa joue.

— J'ai bien pensé à toi, pauvre petite, quand Bertrand s'est marié. Ce moment a dû t'être si cruel !

— Oui, j'ai souffert. Je savais pourtant que cela arriverait, cela devait arriver.

— Tu ne l'as pas revu !

Lise tarda à répondre :

— Un soir, très tard, de ma fenêtre, j'ai aperçu, adossée au mur de l'autre côté de la rue, une ombre noire, immobile. Il faisait nuit ; je ne distinguais qu'une haute masse confuse et, comme j'ignorais qu'il fût dans la ville, — je vis dans un tel silence, un tel oubli de tous, — je ne pensai pas que ce pût être lui. Je me retirai de la fenêtre.

— Alors il est parti !

— Non. Beaucoup plus tard, je m'approchai de nouveau : il était là encore. Cette fois, j'eus un pressentiment de sa présence. Je fermai la fenêtre, il s'éloigna. Je le reconnus alors à sa démarche.

— Est-il revenu ?

— Il n'est pas revenu, et je ne me mets plus à la fenêtre, car un autre vient maintenant se poster là, insolemment, sous mes yeux, devant ma maison, non pas dissimulé dans l'ombre discrètement, mais s'affichant, lui, s'étalant, s'efforçant par tous les moyens d'attirer mes regards. Celui-là dont le seul nom me fait horreur, c'est un ancien ami d'Arthur, je t'en ai parlé autrefois.

— Arsène Lassagne ?.. tu le haïssais...

— Et maintenant, il me fait peur.

— Il faudrait te plaindre, s'il t'importune.

— A qui ? de quoi ? Il a droit de passer dans la rue et même de s'y arrêter, il a le droit de se trouver sur mon chemin, comme par hasard, quand je sors, et d'entrer dans l'église, si j'y vais. C'est un supplice pour moi, mais qu'y faire !

— Je ne sais pas. Consulte grand-père. Onze heures et demie ! Décidément je serai grondée. A bientôt, chérie, n'est-ce pas ?..

Malgré l'amitié et les instances de Nicole, Lise apporta une extrême réserve dans ses relations avec son amie ; son tact très sûr l'avertissait que M. de Feugrix ne pouvait voir sans quelque déplaisir une intimité entre elle et sa femme ; elle avait trop de fierté pour forcer les sympathies qui se refusaient.

Ce lui fut presque un allègement quand arriva pour Colette le moment du départ.

L'insolente importunité d'Arsène Lassagne, dont elle s'était plainte à son amie, n'était que trop réelle et avait fini par lui devenir une véritable obsession; ce n'était pas sans peine qu'elle avait réussi jusqu'alors à le tenir à distance. Un jour qu'elle passait par une rue déserte assez loin de sa demeure, elle le vit tout à coup devant elle. D'où sortait-il? Elle ne put l'imaginer. La rue était droite et longue; un instant auparavant, il n'y avait personne. Par un mouvement instinctif, elle obliqua vers le côté opposé de la rue et, la tête baissée sous son voile, hâta le pas dans l'espoir de n'être pas reconnue. Il l'avait vue et suivit son mouvement.

— C'est donc un parti-pris de me fuir, mademoiselle Lise, dit-il, après avoir salué légèrement. Il me semble qu'un vieil ami, qui a eu la chance de vous rendre récemment un petit service, aurait le droit d'attendre un meilleur accueil! Je me suis présenté chez vous dix fois sans être reçu.

Très troublée, Lise répondit:

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Lassagne; seule comme je suis, sans famille ni protection, il m'est impossible de recevoir aucun jeune homme, il me semble que vous devez le comprendre.

Il la regardait un peu en dessous avec ses petits yeux plissés et moqueurs.

— Pourquoi donc ne pourriez-vous pas recevoir qui vous plaît, mademoiselle Lise? Qui peut vous en empêcher?

— Les plus simples convenances.

— Oh! oh! les convenances! Et qui en est juge, de ces hautes convenances? Les badauds de la rue?.. Ou l'épicier du coin?.. A moins que ce ne soit la fruitière d'en face? Ce sont bien les seuls êtres, j'imagine, qui s'intéressent à vos faits et gestes... Ah! il y a aussi M. le conseiller Werner et sa pie-grièche de femme!

— Ce sont, en effet, mes meilleurs conseils et mes seuls amis.

— Et moi donc, belle Lise, ne suis-je pas votre ami? Ah! vous êtes un peu ingrate, *mam'selle*... Après cela, ça fait peut-être partie des hautes convenances, l'ingratitude?

Il ricanait en la regardant du coin de l'œil et, dans le balancement de sa marche déhanchée, son coude par instans frôlait celui de Lise.

— Voyons! pourquoi me fuyez-vous? Est-ce rancune éternelle pour quelque mauvaise farce de gamin? Vrai! cela n'en vaut pas la peine!

Elle le haïssait, le méprisait, en elle-même elle l'accusait d'avoir été le mauvais génie du faible et indolent Arthur, mais elle n'osait lui dire à quel point il lui était odieux. Il continua:

— Les hautes convenances, voyez-vous, mademoiselle Dauny, il y a des situations, des conditions de vie qui en dispensent et qui mettent à l'aise ; ce sont des balivernes... à l'usage des gens du monde. Quand on n'en est pas et que certaines raisons vous en ferment l'accès, il faut s'affranchir bravement et n'écouter que le mouvement de son cœur et la voix de sa conscience. Voilà comme je suis, moi ! Et vous voyez que je ne parle pas trop mal quand je veux m'en donner la peine.

Il se rengorgea avec une majesté comique, puis aussitôt éclata de rire :

— Qu'en pensez-vous, ma chère mademoiselle Lise ?

Elle tenait les yeux baissés pour cacher les larmes qu'avaient fait monter à ses yeux ces brutales allusions à sa vie humiliée. Elle n'eût voulu pour rien au monde lui laisser voir qu'il pouvait agir en quelque façon sur son âme. Elle raffermit sa voix pour répondre :

— Les conditions de ma vie, je ne les ai pas choisies, et...

Il se reprit à rire bruyamment :

— Parbleu ! je le crois sans peine ; ni vous ni moi n'avons choisi notre lot en cette vallée de misère. J'aurais mieux aimé naître sur les marches d'un trône, comme on dit dans les livres, ou dans la poche d'un Rothschild qu'au fond d'un sale cabinet de consultation. C'est bien clair !.. Ah ! à propos, savez-vous que mon père a renoncé à sa clientèle pour se retirer à la campagne ?.. Cela vous est bien égal ! pour moi, ça a son importance. Le bonhomme tombait en enfance, fini, ramolli. Il a dû renoncer à tuer lui-même ses malades, et les a passés à un camarade... Le meilleur, c'est que ma mère tient maintenant les cordons de la bourse. Avec elle, il y a moyen de s'entendre. Elle n'est pas si ladre que le vieux grippe-sou, ce qui me permet de vivre agréablement de mes rentes... Je tenais à vous dire cela, parce que... Enfin, j'y tenais... Mais vous aviez commencé à exprimer votre manière de voir sur votre situation spéciale.

— Je voulais dire que si je n'ai pas choisi les conditions de vie qui me sont faites, je reste juge du moins de ce qu'elles m'imposent. Vous parliez de conscience tout à l'heure, monsieur Lassagne ; la mienne me défend d'ouvrir ma maison à un homme de votre âge, elle m'avertit aussi que cet entretien a déjà trop duré. Veuillez me quitter ici, je vous prie.

— Non pas, non pas !.. Les occasions de vous voir sont trop rares, charmante Lise.., et trop précieuses pour que je ne profite pas de ma bonne fortune jusqu'au bout. Le jour baisse, d'ailleurs, dans quelques instans, il fera nuit. Vous êtes fort loin de chez vous, permettez-moi de vous le faire observer. Vous êtes dans un quar-

tier mal famé... si j'ose appeler sur ce détail l'attention d'une personne si soucieuse de sa bonne renommée. Vous avez tourné à droite tout à l'heure, dans votre empressement à me fuir, il aurait fallu tourner à gauche. Hé! hé!.. Cette petite erreur de jugement, eh! eh! eh!..

Il triomphait devant la consternation de Lise et son effroi.

— Cette petite erreur, dont je suis loin de me plaindre, me fait un devoir de vous couvrir de ma protection quelque temps encore. J'oserai même vous prier d'accepter mon bras... bien gentiment.

Il fit un mouvement pour s'emparer de la main de Lise; mais elle le repoussa si vivement qu'il perdit presque l'équilibre.

— Malepeste! quelle vigueur, s'écria-t-il en riant. Un peu plus, je roulais dans le ruisseau... Vous avez un sentiment des convenances quelque peu épileptique, belle demoiselle! Et dire pourtant que si je me nommais d'Esparvis ou d'Escarbagnas, ou quelque chose dans ce goût-là, vous seriez souple comme un gant, de douce et tendre composition, quitte à être ensuite bel et bien plantée là, au jour de la déveine!

Lise s'arrêta brusquement, les yeux étincelans, les lèvres tremblantes :

— Monsieur Lassagne, dit-elle par mots entrecoupés, car les battemens de son cœur l'empêchaient de respirer, ne dites pas une parole de plus, je vous défends d'outrager mes amis et moi-même. Laissez-moi... ou je sonne à cette porte, la première venue, et je demande protection contre vous... C'est lâche, vraiment, c'est indigne...

— Paix! paix donc!.. je plaisante... Ne peut-on badiner un peu sans vous mettre dans ces états-là?.. Non,.. écoutez-moi quelques instans encore, tenez! jusqu'à ce bec de gaz qu'on allume là-bas, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer...

Elle fit un geste incrédule :

— J'ai des nouvelles de *là-bas*, dit-il d'une voix plus basse avec un coup d'œil significatif et il se rapprocha, sans qu'elle cherchât à l'empêcher.

— Il vous a écrit?

— Pas lui-même... Un autre!.. J'ai quelques amis... Ah! dame! ajouta-t-il avec une ironie agressive, car son regard fureteur avait surpris sur le visage transparent de la jeune fille une involontaire expression de mépris, ce ne sont pas des comtes ni des barons... bien qu'il y en ait plus d'un là-bas... C'est une société fort bien composée, je vous assure, charmante Lise! Arthur reviendra de là, s'il le veut, avec de belles connaissances.

Lise reprit, sans s'arrêter aux méchancetés d'Arsène :

— Que vous apprend-on de lui?

— D'excellentes choses... Il s'est signalé par sa bonne conduite dans une circonstance... délicate,.. une révolte prête à éclater... Il a prévenu à temps l'administration, et déjoué le complot.

— Il a dénoncé, alors?..

— Averti... dénoncé... que vous êtes chatouilleuse, mademoiselle Lise!.. Il a fort bien agi, en tout cas,.. au double point de vue de la morale qui vous est chère et de son intérêt... qui lui est fort cher à lui. Le sang allait couler... Au lieu que tout s'est bien passé... N'est-ce pas gentil?.. Les meneurs seront punis, mais ne vous attendrissez pas sur leur sort : quoi qu'il arrive, ils ne l'auront pas volé... Enfin, on a fait un rapport au ministre et l'on espère pour Arthur un adoucissement de peine ; qui sait ?.. peut-être sera-t-il entièrement gracié ?..

Lise resta quelques instans pensive, elle reprit : — Il reviendrait alors ?..

— Le plus vite possible, naturellement... Mais, nous voici arrivés au bec de gaz... Je n'ai qu'une parole et je vous quitte... Donnez-moi une poignée de main, que diable! pour la bonne nouvelle... Personne ne vous verra, vous ne serez point compromise... Une poignée de main, s'il vous plaît! Il la suivait, la main tendue, nasillant du ton dont les mendians demandent un petit sou.

Elle avança avec répugnance le bout de ses doigts gantés, dont il s'empara avec un déploiement affecté de reconnaissance, courbant l'échine et saluant jusqu'à terre.

— Ce n'est pas chaud, mais c'est un commencement... Grâces vous soient rendues, sévère beauté.

Il tourna les talons et s'éloigna en riant.

Lise ne put fermer l'œil de la nuit ; cette rencontre avec Arsène, ses insolences, ses galanteries plus révoltantes encore, et par-dessus tout la libération possible d'Arthur, mettaient le comble à sa détresse intérieure. Elle avait pensé jusqu'alors au retour de son frère comme à une éventualité lointaine, quasi-fabuleuse, dont il n'y avait pas à se préoccuper à l'avance. Et maintenant, s'il revenait, que ferait-elle? Elle ne voyait d'autre alternative que de rester avec lui ou d'entrer au couvent; l'un et l'autre partis l'épouvantaient.

Elle alla confier ses appréhensions à M. Werner qui la rassura quelque peu; la nouvelle transmise par Arsène était suspecte, ce n'était qu'un prétexte sans doute pour aborder Lise. Il convenait d'en attendre la confirmation avant de se tourmenter. Alors même qu'Arthur serait gracié, il était fort vraisemblable qu'il ne se soucierait aucunement de rentrer dans sa ville natale.

Lise, un peu réconfortée, reprit courage.

XVIII.

La pluie tombait depuis le matin, lente, obstinée, épaisse de toutes les scories suspendues dans l'atmosphère, salissante, noire de toutes les fumées que vomissaient les feux de charbon, une pluie de décembre glaciale, tournée vers le soir en givre et fouettée par une bise qui pleurait sans relâche dans les tôles des cheminées.

Assise sur une chaise basse, dans la chambre qui avait été celle de son père et de sa mère, où elle les avait vus mourir l'un après l'autre, un livre à la main, au coin de son feu, sous la clarté voilée de sa lampe, Lise écoutait, distraite, le râle d'une girouette, dont le grincement lui disait des choses du passé, — musique sans parole, impressions confuses d'une énervante mélancolie où la pointe aiguë de certains souvenirs apportait par instans une brusque secousse. « N'oublierai-je jamais?.. » et elle ajoutait : « Voudrais-je oublier?.. » Elle savait que non, que les pensées qui l'occupaient tenaient une trop large place au plus profond de son cœur pour qu'elle pût les en arracher sans cesser d'être elle-même, sans se devenir à elle-même une étrangère dont l'insignifiance lui ferait horreur. Que serait la paix achetée à ce prix? Mieux vaut souffrir et aimer.

Un coup de marteau à la porte extérieure coupa court à sa rêverie. « Qu'est-ce que ce peut être?.. Une lettre?.. l'heure du facteur est passée. Une dépêche?... » Elle écouta. Françoise se hâtait de descendre de sa mansarde, en faisant claquer ses semelles contre les marches. La porte ouverte, la bise s'engouffra, apportant un bruit d'averse, et une voix parla du dehors. Lise ne pouvait entendre les paroles, mais une intuition vive, un pressentiment subit la saisirent au cœur, l'étouffèrent; toute tremblante, elle se dressa et recula instinctivement au fond de la chambre, comme pour mettre plus grande la distance entre elle et le nouveau-venu : « C'est lui! oh! Seigneur, c'est lui! » Elle serra fortement l'une contre l'autre ses mains froides, et ses yeux, machinalement, cherchèrent autour d'elle un appui, une issue... Déjà, par l'entre-bâillement de la porte, dans la pénombre de l'escalier tournant, mal éclairé par le lumignon fumeux de Françoise, apparaissait lentement, degré par degré, une figure qu'elle n'osait regarder.

— C'est moi!.. me voilà... Eh bien, c'est moi,.. tu ne me reconnais pas?

Elle voulut parler, un sourire convulsif et tremblant fut sa seule réponse. Il s'était avancé pour l'embrasser, puis s'arrêta.

— Drôle d'accueil!.. Ah! çà, suis-je de trop ici,.. dans ma maison?.. Il faut le dire!

Sa voix était basse, traînante, molle et rauque à la fois; c'était bien sa voix, mais transposée, faussée, une voix qui causait un malaise comme un instrument désaccordé, et tout, en sa personne, donnait l'impression de cette disparate, de ce déséquilibre. Lise avait fait un suprême effort, et, avec ce même sourire frémissant, pareil à la contraction nerveuse qui précède les larmes, elle s'avança et l'embrassa.

— C'est cette longue barbe, balbutia-t-elle, et puis, la surprise... Tu aurais dû me prévenir.

— Bah!.. pour le plaisir que je te cause!.. Je suis parti dès que j'ai eu la clé des champs... C'est ce que j'avais de mieux à faire. Je suis glacé,.. transi,.. moulu... Donne-moi de l'eau-de-vie, s'il y en a!

Elle se hâta de sortir, empressée de se soustraire un instant au supplice de le voir. Qu'il était changé, le malheureux! non pas seulement par l'altération matérielle des traits, bien plus encore par une sorte d'expropriation, de substitution accomplie d'un être inconnu à l'être primitif. Que restait-il du petit frère d'autrefois, qu'elle se souvenait d'avoir entendu admirer si souvent, alors qu'on arrêtait l'heureuse mère à la promenade pour la complimenter sur ses deux enfans? Que restait-il de cet innocent aux yeux candides, qu'elle avait aimé servilement, si soumise à ses volontés de frère aîné, que l'idée d'une résistance ne lui venait même pas? Qu'y avait-il de commun entre cet Arthur du premier âge et l'homme dégradé, usé, épaissi sous une boursouflure blême, l'œil éteint, la lèvre flétrie, contractée, qu'elle voyait devant elle comme un ennemi? Il l'attendait dans la chambre, assis, le front penché, les mains tendues vers la flamme. Il tourna vers elle ses paupières rougies, par l'action subite de la chaleur sans doute, et saisit avidement le verre et le flacon de genièvre qu'elle apportait.

— Tu es bien las?

— Harassé,.. pris de vertiges comme si j'avais la fièvre; c'est l'air libre qui me monte à la tête... Et puis,.. après tout, c'est assez triste de ne pas retrouver ici la pauvre vieille... De loin, je me figurais que ça ne me ferait rien du tout, car... c'est bien elle qui m'a perdu par sa stupide résistance et son avarice... Tonnerre!.. quand j'y pense!.. Elle s'est tant débattue pour quelques billets de mille francs, elle a disputé si longuement qu'elle m'a laissé prendre... Ah! je ne l'ai pas pleurée, non!.. Quand j'ai su sa mort, je me suis dit : « De quoi lui sert, à cette heure, l'ar-

gent qu'elle me refusait !.. » Pourtant, j'aurais été bien aise de la trouver ici à mon arrivée...

— Elle a parlé de toi avant de mourir...

— Elle ne m'a pas déshérité, j'espère?

— Pas un instant elle n'en a eu la pensée... Elle a désiré que cette chambre devînt la tienne et qu'elle fût tenue prête toujours à te recevoir... Elle t'a toujours aimé plus que tout au monde...

— Pas tant que son argent !..

— Ne dis pas cela,.. c'est toi qui as manqué de confiance... Si tu avais avoué la vérité?..

Il se leva brusquement.

— Assez! Laissons cela... J'ai eu le temps de ressasser en moi-même mes griefs... Ne m'irrite pas!.. Ainsi, ce sera là ma chambre?

Il marcha à droite et à gauche d'un pas traînant, et son dandinement lourd rappelait à Lise la démarche fatiguée de son père.

— En ai-je passé des jours d'ennui et des soirées de misère dans cette baraque!.. Il y en a qui se souviennent de leur enfance et qui la regrettent; pas moi, toujours!.. Il y en a qui se souviennent de leur père avec attendrissement; pas moi, toujours!

— Arthur, je t'en prie, laisse en paix nos morts.

Il se versa un verre de genièvre et le but d'un trait.

— Ah! dame, je viens d'un lieu où la sensiblerie n'a pas cours, où les vieux préjugés de famille ne pèsent pas lourd... La voix du sang? Bast! les beaux sentimens?.. Ah! bien oui!.. On se souvient des taloches, gifles, coups de pied et autres caresses paternelles.

— Mon père t'aimait, et ses duretés le rendaient plus malheureux que toi-même.

— Allons donc!

Il haussa les épaules, marcha encore et but de nouveau.

— Tout de même cela fait plaisir d'être là, les mains dans les poches, devant un bon feu, tandis qu'il y en a qui reçoivent sur le dos la pluie et la grêle, ou qui vont grelotter toute la nuit, le ventre creux, sur une méchante paillasse, mal couverts, et qui se lèveront, rompus de tous les membres, avant le jour. C'est bon d'être libre!.. Donne-moi à boire, je veux me griser... Il faut bien faire la fête pour mon premier soir de liberté... J'aurais voulu amener Lassagne... Il n'a pas voulu,.. à cause de toi...

— Tu l'as vu déjà?..

— Il est venu au-devant de moi à la gare... C'est là un ami comme il n'y en a pas deux... Pourtant tu le rebutes, à ce qu'il paraît... Il ne veut pas venir par peur de te déplaire!..

Lise baissa la tête sans répondre. Arthur but encore, et d'une voix plus haute reprit :

— Tu ne prétends pas me priver de mon ami, pourtant,.. mon seul ami?.. Quand j'arrive, après tant d'années d'injustes misères, tu ne vas pas faire la mijaurée et me gâter ma vie?

Il but encore coup sur coup plusieurs verres.

— Que j'ai soif,.. tonnerre!.. Il n'y a plus de schiedam. Lise, donne autre chose... A boire! Lise,.. je brûle, j'étouffe...

Elle approcha de ses lèvres un verre d'eau fraîche; il le repoussa brutalement, le verre tomba et se brisa sur le plancher... Alors sa tête s'abattit, pesante, inerte, entre ses bras croisés sur la table, et bientôt il s'endormit en répétant :

— A boire!

Navrée de dégoût, sa sœur enleva doucement les objets fragiles qui se trouvaient à sa portée et se retira. Un ronflement embarrassé, bruyant, l'accompagna jusqu'à sa chambre, où elle s'enferma, tremblant des pieds à la tête.

— O cruelle vie!.. cruelle, hideuse! murmurait-elle avec un désir désespéré de fuir, de disparaître...

Dans sa tête enfiévrée se heurtaient des légions de pensées noires, de projets désolés, sans qu'elle pût s'arrêter à aucun... Ainsi mise en demeure subitement de prendre un parti, elle ne savait à quoi se résoudre... La nuit passa sans repos, sans sommeil.

Le lendemain, quand elle aborda son frère, elle le trouva dégrisé et plus calme; presque aussitôt, il lui annonça son intention d'aller se décarêmer à Paris. C'était la meilleure nouvelle qu'elle pût attendre.

Après avoir pris chez le notaire tout l'argent disponible sur sa part d'héritage, il partit le soir même avec son ami Lassagne.

Lise était présente quand celui-ci vint chercher Arthur pour le conduire à la gare; son premier mouvement avait été de se retirer, son frère la retint.

Arsène, à qui ce premier mouvement n'avait pas échappé, se confondit en salutations d'un respect ironique.

— Je vous ramènerai ce cher Arthur sain et sauf, mademoiselle Lise... Comptez sur moi pour le soigner comme une mère soigne son enfant... Je n'ai rien tant à cœur que de vous plaire.

Lise, sans le regarder, murmura quelques mots de vague remercîment.

Il reprit en la transperçant de ses yeux effrontés :

— N'emporterai-je pas un regard un peu doux, un seul regard, belle demoiselle?.. Allons! levez les yeux, osez me contempler un

instant.., contempler le joli garçon qui vous adore... Plus d'une l'a fait sans en perdre la tête, je vous jure...

— Laisse-la tranquille, s'écria Arthur avec humeur. Si tu la persécutes ainsi, reprit-il quand ils furent seuls, elle ne pourra jamais te souffrir... Qu'y gagnerons-nous?

— Vieille habitude d'enfance... C'est plus fort que moi... J'aime sa colère, ses airs effarouchés, l'indignation de ses yeux si doux, le dédain de sa lèvre dont le coin se relève...

— Quel lyrisme!.. Deviendrais-tu amoureux de Lise?..

— Amoureux?.. J'en ai l'encolure, vraiment... Je m'amuse, voilà! Pourtant, elle est gentille, c'est sûr... Et ce ne serait pas un mauvais calcul peut-être de prendre quelque empire sur cette fillette...

— Tu comptes pour cela sur tes grimaces?

— Dame! chacun s'y prend comme il peut... Je n'ai pas la prétention de la séduire par mes agrémens personnels, ni par l'éclat de mon génie, ni la bonne odeur de mes vertus... Je me rabats sur les grimaces... C'est plus habile que tu ne penses... Elle se révolte, s'indigne, elle me déteste... Je lui fais peur et j'occupe sa pensée, son imagination, je lui deviens une obsession, une idée fixe... Et qui ne sait la puissance d'une idée fixe? Si je le voulais, j'arriverais à me faire épouser.

Arthur éclata de rire.

— Travaille, beau ténébreux... Si tu réussis, je te promets ma bénédiction.

— Je te le répète, ce ne serait pas une mauvaise affaire.., nous ferions une bonne maison à nous trois. Elle a des rentes par sa marraine.., il me reviendra aussi quelque bien, quand j'aurai liquidé papa et maman... Tu finirais tes jours entre nous, bien tranquille.., bien choyé...

Arthur ne répondit pas; il songeait:

— Pourquoi pas, après tout?.. Lise est douce et finirait par s'habituer à lui... Ce beau-frère là, du moins, ne me mépriserait pas.

P. Caro.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

GUERRE D'ESPAGNE

FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

DEUXIÈME PARTIE (1).

Prise d'assaut de Zamora.

Un jour, le général commandant la division me donna l'ordre de partir, avec mon bataillon et deux pièces de canon, pour aller soumettre la ville de Zamora. Cette ville avait fermé ses portes au général M.., qui s'était présenté avec une brigade de cavalerie, et il attendait de l'infanterie pour la forcer.

En arrivant devant la place, je fis faire halte à mon bataillon et fus seul la reconnaître. Pendant ce temps, mes deux pièces de canon, qui avaient été obligées de faire un détour, arrivèrent.

Je vis, au premier coup d'œil, qu'en m'emparant d'un couvent qui était à l'extérieur, mais dont les toits dominaient la ville de

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

très près, je pourrais établir sur ces toits des tirailleurs qui balaieraient le rempart et le rendraient intenable, de façon à favoriser les approches de la porte que j'avais choisie pour point d'attaque.

Je fis partir, pour flanquer ma droite, mes voltigeurs et la 4e compagnie. J'ordonnai à l'officier qui les commandait de s'établir dans un autre couvent voisin de la porte de Cubillos, et de fusiller de là tout ce qui paraîtrait.

J'envoyai à ma gauche la 2e compagnie pour occuper les maisons et les jardins qui bordaient le Duero. Je restai au centre avec trois compagnies. Comme l'on ne pouvait entrer dans le couvent du centre par la porte, parce qu'elle faisait face à la ville, je fis pratiquer par l'artillerie une brèche sur la face opposée du mur d'enceinte du couvent. Dès que cette brèche fut ouverte, je fis monter sur les toits deux compagnies qui ouvrirent aussitôt leur feu contre les défenseurs du rempart et les contraignirent promptement à l'évacuer. Sous cette protection, mes deux pièces furent mises en batterie et tirèrent sur les canons des remparts, mais elles eurent peu d'effet.

Je fis alors amener mes pièces à bras devant la porte que je voulais enfoncer. Bientôt nous vîmes sortir de la terre par les trous que les boulets faisaient dans cette porte. Elle était murée et remblayée : on ne pouvait l'enfoncer. Ayant remarqué que le pied des remparts était accessible, je voulus tenter une escalade.

Je fis réunir au couvent du centre toutes les échelles qu'on put trouver; on en fabriqua d'autres avec des palissades, on amena des charrettes, des meubles, tout ce qui pouvait servir à s'élever pour atteindre le rempart, et pendant qu'on préparait les échelles, je fus visiter ma droite, où le feu était très vif. Je voulais examiner si l'escalade ne serait pas plus facile de ce côté. J'étais encore occupé à étudier le rempart sur ce point quand je vis, de loin, une des compagnies que j'avais laissées en réserve quitter son poste et courir vers la ville. Je soupçonnai aussitôt que quelque étourdi avait marché sans mon ordre. Je retournai promptement au centre et je vis mes grenadiers, perchés sur une mauvaise échelle, s'efforcer d'atteindre la muraille : quelques-uns y étaient déjà parvenus. Je fus saisi d'indignation contre les officiers que je crus les auteurs de cette désobéissance, surtout contre le capitaine des grenadiers, officier brave, mais très enclin au pillage. J'étais certain que c'était à ce mobile honteux qu'il fallait attribuer ce trop grand empressement et ce mauvais exemple. Cet officier était sur le mur quand j'arrivai au pied. Je lui criai de rallier ses grenadiers et d'attendre que je fusse monté. Il fit néanmoins un pas vers la

ville. Je tenais à la main un fusil à deux coups. Je le couchai en joue et lui criai : « Je vous tue, si vous faites un pas de plus. » Il s'arrêta. Voulant profiter de l'avantage déjà obtenu, je me précipitai sur l'échelle et par là sur le mur. J'arrêtai la tête de mes gens. J'ordonnai au reste du bataillon de me rejoindre par tous les moyens possibles. Aussitôt qu'il fut réuni, j'envoyai deux compagnies occuper le pont sur le Duero. Je me rendis, avec le reste de mon monde, sur la grande place, nettoyant au fur et à mesure les rues transversales à coups de fusil. J'envoyai en même temps ouvrir les portes à la cavalerie et à un bataillon du 45e qui arrivait avec le général D... La cavalerie entra de suite, traversa la ville et le pont du Duero et se mit à la poursuite des fuyards.

Les défenseurs de Zamora étant, pour la plupart, vêtus en paysans et sans uniformes, s'étaient bornés à jeter leurs fusils dans le fleuve en passant le pont; mais en prenant la fuite, ils avaient fait preuve d'une mauvaise conscience. Ils furent atteints dans la plaine par la cavalerie et généralement sabrés.

J'eus la satisfaction de voir, après l'avertissement que j'avais donné à l'un de leurs chefs, mes soldats rester à leur poste, tandis que ceux amenés par le général D... commirent des excès de toute sorte jusque sous nos yeux (1).

(1) On ne peut nier que les Français, et plus encore leurs alliés, Allemands, Hollandais, etc , aient commis des excès en Espagne. Le vin, si abondant dans ce pays, a un grand attrait pour les peuples du Nord; les Anglais sont tombés dans le même piège, la correspondance de Wellington en fait foi. Nos excès s'expliquent, jusqu'à un certain point, par l'attitude des habitans à l'égard des vainqueurs. En abandonnant les fermes, les maisons, les villages; en détruisant les vivres, en coupant les communications, en attaquant les convois, les Espagnols avaient rendu, dès le début, la maraude *nécessaire;* et la maraude conduit généralement au pillage et à l'indiscipline. La maraude ne recherche que les vivres et les fourrages; mais les hommes qui la pratiquent peuvent être tentés, quand ils trouvent des maisons abandonnées encore pourvues de leurs meubles. On en emporte au camp voisin, et le pillage commence. S'il fait froid, on brûle les portes, les fenêtres, les meubles, et on détruit pour brûler. Le pillage commence par en bas; il remonte dans les divers degrés de la hiérarchie et atteint quelquefois les plus élevés, ceux où l'on dispose de plus larges moyens de transport. Depuis bien longtemps, et dans toutes les armées, on a considéré une maison abandonnée par ses habitans comme une épave, comme un navire que son équipage a laissé au gré des flots et qui appartient à ceux qui peuvent le ramener au port. Napoléon a fait de grands efforts pour combattre le pillage; il disait à ses généraux : « Ne pillez pas, je vous donnerai plus que vous ne pourriez prendre. » Et, en leur distribuant ses conquêtes, il leur a beaucoup donné. Cependant, il a signalé à Sainte-Hélène, parmi ses maréchaux, ceux qu'il appelait des *déprédateurs*. C'est là un des maux qu'engendre la guerre! Mais, tout en reconnaissant que le vice a existé, il faut se méfier des calomnies et se défendre des exagérations. Au milieu des colères et de l'indignation qu'avait soulevées la capitulation de Baylen, on avait osé dire que le général Dupont et ses lieutenans avaient capitulé pour sauver les richesses que con-

L'affaire avait été heureuse. Il n'y avait eu, dans mon bataillon, que deux hommes tués et quatre blessés. Nous avions pris à l'ennemi douze pièces de canon et trois mille fusils. Il nous fut impossible de connaître exactement le nombre des hommes que nous avions eu à combattre, parce qu'un certain nombre des défenseurs, dès qu'ils nous virent parvenus sur les remparts, jetèrent leurs armes, se cachèrent et se mêlèrent avec les habitans. Cependant, nous en avions tué, dans les rues, beaucoup qui se défendaient et qui cherchaient à fuir. La cavalerie acheva le reste.

Outre les trois mille fusils que nous avions ramassés, beaucoup d'armes avaient été jetées dans le Duero.

Je logeai mon bataillon dans deux couvens, l'un de religieuses, l'autre de moines, et, quoiqu'ils fussent abandonnés, les soldats y trouvèrent des vivres en abondance et de quoi faire bonne chère.

Le 12 février, nous étions partis à trois heures du matin, afin d'arriver à Benavente de bonne heure, quand, au village de San-Benian, nous rencontrâmes le reste de la division qui se rendait à Zamora.

Je fus rendre compte de ma mission à mon général de division. En me revoyant, la première chose qu'il me demanda, et en secret, ce fut ce qu'étaient devenues les caisses publiques?

Je lui répondis que les généraux qui étaient là avaient dû s'en occuper. Il en fut mécontent et me dit aussitôt : « Puisque vous aviez enlevé la ville d'assaut, il fallait vous emparer de la caisse et m'en rendre compte. Entendez-vous? »

Je ne répondis rien. Je rentrai au régiment.

Le colonel me fit compliment sur le succès de mon expédition; il ne put me dissimuler quelques regrets de ne pas l'avoir conduite lui-même. Il me demanda si j'avais fait de bonnes affaires.

Je lui répondis que je ne m'étais occupé que de ma troupe et des mouvemens des ennemis, ce qui l'étonna beaucoup.

Les guérillas et les habitans eux-mêmes massacraient les hommes isolés et les blessés; mais comme ils craignaient les représailles, ils employaient tous les moyens possibles pour faire disparaître les traces de leurs crimes.

Le 12 août 1809, le 8e de ligne passa le Tage à Tolède. Nous

tenaient leurs fourgons. Heureusement pour eux, cette capitulation ayant été violée par les Espagnols, ces fourgons furent arrêtés, ouverts, pillés, et il fut manifeste, pour les Français comme pour les Espagnols, que les fourgons de ces généraux ne contenaient rien de suspect. S'il y a eu des pillages en Espagne, on peut cependant affirmer que la grande majorité des Français en est revenue les mains absolument nettes. (P. V. R.)

fûmes prendre position sur des hauteurs voisines, qu'occupe le couvent de la Cisla. Un camp français était dans le voisinage.

Il était nuit close quand nous arrivâmes sur ce plateau, et nous n'avions pas dîné. Nos ordonnances nous firent promptement une soupe à l'oignon. Je trouvai à cette soupe un goût détestable, ainsi qu'à tout ce que l'on avait préparé pour ce dîner, et même à l'eau rougie que nous buvions. Je ne pus avaler que deux ou trois cuillerées de cette soupe. Je pensai que la cause de ce dégoût subit était en moi, et, comme tout le monde ne paraissait pas l'éprouver au même degré, je me crus malade.

Le lendemain, de bonne heure, on vint me dire que l'on avait retiré une tête du puits du couvent, et que plusieurs corps humains étaient encore dans ce puits, qui avait fourni de l'eau pour tout le camp, par la raison qu'il n'y en avait pas d'autre. Ces corps étaient ceux de soldats français, on n'en pouvait douter. Depuis quand étaient-ils là? Personne ne voulait le dire. Je compris pourquoi j'avais trouvé si mauvais goût à la soupe que l'on nous avait servie la veille et à l'eau que nous avions bue. A cette nouvelle, plusieurs de mes jeunes officiers furent pris de vomissemens. Pour moi, je n'en fus pas incommodé; mais ce goût détestable me resta et m'ôta l'appétit pour quelque temps. Je fus même assez longtemps avant de pouvoir manger de la soupe dans laquelle avait cuit de la viande.

Le lendemain, nous traversâmes, à Mora, le champ de bataille d'Almonacid, où, l'avant-veille, le 4e corps avait battu 30,000 Espagnols commandés par le général Vénégas.

Mon ancien régiment, le 32e, s'était distingué à ce combat; mais il avait laissé sur le terrain de braves soldats blessés, qui n'avaient été ni relevés, ni pansés, parce que les chirurgiens français et le personnel des ambulances, laissés à Almonacid pour soigner les blessés des deux armées, avaient été égorgés par les guérillas. Je fis rechercher avec soin et relever mes anciens camarades.

On ne pouvait douter qu'un certain nombre de blessés eussent été achevés.

Ces excès et ces cruautés devaient amener, de temps à autre, de terribles représailles.

Un jour je reçus du général de brigade l'ordre de partir la nuit, avec mon bataillon, le plus secrètement possible, afin de surprendre la population d'un village qui s'était jointe à quelques guérillas et avait égorgé huit de nos soldats. Je pris la précaution de demander un ordre écrit. Celui qui me fut remis portait :

« De faire *main basse* sur tous les hommes, de n'épargner que les femmes et les enfans. »

Je partis pour exécuter cet ordre désagréable.

Craignant la vengeance des Français, tous les habitans, qui sentaient leur cas pendable, avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans un bois. Je pris mes mesures pour que ce bois fût, pendant la nuit, complètement cerné et pour que tous les hommes qu'on y trouverait fussent tués à coups de baïonnette. Cette scène d'horreur eut lieu un peu avant le jour; mais les cris des hommes que l'on tuait, ceux des femmes et des enfans qui les voyaient arracher de leurs bras, ces cris perçans répercutés, au milieu du calme de la nuit, par les échos de la forêt, jetaient dans l'âme une horreur que je ne puis décrire (1). J'avais défendu, sous peine de mort, qu'aucun soldat touchât aux femmes, à l'argent ou aux bijoux, et ma défense fut rigoureusement observée.

Cette vilaine expédition terminée, nous rentrâmes dans nos cantonnemens.

Quelque temps après, le roi Joseph, apprenant le massacre de toute la population mâle d'un village, gronda le général qui avait fait périr ses fidèles sujets. Le général de division dit au général de brigade qu'il avait outrepassé ses ordres en agissant si sévèrement contre les habitans de ce village. Le général L... voulut en rejeter la faute sur moi, en disant qu'il m'avait ordonné de *me saisir* des coupables et non de les tuer. J'avais été appelé chez le général de division avec le général L... On allait m'accuser d'avoir outrepassé mes instructions quand je tirai mon ordre de ma poche et en fis la lecture. Le général L... prétendit alors que faire *main basse* voulait dire arrêter les paysans, mais non pas les tuer. Je répondis que, quand il s'agit de meubles, faire main basse peut vouloir dire *les prendre,* mais, qu'à la guerre, faire main basse sur les gens veut dire les tuer. et que, d'ailleurs, la phrase suivante : « N'épargnez que les femmes et les enfans, » complétait et expliquait le sens de la première.

Le général de division fut de cet avis, et tout fut terminé. Tout le monde reconnut que je n'avais fait qu'exécuter un ordre rigoureux, et l'on me plaignit de l'avoir reçu.

Si le général L... avait eu, de bonne foi, l'intention de faire seulement arrêter les coupables, il faudrait attribuer à son ignorance de la valeur des mots la mort d'hommes innocens; car, parmi les victimes, se trouvaient certainement les coupables de l'assassinat de nos soldats, mais très probablement aussi des innocens (2).

(1) Que l'on rapproche cet épisode de ceux qui précèdent, du puits du couvent de la Cisla, du massacre des ambulances et des blessés sur le champ de bataille d'Almonacid, et l'on aura un sommaire de la guerre d'Espagne.

(2) Nous avons beaucoup pratiqué en Algérie, depuis la conquête, le principe de la

Le 7 avril, la division se mit en marche. Nous avions reçu l'ordre d'aller rejoindre, en Estramadure, les deux autres divisions du 1er corps, qui, avec la division allemande Leval, avaient remporté sur l'armée espagnole la célèbre victoire de Medellin.

Nous arrivâmes le 19 à Mérida, où se trouvaient le quartier-général du maréchal Victor et ses deux autres divisions. A notre arrivée, les officiers de la 2e division furent, en corps, faire une visite au maréchal duc de Bellune. Il nous parla de la bataille de Medellin avec beaucoup de modestie, et à juste titre, car il avait fait tout ce qu'il fallait pour la perdre. Voici son récit : « Je savais que le général Cuesta était, depuis trois jours, en position à Medellin, avec 50,000 hommes. Puis on m'écrivit qu'il s'était retiré. Je me mis en marche, le croyant parti. J'envoyai le général Sémélé, mon chef d'état-major, avec de la cavalerie, à Mérida, pour y établir nos logemens.

« Je fus bien étonné, après avoir passé la Guadiana sur le pont de Medellin, d'apercevoir les Espagnols en bataille et en très bon ordre. La division allemande et la 3e division étaient déjà engagées. Je donnai l'ordre de repasser le pont. *Heureusement l'on ne m'obéit pas, et c'est ce qui nous a donné la victoire.* »

Nos camarades confirmèrent ce récit et y ajoutèrent ce qui suit : « Comme l'on commençait le mouvement de retraite, un caisson d'artillerie se brisa sur le pont et l'encombra. Alors le général Lasalle, commandant la cavalerie, les colonels Lacoste du 27e léger, Mouton-Duverney du 63e, Combette du 94e, Pêcheux du 95e, prirent sur eux de marcher à l'ennemi. Ce mouvement jeta la terreur dans les rangs des Espagnols et amena la victoire la plus complète. Les ennemis se débandèrent, suivis par toute notre cavalerie, qui en sabra un très grand nombre. Quatorze mille hommes furent, en une heure, jetés sur le carreau. On fit peu de prisonniers parce que, au commencement de l'action, et comme les Français commençaient leur mouvement de retraite, les Espagnols massacrèrent des prisonniers à la vue de l'armée, en criant : « Aujourd'hui, point de prisonniers. » Déjà, en arrivant sur le champ de bataille, nos soldats avaient vu des cadavres, criblés de coups, accrochés aux oliviers, c'étaient des hussards du 4e régiment, tombés aux mains des Espagnols quelques jours auparavant; 62 chasseurs à cheval avaient subi le même sort. Nos soldats, exaspérés, ne firent, à leur tour, point de quartier. Une grande

responsabilité collective. Chaque tribu est responsable des crimes commis sur son territoire et doit faire la police chez elle. Si ce principe n'est pas absolument équitable, il est *indispensable*, en présence de populations fanatiques, et il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir la sécurité des voies de communications. (P. V. R.)

partie des bataillons de Cuesta se composaient de volontaires de nouvelles levées; ces hommes étaient terrifiés. On vit des bataillons entiers ne point faire feu, demandant, à genoux, la vie à nos soldats qui les égorgeaient, sans pitié, à coups de baïonnette. Tous les fuyards, qui cherchaient à gagner la montagne, furent atteints et massacrés par notre cavalerie. »

Le soir, les Espagnols n'avaient plus un bataillon entier. La bataille de Medellin avait été le coup de grâce de l'armée qui, sous les ordres du vieux général Cuesta, avait été réunie pour couvrir l'Andalousie (1).

La bataille de Medellin avait été livrée par environ 12,000 Français contre plus de 40,000 Espagnols, sur lesquels on en tua environ 14,000. Elle fut, dans ces proportions, une des plus sanglantes du siècle et contribua beaucoup, malheureusement, à développer le caractère de férocité qui caractérisait la guerre d'invasion en Espagne et en Portugal.

Le 18 novembre, étant très malade de la fièvre, je partis pour Madrid. Ce qui diminua mes regrets, c'est que le 1er corps ne devait pas assister à la bataille d'Ocaña, qui fut livrée le 19. Le maréchal Soult avait remplacé le maréchal Jourdan en qualité de major-général; il n'aimait pas le maréchal Victor, qui le lui rendait bien. Le major-général avait fait remplacer, dans la Manche, le 1er corps par le 5e, beaucoup moins nombreux que lui. Il est probable que, sans ce changement, la bataille d'Ocaña eût été pour nous une victoire moins meurtrière.

Vers le milieu de décembre, le bruit courait à Madrid que l'on allait exécuter enfin l'expédition d'Andalousie, dont on parlait depuis si longtemps. Je désirais beaucoup en faire partie. Je quittai Madrid le 18 décembre et rejoignis mon régiment le 22, à Daymiel.

Campagne d'Andalousie.

La paix avec l'Autriche avait été signée, le 14 octobre 1809, sous forme d'un traité auquel on avait donné le nom de traité de Vienne. C'était depuis 1792 le quatrième traité de ce nom.

(1) Après avoir eu la conscience de reconnaître devant les officiers que la bataille de Medellin avait été livrée en dehors de lui et malgré lui, le maréchal Victor et son état-major ne se montrèrent pas aussi sincères dans les rapports qu'ils adressèrent au roi d'Espagne et à l'empereur. Ils imaginèrent, après l'événement, un plan, un dispositif de bataille, des manœuvres, qui avaient décidé la victoire. Ces rapports ont trompé tous les historiens. (P. V. R.)

L'empereur, tout plein de l'idée d'en finir sur-le-champ en Espagne en y envoyant de très grandes forces, sans rien distraire cependant de celles qui étaient encore en Autriche, commença par faire marcher vers les Pyrénées tous les corps, tous les renforts qui se dirigeaient vers le Danube. Dans sa pensée, le chiffre des renforts destinés aux armées d'Espagne était de 150,000 hommes, et, comme élément de victoire plus important encore, il songeait à aller reprendre lui-même la direction des opérations dans toute la Péninsule. Les victoires d'Almonacid, de Medellin, d'Ocaña, la prise de Girone, et surtout l'avis de l'arrivée prochaine de ces renforts avaient relevé le courage du roi Joseph et de son état-major. Le roi demandait avec instances de faire immédiatement une expédition en Andalousie. Le maréchal Soult, qui, depuis Oporto, n'était plus du tout pressé de rencontrer les Anglais, appuyait la proposition du roi. L'empereur hésitait.

Son avis était qu'il eût été préférable de chasser, avant tout, les Anglais du Portugal, de leur enlever Lisbonne, de les contraindre à se rembarquer et de leur fermer ensuite tous les ports.

A cela, on objectait qu'il fallait préalablement s'emparer de Cadix, car si, en perdant leur base d'opération de Lisbonne, les Anglais en trouvaient une autre à Cadix, l'on aurait remplacé une difficulté par une autre. Le roi Joseph assurait, d'après les renseignemens qu'il avait recueillis, que l'Andalousie serait conquise et Cadix pris avant un mois; qu'il était préférable de n'entrer en opérations dans les montagnes de la vallée du Tage qu'après l'hiver.

L'empereur finit par se rendre à ces raisons et autorisa l'expédition à laquelle devaient prendre part les 1er, 4e et 5e corps et, comme réserve, la division Dessoles. Le 2e corps (ancien corps du maréchal Soult) devait occuper la haute vallée du Tage, vers Alcantara, pour observer les Anglais, qui, après le combat de l'Arzobispo, s'étaient retirés vers Lisbonne et Coïmbre. Le roi Joseph allait disposer, après l'arrivée des renforts, d'environ 60,000 hommes pour franchir la Sierra-Morena et entrer en Andalousie.

Le général Areizagua commandait devant nous les débris de l'armée espagnole réduite à 25,000 ou 30,000 hommes.

Le 4e corps (Sebastiani) s'avançait par la route de Valence, sur Sanroute et Villa-Manrique. Le 5e corps (Mortier) suivait la route de Séville. Le 1er corps prenait la route d'Almaden, afin de tourner le défilé de Despeña-Perros que le maréchal Mortier abordait de front. Nous devions ensuite descendre sur le Guadalquivir entre Baylen et Cordoue.

Nous nous mîmes en marche le 13 janvier 1810. Nous fûmes

bivouaquer au village de Caracuelo. Nous y séjournâmes. Les mauvais chemins que nous allions rencontrer, en traversant la Sierra-Morena, ne nous permettant pas de conserver avec nous notre artillerie et nos bagages, ils passèrent par Santa-Cruz et devaient suivre, par la grande route, le quartier-général du roi Joseph.

Le 18, nous logeâmes à Almaden del Azogue, où se trouvent les fameuses mines de mercure, depuis longtemps exploitées par l'Espagne, pour fournir à ses colonies d'Amérique le mercure nécessaire au traitement de l'or et de l'argent. J'eus la curiosité de visiter ces mines, qui sont très profondes et renfermaient toute une population d'ouvriers et de condamnés.

Le 22, nous passâmes le Guadalquivir à Bujalance et nous dirigeâmes vers Séville.

Depuis l'occupation de Madrid par les Français, Séville était devenu le siège du gouvernement national, de la junte centrale. De là, on dirigeait les armées espagnoles, on adressait des instructions aux juntes provinciales. Il y avait donc un sérieux intérêt politique à occuper Séville et à disperser la junte centrale.

Un conseil de guerre présidé par le roi et comprenant les maréchaux, ministres et généraux, fut tenu à Carmona.

On y agita la question de savoir si, au lieu de perdre du temps devant Séville, qui se préparait à résister, il ne serait pas préférable de laisser le 1er corps faire seul le blocus de Séville et d'aller avec le reste de l'armée, aussi vite que possible, fermer l'accès de Cadix à tous les chefs de l'insurrection, à la junte centrale, aux troupes espagnoles dispersées qui s'y réfugiaient de toutes parts, et qui allaient y retrouver les Anglais. En effet, les Espagnols, témoignant à leurs alliés une certaine méfiance, n'avaient pas voulu leur livrer leur principal établissement maritime, l'arsenal de la Corogne. Ils avaient consigné leur flotte dans la rade extérieure et limité à 4,000 hommes les forces qu'ils pourraient débarquer à Cadix. Le roi Joseph insistait pour que l'on commençât par le blocus de Cadix, et il avait, pour cela, de bonnes raisons. Il entretenait des intelligences dans Séville; on lui faisait espérer qu'après que les premiers accès de la fureur populaire seraient calmés, il pourrait voir s'ouvrir devant lui, sans combat, les portes de la capitale de l'Andalousie. Le roi exposait que la possession de Cadix avait un bien plus grand intérêt que celle de Séville. Car on était toujours sûr de renverser les murs de Séville avec du canon, mais on ne l'était pas de franchir les lagunes qui séparent Cadix de la terre ferme, quand on aurait perfectionné leurs défenses, et il n'y avait qu'un coup de main, une surprise, une apparition subite de

nos troupes qui pussent nous livrer, tout d'abord, cette place importante.

On savait que les troupes qui avaient été destinées à s'opposer à notre marche à travers la Sierra-Morena s'étaient dirigées sur Jaën, afin de couvrir Grenade, mais que d'autres, qui, d'Almaden, s'étaient retirées sur Cordoue, ne s'y étaient pas arrêtées et avaient été jusqu'à Cadix, où elles espéraient trouver des vivres et un asile assuré, sous le canon des flottes anglaises. On savait encore que la junte allait s'y transporter. Le roi et beaucoup de généraux étaient donc d'avis de courir d'abord à Cadix. Le maréchal Soult, major-général, s'y opposa de toutes ses forces. Il savait les Anglais dans la place, et, depuis les mauvais tours que les Anglais lui avaient joués à la Corogne et à Oporto, il n'aimait pas à les rencontrer. Il annonçait que l'on allait se heurter à un siège formidable comme celui de Saragosse. Il dit au roi Joseph : *Répondez-moi de Séville et je vous réponds de Cadix*. Par malheur on le crut et on céda à son opinion. Cette erreur nous coûta cher, et les Anglais conservèrent toujours une forte tête de pont à Cadix, comme à Torrès-Vedras, à l'embouchure du Tage. C'est la possession de ces deux places, devenues, avec le concours de leurs flottes, d'excellentes bases d'opérations, qui leur a permis de nous chasser de l'Espagne, après quatre années d'une guerre acharnée, et de nous reconduire jusqu'au-delà des Pyrénées, jusqu'à Bordeaux et Toulouse. Les divergences qui s'étaient manifestées dans les avis de nos chefs nous avaient retenus les 23, 24, 25 et 26 janvier à Montilla, pendant que l'on discutait à Carmona.

En présence de l'opposition du maréchal Soult, on laissa le 4e corps se diriger vers Grenade pour conquérir ce royaume et occuper Malaga. La division Dessoles resta en réserve sur la Sierra-Morena pour assurer nos communications. Le 1er corps et celui du maréchal Mortier (le 5e) devaient attaquer Séville.

Le 31 janvier 1810, le 1er corps déboucha de San-Juan de los Panaderos dans la belle plaine de Séville, pour investir la ville, que les habitans avaient fortifiée en y construisant des retranchemens armés d'artillerie. Toutes les cloches sonnaient, la populace, accumulée sur les remparts et les toits des maisons, poussait des cris furieux et nous adressait toutes les injures que l'on peut imaginer. Nous bivouaquâmes aux environs. Les Espagnols faisaient un grand feu d'artillerie sur nos avant-postes. Ils avaient l'air de vouloir se défendre à outrance, mais pendant ce temps, les membres de la junte centrale, les gens riches ou compromis partaient pour Cadix, Gibraltar ou le Portugal.

Je reçus dans la nuit l'ordre de prendre position avec les volti-

geurs du régiment, au pont de la Guadaïre, affluent du Guadalquivir. Je devais intercepter ainsi la route de Cadix, mais il était trop tard, tout le monde était parti.

Vers quatre heures du matin, je sortis, seul, pour étudier les abords de ma position et marchai vers la ville. Je fus frappé du profond silence qui régnait partout, même dans les ouvrages élevés par les défenseurs de la place. J'y envoyai une patrouille, elle me rapporta que les ouvrages ennemis étaient abandonnés; j'en fis immédiatement mon rapport.

Entrée à Séville.

Le 1er février, de grand matin, les portes de Séville étaient ouvertes et des députations étaient venues trouver le roi. Dans la journée, le roi Joseph, à la tête de l'armée, fit une entrée solennelle. Nous trouvâmes dans Séville des magasins de toutes espèces, considérables, une fonderie de canons en bon état, et une belle artillerie de siège précieuse pour le siège de Cadix.

Le 2, nous quittâmes Séville pour marcher sur Cadix.

Le 4, nous étions à Xérès, jolie petite ville célèbre par ses vins. Nous passâmes la nuit du 5 au couvent de la Chartreuse. Dans la journée, j'avais été chargé de faire, avec mon bataillon, une reconnaissance du pont de Souasso, qui, jeté sur le canal du Santi-Petri, relie l'île de Léon et Cadix avec la terre ferme. Arrivés à une portée de canon du pont, j'arrêtai le bataillon près de la ferme de Guera, et je fus, avec mon adjudant-major, examiner le passage. En approchant suffisamment, nous vîmes qu'une arche avait été coupée, que la rupture de voie pouvait avoir de 25 à 30 pieds de long, qu'il était facile de la réparer, puisque les batteries élevées de l'autre côté du pont, dans l'île de Léon, n'étaient pas encore armées. J'en rendis compte sur-le-champ au maréchal Victor. On n'en tint aucun compte. Mon ordonnance me rapporta simplement l'ordre de rentrer au régiment.

Le 6 février, la division se rendit à Puerto-Real (1).

(1) La baie de Cadix s'ouvre dans l'Atlantique, au dehors du détroit de Gibraltar, entre le cap Trafalgar et l'embouchure du Guadalquivir. Elle semble avoir été produite par un affaissement de la côte qui aurait respecté, en partie, une falaise en ligne droite. Cadix est bâti sur une sorte de plate-forme rocheuse qui forme l'extrémité nord-ouest de cette falaise. Celle-ci se prolonge en une étroite langue de terre, qui, en s'élargissant brusquement, forme l'île de Léon. Cadix est ainsi dans une île. La terre ferme qui l'avoisine est marécageuse, sillonnée de lagunes et couverte de marais salans. Elle n'est séparée de l'île de Léon que par un canal sinueux d'eau salée appelé le Santi-Petri. Un fort de ce nom défend l'entrée sud de ce canal. Au nord,

Nous trouvâmes la ville de Puerto-Real abandonnée, tous ses habitans avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés à Cadix ou à San-Fernando, dans l'île de Léon. Il était nuit; nous nous logeâmes comme nous pûmes et nous gardâmes soigneusement.

Au moment où l'avant-garde de la division arrivait à Puerto-Real, le général espagnol, duc d'Albuquerque, que nous avions combattu dans la Sierra-Morena, achevait d'embarquer ses troupes pour les faire passer dans l'île de Léon.

Il est hors de doute que si, au lieu de séjourner en Andalousie pour attendre le roi Joseph, pendant les débats de Carmona, et orner son entrée à Séville, le 1er corps avait marché résolument sur Cadix, il serait arrivé à la côte avant la plus grande partie des troupes espagnoles.

Il eût été possible alors de s'emparer, par surprise, de l'île de Léon, peut-être même de Cadix, qui n'avait encore que peu ou point de garnison; mais nous avions manqué le moment.

Avant l'arrivée des membres de la junte centrale, venant de Séville, il s'était établi à Cadix une junte locale insurrectionnelle, qui avait renversé les autorités royales et pris la direction de la défense. C'est elle qui avait fait commencer des travaux de fortification dans l'île de Léon, appelé des troupes espagnoles qui atteignirent le chiffre de 18,000 hommes, et qui avait autorisé, *ensuite*, le débarquement de 4,000 Anglais.

On avait fait espérer au roi Joseph que ses partisans parviendraient à lui faire ouvrir les portes de Cadix, comme celles de Séville, mais le marquis de Guera, envoyé en parlementaire, de Puerto-Real à Cadix, avait été arrêté par les insurgés. La sommation de capituler, adressée par le maréchal Victor à la junte, n'avait produit aucun effet.

La réponse avait été hautaine et même outrageante. Les Anglais débarquèrent; la côte se couvrit de redoutes et de batteries, ar-

il débouche dans la rade intérieure près l'arsenal maritime de la Corogne. A l'entrée nord de ce canal se trouvent la baie de Puerto-Réal et cette petite ville.

Dans son ensemble, la baie de Cadix a la forme d'un 8 penché dont le diamètre serait orienté nord-ouest-sud-est. La boucle sud-est forme la rade intérieure, la boucle nord-ouest la rade extérieure. L'étranglement constitue une sorte de chenal, large d'environ 1,000 mètres, défendu du côté de la terre par deux forts, dont il sera souvent question ici: le Trocadero, voisin d'un village de ce nom, et le fort de Matagorda. Le fort de Puntalès, dans l'île de Léon, croisait ses feux avec ceux du Trocadero à 600 ou 700 mètres. Un canal, partant de Puerto-Real, débouche entre le Trocadero et Matagorda. Une petite rivière, le San-Pedro, se jette dans la rade extérieure, à l'ouest de Puerto-Real. Cette rade reçoit encore, au nord, le Guadaleté, dont elle est l'estuaire. A l'embouchure de cette rivière se trouvent la ville et le port de Santa-Maria.

mées de grosse artillerie, et il fallut renoncer à entrer à Cadix autrement que par la force.

Siège de Cadix (prise du Trocadero).

Le Trocadero était un gros village traversé par un large canal venant de Puerto-Real (1). Le 7 février, vers dix heures du matin, je quittai Puerto-Real, avec mon bataillon et deux pièces de canon, pour aller occuper le village du Trocadero, dont mes voltigeurs avaient reconnu les abords, la nuit précédente. Le village était abandonné. Pour y arriver, nous étions obligés de passer sous les canons d'un vaisseau de 74 et d'une nombreuse flottille qui firent sur nous le feu le plus vif. Nous prîmes de grandes distances et passâmes à la course, presque un à un. Je fus assez heureux pour ne pas perdre un seul homme en traversant, en plein jour, un défilé où, par la suite, on ne se hasardait que la nuit. Je m'établis derrière les maisons du Trocadero, qui nous garantissaient du feu de l'artillerie ennemie.

Dans la nuit suivante, je fis passer 60 hommes dans l'île Saint-Louis. J'avais tenté de la faire occuper pendant le jour, mais un boulet de canon avait coulé, dès le début, la seule chaloupe qui fût à ma disposition, au moment où, pleine de soldats, elle quittait le rivage. Heureusement personne n'avait péri. Je fis travailler à un épaulement, au centre du Trocadero. J'y plaçai ma pièce de 8 et gardai l'autre (de 4) mobile, pour le cas où les ennemis tenteraient un débarquement.

Pendant la nuit du 8 au 9 un vaisseau et des chaloupes canonnières, portant des pièces de 24 et des mortiers de 12 pouces, tirèrent constamment sur les maisons qui nous abritaient. La nuit était obscure, il pleuvait. Les équipages des embarcations tiraient aussi des coups de fusil. Je défendis d'y répondre, car ces agaceries n'avaient d'autre but que de savoir où nous étions, pour diriger leur feu dans l'obscurité. La canonnade ayant duré toute la nuit, j'avais été sur pied sans cesse, craignant qu'elle ne fût le prélude d'un débarquement.

La matinée ne réalisa pas cette prévision, cependant la flotte continua de diriger contre nous une multitude de coups de canon qui criblaient les maisons et les murs du Trocadero. Avant notre arrivée, les Espagnols avaient ruiné en partie les forts de Mata-

(1) Ce canal, et un autre qui lui est perpendiculaire, séparent de la terre ferme une portion assez improprement nommée île Saint-Louis.

gorda et de Saint-Louis, qui battaient le goulet de Cadix. Ils avaient fait sauter les fronts qui regardaient la mer, desquels nous aurions pu gêner beaucoup leurs navires. J'avais reçu l'ordre d'établir un poste dans les ruines du fort Saint-Louis (appelé aussi fort du Trocadero). Le 9, vers quatre heures après midi, le général Leval, commandant notre division (1), et le colonel du 8e, M. Autié, vinrent me voir. Le général, voyant le poste établi au fort, entouré par un grand nombre de chaloupes, qui, de loin, nous semblaient disposées pour un débarquement, m'ordonna de faire soutenir ce poste (il était de 60 hommes) par le reste de la compagnie à laquelle il appartenait. Le capitaine et ce qui lui restait d'hommes étaient retranchés dans une maison du Trocadero. Je fis observer au général que le vaisseau et les canonnières pouvaient faire beaucoup de mal à ce détachement qui allait être obligé de marcher à découvert, en plein jour, sur une langue de terre où il se trouverait entre deux feux. Le général persista.

En conséquence, je donnai l'ordre au capitaine de cette compagnie de se rendre, autant que possible à la course, avec tout son monde, au fort Saint-Louis.

Dès que ce détachement sortit de la maison qui l'abritait, il fut salué par un feu roulant de coups de canon. La marée était haute et mettait l'artillerie des navires au niveau de la côte, ce qui favorisait son tir. Je vis partir ces hommes avec anxiété ; ils purent arriver cependant, avec la faible perte de deux hommes tués et six blessés, mais tous gravement, atteints par des boulets, des éclats de bombe ou de grosse mitraille. La canonnade dura jusqu'après le coucher du soleil, et je passai encore cette nuit debout, inquiet de mon détachement qu'il m'eût été difficile de soutenir.

Le 10, un bataillon du 54e vint me relever au Trocadero. Je rentrai à Puerto-Real, où l'on me logea. Le même jour, une division de chaloupes canonnières et bombardes vint tirer sur la ville. Plusieurs habitans furent tués ou blessés.

Le 14 février, je montai la tranchée au Trocadero. J'y passai deux jours très tranquille. Je m'amusai à perfectionner la défense de ce poste, en faisant percer des galeries dans les maisons, à la manière des Turcs. Je fis encore construire un épaulement, pour y placer du canon, et une traverse avec des tonneaux remplis de terre.

Le 22, j'étais encore de garde au Trocadero. Au moment où je

(1) Le général Leval, qui commandait à Talavera une division allemande, avait remplacé, dans le commandement de la 2e division du 1er corps, le général Lapisse tué à cette bataille.

quittais Puerto-Real pour m'y rendre, le général, commandant la brigade, vint m'apporter l'ordre de faire reconnaître le fort de Matagorda. Ce fort se trouvait à l'extrémité de la presqu'île comprise entre le canal de Puerto-Real et l'embouchure du San-Pedro, à la pointe la plus voisine de Cadix. J'y envoyai aussitôt un capitaine en qui j'avais confiance, escorté de 50 hommes. Au retour, cet officier me rapporta que ce fort était occupé par des Anglais, qu'ils travaillaient à perfectionner ses défenses du côté de la terre, et qu'il avait vu des canons dans les embrasures. En effet, au jour, je fus m'en assurer par moi-même.

Lors de notre arrivée, le fort de Matagorda était occupé par des Espagnols. Ils l'avaient évacué presque aussitôt, en faisant sauter, comme je l'ai dit pour le fort Saint-Louis, les fronts qui battaient le goulet de la rade intérieure de Cadix, et en conservant intacte la gorge, c'est-à-dire ceux qui regardaient le Trocadero. Puisqu'il n'y avait plus personne, nous aurions pu nous y établir alors, sans la moindre perte, ou tout au moins faire sauter, à notre tour, ce qui nous faisait face. Nous avions négligé ces précautions élémentaires; les Anglais avaient pris possession du fort de Matagorda, et, comme il se trouvait entre notre position du Trocadero et la future redoute Napoléon, de laquelle on espérait pouvoir bombarder Cadix, nous dûmes en entreprendre le siège.

Le 23, nous fûmes vivement canonnés par le vaisseau, le fort Matagorda et toute la flottille. Nous répondîmes à tout ce tapage avec deux mortiers de 12 pouces et deux obusiers qui produisirent peu d'effet. Le lendemain, nous reçûmes deux pièces de 24, qui furent mises en batterie devant le fort de Matagorda. Elles ouvrirent leur feu, mais elles ne tardèrent pas à être réduites au silence, la batterie étant complètement bouleversée.

Le 25 février, je retournai à Puerto-Real; le roi Joseph y vint. Je commandai chez lui la garde d'honneur. Le roi me fit présent, à titre de souvenir, d'une belle bague en diamans.

Le 26, la brigade quitta Puerto-Real, pour être campée à son tour.

Nous fûmes campés près du moulin de Guera (la droite au San-Pedro), en face de Cadix et à moitié chemin du Trocadero.

Le 28, je montai la tranchée. L'ennemi lança du fort Puntalès des boulets rouges, des bombes incendiaires et des fusées à la congrève sur le Trocadero et sur notre camp. Il en voulait surtout à une flottille que nous avions organisée et qui stationnait dans le canal de Puerto-Real. Son intention était de l'incendier. Il ne réussit à mettre le feu nulle part. Le lendemain, pour se dédommager de cet insuccès, l'ennemi fit sur le Trocadero un feu si violent que

toutes les maisons furent criblées; mais nous avions construit de si bons abris que je ne perdis personne.

Le 3 mars, une tempête très violente du sud-ouest s'abattit sur la rade extérieure de Cadix. Cinq vaisseaux de ligne, dont un (*la Conception*) de 120 canons, 2 frégates et environ 80 bâtimens marchands, presque tous chargés, furent jetés à la côte, presqu'en face de notre camp, vers l'embouchure du San-Pedro. Il y avait, parmi eux, un transport portant 400 hommes du 4e régiment d'infanterie anglaise. Ces soldats et la plus grande partie des équipages furent faits prisonniers de guerre. Quant aux navires, après en avoir enlevé les marchandises les plus précieuses, nous y mîmes le feu et tout fut détruit.

Le 4, j'étais encore de service au Trocadero. Un grand trois-mâts marchand, américain, disait-on, mais affrété par les Anglais, et un brick anglais, étaient échoués en avant de mes postes, entre le fort Matagorda et le vaisseau embossé. Dans la nuit, un matelot déserta et vint à nous. Il me dit qu'à la marée haute les Anglais devaient envoyer des embarcations pour relever ces bâtimens. Après avoir pris des renseignemens sur la destination, le chargement, la force des équipages de ces navires, et après avoir accepté la proposition du déserteur, qui offrait de nous servir de guide, je résolus de les brûler, comme les autres. Je savais bien que la cargaison du trois-mâts était riche et valait plus de 1,500,000 francs, qu'il avait à bord des piastres d'argent, en caisses, pour une somme considérable. Cela ne me tenta pas. Je ne voulais, à aucun prix, exposer la vie de mes soldats, qui, par suite du voisinage du vaisseau et du fort, aurait été fort menacée, s'ils avaient fait le moindre bruit en cherchant à decharger le navire. Je préférais tout brûler. Je prescrivis au capitaine Saint-Criq, qui commandait mes voltigeurs, de faire emporter par chacun de ces hommes des planches pour les placer bout à bout, et former sur la vase, dans laquelle les navires étaient échoués, une piste qui permît de les atteindre sans enfoncer. Je remis au capitaine une bouteille d'esprit-de-vin. Je lui ordonnai de partir à la nuit close, de faire marcher ses hommes dans le plus grand silence, de monter à bord du trois-mâts, qui était au vent du brick, de faire l'équipage prisonnier et de l'envoyer à terre, de répandre ensuite l'esprit-de-vin sur les lits de la chambre de poupe, occupée par les officiers, d'y mettre le feu, et de revenir en silence. Tout cela fut exécuté comme je l'avais indiqué. Les deux bâtimens étaient très voisins; en un instant tous deux furent en flammes. J'envoyai l'équipage du trois-mâts au quartier-général, celui du brick anglais s'était échappé avec une embarcation. La violence du feu et les étincelles, que le vent portait jusque

sur le vaisseau embossé, le contraignirent de filer ses amarres et de s'éloigner. Le brick anglais était chargé de morues sèches, sa fumée était d'une odeur horrible. Le vent la portait exactement sur le fort de Matagorda. La garnison anglaise en fut très incommodée ; cette fumée dura pendant toute la journée du 5 mars, elle était si épaisse que la garnison n'y voyait pas à quelques pas. Ce jour-là, le fort de Matagorda ne tira pas un coup de canon.

Quand on apprit au quartier-général, par le capitaine du trois-mâts américain, la valeur des cargaisons que j'avais fait détruire, on blâma ma rigidité. Les amateurs de piastres, et ils étaient nombreux, pensèrent que si je n'en voulais pas pour moi, j'aurais dû leur en faire part. Mon colonel surtout exprimait les plus vifs regrets. Je répondais, à tous ces propos, que j'étais habitué à ne jamais rien prendre pour moi, et que j'avais dû empêcher les soldats de se livrer à un pillage, qui non-seulement aurait pu faire manquer l'expédition, mais qui, par suite de la proximité des batteries anglaises, aurait été pour eux un grand danger.

Le 12 avril, les Anglais jetèrent beaucoup de bombes dans notre camp, au moyen de deux grosses bombardes qu'ils étaient venus mouiller en face. Une vingtaine de chaloupes-canonnières, soutenant un grand nombre d'embarcations chargées d'hommes, se portèrent vers l'embouchure de la rivière le San-Pedro, à laquelle s'appuyait la droite de notre camp. Elles simulèrent des préparatifs de débarquement pour nous tâter. Il y avait, en cet endroit, une batterie de deux canons de 24 qui tira très juste et éloigna ces embarcations.

Nous avions pris les armes pour nous opposer au débarquement dont on nous menaçait, cela fut heureux, car, pendant que notre camp était évacué, plusieurs baraques sur lesquelles tombèrent des bombes sautèrent en l'air. Les Anglais tirèrent sur notre camp toute la journée. Il était labouré, de toutes parts, par des boulets de gros calibre, et bouleversé par les trous des bombes. Personne, cependant, par miracle, ne fut atteint dans mon bataillon. Il m'arriva ce jour-là deux incidens assez extraordinaires. Quand nous rentrâmes, j'étais sur pied depuis le matin, j'étais fatigué. Vers le soir, je m'étais jeté sur un pliant qui me servait de lit, dans ma baraque ; une bombe, que je n'entendis pas, car je dormais profondément, tomba près du pignon auquel était appuyé le chevet de mon lit. L'ébranlement qu'elle imprima au sol en faisant son trou me réveilla, mais je ne savais ce que c'était; quand, une seconde après, cette bombe, en éclatant, enlève tout le derrière de la baraque, et me jette, avec mon lit, sans me faire aucun mal, à l'autre extrémité, à la porte d'entrée.

Mon adjudant-major, M. Duval et moi, nous nous mîmes tout de suite à l'ouvrage pour réparer notre baraque avant la nuit. M. Duval, voulant scier une planche, l'avait placée sur une chaise; pour la maintenir, il me pria de monter sur le tout. A peine y étais-je, qu'un boulet de 36 passe entre les jambes de M. Duval, enlève deux pieds à la chaise, et me fait tomber, sans autre accident pour l'un ou l'autre. Nous continuâmes, mais l'adjudant-major me dit: « Mon commandant, si vous voulez reconstruire votre baraque aujourd'hui, vous ferez bien d'en demander la permission aux Anglais. » Cependant nous eûmes un abri pour la nuit.

Le 14, j'étais de service au Trocadero. Les ennemis redoublaient leur feu sur les ouvrages que nous construisions. Nous ripostions de notre mieux. Un coup de canon, parti d'une batterie de trois pièces de 24, que nous avions établie à l'entrée du canal de Puerto-Real, porta sur la soute aux poudres d'une chaloupe canonnière espagnole. Ce navire sauta et ses débris coulèrent. Irrités de cet échec, les ennemis firent sur nous le feu le plus vif. J'eus trois hommes tués et six autres estropiés. De Puerto-Santa-Maria à Puerto-Real, et de là au fort Santi-Petri, l'on avait construit une foule de redoutes et de batteries. Elles devaient être armées de 250 pièces en bronze de gros calibre, venant de Séville ou fondues par nous à Séville. On y fondait aussi de grands mortiers à plaques, dits à la Villentrois, qui devaient lancer de grosses bombes de la redoute Napoléon (près du fort Matagorda) dans la ville de Cadix, et jusqu'à 2,400 toises (4,800 mètres). Tous ces travaux commençaient à inquiéter l'ennemi.

Le 17 mars 1810, les flottes anglaise et espagnole tentèrent de détruire, à coups de canon, les batteries que nous construisions. Elles lancèrent contre celles-ci plus de 2,000 boulets de gros calibre et 500 bombes.

Je perdis trois hommes tués par une de ces bombes. Ces malheureux dormaient couchés autour de leur feu. La bombe éclata au milieu d'eux. Ils furent pulvérisés. On ne put retrouver aucuns vestiges de leurs corps, pas même de leurs fusils. Une bretelle, seulement, qui avait appartenu à l'une de ces armes, fut recueillie sur un toit.

Le 21 mars, nos batteries démasquèrent leurs feux sur la gorge du fort Matagorda, et, en même temps, elles tirèrent à boulets rouges contre le vaisseau embossé, qui servait de batterie flottante à l'ennemi.

Ce vaisseau, mouillé à petite portée, eût dû être brûlé; mais le général d'Aboville, commandant supérieur de l'artillerie, devait

venir de Puerto-Real, pour assister à ce tir à boulets rouges. Le général se fit attendre et arriva en retard. La marée descendait et le vaisseau put filer ses câbles et se laisser aller à la dérive. Il eut plusieurs fois le feu à bord, mais l'équipage parvint toujours à l'éteindre et le vaisseau fut rejoindre la flotte en grande rade.

Le fort Matagorda faisait, pendant ce temps, un feu très vif et très juste contre une batterie de huit pièces de 24, que nous avions construite derrière une maison, et dont les ennemis ne connurent l'existence que quand on eut fait tomber le masque et quand elle ouvrit son feu. Cette batterie fut bouleversée.

Le feu ayant cessé le soir, on travailla toute la nuit à la réparer.

Le 22 mars, nos batteries recommencèrent leur feu sur le fort Matagorda. Elles tirèrent en salves et parvinrent à le ruiner. Sa garnison avait fait une très belle défense. Vers onze heures du matin, des embarcations de la flotte vinrent chercher ce qui restait des défenseurs. J'envoyai aussitôt ma compagnie de voltigeurs reconnaître les restes du fort. Elle en prit possession et s'établit au milieu des ruines. Un major d'artillerie anglais, plusieurs officiers et beaucoup de soldats de cette arme avaient été tués dans le fort de Matagorda. Nous y trouvâmes 17 bouches à feu en bronze, des bombes et des munitions d'artillerie. L'ouvrage était devenu intenable. Avec ses débris, on travailla à construire une batterie qui dominait la baie de Cadix. Cet emplacement était le point le plus rapproché de la ville. Sur la plage, et un peu au nord du fort Matagorda, on construisit la grande redoute Napoléon, ouvrage superbe, qui balayait une partie de la rade, et d'où on pouvait envoyer des bombes dans Cadix.

Le 23 avril, nous quittâmes le camp du Trocadero. Nous étions relevés par la 1re brigade de notre division. Nous fûmes occuper les positions qui lui avaient été assignées antérieurement, le long de la côte, depuis l'embouchure du San-Pedro jusqu'à celle du Guadalquivir. Mon bataillon fut campé entre les rivières du Guadaleté et du San-Pedro, près de Santa-Maria.

Le 15 mai, mon bataillon, relevé au camp, entra à Santa-Maria.

C'est une jolie petite ville qui ne ressemble en rien aux autres villes de l'Espagne ; il est vrai qu'il y réside beaucoup d'étrangers. Les habitans sont polis ; ils forment des sociétés aimables. De belles promenades, situées dans la ville même, sont très agréables ; on y jouit d'une très belle vue sur la rade extérieure de Cadix. La campagne des environs est riante et fertile. Santa-Maria était, avant le siège, la promenade favorite des habitans de Cadix.

J'assistai à une course de taureaux. Huit de ces animaux et beaucoup de chevaux y périrent; des hommes coururent les plus grands risques d'y perdre la vie. Cette fête déplut aux Français, mais elle fit les délices des Espagnols.

Le 7 juin, nous quittâmes Santa-Maria pour aller occuper San-Lucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir. Nous fûmes cantonnés dans cette petite ville, qui est, pour ainsi dire, le port de Séville. C'est là que mouillent les navires en provenance ou à destination de cette ville. La population de San-Lucar est, en grande partie, composée de pêcheurs.

Pendant mon séjour à San-Lucar, un navire espagnol, chargé d'huile d'olives, descendit le Guadalquivir, venant de Séville et mouilla devant San-Lucar. Comme je soupçonnais qu'il avait l'intention de porter son huile à Cadix, je le fis arrêter et le plaçai sous la garde de corsaires français, mouillés devant le fort, près de l'embouchure de la rivière. Le capitaine, contrarié, vint chez moi et m'offrit de l'argent pour le laisser passer. Je le mis à la porte et je fis mon rapport à l'état-major-général. On envoya un officier-général, qui reçut ce capitaine, causa avec lui et l'autorisa à partir. Une heure après, on expédia un corsaire, pour le surveiller, parce que, disait le général, il lui avait affirmé et bien promis qu'il n'irait pas à Cadix. Avant que le corsaire eut pu le rejoindre, ce navire était sous la protection de la flotte ennemie, et nous le vîmes tous mouiller devant Cadix.

Le 21 juin, je rentrai à Santa-Maria. Nous en repartîmes le 20 juillet pour retourner au camp du Trocadéro. Nous travaillâmes à la construction de batteries nouvelles. On se canonnait journellement de part et d'autre sans grand résultat. Tout ce tapage n'aboutissait à rien. Nos batteries étaient trop éloignées de Cadix pour l'atteindre efficacement. On avait essayé de nouveaux mortiers à la Villentrois, de 8 pouces, qui lançaient, disait-on, des bombes à 3,200 toises ; mais on ne put réussir à les faire éclater.

Le 5 novembre, je fus camper avec mon bataillon entre les deux ponts de Santa-Maria.

Une flottille française, organisée dans le Guadalquivir et venant de San-Lucar, tenta de venir à Santa-Maria. Elle soutint un combat en plein jour contre celle des ennemis. Protégée par le fort Sainte-Catherine et les batteries de terre, elle passa sous le feu des vaisseaux sans trop de pertes et vint mouiller dans le Guadaleté.

Je restai quinze jours à Santa-Maria et retournai ensuite, avec mon bataillon, au camp du Trocadéro.

Pendant ce temps, notre flottille avait pu se rendre, en longeant

la côte, du Guadaleté dans le San-Pedro. On aurait voulu l'amener dans le Santi-Petri, pour en favoriser le passage, mais il aurait fallu lui faire doubler la presqu'île, qui porte le fort Matagorda pour atteindre le grand canal de Puerto-Real. Ce trajet, de plus d'une lieue sur la grande rade, en présence de l'immense flotte anglo-espagnole, paraissant trop dangereux, la flottille fut enlevée du San-Pedro et mise à terre, bateau par bateau. On les plaçait sur des glissoires et des semelles, portant sur des rouleaux, puis à force de bras, on les faisait traverser la presqu'île jusqu'au moulin de Guera, où ils étaient remis à flot. De là, ces bateaux furent conduits, par le grand canal, au Trocadero, où ils furent mouillés et embossés. Ils servirent, en attendant mieux, à la défense de ce poste.

Défense du Trocadero.

Mon bataillon était de garde au Trocadero le 25 décembre. Je fus réveillé au point du jour par une canonnade extraordinaire. Craignant qu'elle ne fût le prélude d'une attaque, je me levai aussitôt.

Au moment où je venais de quitter le pliant sur lequel je couchais, un boulet de 36, après avoir percé la maison, le coupa en deux, juste à la place que mon corps occupait. Si j'avais différé de me lever de quelques secondes seulement, j'avais vécu!

Le feu ayant cessé, je remarquai beaucoup de mouvemens entre la côte ennemie et la flotte. Toute la flottille anglo-espagnole était en ligne, en face du Trocadero et semblait préparer l'attaque. Je craignais qu'à ce moment l'ennemi ne cherchât à nous tourner, en profitant d'un large canal perpendiculaire à celui de Puerto-Real, que je croyais praticable, même pour de grosses embarcations, quand la marée était haute.

Je voulus aller reconnaître cette passe. Je montai dans un petit canot avec quatre officiers qui tenaient les avirons, je gouvernais. Nous prîmes ce canal, traversâmes l'île Saint-Louis et débouchâmes dans la grande rade intérieure de Cadix. Nous côtoyions l'île pour aller reconnaître les passes jusqu'au moulin de Guera; mais nous y arrivions à peine, quand nous vîmes toute la flottille ennemie s'avancer ensemble, sur une seule ligne, vers nos postes. C'était l'attaque! Nous reprîmes au plus vite le chemin du Trocadero. Pour atteindre l'entrée du canal qui nous avait amenés, nous dûmes défiler sous le feu, à petite portée, des canonnières. Nous ramions ferme et allions très vite. Nous essuyâmes une grêle de boulets qui ne nous fit d'autre mal que de nous couvrir d'eau.

Notre canot, très petit, offrait peu de prise aux coups de canon. Nous arrivâmes au Trocadero sans accidens, quoique plus de cent coups de canon eussent été dirigés contre notre petit bateau. Un seul aurait suffi pour le couler. Peu d'instans après, la flotte et la flottille firent sur nous un feu diabolique, à la faveur duquel des bateaux anglais s'approchèrent et essayèrent d'incendier notre camp et surtout notre flottille en lançant contre eux une grande quantité de fusées à la congrève. Elles n'allumèrent rien et ne firent d'autre mal que de blesser deux hommes. Nos batteries et nos canonnières répondirent au feu des Anglais et les maintinrent à distance. La canonnade dura jusqu'à la nuit. J'avais eu 2 hommes tués et 4 estropiés au Trocadero.

Nous avions habituellement à l'entrée du canal du Trocadero, pendant la nuit, en avant de nos batteries, de petits postes et des sentinelles sur des bateaux. C'était une précaution nécessaire contre les débarquemens et les surprises. De leur côté, les Anglais essayaient souvent de surprendre ces postes et de les enlever avec leurs embarcations. Ils y étaient parvenus quelquefois pendant les nuits bien sombres de l'hiver. J'avais remarqué que, depuis quelque temps, ils renouvelaient ces tentatives presque toutes les nuits. Afin de leur en ôter l'envie, je fis mouiller, à la nuit tombante, sous le feu de la belle batterie de Saint-Louis, un mauvais canot, dans lequel mes soldats avaient figuré, avec des mannequins et de vieux uniformes, des hommes assis ou couchés. Avant l'obscurité, quatre pièces de 24, chargées chacune de deux paquets de grosse mitraille (grappes de raisins), avaient été soigneusement pointées sur ce canot. Une corde, supportée par des flotteurs en liège, formait autour du canot, à 2 toises environ, une ceinture correspondant, par un long fil de fer, à une sonnette placée dans la batterie.

Dans la nuit, des embarcations, qui avaient remarqué ce poste, s'en approchèrent sans bruit et fondirent dessus avec rapidité. Le signal retentit, et au moment où les canots ennemis étaient groupés autour du piège, les quatre coups de canon, portant à la fois, mirent en pièces les bateaux anglais, leur tuant ou blessant beaucoup d'hommes. Cette leçon leur ôta pour longtemps l'envie de surprendre nos gardes. Cette malice avait fait le bonheur de nos soldats, dont un grand nombre n'avait pas dormi pour jouir du spectacle.

. . .

UN

ENSEIGNEMENT NOUVEAU

Voilà donc encore un changement grave dans notre enseignement public! Je connais bien des gens qui seront disposés à s'en plaindre. On fait aujourd'hui à l'université deux reproches tout à fait contraires : tandis que les uns l'accusent d'être routinière et de ne pas suivre assez docilement les progrès du siècle, d'autres lui en veulent mortellement d'abandonner les traditions anciennes et de faire trop de concessions à l'esprit nouveau. Je crains bien que, depuis quelques années, nous n'ayons donné à ces derniers trop de raisons d'être mécontens. C'est un grand danger de modifier sans cesse les programmes de nos écoles : on fatigue les élèves, on déconcerte les professeurs, on irrite les familles, on trouble l'opinion, en passant aussi brusquement d'un système à l'autre, et en condamnant le lendemain ce qu'on approuvait la veille. Tout ce qu'on peut dire pour défendre l'université, c'est que, si le mal est réel, il n'est pas nouveau ; voilà plus de quarante ans que nous en souffrons. Depuis l'essai malheureux et maladroit que fit M. Fortoul du régime de la bifurcation, il ne se passe guère d'année où l'on ne tente quelque réforme qui sera supprimée ou modifiée l'année suivante. Il n'est donc pas juste de prétendre, comme on le fait, que cette épidémie d'innovations ne date que de 1880. Elle est l'indice d'un malaise qui remonte plus loin; et, si, dans ces dernières années, les changemens ont été plus fré-

quens et plus profonds, c'est qu'il est dans la nature de toute espèce de maladie de s'accroître et de s'aigrir par sa durée.

Le public a le droit d'être tenu au courant de toutes les réformes qu'on essaie d'introduire dans l'éducation : elles peuvent avoir de trop graves conséquences pour qu'on néglige de l'en informer. Sans doute, l'enfant n'est pas uniquement ce que le fait l'école; dès qu'il en est sorti, ou même pendant qu'il y séjourne encore, il rencontre d'autres courans auxquels il ne peut résister et qui l'entraînent dans des directions contraires : on a souvent rappelé que les libres penseurs du XVIIIe siècle se sont formés dans les collèges des jésuites. Il n'en est pas moins vrai que la façon dont on élève la jeunesse peut exercer une grande influence sur l'avenir d'un pays. L'histoire le montre à chaque instant; et, pour ne pas sortir du siècle dernier, je crois bien qu'on n'a pas assez fait la part qui revient à l'éducation dans les grands événemens qui en ont marqué la fin. La génération qui a fait la révolution française n'avait pas été bien élevée : on s'en aperçoit plus d'une fois à la manière dont elle parle et dont elle agit. Certes il y avait à reprendre dans l'éducation que donnaient les jésuites, mais ce fut bien pis quand on les eut chassés. Ce grand acte s'accomplit fort à la légère. Il ne semble pas qu'on se soit donné la peine de prévoir et de prévenir le désarroi que le départ de la compagnie allait jeter dans l'instruction de la jeunesse. Quand les jésuites se furent dispersés, les villes, qui reprirent l'administration de leurs collèges, ne surent comment les remplacer. Les oratoriens et les doctrinaires n'étaient pas assez nombreux pour suffire à tout. On enrôla au hasard et en toute hâte quelques prêtres ou quelques laïcs qui avaient plus de bonne volonté que de savoir et ne s'étaient pas préparés à cette tâche. L'enseignement donné par ces maîtres improvisés ne pouvait pas avoir beaucoup de solidité et de profondeur : tout y était en surface. C'est là que les futurs orateurs des assemblées de la révolution s'imprégnèrent de rhétorique, qu'ils firent la connaissance de cette antiquité de convention, de ces Grecs et de ces Romains de théâtre, qui tiennent tant de place dans leurs discours. Il est bien fâcheux, non-seulement pour eux, mais pour nous, pour la grande œuvre qu'ils ont entreprise, pour l'état social qu'ils ont constitué, qu'on ne les ait pas nourris d'une littérature plus sévère et qu'on leur ait enseigné l'histoire avec si peu de critique. C'est ainsi que ces petites révolutions qui se font dans les écoles intéressent tout le monde et que, comme elles peuvent influer sur les affaires d'un pays, il est bon de les porter à la connaissance du public. Je vais donc essayer de dire aussi brièvement que je le pourrai ce que c'est que cet « enseignement moderne » qu'on vient d'instituer et comment on est arrivé à l'établir.

I.

Les changemens qu'ont subis les programmes scolaires depuis 1880 tiennent à deux causes principales. C'est d'abord la nécessité où l'on s'est trouvé d'introduire dans nos classes des enseignemens nouveaux, ou de les mieux traiter qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Les sciences physiques et naturelles, les langues modernes, la géographie, l'histoire, deviennent tous les jours plus exigeantes; elles ont l'opinion publique pour elles, et il n'est pas possible de les éconduire. En même temps qu'on essayait de les satisfaire, il est arrivé, par une coïncidence fâcheuse, qu'on a imaginé de se plaindre de ce qu'on appelle le *surmenage*. Il s'est formé une sorte de complot d'élèves paresseux, de mères tendres et de médecins complaisans qui se sont entendus pour déclarer qu'on demande trop à la jeunesse, et que le poids des études, que nous avons, nous autres, si allégrement porté, est devenu trop lourd pour les épaules des gens d'aujourd'hui. On les a écoutés, — car on écoute tout le monde, — et l'on a fait ce qui était possible pour les contenter. Je me figure que ces jeunes gens, quand ils sont sincères, doivent un peu rire sous cape de la peine que nous prenons pour les empêcher de mourir de fatigue. Quoi qu'il en soit, les matières qu'on doit enseigner dans les classes augmentant sans cesse, et le courage des écoliers faiblissant toujours, il a bien fallu amputer quelques parties de nos vieilles études pour faire place aux nouvelles, et naturellement on a pris sur le latin et sur le grec ce qu'on donnait aux autres sciences. C'est ainsi que les vers latins ont disparu définitivement de nos programmes. Je sais des gens qui ne s'en consolent pas; Sainte-Beuve, qui les aimait beaucoup, en aurait certainement pleuré; mais, puisqu'il fallait une victime, les amis de l'antiquité se sont résignés au sacrifice. Le moyen de se révolter contre la nécessité!

L'autre raison qu'on a eue de changer notre ancien système d'études soulève plus de discussions. Elle touche à la politique, ce qui l'a fait trouver beaucoup plus grave que la première, quoiqu'en réalité elle me semble moins sérieuse. Il y a des gens qui regardent comme un axiome qu'un gouvernement nouveau doit commencer par établir une éducation nouvelle, et qu'on ne peut pas élever les enfans pour la république comme on le faisait pour la monarchie. Ce principe posé, on cherche de quelle manière on pourra modifier les études pour les rendre véritablement républicaines; et tout de suite, sans hésiter, on propose de les débarrasser des langues anciennes. Le grec et le latin sont suspects d'aristocratie. Ce sont des langues de luxe, qui ne conviennent qu'à des

gens de loisir, et qui même ne leur servent de rien, puisqu'on ne les parle plus. La démocratie, qui se pique avant tout d'être utilitaire et pratique, ne veut donner aux jeunes gens que des connaissances dont ils puissent tirer un profit immédiat. C'est dans cet esprit qu'à la fin du siècle dernier, à la place des universités et des collèges qu'on venait de détruire, on institua les écoles centrales. Dans ces écoles, le latin et le grec avaient fort peu de place: sur quatorze professeurs, deux seulement étaient chargés des belles-lettres et des langues anciennes. Mais en revanche on y enseignait les mathématiques, la physique, la chimie, les arts mécaniques, l'astronomie, l'économie politique, le dessin, la bibliographie, la grammaire générale, toute l'encyclopédie. Il était entendu qu'elles devaient rester entièrement étrangères aux divers cultes; et non-seulement elles les tenaient à l'écart, mais elles aspiraient à les remplacer: les instituteurs publics devenaient « des officiers de morale, » et devaient remplir « quelques-unes des fonctions bienfaisantes auxquelles les prêtres étaient autrefois appelés. » C'était l'aurore d'un temps nouveau! « Ainsi, disait-on, devait finir le siècle qui avait perfectionné l'esprit humain et préparé le plus grand bonheur des peuples. » Il semblait que ces écoles, dans lesquelles on se plaisait à placer les bustes de Brutus, de Guillaume Tell et de Rousseau, allaient accomplir toutes les promesses, opérer toutes les réformes que les grands esprits annonçaient depuis cinquante ans. Aussi furent-elles accueillies avec enthousiasme par les partisans des idées nouvelles; en certains pays, on les ouvrit au son des cloches et au bruit du canon (1). Mais, hélas! elles ne durèrent que quelques années. Aucune des espérances qu'elles avaient fait naître ne fut réalisée, et ce n'est qu'après un siècle écoulé qu'elles ont revu le jour; car on peut dire qu'à tout prendre, notre « enseignement moderne » n'est qu'une autre forme, un peu modifiée et perfectionnée, de celui qu'on essaya de donner dans les écoles centrales.

Nous voilà donc à peu près au point où nous étions à la fin du siècle dernier; mais ce n'est pas d'un bond que nous y sommes revenus. Nous avons marché pas à pas, par étapes successives, passant d'une réforme à une autre, et il n'est pas sans intérêt de voir quels chemins nous avons suivis.

Quand Napoléon créa l'Université, la réaction triomphait : en toute chose, on voulait retourner au passé. Il fut donc entendu

(1) J'ai pris ces détails dans le livre de M. Picavet sur les *Idéologues*. — Il serait bien à désirer que quelqu'un nous fît une étude complète et impartiale sur les écoles centrales.

qu'on rétablirait les collèges à peu près comme ils étaient au moment où la Convention les avait fermés. On aurait dû pourtant se rappeler que ce régime qu'on mettait tant d'empressement à restaurer était depuis longtemps l'objet d'attaques violentes. On lui trouva mille vertus après qu'une bourrasque l'eût renversé ; pendant qu'il était debout, il était loin de sembler irréprochable. Les méthodes étaient presque restées les mêmes depuis la Renaissance : on n'enseignait guère dans les collèges que les langues anciennes, et on les enseignait à tout le monde, sans distinction de fortune ou de position ; or déjà l'abbé Fleury avait dit, en plein XVIIe siècle : « Les gens d'épée, les praticiens, les financiers, les marchands et tout ce qui est au-dessous, enfin la plupart des femmes peuvent se passer du latin : l'expérience le fait bien voir. » On ne voulait tenir aucun compte de la partie de la nation vouée aux professions industrielles, à l'agriculture, au commerce, et l'on oubliait cette vérité proclamée par Richelieu « qu'un État bien réglé a plus besoin de maîtres ès-arts mécaniques que de maîtres ès-arts libéraux. » On paraissait ignorer le grand mouvement de réformes qui avait agité la fin du XVIIIe siècle, les efforts des parlementaires, les systèmes des philosophes, les projets des législateurs pour créer une éducation nationale. Heureusement, ces souvenirs sont de ceux qui peuvent s'obscurcir un moment, mais qui ne s'effacent pas. Une fois la première ardeur de réaction passée, ils se réveillèrent. On se dit que, dans un pays où les conditions étaient si diverses, on ne pouvait pas condamner tout le monde à passer sous le joug des mêmes études. On s'enquit de ce qui se faisait dans les pays voisins, et l'on apprit qu'ils avaient créé des enseignemens particuliers pour le commerce et l'industrie, et qu'ils s'en trouvaient bien. Des hommes politiques qui ne passaient pas pour de grands révolutionnaires, le duc de Broglie, Guizot, Saint-Marc Girardin, Rémusat, prirent l'initiative des réformes; Cousin, qui revenait d'Allemagne, où il avait vu les *Realschulen,* fit entendre sa voix solennelle : « Un cri s'élève d'un bout de la France à l'autre, disait-il, et réclame pour les trois quarts de la population française des établissemens intermédiaires entre les simples écoles élémentaires et nos collèges : c'est une affaire d'État. » On se mit donc à l'œuvre, mais mollement, sans conviction, sans décision, sans direction. Pendant tout le gouvernement de juillet et le début du second empire, on hésita, on tâtonna, on fatigua le public de circulaires et de projets de loi ; on institua, sous des noms différens, quelques classes de commerce dans quelques collèges favorisés ; mais rien ne réussit jusqu'au ministère de M. Duruy, qui, en 1865, créa l'enseignement spécial.

II.

Il y a vingt-cinq ans de cela, — *grande mortalis ævi spatium* — mais je me rappelle comme si c'était hier l'effet que produisit la loi de M. Duruy. Elle fut loin d'être accueillie comme elle méritait de l'être. Les plus bienveillans se contentaient de louer du bout des lèvres et d'applaudir du bout des doigts. Le grand nombre se montrait sceptique et inquiet. Quant à l'opposition, dont c'est le métier d'être injuste, elle feignait la plus vive indignation contre un ministre qu'elle accusait de bouleverser l'instruction publique. M. Duruy avait cette mauvaise chance que les gens même de son parti lui étaient contraires. Il marchait seul, ou presque seul, soutenu par la main puissante qui l'avait élevé, attaqué ouvertement ou dans l'ombre par tout le monde et recevant des coups de tous les côtés. Mais il allait toujours droit devant lui, et sa ferme attitude finit par avoir raison de toutes les résistances. Peu de ministres ont été aussi maltraités, pendant qu'ils étaient au pouvoir; il y en a peu aussi auxquels, après quelques années, on ait rendu une plus éclatante justice. Il a cette fortune rare d'assister au triomphe de ses réformes; il peut se dire que nous marchons aujourd'hui de l'impulsion qu'il a donnée; et ce succès est encore une leçon pour nous : il nous montre combien pèsent peu, dans les affaires humaines, la sagesse apparente des routiniers, les grands airs des hommes d'État, les railleries piquantes des gens d'esprit. De ceux-là, les uns mettent tous leurs soins à conserver et n'y arrivent pas toujours; les autres, je veux dire les gens d'esprit, sont excellens pour détruire. On ne fonde quelque chose qui dure qu'à deux conditions : c'est de croire et de vouloir.

Je ne veux pas dire assurément que M. Duruy ait eu le premier la pensée de créer cet enseignement intermédiaire entre l'école et le collège : nous venons de voir qu'on y songeait depuis longtemps. Mais ce que personne n'avait pu faire, M. Duruy eut l'honneur de l'exécuter. Les tentatives avortées de ses devanciers, loin de diminuer son mérite, rendent son succès plus éclatant. Il ne pouvait pas se dissimuler les difficultés qu'il aurait à vaincre. Sans doute, il savait qu'il ne trouverait pas d'opposition sérieuse dans les chambres. — Qui aurait osé alors résister à la volonté d'un ministre? — Non-seulement elles consentirent à voter la loi qu'on leur proposait, mais elles la votèrent même à l'unanimité. Seulement, elles entendaient bien ne rien payer. M. Duruy se passa d'argent, ce qui est le plus grand de tous les miracles. Et notez que tout était à faire et qu'il fut forcé de tout créer à la fois. On man-

quait de professeurs : — il fonda l'école normale de Cluny pour en former. L'éducation de ces jeunes gens achevée, il fallait constater leur savoir, honorer leur condition, leur donner des titres à l'estime de leurs collègues et au respect de leurs élèves : — il institua pour eux un concours particulier d'agrégation. Mais les examens ne donnent pas l'expérience, et il était à craindre que des maîtres jeunes et qui debutaient n'eussent quelque peine à se diriger dans un enseignement nouveau, où il n'y avait pas de traditions établies : — il fit rédiger des programmes étendus qui devaient leur tracer la route. Enfin, il n'ignorait pas qu'une innovation aussi considérable risquait de mécontenter ceux mêmes qui étaient chargés de l'exécuter : c'était le plus grand danger que pouvait courir sa réforme. Les recteurs des académies, les inspecteurs de l'Université sont des conservateurs de nature et de fonctions, qui tiennent aux anciennes méthodes et n'aiment guère qu'on dérange les habitudes prises. Sans faire aucune résistance ouverte, ils peuvent, par une mauvaise volonté secrète et des lenteurs calculées, nuire à ce qu'ils ont l'air de vanter, et perdre ce qu'ils devraient faire réussir. M. Duruy sut animer, par ses circulaires, ces personnages d'ordinaire si graves et si froids, et il s'en fit, contre toute attente, les collaborateurs les plus dévoués. C'est ainsi qu'en quelques mois tout fut sur pied et marcha.

A cet enseignement qui venait de naître, il fallait donner un nom : on l'appela l'*enseignement spécial*. Ce n'était pas un nom heureux; il manquait de propriété et de précision, et l'on discuta beaucoup avant de se résigner à l'accepter. On finit pourtant par le prendre, parce qu'on n'en trouva pas d'autre. Il avait, d'ailleurs, une qualité précieuse, nous dit naïvement le rapporteur de la loi, c'est qu'il était vague, et que chacun l'entendant comme il voulait, il mettait d'accord tout le monde.

L'enseignement spécial devait être établi, dans les lycées et collèges, à côté de l'enseignement classique; c'était une nécessité : où aurait-on pris 50 ou 60 millions de francs pour bâtir des maisons nouvelles d'éducation? Il n'y avait pas moyen de les demander aux chambres, qui, nous l'avons vu, ne voulaient rien donner. D'ailleurs, M. Duruy trouvait un avantage à faire vivre sous la même discipline, dans une égale communauté de goûts et de sentimens, ces enfans d'origine et de destinations différentes. « Ce contact, disait-il, profitera aux uns et aux autres. Il est bon que ceux qui seront plus tard agriculteurs ou industriels, avocats ou médecins, aient vécu dans l'intimité du collège et gagné ensemble les mêmes récompenses, en attendant qu'ils gagnent celles que l'État réserve à tous les représentans distingués des diverses professions sociales. »

Le cours d'études était calculé pour durer quatre années, et garder les enfans de douze à seize ans environ. Mais, par un artifice ingénieux, chaque année formait un tout complet en soi, en sorte que si les exigences de la vie forçaient l'élève à quitter prématurément l'école, il était assuré, à quelque époque qu'il en sortît, d'emporter un ensemble bien déterminé de connaissances. Pour ceux qui allaient jusqu'au bout on institua un diplôme de fin d'études, décerné par un jury spécial, qui témoignait qu'ils avaient satisfait leurs maîtres et profité de leurs classes. Le diplôme ne donnait accès à aucune carrière particulière, mais on espérait que certaines administrations publiques, que les chefs d'usine, de grandes fermes, de maisons de commerce le prendraient en sérieuse considération, et qu'il pourrait procurer des positions avantageuses à ceux qui l'auraient obtenu.

Les matières que comprenait l'enseignement spécial étaient souvent les mêmes que dans l'enseignement classique, mais elles devaient y être traitées d'une autre façon, et dans un autre esprit. M. Duruy, dans les instructions qu'il donnait aux recteurs, en leur envoyant ses programmes, insistait avec une grande élévation sur la manière dont ils devaient être appliqués. « Vous recommanderez aux professeurs, leur disait-il, de ne jamais mettre en oubli qu'il ne s'agit point, dans l'école spéciale, de préparer, comme au lycée classique, des hommes qui fassent des plus hautes spéculations de la science et des lettres leur étude habituelle, mais des industriels, des négocians, des agriculteurs. Depuis le cours préparatoire jusqu'à la dernière année, il faudra diriger constamment l'attention des élèves sur les réalités de la vie ; les habituer à ne jamais regarder sans voir; les obliger à se rendre compte des phénomènes qui s'accomplissent dans le milieu où ils sont placés, et leur faire goûter si bien le plaisir de comprendre que ce plaisir devienne un besoin pour eux; en un mot, développer dans l'enfant l'esprit d'observation et le jugement, qui feront l'homme à la fois prudent et résolu dans toutes ses entreprises, sachant gouverner ses affaires et lui-même. En même temps que les sciences appliquées mettront son esprit dans cette voie pratique, les cours de littérature, d'histoire et de morale lui donneront le goût de s'élever au-dessus des réalités du monde physique, pour arriver au beau, au bien et à Dieu, d'où viennent et en qui se confondent toutes les perfections. »

Ainsi fut créé d'un seul coup, en quelques mois, par une volonté énergique, cet enseignement sur lequel on discutait depuis plus d'un siècle; et il réussit. Ces classes ouvertes si brusquement se remplirent, et depuis elles ne se sont pas vidées: ce qui prouve bien que l'institution répondait à un besoin sérieux.

III.

Ce n'est pas à dire assurément que l'enseignement spécial, tel qu'il sortit des mains de M. Duruy, fût parfait : il était naturel que l'expérience révélât quelques défauts dans une création presque improvisée. La machine était à peine en marche qu'on s'aperçut qu'en certains endroits elle avait besoin d'être réparée. L'école de Cluny ne rendit pas tous les services qu'on attendait pour assurer un bon recrutement des professeurs et maintenir le niveau des examens. La cohabitation des élèves de l'enseignement spécial et de l'enseignement classique, dont on espérait de si bons résultats, produisit au contraire des effets fâcheux. Le nouveau-venu fut regardé par l'ancien possesseur comme un hôte suspect (1) qui venait vivre à ses dépens et se glissait chez lui pour le dépouiller. Le diplôme de fin d'études, qui ne menait à rien, ne tenta presque personne. Le soin qu'on avait pris de ne pas lier fortement les diverses années entre elles pour que, si l'on était pressé, on pût s'arrêter en route sans trop de dommage, favorisa les désertions. On prit l'habitude de quitter l'école après la seconde ou la troisième année. C'est à peine si quelques élèves d'élite, un cinquième tout au plus, persistaient jusqu'à la fin.

Mais voici un inconvénient plus grave et dont le remède était plus malaisé à trouver. On était parti de ce principe qu'il faut que chaque classe de la nation puisse recevoir l'éducation la mieux appropriée à ses besoins et à ses goûts, et, dans cette pensée, on avait cru devoir fonder un enseignement intermédiaire entre l'école primaire et le collège classique. Rien de plus juste : c'était un vide qu'il fallait remplir. Seulement, la distance qui s'étend des métiers manuels aux professions libérales est très grande. En réalité, ce n'est pas une seule classe d'hommes, mais plusieurs, qui peuplent l'intervalle. Il y a là des couches superposées, qui sont très differentes les unes des autres. Si l'on prend les deux termes extrêmes, d'un côté ce qui confine à l'ouvrier, de l'autre ce qui touche à l'avocat et au médecin, on se trouve dans des mondes qui se ressemblent fort peu, et il est difficile que l'éducation qui convient aux uns puisse tout à fait suffire aux autres. La loi de M. Duruy avait la prétention de les contenter tous à la fois; de là certaines contradictions qui sont visibles dans la loi elle-même ou dans les actes législatifs qui l'accompagnent. Cet ensei-

(1) L'expression est de M. Gréard, dans son mémoire sur l'enseignement spécial, lu au conseil académique de Paris, en 1881. Je me suis beaucoup servi de ce mémoire qui contient des renseignemens très précieux.

gnement qu'on appelle *spécial*, ce qui veut dire apparemment qu'il doit se rapporter à certains métiers particuliers, on lui attribue ailleurs la mission de donner à l'enfant une éducation *générale*, qui le prépare à toutes les situations de la vie. Tantôt, on déclare « qu'il est fait pour communiquer à la jeunesse des connaissances qui soient communes aux diverses professions ; » tantôt « que les sciences n'y doivent être enseignées qu'à un point de vue tout à fait usuel, et dans leurs rapports avec l'agriculture et l'industrie. » Ces contradictions sont la preuve que l'enseignement spécial fut, dès son début, tiraillé entre des tendances contraires. Il avait affaire à une clientèle nombreuse, très variée, à des gens dont la position sociale n'était pas la même et qu'il ne pouvait pas satisfaire de la même façon. Suivant qu'il s'adressait aux uns plutôt qu'aux autres, il devait prendre un caractère différent.

Il est visible que M. Duruy s'était surtout préoccupé des plus humbles, de ceux qui sont les plus voisins de l'école primaire. Le maximum de quatre années, qu'il fixe à son enseignement spécial, montre bien qu'il est destiné à ceux qui, comme il dit, ne disposent pas d'un grand capital de temps et d'argent. Encore a-t-on prévu le cas où cette période de quatre ans paraîtrait trop longue, et, si les nécessités de la vie les y forcent, on leur ménage les moyens de la raccourcir. En si peu de temps, on n'a guère le loisir d'apprendre des curiosités ; aussi M. Duruy insiste-t-il partout sur le caractère pratique et presque professionnel qu'on doit donner aux études. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit possible de mettre l'atelier dans l'école, au moins dans les nôtres ; mais je pense qu'on peut faire au collège spécial l'éducation de la main, comme on y fera, par la musique, celle de l'oreille, par le dessin, celle des yeux, par la gymnastique, celle du corps tout entier. Je trouverais donc excellent qu'on habituât les élèves à manier quelques outils, non pas en vue de leur apprendre un métier, mais afin que leur main, exercée à tenir le marteau ou la lime, le rabot du menuisier ou le ciseau du tourneur, fût prête pour les travaux de l'apprentissage, comme leur esprit le sera pour ceux du bureau ou du laboratoire. » Ce sont donc, sinon des contremaîtres, au moins des chefs d'atelier, des directeurs d'usine, des gérans de fermes agricoles, que M. Duruy veut surtout former. L'enseignement qu'il a créé s'adresse à des gens qui sont au-dessus des ouvriers, mais tout près d'eux.

C'est justement vers le côté contraire que nous nous sommes tournés. L'enseignement spécial, comme nous l'avons fait, ou défait, n'a pas autant le caractère professionnel et pratique que celui de M. Duruy ; il n'y est plus question du rabot et de la lime. On voit bien qu'il est destiné à des classes plus élevées ; nous

voulons surtout y attirer les jeunes gens, qui, par leur situation et leur fortune, sont tout à fait voisins de ceux qui fréquentent les lycées; et même nous espérons prendre à l'enseignement classique une partie de sa population pour remplir nos établissemens nouveaux. Voilà ceux pour qui sont faits nos programmes, et il est naturel que, les elèves ayant changé, l'enseignement ne soit plus le même. C'est ce dont il faut d'abord se pénétrer si l'on veut comprendre les modifications qu'il a subies.

Pour l'approprier à sa destination nouvelle, on s'y est pris à deux fois. En 1881, on remplace les quatre années de M. Duruy, dont chacune formait en soi un petit ensemble, par deux séries de cours, l'une de trois, l'autre de deux ans, avec une année préparatoire pour les élèves qui viennent de l'enseignement primaire et ne sont pas suffisamment initiés à l'étude des langues modernes. Le premier cours suffit à la rigueur à ceux qui sont les plus pressés de prendre une profession lucrative : ils peuvent quitter l'école, au bout de trois ans, avec un ensemble régulier de connaissances. Les deux ans qui restent doivent former une sorte de division supérieure pour ceux qui ont le désir et les moyens de pousser plus loin leurs études. La sanction de ces études, quand on les aura terminées, doit consister dans un examen particulier, qui remplace le modeste diplôme de M. Duruy et qu'on appelle « le baccalauréat de l'enseignement spécial. » Ce nom, à lui seul, constitue une innovation grave; il annonce la prétention de mettre les deux enseignemens, l'ancien et le nouveau, sur la même ligne. Il est vrai qu'on ne précise pas encore à quelles carrières le nouvel examen pourra conduire, mais on fait déjà savoir que certaines administrations publiques et certaines écoles du gouvernement sont disposées à s'en contenter et qu'il est appelé à partager bientôt les privilèges du baccalauréat classique, en attendant qu'il le remplace.

Cinq ans plus tard, en 1886, nouvelle réforme, mais dans le même sens, complétant et précisant la première, et qui montre encore mieux où l'on voulait aller. Cette fois, l'année préparatoire disparaît, les deux cycles sont supprimés. Il ne s'agit plus que d'une suite d'études se liant les unes aux autres, et continuées sans interruption pendant six ans. Dans l'intervalle, le baccalauréat spécial a conquis les avantages qu'il souhaitait et qui le font définitivement le rival du baccalauréat classique. Il ouvre la porte de l'École Saint-Cyr, de l'École polytechnique, de l'École normale supérieure, pour la section des sciences, de l'institut agronomique, des écoles de pharmacie; il permet de se présenter à la licence ès-sciences; il suffit à ceux qui veulent entrer dans les administrations centrales des ministères et dans les postes et télégraphes.

Voilà pour qui cet enseignement est fait; le baccalauréat spécial,

qui en est la sanction, nous indique qu'il doit préparer aux fonctions administratives, aux écoles de l'État, qu'il forme de grands industriels et de grands propriétaires. Il s'adresse surtout à des classes riches, distinguées, les mêmes à peu près qui se dirigent d'ordinaire vers les professions libérales. On voit qu'il n'a rien de commun avec ce que M. Duruy appelait un jour « l'instruction secondaire du peuple. » Ne laissons donc pas dire, comme on le fait habituellement, qu'il convient mieux qu'un autre à la démocratie. C'est un mot qui sonne bien, et qui aide singulièrement aujourd'hui à la fortune des institutions. Mais il ne serait pas ici à sa place : en réalité, il ne s'agit que d'un enseignement de haute bourgeoisie, semblable à celui qui se donne dans les lycées. Il m'est impossible de voir comment on a pu dire qu'il convient mieux à un gouvernement qu'à un autre et pourquoi l'on a mêlé la politique à ce qui n'est au fond qu'une question de pédagogie.

Il n'en était pas de même de l'enseignement spécial comme M. Duruy l'avait conçu. Celui-là pouvait se targuer d'être démocratique, au meilleur sens du mot, car il voulait relever le peuple sans abaisser personne. Il lui fournissait des écoles qui lui manquaient et comblait vraiment une lacune dans l'instruction nationale.

Cette lacune n'existe plus aujourd'hui, grâce au développement qu'on a donné à l'enseignement primaire supérieur. Cet enseignement avait été créé, comme tant d'autres choses, par la loi de 1833, qui fait un si grand honneur à M. Guizot et qui est restée la charte de notre éducation populaire. Mais le gouvernement de juillet, qui le mit dans la loi, n'eut pas le temps de l'en faire sortir. Il était obligé de courir au plus pressé et il avait bien assez à faire de pourvoir les communes d'écoles, et les écoles d'instituteurs. Naturellement la loi de 1850 le passa sous silence. C'est seulement depuis quelques années qu'on essaie de l'organiser, et ces essais ont été heureux. Il a cet avantage de ne laisser aucune équivoque sur le but qu'il se propose d'atteindre et d'indiquer nettement à qui il est destiné : — « Ceux qui viendront à nos écoles, dit le rapporteur chargé d'en préparer les programmes, ce seront les enfans des agriculteurs, des artisans, des petits boutiquiers, qui, avant d'embrasser, sous leur propre toit, le métier ou la profession de leurs parens, voudront, au pays même ou dans le voisinage, sans luxe et à peu de frais, fortifier les connaissances insuffisantes et précaires du certificat d'études, et aussi en savoir, s'il est possible, un peu plus que leurs parens eux-mêmes sur leur profession future. Ce seront ceux dont les familles, pouvant à la rigueur se passer de l'aide effective des enfans au sortir de l'âge scolaire, les laisseront, comme ils disent, continuer encore deux ou trois ans, mais en demandant à l'école que, pendant ce délai, tout le temps ne soit pas

occupé par l'enseignement général et qu'au moins une partie des travaux et des exercices puisse quelque peu rapprocher le terme de l'apprentissage. » — A ces jeunes gens il faut un peu de connaissances générales, car « l'éducation de l'esprit précède celle de la main ; » mais encore plus de pratique et d'applications : c'est aussi ce qu'on a fait. Le cours d'études dure trois ans. La première année, qui résume et complète les leçons de l'école primaire, réunit tous les élèves dans un enseignement commun. Dès la seconde, ils se séparent en quatre sections diverses : la section normale, qui contient ceux qui ne se préparent pas encore à une profession particulière et veulent seulement apprendre un peu plus qu'ils ne savent ; puis les sections industrielle, commerciale et agricole. Je n'ai pas besoin de dire que, dans chacune d'elles, les matières de l'enseignement sont appropriées à la destination des élèves ; et l'on ne se contente pas de leur apprendre la théorie des professions qu'ils doivent exercer, on leur en montre la pratique. Ils fréquentent l'atelier du fer et l'atelier du bois, ils manœuvrent les machines, ils sèment et ils labourent. Il faut croire que cet enseignement avait sa raison d'être, qu'il devait être impatiemment attendu et souhaité, puisqu'il a obtenu du premier coup un succès éclatant. Il n'est presque que d'hier, on peut même dire qu'il n'existe pas tout à fait encore, car il n'a pas reçu son organisation définitive (1), et il compte déjà plus de vingt-cinq mille élèves.

Voilà comment il s'est fait que, l'enseignement spécial se détournant de plus en plus des classes qui sont intermédiaires entre le peuple et la bourgeoisie pour s'élever plus haut, l'enseignement primaire supérieur a recueilli cette partie de son héritage ; et il est vraisemblable qu'elle ne dépérira pas entre ses mains.

IV.

Reste l'autre partie, celle qui concerne les jeunes gens d'une situation un peu plus relevée, et qui ont assez de fortune et de loisir pour pousser leur éducation plus loin. C'est elle que nous venons de voir successivement renforcée et fortifiée jusqu'à devenir presque une rivale de l'enseignement classique. Quoiqu'on s'en soit beaucoup occupé depuis dix ans, on a jugé qu'il y restait quelque chose à faire, qu'il fallait coordonner et achever les réformes qu'on avait ébauchées en 1881 et en 1886, et c'est le travail qui a rempli la dernière session du conseil supérieur de l'instruction publique.

(1) Le projet de règlement organique pour les écoles primaires supérieures, préparé par une commission, ne sera admis au conseil supérieur de l'instruction publique que dans une prochaine session.

Le premier résultat de ce travail a été de rompre définitivement les derniers liens qui attachaient l'enseignement nouveau à celui de M. Duruy. Les modifications qu'on lui avait déjà fait subir l'en avaient rendu sans doute très différent ; mais on n'osait pas l'avouer encore ; on voulait continuer à se mettre sous ce patronage protecteur. A la fin du rapport qui annonce les réformes de 1886, on lit encore ces mots : « Au moment où une nouvelle constitution va être donnée aux études spéciales, il ne faut pas les laisser oublier leur origine ni leur destination. Créées en vue des besoins de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, c'est à ces besoins qu'elles doivent se faire honneur de répondre. Toute autre visée fausserait la direction de l'enseignement et en compromettrait le succès. » Aujourd'hui on laisse entendre ouvertement qu'il a des ambitions plus hautes. C'est un enseignement tout à fait parallèle à l'ancien, de même nature et de même importance, qu'il s'agit de fonder. Et d'abord, au lieu de parler « des besoins de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, » on déclare qu'il est fait surtout pour les jeunes gens qui se préparent à entrer dans les grandes écoles scientifiques, et qu'il convient de l'approprier à cette destination.

Veut-on dire que l'enseignement ancien fut incapable de former des gens de sciences et de préparer des candidats aux écoles de l'État? Assurément non, car il a longtemps suffi à cette tâche, et l'on ne voit pas que ceux qui ont passé par cette école aient eu à le regretter. Sans doute, il leur fallait d'abord achever leurs classes et traverser la rhétorique et la philosophie, ce qui retardait un peu le moment où ils abordaient leurs études spéciales. Mais ils y arrivaient avec un esprit plus ferme, mieux préparé, et ils y faisaient en somme des progrès plus rapides que s'ils y étaient entrés de plain-pied et dès le premier jour. Encore aujourd'hui on remarque, à l'École polytechnique et ailleurs, que les élèves qui ont fait de bonnes études littéraires sont en général aux premiers rangs. Ce qu'il y aurait donc de plus sage, et peut-être de plus sûr, pour ceux qui veulent parcourir les carrières scientifiques, ce serait de prendre l'ancien chemin, celui qu'ont suivi nos plus illustres savans, les d'Alembert, les Cuvier, les Bertrand, les Berthelot, les Pasteur, et qui les a menés si loin et si haut. Mais la jeunesse de nos jours aime les routes plus directes ; elle est pressée et inquiète. Ce qui jusqu'à un certain point justifie son empressement, c'est que toutes les carrières sont encombrées, que, quoi qu'on veuille faire, on est sûr de rencontrer tant de concurrens devant soi qu'il semble qu'on ne se prépare jamais assez tôt pour les dépasser. Voilà comment il arrive que sur 1,600 élèves, qui peuplent nos classes de mathématiques spéciales, il n'y en a que 229 qui aient fait leur philosophie. En général, c'est vers la troisième que ces impatiens

désertent l'enseignement classique; et comme, à cet âge, ils ne pouvaient pas entrer tout de suite en mathématiques élémentaires, on avait créé une classe particulière pour eux, qu'on appelait les mathématiques préparatoires, et où l'on faisait tout juste assez de latin pour que l'élève fût capable de traduire tant bien que mal une version, quand il lui faudrait passer son baccalauréat ès-sciences. Qu'il y eût là quelques réformes à faire, il est difficile de le nier. « Ce n'est pas assurément un système d'études bien organisé pour la culture méthodique et progressive de l'esprit que celui qui, faisant du latin, depuis la sixième jusqu'à la troisième, le centre et l'instrument principal de l'éducation, réduit tout à coup presque à rien cette étude (une classe par semaine) et invite en quelque sorte à la dédaigner, au moment même où elle était au point de porter le plus de fruit (1). » Il était donc naturel qu'on se dît qu'une organisation pareille, qui force à dépenser sans profit tant d'efforts et de temps, était vicieuse, et qu'on pouvait lui en substituer une autre, qui serait plus logique et plus profitable. « Au lieu d'entreprendre, puis, à moitié route, d'abandonner presque entièrement l'étude du latin et du grec, ne vaudrait-il pas mieux prendre franchement, dès l'origine, le parti de s'en passer, à condition qu'on ne s'en passerait que pour élargir, fortifier et prolonger d'autant la part et l'action de tous les autres élémens de l'éducation littéraire, esthétique et morale : langues vivantes, histoire et philosophie. Il a paru qu'un tel système, appliqué suivant les méthodes classiques, par des maîtres formés eux-mêmes à ces méthodes, et trouvant à la fin sa sanction dans un baccalauréat organisé sur ce même plan et dans ce même esprit, ne donnerait guère lieu de regretter le précédent. » Voilà, en quelques mots, ce qu'on a voulu faire, et comment est né « l'enseignement moderne. »

Il me semble pourtant que le régime ancien, quoique assurément peu regrettable, avait un avantage qui n'est pas sans quelque importance. L'élève ne quittait l'enseignement classique qu'à quatorze ou quinze ans. Il avait vu assez de latin et de grec pour savoir qu'il n'y prendrait jamais aucun goût; on lui avait assez montré de mathématiques pour qu'il fût certain qu'il était apte à les comprendre. Il se prononçait donc, entre les lettres et les sciences, en connaissance de cause. A la vérité, il avait payé cette expérience un peu cher, par la perte de quelques années de travail (en supposant qu'elles fussent perdues); mais au moins il savait ce qu'il faisait. Aujourd'hui, c'est à douze ans qu'il doit se décider. Ces deux routes qui se présentent à lui, il n'y a jamais mis les pieds, il ne les a vues

(1) Je cite ici et plus loin les termes mêmes de la note qui précède le projet de réorganisation de l'enseignement secondaire spécial.

que de loin, et on lui demande de choisir entre elles! voilà les embarras de l'ancienne bifurcation qui recommencent.

Ces embarras, qui sont déjà graves pour ceux qui se destinent aux carrières scientifiques, le seront bien plus encore pour les autres; car enfin on suppose que l'enseignement nouveau n'attirera pas seulement les jeunes gens qui doivent être ingénieurs ou officiers, mais ceux aussi qui ne viennent chercher à l'école qu'une culture générale de leur esprit. De ceux-là, on pense bien qu'il y en aura, puisque, comme nous le verrons tout à l'heure, on leur réserve une classe spéciale. Or on comprend que pour eux le choix soit plus difficile encore que pour ceux qui songent à Saint-Cyr ou à l'École polytechnique. Entre les sciences et les lettres, la différence est tranchée; il y a là une diversité de nature; mais entre un enseignement un peu plus ou un peu moins littéraire, où il entre un peu plus ou un peu moins de mathématiques ou de langues vivantes, il n'y a qu'une différence de degrés, et l'on ne voit pas nettement quelles raisons pourront décider un enfant à choisir l'un plutôt que l'autre. On dit d'ordinaire, dans les documens officiels, que ceux-là se décideront pour l'enseignement nouveau qui ne se trouvent « ni l'aptitude, ni le goût, ni le loisir d'étudier les langues anciennes. » C'est une phrase toute faite, mais qui, à ce qu'il me semble, ne donne pas une entière satisfaction à l'esprit. D'abord il ne faut pas parler de loisir. Quand l'enseignement spécial ne durait que quatre ans, on pouvait le recommander à ceux qui n'ont ni le temps, ni les moyens de faire de longues études. Aujourd'hui, il en dure six, juste un an de moins que l'enseignement classique. L'économie est médiocre, et ne peut pas être une raison suffisante pour attirer la jeunesse de ce côté. Je crois aussi qu'on se fait quelque illusion quand on dit que certains élèves n'ont pas d'aptitude pour les langues anciennes, et qu'à la place il faut leur enseigner les langues vivantes. Il est possible que ces dernières soient plus utiles que les autres, mais elles ne sont pas plus faciles. La grammaire des peuples primitifs est toujours la plus simple et la plus logique. A mesure que les nations se fréquentent, elles se communiquent leurs façons de parler comme leurs usages; leurs idiomes s'empruntent des mots et des tournures, se mêlent et se compliquent. Il me semble donc qu'un jeune homme qui est capable d'apprendre l'allemand et l'anglais apprendrait, s'il le voulait, le grec et le latin. D'ailleurs il faut songer que l'enfant, à son entrée dans ces écoles, aura onze ou douze ans, et qu'il lui sera impossible de savoir s'il est plus apte à apprendre les langues modernes que les anciennes; il ne saura pas davantage pour lesquelles il a le plus de goût, n'en connaissant aucune. C'est donc sa famille qui choisira pour lui, et, comme

c'est l'usage, elle consultera plutôt ses convenances particulières que le goût et les aptitudes de l'enfant.

Supposons donc un père qui est décidé à faire de son fils un ingénieur ou un officier, ou qui croit, comme on l'a tant de fois répété depuis quelques années, qu'il lui serait non-seulement inutile, mais nuisible d'étudier les langues anciennes. Il souhaite trouver pour lui une instruction appropriée à l'état auquel il le destine, et où l'on apprenne surtout ce qu'il a besoin de savoir; mais en même temps, comme il appartient au même monde que ceux dont les enfans vont dans les lycées et suivent les études classiques, il voudrait que cette instruction fût aussi élevée que l'autre, et que l'estime publique pût les placer sur le même rang. Voilà le problème à résoudre. La difficulté ne consiste pas uniquement à laisser de côté l'étude du latin et du grec, — on s'en passait déjà dans les écoles fondées par M. Duruy; — mais à donner sans elles une instruction littéraire qui soit aussi solide et aussi complète, et qui rende les mêmes services. C'est la prétention de ceux qui viennent de créer l'enseignement nouveau, et ils croient y avoir entièrement réussi (1). J'avoue, pour ma part, que je ne partage pas leur confiance; mais enfin l'épreuve va être faite, et l'avenir décidera.

Disons un mot de la manière dont cet enseignement est organisé. On vient de voir qu'il doit durer six ans; c'est ce qu'avait déjà réglé le plan d'études de 1886. Seulement on a fait une innovation qui a plus de portée qu'il ne le paraît. Les classes, dans l'enseignement spécial, étaient désignées d'après l'ordre naturel : on passait de la première année à la seconde, jusqu'à la sixième, qui était la plus élevée. Dorénavant on suivra l'ordre inverse, comme dans l'enseignement classique : la classe la plus basse s'appellera la sixième, d'où l'on montera en cinquième, puis en quatrième, etc. Celle qui suit la seconde et qui correspond à la rhétorique et à la philosophie de nos lycées s'appelle la première. Jusqu'à la première, les élèves sont réunis ensemble et reçoivent les mêmes leçons; mais là, ils se séparent. Ceux qui se préparent aux écoles de l'État suivent la première-sciences, où naturellement les mathématiques ont la plus grande place. Les autres, ceux dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui tiennent surtout à l'enseignement littéraire, forment la première-lettres. Le baccalauréat se passe en deux fois, comme dans l'enseignement classique. Dans le premier examen qu'on doit subir à la fin de la classe de seconde, les épreuves sont les mêmes pour tout le monde, puisque l'enseignement a été commun. Après la classe

(1) Voyez, sur le caractère des programmes de l'enseignement classique français, l'article de M. Brunetière, dans la *Revue* du 1er mai.

de première, elles diffèrent, suivant que les élèves appartiennent à la section des lettres ou à celle des sciences.

Quand il s'est agi de donner un nom à l'enseignement qu'on venait d'établir, on a été assez embarrassé. L'administration proposait de l'appeler « enseignement classique français ; » mais on y a trouvé quelques inconvéniens. Lui donner le nom d'enseignement français, n'était-ce pas faire croire que, dans l'autre, on n'apprend que le latin? ce qui n'est pas juste. L'autre, au contraire, soutient qu'il lui conviendrait mieux de porter ce nom qu'à son rival, puisqu'il a la prétention de n'enseigner le latin que pour qu'on sache mieux le français. De même on peut prétendre qu'en appelant l'enseignement nouveau « enseignement classique » on ne le caractérise pas suffisamment, puisque tous les deux peuvent s'appeler ainsi, et même que l'ancien y a plus de droits que l'autre. Assurément Bossuet et Racine sont des classiques, mais ils le sont moins que Cicéron et que Virgile. Il a donc paru que, puisque ce nom prêtait à des confusions fâcheuses, il fallait en chercher un autre. On s'est enfin décidé pour celui qui est en usage ailleurs, notamment en Belgique, et on l'a appelé « enseignement moderne. » Quelques personnes en ont été choquées, elles ont fait remarquer qu'en nommant l'un des deux « moderne, » on paraissait reconnaître que l'autre est vieux et démodé. J'avoue que cette crainte ne me touche guère. Je ne crois pas que, pour un système d'éducation, ce soit une grande qualité de dater d'hier, et un grand défaut de remonter loin. Oui, l'enseignement classique est ancien, antique même, si l'on veut. Il a ses racines dans l'empire romain, et plus haut encore. C'est précisément sa raison d'être. Grâce au nom qu'on lui a donné, aucune confusion n'est possible entre celui qui date d'hier et lui, et c'est ce qu'on devait avant tout chercher. Tous ceux qui veulent que leurs enfans soient élevés comme l'ont été leurs pères sauront au moins où les envoyer.

V.

Il était naturel que la création de « l'enseignement moderne » soulevât de très vives disputes. Ce qui est grave, c'est qu'elle a été accueillie avec défiance et inquiétude par une partie du corps enseignant. On l'a bien vu à la mort de M. Merlet, quand les agrégés des lettres, qu'il représentait au conseil supérieur de l'instruction publique, ont eu à lui donner un successeur : leur choix est tombé sur celui de leurs collègues qui s'était le plus résolument prononcé contre les nouvelles réformes.

On ne peut certes pas accuser nos professeurs d'être des conservateurs aveugles, des partisans obstinés des vieilles routines.

Ils ne croient pas que notre système d'enseignement soit parfait et qu'il soit défendu d'y rien changer. En 1880, quand ils furent appelés pour la première fois à se choisir des représentans au conseil supérieur, ils les prirent parmi ceux qui demandaient qu'on fît quelques sages modifications au régime des études et qu'on abandonnât certaines pratiques qui ne convenaient plus aux temps nouveaux. Mais on est allé beaucoup plus loin qu'ils ne le souhaitaient. Les innovations qu'ils étaient les premiers à réclamer ont été faites dans un autre esprit et avec des vues différentes : ils espéraient qu'elles fortifieraient les études littéraires, on s'en est servi pour les affaiblir. Placés au premier rang pour en constater les effets, ils ne peuvent se dissimuler qu'ils n'ont pas été favorables et que les pertes que certains enseignemens ont faites n'ont pas profité aux autres. Il leur est impossible de ne pas s'apercevoir de cette langueur qui se répand de plus en plus dans les classes; et, si le présent ne les contente guère, ils sont encore plus inquiets de l'avenir.

Cette inquiétude, il faut le reconnaître, n'est pas sans quelque raison. Personne ne sera surpris que les discussions qui se sont élevées dans ces derniers temps entre les partisans et les adversaires de l'enseignement des langues anciennes aient fort ému nos professeurs. Ils aiment les auteurs qu'ils expliquent, ils sont attachés de tout leur cœur à ces études auxquelles ils consacrent leur vie. Aussi ont-ils beaucoup de peine à comprendre qu'on en conteste sérieusement l'utilité; mais ce qui les étonne et les attriste plus que tout le reste, c'est de voir l'État se mettre du parti de ceux qui prétendent qu'on perd son temps quand on étudie l'antiquité et chercher à leur donner quelques satisfactions. Je me garderai bien de rentrer dans la querelle. Que pourrais-je ajouter aux argumens qui ont été donnés ici pour défendre l'enseignement classique (1)? Tout ce que je veux faire observer, c'est qu'il n'y a encore aucun pays qui se soit laissé convaincre par les ennemis des lettres antiques et qui les ait bannies de ses écoles. Même chez les Américains du Nord, qui n'avaient guère de goût pour elles, on remarque que les Universités et les gymnases classiques se multiplient depuis quelques années et que ceux qui les fréquentent deviennent plus nombreux. Et pourtant, on comprendrait à la rigueur qu'un peuple nouveau, qu'aucun lien n'attache au passé, s'intéressât médiocrement aux langues anciennes. Il a d'ailleurs bien d'autres choses à faire; l'agriculture, le commerce, l'industrie le réclament impérieusement. Aussi ne s'attarde-t-il pas d'ordinaire à des études trop longues : l'école l'ébauche à peine;

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1885.

il achève de s'instruire dans la boutique ou l'atelier. Les conséquences bonnes et mauvaises qu'a pour lui cette éducation rapide et pratique s'aperçoivent vite. Comme il ne fait pas d'études littéraires, il n'a presque point de littérature; il ne se forme guère chez lui de peintres, de sculpteurs ou de musiciens. Au fond, il n'y tient pas beaucoup et se console aisément en payant très cher les tableaux et en écoutant la musique des autres. Mais est-il possible de se figurer la France sans ses écrivains et ses artistes, forcée de renoncer à ces jouissances des arts et des lettres, auxquelles on peut dire que chez elle personne n'est tout à fait étranger, et qui sont devenues sa vie et sa gloire. Voilà pourtant ce qui nous menacerait, si l'on installait chez nous l'éducation américaine, qui est le rêve de quelques esprits systématiques. Il n'est pas douteux que l'affaiblissement des études littéraires n'amène vite la décadence du goût public. Un pays qui ne dépasse pas l'instruction primaire ne s'élève pas non plus, dans les choses de l'esprit, au-dessus d'un niveau médiocre. Même l'enseignement scientifique, auquel on veut quelquefois nous réduire, quelques mérites qu'on lui attribue, ne peut pas suffire à une société comme la nôtre que tant de siècles de culture littéraire ont affinée. En supposant, ce qui n'est pas toujours vrai, qu'il forme mieux qu'un autre des esprits fermes et droits, il ne pourra leur donner ni l'élégance, ni la souplesse, ni la grâce. Soyons sûrs que ce milieu de délicatesse éclairée, dans lequel s'épanouissent si volontiers les lettres et les arts, qui les fait naître et fleurir, cesserait bientôt d'exister chez nous, si l'on s'avisait de fermer les collèges classiques.

Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! la littérature tient encore une place importante dans « l'enseignement moderne. » Si on en a banni les auteurs grecs et latins, on y lit, on y commente les chefs-d'œuvre des lettres françaises, on y explique les grands écrivains des nations voisines. D'ailleurs, l'enseignement classique existe toujours, et même on nous affirme qu'il va devenir plus florissant que jamais. Il sera, nous dit-on, plus à son aise, il marchera d'un pas plus léger, quand il n'aura plus à traîner ce fardeau de paresseux et d'incapables qui ne le suivent qu'à regret. Comment se fait-il pourtant que ces belles promesses ne suffisent pas à rassurer tout le monde? Ce n'est pas qu'on se méfie de ceux qui les font. Leur sincérité ne paraît pas douteuse, mais on est moins sûr de leur fermeté. Ce qui s'est fait jusqu'ici ne permet pas d'avoir une confiance entière dans ce qui pourra se faire plus tard. Nous avons eu, depuis quelques années, à la tête de nos affaires, d'honnêtes gens, pleins de bonnes intentions, mais qui ne savent pas assez résister à ceux qui parlent haut et qui viennent les sommer, au nom de l'opinion publique, du progrès, de la démocratie, d'entrer

dans des voies nouvelles. L'opinion, le progrès, la démocratie, entendez-vous? comment résister à ces grands mots quand on craint d'être traité de rétrograde et qu'on se fait un point d'honneur d'être toujours du parti de l'avenir? Ce ne sont pourtant que des mots, et il faut voir ce qu'ils veulent dire. Assurément, il est sage de consulter l'opinion publique, mais auparavant il convient de savoir où l'aller prendre. Ce ne sont pas ceux qui crient le plus fort qui la représentent le mieux. A côté de ces violens qui réclament toujours des innovations, il y a les paisibles qui voudraient bien qu'on leur laissât un peu de repos, qui souhaitent qu'on ne dérange pas trop leurs habitudes, qui se méfient de cette rage de nouveautés qui tourmente certaines personnes et qui, ne trouvant plus dans nos collèges ce qui se faisait de leur temps, vont le chercher ailleurs. La prospérité croissante des établissemens libres, qui continuent à enseigner comme autrefois et n'ont pas accepté nos réformes, semble bien prouver qu'elles ne satisfont pas tout le monde. Quant à la démocratie, dont on invoque si volontiers le nom quand il s'agit de détruire les institutions du passé, c'est son intérêt même qui devrait nous faire un devoir de les conserver. Dans la société du XVIIe siècle, le monde était une école où se complétait l'éducation du collège; aujourd'hui que l'égalité des droits amène inévitablement l'uniformité des manières, où irons-nous chercher le goût de l'élégance, de la distinction, et toutes ces qualités charmantes qui sont le caractère et qui ont fait la gloire de la France, sinon dans le commerce des grands esprits du passé? On nous laisse à la vérité Bossuet et Pascal: c'est beaucoup; mais ne convient-il pas de remonter plus haut et jusqu'à la source où ils puisaient eux-mêmes, si nous voulons que l'ombrageuse démocratie ne nous abaisse pas tous à son niveau? Plus le régime populaire nous tire vers le bas, plus il importe de conserver ce qui nous relève. C'est ainsi que l'enseignement des lettres anciennes, qui à la rigueur pourrait être un luxe dans les monarchies aristocratiques, me paraît un besoin impérieux dans les démocraties.

« Ces idées n'ont rien de nouveau; c'est un lieu-commun sur lequel il me semble inutile d'insister. Je suis sûr que la plupart des ministres, qui ont gouverné depuis vingt ans l'instruction publique, les tenaient pour vraies. Cependant il ne s'est guère passé d'année qu'ils n'aient fait quelque concession grave à ceux qui professent des opinions contraires. Ils avaient toujours à la bouche l'intérêt des études classiques, et ils n'ont cessé de prendre des mesures qui leur étaient fâcheuses. L'enseignement des langues anciennes a été supprimé ou réduit dans les classes inférieures. La composition latine a perdu le prestige dont elle jouissait au concours général. On l'a ôtée du baccalauréat; il a même été

question de la faire tout à fait disparaître de la rhétorique, et de la déporter obscurément, en dehors des classes régulières, pendant les heures de récréation, pour ceux qui auraient le mauvais goût d'y tenir encore. C'étaient autant de sacrifices qu'on faisait pour désarmer ceux qui ont déclaré la guerre au grec et au latin ; mais on ne les a pas contentés. Ils sont exigeans, impérieux, ils reviendront à l'assaut et réclameront des concessions nouvelles ; et malheureusement rien ne prouve qu'on aura le courage de les leur refuser. L'enseignement classique sera donc encore affaibli, diminué, et qui sait s'il ne viendra pas un jour où l'on trouvera que ce qui en reste ne vaut pas la peine d'être conservé ? Certes un tel danger n'est pas à craindre avec l'administration d'aujourd'hui ; mais les ministres changent souvent chez nous. — A l'instruction publique, il s'en est succédé vingt-trois en vingt ans. — Ne pourra-t-il pas s'en trouver un, dans le nombre, plus radical, plus résolu que les autres, et qui se décide à détruire ce que ses prédécesseurs s'étaient contentés d'amoindrir? Il est certain que le succès lui sera rendu plus facile par les dernières mesures que nous avons prises. Cet enseignement moderne que nous venons de créer, auquel nous avons accordé les mêmes privilèges qu'à l'autre, qui affecte de prendre les mêmes noms, qui est donné par des professeurs pourvus des mêmes grades, et qui se termine par un baccalauréat qui confère à peu près les mêmes droits, n'est pas seulement un rival pour l'enseignement classique, c'est un héritier tout prêt à recueillir la succession. On a tant répété qu'ils doivent être mis sur la même ligne et se valent l'un l'autre, qu'on finira par se demander s'il est utile de les conserver tous les deux. Puisqu'ils font à peu près la même chose, et avec le même succès, n'est-il pas plus simple de n'en garder qu'un ? C'est ainsi que, sans bruit, sans scandale, comme par une sorte d'évolution naturelle, l'enseignement moderne pourra se substituer un jour à l'enseignement classique.

Voilà ce que craignent, ce que prévoient, ce qu'annoncent quelques-uns de nos professeurs, et ce qui les rend des ennemis si décidés des réformes qu'on vient de faire. Pour moi, j'avoue que ces craintes me semblent exagérées et que j'ai quelque peine à imaginer de pareilles extrémités. Bien qu'il soit toujours téméraire de compter sur la sagesse des hommes, il me paraît difficile qu'on puisse de gaîté de cœur tenter une expérience devant laquelle toutes les nations ont reculé jusqu'à présent et supprimer tout à fait de l'éducation nationale ce qui, depuis tant de siècles, et dans tous les pays du monde, fait le fond de l'éducation. Mais quoi qu'il doive arriver plus tard, il y a, je crois, au moment où nous sommes, deux

souhaits que nous pouvons exprimer, sans qu'on nous accuse d'être exigeans. Le premier, c'est qu'on s'arrête enfin de changer, et qu'après nous avoir fatigués d'innovations, on nous accorde au moins un peu de répit. Quelque insatiables que puissent être les ennemis des études classiques, je ne vois pas quelle concession on pourrait encore leur faire. On vient de créer pour eux un enseignement nouveau où tout a été réglé selon leurs désirs. Que peuvent-ils réclamer de plus, à moins qu'ils ne veuillent enlever aux autres les libertés qu'ils ont demandées et obtenues pour eux-mêmes? L'autre souhait que je forme, c'est qu'on rende à l'enseignement des langues anciennes ce qu'on lui a ôté. Tant que tout le monde a passé par les mêmes écoles, le latin et le grec, qui cherchaient à désarmer ceux qui ne les étudiaient que par contrainte, étaient réduits à se dissimuler, à s'humilier, à se faire oublier et pardonner, pour obtenir le droit de vivre; mais aujourd'hui qu'on ne peut plus les accuser d'opprimer personne, ils peuvent prendre une plus fière attitude. Ceux-là seuls qui veulent les apprendre viennent dans les classes où on les enseigne; il faut donc leur donner largement et sans marchander le moyen de les savoir. Nous n'avons plus à craindre qu'ils se plaignent que cette étude commence trop tôt et qu'elle prenne trop de temps, puisqu'ils ne la subissent plus par nécessité, et qu'ils l'ont choisie par goût; nous pouvons donc la rétablir dans les classes où on l'a supprimée et lui restituer, dans les autres, les heures qu'on lui a prises. Si nous la replaçons dans les conditions favorables où elle se trouvait autrefois, si nous lui rendons toutes ses armes pour combattre son adversaire, je ne doute pas qu'elle ne lutte avec succès. La sève des littératures antiques n'est pas épuisée; comme elles se sont surtout attachées à la peinture de l'homme même et des sentimens qui ne changent pas, elles se plient à tous les temps et conviennent à tous les régimes. Nous voyons qu'elles ont suffi aux générations les plus diverses : à l'époque de la renaissance, elles ont été des écoles de liberté et d'indépendance d'esprit; au XVIIe siècle, elles ont servi de parure aux monarchies absolues. Soyons sûrs qu'aujourd'hui elles sauront s'accommoder à nos idées et à nos besoins; quoique la forme du monde ait changé, nous les retrouverons toujours vivantes, toujours jeunes, et nous serons surpris de voir à l'usage que, des deux enseignemens, c'est encore le plus vieux qui est le plus « moderne. »

GASTON BOISSIER.

LENA

Elle est là qui flotte au fond de mon souvenir... Je n'ose y toucher. Sa grâce naïve, son charme ingénu ne vont-ils pas s'évanouir? Quelle misère que ce qu'on rêve on veuille le raconter ou l'écrire,.. le préciser!

A-t-elle gardé son rire d'enfant, sa bonne nature impulsive? Hélas! les années ont passé, ce n'est plus une enfant... Au penchant des bois du Limbourg, dans les prairies de la Meuse, ce sont ses fils ou ses filles qui s'ébattent aujourd'hui.

J'étais allé là-bas pour répondre à un triste appel. Crainte,.. espoir,.. l'image douloureuse de mon ami,.. toute la nuit du voyage fut remplie de pensées pénibles. Au matin, le train s'arrêta...

Gronsweld! C'était là.

Il n'y a au bord des rails qu'un petit chalet élégant, planté en rase campagne. Le village est là-haut, aux confins des prairies interminables. Le chemin qui s'y découpe aboutit en face de l'auberge.

IN DEN KEIZER

porte l'enseigne.

— Quel empereur? ai-je demandé en déjeunant.

Elle s'est arrêtée de servir, appuyant sur sa poitrine l'assiette qui m'était destinée, les doigts croisés sur la faïence. Et elle m'a fait une longue histoire...

A la fête, on plante devant l'église un grand mât surmonté d'un coq. Tous les garçons du village jouent à l'abattre avec leur carabine. Et le tireur le plus adroit est proclamé « empereur » pour

l'année. Son grand-père, son père, et ses frères ont si souvent mérité cet honneur, qu'il est devenu comme un titre héréditaire.

Lena a des gloires dans sa famille !

Dans l'après-midi, je me suis acheminé vers le monastère. J'ai lu, au-dessus du porche, la mélancolique inscription :

REGINA IMMACULATA
AD TE CLAMAMUS EXULES
FILII GALLIÆ.

Le pauvre frère est bien malade. A ma voix, il s'est soulevé des torpeurs de la fièvre, m'a regardé vaguement. Je doute qu'il m'ait reconnu...

Le père dominicain qui m'avait introduit, robuste et frais dans sa robe blanche, m'a accompagné jusqu'à la sortie. Cet air de santé, sa sérénité contrastaient d'une façon étrange avec ce que je venais de voir. Je me suis retiré tristement impressionné.

Et le soleil, sur la route, à travers les longues rangées d'ormes, épandait ses clairs rayons. Il dorait les coteaux de Rijekholt, les bois de chênes, les moissons étalées, faisait scintiller les ruisselets qui s'en vont vers la Meuse. Au loin, à l'ombre des bouquets d'arbres, les vaches paissaient... Cette joie qui m'enveloppait m'a suivi pendant tout le retour, jusqu'au village.

Le lendemain, à l'heure où les cloches sonnaient, Lena m'a dit :

— Monsieur, vous n'avez qu'à vous dépêcher, la messe commence... Moi, je suis allée à celle du matin.

— Il faut donc aller à la messe? ai-je demandé.

— A moins que vous ne soyez calviniste !

Comme je ne suis pas calviniste, je suis allé à la messe.

Une Vierge flamande, aux joues rebondies, se dresse sur l'autel, et l'enfant qu'elle tient dans ses bras, nourri de ce lait généreux, fait honneur à la mère.

Je déchiffre sous mes pieds les inscriptions tombales :

NOBIS FILIUM, O VIRGO,
POST HOC EXILIUM OSTENDE.

Ces rudes barons de Gronsweld, qui sans doute ont mené joyeuse vie, festoyant, guerroyant sans cesse, se croyaient donc, eux aussi, en exil sur cette terre?..

Elle a dix-sept ans. Elle est grande et fluette. Le vieux corsage d'indienne qu'elle use dans le service, étrangle sa taille et la plie en deux. Les manches, trop courtes, laissent ses bras à découvert : des bras rougis au grand air et aux récurages, des mains

aux ongles mal soignés, mais petites et nerveuses, jolies quand même.

Elle a, sur un cou mince, une grosse tête ronde de poupée. Ses cheveux blonds, avec un épi rebelle au milieu du front, se tirent vers le nœud du chignon. Les yeux, aux globes bleuâtres, et à fleur de tête, illuminent son visage de leur gaîté transparente. Sa petite bouche, tendue comme une peau de cerise, et découpée dans les joues pleines, est humide et brillante, quand elle rit, comme la bouche d'un enfant. Elle est sans apprêt. Elle ne sait pas qu'elle est bien avec ce mince cotillon qui bat sur ses longues jambes. Elle est séduisante sans y songer.

Sa mère, ce soir, a été malade. C'est la faute des pommes de terre nouvelles, dont elle a trop mangé.

— Et que lui a-t-on donné?

Elle m'a répondu, dans son français bizarre :

— Une bonne goutte !.. Ça digère...

Comme le repas s'achevait, Lena, dans la grande pièce vide, a pris un siège et est venue se placer familièrement en face de moi. Elle est là, assise de travers, son bras nu posé sur la nappe et un coude en l'air, picorant le dessert pendant que nous nous attardons à causer.

— Ne songez-vous pas à vous marier, mademoiselle Lena?

Elle m'a répondu sagement :

— Monsieur, pour se marier il faut trois choses : en avoir le goût, les moyens...

— Et troisièmement?

— Et troisièmement un amoureux!.. a-t-elle dit en souriant et en me jetant un regard en dessous.

On parle très librement des amoureux dans ce bon pays de Hollande. Chaque fille a le sien, qui la suit partout, l'accompagne aux kermesses, la mène au bois au temps des noisettes. Les frères de la jeune fille sont toujours de la partie. Celles qui n'ont pas de frères sont à plaindre, elles ne vont pas au bois... On remarque les jeunes filles qui n'ont pas d'amoureux : c'est qu'elles n'en peuvent pas avoir.

— Les amoureux ne doivent pas vous manquer, à vous?

— Eh! oui... Il n'y a que les laides qui n'en ont pas!

— Et peut-on savoir quel est celui?..

— Vous le verrez! vous le verrez!

Et elle s'est levée en riant.

Me voilà donc obligé de découvrir moi-même l'amoureux de Lena.

Ce matin, comme je me proposais d'aller à pied jusqu'à Maëstricht, elle m'a dit :

— Attendez! M. Leendert s'y rend aussi... Il vous montrera les raccourcis.

Et je suis parti avec le jeune Amandus Leendert, l'adjoint de l'instituteur de Gronsweld, qui va à Utrecht passer ses examens de français.

C'est un grand garçon, maigre et blond, de belle tournure, mais un peu paysanne, gai, expansif, et naïf, et bon. En l'examinant, un soupçon m'est venu. Je l'ai poussé à parler pour m'en éclaircir...

Lui aussi m'initie au secret de leurs mœurs, qu'il connaît bien comme instituteur, sur lesquelles il a réfléchi.

Dès leur plus jeune âge, garçons et filles s'en vont ensemble à l'école, s'asseyent sur les mêmes bancs, et, jusqu'à quatorze ou quinze ans, suivent les mêmes leçons, sous le même maître. C'est là qu'ils commencent à se lier et à se courtiser, au vu et su de la famille et de tout le monde, continuant plus tard à se rechercher, à danser à toutes les fêtes, à se brouiller et à se raccommoder jusqu'à ce que mariage s'ensuive. Comme cette cour dure de longues années, qu'on se marie tard, on a des chances pour se bien connaître et pour ne pas avoir de surprises dans le mariage.

— Vous autres, Français, vous y mettez trop de malice et trop jeunes... Vous ne pouvez rien comprendre à ces usages.

Je lui ai demandé, en le regardant bien en face :

— Et quel est le prétendant de Lena?

Il m'a dit simplement :

— Vous venez de le voir,.. le jeune homme à qui j'ai serré la main en partant. C'est le clerc du notaire, Hans Japick...

Pauvre Lena! Elle se berce de quelque rêve ambitieux... Ce jeune homme n'est pas fait pour elle, simple fille d'aubergistes. C'est un demi-monsieur. Une fois sa position faite, quand il sera établi notaire dans quelque petite ville des environs, il la dédaignera, l'oubliera...

— Et c'est un bon garçon?

Il m'a dit :

— Il l'aime bien... Pourtant, quelquefois, quand nous allons nous amuser à Maëstricht, il change d'avis. Les jeunes filles de la ville sont mieux de son goût... « Je ne reverrai plus Lena! » me dit-il moitié triste, moitié riant... Mais, sitôt de retour, il retourne à elle. Elle ne s'en doute pas, il ne faut pas le lui dire!..

Nous allons à travers les grands blés et les seigles que l'on moissonne.

Voici Heugen...

Leendert m'a cité le proverbe : *Quand la Meuse monte, Heugen chante.*

Heugen (lieu haut, par ironie) est bâti au niveau du fleuve qui

régulièrement l'inonde. Les habitans ne s'en effraient pas. Le flot se hausse insensiblement, très lent, très calme, inoffensif, jusqu'à la porte, puis jusqu'aux fenêtres. On les secourt, ils sont contens. Ils passent le temps à jouer. Lorsque l'eau envahit un étage, l'un prend la table, l'autre les sièges, un troisième les cartes et l'enjeu, et l'on s'installe à l'étage au-dessus... Bonnes gens !

J'ai serré la main à mon jeune ami en lui souhaitant bonne chance, et, quittant la gare et le quartier de Wijk, j'ai traversé le pont, en vue des remparts de briques écroulés, y cherchant la trace des boulets de Louis XIV...

Vu à Saint-Servais, dans une chapelle, un saint Sébastien aux donateurs. Les vitraux brouillés de poussière n'éclairent que le tableau, laissant le reste dans l'ombre. La figure est belle dans sa souffrance, triste sous ses cheveux roux, le corps jeune et délicat navré de tronçons de flèches... J'y remarque une vague ressemblance avec l'ami que je viens de quitter. Est-ce un présage?.. Les donateurs, dans les deux pendans du triptyque, les hommes à droite, les femmes à gauche, sont agenouillés les mains jointes, les doigts allongés, trois par trois, en lignes qui se succèdent...

Revenu par Ligtemberg, tour ruinée, sur une hauteur qui domine la ville et le cours de la Meuse. Louis XIV, au temps du siège, logeait là « avec ses mousquetaires, » disent les annales de l'endroit.

A Slavante, ancien couvent saccagé durant la révolution et transformé par une société en jardins d'agrément, avec kiosque, salle de bal, de concert, etc., on m'a présenté le livre des étrangers.

J'ai noté : « Séraphin, pilote à Compiègne... M. le vicomte et Mme la vicomtesse de Volboch (bock plein), propriétaires en France. » L'esprit français ne perd jamais ses droits.

Et j'ai hélé une barque pour traverser la Meuse. L'eau lente et basse laisse voir les herbes et les cailloux du fond...

J'ai dit le soir à Lena :

— Recevez mes excuses. J'avais fait une supposition indiscrète. Je vous donnais M. Leendert pour prétendant. Je sais qu'il n'en est rien.

— Eh! non, dit-elle... Il aime une demoiselle de Maëstricht. Mais il a bien tort, il ne l'épousera jamais... A moins pourtant qu'il ne soit reçu à cet examen de français et que cela n'influence la jeune fille, ne la décide à repousser l'officier qui la courtise. Mais non! Leendert ne l'aura pas. Il n'est pas assez monsieur pour elle, il n'a pas l'air baron.

— Ah! baron... m'écriai-je en riant... Qui a l'air baron ?

— Vous, par exemple! m'a-t-elle dit.

Je lui ai demandé, sans lui laisser voir le plaisir que me faisait son compliment :

— Et M. Johannes Japick a-t-il l'air baron, lui?

Elle a souri, elle a vu que je savais tout.

— Mais oui... aussi!.. Et vous en conviendrez comme moi... Le voilà!

Son amoureux entrait à l'auberge, et elle me l'a présenté, cherchant à lire sur mes traits l'impression qu'il me faisait.

Physiquement il est bien, trop bien même, avec sa petite tête frisée, ses cheveux de coupe soignée et pommadés, sa mince moustache en crocs et ses yeux fins, malins et sournois.

Mais il ne la vaut pas pour l'esprit, la bonne humeur rieuse, le bon caractère et la grâce aimable. Il gagnera encore à ce marché. Et il la connaît dès l'enfance! Il aurait tort de chercher mieux.

Il pleut. Je garde la chambre. M. Van den Boom, l'instituteur, m'a prêté des livres pour me distraire...

Il y a dans les environs des vestiges de cités lacustres, des débris de poteries celtiques, romaines... des amas de pierres taillées, emplacement des ateliers de l'âge préhistorique, dit le savant M. Ubaghs de Maëstricht... Dans la vallée de Sainte-Gertrude, une légion de César fut traîtreusement surprise par Ambiorix et ses Eburons, et massacrée... Cimbres, Teutons, les Francs, mille peuples ont sillonné ces parages, y campant un jour, chassés par d'autres...

Au milieu de tout cela, Lena, active et infatigable, levée à cinq heures, couchée à dix, aide à sa mère, lave et balaie, rince, récure, allume le fourneau, sert la bière, verse le café, rit, babille, s'agite, rêve à Japick, comme si le monde était né d'hier et que la fête de la vie commençât!

Le gazon des prés non plus ne sait pas de quelle antique graine il descend, par quelles lointaines migrations il est venu lever là. Sans s'en préoccuper, il verdoie et s'épanouit sous l'ondée...

L'eau continue à s'égoutter du toit en minces cascades, à rayer le ciel de longs fils obliques. Par la fenêtre, j'aperçois l'allée de noyers, le pré et le verger du château s'estompant sous ce voile humide, et plus loin, dans le brouillard de plus en plus compact, la longue avenue, le chemin en pente qui, à travers les prairies, s'en va à la gare. Tout cela n'est pas triste. La pluie qui tombe, l'eau qui s'écoule, la neige qui s'épanche sans bruit, le flot qui bat sans fin la grève marine, ce sont de doux et attrayans spectacles, attachans par leur continuité et leur monotonie, et qui engendrent la rêverie et la bercent.

Un grand silence plane sur le hameau. Il n'est troublé que par le mugissement des vaches, une centaine environ, qui, à l'heure accoutumée, d'un pas lent et sous l'averse, reviennent du pâtu-

rage. Deux fois par jour, sans pâtre ni guide, elles s'en vont ainsi et s'en reviennent, se séparant à l'entrée du bourg, en face de l'auberge, les unes à droite, les autres à gauche et rentrent chacune à son étable sans se tromper.

Lena est entrée pour faire ma chambre. Je me suis levé, j'ai fermé mon livre, heureux de la distraction qu'elle m'apportait.

Elle m'a dit :

— Monsieur, il faut sortir.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais faire votre chambre.

— Faites, Lena, faites... Je ne vous empêche pas.

Elle m'a dit en souriant :

— Monsieur, ça ne se peut pas... Pour faire votre chambre, il faut que je sois seule. Si vous restez là, je m'en vais, je reviendrai plus tard...

J'ai bien vu qu'il n'y avait rien à répliquer.

J'ai pris mon livre, je suis descendu dans la salle basse où j'ai continué mes études sur les antiquités du Limbourg, pendant que Lena faisait ma chambre.

Ces hommes, habillés de laine blanche, mènent une douce vie, tranquille, réfléchie, et sainte. Ils prient, se promènent sous les arceaux du cloître, chacun seul avec sa pensée, près des corbeilles qui éclatent en rougeurs vives sous le soleil. Ils composent là de beaux discours qu'ils vont déclamer de ville en ville... s'éloignent pour quelque temps de leur retraite, puis y reviennent et recommencent...

La vie est dure, le siècle est grossier; la mêlée humaine vous froisse douloureusement. On voudrait comme eux se jeter dans la solitude... Que n'invente-t-on quelque ordre laïque, une règle de libres croyans ? un pieux et doux monastère où la pensée blessée et lasse aurait son refuge ?..

Le bonheur est dans une tâche facile, proportionnée à vos forces, qui entretienne l'activité de l'esprit sans l'épuiser... Quel tourment qu'une œuvre haute, que l'on s'impose gratuitement, pour laquelle on se consume dans la fièvre !

Et ce n'est que celles-là qui tentent !..

Il décline, le pauvre ami... sur le grabat de sa cellule, miné par les nuits sans sommeil, par les journées brûlantes, il s'affaiblit de minute en minute. Les soins n'y peuvent rien.

La règle du couvent m'interdit de le voir aussi souvent que je le désirerais. Les pères ont mis beaucoup de complaisance à la faire fléchir pour moi, je ne voudrais pas abuser.

Mais d'ailleurs mes visites sont inutiles, plutôt funestes. Ma pré-

sence agite le malade. Il y a eu quelques semaines d'espoir. Il semblait que sa jeune vigueur allait triompher du mal. Aujourd'hui, il est retombé dans cette horrible et douloureuse somnolence. Ses forces s'en vont.

Il n'a pas vingt ans! Et l'été et la nature rient autour de lui. La vie s'épand et souffle ses ardeurs à chaque être... La jeunesse aime, espère, rêve de douces joies.

Le père m'a dit en me quittant :

— Il aura sa récompense là-haut!..

Il croit.

Par cette belle après-midi, je suis allé m'installer dans le petit verger qui s'étend derrière l'auberge. Le gazon y est frais et dru; deux ou trois grands noyers, quelques arbres à fruits y jettent leur ombre.

Et je lis, renversé sur ma chaise... Mais je suis distrait.

A quelques pas, Lena, montée sur une échelle, cueille des cerises pour mon dessert. Pour une qu'elle cueille, elle en gobe cinq ou six. Les fruits vermeils éclatent dans les branches que crible le gai soleil. Il éclaire sa tête blonde perdue dans les feuilles... Au mouvement de ses bras, le court jupon se soulève au-dessus de sa cheville et flotte au vent. Elle voit que je la regarde...

Alors, les joues gonflées, de toute sa force, elle me souffle les noyaux qui viennent tomber sur mon livre. Et elle rit, se renversant sur l'échelle qui tremble sous elle à chaque rire.

— Prenez garde! vous allez tomber.

Et pour répondre à ses agaceries, je me lève, je m'approche :

— Laissez-moi au moins tenir le pied de l'échelle...

Elle s'est agitée violemment, ramenant ses jupes autour d'elle.

— Ah! bien, *si vous me tiendriez* l'échelle, c'est alors que je tomberais! Je tomberais sans y manquer... Allez-vous-en! allez-vous-en!

Et avec de grands cris et des gestes elle m'a repoussé.

Quelques instans après, elle s'en est allée, me remerciant de ma sagesse par un sourire et toujours prélevant sa dîme sur les fruits qui gonflent le fond de son tablier.

Au dîner, elle était triste. A chaque plat qu'elle apporte, elle ne me demande plus comme à l'ordinaire :

— Est-ce *gout?* (Est-ce bon?)

Gout ou non, peu lui importe. Elle reste silencieuse, l'air préoccupé.

Je l'ai interrogée :

— Qu'avez-vous, Lena?

— Je ne sais pas, ça ne va pas bien...

Elle se plaint de la tête et de l'estomac. Elle n'a pas faim.

— Vous aurez mangé trop de cerises!

Elle m'a regardé, a réfléchi,.. puis a souri et dit :

— Peut-être...

Japick n'est pas venu de la soirée. Au bord de la table où elle s'était accoudée, elle s'est endormie pendant que je lui parlais, le visage rouge de fièvre, sa tête ronde roulant de côté, avec ses longues paupières baissées qui semblent enflammées comme si elle avait pleuré, et sa petite bouche d'enfant qui est devenue sérieuse.

Sa mère est entrée et l'a réveillée :

— Il faut te coucher, Lena, si tu es malade...

Elle a ouvert des yeux étonnés, sourians,.. puis subitement, comme à un ressouvenir pénible, ses sourcils se sont contractés et son visage s'est attristé. Et elle est montée se coucher...

Elle ne s'en est pas moins levée de bonne heure et s'est remise fougueusement à l'ouvrage.

Enfin, j'ai su le mot de l'énigme. Les cerises n'y sont pour rien...

Japick passe et repasse devant l'auberge, se retournant, jetant des regards aux fenêtres, mais sans oser entrer. J'ai demandé à Lena l'explication de ce mystère.

Elle m'a avoué qu'hier soir, en allant faire une commission au bout du village, elle l'a surpris sur la route, au-dessous de la terrasse du bourgmestre, en train de causer avec Mlle van den V... C'est une longue demoiselle sèche, laide et sans amoureux, et qui commence à monter en graine; mais son père est un gros personnage des environs, riche de fermes et de beaux écus...

— Il a été bien attrapé! m'a-t-elle dit en riant.

Et depuis lors ils se boudent. Il voudrait bien revenir, n'attend qu'un signe, mais elle lui tient rigueur. Elle veut le punir de cette espèce de trahison... Hélas! elle se punit elle-même et souffre sans en convenir...

Je suis allé visiter l'école de M. Van den Boom. A mon entrée, garçons et filles, toute la classe s'est levée...

On a chanté un cantique en mon honneur; puis une marche guerrière, un chœur héroïque : « Ène évant! (en avant), Ène avant!.. » criaient bravement toutes ces petites bouches hollandaises.

J'ai examiné quelques devoirs, écouté les récitations, distribué des complimens... Tout cela gravement, d'un air entendu et qui impose. Le sérieux des fonctions que le hasard m'octroie n'était pas loin de m'imposer à moi-même. Et M. Van den Boom, fier de ses élèves, souriait dans sa bonne figure pleine, qu'il rase tous les jours aux ciseaux, en sorte que cette barbe courte lui enveloppe la face d'une ombre blonde et piquante.

Voilà les bancs où Japick et Lena se sont si longtemps assis côte à côte, où ils se sont connus, où ils ont commencé de s'aimer ! Cela n'a pas empêché les malentendus et les chagrins, les petites déchirures de cœur et les larmes,.. toutes les tristesses dont les joies de l'amour s'accompagnent.

A l'issue de la classe, nous sommes partis avec M. Van den Boom à la découverte de l'*Atuatuca Eburonum*...

Rataplin trotte en avant, la queue en trompette, fouillant les haies, fourrageant les luzernes...

— Ce chien, monsieur, tout petit qu'il est, m'a dit l'aimable homme, est admirable pour courir le lièvre... Vous le voyez gras, bien en point, le poil reluisant. Il m'est revenu il y a quelque temps, après quinze jours d'absence, étique, sans souffle, tenant à peine sur ses pattes... Qu'était-il arrivé?.. Monsieur, il s'était lancé après un levraut, et avec une telle furie rageuse, une telle ardeur de l'atteindre, qu'engagé à sa suite dans une galerie, il s'est trouvé pris, serré entre la paroi comme dans un étau. Il a dû attendre là de maigrir... Les passans l'entendaient qui aboyait et gémissait. Impossible de le délivrer : il aurait fallu faire sauter le rocher, il aurait sauté avec... Enfin, un matin, la peau sur les os, à petits pas, il a regagné le village. Je l'ai soigné, je lui ai donné du lait, très peu d'abord, un peu plus ensuite... Vous voyez qu'il n'y paraît pas!

Nous montons les coteaux, nous errons dans le labyrinthe des fourrés et nous finissons par atteindre un vaste plateau. Çà et là, sur notre route, nous avons relevé les fouilles entreprises pour déterminer l'emplacement exact de la cité des Éburons... Pas plus que les érudits de l'endroit, M. Van den Boom et moi n'avons réussi à fixer ce point débattu...

Mais voici les fameux ateliers de l'âge de pierre... On est un peu déçu. D'ateliers, il n'y en a guère... Ces fragmens de cailloux enfouis dans le sol et qu'il faut déterrer du bout de sa canne, sont-ce vraiment des vestiges de l'industrie préhistorique? Les savans, quoi qu'on en pense, ont l'imagination complaisante... Il est évident, néanmoins, que sans parler des formes qu'ils affectent, plates, tranchantes, à arêtes vives, ces cailloux ne sont point ici, sur ces hauts sommets, en leur lieu d'origine. Qui les y a apportés, répandus en si grand nombre? et dans quel dessein? à quelle époque?.. Est-ce là que furent taillées dans le silex les haches et les pointes de flèches qui devaient exterminer les cohortes césariennes?..

Nous remuons le sol avec ardeur, choisissant les plus beaux spécimens et en bourrant nos poches...

Rataplin est venu se mêler à la besogne et gratter la terre à côté de nous. Il a flairé ces cailloux, ne leur a rien trouvé de rare, et,

dépité, n'y comprenant rien, est allé s'asseoir sur son derrière à l'écart. De là, il nous observe avec étonnement, et pitié, je pense.

— Rataplin, tu es un ignare... Tu ne soupçonnes rien de nos magnifiques spéculations! Et bien d'autres sont dans ton cas...

Nous rentrons par la vallée de Sainte-Gertrude. Elle se contourne entre deux hautes rampes boisées, s'élargissant un peu en certains endroits et serpentant ainsi jusqu'à la Meuse lointaine. Quelques légionnaires purent s'échapper de l'embuscade, rentrer au camp, et là, de désespoir, ils s'entr'égorgèrent les uns les autres...

Dans les premières ombres de la nuit, nous croisons des jeunes gens qui reviennent de la moisson et qui se dirigent du côté de Visé. Ils passent en chantant... Leur voix traînante et douce plane délicieusement dans cette solitude, sur ces bois muets, sur ces gazons qui ont bu tant de sang. M. Van den Boom me traduit les paroles :

Attends demain! attends dimanche!
Tu reverras ton bien-aimé!

Nous sommes au samedi : c'est une chanson de circonstance... Leur groupe s'enfonce dans la nuit, l'écho de leur voix se perd. Et le silence et l'obscurité nous reprennent.

A Rijekholt, à travers les arbres du jardin, une lumière vive brille encore à une fenêtre du couvent. C'est sa cellule... Le pauvre ami se débat dans les derniers et lents spasmes de l'agonie. Qu'il a de peine à mourir!

Nous nous sommes mis en route pour la kermesse de Keer...

Lena est réconciliée avec Japick, et ses frères l'accompagnent. Tous les jeunes gens de Gronsweld, et leurs fiancées, marchent en bande avec nous. Cela fait, par les sentiers, les ravins herbus, sous les bois que l'on traverse, à la bordure des ruisseaux, une longue suite de couples qui vont à la file, ou qui s'attardent et s'espacent... On rit de ceux-ci, on les engage à se hâter...

Tout est en fête autour de nous. Jamais la nature n'a été si jeune et si fraîche qu'en cette matinée d'été...

La kermesse a lieu sur la pelouse, à quelques pas du village. Cela ne diffère guère de ce qu'on voit en France, d'une foire de Neuilly en raccourci... Des baraques, des roulottes de saltimbanques où l'on dit la bonne aventure, des jeux d'adresse, des balancelles, des tourne-vire où l'on gagne de la porcelaine...

Sous des tentes dressées en plein vent, on débite des boissons. Les couples d'amoureux s'asseyent sur les bancs, serrés l'un contre l'autre comme s'ils avaient peur de se perdre. On boit de la bière forte, de la bière jeune, de la bière sucrée, des limonades, du

café... Puis ils se lèvent, et, les bras ballans, abordant d'autres couples et les quittant, vont faire le tour des boutiques, acheter de menus objets...

Lena sourit à tout venant, fière d'avoir reconquis son Japick, qui ne la quitte pas.

Elle m'a montré Mlle van den V.., qui se promène à l'écart, avec son petit frère, un enfant de dix à douze ans.

Elle est tout habillée de soie, sans goût ni grâce... : un grand chapeau de paille à plumes blanches... Et elle a mis tous ses bijoux, bagues et pendans d'oreilles. Une lourde chaînette lui pend du cou, déroulant ses anneaux d'or sur le vide de la poitrine, se balançant au-dessous de la taille, et, se relevant par une double courbe, vient s'agrafer à la ceinture où elle retient la montre.

— Comment la trouvez-vous?

— Bien! ai-je dit à Lena,.. élégante, reluisante, et de prix. A la seule vue, sans même la tenir dans la main, elle peut être estimée,.. mon Dieu, oui! de trois à quatre cents francs.

Étonnée d'abord, elle est partie d'un bon rire quand elle a compris que je parlais du sautoir.

— Elle vient chercher un amoureux, me dit-elle, elle n'en trouvera pas...

Pourtant je remarque quelques garçons qui ne la perdent pas de vue, la suivent de loin, semblent tentés... Mais Lena n'a pas le don d'observation. Tout ce qui ne la touche pas directement lui échappe.

Elle a tourné sur les chevaux de bois, bu de la bière et du vin chaud, joué à tous les jeux, et le soir, dans la grande salle du cabaret de Keer, aux bras de Japick, aux éclats du cornet et de la clarinette, elle a valsé comme une folle... Tous les assistans valsent sans fin...

Par groupes rompus, on regagne Gronsweld dans la nuit. Je marche en avant avec quelques jeunes gens. Au milieu des bois, dans un chemin creux et étroit où tout le monde est forcé de passer, nous nous sommes jetés au bord du fossé dans un fourré sombre... Accroupis dans l'ombre, silencieux, l'oreille aux aguets, nous attendons la venue des amoureux qui s'attardent sur la route. Il s'agit de les surprendre quand ils se croient seuls et ne se défient pas...

Nous n'avons rien surpris...

Lena est passée à son tour, appuyée au bras de Japick. Celui-ci faisait des protestations :

— Pour la vie, Lena! pour la vie!.. Et puis ses parens ne consentiraient pas... Elle est riche, très riche... et moi, tu le sais...

Le reste s'est perdu dans l'éloignement.

Amandus Leendert est revenu d'Utrecht... Il a été brillamment reçu à son examen de français...

Entre autres questions, on lui a demandé :

— Dans *le Maître de Forges*, de M. Ohnet, que signifie cette phrase : « Moquez-vous de votre maître, mais ne l'enrossez pas!.. »

Il a parfaitement expliqué le texte. Mais j'ai oublié le commentaire...

Il ne paraît pas aussi content qu'on aurait pu le supposer. Il semble, au contraire, qu'il y ait un peu de déception dans son triomphe. Et Lena, qui l'interroge adroitement, n'a pas de peine à le confesser... Il est allé en hâte à Maëstricht porter la nouvelle de son succès, mais la jeune fille qu'il aime n'en a pas été touchée. Et il est triste...

Dans la cuisine de l'auberge, autour de la table, nous formons chaque soir une petite réunion d'amis. M. Van den Boom, oncle de Lena, est avec nous. Et Japick, pressé contre sa fiancée, ne lâche pas sa main. Ils s'aiment, et se le disent, et s'en donnent des preuves devant tous...

La mère de Lena, vieille, souffrante, et un peu patraque, l'esprit désormais tendu vers le sérieux, vaque d'ici et de là, sert les cliens, et ne s'occupe pas plus de Japick et de sa fille que des chats amoureux qui ronronnent et jouent dans un coin de la pièce.

La conversation est revenue aux tristes amours d'Amandus Leendert. Il parle du temps où la demoiselle de Maëstricht semblait agréer ses vœux, accepter sa cour avec plaisir. Il en appelle au témoignage de Japick...

Celui-ci, avec une franchise un peu brutale, lui dit :

— Eh! non, mon pauvre ami, elle se moquait de toi, tu ne t'en es pas aperçu... Tu l'amusais, voilà tout!

Et Lena appuie. Tout le monde est de cet avis.

Amandus a réfléchi un moment, puis il a fait cette réponse admirable :

— Il me serait bien égal qu'elle se moquât de moi, pourvu qu'elle me permît de l'aimer encore!

Dans la salle à côté, assez pleine le dimanche, presque vide les autres jours, il y a un grand calme. On boit, on cause sans tapage et sans querelle. Ces gens ont des mœurs douces. Chaque dimanche, le bourgmestre, le notaire, quelques notables du village et des environs viennent jouer aux cartes. Ils ont une table réservée, celle-là même où je mange. Puis, au coup de dix heures, ayant gagné ou perdu quelques francs, bu beaucoup de *glas bier* à dix centimes, ils se lèvent et s'en vont contens.

Nos gens pacifiques s'emportent pourtant quelquefois. Mais cela ne va jamais loin, ils se donnent le temps de la réflexion...

M. Van den Boom nous raconte qu'il y a quelque temps, il y eut ici un échange de gifles entre deux messieurs. Un duel fut décidé. Le premier arrivé au rendez-vous, n'y trouvant pas son adversaire, lui dépêcha son domestique pour l'avertir qu'il l'attendait.

L'autre répondit bonnement à l'envoyé :

— Dites-lui que je n'irai pas et qu'*il en est très heureux !*

Et la chose en demeura là.

Ce soir, pendant qu'elle me servait, j'ai demandé à Lena ce qu'elle attendait pour épouser son ami Japick. Une fois mariée, elle serait bien plus sûre de lui...

— Oui, sans doute, m'a-t-elle dit... Mais nos parens ne veulent pas. Nous sommes trop jeunes. Quand on se marie jeune, on a trop d'enfans, cela met la misère dans les ménages... Et comme les moyens de nous établir nous manquent...

— Que vous faudrait-il donc pour vous établir?

Elle a cru à quelque offre généreuse, elle me suppose riche... Elle s'est laissée couler doucement sur la chaise en face de moi, et, ses bras nus croisés sur la table, me regardant en riant, elle m'a conté sa petite affaire. Ces âmes hollandaises, toutes sentimentales qu'elles sont, n'oublient jamais d'être pratiques.

— Voilà... Il nous faudrait vingt mille francs. Nous achèterions un terrain à l'entrée du village. Nous ferions construire une petite maison; pour cinq mille francs on en a une fort belle... J'aurais quatre vaches...

Elle a continué son rêve de Perrette... On sentait que Japick et elle s'étaient longuement entretenus de la chose, et que peut-être l'un et l'autre avaient concerté ces explications et mis quelque espérance en moi.

— Et si je pouvais vous donner la somme, que m'accorderiez-vous en échange, Lena?

Elle a souri d'un air embarrassé, penchant de côté sa tête avec grâce; puis elle m'a dit à voix basse :

— Tout ce qu'une fille reconnaissante pourrait honnêtement vous accorder...

Il est des cas, comme dit le chevalier des Grieux, où, sans être avare et sans aimer l'argent, on regrette de n'en pas avoir...

Et j'ai dû renoncer à savoir ce que l'honnêteté de Lena lui aurait inspiré pour répondre à ma générosité.

Il ne souffre plus!..

Je l'ai vu, sur le plancher de sa cellule, étendu sur la basse estrade posée à terre sur deux montans. La longue robe de laine

blanche l'enveloppe et le grandit démesurément. Ses mains aux doigts noués l'un dans l'autre sont croisées sur sa poitrine. Il semble une figure de marbre... Ces lourdes paupières abaissées, ces traits pâlis et amincis, l'arête du nez cambré, quel changement de ce qu'il était! et quelle vision ineffaçable!.. La capuche noire qui voile son front en fait ressortir la blancheur d'ivoire. Il repose, il ne souffre plus!..

Si jeune, il a déjà atteint le terme! Il avait renié la vie, la jeunesse, l'amour... Et l'amour, la jeunesse et la vie l'ont renié!

Deux pères, assis de chaque côté de l'estrade, un gros livre à tranches rouges dans les mains, le front chauve, le dos courbé, psalmodient hâtivement des prières. Ils ne se sont pas dérangés à mon approche... Et je me retire, sans qu'ils aient levé les yeux sur moi, continuant leurs psalmodies

Un novice, arrivé de la veille, rôde autour de la cellule. Loin de refroidir le zèle de sa vocation, cette vue lui est un encouragement. La vie est si peu de chose, semée de tant de douleurs...

Je me suis rendu à Maëstricht pour quelques nécessités de deuil. Mes emplettes faites, désœuvré, j'ai erré par la ville... Je suis allé revoir le saint Sébastien aux donateurs...

Au maître-autel de Saint-Servais, on célébrait un mariage... La joie est là, et les longues espérances, les invités parés, quelques costumes d'officiers... et, sur le velours des deux prie-Dieu, agenouillés côte à côte, les mariés dans l'ivresse et l'attente du mystère...

J'ai longuement contemplé le chef-d'œuvre... Et tout à coup, près de moi, un bruit de soupirs, de sanglots étouffés m'a tiré de ma rêverie. J'ai vu, dans l'ombre obscure de la chapelle, une forme humaine échouée, le dos fléchi...

J'ai mis la main sur l'épaule de ce malheureux et, quand il s'est retourné, j'ai reconnu Amandus Leendert.

C'est *elle* qui se marie, celle qu'il aime! et il est venu déchirer son cœur à ce spectacle.

Nous sommes revenus tristement par Wijk et Heugen, ces mêmes sentiers où se levait tant de joie par une matinée heureuse...

Je n'ai pas essayé de le consoler. L'heure n'était pas propice. Le temps seul peut panser de telles blessures, puis un peu d'oubli, l'illusion qui se reprend ailleurs quand on est jeune, enfin la surprise d'un sentiment si cruel et si éphémère, et la mélancolique conscience du néant de toutes choses.

Le malheur est sur le village, et voici que Lena est frappée à son tour, frappée dans son cœur et dans son orgueil.

Japick s'est enfui avec Mlle van den V... Il l'a enlevée...

Ici comme en tout pays, c'est la ressource des amoureux dont on contrarie les projets. Le mal fait, les parens sont bien obligés de pardonner et de consentir au mariage.

Mais quel événement! quel scandale!.. Personne qui ne blâme Japick, qui ne l'accuse d'avoir agi beaucoup plus par intérêt que par passion.

Et la pauvre Lena, tout en larmes, est assise à la cuisine... Les habitués de l'auberge, jeunes et vieux, tous viennent tour à tour la plaindre et s'ingénient à la consoler.

— Ne pleure plus, Lena, tu verras le beau charivari qu'on leur fera à leur retour...

— J'ai déjà préparé le chaudron, dit un autre...

— Et ils n'en dormiront pas, dit encore un autre... Toutes les nuits, ils auront le sabbat devant leur porte, ils seront la risée du village... Tant que tu ne te sentiras pas assez vengée, Lena!

Ainsi chacun fait de son mieux pour lui prouver sa sympathie. Elle les écoute, indifférente...

Quand ils se furent retirés, Amandus, seul avec elle, a pris sa main et a dit simplement :

— Pauvre Lena!..

Elle a levé son visage en larmes et l'a regardé. En reconnaissant celui qui avait tant souffert et pour les mêmes causes, ses sanglots ont redoublé.

Elle lui a dit :

— Vous aussi, mon ami!.. vous aussi!..

Mais on sentait que ces larmes maintenant la soulageaient, qu'elles étaient presque douces : elle était comprise et plainte comme elle voulait l'être... Elle a gardé dans les siennes la main du bon Amandus.

Je puis suivre jour par jour les métamorphoses de ce cœur qui renaît à la vie et à l'espérance. Ce n'est pas encore son ancienne gaîté, mais elle ne pleure plus. Et les soins incessans de l'auberge, qui la prennent du matin au soir, sont un bon dérivatif, un excellent remède pour oublier.

Si pénible et humiliée que soit sa situation, quand elle y repense, ses réflexions partent devant moi sans qu'elle songe à rien déguiser. Elle en est encore à la période de rancune et de colère.

— Étais-je bête d'aller à cette kermesse de Keer! Il n'y allait que pour elle, ils s'y étaient donné rendez-vous... Vous ne savez pas! à la nuit tombante, il s'est absenté plus d'une heure. Je n'ai jamais su pourquoi... Je le devine! ils se sont entendus à ce mo-

ment... C'est un lâche et un traître! un mauvais cœur! Et tant d'autres choses qui me reviennent... Si elle se croit aimée! il n'aime que son argent... Elle s'en apercevra et en souffrira. C'est bien fait!

Puis est venu un peu de mépris, ses yeux se sont ouverts. Ils ont vu ce qu'ils ne voyaient pas auparavant.

— Était-il ridicule avec cette raie qu'il se fait derrière la tête! J'avais beau me moquer, il y tenait. Il a l'air d'une fille... Leendert est bien mieux que lui, c'est un homme!.. et savant... délicat... qui ne songe pas à l'argent, qui vous aime pour vous-même.

— Il est étonnant, lui ai-je dit, que vous ayez mis si longtemps à vous en apercevoir!

Elle m'a regardé et a ri. Elle riait enfin! Elle devinait l'encouragement que je donne à la secrète sympathie qui, dans leur commune détresse, attire à présent ces deux cœurs l'un vers l'autre.

Elle m'a dit avec un peu de confusion :

— C'est que, voyez-vous! on n'approuve pas ici celles qui changent trop souvent d'amoureux; cela fait mauvais effet. Un, c'est bien... deux, c'est déjà moins bien... Au troisième...

— Espérons, Lena, que vous vous en tiendrez au second!

Elle a ri encore et m'a quitté.

Nos réunions du soir ont repris leur douce intimité. Il n'y a que Hans Japick en moins, et à peine s'aperçoit-on de son absence. Leendert a pris sa place. Le brave garçon est moins démonstratif. Et cela semble plaire à Lena qui, de plus en plus, apprécie cette âme droite et sincère, ce cœur loyal...

Un soir, M. Van den Boom, l'aimable moraliste, leur a dit en souriant :

— Vous vouliez, mes pauvres amis, monter d'un rang, sortir de votre caste... Je ne vous le reproche pas! c'est un besoin de nos âmes, un instinct de la nature. Tous, nous tendons à nous élever... Vous, Helena, vous rêviez d'être la femme d'un notaire, vous vous seriez crue d'une condition plus relevée... Et toi, mon cher Leendert, tu étais séduit par ce qu'il y a de raffiné, semble-t-il, dans une jeune fille de la ville... Il y a bien là quelques illusions, mais n'importe! Ce sont des sentimens louables, qui partent de nobles cœurs et vous haussent au-dessus de vous-mêmes. Il est même singulier qu'ils se rencontrent chez vous si pareils... Eh bien! supposez qu'un jour... Ce n'est qu'une supposition... Avec deux cœurs brisés il reste, vous le savez, de quoi faire un peu de bonheur... Oui, supposons que plus tard, bien plus tard, vous vous avisiez que, sentant d'une manière si semblable, vous êtes faits pour vous

entendre... et pour vous épouser... Supposons-le, je le répète!.. Ce rêve, qui fut déçu en vous, pourra se réaliser dans vos enfans. Ils en auront puisé le germe dans ces goûts mêmes et ces désirs qui, dès ce moment, vous tirent hors de la masse et font de vous en quelque sorte des êtres d'élite. Et par les idées, l'éducation, les exemples qu'ils auront reçus, ils se sentiront, et à bon droit, d'une sphère plus haute... Ainsi l'humanité continue son éternelle ascension, ainsi elle aspire au mieux, au beau, à l'idéal... L'homme se dégage peu à peu de l'animal farouche et solitaire, antisocial, qu'il était d'abord...

Je fais avec Amandus Leendert de longues promenades aux alentours.

Nous avons visité les anciennes carrières qui, dans les coteaux, au-dessus de Gronsweld, sont une des curiosités du pays. Toute la montagne, avec ce lourd manteau de forêts qui la revêt, n'est à l'intérieur qu'une sorte de vaste rucher criblé d'alvéoles qui s'entrecroisent à l'infini.

Maëstricht est sorti de cet abîme immense
Avec ses murs, ses tours et sa magnificence.

Nous allons, une bougie en main, dans la nuit de ces larges couloirs, effrayant les chauves-souris accrochées à la voûte, nous effrayant nous-mêmes de ce silence, de l'haleine sépulcrale qui souffle des profondeurs de l'antre, et de la crainte de nous égarer...

Il n'y a pas très longtemps qu'un ermite habitait là, dans une grotte à quelque distance de l'entrée. C'était, paraît-il, un homme fort bien, riche, des mieux apparentés, et qui, dans une des grandes villes de Hollande d'où il était, avait occupé de hautes fonctions, joué un certain personnage. Quel dégoût le prit soudain? Il quitta tout, fortune, honneurs, ses amis, sa famille. Il vint s'ensevelir dans cette retraite d'où il ne s'écartait que rarement, vêtu de misérables haillons, allant errer de ferme en ferme et revenant faire cuire sous la cendre les pommes de terre recueillies par l'aumône... Un jour, on le trouva mort, près de l'âtre éteint.

Celui-là donnait d'avance un démenti aux théories du bon M. Van den Boom et n'avait aspiré qu'à descendre.

J'ai vu sur la paroi noircie les traces du foyer de ce sage...

Nous avons parlé de Lena, qui s'attache à mon ami et pour laquelle il sent lui-même croître à chaque instant sa tendresse. Il ne doute pas qu'ils n'aient trouvé l'un et l'autre les meilleures condi-

tions de douce entente et de félicités relatives que peuvent se promettre encore ceux qui ne sont plus exigeans.

— Et à quand le mariage? ai-je demandé.

— Mais à supposer qu'il se fasse... Elle est bien jeune et moi aussi... dans deux ans, trois ans...

— Pas avant?

— Non... Pourquoi? m'a-t-il dit naïvement.

Ils ne semblent jamais, dans ce pays, pressés de conclure.

Et ils ont raison. Quand le roman conclut, l'intérêt s'efface.

. . . . . .

J'ai achevé le triste office qui m'amenait ici...

Je le laisse à cette terre de Gronsweld, à l'ombre du clocher, dans le petit cimetière qui tourne autour des murs de l'église et qui surplombe la route. Il dort là, au midi, sous le tertre encore exhaussé du sol de quelques centimètres et où Lena, à ma prière, a porté des fleurs d'automne...

Elle m'a accompagné jusqu'à la gare.

Voici les longues prairies que nous redescendons, les corbeaux par bandes s'y abattant d'une chute lourde et gauche et s'enfuyant à notre approche, les hochequeues butinant dans les immondices du sentier. Les peupliers, en lignes, se balancent au vent et frémissent à notre passage... Là-bas, derrière nous, le village que j'abandonne abaisse ses toits, le château étale au soleil la blancheur de sa façade... J'ai revu l'élégant kiosque au bord des rails, le chef de gare, Hollandais du nord, à barbiche et à cheveux blancs, un nez rouge dans la neige soyeuse de ses poils, — le seul calviniste de l'endroit, m'a dit Lena, — et qui, sous sa casquette galonnée d'or qui le coiffe d'un diadème, semble un roi de féerie, quelque vieux Lear de Scandinavie. Comme il a reçu le ticket d'arrivée, il me délivre le ticket du départ.

— Adieu, Lena...

Et, pendant que le train s'éloigne... Est-ce regret de nous quitter? souvenir de ses chagrins d'amour auxquels j'ai été mêlé?.. je la vois, à grandes enjambées, qui regagne le sentier du village, la tête basse, et portant de temps à autre son tablier à ses yeux.

LÉON BARRACAND.

L'ÉVOLUTION

DE LA

DÉMOCRATIE EN SUISSE

Nous voudrions retracer la série des transformations par lesquelles a passé la démocratie dans un pays qui ne tient qu'une place fort restreinte sur la carte du monde, qui ne fait pas grand bruit dans cette étrange cacophonie dénommée le concert des nations, mais qui possède à son actif un long commerce avec les institutions d'un peuple libre. C'est de la petite et paisible république qui s'abrite au pied des géans des Alpes qu'il sera question dans cette étude.

Quoique l'observation ne soit pas nouvelle, il faut bien rappeler cependant que la Suisse était dans des conditions uniques pour expérimenter les formes diverses du *sel/-government*. République fédérative, elle laissait aux États contractans la faculté de s'organiser d'une manière conforme à leurs traditions, à leurs convenances et à leurs instincts. Et ces États, formant la famille helvétique, offraient des différences de race, de langue, de culte, de situation, de genre de vie qui devaient forcément se refléter dans leur structure politique. N'oublions pas non plus cette double circonstance : que nous avons affaire ici à de petits pays offrant plus de plasticité que de vastes territoires et que, grâce au rempart naturel de leurs montagnes, ainsi qu'au bienfait de leur neutralité politique, inscrite pour ainsi dire dans le droit public de l'Europe, ils ont joui d'ordinaire d'un isolement qui leur a permis un déve-

loppement ethnique, spontané et régulier, indépendant de celui de leurs voisins.

Mais ces conditions toutes particulières, qui ont fait la Suisse ce qu'elle est, disent assez combien il serait téméraire de prétendre proposer en exemple à tous les institutions qu'elle s'est données. Que les autres démocraties puissent, dans une certaine mesure, profiter des expériences faites en Suisse, nous le croyons fermement; mais il serait aussi ridicule que peu scientifique d'admettre en ce domaine un seul mode d'évolution. Comme l'a justement remarqué M. Herbert Spencer, les peuples ne sont que très partiellement déterminés dans leurs progrès par des raisons *a priori*. On peut leur appliquer ce qu'Horace disait des livres : *habent sua fata*. Pour eux, en tout cas, imiter c'est s'assimiler et refaire en grande partie, à leurs risques et périls, les découvertes d'autrui.

Il nous a paru que le chapitre d'histoire politique que l'on va lire arrivait à son heure, en ce moment où la confédération suisse célèbre, avec un élan facile à comprendre, le sixième centenaire de sa fondation. Ce n'est pas toutefois l'histoire des six siècles d'existence de la doyenne des républiques modernes qui va nous occuper. Notre dessein est plus modeste. Nous ne considérerons chez elle que le mouvement de la démocratie, ce qui ne nous obligera pas à remonter bien haut.

I.

De ce que la Suisse est dès longtemps parvenue à la possession de son indépendance comme nation, il ne faudrait pas conclure que la démocratie y soit fort ancienne. C'est le contraire qui est vrai. La souveraineté de l'État, ou la faculté pour chaque unité politique comprise dans le lien *confédéral* de régir elle-même ses intérêts, en n'obéissant qu'à soi, y a précédé de beaucoup la participation de tous les citoyens aux franchises et aux privilèges politiques. La souveraineté du peuple, au sens moderne du terme, se greffant sur celle de l'État, n'y date que de quelques générations.

Lorsque, à la Restauration, la Suisse se trouva reconstituée, les vingt deux cantons dont elle se composait possédaient des droits égaux. Plus d'États souverains et de pays sujets : le régime français, sous lequel elle venait de passer, avait mis fin à cette choquante anomalie, et il n'y avait plus à revenir là-dessus.

Les gouvernemens cantonaux se recrutèrent pour la plupart dans les anciennes oligarchies, qui ressaisirent ce qu'elles purent

de leurs prérogatives. Mais peu à peu les classes tenues sous tutelle devaient réclamer contre leur infériorité politique.

Il importe de faire remarquer qu'au début des revendications démocratiques, le peuple suisse n'existait pas comme tel. Il n'y avait que vingt-deux républiques juxtaposées, appelées à se rencontrer dans une diète où l'on votait par cantons, et qui siégeait à tour de rôle dans les villes de Zurich, Berne et Lucerne. Le canton où se réunissait cette assemblée devenait *Vorort* ou canton directeur, et déléguait quelques-uns des membres de son propre gouvernement pour veiller, sous le nom de directoire, à l'exécution des décisions prises. Il n'y avait donc ni chambres nationales, ni gouvernement suisse possédant une existence propre, mais seulement une sorte de conseil supérieur des États contractans. La politique fédérale est ainsi absente du premier chapitre de notre étude. Elle n'avait fait qu'une courte apparition pendant la réunion de la Suisse avec la France, et la façon dont elle s'était alors comportée explique le peu de regrets qu'elle avait laissés.

Dans cette situation, on vit se développer le cantonalisme le plus absolu et le plus exclusif, et l'émulation dans la marche en avant faisait défaut. A l'heure où nous sommes, la politique fédérale est un élément considérable de la vie du peuple suisse et, tout en se laissant influencer par les progrès accomplis sur le terrain cantonal, il lui arrive aussi de communiquer à la politique cantonale certaines impulsions. Il y a action et réaction réciproques. Et, d'autre part, l'entrée en scène de la politique fédérale a sensiblement abaissé les barrières entre États confédérés, le particularisme politique s'est atténué, les républiques sœurs ont entretenu entre elles des rapports plus suivis, d'où est résulté un incessant échange dans les idées et les systèmes de gouvernement.

Pendant la première phase du mouvement qui nous occupe, outre que la politique fédérale n'existait pas, nous devons aussi faire presque complètement abstraction des petits cantons forestiers qui, sous le pacte de 1815, étaient revenus au régime patriarcal de la démocratie pure, et dans lesquels les grands problèmes de réforme politique agités ailleurs ne se posaient même pas.

Menacées par la rumeur populaire, les oligarchies cherchèrent à se fortifier dans leurs positions. Les événemens qui marquèrent, derrière la ligne du Jura, l'année 1830, eurent leur contre-coup en Suisse, et révélèrent l'imminence du danger. Il fallait à toute force retarder l'envahissement de la politique par les masses,

considérées comme inhabiles à gouverner; des moyens aussi ingénieux que variés furent employés à cet effet. Nous signalerons, en particulier, à côté du cens électoral, qui a été d'un usage général et que nous trouvons encore en vigueur tout près de nous, le suffrage au second degré devenu la règle; le système dit du « recrutement, » en vertu duquel les classes dirigeantes complétaient, par des membres de leur choix, les différens corps élus; puis l'attribution aux arrondissemens administratifs d'un chiffre fixe de représentation, non calculé sur celui de la population active. Les combinaisons protectrices abondaient, mais toutes trahissaient leur impuissance. Elles provoquaient de fréquens désordres. Il fallait continuellement abaisser les digues, de peur de les voir toutes emportées. A mesure que nous approchons de l'année 1848, les dernières résistances tombent, et cette fois encore, les événemens du dehors précipitent le cours des choses.

Deux faits politiques de première importance résument les conquêtes de la démocratie suisse à cette époque. C'est, d'une part, la suppression des mesures qui avaient servi à restreindre ou à mitiger le suffrage universel : de l'autre, la formation, au lendemain de la tentative sécessionniste du Sonderbund, réprimée par la force des armes, de la confédération actuelle avec deux chambres, un pouvoir exécutif et un tribunal fédéral émanant du peuple suisse, considéré comme tel. Dès lors, la démocratie coule à pleins bords, selon le mot de de Serre repris par Royer-Collard, et, sur ses larges eaux, toutes voiles dehors, imposant, le vent en poupe, cingle le vaisseau, non pas du parlementarisme, que la Suisse n'a jamais connu dans sa pureté, mais du régime représentatif.

Il semblerait, à première vue, que c'en soit bien fini maintenant des oligarchies. L'État, dans ses trois ressorts de gouvernement national, cantonal et communal, n'est-il pas livré à l'universalité des citoyens? Et pourtant, bien que les privilèges du rang et de la naissance aient cessé de maintenir une caste favorisée, le mal est encore là : il n'a fait que se déplacer.

Affranchi extérieurement de toute entrave, le peuple ne tarde pas, en effet, à s'apercevoir qu'il n'est point aussi entièrement maître qu'il l'avait espéré et que, s'il commande maintenant, c'est plus en apparence qu'en fait. Des coteries se forment en vue de l'exploitation de la chose publique : elles se servent de lui pour conquérir et garder le pouvoir, mais une fois qu'elles ont obtenu du souverain ce qu'elles désiraient, la mission d'agir en son nom, elles le mènent et parfois le malmènent. Ses mandataires tendent de la sorte à reprendre la place autrefois occupée par les aristocraties. En vérité, nous aimons mieux ces nouvelles oligarchies que

les précédentes. Elles ne blessent pas, dans leur origine, le principe de l'égalité démocratique, et quand elles abusent par trop de la position, elles sont plus faciles à renverser.

Mais ne vous inquiétez donc pas, s'écrient les chefs des partis dominans, qui, bien vite, ont regardé les fonctions publiques comme une sorte de fief, nous sommes les serviteurs du peuple ; nous voulons son bien qui est le nôtre ; si nous lui faisons parfois quelque petite violence, c'est que nous nous rendons mieux compte que lui des nécessités gouvernementales !

Soyons juste. Nous reconnaîtrons volontiers que le système représentatif avait d'excellentes raisons à invoquer pour sa défense, et qu'il réalise certains avantages incontestables. Mais, dans la donnée de la démocratie, c'est le souverain aux mille têtes qui commande, et la volonté générale fait loi. Telle est la logique du principe. C'est le cas de rappeler le mot de Mirabeau que d'avoir raison contre tout le monde c'est avoir tort. Aussi allons-nous assister, sous l'empire de ce sentiment, vague d'abord, puis de plus en plus défini et conscient, à un remaniement profond dans le mécanisme politique : la démocratie représentative s'achemine vers la démocratie directe.

II.

La première phase dans la transformation qui s'annonce, c'est ce qu'on pourrait appeler la démocratie plébiscitaire. Le peuple laissera ses mandataires légiférer et administrer pour son compte, mais il entend, le cas échéant, pouvoir prononcer après eux sur leur œuvre.

Le début de cette intervention directe du véritable souverain dans la marche des affaires se trouve dans le *veto* constitutionnel. La plupart des pactes cantonaux élaborés depuis 1830 soumettaient tout projet de constitution ou de loi constitutionnelle à la sanction du peuple.

Un peu plus tard apparaît le *veto* législatif, qui devait bientôt jouer un rôle considérable sous le nom de *referendum*. C'était là une innovation dans un sens, mais, historiquement, le retour à des pratiques déjà anciennes, conservées seulement sur une faible portion du territoire, savoir les cantons du Valais et des Grisons. Quant au mot de *referendum* lui-même, il provient de l'habitude où étaient les membres de l'ancienne diète, remplacée aujourd'hui par les chambres fédérales, de n'émettre un avis qu'*ad referendum*, c'est-à-dire sous réserve de la ratification des autorités cantonales, au nom desquelles ils agissaient.

Cependant, les gouvernemens qui avaient eu jusque-là leurs coudées franches virent de mauvais œil ce nouveau droit populaire, et ils ne négligèrent rien pour en paralyser l'exercice. C'était à qui trouverait une procédure compliquée ou quelque autre moyen d'en détourner les coups. A Saint-Gall, il fallait de telles formalités pour obtenir une consultation au scrutin que le *veto* législatif devenait pour ainsi dire une garantie illusoire ; à Bâle-campagne, la simple majorité des voix n'était pas suffisante pour infirmer une décision prise par les autorités constituées ; il fallait pour cela les deux tiers des suffrages.

Mais le peuple suisse était résolu à ne pas abdiquer un instant devant les hommes qu'il avait lui-même élevés sur le pavois. Le dépit qu'il lui arrivait souvent de ressentir de mesures mal conçues ou visiblement dictées par des intérêts de parti ou de camaraderie, l'excitait à réclamer une extension de ses attributions primordiales. La faculté de plébisciter l'œuvre du législateur gagne petit à petit la presque totalité des cantons, et pénètre aussi dans le droit public fédéral. Parallèlement, la nouvelle prérogative populaire se débarrasse de bien des restrictions dont l'avaient entourée les gouvernemens. Signalons pourtant ici une disposition qui a été assez généralement conservée et qui réclame une amélioration sérieuse. Nous faisons allusion à certaine clause dite d'urgence, applicable, à titre d'exception, à toute loi ou arrêté, et qui a pour effet de les soustraire au *referendum*. Il y a là, pour le législateur, un moyen de ruser et d'escamoter ce qu'il ne pourrait obtenir par les voies ordinaires. On en viendra probablement, ou bien à spécifier plus exactement dans quels cas il peut y avoir urgence, ou bien à n'autoriser la déclaration d'urgence que si elle a été décrétée, non à la majorité simple, mais à celle des deux tiers des voix, comme c'est le cas à Neuchâtel, ou même plus encore, des trois quarts par exemple.

Pour aider à la clarté de notre exposition, nous n'avons jusqu'ici parlé que du *referendum* entendu dans le sens d'un *referendum* facultatif. Mais il n'a pas toujours ce caractère. Certains cantons, dont les deux plus importans de la Suisse, Berne et Zurich, ont jugé que ce n'était point encore assez de mettre le peuple en état d'évoquer à lui, quand il en éprouve le désir, les décisions prises par les assemblées élues. Ils ont voulu lui laisser le dernier mot sur toutes les lois votées, sur toutes les mesures de quelque importance. Au *referendum* facultatif, ils ont substitué le *referendum* obligatoire, pouvant s'exercer chaque fois qu'il y a lieu ou à époques fixes.

Le *referendum* obligatoire heurte souvent à la porte de la plupart

des conseils cantonaux qui ne l'ont pas admis jusqu' ci, ainsi qu'à celle des chambres fédérales. On lui reproche, il est vrai, de diminuer à l'excès l'autorité des assemblées publiques, d'obliger le peuple à émettre son avis sur une foule d'objets qu'il n'est pas à même d'entendre, de multiplier à l'infini les consultations au scrutin, bref, d'énerver la démocratie. Ces argumens ne manquent pas de poids, mais on leur en oppose d'autres qui ne sont pas non plus sans valeur. Avec le *referendum* facultatif, dit-on, le peuple n'est consulté que lorsqu'un mouvement se manifeste dans le pays contre une question résolue en haut lieu. Il n'a plus dès lors la liberté d'esprit nécessaire pour examiner avec calme l'œuvre de ses mandataires; il y a autour de lui une odeur de poudre, une présomption défavorable à l'endroit de la mesure plébiscitée. Il n'en va plus de même lorsque les citoyens sont consultés régulièrement sur les décisions politiques ou administratives d'une certaine portée.

Un point déjà signalé, mais à bien retenir, c'est la résistance systématique que le *referendum*, tant facultatif qu'obligatoire, a eu à surmonter chez la plupart des gouvernans, jaloux de leurs prérogatives. Selon l'adage latin *principiis obsta*, ils se mirent en travers de ce premier mode d'intervention directe du peuple dans les questions pratiques, qui pouvait aller fort loin et ouvrir la porte à d'autres immixtions. Nous entendons encore les clameurs qu'ils n'ont cessé, jusqu'à ces dernières années, de jeter à ce sujet. Contentons-nous de rappeler quelques paroles d'un discours de M. Welti, le plus ancien membre du conseil fédéral, ou gouvernement suisse: « En appelant le peuple à se prononcer en dernier ressort sur l'œuvre de ses mandataires, s'écriait-il, on a affaibli le sentiment de la responsabilité parlementaire... Le *referendum* a abaissé le pouvoir législatif au niveau d'une simple commission parlementaire. » Ce violent réquisitoire retentissait au sein des chambres, en 1872. Rien n'y fit. A droit ou à tort, le peuple a voulu être le maître, déplacer de son côté l'axe de la politique, et sans épargner les manifestations de sa volonté à ceux qui refusaient de le suivre, il a poussé sa pointe. Il a généralisé le *referendum* facultatif et, s'il y renonce jamais, ce ne sera pas pour supprimer le *referendum*, mais pour le rendre obligatoire.

Depuis l'année 1848, le *referendum*, soit facultatif, soit obligatoire, et avec une ampleur plus ou moins grande, n'a cessé de faire boule de neige, si bien qu'à l'heure actuelle le canton de Fribourg est seul à ne le pas posséder. Dans le canton de Neuchâtel, il a été étendu au domaine municipal, et il suffit d'une demande du 5 pour 100 de la population active du ressort pour le mettre en branle.

Enfin, nous rappellerons qu'en 1874, dans sa nouvelle constitution revisée, le peuple suisse l'a admis en matière fédérale, à titre facultatif, et en a subordonné l'emploi à la présentation d'un pétitionnement signé, soit par 30,000 citoyens, soit par huit gouvernemens cantonaux.

C'était certes un pas hardi d'accorder aux citoyens le droit de statuer en dernière instance sur les décisions des mandataires publics. Mais on l'avait bien prévu, ce n'était là encore qu'une étape, et le *referendum* appelait son corollaire naturel, le droit d'initiative populaire.

La première manifestation positive du droit d'initiative se montre dans le privilège accordé au peuple de décréter à toute heure la revision des constitutions cantonales. Cette prérogative, en étroite corrélation avec le *veto* constitutionnel, ne tarda pas à marcher pour ainsi dire *pari passu* avec lui. Et il y avait d'autant plus nécessité à l'admettre que, presque partout, on renonçait aux revisions périodiques pour se contenter de revisions partielles opérées chaque fois qu'il y avait lieu. Mais celui qui a le pouvoir de décréter une revision du pacte fondamental du canton ou de la confédération, celui qui, de plus, a cet autre pouvoir de rejeter les lois qu'il évoque exceptionnellement ou régulièrement à son tribunal, ne saurait être empêché de demander à ses représentans telle ou telle mesure législative ou administrative qui lui semble utile, de leur suggérer l'œuvre à faire et les conditions dans lesquelles l'accomplir. Or, tel est le principe du droit d'initiative populaire, dont l'application revêt trois aspects principaux.

Ou bien les citoyens font connaître leurs vœux à l'autorité législative et lui laissent le soin d'y répondre en élaborant une loi ou un arrêté conforme à leurs intentions. Ou bien ils rédigent eux-mêmes le texte de la loi ou de l'arrêté qu'ils désirent voir introduire, sans que le législateur intervienne autrement que pour le recevoir de leurs mains et le soumettre au corps électoral. Cette dernière forme est celle du décret souverain, et c'est de toutes les combinaisons en présence celle qui a, au plus haut degré, le don d'exaspérer les vieux parlementaires. Ils se demandent, — et l'on peut comprendre jusqu'à un certain point leur appréhension, — ce que seront ces ukases préparés par des comités de circonstance, où il n'est point sûr que les hommes spéciaux, rompus aux secrets de la politique pratique, soient en nombre. Se figure-t-on, par exemple, un projet de tarif douanier élaboré en dehors d'une chambre et soumis tel quel au peuple ?

Une troisième solution, combinaison des deux précédentes, admet, à côté du décret souverain, la possibilité, pour le législateur, d'y

joindre un projet de loi ou d'arrêté parallèle, en sorte que le peuple opte entre les deux propositions. De cette façon, les droits des commettans et la dignité des mandataires sont également respectés, mais ce système peut, dans l'application, présenter certaines difficultés particulières.

Ces divers modes comportent des différences quant à la sanction. Qu'une chambre, par exemple, interprète mal un simple vœu qui lui est transmis, et que les électeurs rejettent son projet, tout n'est pas fini. Il y a une procédure à établir pour arriver à une conclusion, mais c'est là un point dont l'examen sortirait du cadre de cette étude.

La nouvelle prérogative populaire qui venait compléter le *referendum* a eu une extraordinaire fortune. Le canton de Vaud en 1845 et celui d'Argovie en 1852 donnent le signal et, à la démocratie plébiscitaire, font succéder la démocratie directe. A l'heure où nous sommes, le droit d'initiative est presque partout en vigueur. Les adversaires capitulent les uns après les autres. L'autre jour, c'était le canton de Genève et la Confédération suisse elle-même, adoptant l'un et l'autre l'initiative, avec le décret souverain, mais sans exclure cependant les formes moins avancées du droit dont nous parlons. Ces deux décisions, soumises le 5 juillet dernier à la sanction du peuple, ont été ratifiées haut la main. Les électeurs genevois se sont prononcés, par plus de neuf contre un, en faveur du projet de loi les concernant, tandis que les électeurs de la Suisse entière ont accepté, à une majorité d'environ 60,000 voix sur 300,000 votans, le cadeau fait à la nation dans son ensemble.

Il est curieux de trouver dans la faible minorité des cantons qui n'ont pas encore ouvert la porte à l'initiative, celui de Berne et, chose plus singulière encore, celui du Valais, la terre par excellence du *referendum*. Mais peut-être la place faite chez eux à ce dernier a-t-elle diminué le besoin d'autres prérogatives populaires.

Au milieu des variétés d'application que présente le droit d'initiative, quelques exemples concrets aideront à mieux saisir la nature et le fonctionnement de ce rouage, moins simple et moins connu que le *referendum*.

Dans le canton de Vaud, il est réglé constitutionnellement par un article ainsi conçu : « Toute proposition émanant de l'initiative de 6,000 citoyens actifs » doit être soumise au peuple. L'initiative est ici une simple consultation appelée à trancher une question de principe.

La constitution du canton de Neuchâtel va plus loin et renferme les dispositions suivantes : « L'initiative populaire est le droit de

proposer au grand conseil l'adoption, l'élaboration, la modification et l'abrogation d'une loi ou d'un décret. La proposition doit être faite par 3,000 électeurs au moins. Si le grand conseil rejette la proposition ou modifie le texte d'un projet dont l'adoption intégrale est demandée, la question est soumise au peuple, mais le grand conseil peut présenter les motifs de son rejet, ou une proposition parallèle. »

Le canton de Zurich nous paraît être, de tous les États confédérés, celui qui a conçu le droit d'initiative de la façon la plus démocratique, ce qui est d'ailleurs dans le caractère de la population. Voici les articles de la constitution y relatifs. « *Droit de proposition du peuple :* Le droit de proposition de la part des électeurs (initiative) comprend le droit de demander l'élaboration, l'abrogation ou la modification d'une loi, ainsi que d'arrêtés législatifs, qui, aux termes de la constitution, ne sont pas exclusivement du ressort du grand conseil. Ces demandes peuvent être présentées sous la forme d'un simple vœu ou d'un projet tout rédigé, avec indication, dans les deux cas, des motifs à l'appui. — Quand un particulier ou une autorité constituée présente une demande de ce genre, si elle est appuyée par le tiers des membres du grand conseil, le peuple est de droit appelé à se prononcer. Le ou les représentans de l'autorité requérante pourront faire en personne l'exposé des motifs devant le grand conseil, si vingt-cinq membres de ce corps en expriment le vœu. La votation populaire aura également lieu sur toute demande présentée par 5,000 électeurs ou par un certain nombre de communes où elle aura été appuyée par 5,000 électeurs au minimum, pour autant que le grand conseil ne leur donnerait pas satisfaction. Toute requête présentée en temps utile sera soumise à la décision du peuple, au plus tard, la deuxième fois qu'il y aura votation. La requête relative à un projet de loi doit être préalablement déposée devant le grand conseil, pour être examinée par lui. Dans le cas où un projet de loi émanant de l'initiative populaire vient en votation, le grand conseil peut aussi, de son chef, s'il le juge bon, soumettre un projet de loi à la décision du peuple. »

Extrayons enfin les passages essentiels de l'arrêté sur le droit d'initiative en matière fédérale, sanctionné par le peuple, le 5 juillet dernier. Si, en apparence, il ne semble avoir trait qu'à des revisions partielles de la constitution, il est pourtant facile de se représenter à quelles fins variées il pourra servir.

« L'initiative populaire consiste en une demande présentée par 50,000 citoyens suisses ayant le droit de vote et réclamant l'adoption d'un nouvel article constitutionnel ou l'abrogation, ou la modi-

fication d'articles déterminés de la constitution en vigueur. Si, par la voie de l'initiative populaire, plusieurs dispositions différentes sont présentées pour être revisées ou pour être introduites dans la constitution fédérale, chacune d'elles doit former l'objet d'une demande d'initiative distincte. La demande d'initiative peut revêtir la forme d'une proposition conçue en termes généraux ou celle d'un projet rédigé de toutes pièces. Lorsque la demande d'initiative est conçue en termes généraux, les chambres fédérales, si elles l'approuvent, procéderont à la revision partielle dans le sens indiqué et en soumettront le projet à l'adoption ou au rejet du peuple et des cantons. Si, au contraire, elles ne l'approuvent pas, la question de la revision partielle sera soumise à la votation du peuple ; si la majorité des citoyens suisses prenant part à la votation se prononce pour l'affirmative, l'assemblée fédérale procédera à la revision en se conformant à la décision populaire. Lorsque la demande revêt la forme d'un projet rédigé de toutes pièces et que l'assemblée fédérale lui donne son approbation, le projet sera soumis à l'adoption ou au rejet du peuple et des cantons. Si l'assemblée fédérale n'est pas d'accord, elle peut élaborer un projet distinct ou recommander au peuple le rejet du projet proposé, et soumettre à la votation son contre-projet ou sa proposition de rejet en même temps que le projet émané de l'initiative populaire. »

III.

La vague démocratique qui a apporté le *referendum* et le droit d'initiative, et si considérablement réduit le domaine du gouvernement représentatif en Suisse, a-t-elle produit tout son effort?

Poser cette question, c'est demander ce qu'il peut rester à faire pour permettre à la volonté populaire de s'exercer d'une manière de plus en plus complète, et aussi simplement que possible.

Eh bien, à cet égard, il est deux nouvelles réformes qui sont dans la ligne du *referendum* et du droit d'initiative, et qui se présentent comme leur développement naturel. Au surplus, nous ne raisonnons pas ici en pure théorie, et les faits viennent à l'appui de notre thèse.

Étant admis que c'est le peuple, directement, qui imprime sa direction à l'ensemble de la machine gouvernementale, il est vivement à désirer qu'il s'acquitte de sa mission avec tout le sérieux possible. Or, sa première tâche, c'est de voter. S'il ne fréquente le scrutin que faiblement, irrégulièrement, s'il faut, pour le rappeler au sentiment du devoir, l'aiguillon des luttes politiques, on

court le danger de voir, dans les périodes de calme, la masse électorale se désintéresser, laissant ainsi le champ libre à des majorités de hasard. Le danger que nous signalons se présente surtout là où existe le *referendum* obligatoire. Pour parer à cet inconvénient, différens perfectionnemens indispensables ont déjà été apportés au fonctionnement du scrutin. Les bureaux de vote ont été multipliés de manière à être plus à proximité de l'électeur : cette réforme si élémentaire n'a pas eu lieu sans provoquer, dans certaines occasions, la résistance des coteries autoritaires, qui sentaient bien que le contrôle permanent du peuple, déjà si effectif, ne leur était pas favorable. En outre, les votations ont été portées au dimanche, le jour le plus commode à la grande masse, et on cherche à grouper plusieurs objets dans un seul scrutin. Mais, malgré toutes ces facilités, l'abstention atteint parfois des proportions alarmantes. Que faire pour réagir contre ce laisser-aller? Cette question se pose dans toutes les démocraties. Aux États-Unis, un des collaborateurs des *Annals of American Academy*, M. Halls, l'agitait dans le numéro d'avril dernier de cette revue, et concluait au *compulsory vote*, ou vote obligatoire. En France, M. Paul Laffitte, dans son livre sur le *Suffrage universel et le régime parlementaire*, n'hésite pas à se prononcer dans le même sens. On sait qu'en Angleterre, John Stuart Mill avait déjà soutenu ce point de vue.

En Suisse, le sentiment public incline de plus en plus à regarder l'électorat, non comme un droit dont il est loisible de ne pas user, mais comme un devoir, comme une fonction analogue à celle du jury. Dans la portion la plus vivante de la population, c'est un axiome qu'il faut voter chaque fois que la parole est donnée au souverain, et que le civisme le plus élémentaire exige ce petit effort.

Le canton éminemment progressiste de Zurich commence à penser qu'il ne faut pas s'en tenir, à cet égard, à des vœux platoniques. Là, chaque commune est autorisée à introduire chez elle le vote obligatoire, et plusieurs localités, usant de cette faculté, ont déclaré tout citoyen valide, hors les cas de force majeure, astreint à venir émettre son suffrage. La sanction ne va pas, il est vrai, ainsi que le voudrait M. Laffitte, jusqu'à déposséder de ses droits politiques tout électeur qui, après trois sommations successives, persisterait dans son abstention. Il a paru suffisant d'inscrire la contrainte dans la loi, en l'accompagnant d'une faible amende (60 centimes à 1 franc), et les résultats ont été d'autant plus satisfaisans que, dans l'ensemble du canton de Zurich, le vote par délégation facilite l'accomplissement du devoir à remplir. Tout citoyen

peut, en effet, en déposant son propre bulletin, remettre aussi celui d'un ou de deux parens ou amis, sur la simple présentation de leur carte d'électeur.

Mais voici encore une nouvelle conquête démocratique qui, plus que toute autre, quelques obstacles d'ailleurs que dressent sur la route les craintes vagues des uns, les intérêts alarmés des autres, nous paraît assurée d'un lendemain plus ou moins prochain. Nous voulons parler de la représentation proportionnelle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la représentation proportionnelle alimente les discussions en Suisse. Elle a déjà donné lieu, dans la première moitié de ce siècle, à des controverses prolongées; mais ce terme était pris dans un autre sens que celui qu'il a revêtu plus tard.

La représentation proportionnelle a désigné d'abord un rapport fixe entre le chiffre des électeurs et celui des députés à élire, cela en opposition à certains systèmes qui assuraient plus que leur dû à certaines circonscriptions, d'ordinaire le chef-lieu, ou qui établissaient d'avance le partage des sièges entre catholiques et protestans. La représentation proportionnelle répondait donc alors à l'idée de l'égalité de droits entre tous les membres de la famille politique.

A notre époque, on entend par là, comme on sait, un système électoral qui assure aux différentes opinions en présence une part de représentation correspondant à leur force numérique. Au lieu de déclarer que la liste qui, dans chaque collège, compte le plus fort contingent de voix, enlève tous les sièges disputés, on admet que chaque liste concurrente est appelée à participer à la représentation nationale au prorata du nombre de suffrages qu'elle atteint. Une liste qui aurait réuni la moitié des voix exprimées serait assurée de la moitié de la représentation; réduite au tiers ou au quart de l'ensemble des suffrages, elle obtiendrait encore le tiers ou le quart des sièges. Il n'y a plus, par conséquent, le soir de la bataille, un vainqueur qui s'en retourne les mains pleines et des vaincus complètement dépouillés; il y a partage à l'amiable et dans un esprit de justice de l'enjeu de la journée. C'est la fin de l'écrasement obligatoire.

Nous n'entreprendrons pas la défense de la représentation proportionnelle. Nous entendons bien les reproches que l'on peut lui adresser à divers points de vue. Que voulez-vous que nous fassions d'un système qui permettrait aux ennemis jurés de nos institutions, aux hommes que nous combattons à outrance, de pénétrer de droit dans les corps élus? s'écrieront ses adversaires dans les pays, comme la France, où la forme même de l'État est encore en

discussion. Que peut-on attendre de bon de l'émiettement des partis et de leur remplacement par des groupes minimes, sans programme général, sans autre boussole qu'un intérêt particulier? s'écrieront les admirateurs des grands courans d'opinion, ceux-là surtout qui appartiennent à une majorité maîtresse du terrain. Que les proportionnalistes, dira-t-on encore, se mettent d'accord entre eux sur une méthode reconnue pratique, avant de venir nous vanter leur orviétan électoral!

A tous ces reproches, nous nous contenterons de répondre, d'une part, que la représentation proportionnelle a été préconisée par des hommes marquans de tous les partis et de tous les pays, qui estiment qu'elle offre d'immenses avantages, et, de l'autre, qu'elle est tenue, par ses partisans, pour un système d'une application aisée.

La meilleure preuve, d'ailleurs, que ce n'est pas une utopie fallacieuse, une brillante bulle de savon, c'est qu'elle a déjà reçu la sanction de l'expérience. Nous parlons en ce moment de la représentation proportionnelle proprement dite (1) et non pas seulement du vote limité, dans lequel les électeurs sont tenus d'inscrire sur leur bulletin moins de noms qu'il n'y a de députés à élire, de façon que le parti le plus fort n'obtient plus la part du lion, mais laisse quelque chose à la principale minorité. Ce système réalise sans doute un progrès sur l'état de choses généralement en vigueur, mais il laisse subsister quelques-uns de ses inconvéniens les plus graves; en sorte que les réformistes décidés, en dépit de sa facilité de mise en œuvre et des conquêtes déjà nombreuses et importantes qu'il a faites, n'y voient qu'un palliatif et demandent mieux que cela.

Que l'on pense de la représentation proportionnelle ce qu'on voudra, toujours est-il qu'il n'est pas aisé de voir comment la démocratie suisse, dans son évolution actuelle, y pourrait échapper.

Une condition est nécessaire, d'abord, à un pays doté du *referendum :* c'est que la composition des corps élus corresponde à celle du corps électoral; autrement, ce dernier rejette la plupart des matières soumises à son tribunal, et la machine politique se détraque. Or, l'expérience a démontré que cette harmonie n'existe pas en Suisse; aussi le *referendum* y a-t-il pris un caractère fon-

(1) Voir, entre autres, sur ce sujet, dans la *Revue* du 15 mai 1870, *le Suffrage universel dans l'avenir*, par M. Aubry-Vitet; *la Représentation proportionnelle* (librairie Pichon), un monumental ouvrage publié par l'Association française pour la représentation proportionnelle, que préside M. George Picot; de nombreux opuscules de M. Ernest Naville, le principal théoricien de la doctrine; pour une vue d'ensemble, notre volume, *le Contribuable* (librairie Alcan).

cièrement négatif. Pendant ses seize années d'existence sur le terrain fédéral, pour ne point parler de ses effets ailleurs, il a dit *non* plus haut et plus souvent que *oui*.

On comprendra l'épithète désobligeante de « sabot » que ses adversaires lui ont appliquée. Mais, il faut bien qu'on se le dise, le *referendum* demeurera « un sabot » aussi longtemps que les assemblées délibérantes seront formées suivant un mode qui élimine les minorités, et sème des germes de mécontentement et d'irritation dans les esprits.

Et quant au droit d'initiative, il donne lieu à peu près aux mêmes réflexions que le *referendum*. Si le peuple et ses mandataires ne pensent pas de même, il devient un instrument de combat; s'ils s'accordent, ce n'est plus alors qu'une épée de Damoclès sur la tête des gouvernans pour leur inspirer la sagesse.

Mais, d'autre part, le fonctionnement des droits populaires, *referendum* et initiative, ne laisse pas de présenter des difficultés et des inconvéniens. Encore qu'il puisse être bon de les posséder, ils sont encombrans. Or, le jour où les citoyens auront une représentation vraie, ils craindront moins que l'on n'entreprenne sur eux; les débats sérieux retourneront du sein du peuple dans celui des corps délibérans, et l'on ne sera que bien rarement dans le cas de se servir de ces lourdes armes défensives. La représentation proportionnelle simplifiera donc le jeu de la démocratie directe.

Enfin, ce qui ne sera pas sa moindre vertu, elle atténuera les maux qui découlent du système électoral actuel. Rappelons d'abord l'inévitable antagonisme de deux grands partis politiques en rivalité permanente et dans lesquels les groupes modérés sont trop souvent débordés par les élémens extrêmes; puis, l'indifférence, le scepticisme en matière politique, qui est, pour un grand nombre d'esprits, la seule manière de protester contre un système de gouvernement qui force l'électeur à s'enrôler, *volens nolens*, dans une des deux armées en présence et à en accepter la discipline. Que dire encore de cette injustice criante : dans chaque arrondissement, des électeurs impuissans à faire passer un seul homme de leur choix, pendant que d'autres, par la vertu d'une majorité infime peut-être, monopolisent tous les sièges? Signalons enfin la scandaleuse pratique qui consiste à découper les circonscriptions électorales, non pas de manière à assurer la justice, mais de façon à favoriser le parti le plus fort, qui profite ainsi de sa position pour piper le suffrage universel.

Le temps n'est plus, en Suisse, où les hommes qui discernent dans la représentation proportionnelle le coup de mort porté au gouvernement des coteries, y pouvaient répondre par un simple

haussement d'épaules. A la suite de la période d'agitation causée au Tessin par l'insurrection du 11 septembre dernier, la nouvelle doctrine électorale a été introduite dans la constitution de ce canton. C'est le gouvernement suisse, par l'organe autorisé de M. le conseiller fédéral Ruchonnet, qui la recommanda aux intéressés, et ceux-ci, les Tessinois des deux partis, ont été presque unanimes à s'y ranger, le seul différend survenu à son sujet portant sur la question de savoir s'il convenait de l'appliquer, ainsi que le demandaient les conservateurs et comme il en a été décidé, non-seulement à l'élection de l'assemblée législative, mais encore à celle des municipalités. Nous devons cependant ajouter qu'en conséquence d'un vote du 14 juin dernier, dans lequel conservateurs et libéraux se sont prononcés dans le même sens, la constitution tessinoise va être revisée à nouveau et qu'il est question, dans certains groupes, d'y remplacer la représentation proportionnelle par le vote limité, ce qui serait un recul fâcheux, mais non définitif. La réforme proportionnaliste est pendante à cette heure devant les grands conseils de Neuchâtel et de Genève, patronnée à Neuchâtel par les *leaders* des deux partis, à Genève par ceux du parti démocratique ou conservateur libéral, et assurée, dans ces deux cantons, de très nombreuses sympathies au sein du peuple. Elle a pour elle la plupart des minorités sacrifiées par le principe actuel du « tout à la moitié plus un », et si ses promoteurs ont été, en général, des hommes à tendances conservatrices plus ou moins accentuées, elle a pourtant obtenu l'adhésion soutenue de la principale société ouvrière suisse, le Grütli, à l'influence de laquelle on doit d'avoir vu élire, il y a quelques mois, selon le principe proportionnaliste, le comité de l'*Arbeiterbund*, ou Fédération des travailleurs, auquel se rattachent plus de 100,000 membres. Enfin, et quoi que l'on pense, d'ailleurs, du vote limité, il faut regarder son extension comme un acheminement vers la représentation proportionnelle. Le vote limité est admis dans le canton de Neuchâtel, à titre facultatif, dans le ressort communal, où ses avantages ont été fort appréciés, et ailleurs il est appliqué occasionnellement.

On connaît le colonel Künzli, qui a rempli au Tessin, pendant l'occupation militaire nécessitée par les troubles récens, les fonctions de commissaire fédéral. Membre des chambres, il occupe dans le parti radical suisse une des places les plus en vue. Or, au milieu d'un discours-programme prononcé il y a quelques semaines dans une importante réunion politique, l'honorable conseiller national argovien a cru pouvoir pronostiquer que l'un des premiers usages que les électeurs feraient du droit d'initiative dans le domaine fédéral serait de s'en servir pour demander l'introduction de la représentation proportionnelle. Certains journaux à tendance auto-

ritaire ont tout aussitôt cherché à démontrer que le péril n'était pas si imminent; l'impression produite n'en a pas moins été grande et d'autant plus grande que M. Künzli ne se donne point lui-même pour un réformiste en matière électorale.

Est-ce tout, et les diverses interventions du peuple, que nous venons d'énumérer, marquent-elles le dernier terme dans l'avènement du gouvernement direct en Suisse?

Ce n'est pas notre pensée, mais on comprend qu'il nous serait assez difficile d'indiquer sans témérité la série de progrès que l'avenir peut tenir en réserve. Il en est qui nous paraissent fort probables, sinon certains; il en est d'autres que nous croyons d'une réalisation plus difficile, et cependant possibles.

Nous signalerons tout d'abord le rayonnement, jusque dans la sphère de la commune, des droits populaires qui, peu à peu, prennent déjà sous nos yeux possession de la nation et du canton.

Nous indiquerons ensuite la nomination des juges par le peuple, sans disconvenir que cette innovation ne soit combattue par d'excellens esprits comme dangereuse, subversive, et qu'elle n'ait causé certains mécomptes dans les pays où elle a été introduite, notamment aux États-Unis et dans quelques cantons helvétiques. Que devient, demandera-t-on, l'indépendance d'un magistrat, qui, en agissant selon sa conscience, est toujours exposé à créer des mécontentemens qui lui donnent rendez-vous à l'expiration de ses fonctions, et qui n'arrivera à son poste que sous l'égide d'un parti politique?

On conviendra pourtant que dans les démocraties, — chez lesquelles la magistrature ne saurait être inamovible, — il faut que ce soit ou le peuple ou les corps constitués qui la nomment et qu'il peut être tout aussi dangereux, plus dangereux même, pour un homme en place, de déplaire à une majorité politique dans une assemblée fermée, surchauffée, menée à la baguette, que de mécontenter certains groupes au milieu d'un corps électoral où la libre discussion des hommes et de leurs actes a chance de redresser les erreurs d'appréciation et de ramener les esprits à des sentimens d'équité.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des avantages et des inconvéniens du système de l'élection directe des juges, force est de reconnaître qu'il répond à l'idée régnante en Suisse que le pouvoir est exercé par le peuple. Tout dernièrement, et à une forte majorité, le demi-canton de Bâle-ville est venu se joindre aux cantons suisses, Zurich entre autres, qui désignaient déjà au scrutin les fonctionnaires de l'ordre judiciaire, et, si nous en croyons certains indices, nous ne sommes pas au bout de la série.

Actuellement, le tribunal fédéral est à la nomination des cham-

bres suisses. Certaines voix s'élèvent pour réclamer qu'il en soit autrement. On lui reproche de n'être pas assez près du peuple, de ne pas subordonner, ainsi qu'il conviendrait, sa manière de voir à l'opinion générale, de rendre, sur d'importantes questions de droit public et de droit civil, des jugemens appelés à faire jurisprudence et qui procèdent de théories juridiques étroites, unilatérales, surannées. En viendra-t-on à le faire élire directement, lui aussi?

Pour le moment, cette question nous paraît dépendre de l'issue d'un autre débat plus sérieusement engagé. C'est à savoir si le conseil fédéral, ou gouvernement suisse, continuera d'être nommé par les chambres. Encore ici, comme dans toutes les réformes de ce genre, il y a du pour et du contre, mais nous sommes fort disposé à croire que le courant démocratique finira par l'emporter et que, dans un avenir plus ou moins éloigné, le conseil fédéral émanera de l'élection populaire. Ce n'est un mystère pour personne que le parti catholique, très naturellement indisposé de son exclusion systématique du conseil fédéral, — qui dure depuis le Sonderbund, — compte demander, à l'aide du droit d'initiative populaire, un changement dans le mode de nomination du pouvoir exécutif. Il n'est point douteux, non plus, que cette campagne sera appuyée par d'autres groupes : les ouvriers, certains radicaux, et même des libéraux modérés, qui estiment que le gouvernement suisse, à l'inverse de tant d'autres, ne se renouvelle pas assez souvent dans son personnel, qu'il s'ankylose et prend des allures autoritaires dont il le faut corriger. Le terrain une fois déblayé de cette question, il sera temps d'aborder celle de l'élection du tribunal fédéral par le peuple.

Nous venons de considérer la possibilité qu'il y a à ce que la désignation du pouvoir exécutif fédéral finisse par être laissée aux citoyens eux-mêmes. Dans les cantons où le gouvernement local est nommé par la législature, cette élection au second degré est également en recul. Le principe de l'élection directe gagne des sympathies, et ce printemps même, le peuple de Saint-Gall, s'orientant de ce côté, nommait pour la première fois au scrutin les membres de son conseil d'État.

Dans un ordre de faits un peu différent, nous devons indiquer une autre conséquence à prévoir de l'extension incessante des droits du peuple. Tant que le système représentatif subsiste dans son ancienne pureté, il est assez naturel que le peuple, qui donne pour ainsi dire carte blanche à ses mandataires, soit appelé, à intervalles rapprochés, à se prononcer sur leur gestion. Le satisfont-ils? il les conserve; le mécontentent-ils? il les élimine. Les nommer pour un terme trop prolongé l'exposerait à de graves déconvenues

et encouragerait l'audace chez les hommes disposés à le braver. Telle a été la situation, en Suisse, dans la période dont nous sortons; aussi le renouvellement des pouvoirs a-t-il eu lieu, en général, à brève échéance.

Or, maintenant que les citoyens sont directement consultés sur l'œuvre des hommes qu'ils chargent de gérer, *ad referendum*, la chose publique, que rien ne se décide sans leur assentiment, qu'ils peuvent faire entendre leur voix à toute heure et donner des leçons en même temps que des ordres, l'autorité des corps publics est considérablement amoindrie, leur faculté de méconnaître le vœu du pays fort restreinte, et, partant, la nécessité de les appeler à venir se retremper souvent dans le baptême populaire, moins urgente. Dans le canton de Genève, où les pouvoirs législatif et exécutif étaient nommés alternativement pour une durée de deux ans, un projet de loi tendant à prolonger leur mandat à chacun d'une année vient de trouver un accueil favorable auprès de la législature et du peuple lui-même. Il nous paraît difficile de ne pas voir là une évolution nécessaire.

Nous ne pousserons pas plus loin notre exploration dans le domaine de l'avenir. Mais, de tout ce qui précède, il résulte, on en conviendra, cette impression très nette que, depuis l'année 1848, âge d'or du régime représentatif, la démocratie suisse a parcouru un chemin considérable.

Nous nous sommes parfois demandé ce qu'eût pensé l'illustre et chimérique auteur du *Contrat social* s'il lui avait été donné d'assister à l'évolution que nous avons sommairement retracée. On sait quelle aversion il nourrissait à l'égard du système représentatif : — « A l'instant qu'un peuple se donne des représentans, écrivait-il avec son outrance habituelle, il n'est plus libre, il n'est plus. » Et, ailleurs : — « Le peuple anglais pense être libre, il se trompe fort; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. »

La logique lui commandait dès lors de remettre le gouvernement de l'État au souverain lui-même. Mais il y a impossibilité matérielle à transformer les citoyens de nos sociétés modernes en une assemblée siégeant en permanence sur le Pnyx ou le Forum. « On ne peut imaginer, reconnaît-il lui-même, que le peuple fût incessamment assemblé pour vaquer aux affaires publiques. » Faute de réussir à organiser le pouvoir populaire, il échoue dans le plus effroyable absolutisme gouvernemental, en admettant, contre toute vraisemblance, que l'intérêt général se confond avec l'intérêt individuel et qu'il le protège, même quand il semble faire le contraire.

Nous ne saurions nous empêcher de croire que Rousseau aurait

salué, dans la transformation de la démocratie représentative en démocratie directe, la réponse à ses rêves, le moyen de réaliser normalement la souveraineté de la nation : n'est-ce pas, en effet, ici, le peuple qui commande et sans qu'il soit besoin de le réunir en assemblées délibérantes? Une fois de plus l'utopie n'aura été que la vérité vue de loin.

Que diraient aussi, en présence de l'évolution dont nous sommes témoins, les conservateurs suisses des précédentes générations, qui, à l'aurore des temps nouveaux, se demandaient avec angoisse ce qu'il allait advenir de l'ordre, du droit, de la liberté, du progrès. Dans leur incapacité à découvrir, dans la démocratie elle-même, un point de résistance qui permît de réagir contre ses écarts, une sauvegarde efficace, ils s'accrochaient à toutes les épaves du passé.

Or, à cette heure, l'élargissement de la démocratie ne trouve pas seulement grâce, mais faveur auprès des fils de ces mêmes hommes. Ceci est absolument topique. Que l'on consulte l'histoire politique de ces dernières années, et l'on verra que les progrès du gouvernement direct en Suisse sont dus, le plus souvent, à l'effort convergent de deux partis : les groupes ouvriers, qui donnent l'impulsion, et les groupes conservateurs, qui suivent et parfois même devancent les premiers.

Est-ce à dire qu'il faille attribuer aux masses la sagesse, la prudence, l'intelligence politiques infuses? Il n'est pas question de cela; mais l'expérience a démontré, au moins en Suisse, que, comme propulseur gouvernemental, comme volonté dirigeante, elles valent infiniment mieux qu'on ne l'avait cru. Elles sont, en somme, portées aux mesures honnêtes, ennemies, — par intérêt bien entendu, — du favoritisme et du gaspillage. Il est permis de compter sur elles beaucoup plus que sur des assemblées facilement dominées par l'esprit de parti. Il est vrai que, pour pouvoir se reposer plus entièrement encore sur leur initiative, une redoutable mission s'impose. Il faut faire leur éducation, leur mettre sous les yeux de nobles exemples de civisme et de fidélité au devoir. Heureuse nécessité, d'ailleurs, puisqu'elle oblige chaque citoyen à se considérer comme ayant charge d'âmes dans l'incessant combat qui fait le fond de la vie des nations, entre les forces ennemies du bien et du mal.

Voilà donc où arrive la démocratie helvétique à la fin de ce grand siècle qui aura vu tant de choses. Si la direction suivie a été bonne, il faut s'en féliciter; mais cela prouverait qu'il y a dans les destinées des nations quelque chose comme ce que Bossuet appelait les ordres de la Providence, car le procès dont nous avons

suivi la marche a été bien plutôt un travail spontané que le résultat d'une délibération. Un courant irrésistible s'est dessiné, entraînant les volontés, emportant celles-là mêmes qui répugnaient le plus à la démocratie directe. Où les convictions manquaient, la crainte de se singulariser, d'encourir l'impopularité, a forcé les récalcitrans, — individus ou partis, — à emboîter le pas derrière les hommes d'avant-garde. Que de chemins de Damas, que de subits éblouissemens nous aurions à rappeler ! Mais nous devons nous hâter. Il est temps de conclure.

IV.

Nous venons de considérer les efforts accomplis par une petite démocratie pour réaliser le principe du *self-government*, et nous l'avons vue chercher dans le peuple lui-même son point d'appui.

Cependant le problème qui se dressait devant la Suisse contemporaine s'est posé aussi pour les autres nations maîtresses de leurs destinées. Nous dirons même que c'est par excellence le problème de notre époque ; car, à bien prendre les choses, l'organisation normale de la démocratie est l'aboutissement, le confluent de toutes les questions vitales de notre temps. Mais ce problème est susceptible de solutions diverses.

En thèse générale, on peut dire qu'il y a trois manières pour un peuple de tenir le sceptre et de devenir le souverain effectif.

Il pourra d'abord faire sentir sa volonté, non-seulement de loin, mais de près, être toujours présent aux travaux de ses mandataires, les surveiller, les arrêter s'il y a lieu, les contraindre, en un mot, à remplir ses intentions en matière législative et en matière administrative. Dans cette conception, le système représentatif est réduit au minimum. Les corps délibérans ressemblent à de simples commissions chargées de préparer le travail pour les assemblées élues, et, ici, l'assemblée élue est remplacée par le peuple. Cette action du souverain en personne dans la gestion des intérêts publics ira plus ou moins loin ; elle pourra se limiter à l'État ou s'étendre aussi à la province et même à la commune. Mais, à quelques ressorts qu'elle s'applique et à quelque degré qu'elle s'exerce, on peut s'attendre à une chose, c'est qu'elle s'accentuera avec le temps : on n'a jamais vu, en effet, les citoyens renoncer complaisamment, de propos délibéré, à des droits acquis, et leur tendance naturelle est d'augmenter leurs privilèges. La Suisse offre ce premier type de gouvernement démocratique.

Un deuxième type est celui que nous trouvons incarné, à cette heure, dans différentes républiques américaines. Arrêtons-nous un instant à la plus importante de toutes, celle des États-Unis. C'est là, d'ailleurs, que le système est le plus achevé. Dans ce nouveau mode, le peuple entend, certes, commander, comme tout à l'heure, mais il s'y prend autrement. Il n'a ni le goût, ni le loisir de rester toujours sur le qui-vive, prêt à intervenir s'il le faut; il estime aussi que les questions soumises aux autorités constituées sont trop nombreuses et trop complexes pour qu'il convienne d'en abandonner la solution finale à la masse des citoyens. Mais alors comment s'effectuera le contrôle désiré?

On compte d'abord un peu pour cela sur les garanties très expresses, très précises, inscrites en faveur des droits du peuple dans les constitutions du pays, celle de la nation comme celles des états. Les constitutions locales sont, dans la règle, soumises tous les vingt ans à une revision : la constitution fédérale, pour laquelle il n'est pas prévu de revisions périodiques, n'a subi depuis son adoption, il y a plus d'un siècle, que quelques modifications. Ces chartes des prérogatives du souverain sont défendues avec un soin jaloux contre les décisions des différens corps politiques qui pourraient y porter atteinte. Les tribunaux sont armés à cet effet, et la cour suprême des États-Unis possède en particulier, à cet égard, des attributions dont on chercherait en vain l'équivalent dans le tribunal fédéral en Suisse. Mais il fallait d'autres moyens encore pour réaliser le contrôle des constituans sur les corps constitués. Cette tâche sera confiée surtout à un haut magistrat, muni d'attributions étendues, et à qui l'on dira : « Use de l'autorité que nous te déléguons, défends nos intérêts. »

Le président des États-Unis, appelé à jouer ce rôle prépondérant, possède d'amples pouvoirs. Il choisit ses ministres. Il nomme les membres de la magistrature fédérale et les fonctionnaires de tout ordre. La constitution l'a mis en mesure, quand les circonstances l'exigent, de tenir la dragée haute aux chambres. Ces dernières votent-elles une loi qui soulève une violente opposition et dont les conséquences pourraient être préjudiciables au pays, il la frappe de son *veto* suspensif. Pour être maintenu, le *bill* contesté devra alors réunir dans chacune des deux chambres les deux tiers des voix, la simple pluralité n'étant plus tenue pour suffisante dans cette épreuve décisive. C'est à une sorte d'entrepreneur d'administration publique que nous avons ici affaire.

Mais voici que ce défenseur des droits du peuple, devenant l'élu d'un parti et poussé par ce parti, n'a pas fait toujours de son pouvoir l'usage qu'il eût dû faire; qu'il a opéré, à son avènement, des

hécatombes de fonctionnaires, afin de fournir des places âprement réclamées par les meneurs des bataillons électoraux, et qu'il a ainsi transformé le jeu de la politique en une lutte pour les « dépouilles, » en une curée fatale à la bonne marche des affaires, et absolument démoralisante. De là, un intéressant mouvement qui a pris naissance il y a quelques années, et qui tend à soumettre la nomination et l'avancement des employés fédéraux aux « règles du service civil, » de façon à les protéger contre l'arbitraire officiel et l'avidité de la gent politicienne, en limitant à leur égard les attributions du chef de l'exécutif.

Ajoutons que ce que nous venons de dire de la nation dans son ensemble s'applique aussi très généralement aux états; que les gouverneurs de ces états, sorte de présidens au petit pied, ont été d'ordinaire investis du droit de *veto* suspensif, et qu'il a été reconnu utile de restreindre aussi, en ce qui les concerne, leurs privilèges administratifs par l'introduction des principes du service civil qui ont déjà remporté, en divers quartiers, des victoires décisives, prélude probable d'autres succès.

A côté de cet effort de la part du peuple, pour ressaisir une partie du pouvoir remis à l'origine au chef de l'état, il faut signaler aussi dans la confédération américaine une innovation démocratique récente, qui rappelle à la fois le *referendum* et le droit d'initiative en usage en Suisse. Nous voulons parler du mécanisme appelé « local option. » La question de la répression de l'alcoolisme a donné tant de tablature aux autorités constituées qu'il a été jugé nécessaire, en quelques États tout au moins, de laisser les districts administratifs se prononcer eux-mêmes, d'une manière indépendante, sur la méthode à suivre : interdiction de la vente des spiritueux, élévation plus ou moins forte des patentes des débits de boisson, limitation de leur nombre, etc.

Ce n'est là encore qu'un embryon de souveraineté populaire directe. Ira-t-on plus loin? nous l'ignorons, mais nous devons rappeler que la représentation proportionnelle a obtenu au pays de Washington plus qu'un succès d'estime, qu'elle y a reçu un commencement d'application dans les ressorts administratifs inférieurs et qu'elle est venue en discussion au congrès fédéral. Les États-Unis ne possèdent ni le parlementarisme pur, ni la démocratie directe, mais un système mixte, fort ingénieux, qui a donné pendant un siècle des résultats satisfaisans. Il faut toutefois convenir que ce régime a favorisé aussi le développement excessif, souvent scandaleux, des coteries gouvernementales les plus rapaces, et comme c'est là le fléau à combattre, la représentation proportionnelle atteindrait le but. En attendant, il faut regarder, comme étant

d'un bon augure pour l'avenir, la peine prise en ces dernières années, pour assurer, à l'aide du procédé électoral dit : « scrutin australien » l'indépendance et la sincérité dans les opérations électorales.

La troisième manière de réaliser le principe démocratique est fournie par le système parlementaire. Ici, le ressort, la force motrice réside dans les chambres. Pendant la durée de leur mandat, elles sont omnipotentes. Les citoyens les élisent, après quoi ils les laissent agir au mieux des intérêts du pays. Ni le peuple comme en Suisse, ni le président comme en Amérique, ne les dominent, prêts à les tenir en échec, si besoin est. Pour les contraindre, sur le terrain légal, à ce qu'elles ne veulent pas, il faut recourir à une dissolution, et le chef de l'État, qu'il s'agisse d'une monarchie constitutionnelle ou d'une république, ne recourra à ce moyen que dans des cas exceptionnels.

Les deux reproches principaux que l'on peut formuler à l'endroit de ce système, c'est qu'il n'est guère favorable à la stabilité ministérielle dont l'absence est toujours si dommageable à l'intérêt public, et qu'il permet aux chambres d'engager le pays, même sur de graves questions, plus avant que le pays ne le voudrait, ce qui jure avec l'essence de la démocratie. Le mal est toutefois moins grand dans les nations décentralisées, parce que l'autonomie locale soustrait des matières importantes à ces inconvéniens ordinaires.

Si le parlementarisme a compté de beaux jours dans plusieurs États, parmi lesquels et au premier rang l'Angleterre, il ne faut pas oublier qu'il s'est développé habituellement dans des démocraties incomplètes, inachevées, conservant des inégalités politiques considérables, où la chambre populaire a pour correctif une chambre héréditaire, où le cens électoral, quoique plus ou moins abaissé, tient encore lieu de digue préservatrice. Qu'adviendra-t-il de ce régime placé dans un cadre franchement démocratique, reposant sur la base du suffrage universel, tel, par exemple, que nous le trouvons en France depuis la troisième république? Pourra-t-il subsister dans ses traits essentiels, ou bien faudra-t-il le modifier, soit en fortifiant les prérogatives du chef du pouvoir, soit en accroissant les droits populaires? Nous n'en sommes pas encore à admettre que ses jours soient comptés, mais nous inclinons à croire qu'il subira la loi générale des choses humaines, qu'il ne vivra qu'à la condition de se transformer. Ce qui se passe à l'heure actuelle en Belgique, où le roi demande l'introduction du *referendum* laissé à la libre disposition du pouvoir exécutif, et cela pour faire contrepoids au parlementarisme, au moment où le suffrage très élargi, peut-être universel, en va changer les conditions, nous paraît

symptomatique : ce serait armer à la fois l'exécutif et le peuple contre l'absolutisme des chambres. Dernièrement, *l'Économiste français*, sous la plume autorisée de son directeur, M. Paul Leroy-Beaulieu, s'exprimait avec sympathie à l'endroit du *referendum* en matière municipale, disant qu'essayé dans deux villes de France, il avait donné « d'excellens résultats » et s'était montré « conservateur. »

Voilà encore un indice du travail qui se poursuit dans les esprits, et nous pourrions citer aussi cet autre fait, les hésitations, en plusieurs pays, entre le scrutin de liste et le scrutin par arrondissemens restreints ou uninominal, qui attestent le manque d'assiette dans l'édifice politique en même temps qu'un malaise évident.

Il y a donc quelque raison de regarder le parlementarisme, — du moins sous sa forme classique, orthodoxe, de la rivalité entre deux partis qui s'épient, où chacun profite des fautes de l'autre, et, pour un peu, lui aiderait à faillir à sa tâche, qui se disputent le pouvoir sans que, dans l'ardeur de la mêlée, la notion de la patrie conserve toujours son prestige, — comme une forme transitoire dans l'évolution de la démocratie. En outre, ces deux grands partis, qui sont censés se faire équilibre, nous les voyons de plus en plus se fractionner en tronçons dont un seul, en se déplaçant dans un seul vote, peut ouvrir une ère de crise et de désarroi. Il n'y a pas toujours sur le tapis de ces conflits aigus qui forcent les groupes à se masser en deux camps opposés.

Grosses et vitales questions que tous ces problèmes de philosophie politique qui surgissent ici ! Ce sera la tâche des démocraties, éclairées de plus en plus par les leçons du temps et de l'expérience, de chercher la structure la mieux adaptée à leurs besoins. Nous devons nous borner à émettre timidement quelques hypothèses.

LOUIS WUARIN.

ÉTUDES SUR LE XVIIE SIÈCLE

V [1].

LA PHILOSOPHIE DE BOSSUET.

Il y aurait plusieurs hommes à étudier dans Bossuet, et, si nous osions en courir l'aventure, de récens et excellens travaux nous y inviteraient comme de toutes parts. La savante *Histoire critique de la prédication de Bossuet*, par M. l'abbé Lebarq, elle-même suivie d'une nouvelle édition des *Sermons*, dont les deux premiers volumes viennent justement de paraître, nous serait sans doute une heureuse occasion de reparler ici du plus grand des orateurs. Je l'appelle le plus grand, et il l'est, d'autant que les intérêts éternels qu'il agite dans ses *Sermons* sont eux-mêmes au-dessus de ceux qu'ont remués dans leurs discours les Démosthène, les Cicéron, les Mirabeau. Mais, au lieu de l'orateur, si c'était plutôt l'écrivain qu'on voulût étudier, le livre de M. R. de la Broise sur *Bossuet et la Bible* nous en procurerait tout naturellement le prétexte. Il ne se peut pas que plus de soixante ans d'un assidu commerce avec la Bible n'aient profité, par l'intermédiaire de Bossuet, à l'enrichissement de la langue ou de la pensée française, et, certes, pour grand qu'il soit, il n'en a pas changé les destinées, mais, en y versant sa propre originalité, peut-être trouverait-on qu'il en a modifié le caractère. Enfin, c'est un meilleur livre encore que le *Bossuet* de M. Lanson, dont on pourrait s'inspirer et s'aider pour tracer un nouveau portrait de l'homme. La moindre nou-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1890.

veauté n'en serait pas de le montrer lui-même aussi différent que possible de la nature de son éloquence, plus humble et plus doux qu'elle n'est impérieuse, plus conciliant qu'elle n'est agressive, plus naïf, disons-le franchement, qu'elle n'a de profondeur. Mais je n'ai pas aujourd'hui tant d'ambitions, ni si diverses, et ce n'est que sa philosophie dont je voudrais parler. Si l'on a pu suivre, en effet, dans une précédente étude, les progrès de l'incrédulité pendant la première moitié du XVIIe siècle, il est bon de savoir ce que d'autres ont fait, d'autre part, pour les ralentir; comment, en face des libertins, le plus illustre des évêques de France a compris son devoir; et si vraiment, du haut de sa chaire, il n'a rien vu des dangers qui menaçaient son église.

I.

C'est dans ses ouvrages philosophiques, — dans le *Traité du libre arbitre*, ou dans le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, — que l'on est accoutumé de chercher ou d'étudier la philosophie de Bossuet; et rien ne semble, en vérité, plus naturel ni plus sage. Je ne dis donc pas que l'on ait tort; et, pour caractériser ou pour définir, après tant d'autres, la philosophie de Bossuet, je ne me priverai pas moi-même du secours de ses écrits philosophiques. Mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'en s'y renfermant, on leur accorde plus d'importance que ne leur en attribuait Bossuet lui-même, qui ne les a ni publiés, ni songé seulement à préparer pour l'impression; — et ceci ne laisse pas d'être assez significatif. Dira-t-on qu'il n'a non plus fait paraître lui-même ni sa *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*, ni ses *Élévations sur les Mystères*, ni sa *Défense de la Tradition et des saints pères?* Je le sais; mais je sais aussi que la mort l'en a seule empêché. Je sais que, parmi les occupations infinies de sa verte vieillesse, et pour ainsi parler jusqu'à son dernier jour, dans les relâches que lui laissait la maladie qui devait l'emporter, il retouchait et il revoyait sa *Tradition*, sa *Politique*, ses *Élévations*, avec des scrupules, et une inquiétude, et une impatience d'en finir qui témoignent assez de la grandeur du service qu'il eût cru rendre en les publiant. Mais, au contraire, depuis le temps où il composait le *Traité de la connaissance de Dieu*, c'est-à-dire aux environs de 1680, pour l'éducation du dauphin, fils de Louis XIV, on ne voit pas que Bossuet l'ait relu seulement, et, — chose assez singulière, — quand l'ouvrage a paru pour la première fois, en 1722, d'après une copie qu'on en avait trouvée dans les papiers de Fénelon, ç'a été sous le titre faux d'*Introduction à la Philosophie*, et sous le nom de l'archevêque de Cambrai. On ne saurait être plus

insouciant ou plus détaché de son propre ouvrage; et n'est-ce pas d'abord ce qu'oublient ceux qui réduisent la « philosophie » de Bossuet tout entière au peu qu'ils en retrouvent dans ses écrits philosophiques?

Mais je crains surtout qu'ils ne se méprennent sur la portée de son œuvre, et qu'ils ne se fassent, de la philosophie même, une idée trop courte et trop étroite. La philosophie consisterait-elle à discuter seulement si les qualités de la matière sont en elle ou en nous, si l'espace et le temps sont des choses ou des conditions de notre sensibilité? Ces sortes de questions, dont je ne méconnais pas l'intérêt, ont quelque chose de trop « scolastique, » au vrai sens, au sens étymologique du mot, et je veux dire par là qu'en dehors de l'école ni l'intérêt n'en est compris, ni peut-être n'en est réel. C'est comme la question de savoir en quoi la nature ou les fonctions propres des « Séraphins, des Chérubins, et des Trônes, » diffèrent de celles des « Puissances, des Vertus, et des Dominations. » Elle appartient sans doute à la théologie, mais la théologie en examine d'autres aussi, de moins excentriques à la vie présente, et si je puis ainsi parler, de plus effectives. Quelque opinion que Bossuet, dans ses ouvrages que l'on appelle philosophiques, ait donc exprimée sur des questions de ce genre, elles ne sont pas sa « philosophie. » Comme la « philosophie » de Voltaire, c'est dans l'ensemble de son œuvre que la « philosophie » de Bossuet est éparse ou plutôt diffuse. Tout autant que dans le *Traité de la connaissance de Dieu*, c'est dans son *Discours sur l'histoire universelle* qu'il nous la faut chercher, ou même dans son *Histoire des variations des églises protestantes*. Elle est encore dans son *Instruction sur les états d'oraison*, ou dans sa *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*. Là est sa métaphysique, là sa logique, là sa psychologie. Là surtout, pour mieux dire encore, est sa conception de la vie, sa manière de résoudre l'énigme de la destinée; là sont les principes de sa morale; et là enfin tout ce qu'il convient d'envelopper sous ce nom de sa philosophie, quand on parle d'un homme qui, pendant plus d'un demi-siècle, a plus agi que discouru, et moins disserté que lutté.

Cette manière d'entendre « la philosophie » de Bossuet a plusieurs avantages, et celui-ci premièrement, qui est de décider, en la supprimant, la question de son cartésianisme. Si nous en voulions croire les historiens de la philosophie moderne, — et aussi quelques historiens de la littérature française, — le *Discours de la méthode* ou les *Méditations sur la Philosophie première* auraient non-seulement contenu en puissance, mais déterminé en fait toute la pensée du XVIIe siècle, et nous n'aurions, dit-on, ni Pascal ni

Molière, ni Bossuet ni Racine, si Descartes n'avait existé. C'est faire trop d'honneur à ce génie chagrin et singulier, qui peut-être n'a manqué de rien tant que de bon sens, à moins encore que ce ne soit de l'expérience de la vie, et du sentiment de la réalité. Pas un de nos grands écrivains du XVIIe siècle n'a vraiment subi la domination de Descartes, et quand Descartes est devenu, trente ou quarante ans après sa mort, le maître des esprits, il y avait longtemps que tous ceux dont on fait ses disciples, arrivés eux-mêmes au terme de leur vie, s'étaient formés à l'école d'une autre philosophie que la sienne. L'influence du cartésianisme au XVIIe siècle est l'une des inventions, l'une des nombreuses erreurs dont Victor Cousin a jadis infesté l'histoire de la littérature française ; — et je le montrerais, si je ne l'avais déjà fait (1).

Mais pour Bossuet, s'il semble quelque part être cartésien, ce n'est précisément que dans son *Traité de la connaissance de Dieu*; et, là même, ce que l'on veut qu'il doive à Descartes, c'est à saint Thomas, ou à saint Anselme, ou à saint Augustin qu'il l'emprunte, quand il ne le tire pas de son fonds. J'en pourrais produire, si c'en était ici le lieu, de notables exemples. Et comment, en vérité, n'abonderaient-ils pas, si Descartes s'est moqué de nous avec sa prétention de faire en lui table rase de tout ce qu'il devait à l'enseignement de ses maîtres? Quand au surplus on épiloguerait sur ce point, et quand on établirait que ce que, saint Thomas ou saint Anselme avaient dit avant lui, Descartes, dans son poêle, l'a réinventé, il serait toujours vrai que ni la théologie, ni la morale, ni l'histoire, ni la politique, qui sont toute la philosophie de Bossuet, n'ayant de place dans celle de Descartes, Bossuet, cartésien par accident ou par occasion, dans celui de ses ouvrages dont les destinées l'ont le moins occupé, ne l'est pas dans les autres. Qu'y a-t-il de cartésien dans le *Discours sur l'histoire universelle*, ou dans l'*Instruction sur les états d'oraison*, ou dans la *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte?* Et, cependant, la question de savoir quel est le fondement du droit des peuples ou du titre des rois? ce que c'est que l'amour? ou encore s'il s'exerce une action de Dieu sur le monde, sont-ce ou non, — je le demande aux philosophes eux-mêmes, — des questions de philosophie?

J'insisterais, si dans une lettre qu'on ne connaît, il est vrai, que depuis une quinzaine d'années (2), Bossuet en personne, avec une franchise entière, ne s'était expliqué sur Descartes. C'était en 1689, et Huet, l'évêque d'Avranches, qu'on lui avait jadis associé dans l'éducation du dauphin, venait de publier sa *Censure de la philo-*

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 octobre 1888 : *Jansénistes et Cartésiens*.

(2) *Correspondance et œuvres inédites de Bossuet*, publiées par l'abbé Guillaume. Bar-le-Duc, 1877; Contant-Laguerre.

sophie cartésienne. En en faisant tenir un exemplaire à Bossuet, l'évêque d'Avranches y joignit une lettre, où il exprimait, par manière de badinage, la crainte que son illustre confrère « n'eût pas pour agréable un ouvrage si contraire à ses opinions. » Bossuet lui répondit, avec un peu d'aigreur, — « autant qu'il me parut, » nous dit Huet en ses *Mémoires;* — sur quoi les historiens de la philosophie, sans y regarder davantage, ont conclu que « Bossuet ne put supporter en silence l'apostasie cartésienne de Huet. » C'est exactement le contraire qu'il fallait dire; et, sans doute, je le répète, on n'avait pas la réponse de Bossuet sous les yeux, mais il était si facile de n'en pas supposer le contenu! Nous reproduisons ici toute la lettre, comme ne figurant que dans une seule des éditions des *Œuvres* de Bossuet.

Je ne puis partir, Monseigneur, sans vous faire mes remercîmens, sur le présent que je reçus hier de votre part, ni aussi sans vous dire un mot de la lettre dont il vous a plu de l'accompagner. Vous dites que *la doctrine que vous attaquez a eu le bonheur de me plaire;* — c'est Bossuet qui souligne; — et vous dites aussi dans la *Préface*, qui est tout ce que j'ai eu le loisir de lire de votre livre, que vous ne prenez la peine de combattre cette doctrine que parce qu'elle est contraire à la religion. Je veux croire, pour ma satisfaction, que vous n'avez pas songé à lier ces choses ensemble; mais la foi, dans un chrétien et encore dans un évêque qui la prêche depuis tant d'années sans en être repris, est un dépôt si précieux et si délicat (1) qu'on ne doit pas aisément se laisser attaquer par cet endroit-là en quelque manière que ce soit, surtout par un confrère qu'on aime et qu'on estime autant que vous. Je vous dirai donc franchement ce que je pense sur la doctrine de Descartes ou des cartésiens. Elle a des choses que j'improuve fort, parce qu'en effet je les crois contraires à la religion, et je souhaite que ce soit celles-là que vous ayez combattues : vous me déchargerez de la peine de le faire, comme je le fais en toute occasion, et je serai ravi d'avoir un ouvrage de votre façon où je puisse renvoyer les contredisans. Descartes a dit d'autres choses, que je crois utiles contre les athées et les libertins, et, pour celles-là, comme je les ai trouvées dans Platon, et ce que j'estime beaucoup plus, dans saint Augustin, dans saint Anselme, quelques-unes même dans saint Thomas et dans les autres auteurs orthodoxes, aussi bien ou mieux expliqués que dans Descartes, je ne crois pas qu'elles soient devenues mauvaises depuis que ce philosophe s'en est servi : au contraire, je les soutiens de tout mon cœur, et je ne crois pas qu'on les puisse combattre sans quelque

(1) On remarquera, pour ne pas se méprendre sur le sens de cette phrase, que Bossuet était alors au fort des polémiques soulevées par son *Histoire des variations*

péril. Pour les autres opinions de cet auteur, qui sont tout à fait indifférentes, comme celles de la physique particulière, et les autres de cette nature, je m'en amuse, je m'en divertis dans la conversation, mais, à ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au-dessous du caractère d'évêque de prendre parti sérieusement sur de telles choses.

Voilà, Monseigneur, en peu de mots, ce que je crois sur Descartes. Je vous le dis sans avoir rien sur le cœur qui diminue la cordialité et le respect avec lequel je suis, etc.

A Paris, 18 mai 1689.

Voilà, je pense, une étrange façon de reprocher à Huet son « apostasie cartésienne; » mais voilà, sur Descartes et sur le cartésianisme, le fond de la pensée de Bossuet. Une part de la doctrine lui est indifférente : c'est, par exemple, la théorie de l'arc-en-ciel, ou le *Traité de la formation du fœtus;* et je ne veux point rechercher ici s'il a tort ou raison dans son indifférence. Je dis seulement que ni la religion, ni la politique, ni la morale ne lui paraissant dépendre du nombre des couleurs du spectre ou des phénomènes de la segmentation de l'œuf des mammifères, ce sont choses, pour lui comme pour l'auteur des *Pensées*, dont il ne faut pas négliger de s'informer en passant, mais qui ne valent pas une heure de peine. Une autre part du cartésianisme n'appartient pas à Descartes : on remarquera que c'en est précisément pour Bossuet la meilleure, celle que Descartes doit lui-même aux Anselme ou aux Augustin. Et enfin, pour la troisième, non-seulement il l'improuve, mais en toute occasion, non content de l'improuver, il l'a combattue, il la combat, il la combattra. Peut-on être moins cartésien? d'une manière plus explicite, plus modérée d'ailleurs, mais plus ferme aussi dans sa modération?

Qu'improuvait-il cependant, et qu'a-t-il combattu dans le cartésianisme? Ce que nous avons déjà vu qu'y aurait combattu Pascal, — si Pascal avait eu le temps de mettre la dernière main à cette *Apologie de la religion* dont les *Pensées* ne sont que les fragmens mutilés; — et ce qu'après Pascal et Bossuet, Fénelon y a combattu à son tour : une conception mécaniste du monde, où, n'y ayant de place que pour la nécessité, il n'y en avait plus pour la liberté de l'homme, et encore moins pour celle de Dieu. Non que Descartes l'eût ainsi voulu; et au contraire, tout ce que l'on pouvait essayer pour sauver la liberté de Dieu, je crois, et on doit dire qu'il l'a effectivement tenté. Ce sage n'aimait pas qu'on lui fît des affaires; et c'est un trait de sa prudence que Bossuet a noté quelque part. Mais la logique intérieure du système avait été la plus forte. On l'avait bien vu, quand des spéculatifs plus hardis, Spinosa

dans son *Éthique*, ou Malebranche dans ses *Entretiens métaphysiques*, et ailleurs, avaient tiré des doctrines du maître ce qu'elles contenaient d'inévitables conséquences. Alors, il avait bien fallu s'avouer que les principes du cartésianisme, bien ou mal entendus, mettaient en question ou plutôt en péril quelques-uns des dogmes essentiels de la religion : la possibilité du miracle, le péché originel, la vraie notion de la grâce, le dogme même de la Providence. Et qui sait si ce n'est pas pour cela qu'un peu inquiet de ce qu'il y avait de trop cartésien encore dans son *Traité de la connaissance de Dieu*, Bossuet décida de ne pas le faire imprimer?

Nous commençons à entrevoir les linéamens de sa philosophie. La philosophie de Descartes est une philosophie de la nature : la philosophie de Bossuet est une philosophie chrétienne. Mais nous ne saurions nous en tenir là. Car, sans cesser d'être orthodoxe, et de demeurer fermement uni au corps de l'église, il y a plus d'une manière d'être chrétien ; il y en a surtout plus d'une, de philosopher, si je puis ainsi dire, dans le vaste sein du christianisme. Pour achever donc de déterminer le caractère original et personnel de la philosophie de Bossuet, c'est au cœur du christianisme qu'il faut l'aller étudier; c'est dans la nature aussi du génie de Bossuet; et c'est enfin ou peut-être surtout dans les circonstances qui l'ont obligé lui-même à se la définir. On ne tarde pas alors à s'apercevoir qu'entre tous les dogmes de sa religion, s'il en est un qu'il ait pris à cœur de démontrer et de fortifier, c'est celui de la Providence. Bossuet est éminemment le philosophe ou le théologien de la Providence; son œuvre entière, vue d'assez haut, n'est qu'une apologie de la religion chrétienne par le moyen de la Providence; et depuis ses premiers *Sermons* jusqu'à sa *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*, s'il est une idée qui reparaisse dans tous ses ouvrages, qui en éclaire l'intention pour en recevoir à son tour une lumière nouvelle, et qu'il excelle à ramener où et quand on l'attendait le moins, c'est l'idée de la Providence.

II.

Je ne dis pas qu'il l'ait inventée. Si je l'osais dire, et qu'il pût m'entendre, cette manière de louer son originalité le ferait frémir d'indignation et de colère. En effet, je parle ici de l'homme qui n'a pas craint d'écrire quelque part : « L'hérétique est celui qui a une opinion. » Bossuet n'a pas eu d'opinion, et il a mis sa gloire, ou plutôt sa religion, à ne rien inventer. Mais, comme il le fait également observer, puisque les mêmes dogmes, selon les temps, les occasions, et le génie particulier des novateurs, sont attaqués de diverses manières, tantôt dans une partie d'eux-mêmes et tantôt

dans une autre, il en faut suivre les contradicteurs sur le terrain qu'ils se sont choisi; et, à de nouveaux assauts, il faut ainsi qu'on oppose des défenses nouvelles.

C'est justement ce que Bossuet a fait. Sans doute, les païens eux-mêmes avaient déjà l'idée d'une Providence, puisque Lucrèce, en son poème, ne s'est rien proposé de plus capital que de la ruiner. En revanche, cette même idée, les stoïciens, eux, la considéraient comme constituant en quelque manière le fond de la définition de Dieu. « Que resterait-il à la neige, disait l'un d'eux, si on lui ôtait le froid, et au feu si on lui ôtait la chaleur? De même, que resterait-il à l'âme si on lui ôtait le mouvement, et à Dieu si on lui ôtait la Providence? » Les Pères étaient venus ensuite, ceux de l'église grecque, Chrysostome et Grégoire de Nysse, qu'à la vérité j'ai peu lus; et ceux de l'église latine, saint Augustin, Orose, Salvien « le prêtre de Marseille, » avec son *de Gubernatione Dei*, et Boèce, à leur suite, et plus tard saint Thomas, combien d'autres encore, que j'ignore ou que j'oublie! Mais si les principes étaient depuis longtemps posés et consentis, il y avait bien des conséquences que l'on n'en avait pas encore aperçues ou tirées; et, sans parler de cette magnificence ou de cette force de style grâce auxquelles Bossuet devait presque égaler la grandeur de son sujet, personne avant lui n'avait donné plus d'extension à cette idée de la Providence, n'en avait fait des applications plus diverses, n'y avait enfin, et en un certain sens, plus savamment réduit la religion tout entière.

Aussi bien n'en était-il pas qu'il fût alors plus urgent de défendre contre les libertins, n'y en ayant pas, — ce sont les termes de Bossuet lui-même, — qui « fût exposée à des contradictions plus opiniâtres. » Pour le prouver, j'ai déjà plusieurs fois cité le père Garasse, en sa *Doctrine curieuse des beaux esprits*, ou Mersenne encore, dans ses *Questions sur la Genèse*. A leur témoignage, puisqu'on en a contesté la valeur, je puis joindre aujourd'hui celui de Lessius (1), ce même Lessius que Pascal a si fort malmené, mais qui n'en est pas moins l'une des gloires de la compagnie de Jésus. Nous avons, en effet, dans les *Opuscules* de Lessius, à la date de 1613, un traité dont le titre tout seul est assez caractéristique: *de Providentia numinis, et animi immortalitate libri duo, adversus atheos et politicos;* et peut-être, en passant, n'est-il pas superflu de noter que Bossuet possédait les *Opuscules* de Lessius, sous le numéro 131 du catalogue de sa bibliothèque. Il possédait aussi, sous le numéro 314, la *Politique* d'un autre jésuite, le père Adam Contzen. Et Lessius disait, dans la *Dédicace* de son livre à

(1) J'y en joindrai d'autres encore, quand on le voudra.

l'évêque de Gand : « Parmi beaucoup de sectes impies dont les funestes doctrines déchirent le sein de la religion, il n'y en a ni de plus nombreuse en adeptes, ni de plus étendue, ni qu'on retrouve en plus de lieux sur terre que celle des athées, — *secta* ἀθέοτητος, — je veux dire de ces libertins qui nient ou qui révoquent en doute la Providence divine et l'immortalité de l'âme. » C'est ce que disait également Contzen, dans sa *Politique*, dont il employait presque entièrement le premier livre à la réfutation des argumens des athées contre la Providence. Héritiers, par notre Montaigne, de l'épicurisme ou du naturalisme italien de la renaissance, s'il était un dogme qui fût en butte aux sarcasmes des libertins du XVIIe siècle, nous pouvons l'affirmer, c'était celui de la Providence; — et si ce n'est pas la seule raison que Bossuet ait eue de le défendre, c'en est au moins la première.

Car il en avait d'autres, que je me contenterai d'indiquer en courant. — Les jansénistes, embarrassés peut-être par leurs doctrines sur la prédestination, qui restreignait singulièrement la liberté de Dieu même, n'avaient pour ainsi dire pas touché cette matière de la Providence. Est-ce pour ce motif secret que, si l'idée s'en retrouve dans l'*Augustinus* de Jansénius et dans les *Pensées* de Pascal, comme étant inséparable de l'idée même de Dieu, je ne me rappelle pas que le nom s'y en rencontre une seule fois? — On sait d'autre part qu'à Metz, la seule ville de France où les juifs eussent un état légal, leur misérable condition avait éclaté aux yeux de Bossuet, tout jeune encore, comme une preuve vivante de la Providence de Dieu. N'a-t-on pas retrouvé, dans un sermon de cette époque, *Sur la bonté et la rigueur de Dieu*, le dessin un peu grêle, mais aisément reconnaissable de la deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle?* — Et enfin, si, depuis longtemps, la tentation des libertins était d'imputer à la « Nature » ou au « Destin » la régularité de ce gouvernement du monde que la religion déférait à Dieu, le cartésianisme, en précisant ce que la tentation avait d'encore vague, n'avait-il pas fixé ce qu'elle avait avant lui d'incertain? Bossuet, plus perspicace qu'on ne le veut bien dire, a compris que si les progrès de la science devaient bientôt menacer quelque dogme, c'était d'abord celui de la Providence.

Mais sa grande raison de s'attacher, pour ainsi dire, au dogme de la Providence, de le faire sien, — comme Pascal aurait fait celui de la chute originelle, s'il avait achevé son *Apologie de la religion*, — c'est qu'il n'y en avait pas qui convînt mieux à la nature de son génie. Qui donc a cru dire autrefois quelque chose de spirituellement malicieux, en appelant Bossuet « un conseiller d'État? » C'était en tout cas un évêque, non un moine; et j'entends par là qu'en même temps qu'un dogme et qu'une morale, sa religion est

une politique aussi. Ce n'est pas tout pour lui que d'enseigner ou de prêcher les hommes : il se croit également investi du droit ou chargé de l'obligation de les conduire. Lisez plutôt, dans sa *Politique*, l'article intitulé : *Erreurs des hommes du monde et des politiques sur les affaires et les exercices des religions.* Aussi, ce qu'il a vu d'abord dans le dogme de la Providence et ce qu'il s'est complu à en bien dégager, est-ce l'idée de gouvernement, et, pour user de ses propres expressions, ce sont les « maximes d'État » de la « politique du ciel. » Les rois sont *comme* des dieux, et Dieu est le Roi des rois. De même donc que les rois sont rois pour faire régner sur terre, par des moyens dont le choix et l'application n'appartiennent qu'à eux, la justice, la paix, et la prospérité; de même, Dieu, par des voies qui nous sont cachées, conduit le monde à des fins également dignes de sa justice, de sa puissance, et de sa bonté. Dans les *Sermons*, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, dans la *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*, il n'y a pas d'idée qui revienne plus souvent, de comparaison qui soit plus naturelle à Bossuet, d'analogie qui lui paraisse mieux fondée. Évidemment, comme il y avait une affinité secrète entre le pessimisme de Pascal et la sévérité ou la dureté du dogme de la chute, il y en a une entre le dogme de la Providence et le goût comme inné de Bossuet pour la règle, pour l'ordre, pour l'unité. S'il a défendu comme personne l'idée de la Providence, c'est qu'il l'a sentie, ou éprouvée, si je puis ainsi dire, comme personne ; et quand il n'aurait rien ajouté que lui-même à ce qu'on en avait dit avant lui, c'est pour cela qu'il en demeurerait toujours le philosophe et le théologien.

Suivons donc le développement de l'idée dans son œuvre; et voyons-la, non pas assurément d'informe ni de vague, mais pourtant, de flottante ou de trop générale encore, devenir plus précise ou plus particulière, et, en se particularisant, s'élargir, s'enrichir, s'approfondir.

Elle est partout dans les *Sermons*, et par exemple, il y a longtemps qu'on l'a signalée dans ce sermon *Sur la bonté et la rigueur de Dieu*, que je rappelais plus haut. Bossuet avait alors environ vingt-cinq ans. Peu de sermons sont plus caractéristiques de sa première manière, agressive et souvent violente, militante et passionnée, peu pitoyable à la faiblesse humaine. L'idée que ce jeune prêtre se fait là de la Providence, — ou plutôt des vengeances du Dieu dont il est le ministre, — outre qu'elle manque un peu de générosité, manque surtout d'ampleur et d'originalité. Tout frémissant encore d'une horreur sacrée des bourreaux du Christ, comme s'il sortait d'assister au drame du calvaire, il n'y a rien là de personnel que l'accent, que l'éclat de la parole, que l'allure

du discours. Rien de plus : rien surtout qui indique la présence dans son auditoire d'un autre ennemi que le juif; rien qui pousse, ou qui perce, et qui passe au-delà des murs entre lesquels il prêche, mais

. . . Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;

et la destruction de Jérusalem, la dispersion du peuple juif, la malédiction qui continue toujours, après dix-sept cents ans, de peser partout sur eux, tournées, pour le chrétien intransigeant qu'il est, en preuves irrécusables de la vérité de sa religion.

Il y a quelque chose d'autre, et de plus, dans les deux sermons *Sur la Providence*, que l'on date, l'un de 1656, et le second de 1662. Si nous en avions le loisir, l'occasion serait belle et la tentation naturelle de comparer les deux discours, pour montrer ce que six années seulement d'intervalle ont mis de différence entre deux manières de traiter le même sujet par les mêmes argumens. Mais, ce qui nous importe beaucoup davantage, on voit les libertins ici paraître en scène, et Bossuet, dans son exorde, annoncer son intention d'établir contre eux la vérité du dogme de la Providence :

De toutes les perfections infinies de Dieu, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence ; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvemens et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue, et sans discipline.

Mais, comme une eau qui sort en bouillonnant d'une source trop pleine, les idees de Bossuet, se pressant ici les unes les autres, si leur abondance ne le détourne pas lui-même de son principal dessein, cependant l'ensemble du discours a quelque chose encore de confus ou d'irrégulier. L'idée en est belle, elle est grande : c'est que, pour prendre notre point de perspective, et pour entendre quelque chose au plan divin de la création, il faut sortir du monde, en franchir les limites étroites, s'élever soi-même au-dessus du temps qui passe, plus haut, plus loin encore, et se transportant en espérance au jour du dernier jugement, voir de là se débrouiller la confusion des

choses humaines, tout se remettre en place, et le désordre enfin prouver l'ordre. Mais, pour reconnaître ensuite avec lui, — je parle en libertin, — « toute l'économie de la Providence » dans le verset du psalmiste : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto*, n'y faut-il pas peut-être, avec beaucoup de bonne volonté, quelque subtilité d'esprit? ou est-on seulement obligé de l'y reconnaître? J'ajoute que, dès le second point, il ne s'agit plus dans le sermon que de l'utilité des afflictions, lequelle fait sans doute une partie de la question de la Providence, mais ne l'est pas cependant tout entière, et semble en résulter comme une conséquence plutôt qu'elle ne sert à la démontrer ou à l'établir. S'il est d'ailleurs toujours hasardeux de lier le libertinage de l'esprit à celui des mœurs, — parce que la vertu d'un seul athée suffit à renverser toute l'argumentation, — c'est un danger que Bossuet n'a pas évité dans ce premier sermon.

Je le trouve plus libre dans le second, dont l'ordonnance, ayant plus de simplicité, a plus de solidité aussi. Les libertins font plus ici que de paraître, ils occupent tout le discours, comme ils occupaient, en le composant, toute la pensée du prédicateur. Je ne puis résister au plaisir d'en recopier au moins l'exorde, l'un des plus beaux que nous ayons de Bossuet, où l'on entend sonner comme un bruit de guerre, et dont le geste superbe semble celui d'un Condé menant ses troupes à l'assaut :

Nous lisons dans l'histoire sainte que le roi de Samarie, ayant voulu bâtir une place forte qui tenait en crainte et en alarme toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel effort contre l'ennemi que, non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière. Je médite aujourd'hui, Messieurs, de faire quelque chose de semblable, et dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. *Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine*, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchans. *C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable;* c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, Chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts de ces nouveaux Samaritains. Non contens de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons, au contraire, qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rapporte tout à soi

par une loi immuable, et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie.

Ai-je besoin de faire observer qu'en prêchant ici le dogme, Bossuet ne le détachera pas de l'usage ou de l'application que son auditeur en doit faire? Quoi que l'on en ait voulu dire, du haut de la chaire chrétienne ce sont bien des leçons de morale qu'il donne, ce sont des règles de conduite qu'il prescrit; et je me repens de l'avoir jadis représenté, sur la foi de Désiré Nisard, comme j'aurais pu faire un théologien argumentant dans l'école sur le mystère de la Trinité. Mais l'intention polémique, et par suite aussi l'intention doctrinale, est, sinon mieux marquée, du moins plus facile à saisir dans ce second sermon. Contre les libertins, qu'il n'accuse plus ici de dérèglement dans les mœurs, mais plutôt d'orgueil et de confiance en eux-mêmes, dans les fumées de leur propre sagesse, il semble que Bossuet se prépare à ramasser l'arme qui va, dans quelques jours, tomber des mains de Pascal expirant. Et ne peut-on pas dire qu'il va déjà plus loin que l'auteur des *Pensées*, si ce n'est plus seulement, comme lui, l'indifférence ou l'insouciance des athées qu'il combat en eux, mais leurs attaques auxquelles il se propose de répondre par des ripostes, leurs raisons auxquelles il oppose les siennes, leurs argumens enfin dont il se fait fort de leur démontrer publiquement la faiblesse? Je ne crois d'ailleurs pas qu'il y ait réussi, dans le second sermon *Sur la Providence*, et, lui-même, il n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Qu'il y ait, en effet, de l'ordre dans la nature, et un point fixe, par conséquent, d'où se démêle et s'organise l'apparente confusion des affaires humaines; qu'il y ait des lois, dont la stabilité soit le premier caractère, un caractère sans lequel elles ne seraient pas lois; et que l'enchaînement secret en forme le système du monde, ce n'était plus, aux environs de 1660, ce que niaient nos libertins, ni surtout les cartésiens, puisqu'au contraire ils arguaient de cette stabilité même des lois de la nature, et de la réalité de l'ordre universel, pour établir en quelque manière l'inexistence de la Providence sur son inutilité. Interrogés sur la place, ou sur le jeu, qu'ils laissaient à l'action divine dans le gouvernement du monde, ils auraient pu déjà répondre, comme ce géomètre, qu'ils n'avaient pas besoin de cette hypothèse; et, ainsi que l'on disait alors, c'était faire pour eux, en tout cas, que de leur montrer tout l'univers soumis à une loi d'airain dont la nécessité enchaînait Dieu lui-même. Bossuet a failli commettre cette erreur; mais c'est Fénelon qui y est tombé, dans la première partie de son *Traité de l'existence de Dieu*.

Les libertins disaient encore qu'il n'était pas de la majesté de

Dieu, s'il existait, de se soucier des affaires des hommes, non plus que les hommes ne s'occupent de celles des fourmis ou des moucherons. *Si est aliquod numen supremum, credibile est illud se rebus humanis non immiscere, nec curare quid apud nos agatur.* Cela n'était pas davantage de sa perfection, ajoutaient-ils, dont le propre, étant de se suffire à elle-même, est donc aussi d'habiter éternellement en soi, sans en pouvoir sortir que pour se nier en se manifestant.

Enfin, et de tous leurs argumens, celui-ci, — qui détruisait les autres, il est vrai, mais on n'y regardait pas de si près, — est sans doute le plus ingénieux : ils soutenaient qu'il n'arrive à chacun que ce que chacun a voulu ; que la proportion est constante entre l'effort et le résultat ; et qu'heureux ou malheureux, tout homme est lui seul à lui-même l'artisan de sa destinée. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, il n'y en avait pas moins vingt raisons pour qu'Octave vainquît au promontoire d'Actium, et que tout ce qu'il était, joint à tout ce qu'il représentait, triomphât de tout ce qu'était l'amant de l'Égyptienne. La conséquence est assez claire : si nous sommes ainsi à nous-mêmes notre Providence, que réservera-t-on pour sa part à celle de Dieu? où, quand, et comment veut-on qu'elle s'exerce? dans quels intervalles des affaires humaines? Il faut retenir cet argument, pour bien entendre la philosophie de Bossuet sur les « choses fortuites, » et ce que l'on pourrait appeler sa théorie du hasard.

Parcourez maintenant les sermons de sa grande époque. C'est l'expression dont on se sert pour désigner ceux qu'il a prêchés de 1662 à 1670. Aussi souvent que le sujet le comporte, vous n'en trouverez pas un qui ne soit un commencement de réponse à quelqu'un de ces argumens.

Qu'essaie-t-il de prouver dans son sermon *Sur l'ambition*, qu'il a prêché cinq ou six fois? Précisément ce qu'il a si bien résumé plus tard dans un endroit de sa *Politique*. « On a beau compasser, dira-t-il, tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu, en sorte qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait. *Et cet endroit inconnu à l'homme dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est par où Dieu agit, et le ressort qu'il remue.* » Voyez encore ses sermons *Pour la fête de tous les saints* ou *Pour le jour de Noël*. Ils célèbrent le mystère du jour ; mais, dans cette commémoration solennelle, ce qu'ils ont surtout pour objet de mettre en lumière, c'est le pacte d'amour que la bonté de Dieu, en le rachetant, a voulu conclure avec la faiblesse de l'homme. Et, tel sermon *Sur les devoirs des rois* ou *Sur la justice*, quelle en est l'idée intérieure et profonde? C'est, comme Bossuet le dit lui-

même, c'est de nous apprendre que « Dieu a voulu tout décider, c'est-à-dire donner des décisions à tous les états, » ou, en d'autres termes, régler les conditions des hommes, celle du roi comme celle du prêtre, celle du marchand dans sa boutique ou de l'artisan dans son ouvroir, et leur donner à tous des principes de conduite qui le mêlent, pour ainsi dire, à toutes nos actions comme à toutes nos pensées. Descendant des hauteurs inaccessibles où jusqu'alors on l'avait placée, n'est-il pas vrai qu'ici l'idée de la Providence ne s'abaisse assurément pas, mais enfin s'humanise? La preuve qu'on en cherchait dans de vains raisonnemens, Bossuet nous la fait voir et comme toucher en nous, dans le secret de notre conscience. Il y a une force cachée qui fait servir nos actes à des fins que nous n'avions ni prévues, ni souvent souhaitées, qui nous effraient quelquefois nous-mêmes, et cette force, c'est Dieu.

Arrivé là, il ne lui restait plus qu'à en montrer la présence dans l'histoire, et je ne sais si ce n'est pas le principal objet de ses *Oraisons funèbres*, mais surtout des deux premières : l'*Oraison funèbre d'Henriette de France*, datée, comme l'on sait, de 1669, et l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, prononcée le 21 août 1670. Bossuet avait quarante-trois ans. Rappellerai-je ces paroles, qui sont, ou qui étaient jadis, il n'y a pas longtemps encore, dans toutes les mémoires? Le Français qui les vantait n'apprenait rien alors à l'étranger, et je commence à craindre que ce ne soit bientôt l'étranger qui nous les rapprenne :

C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. Il voulait découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant, j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. » Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux, » tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande ! Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Si j'ai cru devoir choisir ce passage parmi tant d'autres, ce n'est pas seulement qu'il nous montre Bossuet en pleine possession de son idée maîtresse, mais encore c'est que l'on y voit la promesse des applications qu'il en va faire, et qui vont remplir maintenant trente ans de son existence. « Ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime, » c'est l'*Histoire des variations des églises protestantes*. Mais « quand ce Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, » la manière dont « il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance, » n'est-ce pas l'idée du *Discours sur 'histoire universelle?* Et l'un et l'autre, c'est toujours aussi l'idée de la Providence. Or, si les protestans n'avaient pas attaqué l'*Histoire des variations*, nous n'aurions ni les *Avertissemens aux protestans*, ni les deux *Instructions pastorales sur les promesses de l'Église*, ni l'*Explication de l'Apocalypse*. Nous n'aurions, d'autre part, ni *la Défense de la tradition et des saints pères*, ni les deux *Instructions sur la traduction du Nouveau-Testament publiée à Trévoux*, ni tant d'autres écrits, s'il n'avait fallu défendre contre les « libertins, » et contre les « critiques, » le *Discours sur l'histoire universelle*. Mais l'*Histoire des variations* soulève tant de questions particulières, et d'un autre ordre, qui ne se rattachent qu'indirectement à celle que nous examinons, qu'on ne s'étonnera pas si, de ces deux grands ouvrages, puisque le choix en est libre, nous nous attachons de préférence au *Discours sur l'histoire universelle*.

III.

Nous n'avons pas sans doute à justifier, contre tant de vaines critiques dont il a été l'objet, mais auxquelles, d'ailleurs, nous voyons qu'il ne laisse pas d'avoir assez heureusement résisté, le plus célèbre, et presque le plus achevé des ouvrages de Bossuet. Qui croirait qu'on lui a sérieusement reproché, dans un *Discours* qui se termine à l'avènement de Charlemagne, de n'avoir pas parlé de l'Amérique? Un autre s'est plaint qu'il eût passé Mahomet sous silence, comme si Bossuet, à deux reprises, et notamment à la fin du livre, n'avait pas renvoyé de parler de Mahomet et de l'islamisme à un autre *Discours!* On ne saurait discuter, selon le vieil adage, avec ceux qui ne conviennent pas des principes; et nous, que pouvons-nous répondre à des critiques dont le premier soin semble avoir été de ne pas lire l'ouvrage qu'ils voulaient critiquer? Nous attendrons qu'ils l'aient lu.

Quant au reproche de n'avoir pas tenu les promesses de son titre, et, par exemple, dans une *Histoire universelle*, de n'avoir traité ni

de l'Inde ni de la Chine, je ne dirai pas que Bossuet l'eût fait dans son second *Discours*, — quoique d'ailleurs on pût le soutenir et presque le prouver. Comme de l'islamisme et comme de Mahomet, il attendait, pour parler de l'Inde et de la Chine, qu'elles fussent entrées dans le plan de l'histoire de la civilisation occidentale, et même, pour les y introduire, nous pourrions indiquer le moyen qu'il eût pris. C'est celui dont Fénelon, quelques années plus tard, a usé dans un sermon classique, *Pour la fête de l'Épiphanie*, où il montre la catholicité passant les mers, et allant réparer au loin, dans les contrées de l'extrême Orient, les pertes que lui avaient infligées les victoires de Luther et de Calvin. A moins encore qu'il n'eût naïvement répondu, comme il l'a fait dans un curieux passage de sa seconde *Instruction pastorale sur les promesses de l'Église :*

S'il y a des particuliers qui ne croient pas à l'Evangile, qui doute qu'il y ait aussi des nations, puisqu'on en trouve même « à qui l'esprit de Jésus ne permet pas de prêcher » durant de certains momens? (*Act.* XVI, 6, 7.) Allez donc chicaner saint Paul et Jésus-Christ même, *et allèguez-leur la Chine, comme vous faites sans cesse, et, si vous voulez, les Terres Australes*, pour leur disputer la prédication écoutée par toute la terre. Tout le monde, malgré vous, entendra toujours ce langage populaire qui explique par *toute la terre le monde connu, et dans ce monde connu une partie éclatante et considérable de ce grand tout.* En sorte qu'il sera toujours véritable que ce sera de ce monde que l'Église demeurera toujours composée...

Il est bien difficile de ne pas croire qu'il songe, en écrivant ces mots, à son *Histoire universelle*. Et, en effet, ne pourrait-on pas dire, non-seulement avec « le langage populaire, » mais avec celui même de la philosophie, que le premier caractère d'une *Histoire* vraiment *universelle* est de ne l'être pas (1)? Comme l'histoire de chacun de nous, pareillement l'histoire des nations est pleine de momens qui ne s'objectivent point, pour ainsi parler; d'événemens qui périssent en naissant; d'accidens qui ne laissent point après eux de traces d'eux-mêmes; et je sais bien que ce sont ceux que les chronographes ou les annalistes se complaisent à enregistrer, mais ce sont ceux aussi dont on a dit avec raison qu'il n'y avait rien de plus méprisable qu'un fait. Bossuet n'a compté, lui, ni cru devoir compter qu'avec les autres, ceux qui forment la trame éternellement subsistante de l'histoire; et, de lui demander, au lieu de son *Discours*, de n'avoir pas écrit *l'Art de vérifier les dates*, ne serait-ce pas se moquer du monde?

(1) Voyez, à cet égard, dans les *Opuscules* de Kant, son *Examen de la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder, et surtout ses *Idées sur une histoire universelle.*

Enfin, si Voltaire et les voltairiens se plaignent qu'il ait fait graviter l'histoire de l'univers autour de celle du peuple juif, — pour lequel on sait l'étrange, l'insolent, et l'inhumain mépris qu'ils affectent encore, — à qui l'érudition contemporaine a-t-elle donné raison? Qui donc a dit qu'il n'y avait au monde que « trois histoires de premier intérêt? » Celle des Grecs, celle des Romains, celle des Juifs. Qui a prouvé que, si le christianisme était et demeure jusqu'ici le fait le plus considérable de l'histoire du monde, il ne s'expliquait lui-même, et ne se comprenait qu'à la lumière de l'histoire du peuple de Dieu? N'est-ce pas M. Ernest Renan? Nous dira-t-on aussi de lui, que, s'il n'a pas fait plus de place, une part plus large, dans ses *Origines du christianisme*, au bouddhisme par exemple, ou, généralement, à l'influence des philosophies orientales, c'est qu'il les ignore? Mais si l'idée que M. Renan se fait de la philosophie de l'histoire est sans doute un peu étroite, — j'entends toujours chrétienne, en dépit qu'il en ait, ou plutôt toujours biblique, — reprocherons-nous à Bossuet, il y a deux cents ans maintenant passés, de ne s'en être pas fait une plus large? Ne le trouverons-nous pas excusable, lui, qui n'avait pas été l'élève d'Eugène Burnouf? Et ne conviendrons-nous pas qu'imaginaire comme les autres, le grief qu'on lui fait, d'avoir *ordonné* l'histoire du monde par rapport à celle du peuple juif, ce grief à son tour tombe, s'évanouit, et se dissipe comme eux?

C'est ce que je dirais si j'avais à défendre le *Discours sur l'Histoire universelle*. J'ajouterais qu'à mon avis, les lacunes ou les défauts n'en sont pas où l'on croit les voir, mais ailleurs, et qu'assurément ce n'est point Voltaire qui les a réparés, dans son *Essai sur les mœurs*, avec ce qu'il y dit de l'*Ezour-Veidam* ou de l'empereur Kam-Hi. Mais ce qu'il est plus intéressant de montrer, c'est le dessein que Bossuet s'est proposé dans son *Discours*, ce sont les raisons particulières qu'il a eues de le publier. C'est aussi que l'intention en est plus subtile, et surtout plus complexe que ne le donneraient à croire la simplicité de l'ordonnance, la lucidité du raisonnement, l'incomparable netteté du style. Unique en effet, pour l'aisance ou la négligence même, un peu hautaine, avec laquelle il jette, en passant, dans sa phrase plus rapide encore que majestueuse, autant d'idées que de mots, Bossuet ne l'est pas moins, dans ses grands ouvrages, pour l'art dont il sait faire marcher du même pas, ou courir de la même allure, l'exposition des faits, la réfutation des opinions adverses, et la démonstration du dogme. J'en voudrais montrer un bel exemple dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

On n'y voit d'ordinaire qu'une philosophie de l'histoire, mais il est encore, et de plus, une apologie de la religion, et une démon-

stration du dogme de la Providence contre les libertins. Nous en avons pour garant un curieux endroit du *Journal de l'abbé Ledieu.* Ledieu, qui fut vingt ans le secrétaire de Bossuet, nous a laissé sur son maître des *Mémoires* panégyriques, et un *Journal* particulier qui sent moins l'admiration d'un fidèle secrétaire que la sourde hostilité d'un plat valet de chambre. Or, un jour qu'ils causaient du *Discours*, dont Bossuet préparait la dernière édition qu'il ait donnée, et que Ledieu, comme il le pouvait sans flatterie, lui en faisait de grands complimens, Bossuet lui dit: « Oui, j'ai voulu dans mon *Discours* réunir à l'autorité des premiers apologistes et de saint Augustin tout ce qui est répandu dans la tradition. *Mais, il y a plus: après avoir épuisé l'Écriture et les Pères, j'ai voulu combattre, de mon propre fond, les philosophes anciens et païens, par des raisons nouvelles, qui n'ont jamais été dites,* et que je tire le plus souvent de mes adversaires mêmes. » Nous ne saurions mieux définir la part d'invention ou d'originalité de Bossuet dans son *Discours*, ni rien répondre de plus net à ceux qui veulent qu'il en doive la première idée à Pascal, ou à M. Duguet. On n'a pas besoin de rien emprunter, fût-ce à l'auteur des *Pensées*, lorsque l'on est Bossuet, et que l'on a saint Augustin sous la main. Quant aux « raisons nouvelles » qu'il avait tirées de « ses adversaires mêmes, » il ne faut, pour les trouver, chercher ni bien longtemps ni bien loin; — et il suffit d'une seule observation.

Si la raison de l'homme, en effet, peut s'élever toute seule, d'elle-même et sans effort, à l'idée d'une Providence générale, qui gouvernerait le monde par des lois générales, immuables et nécessaires, il nous est moins aisé de concevoir l'idée d'une Providence particulière, dont l'active sollicitude, partout et toujours présente, ne souffrirait ni que la liberté de nos caprices troublât l'ordre de ses desseins, ni qu'i tombât sans sa permission « un seul cheveu de notre tête. » Même, nous la formons d'autant moins aisément que la raison de l'humanité se développe davantage; et il semble qu'elle ait quelque chose de plus enfantin encore qu'inconcevable. Cependant, cette Providence particulière est celle des chrétiens. « Qu'entendons-nous par le mot de providence, — dira bientôt Fénelon, dans sa *Réfutation du système du P. Malebranche*, inspirée, presque dictée, revue et corrigée par Bossuet? — Ce n'est point l'établissement des lois générales ni des causes occasionnelles; tout cela ne renferme que les règles communes que Dieu a mises dans son ouvrage en le créant. *On ne dit point que c'est la Providence qui tient la terre suspendue, qui règle le cours du soleil, et qui fait la variété des saisons;* on regarde ces choses comme les effets constans et nécessaires des lois générales que

Dieu a mises d'abord dans la nature; mais ce qu'on appelle Providence, selon le langage des Écritures, *c'est un gouvernement continuel qui dirige à une fin les choses qui semblent fortuites.* » Et Bossuet met à la marge : « La Providence semble enfermer tout cela, mais *plus particulièrement* ce qui semble fortuit. » C'est là, précisément, ce qu'il est difficile à la raison d'admettre, que Dieu ait déchaîné les révolutions d'Angleterre pour sauver l'âme de Mme Henriette! Ou plutôt, c'est ce qu'il lui serait impossible d'admettre, comme étant contradictoire, si la révélation n'était là, qui l'en assure. La conséquence est évidente. Pour établir le dogme de la Providence, il fallait commencer par mettre hors de doute l'autorité de la révélation, ou, si l'on veut, il fallait les prouver l'une par l'autre, et toutes les deux par l'histoire, en montrant que l'histoire inexplicable sans la Providence, ne s'éclaire et ne se comprend qu'à la lumière de la révélation.

C'est ce que niaient les libertins, et, en particulier, le plus illustre alors d'entre eux, ce juif d'Amsterdam « au long nez, au teint blême, » le plus logique aussi des cartésiens, Spinosa, dont le *Traité théologico-politique*, après avoir soulevé des orages, lors de son apparition, en 1670, venait d'être traduit et réédité jusqu'à trois fois en français, dans la même année 1678, sous le titre de: *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut, tant public que particulier.* Bossuet avait lu Spinosa. Le *Tractatus theologico-politicus*, en édition originale, [*Hamburgi*. 1670. *Kunrath*], figure au catalogue de sa bibliothèque, sous le numéro 638. J'y vois figurer également l'*Éthique*, — ou plutôt l'*Opus posthumum*, — en manuscrit, sous le numéro 666; et ceci est plus curieux. Car, puisque l'*Éthique* a paru pour la première fois en 1677, quatre ans avant le *Discours* de Bossuet, il fallait donc que Bossuet fût singulièrement attentif à tout ce que faisait Spinosa, pour se l'être ainsi procurée manuscrite. Mais ce qui achève de nous rendre certains qu'il connaissait bien l'auteur du *Traité théologico-politique*, c'est qu'à chaque instant, s'il ne le nomme pas, il le réfute, ou il lui répond, dans la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle.*

Les preuves en seraient innombrables. C'est contre Spinosa qu'il s'est efforcé d'établir « la vocation du peuple de Dieu; » et on lit, effectivement, dans le *Traité théologico-politique :* « Si quelqu'un persiste à soutenir que l'élection des juifs est une élection éternelle... je n'y veux pas contredire... pourvu qu'on demeure d'accord qu'à l'égard de l'intelligence et de la vertu véritable, *toutes les nations sont égales,* Dieu n'ayant sur ce point aucune sorte de préférence, ni d'élection pour personne. » Spinosa dit ailleurs : « Puisqu'il est bien établi que Dieu est également bon et miséri-

cordieux pour tous les hommes, et que la mission des prophètes ne fut pas tant de donner à leur patrie des lois particulières que d'enseigner aux hommes la véritable vertu, *il s'ensuit que toute nation a eu ses prophètes, et que le don de prophétie ne fut point propre au peuple juif.* » Et Bossuet lui répond : « Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorans et les plus aveugles sur la religion : *tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière et par une sagesse plus qu'humaine!* » Mais, de tous les raisonnemens de Spinosa, celui qu'il ne cesse de combattre, dont on pourrait presque dire que son *Discours* entier n'est qu'une perpétuelle contre-partie, c'est celui qui fait le fond de l'*Éthique* aussi bien que du *Traité théologico-politique :* « Si un phénomène se produisait dans l'univers qui fût contraire aux lois générales de la nature, il serait également contraire au décret de Dieu, et si Dieu lui-même agissait contre les lois de la nature, il agirait contre sa propre essence, ce qui est le comble de l'absurdité... *Je conclus donc qu'il n'arrive rien dans la nature qui soit contraire à ses lois universelles, rien qui ne soit d'accord avec ces lois et qui n'en résulte...* Et ces lois, bien que nous ne les connaissions pas toujours, la nature les suit toujours, et par conséquent elle ne s'écarte jamais de son cours immuable. » C'est ce que Bossuet, comme on le pense bien, refuse d'admettre un seul instant :

Moïse, et les anciens pères dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pensées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance; *il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît, il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut...*

Si, pour se faire connaître dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnans, et forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde...

C'est justement ce que les hommes avaient oublié : *la stabilité d'un si bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que cet ordre avait toujours été et qu'il était de soi-même.*

Qui des deux cependant a raison, de Bossuet ou de Spinosa, c'est ce que je ne discuterai point. J'aurais assez gagné si j'avais convaincu tous ceux qui parleront du *Discours sur l'histoire universelle* de la nécessité d'avoir, en le lisant, l'*Éthique* et le *Traité théologico-politique* à portée de leur main. Car peut-être alors ne croirait-on pas qu'en fait de philosophie « Bossuet en est

toujours resté à ses vieux cahiers de Sorbonne ; » et peut-être, en rapprochant son *Discours* des circonstances qui le lui ont inspiré, le comprendrait-on mieux, si l'on ne l'admirait pas davantage! On saisirait alors aussi l'occasion de dissiper une fâcheuse et indigne équivoque ; et, s'il y a plus de dix-huit cents ans que, sous ce nom de Providence, bien loin d'envelopper la même chose, chrétiens et philosophes entendent précisément le contraire, ceux-ci l'impossibilité pour Dieu même de déroger aux lois qu'il se serait imposées, et ceux-là la liberté de les renverser quand il lui plaît, on le dirait. La Providence des philosophes est si peu celle des chrétiens qu'elles sont, à vrai dire, la négation l'une de l'autre. Et s'il fallait enfin prendre parti dans le débat, voici le motif qu'on aurait et qu'on aura toujours de se ranger du côté de Bossuet. C'est qu'il y a quelque chose d'occulte et de mystérieux qui se joue dans les affaires humaines, — n'importe le nom dont on le nomme, fortune, ou hasard, ou nature, ou Dieu même ; — et, ce qui vaut sans doute ici la peine qu'on le remarque, il en est de cette idée de la Providence comme de celle de la chute originelle : nous sommes sans la seconde « incompréhensibles à nous-mêmes, » et, sans la première, c'est notre propre histoire qui nous devient inintelligible.

Mais il ne suffisait pas à Bossuet d'avoir établi contre les libertins le droit de croire au miracle, plutôt que le miracle même : il lui fallait encore, contre les juifs, montrer le Messie dans le Christ, et, dans le Nouveau-Testament, l'accomplissement des prophéties de l'Ancien. On ne doit pas l'oublier, si l'on veut bien entendre l'économie de son *Discours*. Ce qu'il n'avait fait qu'indiquer ou que pressentir au temps de sa jeunesse, dans les sermons où nous avons signalé la première idée du *Discours* lui-même, — *Sur la bonté et la rigueur de Dieu*, *Sur le caractère des deux alliances*, *Sur Jésus-Christ objet de scandale*, — dix ou douze chapitres de sa seconde partie n'ont d'autre objet que de l'éclaircir, que de le développer, que de le fortifier. Par les prophéties et par l'histoire, contre les « illusions, » les « inventions, » les « subtilités, » et « l'obstination » des rabbins, il s'efforce d'établir, il prétend démontrer que, si Jésus-Christ n'est pas le Messie, il faut alors que les « prophètes en qui les Juifs espéraient les aient trompés. » On remarquera là-dessus que si Bossuet ne savait pas l'hébreu, cependant il connaissait bien les raisons des docteurs juifs, grâce au savant Huet, son collègue dans l'éducation du dauphin, qui travaillait lui-même, en ce temps-là, à sa *Démonstration évangélique ;* grâce à Renaudot ; grâce encore à ces frères de Veil, deux juifs qu'il avait convertis au christianisme, et dont le second, sous le nom de Louis de Compiègne, devenu « interprète du roi pour les lan-

gues orientales, » est l'auteur du premier catalogue des manuscrits hébraïques, syriaques, samaritains et arméniens de la Bibliothèque nationale.

Là, dans ces quelques chapitres, est le centre du *Discours*, et là aussi toute la force de l'argumentation de Bossuet.

Dieu a réservé à son Écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte. *C'est le rapport des deux Testamens.*

On ne dispute pas que l'Ancien-Testament ne soit écrit devant le Nouveau... Il n'en faut pas davantage. *Par le rapport des deux Testamens, on prouve que l'un et l'autre est divin.* Ils ont tous deux le même dessein et la même suite : l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert, l'un pose le fondement et l'autre achève l'édifice, en un mot l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi, tous les temps sont unis ensemble, *et un dessein éternel de la divine Providence nous est révélé.* La tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de religion, et les Ecritures des deux Testamens ne font aussi qu'un même corps et un même livre.

Et, assurément, c'est ce que tous les chrétiens savaient ou croyaient comme lui, mais c'est ce que personne avant lui n'avait dit avec autant d'autorité.

Aussi est-ce à ce point précis du *Discours* que s'en rattache la troisième partie, la seule ou à peu près qu'on lise de nos jours, et dont il est bien certain qu'il demeure debout des chapitres entiers, mais dont l'ensemble échappe, si l'on ne connaît pas et que l'on n'ait pas bien compris la seconde. Parmi le fracas des grands empires qui s'écroulent les uns sur les autres, c'est la perpétuité de la religion qui fait aux yeux de Bossuet la preuve de sa divinité, mais cette perpétuité même ne saurait résulter que du « rapport des deux Testamens. » Si Jésus n'est pas le Messie promis par les prophètes, ce n'est plus pour lui préparer les voies que Rome a conquis, pacifié, et unifié le monde ; — et la philosophie de l'histoire s'évanouit, pour ainsi parler, avec la divinité du Christ. Mais si les prophètes n'ont pas annoncé le Christ, en ce cas Spinosa dit vrai, il n'y a pas eu de peuple « élu de Dieu ; » — et avec leur inspiration qui cesse d'être divine, c'est la Providence, puisque c'est Dieu lui-même qui se retire du monde, loin des affaires humaines, loin de la créature, dans la catégorie de l'idéal, disons : dans la région du rêve. Nous n'avons donc qu'un moyen de le retenir parmi nous, et c'est celui que Bossuet nous propose. *In eo vivimus, movemur et sumus :* il faut que Dieu soit partout ou qu'il ne soit nulle part ; que « son bras ne soit pas moins fort quand il se cache que quand il

se déclare ; » et qu'il ne montre quelquefois des effets sensibles de sa puissance, « que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. »

Mais, dira-t-on, — et on le disait ou on l'insinuait déjà du temps de Bossuet, — si ce « rapport des deux Testamens » était l'œuvre des hommes? Si les évangélistes, pour établir que Jésus était le Messie, lui avaient d'eux-mêmes appliqué ce qu'il était dit du Messie dans les prophètes? Et si les prophètes n'en étaient pas, au sens chrétien du mot, c'est-à-dire si leurs prophéties étaient postérieures aux faits que l'on veut qu'ils aient prédits? Ou si Moïse encore n'était pas l'auteur des livres qui nous sont parvenus sous son nom? C'est le grand problème de la moderne exégèse, et l'on a l'air communément de croire que Bossuet ne l'aurait pas vu, ni seulement soupçonné. Lorsque Richard Simon, ce prêtre de l'Oratoire, qu'on appelle volontiers « le père » ou « le fondateur » de l'exégèse biblique, ayant achevé d'imprimer, en 1678, son *Histoire critique du vieux Testament*, voulut la faire paraître, « la rage de Bossuet contre l'investigateur qui venait déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre, » nous dit-on ; et dans cette occasion mémorable il donna la mesure de son intolérance et de son « étroitesse d'esprit. » Mais je regrette, en vérité, pour cette « belle phrase, » que, très loin d'être irrité que Simon dérangeât les siennes, et même de pouvoir l'être, Bossuet, qui jusqu'alors n'avait presque rien publié, les ait précisément écrites pour répondre à Richard Simon. Deux longs chapitres de la seconde partie du *Discours* ne tendent justement qu'à cette fin. En même temps qu'aux « libertins, » Bossuet a parfaitement vu la nécessité de répondre aux « critiques ; » ou plutôt il a reconnu en eux les pires ennemis de sa religion. De telle sorte que, cette seconde partie, commencée par une réfutation du *Traité théologico-politique* et de l'*Éthique* de Spinosa ; continuée par une exposition ou une apologie de la religion, dont le dessein résume à la fois celui des *Pensées* de Pascal et de la *Démonstration évangélique* de Huet, se termine par une réponse directe à l'*Histoire critique du vieux Testament*, de Richard Simon.

Au docte et subtil hébraïsant, dont je ne me permettrais de contester ni l'orthodoxie ni la science, mais qui commençait presque par déclarer dans son *Histoire :* « qu'il y a *toujours* lieu de douter si le sens qu'on donne aux mots hébreux est véritable, *puisqu'il y en a toujours d'autres qui ont autant de probabilité*, » Bossuet oppose d'abord le raisonnement.

Laissons les vaines disputes et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les ver-

sions, et de tout le texte, quel qu'il soit, *il en reviendra toujours les lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoires mêmes, le même corps de doctrine, et enfin la même substance?* En quoi nuisent après cela les diversités des textes? Que nous fallait-il davantage que ce fond inaltérable des livres sacrés, et que pourrions-nous demander de plus à la divine Providence?

Ne semble-t-il pas que ce soit le bon sens qui parle par sa bouche? Mais il faut concevoir que ce n'est pas ici la région du bon sens. Quelqu'un faisait récemment observer qu'en ce qui touche le *Pentateuque* il y avait presque autant d'opinions que d'hébraïsans. Est-il l'œuvre d'un seul auteur, ou de deux, ou de trois, ou de quatre, ou de cinq, ou de six, ou de sept? On l'ignore. On ne peut pas dire davantage s'il date du temps de Josué, ou de celui de Saül, ou de David, ou de Salomon, ou de Josias, ou d'Esdras, ou de Néhémias, ou d'Alexandre, ou des premiers Ptolémées, ou des Macchabées (1). Et quand on y songe, c'est de quoi nous mettre en défiance! Pourtant, cela ne prouve pas non plus qu'il soit effectivement de Moïse, ni même que Moïse ait réellement existé. Aussi Bossuet ne s'est-il pas contenté de cet argument de fond, si je puis ainsi dire, et en a-t-il opposé d'autres à l'*Histoire critique du vieux Testament*, j'entends de moins généraux, de plus topiques, — et de plus savans.

Quand j'en serais capable, je n'essaierais pas de les résumer. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir ce que valent aux yeux de nos modernes exégètes les argumens de Bossuet; la question est de celles qu'on ne tranche point incidemment; et, aussi bien, tout ce que je veux dire, c'est que Bossuet n'a laissé sans réponse aucun des argumens de Richard Simon. On en trouvera un exemple dans le passage de son *Discours* où il essaie de prouver, par le moyen de l'identité du *Pentateuque* des Juifs et de celui des Samaritains, l'existence d'un original bien antérieur à Esdras et contemporain du schisme des dix tribus. Si c'est un argument dont le savant M. Münck, le prédécesseur de M. Renan dans la chaire d'hébreu du Collège de France, estimait, il y a trente ou quarante ans de cela, qu'un honnête homme pouvait encore se servir, n'avouera-t-on pas bien que Bossuet n'est pas tant critiquable de s'en être aussi lui servi, voilà deux siècles maintenant passés (2)? Ne puis-je pas ajouter que lorsque l'on trouve, dans une bibliothèque, comme dans la sienne, jusqu'à dix-neuf éditions de

(1) Voyez à ce sujet le dernier état de l'exégèse orthodoxe dans le *Cursus scripturæ sacræ* des PP. Cornely, Knabenbauer et de Hummelauer, t. Ier et II. Paris, 1887, Lethielleux.

(2) S. Münck, *Palestine*, p. 137-138. Paris, 1845. Didot.

la Bible, hébraïques et grecques, latines et françaises, anglaises et allemandes, c'est que le possesseur en a sans doute l'usage? « Pour Dieu! comme il l'a dit dans sa langue énergique, ne pensons pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans notre esprit, dont nous vantons la délicatesse. » A vrai dire, toutes les difficultés que la critique de son temps, catholique, protestante, ou libertine a élevées contre l'authenticité des livres saints, Bossuet les a connues. Il en a prévu les conséquences prochaines, et il a essayé d'y parer. C'est en partie pour cela qu'il a composé son *Discours*, « dont les derniers chapitres de la seconde partie, nous dit l'abbé Ledieu, étaient pour lui *la preuve complète de la vérité de la religion et de la certitude de la révélation des Livres saints contre les libertins.* » Et là enfin est la raison de la sollicitude avec laquelle, jusqu'à son dernier jour, lui qui laissait volontiers ses autres ouvrages à leur fortune, il a revu et corrigé son *Histoire universelle.*

A cet égard la comparaison des trois éditions qu'il en a données lui-même, en 1681, 1682 et 1701, est curieuse et instructive. Mais ce qui l'est bien plus encore, c'est de constater ce qu'il a laissé dans ses papiers de corrections ou d'additions au texte même de 1701. Il y en a qui forment jusqu'à des chapitres entiers, comme celui qu'il a intitulé : *Moyen facile de remonter à la source de la religion, et d'en trouver la vérité dans son principe.* C'est le vingt-neuvième de la seconde partie, dans nos éditions actuelles, où il ne figure que depuis 1806. Le début en est significatif. Bossuet vient de développer les argumens qu'il oppose à Richard Simon, et il reprend : « Mais comme tous les esprits ne sont pas capables d'un raisonnement suivi, prenons par la main les plus infirmes, et menons-les doucement jusqu'à l'origine... » D'autres additions ne sont guère moins importantes. Mais tandis qu'elles se rapportent toutes à la seconde partie, il ne s'en est point trouvé pour *les Époques* ni pour *les Empires,* ou de tellement insignifiantes qu'il est inutile d'en parler. Preuve assez évidente à la fois, et du prix que Bossuet attachait à cette seconde partie ; et de sa préoccupation de rétablir ce qu'il croyait être la vérité contre les attaques ou les insinuations des nouveaux critiques ; et des craintes enfin que lui inspirait le progrès croissant du « libertinage. » Qui ne sait, au surplus, qu'il est mort, pour ainsi parler, sur sa *Défense de la tradition*, laquelle, n'étant qu'une réponse à l'*Histoire critique du Nouveau Testament*, du même Richard Simon, n'est donc aussi qu'un appendice ou une continuation du *Discours sur l'histoire universelle?*

C'est alors, après avoir comme balayé le terrain de tous les obstacles où pouvait se heurter le dogme de la Providence, et alors

seulement, qu'il l'a développé dans la troisième partie de son *Discours*. Je ne rappellerai pas avec quelle éloquence. Mais je dirai plutôt avec quelle modération, quels ménagemens, et quel souci, tout en ne cédant rien d'essentiel, de ne rien exagérer d'accessoire. Si bien qu'au fond, pour accepter sa philosophie de l'histoire, non-seulement il n'est pas même besoin d'être chrétien, mais il suffit de convenir de trois points : — premièrement, que le christianisme est sorti du judaïsme ; — secondement, que son apparition demeure toujours, après dix-huit cents ans, le fait le plus considérable de l'histoire de l'humanité ; — troisièmement et enfin, qu'avant et depuis lui, toutes choses se sont passées *comme si* son établissement en était la raison d'être. On voudra bien faire attention que la science, même la plus prudente, n'en demande pas davantage pour édifier tant de théories ou plutôt d'hypothèses qu'elle considère comme des certitudes? Nous ne sommes assurés ni que les corps célestes « s'attirent, » ni que les formes vivantes « évoluent » et se changent les unes aux autres ; mais il nous suffit, pour le croire, que l'*évolution* et l'*attraction* nous expliquent plus de faits qu'aucune autre théorie qu'on leur puisse opposer. C'est pour cela que je me suis quelquefois demandé si ce que l'on reproche le plus à Bossuet sous le nom d'étroitesse et de médiocrité d'esprit ne serait pas peut-être ce que sa conception de la Providence a de plus personnel, mais surtout de plus large et de plus philosophique? On ne saisirait pas avec tant d'empressement les moindres occasions qui s'offrent de la contester, si l'on ne reconnaissait pas intérieurement ce qu'elle a de vraisemblance ; et on lui reprocherait moins aigrement d'avoir « manqué de critique » si l'on ne se rendait compte que de la manière dont il a posé la question, il l'a pour ainsi dire élevée au-dessus des chicanes de la critique.

Non pas sans doute qu'il n'y ait plus d'une lacune à signaler dans son *Discours* ; et même s'il n'y en avait pas, ce serait à désespérer de l'érudition et de l'histoire ! Ayant, par exemple, écrit quelque cent ans avant que l'on sût déchiffrer les hiéroglyphes et les caractères cunéiformes, il est assez naturel que Bossuet ne s'en soit pas servi pour contrôler les récits d'Hérodote et de Diodore de Sicile. Possible aussi qu'il en ait cru trop aisément Xénophon sur Cyrus et Tite-Live sur Ancus Martius ou Tarquin le Superbe. Admettons également, si l'on le veut, que sa chronologie soit fautive : Volney, l'un des premiers, dans ses *Recherches sur l'histoire ancienne*, s'est donné assez de mal pour le démontrer. Il est vrai que Bossuet lui avait répondu par avance :

Ceux qui se trouveront trop resserrés dans [ma] supputation des années pour y ranger à leur gré tous les événemens et toutes les dates

qu'ils croiront certaines, pourront se mettre au large tant qu'il leur plaira dans la supputation des Septante, *que l'Église leur laisse libre*, pour y placer à leur aise tous les rois qu'on donne à Ninive avec toutes les années qu'on attribue à leur règne; toutes les dynasties des Egyptiens, en quelque sorte qu'ils les veuillent arranger; *et encore toute l'histoire de la Chine, sans même attendre, s'ils veulent, qu'elle soit plus éclaircie.*

Et, en effet, pourvu que la splendeur de Babylone ou de Ninive ait été jadis éclipsée par celle de Persépolis ou d'Ecbatane; pourvu que l'empire des Perses ait à son tour succombé sous les coups d'Alexandre, traînant après lui toute la Grèce; et pourvu qu'enfin Rome ait hérité du pouvoir encore agrandi d'Alexandre, la philosophie de Bossuet ne subsiste-t-elle pas tout entière? Les « époques, » ici, n'importent guère, ni la longueur de temps, mais la seule succession des faits; — et la succession des faits est certaine. Pareillement, quelques fables que Tite-Live ait consignées dans ses *Histoires*, ou le bon Hérodote, c'est assez qu'aux journées de Marathon et d'Actium l'Occident ait vaincu l'Orient. « Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les folles amours, les plaisirs et la mollesse; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique... » Il n'y a qu'à lire attentivement le *Discours* de Bossuet pour y trouver ainsi une réponse à la plupart des objections qu'on lui a faites.

C'est comme encore quand on lui reproche de n'avoir pas fait dans la formation du dogme chrétien une part assez large à l'influence du génie grec. Mais en vain s'est-on efforcé de montrer que les philosophes de la Grèce et de Rome, bien loin de partager les superstitions du vulgaire, étaient en quelque sorte déjà chrétiens avant le Christ. « Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adorait, il s'en défendit comme d'un crime, et Platon, en parlant du Dieu qui avait formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. » — On pourrait ajouter, si l'on voulait s'en donner le facile plaisir, que les Scherer et les Renan n'ont pas dit autre chose. La sagesse antique, dont le principe était l'orgueil, ne se serait jamais abaissée jusqu'à l'humilité, qui est le principe de la vertu chrétienne. Les Grecs et les Romains, qui tenaient la pauvreté pour honteuse, n'auraient jamais eu l'idée d'y réduire les « huit béatitudes. » Leur société, qui reposait sur l'esclavage et sur le patriotisme local comme sur ses deux assises, ne se serait jamais élargie d'elle-même jusqu'à devenir la Jérusalem universelle des prophètes. Qu'est-ce à dire, sinon qu'en rapportant tout le christianisme au judaïsme comme à sa source Bossuet avait raison? et que, dans une *Histoire de la for-*

mation du dogme chrétien, on pourrait lui reprocher d'avoir omis de parler de l'influence des philosophes grecs, mais non pas dans un *Discours sur l'histoire universelle?* Ici encore, la lacune est plus apparente que réelle, et la critique a pris le change, ou peut-être a-t-elle voulu nous le donner.

Je ne reviendrai pas, après cela, sur ce que j'ai déjà dit de l'omission de l'Inde et de la Chine dans le plan de l'*Histoire universelle*. On aura certainement remarqué ce que Bossuet en disait lui-même : « qu'il attendait qu'elles fussent éclaircies ; » et une fois éclaircies, j'ai tâché de montrer qu'il lui aurait été facile d'en envelopper l'histoire dans son *Discours*. Il eût encore pu, s'il eût voulu, les insérer au commencement de sa seconde partie, à l'endroit où il dit, un peu avant d'arriver à Moïse, que, « le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, était devenu un temple d'idoles. » La Chine surtout, avec la prodigieuse antiquité dont sa civilisation se vante, eût trouvé là sa place ; et l'Inde, un peu plus loin, au commencement de la troisième partie, quand il dit : « Je ne compterai pas ici parmi les grands empires celui de Bacchus ni celui d'Hercule, *ces célèbres vainqueurs des Indes et de l'Orient*. Leurs histoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien suivi : il les faut laisser célébrer aux poètes, qui en ont fait le plus grand sujet de leurs fables. » Les scrupules du critique se mêlent dans cette phrase à l'impatience du philosophe. Et qui l'aurait enfin empêché, s'il avait cru devoir le faire, au début encore de sa deuxième partie, de nous conter la longue histoire de l'humanité primitive et de nous montrer, dans le barbare ou dans le sauvage, un Adam dégénéré de son institution première? Mais il ne l'a pas fait, pour la raison que nous venons de dire, parce qu'il n'aimait pas à parler de ce qu'il savait mal, et puis, et surtout parce que rien n'était au fond moins nécessaire à son dessein.

Car, encore une fois, il s'agissait pour lui de prouver qu'il y a du divin dans l'histoire, ou plutôt, en un certain sens, que l'histoire est toute divine, et que, ce qu'il y a d'universel en elle, c'est précisément ce caractère de divinité. Otons-le, tout s'y brouille, tout s'y confond, tout s'y obscurcit; et la connaissance de son long passé ne sert à l'homme que pour le convaincre de sa perversité, de son impuissance, et de l'inutilité de la vie. Mais, posons-le, tout s'éclaircit, tout s'ordonne, tout dans l'histoire tend vers une fin, qui devient ainsi notre raison d'être et notre loi. Que fait à une démonstration de ce genre le nombre des exemples dont on l'autorise ou dont on l'appuie? La qualité seule en est de quelque prix, et non la quantité. Si la Providence peut se démontrer par l'histoire, une seule histoire y pourrait suffire; et au fait Bossuet n'en a vraiment exposé qu'une : c'est celle du « peuple de Dieu, » dans

laquelle, ayant montré la raison de toutes les autres, il lui eût si peu coûté de multiplier les exemples qu'au contraire il en a trop donnés, et que, comme son *Discours* est tout ce qu'il est sans l'Inde ni la Chine, il le serait encore s'il n'en avait pas consacré à l'Égypte un chapitre entier.

On nous pardonnera d'avoir si longuement insisté sur le *Discours sur l'histoire universelle*. C'est qu'on le lit peu, et on le lit mal. C'est qu'à force d'entendre dire « qu'il y a trop de religion dans la seconde partie pour ceux qui ont la foi et qu'il y en a trop peu pour les incrédules et pour les indifférens, » — ce qui n'est qu'une jolie antithèse, — il semble que l'on ne sache plus où est le centre et le nerf de l'ouvrage. C'est enfin qu'il a été l'œuvre préférée de Bossuet, et par conséquent, si nous voulons connaître sa philosophie, celle qu'il nous faut toujours relire. Il nous reste à montrer maintenant qu'une fois tout à fait maître, pour ainsi parler, de cette idée de la Providence, Bossuet n'a pas cessé de la développer encore, et qu'elle est demeurée jusqu'à son dernier jour l'idée essentielle de sa philosophie.

IV.

Rien de plus naturel que de la retrouver dans ce *Traité du libre arbitre*, — qu'il composa, dit-on, comme son *Discours*, pour l'éducation du dauphin, — si le fond même en est d'accorder ou de concilier la liberté de l'homme, non point avec la « prescience, » mais bien avec la « Providence » de Dieu. C'est ce qu'il déclare en propres termes :

Nous concevons Dieu comme un être qui sait tout, qui prévoit tout, qui gouverne tout, qui fait ce qu'il veut de ses créatures, et à qui doivent se rapporter tous les événemens du monde. Que si les créatures libres ne sont pas comprises dans cet ordre de la Providence divine, on lui ôte la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers, c'est-à-dire des créatures intelligentes. Il n'y a rien de plus absurde que de dire qu'il ne se mêle point du gouvernement des peuples, de l'établissement ni de la ruine des états, comment ils sont gouvernés, par quels princes et par quelles lois, toutes lesquelles choses s'exécutant par la liberté des hommes, si elle n'est en la main de Dieu, en sorte qu'il ait des moyens certains de la tourner où il lui plaît, il s'ensuit que Dieu n'a point de part à ces événemens, et que cette partie du monde est entièrement indépendante.

Et on connaît la solution qu'il donne de la difficulté, plus sage, plus hardie peut-être en sa sagesse même, que bien des décisions

qui semblent mieux répondre aux exigences de notre logique. Également assurés de la réalité de notre libre arbitre, et de celle de la Providence, nous n'aurions aucun moyen de les concilier « qu'il nous faudrait, pour ainsi parler, tenir toujours comme fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. » N'a-t-il pas raison, si, tout ce que prouve la contradiction, comme en tant d'autres rencontres, c'est que les deux vérités qui se contrarient ne sont pas du même ordre : l'une, la liberté, s'établissant en fait par l'évidence du sentiment ou par les nécessités de l'institution sociale, et l'autre, la Providence, telle que Bossuet l'a définie, ne nous étant connue que par l'autorité de la révélation.

Je ne pense pas avoir besoin non plus de montrer la liaison du dogme de la Providence avec le dessein principal de l'*Histoire des variations des églises protestantes*. Assurément, beaucoup d'autres intentions s'y mêlent, et nulle part mieux on ne saurait saisir, ni trouver une plus belle et plus ample occasion d'admirer la complexité, la richesse, la fécondité de la pensée de Bossuet. Ce que la discussion du dogme a de plus métaphysique ; ce que la dialectique a de plus pressant et parfois de plus audacieux ; ce que la narration historique a de plus vivant et de plus coloré ; ce que la critique des textes ou leur interprétation ont de plus épineux, de plus délicat, de plus subtil aussi ; ce que l'éloquence enfin du pasteur qui veut conquérir ou ramener des âmes ont de plus persuasif et de plus convaincant, de plus impérieux et de plus insinuant tour à tour, la promesse et la menace, l'indignation et l'ironie, le conseil et la prière, l'adjuration et l'anathème, tout est réuni dans ce livre qu'à peine quelques curieux lisent encore de nos jours ; — dont Hallam disait qu'il était la plus formidable machine qu'on eût dirigée contre le protestantisme ; — que ceux mêmes qui l'ont lu n'osent pas admirer publiquement ; et qui n'en demeure pas moins le plus beau livre de la langue française, comme joignant à ses autres mérites celui d'en être à la fois le plus sincère et le plus passionné. Mais tout en développant l'histoire des origines et des variations de la réforme, Bossuet y a voulu faire voir en même temps que l'on ne peut rien contre Dieu que ce qu'il veut bien permettre, et que le triomphe de la Providence est de tourner à sa gloire, en le tournant à la confusion des rebelles, tout ce que l'on entreprend contre lui. Lorsque Dieu se retire de nous, et qu'il lui plaît, pour des fins cachées, de nous abandonner ou plutôt de nous livrer aux inspirations de notre sens humain, ni Luther ni Mélanchthon, ni Henri VIII ni Élisabeth, ni l'éloquence ni la science, ni la force ni la ruse, ne sauraient empêcher l'erreur de se diviser contre elle-même, de se trahir en se multipliant, et de rendre à la

vérité, toujours une et toujours la même, l'involontaire hommage de ses contradictions.

Si cette idée se retrouve partout dans l'*Histoire des variations;* si c'est elle peut-être qui en fait l'âme diffuse; si Bossuet n'y perd pas une occasion de la remettre en lumière, ne pourrons-nous donc pas dire avec raison qu'il se montre toujours, là, comme ailleurs, le philosophe ou le théologien de la Providence et le ministre, pour ainsi parler, des vues de son Dieu sur le monde? Le prodigieux succès de la réforme l'aurait fait trembler pour l'Église; et, ainsi qu'il le dit lui-même, « ce n'était pas sans étonnement » qu'il lisait la parole de l'apôtre: *Oportet hæreses esse.* Mais, à la clarté du dogme de la Providence, il a compris ce « terrible *il faut;* » et la plus redoutable épreuve qu'eut traversée l'église s'est changée à ses yeux en un témoignage de la bonté de Dieu sur ses élus. En ce sens, l'*Histoire des variations* n'est qu'une application particulière du principe posé dans le *Discours sur l'histoire universelle*, et la justesse même de l'application achève, pour Bossuet, de démontrer la vérité du principe.

En veut-on d'autres preuves encore? On les trouvera jusque dans le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.* Car pourquoi Bossuet n'y a-t-il pas consacré moins d'un livre entier, le cinquième, qui n'en est pas le moins curieux, à démontrer « l'extrême différence de l'homme et de la bête? » C'est un problème actuel encore aujourd'hui, s'il en fût, et dont on peut bien dire que vingt autres dépendent, y compris celui même de l'immortalité de l'âme et de la Providence. Était-ce qu'il crût bien nécessaire, comme on l'a prétendu, de réfuter le paradoxe de Descartes sur les animaux machines? En aucune façon, mais il voulait enlever aux « libertins » l'argument qu'ils tiraient contre la Providence de l'apparente identité de l'homme et de l'animal. Ils allaient répétant le mot de l'*Ecclésiaste: Unus est interitus hominum et jumentorum;* et ils en concluaient que Dieu ne se souciait pas plus des hommes que des bœufs: *Numquid de bobus cura est Deo?* N'était-ce donc pas un grand point de gagné si l'on établissait contre eux, sans aucun recours à la révélation, mais par le seul secours de l'observation, que l'homme diffère extrêmement de la bête? Le cinquième livre du *Traité de la connaissance de Dieu* n'a précisément pas d'autre objet; et nous, les contemporains de Darwin et d'Hæckel, quand nous cherchons où est la différence, nous la trouvons où Bossuet l'a mise.

Là, également, est l'explication de la vivacité avec laquelle, dans plusieurs lettres adressées à l'évêque de Castorie, et à un disciple de Malebranche, il a pris parti contre l'auteur de *la Recherche de*

la vérité ou plutôt du *Traité de la nature et de la grâce*. Certes, il n'y avait pas de chrétien plus sincère, — disons, si l'on veut, plus candide, — que Malebranche, mais il n'y avait pas non plus de cartésien plus naïf, ni de philosophe ou de spéculatif qui s'assurât plus tranquillement de la parfaite orthodoxie de ses sentimens, sur la droiture et la pureté de ses intentions. On pouvait dire de lui, bien plus encore que de Spinosa, que ses livres étaient pleins de Dieu ; mais son Dieu, dont les volontés générales enveloppaient des conséquences quelquefois regrettables, n'était déjà plus celui de l'Écriture, et sa manière de traiter le miracle ne tendait à rien moins qu'à le nier, en le faisant rentrer dans des lois qu'il faut qu'il interrompe, ou qu'il contrarie, ou qu'il renverse, pour être le miracle. Bossuet vit le danger. Peut-être même est-ce alors, aux environs de 1685, qu'il aperçut plus clairement qu'il n'avait fait jusque-là l'incompatibilité du cartésianisme et de la religion. Mais ce qu'il vit surtout, c'est que, si la doctrine de Malebranche se répandait, c'en était fait du dogme de la Providence.

Croyez-moi, Monsieur, — écrivait-il au disciple de Malebranche, — pour savoir de la physique et de l'algèbre et pour avoir même entendu quelques vérités générales de la métaphysique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on soit fort capable de prendre partie en matière de théologie, et afin de vous faire voir combien vous vous méprenez, je vous prie seulement de considérer ce que vous croyez qui vous favorise dans mon *Discours sur l'histoire universelle*. Il m'est aisé de vous démontrer que les principes sur lesquels je raisonne sont directement opposés à ceux de votre système... Je ne vous en écrirai ici que ce mot, qu'il y a bien de la différence à dire, comme je fais, *que Dieu conduit chaque chose à la fin qu'il s'est proposé par des voies suivies*, et de dire *qu'il se contente de donner des lois générales dont il résulte beaucoup de choses qui n'entrent qu'indirectement dans ses desseins*. Et puisque, très attaché que je suis à trouver tout lié dans l'œuvre de Dieu, vous voyez au contraire que je m'éloigne de vos idées générales, de la manière que vous les prenez, comprenez du moins une fois le peu de rapport qu'il y a entre ces deux choses.

On le voit, ce sont d'autres vérités aussi, mais c'est surtout le dogme de la Providence qui lui paraît menacé par le système de Malebranche. Dans une autre lettre, il ne cache pas à l'évêque de Castorie qu'il a tout fait pour empêcher la publication du *Traité de la nature et de la grâce*. Et je ne me porte point garant que, si la préparation de son *Histoire des variations*, — qui était sur le point de paraître, — ne l'eût absorbé tout entier, il eût voulu lui-même répondre à Malebranche, mais ce qui est certain, c'est que non con-

tent de lui opposer Arnauld, il fit écrire à Fénelon cette *Réfutation du système du père Malebranche sur la nature et sur la grâce*, que l'on regarde comme le meilleur des écrits philosophiques du futur archevêque de Cambrai. Pour quelles raisons d'ailleurs cette *Réfutation* ne vit pas le jour, c'est ce que l'on ignore, mais c'est ce qui nous dispense aussi d'y insister. Il suffit que Bossuet, comme nous l'avons vu, l'ait corrigée de sa main, et que cette sollicitude nous soit un nouveau témoignage de l'intérêt presque personnel qu'il prenait dans la controverse. Elle en est un aussi de celui qu'il portait à l'abbé de Fénelon.

Ce n'était pas pourtant que les libertins eussent quitté la lutte ; et, sans parler de ceux qui promenaient leur incrédulité dans les salons ou dans les ruelles, dans les cabarets ou dans les cafés du temps, Bayle venait de donner ses *Pensées diverses sur la comète*, et Fontenelle allait écrire son *Histoire des oracles*, deux de ces livres où Voltaire, quelques années plus tard, devait apprendre à lire. Mais on sait, d'autre part, qu'à peine Bossuet avait-il terminé son *Histoire universelle*, il lui avait fallu s'occuper des affaires du gallicanisme. L'*Histoire des variations* était alors survenue, qu'il avait dû défendre, après l'avoir écrite, et justifier tour à tour contre les attaques des Basnage et des Jurieu. Grâces leur soient rendues de leurs attaques! Nous devons au premier la *Défense de l'histoire des variations*, et, sans le second, nous n'aurions pas les six *Avertissemens aux protestans*, qui valent bien la *Critique de l'École des femmes* ou la *Défense de l'Esprit des lois*. Enfin, bien malgré lui, sur les instances réitérées de Fénelon et des amis de Fénelon, il était intervenu dans la querelle du quiétisme, dont au bout d'un an il s'était trouvé seul à porter tout le poids. A quoi si l'on ajoute un important diocèse à gouverner, un temporel à administrer, des religieuses à diriger, qui le fatiguaient de leurs infinis scrupules, ses fonctions aussi d'aumônier de la dauphine, on comprendra que, de 1681 à 1700, il n'ait pas pu donner aux progrès du libertinage toute l'attention qu'il aurait voulu. Mais il ne fut pas plus tôt délivré de tant de soins divers, qu'il revint à son idée maîtresse, et que, résumant toute sa morale dans ses *Méditations sur l'Évangile*, toute sa politique dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et tout le dogme enfin dans ses *Élévations sur les mystères*, c'est à rendre sa philosophie de la Providence plus claire encore qu'il employa ses dernières années.

Contentons-nous ici de le montrer dans sa *Politique*. On en a loué souvent, de nos jours même, avec autant de courage que de raison, le bon sens, la sagesse, l'esprit de modération et de paix. Qui a mieux parlé que Bossuet de l'amour de la patrie, avec plus d'éloquence, et je dirais volontiers avec plus de tendresse?

La société humaine demande que l'on aime la terre où l'on habite ensemble; on la regarde comme une mère et une nourrice commune, on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *caritas patrii soli*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivans, les recevra dans son sein quand ils seront morts : — « Votre demeure sera la mienne, » disait Ruth à sa belle-mère Noémi, votre peuple sera mon peuple, je mourrai dans la terre où vous serez enterrée et j'y choisirai ma sépulture. . . . . .

C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle Athénien était banni de sa patrie comme traître; il en machinait la ruine avec le roi de Perse, à qui il s'était livré, et, toutefois, en mourant,.. il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique pour les y inhumer secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fît autrement. Dans les approches de la mort, où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille; il croit satisfaire à sa patrie; il croit être rappelé de son exil après sa mort, et, comme ils parlaient alors, que la terre serait plus bénigne et plus légère à ses os.

La *Politique tirée de l'Écriture sainte* est pleine de ces leçons ; et si j'ai tenu à rappeler celle-ci, c'est pour que l'on sache bien que ce qu'il avait dit de son vieux maître, Nicolas Cornet, nous pouvons, nous devons, nous, le dire de Bossuet : que, si son prince n'a pas eu de sujet plus fidèle, « la France aussi n'a pas eu de cœur plus français que le sien. »

Pour l'idée de la Providence, on la retrouve ici partout : dans cette phrase de son *Avant-propos* : « Dieu, par qui les rois règnent, n'oublie rien pour leur apprendre à bien régner,.. c'est une partie de la morale chrétienne que de former la magistrature par des lois : *Dieu a voulu tout décider, c'est-à-dire donner des décisions à tous les états*, — nous dirions aujourd'hui : des règles de conduite à toutes les conditions, — et, à plus forte raison, à celui d'où dépendent tous les autres. » On la retrouve encore dans les chapitres qu'il a intitulés : *Il n'y a point de hasard dans le gouvernement des choses humaines, et la fortune n'est qu'un mot qui n'a aucun sens.* [VII ; 8, proposition 5.] *Comme tout est sagesse dans le monde, rien n'est hasard.* [VII, 6, proposition 6.] *Il y a une providence particulière dans le gouvernement des choses humaines.* [VII, 6, proposition 7.] *Dieu décide de la fortune des états.* [VII, 6, proposition 3.] *Dieu forme les princes*

guerriers. [IX, 1, proposition 1.] *Dieu faisait la guerre pour son peuple du plus haut des cieux, d'une façon extraordinaire et miraculeuse.* [IX, 1, proposition 1.] Et on la retrouve enfin jusque dans les caractères qu'il assigne à l'autorité légitime, lesquels sont précisément ceux qu'il reconnaît et qu'il adore en Dieu : « Premièrement, l'autorité royale est sacrée ; secondement, elle est paternelle ; troisièmement, elle est absolue, — ce qui veut dire indépendante, — et quatrièmement, elle est soumise à la raison. » Ce sont là, comme on voit, les traits mêmes dont il a représenté la Providence, et le gouvernement des hommes n'est qu'une imitation de celui de Dieu sur le monde.

A la vérité, ce qui faisait à ses yeux la force de sa *Politique* est ce qui en fait aujourd'hui la faiblesse pour nous. Si nous sommes chrétiens, il nous faut d'autres garanties que la crainte de Dieu contre l'incrédulité du prince, ou, pour mieux dire, du souverain. A plus forte raison, si nous ne sommes pas chrétiens, nous en faut-il en ce cas contre l'excès de la piété même. Et Bossuet l'a bien senti, puisqu'il a essayé d'en trouver ou de nous en donner. C'est ainsi qu'il s'est efforcé de distinguer nettement le pouvoir absolu du pouvoir qu'il appelle arbitraire :

Quatre conditions accompagnent le gouvernement arbitraire :

Premièrement, les peuples sujets sont nés esclaves, c'est-à-dire vraiment serfs, et parmi eux il n'y a point de personnes libres ;

Secondement, on n'y possède rien en propriété, mais le fond appartient au prince, et il n'y a point de droit de succession, pas même de fils à père ;

Troisièmement, le prince a le droit de dissiper à son gré, non-seulement des biens, mais encore de la vie de ses sujets, comme on ferait des esclaves ;

Et, enfin, en quatrième lieu, il n'y a de loi que sa volonté. . . .

. . . . . .

C'est autre chose que le gouvernement soit absolu et qu'il soit arbitraire. Il est absolu par rapport à la contrainte, n'y ayant aucune autorité capable de forcer le souverain, qui, en ce sens, est indépendant de toute autorité humaine. Mais il ne s'ensuit pas de là que le gouvernement soit arbitraire... C'est qu'il y a des lois dans les empires contre lesquelles tout ce qui se fait est nul de droit ; et il y a toujours ouverture à revenir contre, ou dans d'autres occasions ou dans d'autres temps.

Mais il a beau faire, le vice est toujours là, dans le caractère sacro-saint dont il investit le souverain, quel qu'il soit, prince ou peuple, république ou monarchie ; il est dans cette étroite et mu-

tuelle dépendance de la politique et de la religion, qui devient trop aisément l'instrument de la pire tyrannie; il est enfin, non point où on le veut voir, en tel ou tel endroit du livre et du système, mais dans la conception même que Bossuet se fait du fond des choses. Il n'en était peut-être que plus intéressant de le montrer poursuivant son idée jusqu'aux applications pratiques, et risquant ainsi, « pour la vouloir outrer et pousser trop avant, » de nous la rendre inacceptable.

V.

Que vaut-elle cependant, et qu'en penserons-nous, au moment de conclure? C'est ce qu'il est assez difficile de dire; et, de la manière que Bossuet a posé la question, il nous faudrait, pour y répondre, discuter après lui la possibilité du miracle, la vérité des prophéties, et l'authenticité de la révélation. On conviendra que de tels problèmes ne se traitent point comme occasionnellement, et, — si j'ose l'avouer, — ne les ayant pas décidés pour ma part, ni ne sachant si je les déciderai jamais, il y aurait sans doute à les trancher moins de courage que de présomption, moins de liberté que d'improbité philosophique. Je me contenterai donc d'une seule remarque.

S'il est vrai, comme le croit Bossuet, — et on ne peut guère le lui disputer, — « qu'il n'y a pas de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens, » c'est-à-dire, si l'histoire de l'humanité n'a en elle-même ni sa raison d'être, ni sa loi, ni seulement sa condition d'intelligibilité; l'idée de la Providence ne l'explique pas mieux, mais ne l'explique pas moins aussi, n'a rien qui répugne davantage à la raison, ne soulève pas enfin plus de difficultés que les idées qui l'ont remplacée pour nous: celle du progrès, ou celle de l'évolution. Ce sont trois hypothèses. La dernière : celle de l'évolution, a d'ailleurs pour elle d'être plus conforme aux données de la science contemporaine; la seconde : celle du progrès, a quelque chose de plus consolant, mais aussi de plus douteux, et, pour ainsi parler, de moins autorisé par l'histoire; la première a surtout contre elle de nous rengager dans l'anthropomorphisme, et, conséquemment, d'abaisser, en la rapprochant de nous, l'idée même de la divinité. Les philosophes, qui savent les moyens d'épurer les idées de ce que l'imperfection du langage humain y mêle inévitablement de sensible ou de matériel, ont en général préféré l'hypothèse de la Providence aux deux autres. Je ne parle pas des chrétiens, que l'accusation d'anthropomorphisme ne saurait guère toucher, puisque Dieu « a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. » Les politiques,

les hommes d'action, eux, se rangent plus volontiers à l'hypothèse du progrès, qui met dans l'humanité le principe de son mouvement et le terme idéal de son activité. Enfin, les savans, qui en sont les auteurs, préfèrent assez naturellement l'hypothèse de l'évolution. Mais aucune de ces trois hypothèses, aucune de ces trois idées n'est parfaitement claire; et, d'un autre côté, si cependant l'histoire a besoin de l'une ou de l'autre d'entre elles pour prendre conscience de soi, comme aussi l'humanité pour ne pas mettre le dernier mot de la sagesse dans l'inertie des épicuriens, il est, je le répète, assez difficile de décider entre elles.

Aussi bien, dans les pages qui précèdent, n'ai-je point du tout voulu prendre parti dans la question de la Providence, mais seulement mettre en lumière les trois points que voici :

J'ai voulu montrer d'abord qu'une grande idée, celle de la Providence, dominait ou commandait le système entier des idées de Bossuet. Chrétien sincère, et, si je l'ose dire, catholique passionné, nourri de la moelle des Chrysostome et des Augustin, tous les dogmes de sa religion, Bossuet les a touchés, selon les occasions et les temps, il les a expliqués, il les a éclairés de la lumière de son génie, qui peut-être ne s'est nulle part déployé plus à l'aise que dans l'expression de « ce que l'œil n'a jamais aperçu, de ce que l'oreille n'a jamais ouï, de ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme. » Voyez-le plutôt, dans son *Histoire des variations*, élucider le mystère de la transsubstantiation, ou le dogme de la chute, encore, dans ses *Élévations sur les mystères*. Mais, de tous les dogmes, s'il en est un auquel il se soit particulièrement attaché, qu'il ait en quelque sorte fait sien, j'ai tâché de montrer et je voudrais que l'on eût vu que c'est le dogme de la Providence. Plus ami, comme je l'ai dit aussi, de la sévérité de la discipline romaine que de la liberté grecque, c'est sur le dogme de la Providence qu'en fondant l'assurance de l'ordre, qui est le premier besoin des sociétés humaines, il a fondé l'apologie de la religion. Et comme il n'y avait pas d'ailleurs une seule manifestation de l'intelligence ou de l'activité qui ne fût enveloppée dans les replis de sa religion, c'est ainsi que toute sa politique, toute sa morale, toute sa philosophie s'est trouvée exprimée en fonction de la Providence. Si ce point était bien établi, Bossuet, dans l'histoire de la philosophie, et peut-être dans celle de l'Église, n'aurait-il pas sa place, qui ne serait qu'à lui, comme l'un de ces anciens Pères auxquels ses contemporains ne craignaient pas de le comparer? Ne le craignons pas davantage; et si l'un a été, comme Athanase, le théologien de la Trinité, ou l'autre, comme Augustin, le théologien de la Grâce, disons que, dans cette longue histoire du développement du dogme catholique, Bossuet a été celui de la Providence.

J'ai voulu montrer, en second lieu, qu'on lui faisait tort de sa plus grande part d'invention personnelle et d'originalité quand on ne cherchait sa philosophie que dans ses œuvres « philosophiques. » C'est une idée qui ne fut venue, je pense, à l'esprit de personne avant Victor Cousin, que de prétendre distinguer, dans l'œuvre d'un Pascal, d'un Bossuet, ou d'un Fénelon, leur « philosophie » d'avec leur « religion. » Comme on ne croyait pas de leur temps que la philosophie fût une enseigne ou une profession, il n'y avait pas alors de questionnaire ou de formulaire sur lequel on interrogeât un homme avant que de l'inscrire au rang des philosophes, et sa philosophie, c'était tout simplement la conception générale du monde, de l'homme, et de la vie qui se dégageait de son œuvre. Un Voltaire, en ce sens, un Rousseau, que dis-je ! un La Fontaine ou un Molière même avaient leur philosophie. Nous avons changé tout cela. Nous ne tenons plus aujourd'hui pour philosophes que ceux qui font métier d'argumenter en règle sur la métaphysique ; et l'histoire même de la philosophie ne se soucie d'un grand écrivain qu'autant qu'il lui est arrivé, comme à nos nouveaux scolastiques, d'en disserter en forme. Ne sais-je pas bien des *Histoires de la philosophie* où tout ce qu'ont pu proposer sur le libre arbitre, dans leurs dissertations inaugurales, les Allemands les plus ignorés, on l'y trouve, mais rien en revanche de ce qu'en ont dit les Luther, les Calvin ou les Jansénius ? Si j'avais aidé quelques philosophes à se faire de leur science une idée plus large, et moins « scientifique, » je ne leur aurais pas rendu, non plus qu'à leurs études, un médiocre service ; et je ne leur demande pas de saluer en Bossuet ce qu'ils appellent « un penseur, » mais d'y voir seulement quelque chose de plus que l'auteur de sa *Logique* et de son *Traité de la connaissance de Dieu.*

Et j'ai voulu montrer enfin que rien n'était plus faux que de se représenter Bossuet, comme on le fait trop souvent encore, sur l'autorité de Voltaire, de Sainte-Beuve, et de M. Renan, « tranquillement installé dans sa chaire d'évêque, au moment le plus solennel du grand règne ; » aveugle aux progrès du libertinage, sourd aux bruits précurseurs de la tempête prochaine ; et mourant, en 1704, sans se douter « lui, prophète, » que Voltaire était né. Car on ne l'a donc pas lu ? On n'a lu ni ses *Sermons,* ni ses *Oraisons funèbres*, ni ses *Avertissemens aux protestans*, ni sa *Défense de la tradition et des saints pères ?* Mais, au contraire, toute sa vie publique n'a été qu'un long combat contre les libertins, — auxquels même on a vu qu'il fallait joindre les critiques, — et, de 1652 à 1704, on pourrait dire, qu'à l'exception de ses écrits dans l'affaire du quiétisme, Bossuet n'a rien publié que contre les critiques et contre les libertins. Si l'on permettait à Richard Simon, au nom de son grec et

de son hébreu, de faire dans l'Église le docteur et le théologien, nul n'a mieux vu que Bossuet, qu'il y allait de la tradition tout entière et, avec la tradition, de la religion même. Nul n'a mieux vu que lui, ni ne l'a dit plus clairement, que, du luthéranisme au calvinisme, du calvinisme à l'arminianisme, de l'arminianisme au socinianisme, l'évolution nécessaire du protestantisme tendait, avec une rapidité de jour en jour croissante, à l'indifférentisme. Que voudrait-on qu'il eût fait davantage? Quelle est cette « crise » dont on parle et qu'on lui reproche de n'avoir pas prévue? Que veut-on dire enfin quand on dit que « son coup d'œil aurait sauté par-dessus Voltaire? » Il n'y a rien dans Voltaire, j'entends rien de sérieux, qui ne fût déjà dans Bayle ou dans Spinosa, — qu'on a vu si Bossuet connaissait; — il n'y a que des bouffonneries ou des grossièretés. Mais de tous les argumens qu'on opposait à la religion, s'il n'en est pas un seul que Bossuet ait laissé sans réponse, on peut donc lui reprocher d'avoir manqué de tolerance, de ménagemens, de prudence, de critique même, si l'on veut, et de largeur d'esprit, en un certain sens, — mais non pas de perspicacité.

Le siècle suivant ne s'y est pas trompé. Non-seulement c'est bien en Bossuet qu'il a reconnu son principal adversaire, mais c'est au dogme de la Providence, que Bayle, dans ses *Pensées diverses sur la comète*, au lendemain même de la publication du *Discours sur l'histoire universelle*, que les libres penseurs anglais, que Voltaire à leur suite, se sont d'abord attaqués. Pendant près d'un demi-siècle, c'est sur le dogme de la Providence que la controverse philosophique a roulé. Même le dogme de la chute, il a fallu, pour pouvoir le prendre corps à corps, et le combattre à son tour qu'on eût ruiné celui de la Providence. Il a fallu qu'avant de pouvoir utilement nier la corruption originelle et la perversité foncière de l'homme, on eût établi l'indifférence du créateur pour sa créature; et, comme si le dogme de la Providence eût été contre les libertins l'ouvrage avancé de la religion chrétienne, on n'y a pas eu plus tôt fait brèche que le déisme s'est trouvé au cœur de la place. Qu'est-ce à dire? Sinon que Bossuet, en essayant de le fortifier, a été mieux inspiré peut-être que l'auteur lui-même des *Pensées?*.. Mais il ne s'agit pas de les opposer l'un à l'autre, il faut plutôt les réunir; et après avoir dit ce qu'ils ont fait pour arrêter les progrès de l'incrédulité, il faut essayer de dire comment, pour quelles raisons, dans quelles conditions ils y ont échoué. Ce sera l'objet d'une prochaine étude, où j'essaierai de faire à Bayle la place qu'il mérite et qu'il ne me semble pas qu'on lui ait faite encore dans l'histoire des idées.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

M. LE COMTE ALEXANDRE DE HUBNER

ET

SES SOUVENIRS DE 1848 (1)

Après avoir fait deux fois le tour du monde, M. le comte de Hübner vient de faire un voyage dans son passé. Le récit de ses excursions lointaines a été goûté ; ses souvenirs de 1848 ne le seront pas moins. Il n'était alors qu'au début de sa brillante carrière diplomatique. Simple conseiller de légation, il résidait à Leipzig en qualité de consul-général d'Autriche en Saxe et de chargé d'affaires accrédité auprès des petites cours d'Anhalt, de Schwarzbourg et de Reuss. Il commençait à se lasser de ses fastidieuses et ingrates fonctions, qui n'étaient guère qu'une sinécure, quand, vers le milieu de février, M. de Metternich, qui depuis deux ans lui promettait de l'avancement, le manda à Vienne pour lui confier une importante mission en Italie. On avait constitué à Milan, sous le nom de conférence, une sorte de comité exécutif, composé du vice-roi, archiduc Rainer, du feld-maréchal Radetsky, et du gouverneur de la Lombardie. M. de Metternich avait résolu d'y adjoindre un diplomate, chargé d'entretenir d'étroites relations avec les petits princes italiens, de leur prêcher la résistance aux sociétés secrètes, aux idées dangereuses et au parti du mouvement, et de leur répéter sans cesse que s'ils se sentaient impuissans à se défendre contre les hommes de désordre, l'Autriche était là, qu'elle se ferait un plaisir de leur prêter main-forte.

(1) Hachette, Paris ; et Brockhaus, Leipzig, 1891.

Le prince sentait venir l'orage, mais malgré l'échec qu'il avait essuyé en Suisse l'année précédente, il n'éprouvait aucune inquiétude. La plus grande erreur des hommes d'État est de croire à l'éternelle efficacité de la méthode qu'ils ont adoptée ; tous les moyens humains finissent par s'user, et, les circonstances ayant changé, on se perd par les mêmes démarches qui vous avaient plus d'une fois sauvé. C'est l'éternelle ironie de l'histoire. M. de Hübner n'avait pas encore quitté Vienne quand on y apprit la chute de la monarchie de juillet. Le chancelier n'en parut que médiocrement ému ; son imperturbable confiance, son olympienne sérénité ne se démonta point. Deux semaines après, une révolution éclatait à Vienne, et celui qui avait tenu si longtemps dans ses mains tous les fils de la diplomatie européenne en était réduit à rentrer brusquement dans la vie privée. De son côté, M. de Hübner, à peine arrivé en Italie, s'apercevait qu'on l'y avait envoyé trop tard, que le temps des négociations était passé, que c'était aux épées de prendre la parole.

Heureusement, il avait déjà cette vive curiosité qui l'a conduit depuis jusqu'au bout du monde, et les curieux se distraient bientôt de leurs chagrins. Il avait pris l'habitude d'écrire chaque matin son journal. C'est ce journal qu'il vient de publier, non sans le retoucher un peu et en y ajoutant tout un chapitre rédigé l'an dernier à Corville-House. On ne se résout pas facilement à livrer au public, sans y changer un mot, sans rien donner à ses repentirs, des pages qu'on a écrites il y a quarante-deux ans. C'est de tous les courages le plus rare et, à vrai dire, le plus inutile (1).

M. de Hübner persiste à croire, aujourd'hui encore, que M. de Metternich a été fort calomnié et que l'administration autrichienne a procuré à l'Italie de longues années de prospérité, d'ordre et de paix. En 1849, le prince lui disait à Richmond : — « J'ai toujours pensé que les questions sociales devaient avoir le pas sur les questions politiques. Depuis 1815, je ne me suis plus occupé de politique. » — Il entendait par là qu'il avait toujours accordé la première place aux intérêts matériels des peuples. Il les regardait comme des troupeaux que leurs propriétaires doivent s'appliquer à engraisser et à maintenir en santé ; il pensait que le bonheur auquel ils ont droit est celui d'un bœuf de labour, que son maître ne maltraite que lorsqu'il donne de la corne, et auquel il est bon d'assurer, autant qu'il est possible sans trop se déranger, une litière fraîche, une étable passablement tenue, un râtelier bien fourni.

Il est certain que sous le régime autrichien, la Lombardie ne dépérissait point, qu'une administration probe, régulière, exacte, si lentes que fussent ses allures, si lourde que fût sa main, était plus protectrice que tracassière à l'égard des petits, et que dans les états sur lesquels l'Autriche étendait son bras tutélaire, le peuple, tout compté,

tout rabattu, *alles in allem*, était heureux. Les gouvernemens, se sentant garantis contre toute injure, contre tout ennemi du dehors et du dedans, n'avaient besoin que de peu de troupes et pouvaient épargner à leurs sujets les charges du service militaire. Malgré les douanes intérieures, le commerce ne languissait pas, l'industrie florissait. Les dépenses ne dépassant pas les ressources, la situation financière était satisfaisante, et on assure qu'elle n'était nulle part meilleure que dans le royaume des Deux-Siciles.

Mais si le prince de Metternich avait quelque souci des besoins matériels, les seuls qu'il prît au sérieux, il n'avait aucun égard pour les besoins de l'esprit, qui lui semblaient factices et de pure convention. Il voulait que le bœuf fût gras, il ne lui permettait pas de penser, de caresser des chimères, de se complaire dans les imaginations dangereuses, de s'arroger des droits abstraits, et il était impitoyable pour quiconque se plaignait : — « Sous le règne de l'empereur François Ier, nous dit M. de Hübner, l'Autriche était un heureux pays, mais ses fils n'étaient pas tous heureux. Qu'il y eût des mécontens, cela ne pouvait échapper au vigilant père de famille, et, dès le début, il considéra comme une des principales tâches de son gouvernement d'étouffer le mal dans son germe. Il en voyait le principe dans les idées nouvelles, qui, parties de France, s'étaient répandues sur les bords du Rhin et menaçaient d'envahir l'Europe centrale. Avant la grande Révolution, jouer avec les doctrines des encyclopédistes passait à Potsdam comme à l'Ermitage pour un agréable amusement. Mais depuis que chaque soldat français, dans ses marches à travers l'Europe, avait laissé tomber de sa giberne quelques graines et que ces graines commençaient à germer sur les grandes routes, les cours du nord et la Sainte-Alliance en ressentaient de vives inquiétudes. On croyait la société chrétienne menacée par la société philosophique; on voulait la sauver, on fit ce qu'on fait dans les temps de maladies contagieuses : on entoura la monarchie d'un cordon. »

S'il y avait des mécontens à Vienne, il y en avait bien plus encore en Italie, dans ce pays profondément remué, travaillé par les idées de 1789. Comme le remarque M. de Hübner, le parti libéral ou national, qu'on appelait alors le parti français, était représenté jusque dans les cours qui avaient à l'Autriche les plus grandes obligations, dans l'entourage des princes, dans les chancelleries, dans les salons de la noblesse et jusque dans le sacré-collège et dans l'antichambre des papes. A plus forte raison trouvait-il des adhérens dans toutes les professions libérales.

L'Autriche procurait aux peuples la vie commode; mais sa pesante tutelle, sa police oppressive, sa censure aussi rancunière qu'ombrageuse exaspérait les classes intelligentes, tous ceux à qui ne suffisait pas le bonheur du bœuf gras. M. de Hübner en convient, mais peut-être n'en

convient-il pas assez. Il faut rendre justice à l'homme, il est ainsi fait que ses plus nobles souffrances sont aussi les plus aiguës. Quand il a commencé de raisonner, c'est lui infliger un supplice que de lui interdire de penser; quand il a conçu une haute idée de la dignité humaine, c'est le réduire au désespoir que de lui donner pour maître souverain un agent de police qui ne connaît que sa consigne. Ainsi que l'écrivait Lamennais dans ses *Affaires de Rome*, ne pouvant interdire aux classes élevées une certaine mesure d'instruction, on réglementait scrupuleusement celle qu'on leur permettait d'acquérir, et toutes connaissances ne leur étant pas bonnes, on décomposait le spectre solaire pour ne laisser arriver jusqu'à elles que des rayons d'une couleur choisie. Le XVIIIe siècle avait répandu dans le monde l'esprit d'universelle discussion; les gouvernemens s'y prenaient bien tard pour dire : « Quiconque discute sera traité par nous comme un malfaiteur, comme un criminel. » Il y avait, à l'Université de Padoue, un professeur d'histoire moderne; pour s'assurer de sa discrétion, on lui envoyait ses cahiers de Vienne; défense à lui d'y changer une phrase. A Naples, les droits énormes dont on avait frappé les livres équivalaient presque à une prohibition, ils n'y pénétraient qu'en fraude. « Si la douane, écrivait encore Lamennais, pouvait parfaitement répondre aux sages vues de l'administration, les habitans de ce beau pays, qu'ont illustré tant d'hommes remarquables, deviendraient en peu de temps les lazzaroni de l'intelligence. » Un patriote italien dit un jour à M. de Hübner : « Vous avez fait de nous des cadavres. » De son propre aveu, il ne trouva rien à répondre.

Dès son arrivée en Lombardie, il avait senti remuer ces cadavres, et il ne doutait pas que l'Autriche ne fût appelée avant peu à jouer son va-tout. Ce qui le rassurait, c'était l'étonnante verdeur du maréchal Radetsky et l'absolue confiance que cet octogénaire inspirait à ses troupes dont il était l'idole. Un jour que M. de Hübner dînait à sa table, le général Wallmoden lui dit : « Voyez comme sa main tremble, cet homme devient vieux, très vieux. » Et aussitôt, il s'assoupit. — « Regardez-le, dit à son tour le maréchal. A son âge, il est encore fou du beau sexe, il veut faire le galant et il ronfle à table. » Mais s'agissait-il de se battre, ces vieillards rajeunissaient comme par miracle, ils n'avaient plus que trente ans.

Cependant, le parti de la noblesse, des *signori* lombards avait fait alliance avec les sociétés secrètes, et le 18 mars, une insurrection éclatait à Milan. A la vérité, on ne s'accordait guère; les uns voulaient annexer la Lombardie au Piémont, les autres en voulaient faire une république; mais au commencement des révolutions, on a toujours l'air de s'entendre, les dissidences ne se prononcent que plus tard. Quelques jours après, le roi Charles-Albert déclarait la guerre à l'Autriche. Surpris par l'événement, Radetsky dut évacuer la ville pour se

replier sur le quadrilatère, y concentrer son armée et y attendre des renforts. M. de Hübner n'avait pu partir à temps; il fut pris dans la souricière. On le retint comme otage; sa captivité devait durer plus de trois mois.

Il avait eu tout d'abord une mission assez agréable à remplir. En face de sa maison, demeurait un haut fonctionnaire autrichien, qui, ayant couru en toute hâte chercher un refuge chez des amis, le conjura de tenir compagnie à sa femme jusqu'à des temps meilleurs : « Nous avons un peu ri, elle et moi. C'est vraiment une très jolie femme, une vraie Viennoise. Le piquant de l'affaire est que je la connais à peine, je ne l'ai vue qu'une fois, et les circonstances nous obligent à faire ménage ensemble. Cela ne fait-il pas penser à un vaudeville français ou mieux encore au *Décamèron?* » Ils passèrent une nuit dans la même chambre, étendus sur deux matelas, dormant, nous assure-t-il, du sommeil du juste, et se disant l'un à l'autre, à leur réveil : « Honni soit qui mal y pense! » Le lendemain, il restituait cette aimable Viennoise à son mari, et il trouvait lui-même un asile auprès d'un vieux couple, qu'il baptisa du nom de Philémon et Baucis. Philémon était Trentin et avait pris parti pour les insurgés; Baucis était une Milanaise aux petits yeux ardens, aux cheveux blancs comme neige, et elle disait : « Je me crois une aussi bonne Italienne que tous ces braillards, *schiammazoni,* mais je suis pour l'Autriche. »

On confia à Baucis et à Philémon le soin de garder l'otage. Il ne pouvait avoir des geôliers plus doux, et il profitait de leur indulgence pour s'échapper quelquefois et voir ce qui se passait dans Milan. La grande rue avait été barricadée avec des meubles, des chaises d'églises, des charrettes, d'élégans coupés de marquises et de duchesses. Grâce aux couloirs qu'on y avait ménagés, on pouvait circuler, et une foule bigarrée s'y pressait. Les abbés abondaient, la cocarde au chapeau, l'épée au poing. D'innombrables *signori* paradaient coiffés de grands *sombreros* à plumes, vêtus d'un pourpoint espagnol ou se drapant dans leurs capes; c'était une Espagne d'opéra. Par une combinaison dont il a seul le secret, l'Italien joint le goût du théâtral à l'exquise perfection du naturel. Les joies, les émotions de ce peuple émancipé de la veille étaient sincères; les gestes étaient violens, le langage était excessif : l'Italien ne craint pas d'exagérer, mais il a l'esprit trop fin pour être dupe de ses hyperboles et des airs qu'il se chante à lui-même dans ses heures d'ivresse.

M. de Hübner assista à l'arrivée de la princesse Belgiojoso, qui amenait quatre-vingts jeunes Napolitains et marchait à leur tête, un drapeau tricolore à la main. On s'entassait sur les balcons pour la voir passer; on agitait des mouchoirs, on applaudissait, on criait, on poussait de bruyans vivats. Pendant quarante-huit heures, les jeunes

héros furent hébergés, nourris aux frais de la ville; puis on les conduisit en grande pompe à la Porta Tosa, en leur souhaitant de revenir sains et saufs du champ de carnage. Trois semaines après, ils n'étaient plus que vingt-cinq, qu'on voyait rôder à travers les rues en mendiant. On assurait que l'ennemi les avait décimés. La vérité était que ces quatre-vingts *prodi* n'avaient jamais vu le feu, qu'ils étaient allés à la maraude, et qu'ayant eu maille à partir avec les paysans, la plupart avaient été assommés ou éventrés à coups de fourche. « Tel fut le dénoûment de cette manifestation républicaine, écrivait M. de Hübner dans son journal. Les hommes du gouvernement provisoire, qui ne sont pas républicains, en ont ri sous cape; la princesse, qui a l'esprit inventif, saura se consoler en se procurant quelque autre distraction; les Milanais ont eu trois ou quatre jours de réjouissance gratuite. Ainsi, à l'exception des pauvres *giovinotti* napolitains, chacun a sujet d'être content. »

Les jours se suivaient sans se ressembler. En quittant Milan, Radetsky avait emmené à titre d'otages quelques gentilshommes lombards. Sur les instances de leurs familles inquiètes de leur sort, le gouvernement provisoire résolut de proposer au vieux maréchal un échange de prisonniers, et on choisit M. de Hübner pour aller négocier cette affaire avec lui. Il se mit en route, mais il ne put dépasser Brescia. On lui avait donné, pour traverser cette ville, une escorte composée d'un capitaine de la garde civique et d'un gendarme. Ce capitaine était un petit homme fluet, chaussé de grandes bottes de couleur claire; sur son chapeau en forme de cône flottait une grande plume d'autruche; il avait ceint sa taille d'une large écharpe tricolore, et des pieds à la tête, sa chétive personne était toute couverte de cocardes; il en avait mis partout où l'on en peut mettre.

Se souciant peu d'aller aux avant-postes et n'accomplissant sa mission qu'à regret, il chevauchait d'un air mélancolique près de la voiture. En vain M. de Hübner le pressa de quitter son cheval, de venir s'asseoir à ses côtés, il s'y refusa obstinément. Il y a toujours en Italie, quoi qu'il se passe, des curieux pour qui les événemens politiques ne sont que des phénomènes d'histoire naturelle et dont l'unique souci est de trouver le mot des situations. Un de ces curieux s'approcha du diplomate autrichien pour lui dire d'un ton grave, comme un philosophe qui est heureux d'éclaircir les idées de son prochain : « Il va à cheval afin de pouvoir fuir en cas de besoin : *va a cavallo per poter fuggire nel caso di bisogno.* » Ce grand philosophe connaissait son monde. Comme la voiture allait sortir de la ville, elle fut entourée par une populace qui criait : « Mort à l'Allemand ! mort au traître ! » Le moment psychologique était venu; le capitaine enfonça ses éperons dans les flancs de son coursier et prit le large, le gendarme disparut aussi, et pendant

une heure et demie M. de Hübner se trouva seul pour disputer sa vie à une bande de forcenés blêmes, livides de fureur, à la bouche écumeuse et hurlante, qui l'accablaient d'injures, le menaçaient de leurs piques et braquaient sur lui leurs fusils.

Par intervalles, un pseudo-signore, vêtu d'un pourpoint espagnol et armé d'une longue épée, faisait mine de lui en larder le cou. Son geste était à la fois si terrible et si gracieux que la foule éclatait en applaudissemens. Mais ce noble matassin n'avait garde d'endommager la peau du traître et il lui murmurait à l'oreille : « N'ayez pas peur, ce n'est qu'une démonstration : *Non abbia paura, è una dimostrazione.* » Cette incommode, mais innocente épée, ne faisait pas grand'peur à M. de Hübner; ce qui l'effrayait beaucoup plus, c'étaient les femmes qui s'étaient mises aux fenêtres pour assister à cette scène. Quelques-unes lui montraient des assiettes sales, comme pour lui dire : « Voilà ce qui désormais vous attend en Italie. » D'autres jouaient de la prunelle. Il leur parlait par signes, il leur disait piteusement : « Voilà pourtant comme on traite un homme du monde. » — « Nous le voyons bien, répondaient leurs yeux noirs, et nous en sommes ravies. — Cette musique sans paroles, ajoute-t-il, me restera à jamais gravée dans la mémoire, et jamais non plus je n'oublierai le visage d'une de ces femmes. C'était une de ces figures comme on en rencontre ici dans les hautes classes, une figure qui parcourt à son gré toute la gamme des passions humaines, des yeux également faits pour exprimer le désespoir et l'extase, un teint de marbre ombragé d'un crêpe noir, un léger duvet au-dessus d'une bouche fine et sarcastique. Cette femme me contemplait avec une expression de haine qui m'eût paru flatteuse, si son regard s'était adressé à ma personne et non à mon espèce. Qui sait haïr ainsi doit être capable d'aimer beaucoup. »

Parmi les énergumènes qui hurlaient autour de lui, il y en avait un qui, moins déguenillé que les autres, semblait le plus enragé, le plus sanguinaire de tous. Il jurait continuellement, en brandissant son braquemart, et criait avec un accent étranger : « Qu'il meure, mais non de la main du peuple ! Ce serait trop d'honneur pour lui; il doit mourir de la main du bourreau, non aujourd'hui, mais demain : *Non adesso, domani!* » Tout en jurant et gesticulant, il s'efforçait de percer la foule pour arriver jusqu'à l'homme qu'il se promettait de voir pendre ; il y réussit à grand'peine, et lui dit tout bas en français : « Je tâcherai de vous sauver. » Et il se retira aussitôt en criant de plus belle : *Non adesso, domani!* Quelques années plus tard, un jour que M. de Hübner, ambassadeur d'Autriche à Paris, se promenait aux Champs-Élysées, il fut pris dans un embarras de voitures, et vit venir à lui un gentilhomme savoyard, qu'il reconnut sur-le-champ et qui lui dit : « Sans aucun doute, monsieur l'ambassadeur, vous n'avez pas oublié Brescia. Vous vous

êtes bravement comporté, mais vous étiez bien pâle. C'est une affaire de tempérament. »

Grâce à un gentilhomme savoyard dont il ignore le nom, grâce à l'intervention de quelques *signori* généreux ou compatissans et de soldats lombards, déserteurs du régiment de l'archiduc Albert, M. de Hübner échappa aux fureurs de la populace de Brescia. Mais il dut renoncer à s'acquitter de sa mission et retourner à Milan, auprès de Philémon et de Baucis. Sa captivité lui fut douce, il en a gardé le meilleur souvenir. Le cœur lui saignait souvent quand il entendait crier dans les rues : « Grande défaite des Autrichiens ! Radetsky est mort ou prisonnier ! » Plus tard, la fortune des armes ayant tourné, il vit plus d'une fois Baucis entr'ouvrir la porte de sa chambre pour lui dire d'une voix émue et d'un air radieux : « Tout va bien, nous avons été battus. » Il avait découvert une bibliothèque pleine de livres à son goût, et tour à tour il relisait Fielding, Cervantes ou Machiavel et Guichardin. Dans les temps agités, rien n'est plus tranquillisant que les vieilles histoires ; elles nous apprennent que les choses qui nous étonnent le plus sont souvent arrivées déjà, et que le monde n'est jamais resté au milieu d'une semaine.

Il avait d'autres distractions. A l'une des fenêtres de la cour sur laquelle donnait son appartement, il voyait s'asseoir une jeune fille qui cousait en fredonnant. Ses vocalises étaient charmantes et légères, et ses yeux, qu'elle laissait trotter, n'étaient point farouches. Elle avait une tête de sainte Vierge ; quand elle regardait le ciel, elle ressemblait à un Léonard de Vinci. M. de Hübner l'avait surnommée la Madone à l'aiguille, *Madonna dell'ago*. Il craignait d'en tomber amoureux et tâchait de se persuader qu'un homme de trente-sept ans, surtout quand il est diplomate, est maître de son cœur, que ses plus beaux rêves s'évanouissent dans la fumée d'un régalia. Un soir, dans les premières heures langoureuses d'une vraie nuit d'Italie, une voix douce lui cria : *Felice sera !* Il fut sur le point de succomber, de se rendre ; mais la cour sentait le graillon. Il répondit par un *Felicissima notte!* et ouvrit son Guichardin. Il a eu dans son aimable cachot de Milan tous les plaisirs, même celui de mépriser le bonheur et de pouvoir se dire : « Je ne veux pas. Et pourtant si je voulais ! »

Cet Autrichien aime les Italiens. Ce qu'il apprécie surtout en eux, c'est la facilité, l'ouverture, la souplesse de leur intelligence et plus encore, leur urbanité, répandue dans toutes les classes. Quand Henri Heine passa pour la première fois les Alpes, il s'arrêta quelques heures à Trente, et la meilleure fut celle qu'il employa à faire causer une vieille marchande de fruits : il lui semblait qu'en ce moment un jeune Obotrite, un jeune barbare, s'entretenait familièrement avec une civilisation âgée de deux mille ans qui avait beaucoup de choses à lui

apprendre. M. de Hübner aime les Italiens, parce qu'ils sont les premiers-nés de la civilisation ; il adore l'Italie parce qu'elle est le pays des éternels et universels souvenirs, le retentissant théâtre où s'est jouée en tout temps la grande comédie humaine : « Nous voici dans la campagne de Rome. Parmi beaucoup de ruines, le tombeau d'un patricien du siècle d'Auguste attire notre attention ; ses cendres y reposaient avant que le christianisme eût paru dans le monde. Sur le magnifique couronnement du mausolée, on aperçoit des murs à créneaux, restes dégradés d'un fort construit par quelque baron romain ; nous sommes ici en plein moyen âge. Mais sur la toiture du fort, un *campagnuolo* s'est bâti une cabane avec des débris de bas-reliefs sculptés dans le marbre. La porte est encadrée dans un berceau de vigne, et un figuier, qui a poussé entre deux pierres, lui verse son ombre. Dans cette maison vingt siècles cohabitent. »

M. de Hübner a pardonné aux Italiens les vilaines heures qu'il passa à Brescia le 2 avril 1848. Ce qui est plus méritoire de la part d'un diplomate, il leur pardonne aussi d'avoir démenti les prédictions qu'il avait faites sur leur avenir. Frappé du peu d'homogénéité des diverses races qui se sont partagé la péninsule, il n'avait jamais cru qu'elles pussent se réunir en un corps de nation, et il traitait l'unité italienne de chimère. Elle s'est faite pourtant par l'habileté et la persévérance d'une maison royale, chez qui le génie de la politique est un héritage de famille. Condamnée à défendre son indépendance contre de puissans voisins, elle a combattu la force par la ruse, qui est l'arme des faibles. Les démocrates de Milan et de Venise répétaient sans cesse : « Laissez-nous faire, nous nous sauverons nous-mêmes : *Italia farà da se.* » Plus avisée, la maison de Savoie a pratiqué la vieille politique italienne, qui consiste à se servir de l'étranger, à employer un *straniero* pour se débarrasser d'un autre *straniero.* « Il semble, dit M. de Hübner, que les événemens m'aient donné tort. La nouvelle Italie a-t-elle vraiment l'étoffe d'un grand état? J'appelle un grand état celui qui *fa da se*, celui qui a bâti tout seul sa maison, qui l'arrange à son gré et la défend lui-même. Je ne cherche pas à soulever les voiles de l'avenir. Je me permets seulement de remarquer que la diplomatie a plus contribué à la formation du nouveau royaume que son armée. D'habitude, les États se conservent par les moyens qui ont servi à les créer, et on peut croire que l'Italie sera plutôt une puissance diplomatique qu'un état militaire. Première question : l'importance que l'Europe lui attribue dès aujourd'hui, ne l'a-t-elle pas acquise par son accession à l'alliance de l'Autriche et de l'Allemagne? Seconde question : son traité avec ces deux grandes monarchies n'a-t-il pas été conclu dans l'intention bien arrêtée de fortifier le jeune trône contre les menées inquiétantes du parti républicain ? »

Le gouvernement provisoire n'avait pas attendu pour relâcher son otage, que le maréchal Radetsky fût rentré en vainqueur à Milan. En gagnant la frontière suisse, M. de Hübner entendit un vieillard italien s'écrier au milieu d'un groupe de paysans : « Quand donc viendra ce Radetsky que Dieu bénisse ! Il nous fait trop attendre. » Les idées conservatrices ont pour défenseurs naturels les paysans et les femmes ; les gouvernemens absolutistes ont tort de s'imaginer que ces deux forces suffisent à les garantir de tout péril, et les gouvernemens libéraux ont quelquefois l'imprudence de ne pas assez compter avec elles. M. de Hübner, en arrivant à Vienne, n'y trouva partout que trouble, désarroi et confusion. Il fut témoin de la révolution du 6 octobre, à la suite de laquelle l'empereur Ferdinand et la famille impériale se retirèrent à Olmütz, abandonnant la capitale aux tribuns et aux étudians. M. de Hübner n'avait pas su sortir de Milan assez tôt ; il réussit à sortir de Vienne, non sans courir quelques dangers, et il en conclut qu'en temps de révolution, les sages doivent avoir toujours dans leur tiroir un passeport visé, ainsi qu'un ou deux rouleaux de napoléons, et se faire une règle de ne jamais coucher que dans une maison à deux portes.

Si le désordre régnait dans la rue, il était encore plus dans les têtes. Les uns ne songeaient qu'à se mettre en sûreté ; d'autres conseillaient de capituler avec l'émeute ; les plus habiles n'avaient que des expédiens à proposer ; soit par nécessité, soit par effarement, on vivait au jour le jour. La situation semblait désespérée. L'assassinat du ministre de la guerre, comte de Latour, avait jeté l'épouvante parmi les hauts fonctionnaires ; ils avaient tous déserté leur poste, à l'exception toutefois du ministre des finances, le baron de Krauss, qui étonna la cour et la ville par son courage passif et se comporta dans ces jours sinistres comme un véritable héros de la bureaucratie.

Ce petit homme corpulent, au teint pâle, aux joues pendantes, à l'œil pénétrant et doux, avait la physionomie d'un saint, phénomène rare dans le monde administratif. Il déclara qu'il ne pouvait vivre loin de ses bureaux, il s'obstina à rester à Vienne, et il parvint à empêcher le pillage de la Banque nationale, des magasins et des caisses publiques, A la vérité, ses procédés n'étaient pas très orthodoxes. Il avait su se concilier les étudians, il entretenait avec eux des relations courtoises, presque affectueuses. « Ce sont des enfans, disait-il, mais de bons enfans. » Il les détournait de leurs méchantes entreprises par de belles paroles, des plaisanteries, d'amicales remontrances. Avaient-ils besoin d'argent, il leur faisait des avances sur les caisses de l'État ; le comité démocratique lui-même avait part à ses libéralités et tout se passait en douceur.

De temps à autre, on le voyait arriver à Olmütz, et il racontait avec

candeur ses petites négociations, ses traités de paix avec l'ennemi commun. Pendant que le prince Windischgraetz, investi du commandement suprême, s'apprêtait à bombarder la capitale de l'empire, le ministre des finances fournissait aux rebelles des subsides pour la défendre. — « Mais y pensez-vous, chère Excellence? lui dit un jour M. de Hübner; c'est tout simplement un crime de haute trahison. — Non, assurément non, répliquait-il avec son sourire bénin et ascétique, ces pauvres diables sont faciles à traiter, ils se contentent de doses homéopathiques. Et d'ailleurs, le peu d'argent qu'ils reçoivent de moi prend plus souvent le chemin du cabaret que de la boutique de l'armurier. » On le pressait de rester à Olmütz, on l'engageait à se souvenir du comte de Latour, il secouait la tête et s'en retournait comme il était venu, sans secrétaire, sans huissier, son gros portefeuille sous le bras. Ce Daniel semblait se plaire dans la fosse aux lions. *Cosas de España!* s'écrie à ce propos M. de Hübner. Tous les pays en révolution sont des Espagnes. Le cours ordinaire des choses étant comme suspendu, les mots changent de sens, c'est Babel et la confusion des langues : le crime parle comme la vertu et la vertu ressemble quelquefois au crime. C'est alors surtout que les gens de bien qui aimeraient mieux mourir que de manquer à leur devoir ont plus de peine à le découvrir qu'à le faire.

Il semblait que c'en fût fait de l'Autriche. Si déplorable que soit la situation d'un pays, rien n'est perdu quand il a des hommes ; c'est un bonheur qui peut tenir lieu des autres et qu'aucun autre ne remplace. Le prince Félix de Schwarzenberg disait : « La monarchie a été sauvée par trois soldats indisciplinés. » Le maréchal Radetsky, lorsqu'il était à Vérone et avant ses victoires, avait résisté ouvertement à la cour d'Innsbruck, qui lui commandait de céder la Lombardie. Le prince Windischgraetz, prévoyant une insurrection à Prague, avait refusé de se dessaisir d'une partie de l'armée de Bohême. Jellachich, ban de Croatie, traité de traître par l'empereur Ferdinand et dépouillé de tous ses emplois, de tous ses honneurs, avait déclaré qu'il tenait cette destitution pour nulle et non avenue, et l'empereur s'en était bien trouvé. Mais les épées ne suffisaient pas, il fallait à l'Autriche un homme d'état, et c'est l'oiseau rare. Les intelligences les plus vives sont souvent les plus irrésolues et les plus timides. L'Autriche trouva dans le prince de Schwarzenberg un de ces hommes d'État qui voient très clair et n'ont peur de rien. Ils sont le contraire de ces *capitani* qui chevauchent à côté de la voiture pour pouvoir fuir en cas de besoin; ce n'est pas ainsi qu'ils l'entendent, et, si elle verse, ils rouleront avec elle dans le fossé.

— « L'entourage de la famille impériale, écrivait M. de Hübner dès le 14 août 1848, se compose de personnalités fort estimables, de digni-

taires dévoués et sûrs, mais selon l'usage de notre cour, tout à fait étrangers à la politique, et, par suite, incapables de donner des conseils alors même qu'on leur en demande. Nous avons besoin d'un homme qui soit en état de prendre la conduite des affaires. Je n'en vois, je n'en connais qu'un, Félix de Schwarzenberg. » — M. de Hübner prit sur lui d'écrire au prince, qui était alors à Milan; il lui représenta combien sa présence était nécessaire à Vienne. Le 30 septembre, au matin, il voyait entrer dans son cabinet de toilette un officier général de haute stature, aux cheveux déjà rares et grisonnans, taillés en brosse, au front élevé et étroit, au visage pâle, impassible, mais les yeux parlaient beaucoup : — « Oh! mon Autriche, ma chère patrie, pensa-t-il, tu n'es pas perdue! » — A peine osait-il croire à son bonheur; était-ce un rêve? Le prince s'avança lentement vers lui, la main tendue, en disant : « Oui, c'est bien moi! »

Les révolutions de février, de mars et d'octobre, les insurrections de Milan et de Venise, Radetsky et la bataille de Custozza, la révolte de la Hongrie, Windischgraetz, Jellachich, le prince de Schwarzenberg lui-même, tout cela nous paraît aujourd'hui bien loin de nous, tant l'Europe a changé dans ces vingt dernières années. Les grands événemens qui renouvellent la face des choses sont comme de hautes montagnes qui nous cachent le passé. Et pourtant c'est en 1848 que tout avait été préparé. Le monde politique offrait alors, a-t-on dit, l'aspect d'une maison de fous; il s'est trouvé que ces fous étaient les confidens du destin. C'est 1848 qui a donné à l'Europe le suffrage universel, qu'on traita longtemps d'insanité; un homme d'État très absolu en a doté l'Allemagne, et, selon toute apparence, l'une après l'autre, toutes les monarchies l'adopteront.

C'est en 1848 aussi que fut proclamé le principe des nationalités. Les révolutionnaires pensaient le faire servir au triomphe de la république et de la démocratie, il n'a servi jusqu'ici qu'à créer une royauté unitaire et un grand et puissant empire. — « La plupart du temps, disait Machiavel, ceux qui font les révolutions ne sont pas ceux qui en profitent. » — Les uns sèment, les autres moissonnent, et il arrive souvent que les moissonneurs sont des gens contre qui les semeurs avaient conspiré et auxquels ils avaient juré une haine irréconciliable. C'est encore là une des éternelles ironies de l'histoire.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

Certainement, ce n'est point un mal qu'il y ait des jours où l'on s'amuse en compensation des jours où l'on s'ennuie, sans compter les jours où l'on travaille, — et puisque le 14 juillet est passé au rang des fêtes publiques, c'est tout simple qu'on le célèbre.

Si c'est toujours un peu la même chose, si c'est presque invariablement le même programme assez banal d'illuminations, de feux d'artifice, d'inaugurations de monumens ou de nouveaux boulevards, la spontanéité populaire supplée à tout, en mettant dans la fête le mouvement et la gaîté. Aussi bien, à mesure qu'on avance, cette date qui réveillait d'abord des souvenirs assez mêlés, qui a pu être un objet de contradiction, finit par se dépouiller de ce qu'elle pouvait avoir d'équivoque, de ce que l'esprit de parti y ajoutait d'irritant. La masse française, c'est évident, n'y voit plus une signification de guerre et de dissension intestine. Pour elle, cet anniversaire n'est plus que la commémoration idéale d'une époque qu'elle voit de loin, qui a été certainement, dans tous les cas, la date d'un des plus puissans mouvemens humains, le commencement d'une société nouvelle où elle a désormais sa place. Elle voit cela ou elle le sent; elle voit aussi une occasion de promenade et de délassement qu'elle se hâte de saisir. Elle ne s'intéresse sûrement, ni aux réhabilitations de Danton, ni aux discours révolutionnaires qui ont été prononcés dans une cérémonie prétentieuse, — où le gouvernement a brillé par son absence. La masse française ou parisienne va à son plaisir; elle va surtout, guidée par son instinct, à la revue de Longchamps, où elle voit, avec un généreux frémissement, défiler une armée qui est pour elle la vivante et saisissante image de la patrie. C'est le plus clair de ses sentimens; c'est ce qui semble avoir été plus que jamais le caractère de cette fête nouvelle du 14 juillet qui s'est passée aussi paisiblement que possible : diversion d'un jour jetée au milieu des tracas de la politique, entre les derniers troubles

d'une session expirante et les grèves suscitées par de malfaisans agitateurs.

Ce qu'il y a toujours de frappant, en effet, c'est ce contraste entre les instincts d'une population paisible dans ses plaisirs comme dans sa vie laborieuse, et les incessantes menées de ceux qui n'ont d'autre souci que de provoquer à propos de tout des crises et des agitations nouvelles. Le fait est que s'il n'y a pas eu aux dernières heures de la session, à la veille des vacances, une crise ministérielle, ce n'est pas la faute de quelques meneurs de la chambre, et qu'il suffit d'une occasion, d'une interpellation pour dévoiler l'inconsistance de nos malheureux pouvoirs publics.

A quoi cela a-t-il tenu? On n'y songeait guère assurément, lorsqu'un député, connu pour se mêler de tout et pour mettre partout ses excentricités, a cru devoir soulever en plein parlement une question des plus délicates qui touche aux relations de la France avec l'Allemagne. Il s'agissait du régime des passeports en Alsace-Lorraine, de restrictions nouvelles qui auraient été imposées par la police allemande, d'une sorte d'exclusion qui frapperait nos industriels et nos commerçans. Les faits étaient-ils vrais ou étaient-ils d'une date récente ou s'appliquaient-ils particulièrement aux commerçans français? N'importe, les journaux l'avaient dit! M. Laur, sur la foi d'un bruit de journaux, se hâtait de mettre M. le ministre des affaires étrangères sur la sellette, prêt à le foudroyer de ses interpellations. M. le ministre des affaires étrangères, à son tour, un peu impatienté à ce qu'il semble des obsessions de M. Laur, croyait pouvoir s'abstenir d'explications qu'il jugeait, sans doute inopportunes, — et se bornait à demander un ajournement. Qu'arrivait-il? On répondait sur-le-champ par un vote qui repoussait l'ajournement, qui était un échec sensible pour le chef de notre diplomatie et était un triomphe pour M. Laur! Évidemment, M. le ministre des affaires étrangères ne s'était pas rendu compte de ce qu'on peut toujours attendre ou craindre d'une chambre livrée à la mobilité de ses impressions; la chambre, de son côté, ne s'était pas rendu compte de la gravité de son vote, — et un instant on s'est trouvé sans le savoir, sans le vouloir, par une sorte de surprise, au bord d'une crise ministérielle! Il a fallu aussitôt se mettre à l'œuvre pour réparer une bévue qui était un peu la faute de tout le monde; il a fallu que M. le ministre des affaires étrangères retrouvât son élégante parole pour donner les explications qu'il n'avait pas données la veille, que la chambre se désavouât elle-même en retirant un vote d'étourderie, — et provisoirement on en a été quitte pour la peur! — Ce n'est pas tout encore. A peine était-on remis de cette alarme, deux ou trois jours après, M. le président du conseil demandait un crédit pour la reconstruction de l'École polytechnique: on lui répondait aussitôt en lui refusant le crédit qu'il demandait, — et M. le président du conseil quittait la chambre en an-

nonçant sa démission. Toute réflexion faite, la démission n'est pas allée jusqu'à l'Élysée. Ainsi en quelques jours, au lendemain du 14 juillet, le ministère a été deux fois sur le point de disparaître, la chambre a été tout près d'ouvrir une crise de pouvoir qui n'eût point été assurément sans gravité !

Qu'est-ce que tout cela, sinon une parfaite incohérence de parlement et de gouvernement, — une incohérence dans les actions, suite de l'incohérence dans les idées? — Il y aurait, dit-on, quelque secret dans ces inconstances de majorité, dans ces mouvemens de partis qui redeviennent plus sensibles depuis quelque temps. Tous les incidens qui ont éclaté coup sur coup sous les pas du ministère, qui l'autre jour donnaient à réfléchir à M. le président du conseil, ces incidens ne seraient que les signes d'un travail qui n'est pas encore arrivé à maturité, qui ne se dévoilerait qu'au retour des chambres, et tendrait à un remaniement ministériel. En d'autres termes, il y aurait une petite conspiration dont les maîtres dans l'art de conduire les intrigues ministérielles et parlementaires tiendraient les fils. C'est possible, tout est possible; mais, en attendant, ce qu'il y a pour le moment de plus grave, c'est cet état moral où une assemblée qui prétend décider de tout n'est pas même maîtresse de ses impressions, où le premier venu peut engager les questions les plus périlleuses, où un ministère n'a pas assez d'autorité ou de résolution pour arrêter du premier coup des débats peut-être compromettans pour les intérêts du pays. Car enfin on ne sait pas ce que peuvent produire des entraînemens de discussion, des votes d'imprévoyance ou de surprise, des conflits, même des conflits diplomatiques provoqués à la légère. On ne le sait plus, on l'a oublié depuis 1870 ! Et détail curieux de ces confusions parlementaires ! ceux qui mènent cette campagne d'excitations et d'incidens tapageurs, se servant tour à tour des susceptibilités patriotiques ou des revendications ouvrières, ce sont les boulangistes suivis par les radicaux et même accompagnés au besoin des irréconciliables de la droite. M. Laur et M. Déroulède font une figure parmi les leaders des majorités de hasard ! On n'en serait pas là, convenez-en, si le gouvernement, au lieu de se mettre à la merci des mobilités d'une chambre qui ne sait pas elle-même ce qu'elle veut, faisait plus souvent sentir son autorité, gardait un sentiment plus vif de son rôle, de sa responsabilité devant le pays.

Une crise ministérielle, à l'heure qu'il est, n'aurait point été une solution, — elle n'eût été qu'un contre-temps de plus dans une situation déjà assez compliquée. Elle n'aurait, certes, dans tous les cas, ni simplifié ces questions de diplomatie imprudemment soulevées, ni contribué à apaiser cette grève bruyante, assez violente, qui, pendant quelques jours, autour du 14 juillet, a pu être un danger pour les affaires, peut-être même pour la paix publique. Cette fois, ce ne sont plus les

boulangers qui ont ouvert les hostilités par la suspension du travail, ce sont les ouvriers des chemins de fer ou leurs délégués qui ont cru pouvoir engager la campagne de la revendication; mais dans les deux cas, le fait est le même, la grève est l'œuvre des syndicats qui ont visiblement voulu essayer leurs forces. Il est certain que pendant quelques jours, les chefs des syndicats n'ont rien négligé pour pousser à toute extrémité cette dernière grève, qui a commencé par le chemin de fer d'Orléans et qu'ils se flattaient d'étendre à toutes les compagnies. Ils ont rempli Paris de leurs manifestations et de leurs excitations; ils ont déployé une activité extraordinaire, procédant par tous les moyens, par la captation ou par l'intimidation, pour détourner les ouvriers du travail, — répandant de faux bruits de grève universelle, prodiguant la menace aux compagnies, s'efforçant d'intéresser à leur cause le conseil municipal, même quelques députés de bonne volonté. On a eu sous les yeux un spécimen significatif de ces campagnes auxquelles s'essaient des syndicats qui se disent professionnels et qui ne sont que des bureaux de démagogie plus préoccupés de la guerre sociale que des intérêts des ouvriers. En réalité, elle a fini, cette grève, comme elle devait finir; elle a expiré dans l'impuissance parce qu'elle n'avait pas de motif sérieux, parce qu'elle n'a intimidé ni le gouvernement ni les chefs des chemins de fer, ni même les vrais ouvriers, parce que de tous les griefs qu'on invoquait, les uns sont de ceux que les compagnies ne refusent pas d'accueillir, les autres ne sont qu'une série de prétentions exorbitantes et chimériques.

Que ces tentatives puissent se renouveler, c'est vraisemblable : elles sont la suite presque inévitable de l'état moral qu'on a créé, des idées fausses et des passions qu'on a encouragées, des facilités qu'on donne aux agitateurs. Telle qu'elle est cependant, avec ses violences et ses excès, cette dernière grève, qui vient de passer comme une bourrasque, n'aura peut-être pas été du moins une expérience inutile : elle aura laissé voir sur deux ou trois points caractéristiques la vérité des choses.

D'abord, c'est un fait démontré, les organisateurs de grèves ont pu s'apercevoir que s'il y a partout un intérêt naturel pour les ouvriers, il y a un point où l'opinion se refroidit et se détourne brusquement. On peut discuter sur les salaires, sur les heures et les conditions du travail, soit ! Lorsqu'on parle, ne fût-ce que par une exagération de club, d'affamer Paris, d'interrompre les communications de chemins de fer, au risque de provoquer une crise universelle dans la vie nationale, il y a une sorte de révolte instinctive. Les grévistes voient aussitôt l'opinion se tourner contre eux; ils forcent le gouvernement à remplir son rôle de protecteur de l'intérêt public; ils fortifient les compagnies dans leur résistance à des prétentions démesurées. Ils restent seuls avec leurs violences stériles, et c'est ce qui explique en partie l'impuissance

de la dernière grève des chemins de fer; mais il y a de plus, après cette récente expérience, un fait évident, saisissant : c'est que le moment est venu de régulariser, de ramener à leur destination tous ces syndicats qui se multiplient, qui, au lieu d'être un bienfait pour le monde du travail, menacent de devenir un instrument de désorganisation. Il ne s'agit pas de céder à un esprit de réaction, de supprimer le droit de grève et de coalition pour les ouvriers, de rétracter la loi de 1884, qui a constitué les syndicats. Il s'agit tout simplement de rester dans la vérité, de ne pas aller plus loin, de ne pas aggraver surtout le danger en proposant, comme on le faisait récemment, d'affaiblir les garanties imposées à des associations qui sont déjà un privilège. Les syndicats ont été créés pour les ouvriers, au profit des ouvriers; ils n'ont pas été créés pour être le refuge de ceux qui ne songent qu'à exploiter les griefs, même les misères des populations laborieuses. Les syndicats sont faits pour permettre aux ouvriers de se réunir, de se concerter, de défendre leur liberté, leurs droits et leurs intérêts; ils ne sont pas institués pour être une force révolutionnaire et préparer la dictature des agitateurs, pour décréter la grève obligatoire et disposer de la liberté du travail, pour devenir une sorte d'attentat organisé contre de grands services publics. C'est là précisément la périlleuse confusion dévoilée par la dernière grève. C'est aussi ce qui est fait pour préoccuper désormais les pouvoirs publics, dont le rôle n'est point apparemment de subordonner à de faux calculs de basse popularité les intérêts de la puissance industrielle et de la sécurité de la France.

Sans doute, il faut le croire, l'Europe qui a tant vu de choses finira par s'accoutumer à tous ces spectacles variés et souvent imprévus qui lui sont offerts, — d'autant plus qu'il est bien entendu, on ne cesse de le lui répéter, que tout ce qui se fait est pour son bien et pour son repos. Le plus simple est donc de suivre sans illusion, sans se laisser abuser, sans rien exagérer, cette série de représentations d'été qui, sous la forme de voyages princiers, de réceptions, de démonstrations, sont les événemens du jour. On ne peut pas dire assurément que tout soit sans signification et sans conséquence; il est bien évident au contraire qu'on peut voir sans grand effort à travers tout cela les situations se dessiner de plus en plus, les affinités entre puissances se prononcer, les politiques se caractériser ou se rechercher pour ainsi dire. L'essentiel est que ces manifestations de courtoisie, où il y a toujours un peu d'ostentation, ces visites, ces échanges de politesse qui se succèdent, ne dépassent pas la mesure au-delà de laquelle ils prendraient un autre caractère.

A tout prendre, le voyage que l'empereur d'Allemagne vient de faire en Angleterre est resté dans la mesure et s'est bien passé. S'il avait commencé avec un peu d'apparat et de fracas, il n'a pas tardé à re-

prendre ses vraies proportions dans l'atmosphère britannique. La réception publique faite au petit-fils de la reine paraît avoir été courtoise, sans nulle exagération, et surtout sans aucune démonstration, qui puisse encourager une politique de coups de tête. L'empereur a pu passer sa revue militaire à Wimbledon sans incident. Il a eu son gala à Guildhall, dans ce puissant asile du négoce où l'on n'aime pas les aventures, et dans le discours du jeune souverain comme dans le discours du lord-maire, il n'y a pas eu une dissonance, pas une parole risquée : il n'y a eu qu'une invocation à la paix! Tout avait été sans doute réglé et calculé d'avance. Guillaume II a passé une journée chez lord Salisbury, à Hatfield, où l'attendait une somptueuse hospitalité. Il a pu se promener dans le vieux parc, toucher de sa main le chêne trois fois centenaire planté par la reine Élisabeth, — et si sous les ombrages de Hatfield il y a eu des confidences entre le souverain allemand et lord Salisbury, on n'en a rien su naturellement. Lord Salisbury ne l'a pas dit à M. Labouchère. Tout ce qu'on sait ou à peu près, c'est que l'Angleterre, sans déguiser ses sympathies pour les alliances continentales, évite de se compromettre par des engagemens exclusifs, qu'elle tient, comme on le dit, à garder « ses mains libres, » et que dans la réception de Hatfield l'ambassadeur de France a eu sa part des témoignages de la courtoisie anglaise. On s'est séparé presque sans bruit; puis l'empereur Guillaume a disparu dans les brumes du nord, cinglant vers les côtes de Norvège où il est allé se retremper à l'air plus vif et se reposer des fêtes britanniques.

A peine l'empereur était-il parti cependant, l'Angleterre a reçu aussitôt une visite nouvelle qui pourrait peut-être passer pour un supplément ou un épilogue de la grande visite impériale. L'héritier de la couronne d'Italie, le prince de Naples, est arrivé à Londres comme un messager des bonnes intentions italiennes. Et lui aussi, le jeune prince, il a eu ses réceptions, il a eu son banquet à Windsor, sa visite à Hatfield. Il a été fêté; les fêtes pourtant paraissent plus modestes. Il y a même des journaux qui ont saisi l'occasion de faire sentir à l'Italie ce qu'ils entendent par l'équilibre de la Méditerranée, en la félicitant de voir sans envie l'Angleterre maîtresse de Gibraltar et de Malte, campée en Égypte et à Chypre. Bref, c'est ce qu'on pourrait appeler une représentation nuancée de la triple ou de la quadruple alliance qui vient d'être donnée à Londres, — l'Allemagne, l'Italie comptant sur l'Angleterre, — l'Angleterre comptant sur tout le monde sans trop se lier avec personne. Mais voici l'imprévu, le jeu des contrastes qui ne manquent jamais dans les affaires humaines!

Est-ce une simple coïncidence? Y a-t-il eu l'intention avouée ou inavouée d'opposer à une démonstration qu'on dit pacifique une démonstration qui n'est pas moins pacifique? Toujours est-il que les fêtes de la triple alliance semblent désormais avoir leur contre-partie dans un

incident d'une autre nature qui ne laisse pas de faire quelque bruit en l'Europe. Au moment où les princes alliés du continent passaient à Londres, une escadre française sous les ordres de M. l'amiral Gervais, voyageait elle aussi pour son plaisir, pour montrer ses couleurs, se dirigeait vers le Sund et la Baltique. Elle s'est arrêtée d'abord devant Copenhague, où elle a trouvé une population hospitalière, un souverain et des princes empressés à lui témoigner les vieilles sympathies danoises, un pays tout entier qui a paru heureux de saluer le drapeau de la France. Elle s'est avancée encore, elle est arrivée sur la côte suédoise, devant Stockholm, où l'accueil n'a pas été moins chaleureux et moins expansif. Partout nos marins n'ont rencontré que des visages amis. Le roi Oscar, en recevant l'amiral et ses lieutenans, s'est plu à se souvenir de son origine française, de ses voyages en France, de ses relations avec quelques-uns de nos chefs militaires, des vieux liens d'amitié qui unissent les deux pays. De toutes parts banquets et bals ont été offerts à nos officiers dans une ville en fête. — Ce n'était que le prélude de la réception que l'escadre allait trouver à Cronstadt où elle est encore, où pour la première fois depuis un demi-siècle paraissaient des navires de guerre français. Ici les démonstrations se succèdent et prennent des proportions de plus en plus significatives qui vont jusqu'à l'enthousiasme. A Cronstadt comme à Saint-Pétersbourg nos marins sont l'objet des manifestations les plus vives de sympathie. L'empereur lui-même a tenu à faire sa visite à l'escadre française, et il s'est rendu à bord du vaisseau-amiral *le Marengo*, accompagné de l'impératrice, des grands-ducs, de la reine de Grèce. Étrange révolution des choses! Un tsar porte aujourd'hui un toast à M. le président Carnot, et devant un tsar une musique militaire russe joue la *Marseillaise!* Il paraît bien, en effet, que tout arrive dans le monde. Puis, comme si cela ne suffisait pas, les nouvellistes à l'esprit inventif ont déjà imaginé un voyage de la tsarine, du grand-duc héritier, et qui sait? de l'empereur lui-même en France, — un voyage de M. le président de la république en Russie. On va probablement un peu vite. Restons-en, si l'on veut, aux manifestations provoquées par la présence de notre escadre dans les eaux russes et couronnées ces jours derniers par un échange de chaleureuses cordialités entre l'empereur Alexandre et M. le président de la république. C'est bien assez!

Ainsi, en peu de jours voilà le spectacle rare offert à l'Europe. D'un côté les alliés du continent échangent des complimens à Londres, d'un autre côté Français et Russes échangent des témoignages de sympathie à Cronstadt comme à Saint-Pétersbourg. Voilà le fait qui a éclaté, non pas comme un coup de foudre, mais peut-être comme un avertissement et qui n'est pas sans faire une certaine figure dans notre histoire contemporaine! Ni à Cronstadt, ni à Londres d'ailleurs, il faut l'ajouter, il n'a pas été dit un mot qui ne soit favorable à la paix, qui

ressemble à une menace ou à un défi : tout a été correct dans les discours. L'inconvénient de ces démonstrations néanmoins est toujours d'exciter les esprits, de mettre les imaginations en effervescence, de laisser flotter devant l'Europe des mirages d'alliances qui dépendent certainement en grande partie d'événemens encore inconnus, — et que chacun, ce jour-là, aurait le soin de mesurer à ses intérêts.

Après toutes les interprétations, tous les commentaires sur ce mouvement de visites princières dont l'Angleterre vient d'avoir sa part, même après tous les dialogues incessamment renouvelés à la chambre des communes, on n'est peut-être pas plus avancé. On pourrait seulement distinguer dans le monde anglais l'intention de ne pas laisser l'opinion s'égarer dans les conjectures, de décourager les polémiques sur la triple alliance, sur les engagemens de l'Angleterre, de ramener l'attention sur les affaires intérieures du jour. Tandis que sir James Fergusson s'épuise à Westminster en explications qui n'expliquent rien, M. Balfour fait retentir le parc de Hatfield de ses harangues à demi humoristiques sur l'Irlande, sur la nécessité de s'entendre plus que jamais entre conservateurs et unionistes pour pacifier l'éternelle révoltée. Lord Salisbury lui-même, dans les libres réunions où il est convié, évite le plus qu'il peut de toucher aux affaires étrangères ; il n'y fait en passant quelque allusion que pour cribler de son ironie M. Labouchère, l'interpellateur obstiné, « qui connaît l'existence au *foreign office* de documens dont le *foreign office* n'a jamais entendu parler, qui sait des actes de lord Salisbury que celui-ci n'a jamais accomplis même en rêve... » Lord Salisbury n'a point de secrets diplomatiques, c'est tout au plus s'il connaît la triple alliance, il l'assure ; il est tout entier à d'autres affaires, surtout, à ce qu'il semble, au soin de préparer la durée de son ministère, et son dernier discours au banquet de l'*United club* est certes un des plus curieux qu'il ait prononcés depuis longtemps. C'est tout un programme de réforme électorale fait pour distraire ou occuper l'opinion en attendant le scrutin qui renouvellera le parlement et qui ne s'ouvrira pas avant un an.

Évidemment lord Salisbury a entendu parler, sinon des secrets diplomatiques qu'il assure ne pas connaître, du moins des élections partielles qui se succèdent autour de lui, qui sont autant de menaces pour le parti conservateur anglais. Ces jours derniers encore, il a pu voir une élection nouvelle qui a été un succès de plus pour ses adversaires. Il ne peut se dissimuler que le courant de l'opinion va ou revient de plus en plus vers M. Gladstone, et que si rien ne vient l'interrompre, les élections prochaines peuvent être une victoire libérale. C'est précisément pour détourner ou déconcerter ce mouvement, qu'il a conçu sa réforme électorale. Lord Salisbury est de l'école de lord Beaconsfield, il aime à étonner ; il ne recule pas devant les conceptions hardies ou subtiles. Son projet est certes ingénieusement combiné.

La première innovation électorale se fonde sur ce fait que la population a augmenté dans certaines parties du royaume-uni, dans l'Angleterre proprement dite, qu'elle a, au contraire, diminué dans d'autres parties. De là, la nécessité de modifier la représentation nationale, de la proportionner aux mouvemens de la population. Il résulterait seulement de ce fait, par une coïncidence piquante et imprévue, que le chiffre de la représentation se trouverait augmenté justement là où les conservateurs ont le plus de chances, qu'il serait, en revanche, réduit en Écosse, dans le pays de Galles favorables aux libéraux et surtout en Irlande où l'opposition est toujours sûre de triompher. Première innovation merveilleuse ! Ce n'est pas tout : lord Salisbury, dans la pensée avouée d'enlever au *home-rule* son armée, propose d'exclure du vote les illettrés. Le coup est dirigé contre l'influence des prêtres irlandais qui sont les vrais chefs du mouvement national en Irlande. C'est réellement ici la guerre du vieux tory contre le papisme ! Pour déguiser ou pallier ce qu'il y a de réactionnaire dans ces combinaisons, il est vrai, lord Salisbury se hâte d'accorder aux libéraux une réforme réclamée depuis longtemps : il supprime le privilège du vote multiple, le droit réservé jusqu'ici aux propriétaires de voter dans toutes les circonscriptions où ils ont des propriétés. Pour couronner l'œuvre enfin, pour l'égayer aussi peut-être, lord Salisbury, en intrépide novateur, inscrit dans son projet l'affranchissement politique des femmes, le droit de vote pour les femmes. Et tout cela, mêlé ensemble, représente la réforme électorale conçue et proposée par le premier ministre de la reine Victoria ! En réalité, ce qu'il y a de plus original dans cette prétendue réforme électorale, à part le droit des femmes, à part le subterfuge imaginé pour servir les conservateurs, par un remaniement des circonscriptions, c'est la campagne engagée contre les prêtres irlandais. Lord Salisbury n'en est peut-être pas venu là du premier coup.

Lorsqu'il y a quelques années, à l'occasion du jubilé de la reine, le chef du cabinet envoyait un pair catholique, lord Norfolk, à Rome auprès du Vatican, il lui avait donné, on le sait aujourd'hui, à côté d'une mission ostensible de courtoisie, une mission particulière des plus graves. Il avait espéré obtenir du pape une intervention auprès de l'église d'Irlande à peu près analogue à celle que M. de Bismarck obtenait de Léon XIII auprès des catholiques allemands à l'époque du septennat militaire. Le pape, sans refuser absolument, sentait ce qu'il y avait de délicat dans l'intervention qu'on lui demandait; il agissait avec une extrême mesure. De fait, il n'en a rien été; le clergé irlandais est resté le vrai chef du mouvement national, et les récentes mésaventures de M. Parnell n'ont fait que fortifier son influence. Lord Salisbury cherche aujourd'hui à prendre sa revanche par sa réforme électorale. Il se flatte tout à la fois de neutraliser le clergé par l'exclu-

sion des illettrés irlandais et d'embarrasser les libéraux en intéressant le sentiment protestant à la guerre qu'il engage. Tout cela peut être plus ou moins habile. La question est de savoir quelle sera la fortune de cette œuvre industrieuse et perfide dans le parlement et même, dans le cas où elle serait acceptée, si elle réussirait à détourner le mouvement qui menace le ministère conservateur, à désarmer le libéralisme anglais.

Il y a de la comédie dans la politique, il y en a un peu partout et à propos de tout, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, à Washington comme dans les plus vieilles capitales de l'Europe. Ce qui semble préoccuper pour le moment le monde américain, ce n'est pas le bill Mac-Kinley : — l'expérience du bill Mac-Kinley suit son cours et produira ce qu'elle pourra ; ce n'est pas non plus l'incident des Italiens exécutés sommairement à la Nouvelle-Orléans : c'est déjà une vieille histoire. Le cabinet de Washington s'est lestement dégagé vis-à-vis de l'Italie en déclinant toute compétence et toute responsabilité au nom du gouvernement fédéral. Il ne s'agit point de cela, il s'agit d'autre chose. La vérité est qu'il semble depuis quelque temps se jouer une comédie singulière aux États-Unis, autour des deux hommes qui ont le premier rôle dans les affaires américaines, qui restent au moins les chefs ostensibles du parti républicain si durement atteint aux dernières élections du congrès.

Ce n'est point un mystère qu'entre le président régnant de l'Union américaine, M. Harrison, et le secrétaire d'État, M. Blaine, l'harmonie est loin d'être complète. Depuis la dernière élection présidentielle où M. Blaine, par des considérations de circonstance, s'est cru obligé de s'effacer devant M. Harrison et de se contenter du poste de secrétaire d'État, président et ministre sont dans le gouvernement des alliés de nécessité, des rivaux d'influence et de situation. Pour se voiler du décorum officiel, l'antagonisme n'est pas moins réel et profond entre eux. La cruelle défaite essuyée aux dernières élections du congrès par le parti républicain qu'ils représentent, loin de les rapprocher, les a peut-être encore plus divisés, sans décourager leurs ambitions. M. Harrison, depuis qu'il est entré à la Maison-Blanche, garde malgré tout l'arrière-pensée d'y rester par une seconde élection : il ne s'est signalé par aucun acte fait pour le populariser ou pour révéler en lui une intelligence supérieure; mais il a le pouvoir et il compte sur le temps, — il a encore un an, — pour ramener l'opinion plus qu'à demi conquise par les adversaires des républicains et du protectionnisme. M. Blaine, dans son poste de secrétaire d'État, est visiblement resté l'homme de tête du gouvernement poursuivant avec une tenace énergie une politique assurément exclusive et dangereuse pour l'Europe, mais faite pour flatter l'orgueil américain. C'est lui qui, l'an dernier, réunissait à Washington un congrès de tous les États du Nouveau-Monde

avec la pensée de former une sorte de Zollverein américain, et ce qui semblait alors une chimère, il a commencé à le réaliser par le chemin de fer qui pénètre dans les provinces mexicaines, par le traité de commerce qu'il a signé, il y a trois mois, avec le Brésil, par les négociations qu'il a ouvertes avec d'autres républiques. Tout en restant avec son parti protectionniste vis-à-vis de l'Europe, il se réserve d'interpréter le bill Mac-Kinley à sa façon, dans ses relations avec les républiques du Nouveau-Monde dont il veut faire les tributaires de l'industrie américaine. M. Blaine, par ses vues et ses facultés, est le véritable homme d'État à Washington, et il n'a sûrement pas renoncé à l'ambition d'être à son tour président de l'Union. Il était déjà et il reste le candidat désigné du parti républicain, le compétiteur éventuel de M. Harrison.

Qu'arrive-t-il alors? C'est ici que commence la comédie. M. Harrison, dans l'intention évidente d'évincer ou d'éclipser d'avance son redoutable concurrent, n'a pas attendu l'ouverture de la période électorale pour se mettre en campagne. Il a déjà entrepris des voyages de propagande dans les états de l'est et du sud, où il s'est efforcé de rallier l'armée protectionniste à sa cause. Ce n'est pas tout; les amis du président, profitant d'un état d'indisposition et de fatigue du ministre de M. Harrison, se sont empressés de répandre les bruits les plus sinistres sur la maladie de M. Blaine, sur l'affaiblissement de ses facultés, en ajoutant qu'il ne pouvait plus rester ministre. M. Blaine paraît bien, en effet, avoir été assez sérieusement atteint; mais ses amis assurent que tout ce qu'on dit n'est qu'une perfide exagération, que les bruits répandus par les amis de M. Harrison ne sont qu'une manœuvre pour ruiner d'avance la candidature de M. Blaine, que le secrétaire d'État va reprendre ses fonctions. Où est la vérité dans cette comédie, il faut l'avouer, un peu lugubre? Si M. Blaine est réellement aussi malade que le disent ses adversaires, M. Harrison n'y gagnera peut-être pas beaucoup, et M. Mac-Kinley, qui brigue en ce moment le poste de gouverneur de l'Ohio, aurait, dit-on, l'ambition d'être lui-même candidat à la présidence: ce n'est pas le retentissement qui aura manqué à son nom. Si M. Blaine traverse heureusement cette crise de santé, sa candidature sera certainement fortifiée par tout ce qu'on aura fait contre elle. Ce sera, dans tous les cas, une scission des plus graves dans le parti républicain des États-Unis. Ce sera aussi pour l'Europe une chance de plus de voir s'atténuer cette guerre de protectionnisme à outrance inaugurée au-delà de l'Atlantique.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La seconde quinzaine de juillet, période ordinairement favorisée par l'afflux, sur le marché, des capitaux que rend disponibles la mise en paiement des coupons et des dividendes semestriels, a été marquée cette fois par un mouvement général de réaction sur les fonds d'États et aussi sur un groupe de titres que le public tient cependant fort en estime, les obligations des chemins de fer d'Espagne.

Les mauvaises dispositions des marchés de Londres et de Berlin ont été la cause principale de la dépréciation dont un si grand nombre de valeurs viennent d'être frappées. Londres souffre toujours des suites de la crise de novembre dernier et du désarroi croissant des finances dans presque toutes les républiques de l'Amérique du Sud. De plus, une spéculation à la baisse, constamment victorieuse depuis plusieurs mois, a entrepris de ruiner le crédit du Portugal, puis après avoir amené à un état suffisant d'avancement cette œuvre de destruction, a commencé à s'en prendre au crédit de l'Espagne.

A Berlin et à Vienne, la mauvaise humeur causée par la brillante réception que le tsar Alexandre, la municipalité de Saint-Pétersbourg et toute la population russe, ont faite aux marins de notre escadre en visite à Cronstadt, a conduit à ce singulier résultat d'entraîner dans une baisse commune non-seulement le rouble-papier et les 4 pour 100 or de Russie, mais le 4 pour 100 hongrois et la rente italienne, c'est-à-dire les fonds de la triple alliance.

Enfin sur tous les marchés a pesé, plus que de raison, ce semble, la question du change. Partout le papier-monnaie a été discuté, la circulation fiduciaire mise en suspicion, et les métaux précieux, considérés comme une marchandise bonne à accaparer en vue d'une hausse des prix. Il en est résulté que la prime de l'or s'est élevée à Lisbonne de 7 ou 8 pour 100, où elle était récemment encore, jusqu'à 37 pour 100, à Madrid de 3 ou 4 pour 100 à 7 et 8 pour 100. A Buenos-Ayres, la prime atteint 300 pour 100. Le change à Rio-de-Janeiro est à 16 1/2, alors qu'il se tenait un peu au-dessus du pair, soit à 27 pour 100, la veille de la révolution. En Italie, la prime, très légère jusqu'ici, s'est élevée subitement de deux ou trois points. La Grèce n'échappe pas au fléau, et l'agio sur l'or y a déjà déterminé un recul des fonds publics.

Il y a dans cette dépréciation générale un élément factice qui en exagère les effets apparens. Déjà, à Lisbonne, la prime s'est étendue. La crise monétaire, qui s'est déclarée après l'insuccès de l'opération des Tabacs et à la veille du paiement du coupon semestriel de la dette, a surtout consisté en une insuffisance de numéraire. Le gouvernement et la Banque du Portugal y ont paré par la création de petites coupures de billets de banque. Le Portugais n'en a pas moins fléchi de 4 unités et demie, de 43 à 38 1/2, le marché anglais vendant sans cesse, tout en accusant Paris de grossir le découvert, et réciproquement. Une telle baisse tient suffisamment compte d'une gêne monétaire qui peut n'être que passagère.

L'Extérieure a reculé de 73 à 71, sur la seule crainte des embarras que devra susciter l'application de la nouvelle loi sur la circulation fiduciaire. Jusqu'à présent la Banque n'a pas encore étendu son émission de billets au-delà du montant de 750 millions de pesetas, ancienne limite légale.

Dans l'Amérique du Sud, tout va de mal en pis. Une recrudescence de crise s'est produite à Buenos-Ayres, et le krach a gagné l'Uruguay qui, jusqu'ici, avait essayé de sauver son crédit. L'Uruguay 1888 a été précipité de 53 à 45. Quant au 5 pour 100 argentin 1886, le seul fonds du pays sur lequel le service d'intérêt n'eût pas été interrompu, il a baissé de 325 à 265, soit de 65 à 53, c'est-à-dire de 12 pour 100. Le délégué du gouvernement argentin à Londres a engagé des négociations pour le règlement des fonds provinciaux. Ces derniers titres ont encore reculé du cours de 100 francs à celui de 80. Les fonds brésiliens ont été atteints par contre-coup et aussi à cause de la lourdeur du change. On tenait encore le 4 pour 100 à 73 au milieu du mois, il ne vaut plus que 70.

Les fonds italiens, hongrois et russes ne présentent point d'aussi fortes différences. La dépréciation sur ce groupe a été uniformément d'une unité. L'Italien a fléchi en une séance de 91 à 90 sur le bruit que le gouvernement du roi Humbert se préparait à lancer à Berlin un emprunt à obligations de chemins de fer, ce qui a été démenti. La spéculation a surtout redouté de nouvelles livraisons de titres. Le Hongrois a rétrogradé de 91 1/4 à 90 1/4, et les 4 0/0 russes de 97 à 96, sur des réalisations continues de la spéculation à Vienne et à Berlin. Le rouble, sur notre place, a reculé de 275 à 265 et à Berlin de 225 à 216. L'état de la récolte des blés en Russie est toujours l'explication invoquée pour cette rapide dépréciation du papier russe.

Les fonds ottomans ont échappé, en partie, au courant de baisse. Le 1 pour 100 n'a cédé que quelques centimes, l'obligation Douanes a fléchi de 452.50 à 445, la Privilégiée est au même cours à 1 ou 2 francs près. La stabilité que l'entente franco-russe semble promettre à l'Europe orientale ne peut que favoriser la bonne tenue des fonds otto-

mans placés en quelque sorte sous la tutelle générale de l'Europe par la forte organisation du conseil d'administration de la dette. C'est pour la même raison que l'Unifiée, la Daïra et l'Égyptienne convertie 3 1/2 pour 100 font preuve d'une telle fermeté dans cette période de faiblesse pour les fonds internationaux.

Les rentes françaises se sont tenues sans changement bien sensible. Toutefois, le mouvement qui semblait, au milieu du mois, les porter un peu en avant, a été enrayé, et la spéculation a cru pouvoir hasarder quelques ventes. Le 3 pour 100 a été ramené de 95.37 à 95 francs, puis s'est relevé à 95.15. L'emprunt, aujourd'hui libéré de 60 francs, a détaché un coupon de 0 fr. 30, puis a fléchi à peu près d'autant, de 93.95 à 93.65. L'amortissable et le 4 1/2 pour 100 ont été plus fermes. Le premier reste à 95.90 après avoir poussé jusqu'à 96.10; le second reste fixé à 106 francs.

L'action des Chemins portugais et celles du Nord de l'Espagne et du Saragosse perdent environ une vingtaine de francs à 175 et 287.50. Mais des cours plus bas ont été vus un moment, 155 et 280. Les obligations des Chemins portugais avaient déjà fléchi à 220 et n'ont pas reculé depuis. Au contraire, une faiblesse générale s'est emparée de toutes les catégories d'obligations des Chemins espagnols. Tout d'abord, le recul a été uniforme, frappant les premières séries comme les dernières. Ainsi l'obligation Nord de l'Espagne 1re série a baissé de 387.50 à 379, la 2e de 372 à 355, la 3e de 360 à 350, la 4e de 341.25 à 327.50, la 5e de 342.50 à 329, la Pampelune de 363 à 346, la Barcelone de 365 à 347, etc. Puis, la réflexion reprenant ses droits, les premières séries, pour lesquelles aucune appréhension ne peut exister, se sont relevées de 8 à 10 francs, celles d'un rang hypothécaire inférieur sont restées faibles.

Les Autrichiens et les Lombards ont baissé les premiers de 5 francs à 622.50, les seconds de 10 francs à 223.75.

La Banque de Paris a fléchi de 782.50 à 765, le Comptoir national d'escompte de 578.75 à 560, la Banque d'escompte de 470 à 450, le Crédit mobilier de 362.50 à 335, la Banque ottomane de 575 à 565. La souscription aux actions de la Société nouvelle de dépôts n'a pas réussi, les titres sont restés, pour le plus grand nombre, aux mains du syndicat. Le Crédit lyonnais, seul du groupe des banques, est en hausse de 5 francs à 810.

Le Crédit foncier a reculé de 12.50 à 1,245. Les actions des Chemins français se sont tenues aux mêmes cours ainsi que le Gaz. Les Omnibus ont été portés de 1,025 à 1,045, le Suez de 2,752.50 à 2,767.50. Le Rio-Tinto a perdu 25 francs de 575 à 550.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

L'ART ET LA NATURE

DERNIÈRE PARTIE (1)

LES DOCTRINES, LES ÉCOLES ET LA PERSONNALITÉ DE L'ARTISTE.

XVIII.

Les Grecs, peuple ingénieux et rusé, ont toujours pensé qu'une défense intimée par un des maîtres de l'Olympe ne pouvait être levée que par un autre Olympien, et ils ne se sont jamais affranchis d'aucune servitude sans se couvrir de l'autorité d'un dieu nouveau, dont ils exécutaient les ordres en s'émancipant. C'était la blonde Demeter qui leur avait enjoint de renoncer à l'ancienne indivision des champs, de posséder la terre et de l'enclore. C'était Dionysos qui leur avait commandé de presser le raisin pour en exprimer le jus qui procure l'oubli. C'était Prométhée qui avait dérobé pour eux le feu céleste; ils n'y étaient pour rien, et tandis qu'il expiait son crime, les hommes pouvaient jouir en paix et sans scrupule de son heureuse invention.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, du 1er et du 15 juillet.

Comme les métiers et les industries, les beaux-arts leur parurent une manifestation du génie humain dont les antiques divinités jalouses avaient le droit de s'offenser; elles n'admettent pas qu'on change rien au monde qu'elles ont fait. Ici encore ils sauvèrent leur audace en l'abritant sous un auguste patronage. C'étaient les Charites, filles de Zeus et d'Eurynome, c'étaient les Muses, filles de la déesse du souvenir, qui avaient voulu que l'homme embellît sa vie et son esprit en jouant avec les choses qu'il aime comme avec celles qui l'inquiètent, avec ses frayeurs comme avec ses espérances, avec ses tristesses comme avec ses joies, avec les événemens, avec sa destinée, avec son moi et même avec les dieux qu'il adore. Désormais, il était en règle et à couvert de tout reproche; une loi de grâce avait remplacé la loi de rigueur, et il disait : « Un dieu le veut. » L'architecte put, en sûreté de conscience, la règle et l'équerre en main, imiter en les renforçant les grands effets que produisent sur une imagination vive les formes du ciel et de la terre, les forêts, les montagnes et les courbes des fleuves. Le musicien bâtit des architectures de sons, et débrouillant les bruits confus, il les fit servir à rendre tous les bruits de l'âme. Le sculpteur tailla le marbre et en tira des figures qui semblaient vivre et mériter de vivre toujours. Le peintre apprit à montrer ce qu'il voyait, ce qu'il sentait, et à mêler dans ses représentations son cœur à l'esprit des choses. Le poète se permit de considérer l'homme comme un grand spectacle, comme un être unique, qui fait honneur au monde en lui racontant ses gloires et ses misères.

Tous les commencemens sont humbles. A l'origine, les Charites ou les Grâces furent adorées sous la forme de trois pierres qui passaient pour être tombées du ciel. Dans le langage de la mythologie ces pierres venues d'au-delà des nuages sont toujours le signe d'une détente, d'un relâchement dans les rigueurs divines; elles annoncent à l'homme que les puissances célestes, devenues plus clémentes, daigneront frayer avec lui et se plaire dans les maisons qu'il leur a bâties. Plus tard, on se représenta les Charites sous les traits de nymphes souriantes, toujours en joie et en danse, aussi fraîches que le printemps, aux yeux aussi limpides que les sources où elles aimaient à se baigner, et on leur donna pour attributs le myrte, fleur d'amour et de délivrance, et les dés, symbole du jeu. Les Grecs, qui les avaient créées, entendaient les garder pour eux, comme leurs patronnes particulières, et il y a beaucoup de peuples qui jamais n'en furent ni n'en seront visités. Et pourtant il n'en est point de si grossier, de si sauvage, qu'il n'ait connu au moins les premiers rudimens de l'art : tant est inné au cœur de l'homme le double besoin de réduire les choses réelles à l'état de

pures apparences, et de donner une apparence de réalité aux choses qui n'en ont point.

L'âge de pierre eut ses dessinateurs; ils représentaient des rennes à l'énorme ramure, amplifiée de propos délibéré, et recherchaient déjà dans leurs compositions un certain balancement des lignes. L'âge de bronze eut ses ornemanistes, qui avaient une préférence marquée pour les combinaisons symétriques de lignes droites et de lignes courbes. Selon le génie de leur race et leurs habitudes héréditaires, les sauvages d'aujourd'hui ont les uns plus de goût pour la reproduction des formes vivantes, les autres pour ce sentiment de l'achevé, du complet qu'éveille en nous toute figure de géométrie. Les Cafres ne sont, paraît-il, tout à fait contens que quand le manche de leurs ustensiles les fait penser à des girafes ou à des autruches; les Polynésiens, au contraire, aiment à orner leurs armes de spirales compliquées, de segmens de cercles ingénieusement enroulés. Le plus souvent on s'applique à concilier ces deux goûts. N'est-ce pas un résumé de tous les arts que cette sauvagesse qui danse en s'accompagnant du tambourin? Elle n'est vêtue peut-être que d'un collier de dents de singe, et un collier est la perfection de l'ordre. Elle a teint ses paupières avec du sulfate d'antimoine et ses cheveux avec de l'indigo, dans la vaine, mais respectable espérance de ressembler à une fleur. Sa coiffure, ouvrage de longue patience, offre au regard une succession de cônes, dont aucun accident perturbateur n'a dérangé la prodigieuse régularité. Son tatouage, dont elle est fière, est un chef-d'œuvre de syncrétisme, et les cercles concentriques, les losanges y alternent avec les tortues, les lézards et les crocodiles.

Dès sa première enfance et sous le ciel de la Polynésie comme sous le soleil d'Afrique, si grossiers, si frustes que soient ses ouvrages, l'art primitif obéit déjà à deux tendances contraires, il est sollicité par deux forces entre lesquelles il tâche de ménager un accord. Un instinct secret l'avertit que l'homme a tantôt l'amour, tantôt le mépris de ce qui est, et il lui montre les choses comme aime à se les représenter un être contradictoire, qui, se sentant à la fois très petit et très grand, réduit volontiers le grand en petit et a le goût des résumés, des pièces assorties formant, comme les grains d'un collier, un tout parfait.

Si la grande maison que nous habitons ne nous plaisait pas, nous ne saurions aucun gré aux artistes d'en reproduire l'image dans leur miroir; mais d'autre part, si les spectacles de la vie et du monde procuraient à notre imagination des plaisirs sans mélange, si nos joies esthétiques n'étaient pas accompagnées souvent ou d'une secrète inquiétude causée par d'apparens désordres ou

d'un sourd malaise provenant de l'insuffisance des objets, qu'aurions-nous besoin de portails richement historiés, de statues, de tableaux, de comédies et de romans? Le maître à chanter de M. Jourdain tenait pour constant que, si tous les hommes apprenaient la musique, la paix règnerait dans l'univers. Ce qui est vrai, c'est que, pendant que nous entendons une symphonie, nous goûtons une paix mystérieuse que le monde n'a jamais donnée, et que si nous avions, comme Pythagore, des oreilles capables d'ouïr l'harmonie des sphères célestes, les chefs d'orchestre devraient changer de métier. Le maître de danse de M. Jourdain assurait que les malheurs, les bévues, les manquemens des hommes venaient de ne pas savoir danser. Ce qui est vrai, c'est que, si les hommes et les choses étaient toujours fidèles à leur caractère ou si les mouvemens que se donnent les passions n'étaient jamais gâtés par des faux pas, un ballet, où il ne s'en fait point, ne nous ferait pas éprouver un sentiment de quiétude et de délivrance. Quant à M. Jourdain lui-même, il est le type immortel d'une vanité tournant à la folie. C'était son destin, et nous aimons que les destins s'accomplissent.

Le jour où les Abipones adorent et fêtent les Pléiades, leur principale prêtresse, agitant en mesure une gourde remplie de noyaux, pirouette tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, sans changer de place; elle danse comme elle croit que dansent les étoiles dans les prairies du ciel. Les plaisirs que nous donnent les arts sont plus raffinés que ceux des Abipones, mais ils ne sont pas d'une autre espèce. Nous savons que la nature ne plaint ni son temps ni ses peines, et qu'après cent expériences qu'elle a manquées, il y en a toujours une qui est admirablement réussie; nous savons que sur cent cas, il s'en présente toujours un où ce qui devait arriver arrive, mais selon les hasards de notre vie, ce sont souvent les cas intéressans qui nous échappent. Nous savons aussi qu'à la longue les causes produisent toujours leurs dernières conséquences; mais quoi! nous ne vivons qu'un jour, et l'événement que nous attendons n'arrivera peut-être qu'après notre mort. Allons au théâtre; dans l'univers en raccourci qu'on nous y montre, tout arrive à son heure. Seulement nous exigeons qu'il ressemble beaucoup à celui que nous connaissons; le faux nous paraît fade; ce que nous aimons, c'est la vérité, pourvu qu'elle soit appropriée aux besoins et aux lois de notre imagination, et c'est pourquoi Balzac avait raison de dire « que le génie a pour mission de chercher à travers les hasards du vrai ce qui doit sembler probable à tout le monde. »

La règle, c'est souvent la mort; la vie, c'est presque toujours le

déréglement. Nous demandons à l'art de nous faire vivre d'une vie imaginaire où tout soit réglé, et qui pourtant ait tout le mouvement de la vie d'ici-bas. Nous voulons pouvoir dire : C'est la vraie vie. Nous exigeons qu'on nous transporte dans un monde fictif et que tout nous y rappelle le pays de la vérité. En un mot, l'art, étant destiné à satisfaire un double besoin de notre imagination, est en soi une transaction entre deux principes opposés, qu'il fait concourir à la même fin. Comme la terre, il a ses deux pôles, et suivant que l'artiste regarde l'un plus que l'autre, cela fait deux classes ou deux écoles d'architectes, de sculpteurs, de peintres, de musiciens et de poètes.

Tout art, avons-nous dit, est une protestation contre la nature qu'il imite; mais selon les cas et les tempéramens, on imite ou on proteste davantage. Tous les artistes simplifient, mais les uns plus, les autres moins; tous exagèrent, mais les uns ont des scrupules que les autres n'ont pas; tous cherchent à concilier l'harmonie avec le caractère, mais les uns sont plus préoccupés du caractère, et les autres attachent plus de prix à l'harmonie; tous se mettent dans ce qu'ils font, mais ceux-ci avec plus d'abandon, ceux-là avec plus de réserve. Ces deux tendances sont également légitimes, et les questions que l'art est appelé à résoudre ne sont pas des problèmes de géométrie ou d'algèbre dont il n'y ait qu'une solution possible : en matière d'esthétique, notre imagination se contente du probable.

Mais quand l'une de ces tendances est outrée, excessive, quand l'artiste se livre trop complaisamment à son penchant naturel, sans lui donner aucun contrepoids, quand son amour principal devient un amour exclusif, l'art n'est plus de l'art. Diderot disait de l'*Enfant gâté* de Greuze : « Le sujet de ce tableau n'est pas clair. Il pétille de petites lumières qui papillotent de tous côtés et qui blessent les yeux. Il y a trop d'accessoires, trop d'ouvrage. La composition en est alourdie, confuse. La mère, l'enfant, le chien et quelques ustensiles auraient produit plus d'effet. Il y aurait eu du repos qui n'y est pas. » En revanche, Diderot portait aux nues une tête de fille peinte par ce même Greuze, et qui, embusquée au coin de la rue, le nez en l'air, lisait l'affiche en attendant le chaland : « On la croirait modelée, tant les plans en sont bien annoncés. Elle tue cinquante tableaux autour d'elle. Voilà une petite catin bien méchante. Voyez comme M. l'introducteur des ambassadeurs, qui est à côté d'elle, en est devenu blême, froid, aplati et blafard! le coup qu'elle porte de loin à Roslin et à toute sa triste famille! Je n'ai jamais vu un pareil dégât. » S'il y a des compositions où le détail surabonde, où le repos manque, il en est aussi qui sont par trop reposées et où semble régner la paix des cimetières, et

quand M. l'introducteur des ambassadeurs est par trop académique, nous faisons fête à la méchante petite catin qui le tue.

La vie et le repos, le réel et une pensée de derrière qui le dépasse, la vérité et le rêve, le sérieux du travail et la liberté du jeu, nous voulons trouver tout cela dans une œuvre d'art, ou nous ne sommes qu'à demi contens. Que l'artiste règle ses doses comme il l'entend, c'est son affaire ; mais si l'un des ingrédiens fait défaut, le plat est manqué, et qu'il appartienne à l'école du réalisme ou de l'idéalisme, le cuisinier n'est pas un artiste.

XIX.

Qu'est-ce que le vrai réalisme? qu'est-ce que le véritable idéalisme? Les esthéticiens qui en ont donné la définition ont oublié trop souvent qu'elle devait convenir également à tous les arts.

— Avez-vous jamais rencontré un musicien réaliste? me demandait une femme qui adore la musique. Autant que je le puis savoir, un réaliste fait profession de croire que tous les hommes sont des coquins. C'est une chose qu'il peut dire en vers ou en prose, mais je le défie de la dire en majeur ou en mineur. Il ajoute d'ordinaire : « Il y a cependant à cette règle universelle une exception, une seule, c'est moi qui vous parle, et quand le jour du grand déluge sera venu, nous nous réfugierons dans l'arche, moi, ma chatte et mon chien. » Cette exception unique est un miracle, mais ce miracle serait un mauvais sujet d'opéra. — Ah! permettez, lui dis-je, les vrais réalistes... — Eh! oui, ils croient que ce monde est une maison de boue, et que ce qu'on y peut trouver de plus propre, ce sont les crottes de lapins. Il y a des gens qui voient tout en beau, d'autres qui voient tout en laid. De-ci comme de-là, c'est une manière de voir ou une affaire de goût, de préférence et peut-être de parti-pris.

Elle était debout, devant une glace; elle se retourna pour s'y regarder. — Mais permettez, lui dis-je encore, le réalisme n'est pas l'amour du laid, c'est l'amour du réel, et il y a, grâce à Dieu, de belles réalités. Les vrais réalistes... — Oh! je sais ce que vous allez dire. Ils se piquent de représenter les choses telles qu'elles sont. La bonne plaisanterie! Les choses ne sont jamais que ce que nous voulons qu'elles soient. Nous avons tous nos lunettes, et nos lunettes ont toujours la couleur de notre esprit, et nous avons beau les nettoyer, elles n'en sont pas moins roses ou bleues, noires ou rouges. Vous me répondrez peut-être que représenter les choses telles qu'elles sont, c'est nous les montrer avec tous leurs détails, sans rien en ôter, sans y rien ajouter.

Heureusement c'est impossible, et quand ce serait possible, je dirais : « Grand merci, je sors d'en prendre. » Si quelqu'un, sans rien passer, sans rien omettre, me racontait par le menu une de mes journées, ce que j'ai mangé, ce que j'ai bu, tout ce que j'ai fait ou oublié de faire, les propos décousus que j'ai pu tenir, les mille choses sans suite auxquelles j'ai pensé quand je ne pensais à rien, croyez-vous que ce récit m'amusât beaucoup ou me fît l'effet d'une œuvre d'art? Vos réalistes se croient des photographes; mais le photographe arrange son modèle, l'assoit et le coiffe à sa guise, lui ménage l'ombre et la lumière. Quand je veux me voir, je m'arrange, et quand je me raconte à moi-même ma petite histoire, je la dispose à ma façon, je lui donne un certain tour; il y a des lumières que j'éteins et d'autres que j'avive. Voilà l'art, et tout artiste qui n'est pas un arrangeur est un benêt ou un malotru. Le réalisme est tout simplement le culte du décousu, de l'incohérence. Qu'un récit qu'on nous fait n'ait ni queue ni tête, passe encore ; c'est un genre d'accident auquel nous sommes accoutumés. Mais vous représentez-vous une maison incohérente? Je ne l'habiterais à aucun prix ; je croirais à chaque instant la voir crouler. Vous figurez-vous un concert incohérent, où les violons ne s'attendraient pas, où la flûte et la clarinette tireraient chacune de son côté, comme il arrive tous les jours dans notre triste vie? Si c'est la musique qu'on nous promet, j'en conclus que le plus grand musicien du monde est le vent, et pourtant, ce n'est pas encore le dernier mot de l'art ; qu'il coure sur les toits ou qu'il gronde dans ma cheminée, le vent a une certaine suite dans les idées, et je le soupçonne de soigner ses effets et d'être un arrangeur, lui aussi. — Elle fit une pause, et je tâchai de lui prouver que le vrai réalisme n'était pas ce qu'elle pensait, et qu'il a son mot à dire en musique comme dans tous les arts. Mais elle ne m'écouta pas.

Le vrai réaliste pardonne facilement à la nature les troubles, les chagrins qu'elle nous cause, tant il lui a de reconnaissance d'avoir créé cette merveille qu'on appelle la vie, et qui est pour l'observateur le moins attentif une source intarissable d'étonnemens et de joies. Il lui sait un gré infini non-seulement d'avoir multiplié les genres, jeté son argile dans mille moules divers, mais d'avoir tellement varié la façon qu'elle donne à chacun de ses ouvrages, que dans chaque espèce il n'y a pas deux individus absolument pareils. Cette richesse, cette abondance, ces gradations nuancées le ravissent, le transportent. Il s'écrie avec un philosophe : « Quel secret doit-elle avoir eu pour diversifier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage, qu'une étoile ou qu'une

feuille ! » Il admire tout en elle, jusqu'à ses œuvres de rebut, jusqu'aux existences qu'elle se donne l'air de sacrifier. Il ressemble à l'enfant qui, se promenant sur une plage riche en coquilles, se promet de ne ramasser que les plus dignes d'être emportées, et à qui la dernière qu'il aperçoit paraît toujours la plus belle.

Cependant nous avons tous nos préférences, le réaliste a les siennes. Entre deux objets similaires, il choisira celui qui semble le plus rapproché de la nature, en qui son empreinte est le plus visible. Il s'intéresse passionnément à ce qu'on pourrait appeler les formes vierges, aux existences qui gardent encore leur pureté originelle, aux êtres qui ont été le moins modifiés par des combinaisons et des mélanges factices. Il préfère les plantes agrestes aux fleurs de serre, les lieux qui ont conservé leur état et, pour ainsi dire, leur innocence primitive aux jardins savamment composés, où tout annonce comme une intention de plaire. Il méprise les eaux amenées de loin par l'industrie d'un ingénieur, les fontaines et les tritons; il n'aime que la source qui jaillit du rocher de la montagne ; il y boit à même, dans le creux de sa main, et cette eau est pour lui le plus divin des nectars.

S'occupe-t-il des hommes, les mêmes préférences déterminent ses choix. Moins l'éducation les a dénaturés, plus il les trouve à son goût. Les changemens qui se produisent en nous par l'habitude du monde, par les contraintes qu'il nous impose, par le personnage artificiel que nous y jouons, par la tyrannie des usages et des bienséances, le chagrinent comme une altération du type. Il a plus de sympathie pour un manant que pour un grand seigneur, pour un petit bourgeois que pour un prince. Souvent même il trouve à l'animal plus de saveur qu'à l'homme, ou plutôt ce qu'il aime le mieux dans l'homme, c'est la bête, parce qu'elle est naïve. Regardez tel tableau de Potter, et vous vous convaincrez facilement que ses vaches lui étaient plus chères que leur vacher; relisez telle fable de La Fontaine, et vous sentirez qu'il était plus prêt à s'attendrir sur le sort d'une fourmi que sur le nôtre, et que si l'humanité l'intéressait, c'est qu'en la grattant, il trouvait l'animal.

Les réalistes se sentent peuple, et ils cherchent dans la nature ce qu'elle a de plus naturel, comme ils cherchent dans l'homme ce qu'il y a en lui de plus primitif et de plus foncier. Ils ont rendu de grands services à l'art, en conquérant à la poésie et à la peinture des provinces nouvelles, de vastes champs laissés en friche, des portions entières du monde et de l'humanité dont les idéalistes n'avaient eu cure. Les humbles ont été leurs héros. Un grand roi disait : « Otez-moi ces magots-là ! » Il ne se doutait pas que ces

magots avaient été marqués au coin de l'immortalité. Il y avait en eux une telle puissance de vie qu'après plus de deux siècles, ils semblent nés d'hier.

Ce n'est pas seulement par le choix de ses sujets que le réaliste se révèle, c'est plus encore par sa manière de les traiter, par ses procédés, par sa méthode, qui est la méthode naturelle. Comme la nature, il aime à multiplier les êtres, à nous montrer que des nuances, des degrés presque insensibles suffisent à les distinguer, de combien de façons differentes on peut varier un thème et comment une même lumière se diversifie par la diversité des objets où elle se réfléchit. Comme la nature, il ne méprise rien. Il n'y a pour lui ni de petits sujets ni de petites choses; les plus petites sont souvent les plus expressives. Fénelon comparait un esprit épuisé par le détail « à une lie de vin sans goût et sans délicatesse. » Mais si le réaliste a l'esprit de détail, ce n'est pas par une vaine curiosité de l'inutile et des minuties oiseuses. Le détail qu'il recherche est celui qui fait voir ; ce n'est pas celui qui complique, c'est celui qui explique. Vous lui reprocheriez en vain de descendre trop dans le particulier ; en vain lui diriez-vous que ce qui vous intéresse, c'est le gros de l'affaire, que vous vous souciez peu d'être informés par le menu. Il vous répondrait qu'il ne songe pas à vous plaire, mais à se mettre en règle avec la nature, qu'il a appris d'elle tout ce que valent les petits moyens, et que s'il détaille, c'est pour mieux rendre le caractère naturel des choses. Pourriez-vous retrancher quoi que ce soit d'un portrait de Holbein, une seule ride, une seule touffe de poils, sans en affaiblir le caractère?

Comme les détails, le réaliste multiplie les accessoires, et en ceci encore, il imite la méthode naturelle. Il sait que, si l'accessoire doit toujours suivre le principal, les choses ne sont rien sans leurs circonstances et dépendances, que dans la nature tout a ses rapports, qu'il y a une affinité et des communications constantes entre l'être vivant et tout ce qui l'entoure, que le ciel, l'air, la terre agissent sur lui, que sa destinée est le résultat de mille influences occultes. Transplantez-le, il n'est plus lui-même, il devient inexplicable. Or pour le réaliste, la première destination de l'art est à la fois de manifester les caractères et de les expliquer, et au surplus, c'est dans l'harmonie des êtres et de leur entourage qu'il cherche et trouve l'harmonie de son œuvre. Toute existence dépaysée, toute réalité déclassée lui fait l'effet d'une anomalie incompréhensible, d'un prodige déplaisant. Si les maisons à toit plat lui agréent en Tunisie, elles lui désagréent souverainement dans les pays où il neige. Il aime à voir les palmiers sous le ciel de la

Syrie, il n'a aucun goût pour les palmiers de serre, et selon les lieux et les temps, il préfère le sapin à l'oranger, le chardon à la rose. Rien ne le choque plus qu'un contresens; rien ne lui paraît plus criminel qu'un crime de lèse-nature. Il est amoureux de la vérité locale dans le sens le plus profond de ce mot; pour lui plaire, il faut que les choses et les hommes lui apparaissent dans leur milieu naturel et comme enveloppés de leur air natal. Le chant le plus mélodieux du monde lui semble insipide dès que c'est un air appris. Il n'admet pas que le pierrot, qui vit sur les toits, essaie de lui révéler le mystère des forêts et du printemps. A tout faux rossignol, il dira : Sonate, que me veux-tu?

Le réaliste a l'amour des convenances, et dans tous les temps le convenu lui a inspiré une insurmontable aversion. Mais que faut-il entendre par le convenu? C'est ce qui manque de réalité, ce qui n'est pas vrai. Ici encore il est bon de s'expliquer: « As-tu jamais vu Jésus-Christ? demandait Courbet à un élève de l'Académie des beaux-arts. Pourquoi donc fais tu son portrait? » Il disait aussi : « Que les peintres ne me montrent pas des anges! Ils n'en ont jamais vu ni moi non plus. » Mais pour les gens qui y croient, les anges sont des êtres aussi réels que des bourgeois ou des paysans. Pour tout bon catholique, le corps du Christ se trouve réellement dans l'Eucharistie, et le pain et le vin ne sont que des apparences. Pour les Arabes très inconnus et très célèbres qui ont écrit les *Mille et une nuits*, les génies et les goules étaient d'effrayantes vérités, comme pour les Grecs le Jupiter d'Olympie était la plus magnifique des réalités. La foi au surnaturel, les croyances communes, les religions et leurs dogmes sont un des élémens essentiels, une des parties constituantes du système du monde, ou, si l'on aime mieux, une des couches les plus profondes de la nature sociale, et à quelque école qu'il appartienne, c'est une matière sur laquelle l'imagination de l'artiste a le droit de s'exercer aussi bien que sur toute autre.

Qui n'a pris plaisir à contempler dans un ruisseau la mobile image des arbres immobiles qui le bordent? Au gré de l'eau qui court et les remue, ces images frissonnent, tressaillent, s'agitent, se courbent et se contournent, et tour à tour se raccourcissent ou s'allongent. Voilà des arbres dont le tronc rigide est devenu flexible, dont le tronc résistant ne résiste plus; ils ont les pieds en haut, la tête en bas, et tout leur poids repose sur leurs branches les plus menues. Ils n'existent pas et ils ont l'air d'exister. Quand vous serez las de ce spectacle, levez les yeux au ciel; vous y verrez peut-être des nuages qui ressemblent à des montagnes, à des éléphans, à des chameaux ou à des tours, à des châteaux d'amé-

thystes et de saphirs. Ce sont des histoires invraisemblables que la nature se raconte à elle-même. Elle a son fantastique, et comme elle, alors même qu'ils ne s'occupent ni des anges, ni des goules, ni des génies, tous les arts ont leur merveilleux. Encore un coup, c'est une merveille qu'une toile qui représente une tempête furieuse et dans laquelle il n'y a pas une feuille qui bouge. C'est une merveille qu'une Ève qui a échangé sa chair contre un corps de marbre; elle a cueilli sa pomme, elle se demande si elle la mangera, et elle vivra des siècles sans la manger et sans la laisser tomber. C'est une merveille qu'une princesse mourante dont l'agonie parle en vers alexandrins. C'est une merveille que des événemens à qui il a fallu dix ans au moins pour s'accomplir et qui se passent en trois heures. C'est une merveille que des hommes et des femmes qui, comme l'ombre d'un arbre réfléchie par un ruisseau, n'existent pas et ont l'air d'exister. Dans les chefs-d'œuvre de la poésie ou de la peinture, les moindres détails sont pris du vrai, et il y a partout du merveilleux, et en vérité, l'œuvre d'art la plus réaliste est un conte de fées puisque tout s'y trouve à sa place et que tout y arrive en son temps, sans compter que l'auteur s'exprime quelquefois par métaphores et que toute métaphore est un mensonge.

Mais s'il y a des conventions nécessaires, il en est d'inutiles, il en est même de nuisibles. Dans le temps où les dessinateurs d'atlas y regardaient de moins près qu'aujourd'hui et sacrifiaient souvent l'exactitude à l'élégance, on fit observer à un cartographe qu'il avait sensiblement exagéré la courbe que décrit un fleuve d'Afrique. « C'est possible, répondit-il; avouez pourtant que cela fait bien mieux ainsi. » Voilà une beauté de convention, mais le plus souvent, le convenu est quelque chose qui fut vrai jadis et qui ne l'est plus; c'est l'application inintelligente d'un procédé excellent en soi, mais perverti par l'usage inopportun qu'on en fait, c'est une routine, une coutume irraisonnée, qui devient un joug, une tradition superstitieuse, un fâcheux héritage. A l'origine, l'artiste s'inspirant encore du grand texte de la nature, qu'on ne saurait trop étudier, tout dans son œuvre avait du caractère et concourait à l'expression. Il avait appris de celle qui ne se trompe et ne ment jamais ce que signifient des lignes qui montent ou descendent, divergent ou convergent, s'accordent ou se contrarient. Qu'il ciselât un bijou, confectionnât un collier ou façonnât un vase, selon ce qu'il voulait dire, il choisissait les signes les mieux adaptés à son idée. Mais dans les âges de décadence, comme s'en est plaint éloquemment Semper dans son beau livre sur les arts décoratifs, on ne lut plus le texte, on s'en tint aux gloses, qu'on interpréta de travers;

on fit monter ce qui devait descendre, descendre ce qui devait monter; palmettes, oves, denticules, grecques, tout ornement fut employé comme au hasard et détourné de son usage propre; on vécut dans le faux, et ce qui est pis encore, on fut heureux d'y vivre (1).

Les architectes grecs poussaient jusqu'au scrupule le respect des convenances; avec le temps, cette science se perdit, et c'en fut fait du divin naturel. Il arriva trop souvent aux Romains de copier sans discernement des modèles dont les finesses leur échappaient; c'était la lettre, ce n'était plus l'esprit; c'était la note, ce n'était plus la musique, ni l'air de première intention, et on sait combien Vitruve a commis de méprises qui eussent révolté Ictinus. A d'autres époques, on s'avisa d'appliquer un genre d'architecture où il n'avait que faire; ce fut la mort des convenances et le triomphe du convenu. Pour le vrai réaliste, la plus belle architecture est celle qui exprime le plus exactement la destination d'un édifice, et qui trouve son harmonie dans la parfaite correspondance entre la fin et les moyens, entre le dedans et le dehors, entre l'idée et la forme. Une école qui ressemble à un faux palais, une église où l'on adore un Dieu mis en croix et qui est grossièrement imitée des maisons qu'habita jadis la victorieuse Pallas Athènè, lui font saigner le cœur; pour se nettoyer les yeux de cette image impure, il ira contempler une humble église de village, coiffée d'un vrai clocher roman. Elle est un signe, l'autre n'a pas de sens, et rien n'est plus triste dans le monde de l'art qu'un sens qui n'a pas trouvé son signe, si ce n'est un signe qui a perdu son sens.

La confusion des langues empêcha d'édifier Babel; la confusion des styles n'empêche pas de beaucoup bâtir, nous ne le savons que trop, et nous savons aussi quelle différence il peut y avoir entre un contraste qui charme et une disparate qui choque; mais les contresens qui nous affligent ne sont pas toujours imputables aux artistes. Un architecte chargé de bâtir une villa pour un bonnetier retiré des affaires se vit condamné pour lui complaire à ajouter à sa construction une tour à mâchicoulis. Il l'adjura en vain de renoncer à sa sotte fantaisie. « De quels ennemis avez-vous donc à vous défendre? » lui demandait-il. L'autre se buta, et il dut céder. « A laver la tête d'un âne, disait cet architecte en colère, on perd sa lessive, et ce misérable aura sa tour: mais je m'arrangerai pour qu'elle ressemble à un bonnet de nuit. » Il y a des siècles où tout dans l'architecture est intention, il y en a d'autres où tout est prétention.

(1) *Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten*, von Gottfried Semper.

Comme l'architecture, la musique a trop souvent payé tribut aux beautés convenues, et le réalisme lui a rendu d'inappréciables services en l'affranchissant de ses routines, en brisant les vieux moules, en faisant la guerre aux coupes et aux rythmes artificiels, aux banalités insipides, aux fioritures déplacées et aux fades vocalises. Lord Chesterfield écrivait à son fils : « Quant aux opéras, ils sont en vérité trop absurdes, trop extravagans pour que je vous les recommande. Je les considère comme un spectacle magique, inventé pour divertir les yeux et les oreilles aux dépens du bon sens ; et des héros, des princesses ou des sages qui chantent, riment et tintamarrent me font éprouver la même impression que si je voyais les collines, les arbres et les bêtes danser aux sons irrésistibles de la lyre d'Orphée. Quand je vais à l'Opéra, j'ai soin de laisser ma raison à la porte avec ma demi-guinée. » Cependant ce même lord Chesterfield goûtait passionnément le *Roland furieux* de l'Arioste, « très ingénieux mélange, disait-il, de mensonges et de vérités. » Apparemment les opéras qu'il avait entendus n'étaient que de purs mensonges, si grossiers ou si puérils ou si invraisemblables qu'il aurait craint de déshonorer sa raison en ayant l'air d'y croire.

« On ne peut jamais faire un bon opéra, avait dit Boileau dans sa sagesse souvent un peu courte, parce que la musique ne saurait narrer, que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent, que d'ailleurs elle ne saurait souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses. » Il ne tient pourtant qu'aux compositeurs de prouver aux oreilles qui ne sont pas ennemies de leurs plaisirs que, si la musique est incapable de narrer, elle a le pouvoir de peindre les passions dans toute leur étendue, avec une intensité de coloris qu'aucun autre art ne saurait leur donner, que, loin de rester en deçà de la parole, elle en est l'éternel au-delà, qu'il n'est pas d'expressions « sublimes et courageuses, » qui n'aient leur équivalent dans sa langue et sur lesquelles, s'il lui plaît, elle ne puisse renchérir. « J'ai voulu, écrivait Glück dans la préface d'*Alceste*, renfermer la musique dans ses vraies attributions, qui consistent à rehausser la poésie par l'expression, sans interrompre l'action et sans la refroidir par des ornemens inutiles et superflus. Je n'ai pas voulu qu'un acteur s'arrêtât, ni au moment le plus intéressant du dialogue pour entendre une ennuyeuse ritournelle, ni au milieu d'un mot et sur une voyelle favorable pour lui donner l'occasion de faire parade, dans un long passage, de l'agilité de sa voix. » Glück rapportait, sacrifiait tout à la vérité dramatique, et c'est bien de lui que Diderot aurait pu dire : « Écoutez ce chant ; vous verrez si la ligne de la mélodie ne coïncide pas tout entière avec la ligne

de la déclamation. » Il a fait davantage encore; appropriant sans cesse aux situations et aux personnages la couleur de son chant, non-seulement il a su, à l'exemple de Lulli et de Rameau, donner toujours du caractère à sa musique, il a montré comment il faut s'y prendre pour traduire en musique des caractères.

Ce n'est pas la seule réforme que le réalisme ait apportée dans l'opéra. Par l'importance toute nouvelle qu'il a donnée aux instrumens et par la prédominance alternée de l'orchestre et de la voix, il a rendu le drame lyrique plus vrai, plus réel ; il l'a rapproché de la nature, qui nous montre toujours les choses dans leur milieu. Le chant, c'est la passion ; mais la passion n'est pas seule dans l'univers. Elle accomplit ses orageuses destinées sous les yeux d'un public curieux, quelquefois indiscret, et ce public glose, juge, admire ou condamne. Elle a des amis, des complices, des auxiliaires qui lui facilitent ses entreprises, lui fournissent des occasions. Elle a des ennemis qui la contrecarrent, la traversent, la combattent. Si fière, si superbe qu'elle soit, elle est tenue de compter avec le monde, et quoi qu'elle fasse, elle ne l'empêchera pas de se mêler de ses affaires pour les arranger ou les gâter.

Le nouveau drame lyrique nous montre la passion dans son milieu naturel. L'orchestre, c'est le monde, et tantôt il se renferme dans son rôle de spectateur attentif, bienveillant, sympathique, mais discret, et il approuve, il consent, il agrée, il souligne ; tantôt il s'anime, il s'exalte, l'émotion des événemens l'a gagné ; la passion vient de jeter un de ces cris du cœur qui montent jusqu'au ciel, et il le répète à sa façon : ce n'est plus la voix d'un homme, c'est la voix d'une foule, et c'est ainsi que parlent les vents et les orages. Mais souvent ce spectateur devient juge ; il apprécie, il commente, il épilogue, et telle phrase qui lui échappe ressemble à une réflexion ironique, narquoise ou grondeuse. La passion ne vit que dans le temps présent ; son juge, qui a toute sa tête, se rappelle le passé, prévoit l'avenir, et pendant qu'elle brode son thème, il a le sien, qu'il brode à sa guise et qui semble dire : — « Tu es folle ; prends garde ; souviens-toi et attends-toi ! » — Elle a refusé de l'en croire, et il se fâche. Cette insoumise s'imagine que l'univers lui appartient, qu'il a été créé pour elle, que tout lui est permis, et qu'elle est la maîtresse de son destin. Le monde, représenté par l'orchestre, se charge de lui rappeler son néant, et cette voix qui remplissait l'espace et remuait tous les cœurs, il la couvre de ses murmures et de ses protestations, il l'enveloppe de son bruit, il l'étouffe sous ses harmonies violentes et ses fanfares tumultueuses, jusqu'à ce que, touché de pitié ou de repentir, il se calme par degrés : cette mer démontée s'apaise et la tempête se tait pour écouter la mouette.

Un orchestre qui, accompagnant sans cesse la voix, n'en est que l'écho servile, donne une idée bien fausse, bien romanesque de la vie humaine, ce train perpétuel de guerre et de contradiction. Quelque persuasif, quelque éloquent que soit un cœur qui raconte ses felicités ou ses disgrâces, le monde ne lui répond pas toujours : — « Tu as raison, et je chanterai ton air. »

Quand un art vieilli s'est encroûté de préjugés et de routines, on ne l'en délivre qu'en le ramenant à la nature, qui n'en eut jamais; elle lui fait honte de ses faux plaisirs et l'en dégoûte : — « Le dieu étranger se place humblement sur l'autel à côté de l'idole du pays; peu à peu il s'y affermit; un beau jour, il pousse du coude son camarade, et patatras! voilà l'idole en bas. » — Plus d'une fois le réalisme a aidé l'art non-seulement à reculer ses frontières, mais à s'affranchir du convenu et du culte des idoles.

XX.

Il va de soi qu'un idéaliste est, à certains égards, le contraire d'un réaliste; mais ici plus que jamais il faut s'entendre, car s'il y a un vrai et un faux réalisme, il y a un idéalisme qui est une vertu de l'esprit, et un autre qui est une chimère et un danger.

Qu'ils s'appellent Platon, Berkeley, Kant ou Hegel, nous savons à quel signe commun se reconnaissent les philosophes qui font profession d'idéalisme, et qu'on en compte de nombreuses variétés; nous savons moins bien ce que peut être un architecte, un peintre ou un poète idéaliste. Sans doute, c'est un artiste qui a l'amour de l'idéal. Mais qu'est-ce que l'idéal? Pour les uns, ce n'est qu'un de « ces mots d'enflure » que haïssait Pascal; pour d'autres, c'est une de ces expressions banales qu'on emploie à tout propos et hors de propos sans y attacher aucun sens déterminé, et qui ont ceci de commode qu'en les prononçant on croit avoir dit quelque chose et qu'on se dispense d'en dire davantage.

A proprement parler, l'idéal est l'idée d'une perfection qui surpasse toute réalité; c'est un rêve qui n'est qu'un rêve, c'est l'oiseau bleu ou la pierre philosophale de l'âme. Je puis concevoir une société où il y aurait un tel accord entre tous les intérêts que chacun trouverait son bonheur dans le bonheur de tous. Je souhaite que les hommes se rapprochent de cet idéal, mais je sais que dans un monde où tout cloche, une société parfaite ne sera jamais qu'une utopie, que le souverain bonheur est souverainement chimérique. Nous pouvons concevoir un idéal de justice, de vertu, de sainteté; mais nous savons aussi que la sainteté sans tache et sans tare est un rêve qui n'a jamais pris corps, que les plus grands saints sont

les plus sévères pour eux-mêmes, les plus disposés à considérer leurs peccadilles comme des crimes, leurs bonnes œuvres comme des péchés véniels, que la perfection qu'ils se proposent fait à la fois leurs délices et leur désespoir.

On pourrait dire pareillement que l'artiste se fait de son art un idéal dont il cherche à se rapprocher en perfectionnant sans cesse son talent. Il est toujours en apprentissage ; comme l'évêque d'Avranches, il n'a jamais fini ses études, jamais fini de s'initier dans les secrets de la nature, d'approfondir les procédés, les règles de son métier; ce sont là deux carrières infinies, et on a beau marcher, on est sûr de ne pas arriver. Mais je ne vois pas qu'en ceci les idéalistes soient autrement faits que les réalistes, ni que l'amour du mieux les travaille et les poigne davantage. De quelque école qu'il relève, le propre du véritable artiste est d'être toujours mécontent de lui-même.

On pourrait dire aussi qu'avant d'exécuter son œuvre, l'artiste en a tracé le plan dans son esprit, que ce modèle immatériel est pour lui un idéal, qu'il s'efforce de le réaliser, qu'il désespère de rendre tout ce qu'il a conçu et qu'il s'y applique avec crainte et tremblement. Mais en ceci encore, le réaliste ne demeure pas en arrière de l'idéaliste; tout au contraire, c'est lui qui s'étudie le plus à ne rien laisser d'imparfait dans l'exécution, tant les détails ont de prix à ses yeux. Il arrive souvent à l'autre de se négliger, et c'est de l'idéaliste qu'on peut dire que ses nonchalances sont quelquefois ses plus grands artifices.

Depuis Winckelmann, qui fut un grand enthousiaste et un dangereux conseiller, la plupart des esthéticiens ont une tout autre façon d'entendre la notion de l'idéal appliquée aux arts. L'idéal n'est pas pour eux la perfection du talent ou du travail de l'artiste, mais la perfection même des objets qu'il représente, l'essence ou la quintessence des choses, un type accompli, achevé, que la nature est impuissante à réaliser, et qui n'existe véritablement que dans l'esprit qui le conçoit. Ces esthéticiens procèdent de Platon et plus encore des Alexandrins qui enseignaient que la beauté est la victoire de l'idée sur la matière, que dans le monde que nous voyons, cette victoire est toujours incomplète, que la matière résiste, qu'elle est un vêtement grossier qui ne devient jamais tout à fait transparent, que le ciel des purs intelligibles est le vrai séjour de la lumière et de l'harmonie, que la beauté y resplendit d'un éclat immortel, qu'elle n'y est point, comme ici-bas, enveloppée de voiles trompeurs : « Fuyons dans cette chère patrie, s'écriait Plotin, dans cette patrie d'où nous sommes sortis et où nous attend notre père! Mais comment fuir? nos pieds ne nous serviraient de rien, non plus que des chars

rapides ou des navires. Pour revoir ce pays bien-aimé, il faut fermer les yeux du corps et ouvrir les yeux de l'âme, recourir à ce regard intérieur que tous les hommes possèdent et dont si peu savent se servir. »

Que le sage ou le mystique ouvre ses ailes et s'envole dans cette patrie où il contemplera éternellement le modèle invisible et l'immuable archétype de l'univers, l'artiste ne l'y suivra pas. Il n'aime que les idées auxquelles son imagination peut donner un corps, une figure ; il s'intéresse trop à tout ce qui vit ou semble vivre pour mépriser la matière, et n'ayant ni le tempérament d'un métaphysicien ni celui d'un anachorète, ce monde sublunaire n'est pas pour lui un triste lieu d'exil. — « Vos notions sur la beauté, disait Savonarole aux peintres de son temps, sont empreintes du plus grossier matérialisme. La beauté, c'est la transfiguration, c'est la lumière de l'âme ; c'est donc par-delà la forme visible qu'il faut chercher la beauté suprême dans son essence. » — Les peintres ne l'en ont pas cru ; ils se doutaient bien que la beauté n'est qu'une apparence, et que lui enlever toute forme sensible, c'est la condamner à n'être plus. Il s'est trouvé des philosophes pour enseigner que Dieu est le beau souverain, comme il est le souverain bien. Un musicien de ma connaissance disait à ce propos : — « Quand on a le malheur d'être un infini sans détails, on n'est pas beau, mais je conviens qu'on a le droit de s'en passer. » — Les artistes savent qu'il n'y a pas de beauté sans forme, ni de forme sans caractère, et qu'on n'a du caractère qu'à la condition d'avoir des bornes et de n'être que ce qu'on peut être.

D'autres esthéticiens définissent autrement l'idéal. Ils ne le confondent plus avec les idées, avec les genres ou avec Dieu ; mais ils pensent que chaque individu a son prototype, dont il serait l'expression parfaite s'il n'avait essuyé dans sa vie de fâcheuses aventures, et qu'un peintre de portraits doit représenter une duchesse avec la figure qu'elle pourrait avoir si elle n'avait pas eu la variole ou éprouvé des chagrins domestiques dont sa beauté a souffert, une paysanne romaine telle qu'elle serait si elle ne s'était mariée trop tôt et n'avait eu dix enfans qu'elle a nourris. Cela revient à dire que pour idéaliser, il faut nous montrer des corps et des âmes à qui il n'est rien arrivé. Or, idéaliste ou réaliste, le peintre comme le poète ne s'intéresse qu'aux êtres à qui il est arrivé quelque chose et qui s'en souviennent ; plus ils ont vécu, plus il les trouve intéressans, et il n'admettra jamais avec un professeur allemand « que l'idéal étant le minimum de la particularité, la peinture doit nous offrir des formes idéales qui représentent le pur éther de l'être le plus pur. » Quand on demandait à Strepsiade s'il ne croyait pas que

les nuées fussent des divinités : — « Non, vraiment, répondait-il, je les ai toujours prises pour des brouillards ou de la fumée. » — Fumée, brouillards ou éther, le talent qui s'en nourrit n'en vivra pas longtemps.

A la vérité, ce même professeur allemand autorise l'artiste à peindre la maladie, la vieillesse, la caducité, la mort. Mais il a soin d'ajouter que la nature ne nous montre rien à l'état de pureté, que les maladies qu'on peut étudier dans les hôpitaux sont des cas particuliers qui laissent toujours quelque chose à désirer, et il s'ensuit que l'artiste doit suppléer à ce qui leur manque et représenter l'idéal de l'étisie, l'idéal de l'apoplexie, l'idéal de la goutte, ou s'il est peintre de genre, l'idéal des batteries de cabaret, des ivrognes idéaux s'administrant des coups de poing typiques, tandis qu'une broche idéale tourne devant l'idéal d'un bon feu. — Et comment découvrirai-je cet idéal? demande l'artiste.— En prenant une moyenne proportionnelle, répond gravement le professeur. Voulez-vous peindre une rose? Assemblez, groupez dans votre esprit cent roses que vous avez vues, ce sera le dividende; divisez par cent, le quotient sera l'idéal. Appliquez cette même méthode aux visages de femmes, aux broches, aux coups de poing ou aux ivrognes, rien n'est plus simple. Qu'est-ce à ce compte que l'Antiope du Corrège? Le résultat d'une division bien faite. Qu'est-ce que la Madone sixtine? Un beau quotient.

Winckelmann avait formulé à sa manière la théorie de la moyenne proportionnelle, quand il enseignait que « comme l'eau pure, la beauté parfaite n'a aucune saveur particulière, » d'où il résulte que plus elle est insipide, plus elle est parfaite, que moins les choses ont de caractère, plus elles sont belles, et que si l'idéalisme consiste à embellir la nature, il ne peut mieux s'y prendre qu'en s'étudiant à l'affadir. La barbarie, la grossièreté est la mort de l'art, mais on le tue plus sûrement encore par les fausses règles et les faux raffinemens. De même que chaque époque a son idéal convenu de la jolie femme, auquel bon gré mal gré et en dépit des résistances de la nature, il faut ressembler si l'on veut plaire, tel artiste se fait un idéal d'élégance et de grâce, un code de la parfaite beauté. Comme le manuel du parfait cuisinier, c'est un recueil de recettes, que, cuisinier très imparfait, il applique indifféremment à tous les sujets.

Dans le fond, il n'a fait que réduire en système le goût de son temps; il sacrifie le caractère permanent des choses à une mode qui passe, et confondant ce qui plaît avec le beau, il oublie que ce qui plaît aujourd'hui ne plaira pas demain. Peut-être s'appelle-t-il l'Albane, et il peindra des Galatée, des Europe, des Danaé, des Diane,

des Vénus et des Madones qui ne seront que des variétés presque indiscernables de la même poupée. Longtemps ses poupées jouiront d'une vogue immense; il aura la joie de s'entendre dire « qu'elles semblent nourries de roses, » on le surnommera « le peintre des Grâces; » mais un jour, après l'avoir élevé au-dessus de Raphaël et de Michel-Ange, on s'étonnera d'avoir pu l'admirer, et la nature affadie aura vengé son outrage. Combien d'artistes aussi bien doués que l'Albane ont eu le même sort! et qui comptera toutes les victimes de la beauté quintessenciée, de l'être pur, de l'éther, de la moyenne proportionnelle et des faux quotiens!

Qu'est-ce donc, en définitive, que le véritable idéalisme? C'est une manière de sentir. Tel artiste est plus frappé de la richesse de la nature, de l'incroyable diversité de ses créations et de ses jeux. Tel autre est plus touché de l'infinie grandeur de quelques-uns de ses spectacles et de ses effets. Elle l'étonne par son abondance, ses profusions; mais s'il osait la prendre à partie, il lui reprocherait d'être trop prodigue de son bien, de multiplier sans nécessité les existences, de mêler comme à plaisir l'ivraie au froment et de ne pas avoir assez de soin de ses enfans et de leur gloire. Tout occupée de la perpétuation des espèces, les individus ne sont pour elle que des instrumens, des moyens; que lui importe la fourmi, pourvu que la fourmilière soit construite? A la vérité, comme pour prouver qu'elle a du goût pour l'extraordinaire, elle produit dans chaque espèce des êtres privilégiés, exceptionnels, plus fortement caractérisés et plus harmonieux que les autres. Mais dans son aveugle impartialité elle traite ses élus comme les plus médiocres de ses créatures. Elle les abandonne à toutes les chances de la vie, elle les expose à tous les pièges, à tous les accidens fâcheux. Elle ne s'étudie pas à les faire valoir, à leur donner tout leur prix; elle leur distribue comme au hasard ses grâces et ses rigueurs. Elle n'a qu'un poids, qu'une mesure et qu'un soleil, qui brille également pour tout le monde; c'est à eux de se faire leur sort, de se tirer du commun. Souvent, ils se confondent, ils se noient dans la foule; on pourrait croire que l'extraordinaire est destiné à recevoir la loi du nombre et que l'univers a été créé pour les êtres sans figure et sans nom.

S'il est vrai que les arbres cachent quelquefois la forêt, il arrive plus souvent encore que la forêt empêche de voir les arbres et que tel chêne de haute futaie disparaisse dans des fourrés, dans de misérables taillis, qui, jaloux de son importance, s'appliquent à lui servir d'écran. Il semble que la nature s'intéresse plus aux taillis qu'aux grands arbres, et l'idéaliste lui en veut; il l'accuse de ne pas avoir assez d'égards pour ses plus beaux ouvrages, il voudrait les

défendre contre ses dédains, contre ses injustices, et il demande à l'art d'être une nature appauvrie, mais mieux ordonnée, où ce qui mérite d'être vu ne soit jamais caché, où ce qui mérite d'être admiré ne soit jamais amoindri et où la lumière se réserve en quelque sorte à ce qui mérite d'être éclairé.

Le réaliste simplifie par nécessité et à regret. Il sait que, la nature étant infinie dans le petit comme dans le grand, il doit renoncer à la reproduire telle que la voient ses yeux perçans d'analyste ou d'épervier, qu'il est condamné à prendre et à laisser; mais il craint toujours que ce qu'il laisse ne soit le meilleur; les retranchemens lui coûtent, il se les reproche comme des cruautés ou des attentats. L'idéaliste simplifie par goût; il ne voit dans son œuvre que le motif principal, qui seul lui paraît digne de l'intéresser, et il est heureux de lui tout sacrifier : non-seulement il fait des coupes sombres dans l'épaisseur des forêts, il émonde les arbres qu'il aime, il en élague les superfluités, il favorise la nourriture des branches fécondes en supprimant les végétations parasites et gourmandes. Quoiqu'il ait pour principe que le superflu est toujours nuisible, il n'ignore pas que dans ce monde rien n'est isolé, que de toutes les chimères la parfaite indépendance est la plus chimérique, que si grand qu'on puisse être, on a besoin d'un plus petit que soi, que tout ce qui vit paie tribut à ce qui l'entoure, et que partout il y a des accessoires nécessaires à l'intelligence d'un sujet. Mais il en est sobre et même avare, et craignant sans cesse qu'on ne les prenne pour l'essentiel, il leur mesure avec parcimonie la place et la lumière. Le réaliste noie quelquefois le texte dans les notes ; l'idéaliste s'en tient aux commentaires rigoureusement indispensables, et de propos délibéré, il se contente souvent de simples indications.

Un proverbe dit qu'il n'y a pas de grand homme pour les valets de chambre: ils ont vu leur maître de trop près, dans toutes les circonstances de sa vie, et les moindres particularités de sa personne leur sont connues. L'idéaliste sait que rien n'est plus propre à diminuer un grand objet que l'abondance des détails; comme les accessoires, il les économise, il les réduit au strict nécessaire. Qu'il soit architecte ou sculpteur, peintre d'histoire ou paysagiste, musicien ou poète, il écarte avec soin tout ce qui pourrait affaiblir la grande impression qu'il désire nous transmettre, et selon le mot d'un de nos plus puissans romanciers, « il ne met pas tout en dehors, mais il s'applique à laisser voir ce qui est au dedans. » S'il simplifie, s'il condense outre mesure, son œuvre sera dure, rigide, froide, sèche, et attristera notre imagination par sa pauvreté volontaire poussée jusqu'à l'indigence; s'il sait gouverner

son talent, elle produira sur nous le même effet que ces grandes scènes de la nature où les détails s'effacent dans l'harmonie d'un ensemble, et qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes en procurant à nos sens les joies les plus raisonnables qu'ils puissent savourer. Une rigueur qui plaît, une règle sévère qui se fait goûter, une sagesse qui fait des heureux, voilà la marque du grand art, et l'amour qu'il nous inspire nous ennoblit à nos yeux. Allez revoir l'Arcadie du Poussin ou la Joconde, relisez un chant de Lucrèce, de Virgile ou de la *Divine comédie*, relisez le *Cid* ou *Hermann et Dorothée*, s'il n'a rien manqué à votre jouissance, vous serez fier de vous, comme un homme qui a placé son cœur en haut lieu, ou qui a vu venir à lui une idée transformée en image et s'est plu dans sa société.

Idéaliser, ce n'est pas embellir les choses, c'est leur donner du style. Elles en ont souvent, par occasion, par une faveur du ciel, mais elles ne se croient pas tenues d'en avoir toujours, et le besoin de leur en donner ne peut être senti que par un être pensant et capable d'aimer sa raison. Le style, dans le langage des arts, c'est l'esprit de rapport, qui aperçoit le général dans le particulier et le tout dans ses parties; c'est l'esprit de synthèse, qui résume une foule de détails dans un seul qu'il accentue et qui tient lieu de tous les autres. Le style, chez les grands maîtres, c'est l'amour des voies abrégées et rapides, le mépris des petits effets et des petits moyens, une élévation de sentiment qui se révèle par les procédés de l'artiste, une manière généreuse et libre de voir et de dire; c'est le génie, semble-t-il, traitant avec la nature de puissance à puissance, et lui persuadant de préférer à son luxe, à la richesse de son décor, la simplicité qui agrandit les objets. Si le réalisme délivre l'art des fausses conventions, l'idéalisme le guérit de l'amour des vaines et puériles curiosités. Quand la source des grandes inspirations a tari, quand le goût du menu, du minuscule, du subtil, du raffiné, du précieux, du colifichet, de la fanfreluche et du pompon a desséché le talent et rapetissé les œuvres, survient un de ces magnanimes dont parle Dante, et au premier mot qu'il dit, on s'aperçoit que ce qui se passe dans un grand cœur est plus intéressant que tout ce que voient ou croient voir les yeux à facettes d'une fourmi.

Le vrai réaliste a son idéal, qui est de donner à son œuvre, par des complications, la plus grande intensité de vie que l'art comporte; le véritable idéaliste a sa réalité préférée, qui est le grand dans le simple. L'un et l'autre représentent un certain genre de vérité; car s'il est vrai que toutes les choses nous paraissent infiniment complexes, il n'est pas moins vrai qu'elles se simplifient

pour celui qui les regarde de haut comme pour celui qui en voit le fond.

XXI.

Les doctrines ont leur importance, qu'il ne faut pas exagérer. Le vrai talent est rarement doctrinaire, en quoi il ressemble à la nature, qui s'amuse à mettre les classificateurs dans l'embarras, en dérangeant par ses caprices les règles auxquelles ils prétendent l'assujettir. En vertu de la loi primordiale de l'art, qui est destiné à satisfaire à un double besoin de l'âme humaine, et qui a ses limites périlleuses au-delà desquelles il n'est plus l'art, tout artiste, quels que soient son tempérament, ses instincts et son esthétique, s'oblige à nous montrer des images qui tout à la fois nous rappellent vivement les réalités et nous en délivrent. Qu'il se dérobe à l'une ou à l'autre de ces obligations, il a trompé notre espérance, et un réaliste qui n'est pas à sa manière un libérateur de notre imagination, un idéaliste qui dégénère en abstracteur de quintessences et dont les œuvres sont mortes, nous manquent tous deux de parole. Nous avons le droit de les traiter de faux artistes et de les renvoyer dos à dos.

Il y a eu dans l'histoire de l'art, comme nous l'avons déjà remarqué, des âges heureux où les tendances contraires s'accordaient sans effort et pour ainsi dire sans négociation préalable. On avait au même degré l'amour du réel et l'amour du style, et le cœur n'avait pas besoin de se partager, c'était un seul et même amour. Témoin l'église del Carmine et les fameuses fresques de Masaccio, complétées par Filippino Lippi, auxquelles toute la peinture italienne est venue demander des conseils et des inspirations. On y voit des apôtres qui, pour la plupart, sont de bons bourgeois florentins dessinés d'après nature, très individuels, très vivans, et pourtant ces bourgeois sont de vrais apôtres, des hommes de forte conviction, prêts à mourir pour ce qu'ils croient. Comment s'est opérée cette miraculeuse fusion? L'artiste avait à la fois le don d'observer et le don de croire, et il a rendu dans le même instant, du même coup, ce que voyaient ses yeux et ce que voyait son âme.

Dans les fresques non moins fameuses de Sainte-Marie-Nouvelle, Ghirlandajo nous fait assister à la naissance de la sainte Vierge, et nous pouvons vraiment dire : « Nous y étions. » Le détail abonde; il n'a rien oublié, ni l'eau qu'on fait chauffer dans une bassine pour laver l'enfant, ni les voisines accourues pour prendre des nouvelles. C'est le caquet de l'accouchée; et cependant, jusqu'au

moindre détail, tout est simple et grand, tout annonce que cette naissance n'est pas un événement ordinaire; animé d'un grand sentiment, le peintre a su donner à cette scène très bourgeoise la dignité d'une scène d'histoire. Les époques heureuses dont je parle ont été pour l'art un temps d'innocence paradisiaque. Il n'avait pas encore mangé du fruit de l'arbre de la connaissance, il faisait instinctivement le bien sans le distinguer du mal. L'Éternel avait rassemblé sous les yeux de l'artiste toutes les bêtes des champs, tous les oiseaux du ciel, pour voir comment il les nommerait, et le nom qu'il leur donnait leur restait. Il disait en contemplant la nature : « Celle-ci est l'os de mes os, la chair de ma chair. » Il l'aimait, il s'en croyait aimé. Sa force était revêtue de douceur et les œuvres de ses mains respiraient la joie candide et pacifique propre au génie qui s'est trouvé sans avoir eu la peine de se chercher.

Ce qu'on faisait par instinct dans les âges d'innocence, on l'a fait plus tard par sagesse. Dans tous les siècles, les grands artistes ont su se plier à la double loi de l'art, accorder leurs goûts avec leur devoir et concilier ce qui semblait inconciliable. A quelle école appartenait Rembrandt? Il avait le sens profond du réel et de la vie, et par l'emploi qu'il faisait de la lumière, il donnait aux plus vulgaires réalités quelque chose de prestigieux, de surnaturel, de sorte que les œuvres de cet enchanteur sont en même temps des morceaux de nature et des contes fantastiques, des féeries ou les visions d'une grande âme. Dans quelle classe rangerons-nous Shakspeare? S'il aimait le compliqué, si souvent il l'a trop aimé, où est le poète qui a su mieux que lui trouver les paroles magiques qui nous font tout voir d'un coup et résument l'univers? Était-ce un pur idéaliste que Racine? Il s'appliquait à simplifier ses héros, mais dans la peinture des sentimens, quel autre a mieux entendu la dégradation des ombres et des lumières, la science des couleurs nuancées, des tons et des demi-tons? Était-ce un idéaliste, était-ce un réaliste que l'auteur de *Manon Lescaut*, qui, dans ce chef-d'œuvre du roman français, nous enseigne à la fois comment s'y prend le malheur pour purifier les âmes et changer le vice en vertu, et comment l'art doit s'y prendre pour peindre les avilissemens, les ignominies de la passion, sans que jamais le cœur nous leve? D'un bout à l'autre de cet incomparable récit, quelle sobriété, quelle discrétion! quel moelleux et quelle noblesse de touche! quelle attention continuelle à sauver les détails odieux, à jeter un charme sur nos dégoûts!

Dira-t-on qu'il n'y a là qu'une question d'opportunité, que les deux systèmes ayant chacun leurs avantages respectifs, selon les temps et les lieux, l'un vaut mieux que l'autre, qu'ils doivent se

partager à l'amiable le domaine de l'art, que le réalisme convient aux petits sujets et à l'art familier, l'idéalisme aux grands sujets et à l'art héroïque? Un jour que Donatello, se disposant à dîner avec Brunelleschi, lui apportait des œufs dans son tablier, Brunelleschi lui fit voir un crucifix qu'il avait exécuté en secret et qui se trouve aujourd'hui encore dans une des chapelles de Sainte-Marie-Nouvelle. Donatello eut un tel saisissement que le tablier lui échappa des mains et que les œufs se cassèrent. « Tu es né, s'écria-t-il, pour faire des Christs, je ne suis bon qu'à faire des paysans! » — Partagerons-nous les artistes en faiseurs de paysans et en faiseurs de Christs et dirons-nous que ceux-ci doivent viser au grand, ceux-là à la perfection du naturel? Le contraire a plus de chances d'être vrai, et ce qui distingua les âges heureux de l'art, ce fut précisément le besoin de nous familiariser avec les grands sujets, en les abaissant jusqu'à nous sans les dégrader, et le désir de relever les petits par la façon de les traiter.

La plus noble besogne dont l'art se soit chargé, c'est assurément de présenter aux hommes l'image de leurs dieux, et ce fut aussi la plus audacieuse de ses entreprises. Que l'architecture leur bâtît des maisons assez belles pour qu'ils se plussent à les habiter, que la musique donnât une voix à l'âme qui les adore et lui enseignât à exprimer ses terreurs et ses joies par des cris mélodieux, dignes de monter au ciel avec la fumée de l'encens, que la poésie racontât dans une langue pleine de grâce et d'harmonie leurs actions et leurs décrets, leurs vengeances et leurs miséricordes, tout cela semblait conciliable avec le respect qui leur est dû. Mais que les arts plastiques et la peinture prêtassent à ces immortels, qui se cachent plus souvent qu'ils ne se montrent, un corps et un visage, cette irrévérence était presque un sacrilège. Les dieux sont ces puissances invisibles auxquelles nous rêvons en contemplant le monde et qui possèdent ses secrets. Leur donner une forme, n'était-ce pas les convertir en idoles?

Longtemps l'artiste hésita; s'il aimait passionnément son ébauchoir, il craignait la foudre, et il y avait beaucoup de respect dans son irrévérence. Il commença par représenter ses dieux sous quelque forme symbolique empruntée à la nature. Il nous paraît tout simple de croire qu'en créant une âme, elle fait une plus grande chose qu'en créant une étoile, et nous regardons ses successions comme des progrès; c'est une idée très moderne. La géométrie est l'ordre parfait, et aussi bien que la raison humaine, la nature est géomètre quand il lui plaît; mais elle ne l'a été que dans le commencement de sa carrière, lorsqu'elle façonna les mondes et leur marqua leur chemin, ou plus tard quand elle fit les cristaux. Les êtres vivans n'ont presque plus rien de géométrique, et su-

jette à mille accidens, la vie est un désordre. C'est ainsi du moins qu'en jugèrent les hommes durant des centaines de siècles, et ils pensaient que leurs divinités en devaient juger de même, qu'à leurs yeux un être qui se permet de vivre, de vouloir, prend une grande et scandaleuse liberté et se met hors du droit commun, qu'elles souffrent cet insolent désordre sans s'engager à le souffrir toujours, que partant ce monde n'existe que par tolérance, en vertu d'une concession perpétuellement révocable. Après cela, pouvait-on, sans lui manquer, donner à un dieu la forme de ce qui vit?

L'artiste finit par oser, et d'audace en audace, il prêta à l'invisible la figure d'une plante, puis d'une bête, et enfin de l'être aux courtes pensées, qui, fier de sa raison, se trace à lui-même son orbite, et dont la vie n'est souvent qu'un long égarement. Par un reste de pudeur, il voulut d'abord que cette face divine fût impassible, muette et mystérieuse, jusqu'à ce que, s'enhardissant de plus en plus, il la rendît expressive et lui fît dire des choses que les hommes comprennent et qu'ils se disent à eux-mêmes. Grâce au sculpteur, les maîtres du ciel étaient devenus des habitans de la terre, et l'être aux courtes pensées pouvait causer avec ses dieux, qui lui répondaient quelquefois. Ce n'étaient pas des rois de théâtre, ils avaient un exquis naturel, et pourtant il y avait en eux quelque chose qui tenait les cœurs à distance, et si les peuples, en levant les yeux sur leur visage, se souvenaient de leur légende humanisée déjà par la poésie, ils ressentaient aussi ce qu'on éprouve en contemplant les espaces célestes, la mer immense et la fierté des montagnes. Ce prodige ne s'est accompli qu'une fois; la religion grecque pouvait seule avoir des Phidias et des Praxitèle.

Dans la Grèce antique, ce fut la sculpture qui prit à tâche de naturaliser ici-bas le surnaturel; dans le monde chrétien, la peinture s'appliqua à remplir le même office, elle se chargea de cette périlleuse mission, et tour à tour elle eut les mêmes perplexités et les mêmes audaces. L'art byzantin n'avait connu que des dieux sombres, terribles, dont la fonction propre était de menacer et de juger, et dont la triste maigreur semblait reprocher aux hommes tout ce qu'ils donnent à leurs sens. Ces dieux farouches, qui maudissent la vie et ses joies, eussent été souillés par le contact des choses de la terre; pour écarter d'eux tout voisinage impur, on les représentait sur un fond d'or, emblème du ciel inaccessible du haut duquel ils nous voient et nous condamnent.

L'Italie commença par copier servilement Byzance; mais elle s'affranchit par degrés, et un événement survint qui l'y aida. Un homme extraordinaire conçut le projet de ressembler parfaitement

au Christ par son cœur et par sa vie, de l'imiter dans ses plaisirs, dans ses délassemens comme dans ses souffrances, de n'avoir plus d'autre caractère que son absolue conformité aux mœurs du dieu qu'il adorait et de le faire en quelque sorte revivre en lui. Avant sa conversion, ce fils d'un riche marchand d'Assise avait aimé passionnément les joyaux, les belles étoffes, la soie, le velours, le brocart, l'or et l'argent; quand la grâce l'eut touché, il devint par une combinaison étrange le plus ascète à la fois et le plus esthétique de tous les saints. Personne ne se traita avec plus de rigueur, et jamais personne ne fut plus sensible aux joies que donne la nature à quiconque est capable de jouir sans posséder. La lumière, le soleil, les arbres, l'herbe des prairies, la musique des bois et des eaux courantes mettaient son âme en fête, et quand pour manger un morceau de pain bis, il s'attablait devant un rocher de marbre, dont il admirait l'éclatante blancheur, il se croyait en paradis.

Cet homme exerça sur l'art italien la plus heureuse influence. Grâce à saint François d'Assise, le Christ était ressuscité; il n'y avait plus douze siècles accomplis entre lui et les peintres qui racontaient son histoire, il était devenu leur contemporain : on l'avait rencontré, on avait entendu sa voix, touché ses mains, ses pieds et ses plaies. Désormais ils pouvaient en sûreté de conscience encadrer sa figure dans les sites de l'Ombrie qu'avait parcourus et aimés celui qui avait été son image vivante. Le fond d'or fit place à de vrais ciels, voilés ou transparens, à de doux paysages naïvement imités, sur lesquels son regard se reposait avec complaisance. Il semblait dire : « Laissez venir à moi les fleurs, les bêtes des champs et les oiseaux; le royaume divin appartient à ceux qui leur ressemblent. »

La peinture, délivrée de ses superstitions et de ses scrupules, avait marié le profane au sacré, mêlé les choses de la terre aux choses du ciel; elle ne s'en tint pas là. On s'avisa que, de même qu'un roi, dans une réception publique, se distingue de ses courtisans par l'aisance, la liberté de ses manières, c'est à la perfection du naturel qu'on reconnaît une vraie divinité. Comme l'a remarqué Hegel, dans les tableaux où les vieux maîtres allemands ont représenté la Vierge et l'enfant Jésus entourés de la famille des donataires qui s'agenouillent devant eux, ils ont eu soin de donner à ces hommes et à ces femmes en adoration un air de circonstance, de cérémonie. Ces humbles mortels se sont arrachés à leurs occupations, à leurs pensées quotidiennes pour s'acquitter d'un devoir; leur recueillement est profond, leur piété est touchante, mais leur physionomie exprime un sentiment qui n'est pas une habitude. La

Vierge et l'enfant Jésus ont leur visage de tous les jours; ils sont ce qu'ils sont, et leur figure a du jeu. Qu'est-ce qu'un roi à qui il ne paraît pas tout simple de régner? Qu'est-ce qu'un dieu à qui il ne semble pas tout naturel d'être dieu?

Ce fut ainsi qu'à toutes les grandes époques on comprit la peinture religieuse. Le plus glorieux emploi que les artistes aient pu faire de leur génie fut de représenter des êtres pour qui l'extraordinaire est une chose très ordinaire; ils ne diffèrent de nous que par la souplesse d'une âme supérieure aux événemens et que rien n'étonne : il leur en a peu coûté de devenir nos semblables, ils savent bien que nous ne serons jamais leurs égaux; ce qu'il y a de miraculeux dans cette affaire, c'est que la lampe est d'argile et qu'elle répand une lumière divine. Personne n'a plus vécu que le Christ de Rembrandt; il a connu toutes nos misères, il a sué toutes nos sueurs, et s'il nous paraît adorable, c'est qu'il est encore plus homme que nous.

Les Vierges de Raphaël lui-même ne sont pas nées dans les jardins du ciel; un jour de fête j'en ai rencontré plus d'une en me rendant de Frascati à Albano. Elles sont bâties comme les paysannes des parties les plus salubres de la campagne de Rome; elles en ont les formes pleines et robustes, l'air de force, de santé, la taille un peu épaisse. Ce sont d'incomparables nourrices; on sent que leur lait est riche en caséum, en matière grasse, que c'est un de ces laits qui gonflent les joues des nourrissons. On sent aussi qu'elles sont aptes à toutes les besognes d'ici-bas, qu'elles ne croiront pas déroger en mettant un couvert ou en lavant des langes : les grandes âmes communiquent à tout ce qu'elles font un peu de leur grandeur, parce qu'en elles tout est naturellement divin ou divinement naturel. Mais viennent les Guido Reni, les Albane, viennent les temps où le sentiment religieux n'est plus qu'une grimace et la peinture d'église une industrie, alors apparaîtront les dieux qui représentent et qui posent, les Christs éthérés ou musqués, pédans, gourmés ou cafards, les Vierges prétentieuses et prudes, aux yeux noyés de langueur, à la chair nacrée, impropres à toutes les fonctions de la vie, et dont le principal souci est de ne pas compromettre leur divinité. N'étant pas de ce monde, elles n'ont jamais ni mangé, ni bu, et jamais elles ne parleront, n'ayant rien à dire. Elles ont choisi leur attitude, réglé jusqu'au moindre détail de leur toilette, conformément à l'étiquette du ciel; si par l'effet d'une émotion subite elles y changeaient quelque chose, tout serait perdu. Leur immaculée pureté est une robe des dimanches que le peintre leur a prêtée; oseraient-elles la lui rendre si elles y faisaient une tache ou un accroc?

Règle générale : plus les sujets sont nobles et grands, plus l'artiste sent le besoin de les rendre accessibles et familiers à notre imagination, de les mettre de niveau avec nous ou, pour mieux dire, de nous mettre de niveau avec eux. Un critique malavisé a reproché à Dante d'avoir mêlé à ses visions d'outre-tombe toute la gazette de Florence, de nous montrer des habitans de l'enfer, du purgatoire et du paradis à qui leurs tourmens ou leurs béatitudes n'ont pu faire oublier la cité méchante qu'ils ne reverront jamais, et qui veulent savoir ce qui s'y passe. Ce grand poète ne pouvait mieux s'y prendre pour donner un corps de chair à ses fantômes, un air de vérité à ses rêves, et tel est le réalisme des vrais idéalistes : pour eux, Florence est un endroit d'où l'on voit le ciel, et le ciel est un endroit d'où l'on voit Florence.

« Chez moi, s'écriait un contemporain de Dante qui goûtait peu la *Divine comédie*, on ne chante pas à la façon du poète dont le cœur se repaît de vaines fictions, mais ici resplendit en sa clarté toute la nature, qui réjouit l'âme de qui sait l'entendre. Ici on ne rêve point par la forêt obscure ; ici je ne vois ni Paul ni Françoise de Rimini ; je ne vois pas le comte Ugolin ni l'archevêque Roger. Je laisse aux autres les radotages, je m'en tiens à la vérité. Les fables me furent toujours ennemies. » Ainsi parlent les réalistes, et cependant, comme s'ils sentaient, eux aussi, que l'art ne se laisse pas emprisonner dans un système, qu'il est plus grand que toute doctrine, que l'esprit vivifie, que la lettre tue, on les voit souvent, infidèles à leurs formules et idéalistes sans le savoir, s'occuper de hausser, d'agrandir leurs sujets par la façon de les traiter.

La peinture de genre n'est souvent aujourd'hui que de la peinture anecdotique ; les peintres hollandais comprenaient autrement leur métier. Ils ont beau les détailler, les figures si nettement caractérisées qu'ils font vivre sous nos yeux sont des types. Leurs tableaux nous révèlent les mœurs, les habitudes, les sentimens, le génie d'un peuple libre et heureux de l'être, industrieux, travailleur et sensuel, unissant les gros goûts à l'esprit d'ordre, de ménage, de minutie, très appliqué aux petites choses, les faisant avec réflexion, avec gravité, et s'abandonnant dans ses fêtes à une joie folle et tumultueuse comme pour prendre une revanche sur son flegme et se venger de sa sagesse. Quand un peintre de genre a du génie, il y a toujours dans ses œuvres de l'au-delà ; quoi qu'il nous montre, il nous oblige à voir quelque chose qu'il ne nous montre pas. « Des dessous et des horizons, voilà ce que je demande à l'art, » disait un homme d'esprit qui relit chaque année avec un égal plaisir Eschyle et Rabelais, et qui tour à tour préfère Léonard de Vinci à Terburg

et Terburg à Léonard. Il lit quelquefois aussi l'Évangile, et il a sans cesse à la bouche ce verset : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père. »

Combien d'artistes ne pourrait-on pas nommer qui, pour magnifier des sujets pris dans la vie commune, ont emprunté à l'idéalisme ses procédés et ses moyens! Sophocle a représenté de grands cœurs soumis à de grandes épreuves, et Aristophane des drôles ou des imbéciles aux prises avec de grotesques accidens; Racine a sculpté dans le plus beau marbre de Carrare des statues de princes et de princesses, Molière a peint comme personne des hommes changés en machines, La Fontaine a transformé des lions et des loups en héros d'épopée. Ils ont tous employé la même méthode, ils ont eu tous le secret de cette simplicité qui agrandit les objets.

Que dirons-nous de certains maîtres espagnols, qu'il est plus facile d'admirer que de classer? Ils possédaient au même degré la grandeur du sentiment et le don des heureuses familiarités. Voici le portrait d'une jeune infante. C'est la princesse qui épousera Louis XIV, et dont Bossuet dira un jour que l'éclatante blancheur qui paraissait sur son visage, la mort « l'a fait passer au dedans, » en la rehaussant d'une lumière céleste. Velasquez, l'homme du monde qui sut le mieux faire chanter les gris et les roses, n'a pas attendu qu'elle fût morte pour la revêtir de cette lumière céleste, et pourtant qu'elle est vivante! qu'elle est réelle et qu'elle est jeune! Ce même Velasquez nous montre trois vieilles femmes qui filent, et nous avons peine à savoir si ce sont des Parques déguisées en bourgeoises ou des bourgeoises dignes de s'appeler Clotho, Lachésis et Atropos. Un autre peintre, dont on a dit qu'il avait trois manières, la froide, la chaude et la vaporeuse, et que quelquefois il les employait toutes dans le même tableau, nous fait voir des anges qui, rompus aux ouvrages terrestres et ne méprisant rien, se disposent à éplucher des légumes, pilent du grain dans un mortier, écument une marmite. Ces marmitons ailés sont charmans; mais nous admirons davantage ce mendiant accroupi, qui se pouille. Il a près de lui une cruche, un panier de fruits, et l'univers lui appartient. Son visage est « confit en mépris des choses fortuites; » si sa gueuserie andalouse, mêlée de fierté castillane, accepte les aumônes, elle refuse les conseils; il semble vraiment que le soleil n'ait pas d'occupation plus noble que d'éclairer ses glorieux haillons et sa félicité, qui n'est qu'une indigence sans besoins.

Telle fut l'Espagne dans sa peinture, telle fut aussi sa poésie. Par la sobriété presque austère des descriptions, par la savante économie du détail, par la franchise, par l'étonnante largeur de la touche, *Don Quichotte* est un incomparable chef-d'œuvre de réa-

lisme idéaliste. Mendoza, qui créa la littérature picaresque, n'était pas un Cervantes; mais il avait appris l'art à la même école. Son Lazarille de Tormes n'est qu'un ingénieux escroc, et cet escroc est une figure de grand style et un exemple mémorable de tout ce qu'un artiste qui n'a garde de tout dire peut ajouter par ses silences au peu qu'il dit.

Qui préférez-vous, d'un dieu parfaitement naturel ou d'un gueux qui a du style? Selon les cas ou les saisons, l'éclectique dont je parlais plus haut les préfère l'un et l'autre également; mais il goûte peu les peintres, les poètes qui disent tout, la peinture et la poésie sans dessous et sans horizons.

XXII.

Quel que soit le symbole, le *credo* d'un artiste, son œuvre doit avoir un caractère personnel, et c'est là ce qui diminue encore l'importance des questions de doctrines. — « Il est absurde, a dit Balzac, de vouloir ramener les sentimens à des formules identiques; en se produisant dans chaque homme, ils se combinent avec les élémens qui lui sont propres et prennent sa physionomie. » — Il y a dans tout véritable artiste quelque chose qui n'est qu'à lui; quand il chante un air connu, sa chanson paraît nouvelle. C'est en matière d'art surtout que, fût-il aigrelet, le petit vin du cru, pourvu qu'il ait le goût du raisin et qu'il sente le terroir, l'emporte sur tous les vins savamment fabriqués. Soyez idéaliste, soyez réaliste, mais avant tout soyez quelqu'un et soyez vous-même. En vain, les prêcheurs d'orthodoxie déclarent que, hors de leur église, il n'y a pas de salut. Tout talent est une hérésie individuelle.

Les moi ne naissent pas tout faits; ils se dégagent et croissent lentement, c'est la plus mystérieuse des germinations. Le plus souvent l'artiste conquiert son originalité en imitant longtemps un maître; sans le Pérugin, Raphaël n'eût peut-être jamais découvert Raphaël. Le moyen âge avait raison de croire que c'est par les longues obéissances qu'on devient digne de s'appartenir, qu'il faut être page avant d'être chevalier, qu'il faut se perdre pour se trouver, qu'il faut se donner pour se posséder. Tel peintre, tel musicien a passé toute sa jeunesse dans la maison de servitude, et lorsqu'il est parti de chez les Pharaons d'Égypte, peut-être a-t-il emporté les vases d'or avec lui; après quoi, amoureux des solitudes où l'on se recueille, il s'est enfoncé dans son désert : c'est presque toujours dans le désert que les peuples et les individus trouvent leur moi.

Du jour où l'artiste a trouvé le sien, il a ses préférences, ses affinités électives. Attiré par les objets les plus conformes à son

génie et qui touchent plus fortement son cœur, il fait son choix dans ce vaste univers; les âmes qui savent chercher sont certaines d'y découvrir ce qu'elles aiment. Comme l'a dit Charles Blanc : « C'étaient les rians bocages qui attiraient Berghem, Ruysdaël les voulait sombres et mélancoliques, Hobbema n'en aimait que le côté agreste, il les voyait avec les yeux et l'humeur d'un braconnier. Albert Cuyp ne regardait les heureux rivages de la Meuse qu'au doux soleil de quatre heures; van der Neer ne peignait les villages de Hollande qu'au clair de lune, voulant poétiser les chaumières par les lueurs et les mystères de la nuit; Nicolas Poussin ne sentait se dilater son cœur que dans la campagne de Rome; le Guaspre la tourmentait et y soufflait volontiers les orages; Claude Lorrain la préférait tranquille, solennelle et radieuse. »

Non-seulement chaque artiste a ses spectacles favoris, il a sa façon propre de sentir, et comme il n'est point d'objet si simple qu'on ne puisse s'en faire vingt images différentes, sans qu'il soit possible de décider laquelle est la plus vraie, la vérité dans l'œuvre d'art est une vérité de sentiment, toujours particulière, individuelle, dont nous nous accommodons sans peine lorsqu'elle est persuasive. Calderon, Shakspeare, Racine ont mis des rois en scène; ces rois, qui sont également vrais, se ressemblent bien peu. Glück et Mozart ont eu chacun sa manière de faire parler l'amour, et ni l'un ni l'autre n'a menti. « Une femme a passé dans les rues de Rome, dit encore Charles Blanc. Michel-Ange l'a vue et il la dessine sérieuse et fière ; Raphaël l'a vue, et elle lui a paru belle, gracieuse et pure, harmonieuse dans ses mouvemens, chaste dans ses draperies. Mais si Léonard de Vinci l'a rencontrée, il aura découvert en elle une grâce plus intime, une suavité pénétrante; il l'aura regardée à travers le voile d'un œil humide, et il la peindra délicatement enveloppée d'une gaze de demi-jour. Ainsi la même créature deviendra sous le crayon de Michel-Ange une sibylle hautaine, sur la toile de Raphaël, une vierge divine, et dans la peinture de Léonard, une femme adorable. »

Rien ne nous est plus personnel que nos impressions, et toute œuvre d'art digne de ce nom est née d'une impression vivement ressentie et sincèrement rendue. Chaque profession a ses vertus; la parfaite sincérité est la vertu professionnelle de l'artiste ; elle est pour lui ce qu'est la charité pour le chrétien, le respect de la justice pour le magistrat, l'honneur pour le soldat, la pudeur pour la femme. Quelque modeste qu'il puisse être, un talent parfaitement sincère ne nous paraît jamais médiocre; il ne ressemble qu'à lui-même, et les plaisirs qu'il nous donne, de plus grands que lui ne nous les donneraient pas. Un merle qui siffle des airs d'opéras ne nous amuse pas longtemps; nous lui disons : « Merle,

tu es né merle ; siffle-nous ton air. La voix de la linotte ne vaut pas la tienne; mais quand elle chante l'air que la nature lui enseigna, elle nous révèle ce qui se passe dans le cœur d'une linotte, et c'est là ce qui nous intéresse. » La vérité d'impression et de sentiment, la parfaite bonne foi, voilà le don suprême. Lorsqu'elle vient à manquer, l'artiste n'est plus une âme qui parle à la nôtre ; il n'est qu'un airain qui sonne, qu'une cymbale qui retentit, et si retentissante que soit cette cymbale, il n'y a rien dans notre cœur qui lui réponde.

Le germe de toute œuvre d'art est toujours une impression ; mais pour qu'elle fournisse à l'artiste un sujet, il faut que l'étude, la méditation, le rêve, l'aient fécondée. Ce sujet, après avoir beaucoup médité, beaucoup rêvé, il croit enfin le tenir ; alors commence le dur labeur. Avant que le fer rougi ait reçu sa forme, le marteau doit causer longtemps avec l'enclume. Certains sujets sont plus faciles à maîtriser, à dompter ; mais ils résistent tous. C'est la bataille de l'artiste ; comme Jacob, il se bat corps à corps avec un mystérieux inconnu, dont il a juré d'avoir le secret et de conquérir les bonnes grâces, et il lui dit : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni ! » Ici encore se manifeste sa personnalité ; chacun a sa méthode de combat, qui révèle son caractère. Les uns sont de la race des fiers, des superbes, qui aiment à vaincre de haute lutte ; d'autres sont des débonnaires, dont la patience et la douce obstination font des miracles. Celui-ci est un de ces violens qui ravissent le royaume des cieux, celui-là est un de ces rusés qui, fertiles en stratagèmes, enlèvent les places par surprise. Il en est qui ont la prudence du serpent ; ils multiplient les précautions, ils prennent toutes leurs sûretés. D'autres ont la simplicité de la colombe ; ils se fient aux inspirations de leur cœur, ils n'entendent malice à rien, et souvent la nature se rend avec moins de résistance à ces innocens : elle se reconnaît en eux, et ils lui plaisent parce qu'elle les trouve aussi naturels qu'elle-même.

Chaque artiste a sa façon de sentir, chaque artiste a ses procédés, et comme l'imagination qui enfante les œuvres d'art n'est qu'une raison qui joue, chacun aussi a sa manière propre d'envisager et de concevoir le monde, de raisonner et de jouer. Ce n'est pas qu'un architecte, un musicien, un poète soient tenus d'étudier la métaphysique ; mais après avoir beaucoup senti, le véritable artiste a beaucoup réfléchi et il s'est souvent appliqué à chercher le général dans le particulier. Il a sa philosophie des choses, sa sagesse propre, conforme à son tempérament, à son tour d'esprit, aux circonstances de sa vie, aux événemens heureux ou malheureux qui ont le plus influé sur l'idée qu'il s'est faite de lui-même et de l'univers. Que sa sensibilité s'émousse, que sa fibre s'endurcisse,

que ses nerfs cessent de frémir à tout vent qui ride la face de l'eau, c'en sera fait de son talent ; mais son talent n'aurait jamais mûri, s'il s'était contenté de sentir. Cet éternel enfant n'a pas attendu que son poil grisonnât, pour acquérir la riche expérience d'un vieillard, et s'il tire de son cœur ses meilleures pensées, c'est que son cœur a appris à penser. Sa sagesse lui sert à discuter ses plus vives impressions, à les comparer, à les juger ; il leur commande, les maîtrise assez pour jouer avec elles, pour traduire en images colorées, en phrases mélodiques ses émotions les plus sincères ou pour mettre en rimes les chagrins qui l'ont fait pleurer.

Quelque importance qu'aient la facture, l'industrie, la curiosité du travail, le tour de main, tant vaut l'âme, tant vaut l'œuvre. Mais pour que son âme se porte bien, l'artiste doit entretenir un commerce intime, assidu, constant avec la nature. Elle seule peut lui donner l'excitation sacrée, l'infatigable désir de créer, la joie qui féconde et la fraîcheur de l'inspiration. Il y a des heures où il s'aime trop, et d'autres où il se dégoûte de lui-même. Hypertrophie d'un moi qui s'idolâtre ou lassitudes, dégoûts et langueurs, elle sait des remèdes à tous les maux, et quand il s'abandonne à sa bienfaisante influence, il se sent rajeunir au contact de son éternelle jeunesse.

Elle n'est pas seulement le grand médecin, elle est la souveraine institutrice des talens, et ses écoliers ont toujours besoin de ses leçons. Dès qu'ils négligent de la consulter ou n'en veulent plus croire que leur génie ou leur orgueil, ils s'égarent. On reprochait au corpulent et vorace Johnson de faire parler les petits poissons comme une baleine ; d'autres font parler les baleines comme un petit poisson. Cette langue des signes, par laquelle l'artiste doit exprimer tout ce qu'il a dans l'esprit et dans le cœur, est si compliquée qu'il est condamné à la rapprendre sans cesse, et la nature seule l'enseigne. Depuis ses astres de première grandeur jusqu'au plus vil de ses insectes ou au moins régulier de ses cristaux, toutes les choses qu'elle a créées sont ce qu'elles doivent être et ne disent que ce qu'elles doivent dire. Vivantes ou inanimées, elles obéissent à une loi secrète, à une logique immanente, dont elles ne s'écartent jamais. La nature inspire à l'artiste l'amour de créer, et elle lui apprend comment on crée ; elle l'instruit à traiter ses sujets comme elle-même traite les siens, à respecter toujours leur caractère originel et à trouver l'effet sans le chercher. Une paysanne me disait, en me montrant une feuille de fougère dont les nervures formaient un réseau semblable à la plus fine dentelle d'or : « Regardez plutôt, elle est si belle qu'on jurerait qu'elle a été faite à la main. » Qu'Isis lui pardonne son blasphème ! Les œuvres d'art sont

des créations de l'esprit, mais les plus admirables sont celles dont on pourrait croire que c'est la nature qui les a faites ou qu'elles se sont faites toutes seules.

Cette maîtresse souverainement sage, qui a des règles et point de routines ni de manière, s'entend seule à discipliner les talens sans les contraindre ni les asservir. Si elle leur enseigne la loi, elle les met en garde contre les vaines superstitions, elle les soustrait à la tyrannie du convenu. Mais ce n'est pas seulement le talent de l'artiste qu'elle émancipe, c'est son esprit. L'artiste est un libérateur; il nous affranchit des troubles, des inquiétudes que nous cause la nature, et c'est la nature qui l'a affranchi lui-même. Il a pénétré si avant dans son intimité qu'elle ne l'inquiète plus; quand il semble l'arranger, il nous la montre telle qu'il la voit; il ne se laisse plus abuser par ses apparens désordres, et il lui sait gré d'être immense, parce que cette immensité, à laquelle il mesure tout, l'aide à trouver petites beaucoup de choses qui paraissent grandes au commun des hommes. Les dogmes, les partis, les sectes, les formules, tout ce qui nuit au jeu libre de l'esprit est funeste à l'art. La nature n'a jamais dogmatisé; ses oiseaux, ses fleurs ne catéchisent ni ne prêchent; son soleil luit sur les boucs comme sur les brebis, sur les orties comme sur les roses, sur les erreurs comme sur les vérités. En vivant sans cesse avec elle, l'artiste sent son cœur s'élargir, ses entrailles se dilater; comme elle, il devient plus grand qu'un système, plus souple qu'une doctrine, et si tenaces, si obstinées que puissent être ses préférences et ses antipathies, il acquiert la faculté de comprendre ce qu'il n'aime pas, de s'intéresser à ce qu'il méprise.

Que le poète soit chrétien, juif ou musulman, protestant ou catholique, dévot ou philosophe, libéral ou absolutiste, royaliste ou républicain, le poète est avant tout poète, et si sa muse l'ordonne, il scandalise les sectaires par ses généreuses inconséquences. Lucrèce l'épicurien, qui faisait profession de ne croire qu'aux atomes, n'a pas laissé d'invoquer Vénus, souveraine des mondes, et c'est elle qui, touchée de sa prière, a répandu à pleines mains sur ses vers les grâces qui ne vieillissent jamais. Milton était un puritain, et plus que personne il a glorifié Satan, en le revêtant d'une sinistre beauté. Dante a su concilier avec la foi d'un humble disciple de saint Thomas d'Aquin les hérésies d'un grand cœur. L'art vit de sympathie; c'est par là qu'il est une grande école d'humanité. Les civilisations, les mœurs, les lois, les cultes, les philosophies se transforment, la face du monde se renouvelle, et les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la statuaire, de la poésie survivent aux sociétés qui les ont vus naître et qui les avaient ins-

pirés; alors que tout est changé en nous, hormis ce qui fait l'homme, nous les goûtons encore, leur gloire est immortelle comme celle des étoiles et des montagnes, et quand nous relisons certains vers composés il y a trente siècles, il nous semble qu'en les écrivant le poète pensait à nous. Nous ne croyons plus à Jupiter, et l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont conservé pour nous toute leur fraîcheur et toute leur vertu persuasive; si demain l'Europe cessait d'être chrétienne, ou elle tomberait en barbarie ou nous continuerions d'admirer pieusement les cathédrales gothiques, le Christ d'Amiens et les Vierges de Michel-Ange.

Le culte de la nature est la seconde religion des artistes qui en ont une et en tient lieu à ceux qui n'en ont point d'autre. Schiller raconte que le jour où les dieux permirent aux hommes de se partager la terre, à peine Mercure eut-il sonné la curée, chaque profession, chaque métier courut s'emparer d'un lopin à sa convenance. L'agriculteur s'adjugea les champs gras, le gentilhomme chasseur prit les forêts, le commerçant fit main-basse sur les routes et les mers, l'abbé commendataire sur les nobles coteaux où mûrit la vigne, le roi sur les défilés et les ponts. Le poète, qui s'oubliait à rêver, arriva le dernier, et regardant ses mains vides, il se plaignit. « Que faire? lui répondirent les dieux. Nous n'avons plus rien à donner, tout a été pris. Veux-tu vivre avec nous dans l'éternel azur de notre ciel? Aussi souvent que tu viendras, tu trouveras la porte ouverte. » Il accepta; mais il n'a pas besoin de se déranger : dans ces heureux momens où, libre de tout souci, son cœur ressemble à un instrument bien accordé, il fait à sa volonté descendre le ciel sur la terre.

Poète, peintre ou musicien, l'artiste le plus sceptique ou le plus sensuel a ses symboles, ses rites et cette foi qui est la démonstration de ce qu'on ne voit point. Ses plus fugitives sensations se convertissent comme d'elles-mêmes en sentimens et en rêves; dans le parfum d'une seule violette il respire l'odeur et l'ivresse de plusieurs printemps. Il jette un charme sur le monde, et ce qui ne passe pas lui apparaît dans ce qui passe, l'invisible dans ce qui se voit; une paix délicieuse, une douceur divine coule alors au fond de son être, et quelque chose qui sort de son âme se mêle au pain qu'il mange et au vin qu'il boit. C'est la messe de l'artiste.

VICTOR CHERBULIEZ.

AMOUR DE JEUNE FILLE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIX.

Des semaines, des mois passèrent et l'on n'entendit plus parler des voyageurs. Lise, rassurée, commença à espérer que son frère se fixerait définitivement au loin et ne ferait que de rares et passagères apparitions dans sa ville natale. Qu'y pouvait-il trouver en effet que l'isolement, la défiance, le mépris, le souvenir toujours présent de son ignominie? Ce retour de tranquillité, après la terrifiante secousse de l'arrivée d'Arthur, lui faisait paraître douce l'obscurité silencieuse où s'écoulaient ses lentes journées. Un billet de Nicole la tira de cet engourdissement.

« Si tu m'aimes, viens... Je suis à Paris chez mon père, bien malheureuse... J'ai quitté sans retour M. de Feugrix.

« Ta triste Nicole. »

Que s'était-il passé? Était-ce possible que Mme de Feugrix songeât sérieusement à se séparer de son mari? Ses fols enfantillages avaient-ils pu si tôt tourner au tragique? Elle tenait ce billet, le relisait, pesant chaque expression comme si la lumière, à force d'être sollicitée, pouvait en jaillir. L'instinct de son cœur la portait

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet et du 1er août.

à courir à l'appel de son amie... Une timidité la retenait : de quel œil M. de Feugrix et le général d'Aurevelle verraient-ils près de Nicole la sœur d'Arthur Dauny? Et, bien qu'il fût absent, la passion de George, que tous connaissaient, l'obligeait à plus de réserve encore. Dans cette perplexité, elle se décida à prendre conseil de M. et de Mme Werner, aussi intéressés qu'elle-même au bonheur de Mme de Feugrix. La vieille dame était seule et parut moins surprise qu'elle ne le pensait de la fuite de Colette :

— Je ne sais ce que cette folle a dans l'esprit, s'écria l'irascible petite dame; elle m'a écrit, il y a quelques semaines, une diatribe contre son mari qu'elle accuse des sept péchés capitaux et de quelques autres encore; elle aboutissait à une demande de la recevoir ici au cas où elle se trouverait forcée de fuir le toit conjugal. Je l'ai chapitrée de la belle façon et lui ai déclaré que je n'entendais pas prendre parti dans ses querelles de ménage. M. Werner aurait voulu que j'ouvrisse tout grands mes bras et ma maison, quitte à ménager plus tard un raccommodement; je n'ai pas entendu de cette oreille-là. Une femme doit vivre avec son mari, et la place des enfans est entre le père et la mère... Après tout, il ne m'est pas prouvé que ce Feugrix soit aussi noir qu'elle le peint.

Malgré sa mauvaise humeur, elle était tourmentée et pria vivement Lise de se rendre à l'appel de la jeune révoltée et d'user de son influence pour la ramener à son devoir et à son mari. M. Werner se chargea d'accompagner Lise et de lui ménager un bon accueil près de M. d'Aurevelle.

Quand ils arrivèrent, Mme de Feugrix était dans le grand salon de la rue de Solférino, drapée de noir comme une veuve, avec des plis d'une majesté savante, pleine d'élégance et de bonne grâce. Auprès d'elle, ses deu petits garçons folâtraient sur le tapis, et par momens, leurs jeux lui arrachaient un bon rire enfantin aussitôt réprimé, et elle retombait dans l'attitude tragique qui lui semblait convenir à la circonstance. Elle se leva vivement à la vue de Lise et la serra dans ses bras. M. Werner avait jugé à propos de laisser les deux amies seules en ce premier moment et s'était rendu près de M. d'Aurevelle, dont il tenait à connaître les sentimens.

— Merci d'être venue... Je suis si malheureuse.

— Qu'y a-t-il donc?.. Qu'est-il arrivé?..

— Ce que l'on devait prévoir.., avec un homme tel que M. de Feugrix... Il m'a rendu l'existence si amère que j'ai dû me retirer chez mon père.., qui m'a fort mal reçue par parenthèse!.. Mais on peut supporter d'un père ce que l'on ne supporte pas d'un mari...

— On peut tout supporter quand on aime, ma bonne chérie... Ton mari a consenti à ton départ?

— Il a bien fallu... au point où en étaient les choses...

— Tu m'effraies, dit Lise en attirant son amie près d'elle sur une causeuse.

— Que tu es heureuse de n'être pas mariée, toi! s'écria Mme de Feugrix en secouant sa jolie tête d'un air navré. Tu ne te fais pas l'idée de cette galère.., le mariage! On épouse un monsieur pour être chérie, adorée, respectée, n'est-ce pas?..

— Un peu aussi parce qu'on l'aime et qu'on le respecte soi-même.

— Oui.., sans doute... Mais c'est surtout, vois-tu, pour avoir quelqu'un près de soi qui s'occupe de vous plaire, de vous rendre la vie agréable ; qui ait des attentions, des prévenances... pour être un peu gâtée même... Les femmes ont besoin d'être gâtées... Eh bien! ma petite, rien de tout cela.., à peine pendant la lune de miel, et encore!.. Ce miel-là est déjà mêlé d'amertume... Non... on n'est heureuse qu'avant.., parce qu'alors on se figure des choses... miraculeuses... La vérité est bien pâle à côté du rêve.

Elle soupira, tamponna ses yeux avec son petit mouchoir parfumé, et comme Fritz et Bob se chamaillaient trop bruyamment, elle appela l'Allemande et les fit enlever...

— Tu disais donc que M. de Feugrix manque d'attentions et de prévenances?.. Les hommes ont des occupations, des affaires, des soucis.

— Dis donc des plaisirs plutôt, s'écria Mme de Feugrix avec animation... Leurs prétendues affaires ne sont que des prétextes à mauvaise humeur ou des occasions de s'amuser clandestinement. D'ailleurs, c'est fini, rompu! nous avons échangé les mots irréparables.

— Les mots irréparables? Lesquels? demanda Lise naïvement.

— Ce que l'on dit quand on joue son va-tout... quand on ne garde plus de mesure et qu'on se moque des conséquences. Nous avons eu une scène terrible.

— A quel propos?

— Je ne sais plus trop..; le point de départ n'était rien : une de ces discussions insignifiantes comme il y en a dans tous les ménages...

— S'il y en a dans tous les ménages, Colette, si c'est classique et absolument inévitable, alors,.. vraiment!..

— Oui, mais la nôtre,.. notre discussion a bientôt dégénéré... Je l'ai appelé vieux galantin et l'ai averti que s'il continuait de ce train-là, il ne tarderait pas à devenir tout à fait *gaga*... Tu vois, c'était raide!.. Il a répondu en me traitant de folle, il a dit que ma jalousie extravagante tournait à la monomanie,.. que pour être aimée il fallait d'abord être aimable, etc. J'ai répliqué,.. il a ri-

posté, et nous avons échangé un tas de vérités déplaisantes,.. et cela, coup pour coup, sans prendre le temps de respirer... Dire qu'on en arrive là, en si peu d'années, après s'être appelés : « mon ange, mon cher amour, » avec des regards d'extase !

— C'est triste, ma pauvre amie... Pourtant, je ne vois là rien d'absolument irréparable ; ce sont des propos désagréables échangés dans le feu de la colère... au fond, cela ne signifie pas grand'-chose.

— Mais, cela a continué, ma chère... Je me suis montée, montée... Je lui ai déclaré que, si je n'avais plus l'avantage de lui plaire, je trouverais bien des gens moins difficiles que lui... Il a ricané que c'était la prétention de certaines femmes de rendre tous les hommes éperdus d'amour, qu'il m'engageait à éviter ce ridicule... Ainsi provoquée, j'ai perdu la tête et je me suis mise à fredonner... Oh! j'ai eu tort, je sais bien que j'ai eu tort, mais j'étais exaspérée... J'ai fredonné, en tambourinant sur la table, *le Sire de Framboisy*.

— Tu dis?.. *le Sire*...

— *Le Sire de Framboisy*... tu sais bien cette chanson : « la prit si jeune qu'il s'en est repenti. » Ma chère, l'effet a été foudroyant, il est devenu pâle, sa voix sifflait... Il a crié qu'une fille sans retenue (toujours l'histoire de l'orage, maudit orage!) qu'une fille sans retenue ne pouvait devenir qu'une femme sans honneur... J'ai voulu me rétracter, mais il ne m'écoutait plus, et a fini par me défendre de recevoir à l'avenir M. de Rébedens et même de danser avec lui!

— Qu'est-ce que c'est que M. de Rébedens?

— Le plus joli garçon du Poitou,.. et l'un de mes *flirts* les plus élégans...

— Un de tes flirts!.. Je ne te comprends pas... Comment! tu es jalouse de ton mari et tu as des flirts!..

— Mais oui,.. pour le décor, ma chère... Il faut bien avoir quelques hommes agréables qui soient empressés autour de moi dans le monde,.. et assidus à mes jeudis... c'est indispensable... J'avais la chance d'en avoir un, Rébedens, que toutes les femmes s'arrachent... Aussi tu comprends mon ennui!

— Pas beaucoup, chérie... Que t'importe après tout ce M. de Rébedens? Si tu ne danses pas avec lui, tu danseras avec un autre.

— Mais que lui dire?.. Comment expliquer à lui... et à tout le monde?.. Non, vois-tu, c'eût été par trop humiliant... Et, si je cédais sur ce point, mon mari me tiendrait sous le talon de sa botte... Tout vaut mieux qu'une telle servitude... J'ai déclaré à M. de Feugrix que j'étais bien résolue à agir à ma guise avec M. de Rébedens

aussi bien qu'avec tout autre... Alors, il m'a donné le choix d'obéir ou de me retirer chez mon père. J'ai dit : Mon choix est fait ! Et je suis partie avec les enfans.

— Il t'a permis de les emmener?.. c'est très bon de sa part.

— Par exemple !.. Est-ce que ce n'est pas moi qui les ai mis au monde?.. Est-ce que je n'ai pas eu toute la peine, moi?.. Oui, oui, je les ai emmenés et je suis arrivée chez papa,.. qui m'a fort mal reçue.

Et Mme de Feugrix versa quelques larmes dans son mouchoir brodé.

— Que vas-tu faire maintenant?

— Apaiser papa d'abord... c'est le plus pressé... Il est de fort méchante humeur et m'a fait de vilains complimens... Grand'mère ne veut pas me recevoir... Je suis bien malheureuse!.. quelle bêtise j'ai faite d'épouser un vieux mari!..

— Écoute, ma Colette ! je crois que tu as tort d'insister toujours sur l'âge de ton mari : tu le savais, son âge, quand tu l'as épousé, il ne te l'a pas caché,.. et je me souviens que ton père avait appelé ton attention sur ce point... Il n'est donc pas très juste de le lui reprocher.

— Oh! je sais bien... ce n'est pas fort délicat, ni fort généreux...

— C'est tout simplement odieux, ma petite Colette, et de plus, cette insistance a le tort d'exagérer à tes yeux l'écart des âges... Voyons! tu aimes ton mari?

— Je n'en suis pas trop sûre...

— Moi, je le sais,.. je connais ton cœur... tu ne voudrais pas qu'il fût malheureux?

— Mais si,.. je t'assure!.. On me dirait qu'il se morfond de tristesse en mon absence, cela ne me ferait pas de peine du tout... au contraire...

— Je te dis que tu l'aimes toujours... Lui as-tu écrit depuis ton départ?

— Jamais de la vie!..

— Pas même pour lui donner des nouvelles de ses enfans? Il me semble que, sans compromettre ta cause ni ta dignité...

— Ah! mauvaise! je te vois venir ; tu veux entamer les préliminaires de la paix... De quoi cela servirait-il? J'ai le cœur ulcéré, lui aussi!!

Cependant, moins d'une semaine plus tard, la réconciliation était accomplie ; il y avait eu un échange de correspondances et d'aveux réciproques ; des conditions avaient été discutées, un *modus vivendi* provisoire accepté, et la jeune Mme de Feugrix reprenait le chemin du domicile conjugal avec ses enfans, sous la conduite

de son grand-père chargé d'amortir le premier choc entre les deux époux encore mal apaisés.

Lise, soigneusement installée dans un compartiment de dames, rentrait seule au logis, où l'attendait la plus pénible surprise : son frère était de retour.

XX.

A peine avait-elle mis la clef dans la serrure qu'une voix trop connue s'écria :

— C'est elle!.. la beauté en personne,.. la beauté fugitive!

En même temps apparaissait Arthur qui, d'un ton d'humeur, lui demanda :

— D'où viens-tu donc?.. J'arrive avant-hier soir fatigué, comptant sur un bon accueil, un bon feu, un bon dîner... Rien;.. personne!.. Tu aurais bien dû me prévenir de ton voyage...

— Comment l'aurais-je fait? Je ne savais où te trouver...

— Oh! tu n'es jamais à court de raisons, je le sais... Allons! viens te réchauffer... Veux-tu du punch?.. nous en avons allumé un pour nous consoler de ton absence.

— Merci;.. j'ai seulement besoin de repos... Permettez-moi de me retirer, ajouta-t-elle avec un petit salut, qui s'adressait à Lassagne comme à Arthur.

— Vous n'allez pas vous envoler déjà, mademoiselle Lise. Il serait cruel qu'une si délicieuse vision s'évanouît, à peine entrevue, comme un rêve!..

Il allongea le bras avec le geste d'attraper des papillons, et fit claquer ses lèvres en signe d'admiration pour sa propre éloquence.

— Ne t'en va pas ainsi, dit Arthur avec humeur; ne dirait-on pas que nous portons la peste!

Il la poussa vers la cheminée, et Lise s'assit, malgré sa répugnance.

— Raconte-nous tes impressions de voyage, reprit son frère,.. si toutefois ce ne sont pas des mystères...

— En aucune façon... Je suis allée à Paris voir Nicole de Feugrix, qui s'y trouvait chez son père avec ses enfans...

— Et le charmant George,.. George l'incomparable, s'y trouvait sans doute aussi,.. tout à fait par hasard? demanda Lassagne en clignant de l'œil malignement.

Sans le regarder, elle répondit :

— George d'Aurevelle est en ce moment à Rio-de-Janeiro.

Toute l'attention de Lise était concentrée sur son frère qui, de nouveau, avait subi une entière transformation; la molle bouffis-

sure de ses traits avait disparu, et fait place à une maigreur qui creusait ses joues et allongeait son visage ; un large cercle plombé encadrait les yeux alanguis, pâlis ; sa haute taille se voûtait un peu aux épaules et sa ressemblance avec son père devenait frappante.

— Tes impressions de voyage seraient probablement plus intéressantes que les miennes, dit-elle, s'efforçant de trouver un sujet de conversation.

— Trop intéressantes, mon enfant... beaucoup trop pour t'être contées.

— On n'en permet pas la lecture aux anges, ajouta Lassagne avec une emphase grotesque.

— Alors, reprit-elle souriant à demi,.. puisque nous n'avons rien à nous dire, je vais me reposer...

— S'il vous faut un bras pour vous soutenir, mademoiselle... je n'ose ajouter un cœur, murmura Arsène courbé dans une prosternation de respect...

Elle ne parut ni le voir ni l'entendre, et de la porte elle dit :

— Bonsoir... je suis vraiment très lasse...

Elle gagna tristement sa chambre ; tout son espoir était qu'Arthur s'ennuyât et repartît bientôt. Il ne tarda pas à s'ennuyer en effet, mais ne partit pas. Pendant l'année qui s'était écoulée depuis sa sortie de prison, il avait follement dépensé ; son patrimoine était déjà sérieusement entamé, et pour refaire sa bourse aussi bien que sa santé, il ne voyait rien de mieux que de s'installer près de sa sœur qui, par haine des querelles et des discussions, faisait tous les frais de la vie commune. Arthur se rendait compte cependant que, dans cet état de choses, il devait prendre garde à ne pas se rendre trop insupportable, et il s'efforça de ménager Lise ; celle-ci, touchée de ses efforts, lui en savait gré comme s'ils eussent été désintéressés. Cependant, avec le caractère d'Arthur, il était impossible que des conflits ne se produisissent pas à la longue. Un jour, au moment de sortir, il se retourna vers sa sœur :

— A propos, j'oubliais... j'ai invité Lassagne à dîner pour ce soir,.. je lui devais cette politesse,.. et j'ai pensé...

Lise rougit violemment ; elle tolérait les allées et venues d'Arsène dans la maison, à la condition de ne pas le rencontrer, et elle y réussissait jusqu'alors. Elle n'avait pas pensé que son frère osât le lui imposer ; avec un grand effort pour se contenir, elle répondit :

— C'est bien... je vais donner des ordres... J'irai dîner chez Mme Werner qui m'en a tant de fois priée ; j'hésitais à te laisser seul, mais, puisque tu as ton ami, je ne vois plus d'empêchement.

Il répondit aigrement :

— Ce n'est guère poli de t'en aller quand j'invite un ami...

— M. Lassagne sait que je suis une fille mal élevée; et toi,.. tu sais que sa familiarité m'importune et que ses singeries me déplaisent...

— Il n'a pas d'assez belles manières pour toi?..

— C'est vrai, dit-elle simplement.

— En revanche, il a du cœur, lui!.. il n'abandonne pas les gens dans le malheur,.. comme quelqu'un que je connais, et toi aussi?..

Lise sortit sans répondre.

Comme cela devait arriver, sa douceur tourna contre elle : Arthur, peu à peu, prit l'habitude d'inviter Arsène à dîner. Lise continua d'aller ces jours-là chez ses voisins. Il arriva pourtant une fois ou deux qu'Arsène survint à l'improviste, soit qu'il y eût été secrètement encouragé par Arthur, soit qu'il trouvât en lui-même l'audace de cette indiscrétion. Lise, malgré elle, dut présider le repas. Elle s'en plaignit à son frère, qui s'excusa de mauvaise grâce, assurant que ces incidens ne se renouvelleraient plus. Une circonstance fâcheuse privait Lise précisément alors de l'appui de ses bons voisins : M. Werner, atteint d'une grave ophtalmie, avait dû se rendre à Paris pour y suivre un traitement; sa femme l'avait accompagné, laissant la pauvre Lise livrée à ses propres forces.

Malgré les promesses plusieurs fois renouvelées, Lassagne cependant s'insinuait progressivement et par un émoussement qu'amène l'habitude, Lise se familiarisait avec le désagrément de le rencontrer; elle n'éprouvait plus à son aspect la même insurmontable révolte. Elle pouvait prendre sur elle de lui répondre avec calme, parfois même elle accordait un sourire de complaisance à ses pantalonnades. Un soir de Noël, au retour de la messe de minuit, elle trouva son frère et Arsène qui l'attendaient près de la table chargée d'un pâté de foies gras, de pâtisseries et de fruits. La petite salle était brillamment éclairée, décorée de bouquets et de guirlandes de verdure : jamais la triste maison n'avait eu un tel air de fête.

— C'est Arsène qui a tout apporté, tout dressé à ton intention, s'écria Arthur très joyeux; détache ton chapeau et ton manteau, et viens faire réveillon avec nous... Ce sera bien gentil.

Elle murmura quelques remercîmens pour Lassagne et essaya de s'excuser; mais elle vit un si vif désappointement, une contrariété si marquée sur le visage assombri de son frère, qu'elle eut peur de provoquer une scène et prit place à table. Arsène n'avait rien dit; il se montra reconnaissant de sa condescendance, et tous

les deux, Arthur et lui, semblèrent prendre à tâche de l'en récompenser par leur bonne tenue ; ils lui portèrent des toasts aussi corrects que le permettait leur nature. A mesure cependant que se succédaient les verres de vin de Champagne, la gaîté devenait plus bruyante, les plaisanteries plus incompréhensibles pour Lise; un malaise s'emparait d'elle. Les regards incendiés, les joues enluminées d'Arsène, sa tendance à rapprocher sans cesse sa chaise de la sienne, finirent par lui causer un vif sentiment de crainte; elle se leva pour se retirer. Ce fut un cri de protestation. S'en aller en plein souper, quand la fête commençait à peine! Il fallait attendre au moins la messe de l'aurore. Lassagne lui proposa effrontément d'aller dire cette messe dans sa chambre, et d'une voix avinée, il commença à psalmodier quelques fragmens liturgiques accrochés au hasard dans sa mémoire. De plus en plus effrayée, elle se dégagea de la main de son frère qui voulait l'obliger à s'asseoir de nouveau et gagna la porte. Arthur, dont les mouvemens étaient alourdis et incertains, ne put la retenir; mais Arsène, plus agile, la saisit par la taille. Au contact de ce bras insolent, Lise indignée le repoussa avec force; il ne fit que rire et resserra l'étreinte qui rapprochait sa figure de celle de la jeune fille. Elle cria :

— Défends-moi, Arthur,.. Arthur!

Et elle se mit à appeler Françoise, mais la vieille femme, assez sourde d'ailleurs, s'était allée coucher dans sa mansarde et ne pouvait l'entendre. Arthur, qui d'abord avait ri, se fâcha et commanda à Arsène de laisser Lise tranquille :

— Lâche-la! entends-tu?.. c'est assez... Je te dis de la lâcher!.. C'est ma sœur... Je te défends de la toucher!

L'autre n'écoutait pas. — Il me faut un baiser pour rançon... Je ne vous lâcherai pas sans un petit baiser ou deux, ma belle! Il y a assez longtemps que je subis vos rebuffades,.. vos mépris.. Aujourd'hui, c'est mon tour!.. Je vous tiens!

Et il s'efforçait de détacher les mains dont elle se couvrait la figure. Épouvantée, elle le frappa au visage et de nouveau appela son frère en sanglotant... Arthur voulut se lever et retomba. Lise, étouffée sous l'étreinte d'Arsène, défaillait presque, lorsqu'un choc violent la délivra. Arthur avait réussi à se dresser sur ses pieds, et, saisissant une bouteille de vin de Champagne, il en avait asséné un coup de toute sa force d'ivrogne sur la tête d'Arsène. Aveuglé par le vin et par le sang, celui-ci lâcha prise et s'abattit par terre. Lise s'enfuit affolée, blessée elle-même au front par un éclat de verre. Elle n'y prit pas garde, non plus qu'à la voix d'Arthur qui la rappelait avec un rire hébété.

— Viens donc!.. il ne te fera plus de mal... Il est maté, je te réponds... Allons! c'est fini, reviens!.. Quand je te dis que c'est fini!

Lise passa en courant sans l'éveiller près de Françoise, qui ronflait paisiblement, et s'enferma au verrou. Puis elle lava avec rage les mains et la joue qu'avaient effleurées les lèvres d'Arsène et seulement alors elle sentit quelque chose de tiède couler de son front. Elle alluma une bougie et se vit inondée de sang.

— Tant mieux, pensa-t-elle : ce n'est pas trop de mon sang pour effacer l'immonde baiser.

Elle tremblait de tous ses membres, la tête lui tournait; elle se jeta sur son lit, essaya de recueillir sa pensée; la figure grimaçante d'Arsène, celle d'Arthur, hébetée par l'ivresse, tournoyaient autour d'elle en un cauchemar éveillé. Elle avait envie de crier, de se débattre comme si encore elle était en leur pouvoir; la fièvre courait dans ses veines, hallucinait son regard. Cependant le sang qu'elle perdait, l'eau froide dont elle renouvelait les compresses finirent par calmer l'excitation cérébrale; peu à près ses idées s'éclaircirent, se condensèrent en une seule très précise et très ferme : quitter cette maison. A peine cette pensée lui fut-elle venue que sa résolution fut prise. Elle se leva, tout étourdie et chancelante, ouvrit ses tiroirs, réunit ce qu'elle avait d'argent, quelques souvenirs auxquels elle attachait du prix, les objets de première nécessité, et les rangea dans un sac de voyage, puis, enveloppée d'un manteau, la tête couverte d'un chapeau qui cachait son front ensanglanté, doucement, sur la pointe des pieds, elle traversa la chambre de Françoise, que le frôlement de la lumière sur ses paupières réveilla à demi.

— Est-ce vous, mam'selle Lise?

Doucement, elle murmura :

— C'est moi, n'ayez pas peur... J'ai oublié un livre en bas.

La vieille retourna la tête contre le mur et Lise passa. La maison muette était noire comme un caveau. Elle souffla la bougie et commença à descendre lentement, attentive à ne faire aucun bruit. Par les baies ouvertes de l'escalier, la blanche réverbération de la neige qui tombait molle et silencieuse l'éclairait seule; elle s'appuyait au mur par peur de tomber sur les marches que l'éclaboussement du givre venu du dehors rendait glissantes. Arrivée en bas, elle vit qu'une ligne lumineuse rayait le corridor noir; en même temps par la porte entre-bâillée de la salle s'échappaient une lourde fumée de tabac et une capiteuse odeur d'alcool, et, par instans, une voix rauque, assourdie, parlait, à laquelle répondait un grognement ou un gros rire épais coupé de hoquets. Ils étaient là encore, buvant toujours... Un instant, elle fut tentée de renoncer... L'odeur

du tabac la prenait à la gorge et en même temps la peur de tousser, d'être entendue, de retomber dans leurs mains. L'horreur même de cette crainte lui rendit le courage : mieux vaut la rue, même déserte et nocturne, que cette maison où elle se sent prisonnière et menacée! Aussi pâle, aussi légère qu'une ombre, elle se glisse furtive le long de l'étroit corridor, devant la salle entr'ouverte, elle touche la porte, ses doigts se posent sur la serrure, sur la clef qu'elle tourne avec précaution. Elle a grincé!.. Tout son sang reflue... Elle prête l'oreille, éperdue; le plus insaisissable bruit, celui même de son cœur qui bat et du sang dans ses artères lui semble un tocsin retentissant qui crie : « Prenez garde!.. Elle se sauve! » Rien! ils n'ont point entendu... La porte roule sur ses gonds, sans bruit; elle se glisse dehors, où la neige couvre le sol d'une épaisse couche blanche sans tache. Lise referme doucement la porte et respire largement l'air glacé de la nuit. Sa main s'est crispée nerveusement sur la poignée de fer; un instant, elle ne peut l'en détacher... Puis, la peur la reprend, la talonne... Elle a cru entendre des pas dans la salle basse,.. des chaises remuées... Elle court, haletante, dans la neige, éperdument, devant elle, sans autre idée que de fuir,.. tourne à droite, puis à gauche, elle ne sait pourquoi, au hasard!.. Sa fuite doit être découverte; il lui semble entendre un pas précipité derrière elle... L'impression est si forte qu'elle ne peut la supporter; brusquement elle s'arrête, se retourne... Elle aime mieux savoir... Rien! personne!.. Mais, à la lueur terne du gaz, elle distingue la trace de ses pas dans la neige et le long sillon marqué par le frottement de sa robe : on peut la suivre à la piste. Elle reprend sa course égarée.. Elle pourrait frapper à la porte d'un hôtel, demander l'hospitalité. Mais elle est connue dans la ville; comment expliquer sa présence dans la rue, à cette heure de nuit, sans accuser son frère!.. Elle marche encore, plus lentement, épuisée, et se trouve enfin devant la gare, encore fermée à cette heure... A droite, une lanterne rouge indique un poste de police,.. un asile au besoin... Tout à côté, il y a une guérite abandonnée où elle se réfugie et s'affaisse dans un évanouissement de fatigue et de froid.

Un chiffonnier et sa femme, qui rentraient en se querellant aux premières lueurs de l'aube hivernale, la réveillèrent. Ils passèrent près d'elle sans la voir. Au son de leurs voix éraillées, elle se dressa en un sursaut de peur, essaya de se reconnaître, de discerner ce qu'il y avait de réel dans les songes effrayans qui avaient travaillé son lourd sommeil : la réalité égalait le rêve... Elle souleva ses membres raidis, son corps brisé; la tête lui faisait mal, le sol, les objets dansaient à ses yeux comme en un vertige... Le jour grandissait, elle se dirigea vers la gare... S'ils étaient là

à l'attendre?.. Mais non, personne... Peu d'instans après, le train rapide l'emportait vers Paris...

Alors seulement, elle se demanda ce qu'elle ferait en arrivant. Aux dernières nouvelles, M. et Mme Werner étaient à Poitiers près de Nicole, dont le ménage marchait toujours médiocrement. Lise allait donc se trouver dans un délaissement absolu, seule dans la grande ville effrayante. Mais elle connaissait l'hôtel où descendaient habituellement M. et Mme Werner, et résolut de s'y faire conduire, de les y attendre, et d'agir ensuite d'après leurs conseils... Un grand vide obscur où elle s'enfonçait à l'aventure, un délaissement absolu, l'impuissance de la faiblesse, voilà ce que son imagination lui représentait avec une force terrifiante, lorsqu'elle descendit péniblement du wagon de seconde classe où elle s'était trouvée voyager tout le temps avec les femmes de chambre d'une dame étrangère. Aussi sa joie fut grande quand, en arrivant à l'hôtel, elle apprit que M. et Mme Werner étaient arrivés depuis l'avant-veille. Ce fut un cri de délivrance qui s'échappa de ses lèvres et de son cœur! Elle s'élança dans les escaliers et, sans attendre d'être annoncée, au grand scandale du domestique chargé de la conduire, elle fit irruption dans la chambre et se jeta dans les bras de Mme Werner. On connaîtrait mal l'humeur de la dame si l'on pensait qu'elle fut reçue avec des paroles d'amour :

— Qu'est-ce que cela?.. s'écria-t-elle, quand le saisissement lui permit de parler. D'où sors-tu?.. Est-ce que tu cours les grands chemins comme une demoiselle d'aventure, à présent?.. As-tu fait un héritage, pour jeter ton argent sur les routes?.. Enfin, réponds : Qu'est-ce que ça veut dire?.. On n'arrive pas ainsi chez les gens,.. comme un coup de vent,.. sans les avertir.

Lise pleurait sur son épaule, sans répondre ; elle s'était attendue à cet accueil et n'en était pas troublée... Elle savait que, malgré ces bourrades, un cœur vraiment maternel battait contre le sien ; ses sanglots ressemblaient à des spasmes ; tout son pauvre être nerveux et frêle, surexcité par des émotions trop violentes, se détendait maintenant sans pouvoir se reprendre. Mme Werner, effrayée, la fit étendre sur une chaise longue, et, à force de soins assidus, parvint à ramener un peu de calme. Mais toutes les angoisses, le chagrin, les fatigues de la dernière nuit avaient marqué leur empreinte, et l'altération des traits était inconcevable. M. et Mme Werner n'osaient l'interroger, tant ils la sentaient ébranlée. Cependant, quand un sourire effleura ses lèvres pâlies, Mme Werner n'y put tenir :

— A quelle heure es-tu partie? Voyons!.. As-tu seulement déjeuné?.. Non, n'est-ce pas? Quand on est folle, on ne l'est pas à demi.

Quelques cuillerées de bouillon et un peu de vin d'Espagne ranimèrent Lise assez pour qu'elle pût raconter les incidens de la veille et les causes de sa subite arrivée.

— Et maintenant, ajouta Lise, il me reste à vous demander votre aide, pour chercher un asile... une maison religieuse où je puisse me trouver en sûreté et vivre ignorée.

— Un couvent?.. pour toi?.. s'écria impétueusement Mme Werner ; y songes-tu ? Tu n'as pas plus la vocation que moi, ma pauvre petite !

— Je le sais bien, répondit Lise avec un faible sourire,.. mais du moins,.. je me reposerai... je suis si lasse.

— Voyons ! voyons !.. Ne faisons pas de folies, reprit la vieille dame, toute chagrine... Prenons le temps de la réflexion... Tu vas commencer par rester ici avec nous, tant que nous y serons.. Après cela,.. on verra.

XXI.

Lise connut l'ineffable douceur d'une vie sans secousses ni terreurs ; elle put s'endormir le soir sans épouvante, se réveiller sans désespoir. Elle se sentait entourée, protégée, et ne voulait pas penser à l'avenir. Trois mois passèrent vite dans le délice de cette paix inaccoutumée, puis, M. et Mme Werner, fatigués de Paris, de la table d'hôte et des installations d'hôtel, se préparèrent à retourner chez eux. Lise ne pouvait les suivre. Il fut décidé qu'elle prendrait pension chez miss Ellen Townwatt, qui habitait avec sa mère un petit appartement, dans les combles d'une maison de la rue de Babylone.

« Me voici installée, chère Nicole, écrivait-elle à Mme de Feugrix, dans une petite pièce tout en longueur, si étroite, qu'en ouvrant les bras j'atteins presque d'un mur à l'autre. Tout au bout, la fenêtre est encadrée entre deux pans coupés, la cheminée à droite, à gauche un vaste placard qui me sert de cabinet de toilette. Une petite couchette en fer, un fauteuil, une table et deux chaises, voilà tout le mobilier. Ce n'est pas somptueux, mais je ne suis pas gâtée par l'opulence ; et puis, j'ai sous les yeux, de l'autre côté de la rue, un jardin immense, un vrai parc, tout grelottant encore, il est vrai, avec ses arbres dépouillés, dont les ramures déliées se détachent sur le ciel gris, en fines hachures noires. Des corbeaux tournoient devant ma fenêtre ; deux par deux, ils construisent leurs nids dans les plus hautes branches et les entrelacent adroitement ; et pendant qu'ils travaillent, ils jettent dans l'air de rauques croassemens : c'est l'hymne au printemps de ces noirs amans. Un seul arbre porte six nids,.. toute une tribu

installée près de moi. Je verrai les petits éclore et grandir. — Comment je passe mon temps?.. Je vais à un atelier de peinture ; on me trouve des dispositions, et j'espère, en travaillant beaucoup, acquérir sinon du talent, du moins une de ces petites capacités modestes qui se puisse utiliser au besoin, comme un métier. J'ai le pressentiment que j'aurai, quelque jour, une lourde charge, à laquelle suffiraient difficilement mes modestes revenus. »

Quelques jours plus tard, elle écrivait encore :

« Mes voisins, les pauvres corbeaux, sont en pleine déroute : des hommes sont venus armés de gaules et d'échelles, ils ont détruit tous les nids. La tribu bohémienne s'est dispersée avec de grands cris et des malédictions discordantes. Quel mal faisaient-ils? Je suis navrée de la barbarie humaine. Tu ne peux savoir comme je souffre de tout ce qui souffre ; le gémissement d'un enfant, ces pleurs éphémères, si tôt consolés, me font mal jusque dans les dernières fibres de mon être. J'ai le cœur au vif. Mais je travaille, et les jours passent. »

Lise recevait de temps en temps, indirectement, des nouvelles de son frère. Il avait installé près de lui Arsène Lassagne, et la petite maison au pignon pointu retentissait souvent de bruyantes orgies. Vers la chute du jour, on y voyait entrer des personnages furtifs, à figures équivoques, hommes et femmes de mauvaise mine, et jusqu'au matin le quartier était troublé par leurs chants, leurs cris, leurs querelles. A l'aube, ils s'en allaient, trébuchans, débraillés, et reptiles humains, gagnaient leurs repaires, que nul ne connaissait. Il arrivait aussi qu'Arthur et son inséparable ami disparaissaient pendant des semaines. Un silence morne succédait aux tapageuses fêtes nocturnes. Ces absences jetaient Lise dans des transes : où pouvait-il être, sinon à Paris? Elle n'osait plus sortir, par crainte de le rencontrer, jusqu'à ce que son retour dans la maison paternelle lui fût enfin signalé.

A plusieurs reprises, par l'intermédiaire du notaire, Arthur lui avait adressé des demandes d'argent, peu importantes d'abord, plus considérables à mesure qu'elle se montrait plus libérale. A la fin, les exigences devinrent telles qu'elle dut résister. Arthur aussitôt fit mettre en vente la maison paternelle restée indivise entre sa sœur et lui. Lise donna l'ordre de la racheter secrètement. Dès qu'il sut le nom de l'acquéreur, Arthur déclara qu'il n'en sortirait que par la force. Lise n'était pas disposée à la lutte, elle autorisa son frère à demeurer dans sa maison, sous la condition formelle qu'il y habiterait seul et qu'elle ne serait plus à l'avenir le théâtre de scandaleuses débauches.

Il n'en tint pas compte, et il resta.

Mme de Feugrix habitait chaque année, un mois ou deux, Paris. C'étaient des momens délicieux pour Lise, car son amie ne pouvait se passer d'elle, et comme le général d'Aurevelle avait constaté son heureuse influence sur Nicole, il favorisait, en l'absence de George, cette intimité, se réservant d'intervenir le moment venu, si, contre toute vraisemblance, la passion de son fils survivait à ses longs séjours à l'étranger et à la multitude d'impressions nouvelles qu'il avait dû y recueillir. Il savait d'ailleurs que Lise ne l'encourageait en rien, et il se fiait à sa délicate et fière réserve.

Les mois succédèrent aux mois; pendant deux années, Lise mena cette existence paisible et laborieuse. Vers la fin de la seconde année, il arriva qu'un soir, à l'Opéra où Mme de Feugrix l'avait emmenée, elle aperçut en face d'elle, aux premières loges, M. d'Esparvis; tout son sang reflua au cœur. Elle prit sa lorgnette et se donna l'âcre plaisir de le contempler, du fond de la baignoire qu'elle occupait avec Nicole et le général d'Aurevelle. L'émotion faisait trembler sa main qui soutenait à peine la lorgnette.

— Ah! ah!.. je t'y prends,.. à convoiter le bien d'autrui, lui souffla Nicole dans l'oreille.

Elle laissa retomber sa main sur ses genoux :

— Je le trouve changé,.. maigri... N'a-t-il pas quelques cheveux blancs sur les tempes?

— Fort possible... Il tourne au patriarche, comme M. de Feugrix... Dame!.. un enfant tous les ans,.. deux filles déjà, et un garçon en espérance...

— Je ne le savais pas à Paris.

— Ni moi.

Elle se tourna vers son père, qui lui apprit que M. d'Esparvis venait d'être nommé à Vincennes.

— Nous le verrons alors,.. il nous amènera sa femme.

— C'est elle qui est avec lui ce soir,.. je la reconnais.

— Elle-même, ainsi que sa majestueuse mère et le petit papa Sarlout... Il doit bien s'amuser, Bertrand. Comme les hommes changent!

— Elle est toujours belle, Victoria...

— Énorme, ma chère, empâtée, alourdie...

— Toujours belle, affirma pensivement Lise.

— Un bel éléphant blanc, si tu veux... Elle pourrait figurer avec honneur au Jardin d'acclimatation.

Lise n'osa reprendre la lorgnette, mais, sans cesse, à la dérobée, ses yeux se tournaient vers cette loge par une involontaire attraction. Il y avait pour elle une joie cuisante à revoir Bertrand ainsi à l'improviste et en même temps elle éprouvait un étonnement sin-

gulier de retrouver si tranquille, si reposé, avec cet air indifférent et distrait, celui qu'elle avait quitté en de tragiques momens et dont l'image gravée au fond de sa mémoire était empreinte d'une si poétique et ardente mélancolie... M. d'Esparvis ne se savait pas observé, il ne s'attendait nullement à rencontrer Lise ce soir-là et tout dans son attitude, dans l'expression du visage, révélait le paisible bien-être d'un homme qui compte, dans des conditions prévues et familières, passer quelques momens d'un plaisir modéré. Il n'avait rien d'un amant foudroyé, ni d'un époux tristement résigné, gardant au cœur en secret un immortel regret. Parmi les hommes les plus cruellement déçus dans leurs rêves, il en est peu qui pourraient, pendant plusieurs années, garder sans se relâcher un instant l'expression désespérée des grandes douleurs. Il n'y avait rien que de juste et de naturel dans la simplicité aisée de Bertrand d'Esparvis, dans le sourire de bonne humeur qui éclairait par momens ses traits accentués. Il était fort naturel aussi qu'il se penchât vers sa femme à plusieurs reprises et échangeât avec elle quelques mots d'un air d'intimité. C'était chose ordinaire, insignifiante, et qui n'attestait rien de plus qu'une entente suffisamment cordiale et des procédés d'homme bien élevé. Mais, pour Lise, l'heure néfaste de la séparation était toujours présente : c'était d'hier l'inoubliable déchirement, les protestations désolées, les appels passionnés; rien n'était venu l'en distraire. Le mariage même de Bertrand n'avait été qu'une souffrance abstraite, lointaine, évanouie dans le vague, et voilà que subitement ce mariage révêtait à ses yeux une réalité : chaque sourire de Bertrand, chaque mot chuchoté à l'oreille de sa femme l'offensaient comme une trahison envers le pauvre amour d'autrefois. Et quand, à un certain moment M. d'Esparvis releva la mantille que Victoria avait laissée tomber et la lui mit doucement sur les épaules, elle ne put retenir un gémissement et se jeta en arrière en fermant les yeux. Nicole se pencha vers elle :

— Souffres-tu? Veux-tu partir?

Elle ne répondit pas.

Comme elle se sentait oubliée, perdue dans la nuit des choses finies, disparue, morte! Elle était là pourtant, près de lui, l'aimant toujours et digne au moins d'un regret. Et cette Victoria, si placidement triomphante, avait-elle un seul jour songé au pauvre cœur déchiré qu'elle tenait écrasé sous ses pieds? Il lui venait des pensées de colère, de jalousie folle, presque de haine! Comme elle aurait voulu les faire souffrir tous les deux, les troubler dans la béatitude de leur ingrate et égoïste félicité! Mais que pouvait-elle? Elle n'avait d'autre arme que sa douleur et sa beauté. Oui! sa beauté!

Elle se souvint qu'elle était belle et subitement dressée par une impulsion irrésistible, elle apparut toute droite et pâle en sa toilette blanche sur le devant de la loge, avec ses grands yeux sombres, subitement creusés, agrandis par l'intensité d'un désir presque fou, insensible aux regards curieux comme à l'admiration du public, possédée de son unique pensée. Elle était si belle dans ce sombre rayonnement de la passion qu'en un instant toutes les lorgnettes se tournèrent vers elle : Bertrand avait suivi le mouvement et elle eut l'incomparable, la poignante joie de le voir s'arrêter, stupéfié par la surprise, de sentir son regard l'envelopper tout entière, la reconnaître, l'aimer. Oh! oui, c'était de l'amour, cette morsure aiguë et délicieuse du long regard immobile, tenace, qui la tenait là haletante, étouffée d'émotion, c'était de l'amour... Il l'avait vue, enfin! enfin! Il l'avait reconnue, et il l'aimait... Dieu merci, il l'aimait toujours! quel délice! quel bonheur! Elle se renversa avec un sourire éperdu, et dans un long soupir, elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle était au foyer, appuyée contre la poitrine de Nicole. Le général d'Aurevelle lui faisait respirer des sels...

Durant le trajet de retour, dans la voiture, la voix de Nicole lui arrivait assourdie, comme atténuée par une incommensurable distance. Elle était si loin d'elle, si loin de tout, soulevée, emportée dans un ravissement ineffable, par la brûlante, délicieuse sensation de ce long regard extasié qui l'était venu frapper en plein cœur à travers la salle banale, la foule indifférente! Des fragmens de mélodie flottaient dans sa mémoire, une surtout, une phrase de l'orchestre où les violoncelles sanglotans avaient accompagné le regard de Bertrand, l'avaient porté jusqu'à son cœur. Cette ivresse dura toute la nuit.

Le matin, le dégrisement se fit rapide. Qu'avait-elle fait? quelle folie perverse d'aller troubler Bertrand dans la possession de son médiocre bonheur! Que pouvait-elle être pour lui?.. Il devait l'oublier. Elle ne devait plus le revoir.

Le soir, en rentrant chez elle, elle eut la confusion de trouver la carte du capitaine d'Esparvis. Il était venu et reviendrait. Elle se promit bien de ne jamais le recevoir, et comme sur ces entrefaites, Mme de Feugrix se trouvait obligée d'avancer son départ pour le Poitou, et que chez elle seulement elle aurait pu rencontrer Bertrand, elle se flatta de ne plus le revoir.

Une après-midi de printemps où elle se promenait aux Tuileries avec miss Ellen, elle l'aperçut cependant tout à coup devant elle. Il lui sembla que les arbres tournaient et que le sol tremblait.

M. d'Esparvis s'approcha; elle n'aurait pu dire plus tard comment il se fit que leurs mains se trouvèrent unies par une impulsion irrésistible plus prompte que la pensée. La voix de Bertrand l'attendrissait indiciblement; il se plaignit de ses visites infructueuses, sollicita la permission de se présenter chez elle de nouveau... Elle bégaya des syllabes confuses qui n'étaient ni un assentiment ni un refus,.. mais ce trouble éperdu, cette brûlante rougeur qui incendiait ses joues, le frémissement de ses lèvres, parlaient assez; le fidèle amour transparaissait à son insu...

Cependant miss Ellen s'extasiait :

— Oh! le joli baby! c'est une fille à vous, capitaine, je suis sûre. Elle vous ressemble!

Seulement alors, Lise remarqua une blonde fillette de trois ou quatre ans qui se balançait sur un pied, la tête câlinement appuyée contre la main de son père :

— Elle a les yeux de sa mère! dit-elle très bas. — Et longtemps, pensivement, elle contempla l'enfant...

Puis, comme la fillette tendait vers elle ses lèvres roses, elle se baissa, la baisa doucement, et saluant Bertrand d'un faible sourire, elle s'éloigna.

XXII.

Un matin, miss Ellen entra chez Lise, une lettre à la main; Lise reconnut l'écriture et l'ouvrit avec un soupir, pressentant quelque nouvelle demande d'argent. Mais, dès les premiers mots, elle pâlit et le papier trembla dans sa main : « Ma sœur, je suis très malade, infirme, peut-être pour la vie. Mes amis m'ont abandonné... Le seul qui m'ait jamais aimé, Arsène, a quitté la France et n'y peut revenir... Je suis seul, sans soins, sans argent, et je souffre des tortures sans nom... Si tu ne viens pas me soigner, il ne me reste d'autre ressource que l'hôpital... J'aime mieux la mort! A toi de choisir.

« ARTHUR. »

Lise resta longtemps immobile, sans paroles, presque sans pensée. Tout, elle était prête à tout pour secourir Arthur, sauf à retourner près de lui. Cette seule pensée la soulevait de dégoût... Elle écrivit à M. Werner pour le prier de prendre des informations et de subvenir, s'il y avait lieu, en son nom, au plus pressé. Ce que voulait Arthur sans aucun doute, c'était de l'argent; si réellement il était malade et avait besoin de soins, elle proposait de mettre

près de lui une garde expérimentée et s'engageait à subvenir à tous les frais. Le devoir, pensait-elle, n'exigeait rien de plus.

Elle attendit donc sans trop d'anxiété la réponse de M. Werner, qui ne tarda pas à arriver : elle confirmait entièrement la lettre d'Arthur; tout était déplorablement vrai. Atteint d'une maladie de la moelle épinière que devait rendre inexorable le mauvais état général de la santé, il était paralysé d'une moitié du corps et ne gardait libres que la tête et les mains.

Infirme, ruiné, les compagnons de ses misérables plaisirs l'avaient abandonné. Arsène Lassagne avait dû s'enfuir à la suite d'une rixe où il avait frappé d'un coup de couteau un agent de police; l'agent était mort, Arsène ne pouvait songer à rentrer en France.

« J'ai trouvé ton frère plus aigre, plus arrogant que jamais, écrivait M. Werner, livré aux seuls soins d'un ancien garçon de café, sans place, un détestable sujet sous tous les rapports, qui l'exploite, le brutalise et le flatte tour à tour... Je lui ai fait part de tes intentions généreuses et du désir que tu avais de placer près de lui une sœur garde-malade. Il s'est aussitôt emporté, a tempêté, juré; il ne veut autour de lui ni « béguine, ni patenôtres, ni mômeries religieuses d'aucune sorte... Que si ton dévoûment et ta conscience ne t'inspirent rien de mieux pour ton frère, il te prie de le laisser tranquille et assure qu'il crèvera bien sans tant de cérémonies.» J'ai essayé de le raisonner; impossible! Il m'a répondu par des paroles rageuses, folles, irritées, impies, que je ne puis transcrire ; après quoi, il est retombé sur son lit, exténué, presque sans mouvement. Hier, il était plus calme. J'en ai profité pour lui proposer un infirmier, un brave homme que je connais, ancien soldat, employé aux ambulances pendant la guerre et qui me semblait convenir admirablement... Il a refusé, sans violences, mais avec un entêtement froid et amer.

« — Je comprends à merveille, m'a-t-il dit, que Mlle Dauny, ma sœur, désire s'acquitter de ses devoirs envers moi par procuration, sans rien sacrifier de ses aises et de ses plaisirs; elle a de l'argent, elle peut, sans beaucoup se gêner, payer des mercenaires qui feront de moi ce qu'il leur plaira; elle se donnera ainsi une belle attitude et se glorifiera devant Dieu et devant les hommes. Le malheur est que je ne veux pas de ses aumônes et que je lui retourne son mépris ; j'ai besoin d'encouragemens, d'affection, pour m'aider à souffrir; elle m'offre de l'argent : qu'en ferais-je dans l'état où je suis? Tout décidément, je n'ai besoin ni d'elle, ni de personne pour ce qui me reste à faire... Danreau me suffit.

« Danreau, c'est ce vagabond, ce mauvais drôle qui s'est installé chez lui sous prétexte de le soigner... Je ne puis te cacher, ma

pauvre enfant, que j'ai emporté de cette entrevue une impression sinistre ; il y avait une menace dans ses dernières paroles ; la mettra-t-il à exécution ?.. j'en doute... D'ailleurs, j'ai vu ce Danreau, j'ai intéressé sa responsabilité par des menaces et des promesses. Plusieurs fois par jour, j'envoie un de mes domestiques surveiller ce qui se passe ; on tient hors de la portée de ton frère tout ce qui pourrait être nuisible. Pourtant, la situation est dangereuse, parce que cet homme est capable de tout et s'il voyait quelque intérêt à favoriser les mauvais desseins de ton frère, il n'hésiterait pas. »

Lise fut atterrée : que ne lui avait-il pas coûté déjà, ce déplorable Arthur? Et voilà qu'il réclamait le seul bien qui lui restât, sa liberté. Si encore elle eût pu croire qu'il désirait sa présence par un besoin vrai de tendresse, un désir d'aimer et d'être aimé? Elle connaissait trop la sécheresse, l'égoïsme de ce cœur usé, dépravé, avili. Il la voulait près de lui par instinct de tyrannie, pour obtenir plus sûrement la satisfaction de ses caprices, pour être mieux soigné, mieux obéi, et pour le barbare plaisir de la faire souffrir un peu des maux qu'il endurait lui-même. Lise savait cela et ne pouvait se faire illusion.

— Mais son âme?

Lise y pensait avec angoisse, à cette âme ténébreuse, cette âme depuis si longtemps perverse. Qui donc y ferait pénétrer quelque rayon de l'éternelle vérité? Qui s'efforcerait d'y ranimer une étincelle de foi, un repentir, une espérance? Faisait-elle tout son devoir en abandonnant ce malheureux à des mains étrangères, en laissant vivre dans la rage du désespoir, mourir dans une haine impie ce compagnon de son enfance, le fils de son père et de sa mère? Était-ce là ce qu'ils auraient attendu d'elle? La tâche pourtant lui apparaissait au-dessus de ses forces. Cependant, miss Ellen la suppliait de résister :

— Ne cédez pas, ma chère; vous vous en repentiriez... Il y a une présomption condamnable à prendre un fardeau que nul ne pourrait porter... *Dear Lizzy*, ne pensez plus à un sacrifice si extravagant... Venez déjeuner ; il n'y a rien de meilleur qu'une tasse de thé pour faire voir clairement les choses.

Docile, Lise s'était levée et la suivait, mais au moment de quitter la chambre, elle s'arrêta et se jeta, tout en pleurs, au cou de la vieille demoiselle.

— Vous savez bien que je vais partir! Adieu, adieu, chère miss Ellen... Il m'appelle, ma place est près de lui.

— Dieu vous bénisse, enfant, s'écria miss Townwatt émue; vous êtes vraiment une trop bonne et chère créature !

XXIII.

Après trois années, Lise, étourdie, brisée par la précipitation du départ et la fatigue du voyage, moins encore que par le trouble de son âme, rentrait dans sa ville natale, sa ville noire, basse, étouffée entre ses remparts inflexibles. C'était l'heure de la promenade; la musique jouait sur la place d'Armes, et les cuivres stridens évoquaient un monde de souvenirs, — souvenirs d'enfance, souvenirs d'adolescence, courtes joies, longues peines, bonheur entrevu, à jamais évanoui, deuils, catastrophes. Chaque coin de rue lui parlait; c'est l'hôtel de ville avec le léger clocheton de son beffroi, l'église Saint-Pierre et sa massive tour, l'eau noire du canal d'un cours si lent qu'il semble immobile; puis, voici la rue de Paris, toute droite jusqu'au rempart, jusqu'au pont-levis défendant la porte voûtée, et voici maintenant la maison, la petite maison au lourd pignon massif. Lise leva les yeux vers la façade vieillotte et fripée, qu'elle s'étonna de trouver si étroite, si exiguë, entre les hauts bâtimens de l'arsenal qui l'écrasent, et la large grille enguirlandée de lierre de la maison Werner. Sa mémoire la lui représentait plus grande, moins décrépite; il semblait qu'elle se fût affaissée et racornie depuis son départ. En revanche, les arbres du jardin voisin avaient grandi et le lierre était si touffu qu'on apercevait à peine à travers le feuillage la façade blanche de la villa.

Lise descendit de la voiture; aussitôt la porte de la vieille maison cria sur ses gonds rouillés et s'ouvrit sans qu'elle eût sonné; on l'attendait, car elle avait d'avance annoncé son arrivée.

— Comment va mon frère?..

— Toujours doucement, mademoiselle Lise... Un peu mieux pourtant.

C'était le domestique de M. Werner qui lui répondait. Pendant qu'on déchargeait la voiture, Lise monta lentement l'escalier aux marches ébréchées, humides, mais son pied les reconnaissait d'instinct; elle ouvrit l'antichambre obscure et entra chez son frère. Couché dans ce même lit où elle avait vu expirer successivement son père et sa mère, il toussait avec irritation.

— C'est toi?.. enfin!.. Comme tu arrives tard! gémit-il.

— Je n'ai pas perdu de temps... J'avais bien des choses à régler. Comment te trouves-tu?

— Est-ce que cela se demande?.. C'est écrit sur ma figure, répliqua-t-il avec aigreur. N'ai-je pas une belle mine?

— Tu es bien pâle... amaigri... Tu as beaucoup souffert?..

— Le martyre... C'est monstrueux ce que j'endure... On dirait que des chiens rongent mes os depuis le dos jusqu'aux talons... Et l'on me dit que cela peut durer des années... Agréable perspective !

C'était un spectre hâve, creusé, livide ; les joues flasques, comme une draperie détendue, formaient autour de la bouche des plis qui grimaçaient, et les lèvres tirées découvraient sous la moustache les dents jusqu'aux gencives. Il releva la manche de sa chemise et tendit son bras de squelette, avec sa longue main décolorée, dont les ongles trop longs ressemblaient à des griffes.

— Est-ce un homme, cela?.. Un bras d'homme?.. Voilà où j'en suis.

— Quand a commencé ta maladie?

— Est-ce que je sais?.. C'est venu peu à peu... J'ai fait une chute de cheval l'année dernière, et depuis cela, j'ai toujours souffert... J'espérais aller mieux... Ah ! bien, oui ;.. quand le diable vous tient, il ne lâche pas sa proie... Et puis, seul, sans soins...

— Tu aurais dû m'avertir plus tôt, murmura Lise timidement.

Elle ne savait trop si elle pensait ce qu'elle disait, mais elle avait le cœur touché de compassion, et elle sentait qu'elle devait répondre quelque chose.

Arthur eut un rire amer :

— Allons donc !.. Tu as eu déjà assez de peine à te décider... Tu aurais bien voulu m'affubler d'une bonne sœur... et te débarrasser de moi ainsi... Je ne me paie pas de cette monnaie d'Escobar...

Lise rougit.

— Tu aurais été mieux soigné... Je suis partie dès que j'ai connu ton refus... Il n'y a pas huit jours que tu m'as écrit ta maladie...

— Huit jours ! s'écria-t-il avec colère ; cela te semble peu de chose, huit jours,.. à toi qui te portes bien, qui vas et viens à ton gré, qui bois, qui manges, qui dors... Tu ne sais pas ce que c'est que huit jours pour un malheureux étendu comme moi sur le chevalet de torture et qui compte chaque minute par une souffrance, par une rage, une impuissance, une malédiction...

Lise, effrayée de sa violence, essaya doucement de le calmer; mais il s'exaltait encore plus :

— Non, tiens, ne viens pas me prêcher la patience,.. la résignation... J'ai horreur des bons conseils, des béates consolations de ceux qui ont toutes leurs aises dans la vie... — Et surtout (il se dressa sur son lit dont les draps défraîchis et fripés pendaient de tous côtés), surtout, vois-tu, ne va pas me dire jamais que c'est

ma faute si je souffre... que je ne serais pas où j'en suis si j'avais mené une autre vie!.. Je devine ta pensée,.. c'est cela que tu te dis en toi-même : « Tant pis pour lui,.. c'est sa faute! » Eh bien! c'est horrible d'insulter sur son grabat un misérable qui agonise : — « Voyez comme je me porte bien, moi!.. Mais aussi je suis vertueuse! » Ne me dis rien de pareil, je ne le supporterais pas...

Malgré les douces protestations de sa sœur, il continua :

— C'est que je les connais, moi, les gens de bien, dévots et dévotes, tous impitoyables.

— Je ne te ferai ni reproches ni morale, Arthur... Ce que j'ai à cœur, c'est de te bien soigner ; tu m'aideras, n'est-ce pas? Et tu ne m'en voudras pas si je suis d'abord gauche et maladroite... J'ai tant d'envie de te soulager, mon pauvre frère!

D'un ton radouci, il répondit :

— C'est bien ; tu es une bonne fille, je le sais...

Elle redressa ses oreillers :

— Il me semble que tu es bien mal couché.

— Horriblement!.. C'est toujours ainsi! Une fois jeté là comme un paquet, il faut que j'y reste, fussé-je assis sur des rasoirs.

En peu d'instans, le lit fut réparé. Arthur rafraîchi, le front baigné d'eau de Cologne, se laissa retomber sur les oreillers avec un soupir de bien-être. Alors, Lise lui servit son souper, auquel elle assista sans y prendre part, car elle avait le cœur trop étouffé. Le soir venu, la tête d'Arthur s'inclinait pour le sommeil.

— Bonsoir; je n'ai plus besoin de toi, tu es peut-être fatiguée.

— Un peu... Dors bien, Arthur!

— Bonsoir!

Elle allait sortir, il la rappella.

— Embrasse-moi, si je ne te dégoûte pas...

— Mais non, grand baby,.. pas du tout. Tâchons de nous aimer, Arthur, afin que nos peines nous semblent plus légères.

Il grommela avec un embarras bourru :

— Oui, oui,.. pourvu que je dorme!.. J'aurai tous les beaux sentimens du monde, si seulement je passe une bonne nuit.

Lise, assurée que son frère avait tout ce qui était nécessaire, avertit le domestique qui devait coucher près de lui la nuit, et se retirait quand Arthur la rappela encore.

— Lise!.. Je... te remercie d'être venue,.. quoique ce n'ait pas été de très bonne grâce.

Elle lui sourit, puis, dans un épuisement de l'esprit et du corps, elle gagna sa mansarde, suffoquée dès les premiers pas par une odeur écœurante de tabac et de musc concentrée dans cette pièce qu'on n'avait pas aérée depuis longtemps. Elle s'empressa d'ou-

vrir la fenêtre toute grande et se pencha au dehors sur la rue sombre, où de rares becs de gaz jetaient une insuffisante clarté. Ses souvenirs de nouveau l'assaillirent ; c'est de là qu'elle voyait autrefois, aux premières lueurs du matin, accourir, clairons en tête, le bataillon de chasseurs et la moustache blonde du capitaine d'Esparvis.

Son cœur se gonflait de tristesse; elle s'éloigna, prit le bougeoir et fit avec défiance le tour de la petite chambre. Rien, au premier aspect, n'était changé, pourtant un air de flétrissure, de délabrement était épandu partout; un coin de rideau pendait, arraché des anneaux, une chaise était boiteuse, des taches maculaient le plancher, si soigneusement frotté autrefois; une couche de poussière coagulée par diverses substances gluantes souillait les tables. Quels hôtes suspects avait abrités cette chambre? Lise retourna s'appuyer à la fenêtre pour y attendre le jour. Un invincible dégoût l'éloignait de ces objets salis par d'odieux contacts ; jusqu'à ce que tout eût été remis à neuf, nettoyé, renouvelé, elle ne voulait pas en approcher.

Triste, mais forte, avec une confiance de pouvoir être utile à ce pauvre être dégradé à la face cadavéreuse qui était son frère, elle songea aux moyens de le soulager, aux améliorations à introduire dans l'organisation intérieure. Tout serait tenté pour amener la guérison, on appellerait les meilleurs médecins, on l'entourerait de soins. Et elle l'aimerait!.. Oui!.. elle l'aimait déjà, une infinie pitié avait vaincu toutes ses répugnances. Elle ne se souvenait plus des offenses, toute à cette miséricorde qui attire les âmes tendres vers ce qui souffre.

Cependant ses idées vacillaient et la fatigue physique triompha du dégoût. Son manteau de voyage étendu sur le lit, tout habillée, elle s'y jeta vaincue. Avant de se fermer, ses yeux, à demi clos, s'arrêtèrent sur le Christ resté suspendu par un bras à la muraille, et sur la petite Vierge de plâtre, toujours debout sur son socle noir; les deux poignets avaient été brisés ; les mains avaient disparu, mais le geste encore bénissait, et Lise s'endormit sous cette bénédiction.

Ce que furent près d'Arthur les jours, les semaines, les mois qui lentement se succédèrent l'un à l'autre, on peut difficilement l'imaginer; à quel point elle dut faire le sacrifice d'elle-même, de ses goûts, de sa volonté aux fantaisies du misérable infirme, mal payée par de lâches gémissemens, par d'injustes plaintes; combien elle dut s'armer de patience pour rester insensible à toutes les rebuffades et se rendre indispensable par sa ferme raison, par une douceur d'âme incomparable. Toute à sa tâche, elle vivait au jour le

jour, soutenant à force de soins la chétive et précaire existence de son frère... Quelquefois, dans une chaise roulante, elle l'emmenait, quand la saison le permettait, respirer un air plus vif hors la ville. Une après-midi de février, elle revenait ainsi d'une de ces promenades et, arrêtée devant la maison, elle s'efforçait d'en faire franchir le seuil à la lourde chaise, aidée d'une robuste servante, qui l'accompagnait toujours. La porte était étroite et c'était une affaire difficile d'y introduire la chaise de l'infirme. Arthur s'impatientait :

— Dire que c'est chaque fois la même chose!.. Vous êtes là, deux, devant cette porte, sans pouvoir enfiler le milieu, il me faut rester des heures en spectacle pour tous les badauds...

Les badauds en ce moment étaient représentés par un enfant de quatre ans, qui jouait dans le ruisseau avec un chien...

Lise essayait de l'apaiser :

— L'entrée est si étroite!.. et la marche si haute!

— Qu'on les change ou qu'on me laisse moisir dans ma chambre!.. C'est une honte d'exposer ainsi un infirme à la risée publique!

Lise, les muscles tendus par l'effort, les joues empourprées, la respiration un peu essoufflée, ne parvenait pas à soulever une des roues mal engagée, quand une main robuste dégagea la chaise et la poussa vigoureusement dans l'allée. Elle s'était retournée surprise, presque effrayée, elle jeta un cri de joie :

— George!.. Est-ce bien vous? Mon cher George!..

Elle lui tendit les deux mains qu'il prit et serra dans les siennes, pendant que la servante installait Arthur dans la salle basse où il attendait chaque jour l'arrivée du domestique de M. Werner qui aidait à le hisser dans sa chambre.

— Oh! Lise, qu'il y a longtemps.., longtemps que je désirais vous revoir... C'était une fatalité, tout s'y opposait : maladies, incidens diplomatiques, missions, tous les élémens étaient conjurés contre moi... Et maintenant que me voici.., je tremble de la crainte que vous n'ayez aucun plaisir à me voir!..

— Fi donc, George!.. Avez-vous appris à mentir dans votre diplomatie?.. Ai-je tant d'amis pour me montrer ingrate envers le meilleur, le plus fidèle?..

— Lise, cria aigrement Arthur, veux-tu donc que j'étouffe en me laissant ainsi enveloppé de fourrures près de ce poêle?.. On voit bien que tu es à ton aise, toi, avec ton léger manteau.

Bien léger, en effet, le vieux manteau usé de Lise qu'elle n'avait pas songé à remplacer pour pouvoir donner à son frère une chaude pelisse fourrée. Elle se hâta de l'en débarrasser en s'excusant :

— C'est George... George d'Aurevelle.., qui est venu, dit-elle avec un air joyeux.

— Ce n'est pas une raison, je pense, pour que j'étouffe.

George s'était approché :

— Je suis fâché, Arthur, de vous trouver si souffrant.

— Souffrant! c'est un euphémisme... Martyrisé, torturé, voilà ce qu'il faut dire... Vous voyez un bel échantillon des miséricordes de la bénigne Providence, qui châtie ceux qu'elle aime... C'est, du moins, ce que l'on s'efforce de me persuader... comme consolation... Je vois que vous avez, en ce qui vous concerne, échappé aux libéralités célestes... et je me permets de vous en féliciter...

Lise écoutait sans s'émouvoir, habituée à de pareils discours.

Elle offrit à son frère un verre de vin de Malaga et quelques biscuits. Il les prit d'un air soupçonneux :

— Qu'est-ce que ce vin?.. Et ces biscuits, je suis sûr qu'ils ont plus de quinze jours!

— Veux-tu qu'on en aille chercher d'autres?..

— Mais non, mais non, s'écria-t-il avec agacement; je n'aime pas le gaspillage, tu le sais bien... Ne me fatigue pas exprès...

George essaya de lui dire quelques mots d'espoir, d'encouragement. Mais il ne réussit qu'à l'irriter; il se répandit en plaintes détournées contre sa sœur et en violentes injures contre les médecins. Lise l'écoutait avec douceur.

— Arthur, je t'en prie, ne t'agite pas ainsi.., tu auras la fièvre ce soir...

— Est-ce ma faute?.. Tu sais bien que tout incident m'énerve, me surexcite.., tout.., tout!

Il se jeta en arrière d'un air excédé. La présence de George lui était désagréable; son amour-propre souffrait devant lui, et de plus, il était jaloux de la joie de Lise.., jaloux de la figure virile, de la forte carrure de George, de cet ensemble robuste et sain à côté de son propre délabrement. George devina sa malveillance.

— Je crains de vous fatiguer et d'ajouter ainsi à vos souffrances, dit-il en prenant congé.

— Excusez-moi, reprit Arthur un peu honteux de sa grossièreté; un malade est un personnage fâcheux, et...

— Un malade a tous les droits.

Et s'adressant à Lise :

— Ne vous reverrai-je pas? demanda-t-il tout bas.

— Vous restez un peu de temps?

— Quelques jours seulement.

— Venez demain, vers deux heures... C'est le moment de la sieste pour Arthur.

Elle l'avait reconduit jusqu'à la porte; ils se serrèrent la main.

— Est-il parti, enfin? s'exclama Arthur. Que vient-il faire ici? Se régaler de la vue de mes misères? Jouir de mon infirmité?.. De pareilles visites sont odieuses... Est-ce qu'il compte revenir?

— Il va repartir prochainement; tu ne seras pas longtemps importuné par sa présence...

— Je ne veux pas le revoir...

— Eh bien! je te le promets, tu ne le verras plus.

Le lendemain, à l'heure fixée, George était dans la salle basse, attendant Lise. Elle ne tarda pas à arriver.

— Suis-je en retard?.. Je faisais la lecture à Arthur et ne pouvais le quitter avant qu'il fût endormi.

— Quel esclavage!.. Vous périrez à la tâche.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre au coin de la cheminée.

— J'ai peu de liberté, cela est vrai... Mais le temps passe plus vite ainsi.., et la tâche a ses récompenses...

— Quelles récompenses, juste ciel!.. Hier, je suis sorti navré. Si malade, si infirme que soit Arthur, on ne saurait supporter tant d'égoïsme et d'ingratitude... C'est révoltant!

— Il souffre si terriblement.., et sans relâche!.. Personne ne pourrait, je crois, résister à une telle continuité de maux... Il n'exagère pas : c'est un martyre!..

— Il est sans doute fort à plaindre, mais par sa faute. Ce sont ses excès qui l'ont amené là.

— Quand cela serait!.. il n'en est que plus malheureux. Il devine le peu de sympathie qu'inspirent ses souffrances. La compassion que mérite le moindre animal malade, c'est à peine si on lui en fait l'aumône.

— Les animaux sont reconnaissans...

— Lui aussi... Ne le jugez pas sur ce qu'il était hier... Son irritation était exceptionnelle...

— Oui, ma présence le fâchait..; il m'a toujours haï, et moi, je l'avoue, je ne l'ai jamais aimé. Pardonnez-moi de vous le dire.., je suis encore sous l'impression de sa dureté envers vous.., que l'on devrait adorer à genoux.

— Oh! George.., comme vous êtes toujours exagéré!

— Au contraire, j'exprime bien gauchement une faible partie de mes sentimens pour vous... Lise, je reviens tel que je suis parti.., toujours le même, incorrigible, entêté dans mon amour... Et tout aussi craintif, aussi maladroit qu'autrefois... Surtout, ne prenez pas l'air fâché, je perdrais tout à fait la tête...

— Mon pauvre George, pourquoi parler ainsi?

— Parce qu'il me semble qu'à la fin vous serez touchée de ma constance... Vous vous laisserez aimer...

— A quoi bon?.. Ne savez-vous pas tout ce qui nous sépare?

Très vivement, il répliqua :

— Non, Lise.., il n'y a plus d'obstacles.., ou du moins, il n'y en a qu'un.., un seul...

— Un seul? Celui-là suffit...

Après un instant de silence, George reprit :

— Dieu me garde d'attacher une espérance à ce qui serait pour vous une peine,.. mais, Lise, se peut-il que vous considériez comme un bien une existence misérable, pétrie de douleurs physiques et morales,.. un martyre! vous le dites vous-même! Ne m'est-il pas permis de prévoir, sans blesser votre cœur, l'instant libérateur où ce malheureux cessera d'agoniser?..

— Non, non! s'écria-t-elle les yeux brillans de larmes. Il n'est pas prêt pour mourir. Dieu veuille, oh! oui, qu'il veuille attendre dans sa miséricorde que la lumière se fasse dans cette pauvre conscience aveuglée.

— L'espérez-vous vraiment?

— Je ne désespère pas... quelques signes déjà,.. oh! bien faibles... Un jour il m'a demandé de prier pour lui; cela m'a ravie d'espérance...

— Pauvre Lise!.. ce que je voulais vous dire, ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que si vous consentiez un jour à accueillir le don que je vous ai fait, il y a longtemps déjà, de tout ce que je suis, de tout ce que je possède, aucune opposition ne s'élèverait parmi les miens... Vous avez su désarmer les préventions et conquérir tous les cœurs. Mon bonheur dépend de vous seule...

— Vous n'y songez pas, mon pauvre George.

— J'y songe, au contraire, et n'ai songé qu'à cela depuis dix ans... Écoutez, chère Lise; je suis décidé à quitter la carrière diplomatique... Mon père m'a permis d'acheter des terrains en Tunisie avec ce qui me revient de la fortune de ma mère... Je compte m'y établir... Ce serait là, si vous vous prêtiez à mon rêve,.. le nid solitaire et béni où je voudrais vous emporter... vivre à deux, oubliés et bienheureux,.. Si seulement vous vouliez?..

Un coup de sonnette impérieux, bientôt suivi d'un autre, appela Lise près de son frère.

— Pauvre George! dit-elle en serrant la main qu'il lui tendait, avec un triste sourire.

George revint le lendemain, puis le jour d'après. Il ne pouvait se résoudre à quitter Lise sans emporter une promesse, ou du moins

un mot d'espoir. Mais elle ne lui accordait ni encouragement ni espérance.

— C'est ce Bertrand d'Esparvis qui est entre nous toujours, lui dit-il un jour avec irritation : vous ne pouvez l'oublier !..

Elle devint pensive et tarda à répondre, puis, fixant sur lui le regard droit de ses grands yeux mélancoliques :

— Je ne puis oublier, George, que nous avons dû, lui et moi, être unis pour la vie, que j'ai vécu de sa pensée durant des mois et pendant des années souffert du regret de l'avoir perdu. Il y a dix ans,.. oui, dix ans, il était là où vous êtes, et c'est en cette salle que nous nous sommes dit adieu le dernier jour... Je ne puis oublier tout cela...

— Comme vous l'aimez encore!

Sans répondre directement, elle reprit :

— Je l'ai revu un soir à l'Opéra... Sa femme était près de lui... Leur vue me bouleversa... C'est une des fortes émotions de ma vie : regrets, indignation, jalousie, désir pervers ; j'ai connu tout un soir les pires sentimens... Je vous dis tout, George, j'aurais voulu me venger, leur faire du mal, à lui et à elle, qui tenait, sans remords ni souci de ma peine, la place que j'avais rêvé d'occuper... Je souhaitais d'être si belle qu'il fût à jamais torturé de regrets...

— Hélas ! pourquoi me dire cela ? Vous me déchirez le cœur...

— Je vous dis la vérité, George. Il faut que vous me connaissiez telle que je suis... En un instant, sous l'aiguillon de la jalousie, je suis devenue mauvaise, détestable, et coquette...

— Vous, coquette, Lise!

— Absolument, mon ami... Une autre fois, quelques jours plus tard, je l'ai rencontré de nouveau. Il tenait par la main une belle enfant blonde, une jolie fillette rose, avec des yeux bleus, — les yeux de sa mère. Je ne puis expliquer ce qui s'est passé en moi à la vue de ce petit être,.. qui est tout à la fois le père et la mère, qui les résume et les unit si fortement l'un à l'autre,.. qui ne fait en quelque sorte avec eux qu'un tout. C'est étrange!.. Vous ne sauriez croire comme cette enfant en cheveux blonds m'a rejetée loin, bien loin en arrière avec toutes les choses du passé;.. en un instant, plus irrévocablement que ne l'avaient pu faire la séparation, l'absence, le chagrin, les années, en une minute, — le temps d'un regard, — j'ai senti que Bertrand, — mon Bertrand, à moi, — n'existait plus, que la vie nous avait séparés, autant, aussi sûrement que l'eût fait la mort... Il n'y a plus pour moi désormais que le mari d'une autre et le père de l'enfant.

— Mais alors?.. alors, votre cœur est libre! et... Lise, m'aimez-vous assez pour me le donner?..

Il avait pris sa main qu'elle ne retirait pas; mais, muette, pensive, elle semblait prêter l'oreille à une voix intérieure; elle s'interrogeait : l'aimait-elle? Pouvait-elle aimer encore? A mesure qu'elle descendait en elle-même, qu'elle s'enfonçait dans l'abîme des jours finis, elle sentait en son cœur quelque chose de mort, d'à jamais anéanti... Certes, elle avait pour George la plus tendre affection, elle pouvait se dévouer, lui donner sa pensée, sa volonté, sa personne, sa vie, mais rien, tout son sang même versé pour lui goutte à goutte ne ferait jamais refleurir la moisson fauchée, ce jardin d'amour et ces divines fleurs entrevues au premier matin de la jeunesse. On ne rentre pas dans les paradis perdus.

Cependant elle pouvait le rendre heureux. N'était-ce pas assez? Lui, tout pâle de crainte, attendait, suppliant, penché vers elle, et tout bas il murmurait :

— Je vous en prie, parlez... dites seulement un mot qui me permette d'espérer.

A deux mains, elle prit sa tête qu'il inclinait presque jusqu'à ses genoux, et le contempla longuement.

— Qu'ai-je à vous dire, George?.. Vous savez tout... Je vous aime tendrement, et je n'ai plus d'amour pour Bertrand... Je pourrais maintenant le revoir sans danger, je le jure!.. Pourtant, la cicatrice du vieil amour est là, elle demeure, et vous méritez mieux, mon ami, que ce cœur mutilé.

— Donnez-le-moi pourtant,.. ô Lise que j'adore!

— Qu'en feriez-vous, hélas!.. Ne savez-vous pas que le devoir me retient ici?.. Elle souriait.

Alors tout éperdu, il la prit dans ses bras en un transport radieux :

— A moi, elle est à moi! Chère, chère bien-aimée, j'ai attendu longtemps sans espoir, je puis attendre encore, maintenant que vous m'appartenez... Car de ce moment, ô ma chère femme, vous êtes mienne. Que Dieu nous garde une longue vie!

P. Caro.

LES

COMPOSITIONS INCENDIAIRES

DANS

L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

LE FEU GRÉGEOIS ET LES ORIGINES DE LA POUDRE A CANON.

I. *Recherches sur le feu grégeois*, par Ludovic Lalanne, 2e édition, 1845. — II. *Du feu grégeois et des feux de guerre*, par Reinaud et Favé, 1845. — III. *Institutions militaires de Léon le Philosophe*, par Joly de Maizeroy, 1778. — IV. *La force des matières explosives*, par M. Berthelot, 3e édition, t. II, 1883. — V. *Liber ignium* de Marcus Græcus, publié par La Porte du Theil, 1804. — VI. *Æneæ tactici*, etc. Lipsiæ, 1818. — VII. *Mathematici veteres*, 1693. — VIII. *Veteres de re militari scriptores*. — IX. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, 1867. — X. Manuscrit latin n° 7239 de la Bibliothèque nationale de Paris. — XI. Manuscrit latin n° 197 de la Bibliothèque royale de Munich.

Je me propose d'entretenir les lecteurs de la *Revue* de l'histoire des compositions et projectiles incendiaires de l'antiquité et de montrer comment l'usage de ces matières, limité originairement à la guerre de siège, a pris une extension considérable par l'invention du feu grégeois, qui transforma la guerre navale, puis la

guerre de campagne, en Orient. Le feu grégeois était fondé sur la découverte d'un principe nouveau, l'association d'un comburant, le salpêtre, avec les substances combustibles, connues depuis les temps les plus reculés : de même que ces substances, on le lançait avec les anciennes machines balistiques. Mais l'emploi même du feu grégeois a conduit, par une lente évolution, à faire une découverte plus décisive encore, celle de l'explosion et de la force projective de la poudre, propriétés inconnues des anciens et qui ont transformé complètement les machines et l'art même de la guerre.

Il m'a semblé d'autant plus opportun d'exposer cette histoire et la filiation des idées et des découvertes relatives aux premières matières explosives, qu'il règne à cet égard, parmi les historiens et les érudits, des préjugés invétérés et extrêmement tenaces, en ce qui touche le feu grégeois en particulier. Malgré les travaux de L. Lalanne et de Reinaud et Favé, on continue à répéter aveuglément les contes et les exagérations des Byzantins sur les effets prétendus de cette substance. C'est une opinion presque universelle que la composition du feu grégeois a été perdue, et l'on a créé à cet égard une légende, sans cesse reproduite. Il n'en est rien cependant : les formules tenues secrètes pendant quatre siècles par les Grecs du Bas-Empire ont été révélées par des auteurs arabes, qui écrivaient au temps des croisades, et elles n'ont pas cessé d'être reproduites depuis, dans les traités manuscrits et imprimés de pyrotechnie, depuis Marcus Græcus jusqu'à Blaise de Vigenère : elles étaient parfaitement connues au commencement du XVIIe siècle, époque à laquelle les progrès de l'artillerie moderne firent tomber en désuétude des pratiques surannées et d'une efficacité désormais secondaire. Quelques-unes de celles-ci ont été cependant perpétuées presque sans changement dans la fabrication de notre roche à feu et des artifices incendiaires analogues. Ce sont là des faits, je le répète, aujourd'hui éclaircis pour les gens compétens ; mais il est difficile de dissiper les opinions vulgaires, entretenues par l'amour du merveilleux.

J'espère y parvenir pour les personnes qui liront cet article, que l'examen des auteurs anciens, l'étude de deux manuscrits à figures du moyen âge et la connaissance de la chimie m'ont permis d'appuyer sur des faits et des preuves jusqu'ici peu connus.

I. — DES MATIÈRES ET PROJECTILES INCENDIAIRES DANS L'ANTIQUITÉ.

L'emploi du feu dans la guerre est sans doute aussi ancien que la connaissance du feu lui-même ; dès les temps préhistoriques, on

a dû se servir de torches et de morceaux de bois enflammés pour combattre les ennemis et les bêtes féroces, aussi bien que pour incendier les demeures de ses adversaires. Au livre XVI de l'*Iliade*, Hector tente de brûler les vaisseaux des Grecs; mais Homère ne signale ni matières ni procédés spéciaux, mis en œuvre à cet effet. Le plus vieux monument connu où figure le feu comme agent militaire est le palais de Khorsabad : dans les sculptures en relief dessinées par M. Botta (*Monumens de Ninive*, texte, p. 124, planches 52 et 61), on voit une partie de la forteresse en flammes, tandis que des guerriers assyriens incendient les portes avec des torches. Ailleurs, les assiégés lancent de l'huile bouillante sur les soldats qui montent à l'assaut. Tandis que l'assaillant bat le mur avec des béliers garnis de plaques de métal et de peaux de bêtes, les défenseurs jettent sur la machine des torches enflammées, et leurs adversaires éteignent l'incendie, en y projetant de l'eau avec des récipiens à longs manches. Ailleurs, des archers lancent par-dessus la muraille des flèches environnées d'étoupes enflammées, pour mettre le feu aux édifices. (*Histoire ancienne de l'Orient*, par Lenormant et Babelon, 9e édition, 1887, t. V, p. 62 et 63.)

Ce sont là, au VIIIe siècle avant notre ère, les mêmes procédés d'attaque et de défense des places, qui eurent cours pendant deux mille ans, jusqu'à l'invention de l'artillerie moderne. On sait en effet que les Assyriens étaient de puissans organisateurs militaires; ils sont réputés les créateurs des machines de siège. Cependant, dans les images que je viens de rappeler, l'emploi des matières presque impossibles à éteindre par l'action de l'eau, telles que les résines ou le pétrole, n'est nullement indiqué.

Quoi qu'il en soit, les historiens grecs signalent l'emploi des substances incendiaires dans la plupart des grands sièges dont ils nous ont conservé le récit. C'est ainsi que Thucydide (livre II, 75) décrit le siège de Platée, en 431 avant J.-C., par les Péloponésiens.

Les assiégeans, après avoir essayé sans succès d'atteindre le mur de la place au moyen d'une chaussée, accumulèrent des bois et des fascines entre la chaussée et le mur, en quantités énormes, et ils y mirent le feu avec du soufre et de la poix, dans l'espoir que le feu se communiquerait aux maisons de la ville. Jusqu'à cette époque, ajoute l'historien, on n'avait jamais vu un incendie pareil excité de main d'hommes. Cependant l'attaque échoua. Entre-temps on jetait sur la ville des traits porte-feu : πυρφόροις οἰστοῖς. C'est là, je crois, la première mention connue des projectiles ignés, qui ont joué un si grand rôle dans les guerres des anciens.

Arrien, en racontant le siège de Tyr par Alexandre (332 av. J.-C.),

parle également de l'emploi de la poix et du soufre par les assiégés, de leurs brulôts, chargés de fascines, et de marmites suspendues, remplies de produits combustibles; il décrit les machines de guerre brûlées par eux, les tours de bois des assiégeans, recouvertes de cuir et de peau pour que les traits enflammés lancés des murailles ne puissent les détruire, etc.

Toute une légende, qui est parvenue jusqu'au moyen âge, s'était créée autour de ce siège de Tyr et du rôle que le feu y avait joué. Les uns prétendaient qu'Alexandre avait inventé une composition incendiaire, composition qui, lancée par un mangonneau, mit le feu à la ville de Tyr. D'après d'autres textes latins du moyen âge, il s'en serait servi pour brûler la ville des Samaritains, certains disent des Agaréniens, et leur terre elle-même. Écho lointain et défiguré de ces terribles sièges de Tyr et de Gaza! Aristote était réputé l'auteur de cette invention : il avait, disait-on, imaginé un feu qui brûlait pendant neuf ans.

Les mêmes procédés d'attaque et de défense des places se perpétuent pendant le moyen âge. Abbon, dans le poème où il décrit le siège de Paris par les Normands, en l'an 887 (I, 100), raconte comment on projetait contre les mineurs un mélange brûlant d'huile, de cire et de poix :

> Addit eis oleum ceramque picemque ministrans
> Mixta simul, liquefacta foco, ferventia valde.

Il décrit aussi l'incendie de la porte d'une tour de défense de Paris et l'envoi d'un brûlot sur le fleuve par les Normands.

Au siège de Jérusalem par les Croisés (1099), et plus tard au siège de Saint-Jean-d'Acre (1191), on recourut, d'après les chroniqueurs, à des projectiles et à des méthodes incendiaires plus ou moins perfectionnés, mais toujours dérivés de la tradition poliorcétique des anciens.

Entrons dans quelques détails circonstanciés sur les objets divers que l'on se proposait d'atteindre par l'emploi du feu ; sur la nature des matières mises en œuvre, sur les procédés usités pour les éteindre; enfin, sur les projectiles eux-mêmes. Ces renseignemens, outre l'intérêt historique qu'ils présentent en soi, sont nécessaires pour bien comprendre les révolutions successives produites dans l'art de la guerre et dans les relations internationales, par l'invention du feu grégeois et par celle de la poudre à canon.

On employa d'abord le feu dans les sièges, d'une façon à peu près exclusive : il était mis en œuvre d'un côté, par les assiégeans,

pour brûler au contact les portes des forteresses; pour incendier à distance, au moyen des catapultes, balistes, et autres machines de jet, les maisons, tours et ouvrages de défense. On utilisait son action pour faire écrouler les murailles. Tantôt on calcinait celles-ci directement, à l'aide d'amas de bois enflammés, ou bien au moyen d'un feu localisé sous la protection de boucliers et activé à l'aide d'une soufflerie; tantôt on en déterminait l'éboulement, après les avoir préalablement minées, et en avoir remplacé les fondations par des étais, auxquels on mettait le feu. D'autre part, les assiégés se servaient du feu pour arrêter à l'aide de bûchers amoncelés les assaillans, ou pour repousser directement par sa projection les colonnes d'assaut, pour brûler ou enfumer les mineurs dans leurs souterrains, ainsi que pour détruire les béliers de choc, les tortues et mantelets protecteurs des travaux d'approche, les hélépoles et tours d'attaque, les catapultes, onagres, balistes et pétroboles qui lançaient des projectiles.

Le feu jouait aussi son rôle, quoique bien plus restreint à cette époque, dans les guerres navales. Non-seulement on s'efforçait d'incendier les navires arrimés sur le rivage, comme dans l'*Iliade*, ou renfermés dans un port, par le lancement d'un brûlot, comme fit Genséric vis-à-vis de la flotte romaine; mais on s'en servait même dans les batailles. A Actium, d'après les historiens, on attaqua la flotte d'Antoine avec des traits enflammés, des marmites remplies de charbon, des torches ardentes, et on assura ainsi le triomphe par l'action du feu. Au contraire, en rase campagne, le feu ne paraît guère avoir été usité par les anciens que comme signal; du moins avant la connaissance du feu grégeois.

Les matières au moyen desquelles on réalisait ces effets se bornaient, à l'origine, au bois et aux combustibles analogues. Mais le génie inventif et cruel de la race humaine ne tarda pas à recourir à des moyens plus subtils et plus redoutables, spécialisés suivant la diversité de leurs destinations. Au bois, qu'il est facile de repousser et de disperser par des procédés mécaniques, et que l'on éteint par la seule action de l'eau, on substitua des combustibles fusibles, tels que la poix, les résines et le soufre, associés et mélangés, en les imprégnant dans des masses d'étoupe, ou en enduisant avec la surface des fascines et des morceaux de bois. Ce qui fait l'efficacité particulière de ces substances, c'est qu'une fois embrasées, elles coulent à la surface des objets; elles y adhèrent, et les pénètrent, de façon à ne plus pouvoir en être écartées mécaniquement. L'eau, cessant de les mouiller, demeure presque sans action, à moins d'être projetée par grandes masses. On développait dès lors, par ces procédés, des embrasemens inextinguibles.

L'usage des produits de cette nature, dans les sièges, n'est pas fondé sur des conjectures ou des raisonnemens : il est exposé par Énée le tacticien, le plus vieil auteur qui ait décrit les procédés de l'art militaire, dans un ouvrage contemporain de Xénophon. C'était, paraît-il, un général arcadien, c'est-à-dire, comme Xénophon lui-même, l'un de ces chefs mercenaires lettrés, qui parcouraient le monde grec après la guerre du Péloponèse, toujours prêts à se mettre à la solde des barbares et des tyrans, aussi bien que des républiques. Ils réduisirent la guerre en un art méthodique. — Énée explique ainsi, dans deux chapitres successifs, à l'usage alternatif des parties adverses, assiégeans et assiégés, comment on emploie le feu dans les attaques de villes et comment on s'en défend.

Ajoutons, pour donner une idée complète des procédés de défense, que les assiégés ne mettaient pas seulement en œuvre les corps incendiaires proprement dits, mais aussi d'autres agens fondés sur l'emploi de la chaleur, tels que l'eau, l'huile et la poix bouillantes, le plomb fondu même, signalé par Polyen. Dans les récits du siège de Marseille, au temps de César, il est question de barres de fer rougies, que l'on projetait sur les machines d'attaque. Ce devait être là un procédé dangereux, analogue aux boulets rouges autrefois usités pour mettre le feu aux vaisseaux. L'un des moyens de défense les plus redoutés consistait dans l'emploi du sable rougi au feu, qui pénétrait les vêtemens et les cuirasses et infligeait aux assaillans de cruelles souffrances. Quinte-Curce parle de boucliers ainsi remplis de sable brûlant, que les Tyriens projetaient du haut de leurs murs sur les soldats macédoniens. La chaux vive en poudre est aussi signalée : première ébauche du recours à ces agens chimiques corrosifs, que l'emploi du vitriol a vulgarisés de notre temps.

Ainsi tous les moyens étaient bons pour repousser l'ennemi : même les procédés enfantins nés de l'imagination populaire, tels que l'emploi des abeilles dans les galeries de mine, ou celui des pots remplis de serpens venimeux que l'on projetait sur l'ennemi, — on prétend qu'Annibal en fit usage dans une guerre navale ; — ou bien encore les bêtes féroces, lâchées contre les Romains par les derniers défenseurs de l'indépendance grecque à Sicyone. Nous avons vu de notre temps de semblables illusions, lors du siège de Paris, soit que l'on parlât encore des bêtes féroces, soit que l'on proposât l'usage des obus chargés d'acide cyanhydrique ou de phosphore : procédés atroces vis-à-vis des individus atteints, mais d'un effet aussi peu durable qu'inefficace contre un corps d'ennemis résolus.

Le pétrole, ou huile de naphte, était plus formidable. Si Thucydide

et Énée n'en parlent pas encore, nous le voyons apparaître chez leurs successeurs. Il a été sans doute connu de tout temps dans le centre de l'Asie, en Perse surtout et sur les bords de la Caspienne, où les sources de pétrole étaient l'un des centres du culte du feu, et sont devenues, au cours de notre siècle, le siège de grandes exploitations industrielles. Ctésias, dans un de ces récits légendaires qu'il prodigue

Quidquid Græcia mendax
Audet in historiis

parle d'une huile extraite d'un ver de l'Inde, qui brûle les bois et les animaux et ne peut être éteinte qu'avec de la boue.

En fait, les gens de Cyzique, assiégés par Lucullus, se défendirent, d'après Pline, au moyen de l'huile de naphte. Végèce et Philon, dans leurs ouvrages sur l'art militaire, parlent aussi de cette huile incendiaire; elle avait pris le nom de *feu médique* chez les Byzantins. Ces procédés primitifs ont reparu de nos jours, dans les propositions faites, pendant le siège de Paris, pour repousser les ennemis au moyen de pompes projetant des jets de pétrole enflammé. Mais cet agent, d'une utilité douteuse vis-à-vis des armes à longue portée, n'a été mis réellement à l'épreuve que par la Commune, pour brûler nos palais.

Cependant, le nombre des matières incendiaires s'était accru peu à peu par le cours des temps. Après l'huile de pétrole, on voit paraître l'huile de térébenthine, déjà entrevue par Pline, puis l'huile de genièvre; elles étaient préparées au moyen des alambics, qui furent en usage depuis le IIIe siècle de notre ère. Avec ces huiles éminemment inflammables, beaucoup plus faciles à embraser et plus difficiles à éteindre que les anciens liquides, on fabriqua, par des manipulations variées, une multitude de compositions, auxquelles leurs auteurs attribuaient une efficacité spéciale. Ainsi la *Mappæ clavicula,* compilation de recettes antiques qui est arrivée jusqu'à nous par des manuscrits des Xe et XIIe siècles, parle des quatre espèces incendiaires, savoir : le naphte, la poix, l'étoupe, le sarment; puis l'auteur décrit dans des articles séparés chacune de ces espèces et des compositions correspondantes. Il prescrit des formules compliquées, où interviennent le soufre, l'huile de térébenthine et toutes sortes de résines. La composition dite de *damias*, en particulier, est décrite dans un latin barbare, farci de mots grecs qui en trahissent l'origine.

Vers le XIIIe siècle, *l'eau ardente*, c'est-à-dire l'alcool, s'ajouta à ces produits, et elle donna lieu à des systèmes nouveaux, que

l'apparition du salpêtre, ignoré des anciens, puis celle de la poudre à canon, vinrent compliquer encore davantage.

Pour en fournir une idée aussi complète que possible, il suffit de reproduire la liste suivante, tirée d'un manuscrit latin écrit vers 1438, lequel se trouve à la bibliothèque royale de Munich (n° 197) : « *Matières incendiaires :* Baume, camphre, soufre, soufre vif, huile d'olive filtrée, poix navale, térébenthine, poix grecque, peghola (autre variété de poix), vernis sec, huile de soufre, miel filtré, vin cuit, eau-de-vie, graisse de porc, huile de baleine, graisses de toutes sortes d'animaux terrestres et de serpens : enfin poudre à canon. » Tels ont été les matières incendiaires employées par l'art militaire pendant le cours des âges. A l'exception de la poudre et du salpêtre, la plupart étaient déjà connues et mises en œuvre dans l'antiquité.

Ces matières n'étaient pas simplement jetées à la main, mais lancées au loin sur l'ennemi et sur ses travaux, portées par divers appareils qu'il convient de décrire maintenant.

Il s'agit des traits incendiaires et des pots à feu. Il est déjà question des premiers au siège de Platée ; on les trouve désignés plus tard sous le nom de flèches ardentes, marteaux (*malleoli*) et falariques.

D'après Énée, on préparait des tiges de bois, munies à leurs extrémités de fortes pointes de fer, auxquelles on donnait la forme des foudres peintes. On attache au milieu, dit-il, les corps inflammables; on met le feu et on les lance, de telle façon que les pointes viennent se ficher sur la machine ennemie, à laquelle s'attache ainsi un feu inextinguible. Les anciens auteurs latins, Végèce notamment, décrivent de même les marteaux ou traits de feu. L'usage de ce genre de projectiles se perpétua, car on en lit une description identique dans les récits de la première croisade, relatifs au siège de Jérusalem, et l'objet même est encore figuré dans un traité d'artillerie imprimé en 1525.

La falarique de Tite-Live et de Végèce est une arme de jet plus puissante encore ; elle était munie d'une pointe en forme d'hameçon, dont la hampe se trouvait environnée par une sorte d'ellipsoïde, formé de bandes de fer. La cavité de cette carcasse était remplie par de l'étoupe, garnie de matière enflammée. On lançait la falarique avec un arc ou avec une baliste, sans la projeter trop vivement, ce qui aurait exposé à l'éteindre. Elle arrivait comme la foudre,

> Sed magnum stridens contorta falarica venit
> Fulminis acta modo, [VIRGILE]

elle transperçait les armes et les guerriers ; elle s'attachait aux objets en bois, machines de sièges, ou navires. « L'eau, ajoute Ammien Marcellin, en excite la flamme et elle ne peut être éteinte qu'avec de la terre. »

Il suffisait que le bouclier en fût atteint pour que le guerrier, menacé par la flamme qui émanait de la hampe, fût obligé d'abandonner ses armes et de rester exposé à découvert aux coups de ses ennemis.

On trouve pareillement décrites dans la *Mappæ clavicula*, sous le nom de flèches porte-feu, des flèches creuses, dont la cavité était remplie par un mélange de naphte, de poix, de soufre, de sel et d'étoupe; parfois même la tubulure était revêtue de cuivre, afin d'éviter qu'elle ne se consumât avant que la flèche produisît son effet. On voit que les armes de guerre des anciens n'étaient pas moins étudiées que les nôtres.

Les pots à feu ou marmites étaient des vases ronds, remplis d'étoupe imbibée avec un mélange de bitume liquide, de poix et de soufre, et pourvus d'une mèche soufrée; on les lançait avec une machine. On s'en servait sur terre et sur mer, dès le temps des Rhodiens. On lançait également des pierres poreuses, après en avoir rempli les trous avec un mélange combustible et y avoir mis le feu. Les auteurs arabes, au temps des croisades, parlent de la « marmite de l'Irak,» remplie de résines enflammées et projetée avec un mangonneau. Ces lourds projectiles, envoyés avec des machines à fronde, ont été confondus parfois par les historiens modernes avec ceux que lancèrent plus tard les canons. Les mêmes noms ont été employés à l'origine pour ces deux ordres d'engins, par les chroniqueurs du XIVe siècle, qui ont appliqué aux premières pièces d'artillerie les dénominations usitées de leur temps pour les anciens engins. Il en est résulté dans l'histoire des origines de l'artillerie moderne une confusion qui n'est pas encore dissipée sur tous les points. C'est ainsi qu'on a attribué à tort aux Arabes d'Espagne du XIIIe siècle, et aux Chinois de la même époque, l'invention des canons, d'après des textes qui s'appliquent en réalité aux mangonneaux et aux arbalètes à fronde du moyen âge, projetant des pots et de grands carreaux incendiaires.

Non contens de décrire les projectiles de guerre, les auteurs anciens rapportent aussi les procédés à l'aide desquels on s'efforçait d'éteindre le feu allumé par ces projectiles, et même d'en préserver les objets inflammables. L'eau, d'abord, était tout indiquée; mais son efficacité, comme je l'ai dit plus haut, fut bientôt annulée par l'emploi du soufre, des résines, poix, bitumes et huiles de naphte. Une fois imprégnées dans les objets, ou adhérentes à leur surface,

ces matières ne peuvent plus être éteintes par une simple affusion d'eau. Le soufre, en particulier, communique aux compositions où il entre une combustibilité plus grande; une fois fondu, il s'enflamme à une température plus basse que les huiles ou le charbon, et il résiste mieux au refroidissement : de là l'efficacité des mèches soufrées. C'est aujourd'hui une expérience de cours que d'éteindre dans l'éther un charbon rouge et de l'en retirer aussitôt pour le plonger dans le sulfure de carbone, où il s'enflamme à l'instant.

On remarqua bientôt que les feux produits par les substances incendiaires peuvent être éteints en couvrant les objets de sable, de terre sèche ou mouillée, et même de fumier; procédés qui sont restés en usage, même de notre temps, contre les incendies de pétrole et de matières grasses. Lorsqu'ils étaient limités, on étouffait aussi ces feux avec des peaux de bêtes fraîches et encore humides.

Ce n'est pas tout : il convient de parler d'un autre procédé très usité autrefois, mais dont nous comprenons mal aujourd'hui l'efficacité. Les anciens, en effet, croyaient avoir observé que le vinaigre et l'urine éteignent les feux de résine et d'huiles combustibles. C'était là une opinion universelle. Énée, Théophraste, Héron, Philon, Vitruve, Pline et bien d'autres signalent également ces substances parmi les corps capables d'éteindre le feu. Nul d'entre eux, d'après Plutarque, n'est plus fort que le vinaigre ; « il domine toute flamme en raison de son pouvoir réfrigérant. »

Le vinaigre avait pour les anciens des propriétés merveilleuses : il servait à fendre les roches préalablement échauffées, dans les mines et dans les montagnes. C'était le dompteur de toutes choses (*domitores rerum*), opinion fondée sur une aperception confuse des réactions chimiques des acides. L'urine putréfiée était aussi employée dans diverses industries; sans doute parce qu'elle empruntait à l'ammoniaque qu'elle renferme quelque chose de la puissance des alcalis ; c'est à ce titre que, dans les recettes antiques, on l'associait au vinaigre, par une vague analogie.

Cependant, les chimistes modernes sont unanimes à déclarer que le vinaigre et l'urine ne doivent guère être plus efficaces que l'eau, pour éteindre les incendies ordinaires. Ils ne le sont pas davantage contre les feux de poix ou de pétrole. Peut-être les mélanges ammoniacaux auraient-ils quelque vertu spéciale contre les compositions sulfurées, en raison de leur action sur l'acide sulfureux. Toutefois, il y a autre chose au fond de ces récits : en traduisant les mots anciens par leurs équivalens modernes, on paraît avoir fait dans tout ceci quelques confusions. En ce qui touche l'extinc-

tion du feu, il est certain que le vinaigre pur agit à peu près comme l'eau. Mais les anciens désignaient et confondaient sous le nom de vinaigre des substances fort diverses, et notamment les mélanges du vinaigre véritable avec la saumure, mélanges riches en matériaux salins. Or lorsqu'on projette un semblable mélange sur le bois, ou sur le cuir, les sels qu'il renferme demeurent à la surface de ces derniers après l'évaporation de l'eau ; ils préservent cette surface contre l'action de l'air et déterminent ainsi l'extinction de la flamme. Pline nous apprend aussi qu'en Gaule et en Germanie on éteignait le bois enflammé avec de l'eau salée. Lors du siège du Pirée par Sylla, une tour de bois enduite d'alun résista à tous les efforts tentés pour la brûler.

C'est surtout comme agent préventif de préservation contre le feu, avant qu'un incendie fût allumé, que le vinaigre et l'urine pouvaient intervenir. En effet, ces béliers, ces tours, ces hélépoles, destinés à agir de près sur les murs des forteresses, étaient fort exposés à être brûlés ; aussi les auteurs de poliorcétique décrivent-ils en détail les précautions employées pour les préserver. On les recouvrait de plaques métalliques ; on les enveloppait avec des cuirs frais, avec de la laine mouillée, avec des algues ou des éponges humides, contenues dans des filets.

Dans la *Mappæ clavicula*, l'auteur entre à cet égard dans des détails minutieux ; il expose comment le bélier doit être revêtu d'abord de cuir et celui-ci de feutre ; puis vient une nouvelle couche de cuir, une épaisseur de sable, puis de la laine et du cuir encore. De telles opérations préparatoires devaient être fort longues. Pour les compléter, on versait sur ces enveloppes le vinaigre et l'urine : ces liquides pénètrent mieux le bois et le cuir que ne le ferait l'eau pure, en raison de l'action dissolvante qu'ils exercent sur les traces des matières résineuses ou grasses, existant à la surface du bois ou des peaux et qui font obstacle à leur imbibition. Les chroniqueurs rapportent que les Vénitiens, au XIVe siècle, se servirent ainsi de laine imbibée de vinaigre pour protéger leurs vaisseaux contre le feu grégeois, dans une guerre contre les Byzantins. Ce n'est pas tout : le bois ou le cuir, une fois mouillés avec du vinaigre, sèchent bien plus difficilement qu'avec l'eau pure ; surtout si le vinaigre renferme de la saumure. Par suite, les huiles et corps gras enflammés, qu'on verse à leur surface, glissent sans y adhérer. Dans la pratique, on employait encore des luts, formés de boue pétrie avec des poils, dont on enduisait les machines.

Les auteurs arabes surenchérissent sur les procédés antiques et les combinent ensemble. C'est ainsi qu'ils indiquent le procédé

suivant, pour préserver du feu les corps, les armes, les bois, les navires et les chevaux. On pétrit ensemble du talc, de l'argile, de la gomme arabique, de la farine, du blanc d'œuf, de l'urine, en y ajoutant du vinaigre, et on enduit les objets avec ce lut, véritable compost d'alchimiste.

Tels étaient les moyens employés pour propager le feu, ou pour le combattre, dans la poliorcétique courante des anciens. Mais, outre les méthodes incendiaires classiques, en quelque sorte, que je viens de décrire, il y avait encore des procédés secrets, tenant à la magie, mélanges de faits réels et de fantasmagorie, et dont il convient de parler maintenant, car ils sont connexes aux précédens et exposés simultanément dans le *Livre des feux* de Marcus Græcus.

Il s'agit des pyrophores et des matières phosphorescentes.

Nous désignons aujourd'hui sous le nom de *pyrophores* certains produits inflammables au seul contact de l'air, ou de l'eau. La connaissance de quelques-uns d'entre eux par les anciens paraît résulter de divers textes. Athénée, par exemple, parle d'un prestidigitateur nommé Xénophon, qui savait produire un feu naissant de lui-même (αὐτόματον πῦρ). Julius Africanus, compilateur du IIIe siècle de notre ère, qui a traité spécialement des choses militaires, entre à cet égard dans plus de détails : il donne la recette d'un feu de même nom, composé avec du soufre, un sel fossile, de la pyrite, du bitume fluide de Zacynthe, de la chaux vive, etc. « Cette matière, dit-il, est susceptible de prendre feu spontanément; si l'on enduit avec, sur le soir, les armes des ennemis, elles s'enflammeront au soleil. » Dans la compilation de Marcus Græcus, qui renferme beaucoup de recettes antiques, on trouve des recettes incendiaires analogues, qui, dit l'auteur, s'allument au soleil levant. — Il est difficile d'attribuer une créance absolue à ces descriptions, remplies à la fois de détails vagues et d'exagérations. Mais il est certain que les compositions indiquées sont bien voisines des suivantes, plus nettes et plus efficaces; l'une est donnée par Marcus Græcus, une autre publiée par Porta, dans sa *Magie naturelle*, au XVIe siècle; une dernière, dans le *Livre de canonnerie*, à la même époque.

La première, baptisée du nom de *vin*, consiste dans un mélange de chaux, de cire, d'huile, de gomme arabique et de soufre; la seconde est une association analogue du soufre avec le salpêtre et la chaux vive : l'eau, ajoute l'auteur, enflamme le système.

Or ces recettes répondent à des pyrophores véritables, la chaleur dégagée par l'hydratation de la chaux vive suffisant pour mettre le feu au soufre, surtout lorsqu'il est mêlé de salpêtre et de matières inflammables. On sait aujourd'hui que l'eau jetée sur la chaux vive fait prendre feu à la poudre à canon. On sait également que les sul-

fures alcalins, préparés à l'abri de l'air, sont susceptibles de s'échauffer au contact de l'atmosphère humide, jusqu'à inflammation spontanée. C'est le cas notamment de l'alun calciné en présence du charbon ou des matières organiques, préparation à la portée des alchimistes d'autrefois.

Il semble donc que les anciens aient eu quelque connaissance de ces pyrophores, que la chimie d'aujourd'hui permettrait de fabriquer aisément et par des procédés bien autrement variés et efficaces. Mais l'histoire positive ne fait mention d'aucun événement militaire où ils aient joué un rôle sérieux.

Ce ne serait pas donner une idée complète des compositions incendiaires d'autrefois, si l'on n'ajoutait quelques mots sur les matières phosphorescentes, à l'aide desquelles les magiciens et les prestidigitateurs, — c'était tout un au moyen âge, — donnaient l'illusion de l'incendie et dominaient les esprits crédules, en s'attribuant un pouvoir imaginaire dans la guerre. Les chroniques et les romans sont remplis de ces terreurs. Déjà, les alchimistes égyptiens savaient l'art de rendre phosphorescens les objets et les pierres précieuses, en les enduisant avec les biles des animaux marins : de là tant de contes sur l'escarboucle qui luit la nuit. On frottait avec ces mélanges les objets les plus divers, de façon à les rendre lumineux dans l'obscurité et à faire croire à une apparition magique, ou à un incendie continu. Marcus Græcus expose plusieurs compositions de ce genre, où entrent les biles de tortue, les corps des vers luisans et des cantharides, etc., et il les fait remonter à Hermès et Ptolémée, c'est-à-dire à la tradition antique. Il décrit en même temps des recettes pour faire paraître les objets rouges, ou verts, ou couleur d'argent; pour traverser le feu, ou pour porter un fer rouge sans être blessé : ce qui se rapporte aux ordalies ou jugemens de Dieu; pour faire paraître un homme en feu, sans qu'il soit brûlé, etc. Plusieurs de ces recettes existent également dans les traités de pyrotechnie arabe, et elles se sont conservées dans ces livres de *secrets*, qui n'ont cessé d'être transcrits ou réimprimés, depuis le temps d'Albert le Grand jusqu'à nos jours. Ces artifices remontent à l'antiquité : ils y étaient associés, comme dans le *Liber ignium*, à l'emploi des matières incendiaires véritables, et leur constatation fournit un témoignage frappant de l'état psychologique des hommes d'autrefois et des guerriers du moyen âge.

II. — DU FEU GRÉGEOIS.

Peu d'inventions ont frappé plus vivement l'imagination des hommes que celle du feu grec, grégeois en vieux français. Cette

découverte fut l'un des premiers fruits militaires de la chimie naissante. Son efficacité, reconnue par la destruction des flottes des Arabes et des Russes, le mystère qui en entoura longtemps la fabrication, enfin les exagérations intéressées des Byzantins, qui le mirent en œuvre et furent les seuls à s'en servir pendant quatre ou cinq cents ans, tout contribua à l'entourer d'une sorte d'auréole de terreur, qui a traversé les âges et est venue jusqu'à nous : — « Ce feu, dit Constantin Porphyrogénète, a été révélé par un ange au premier empereur chrétien, avec injonction de le réserver pour les seuls chrétiens et de ne l'enseigner jamais à aucune autre nation. » — Le traître qui le révèlerait devait être dépouillé de toute charge et dignité, déclaré anathème et infâme et livré au plus affreux supplice. Pour appuyer cette interdiction par l'intervention de la justice divine, l'auteur ajoute que l'un des grands de l'Empire, gagné par des présens, ayant communiqué ce feu à un étranger, fut brûlé par le feu céleste à l'entrée de l'église.

L'historien Lebeau, reproduisant sans critique les contes des gens de Constantinople (*Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 103), expose gravement que « le feu grégeois brûlait dans l'eau ; il dévorait tout ; ni les pierres, ni le fer même ne résistaient à son activité. Lorsqu'on se servait d'arbalètes ou de balistes, on en jetait alors une prodigieuse quantité, qui, traversant l'air avec la splendeur de l'éclair et le bruit du tonnerre, embrasait avec une horrible explosion des bataillons, des édifices entiers, des navires. »

On attribua même la propriété inextinguible, non-seulement à la composition incendiaire, mais aux embrasemens qui en provenaient. D'autres ajoutent, ce semble sans fondement historique sérieux, que des plongeurs attachaient ces feux à la quille des navires.

Au moment des croisades, les chevaliers latins qui combattaient en Syrie et en Égypte eurent à lutter contre le feu grégeois, dont le secret s'était répandu chez les musulmans. L'emploi de ce procédé scientifique, contre lequel la force brutale et la supériorité des armes manuelles étaient impuissantes, leur inspira un extrême effroi. Joinville décrit avec une épouvante naïve les effets du feu grégeois, projeté sur les soldats de saint Louis en Égypte par les Sarrasins. C'était là, aux yeux des hommes de ce temps, un artifice infernal et magique, contraire à la loyauté. On trouve l'expression du même sentiment dans l'Arioste, lorsqu'il raconte comment Roland, après avoir vaincu le brigand qui se servait d'une arme à feu, détruit cette arme comme opposée à la droiture des combats chevaleresques.

Cependant, les terreurs excitées par le feu grégeois se calmèrent

peu à peu. On reconnut qu'il était peut-être plus effrayant qu'efficace et on l'employa peu en Occident, jusqu'au jour où il fut rejeté partout au second plan, aux XIVe et XVe siècles, par la découverte de la poudre à canon, dont la puissance était bien autrement redoutable.

Il continua pourtant à être employé jusqu'au XVIe siècle; presque tous les traités de pyrotechnie du temps en donnent la composition et l'emploi; puis il tomba dans un oubli profond. C'est sous forme légendaire que sa réputation reparaît au XVIIIe siècle, à la suite des récits merveilleux de Lebeau et autres historiens naïfs. On crut alors que le secret du feu grégeois était perdu, et plus d'un inventeur prétendit le retrouver.

Ce fut le cas d'un nommé Dupré, à qui Louis XV acheta sa découverte en 1753. On répandit le bruit officiel que la sagesse de ce monarque, ami de l'humanité, avait replongé dans l'oubli cette puissante invention (1). Une nouvelle légende que nous lisons dans quelques auteurs de la fin du XVIIIe siècle dit même que l'auteur aurait été enfermé à la Bastille, pour mieux assurer le secret.

En réalité, les essais du procédé furent poursuivis par l'administration de la marine. Dans une expérience faite au Havre en 1758, avec une pompe à huile de naphte, dont le jet était enflammé par une mèche allumée, on brûla même une chaloupe. Nous avons vu reproduire de semblables essais sous la direction du général Trochu, dans le bois de Boulogne, pendant le siège de Paris. En tout cas, c'est à ces imaginations que nous devons la première publication et la meilleure qui ait été faite jusqu'ici du *Livre des feux,* de Marcus Græcus. Napoléon, ayant entendu dire que cet ouvrage, encore manuscrit, renfermait le secret du feu grégeois, en parla au ministre de l'intérieur, qui demanda à La Porte du Theil, érudit du temps, de lui en rendre un compte détaillé. Par suite, La Porte du Theil en fit imprimer le texte même en 1804, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Je reviendrai plus loin sur cet ouvrage; mais il convient d'exposer d'abord les événemens où le feu grégeois a joué un rôle, tels qu'ils ont été décrits par des récits authentiques, afin de préciser le rôle historique de cet artifice. Nous examinerons ensuite le détail de l'emploi de ce feu, son caractère propre et ses effets véritables.

C'est en 673 que le feu grégeois fit son apparition comme invention nouvelle et terrible.

D'après les récits concordans de Théophane, Paul Diacre, Constantin Porphyrogénète, Cedrenus et Zonaras, ce fut en effet lors du

(1) *Art de vérifier les dates*, p. 417.

siège de Constantinople par les Arabes, vers la cinquième année du règne de Constantin III, qu'un transfuge venu des pays occupés par les musulmans, Callinicus, architecte, d'Héliopolis (en Syrie, d'après les uns; en Égypte, d'après d'autres), apporta aux Grecs le feu grégeois : il en fut réputé l'inventeur. Grâce à cette découverte, la flotte arabe fut incendiée et détruite à Cyzique.

Au cours des siècles suivans (936), une flotte russe, dirigée contre Constantinople, fut anéantie de la même manière : — « C'est alors, dit le chroniqueur russe Nestor, qu'armé d'un feu ailé et au moyen d'un certain tuyau, le général grec lance la flamme sur les navires russes : spectacle aussi effrayant qu'extraordinaire. Les Russes, à l'aspect de ce feu magique, se précipitent à la mer pour échapper à son atteinte et parviennent en très petit nombre à regagner leur pays. »

Léon l'Iconoclaste, d'après Cedrenus, repoussa de même l'attaque des moines soulevés contre lui et brûla leurs vaisseaux avec le feu grégeois. Au xe siècle, on en pourvoit la flotte chargée de reconquérir la Sicile sur les Sarrasins. Anne Comnène rapporte également comment l'empereur Alexis au xie siècle, étant en guerre avec les Pisans, fit préparer le feu grégeois, destiné à être lancé sur les vaisseaux ennemis au travers des gueules d'animaux sauvages, figurées en métal doré pour augmenter la terreur.

Jusqu'au xe siècle, d'ailleurs, l'emploi du feu grégeois paraît limité aux guerres navales. Tout au plus était-il projeté sur les habitations situées au bord de la mer, d'après un récit de Nicétas : « On lança sur les maisons des malheureux habitans du bord de la mer le feu liquide, qui, dormant dans des pots fermés, éclatait subitement et embrasait les objets qu'il attaquait. »

Il est probable qu'il servait dès lors pour la guerre de siège; mais son application à cet égard n'est pas signalée comme distincte de celle des anciens engins incendiaires. En effet, ceux-ci tendent à se confondre dans les récits des historiens des croisades avec le feu grégeois, dont ils deviennent de simples variétés. C'est dans ces termes incertains que les compositions incendiaires sont signalées à partir du siège de Jérusalem, par quelques chroniqueurs. Pendant le long siège de Saint-Jean-d'Acre, à la fin du xiie siècle, on l'emploie sur terre et sur mer. D'après Gauthier Vinisauf, témoin oculaire, dans le cours d'une bataille navale entre chrétiens et musulmans, « ceux-ci mettent le feu aux navires avec une huile incendiaire appelée feu grégeois. Ce feu développe une odeur pernicieuse et des flammes livides; il brûle les pierres et le fer; l'eau ne peut le vaincre; mais on l'éteint en le couvrant de sable et on

l'apaise par des affusions de vinaigre. » — Ailleurs, le même écrivain parle d'un plongeur qui périt en apportant le feu grégeois aux assiégés dans une peau de loutre : ce qui semble un conte, car les historiens arabes, rapportant le même fait, disent que le plongeur portait mille pièces d'or.

On l'employait aussi en campagne : Vinisauf rapporte l'aventure d'un émir à cheval, qui portait sur lui un vase rempli de feu grégeois, allumé et destiné à être lancé sur ses ennemis. Mais il fut jeté bas, avec son pot, qui se brisa et lui brûla les entrailles. L'auteur chrétien rapporte encore l'incendie d'une tour par le feu grégeois; et ce même incendie est raconté plus en détail par les chroniqueurs arabes, avec des renseignemens tout à fait conformes à ce que nous pouvons savoir aujourd'hui, relativement aux effets d'une semblable composition. « Un jeune homme de Damas promit de brûler les tours d'attaque des Francs, si on lui donnait les moyens d'entrer dans la ville assiégée... Pour tromper les assaillans, il lança sur l'une des tours des pots de naphte et d'autres matières non allumées, qui ne produisirent aucun effet. Aussitôt les Francs, pleins de confiance, montèrent d'un air de triomphe au haut de la tour et accablèrent les musulmans de railleries. Cependant l'homme de Damas attendait que la matière contenue dans les pots fût bien répandue. Ce moment arrivé, il lança un nouveau pot tout enflammé : à l'instant le feu se communiqua partout, et tout fut consumé. L'incendie fut si prompt que les Francs n'eurent pas même le temps de descendre : hommes, armes, tout fut brûlé. » C'est bien, en effet, ainsi qu'un homme expérimenté devait s'y prendre, couvrant d'abord l'objet de naphte liquide, afin qu'il prît feu ensuite, tout d'un coup, dans toute son étendue.

L'usage du feu grégeois et des compositions incendiaires multiples résumées sous ce nom se répandit alors de plus en plus. Non-seulement on l'appliquait dans les sièges, à la façon des Grecs et des Romains; et dans la guerre navale, à la manière des Byzantins; mais les musulmans, c'est-à-dire les Persans et les Turcs qui combattaient les croisés, mirent en œuvre le feu grégeois dans la guerre de campagne.

Ils attachaient des compositions incendiaires à tous leurs traits, armes d'attaques ou machines de guerre. Ils lançaient à la main des pots à feu, en terre ou en verre, qui se brisaient en couvrant l'ennemi de feu; ils l'aspergeaient de feu, avec des bâtons creux et des massues. Nous possédons à la Bibliothèque nationale de Paris deux manuscrits : l'un arabe (n° 1127), du XIIIe siècle, qui représente ces balles à feu, lances, massues, marmites, etc.; l'autre latin, du commencement du XVe siècle (n° 7239), où sont dessinés

les cavaliers, avec leurs lances garnies de feu, l'attaque des portes de forteresse et des navires par le feu, les projectiles, flèches, carreaux, barils et carcasses incendiaires de toute nature. On y voit des chars porte-feu, des chevaux et jusqu'à des chiens, chargés d'appareils ignifères. Dans l'ouvrage de Reinaud et Favé, un atlas annexé reproduit un certain nombre de ces figures.

Voici comment on pratiquait cette tactique : « Un soir, dit Joinville, advint que les Turcs amenèrent un engin par lequel ils nous jetaient le feu grégeois à planté... La manière du feu grégeois était telle qu'il venait aussi gros qu'un tonneau, et de longueur la queue en durait bien comme d'une demi canne de quatre pans : il faisait tel bruit à venir qu'il semblait que ce fût foudre qui chût du ciel et me semblait d'un grand dragon volant par l'air, et jetait si grande clarté qu'il faisait aussi clair dans notre host comme le jour, tant y avait grande flamme de feu. »

Le feu devint ainsi un agent universel d'attaque. Cette transformation caractérise l'emploi du feu grégeois dans les guerres d'Orient, où il ne cessa d'être employé jusqu'au XVIe siècle. On s'en servit de part et d'autre au siège de Constantinople, en 1453, concurremment avec la nouvelle artillerie.

Le moment est venu d'examiner la raison d'un emploi si général du feu grégeois et de dire pourquoi cet artifice était à la fois plus énergique et plus aisé à mettre en œuvre que les anciens mélanges de poix, de soufre et de résine, employés par les Grecs et les Romains.

Pour nous en rendre un compte exact, examinons d'abord comment on l'employait, et quels effets réels il produisait, en écartant les exagérations des chroniqueurs et des écrivains rhétoriciens.

Le feu grégeois, autrement dit feu liquide, feu marin, feu artificiel, ou bien encore feu romaïque, ou feu médique, se projetait par des tubes métalliques placés à l'avant des navires. Des bateaux spéciaux, dits porte-feu, porte-tubes, chelandres, lui étaient destinés. On en employa jusqu'à 2,000 au Xe siècle, lors d'une expédition contre les Sarrasins de Sicile.

Cependant, dans chaque navire, un seul homme suffisait pour son service et il remplissait en même temps le rôle de rameur : ce qui indique que la projection n'exigeait ni baliste, ni machine compliquée. Le procédé même pour le lancer n'est jamais désigné clairement, à l'exception de deux mots d'Anne Comnène : διὰ τῶν στρεπτῶν ; mots traduits, à tort sans doute, en ces termes : « par des ressorts. » Je dis à tort, car les anciens ne paraissent pas avoir employé le jeu des ressorts proprement dits dans leurs machines de guerre. Ce n'est que vers la fin du moyen âge que les

ressorts d'acier furent introduits dans les arbalètes. Jusque-là on ne savait pas travailler convenablement le fer, et on se bornait aux contrepoids et aux cordes tendues. Or, pour développer ainsi une force projective suffisante, il faut du temps et des hommes. Et, en effet, lorsque les Sarrasins jetèrent le feu grégeois sur les Français en Égypte, ils en firent seulement trois projections en une nuit, à l'aide d'une perrière, et quatre, à l'aide d'une arbalète à tour. C'est que de si puissans instrumens, nécessaires pour lancer des pots à feu et de gros artifices, ne pourraient être bandés par un seul homme et à plusieurs reprises, dans le court intervalle d'un combat naval; quoiqu'un homme suffise, à la rigueur, pour tendre un arc ou une petite arbalète, susceptible de pousser un projectile d'un poids médiocre, tel qu'une pelote d'artifice ou une flèche incendiaire.

Il y a là quelque chose d'obscur, à moins que les Grecs n'eussent déjà appris à utiliser le recul de la fusée : ce qui reste incertain. Car le vague, intentionnel ou non, des descriptions de leurs historiens, ne permet pas de vérifier ce point essentiel.

En tout cas, le feu grégeois était lancé, πῦρ περμπόμενον, par quelque procédé, sur les navires ennemis. Pour opérer ainsi, il était nécessaire que l'on se trouvât à une courte distance et que la mer fût tranquille. La contre-indication d'une mer agitée est expliquée dans certains passages des auteurs. L'empereur Léon le philosophe présente l'emploi du feu grégeois, dans ses *Institutions militaires,* comme celui d'une matière lancée avec des tubes, et qui, précédée de tonnerre et de fumée, embrase les navires.

L'une des propriétés qui surprenait le plus les contemporains, c'est que la flamme du feu grégeois, au lieu d'aller toujours de bas en haut, comme une flamme ordinaire, pouvait être dirigée en tous sens, même de haut en bas. C'est là une faculté, bien connue aujourd'hui, de tout mélange où le corps combustible est associé avec un comburant, tel que le salpêtre. Elle permet de darder à volonté la flamme sur un homme ou sur un objet. Or cette propriété était alors nouvelle, effrayante, et elle concourait aux effets incendiaires.

Le feu grégeois se lançait aussi en le portant à la main. Après l'avoir entassé dans des tuyaux de roseaux, on l'enflammait à l'orifice, au moment de la projection. Au siège de Durazzo, par Boemond, en 1106, dans un combat livré au fond d'un souterrain, les Normands furent ainsi brûlés à la barbe et au visage; mais sans éprouver ces accidens effroyables que les récits emphatiques des chroniqueurs pourraient faire supposer.

C'est que, si le feu grégeois était redoutable pour les navires, pour

les tours et machines de bois, auxquels il adhérait opiniâtrément, ses effets sur les guerriers bardés de fer étaient moins efficaces. Le collier du cheval de saint Louis en fut couvert un jour, sans accident grave. Guillaume de Boon le reçut aussi sur son bouclier, sans en être brûlé. Guy Malvoisin, dans la même croisade, après avoir été couvert de feu grégeois, fut éteint par ses gens. Bref, une fois le premier étonnement passé, on apprenait à l'éviter et à s'en garantir, pourvu que l'on ne se bornât pas à se jeter à genoux, comme le faisait Joinville. Nous ne voyons pas que cet engin, dirigé contre les soldats, fût beaucoup plus redoutable que les anciens projectiles, non armés de feu, projectiles dont l'usage se poursuivit concurremment, jusqu'au temps de l'artillerie proprement dite. On éteignait le feu grégeois par les mêmes procédés que les anciens artifices incendiaires : en projetant dessus du sable, ou de la terre, en y injectant du vinaigre ou de l'urine.

Examinons de plus près les effets du feu grégeois. Parmi ceux que les historiens décrivent, il en est certains qui appartenaient déjà aux anciennes compositions incendiaires, dont la tradition vint se confondre avec la sienne; mais il en est d'autres qui impliquent l'intervention d'un agent nouveau, je veux dire le salpêtre, susceptible d'entretenir la combustion, même à l'abri de l'air, et de lui donner cette intensité extraordinaire, cette lumière, ce caractère bruyant, cette faculté de projeter la flamme en tous sens, qui frappèrent si vivement les contemporains et qui firent du feu grégeois une arme nouvelle et plus redoutable contre les machines et les vaisseaux. En réalité, c'était une masse d'artifice, formée de salpêtre, de soufre et de résine et autres matières combustibles aisément fusibles. De semblables mélanges recèlent en outre des effets explosifs particuliers; mais ces effets ne furent pas soupçonnés d'abord : ce n'est qu'à la suite d'une longue pratique que l'on fut amené, par l'empirisme, à les reconnaître, et à en tirer parti. Le feu grégeois disparut alors, par suite des progrès mêmes amenés par sa connaissance plus approfondie. Mais ces progrès furent d'autant plus lents que la composition du feu grégeois était tenue soigneusement secrète par les Byzantins. La fabrication même, d'après Cedrenus, était un monopole réservé à une famille.

Comment se procurait-on le salpêtre, ingrédient essentiel de la nouvelle composition? Aucun renseignement n'est venu nous l'apprendre. Ce point pourtant est capital. Le salpêtre, en effet, n'a pas été distingué spécialement par les anciens, entre les efflorescences salines fort diverses qu'ils désignaient sous les noms de fleur de natron ou de nitre, écume de natron, etc. De telles efflorescences, recueillies à la surface de certains terrains et dans

certaines cavernes, sont décrites à la vérité par Pline et Dioscoride, et il en est continuellement question chez les alchimistes grecs. Mais les uns et les autres confondent sans cesse sous un même nom les sels les plus divers, tels que les carbonates de soude, le sulfate de soude, le chlorure de sodium, certains sulfates d'alumine, et le salpêtre proprement dit. Aucune indication précise n'existe à cet égard dans les descriptions des anciens, qui ne possédaient en chimie ni nos moyens d'étude et de mesure, ni nos réactifs, ni nos procédés de purification. Nulle de ces efflorescences salines en particulier, ni même en général, n'est désignée par eux comme susceptible d'entretenir et d'activer la combustion. Le hasard aura sans doute révélé à quelque manipulateur la propriété comburante du salpêtre, et elle sera demeurée plus ou moins longtemps à l'état de secret de magie ou de prestidigitation, jusqu'au jour où un inventeur plus hardi en fit un artifice de guerre.

Autrefois les découvertes scientifiques commençaient ainsi dans le silence et le mystère; puis elles apparaissaient tout d'un coup dans la pratique, comme des faits acquis depuis longtemps, sans que l'on pût remonter à leurs origines. Callinicus, au VIIe siècle, fut le propagateur de la découverte du salpêtre et de ses propriétés comburantes; mais les Grecs la conservèrent soigneusement cachée. S'ils parlent volontiers du soufre, de la poix et du pétrole, ingrédiens des anciens projectiles incendiaires, en revanche ils ne prononcent jamais le nom de salpêtre, seul agent capable cependant de communiquer au feu grégeois son pouvoir caractéristique.

C'était là un secret d'État. La chose était possible alors; elle ne le serait plus aujourd'hui, les aptitudes spécifiques d'un agent ne tardant guère à en révéler la nature. En effet de notre temps, chaque nation civilisée possède des savans au courant des propriétés des substances et prompts à tirer toutes les conséquences des faits observés et à deviner la façon de reproduire tout fait dont la constatation positive est établie. Un semblable corps de doctrines et d'hommes expérimentés n'existait pas autrefois, et c'est ce qui explique comment un grand secret scientifique ou pratique demeurait si longtemps caché. Mais cette obscurité ne pouvait être éternelle.

Vers le temps des croisades, le secret tomba, comme il finit par arriver inévitablement, dans le domaine public. Il fut connu des musulmans, qui en généralisèrent l'emploi dans la guerre de campagne, ainsi qu'il a été dit plus haut : la composition du feu grégeois se trouve dès lors décrite en détail dans les écrivains arabes du XIIIe siècle. A la même époque, elle fut aussi exposée en

Occident dans les compilations de Marcus Græcus, dans les écrits pseudépigraphes d'Albert le Grand et dans les programmes enthousiastes de Roger Bacon. Ces auteurs donnent à la fois la composition du feu grégeois et la préparation du salpêtre, descriptions connexes dans leurs textes comme dans la fabrication elle-même. Leurs formules, perfectionnées et amplifiées, ont été reproduites dans les traités manuscrits et imprimés des xve et xvie siècles, notamment dans Robert Valturio, vers 1450; dans Birunguccio, vers 1540; dans le livre de Canonnerie, imprimé en 1561, etc. Léonard de Vinci a copié ces indications, ainsi que Blaise de Vigenère, à la fin du xvie siècle. Nous arrivons ainsi en pleine lumière, et à une époque où tout mystère a disparu.

Résumons les renseignemens de ces auteurs sur la composition du feu grégeois et sur la fabrication du salpêtre : nous connaîtrons par là les progrès qui ont précédé immédiatement l'invention de la poudre à canon.

Les traités arabes qui décrivent les compositions incendiaires de l'ordre du feu grégeois, et le nouvel art de la guerre fondé sur leur emploi, remontent à des dates certaines. Tel est un ouvrage de Hassan Alrammah, auteur mort en 1295, et dont Reinaud a donné des extraits fort étendus. Le manuscrit est pourvu de peintures significatives, dont quelques-unes ont été reproduites dans le volume de Reinaud et Favé, cité en tête de cette étude. On y désigne le salpêtre sous le nom de *baroud* et on en expose la purification, par redissolution et cristallisation, combinées avec l'emploi des cendres de bois, c'est-à-dire du carbonate de potasse, qui tranforme en salpêtre les azotates de chaux et de magnésie contenus dans le mélange original des terres salpêtrées. Le nom de baroud a été pris plus tard pour désigner la poudre à canon elle-même : ce qui a donné lieu à diverses confusions. Ibn Albaythar, auteur d'un dictionnaire de matières médicales traduit en grande partie du grec, lequel vivait vers 1240, désigne aussi le salpêtre sous le nom significatif de neige de Chine ; d'autres disent sel de Chine.

Ceci paraît indiquer l'origine, ou plutôt l'une des origines de l'invention du salpêtre, telle que les Arabes l'ont connue. Mais ce serait trop s'avancer que d'affirmer que les Byzantins l'auraient empruntée aux Chinois. Les derniers paraissent avoir employé le salpêtre dès le xe siècle à la fabrication des feux d'artifice et des fusées.

Le traité de Hassan-Alrammah décrit d'abord, en employant divers noms chinois, des compositions destinées aux feux d'artifice colorés, brûlant sur place ou projetés.

Proportion de la fleur de jasmin (en poids), salpêtre 10 parties, soufre 2, charbon 3, limaille de fer 6. De même : *proportion de la fleur moura ; proportion de la lumière de la lune ; proportion des rayons du soleil ; proportion des fumées jaunes, vertes, blanches, rouges, bleues,* etc. ; *proportion des guirlandes d'or ; proportion du nénuphar blanc ou vert ; proportion de la langue jaune ; proportion d'une roue ; la roue de Khatay* (Chine) ; *proportion des étoiles.* — L'arsenic sulfuré, les limailles de fer et de bronze, le sel ammoniac, entrent dans ces formules.

On y rencontre aussi des compositions pour engins projetables, tels que pois chiches, c'est-à-dire pelotes incendiaires, et pour engins mobiles, tels que fusées, désignées sous le nom de *volans*, toujours à base de salpêtre.

Si les dénominations des feux d'artifice accusent une origine chinoise, rien ne prouve qu'il en soit de même de la poudre à canon. La controverse soulevée relativement à la question de savoir si cette invention a été faite par les Chinois a donné lieu depuis le XVIIIe siècle à bien des discussions, que l'on trouve résumées dans l'ouvrage de Reinaud et Favé sur le feu grégeois. Pour vider cette question, il conviendrait de soumettre les documens chinois à un examen critique, qui établît la date certaine à laquelle chacun de ces écrits a été composé. Les chroniqueurs et les compilateurs chinois ne sont pas contemporains d'ordinaire des faits qu'ils rapportent, et de même que les Européens du moyen âge, ils décrivent les faits qu'ils résument, dans la langue de leur temps : ils ont antidaté ainsi, sans intention de fraude d'ailleurs, toutes sortes de pratiques et de découvertes. Je citerai comme exemple les traités relatifs à la fabrication de la porcelaine, fabrication qui paraît remonter à un millier d'années environ ; mais dans les traités que nous possédons figurent des préparations chimiques, apportées par les Européens au XVIe siècle et plus tard.

Quoi qu'il en soit, il ressort des explications données dans le livre de Reinaud et Favé que les Chinois paraissent bien avoir connu les fusées et les feux d'artifice vers l'an 1000, mais qu'ils ignoraient encore au XIIIe siècle l'emploi des canons et des armes à feu. En effet, au siège de Siang-Yang par les Mongols en 1271, sous Koublaï-Khan, les historiens chinois racontent que l'on fit venir d'Occident des ingénieurs qui savaient lancer au moyen de catapultes des pierres de 150 livres : le nom de ces machines, ayant été appliqué plus tard aux canons, a donné lieu à la confusion. Les ingénieurs ainsi employés par les Mongols étaient les uns arabes, ou plutôt persans, et les autres européens. Parmi eux se trouvait Marco-Polo, qui parle du même siège, auquel il a assisté. Son père,

son oncle et lui ont prêté leur concours pour la construction de mangonneaux, lançant des pierres de 300 livres, les ingénieurs tartares et chinois étant incapables d'en faire autant.

Cependant on rencontre à la même époque en Chine la mention de pots à feu, semblables à ceux des Arabes, et celle de la lance à feu impétueux, longue tige de bambou dans laquelle on introduisait « un nid de grains », c'est-à-dire des morceaux de roche à feu, qui étaient lancés avec flamme et bruit, lorsqu'on mettait le feu à l'appareil. Mais ces instrumens ou les équivalens étaient connus des Arabes à la même époque. On ne saurait guère attribuer aux Chinois autre chose que l'invention des feux d'artifice.

Cette invention même a donné lieu à une curieuse réclamation de priorité en faveur des anciens, réclamation fondée sur un passage de Claudien. Dans son poème sur le consulat de Fl. Mallius Théodore, on lit les vers suivans :

Inque chori speciem spargentes ardua flammas
Scena rotet, varios effingat Mulciber orbes
Per tabulas impune vagus, pictæque citato
Ludent igne trabes et non permissa morari
Fida per innocuas errent incendia turres.

« Sur le haut de la scène que des flammes projetées soient promenées en cercle ; que Vulcain dessine des orbes variés, en parcourant les planches sans danger ; sur les solives peintes qu'un feu rapide se joue, et qu'un incendie docile erre sur les tours intactes, sans avoir le droit de s'y arrêter. »

Cette description n'a d'analogue chez aucun autre auteur ancien. On a cru y voir, tantôt un feu d'artifice fixé sur des planches, comme aujourd'hui ; tantôt des tableaux retracés avec un léger enduit de matières inflammables, et telles que la flamme allumée sur un point se propagerait ensuite, en reproduisant les dessins. Mais le feu d'artifice implique les compositions salpêtrées, inconnues au temps de Claudien, et des tableaux combustibles seraient bien difficiles à disposer sans danger d'incendie dans un théâtre ; à moins d'avoir recours à des matières phosphorescentes, qu'il ne serait pas aisé d'apercevoir à distance. Je serais plus porté à croire qu'il s'agit là simplement d'un effet d'optique, c'est-à-dire du reflet d'une flamme cachée, promené par le jeu d'un miroir mobile.

Revenons aux compositions incendiaires employées à la guerre par les musulmans. Si nous connaissons la formule exacte de leurs fusées, pois chiches et artifices nitratés, au contraire, la description de leurs feux grégeois est obscure et l'emploi du salpêtre n'y est pas clairement indiqué. Toutefois, il est impliqué dans cer-

tains engins, tels notamment que l'appareil désigné sous le nom d'*œuf qui se meut et brûle*. Un projectile incendiaire posé à terre s'y trouvait poussé et dirigé à l'arrière par deux ou trois fusées : c'est l'une des premières applications de la force impulsive produite pendant la combustion des mélanges salpêtrés. Un appareil analogue paraît, d'ailleurs, avoir été employé contre l'armée de saint Louis, d'après une description de Joinville : — « Aidez-nous, sire, ou nous sommes tous ars. Car voici comme une grande haie de feu grégeois que les Sarrasins nous ont trait, qui vient droit à notre châtel. »

Vers la même époque l'Occident eut connaissance du *Liber ignium*, ou *Livre des feux pour brûler les ennemis*, de Marcus Græcus. Cet ouvrage est le plus ancien écrit latin où soit donnée la formule du feu grégeois, feu dont les chroniqueurs latins parlaient depuis plus de deux siècles sans en connaître la composition. Il paraît avoir reçu une grande publicité, certaines de ses recettes étant reproduites dans les écrits de l'école d'Albert le Grand. Roger Bacon semble y faire allusion. Les auteurs du XVIe siècle, Cardan, Porta notamment, en parlent; puis il fut oublié jusqu'en 1804.

Peut-être n'est-il pas superflu d'entrer dans quelques détails sur cet ouvrage, à cause du caractère un peu légendaire de Marcus Græcus. Nous ne connaissions rien de cet auteur que le nom. Les plus anciens manuscrits qui renferment son livre sont les manuscrits latins 7156 et 7158 de la Bibliothèque nationale de Paris; le premier surtout, écrit vers l'an 1300, l'autre en étant une copie. Ces manuscrits contiennent une collection de traités alchimiques, parmi lesquels quelques pages sont consacrées à celui de Marcus Græcus. Il existe aussi des copies de Marcus Græcus dans diverses bibliothèques d'Europe, et j'ai dit plus haut dans quelles conditions son livre fut publié par l'ordre de Napoléon.

L'écrit de Marcus Græcus ne renferme pas seulement des articles relatifs aux engins incendiaires, au feu grégeois, au salpêtre et à la fusée; c'est, en réalité, une collection de recettes techniques, analogue à ces livres de secrets fort en honneur à la fin du moyen âge, réédités du XVIe au XVIIe siècle par Porta, Mizaldi, Wecker, etc., et encore recherchés aujourd'hui : livres qui décrivent toutes sortes de procédés vrais ou faux de sorciers et de faiseurs de tours. La tradition en remonte à l'antiquité, comme le montrent les recettes chimériques attribuées à Démocrite et aux magiciens, dans Pline et dans les *Geoponica*, et l'ouvrage *de Mirabilibus* mis sous le nom d'Aristote. Il est probable que le *Liber ignium* représente, en effet, certaines traditions antiques, revenues en Occident après

avoir traversé le milieu arabe, comme il est arrivé pour l'alchimie elle-même. La date de la composition actuelle de cet ouvrage paraît être la même que celle des traductions latines des alchimistes arabes, c'est-à-dire qu'elle serait comprise entre la fin du XIe siècle et celle du XIIIe, époque où les manuscrits que nous possédons ont été copiés. On a voulu la faire remonter beaucoup plus haut, et trouver le nom de Marcus Græcus dans les écrits du médecin arabe Mésué : cette erreur a été accréditée par Dutens, dans la dernière édition (1812) d'un ouvrage paradoxal, où il prétendait attribuer aux anciens la plupart des découvertes modernes, et elle a été reproduite par Hœfer et d'autres auteurs ; mais elle repose sur une fausse attribution.

Reproduisons les formules que Marcus Græcus donne pour le feu grégeois et pour la fusée. — « Voici comment vous préparez le feu grec. Prenez soufre vif, tartre, sarcocolle (résine) et poix, sel cuit, huile de pétrole et huile commune, faites bien bouillir toutes ces choses ensemble, puis trempez-y des étoupes et allumez. Vous pouvez, si vous voulez, couler le mélange par un entonnoir. Une fois enflammé, on ne peut l'éteindre qu'avec de l'urine, du vinaigre ou du sable. » — Dans cette formule, le salpêtre n'est pas nommé ; mais le mot sel cuit (*sal coctum*) le désigne probablement.

Le salpêtre apparaît au contraire d'une façon incontestable dans la composition des fusées ou feux volans : — « Le feu volant, dit Marcus Græcus, a deux compositions. Voici la première : prenez une partie de colophane, une partie de soufre vif, six parties de salpêtre, délayez le tout, bien pulvérisé, dans de l'huile de lin ou de laurier : cette dernière vaut mieux. Faites fondre dans l'huile, puis placez dans un tube, ou dans un bois creux, et allumez. Le tube s'envole aussitôt là où vous voulez et brûle tout. — Second procédé : prenez 1 livre de soufre vif, 2 de charbon de tilleul ou de saule, 6 de salpêtre ; broyez ces trois choses très finement dans un mortier de marbre. Mettez cette poudre dans une enveloppe de fusée ou de pétard à votre volonté. » Cette dernière formule représente une variété de poudre à canon.

Presque tous les auteurs de pyrotechnie du XVIe siècle parlent du feu grégeois, à peu près dans les mêmes termes et avec les mêmes détails, sans qu'aucun paraisse soupçonner que le secret en ait été perdu. Ainsi Léonard de Vinci le décrit comme obtenu en mélangeant à chaud du charbon de bois, du nitre, de l'eau-de-vie, de la résine, du soufre, de la poix et du camphre. Cette formule est copiée d'après Valturio, qui a composé, vers 1450, un traité sur l'art de la guerre. Le *Livre de canonnerie*, publié en 1561, donne également plusieurs formules de feu grégeois, traduites ou imitées de Marcus Græcus. On y rencontre aussi les compositions inflam-

mables par l'eau, signalées par Marcus Græcus et par Africanus, et dont j'ai parlé plus haut, le tout baptisé du nom générique de feu grégeois.

Blaise de Vigenère, qui écrivait à la fin du XVIe siècle, parle des feux grégeois au pluriel. Il en existe, dit-il, une grande variété. Les bases en sont le soufre, le bitume, la poix noire, la résine, la térébenthine, la colophane, la sarcocolle, l'huile de lin, de pétrole, de laurier, le salpêtre, le camphre, le suif, la graisse et les autres onctuosités inflammables.

On voit par ces citations que le feu grégeois était pleinement connu au XVIe siècle et que les formules en étaient demeurées à peu près les mêmes depuis Marcus Græcus et les Arabes, lesquels ont reproduit sans doute les prescriptions tenues secrètes par les Byzantins.

Ces formules renferment les mêmes élémens que les mélanges incendiaires des anciens, à un ingrédient près, le salpêtre : mais cette addition est capitale, car elle permettait au feu grégeois une fois enflammé de continuer à brûler, quelle que fût la vitesse du projectile, de brûler aussi sans avoir le contact de l'air et même sous l'eau et de ne pouvoir être éteint ou étouffé qu'avec une extrême difficulté. Les cordeaux d'artifice qui servent aujourd'hui à mettre le feu à la poudre sont constitués par des compositions analogues, et ils ne peuvent être interceptés qu'en les coupant. Si l'on essaie de les éteindre autrement, ils ne continuent pas moins à brûler, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la poudre. C'est par de telles propriétés que le feu grégeois avait constitué un engin nouveau et terrible, très supérieur aux compositions antérieures. Mais, tout en donnant aux procédés d'attaque par le feu un développement et une supériorité inconnus jusque-là, il avait continué à être appliqué aux mêmes armes. Sa puissance a duré ainsi, jusqu'au jour où l'emploi des mélanges nitratés qui en formaient la base a conduit à découvrir et à utiliser l'énergie propulsive des agens chimiques, énergie ignorée des anciens et dont le mouvement propre de la fusée avait commencé à donner une idée. Ce jour-là une révolution plus profonde a fait disparaître les machines de guerre usitées depuis deux mille ans et subir à l'art militaire, sur terre et sur mer, des transformations dont le terme n'est pas encore atteint de nos jours.

III. — LA POUDRE A CANON.

La découverte de la poudre à canon est une conséquence de celle des propriétés comburantes du salpêtre; elle est liée de la

façon la plus directe à celle du feu grégeois. Mais on s'est souvent mépris sur le caractère de la découverte. Elle ne réside pas en réalité dans l'emploi d'un certain mélange de charbon, de soufre et de salpêtre; de tels mélanges constituaient à l'origine de simples variétés de feu grégeois, ainsi que je viens de l'exposer. Le point capital, c'est l'application du mélange, non plus à l'incendie, mais au lancement des projectiles. Or cette conséquence ne fut pas tirée tout d'abord. L'industrie autrefois n'était pas perfectionnée et renouvelée sans relâche par ces milliers d'essais, continuellement effectués par les praticiens d'aujourd'hui. Il n'y avait ni brevet d'invention, ni liberté du commerce, ni même récompense pour les inventeurs : ceux-ci étaient plutôt tenus pour suspects comme magiciens, ou tout au moins comme perturbateurs de l'ordre établi. Les quelques découvertes dues au hasard ou à l'observation étaient maintenues dans un profond secret. « Cache ceci, disent continuellement les alchimistes, ce secret ne doit être révélé à personne. » Aussi six siècles s'écoulèrent-ils entre le moment où le feu grégeois fit son apparition dans l'histoire, et celui où nous rencontrons les premières formules positives de poudre à canon, et il fallut encore un siècle pour que la poudre commençât à prendre sa véritable destination.

Ces formules se trouvent dans les écrits arabes du XIIIe siècle et dans Marcus Græcus; nous les avons reproduites plus haut, et on a vu comment elles signalent précisément les mélanges de salpêtre, de soufre et de charbon que nous employons encore aujourd'hui. Roger Bacon en a eu également connaissance, à la même époque, et il en a donné la composition dans une phrase cryptographique, suivant un usage du temps ; phrase formée avec les lettres transposées de certains ingrédiens : *Salis petræ luru ropo vir con utriet sulphuris,* etc., c'est-à-dire : salpêtre, soufre et poudre de charbon, d'après l'interprétation reçue de ce cryptogramme, laquelle est donnée en toutes lettres dans certains manuscrits.

Toutefois, circonstance à laquelle on n'a pas prêté une attention suffisante, Roger Bacon est surtout frappé par le bruit et l'éclat lumineux de l'explosion de la poudre, mais non par ses effets mécaniques. « Il y a, dit-il, des choses qui troublent l'ouïe à un tel degré que, si elles se produisaient de nuit, avec un artifice suffisant, une ville ou une armée n'y pourraient résister. Nul tonnerre ou bruit ne peut leur être comparé. Certaines produisent sur la vue un effroi tel que les éclairs n'ont rien de comparable. Nous pouvons en trouver, ajoute-t-il, la preuve expérimentale dans ce jeu d'enfant, usité dans bien des lieux, où l'on emploie un objet de la grosseur du pouce. Par l'effet violent de ce sel appelé salpêtre, une

petite chose, un morceau de parchemin, en se rompant produit un bruit si horrible qu'il semble surpasser le grondement du tonnerre, et l'éclair en est également surpassé par son éclat lumineux. C'est sans doute ainsi, ajoute Roger Bacon, que Gédéon a jeté la terreur dans le camp des Madianites. » On voit qu'il s'agit ici du pétard, de la lumière et du bruit de son explosion. De même pour la fusée signalée plus haut dans Marcus Græcus; c'était un artifice incendiaire : mais on n'avait pas encore, à ce moment, l'idée d'utiliser dans toute son étendue la force projective des matières qu'elle renfermait.

L'explosion des matières nitratées devait être au contraire évitée avec soin à cette époque, comme dangereuse pour les opérateurs, qui n'avaient pas appris l'art de la maîtriser. A peu près comme de notre temps la poudre-coton a été regardée pendant près de quarante ans comme une matière explosive non utilisable dans les fusils, parce qu'on ne savait pas en régler la combustion; jusqu'au jour où la découverte de la poudre sans fumée a montré par quelle méthode on pouvait mettre en œuvre cette matière deux fois aussi puissante que la poudre à canon. Mais la dernière découverte a été le fruit rationnel d'une science méthodique; tandis que le hasard et des tâtonnemens sans nombre ont présidé aux premiers perfectionnemens de la poudre à canon.

L'un des principaux obstacles que l'on rencontrait à l'origine dans l'emploi des mélanges salpêtrés résultait de la difficulté d'en régler les proportions et le mode du mélange, aussi bien que d'assurer au salpêtre lui-même une puissance déterminée. Au début, en effet, le salpêtre était constitué par des matériaux de pureté variable : soit qu'on l'utilisât immédiatement, tel qu'on l'obtient en grattant les efflorescences salines produites à la surface des pierres (*sal petræ*); soit qu'on en augmentât la dose, en lessivant celles-ci. Le produit obtenu ainsi du premier jet est susceptible de renfermer des sels fort divers, des chlorures, des sulfates par exemple, ou bien des azotates de chaux et de magnésie. Les premiers sont inactifs, les seconds ne peuvent être séchés complètement. De là une force très variable des compositions explosives, préparées en apparence d'après les mêmes méthodes et dans les mêmes proportions. Tantôt le salpêtre impur fuse lentement, si même il ne s'éteint; tantôt, au contraire, son mélange avec le soufre et le charbon donne lieu, pendant la préparation, ou au moment de l'emploi, à des explosions subites et effrayantes.

Les praticiens ne tardèrent sans doute pas à s'en apercevoir et ils entreprirent la purification du salpêtre. C'est ainsi que dans les Arabes et dans Marcus Græcus on décrit la recristallisation de ce

sel dans l'eau, et sa purification par l'addition des cendres; opérations qui en séparaient d'abord les matériaux terreux et insolubles et pouvaient même avec, des tours de main convenables, éliminer le sel marin. Mais ces tours de main étaient le secret de chaque praticien. Les règles méthodiques de la purification n'étaient pas connues : elles auraient exigé l'emploi de procédés d'analyse qui n'ont été entièrement fixés que vers la fin du XVIIIe siècle.

Ainsi s'établit en silence l'industrie traditionnelle des salpêtriers, industrie indispensable pour la préparation de la poudre, mais sur laquelle nous ne possédons pas de renseignemens positifs avant les règlemens faits au XVIe siècle (édit de 1540), au temps de François Ier : or, cet édit s'applique à une corporation constituée.

La fabrication de la poudre avec le salpêtre, même purifié, comporta d'abord les variantes les plus extrêmes. Tantôt on pulvérisait ensemble plus ou moins finement le salpêtre, le soufre et le charbon, humectés avec de l'eau, et on laissait sécher au soleil de crainte d'enflammer le mélange par l'action du feu. Les noms du charbon de saule ou de tilleul indiquent que l'on avait déjà reconnu que les propriétés de la poudre dépendait de celle du charbon employé dans sa fabrication. Le soufre était parfois employé fondu; peut-être aussi le salpêtre. Quelques-uns y ajoutaient au hasard de l'eau ardente (alcool), ou du vinaigre; ou bien du camphre, des huiles combustibles, des matériaux divers, tels que l'arsenic sulfuré, la limaille de fer, le mercure, qui figurent dans les formules des XIVe et XVe siècles. L'arsenic sulfuré, en particulier, était réputé augmenter la force projective, d'après le manuscrit latin n° 197 de Munich, et l'auteur ajoute en italien : *Diavolo ajutaci te; amen.*

Ce n'est qu'après de longs essais que les formules de la poudre furent arrêtées, vers le XVIIe siècle, dans des proportions qui n'ont plus varié que d'une façon extrêmement limitée jusqu'à notre temps. Ce fait n'a rien de surprenant, car les perfectionnemens de la poudre à canon n'ont pu être réalisés que lorsque l'objet même de son emploi a été clairement défini. Or il n'en a pas été ainsi tout d'abord, et les usages essentiels auxquels cette poudre est appliquée aujourd'hui n'ont été reconnus que peu à peu.

Cet emploi repose sur l'utilisation de la force explosive de la poudre et surtout de sa force projective. Or ces forces explosives et projectives étaient ignorées des anciens, et il ne paraît pas prouvé que les Byzantins s'en soient servis dans la mise en œuvre du feu grégeois. Il y avait là une notion absolument nouvelle, inattendue pour ceux qui l'observèrent d'abord et qui en furent,

sans doute, plus d'une fois les victimes. C'est là un fait capita, sur lequel il convient maintenant d'appeler l'attention.

Les projectiles incendiaires des anciens et le feu grégeois lui-même étaient lancés à l'aide d'engins mécaniques, mis en jeu par la force des bras humains, ou, dans certains cas spéciaux, par celle des chevaux. L'existence d'une force explosive spéciale ne pouvait se révéler dans les matières combustibles d'alors, matières fixes ou peu volatiles, qui brûlent aux dépens de l'oxygène atmosphérique. Pendant les premiers siècles de son usage, le feu grégeois fut envisagé de la même manière.

Cependant, lorsque les Byzantins composaient ces flèches ardentes, ces *malleoli*, dont la partie centrale était remplie par une composition nitratée, ils ne durent pas tarder à s'apercevoir qu'une semblable flèche, projetée par une arbalète, avait une certaine tendance à s'arrêter, sinon même à reculer. L'invention de la fusée (*tunica volatilis* ou feu volant) sortit de cette remarque.

Nous avons vu comment on préparait la fusée au XIIIe siècle, d'après les Arabes et Marcus Græcus, en enfermant dans une enveloppe le mélange nitraté, formé tantôt de soufre, de charbon de tilleul et de salpêtre; ou bien, d'après d'autres formules, de colophane, de soufre, de salpêtre, délayés dans l'huile de lin. Les Arabes avaient même utilisé cette invention pour faire mouvoir une sorte de brûlot terrestre : *l'œuf qui se meut et qui brûle.*

En général, la fusée était placée, comme le feu grégeois, dans un tube, et l'on reconnut, sans doute bien vite, qu'il était inutile de recourir pour la lancer à une force étrangère. Il suffisait d'allumer la fusée par la partie la plus éloignée de l'orifice du tube qui la contenait, pour que la combustion développât des gaz qui forçaient la fusée à reculer, avec une force impulsive croissante, et dans une direction déterminée par la direction même du tube. Une fois sortie du tube, elle continue à avancer, jusqu'à épuisement de sa matière combustible. Dans la figure d'autres engins, la fusée forme le noyau d'une flèche incendiaire qu'elle entraîne. Mais ces tubes ne tardèrent pas à être remplacés par une simple baguette directrice. L'emploi militaire de la fusée constitue une grande découverte, qui apparaît seulement au XIIIe siècle.

Un nouveau progrès conduisit à utiliser la force impulsive de la matière fusante, de façon à lancer un projectile disposé à l'extrémité libre du tube. C'est ainsi que la force explosive de la poudre s'est tournée en agent balistique. Le fait une fois constaté et compris, — et il ne l'était pas encore au temps de Roger Bacon, — on ne tarda pas à construire des engins destinés à lancer, non-seule-

ment de petits projectiles, tel que celui qui vient d'être décrit, mais aussi des pierres, des boulets, de grands carreaux, armés eux-mêmes de feu. Je citerai tout à l'heure des dessins manuscrits qui témoignent de cet état primitif de l'artillerie. Mais il convient d'insister d'abord sur les nouveaux engins, destinés à un si grand avenir.

Les premiers tubes de métal jouant le rôle de canon qui soient cités auraient été employés à Metz en 1324; ils sont aussi désignés dans un acte authentique de la république de Florence, en 1326. Du Cange et La Cabane ont relevé des documens analogues, à partir de 1338, dans les archives françaises. A la défense de Cambrai, en 1339, figurent 10 canons, 5 de fer, 5 de métal (bronze), ainsi que la poudre pour les servir. En 1346, à la bataille de Crécy, les Anglais mirent en ligne trois petits canons, qui lançaient des boulets de fer et de feu.

Le caractère redoutable du nouvel instrument fut aussitôt reconnu, quoique les dimensions en fussent d'abord restreintes. L'emploi s'en répandit rapidement dans les villes fortifiées et châteaux-forts de la France et de l'Allemagne. Les poudreries d'Augsbourg (1340), de Spandau (1344), de Liegnitz (1348) sont signalées par les chroniqueurs; ils nous apprennent que le consistoire de Lubeck fut incendié en 1360 par la négligence des gens qui préparaient la poudre pour les bombardes. Pétrarque, dans son traité *de Remediis utriusque fortunæ*, écrit, dit-on, vers 1344, parle de ces machines qui lancent par l'action du feu des boulets de bronze avec un bruit épouvantable : « Machines rares naguère, ajoute-t-il, et maintenant aussi répandues que n'importe quelles armes. » En 1354, on rencontre le nom du moine Berthold Schwartz, comme celui d'un inventeur en artillerie. On n'en sait rien de plus, si ce n'est qu'il a donné lieu à toute une légende, d'après laquelle il aurait inventé la poudre et serait devenu victime de sa découverte. En réalité, à ce moment, la poudre était connue depuis un siècle au moins, et l'artillerie en général, déjà d'un emploi courant.

Le mot *bâton à feu* était, à l'origine, une expression générique, désignant toute arme à feu, qu'elle fût portative et employée par un homme isolé, ou qu'elle présentât de plus grandes dimensions. Cependant, le nom de *bombarde* était spécialement affecté aux machines qui lançaient de grosses pierres ou boulets. Quant au mot canon, il signifiait d'abord le tube seul; plus tard, il s'appliqua à l'arme entière.

L'emploi de ces engins se généralisa rapidement, comme il arrive pour les inventions militaires, dans lesquelles personne ne souffre d'être surpassé par ses voisins.

Cependant, la poudre à canon ne prit pas tout d'abord cette supériorité accablante sur les anciennes machines, qui devait faire abandonner celles-ci. On continua pendant près d'un siècle à se servir en même temps des antiques machines de guerre et des compositions incendiaires d'autrefois ; on combina même l'emploi des anciens et des nouveaux engins. Froissart, décrivant le siège de Romorantin par les Anglais, parle du feu grégeois tiré par bombardes et par canons.

Il existe deux manuscrits à figures, l'un à la Bibliothèque nationale de Paris (latin n° 7239), l'autre à celle de Munich (latin n° 197), manuscrits copiés en partie l'un sur l'autre, ou tirés d'une source commune. Ils décrivent et représentent les diverses machines de guerre usitées au XIVe siècle. On y voit à la fois et sur les mêmes pages les mangonneaux, imités de l'antiquité, et les premiers modèles de bombardes. Celles-ci ne lancent pas seulement des boulets, mais aussi de grandes flèches et des carreaux incendiaires, que les dessins font voir à moitié engagés dans le tube du canon. D'autres bombardes, également figurées, projettent verticalement des boulets incendiaires. Sur une autre page, on aperçoit un guerrier en haut d'une sorte de hune, protégé par un mantelet et qui a à sa disposition d'un côté une fronde à la main et de l'autre une arme à feu portative.

Le bélier demeure dessiné dans ces manuscrits, sous diverses formes, comme le principal instrument destiné à battre en brèche. Mais les jours de cet antique engin, si longtemps regardé comme le plus formidable instrument d'attaque, étaient comptés. La puissance mécanique de la poudre se révélait de plus en plus. Au XVe siècle, Jean Bureau construit des canons plus puissans et il s'en sert pour abattre les forteresses féodales et réduire les châteaux-forts attaqués par le roi de France. Le bélier, les mangonneaux, les arbalètes à tour et toutes les machines encombrantes et mues à bras d'homme des anciens combattans disparurent rapidement devant ces nouveaux engins, qui puisaient une énergie supérieure dans la mécanique chimique.

La puissance explosive de la poudre ne tarda pas à être employée d'une façon non moins efficace dans les mines, pour faire sauter et écrouler les forteresses, avec moins de peine et de frais que le feu dans les anciens travaux souterrains. On l'utilisa également pour les bombes et les projectiles creux, de façon à lancer non-seulement des matières incendiaires, mais des matières explosives, dont l'effet destructeur se redoublait au point d'arrivée.

Dès le XVIe siècle, la transformation de l'art militaire est opérée et l'on réalise un système d'artillerie analogue aux nôtres et dont

la puissance fondée sur les propriétés de la poudre à canon a suffi à l'art militaire : jusqu'à nos jours du moins, où les théories de la thermochimie et de la thermodynamique ont conduit à inventer des substances explosives nouvelles, aussi supérieures par leur énergie à la poudre à canon que celle-ci l'avait été au feu grégeois.

La décadence du feu grégeois et celle des anciennes machines de guerre, si promptement oubliées, montre à quel point les phénomènes qui frappaient au plus haut degré l'imagination de nos ancêtres sont devenus depuis familiers et indifférens. Ce que les plus savans ignoraient alors, suivant une belle prédiction de Roger Bacon, la foule des écoliers le connaît aujourd'hui : *Multa enim modo ignorant sapientes quæ vulgus studentium sciet in temporibus futuris.*

Le mode même suivant lequel ont eu lieu ces acquisitions successives mérite attention, au point de vue de la philosophie de l'histoire et des progrès de l'esprit humain. Jusque dans les temps modernes, c'est par un empirisme, à peine aidé de quelques déductions immédiates tirées de l'observation, que les perfectionnemens dans la guerre et dans l'industrie ont été réalisés. C'est ainsi que les branches de bois enflammées, armes primitives, déjà usitées sans doute par les hommes de l'âge de pierre, ont fait place aux projectiles incendiaires des anciens, armés de soufre et de résine ; c'est ainsi que les falariques et les *malleoli* des Romains, garnis d'étoupe et de poix enflammée, ont été remplacés par le feu grégeois, composition plus savante, où la matière combustible était associée à un comburant, le salpêtre. Mais aucune théorie n'avait présidé à cette association, née du hasard et de l'accident. La pratique des compositions multiples, confondues sous le nom de feu grégeois, a conduit à son tour, toujours par empirisme, à découvrir la poudre à canon, puis à reconnaître les propriétés explosives et balistiques de celle-ci. A la vérité, l'utilisation de ces propriétés et les instrumens destinés à les mettre en œuvre ont exigé des raisonnemens plus compliqués, mais dont l'enchaînement reposait toujours sur l'observation immédiate.

Les progrès accomplis de notre temps dans la balistique et dans la découverte des matières explosives offrent un tout autre caractère. C'est la théorie pure qui a conduit à composer ces matières, c'est elle qui permet d'en annoncer la puissance et de la calculer ; c'est elle qui détermine avec certitude et *a priori* l'énergie latente dans les mélanges et dans les composés les plus divers. C'est la théorie qui a montré que la poudre à canon n'utilisait que la moitié de la puissance de ses élémens, et qui a défini la limite de la force

à laquelle on pouvait prétendre par le nouvel ordre de compositions, et que l'on n'a guère tardé à réaliser: ce terme est aujourd'hui atteint et l'art des inventeurs ne s'exerce plus en réalité que sur les conditions plus ou moins efficaces de son utilisation. C'est la théorie enfin qui a fourni les règles exactes de la construction des armes nouvelles, destinées à utiliser les nouvelles poudres. En un mot, nous retrouvons ici le caractère général des progrès accomplis par l'industrie du XIXe siècle. Elle repose sur la science proprement dite, laquelle lui fournit des règles certaines, appuyées à la fois sur l'expérience méthodique et sur les déductions rationnelles. Sans doute le dernier détail des propriétés des corps nous échappe encore et ne peut être complètement défini que par l'empirisme. Mais celui-ci a cessé d'être le maître souverain des applications.

Ce sont là des vérités qui n'ont pas encore été suffisamment reconnues ni par le vulgaire, ni même par les politiciens et les gouvernemens. Ils sont trop portés à attribuer le bienfait des merveilleuses découvertes de notre temps aux inventeurs industriels, qui tirent parti des grands travaux de science pure pour faire fortune, sans y apporter parfois d'autre contingent personnel que celui de tel ou tel phénomène particulier visé par leur brevet d'invention. La reconnaissance publique ne va pas plus loin; elle ignore d'ordinaire que le principal mérite des inventions, les unes offensives, les autres bienfaisantes, qui changent la face du monde et la condition de la race humaine, est attribuable en réalité non aux industriels, mais aux savans, leurs maîtres : je veux dire aux hommes qui découvrent dans leurs laboratoires ou dans leurs cabinets les lois générales de la nature. Newton et Galilée, en trouvant les lois du système du monde et celles de l'astronomie moderne, ont incomparablement plus fait pour la navigation que le plus habile constructeur de montres marines ou de locomobiles. Lavoisier, en exposant les principes de la combustion et la nature véritable de nos corps simples, a avancé les arts métallurgiques et industriels davantage que le praticien le plus réputé et le plus enrichi par ses brevets. Tel mathématicien s'occupant de thermodynamique, tel chimiste étudiant les propriétés générales des corps et le mécanisme de leurs métamorphoses, rendent plus de services à l'art de la guerre, aux arts industriels, ou à l'agriculture que tous les inventeurs de détails pratiques réunis. Sans doute l'opinion a cessé d'être, comme elle l'était au moyen âge, hostile à la science. Après avoir été réputée trop longtemps suspecte, celle-ci a été plus tard tolérée comme une curiosité, et elle a fini par être entourée de nos jours d'un sentiment de sympathie.

né d'une vague intuition de ses mérites efficaces. Mais l'opinion n'a pas encore compris complètement ni l'étendue des services rendus par les hommes qui s'occupent de science pure et désintéressée, sans chercher à en tirer un profit immédiat et personnel par des applications directes; ni la reconnaissance que leur doit l'humanité; ni surtout l'intérêt que la société aurait à leur assurer sans compter ces ressources de travail et ces moyens d'action, dont elle a toujours fini par être récompensée au centuple.

L'histoire des matières incendiaires et explosives fournit des exemples frappans de tels services, en raison des ressources que ces matières n'ont cessé de fournir aux peuples civilisés : je ne dis pas seulement dans leurs luttes, trop souvent fratricides, mais surtout contre les sauvages et les barbares.

Dès le début, l'invention du feu grégeois a sauvé Constantinople de deux invasions redoutables : celle des Arabes, qui allaient compléter, une génération après Mahomet, la conquête de l'empire byzantin, et celle des Russes, qui descendaient à leur tour du Nord pour en réaliser la destruction. A ce moment, de telles invasions auraient peut-être amené la perte presque complète des monumens écrits de la civilisation grecque, demeurés jusque-là étrangers à l'Occident barbare. Bien plus, on ne saurait dire ce qui serait arrivé de la civilisation occidentale elle-même, si elle avait été pressée du côté de l'Orient par l'invasion musulmane, en même temps que celle-ci pénétrait en Occident jusqu'à Rome et jusqu'à l'intérieur de la Gaule.

La découverte de la force explosive de la poudre à canon a produit des résultats plus étendus encore; car c'est à l'emploi des armes à feu que sont dues la conquête de l'Amérique et la domination, graduellement étendue, des races européennes sur les autres peuples. Les armes et les explosifs modernes ont accru encore cette prépondérance, non-seulement par la supériorité de ces armes elles-mêmes, mais plus encore par la nécessité de connaissances supérieures pour en assurer le maniement et la conservation. Sans doute le premier nègre africain venu, s'il est discipliné, pourra mettre en œuvre un fusil à tir rapide, qui lui est vendu tout garni de ses munitions. Mais il est incapable de fabriquer lui-même ces munitions, aussi bien que d'entretenir ou de réparer une arme, qui ne tardera guère à devenir impuissante entre ses mains.

L'inégalité entre les peuples barbares et les peuples civilisés était assez faible, dans l'antiquité, pour avoir rendu possibles les invasions barbares et la destruction de l'ancienne culture. Mais l'abîme qui sépare ces peuples est aujourd'hui devenu infranchissable. Même les nations demi-civilisées, tels que les Chinois, ne parais-

sent guère, jusqu'ici, avoir réussi à combler cet abîme. Aussi les peuples civilisés n'ont-ils plus à lutter que les uns avec les autres : à armes à peu près égales, à la vérité, car toute invention faite chez l'un d'eux ne tarde pas à être reproduite chez tous, parce que la science y est au même degré d'avancement. En raison de ce fait, les perfectionnemens mêmes que la science apporte chaque jour à l'art de la guerre sont devenus la garantie d'une paix plus prolongée.

Cette garantie ne résulte pas seulement de la similitude de nos cultures matérielles ; elle est surtout la conséquence morale de la parité de nos cultures scientifiques. La science et ses grands résultats sont maintenant mis en commun, par l'effet de ces sentimens élevés et philosophiques qui font concourir tous les savans à la recherche de la vérité, pour le bien général de l'humanité. La science est amoureuse d'unité et d'harmonie. C'est surtout ce lien moral et intellectuel, établi par la science entre les peuples, qui a rendu la guerre de nos jours plus rare et moins cruelle. Quels que soient les incidens et les antagonismes nationaux du temps présent, il n'en est pas moins évident pour le penseur que les peuples civilisés, par suite du progrès des sciences et de l'industrie, tendent vers une organisation démocratique commune, déjà accomplie dans l'Amérique du Nord. Espérons que cette organisation ne tardera pas à embrasser l'Europe moderne, que les armes savantes ne seront désormais employées que pour assurer la protection de la civilisation et que nous verrons luire le jour tant désiré de la paix et de la fraternité universelles !

> Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
> Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Les Grecs et les Romains, après avoir poussé l'art de la guerre à sa perfection, avaient bien eu le même rêve, au temps de Virgile, et ce rêve s'était réalisé : la *pax romana*, née de l'emploi de la force matérielle, n'avait pas tardé à s'étendre sur leur univers. Pourquoi la science, qui est une force moderne d'un ordre supérieur, n'aurait-elle pas la même efficacité? pourquoi nos neveux n'auraient-ils pas aussi la fortune de voir réaliser nos illusions ?

M. Berthelot.

LES

COMÉDIENNES DE LA COUR

LA DUCHESSE DU MAINE, MADAME DE POMPADOUR ET LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

I.

Deux traits distinctifs de cette société d'autrefois qui divinisait le plaisir et tomba dans le gouffre avec une si folle et si gracieuse imprévoyance, c'est d'abord la science de la conversation et du monde, perfectionnée par le sentiment des nuances, facilitée par le loisir des grandes existences, par l'influence de plus en plus prépondérante de la femme; c'est ensuite le goût de la comédie de salon, mis à la mode par quelques princes et seigneurs de haut parage, devenu insensiblement une passion, une fureur universelle, pénétrant tous les ordres de la nation, au point que ce talent fait en quelque sorte partie intégrante de l'éducation, et qu'à certain moment on compte, pour Paris seulement, cent soixante théâtres particuliers. La science de la conversation n'appartient pas en propre au XVIIIe siècle, et le XVIIe siècle nous en fournit les plus excellens modèles; la comédie d'amateurs au premier abord semble un produit spontané, une découverte du siècle dernier, qui s'est conservée à peu près intacte, à travers bien des écroulemens, bien des métamorphoses.

Et toutefois, il ne peut en revendiquer l'honneur tout entier. Comment oublier, en effet, ces divertissemens royaux, développés

en France par Catherine de Médicis, parvenus à leur complet épanouissement sous Louis XIV, ces ballets mêlés de comédies, composés par Benserade, Lulli, Molière, pour la plus grande gloire du roi et des princes qui prenaient plaisir à se mêler aux danses avec leurs courtisans? Le ballet de *Circé et ses Nymphes*, en 1581, coûtait plus de 600,000 livres. Sully, Sully lui-même, n'avait-il pas dansé des pas que lui enseignait la sœur d'Henri IV? Voilà sans doute l'origine du théâtre de société, car les mœurs sociales, pas plus que la nature, ne procèdent par bonds. Tombant de si haut, l'exemple ne devait pas manquer d'imitateurs. Aussi bien un salon n'est-il pas une cour en miniature, avec son roi ou sa reine, les favoris, quelques amis dévoués, la masse des indifférens, avec les petites intrigues d'ambition ou d'amour, et ce mélange d'historiettes, de sentimens nobles ou mesquins, de conversations élevées parfois, plus souvent oiseuses, qui partout forment la trame de la vie humaine? Pourquoi les salons n'auraient-ils pas marché sur les traces de la cour, que l'on considérait comme la source de tout bien, le modèle des grâces et du goût? Comment ces princes du sang et ces seigneurs n'auraient-ils pas été tentés de réaliser dans leurs palais et châteaux ce qui se faisait devant eux, avec eux, à Versailles? On peut même s'étonner qu'ils aient si longtemps tardé.

Passe-temps délicieux, remède contre l'ennui et le désœuvrement, instrument de domination féminine, rapprochemens piquans entre les situations scéniques et réelles, moyen assuré de faire briller des talens authentiques, de recueillir une ample moisson de complimens, toutes les vanités de la vanité, tous les mobiles du cœur humain trouvent leur compte dans cet agrément. Sans aller jusqu'à répéter que les Français sont les comédiens ordinaires du bon Dieu et les tragédiens de la Fatalité, ne peut-on soutenir que la vie mondaine semble une perpétuelle comédie, puisque les sociétés reposent sur un certain nombre de conventions ou d'habitudes, devenues naturelles, légitimes si l'on veut, par une sorte de prescription plusieurs fois séculaire, mais qui sont en état de divorce perpétuel avec la vérité toute nue? Nous voilà donc comédiens, comédiens sans le savoir, forcés de transposer sans cesse nos sentimens, de nous incarner en quelque sorte dans des personnages de fiction : la plupart y parviennent lentement, quelques-uns naissent acteurs, habitent sans effort les dehors de leur âme, jouent leur vie privée, leur vie publique et mondaine; on croirait qu'ils sont toujours en scène; ils attendent ou méditent une réplique théâtrale, posent pour la galerie, et, dans la solitude même, enflent la voix, déclament, s'adressent à un parterre invisible.

De la comédie mondaine à la comédie d'amateurs, il n'y a qu'un

pas. Comment les femmes auraient-elles résisté à l'envie de faire des excursions hors d'elles-mêmes, et reines, amoureuses, ingénues, paysannes, de vivre quelques instans d'une vie factice, en s'enivrant de la sensation si pénétrante de l'admiration collective? Le véritable esprit, cette perle sociale, n'est ni incompatible avec le talent scénique, ni nécessaire à le former. Quelle revanche pour un personnage ordinaire dans la vie privée de se révéler passionné, incisif, éloquent sur les planches, tandis qu'un prince de Ligne, une Mme de Staal, y paraîtront gauches, insuffisans! Et, en vérité, nombre de gens du monde jouent fort bien (1), si bien qu'au XVIIIe siècle les théâtres particuliers font une véritable concurrence aux vrais théâtres qui finirent par s'en émouvoir : à défaut des avantages que retire d'un long exercice l'acteur de profession, ils ont le maintien, le ton, la noblesse des manières qu'apportent l'usage de la bonne compagnie et l'éducation; toujours ils ont vécu dans un pays que les autres ont tardivement abordé ou n'aperçoivent que de bas en haut.

Et puis quelle merveilleuse ressource pour une maîtresse de maison! La conversation languit parfois dans les longues soirées d'automne, et, même entre beaux esprits, entre intimes, il est malaisé de planer toujours dans la région des pures idées, de ne pas verser dans la critique et son pseudonyme, la médisance. Amuser l'innombrable tribu des ennuyeux, les muets, les timides, les importans, les parens indispensables qui, *troublant la solitude, n'apportent point la compagnie* et qu'il faut cependant *avoir*, varier les plaisirs de ses hôtes, frapper de temps en temps un grand coup qui réveille la curiosité, satisfaire en un mot tout le monde... et ses causeurs, n'est-ce pas le rêve de toute directrice d'un salon? Et la comédie d'amateurs lui offre une mine inépuisable : des répétitions pendant cinq ou six semaines, mille brigues pour obtenir une invitation ou un rôle, les élus affairés répétant à tous les échos d'alentour leurs tirades et consultant mystérieusement les gens du métier, le choix d'une toilette traité comme une affaire d'État. N'est-ce pas de quoi justifier l'éclosion d'un tel goût, son succès, sa durée si persistante? Sans compter qu'on pouvait éluder ainsi les prohibitions canoniques, donner des représentations même en temps défendu par l'Église.

Les collèges des jésuites, les couvens de l'aristocratie et de la bourgeoisie avaient commencé cette éducation théâtrale; on avait

(1) On admirait dans Hue de Miroménil, garde des sceaux, le Scapin le plus comique des troupes d'amateurs et des soirées de Maurepas; facultés si notoires qu'elles donnèrent lieu à une violente facétie intitulée : *Très humbles remontrances de Guillaume Nicodème Volange, dit Jeannot, acteur des Variétés-Amusantes, à Mgr de Miroménil, garde des sceaux de France.*

vu Mme de Caylus jouant à Saint-Cyr devant la cour tous les rôles d'Esther qu'elle savait à force de les entendre répéter, et les jouant si bien qu'on la trouva trop touchante, trop profane. Mme de Maintenon décida que *les petites filles* de Saint-Cyr ne représenteraient plus Andromaque, parce qu'elles y mettaient trop de sentiment; et quand Racine eut écrit *Athalie, la canaille des faux dévots et des mauvais poètes* empêcha qu'elle ne fût jouée, car, glapissaient-ils, il était honteux de montrer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et non moins honteux que Mme de Caylus se fît voir ainsi à toute la cour. S'inspirant des mêmes principes, le parlement, peu après l'expulsion des jésuites, en 1765, interdit formellement la comédie et la tragédie dans les maisons d'éducation. Mais il n'en fut ni plus ni moins; et, après comme avant, collèges et couvens eurent leurs spectacles, leurs ballets même, ainsi qu'en témoigne une piquante historiette. A Fontevrault, le maître de danse s'efforçait de faire répéter à Madame Adélaïde un ballet qui avait nom : *le Ballet couleur de rose*. La princesse trouvait le ballet fort mal qualifié et prétendait ne prendre sa leçon qu'à la condition qu'on l'appellerait *le Menuet bleu :* le maître d'insister, la princesse de tempêter, de trépigner. L'affaire devenant grave, on assembla le chapitre qui, après mûre délibération, prononça que le ballet serait débaptisé et appelé : *le Menuet bleu*.

On avait débuté enfant, on continuait jeune femme; le mariage servait de port d'armes et donnait la clé des champs; des chastes chefs-d'œuvre de Racine on passait aux pièces plus libres, pour verser quelquefois dans les parades et les parodies. Chaque grande maison a théâtre à la ville, théâtre à la campagne, et, presque toujours, un ou plusieurs auteurs attitrés, dont les compositions alternent avec le répertoire, ministres des plaisirs littéraires, plus ou moins domestiqués, qui fabriquent à volonté prologues, épîtres dédicatoires, comédies, opéras, tragédies : chez la duchesse du Maine, Malézieu, Genest, Voltaire, auprès du comte de Clermont et du duc d'Orléans, Laujon, Collé, auprès de Monsieur, frère du roi, des Fontaines, Piis et Barré (1). Maurice de Saxe enrégimente Favart pour diriger cette troupe qui l'accompagne aux armées, dont il fait

(1) Voir les très intéressantes études de M. Adolphe Jullien : *la Comédie à la cour, le Théâtre des demoiselles Verrières. — Mémoires de Favart, de Saint-Simon, du duc de Luynes, de Mme de Staal-Delaunay.* — De Loménie, *la Comtesse de Rochefort et ses amis*, 1 vol.; Calmann Lévy. — Gaston Maugras, *les Comédiens hors la loi. — Les Divertissemens de Sceaux*, 2 vol., 1725. — Lemontey, *Études sur la Régence. — Mémoires de Bachaumont.* — Dutens, *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, t. II. — Arvède Barine, *Princesses et grandes dames. — Correspondance de la duchesse d'Orléans.* — Desnoireterres, *Cours galantes*, 4 vol.

un levier d'enthousiasme, un instrument de ses faiblesses. Quelques-uns, comme les Brancas, recrutent leurs auteurs parmi les membres de leur société : Forcalquier, Pont de Veyle, le président Hénault. A douze ans, Mlle Necker écrit une comédie en deux actes, *les Inconvéniens de la vie de Paris*, jouée chez ses parens à Saint-Ouen, devant Marmontel, qui naturellement, en membre bien appris de l'innombrable tribu des Philintes et des dos voûtés, la porte aux nues. Dans son château de Passy, M. de La Popelinière donne des comédies, presque toujours de lui, jouées en perfection par sa femme, et applaudies grâce à ses excellens soupers. Filles d'opéra, courtisanes à la mode, se mettent de la partie ; dans le théâtre de leur hôtel de la Chaussée-d'Antin, les demoiselles Verrières ont sept loges en baldaquin, et puis des loges grillées où se glissent les femmes du monde qui veulent voir sans être vues; Colardeau, et après lui, La Harpe s'y multiplient, à la fois auteurs, acteurs, amans de cœur; peu ou point de farces, de parades grossières, mais des pièces empruntées à la comédie française ou italienne : c'est là aussi que pour la première fois on représenta la *Julie* de Saurin, et l'*Espièglerie* de Billard du Monceau. Rien de plus élégant, de mieux fréquenté que les théâtres de la Guimard, dirigés par Carmontelle, le grand faiseur de proverbes, peintre moraliste en *détrempe*, si renommé alors, si oublié aujourd'hui : décorations d'un goût parfait, tentures de taffetas rose relevées d'un galon d'argent, magnifique jardin d'hiver; présidens de parlement, cordons bleus, princes du sang occupaient les meilleures places. Je ne sache pas qu'on y vît les prélats de cour ni les jolis abbés tonsurés, plus exacts aux levers des beautés de robe et d'épée qu'aux devoirs de leur ministère, mais ils ne se gênent guère pour fréquenter l'opéra, la comédie, où leur présence amena mainte algarade avec le parterre. Quant aux spectacles particuliers chez des gens du monde, c'est péché véniel dont ils ne se privent point. Et tout Paris se gaussa de la mystification de M. de Jarente, évêque d'Orléans, chargé de la feuille des bénéfices. Le duc de Choiseul lui recommande chez la comtesse d'Amblemont deux jeunes abbés; charmé par leur attitude réservée et leur modestie, l'évêque promet la faveur demandée et leur donne l'accolade. Quelques instans après, il voit sur la scène deux actrices qui ressemblent trait pour trait aux protégés du duc; les rires de l'assistance achèvent de l'éclairer, et tout le premier il s'associe à la gaîté générale. Cependant, il dut se repentir de son imprudence, car l'aventure s'ébruita et on en tira un ballet, *le Ballet des deux abbés*, qui fit les délices des salons.

Du grand monde, de Paris et Versailles, cette mode ne tarde pas à gagner la bourgeoisie, à émigrer en province : les seigneurs l'em-

portent avec eux dans leurs terres; autour d'eux, c'est un délire d'imitation, et tous les hobereaux d'estropier à l'envi les chefs-d'œuvre des auteurs dramatiques et des musiciens. Après la *sérénissime banqueroute*, le premier soin de Mme de Guéménée, arrivant au château où le roi l'a exilée, est de demander des tapissiers et de leur faire arranger un théâtre. Une châtelaine qui veut à tout prix recruter une troupe suffisante enrôle ses quatre femmes de chambre et apprend à sa fille, âgée de onze ans, le rôle de Zaïre. Dans les garnisons, cette passion brouille les cervelles au point que beaucoup d'officiers ne rougissent pas de s'associer aux actrices, de paraître sur la scène avec elles; et, pour couper court à cet abus, il fallut qu'un règlement du ministre de la guerre l'interdît de la manière la plus formelle. La palme du ridicule demeure à Charpentier, le fameux cordonnier pour dames, qui, sur son théâtre particulier, joue tragédies et parades, et qu'un récit du temps peint dans la plaisante insolence de sa fatuité. Chargé d'une commission auprès de lui, le chevalier de La Luzerne trouve à sa porte deux domestiques en livrée, traverse des chambres superbement meublées, s'arrête dans un cabinet où il admire une commode du travail le plus riche, garnie de portraits des premières dames de la cour. Sur ces entrefaites, paraît Charpentier, vêtu d'un délicieux négligé de petit-maître, et comme le chevalier le complimente : — « Monsieur, vous voyez, répond-il du ton le plus dégagé, c'est la retraite d'un homme qui aime à jouir. Je vis en philosophe. Il est vrai que quelques-unes de ces dames ont des bontés pour moi; elles me donnent leurs portraits; vous voyez que je suis reconnaissant et que je ne les ai pas mal placés. » — M. de La Luzerne, lui ayant montré le modèle de souliers qu'on lui a confié : — « Ah! je sais ce que c'est : je connais ce joli pied; on ferait vingt lieues pour le voir. Savez-vous bien qu'après la petite Guéménée, votre amie a le plus joli pied du monde? Fort bien, je ferai son affaire. » — Le chevalier allait se retirer, lorsque le grand homme l'arrêta : — « Sans façon, si vous n'êtes point engagé, restez à manger ma soupe; j'ai ma femme qui est jolie, et j'attends quelques autres femmes de notre société qui sont fort aimables; nous jouons *Œdipe* après dîner, et vous pourriez bien ne pas vous repentir d'être resté avec nous. » — Peut-être m'abusé-je, mais il semble qu'un tel trait démontre assez bien une époque, un goût poussé jusqu'à la manie, et qu'il ne déparerait point *le Bourgeois gentilhomme* ou *Turcaret*. C'était alors une prétention fort répandue de *vivre en philosophe*, et cela consistait souvent à se mettre au-dessus de son état, des mœurs ou des lois : entretenir de belles filles, donner des concerts, des spectacles, faire grande chère, lire Voltaire, Diderot, d'Holbach, cette hygiène facile paraissait suffire à beaucoup de personnages plus soucieux d'as-

surer la réputation de leur esprit que celle de leur jugement et de leur caractère. Mais singer n'est pas imiter.

II.

On ne saurait esquisser une histoire de la comédie de salon sans s'occuper du théâtre de la duchesse du Maine. Cette enragée de distraction, cette galérienne du bel esprit, cette égoïste à la quatrième puissance, joue ici le rôle d'initiatrice, et c'est là peut-être son titre unique à l'indulgence de la postérité. Le rire n'est-il pas le principe de la gaîté, comme la gaîté est l'apanage de la sérénité, de l'optimisme? Avoir procuré au monde un nouveau plaisir, cela égale presque la découverte d'une étoile, car la vie ne vaut la peine d'être vécue que par la combinaison du nécessaire, de l'utile, de l'agréable, et les maladies morales ne sont pas les moins redoutables. Aussi bien on nous célèbre, on nous condamne souvent pour des actions qui, mieux approfondies, produiraient un effet moindre ou contraire, auxquelles nous n'avons qu'une part minime; l'importance des choses bien moins que l'à-propos en fait le mérite, et l'histoire se présente comme une école d'incertitude, de modestie. En vulgarisant le goût de la comédie d'amateurs, Mme du Maine et ses courtisans ne songeaient qu'à s'amuser; le reste vint par surcroît.

Les contemporains ont constaté avec quelle désinvolture *la poupée de sang*, à peine mariée à *un demi-Louis* (fils légitimé de Louis XIV et Mme de Montespan), s'affranchit des rites de l'étiquette : soirées officielles, conversations morales chez Mme de Maintenon, voyages ou toilettes de gala et dînettes dans le carrosse du roi; ils ont dit son humeur impétueuse et inégale, sa mémoire prodigieuse, l'audace de son courage, sa parole juste et rapide, le tour précis de son esprit, cette hypertrophie du *moi* qui la fit croire en elle-même de la même manière qu'elle croyait en Dieu et en Descartes, sans examen, sans discussion, son ignorance absolue des défauts, des talens et des ridicules de ses amis (elle ne sortait pas de chez elle et n'avait pas même mis le nez à la fenêtre), la tyrannie de son commerce et la brutale franchise de ses caprices; elle-même avoue fort joliment qu'elle ne peut se passer des personnes dont elle ne se soucie point, et on la voyait apprendre avec indifférence la mort de gens qui lui arrachaient des larmes s'ils arrivaient un quart d'heure trop tard à une partie de promenade. Peu lui chaut d'être entendue, il lui suffit d'être écoutée. Sa vie est une longue jeunesse que n'éclaira jamais l'expérience; comme celui de la duchesse de Chaulnes, son esprit semble le char du soleil abandonné à Phaéton. Se faire du bruit à elle-même, conserver l'em-

pire de la bagatelle, s'entendre comparer à la reine Christine ou à Vénus, devenir un des premiers personnages de la monarchie, et, pour y parvenir, ne pas craindre de mettre le feu *au milieu et aux quatre coins du royaume*, voilà ses deux idées fixes, sa volonté bien arrêtée. — « Elle a de la hauteur sans fierté, remarque Mme de Staal-Delaunay, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété,.. beaucoup de connaissances sans aucun savoir, et tous les empressemens de l'amitié sans en avoir les sentimens. » — A ses yeux, il y aura toujours deux torts impardonnables, la mort ou l'absence : présent, il faut payer de sa personne, faire sa partie dans le concert, car Sceaux n'est pas un hôpital, et sa passion dominante est la multitude, une société de quarante personnes lui semblant à peine *le particulier* d'une princesse. A force de traiter son mari comme un nègre, de lui reprocher l'honneur qu'elle lui avait fait, elle, petite-fille du grand Condé, en l'épousant, elle le rend petit et souple, le jette malgré lui dans la ridicule conspiration de Cellamare : le pauvre duc du Maine avait la bonté de craindre qu'elle ne devînt folle, sans doute parce qu'il vit s'affaiblir avec l'âge la raison de M. le prince, son père. Un jour qu'il se croyait mort, ce dernier en concluait fort logiquement qu'il ne devait plus manger, et son médecin dut employer un subterfuge pour l'empêcher de suivre son syllogisme jusqu'au bout ; parfois, métamorphosé en limier, il poursuivait de ses aboiemens un cerf imaginaire, et, à Versailles, tout ce que la majesté du roi-soleil obtenait dans ces crises, c'est qu'il se contentât de remuer les mâchoires comme un chien qui japperait sans voix.

Autour de *la Nymphe de Sceaux* s'empressent gens de cour et beaux esprits (1) : le duc de Nevers, les duchesses d'Estrées et d'Albemarle, la duchesse de La Ferté, cette fantasque créature qui se vantait devant Mme de Staal d'être la seule qui eût toujours raison, jouait à la campagne au lansquenet avec ses fournisseurs et s'excusait de les tricher ; « mais c'est qu'ils me volent ; » — la présidente Dreuilhet qui *éternue* si drôlement ses chansons ; un jour, malgré qu'elle soit très souffrante, l'altesse sérénissime la force de chanter dès la soupe, « parce que, objecte-t-elle naïvement au président Hénault, il n'y a pas de temps à perdre, cette femme peut

(1) La mode des sobriquets, empruntée aux académies d'Italie, florissait depuis longtemps déjà. Dans tel salon, on les empruntait à la mythologie ou au roman ; dans tel autre, on prenait des noms d'oiseaux ; à Sceaux, la fantaisie surtout avait part à leur choix. Genest s'appelle l'abbé *Pégase* ou l'abbé *Rhinocéros*, à cause de son nez énorme ; le duc du Maine, le *Garçon ;* ses fils, le prince de Dombes et le comte d'Eu, les *Deux Garçonnets ;* Mlle Adélaïde de Nevers, *Api ;* le duc d'Albemarle, fils naturel de Jacques II, le *Major ;* Malézieu, le *Curé* ou *Euclide*. On reprit, pour la société de Mme du Maine, le gracieux surnom dont on avait salué les adorateurs de Ninon de Lenclos : après les *Oiseaux des Tournelles*, les *Oiseaux de Sceaux*.

mourir au rôti ; » — le cardinal de Polignac, l'onction et la séduction personnifiées, qui, d'après Saint-Simon et la duchesse d'Orléans, aurait compromis la duchesse de Bourgogne, la reine de Pologne, veuve de Sobieski, et la duchesse du Maine, auteur de *l'Anti-Lucrèce* et d'un mot resté célèbre dans les fastes de la courtisanerie ; — l'abbé Genest, qui mit en mauvais vers la *Physique* de Descartes et raconta en assez méchante prose les divertissemens de cette cour de Lilliput, commis, professeur de langue anglaise, écuyer du duc de Nevers avant d'être d'eglise et de l'Académie française ; — l'abbé de Vaublanc, surnommé le *Sublime du frivole* ; — Mme Tibergeau, qui, réveillée par la princesse, pendant la nuit, pour savoir ce qui pouvait le mieux, prose ou vers, traduire l'amour, répondait prestement, malgré ses quatre-vingt-cinq ans :

Non, ce n'est point en vers qu'un tendre amour s'exprime ;
Il ne faut point rêver pour trouver ce qu'il dit,
Et tout arrangement de mesure et de rime
Ote toujours au cœur ce qu'il donne à l'esprit.

Qui encore? Le poète Destouches ; mais il se lassa de cette servitude dorée ; mécontent de l'indifférence de *la baronne de Sceaux* à l'égard d'une de ses œuvres, il prit un beau jour la clé des champs sans crier gare, bravant toutes les indignations, laissant dans sa chambre, en guise de congé, un couplet des plus cavaliers. Et Destouches n'est pas le seul littérateur du XVIIIe siècle qui ait le sentiment de sa dignité : Piron, revendiquant son titre de poète, passait fièrement devant un grand seigneur ; Lesage, grondé sur son retard par la duchesse de Bouillon chez laquelle il devait lire une tragédie, remettait son manuscrit dans sa poche et se retirait en ripostant : — « Je vais toujours vous épargner deux heures de lecture. » — Sans parler des boutades de Jean-Jacques, de Chamfort, plus d'un homme de lettres commence à comprendre la noblesse de sa fonction, la nécessité de l'indépendance, et, parmi ceux-là mêmes qui semblent le plus étroitement asservis, combien de révoltes intimes, que d'amertumes discrètement voilées ou racontées dans les Mémoires posthumes, quelles rancunes et quelles aspirations vers un état qui leur donnera la liberté de l'âme et du talent !

L'oracle du château, l'homme universel et infatigable, c'est Nicolas de Malézieu, ancien maître de mathématiques du duc de Bourgogne et du duc du Maine, ami de Bossuet et de Fénelon même au fort de leur querelle, membre de l'Académie des choses et de l'Académie des paroles, type de l'érudit aimable, à l'âme un peu faible, tournée vers le sourire des grands, enseignant à la duchesse latin, philosophie, astronomie ; traduisant à livre ouvert et décla-

mant avec feu les tragédies de Sophocle et d'Euripide; grand organisateur de fêtes, improvisant à volonté comédies, ballets, chansons, intermèdes, virelais et autres bagatelles. A Sceaux, ses décisions jouissent d'un tel prestige que les disputes les plus violentes prennent fin lorsque quelqu'un prononce ce mot : *Il l'a dit*. De 1699 à 1710, Malézieu reçut à peu près chaque année dans son castel de Châtenay le duc et la duchesse, avec quelques personnes de leur suite; on y jouait des pièces du répertoire, des comédies de circonstance, et c'est là sans doute que la princesse conçut cette passion théâtrale qui l'anima jusqu'à la fin et faisait dire à Voltaire que, quand elle serait malade, il conviendrait de lui administrer quelque pièce au lieu de l'extrême-onction.

En 1703, grande parade arrangée, exécutée par le *Sylvain de Châtenay* et M. de Dampierre, gentilhomme du duc, qui jouait fort bien de la flûte allemande, du cor, de la viole et du violon. Bizarrement vêtu, affublé d'une barbe monumentale, Malézieu s'annonce comme le phénix des opérateurs : l'âme d'Hippocrate, la quintessence d'Esculape, ont passé en lui, et, par exemple, avant-hier, à Novogorod, il a remis la tête à un grand décapité depuis quatre ans par ordre du tsar : mais ayant appris que son altesse se rendait à Châtenay, il a couru sept cents lieues en moins de deux jours. Et d'appeler Arlequin Dampierre, porteur d'une cassette miraculeuse, et de jargonner avec lui mille facéties en présentant ses eaux nonpareilles. Voici l'*eau générale*, qui improvise les grands capitaines, dédiée au duc : c'est un extrait de la cervelle de César, du flegme de Fabius, du souffle d'Alexandre et de l'âme du grand Condé. Voici la bouteille d'*esprit universel*, étonnant mélange de pénétration d'esprit, de finesse, de discernement, des charmes de la conversation. « Je sais, madame, disait l'opérateur à la duchesse, que vous possédez naturellement toutes les merveilles qu'elle renferme; mais ne laissez pas de l'accepter pour en faire part à quelques-unes de vos amies qui sont bien éloignées de vous ressembler. » Le sirop de Violet, les pilules fistulaires font jouer à merveille de la flûte, de la viole, et Dampierre-Arlequin démontrait aussitôt ce prodige. Même miracle par l'*esprit de contredanse* : une goutte répandue sur le dos de la personne la plus inerte la rend soudain plus agile qu'un lutin, et danser la *Furstenberg*, la *Forlane*, le *Pistolet*, la *Chasse*, le *Derviche*, la *Sissoire*, les *Tricotets*, ne sera pour elle qu'un jeu. L'opérateur avise un paysan ivre-mort (Allard), le frotte de quelques gouttes, et le voilà qui se relève avec une légèreté d'oiseau, et pendant une demi-heure, véritable merveille de l'air, exécute les pas les plus fantastiques. Mais il n'est pas au bout de son boniment : il a amené des Indes un bonze, poète célèbre, de Moscovie un fameux compositeur, et sa

troupe va exécuter un de leurs opéras, *Philémon et Baucis*. Mlle des Enclos, M. Bastaran, artistes de la musique du roi, représentaient Philémon et Baucis, tandis que Buterne, Visé, Forcroy, La Fontaine, Desjardins, Descoteaux, etc., composaient les chœurs. L'opéra de Matho fut, tout d'une voix, déclaré admirable.

Malézieu composa plusieurs pièces pour son théâtre : *Purgopolinice, capitaine d'Éphèse*, *les Importuns de Chastenay*, *la Tarentole*, *le Prince de Cathay*, divertissement orné de musique et destiné à rappeler la fondation de l'ordre de la *Mouche à miel*. Le prince obtenait l'honneur insigne d'être reçu chevalier et prononçait le serment consacré : « Je jure, par les abeilles du Mont Hymète, fidélité et obéissance à la directrice perpétuelle de l'ordre (la duchesse du Maine) ; de porter toute ma vie la médaille de la Mouche et d'accomplir, tant que je vivrai, les statuts de l'ordre, et, si je fausse mon serment, je consens que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs aiguillons. » C'est dans la *Tarentole* (1) que la princesse monta pour la première fois sur la scène ; elle devait apprendre bien d'autres rôles, aborder les genres les plus divers, jouer tous les personnages : Molière et Quinault, Genest et Marivaux, Malézieu et Mme de Staal, tous étaient son domaine et sa proie, tous relevaient de sa mémoire, de sa présomption ; elle s'en tirait passablement pour une altesse, mieux, en tout cas, que cette pauvre Marie-Antoinette, qui jouait *royalement mal* et chantait si faux.

La *Tarentole*, comédie-ballet mêlée de danses, récits et symphonies, fut représentée en 1705. Dans une galerie basse, de plain-pied avec le jardin, trois tables de vingt couverts, servies avec magnificence, attendaient la plus brillante compagnie. Après le dîner, on passa dans une autre galerie, et le jeu et la conversation menèrent jusqu'à sept heures. Alors on descendit au jardin, où la salle de spectacle était formée par une tente dont l'intérieur était décoré de feuillages verts fraîchement découpés, entrelacés avec art et éclairés par une infinité de bougies. Au fond, un théâtre de vingt-cinq pieds carrés, cintré de verdure et de festons, avec un grand portique de verdure et deux moindres qui l'accompagnaient

(1) M. Guillaume Guizot a bien voulu me communiquer le manuscrit inédit de la *Tarentole* et des *Importuns de Chastenay*. Dans l'une de ces pièces, Malézieu s'inspire du *Malade imaginaire* et du *Médecin malgré lui;* dans l'autre, des *Fâcheux*. Quelques scènes sont assez amusantes, trop souvent scatologiques : purgations, clystères, leurs accessoires et conséquences y jouent un rôle éminent, et la joie que faisait éclater l'auditoire devant cette littérature éclaire certains aspects moraux de la haute société.

de chaque côté; devant la scène, l'orchestre, composé des meilleurs musiciens du roi, au nombre de trente-cinq, M. Matho à leur tête. On avait permis aux curieux d'entrer, de sorte qu'il s'y trouva plus de trois cents personnes. Le spectacle dura trois heures, *sans ennuyer un moment*, remarque Hamilton : il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu par un laquais de Mme d'Albemarle, qui, au meilleur endroit et tandis qu'on suait à grosses gouttes, dérangea tout le monde pour porter une coiffe et une écharpe à sa maîtresse de peur du serein (1).

Le vieux Pincemaille a promis à un autre riche vieillard, M. Fatolet, sa fille Isabelle, qui, naturellement, aime le marquis de Paincourt, plus pourvu de grâces et de jeunesse que d'écus. Comme il sied dans toute comédie qui se respecte, la soubrette Finemouche, les valets Crotesquas et Bruscambille favorisent les amours de Paincourt et d'Isabelle. Soufflée par eux, celle-ci contrefait la muette, bâille sans cesse depuis plusieurs jours : de la sorte, on ajournera le mariage, on gagnera du temps, et le temps est une bonne mère de famille qui arrange bien des choses. Cependant, les vieillards ont imaginé d'appeler le docteur Rhubarbarin : paraît Isabelle, les yeux égarés, qui crache au visage du docteur, lui casse les dents d'un maître soufflet; il s'enfuit, furieux. Fatolet et Pincemaille courent après lui pour l'apaiser. — Second acte. Bruscambille vante à son maître un médecin incomparable, l'homme le plus savant et le plus désintéressé du monde, qui fuirait à une lieue si on lui offrait une pistole. Seulement, il a avec lui un secrétaire chargé de vendre au prix coûtant les liqueurs spiritueuses qu'il emploie. Pincemaille apprend avec terreur que, pour composer certain remède appelé pot-pourri, il met dans une grande cuve d'argent un œil d'éléphant vif, le foie d'une baleine, la grosse dent d'un crocodile, huit cent quarante germes d'œufs d'autruche, vingt cœurs de lions, un estomac de phénix, une pinte d'urine de sirène, et qu'il fait bouillir le tout au feu de cannelle pendant trois ans. « Ah! gémit le grigou, s'il faut du pot-pourri pour guérir ma fille, je suis perdu! » Arrivent Paincourt et Crotesquas déguisés en Turcs. Après avoir examiné la malade, Crotesquas prononce solen-

(1) Voici la distribution de la pièce :

M. de Pincemaille.	M. de Torpanne.
Isabelle, sa fille.	Mlle de Moras.
Finemouche, suivante d'Isabelle.	La duchesse du Maine.
Crotesquas, valet du marquis.	M. de Malézieu.
Bruscambille, valet de M. de Pincemaille.	M. de Dampierre.
Le docteur Rhubarbarin.	M. de Caramont.
M. Fatolet.	M. de Mayercrom.
Le marquis de Paincourt.	M. Landais.

nellement qu'elle a été piquée de la *Tarentole,* qu'elle entrera bientôt en fureur, que déjà Bruscambille et Finemouche présentent tous les symptômes du même mal, et qu'il gagnera le père et le fiancé s'ils s'exposent à l'haleine d'Isabelle. Pas d'autre remède que la danse et la musique. — Au troisième acte, le valet et la servante feignent d'être attaqués de la « tarentole » et jouent mille tours aux vieillards : ainsi, Bruscambille prend la tête de Fatolet et lui met le nez au derrière de Pincemaille; il les force à danser à perdre haleine, les menace de son grand couteau. Survient le docteur avec des musiciens, des danseurs. Balou exécute un joli pas de deux, on chante un aimable morceau sur des paroles italiennes composées par le duc de Nevers. Bruscambille et sa commère vont mieux, la folie d'Isabelle ne diminue point. Alors Crotesquas déclare qu'il n'y a plus d'espoir; Fatolet renonce au mariage et, après bien des détours, le faux Esculape fait allusion à un remède suprême, mais sa conscience ne lui permet pas de le conseiller. Il faudrait marier Isabelle dans les vingt-quatre heures, et l'époux court à une mort certaine. Paincourt se présente, se dévoue, et, cette fois, Pincemaille lui accorde sa fille avec transport. — Après le souper, il y eut un feu d'artifice et l'on dansa bien avant dans la nuit.

C'est encore pour Mme du Maine que Malézieu composa sa scène de *Polichinelle et du Voisin* (1), représentée en 1705 par les marionnettes devant la cour de Sceaux. Les comédiens de bois faisaient fureur à cette époque, et ce plaisir des petits était devenu un plaisir des grands : ils jouaient à Versailles, à Marly, devant le roi, dans la chambre de la duchesse de Bourgogne. On sait que nos aïeux ne reculaient pas devant le mot cru; ces gens si raffinés se complaisaient parfois en d'étranges distractions, et ce serait matière à beaux développemens qu'une histoire de la pudeur où l'on raconterait les métamorphoses accomplies dans le code des bienséances. Qui donc expliquera ces variations, non-seulement de pays à pays, mais de salon à salon, et dans la même société, dans la même personne? ces élans de gaîté succédant à des sursauts d'indignation en présence du même mot? Qui rendra compte des ruades de l'être humain, de ces boutades grossières qui jaillissent parfois du gentilhomme le plus distingué, revanche terrible de la bête, éternel point d'interrogation des penseurs? Est-il vrai qu'ici non plus il n'y ait point de règles fixes, que les individus, comme les peuples, n'aient de brillant que les surfaces; que l'extrême politesse soit aussi proche de la grossièreté que la rouille l'est du fer? De voir, par exemple, un Malézieu, membre de l'Académie fran-

(1) *Pièces échappées du feu,* 1717. Plaisance, in-12. — Tome IV du *Recueil des pièces rares et facétieuses* s.: chez Barrand. 1873.

çaise, un des esprits les plus délicats de son temps, s'amuser à écrire une farce scatologique, et son illustre auditoire l'entendre avec délices, ce serait de quoi s'étonner, si tous les siècles ne nous donnaient le spectacle de telles antinomies. Voici, d'ailleurs, une scène expurgée de cette facétie singulière :

POLICHINELLE. — Bonjour, voisin; sais-tu le dessein qui m'a p... par la tête?

LE VOISIN. — Comment! p...? C'est passé. Que veux-tu dire?

POLICHINELLE. — Par la sanguenne! il n'est pas passé, puisqu'il y est encore!

LE VOISIN. — Eh bien, quel est ce dessein?

POLICHINELLE. — C'est que je veux demander à être reçu au cas de ma mie Françoise.

LE COMPÈRE. — ... Ha! j'entends! tu voudrais être de l'Académie française, pour avoir des jetons.

POLICHINELLE. — Eh! oui. T'y voilà, palsangué! On dit que ces jetons-là valent pour le moins vingt sols, et je n'en gagne que cinq à porter mes crochets. C'est un grand *profil*, compère, que je ferai là... Il y a pourtant une chose qui m'embarrasse.

LE VOISIN. — Qu'est-ce que c'est?

POLICHINELLE. — C'est que je ne sais pas comment je ferai pour manger du foin.

LE VOISIN. — Que veux-tu dire? Manger du foin... Es-tu fou?

POLICHINELLE. — Je veux dire que j'ai trouvé deux charrettes de foin qui faisaient un embarras devant leur porte, et l'on disait que c'était pour ces messieurs.

LE VOISIN. — Gros sot! c'est pour leurs chevaux.

POLICHINELLE. — Oh! oh! Ce sont donc des chevaux qui sont là! Palsangué! je m'en vais demander une place pour le mien ;.. le foin sera pour lui et les jetons seront pour moi.

LE VOISIN. — Impertinent! Sais-tu bien qu'il faut faire des vers pour être de cette compagnie?

POLICHINELLE. — J'en ai peut-être fait, sans y prendre garde... Quoi, sont-ce des vers de fougère?

LE VOISIN. — Les vers sont des ouvrages d'esprit que font les poètes ; cela rime.

POLICHINELLE. — Cela lime, dis-tu? Oh! s'il ne faut qu'une lime, j'en ai une chez nous.

LE VOISIN. — Rime, te dis-je. Voilà un plaisant animal! Tu ne sais pas dire deux mots de suite : comment ferais-tu donc pour haranguer, le jour de ta réception?

POLICHINELLE. — Pourquoi non? Je suis de race.

LE VOISIN. — Comment? De race?

Polichinelle. — Oui, de race ; mon père vendait des harengs et ma mère était harengère ; comment ne saurais-je pas *haranguer?*

Le Voisin. — Allons. Voyons comment tu ferais : imagine-toi que je suis l'Académie.

Polichinelle. — Oui da, compère. (Il p..., tousse et crache.) Meschieurs,.. depuis que le grand cardinal de Richelieu a tiré l'Académie de cette profonde et vaste *matrice* du néant, elle a si bien rivé le clou aux autres Académies, qu'elles sont comme une (crotte) auprès d'un pain de sucre ; ainsi je ne prétends pas vous ennuyer par des *losanges*;.. je veux d'abord vous *fourbir* une occasion de manifester vos *talons et vos génisses*.

Le Voisin. — Quel diable de patois! T'imagines-tu que ce soit là le style de l'Académie? Tu veux dire, vos talens et vos génies.

Ici, Polichinelle propose à ses confrères de purifier le dictionnaire d'un certain nombre d'ordures sur lesquelles il discute copieusement, et comme le compère l'avertit qu'il pourrait bien en même temps rembourser quelques coups de bâton :

— Bon, repart-il, je n'en aurais pas plus que tant d'autres de là dedans, qui en méritent, et auxquels on n'en donne point.

Mal en prit à Malézieu, plus mal encore à ses hauts et puissans patrons. L'Académie s'indigna de la plaisanterie comme d'une trahison, ils furent bernés, chansonnés d'importance, une petite guerre de brocards, de satires s'engagea, et, à leur tour, les immortels, *les jetonniers* n'eurent pas toujours les rieurs de leur côté (1). Et puis les belligérans se calmèrent à la longue, et la paix fut célébrée en vers : tout finissait alors par des chansons.

Châtenay, Sceaux, Clagny, Anet, voilà les étapes de cette « vie mythologique entre deux charmilles. » La princesse dormant fort peu, le sommeil, à sa cour, semblait un gêneur, un importun : le jour on répétait, le soir on jouait, mais comment employer les nuits? On commença par les loteries poétiques : la duchesse mettait les lettres de l'alphabet dans un sac, et chaque assistant en tirait une ; A devait une ariette, C une comédie, O une ode ou un opéra, S un sonnet, T un triolet, et ainsi de suite. Heureusement, il est avec les loteries des accommodemens, et la *Baronne de Sceaux* elle-même donne l'exemple des compromis ; Malézieu, Genest, Mme de Staal paieront au besoin ses dettes littéraires. Quant aux autres, ils trouveront un complaisant, ou un faiseur d'esprit à gages ; alors l'esprit, le talent ne sont pas encore affranchis, ils se traînent à la remorque des grands qui trouvent tout simple de les payer, comme ils achètent d'autres services. Et de s'extasier,

(1) Tome x, p. 349 et suiv. : *Recueil de chansons politiques*, année 1705. — Adolphe Jullien, p. 62 et suiv.

de crier au génie, si par hasard une altesse gribouille elle-même quelques essais. On sait l'admiration excitée par les étrennes de Mme de Thianges au duc du Maine qui s'appliquait à traduire l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac : une chambre toute dorée, mesurant un mètre de chaque côté; au-dessus de la porte, en grosses lettres : *Chambre du sublime*. Au dedans, un lit, un balustre, un grand fauteuil dans lequel est assis le duc du Maine en cire et fort ressemblant; auprès de lui, M. de La Rochefoucauld auquel il montre des vers, autour du fauteuil Mme de La Fayette, Bossuet, M. de Marcillac; au dehors du balustre, Racine, La Fontaine, et Boileau, qui, armé d'une fourche, empêche d'approcher sept ou huit grimauds de poètes. Aux gens qui sont l'objet de telles flagorneries, il faut savoir gré, non-seulement de leurs qualités, mais de tous les vices qu'ils n'ont pas. Mme de Staal-Delaunay, très gâtée par l'abbesse de son couvent, avait, quoique infiniment petite, tous les défauts des grands, elle l'avoue elle-même; cela lui servit plus tard à les excuser en eux, bien que sa pénétration ne pût s'empêcher de les noter, et sa délicatesse d'en souffrir.

Le jeu, les loteries poétiques, paraissant à la longue un peu monotones, l'abbé de Vaubrun imagina un nouveau divertissement. La déesse de la Nuit apparut à l'improviste, enveloppée de ses crêpes, et remercia la princesse de la préférence qu'elle lui accordait sur le jour; elle avait un suivant qui chanta un air de circonstance arrangé par Malézieu et Mouret. Cette bagatelle amusa infiniment Mme du Maine, qui décida d'y donner suite : tous les quinze jours, deux personnes organisaient une fête de ce genre; elles prenaient le titre de Roi et de Reine, commandaient, payaient la dépense, et déposaient leur souveraineté le lendemain même de la grande nuit. Il y en eut seize en tout, et elles furent interrompues par la maladie et la mort de Louis XIV; on avait commencé assez simplement, on finit par déployer un faste ruineux dans la mise en scène, les costumes et les décorations. D'ordinaire, le roi et la reine se contentent de combiner trois intermèdes héroïques ou pastoraux, séparés par des reprises de jeu. Ainsi, pendant la quatrième nuit, le premier intermède est rempli par un jeu de quilles animées qui se plaignent qu'on ne les admette point à ces divertissemens; dans le deuxième, on voit une ambassade de Groënlandais qui, avec des complimens dignes de Gongora et de ses disciples, offrent à son altesse sérénissime la souveraineté de leur pays; la fête se termine par un dialogue d'Hespérus et de l'Aurore. Chargé d'organiser la treizième nuit, l'abbé de Vaubrun s'adresse à Destouches et Mouret qui écrivent un opéra-ballet, les *Amours de Ragonde*, véritable farce de carnaval, agrémentée d'une musique gaie et spirituelle. Ragonde, vieille amoureuse, un peu sorcière et secondée

par les lutins, parvient, malgré son âge et ses quatre dents, à épouser le berger Colin. Premier acte : la soirée du village; second acte : les lutins; troisième acte : la noce, suivie d'un formidable charivari. Les *Amours de Ragonde* passèrent au répertoire de l'Opéra en 1742, plus tard au théâtre de Mme de Pompadour.

Mme de Staal fit des vers pour quelques-unes des nuits, les plans de plusieurs autres, et on la consulta pour toutes. Une physionomie bien originale, cette femme, née en France, « fabriquée en Angleterre et conçue dans l'amertume, » qui fut mieux qu'une *soubrette de cour*, presque un *La Bruyère femelle*, élevée pour le bonheur, et puis réduite par la malchance à entrer comme femme de chambre chez la duchesse du Maine, où, très lentement, à travers mille déboires et mille ingratitudes, elle conquiert le rang de dame d'honneur, très ferrée sur Descartes, sur la géométrie et l'anatomie (1) (le savant Du Verney dit qu'elle était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain), véritable héroïne de la conspiration de Cellamare, dont elle garde le secret avec la plus courageuse fidélité, tandis que ses maîtres livrent piteusement leurs projets et leurs amis, subtile et romanesque, capable de faire de l'esprit sur ses propres souffrances, sachant inspirer et ressentir des amitiés profondes, aimée de ceux qu'elle méconnaît, dédaignée, traitée comme une vieille gazette par ceux qu'elle adore,

> Car Dieu, qui fit la grâce avec des harmonies,
> Fit l'amour d'un soupir qui n'est pas mutuel,

et, après mainte odyssée amoureuse, se réfugiant vers cinquante ans dans un mariage de raison, *pour vivre dans les limbes* (2). Elle a un sentiment secret pour le marquis de Silly, et elle pousse le désintéressement jusqu'à rédiger pour lui sa correspondance galante avec une dame. Chaulieu, septuagénaire, aux trois quarts

(1) *Recueil des Lettres de Mlle de Launay*. Paris, an IX, 2 vol. — Lassay, *Recueil de différentes choses*, 1756. Lausanne.

(2) « Je découvris pourtant, sur de légers indices, quelque diminution des sentimens de M. de Rey. J'allais souvent voir Mlles d'Épinay, chez qui il était presque toujours. Comme elles demeuraient fort près de mon couvent, je m'en retournais ordinairement à pied, et il ne manquait pas de me donner la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer, et, dans les commencemens de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place : je vis alors qu'il traversait par le milieu, d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. » Piquante application de la géométrie à la psychologie! Et cependant, on a eu tort de prétendre qu'elle connaissait l'amour par principe, qu'il résidait plutôt dans sa tête que dans son cœur; elle avait l'âme très tendre, mais elle ne put s'empêcher d'y mêler son esprit et son goût d'analyse. De même, je ne vois pas pourquoi on l'a accusée de sécheresse parce qu'elle dit, à propos de la mort de son père, qu'elle n'avait jamais vu : « Je lui donnai pourtant des larmes; je ne me souviens pas d'où elles partirent. »

aveugle, mais toujours charmant et charmeur, s'éprend pour elle d'une véritable passion, va la voir tous les jours, lui confère une autorité despotique sur sa maison, la compare dans ses lettres à Hélène pour la grâce, et affirme que Molière, par la force de la métempsycose, a élu domicile dans sa personne : par un raffinement de délicatesse assez étrange, il lui propose à chaque instant des parties avec un jeune homme pour lequel il a démêlé la très tendre amitié de Mlle Cordier-Delaunay. C'est de l'amour clairvoyant et plus qu'indulgent, mais la sagesse, la raison ne vont-elles pas plus souvent à entretenir d'aimables erreurs et à faire durer un attachement qu'à poursuivre une stérile et désolante vérité? Dès que le charme est fini, que devient l'opéra d'*Armide*? Un débris de palais détruit, une senteur de lampes qui s'éteignent? « Est-il rien de si amusant que vous? écrit Chaulieu. Est-il rien de si amoureux que moi?.. qui jamais autre que vous a fait son amant fidèle et constant par le récit de ses friponneries?.. Combien de choses ai-je à vous dire? L'esprit s'épuise, mais le langage du cœur est intarissable. J'ai lieu de croire que vous ne vous ennuyez pas avec moi : appelez cela coquetterie, penchant, goût, plaisir, sympathie, volupté, amour, passion, amusement, amitié, je vous laisse le choix des armes et des noms. » De tout un peu : Mlle Delaunay, qui croyait avoir appris de la vie qu'on n'aime que soi, et que l'héroïsme de sentiment n'est qu'une production de l'imagination que le cœur sans cesse désavoue, Mlle Delaunay s'abandonnait alors à ce plaisir exquis : être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et ne prétend rien de vous. Et toutefois, certaines lettres de l'abbé laissent supposer que sa flamme tendait plus loin ou plus bas que le platonisme; les hommes de ce temps-là ne désarmaient pas volontiers et se souvenaient des vertes vieillesses des patriarches. Ne se plaint-il pas un jour que ses chaînes sont trop douces? Une absence, un caprice, une jalousie, tout peut les rompre. Et de conjurer son idole de mettre quelque chose entre eux qui les empêche de se séparer jamais. Il voudrait faire son bonheur, qu'elle fasse un peu le sien, car tout *n'est qu'un commerce dans la vie*. Mais peut-être *l'Anacréon français* habillait-il du costume de l'amour une amitié passionnée, tandis que sa partenaire procédait tout autrement dans les *Mémoires* où elle a pris soin, selon sa propre expression, de ne se présenter qu'en buste.

Rien de plus attrayant que ces *Souvenirs*, de plus fin que ses jugemens. Ressorts des machines, spectacles des coulisses, jeu des acteurs, son propre jeu à elle-même, elle analyse tout d'un style net, rapide, élégant, avec une ironie voilée que tempèrent le goût et je ne sais quelle indulgence faite de désabusement, de philosophie pratique et de dédain. Mêmes qualités éclatent dans

deux comédies écrites en 1747 pour le théâtre de Sceaux, *l'Engouement*, *la Mode*, pleines d'amusantes critiques contre certains ridicules de la société. Il y manque ce qui manque presque toujours aux pièces d'amateurs, qu'ils s'appellent Guibert, Hénault, Pont de Veyle, Du Deffand, Forcalquier, l'action, le mouvement, l'art de l'intrigue, de la mise en scène, mais on y rencontre des dialogues spirituels, des traits de caractère empruntés à plusieurs personnages, accumulés sur une même tête. Orphise, par exemple, excuse plaisamment ses engouemens perpétuels : « Plus on a de goût pour les choses parfaites, plus on est exposé à les croire où elles ne sont pas. » Dans *la Mode*, satire vigoureuse des absurdités où entraînait le culte de cette inconstante divinité, je rencontre une comtesse qui aime son mari et prend des amans pour ne pas se chamarrer de ridicules, *parce que la vie est un tissu de bienséances qu'il faut remplir*. D'ailleurs rien ne lui est plus suspect que la trop grande fidélité; aussi, après avoir refusé à sa fille un parti de tout point excellent, se ravise-t-elle lorsqu'elle croit savoir que le jeune homme a fait des folies pour une actrice. Et elle enseigne à sa fille qu'un mari est l'homme du monde avec qui on vit le moins. Elle déploie un luxe absurde, car pourvu que l'on fasse de la dépense, elle ne voit pas que le bien soit si nécessaire; quant à l'étude, il ne faut rien connaître que l'histoire du jour, et, si l'on veut lire, que ce soit des brochures encore toutes mouillées, car, dès qu'elles sont sèches, on n'en veut plus. Écoutons-la discuter gravement, avec sa bonne amie la marquise, le choix d'un galant nouveau :

La Marquise. — On se l'arrache, c'est à qui l'aura; il est vrai qu'on le garde si peu que dans huit jours ce serait à recommencer. J'aime mieux quelque chose de plus fixe. Il y en a un autre d'une figure charmante, à ce qui m'a été dit (car je ne l'ai jamais vu), mais c'est un homme qui a des singularités. Il veut du mystère dans ses galanteries, et prétend qu'on ne sache pas à qui il est attaché. Vous m'avouerez qu'il y a peu de femmes assez dupes pour vouloir supporter les sujétions d'un engagement, sans y rien trouver qui flatte la vanité, car enfin il ne faut pas croire que les frais n'en soient pas grands. C'est bon marché quand les complaisances se partagent par moitié; combien de femmes se voient obligées d'en porter les trois quarts!

La Comtesse. — Et quelquefois le tout. C'est ne guère connaître la vie des femmes du monde que de la croire aisée; elle est plus austère que la vie retirée.

La Marquise. — Ah! vous avez bien raison. Il n'y a qu'à voir en détail comment se passent nos journées. Le matin, quelle discussion avec les ouvriers, les marchands, pour le choix des parures! Quels

soins pour avoir ce qu'il y a de plus nouveau, de meilleur goût et pour n'être pas prévenue sur une mode! Ensuite les cartes, les billets qu'il faut écrire pour l'arrangement des parties. Tout cela mène jusqu'au dîner. On dîne... on ne dîne point, car il faut souper. Après, vient l'excessif travail d'une toilette faite avec toute l'attention que demande la nécessité de se bien mettre. A peine a-t-on fini, qu'on sort pour les spectacles : il faut toujours tout voir, ou plutôt être vue partout. Enfin on va souper, et la nuit se passe à cavagnole.

La Comtesse. — Et lorsque le jour paraît, si malheureusement on se trouve accablée de sommeil, il faut encore dire qu'on ne peut pas se résoudre à se coucher. Vous en direz tout ce que vous voudrez; pour moi, je m'imagine qu'il y a beaucoup plus d'avantage (surtout pour les personnes paresseuses comme moi) dans le parti de ces brillantes retraites où l'on semble reprendre un nouvel éclat. Vous ne le croiriez pas, je suis quelquefois tentée d'en faire l'essai.

La Marquise. — Ah! gardez-vous-en bien. N'y eût-il que le préliminaire, il est affreux : plus de rouge, plus de spectacles; la parure est encore un article qu'il faut céder...

Le bouquet de la pièce, c'est la réponse de la comtesse lorsque la marquise lui confie que son amant Acaste a eu l'idée saugrenue de demander sa main : « Peut-être feriez-vous mieux de le prendre au mot. — Comment donc? — Oui, de l'épouser pour vous en défaire. » Et la marquise s'empresse de suivre un si sage avis.

Quant aux lettres de Mme de Staal, elles soutiennent la comparaison avec ses mémoires et classent leur auteur parmi les maîtres du genre. Sentimentale avec le chevalier de Ménil, purement amicale avec M. d'Héricourt et Mme du Deffand, cette correspondance reflète à merveille sa nature d'esprit moralisante, un peu précieuse, tournée vers le marivaudage philosophique et le reploiement sur soi-même. Lorsqu'elle écrit à la marquise, le trait devient plus sarcastique, afin de se mettre à l'unisson, de guérir ses infirmités morales en l'amusant. Passer tout à ses amis et ne rien prétendre, prendre le temps, les choses, les gens, comme tout cela se trouve, se bien pénétrer de cette idée que la délicatesse augmente à mesure qu'on la sent et que ce sont les intervalles de plaisir qui font l'ennui, voilà sa recette, pas très différente en somme de celle de la duchesse de Choiseul (1). Quant à l'altesse sérénissime, on l'égratigne de temps en temps, vengeance bien permise après toutes les meurtrissures supportées depuis trente ans, et l'on ne se gêne pas pour remarquer que les grands,

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 août 1890, *Mme de Choiseul et ses amis*.

à force de s'étendre, deviennent si minces qu'on voit le jour à travers (1)! D'ailleurs, ils sont « en morale ce que les monstres sont dans la physique; on aperçoit en eux à découvert la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes. » Et le lien le plus fort qu'on ait avec eux, c'est celui de l'habitude. Après la mort subite de la duchesse d'Estrées, l'inséparable de Mme du Maine, elle écrit à la marquise: « On l'enterre ici aujourd'hui, et puis la toile sera baissée, on n'en parlera plus... Il faut convenir que nous allons un peu au-delà de l'humaine nature. Je vois d'ici ma pompe funèbre; si le regret est plus grand, les ornemens seront en proportion. Que nous importe? Il faut toujours bien faire et ne s'embarrasser que de cela. » Mais ses traits les plus malins, elle les réserve pour Voltaire et surtout Mme du Châtelet, qui tous deux firent une première visite à Anet en août 1747; de tels coups de langue devaient enchanter Mme du Deffand, qui n'aime guère l'immortelle Émilie dont elle a tracé un portrait sanglant: « Mme du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortait de table. C'étaient pourtant des spectres affamés; il leur fallut un souper et, qui plus est, des lits qui n'étaient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya, qui avait offert son logement pour les cas pressans, fut forcé de le céder dans celui-ci, et déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi... Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avait fait elle-même, *faute de gens...* »

Et Mme de Staal ne fait grâce d'aucun travers. Eh quoi! les deux revenans demeurent tête à tête enfermés toute la journée (en réalité, ils repétaient *le Comte de Boursouffle* de Voltaire), on ne les voit qu'à la nuit close, ils ne veulent ni jouer ni se promener, Mme du Châtelet dévaste le château, s'empare de tous les meubles qui lui conviennent pour son appartement! « Elle en est d'hier à son troisième logement; elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes; c'est un exercice qu'elle réitère chaque

(1) Ailleurs, Mme de Staal admire que la Providence prenne soin de construire pour les princes des corps à l'usage de leurs fantaisies, *sans quoi ils ne pourraient attraper âge d'homme.*

année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde... Voltaire a fait des vers galans qui réparent un peu l'effet de leur conduite inusitée. »

Quelque temps après, la duchesse cachait Voltaire pendant deux mois pour le soustraire à la haine de gens de qualité dont il avait trop franchement démasqué les friponneries; c'est dans cette retraite qu'il composa, c'est la nuit qu'il lisait à la princesse quelques-uns de ses contes : *Babouc*, *Memnon*, *Scarmentado*, *Micromégas*, *Zadig*. On réussit à apaiser ses ennemis, et les fêtes recommencèrent. Mme du Châtelet et Voltaire jouèrent avec succès dans l'opéra héroïque d'*Issé*, de Lamotte et Destouches, dans *la Prude* et *Zélindor*. Comme sa protectrice, il aima passionnément la comédie d'amateur, et il eut partout son théâtre, à Paris, rue Traversière, à Lausanne, Ferney et Tournay (1) (ces derniers lui attiraient de piquans démêlés avec leurs excellences de Berne). Il voulait que tous ses acteurs eussent le diable au corps, dirigeait les répétitions, et, dans son zèle extrême, revêtait dès le matin son costume tragique, puis, ainsi affublé, descendait au jardin où il donnait tranquillement des ordres à ses jardiniers stupéfaits. Il se croyait, et Lekain son élève le proclamait un merveilleux acteur, tandis que d'autres témoins, Gibbon en particulier, trouvaient sa déclamation modelée d'après la pompe et la cadence d'autrefois, respirant plutôt l'enthousiasme de la poésie qu'elle n'exprimait les sentimens de la nature.

A Sceaux, il occupait l'ancien logement de Sainte-Aulaire, et ce rapprochement lui dicta cet aimable madrigal :

J'ai la chambre de Sainte-Aulaire
Sans en avoir les agrémens.
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du désir de plaire.

Voltaire était en grande faveur, il aurait remplacé dans les bonnes grâces de la princesse Salpetria le *Berger*, Malézieu lui-même, sans une grave imprudence qui l'obligea de partir précipitamment. Mme du Maine, qui aimait qu'on lui offrît des fêtes chez elle, avait permis à la marquise de Malauze de faire les frais de l'opéra d'Issé; mais

(1) Voir Lucien Perey, *Voltaire aux Délices*, in-8°; Calmann Lévy.

aux deux représentations qu'on en donna, il y eut une si prodigieuse affluence de curieux qu'elle décida qu'on ne jouerait plus chez elle que des comédies. Même foule insupportable quand on donna *la Prude*. Mme du Maine résolut d'éclaircir le mystère, se fit montrer les billets d'invitation et les trouva *indécens par rapport à elle*. Très indécens, en effet, car ils étaient ainsi conçus : « De nouveaux acteurs représenteront vendredi 15 décembre, sur le théâtre de Sceaux, une comédie nouvelle en vers et en cinq actes. Entre qui veut, sans aucune cérémonie ; il faut y être à six heures précises et donner ordre que son carrosse soit dans la cour à sept heures et demie huit heures. Passé six heures, la porte ne s'ouvre à personne. » D'Argenson affirme faussement que Voltaire avait poussé le sans-gêne jusqu'à envoyer cinq cents billets d'invitation où il promettait comme principal attrait de la fête qu'on ne verrait pas Mme du Maine. Il n'est pas exact non plus qu'on le mit à la porte, on se contenta de le congédier poliment. Mais Voltaire était trop courtisan, l'altesse trop avide de plaisirs et curieuse d'illustres divertisseurs pour que la brouille fût éternelle : il mit en œuvre son esprit, sa grâce complimenteuse, elle accepta le rôle d'Égérie littéraire, lui donna la première idée de *Catilina* ou *Rome sauvée*, *corrigea* cette tragédie ; tant et si bien que, dans l'automne de 1749, il s'installait triomphalement à Sceaux et le 21 juin 1750 y faisait jouer sa pièce. Cette fois, l'altesse avait pris ses précautions, et l'auteur avait dû promettre qu'il n'y aurait pas cinquante personnes au-delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Il remplit avec éclat le rôle de Cicéron, Lekain celui de Lentulus Sura. Une répétition générale avait eu lieu le 8 juin, rue Traversière, devant un public composé surtout de gens de lettres et d'amis : « Vous ne sauriez croire quel succès *votre tragédie* a eu dans cette grave assemblée, écrit le poète... Ame de Cornélie, nous amènerons le sénat romain aux pieds de votre altesse, lundi. »

Heureuse femme qui trouvait à la fin un amuseur plus célèbre à lui seul que tous les autres ! Les autres ! Partis pour le grand voyage, oubliés prestement ; peut-être même leur en avait-on voulu de leur indiscrétion. Une mort importune ne trouble-t-elle pas une fête, n'interrompt-elle pas une répétition ? Qui ne sait que la dernière politesse qu'on doive à ses amis consiste à se retirer à propos, sans bruit, sans fracas, dans la morte saison des plaisirs ? Et puis un défunt qui se respecte doit, au bout de huit jours, se contenter des lamentations de son épitaphe. Il fallait cependant tirer le rideau : le 23 janvier 1753, après soixante-dix-sept ans de cohabitation, l'âme de la duchesse (*animula vagula*, *blandula*) se sépara de sa petite enveloppe, et elle alla voir là-haut si Descartes, son philosophe, avait eu raison.

III.

A ce moment même, le théâtre de Mme de Pompadour, inauguré en 1747 avec tant d'éclat, touchait au terme de sa carrière (1). Celle-ci ne naît point sur les marches du trône, elle s'appelle Antoinette Poisson, elle est bourgeoise, *robine*, fille d'une mère assez galante, d'un père qui a encouru condamnation à mort pour avoir malversé dans les vivres, mais elle a reçu de la nature, de l'éducation les armes propres à conquérir un trône viager, à faire déroger l'adultère royal et ravir à la noblesse une de ses prérogatives : talens naturels et acquis, beauté, grâce, ambition. Le fermier général Le Normand de Tournehem, qui a des raisons de se croire peu ou prou son père, l'a magnifiquement élevée ; Guibaudet lui a enseigné la danse ; Jéliotte le chant, le clavecin ; Crébillon, Lanoue la déclamation ; elle conte à ravir, grave, aime l'art, monte à cheval en perfection, elle a le génie de la toilette. Jeune fille, stylée par sa digne mère, elle caresse déjà l'espérance d'une fortune quasi-royale, et, dans son esprit, comme dans l'âme de Macbeth, resplendit sans cesse la vision éblouissante, la prophétie de la bohémienne à laquelle elle fera plus tard une pension de 600 livres pour avoir prédit sa destinée. Jeune femme, elle marche droit à son but, avec l'énergie froide, la stratégie insinuante d'un vieux diplomate, avec tout l'arsenal de la coquetterie, mais jusque dans ses manœuvres les plus hardies, montrant le coup d'œil rapide, cet art d'éviter les périls, de collaborer avec le hasard, et ce respect des petites cartes qui font les grands capitaines, les heureux joueurs de la politique. D'instinct elle a deviné l'importance de l'opinion publique, cette force nouvelle qui surgit comme un pouvoir rival de la royauté, et senti qu'elle est dès lors entre les mains des écrivains ; aussi les protégera-t-elle toute sa vie ; en attendant, elle fait la cour à ceux qui peuvent lui ménager le suffrage des salons, et, par ceux-ci, l'aider à gravir les échelons qui la séparent du sommet. Et, fascinés par son esprit et ses grâces, littérateurs, artistes, gens du monde, grands seigneurs, font cortège à l'ambitieuse, la prônent à l'envi, répandent autour d'elle ce nuage d'encens qui excite la curiosité grandissante. Que ne peut la volonté, cette faculté suprême, cet aimant du succès, munie de

(1) Edmond et Jules de Goncourt, *Madame de Pompadour*. — Adolphe Jullien, *Histoire du théâtre de Mme de Pompadour*. — Émile Campardon, *Madame de Pompadour et la cour de Louis XV*. — Laujon, *Essai sur les spectacles des petits cabinets*. — *Mémoires de Mme du Hausset, du duc de Luynes, de d'Argenson, d'Hénault*. — *Journal de Collé*. — *Recueil des comédies et ballets des petits appartemens*. — *Recueil de Maurepas*. — De Carné, *Études sur le gouvernement de Mme de Pompadour*. — Lucien Perey, *le Duc de Nivernois*, 2 vol. in-8°; Calmann Lévy.

tels auxiliaires! Quelques années s'étaient à peine écoulées depuis son mariage, et, favorite déclarée, faite marquise de Pompadour, Mme d'Étiolles remplaçait officiellement la duchesse de Châteauroux.

La place une fois prise, il fallait la garder, la défendre contre les entreprises de la jalousie, contre un ennemi plus dangereux que tous les autres : il fallait lutter contre l'inconstance de Louis XV, surtout contre l'ennui, le morne ennui qui le dévorait, recommencer en quelque sorte tous les jours sa conquête, amuser cet homme, qui, selon l'abbé Galiani, faisait le plus vilain métier, celui du roi, le plus à contre-cœur possible. Elle songea à mettre en œuvre le talent qui lui avait valu de légitimes succès sur les théâtres d'Étiolles et de Chantemerle, afin d'offrir à son amant le ragoût de cette métamorphose continuelle qui la montrerait, elle, la meilleure comédienne de société de son temps, sous les aspects les plus variés. Réaliser l'idéal de l'unité dans la diversité, et, transposant le rêve de Néron, donner seule l'illusion de toutes les formes de la beauté, faire en sorte que celui qui vous aime croie aimer en vous toutes les femmes, n'est-ce pas le triomphe le plus rare, le secret des grandes dominatrices des cœurs? Tour à tour paysanne, reine et déesse, elle prendrait tous les noms : Colette, Célimène, Pomone, Galatée, emprunterait à chaque héroïne de beauté ses vertus, créerait ainsi des modèles charmans qui la pareraient de leur prestige, et toutes ces réalités aimables, toutes ces fictions poétiques, groupées comme en un bouquet, feraient d'elle cette perfection que les hommes recherchent éperdument et presque toujours en vain : la femme, la femme complète, l'idole, celle qu'on adore avec son âme, avec son corps, dans le passé, dans le présent, dans l'éternité, pour laquelle on soupire, au printemps, à l'été, à l'hiver de la vie, aussi rare que le génie et le bonheur.

Aussitôt qu'elle eut obtenu le consentement de Louis XV, Mme de Pompadour ne perdit pas un instant : elle organisa son théâtre d'une manière savante, supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, elle en fit une machine de gouvernement et d'influence en exploitant les innombrables ressorts de la vanité humaine. Troupe de comédie et troupe d'opéra, chefs d'emploi et doubles, débuts sévères, congés et rentrées, orchestre de premier ordre, tailleurs et habilleuses renommés, magasins de costumes, décors et accessoires, rien n'y manque. Une galerie du palais, attenant au Cabinet des médailles, se transforme en salle de spectacle qui prend le nom de Théâtre des Petits-Cabinets ; plus tard, on voulut une salle plus grande, et on l'installa dans la cage du grand escalier des Ambassadeurs ; ce second théâtre était mobile, pouvait se défaire en quatorze heures, se rétablir en vingt-quatre. Pour être admis comme

sociétaire, il faut prouver que l'on a déjà joué la comédie; défense de refuser un rôle affecté à son emploi : seules les actrices jouissent du droit de choisir les ouvrages, d'indiquer le jour de la représentation, de fixer le nombre et l'heure des répétitions. Une amende punit le retardataire, mais les dames ont la demi-heure de grâce. N'est-ce pas le cas de protester contre le mot d'une autre femme du XVIIIe siècle : — « On voit bien, à la manière dont nous avons été traitées, que Dieu est un homme. » — Voici la composition primitive de la très noble troupe : ducs d'Orléans, d'Ayen, de Coigny, de Nivernois, de Duras, comte de Maillebois, marquis de Courtenvaux, marquis d'Entraigues; marquise de Pompadour, duchesse de Brancas, comtesse d'Estrades, marquise de Livry, Mme de Marchais. Les spectacles commencent au retour de Fontainebleau, vers le milieu de novembre; Mlles Gaussin et Dumesnil, de la Comédie-Française, dirigent parfois les répétitions. Lorsqu'on aborda l'opéra, la troupe n'avait que trois acteurs capables de chanter : la marquise, la duchesse de Brancas, le duc d'Ayen; on leur adjoignit Mme Trusson, le comte de Clermont d'Amboise, le vicomte de Rohan, le marquis de La Salle. Elle a un directeur, le duc de La Vallière, et un sous-directeur, l'académicien Moncrif, lecteur de la reine, l'*historiogriffe des chats*, un secrétaire-souffleur, l'abbé de La Garde, bibliothécaire de la Pompadour. L'orchestre, composé pour un tiers environ d'amateurs, pour deux tiers d'artistes de la musique du roi, est conduit par Rebel; dans les opéras, le compositeur a le droit de battre la mesure quand on joue son ouvrage. Les chœurs chantans, sous la direction de Bury, sont divisés en deux parties : côté *du roi*, côté *de la reine*, choisis à l'ancienneté, afin d'éviter toute jalousie sur la prééminence des talens. Sous les ordres de Dehesse, maître des ballets, se meut un bataillon de figurans et figurantes, âgés de neuf à douze ans; on ne compte que quatre danseurs seuls : le marquis de Courtenvaux, le comte de Langeron, le duc de Beuvron et le comte de Melfort.

Pour décorer le théâtre, on a fait appel à des artistes d'élite : Perronet dessine les costumes qu'exécutent Renaudin, Mériotte, Supplis et Romarin; quant au département des coiffures, il revient de droit à Notrelle, celui-là même qui fit insérer dans un almanach cette délicieuse réclame : « Le sieur Notrelle, coiffeur des Menus-Plaisirs, du roi et de tous les spectacles, place du Carrousel, a épuisé les ressources de son art pour imiter les perruques des dieux, des démons, des héros, des bergers, des tritons, des cyclopes, des naïades, des furies, etc. Quoique ces êtres, tant fictifs que vrais, n'en aient pas connu l'usage, la *force de son imagination lui a fait deviner quel eût été leur goût à cet égard* si la mode d'en porter eût été de leur temps. A ces perruques sublimes il a

joint une collection de barbes et de moustaches de toutes couleurs et de toutes formes, tant anciennes que modernes. »

Qu'ils jouent ou ne jouent pas, les acteurs ont leurs entrées dans la salle, et Mme de Pompadour finit par les obtenir pour les auteurs. Quant aux actrices qui ne jouent point, il y a pour elles une loge dans laquelle la marquise se réserve deux places, dont l'une est toujours occupée par la maréchale de Mirepoix : moyen ingénieux de tourner la consigne qui n'admet pas les femmes comme spectatrices pendant les deux premières années. Et voici le billet d'entrée, une carte mignonne, grande comme une carte à jouer, où la pointe spirituelle de Cochin a jeté sur un balcon de tréteaux Colombine, au corps de robe agrémenté de nœuds de rubans, qui minaude l'étonnement, joue de la prunelle et de l'éventail, tandis qu'à côté d'elle, Léandre, en manchettes, le coude à la rampe et la main sur son cœur, déclare sa passion au nez de Pierrot, qui passe sa tête par le rideau du fond. Le roi s'est réservé le privilège de désigner les spectateurs, et il a bel et bien refusé au maréchal, au comte de Noailles, au duc de Gesvres et au prince de Conti des cartes pour la première représentation. En mettant à si haut prix cette faveur, il lui attribuait tout d'abord une valeur idéale, en faisait une force nouvelle au service de la favorite ; aussi l'octroi d'un bout de rôle, d'un billet devient-il une grosse affaire pour les courtisans et donne lieu à des marchés assez plaisans. Mme du Hausset avait pris le parti d'aller trouver le comte d'Argenson, ministre de la guerre, pour lui recommander un de ses parens : elle se retirait, après une réception assez froide, lorsque le marquis de Voyer, fils du ministre, la suit dans l'antichambre et lui tient ce discours : — « Vous désirez un commandement? Il y en a un de vacant pour un de mes protégés, mais si vous voulez faire un échange de grâces, je vous le céderai. Je voudrais être *exempt de police,* et vous êtes à portée de me procurer cette place. » — Mme du Hausset, ayant demandé l'explication de la plaisanterie : — « Voici ce que c'est, reprit-il ; on va jouer *Tartufe* dans les Cabinets, il y a un rôle d'exempt qui consiste en très peu de vers. Obtenez de Mme la marquise de me faire donner ce rôle, et le commandement est à vous. » — Mme du Hausset réussit, elle eut son commandement, et M. de Voyer remercia Mme de Pompadour comme si elle l'eût fait duc.

C'est avec *Tartufe* qu'on inaugura le théâtre des Petits-Cabinets. Le 17 janvier 1747, Mmes de Pompadour, de Sassenage, de Brancas et de Pons, MM. de Nivernois, d'Ayen, de La Vallière, de Croissy, jouent cette comédie devant un public composé de quatorze personnes en tout : le roi, Mme d'Estrades, Mme de Roure, M. le maré-

chal de Saxe, MM. de Tournehem, de Vandières, Champcenetz et quelques autres. On donna ensuite *le Préjugé à la mode*, de La Chaussée, *l'Esprit de contradiction*, de Dufresny, *les Trois Cousines*, de Dancourt; cette première saison se termina par la reprise du *Préjugé à la mode* et *l'Érigone*, de Mondonville. Mme de Pompadour, le duc de Nivernois, montraient un réel talent, M. de Courtenvaux était un excellent danseur, le roi subissait plus que jamais le charme et il disait à la favorite : « Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait en France. »

L'année suivante fut marquée par des incidens de quelque intérêt. Après avoir débuté par une comédie de Dufresny, le *Mariage fait et rompu*, suivie d'une pastorale de Moncrif, Rebel et Francœur, la troupe joua l'*Enfant prodigue* de Voltaire, que Mme de Pompadour avait fait agréer, bien qu'il fût assez mal en cour. Le poète s'empressa de la remercier par des vers, dont sa vanité ne lui permit point de garder le secret :

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les dons de plaire;
Pompadour, vous embellissez
La Cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel,
Que votre amour soit éternel!
Que tous vos jours soient marqués par des fêtes!
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis!
Vivez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes!

Mais voilà que le madrigal circule dans les sociétés de la reine et de Mesdames ses filles. On le commente, on l'épluche, on y découvre les intentions les plus noires. Comparer les conquêtes militaires du roi à celle de son cœur par sa maîtresse, attacher une parité de gloire à ces deux succès, quel crime impardonnable! Chiffe, Loque et Graille courent chez leur père, le circonviennent, arrachent un ordre d'exil. La marquise dissimule son chagrin, sacrifie son poète (1), ce dont la reine et la famille royale lui surent

(1) Plus tard, en Suisse, Voltaire parlait à Marmontel des bontés que lui avait autrefois témoignées Mme de Pompadour. « Elle vous aime encore, dit Marmontel, elle me l'a répété souvent, mais elle est faible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut; car la malheureuse n'est plus aimée, et peut-être elle porte envie au sort de Mme Denis, et voudrait bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, s'écria Voltaire, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine; elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi les profondes douleurs et les larmes amères. — Tant mieux! c'est là ce qu'il nous faut, reprenait Voltaire, comme enchanté d'avoir une nouvelle actrice. — Et en vérité l'on eût dit qu'il croyait la voir arriver. — Puisqu'elle vous convient, laissez faire; si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend.

quelque gré, et, pour la consoler, le roi, quelque temps après, la nomma surintendante du palais de la reine. Mais la malignité de ses ennemis se déchaîna en épigrammes et en chansons.

La contenance éventée,
La peau jaune et truitée,
Et chaque dent tachetée,
Les yeux fades, le col long,
Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Le propos d'une commère,
Tout est bas chez la Poisson, son, son...

Atteinte dans son orgueil de femme et d'actrice, la marquise riposta durement : ces couplets avaient été improvisés chez M. de Maurepas, il fut destitué, exilé, Pont de Veyle perdit une sinécure de 25,000 livres. Comblant de bienfaits sa famille, ses amis, ses cliens, elle se montre implacable à ses ennemis, quand elle peut les frapper; l'un d'eux, le commandeur de Souvré, reçut un ordre d'exil pour avoir admiré qu'elle voulût apprendre l'allemand, « pendant qu'elle ne faisait qu'écorcher le français. »

Avec Richelieu du moins, elle dut se contenter de louvoyer, ne pas pousser à bout ses avantages; le duc ne l'aimait pas, il aurait voulu la remplacer par Mme de Flavacourt, et ne négligeait aucune occasion de souligner ses travers, de la taquiner en ses goûts, de *la faire devenir chèvre :* il savait d'ailleurs son ascendant sur le roi, et que celui-ci ne détestait pas qu'on tourmentât ses maîtresses, faute de les tourmenter lui-même, comme lorsqu'il s'amusait à leur lire les sermons de Massillon. Le théâtre des *Petits-Cabinets* faisant partie des *grands appartemens*, les premiers gentilshommes de la chambre s'avisèrent qu'il relevait de leur juridiction, et que le duc de La Vallière empiétait sur leurs privilèges. Désigné pour être de service pendant l'année 1749, Richelieu entame aussitôt les hostilités : défense aux musiciens de *la chambre* d'aller nulle part sans son autorisation, refus de signer un ordre général pour que les voitures de la cour puissent quérir à Paris musiciens et comédiens, pour que le *magasin des menus* fournisse les habits. Puis, rencontrant le duc de La Vallière, il le traite de haut en bas, *lui lave la tête :* « A-t-il, lui, duc de La Vallière, une charge de cinquième gentilhomme de la chambre? Bon pour le duc de Gesvres qui avait reçu 35,000 livres afin de se départir des droits de sa charge, mais lui, Richelieu n'en cèderait pas une parcelle au prix d'un million. Et comme M. de La Vallière demeurait bouche bée : « Vous êtes une bête ! » ajouta le sermonneur, et *il lui fit les cornes*, ce qui n'est pas trop honnête, observe d'Argenson.

La corde était trop tendue : le roi se décida à intervenir. « Mon-

sieur de Richelieu, dit-il à l'improviste, combien de fois avez-vous été à la Bastille? — Trois fois, sire. » Et Louis XV se mit à détailler les motifs des trois lettres de cachet. Le maréchal comprit et recula : une sorte de concordat intervint, paix armée qui, pour la forme, réservait les prérogatives des gentilshommes de la chambre, qui, en fait, donnait gain de cause à la marquise. Celle-ci dédommagea son directeur en obtenant pour lui le cordon bleu. Pendant la bataille, elle avait invité le lieutenant de police à laisser vendre partout, même dans les théâtres, des bijoux appelés : *Plaques de cheminées*, avec une chanson où l'on persiflait l'amant de Mme de La Popelinière entrant chez celle-ci au moyen d'une plaque mobile pratiquée dans une cheminée (1). Et, pendant un voyage à la Muette, sachant la favorite indisposée, et logeant au-dessus d'elle, le duc se vengeait en trépignant toute la nuit dans sa chambre; ce qui ne l'empêche pas de lui imposer sa présence, de se faire nommer dans les voyages de la Celle, de Crécy, de Bellevue. Louis XV la consolait d'un mot piquant : « Vous ne connaissez pas M. de Richelieu; si vous le chassez par la porte, il rentrera *par la cheminée*. » D'ailleurs elle triomphait sur les points essentiels, et il faut entendre d'Argenson prophétiser malheur à l'état gouverné par une coquette, tout en constatant avec amertume qu'il ne sert de rien de regimber contre l'éperon, et que les amis des solliciteurs conseillent de plus en plus d'avancer par elle et de lui rendre hommage.

Parmi les fêtes les plus brillantes du théâtre des Petits-Cabinets, citons *le Méchant*, de Gresset, joué après deux mois entiers d'études. Le duc de Nivernois brilla si fort dans le rôle de Valère, qu'on le déclara supérieur à Roseli qui l'avait créé, et qu'à une seconde représentation la favorite obtint de faire venir cet acteur, qui, dit-on, aurait désormais imité l'amateur, et assuré mieux encore son succès auprès du public.

Le spectacle était à la fois sur la scène et dans la salle, car on trouvait dans la pièce des études faites d'après nature : « *Cléon le méchant* est composé du caractère de trois personnages, que j'y ai bien reconnus : M. de Maurepas pour les tirades et les jugemens précipités, tant des hommes que des ouvrages d'esprit; le duc d'Ayen pour la médisance et le dédain de tous; et mon frère pour le fond de l'âme, les plaisirs et les allures. Géronte et Valère couvrent des noms trop respectables pour les articuler ici; ce sont des âmes bonnes et simples, que séduit la mauvaise compagnie qui les entoure. Ariste est partout, ou doit être dans les honnêtes gens qui raisonnent bien; Florise dans quantité de femmes trompées;

(1) Mémoires de Marmontel.

Pasquin est le président Hénault, bonne caillette, quoique avec l'esprit des belles-lettres, etc. Ainsi l'on doit dire : *mutato nomine de te fabula narratur.* » On voit, d'après ce passage de d'Argenson, que l'idée du roman à clef ne date pas d'hier, il a même des origines beaucoup plus anciennes, *le Roman de la Rose*, les fabliaux du moyen âge. Jamais on n'empêchera l'écrivain de s'inspirer du milieu où il vit, des personnages qu'il coudoie, et n'est-ce pas une des conditions essentielles du talent : un point de départ véritable, duquel l'imagination s'élance pour composer un être fictif, un canevas sur lequel l'auteur brode ses arabesques? Prendre à celui-ci un trait de caractère, à celui-là une parole, évoquer un paysage, rapporter en le transposant tel ou tel fait, ce n'est pas copier, ni démarquer, c'est proprement créer. Ici comme partout, c'est affaire de mesure, de tact ; tant pis si les malins cherchent la petite bête, dépassent ou dénaturent la pensée de l'artiste.

Il semblait que la musique ne dût pas réussir comme le reste. Au premier opéra qu'on donna, on vit le roi bâiller et on l'entendit dire à un de ses voisins : « J'aimerais mieux la comédie. » Mme de Pompadour persiste, elle triomphe, et le 13 janvier 1750, sa troupe représente le plus bel opéra qu'elle ait joué sous le rapport des décorations : *le Prince de Noisy*, paroles de La Bruère, musique de Rebel et Francœur. L'intrigue, fort simple, servait de cadre à des ballets exécutés avec beaucoup d'ensemble. Poinçon-Pompadour, et l'énorme géant Moulineau se disputent la main de la princesse Alix, fille d'un druide : au premier acte, fête du gui sacré, au second, un jeu de machines faisant descendre du haut du théâtre des gerbes de fleurs dont le parfum endort le géant, que le petit Poinçon tue pendant son sommeil. Au troisième acte, le temple de la Vérité, où les deux amans viennent consulter l'oracle, et pour terminer, un changement à vue ; Alix et le petit Poinçon, reconnu prince de Noisy, prenant place sur un trône, dans une apothéose de lumières et de pierreries (1).

Une autre fois, dans *Acis et Galatée* de Lulli, Pompadour-Galatée était ainsi mise : grande jupe de taffetas blanc, peinte en roseau, coquillages et jets d'eau avec broderie et frisé d'argent, bordée d'un réseau argent chenillé vert ; corset de taffetas rose tendre ; grande draperie, drapée de gaze d'eau, argent et vert à petites raies, avec armures d'autre gaze d'eau, bracelets et ornemens du corps de la même gaze d'eau garnis de réseau argent chenillé vert ; la mante, de gaze verte et argent à petites raies, bordée de bouffettes d'une autre gaze d'eau ; la mante et la dra-

(1) Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal. — *Magasin pittoresque* de 1842.

perie doublées en plein de taffetas blanc, tout le vêtement orné de glands et barrières de perles.

Tout était à l'avenant, et cela ne laissait pas de coûter fort cher; dans une seule année, on dépense plus de 100,000 écus. Tribou, maître à chanter de la favorite, reçoit une pension de 800 livres, puis il partage avec Dehesse les revenus d'une excellente sinécure dans les sous-fermes; le marquis de La Salle, un des bons chanteurs de la troupe, obtient, comme récompense de ses services, le gouvernement de la province de *la Marche*, que sollicitaient des maréchaux de France et nombre de lieutenans-généraux plus anciens que lui. Un peu ému sans doute de ces prodigalités, Louis XV décida, en 1750, qu'il n'y aurait plus ni ballets, ni comédies à Versailles et qu'on les jouerait désormais au château de Bellevue, qui venait de coûter près de trois millions à la marquise, ou plutôt au Trésor royal, — une maison commode et charmante, *sans nulle magnificence*, — écrivait-elle à une amie. Aussi bien les mécontens de la cour et de la ville n'épargnaient point les satires :

> Parmi ces histrions qui règnent avec toi,
> Qui pourra désormais reconnaître son roi?

Dans *l'École de l'homme* ou parallèle des *Portraits du siècle* et des *Tableaux de l'Écriture sainte*, on lisait des attaques comme celle-ci : — « Lindor, trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de coulisses,.. se satisfait en prince de son rang; on lui bâtit une grande maison, on y élève exprès un théâtre où sa maîtresse devient danseuse en titre et en office; hommes entêtés de la vanité des sauteuses, insensés Candaules, ne pensez pas que le dernier des Gygès soit mort en Lydie! »

Le théâtre de Bellevue étant beaucoup plus petit que les deux autres, il fallut restreindre le nombre des invités, se borner à la société intime de Louis XV et de Mme de Pompadour : ce qui ne l'empêcha pas de faire assez bonne figure. De 1750 à 1753, on y représente *l'Homme de fortune*, *la Mère coquette*, *les Trois cousines*, *M. de Pourceaugnac*, *Zélisca*, *Vénus et Adonis*, *Zélindor*, *roi des Sylphes* : *l'Homme de fortune* semble avoir médiocrement réussi, le duc de Chartres n'était pas sûr de son rôle, la mémoire de la marquise travailla aussi, les acteurs ne se montrèrent pas, à beaucoup près, aussi fermes sur leurs étriers qu'ils auraient dû l'être : sans compter qu'il avait fallu retrancher des allusions à l'injustice des fortunes de finance et des vers comme celui-ci :

> Vous, fille, femme et sœur de bourgeois, quelle horreur!

En revanche, Mmes de Pompadour, de Marchais et M. de La Salle firent merveille dans *le Devin de village*, qui, d'après d'Argenson, coûta plus de 50,000 écus au moment même où l'on ne payait plus aucuns gages dans la maison du roi.

Cependant les spectacles de Bellevue se faisaient plus rares qu'à Versailles; l'auditoire semblait trop peu nombreux, le zèle se ralentit, la troupe s'égrenait peu à peu et tombait à rien. Aux opéras, aux comédies succédèrent les concerts, les feux d'artifices. Le théâtre de la marquise venait de durer six années consécutives : une tragédie, dix-huit comédies, trente et un opéras, dix ballets, en tout soixante ouvrages, dont plusieurs furent joués cinq et six fois, témoignaient de l'activité de la fondatrice. Après l'avoir créé de toutes pièces, elle l'avait soutenu de son ardente volonté; abordant tous les genres, interprétant les œuvres de Molière, Quinault, Destouches, Gresset, Voltaire, Sainte-Foix, La Chaussée, Dancourt, Dufresny, Lulli, Campra, Mondonville, Rameau, etc. Elle avait étendu de tous côtés son influence, affermi sa conquête, et, devenue de fait premier ministre, elle jouait, contre l'honneur et la grandeur de la France, le rôle de maire du palais d'une monarchie tombée en quenouille. Mais, hélas! qui donc, parmi les hommes politiques du XVIIIe siècle, a été le maître de l'heure, qui donc a commandé aux événemens?

IV.

On entre au théâtre de Trianon par une porte encadrée de deux colonnes ioniques, avec un fronton triangulaire, d'où s'élance Apollon sous la forme d'un enfant couronné de laurier et brandissant une lyre. La salle de spectacle est blanc et or, décorée avec goût, la voussure percée de douze œils-de-bœuf entre lesquels des Amours font la chaîne avec des guirlandes de fleurs et de fruits; les balustres, piédestaux en brèche violette, les sièges, les appuis des balcons et des loges en velours bleu. Dans la partie centrale de l'avant-scène, deux Muses couchées portent l'écusson de la reine; à chaque coin, deux nymphes soutiennent un grand cornet garni de soleils, de roses, de lis, au milieu desquels brillent quatre-vingt-onze flammes de bougies. Tout autour des Grâces et des Muses, dans un Olympe de nuages, le peintre Lagrenée a fait voltiger des Amours au plafond (1).

(1) Adolphe Jullien : *la Comédie à la cour de Louis XVI;* J. Baux, éditeur, in-4°. — *Mémoires* de Mme Campan, de Bachaumont, de Fleury. — Métra, *Correspondance secrète.* — *Recueil manuscrit de chansons de* 1744 *à* 1782, t. VIII, Archives du département de Seine-et-Oise. — *Correspondance secrète de Mercy-Argenteau avec Marie-Thérèse*, 3 vol.; Firmin-Didot. — De Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette.* — *Lettres*

Commencé en juin 1778, le théâtre de Trianon s'achevait en juillet 1779, et sans parler des meubles, tentures, frais de menuiserie, coûtait la somme de 141,200 livres 4 sous 8 deniers. Marie-Antoinette allait pouvoir se livrer à son goût favori, celui qui, après la musique, persista le plus; car, de toutes les passionnettes, courses de chevaux, danses, jeux, fêtes champêtres, bals de l'Opéra, qui hantèrent cette âme, si frêle et futile avant l'auréole du malheur, la comédie qu'elle ne comprenait guère, la musique qu'elle entendait mieux, furent seuls durables. Assez indifférente aux choses de l'esprit, elle protège avec discernement les compositeurs allemands, italiens et français, pensionnant impartialement Glück et Piccini, encourageant Grétry. Quant à son théâtre, il a en quelque sorte une double physionomie. Bien avant qu'elle ne monte elle-même sur les planches, car je ne compte pas une tentative secrète, du vivant de Louis XV, de concert avec ses belles-sœurs et beaux-frères, la Comédie-Française et la Comédie italienne sont fréquemment appelées à la cour; puis la Montansier obtient la permission de s'installer avec sa troupe à Versailles et le privilège de suivre le roi dans toutes ses résidences. En un seul trimestre, la Comédie italienne joue treize fois, la Comédie française vingt-cinq fois, ce qui, à raison de 650 livres par séance, représente 24,050 livres. Tout d'abord, Louis XVI manifestait beaucoup de répugnance contre les spectacles, mais en flattant son faible pour les parades et les parodies (1), on parvint à le désarmer. La comédie lui inspira même une critique ingénieuse des courses de chevaux dont se montraient férus le comte d'Artois et les jeunes seigneurs, à l'imitation des Anglais. Ce prince avait engagé et perdu des sommes considérables sur un cheval, tandis que le roi n'avait voulu risquer qu'un écu de 3 livres, disant qu'il était père de famille de 25 millions de sujets. A quelque temps de là, les comédiens français venant représenter *Don Japhet d'Arménie*, Louis XVI recommanda aux coryphées de la cavalcade de reproduire les mines de son frère et de la reine à la course de Fontainebleau, et, afin de mieux assurer la ressemblance, il les fit lui-même répéter. Ceux-ci exécutèrent si bien la consigne que Marie-Antoinette et son beau-frère se reconnurent aussitôt; mais

du chevalier de l'Isle au prince de Ligne. — G. Desjardins, *le Petit-Trianon.* Versailles, 1888. — Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette;* Boussod et Valadon. — *Souvenirs de la baronne d'Oberkirch*, 2 vol. — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits.* — Geffroy, *Gustave III et la cour de France.*

(1) En 1777, on donne la parodie de l'opéra d'*Ermelinde*, du ballet de *Médée et Jason, la Princesse A E I O U*, parade tellement salée qu'on répandit le bruit qu'il avait fallu recourir aux poissardes les plus fortes en gueule pour styler les acteurs. Et les gazettes d'ajouter que ces dames sollicitaient une pension avec un titre analogue au privilège qu'elles avaient eu de travailler aux plaisirs de la cour.

voyant l'affectation avec laquelle le roi applaudissait leur propre charge, ils n'osèrent se fâcher et prirent gaîment la leçon. Louis XVI fut tellement enchanté qu'il voulut que la troupe eût *bouche à cour* et il la fit copieusement régaler.

Parmi les fêtes du Petit-Trianon, il faut mentionner celles qu'on donna successivement en l'honneur de Joseph II, du comte et de la comtesse du Nord, du roi de Suède. On joua *Iphigénie en Aulide* de Glück, *Zémire et Azor,* et *le Dormeur éveillé*, de Marmontel et Grétry, le tout accompagné de concerts, illuminations, feux d'artifice et soupers pantagruéliques; à l'un de ces galas, on compte environ cent quatre-vingts plats de boucherie, volaille ou gibier. La reine avait banni l'étiquette de Trianon, elle arrêtait elle-même la liste des spectateurs, recevait et faisait placer. A la représentation d'*Iphigénie*, l'assemblée se composa de deux cent soixante-trois personnes auxquelles on distribua le libretto. Sageret avait brossé de superbes décors : un rideau d'horizon, chargé de nuages, avec la mer au bas ; pour l'orage, nouveau rideau avec transparens et appareil de nuées destiné à la descente de Diane; le temple de la déesse, dans l'ordre dorique, le temple de Minerve, dans l'ordre ionique; un palais avec des colonnes doriques cannelées ; un autre palais souterrain, d'ordre toscan, avec une porte en bronze rehaussé d'or. Quand elle reçoit le tsarévitch, Marie-Antoinette donne aussi aux élus les livrets de l'opéra et du ballet : douze exemplaires ont été reliés en maroquin avec grande dentelle en or, aux armes de la reine et de ses hôtes. Une dame d'honneur de la comtesse du Nord, la baronne d'Oberkirch, portait à cette fête une coiffure aussi originale que gênante : des bouteilles plates courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans les cheveux. Qu'on juge des prodiges d'équilibre nécessaires pour conserver cette savante machine; mais quand on en venait à bout, le printemps sur la tête au milieu de la neige poudrée produisait, paraît-il, un effet ravissant. La comtesse du Nord avait sur la tête un oiseau de pierreries qu'on ne pouvait regarder, tant il lançait de feux; au moindre mouvement, il se balançait par un ressort en battant des ailes au-dessus d'une rose. Quant à Gustave III, lui offrir une fête mêlée de spectacles, c'est le prendre par son faible ; son délire théâtral ne va-t-il pas jusqu'à composer lui-même des pièces, et obliger des jeunes filles de haute naissance, des mères, des vieillards à les jouer avec lui. Il donne des leçons de déclamation à ses acteurs, emploie à ces jeux les diamans de la couronne, et lorsqu'il fait représenter son *Comte d'Helmfeld*, il écrit de sa main les cinq cents billets d'invitation. Enfin, c'est à l'Opéra qu'il entretient les ministres étrangers, et vainement l'ambassadeur de France lui

prêche-t-il une conduite plus politique, il répond que la révolution de 1772 a été préparée pendant une répétition d'opéra. Comme Marie-Antoinette, il a aussi le goût du jardinage, et ils échangèrent les plans des paysages et des fabriques de Drottningholm et de Trianon (1).

Voir exécuter devant soi et pour soi les plus belles choses du monde ne remplace pas toujours le plaisir de les faire soi-même; aller aux spectacles de Paris, avoir sans cesse à Versailles, Choisy, Fontainebleau les deux Comédies, ne suffisait pas à la reine qui depuis longtemps caressait le rêve de devenir elle-même actrice, et parvint à arracher le consentement du roi. Cette fureur de dissipation inspire les plus sérieuses alarmes à Marie-Thérèse, tenue au courant par la correspondance secrète de son ambassadeur, le comte de Mercy-Argenteau, qu'elle a placé à Paris comme mentor et attentif observateur de sa fille. Le diplomate s'acquitte avec tact de sa mission, mais il a beau atténuer, employer les euphémismes les plus subtils, il ne peut dissimuler la surprise pénible que lui inspire cette reine de vingt ans, qui se met en avant sans le roi, va en cabriolet, aux chasses du bois de Boulogne, court les bals de l'Opéra en compagnie du comte d'Artois, de Monsieur, de jeunes seigneurs turbulens et libertins, passe ses soirées chez Mme de Guéménée, « un vrai tripot où règne un air de licence et de mauvais ton, » installe elle-même à la cour, au mépris des ordonnances, une banque de pharaon où l'on ponte trente-six heures de suite jusqu'au matin de la Toussaint. « La reine, écrit Mercy, a de l'esprit, de la pénétration, du caractère et des grâces infinies, mais l'emploi de si grands avantages n'est pas à beaucoup près tel que je m'en étais flatté et que je devais m'y attendre. » Quant à l'impératrice, elle ne prend pas le change, elle écarte les complimens et va droit à la plaie saignante. Il semble que dès le début elle ait le pressentiment du terrible avenir : « Ma fille court à grands pas vers sa ruine; trop heureuse encore si en se perdant elle conserve les vertus dues à son rang... Ce n'est pas l'épithète de *bon*, mais de *pauvre homme* dont elle a régalé son époux. Quel style, quelle façon de penser ! » Sa fille lui adresse-t-elle un portrait où on l'a peinte avec la parure qu'elle affectionnait en 1775, la tête chargée de plumes larges et hautes, Marie-Thérèse répond un peu rudement : « Au lieu du portrait d'une reine de France, j'ai reçu celui d'une actrice. » Au reste, elle ne se dissimule point le peu d'effet des conseils de Mercy : « Comme elle n'est guère susceptible de réflexion, la conviction ne saurait non plus opérer sur son esprit,

(1) De son côté, lorsque la reine dut garder la chambre pour ses premières couches, on dressa en face de sa porte un théâtre qu'elle pouvait voir de son lit.

quelque docile qu'elle paraisse être à vos remontrances qui sont d'abord effacées par son goût démesuré pour les dissipations et les frivolités. » Et de déplorer ses entours, son engouement pour Mme de Lamballe, sa tendresse aveugle pour Mme de Polignac, les dépenses excessives et les promenades nocturnes sur la terrasse de Versailles. Bref, elle semble n'avoir que le choix des regrets, et Joseph II partage d'abord ses alarmes quand il s'écrie que, si l'on ne sait s'arrêter et prévenir, la révolution sera cruelle. Et puis il rend justice à ses qualités, il la déclare aimable et charmante, vertueuse, austère même, par caractère plus que par raisonnement. « Son premier mouvement, observe-t-il, est toujours le vrai. »

Marie-Thérèse dut se repentir d'avoir donné à sa fille deux comédiens comme maîtres de déclamation, surtout quand elle apprit sa première tentative théâtrale, « car d'ordinaire ces représentations finissent par quelque intrigue d'amour ou quelque esclandre. » Sa mort, survenue quelque temps après (29 novembre 1780), émancipait Marie-Antoinette, en la débarrassant de la tutelle occulte de Mercy, en lui enlevant l'appui moral de la correspondance maternelle.

La troupe de Trianon avait débuté par *la Gageure imprévue*, de Sedaine, *le Roi et le Fermier*, de Sedaine et Monsigny. Acteurs : la reine, Madame Élisabeth, la comtesse Diane de Polignac, le duc et la duchesse de Guiche, le comte d'Artois, le bailli de Crussol, M. d'Adhémar, dont la voix, assez belle jadis, mais devenue très chevrotante, excitait la gaîté; Vaudreuil, Esterhazy, Dillon, Besenval. On connaît cette jolie pièce, où Sedaine voulut montrer qu'il pouvait rivaliser avec Marivaux, peindre aussi bien les finesses et les élégances de l'aristocratie que les fortes vertus du *Philosophe sans le savoir*. Une marquise s'ennuie à la campagne, un jour de pluie, un de ces jours où l'on a le cœur bête; le désarroi de son imagination lui inspire un singulier coup de tête. Voyant passer un officier à cheval sur la route, elle le fait monter, s'annonce sous un nom d'emprunt, et, sur le point d'être surprise à table, en fausse bonne fortune, par le marquis, elle l'enferme dans un cabinet. Jouant alors avec la jalousie de son mari, elle lui propose une gageure imprévue et l'amène à refuser lui-même la clef du cabinet qu'il avait impérieusement exigée, à demander pardon et payer le pari perdu. A son tour, un peu honteuse de son imprudence, elle confesse les torts de la finesse, et que le désir de montrer de l'esprit fait dire ou commettre bien des sottises. Ce rôle si nuancé, si difficile, Mme de Polignac n'avait pas craint de l'aborder; quant à Marie-Antoinette, elle avait celui d'une petite soubrette aussi émerveillée qu'effrayée de l'audacieuse dextérité de sa maîtresse. Et les spectateurs devaient s'étonner un peu en l'entendant, elle, reine de France, débuter par ces mots : « Nous nous plaignons, nous autres

domestiques, » — puis en la voyant broder des manchettes pour le valet Lafleur, un maître fourbe « qui reporte chez madame ce qui se passe chez monsieur. » Il est vrai que le comte d'Artois jouait ce personnage, il est vrai aussi que les spectateurs n'étaient pas nombreux, surtout au commencement; on avait résolu de ne recevoir aucun jeune homme dans la troupe, de n'admettre comme spectateurs que le roi, Monsieur, les princesses royales: et vainement les dames du palais, les grandes charges elles-mêmes, réclamèrent, au nom de l'étiquette et des usages établis, contre l'exclusion; leurs instances restèrent sans effet. Toutefois, pour animer un peu les acteurs, on fit occuper les premières loges par les lectrices, les femmes de la reine, leurs sœurs et leurs filles, des *espèces*, aux *airs de néant*, comme on disait alors, d'où partirent sans doute les commérages des gazetiers et des pamphlétaires; en tout, une quarantaine de personnes. Plus tard, *la troupe des seigneurs* se lassant de jouer devant des banquettes vides, on étendit les invitations : d'où nouvelles jalousies, nouvelles récriminations; les dénigrans comparaient la troupe de Marie-Antoinette à celles du duc d'Orléans, de la Guimard, et le parallèle n'avait rien de flatteur; car, bien que Caillot et Richer eussent contribué à la former, elle ne dépassa jamais, Vaudreuil excepté, le niveau d'une honnête médiocrité (1).

L'emploi de répétiteur, souffleur et ordonnateur ayant été confié à M. Campan, le duc de Fronsac, premier gentilhomme de la chambre, éleva les plaintes les plus vives. La reine se borna toujours à cette réponse : « Vous ne pouvez être premier gentilhomme quand nous sommes les acteurs; d'ailleurs, je vous ai déjà fait connaître mes volontés sur Trianon : je n'y tiens point de cour, j'y vis en particulière. » Et, à la toilette de la reine, le duc ne manquait jamais

(1) Les faiseurs de chansons n'épargnaient pas plus la reine qu'ils n'avaient ménagé Mme de Pompadour; on peut en juger d'après ces vers :

Reine de France en apparence,
Vous l'êtes plus réellement
Des ministres de la toilette,
Des comédiens, des histrions,
Et, bravant en tout l'étiquette,
Des filles vous avez le ton...

S'il est vrai que la Vaupalière
Doive paraître à votre cour,
Ma foi, dans cette pétaudière,
Faites figurer tour à tour
Ce que les comptoirs, les coulisses
Nous offrent de plus séduisant.
Avec des banquiers, des actrices,
Vous tiendrez votre appartement.

de lancer quelque épigramme sur M. Campan, qu'il ne cessa d'appeler : *mon collègue Campan*. Marie-Antoinette se contentait de sourire et d'observer : « Il est affligeant de trouver un si petit homme dans le fils du maréchal de Richelieu. » Les hommes célèbres se voient souvent punis dans leurs descendans, qui n'empruntent que leurs défauts et en font tant qu'ils viennent à bout de leur nom.

Six autres pièces, *On ne s'avise jamais de tout*, *les Fausses infidélités*, *l'Anglais à Bordeaux*, *le Sorcier*, *Rose et Colas*, *le Devin de village*, remplissent le reste de cette saison théâtrale. Le roi, tout à fait converti, s'occupait infiniment du jeu de la reine; celle-ci croyait avoir une vocation décidée pour les emplois de bergère ou de paysanne. Elle eût voulu, pour mieux s'autoriser à prendre ce divertissement, que Madame y prît part, et cette princesse aurait volontiers saisi cette occasion de faire cesser une nouvelle *piquanterie* survenue à propos de Mme de Balbi. Mais, aux premières ouvertures, Marie-Antoinette se heurta à l'opposition formelle de Monsieur, et Madame fit chorus. « Cependant, dès que moi, reine de France, je joue la comédie, vous ne devriez pas avoir de scrupule. — Si je ne suis pas reine, je suis du bois dont on les fait. » Piquée du parallèle, Marie-Antoinette fit sentir à sa belle-sœur qu'elle regardait la maison de Savoie comme fort au-dessous de la maison d'Autriche, dont l'illustration, d'après elle, marchait de pair avec celle de la maison de Bourbon. A ce moment, le comte d'Artois intervint et dit : « Je craignais, madame, de me mêler à la conversation, vous croyant fâchée; mais, pour le coup, je vois bien que vous plaisantez. »

La grossesse de la reine, le temps de ses relevailles, après la naissance du dauphin, avaient interrompu les spectacles privés qui recommencèrent au printemps de 1782. *Le Sage étourdi*, de Boissy; *la Matinée et la Veillée villageoise* ou *le Sabot perdu*, de Piis et Barré, forment la représentation du 13 avril. Dans *la Matinée villageoise*, l'intrigue roule autour d'un sabot perdu pendant la nuit et retrouvé le matin par le magister. Grand émoi le soir, à la veillée, quand il paraît avec le sabot accusateur : on l'essaie à toutes les jeunes filles, puis aux mamans, et l'on découvre qu'il appartient à la vieille Thomas. Alors Babet confesse que, sa mère ayant prudemment caché ses sabots, elle lui a emprunté les siens pour aller à un rendez-vous, et qu'elle en a perdu un en revenant. Malgré qu'elle *ait vu le loup*, le magister persiste à vouloir l'épouser; mais le père Thomas, en vrai philosophe, marie sa fille à Colin, car, conclut-il avec une saine logique :

Colin l'i a fait perdre; il est clair
Que l'i seul peut le l'i rendre.

Marie-Antoinette, assure de l'Isle, s'acquittait à ravir de ce rôle de Cendrillon villageoise; la comtesse Diane était la mère Thomas, Mmes de Guiche, de Polignac, de Polastron, les jeunes filles; Esterhazy, Besenval, le comte de Coigny, etc., remplissaient les autres emplois.

Le 6 juin, la troupe des seigneurs joue trois petites pièces assez insignifiantes, *les Sabots*, *Isabelle et Gertrude*, de Blaise; *les Deux Chasseurs et la Laitière*, d'Anseaume et Duni. Pour la première, Duni fit successivement appel à Cazotte et à Sedaine. Cazotte avait écrit le livret; mais, forcé de s'absenter, il ne put y mettre la dernière main : Duni le lit, s'aperçoit qu'il ne vaut rien, et l'idée lui vient de s'adresser à Sedaine. Mais la chose ne marche pas toute seule. Sedaine a un musicien attitré, il ne travaille que pour Monsigny. Duni alors emploie ce joli stratagème : il lui dit un soir, à la Comédie, qu'il a dans sa maison un escalier qui menace ruine et demande conseil. Sedaine, qui se souvenait avec plaisir de son premier métier de tailleur de pierres, accepte, examine l'escalier, formule son avis. Après l'avoir fait dîner, Duni se met au clavecin et, sans affectation, chante le premier air des *Sabots*. Sedaine le trouve agréable, regarde le livret, qu'il déclare mauvais, indique des changemens et revient quelques jours après pour diriger les travaux de l'escalier. Duni lui chante un autre morceau : Sedaine refait les paroles, corrige une nouvelle scène. Les visites se succèdent, et, en même temps que l'escalier s'arrange, la pièce se métamorphose presque entièrement; et Duni de répéter en riant qu'il lui en avait coûté un escalier pour avoir une paire de sabots. A dire le vrai, Duni n'en avait point pour son argent, car Sedaine était resté au-dessous de lui-même; mais Marie-Antoinette montra une prédilection marquée pour cette comédie à ariettes que, sur son ordre, Trial, Michu, Mme Dugazon et Gontier vinrent aussi représenter à la cour.

La dernière tentative dramatique de la reine eut lieu le 19 avril 1785 : dans *le Barbier de Séville*, elle était Rosine; le comte d'Artois, Figaro; Vaudreuil, Almaviva; le duc de Guiche, Bartholo; M. de Crussol, Basile. Jouer une telle pièce un an après *le Mariage de Figaro* (1), quatre jours après l'arrestation du cardinal de Rohan, au milieu de l'émotion causée par l'affaire du Collier, admettre à cette fête Beaumarchais emprisonné jadis par Marie-Thérèse, comme auteur d'un libelle contre la reine de France, enfermé naguère encore à Saint-Lazare, lui accorder une telle marque de sympathie malgré les répugnances du roi, charger le comte d'Artois de lancer les répliques célèbres qui ont comme une

(1) *Le Prince de Ligne et ses contemporains*, in-18; Calmann Lévy, 2e édition.

odeur de révolution, et traduisent avec âpreté l'immortelle colère des petits contre les grands, c'était paraître provoquer l'opinion publique, fournir des alimens à la calomnie, pousser la maladresse au-delà des limites permises. A propos de cette fâcheuse témérité, on a rapporté la réflexion de la Guimard assistant avec quelques-unes de ses pareilles à une représentation des *Courtisanes :* « Je ne croyais pas qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie. » Mais combien rares ceux qui savent profiter d'une leçon directe; combien plus rares ceux qui reconnaissent utilement leurs défauts, dans un traité de morale, une comédie, un sermon, œuvres abstraites où l'amour-propre réédite sans cesse la parabole de la paille et de la poutre! Le sens de l'opportunité est peut-être la première qualité des rois et des hommes d'État; faire une chose, mauvaise en soi, alors que personne ne la critiquera ou qu'elle se perd dans un rayonnement d'autres succès, cela ne tire pas à conséquence; exécuter une action belle en soi ou indifférente, quand les circonstances la placent sous un faux jour, sera imputé à crime à son auteur, entraînera parfois des cascades de malheurs. Quarante ans plus tôt, les pièces de Beaumarchais n'auraient pas produit la dixième partie de l'agitation qu'elles excitèrent; en 1785, les reins de la monarchie sont trop affaiblis pour supporter impunément de fortes secousses, et si elle se soutient encore, c'est par je ne sais quel miracle d'habitude. Louis XV avait épuisé le crédit de patience et d'amour que le peuple pouvait accorder à ses rois; le respect avait disparu, détruit par les philosophes, plus encore par les courtisans et les princes du sang, premiers contempteurs de la majesté royale, incapables de comprendre que, pour éviter une révolution, il faut la faire. Le mot du coiffeur athée : « Parce que je ne suis qu'un pauvre carabin, ne vous imaginez pas que je croie en Dieu plus qu'un autre, » peut désormais s'appliquer à la royauté : et, par une de ces fatalités dont l'histoire offre tant d'exemples, la médiocrité vertueuse de Louis XVI, les étourderies de Marie-Antoinette, chargées de la responsabilité des vices de leurs prédécesseurs, de tous les abus de l'ancien régime, revêtiront le caractère de forfaits et les précipiteront vers la catastrophe, comme ces petites pierres qu'un gros rocher, détaché du sommet de la montagne pendant un jour d'hiver, entraîne avec lui dans le gouffre.

VICTOR DU BLED.

PAYSAGES HISTORIQUES

DE FRANCE

IV[1].

LES LEGENDES DE LA BRETAGNE ET LE GÉNIE CELTIQUE.

III. — LA BRETAGNE CHRÉTIENNE, SAINT-POL-DE-LÉON ET LA LÉGENDE DE SAINT PATRICE.

Les églises bretonnes respirent une solennité unique. Petits clochers ou grandes cathédrales, leurs flèches fines règnent seules sur les vastes horizons de la lande et de la mer. Dans les moindres hameaux, blotties au fond des bois, dorment de petites chapelles aux cintres bas, aux clochetons d'ardoise, aux toits si vieux et si moussus qu'ils semblent sortir du fond de la mer. Et sous ces toits, dans la nef obscure, prient en files serrées des femmes en robes noires, aux coiffes blanches et flottantes comme des ailes d'oiseaux. Dans les grandes villes, les cathédrales se fleurissent de roses triples, elles ajourent leurs clochers de galeries en trilobes. En général, le style gothique breton est simple, svelte et fort. La principale ornementation est réservée au portail. Souvent, à des églises toutes nues, on voit des porches surmontés d'une vé-

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er août 1890 et du 15 juillet 1891.

ritable forêt de pierre, aux troncs et aux feuillages entrelacés. C'est que par là entrent et sortent les enfans, les couples, les cercueils; et le génie celtique épris de l'arbre, symbole de la vie, et de la pierre, symbole de l'éternité, recouvre d'une sombre tendresse ces âmes qui viennent et qui s'en vont. Partout on sent que la vieille église est la maison commune des morts et des vivans, qui joint le passé au présent et à l'avenir. Dans cette dure et triste Bretagne, obsédée par la mer, image de l'infini matériel, qui enfante et dévore, gouffre de vie et de néant, le moindre clocher qui se dresse derrière un coteau évoque un autre infini, celui de l'âme, où rien ne se perd, où tout se réalise et s'accomplit.

Ces pensées me poursuivaient par une claire après-midi d'été, pendant que j'approchais de la petite ville de Saint-Pol-de-Léon. Assise sur une éminence qui s'abaisse en pente douce vers une baie tranquille, dominée par les deux hautes aiguilles de la cathédrale et de la chapelle du Creizker, elle dort en plein jour d'un sommeil séculaire, enveloppée du sérieux et du silence qui tombe de ses deux églises. Des rues désertes; de beaux jardins derrière de grands murs; un air de presbytère et de couvent. Aux abords de la cathédrale, l'aspect moyenageux s'accentue. Des rues entières se composent d'anciens hôtels nobles bâtis en granit d'un gris noirâtre. Des cordonniers, des boulangers, des tisserands travaillent sous les fenêtres cintrées que surmontent de hautaines armoiries. Le porche latéral par où l'on pénètre dans la cathédrale est d'une poésie légendaire qui vous transporte d'un seul coup aux âges de foi naïve. Un feuillage de granit protège le portail extérieur. Au fond du porche, contre la colonne qui divise en deux la porte intérieure ouvrant sur l'église, se dresse un Christ majestueux. Sa main gauche tient le globe du monde, sa droite est levée dans l'attitude de l'enseignement. Les traits un peu massifs, mais pleins de noblesse, expriment la force et la douceur victorieuse. Dans son calme, ce Christ a vraiment l'air de porter l'univers dans sa main et de montrer la voie du ciel. Adossé au mur latéral, saint Pierre tient la clef; en face de lui, saint Jean porte le calice. Les deux disciples se sont rangés avec une obédience respectueuse pour laisser passer le maître. La solidité avec laquelle ils tiennent la clef de la foi et le calice de l'amour prouve leur conviction inébranlable. La teinte bleuâtre du granit gris donne à ces trois figures, en qui se résume l'origine du christianisme, quelque chose de spectral et de supra-terrestre. L'ogive de la porte s'encadre d'un véritable berceau de feuilles de chêne, de lis et de roses sculptées. On dirait que la nature transfigurée et

amoureuse du ciel fait pousser cet arc de triomphe sur les pas du rédempteur, qui vient apporter au monde la joie spirituelle et rendre à l'homme sa splendeur édénique.

Il y a dans cet ensemble une simplicité et une grandeur encore empreinte de la primitive et forte conception que le génie celtique se fit du christianisme. Sa vigueur et son harmonie n'ont rien de l'ascétisme chagrin, tourmenté, grimaçant et maladif qu'on lui verra plus tard sous le poids de l'obscurantisme et de la tyrannie cléricale et qui trouve son expression dans une foule de calvaires. J'entrai dans la cathédrale. C'était le dimanche après vêpres. Déjà le brun crépuscule envahissait les sveltes arceaux; mais la nef abandonnée rayonnait sous la lumière merveilleuse de ses vitraux peints, où saignent des rouges cramoisis, où pleurent des violets foncés, où des blancheurs mystiques luisent dans l'azur suave et tendre. Je m'assis au fond du chœur, en face de la grande ogive qui représente la vie de Jésus en quatre tableaux : la nativité, la présentation à Siméon, la cène et la résurrection. Sous la première on lit : *natus est hodie salvator;* sous la dernière : *surrexit sicut dixit.* Des couronnes d'anges se balancent dans les pleins cintres des verrières sur les têtes auréolées du Christ et de la Vierge. Au-dessus, l'ogive se constelle de fleurs brillantes comme de grands papillons, aux ailes diaprées, aux bigarrures étranges. Tout en haut, flamboie un triangle de feu, avec le nom IÈVÈ en lettres hébraïques; figure géométrique et nom sacré, qui, dans la doctrine des mystères, résume l'essence de la divinité et que soutient la colombe blanche, aux ailes étendues, symbole de la substance divine et de l'éternel amour.

Devant le langage symbolique de ce vitrail, beau comme une vision, je me sentis enlevé dans une atmosphère de rêve et de légende. Je m'étais demandé souvent comment la Bretagne païenne et barbare était devenue la Bretagne chrétienne et mystique du moyen âge. Car l'histoire ne nous raconte que les faits extérieurs et non pas ces révolutions intimes qui changent la face d'un monde en changeant l'âme d'une race. Et voici que par toutes ces verrières il me sembla voir arriver les saints nombreux qui prêchèrent l'Évangile en Armorique du IVe au VIe siècle. Ils vinrent par mer, ces hommes qui portaient la croix rédemptrice. Seuls ou à plusieurs, ils s'établissaient au fond des plus sauvages forêts. Les animaux féroces des bois, loups, buffles, sangliers, les respectaient; les populations tombaient sous le charme de leur douceur, de leur sainteté, de leurs prières. Leurs litanies entraînaient les enfans; leur parole apaisait la colère des rois. Ces moines ouvriers défrichaient les bois, cultivaient la terre, cardaient la laine, enseignaient tous les métiers en même temps qu'ils convertissaient les

âmes. Aux cellules succédèrent les cloîtres, et des villes se fondèrent autour de ces cités monastiques qui devinrent ainsi les centres d'une religion, d'une poésie, d'une civilisation nouvelle. Et d'où venaient ces moines qui prêchaient le Christ en breton? Des mers du nord, des couvens de Landaff, en pays gallois, d'Iona, dans les Hébrides, mais surtout de Clonfert, en Irlande. Tous ils nommaient la verte Érin, l'île vierge où jamais proconsul romain n'avait mis les pieds, comme une patrie spirituelle. Tous ils parlaient du fondateur de leur ordre comme d'un maître sublime et d'un inspiré. Saint Patrice, apôtre de l'Irlande, Gaulois d'origine, fut l'initiateur du monde celtique au christianisme. Je placerai ici sa légende parce qu'elle offre le type le plus achevé du saint celtique et qu'on y voit la rencontre directe du christianisme avec le druidisme. La victoire du premier ne fut pas une destruction du second, mais une régénération, et la religion nouvelle se greffa sur l'ancienne comme une rose d'Orient sur un églantier sauvage. Au lieu que dans le monde germain, frank et saxon la conversion s'opéra par des apôtres venus de Rome et tout imprégnés de la tradition gréco-latine, elle se fit spontanément chez les pures races celtiques de l'extrême Occident qui reçurent leur mission d'une inspiration toute personnelle. Le génie celtique pénétra ainsi d'emblée dans l'essence du christianisme. Il y était préparé par une aspiration innée vers l'invisible, et aussi par cette tendresse profonde, par cette pitié pour les faibles et les souffrans qui surgit parfois comme une fleur exquise de ces cœurs violens et passionnés.

Patrice naquit à Boulogne-sur-Mer, *Bononia oceanensis*, vers 387. Il était fils d'un Breton engagé dans l'armée romaine et d'une belle Gauloise, que son père avait affranchie pour l'épouser. Quoique baptisé chrétien, le jeune Patrice, de sens vibrans et d'imagination ardente, mena pendant son adolescence la vie d'un épicurien et s'adonna avec la fougue d'un sang précoce aux mœurs dissolues de la petite colonie romaine où il fut élevé. Une nuit, Bononia fut surprise par les pirates, le camp et la ville saccagés. Toute la famille de Patrice périt dans le massacre. Lui-même fut traîné sur un vaisseau-corsaire et vendu comme esclave, en Irlande, à un petit chef de l'Ulster. Il n'avait que dix-sept ans : — « Je tombai, » dit-il dans sa confession, exprimant d'un seul mot l'effondrement de sa vie. Il devint porcher chez son maître. Celui dont la pourpre romaine avait frôlé la peau délicate dut revêtir un sayon de poil de chèvre. Pour refuge, une caverne ; pour lit, la pierre nue ; pour couverture, des roseaux humides ; pour chevet, un fagot d'écorces ; pour nourriture, de l'avoine délayée dans de l'eau tiède. Le jour, il menait son troupeau à la glandée ; la nuit,

la gelée le glaçait jusqu'aux os : — « Je faillis mourir de froid, dit-il. Au milieu d'êtres sauvages, je me sentis devenir ignorant, grossier, le dernier des hommes. Je menais une vie dans la mort. » — Pourtant, c'est au fond de cet abîme qu'il devait découvrir son âme meilleure. Comme une fleur céleste, cette âme spirituelle, inconnue de lui-même, vint éclore sur le néant de sa vie écrasée par le destin. Sous la pression de la souffrance, il se mit à réfléchir à l'inanité de son existence passée. Sa vie heureuse s'était engloutie derrière les vagues du grand Océan sauvage : avec les dieux de Rome et de la Grèce. Famille, patrie, liberté, il avait tout perdu. Il ne lui restait plus un ami, plus une âme sur la terre. Sa pensée se tourna vers Dieu, et il se mit à prier longuement. Une grande paix descendit peu à peu dans son cœur.

Une nuit, pendant son sommeil, il entendit une musique ravissante et lointaine. C'étaient des sons mélodieux, de longs soupirs de cordes vibrantes d'une douceur éolienne et suave. Une lueur fugace raya la voûte de la forêt, la caverne s'éclaira doucement, et un jeune homme, dont le corps avait la blancheur de la neige rosie par le soleil levant, se pencha sur la couche de Patrice avec la tendresse d'un frère : — « Qui cela peut-il être? pensa l'abandonné. — On m'appelle l'Ange-Victoire, dit le visiteur nocturne. Je suis ton ami et je porte la consolation avec moi. » — Patrice s'aperçut alors que l'ange portait une harpe dans sa main. Après avoir enveloppé le pauvre pâtre d'un chaud regard, l'ange disparut dans la noire chênaie, laissant derrière lui un frémissement de feuilles et quelques sons d'une pureté céleste comme une traînée mélodieuse dans les airs.

Patrice se demanda en vain ce que voulait dire ce songe; mais, depuis ce jour, il cessa de se sentir seul. Un miracle moral s'accomplit en lui : au milieu de sa solitude, il trouva la joie : — « En faisant paître mon troupeau sur la montagne, je priais longtemps avant le jour. Que la neige couvrît la terre, que la pluie tombât, que la gelée glaçât mes membres, je ne ressentais aucun mal, aucune torpeur. L'esprit m'échauffait. J'entendais des esprits chanter au dedans de moi (1). » Souvent la mystérieuse apparition revint hanter son sommeil. Elle lui donnait des conseils soit par des voix, soit par des images symboliques. Un jour, la voix lui dit : — « Jusqu'à présent, tu n'as pleuré que sur toi-même ; quand tu pleureras sur les autres, tu verras le soleil de la vie éternelle. » — A quelque temps de là, il vit de pauvres bûcherons esclaves auxquels leurs

(1) Bollandus, *Confessio S. Patricii* (Acta sanctorum, XVII). M. de La Villemarqué rapporte les faits essentiels de la vie de saint Patrice d'après les Bollandistes et Colgan, dans sa *Légende celtique*.

maîtres n'avaient donné que des cognées sans trempe. Leurs bras étaient raidis, des lambeaux de chair tombaient de leurs mains écorchées. Ils pleuraient et disaient qu'ils aimeraient mieux mourir que de vivre d'une vie pareille. L'âme du jeune Patrice s'émut d'une immense pitié. Il résolut de convertir l'Irlande à la foi chrétienne et de l'affranchir de l'esclavage, si jamais il recouvrait sa liberté. Cependant, à mesure qu'il songeait à son entreprise, l'obstination des rois et la puissance des druides se dressaient devant lui comme une montagne. Il songeait que lui-même n'était qu'un misérable esclave et se décourageait. Un soir, il s'endormit près d'un grand feu, à côté des bûcherons qu'il avait soignés et consolés en leur parlant de son Dieu. Il vit Satan, comme un géant sombre, qui roulait sur lui une énorme montagne noire pour l'écraser. Involontairement il songea au plus puissant des prophètes et cria : « Élie! Élie! » La montagne se dissipa comme une fumée, et de l'horizon, il vit Jésus marcher vers lui. Sa figure était d'une blancheur éclatante et surnaturelle; ses mains le bénissaient, sa face resplendissait, et de son cœur royal partit un rayon de feu qui frappa le cœur de l'esclave Patrice et le remplit d'une félicité céleste. Quand Patrice s'éveilla, le feu s'était éteint; les bûcherons étaient partis ; le soleil levant perçait la forêt humide de rosée et ses premiers rayons doraient les fougères inclinées. Une grande certitude, que rien dans la suite ne put lui enlever, inonda son âme comme un torrent de lumière. Il se leva et dit : « Enfin, je l'ai vu de mes yeux ; je l'ai reçu dans mon cœur ; c'est lui; le Christ vient à mon aide! Maintenant, je suis libre, et je rendrai libres mes frères! »

Une nuit, il rêve d'un navire que le vent pousse sur la côte d'Irlande. En même temps, une voix lui crie à plusieurs reprises : — « Retourne dans ton pays, ton navire va mettre à la voile! » — Il se lève en sursaut et s'enfuit à travers champs. Enfin, il aperçoit la mer, et, tout près du rivage, le navire sauveur qu'il avait vu en songe appareillait. C'étaient des marchands faisant voile pour la Bretagne. Patrice les supplie de l'emmener. Ils refusent d'abord durement, puis étonnés, touchés de sa confiance, le rappellent et le font monter à bord. Cette évasion subite, à laquelle Patrice se sentit poussé par une force irrésistible, lui valut la liberté après une série de nouvelles aventures. Repris par des pirates, il fut revendu en Gaule. Des amis le reconnurent et le rachetèrent. Il se retira alors au monastère de Lerins pour se préparer à son apostolat. Car les douleurs des enfans d'Érin étaient restées au fond de son cœur et « l'émeraude des mers » le rappelait.

Saint Patrice mit trente ans à convertir l'Irlande. Il le fit sans avoir besoin du martyre, par la persuasion de sa parole et le rayon-

nement de sa foi. La légende résume ces événemens en une série de fresques, où le saint nimbé d'or traverse victorieusement la sombreur des forêts druidiques. Les épisodes réels alternent avec les récits symboliques où la vieille poésie païenne et le mysticisme chrétien, où le naïf et le grandiose se mêlent familièrement. On voit d'abord l'apôtre parcourir le pays sur un char attelé de deux buffles blancs et prêcher les foules. Les brigands, les enfans, les femmes, les petits chefs accourent et l'écoutent. Un jour, il rencontre les deux filles du roi Laégaïr qui lavent leur robe de noce au bord de la fontaine; il les convertit en leur parlant de son Dieu. Mais c'est en attaquant le druidisme à son centre que Patrice frappa le grand coup. Au-dessus de la plaine de Tara s'élevait le palais du roi Laégaïr, chef suprême de l'Irlande. Tous les trois ans, à l'équinoxe du printemps, on construisait sur la terrasse de ce palais un grand bûcher couronné de fleurs. Le roi d'Irlande et cinq autres rois tributaires, avec leurs druides, leurs bardes et leurs juges, se réunissaient autour du bûcher sacré. A minuit, le grand druide y mettait le feu après avoir invoqué le soleil, la lune et tous les dieux. Quand la flamme montait dans le ciel, les chefs assemblés en neuf cercles dans la plaine avec leurs chars de guerre, leurs chevaux et leurs armées poussaient une immense acclamation; les feux éteints se rallumaient dans toute l'Irlande, et l'année celtique recommençait. Or, en l'année fatidique, le grand druide allait mettre le feu au bûcher quand le roi vit briller une petite lumière blanche, sur le champ où l'on enterrait les esclaves. Le roi demanda au druide ce qu'était cette lumière sacrilège. « C'est celle de l'homme fatal au bâton recourbé dont nous t'avons prédit l'arrivée, dit le druide Dubtak. Ne le laisse point venir ici; autrement, il nous dominera tous et te dominera toi-même. » Le roi, de plus en plus courroucé, fit amener Patrice de force. Il parut un cierge à la main, suivi de ses disciples qui portaient des flambeaux allumés et répondit aux menaces du roi. « — Ton bûcher est celui de l'idolâtrie et de la haine. Mais nous, chrétiens, adorateurs du vrai Dieu, nous portons des torches de cire d'une suave odeur, en cette nuit où ressuscita Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous veillons en l'honneur de la fleur de Jessé, à la lueur des torches formées du suc des fleurs. La cire n'est point la sueur que le feu fait couler du pin; elle n'est point le produit des larmes que la cognée fait verser au cèdre; c'est une création pleine de mystère et de virginité qui se transforme en devenant blanche comme la neige. Nos âmes sont comme nos flambeaux et nos flambeaux sont les présages du soleil éternel. Nous les purifions et nous veillons pour ressusciter un jour avec le Seigneur de joie! — Pourquoi es-tu venu dans mon royaume? dit Laégaïr fasciné et troublé malgré lui. — J'en atteste Dieu et les

anges, je n'ai eu d'autre but que de prêcher l'Évangile et ses promesses divines, en venant dans le pays où j'ai été esclave. Qui m'y a forcé? N'est-ce point par amour, n'est-ce point par pitié pour cette nation que je travaille? » — La moitié des chefs prit parti pour Patrice; mais le roi le fit jeter en prison. Cependant, quand il voulut le faire brûler, Brigitte, la fille du druide Dubtak, qui avait l'habitude de suivre son père dans les festins en jouant de la harpe et en chantant les vieux héros, s'avança devant le bûcher qui allait consumer Patrice et dit : « Écoutez-moi. Je connais l'*herbe de joie* (la verveine) qui produit l'union des cœurs; je connais *la fleur d'or* (le sélage) qui ouvre les yeux et l'esprit sur l'avenir; mais cet homme possède une fleur mystérieuse qui sauve de la mort; il connaît l'*herbe de la vie éternelle*. Si vous le brûlez, qu'on me brûle avec lui; car j'ai vu son dieu crucifié; il m'a terrassée de sa douleur; il m'a foudroyée de sa gloire! »

La prophétesse celtique était devenue la voyante du Christ, et l'âme frémissante de tout un peuple la suivait. Mais le roi Laégaïr ne se donna pas pour battu. Il dit au druide Dubtak : « Permettras-tu que ce magicien séduise l'âme de nos filles? Va lutter avec lui sur la montagne des aigles et que nos dieux le terrassent. » Le druide et le saint gravirent la montagne appelée *Frontière des héros*, où des aigles gardent les tombeaux des géans. Au geste de Dubtak, une nuée d'aigles se mit à tournoyer autour de Patrice avec des cris sauvages comme pour le déchirer. Mais ils ne purent l'approcher. Alors le ciel s'obscurcit; le tonnerre gronda; les pierres sacrées de la montagne tremblèrent, et dans les brèches de la tempête apparurent les faces livides des héros d'autrefois. Leurs fantômes semblaient irrités, leurs yeux farouches. Ils brandissaient des lances, des harpes et des boucliers dans un long frisson de colère; et ces figures menaçantes paraissaient et disparaissaient comme de blêmes éclairs.

« Si vous le pouvez, dit Dubtak, chassez l'homme funeste. » Mais Patrice étendit la main ; cinq rayons en sortirent. Fantômes, nuages et tempête se dissipèrent pour faire place au ciel étoilé d'une chaude nuit d'été. Un parfum de roseraies s'échappa de la montagne et un vol de colombes blanches passa. Du fin fond du firmament une étoile s'approcha brillante comme un soleil. — « Est-ce le monde splendide habité par ton dieu? dit le druide. — C'est le trône d'où il est descendu, dit Patrice. C'est l'étoile des mages qui entraîne le monde. Elle a montré l'enfant divin aux sages d'Orient et d'Occident. Par son rayon d'amour le Verbe divin est descendu sur la terre; par ce même rayon tu peux remonter jusqu'à lui. Regarde! et tu le verras transfiguré dans sa gloire. » Le druide voulut regarder l'étoile, mais elle était devenue si fulgurante qu'il ne put

en soutenir l'éclat. Il dit, baissant la tête : « — Mes esprits m'abandonnent. Cette lumière qui vient des profondeurs du ciel les abat. Elle vient du troisième cercle, du cercle de la liberté, de la félicité et de la vie ; et victorieuse elle traverse le cercle de la nécessité, de la douleur et du trépas. Ton dieu est plus fort que les nôtres puisqu'il sait descendre du ciel sur la terre et remonter de la terre au ciel. — Alors reçois le baptême, dit Patrice. — Arrête, dit le vieillard. Où finiront les héros, mes ancêtres? Où iront demeurer Finn et le grand Ossian? — En enfer. — Et ton dieu ne peut les sauver? — Non. — Alors je ne veux pas de ton dieu! Mon âme est forte dans mes amis. Où qu'ils soient, je vais rejoindre ceux que j'aime. Mais sache-le, si ton dieu était en enfer, mes héros sauraient l'en tirer ! » A son tour, Patrice baissa la tête, et Dubtak le quitta. Personne ne le revit. Il dort sur la montagne des aigles, sous les pierres sacrées, couvertes de mousse.

Ainsi disparurent les derniers fidèles du druidisme. Mais les bardes convertis, respectés et protégés par Patrice, survécurent avec leurs privilèges et leurs traditions. Après sa mort, ils amplifièrent la partie la plus légendaire de son histoire, ses navigations merveilleuses, ses missions aux Hébrides, en Islande, sur un vaisseau magique, qui glisse aussi rapide que la barque d'Ulysse sur l'onde tranquille, enfin sa descente au purgatoire qui servit de cadre à Dante pour sa *Divine comédie*. Dans ces récits étranges, l'esprit d'aventure du génie celtique se manifeste avec sa puissance de rêve. La vision fugace des mers polaires et des tropiques : cathédrales de glace et rives aux herbes gigantesques pleines d'oiseaux d'azur et de feu, se combine avec des visions du pays des âmes : îles d'ombres gémissantes, monastères flottans dont les cloches attirent les marins et versent l'oubli, îles bienheureuses aux pommes d'or, où de beaux jeunes gens et de belles jeunes filles, se tenant par la main, forment des chœurs de joie sous une aurore éternelle. Ces voyages sont une sorte de glissement insensible vers l'au-delà, à travers les mirages et les prodiges de l'immense Atlantique. Sans qu'on s'en doute, les voiles de la matière allégée se déchirent, la nature spiritualisée devient transparente, les mers laissent voir leurs profondeurs cristallines, et les espaces stellaires ouvrent aux âmes ailées les routes sinueuses de l'infini.

Cependant, disent les légendaires, Brigitte, la fille inspirée du barde Dubtak, devint une sainte. Elle fonda un couvent pour les femmes esclaves qu'elle avait affranchies et consacra au Seigneur sa harpe, sa voix et son cœur. Dans un hymne d'elle qu'on a conservé, elle disait : « Je voudrais des grandes coupes de charité pour les distribuer ; je voudrais des caves pleines de grâces pour mes compagnons. » Un jour, Brigitte vit venir à elle Patrice blanchi

par l'âge. « Voici, dit le saint, j'ai converti toute l'Irlande et je suis devenu vieux. Mes membres s'engourdissent, mes yeux commencent à s'obscurcir. Prends ta harpe, Brigitte, pour qu'à tes chants je retrouve un rayon de lumière, avant de trouver le soleil qui ne s'éteint pas. » Brigitte répondit : « Assez longtemps j'ai chanté. J'ai affranchi des milliers de sœurs, mais ma harpe ne me console plus. Mon âme est triste ; car tu as condamné mon père Dubtak et les vieux héros qui dorment sous les pierres sacrées aux limbes éternels. » Patrice sourit tristement et dit : « Le temps est venu ; je m'en vais vers eux. Adieu, ma fille ! » Quand Brigitte leva la tête, le saint avait disparu. Alors elle se mit à pleurer et dit : « Pourquoi lui ai-je refusé son désir ? Pourquoi n'ai-je pas su consoler à sa dernière heure celui qui m'a consolée ? Car je sens que je ne le verrai plus. Nous avons donné notre vie pour les autres, et tous deux nous mourrons seuls ! J'ai soif des plages où il n'y aura point de séparation, où les cœurs comprendront les cœurs, où les regards saturés de lumière assouviront les regards ! »

Patrice disparut sans trace dans une des îles où il avait coutume de se retirer. Comme celui du grand druide, son tombeau demeura inconnu. A quelque temps de là, Brigitte fit un rêve. Elle vit saint Patrice assis à côté de son père Dubtak dans une barque légère comme l'arc de Diane. Ossian et Finn et beaucoup de vieux héros les entouraient. L'Ange-Victoire, avec sa harpe, se tenait debout a la poupe comme un pilote, et la barque étendait ses ailes gonflées de désir et de mélodie comme un grand oiseau de mer. Peu à peu, les flots d'azur qu'elle fendait se changèrent en bandes de vapeurs, et doucement soulevée, la nef des âmes montait dans le firmament. Elle montait vers l'étoile des mages, vers le soleil du Christ qui grandissait au-dessus du zodiaque, dans le signe de la Vierge. — Après cette vision radieuse, Brigitte mourut consolée.

IV. — LA BRETAGNE CHEVALERESQUE, LA FORÊT DE BROCÉLIANDE ET LA LÉGENDE DE MERLIN L'ENCHANTEUR.

C'était aux environs de Ploërmel. J'avais marché tout le jour par des chemins creux, des montagnes, des bois, des landes. Le soleil d'après-midi plombait de tous ses feux sur le désert des verdures sauvages, lorsque, dans une vapeur violette, je vis poindre le clocher de Concoret. Ce vaste amphithéâtre couronné de bois sombres, c'était le val des fées, *le val sans retour* comme l'ont appelé les trouvères. J'étais enfin dans l'antique forêt de Brocéliande, vieux sanctuaire celtique, dont le nom, *Koat-brec'-hel-léan*, signifie *forêt de la puissance druidique*, contrée immortalisée par la poésie chevaleresque du moyen âge. Et devant moi, cette fontaine, près de

laquelle on voit deux pierres couvertes de mousse, que domine une vieille croix de bois vermoulue, c'était la fontaine de Baranton et le tombeau de Merlin. C'est là que, selon la tradition bretonne, le barde devin fut endormi par la fée Viviane et qu'un magique sommeil ferma pour toujours les paupières du grand enchanteur. Que de pèlerins sont venus ici, attirés par le mystère troublant de cette légende, par ce personnage fuyant, énigmatique! Mais ni le susurrement ironique de la source, ni le balancement des genêts en fleurs, ni la forme bizarre des pierres brutes ne leur ont rien appris sur l'Orphée celtique. Le prophète des Bretons est resté le sphinx des bardes, et la forêt de Brocéliande a gardé son secret. Le plus vieux des trouvères, Robert Wace, le dit avec un sourire fâché : « Fol y allai, fol m'en revins. »

Je m'en allais comme Robert Wace, quand j'aperçus, appuyée contre un rocher dont elle semblait faire partie, une bergerette de quinze à seize ans, vêtue de loques, le teint hâve, les cheveux noirs pendans. La tête penchée, elle tenait sa quenouille suspendue à son fuseau, et filait, filait, pendant que sa chèvre broutait une touffe d'ajoncs. Je lui demandai mon chemin. Elle me jeta de côté plusieurs regards timides et farouches de ses yeux d'un bleu verdâtre, puis, de son fuseau, m'indiqua la direction. Elle ne parlait pas le français, mais elle m'avait compris. — « Est-ce là-bas la fontaine des fées? » dis-je en désignant la fontaine de Baranton. Elle me répondit : *Homman nequet an hini guir*. Les deux ou trois mots de breton que j'avais appris en voyage ne me suffisaient pas pour comprendre; mais je crus deviner à son hochement de tête que cela signifiait: ceci n'est pas la vraie. Et voyant qu'elle se mettait en marche, je compris qu'elle voulait me conduire à une autre source qui, selon elle, avait des vertus plus efficaces. Je la suivis longtemps par des chemins pierreux. D'une main, elle traînait sa chèvre, de l'autre, elle brandissait son fuseau échevelé comme une arme, courant et sautant pieds nus sur les roches. Mais elle ne se déridait pas. Toujours grave, avec ses regards obliques couleur de mer et couleur de forêt, elle restait la sauvage et mélancolique fille de la lande, défiante de l'étranger. Enfin, nous entrâmes sous une épaisse chênaie pour déboucher sur une combe de verdure ensoleillée. Elle chatoyait comme une émeraude entre les bois sombres. Dans le fond, au bout de la pelouse, se cachait un bas-manoir breton d'un seul étage, à volets verts fermés, à tour unique et carrée, surmontée d'un toit en pyramide. A l'extrémité supérieure de la combe, sous un petit bois d'aunes, enfoui lui-même et protégé par les bras noueux de la forêt géante, miroitait le bassin d'une fontaine, d'où filtrait avec un murmure discret un ruisseau coulant vers le manoir. La fillette y fit boire sa

bête, et s'agenouillant au bord, dans l'herbe folle, but quelques gorgées d'eau dans le creux de sa main. En se levant, elle fit le signe de la croix avec les dernières gouttes et dit : *Homman hè feuteun ar hazellou*, ce qui signifie : Ceci est la fontaine des fées. Puis, toujours ombrageuse et fugace, elle rentra sous le bois.

Je m'assis sous les aulnes, au bord de la source, et je bus, moi aussi, de cette eau délicieusement fraîche, en demandant aux divinités du lieu de me révéler quelque chose sur l'âme du grand Myrdhin. Dans ce personnage à double face, suspect à l'Église et cher au peuple, infernal pour les uns et divin pour les autres, m'était apparu toujours l'un des arcanes de l'âme celtique et comme le nœud vivant de sa destinée. Le soleil s'inclinait à droite vers la chevelure emmêlée des chênes, qui, vus à contre-jour, paraissaient de plus en plus noirs et impénétrables. Mais à gauche, une route lumineuse s'ouvrait dans la grande forêt entre des ormes et des érables trois fois centenaires. Le chemin tournant, semé de genêts en fleurs, allait se perdre dans un bouquet de bouleaux légers et transparens comme la robe des fées. Et voici qu'aux rayons du soleil oblique, je crus voir défiler sous bois, sur leurs chevaux baies, fauves et blancs, la troupe brillante des chevaliers d'Arthur, avec leurs cottes et leurs heaumes luisans, leurs écus orange et azur. A côté du noble roi de la Table-Ronde, chevauchait la blanche Genièvre, au profil pur, au fin sourire, aux yeux doux et pervers, ayant la science du bien et du mal. Et derrière eux cheminaient par couples, au pas de leurs destriers aguerris, les héros d'aventure et la troupe des beaux amans, Éric et Énide, Yvain et la dame de Brécilien, suivis d'un long cortège. Puis, marchant à l'écart, les bras entrelacés, Tristan et Yseult, enivrés de leur philtre immortel. Et Perceval, le templier, fermait la marche. Il chevauchait seul et grave, dans sa cotte grise, le chef incliné, rêvant à la coupe d'amour et de sacrifice, au Graal, qui confère la sainte fortitude, qui lave de toutes les taches et guérit de toutes les blessures.

Elle s'évanouit, aérienne comme un songe, dans l'or du couchant, la brusque vision du monde chevaleresque. Le soleil était descendu sous les chênes, et je plongeai mes regards dans la forêt de droite, devenue, sous quelques éclaircies sanglantes, encore plus noire et plus lugubre. Entre les colonnes torses de la vieille forêt, sur le sol d'un gris cendré de feuilles mortes, il me sembla voir les vieux bardes gallois et armoricains, leur hache de bataille à la ceinture, la rote ou la harpe sur l'épaule. Leurs longs cheveux gris s'échappaient de dessous leurs couronnes de bouleaux. Je crus distinguer parmi eux la haute taille de Taliésinn et de Lywarch-le-Vieux, Aneurin l'inspiré et Gwenchlan, le lanceur de ma-

lédictions. Leurs faces étaient convulsées, leurs yeux dilatés par d'immenses colères et de terribles visions. De leurs bouches frémissantes s'échappaient, en rythmes sauvages, un flux de vers précipités comme des coups d'épée assénés dans une bataille sans fin, ou comme les vagues infatigables qui assaillent le rivage. Finalement je compris le sens de leurs imprécations. Ils vociféraient : « Malheur aux ingrats, malheur à ceux qui ne savent pas se souvenir ! La troupe brillante qui a défilé devant toi tout à l'heure est notre œuvre. Ces hauts chevaliers, ces belles amoureuses sont nés de nos larmes, de notre sang, de nos combats, de nos luttes séculaires contre l'étranger, Saxon ou Franc. Ces hommes et ces femmes sont de notre race ; ils ont vécu parmi nous et nous les avons chantés jadis. Nous les avons conçus et enfantés, ces fils de nos joies, ces filles de nos douleurs. Mais parce que nous avons été vaincus, vous nous les avez pris pour les travestir et vous nous avez couverts d'oubli. Que nous importe? L'homme avec toutes ses créations n'est qu'ombre vaine ; l'esprit qui l'anime seul est vivant et revêt des formes nouvelles selon son verbe et sa vertu. Les bardes oubliés ne sont pas à plaindre. Mais à cause de votre injustice et de votre ingratitude, nous ne vous avons rien légué de notre science et de nos mystères. Vous vivez dans l'oubli de la vérité ; vous ignorez les forces cachées de la nature, vous ne savez rien des trois cercles de l'existence où l'âme transmigre. Vous ne savez même pas ce que vous auriez pu faire de notre harpe. — Nous l'avons brisée ! Toi qui cherches le secret de notre frère Myrdhin, tu n'en sauras rien, — et cependant, il est connu de la divinité de cette fontaine. »

J'écoutais avidement ; les ombres s'effacèrent ; les voix se perdirent dans un chuchotement de feuilles mortes. Je frissonnai ; un vent rida le bassin et je me retournai. Tout était noir à la surface de l'eau et dans le bosquet d'aulnes. Alors, au jour blafard qui trouait les feuillages, j'aperçus de l'autre côté de la source une chose que je n'avais pas vue. Une statue de femme se dressait sur un piédestal, dans l'épaisseur du bois. Un reflet d'eau ou de ciel ébauchait vaguement ses larges flancs, son buste svelte et sa tête inclinée. La nudité du corps émergeait à demi de la nuit sylvestre, mais le visage gardait le masque troublant du crépuscule. N'était-ce pas la fée celtique, l'antique druidesse, la femme initiée par l'instinct aux secrets de la nature, celle qui, domptée et dirigée, peut devenir la voyante salutaire, mais qui, maîtresse aveugle et toute-puissante, devient la magicienne fatale, évoquant les forces d'en bas, enlace l'homme de ses mirages, le terrasse et le noie? N'était-ce pas la vraie Viviane, d'un charme autrement redoutable que la petite fille coquette et rusée des

trouvères? N'était-ce pas celle pour qui Merlin perdit sa harpe, son génie et jusqu'au souvenir?

Et, du bas du vallon, une voix s'éleva, celle sans doute de la petite bergère du manoir. Elle disait une chanson bretonne d'un mode sauvage et inquiet dont les strophes expirent sur une plainte alanguie. Impossible de comprendre les mots. Mais, par un de ces sortilèges dont la musique est coutumière, les notes se traduisirent involontairement pour moi en paroles. C'étaient celles d'une chanson populaire de Nantes, sur la magicienne qui enlève son amant à une pauvre payse :

Elle n'est pas aussi jolie,
Mais elle est plus savante;
Elle fait la pluie, elle fait le vent,
Elle fait fleurir la lande!..

Et comme les strophes montaient, enjôleuses et tristes, un tintement de cloche s'égrena lentement dans l'air. C'était l'angelus d'un village éloigné. Avec quelle pureté céleste ces notes passèrent sur les landes et les bois dans la sérénité du soir! Comme elles se mariaient, attendrissantes, à la chanson sauvage! Et subitement, je sentis que le secret de Merlin venait de se révéler à moi. Car toute sa vie l'âme du grand devin vibra partagée entre ces deux voix : celle de la terre et celle du ciel, entre ces deux mondes : le paganisme et le christianisme. Alors la forêt, la fontaine et les pierres se mirent à me conter la vraie légende de Merlin que j'ai fidèlement notée.

Au ve siècle, vivait, dans un couvent de Cambrie, une nonne très pieuse nommée Carmélis. Fille d'un roi sans couronne, elle avait fui la violence du siècle pour se vouer à la contemplation entre les murs tapissés de lierre d'un monastère perdu dans les bois. Son corps était sans tache et son âme d'une séraphique douceur. Mais ce qui étonnait, ce qui effrayait ses sœurs du couvent, c'était la pitié de Carmélis pour les êtres inférieurs, hommes, animaux et plantes, dont elle plaignait l'âme obscure ou écrasée ; c'était son indulgence pour les pécheurs, pour les méchans eux-mêmes, qu'elle trouvait plus malheureux que les autres ; c'était sa curiosité attendrie pour ceux qui souffrent en expiant une faute. Éveillée, son cœur compatissant l'invitait à descendre dans l'abîme des douleurs ; endormie, son âme s'envolait souvent aux sphères éthérées.

Dans une de ses extases, elle vit les sept Archanges debout autour du soleil divin. Elle resta éblouie de leur splendeur, mais son cœur ne battit point. « Ils sont heureux, dit-elle, que puis-je pour ces rois de gloire de l'éternité, et que sont-ils pour moi? Je vou-

drais voir l'Ange tombé, le Maudit, celui qui souffre sans espoir. » Aussitôt elle fut plongée dans l'abîme. L'Ange proscrit lui apparut, voilé d'un nuage sombre, beau comme une comète qui traîne sa lueur sinistre. Au sommet de son front, scintillait une étoile rougeâtre. Le noir serpent de la mort qui étreint les mondes, les hommes et les créatures s'enroulait trois fois autour de ses flancs. Ses yeux ténébreux dardaient le désir inassouvi en longs éclairs pourprés. En même temps s'en échappaient, comme de pâles diamans, les larmes d'une douleur éternelle. Ces larmes étaient le souvenir du ciel perdu : et lentement des mondes obscurs, des âmes tristes en naissaient.

— Qui es-tu? dit Carmélis.

— Je suis celui qui ne s'est point courbé devant l'Éternel. Je suis celui qui veut être et savoir par lui-même ; je suis le Révolté et le Maudit. Et pourtant sans moi la terre et les mondes visibles ne seraient pas. Je supporte la colonne de l'espace et du temps. Je suis le roi de l'air et du monde inférieur. Je porte la lumière dans les ténèbres. Tous les bannis du ciel, tous ceux que leur destin force à s'incarner sur terre, errent dans mon royaume. Je suis le tentateur, et les âmes ont besoin de passer par mon crible pour remonter. Les souffrances que je cause sont nécessaires à la vie de l'univers, mais j'en souffre au centuple. L'exil des âmes est temporaire; le mien est éternel.

— Pauvre archange tombé ! dit Carmélis; je prendrai une de tes larmes et je la porterai à tes frères les archanges qui sont les verbes vivans d'Elohim. En voyant cette larme, ils auront pitié de toi.

— Non; ils ne peuvent rien pour moi. Mais puisque tu aimes celui qui brave la souffrance, veux-tu sauver une âme qui erre pourchassée dans le royaume de l'air, en l'adoptant comme un fils ?

— Oui, je le veux, parce que je t'aime ! dit la dormeuse imprudente dans un cri de sympathie.

— Eh bien, tu me reverras ! dit le prince de l'air en s'effaçant comme un météore.

Une nuit, Carmélis dormait à demi d'un sommeil agité dans sa cellule de nonne. Elle vit entrer un pèlerin courbé sur son bâton, le visage caché par son capuchon. Il semblait épuisé ; il demanda asile d'une voix humble et suppliante. — Eh bien, couche-toi sur ces dalles, dit Carmélis sans crainte, et repose-toi. Il s'agenouilla devant elle, comme pour une prière fervente. Mais peu à peu, il sembla à Carmélis que cette forme de moine agenouillé perdait ses contours arrêtés. Était-ce un corps solide ou une ombre? Elle grandit vaporeuse, se redressa lentement, et, rejetant le froc, du

vil haillon sortit dans toute sa fierté l'Ange maudit qui porte au front l'étoile de la science et de l'orgueil. Ses ailes crépusculaires étaient dressées et touchaient la voûte; elles frémissaient. Carmélis frissonna de terreur. A travers ses yeux fermés elle voyait tout; mais elle restait fascinée, clouée sur sa couche. Immobile, l'Esprit couvait la vierge. De ses yeux ardens, de ses mains étendues, de ses ailes élargies, il l'enveloppait d'un effluve puissant qui la secouait de brusques soubresauts. Elle descendait, descendait avec lui dans l'abîme, et c'était une torture délicieuse. Peu à peu, la cellule s'emplit d'une vapeur épaisse où elle ne distinguait plus que les yeux rouges de l'Ange maudit et son étoile enflammée. Tout à coup, elle sentit ses lèvres comme un fer chaud sur sa bouche; en même temps, un fleuve de feu la pénétrait et le serpent de la mort la mordait au cœur. Sous la commotion violente, elle poussa un cri strident et s'éveilla. Elle était seule sur sa couche brûlante, dans l'air étouffant de sa cellule. L'orage grondait au dehors, et par la fenêtre, une ombre s'échappa comme un grand oiseau dans la nuit chaotique. Mais la voix solennelle et triste du prince de l'air clama dans la tempête d'automne : « — Puisque tu m'as aimé, tu seras la mère de Merlin. De moi il aura la science maudite par l'Église, et il sera un grand prophète (1). »

(1) Si l'idée mère de la légende de Faust est *le pacte du magicien avec le diable*, l'idée génératrice de la légende de Merlin est *le magicien-prophète, fils de l'Ange tombé Lucifer et d'une vierge*. L'origine de Merlin contient le sens symbolique du personnage. Il aura de son père l'esprit de révolte, l'insatiable curiosité, la connaissance du monde naturel et le désir sans frein. De sa mère lui viendra l'instinct de douceur, de sympathie et d'espérance, enfin le don merveilleux par excellence, l'intuition angélique des âmes et du monde divin. Le génie païen et le génie chrétien, qui sont entrés dans la substance de son être, lutteront en lui sans pouvoir se vaincre. Il sera torturé à la fois par le désir de la terre et par la nostalgie du ciel, et il mourra fou de ne pouvoir les étreindre dans une même possession. Les plus vieux historiens, Nennius et Geoffroy de Monmouth, font descendre Merlin d'une vierge (vestale ou nonne) et d'un démon incube. Voici comment Nennius caractérise ce genre d'esprits : *Nam ut Apulejus de Deo Socratis perhibet, inter lunam et terram habitant spiritus, quos incubos dæmones appellamus. Hi partim hominum, partim vero angelorum naturam habent.* (Nennius, *Historia Brittannorum*, liv. VI, c. 18.) Cette idée fondamentale persiste à travers toutes les déformations postérieures et sous les fantaisies les plus extravagantes des trouvères. Je la trouve exprimée d'une manière remarquable dans un roman français du XIIIe siècle : — « Dieu permit que Merlin eût comme son père la connaissance de toutes les choses passées; puis, afin de rétablir la balance entre le ciel et l'enfer, Dieu joignit à la science que l'enfant recevrait de son père celle de l'avenir que Dieu lui accorderait. *Ainsi l'enfant pourra-t-il choisir librement entre ce qu'il tiendrait de l'enfer et ce qu'il tiendrait du ciel.* » (*Le Roman de Merlin*, par Robert de Boron, publié par Paulin-Pâris. — *Romans de la Table-Ronde*, t. II, p. 25.) — Les sources les plus anciennes sur la vie de Merlin sont le récit de Nennius dans son *Histoire des Bretons*, ch. XL à XLII; la *Vita Merlini* en vers latins, de Geoffroy de Monmouth. — Plus importans et plus suggestifs sont les fragmens épars dans le *Myvyrian Archeology*. — La tradition armoricaine se retrouve en partie dans

A partir de ce moment, la vie de Carmélis fut pleine de soucis, de peines et d'épouvantes. Elle sentait qu'elle avait conçu par le baiser de l'Ange maudit. Comme un cercle de feu, ce baiser l'enfermait dans le royaume du prince de l'air. Plus de séraphiques extases, plus de visions célestes. L'angoisse la poussait hors du couvent, dans les bois. Et là, elle entendait mille bruits étranges, mille voix susurrantes et douces. « Mon Dieu! que vais-je devenir? » disait-elle en se laissant tomber dans la grotte où filtrait la source, ou bien sous le chêne des fées. Et, comme un tourbillon de feuilles invisibles, l'enveloppait le chœur des esprits aériens, qui lui chantait des choses ensorcelantes et lui disait : « Sois bénie, vierge pure et bonne, toi qui donnes asile à l'un des nôtres, un grand enchanteur va naître de toi! » Alors, au milieu de ses terreurs, la joie folle d'être mère envahissait la pauvre nonne. Elle croyait déjà voir ce fils miraculeux dont elle moulait en elle-même le corps charmant et dont l'âme sournoise voltigeait si mystérieusement autour d'elle. N'était-ce pas sa voix qui soupirait dans la cime du bouleau, qui riait gaîment dans le ruisseau? N'était-ce pas lui qui, invisible et léger comme un sylphe, lui frôlait le cou et le sein, qui cherchait à pénétrer en elle, le petit démon, et chuchotait : « Charmante mère! n'aie pas peur, si tu veux me bercer, moi qui sais tout, je te dirai des choses merveilleuses! »

Ne pouvant plus cacher sa grossesse, Carmélis alla tout dire à Gildas, évêque du pays. Or, à cette époque, dans certains districts de la Grande-Bretagne, on appliquait aux nonnes fautives la loi des vestales. Seulement, au lieu de les enterrer vives, on les précipitait du haut d'un rocher, dans un gouffre. Gildas eût épargné la fille d'un roi, mais quand il apprit la manière étrange dont elle avait été séduite, il déclara qu'elle avait succombé à la ruse d'un incube et aux artifices du démon. Il se contenta d'excommunier la vierge polluée par l'esprit malin et de maudire le fruit infernal qu'elle avait conçu. « Va-t'en, dit le moine indigné, va-t'en sur la lande, fiancée du vent, amante maudite du prince de l'air, prostituée de Satan! Que tout foyer chrétien te soit fermé! Il n'est plus d'asile pour toi que chez les païens! » Le père de Carmélis était mort, l'Église l'abandonnait, heureusement qu'elle connaissait Taliésinn, grand-maître de la corporation des bardes sous la protection d'un chef gallois. Ces bardes, tout en se disant chrétiens, avaient conservé leurs rites, leurs croyances, les arcanes de leur

le Roman du Brut, de Robert Wace et dans *le Roman de Merlin*, par Robert de Boron. M. de La Villemarqué a réuni les traditions essentielles qui se rapportent au personnage dans son livre : *Myrdhin ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence.*

religion et de leur initiation traditionnelle. Les gens d'église, qui voyaient en eux des rebelles et des rivaux, les considéraient d'un mauvais œil, les appelaient païens, relaps, hérétiques, et les attaquaient avec une extrême violence. Mais les héritiers des druides étaient encore très puissans, protégés des chefs, vénérés du peuple. Carmélis se réfugia auprès d'eux. Taliésinn accueillit la nonne proscrite avec bonté et promit d'élever l'enfant.

Sur une des côtes du pays de Galles s'ouvrait jadis une grotte aujourd'hui disparue sous un éboulement, appelée la grotte d'Ossian. Comme la grotte de Fingal, dans les Hébrides, elle était formée par des colonnes de basalte serrées les unes contre les autres et se perdait dans les entrailles du mont en salles naturelles. C'est là que les bardes des anciens temps tenaient leurs réunions secrètes. C'est là aussi qu'eut lieu la consécration de leur prophète, de celui qui devait jouer un si grand rôle dans les annales celtiques. Cette consécration était toujours précédée d'une épreuve solennelle.

Au pied de la montagne sacrée, à la sortie de la grotte d'Ossian, s'étendait une lande sauvage que les moines flétrirent plus tard du nom de lande maudite. Elle était semée d'un cercle de pierres druidiques. Au centre de ces pierres, il y en avait une colossale en forme de pyramide. La nature ou la main de l'homme y avait creusé une sorte de niche où l'on montait par un escalier de roches superposées. On appelait ce menhir la pierre de l'épreuve ou la pierre de l'inspiration. C'est là que l'aspirant devait dormir une nuit entière. Au lever du soleil, le chœur des bardes, sortant de la montagne sacrée par la grotte d'Ossian, venait réveiller le dormeur. Parfois, à leur chant, on le voyait se dresser devant l'astre naissant, et, frémissant d'extase, raconter son rêve divin en un chant rythmique. Alors, il recevait le titre de barde prophète. Il était considéré comme ayant l'*Awennizion*, c'est-à-dire qu'un génie divin, son *Awenn*, son génie à lui, qui, selon la doctrine ancienne, plane sur l'homme, parlait par sa bouche. Mais souvent il arrivait que l'aspirant avait fui avant l'aube, ou que, saisi d'épouvante, il descendait de la roche en proférant des paroles insensées. En ce cas, il était déchu de sa dignité. La tradition populaire du pays de Galles a conservé le souvenir de cette épreuve pendant des siècles dans la légende de la pierre noire du Snowdon. Quiconque, dit-elle, dort une nuit sur la pierre noire de l'inspiration se réveille poète ou fou pour le reste de ses jours.

C'est là qu'un soir le vieux Taliésinn, entouré du collège bardique, conduisit son disciple Merlin et lui dit : « Nous t'avons enseigné ce que nous savons; nous t'avons montré la clé des

trois vies, celle de l'abîme, de la terre et du ciel (1). La science est l'abri et le voile de qui la possède. Tu pouvais vivre tranquille parmi nous; tu as voulu t'élever au rang suprême; tu réclames la clé des mystères, l'inspiration du prophète. Les signes te sont favorables; une grande mission t'attend. Mais moi qui t'aime, mon fils, je dois t'avertir. Songe qu'à ce jeu tu risques ta raison et ta vie. Quiconque veut s'élever au cercle supérieur, plus facilement retombe à l'abîme. Tu auras à lutter avec les puissances mauvaises et toute ta vie sera une tempête. Parce que tu seras prophète, hommes et démons s'acharneront sur toi. La plus grande des joies t'attend : le rayon divin; mais aussi te guettent la folie, la honte, la solitude et la mort. »

A ce moment, on vit s'avancer sur la lande maudite le moine-évêque Gildas, son bâton pastoral à la main. Il jeta un regard de défiance sur l'assemblée des bardes et dit à leur disciple : « — Merlin! je te connais. Tu es le fils d'une mère qui a failli, et l'esprit malin est en toi. Malheur à celui qui cherche la vérité sans le secours de l'Église et se dit inspiré sans avoir reçu sa sanction. Tu as bu le poison des hérétiques et tu cours à ta perte. Malgré cela, je veux tenter de te sauver. Suis-moi, entre au couvent, fais pénitence et deviens moine. Ainsi, sous ma direction, tu expieras tes erreurs et celles de ta mère, et je te donnerai le pain du salut. »

Taliésinn répondit tranquillement à Gildas : « — Comme toi, nous adorons le Dieu unique et vivant. Mais nous croyons qu'il a donné la liberté à l'homme afin qu'il trouve la vérité par lui-même. Tu offres le port connu sans le voyage. Nous offrons un frêle esquif sur l'Océan sans limite et la terre promise au risque du naufrage. Merlin est libre de choisir. S'il préfère le port à la tempête, qu'il te suive avec la bénédiction des bardes. »

Jusque-là, Merlin était resté absorbé en lui-même, le regard fixe et rentré. Il n'avait répondu que par un sourire de dédain à la sommation de l'évêque. Mais aux nobles paroles du maître, une flamme jaillit de l'œil du disciple, qui s'écria, dans un transport d'audace et d'enthousiasme : « Je ne recevrai pas la communion de ces moines aux longues robes! Je ne suis pas de leur église; que Jésus-Christ lui-même me donne la communion! Pour la harpe des dieux, pour le rayon céleste, pour la couronne du poète, je veux risquer ma vie! Que je roule aux abîmes ou que je monte au ciel, je tenterai le sort! J'entends en moi d'étranges harmonies; j'entends gronder l'enfer, j'entends pleurer les hommes et chanter les anges. Quel génie est le mien? Quelle étoile est mon guide? Je n'en sais rien, mais j'ai foi au génie, à l'étoile. Oui, je chercherai

(1) Voir *le Mystère des bardes*, par Adolphe Pictet.

mon Dieu dans les trois mondes, je pénètrerai le mystère de l'Au-delà. Pour savoir, pour vibrer, pour jouer sur les cordes des âmes, je mets en gage mon corps, ma vie et ma raison!

— Ah! tu es bien le fils de Lucifer! dit Gildas en détournant les yeux avec indignation. Pervers, va ton chemin; l'Église ne peut plus rien pour toi! » Et il s'en alla plein de souci pour son autorité et de colère contre le rebelle.

La nuit avait envahi la lande. Merlin monta sur la pierre de l'épreuve et entendit le chœur des bardes qui s'éloignaient invoquer pour lui les génies solaires, dont les ailes blanches et transparentes se vivifient dans les océans du feu céleste. Leur chant se perdit au cœur de la montagne, sous la grotte tournante, comme le murmure lointain des flots qui se retirent, et la montagne elle-même semblait clamer d'une voix toujours plus profonde : « Dors, enfant des hommes, dors du sommeil des inspirés et réveille-toi fils des dieux! »

Bientôt la lande fut envahie par les brumes; elles s'étiraient en longues bandes sur la pierre de l'épreuve et finirent par l'envelopper tout à fait. Merlin crut y distinguer des formes grimaçantes et diaboliques, pêle-mêle avec des fées ravissantes. Dormait-il ou veillait-il? Parfois il sentait sur sa peau le frôlement de corps fluidiques comme des ailes de chauve-souris. Bientôt une tempête furieuse balaya la lande maudite. Merlin se cramponna à la pierre pour n'être pas renversé par l'ouragan. Alors, une forme altière et ténébreuse sortit du sol. Une étoile blême tremblait sur sa tête et sa lueur mourante éclairait à peine un front superbe creusé de rides volontaires. Une main de géant s'appesantit comme un roc sur l'épaule du dormeur et une voix creuse lui dit : « Ne me reconnais-tu pas? — Non, balbutia Merlin, saisi d'un mélange d'horreur et de sympathie. Que me veux-tu? — Je suis ton père, l'Ange de l'abîme, le roi de la terre et le prince de l'air. Je t'offre tout ce que je possède : la science terrestre, l'empire des élémens, le pouvoir sur les hommes par la magie des sens. — Me donneras-tu aussi la science de l'avenir, la connaissance des âmes et le secret de Dieu? — Ce chimérique empire n'est pas le mien; j'offre la puissance et la volupté dans le temps. — Alors, tu n'es pas l'esprit que j'ai invoqué sur la montagne. Plus hauts sont mes désirs, je ne te suivrai pas. — Présomptueux! tu ne sais pas ce que tu refuses; un jour tu l'envieras. Mais malgré moi, tu m'appartiens. Par les élémens dont tu es pétri, par tes attaches mortelles, par l'effluve igné de la terre qui court dans tes veines, par les courans magnétiques de l'atmosphère, par le désir qui brûle en toi, tu es mon fils. Quoique tu m'aies renié, je te laisse un souvenir de moi; un jour, tu en comprendras la force et la magie. » La

main terrible, qui pesait comme une montagne sur l'épaule de Merlin et lui prenait le souffle, se leva. Il sentit une chaîne s'enrouler à son cou et quelque chose de métallique tomber sur sa poitrine. La forme du Démon s'était évanouie avec le poids du cauchemar. La terre tremblait, et de ses entrailles montèrent ces mots, scandés par un tonnerre sourd : « Tu m'appartiens, mon fils, tu m'appartiens! »

Alors un sommeil plus profond lui versa une félicité inconnue. Il lui sembla que les ondes du Léthé fluaient à travers son corps et en effaçaient tout souvenir terrestre. Puis, il eut l'impression d'une lumière très éthérée et très douce, comme la vibration d'une étoile lointaine, enfin le sentiment d'une présence surnaturelle et délicieuse, qui ouvrait la source secrète de son cœur et dessillait les yeux de son âme. Assise sur la pointe du rocher, enveloppée de ses longues ailes, une forme humaine d'une beauté angélique et ravissante se penchait vers lui. Elle tenait une harpe d'argent sous son aile de lumière. Son regard était un verbe, son souffle une musique. Regard et verbe disaient à la fois : « Je suis celle que tu cherches, ta sœur céleste, ta moitié. Jadis, t'en souviens-tu? nous fûmes unis dans un monde divin. Tu m'appelais alors ta Radiance (1). Quand nous habitions l'Atlantide, les fruits d'or de la sagesse tombaient dans ton sein et nous conversions avec les génies animateurs des mondes (2). Tu fus séparé de moi pour subir ton épreuve et conquérir ta couronne de maître. Depuis je te pleure, je languis et m'attriste dans les félicités du ciel. — Si tu m'aimes, murmura Merlin, descends sur la terre! — Femme de la terre, je perdrais ma mémoire céleste et mon pouvoir divin. Je tomberais sous l'empire des élémens, sous le sceptre de fer du destin implacable. Mais, sœur immortelle, j'éclaire la partie immortelle de ton âme. Si tu veux m'écouter, je serai ton guide, ta muse et ton génie (3)! — Entendrai-je ta voix au torrent de la

(1) Merlin eut près de lui une source de consolation plus puissante que l'amitié de Taliésinn. Était-ce un être réel, une femme, une sœur du barde, comme l'a prétendu le vulgaire, ou un être idéal? Elle lui donne les noms les plus tendres, elle l'appelle son sage Devin, son Bien-aimé, son Jumeau de gloire, le Barde dont les chants donnent la renommée, la clé avec laquelle la victoire ouvre les portes de toutes les citadelles. — *Myrdhin, ou Merlin l'Enchanteur*, son histoire, ses œuvres, son influence, par M. de La Villemarqué, p. 63.

(2) Dans un passage cité par le *Myvyrian*, Merlin chante le pommier sacré, qui, dans la symbolique des bardes, figurait l'arbre de la science. (*Myvyr. Arch.*, t. 1er, p. 151.)

(3) « Trois choses seront rendues à l'homme dans le cercle de Gwynfyd (du bonheur), *le génie primitif, l'amour primitif* et *la mémoire primitive;* car sans cela il ne saurait y avoir de félicité. » (32e triade du *Mystère des bardes*, publié par Adolphe Pictet.)

vie? — Je serai ta voix intérieure; dans ton sommeil tu me verras... je t'aimerai... — Tu m'aimeras? Divin esprit, un gage de ta présence! — Vois-tu cette harpe qui fait pleurer les hommes et les anges? C'est un gage de l'inspiration divine. Par elle tu seras l'enchanteur des hommes, le guide d'un roi et le voyant d'un peuple. Quand tu la toucheras, tu sentiras mon souffle; par elle je te parlerai. Personne ne saura mon nom; aucun homme de la terre ne me connaîtra; mais toi tu invoqueras Radiance! — Radiance?.. » soupira Merlin, à cette voix cristalline, comme à l'écho magique d'une divine ressouvenance. Il voulut la regarder, la saisir. Mais il ne vit que deux ailes amoureusement déployées sur sa tête. Un baiser sur son front, une lueur dans l'espace... et il se trouva seul.

Quand les bardes royaux sortirent de la grotte d'Ossian, Merlin s'éveillait aux premiers rayons du soleil. Ils virent la harpe d'argent dans ses bras (1) et à son cou une étoile métallique à cinq pointes suspendue à une chaîne de cuivre. A ces deux signes, Taliésinn reconnut dans son disciple le double don de l'inspiration et de la magie. Dans un chant solennel, Merlin se mit à prédire les futures victoires des Bretons et la grandeur d'Arthur. Il reçut l'écharpe bleue, la couronne de bouleau, et fut consacré comme barde-devin dans la grotte d'Ossian.

Après avoir reçu la dignité suprême de ses maîtres, Merlin se rendit à la cour d'Arthur et devint son barde attitré, rang qui correspondait à celui de conseiller et de ministre. Arthur soutenait alors une lutte acharnée contre les Saxons, dont l'invasion ressemblait, au dire des chroniqueurs, à une mer montante de flammes courant de la mer d'Occident à la mer d'Orient. Merlin excita le roi par ses prophéties. Il fut l'âme de la guerre dont Arthur fut l'épée. Cette épée merveilleuse, disent les bardes dans leur symbolisme parlant, s'appelait Flamboyante, forgée au feu terrestre par des hommes sans peur. Sa poignée était d'onyx; sa lame de pur acier brillait comme le diamant. Elle paralysait le bras du lâche et du méchant; mais lorsqu'un homme fort et bon la saisissait avec foi, elle lui communiquait un courage invincible. Alors elle reluisait vivante, s'irisait dans le combat des sept cou-

(1) Pour les Celtes, ce don poétique et musical est une inspiration divine. Cette foi revêt chez eux un caractère plus positif et plus absolu que chez toutes les autres races. De là la croyance populaire qui donne une origine miraculeuse et attache une force magique à certains instrumens de musique. La cornemuse du clan Chattan, que Walter Scott mentionne comme étant tombée des nuages pendant une bataille de 1396, fut empruntée par un clan vaincu qui espérait en recevoir l'inspiration et le courage et qui ne l'a rendue que quatre siècles après, en 1822. La harpe des bardes était moitié grande comme la nôtre et pouvait se tenir aisément.

leurs de l'arc-en-ciel, jetait des éclairs, effrayait l'ennemi. Cette épée magique se trouvait dans l'île d'Avalon, au milieu de la mer sauvage. Un dragon veillait à l'entrée de l'île; un aigle tenait l'épée dans ses serres, au sommet d'une montagne. Merlin, disent les bardes, savait les vertus de l'épée, il connaissait l'île, il y conduisit Arthur. Nouvel Orphée, il charma le dragon au son de sa harpe, il endormit l'aigle par son chant, et, pendant l'extase de l'oiseau, lui déroba l'épée Flamboyante. Ainsi le glaive magique fut conquis par la harpe divine (1). Bientôt après, Arthur remporta sur les Saxons la grande victoire d'Argoëd, où Merlin combattit à ses côtés. A la rentrée triomphale de l'armée dans la forteresse de Kerléon, l'épée et la harpe entre-croisées furent portées par des pages sur un coussin rouge devant le roi et le prophète qui se donnaient la main. Et les bardes ont conté dans leurs mystères que cette nuit même Merlin vit en songe Radiance, l'ange de l'inspiration, qui lui parlait souvent par des voix, mais ne lui apparaissait qu'aux momens solennels de sa vie. Radiance mit un anneau au doigt de Merlin et lui dit : « C'est l'anneau de nos fiançailles, qui nous joint pour toujours. Mais garde-toi des femmes de la terre; elles chercheront à te l'enlever. C'est le signe de l'amour éternel, c'est le gage de notre foi; ne le donne à personne. » Et Merlin, plein d'enthousiasme, jura à sa céleste fiancée le serment d'amour éternel.

Ce fut l'apogée de la gloire d'Arthur et de Merlin. Mais déjà deux démons humains, masqués de grâce et de chevalerie, rôdaient autour d'eux. La femme d'Arthur, la reine Genièvre, cachait sous les apparences d'une grâce exquise et enjouée, une âme vaine, altière, remplie de passions violentes (2). Lassé du roi son époux, beaucoup plus âgé qu'elle, insensible à sa grande noblesse, elle avait jeté les yeux sur son neveu Mordred, jeune homme ambitieux, rusé et hardi. Mordred, qui avait ménagé au roi l'alliance des Pictes et des Scots, jouissait de sa confiance absolue. Les amans s'entendaient secrètement depuis des années, mais, toujours menacés d'être surpris, ils en vinrent à désirer la chute et même la mort du roi. Mordred lui succédant, Genièvre espérait régner avec lui. Pour atteindre ce but, la reine et son amant préparaient sourdement la défection et la révolte. Ils avaient vu d'un mauvais œil la grande victoire d'Arthur qui contrecarrait leurs projets. Merlin en était la cause, il gênait leur complot. Mordred et Genièvre résolurent de perdre le barde.

(1) Taliésinn appelle le glaive d'Arthur « la grande épée du grand enchanteur. » — (*Myvyrian*, t. Ier, p. 72.)

(2) Son nom breton est Gwenniwar. « Elle était, dit Taliésinn, altière dans son enfance et plus altière encore dans son âge mûr. »

Un soir donc que le roi fatigué de la chasse dormait d'un sommeil profond, la reine Genièvre et Mordred s'approchèrent de Merlin qui était seul, assis près du foyer à demi éteint de la grande salle de Kerléon : « Tu sais, dit Genièvre en souriant, que d'après la loi, la reine a le droit de demander chaque jour au barde du roi un chant d'amour pour la distraire. Mais à toi, le grand enchanteur, je ne ferai point si futile prière. Plus rare est ma fantaisie. On m'a parlé d'un philtre si puissant que lorsqu'une femme le fait boire à un homme, elle se l'attache d'un lien fatidique. Je désire ce philtre pour une amie; peux-tu me le procurer? » Merlin regarda la reine et Mordred de son œil voyant. Il sentit se croiser en lui la flamme haineuse du couple adultère, et dans cette lueur fugitive, il eut le pressentiment du complot ténébreux qui se tramait contre lui et le roi. Il répondit : « Reine, je sais que ce philtre existe; mais ma science l'ignore et mon art ne peut le procurer. » Mordred prit la parole et dit : « O grand enchanteur! faut-il que je t'apprenne quelque chose? Sache donc qu'en Armorique, dans la forêt de Brocéliande, il y a une fontaine. La magie des druides y évoqua jadis les esprits de l'air et de l'abîme. Une fée, une femme y réside aujourd'hui, la plus charmante et la plus redoutable des magiciennes. Pour l'évoquer il faut le plus puissant désir et la plus grande volonté. Personne ne la dompta jamais. Toi seul tu le pourrais. Elle possède le philtre que cherche la reine et elle t'enseignera des mystères plus profonds que ceux que tu connais. — La magicienne de Brocéliande? dit Merlin, pourquoi ce nom me fait-il frissonner? — Parce que, dit Mordred, c'est la seule femme capable de lutter avec toi et de répondre à ton désir. — Merlin! mon doux Merlin! dit Genièvre, va trouver la magicienne de Brocéliande et pense à mon désir! » Et ils laissèrent le barde plongé dans sa rêverie.

La première pensée de Merlin fut de faire part au roi de ses soupçons sur la fidélité de Mordred. Puis, il songea au danger formidable d'une révélation prématurée et se promit de surveiller lui-même le neveu d'Arthur. Mais un désir plus fort que sa sagesse l'avait mordu au cœur, le désir d'une femme qui serait son égale, l'envie de la dompter... de l'aimer peut-être. De quelle violence le souffle du couple adultère avait fait surgir de ses propres entrailles une âme qu'il ne connaissait pas, une âme enflammée de désir et couronnée d'orgueil! Il la découvrait avec épouvante. Si Radiance avait éveillé la partie éthérée de son âme, si elle avait fait vibrer en lui le vague ressouvenir d'une existence céleste, le nom seul de la magicienne de Brocéliande remuait un tourbillon de mémoires terrestres, de joies terribles, de souffrances infernales. Le fils de Lucifer se retrouvait! Vainement il se rappela les

conseils du sage Taliésinn, les avertissemens de Radiance la tant aimée. La mystérieuse inconnue se dressait devant lui, inquiétante rivale, inéluctable tentation! Obsédé par cette pensée, Merlin ne dormait plus. Il se disait : « En connaissant le fond de la femme, je connaîtrais le fond de la nature. Avant cela, puis-je me dire un maître? » Il demanda un congé au roi sous prétexte d'aller voir Taliésinn et s'embarqua pour l'Armorique, qu'on appelait alors « la terre étrangère et déserte. »

Et voilà Merlin debout dans la sombre forêt des druides, devant la fontaine des évocations, que les uns appellent la fontaine de Jouvence, les autres la fontaine de perdition. Car, beaux ou horribles, selon l'évocateur, tous les mirages peuvent en sortir. Merlin jette une pierre dans la source; des cercles rident son miroir; l'eau bouillonne; un tonnerre souterrain roule. Puis, un sourd bruissement dans la forêt, et se déchaîne une tempête si épouvantable qu'elle renverse les arbres et fracasse les maîtresses branches des chênes. Impassible au plus fort de la tourmente, Merlin étend le bras sur la source, avec le signe de Lucifer dans sa main. « Par ce signe, dit-il, au nom des puissances de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, du fond des âges passés et des entrailles de la terre, j'évoque la femme redoutable. A moi la magicienne! » Après plusieurs appels, la tempête se calma; une vapeur se condensa sur la source bouillonnante; et, dans cette vapeur, Merlin vit s'élever une tour en ruine, ouverte, creuse et tout habillée de lierre. Une femme merveilleuse dormait dans cette niche de verdure, sous un toit d'aubépine et de chèvrefeuille, légèrement vêtue d'une robe verte où frissonnaient des gouttes de rosée. Elle dormait la tête appuyée sur son coude blanc comme neige. Torrent d'or fauve, sa chevelure s'enroulait à son cou, à son bras. Corps et chevelure respiraient la grâce enlaçante des forêts, la langueur fluide des rivières sinueuses. Merlin, ravi, n'osait pas approcher. Il tira quelques accords légers de sa harpe. Elle ouvrit les yeux. Leur azur humide avait le sourire et la mélancolie des sources abandonnées qui reflètent la couleur du temps. Elle éleva vers l'enchanteur sa baguette de coudrier et dit : — C'est toi Merlin? Je t'attendais, ami. — Qui es-tu? dit Merlin, en tressaillant. — Comment, dit la fée, ne me connais-tu pas? Jadis, je fus druidesse et reine des hommes; je commandais aux élémens. Hélas! les moines gris et les prêtres noirs m'ont reléguée au sein de la terre. Tu me rends mon empire en m'éveillant au son de ta harpe. Je suis la fée gauloise, je suis ta Viviane! — Viviane? s'écria Merlin, j'ignorais ce nom, mais sa musique m'est familière et douce autant que toi. — Ah! continua-t-elle, ta harpe m'a rendu la vie; mais aussi, j'en ferai vibrer toutes les cordes à nouveau!..

Viviane pria Merlin de lui chanter les merveilles des trois mondes. Tandis que s'élevait le chant rythmé du barde, la fée écoutait attentive. Ses gestes, ses regards, ses attitudes incarnaient les pensées du chanteur, exprimaient ses extases. Il contemplait en elle ses rêves vivans. Parvenu au comble de l'enthousiasme, il s'arrêta et la vit à genoux devant lui dans une pose d'adoration. Elle se releva, et lui mit une main sur l'épaule. Merlin ne vit pas que sa harpe avait glissé dans l'autre main de Viviane. Il ne voyait plus qu'elle. Un instant après, il se trouva assis dans la tour, sur un lit de jonquilles. Toujours plus enjouée, plus caressante, Viviane s'etait assise sur les genoux du barde, et, des deux bras, enlaçait sa conquête. — Je t'aime! dit Merlin enivré. — M'aimeras-tu assez pour me confier un grand secret? — Tous ceux que tu voudras. — Il existe un charme, une formule magique par laquelle on peut endormir un homme et créer autour de lui un mur invisible pour les autres, mais infranchissable pour lui et le séparer à jamais des vivans. Me diras-tu ce charme? » Merlin sourit finement. Il avait pénétré l'arrière-pensée d'amoureuse traîtrise dans le désir de Viviane. Mais, sans hésiter, il glissa la formule magique dans la jolie oreille de la fée. Puis il ajouta : — Ne t'y trompe pas, ma Viviane. Ce charme puissant agit sur tous les hommes, excepté sur moi. — Eh! dit Viviane, peux-tu croire que j'oserais m'en servir jamais? — Tu l'essaierais en vain contre moi, dit gravement Merlin. J'en suis préservé par cet anneau. Ce puissant talisman me vient de mon génie inspirateur... de Radiance, de ma céleste fiancée! C'est l'anneau d'une foi plus forte que toutes les magies. »

Une fauve lueur sillonna les yeux de Viviane, un nuage assombrit son front. Elle baissa la tête et devint pensive. — Qu'as-tu? dit Merlin. — Oh! rien, mon ami, dit la fée. — Cependant, elle semblait plongée dans un monde de pensées qui se perdait dans un abîme insondable. Mais, reprenant tout à coup son enjouement, elle renversa sa tête charmante sur l'épaule de l'enchanteur, avec une langueur triste cent fois plus dangereuse que son sourire. Merlin sentait son corps plier entre ses bras. Il parcourait de ses doigts de musicien la chevelure souple, soyeuse, électrique de la fée comme les cordes d'un instrument nouveau. Il en tordit une natte autour de sa main, et s'écria saisi d'un frisson inconnu : — O Viviane! tu es ma harpe vivante! Je n'en veux plus d'autre! — Et Viviane vibrait sous son étreinte; la forêt enchantée frémissait sur leurs têtes; l'univers s'emplissait d'un océan de musique grandissante, pendant que dans leurs yeux s'ouvrait un ciel intense et sans fond. Elle balbutia : — Le baiser de nos fiançailles!... Et les yeux dans les

yeux, ils restèrent en suspens, au bord d'un gouffre, n'osant s'y jeter...

Soudain, Merlin leva la tête et tressaillit. Un vol de corbeaux passa, suivi d'une clameur formidable, comme la fanfare confuse d'une bataille lointaine. — Arthur! Arthur! ce cri dominait tous les autres. Haletant, furieux, désespéré, il déchirait les airs comme l'agonie de tout un peuple qui ne veut pas mourir. Enfin, il expira en un long gémissement, et les échos de la forêt répétèrent : — Arthur ! Arthur! Palpitante d'angoisse, Viviane se serra plus fort contre Merlin. Mais il la repoussa d'un geste subit, et se dressa tout droit, les bras levés, aspirant l'air. Et, sur le mortel silence des bois, une voix aérienne murmura très haut dans l'espace : — Merlin! qu'as-tu fait de ta harpe? Merlin! qu'as-tu fait de ton roi? Et Merlin frissonnant, éperdu, s'écria : — A moi Radiance! à moi ma harpe! Quand il jeta les yeux autour de lui, il resta stupéfait. Viviane, la tour, le bosquet, tout avait disparu. Il était seul au bord de la fontaine, et sa harpe n'était plus là. Du fond de l'eau monta un sanglot voluptueux : — Adieu, Merlin, adieu!.. adieu!.. Affolé, il se pencha sur la source. Dans le miroir sombre, il ne rencontra que son visage défait et son œil hagard. Alors, Merlin, plein d'épouvante, prit sa tête avec ses deux mains, et, s'arrachant les cheveux, il s'enfuit à travers la forêt sauvage.

Les historiens bretons racontent qu'à cette époque Mordred, le neveu d'Arthur, s'enfuit en Écosse avec la reine Genièvre, entraînant dans sa révolte les Pictes et les Scots. Arthur eut le dessous dans une première bataille. Dans la seconde, il fut rejoint par Merlin; mais la déroute fut plus complète encore. Le roi périt dans le combat; son corps disparut sous un monceau de morts; personne ne le retrouva, pas plus que sa fameuse épée. Les légendaires ont transporté l'un et l'autre dans l'île d'Avalon. Quant à Merlin, accablé du désastre, assailli de remords et de fantômes furieux, il devint fou. On l'accusa de la défaite; Gildas le maudit publiquement en l'appelant fils du diable et magicien pervers. Le peuple qui avait divinisé le prophète triomphant jeta des pierres au prophète battu. Et l'on vit ce spectacle effrayant: l'élu des bardes, l'inspirateur d'Arthur, le prophète de l'épée victorieuse errant à travers champs comme un insensé, redemandant sa harpe aux forêts, invoquant tour à tour Lucifer et Dieu, Viviane et Radiance, mais abandonné de son génie et de ses voix divines. C'est alors qu'il rencontra sa vieille mère, la pauvre Carmélis, qui vivait inconnue dans une retraite profonde. Elle seule n'avait pas cessé de croire en lui, elle seule essaya de le consoler en lui disant: « Mon fils chéri, expie ta faute, souffre ton martyre en silence, mais

espère toujours. Il te reste l'anneau de Radiance. Ne le perds pas; c'est ta dernière force. Par elle tu peux reconquérir ta science, ta harpe et ton génie! » Mais un sombre désir, une destinée fatale ramenait Merlin vers Viviane. Il savait que Viviane était la cause de son malheur; cent fois il l'avait maudite. Mais une sorte de rage tordait son cœur, à la pensée qu'il n'avait pas même possédé la charmante et redoutable magicienne qui l'avait perdu. La revoir! — il le fallait, ne fût-ce que pour la punir et la terrasser! — Ici reprend la légende armoricaine.

Revenu dans la forêt de Brocéliande, Merlin retrouva Viviane sous son bosquet d'aubépine. A demi couchée, elle tenait ses deux bras appuyés sur la harpe de l'enchanteur. Sa chevelure pendait sur les cordes. Les yeux à terre, Viviane rêvait dans un affaissement profond. Il l'accabla de reproches, l'accusa de lui avoir volé son inspiration, sa science, son âme et sa vie. Viviane immobile et comme brisée ne répondait rien. « — Rends-moi ma harpe au moins! Je n'ai plus qu'elle et toi! — Je la gardais pour te la rendre, dit-elle sans lever les yeux, d'une voix frémissante, à peine perceptible. Mais moi, tu m'as repoussée; je ne l'oublierai jamais. Il faut nous dire adieu. » Merlin, passant subitement de la colère à l'angoisse, se mit à supplier, éperdu d'amour. Elle resta longtemps impassible et absorbée. « — Une seule chose, dit-elle enfin, pourrait me faire oublier le coup que tu m'as porté au cœur... une marque suprême de ta confiance... l'anneau que tu portes au doigt. — L'anneau de Radiance? — Oui, reprit-elle passionnément, c'est lui que je désire! l'anneau des fiançailles qui me donnerait l'immortalité et me délivrerait de l'éternel tourment des morts et des renaissances! — Tu m'arracheras plutôt l'âme du corps que cet anneau du doigt, dit Merlin. — Ah! tu n'aimes pas assez ta Viviane pour lui donner part à ton immortalité? Alors pourquoi m'arracher à mon sommeil? Pourquoi me remplir de ton désir? Est-ce pour me rejeter aux démons? Ah! maintenant c'est au gouffre de l'angoisse éternelle que je vais replonger! » Et Viviane, se roulant sur sa couche, parut se dissoudre dans une tempête de larmes et de sanglots.

Merlin regardait la femme en pleurs, plus tentatrice dans sa douleur échevelée que dans son sourire enveloppeur. Il la regardait, et restait immobile, partagé entre deux univers, suspendu entre la vie et la mort. Car ces bras qui se tordaient, ces yeux noyés, cette voix suppliante l'appelaient éperdument. « Ne sois pas cruel, disaient-ils, ne sois pas insensé! Ne repousse pas la coupe de vie. Bois le baiser de Viviane! C'est la science et le bonheur, la royauté suprême! Bois le baiser de Viviane! Et tu redeviendras le puissant enchanteur! » Mais la voix intérieure et profonde disait: « Ne quitte pas

l'anneau de l'éternel amour! C'est la conscience, la foi, l'espérance divine! Ne brise pas la chaîne céleste! » Si forte devint cette voix que Merlin dit tout haut : « Fée trompeuse, éternel mirage, femme d'en bas, c'est bien assez de m'avoir pris mon roi, mon peuple, ma gloire terrestre et toute ma vie. Tu veux encore me voler mon âme avec tes larmes! Tu ne l'auras pas! Radiance m'appelle. Je m'en vais finir ma vie dans quelque solitude avec ma harpe. Au fond de moi-même, je retrouverai mon ciel, et dans un autre monde mon génie. »

A ces mots, Viviane se redressa avec un soubresaut de druidesse en furie : « Ce sera donc le néant que je trouverai avec un autre, avec Mordred, dit-elle. Il m'aima jadis ; c'est moi qui l'ai repoussé. J'ai le pouvoir de l'arracher à la reine ; il viendra... et ce baiser d'oubli, ce baiser foudroyant que tu cherchais en moi, c'est lui qui l'aura, et moi j'y trouverai la mort! »

Cette menace jetée avec une passion extrême troubla Merlin. Il se représenta la belle fée s'abandonnant aux bras de Mordred, et il en ressentit la torture d'une jalousie aiguë. Les yeux de Viviane dardaient un feu si sombre, sa voix frémissait d'un désespoir si violent, son corps exhalait une énergie si terrible, que les sens de Merlin en furent bouleversés. La compassion, se mêlant aux flammes de la jalousie, vint amollir toutes les fibres de son cœur et fondre en pitié sa volonté d'airain. « Je ne veux pas cela ! » s'écria Merlin en saisissant la main de Viviane. Elle répondait avec une fureur croissante : « Trop tard! trop tard! A moi Mordred! » Alors Merlin, oubliant tout, glissa l'anneau de Radiance au doigt de la fée.

Aussitôt un grand calme se fit en elle. Une vie nouvelle entra dans ses veines. Elle se redressa lentement, passa les mains dans ses cheveux dénoués et sourit. En même temps, il parut à Merlin que le meilleur de sa vie s'échappait hors de lui pour aller à Viviane, et que sa mémoire s'enfuyait par les brèches ouvertes de son être. Sûre maintenant de sa puissance, la magicienne prit l'enchanteur dans ses bras, regarda au fond de ses yeux et murmura l'incantation du grand oubli que lui-même lui avait enseignée. Il voulut résister au charme terrible dont le fluide l'envahissait, mais il n'avait plus ni force ni volonté... Une fois encore l'image de Radiance glissa devant son regard brisé.. puis s'effaça comme une lueur dans un nuage. Alors se sentant défaillir, il s'abandonna. Viviane heureuse tenait sa proie. Trois fois, son baiser triomphant tomba sur les yeux, tomba sur la bouche de l'enchanteur. Aussitôt un voile épais roula sur les yeux aveuglés du prophète; une mer d'oubli envahit son cerveau, noya ses membres, — et le ciel disparut avec ses étoiles et ses génies.

Ce jour-là même, le vieux Taliésinn, assis avec ses disciples au

bord de la mer, près de la grotte d'Ossian, au pays de Galles, regardait les vagues innombrables venir à lui, innombrables comme ses souvenirs, et se briser sur la plage retentissante. Ses mains étaient croisées sur ses genoux et son âme fatiguée se roulait sur elle-même. Tout à coup, il dit : « Je vois, je vois Merlin, le prophète des Bretons, endormi par une femme. Il s'enfonce, il s'enfonce avec elle dans l'abîme terrestre. Voilée d'un nuage livide, sa harpe sanglante descend avec lui. Dans le ciel, je vois planer un ange en pleurs. Il dit : « O malheureux Merlin! dans quel abîme irai-je te chercher? » Et Taliésinn continua comme en rêve : « Hélas! où est maintenant la harpe du prophète? J'ai vu tomber les rameaux et les fleurs. La sagesse s'en va; le temps des bardes va finir. »

Il est fini depuis longtemps; mais toujours elles regrettent Merlin, les chansons, les légendes. Il dort, disent-elles, dans la forêt de Brocéliande, envoûté sous une haie impénétrable, la tête couchée sur les genoux de Viviane, l'Enchanteur enchanté — et personne n'a réveillé l'Orphée celtique de son sommeil éternel.

V. — LA LÉGENDE DE TALIÉSINN, SYNTHÈSE ET MISSION DU GÉNIE CELTIQUE.

La légende de Merlin l'enchanteur ressemble à un miroir magique où le génie celtique aurait évoqué l'image de son âme et de sa destinée.

Arthur, le héros poussé par le barde inspiré, incarne la longue, l'héroïque lutte des Celtes contre l'étranger. Cette race, dit Michelet, résista deux cents ans par les armes et mille ans par l'espérance. Vaincue, elle impose son idéal à ses vainqueurs. Arthur devint pour tout le moyen âge le type du parfait chevalier. Revanche à laquelle les Bretons n'avaient pas pensé, mais non moins glorieuse et féconde. — Quant à Merlin, il personnifie le génie poétique et prophétique de la race; et s'il est resté incompris du moyen âge aussi bien que des temps modernes, c'est d'abord parce que la portée du prophète dépasse de beaucoup celle du héros, c'est ensuite parce que la légende de Merlin et le bardisme tout entier confinent à un ordre de faits psychiques où l'esprit moderne ne commence à pénétrer qu'aujourd'hui. Sous la résistance obstinée, fanatique, farouche, des chefs kymriques et gallois du vi^e siècle, comme Owenn et Urien, et de leurs bardes, comme Aneurinn, Taliésinn et Lywarch-le-Vieux, il y avait plus que le sentiment national et qu'une haine de race. Il y avait, avec les défauts des Celtes, leur manque de sens politique et pratique, le sentiment d'une certaine supériorité morale et intellectuelle. Oui, sous l'in-

domptable espérance, il y avait une indestructible vérité. Elle pouvait se tromper sur les moyens, mais non sur le but. Il y avait la conscience intuitive, occulte, mais sûre de l'âme celtique, se sachant obscurément dépositaire d'un legs sacré, d'une mission religieuse et sociale.

Les anciens druides furent possesseurs d'une doctrine secrète, dont la largeur et l'élévation peut se comparer à celle de Pythagore. Comme les prêtres védiques, ils révéraient tous le symbole du feu, le Dieu unique et l'âme, immortelle voyageuse du ciel à la terre et de la terre au ciel. Leur doctrine des trois mondes avec la loi d'hiérarchie qui régit les âmes avait l'avantage de réconcilier la matière et l'esprit dans le verbe vivant de la nature et de l'homme. Cette philosophie intuitive n'excluait pas les autres religions, mais les synthétisait. De là le respect singulier de quelques philosophes grecs et latins pour les druides. Décimés et persécutés par Rome, les druides léguèrent une partie de leurs traditions aux bardes. Lorsque le christianisme se présenta à ceux-ci avec la largeur humaine et la charité compréhensive de saint Patrice et de ses disciples immédiats, ils comprirent et adoptèrent d'enthousiasme le verbe du Christ. Bientôt cependant les bardes se montrèrent rebelles à l'église romaine, non-seulement parce qu'elle leur était prêchée par des moines latins, franks et anglo-saxons, mais encore parce qu'elle portait en elle un principe d'étroitesse religieuse et de domination politique qui les révoltait. Tout, dans la nature celtique, s'insurgeait primitivement contre la férule cléricale : sa tendresse pour la nature vivante condamnée comme perverse par l'église, sa passion pour la liberté, son besoin de comprendre par la raison, enfin son mysticisme même, j'entends cette intuition directe des choses de l'âme qui demande une révélation personnelle et n'accepte pas la foi d'autorité. Héritiers des druides, les bardes se sentaient les représentans d'une religion plus large et plus libre que celle des moines. Merlin resta pour eux l'incarnation de leur propre esprit à la fois amoureux de nature et de merveilleux. D'une part, il aspire par les fibres éthérées de son âme à sa sœur invisible, à son mystérieux génie, à sa muse qui lui parle d'un monde supérieur et divin. De l'autre, une puissance magnétique l'attire vers la dangereuse magicienne, vers la belle fée Viviane. Il est travaillé par le désir de l'âme celtique, la nostalgie de la nature et de la femme, dans la prison du dogme et du couvent. Posséder Radiance et Viviane, ne sera-ce pas aussi le désir de l'ame moderne ballottée entre le ciel et la terre? Mais quand le don prophétique meurt chez les bardes, quand s'éteint la flamme sacrée de leur poésie, alors le génie celtique oublie ses visions divines comme Merlin oublie Radiance sur les genoux de Viviane.

Il se laisse aller sur le sein de la grande enchanteresse, la nature, et s'endort du sommeil profond de l'inconscience.

Dort-il pour toujours? Faut-il dire de lui ce que M. Renan a dit de la race entière : « Hélas! elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant! Arthur ne reviendra pas de son île enchantée et saint Patrice avait raison de dire à Ossian : « Les héros que tu pleures sont morts; peuvent-ils renaître? » Est-ce bien vrai? L'heureux Prospéro a-t-il le droit de se consoler si facilement de la mort d'Ariel? Radiance ne redescendra-t-elle jamais sur le barde endormi du fond de l'insondable azur et l'ange de l'inspiration a-t-il replié pour toujours ses ailes sur le silence de la harpe d'argent? Toutes les résurrections partent du grand mystère de l'âme, de sa puissance d'aimer, de croire et d'agir. Elles échappent aux prévisions de la science positive. Si la race celtique a perdu sa nationalité distincte, l'âme celtique ne continue-t-elle pas à vivre dans la nation française? Et si cette âme est vraiment, comme je le crois, sa conscience profonde et son génie supérieur, ne se pourrait-il qu'elle surprît l'avenir par des renaissances subites, par quelque splendide résurrection, comme elle a surpris le passé dans le cours de l'histoire?

A ces questions qu'évoque la légende de Merlin, qu'il me soit permis de répondre par la légende de Taliésinn, qui malgré sa date plus récente sort des plus vieilles traditions druidiques, et renferme, pour qui sait la comprendre, le vrai testament de l'âme celtique, la synthèse de son génie, le mot de sa mission ; et cela dans le sens non plus national, mais universel. Après le saint, le barde; après le barde, le mage. Saint Patrice, Merlin l'enchanteur et Taliésinn, ce tryptique nous aura fait voir le génie celtique dans ses puissances intimes et sous ses plus grands aspects. Le dernier résume et accomplit les deux autres.

La légende de Taliésinn est comme une seconde incarnation du personnage historique, qui, par sa science et sa sagesse, laissa dans la tradition galloise une trace profonde et lumineuse (1). De même que la légende de Merlin revit avec sa couleur sombre et passionnée au cœur de la forêt de Brocéliande, de même celle de Taliésinn ressuscite avec sa lumière sereine et voilée, dans le nord du pays de Galles, sur ces sommets sauvages de porphyre et de basalte d'où le regard plonge en d'étroites vallées, en des lacs d'azur dormant et s'égare vers la mer lointaine. Je me trouvais, il y a quelques années, près du paisible lac de Llynberis. Sa surface était immo-

(1) Lady Charlotte Guest a recueilli cette légende dans ses *Mabinogion* ou contes populaires, d'après de vieux manuscrits. — Pour le personnage historique de Taliésinn, voir les *Bardes bretons* de M. de La Villemarqué.

bile et d'un bleu foncé. Le jeu des rayons et des ombres irisait de teintes opalines les rochers d'en face. Dans une gorge voisine, les pierres détachées du roc par des carriers perdus dans la montagne roulaient de minute en minute dans les profondeurs avec un grand fracas et semblaient tomber d'une cité de dieux en train de s'édifier là-haut sous le marteau d'esprits invisibles. Vêtu de sa robe violette, le Snowdon tantôt montrait sa tête grise, tantôt disparaissait sous un capuchon de nuages. Le mont sacré des bardes, auréolé d'un arc-en-ciel, ressemblait lui-même à un barde géant, assis et pétrifié dans son rêve profond sous la tempête des siècles. J'étais au berceau et dans le cadre de la légende de Taliésinn. Plus nettement m'apparurent ses épisodes successifs. Je rappellerai surtout la première et la dernière scène, celle de l'enfant trouvé, et puis la transfiguration du barde-roi. Cette histoire étrange traduit les plus intimes aspirations et les plus profondes intuitions de l'âme celtique.

Dans les temps anciens, le roi Gwyddno régnait à Gwynned, non loin de la baie d'Aberistwith, au pays de Galles. Il avait un fils nommé Elfinn, chétif d'apparence, timide et renfermé de caractère. Ne sachant qu'en faire, son père lui donna une pêcherie à exploiter comme à un simple fermier. Quand Elfinn s'y rendit pour la première fois, il vit flotter contre l'écluse un objet qui lui sembla une outre. En s'approchant, il s'aperçut que l'outre était un panier d'osier recouvert de peau. Il pria l'éclusier d'en ôter le couvercle. Et voici, dans le panier dormait un bel enfant. De quelle rive venu? Qui donc l'avait ainsi exposé sur les flots? Personne ne l'a jamais su. Ainsi l'âme s'endort sur le vaste océan du sommeil et de la mort pour s'en aller d'un monde à l'autre et s'éveiller on ne sait où. L'enfant ouvrit les yeux et tendit ses petits bras vers son sauveur. Une lumière presque surnaturelle émanait de son regard profond et de son superbe front blanc. — Oh! TAL-IÉSINN! s'écria l'éclusier, ce qui veut dire en celtique : Quel front rayonnant!

— Qu'il s'appelle donc Taliésinn, le front de lumière! répondit Elfinn.

— Ce fils de roi restera toujours malheureux, dit l'éclusier. La malchance plane sur lui. Là où d'autres auraient pêché deux cents saumons, il n'a pêché qu'un enfant trouvé!

Cependant Elfinn prit l'enfant dans ses bras, monta à cheval et le mit au pas pour ne pas secouer son cher fardeau. Jamais il n'avait éprouvé un pareil bonheur, jamais il n'avait aimé un être humain comme cet enfant dont le regard pénétrant le sondait et semblait lire dans toutes ses pensées. Ce regard disait : « Mon Elfinn, ne sois plus triste. Personne ne te connaît, mais moi je te

connais depuis longtemps et je te consolerai. Des mers et des montagnes et des rivières profondes, Dieu apporte la santé aux hommes fortunés. Quoique je sois petit, je suis hautement doté. Sois béni pour ton bon cœur; le bonheur te viendra par moi. Je porte dans mes yeux les merveilles d'un monde lointain. »

Elfinn confia l'enfant à ses amis les bardes pour qu'il devînt barde à son tour. A peine sut-il parler, que Taliésinn étonna ses maîtres par son intelligence. Il paraissait savoir tout ce qu'on lui enseignait et bien plus encore. Rien dans la science de la nature et dans la science des événemens humains ne l'étonnait parce qu'il avait en lui la conscience innée des choses éternelles. Ce qui change toujours ne s'explique que par ce qui ne change jamais. A quinze ans, la sagesse druidique et chrétienne coulait de ses lèvres. A vingt ans, Taliésinn était devenu le maître de ses instructeurs; il lisait dans le passé et prédisait l'avenir.

Un soir le prince héritier et son barde étaient assis ensemble sur une montagne. Les vagues invisibles qui se brisaient à leurs pieds faisaient dans le vent une faible musique entrecoupée de soupirs. Elfinn, plus triste que d'habitude, dit à Taliésinn après un long silence : « Pourquoi suis-je seul et misérable, quoique fils d'un roi puissant? Pourquoi ne puis-je trouver de joie et de consolation qu'auprès de toi? » Taliésinn se leva et montrant du doigt le ciel où tremblaient quelques étoiles : « — Tu ne sais pas qui je suis, tu ne sais pas d'où je viens; mais je viens de très loin; un jour, tu le sauras. — Alors, pourquoi es-tu venu? — Mon doux maître, je suis venu sur la terre pour t'enseigner la consolation. — Comment me l'enseigneras-tu? — Je te ferai trouver ta propre âme. — Comment la trouverai-je? — Par l'amour. O Elfinn! je sais ce qui a été et ce qui doit advenir. Par la mer je suis venu; par la montagne je m'en irai. » Et les yeux du barde adolescent brillaient d'un tel éclat dans le crépuscule, qu'Elfinn l'écoutait plein d'admiration.

A quelque temps de là, Elfinn aima et épousa Fahelmona, fille du roi de Gwalior. Le cœur de la jeune femme était capricieux et changeant comme la mer. Elfinn adorait sa femme, mais comme il était gauche, qu'il manquait d'éloquence et de beauté, le cœur de Fahelmona restait indifférent à ce grand amour. Cependant Taliésinn connaissait l'âme de son maître; il devinait celle de la jeune femme. Il excitait celle-là à l'espérance, celle-ci à la tendresse par le son de sa harpe et le charme de sa voix. Il lui disait : « Oh! Fahelmona, tu te crois savante parce que ton esprit est prompt, mais tu ne sais rien; toute-puissante parce que tu es belle, mais tu ne possèdes qu'un faible pouvoir. Depuis qu'il t'a vue, l'âme

d'Elfinn s'en est allée en tourbillonnant, et ce fils de roi paraît un pauvre esclave. Pourtant sa tristesse est plus puissante que ta joie, et il y a en lui une force qui te vaincra. Car l'amour seul est roi! » Fahelmona répondit d'un ton railleur et enjoué : « Pour me vaincre, au moins devrait-il être aussi éloquent que son barde! — Il le sera! » répliqua Taliésinn.

Bientôt après, Elfinn se trouvait loin de sa femme, à la cour de Maëlgoun où son père l'avait envoyé. Le roi Maëlgoun était orgueilleux, tyrannique et hautain. Un jour, devant toute la cour, il se mit à vanter la reine, son épouse, affirmant qu'il n'y avait point au monde de femme qui eût autant de beauté, de grâce et de vertu. Elfinn se leva et dit : « Un roi ne devrait lutter qu'avec un roi, mais j'affirme que pour ces trois choses ma femme Fahelmona est au moins l'égale de la reine. Vous pouvez en faire l'épreuve. » Irrité de ce défi audacieux, Maëlgoun fit jeter Elfinn en prison et ordonna à son fils Matholvik de se rendre auprès de Fahelmona pour tenter de la séduire.

Quand le fils de Maëlgoun vint la trouver, Fahelmona, exaspérée par sa longue solitude, se rongeait d'ennui et de mauvaises pensées. Elle reçut avec de grands signes de joie le prétendu messager de son époux et le fit asseoir à côté d'elle. Cependant, quand Matholvik, dans un discours tortueux, tissé de mensonges et de flatteries, conta qu'Elfinn était devenu infidèle à sa femme et qu'il la répudiait pour épouser la propre sœur de Matholvik, Fahelmona devint pâle de colère et s'écria toute frémissante : « Je savais qu'il était faible et lâche! Pourquoi l'ai-je épousé? »

A ce moment, la harpe, que Taliésinn avait suspendue dans la chambre pour veiller sur la femme de son maître, poussa un long gémissement. Une corde haute se rompit; et dans le cri de la corde, la femme d'Elfinn entendit deux fois son propre nom : Fahelmona! comme si son bien-aimé l'appelait d'un cri de détresse. Elle en eut une telle douleur et un tel effroi qu'elle perdit connaissance. Matholvik profita de son évanouissement pour couper une longue boucle de ses cheveux bruns et s'enfuit.

Quand Fahelmona reprit ses sens, Taliésinn était debout devant elle : « Pourquoi, dit le jeune barde, as-tu cru ce menteur? Pourquoi as-tu trahi l'âme royale d'Elfinn mon maître? Personne n'est plus doux, plus grand, plus fort que lui. Tu n'as pas connu son cœur, parce qu'il est silencieux et ne sait qu'aimer. Elfinn, en ce moment, est en prison pour toi; Elfinn va périr pour ton honneur! — Prouve-moi donc qu'il ne m'a pas répudiée comme un lâche! dit Fahelmona affolée et partagée entre deux sentimens contraires. — Viens avec moi, dit Taliésinn, et tu verras; le temps presse. — Ils montèrent sur deux chevaux et partirent au galop.

Le château du roi Maëlgoun était situé, comme au fond d'un précipice, dans une vallée étroite, environnée de montagnes hautes et sauvages. Au moment où le barde et la princesse entraient dans la salle, le roi siégeait sur son trône entouré de ses bardes et de ses chevaliers. Justement on amenait Elfinn chargé de chaînes, et Matholvik lui montrait la boucle de cheveux de Fahelmona, en accusant celle-ci d'infidélité. « Par Dieu, tu mens! dit Elfinn, tu l'as volée par traîtrise. Je sais que l'âme de Fahelmona est aussi pure que la lumière du ciel! Qu'on m'ôte ces chaînes, qu'on me rende mon épée, et je te le prouverai par les armes! » En parlant ainsi, Elfinn était devenu beau comme le jour; ses yeux luisaient comme des torches. Il parut à Fahelmona qu'elle le voyait pour la première fois. Son cœur battait à tout rompre. Elle voulut s'élancer du coin obscur où ils se tenaient cachés. Taliésinn la retint. Elfinn tua Matholvik dans le combat. Hors de lui, le roi Maëlgoun cria à ses hommes de saisir le vainqueur et de lui trancher la tête. Alors Taliésinn s'avança: « Tu ne tueras pas mon maître. Ton fils est mort justement pour avoir calomnié cette femme. La boucle a été dérobée à son sommeil. Cette femme est fidèle et sans tache; j'en suis témoin. » Fahelmona se jeta aux pieds d'Elfinn en s'écriant: « Je ne te connaissais pas. Mais Taliésinn m'a montré qui tu étais; il a réveillé mon âme par la douleur. Il m'a menée ici, et je t'ai vu dans toute ta beauté. Maintenant que le roi tranche ma tête; car j'avais douté de toi. De mon sang rouge mon âme sortira blanche comme une colombe. Car maintenant je t'aime! — Alors gloire à Taliésinn, dit Elfinn, il m'avait promis qu'un jour tu m'aimerais! » Maëlgoun voulut faire saisir le couple triomphant; mais une trombe furieuse s'engouffra dans la salle; on crut que le château allait crouler, et tout le monde resta cloué sur place. — Parce que tu n'as cru qu'à la force et au mensonge, dit Taliésinn, rien ne survivra de ton château et de ta race — que ma harpe! » Et il jeta sa harpe au milieu de la salle. Ils restèrent tous atterrés. Car la tempête augmentait et mugissait comme une cataracte.

Et Taliésinn sortit, suivi du couple fortuné, qui, dans l'éblouissement d'un revoir plus merveilleux qu'une première rencontre, n'avait rien entendu de la tempête. Cependant, comme ils gravissaient la montagne, le vent et la pluie cessèrent; la pleine lune, sortant derrière deux cimes pointues, vint planer au zénith et versa sur les amans sa silencieuse incantation. Ils montaient attirés par sa lumière dans la magie d'une nuit de printemps et se regardaient comme transfigurés. Leurs yeux s'étaient agrandis; leurs âmes, devenues transparentes sur leurs visages, se pénétraient et s'enivraient l'une de l'autre. « Sens-tu, disait-il, sens-tu, ô Fahel-

mona! les parfums de la lande? Ce sont les effluves de ton amour qui m'enveloppent! — Regarde! disait-elle, ô Elfinn! regarde l'astre d'argent qui m'attire à lui; c'est ton regard qui boit mon âme! » Chaque parole était une caresse, chaque regard une pensée, chaque baiser une longue musique. Ils montaient comme s'ils avaient des ailes; ils montaient comme portés par le vent. Mais ils ne pouvaient atteindre Taliésinn au front radieux qui marchait en avant et dont la taille paraissait grandir à mesure qu'il montait. Quand ils furent parvenus à mi-côte, ils lui crièrent: « Arrête, Taliésinn, nous ne pouvons te suivre, arrête, barde merveilleux, qui nous a fait renaître, et reçois l'encens d'un bonheur qui est ton œuvre! » Taliésinn se retourna. Sa haute figure sortait à distance d'une mer de fougères éclairées par la lune. Les deux amans restèrent stupéfaits, car à la place du jeune barde gallois ils virent un homme majestueux, en longue robe de lin, la tête protégée d'une coiffe blanche qui retombait sur ses épaules, le front ceint d'un serpent d'or comme un prêtre d'Égypte et tenant à la main le sceptre d'Hermès, le caducée. Il dit simplement: « Suivez-moi! » et continua sa route. Un peu plus loin, les deux époux hors d'haleine crièrent de nouveau: « Taliésinn! où veux-tu nous conduire? » Le guide mystérieux, debout sur un rocher, se retourna. Il avait pris l'aspect d'un prophète hébreu; deux légers rayons sortaient de son front. Il leva la main et dit: « Suivez-moi! jusqu'au sommet. » Quand ils furent sur la cime, le barde prophète leur apparut sous les traits d'un druide centenaire. Son front chauve était couronné de lierre et de verveine; ses rares touffes de cheveux flottaient au vent; il était plus vieux que les vieux chênes.

Saisis de respect et de crainte, Elfinn et Fahelmona tombèrent à genoux devant lui et dirent: — « Oh! maître, notre guide, qui donc es-tu, esprit mystérieux, et que veux-tu de nous? » Taliésinn leur répondit: — « Vous ne pouviez savoir mes noms anciens, ni mon origine. Mais vous m'avez aimé, vous m'avez suivi, ce qui est la vraie connaissance. Maintenant avant de vous quitter, je vous dirai qui je suis. Je suis un messager de la sagesse divine qui se cache sous de nombreux voiles dans le tumulte des nations. D'âge en âge, nous renaissons et nous disons l'antique vérité avec un verbe nouveau. Rarement on nous devine, plus rarement on nous honore, mais nous faisons notre œuvre. Toutes les sciences du monde sont rassemblées dans la sagesse dont nous portons les rayons. Je sais par la méditation que je suis né plus d'une fois. J'ai été du temps d'Énoch et d'Élie, j'ai été du temps du Christ, et j'ai reçu mes ailes du génie de la croix splendide. La dernière fois que j'ai paru sur la terre, je fus le dernier des druides, le barde-roi, le grand Talié-

sinn. Cette fois-ci, je n'ai fait qu'y passer pour vous donner mes enseignemens et vous révéler l'un à l'autre, ô Elfinn et Fahelmona! — Alors qui donc es-tu, toi qui d'âge en âge changes de verbe et de figure? — Je suis un mage. — Qu'est-ce qu'un mage? — Celui qui possède le savoir, le vouloir et le pouvoir. Par ces trois forces réunies, il commande aux élémens; il fait plus encore, il maîtrise les âmes. Mais beaucoup se sont donnés pour mages et se donneront pour tels qui ne le sont pas. — A quel signe les vrais mages se reconnaissent-ils? — Le vrai mage n'est ni celui qui change le plomb en or, qui appelle l'orage ou qui évoque les esprits. Car toutes ces choses peuvent se tramer par feintise et mirage; et l'enfer les imite. Le vrai mage est celui qui a le don de voir les âmes cachées dans les corps et de les faire éclore. Les faire éclore, c'est les recréer; les recréer, c'est les rendre à elles-mêmes, à leur essence primitive, à leur génie divin, comme disaient nos aïeux les druides. Le vrai mage est celui qui sait aimer les âmes pour elles-mêmes et rassembler celles qui sont destinées l'une à l'autre par une chaîne de diamant, par cet amour qui est plus fort que la mort! C'est ce que j'ai fait pour vous. Et maintenant adieu. — Tu veux nous quitter? — Il le faut. Par la mer je suis venu; par la montagne je m'en irai. Ma patrie est où sont les étoiles d'été. Mais je vous laisse un souvenir... Regardez derrière vous. »

Elfinn et Fahelmona regardèrent dans l'abîme vaporeux et eurent un nouvel étonnement plus grand que tous les autres. La vallée d'où ils sortaient était comblée tout entière par les eaux. A la place du château de Maëlgoun, baignant la montagne à mi-côte, s'étendait un lac profond et immobile. A sa surface, comme une aile tombée des épaules d'un ange, nageait une harpe d'argent. Les cordes rayaient l'eau noire de fils lumineux; et dans le ciel, une étoile brillante comme un aimant de lumière semblait attirer la harpe par ses fulgurations magiques. — « Vois-tu? C'est la harpe de Taliésinn! » s'écrièrent les deux amans penchés sur le gouffre. Une voix dit derrière eux: « Elle est à vous! Sauvez-la! »

Ils se retournèrent, cherchant le maître. Mais Taliésinn avait disparu. La cime était déserte, et les amans restèrent seuls sous le ciel étoilé.

Avec sa conscience profonde et son verbe universel, la grande figure de Taliésinn plane au-dessus des temps dans une région inaccessible et regarde l'avenir autant que le passé. Son œil embrasse dans une vision magnifique la synthèse harmonieuse de la science antique et de la spiritualité chrétienne par le génie de l'intuition et de l'amour. En lui se manifeste la réserve ésotérique des Kymris, vis-à-vis des races sœurs ou parentes. Car les Kymris ont

gardé les purs arcanes, la quintessence de la poésie et de la religion des Celtes. Plus mystique que rationnel, plus enthousiaste qu'habile, plus intuitif qu'artiste, plus musicien que peintre, plus poète que philosophe, le génie celtique est un grand voyant de l'âme et de ses mystères. C'est un prophète et non un conquérant; et voilà pourquoi il a eu la destinée tragique de tous les prophètes, qui est d'être honnis et persécutés par ceux auxquels il dit la vérité, qu'ils en profitent ou non. Opprimé par la dureté latine, accablé par l'énergie saxonne, méprisé par la solidité franque, raillé par la légèreté gauloise, le génie celtique n'en reparaît pas moins de siècle en siècle, doux et indomptable, visionnaire sublime et déguenillé, toujours ressuscitant de ses retraites inconnues, toujours affirmant sa soif d'infini et d'au-delà, sa foi en l'idéal sanctionné par un monde divin, portant ce témoignage dans ses plus noires tristesses, dans ses plus sombres défaites comme dans ses désespérances les plus amères. Voilà sa malédiction et sa gloire.

Selon une vieille coutume celtique, consignée dans le code d'Hoël, il y avait trois choses sacrées qu'on ne pouvait saisir chez un homme libre : le Livre, la Harpe et l'Épée. — Or, que représente *le Livre* dans la symbolique des bardes et des initiés antiques? C'est la tradition profane et sacrée avec tous ses mystères, c'est la science intégrale. — Qu'est-ce que *la Harpe?* C'est le verbe vivant de l'âme, la parole sous toutes ses formes qui traduit les mystères du Livre; c'est la Musique et la Poésie, c'est l'Art divin. — Et qu'est-ce que *l'Épée?* Peu importe qu'elle se nomme Vercingétorix, Arthur ou Jeanne d'Arc, trouvée par le héros, consacrée par le chevalier ou transfigurée par la vierge héroïne et voyante, c'est toujours la volonté active, le courage viril et la force de la justice, qui mettent en œuvres les vérités du Livre et les inspirations de la Harpe. — Mais pour les diriger et les féconder tous trois, ne faut-il pas *l'Étoile* de la foi, ou la connaissance des choses de l'Ame et des principes de l'Esprit? C'est la foi de l'âme, c'est la science supérieure, c'est la divine espérance qui manque à notre génération et que ses guides intellectuels ont négligé de lui enseigner, faute d'y croire eux-mêmes. Les prophètes de la matière et les grands prêtres du néant ne nous ont pas manqué. Nous aurions besoin des Taliésinn, qui réveillent l'âme en ses énergies profondes, qui l'épanouissent dans toute sa fleur, non des sceptiques ou des négateurs qui l'endorment, la dissolvent et la tuent. Car, quand l'étoile de la connaissance s'allume dans le ciel de l'humanité, alors seulement la harpe merveilleuse de l'Art divin émerge du lac magique de la vie. Que celle-là pâlisse, et l'autre s'engloutit.

ÉDOUARD SCHURÉ.

LA

GUERRE D'ESPAGNE

FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

DERNIÈRE PARTIE (1).

CAMPAGNE D'ANDALOUSIE (1811).

Pendant que le 1er corps continuait seul le siège, ou plutôt le blocus de Cadix, il s'était produit, en Espagne, de graves événemens. Napoléon, toujours résolu à chasser avant tout les Anglais du Portugal, avait confié cette mission, au mois de mai 1810, au maréchal Masséna, à la tête de 80,000 hommes. Au mois d'octobre suivant, le maréchal Masséna était arrêté, avec trois corps d'armée, devant les lignes de Torrès-Vedras, qui couvraient Lisbonne (2), et il devait y rester six mois. Au commen-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet et du 1er août.

(2) L'insuccès de la campagne de Portugal fut dû, en grande partie, à l'indiscipline du maréchal Ney à l'égard du maréchal Masséna et des généraux à l'égard des maré-

cement de 1811, il désespérait de forcer ces positions formidables et de jeter les Anglais à la mer, tant qu'une autre armée française n'attaquerait pas Lisbonne par la rive gauche du Tage. L'empereur avait destiné à cette opération l'armée d'Andalousie et avait envoyé à ce sujet au maréchal Soult des ordres péremptoires. Forcé d'obéir, Soult s'était mis lentement en mouvement avec le seul corps du maréchal Mortier, puis il s'était bientôt arrêté, sous prétexte de faire le siège de Badajoz. Ce siège, mollement conduit au début, fut lent. La place capitula le 11 mars, c'est-à-dire plusieurs jours après les événemens que nous allons raconter.

Les Anglais avaient parfaitement compris les dangers que pouvait leur faire courir la réunion de deux armées françaises devant Lisbonne, opérant simultanément sur les deux rives du Tage. Ils avaient résolu de donner à l'armée d'Andalousie tant d'occupation dans le Midi, entre Murcie, Grenade, Gibraltar et Cadix, que le maréchal Soult ne pourrait, eût-il pris Badajoz, aller appuyer Masséna.

En Italie, Murat devait, pour achever la conquête de son royaume, se rendre maître de la Sicile qu'occupaient les Anglais. Par malheur, au commencement de février 1811, Murat laissa trop voir qu'il renonçait à cette expédition. Les Anglais aussitôt avaient tiré de Sicile 4,000 ou 5,000 hommes de leurs meilleures troupes, qu'ils avaient amenés à Gibraltar. Ces troupes, jointes à quelques autres qui étaient déjà à Gibraltar, s'étaient établies au camp de San-Roque, où l'on avait réuni une vingtaine de mille hommes, c'est-à-dire 8,000 ou 9,000 Anglais et 12,000 Espagnols.

Notre corps d'armée (le 1er corps), alors seul devant Cadix, avait été fort affaibli par les pertes du siège et les maladies de l'été précédent, et il ne pouvait mettre en ligne que 8,000 hommes tout au plus.

Il devait être soutenu, il est vrai, par le 4e corps (Sébastiani), qui avait ordre de se tenir entre Grenade, Séville et Cadix. Les Anglais, pour nous priver de cet appui, imaginèrent d'envoyer le corps d'armée espagnol du général Black menacer Murcie, et, par malheur, le général Sébastiani, donnant dans le piège, y avait couru aussitôt avec la plus grande partie du 4e corps.

Ainsi, le 1er mars 1811, les deux maréchaux Soult et Mortier étaient devant Badajoz, le corps de Sébastiani était à Murcie, Victor devant Cadix.

L'armée d'Andalousie se trouvait éparpillée sur une étendue

chaux. Quant au maréchal Soult, il refusait absolument de venir en aide à Masséna. (P. V. R.)

de 150 lieues, et il était évident que le 1er corps allait se trouver tout seul pour contenir la forte garnison de Cadix, appuyée par une grande flotte, et pour résister à l'armée de secours anglo-espagnole.

Le maréchal Soult, en apprenant le danger que courait le 1er corps, avait reconnu, un peu tard, la nécessité de presser le siège de Badajoz pour revenir au secours du maréchal Victor.

Il était à prévoir que, pouvant se concerter facilement par mer, les généraux ennemis lieraient les opérations de l'armée de secours à des sorties de la place et à des bombardemens, des débarquemens de la flotte, contre nos redoutes et nos batteries.

On pouvait craindre, si le 1er corps était forcé, de voir détruire les ouvrages que nous avions péniblement élevés depuis un an et de laisser tomber aux mains de l'ennemi l'immense matériel de siège que nous avions accumulé devant Cadix. On était donc fort inquiet, au quartier-général de l'armée d'Andalousie, devant Badajoz, de ce qui allait se passer devant Cadix.

L'armée anglo-espagnole, forte d'environ 20,000 hommes, était sortie du camp de San-Roque le 1er mars. Après avoir fait une marche feinte dans la direction de Médina-Sidonia, elle s'était rabattue vers le rivage de la mer, par Conil et la tour de Barossa, où elle comptait donner la main à la garnison de Cadix. Celle-ci avait jeté, le 3 au matin, un pont sur le canal de Santi-Petri, et, le même jour, une avant-garde de la garnison avait déjà franchi ce canal. Mais elle arrivait trop tôt. Elle fut surprise au passage par quelques troupes de notre 3e division (Vilatte), qui la refoulèrent vivement dans l'île de Léon, en lui tuant, noyant ou prenant au moins 500 hommes.

Le 4 mars, le maréchal Victor, apprenant que l'armée de secours était arrivée à Veger et marchait, en suivant la mer, sur Chiclana, se décida à se porter à sa rencontre.

En conséquence, après avoir pourvu à la défense des ouvrages et des batteries élevées devant Cadix, tout en y laissant aussi peu de monde que possible, le duc de Bellune rassembla tout ce qui restait disponible dans le 1er corps d'armée. Notre 2e division était ainsi fort réduite et ne comprenait plus que le 8e et le 54e de ligne et quatre compagnies du 45e.

Nous nous réunîmes près de la ferme de Guéra, en arrière de Médina-Sidonia.

Combat de Barossa sous Chiclana.

Les batailles citées dans l'histoire sont, en général, celles où l'on engage les plus grandes forces ; ce ne sont pas toujours les plus

disputées, les plus sanglantes, les plus fécondes en résultats. A Barossa, les Français et les Anglais perdirent environ le tiers des effectifs engagés, c'est une proportion plus forte que dans les plus grandes batailles, et cette résistance acharnée de 5,000 hommes contre 20,000 (comme à Haslach) nous sauva l'humiliation de renoncer au siège de Cadix en abandonnant un matériel immense.

Le 5, nous quittâmes nos bivouacs de grand matin. Nous prîmes le chemin de la ville de Chiclana, avec ordre de forcer la marche. Nous y arrivions en toute hâte et déjà nous l'avions dépassée quand nous entendîmes la fusillade à notre droite, du côté du canal de Santi-Petri. Nous fîmes encore environ une lieue sur la route de Conil, puis, tournant à droite, nous entrâmes dans une forêt de pins. Nous y trouvâmes des troupes de la 1re division qui était déjà engagée avec les Anglais. Sans faire halte, nous nous formâmes en colonnes par divisions et nous portâmes en avant. En débouchant du bois, nous aperçûmes les Anglais devant nous. Ils formaient, au nombre de 5,000 ou 6,000 hommes, Anglais ou Anglo-Portugais (1), l'arrière-garde de l'armée de secours anglo-espagnole. C'était à peu près ce que nous étions de combattans dans les deux divisions.

Les ennemis étaient en marche, se dirigeant vers un pont que la garnison de Cadix avait jeté la veille sur le Santi-Petri, et où, la veille aussi, une ou deux compagnies de voltigeurs de la 3e division avaient fait prisonnier un bataillon de la garde royale espagnole.

L'armée espagnole était déjà arrivée près de ce pont. Elle comptait environ 14,000 hommes; les troupes des deux nations semblaient vouloir s'établir dans l'île de Léon. Comme une très grande distance séparait les Espagnols des Anglais, qui formaient l'arrière-garde, le maréchal Victor crut, je le pense, pouvoir battre les Anglais avant qu'ils fussent soutenus par les Espagnols. Il se pressa beaucoup et voulut attaquer sans attendre son artillerie, qui n'avait pu suivre, et ce n'était pas étonnant, car tous les chevaux de l'artillerie étaient exténués, ils avaient été épuisés et ruinés pour l'armement des batteries élevées devant Cadix. D'ailleurs, notre artillerie avait été contrainte de faire un grand détour pour franchir un ruisseau marécageux. Trompé par la première démonstration des Anglais contre Médina-Sidonia, le maréchal Victor y avait envoyé, le 3, toute sa cavalerie et 3,000 hommes d'une infanterie excellente, nous allions donc combattre sans artillerie ni cavalerie.

(1) Les Anglais avaient organisé en Portugal de très bons régimens, dont les cadres étaient anglais et les soldats portugais. Ce sont ces corps que nous appelons anglo-portugais.

L'action fut engagée ainsi, et le duc de Bellune, dans sa précipitation, prit les plus mauvaises dispositions.

La 1re division (Ruffin), qui se dirigeait sur une ferme nommée la Casa-Blanca, après avoir décrit un demi-cercle pour éviter un marais, se rabattit ensuite sur les Anglais qui suivaient le bord de la mer. Cette division attaqua un mamelon sur lequel plusieurs bataillons ennemis et de l'artillerie avaient pris position. La 2e division marchait aussi directement vers ce mamelon.

Le duc de Bellune, apercevant devant nous un escadron de cavalerie anglaise et ne pouvant le faire reconnaître, le prit pour la tête d'une colonne de cavalerie. Il fit arrêter le 8e régiment et un bataillon du 54e et leur ordonna de se former en carrés par bataillons. Pendant que nous exécutions cette manœuvre, l'aile gauche des Anglais, précédée de quatre pièces d'artillerie légère, marcha sur nous et bientôt cette artillerie, se mettant en batterie à petite portée, tira à mitraille sur nos carrés. Le maréchal, voyant qu'il avait fait une école, disparut.

Le général Laplane, commandant la brigade, était ailleurs. Le régiment était criblé. Je dis à notre colonel, M. Autié, que la ligne d'infanterie anglaise marchant sur nous, nous ne pouvions rester en carrés sans courir risque d'être écharpés et même sans pouvoir nous défendre. Le colonel me répondit qu'il désirerait qu'un général lui donnât des ordres à ce sujet. On ne put en trouver un. Enfin, le colonel ordonna de rompre les carrés et de former les divisions en prenant les distances par la tête de la colonne. Il eût fallu les prendre au plus vite par la tête et la queue. A peine le premier bataillon était-il en mouvement que le colonel ordonna de se former « à droite en bataille. » Il était impossible à mon bataillon et à celui du 54e, en colonnes à demi-distances, d'exécuter ce mouvement qui allait, d'ailleurs, nous placer par inversions. Aussi il se produisit tout d'abord un peu de confusion.

J'avais à peine formé mon bataillon en bataille avec les plus grandes difficultés qu'une nuée de tirailleurs fut sur nous. Ils précédaient un corps portugais qui venait charger ma troupe. Je le laissai approcher et ordonnai le feu à dix pas; ce régiment fut écrasé.

Je courus après un officier, à cheval, qui me paraissait se sauver avec peine. Je l'eus bientôt atteint. C'était le colonel du 20e régiment anglais, M. Busch. Il était blessé de deux coups de feu. Je le remis à un sergent de mon régiment, blessé lui-même et lui recommandai d'en avoir soin.

Une nouvelle ligne d'infanterie, anglaise cette fois, s'avançait sur le régiment au petit pas, s'arrêtant souvent pour rectifier son

alignement. L'artillerie nous criblait de mitraille. Le 1er bataillon faisait grand feu; je défendis au mien de tirer. Lorsque les ennemis furent très près, et alors seulement, je commandai un feu de bataillon. Les restes de ce régiment reculèrent. Je proposai au colonel de me précipiter à la course avec les voltigeurs, sur les canons des Anglais, pendant qu'avec le reste du régiment il chargerait à la baïonnette la ligne ennemie, qui se reformait pour revenir à la charge. Son infanterie de soutien était en désordre, j'aurais certainement réussi. Malheureusement le colonel n'osa pas prendre cela sur lui et nous continuâmes d'être mitraillés, l'arme au bras, sans pouvoir répondre. Enfin, mais trop tard et comme par boutade, le colonel Autié ordonna une charge en bataille. De leur côté, les Anglais se portaient sur nous. Je fis mettre à mon bataillon l'arme sur l'épaule pour être bien certain que personne ne ferait feu avant le commandement. Le 1er bataillon et celui du 54e tiraient en marchant, avançaient lentement et en confusion. Je m'aperçus bien vite que, ces bataillons restant en arrière pour tirer, j'allais me trouver seul aux prises avec les Anglais; je dus m'arrêter pour les attendre. Les Anglais paraissaient décidés à une charge générale de leur ligne. Une colonne d'attaque se formait en face de mon bataillon. J'avais bien prévu que leur principal effort se porterait sur moi, mais je comptais que mes flancs seraient couverts. A ce moment, toute l'aile gauche des Anglais se portait en avant, et je vis tout à coup le 1er bataillon, placé à ma gauche, faire par le flanc droit et passer derrière le mien. Je demandai au commandant Lanusse ce que signifiait ce mouvement. Il me répondit qu'il lui était ordonné et que le colonel était tué. Je compris qu'il fallait que je supportasse seul l'attaque des ennemis, à laquelle je jugeais impossible de résister. Je n'avais aucun moyen de me retirer, en supposant que j'en eusse reçu l'ordre, mais personne ne commandait plus.

Je passai devant les restes de mon bataillon, réduit à un petit nombre, par les pertes subies depuis le commencement de l'action. Je prévins mes soldats qu'ils allaient recevoir une charge à la baïonnette; qu'ils feraient feu à dix pas, et qu'aussitôt, sans recharger les armes, nous tomberions à la course sur les survivans des Anglais. Ils me promirent d'exécuter cet ordre.

Je voyais la ligne anglaise, à soixante pas, continuant d'avancer lentement, sans tirer. Il me semblait impossible de lui résister parce que je n'avais plus assez de monde. Sous l'influence d'une sorte de désespoir, je voulus me faire tuer. Je poussai mon cheval, qui était un vigoureux polonais, contre un officier anglais, à cheval, que je crus être le colonel du régiment qui m'était opposé. Je le

joignis et j'allais lui passer mon sabre au travers du corps, devant ses soldats, quand je fus retenu par je ne sais quel sentiment de compassion et renonçai à ce meurtre inutile. Cet officier avait des cheveux blancs, une belle figure; il tenait son chapeau à la main et parlait à ses soldats. Son sang-froid, un grand air de calme et de dignité, avaient arrêté mon bras. Je revins vers ma troupe, j'en parcourais le front, on allait s'aborder sans tirer, quand un chasseur anglais me tira un coup de carabine, qui me fracassa le pied droit. La balle, entrant près du talon, était ressortie entre le gros orteil et le suivant, brisant le tarse et le métatarse et me traversant le pied dans toute sa longueur (1). Mon sang coulait à flots. Mon étrier avait été enlevé du même coup ; je ne pouvais demeurer à cheval, la jambe pendante. Je mis pied à terre, sautant sur le pied gauche, cherchant à traverser mon bataillon pour le faire tirer. Mais le terrain était couvert de hautes bruyères ; la vive douleur que je ressentais me gênait pour les franchir, quoique je fusse leste (j'avais alors trente-six ans). Je ne pus traverser ma troupe ; je m'assis à terre et ordonnai le feu. La fumée empêchait mes soldats de me voir. Je demeurai assis, au milieu de la plus terrible mêlée à la baïonnette que j'eusse encore vue. J'excitais mes soldats de la voix, le bruit du combat la couvrait souvent. Chacun combattait pour son compte. J'appelais, en vain, pour me faire soutenir. Je fis signe, et deux soldats vinrent me relever, en me prenant sous les bras, mais l'un d'eux fut tué tout de suite, l'autre blessé, et il se coucha à côté de moi. Les restes de mon bataillon, se voyant sur le point d'être entourés, reculèrent, et une charge vigoureuse, faite, de nouveau, par le 87e régiment anglais, acheva de les rompre (2).

(1) Il existait dans l'armée anglaise un corps spécial, appelé *riflemen*, armé de carabines de précision (pour l'époque), recruté parmi les plus habiles tireurs qui s'exerçaient sans cesse. Il avait pour mission de frapper les officiers-généraux ou supérieurs que l'on remarquait de loin, au milieu des troupes d'infanterie, parce qu'ils étaient à cheval. M. Vigo-Roussillon, pendant sa captivité à Cadix, a souvent entendu parler de ces chasseurs qui ont fait beaucoup de mal aux Français, pendant la guerre d'Espagne, en désorganisant le commandement. Cette blessure en est un exemple. Alors que les troupes ne tiraient pas, un de ces hommes tira un coup de carabine, un seul, pour culbuter le commandant du bataillon opposé. Le colonel et l'autre chef de bataillon furent également frappés. (P. V. R.)

(2) On lit, en effet, sur les états de services du colonel Vigo-Roussillon à la colonne intitulée : « Action d'éclat. » — « Au combat de Chiclana, près Cadix, le 5 mars 1811, il fit, avec un bataillon du 8e régiment d'infanterie de ligne, qu'il commandait, une brillante charge à la baïonnette, prit de sa main le colonel anglais du 20e régiment, après avoir écrasé ce corps, repoussa deux autres charges à la baïonnette et resta parmi les morts dans la mêlée, quand, dans une quatrième charge, les restes du 8e régiment furent enfoncés. » (P. V. R.)

J'étais resté sur le champ de bataille, parmi les morts et les blessés, mon sabre à la main. Un sergent anglais, qui ne s'était pas aperçu que j'étais blessé, faisait tous ses efforts pour me percer de sa pique; il me semblait ivre. Je parais tous ses coups. J'aurais pu facilement le tuer, en ripostant, je me bornai à lui donner, dans le visage, un bon coup du pommeau de mon sabre, cela le dégrisa. Un officier anglais, qui me voyait me débattre contre cet homme, me dit, en français :

— Vous ne pouvez plus vous défendre, monsieur, vous êtes seul, je vous invite à vous rendre.

— Je le veux bien, répondis-je, et pour preuve, voici mon sabre, mais dites à ce diable d'homme de me laisser tranquille.

Il le fit.

C'était le sergent à la pique que je désignais ainsi, mais quand il eut reconnu que j'étais gravement blessé, il témoigna les plus vifs regrets, il appela des soldats, me fit relever et voulut lui-même me donner des soins. Enfin, on me mit sur des fusils, et l'on me porta à l'ambulance des Anglais pour y être pansé. L'affaire était terminée; les deux armées avaient pris position en arrière.

Ce que j'avais prévu était arrivé. Le 1er bataillon, placé derrière le 2e, tourné, après s'être mêlé avec les Anglais, avait été mis en déroute en même temps que le mien. Dans la dernière charge, le porte-aigle du 1er bataillon ayant été tué, les Anglais s'étaient emparés de cette aigle. Bien des braves se dévouèrent pour la reprendre et trouvèrent ainsi une mort glorieuse. Cette aigle coûta cher aux Anglais, beaucoup de leurs officiers payèrent de leur vie l'honneur de la conserver, mais enfin, elle leur resta.

Il en était à peu près de même à la 1re division. Elle était en retraite, laissant sur le champ de bataille : le général Ruffin, qui la commandait; le général Chaudron-Rousseau, un grand nombre de morts et de blessés, cinq pièces de canon, dont les attelages avaient été tués à coups de fusil.

J'appris plus tard, étant prisonnier, quelles avaient été les pertes de mon régiment au combat de Barossa. Il comptait, le matin, 1,200 hommes. Il avait eu, dans cette action, son colonel et un chef de bataillon tués; un chef de bataillon blessé et prisonnier (c'était moi); 17 officiers subalternes et 934 sous-officiers ou soldats tués ou blessés. Perte énorme et extraordinaire!

En arrivant à l'ambulance anglaise, je fus bien surpris d'y rencontrer le colonel Busch, ce colonel que j'avais fait prisonnier au commencement de l'action. Il me raconta qu'étant atteint de deux blessures et se trouvant très fatigué, il avait demandé au ser-

gent, que j'avais chargé de le soigner, la permission de se reposer au pied d'un arbre; que le sergent l'avait quitté pour aller se faire panser, parce qu'il était blessé lui-même; qu'il ne l'avait plus revu, mais que, quand les Anglais avaient occupé le champ de bataille, ses gens l'avaient ramassé là. Il m'offrit un lit dans la maison qu'il occupait à l'île de Léon. J'acceptai cette offre, inspirée par la reconnaissance. Il allait rentrer en ville, il voulut me faire porter à sa suite, dans une capote. Les Anglais se disposaient à le faire, mais les moins blessés, parmi les soldats de mon régiment, ne voulurent pas que je fusse porté par d'autres que par eux. Ce trait d'affection me toucha et je me laissai faire.

J'ai déjà dit que le champ de bataille était couvert de bruyères, de broussailles et même d'épines; traîné, plutôt que porté, dans une capote, par des hommes affaiblis, j'étais en deux, et mon corps labourait la terre. La capote et mon pantalon ne purent me garantir longtemps des épines. Je souffrais cruellement, néanmoins je surmontai cette douleur, voulant suivre le colonel Busch, que l'on portait devant moi et qui pouvait nous protéger contre les Espagnols.

Avant de passer le canal de Santi-Petri, je vis le corps d'armée espagnol entassé dans une mauvaise position, adossé au canal, n'ayant pour moyen de retraite qu'un mauvais pont établi sur de grandes caisses. Si les Anglais avaient été battus, les Espagnols auraient été tous noyés, tués, ou pris, et peut-être l'île de Léon eût été enlevée du même coup. Comme aussi, si les Espagnols avaient secondé les Anglais, les Français auraient pu être contraints d'évacuer leurs lignes et d'abandonner le siège de Cadix.

A Barossa, comme à Medelin, le duc de Bellune s'était enlevé lui-même les moyens de vaincre. Il avait envoyé toute sa cavalerie et 3,000 hommes d'infanterie excellente à Médina-Sidonia, où il n'y avait point d'ennemis, au moment même où il se portait sur les Anglais.

La victoire sur cette arrière-garde eût été certaine, s'il avait conservé avec lui toutes ses forces, et si, le soir du combat, il avait envoyé sur le champ de bataille quelques compagnies de voltigeurs, il aurait ramassé les blessés des deux armées et tous les trophées et débris de ce sanglant combat. Les ennemis, qui avaient perdu plus de 2,000 hommes, s'empressaient de passer dans l'île de Léon, pendant que le maréchal Victor, se croyant perdu, se retirait de son côté.

Après m'avoir fait passer le canal de Santi-Petri dans une barque, on me fit entrer sous une tente où des chirurgiens pansaient des blessés. J'eus beau dire que j'étais déjà pansé, il fallut

entrer quand même. On m'étendit à terre, il faisait nuit ; la tente était mal éclairée, un chirurgien maladroit marcha sur mon pied blessé, ce qui produisit une hémorragie. Un de mes soldats m'avait prêté son sac pour le mettre sous ma tête, des Espagnols me le volèrent. Un instant après, l'un d'eux revint, palpant mes épaulettes et me dit à l'oreille : *Sun-ce di plata?* (Sont-elles en argent?) Pour toute réponse, j'allongeai un grand coup de poing sur la figure du voleur, et il ne demanda rien de plus.

Les chirurgiens espagnols voulaient me faire transporter dans l'île de Léon, sur une calèche (sorte de cabriolet non suspendu). Je m'y refusai : d'abord parce que je ne croyais pas pouvoir supporter ce genre de voitures, ensuite parce que le colonel Busch m'avait affirmé qu'il m'enverrait chercher. On me laissa donc étendu par terre, au dehors de la tente où l'on m'avait déposé d'abord. J'attendis. Enfin, vers dix heures du soir, un détachement de grenadiers du 20e régiment anglais, commandé par un adjudant, vint me prendre. L'on me plaça sur un brancard, que ces soldats avaient apporté, et je fus transporté dans l'île de Léon. Les maisons étaient illuminées, soit en signe de victoire, soit pour faciliter le passage des blessés.

Plusieurs dames s'approchèrent de mon brancard et m'offrirent du vin de Malaga. Comme j'étais porté par des soldats anglais, elles m'avaient pris pour un officier de cette nation, mais quand je les remerciai, l'une d'elles s'écria : — Ah! c'est un Français!.. Si je l'eusse su!

— Eh bien? dit une autre, que fait cela? il est blessé et malheureux!

— Grand bien lui fasse, répondit-on.

J'arrivai, vers onze heures du soir, à la porte du colonel anglais Busch. On me déposa dans la cour, où j'attendis longtemps. Enfin, un Espagnol vint me dire que le colonel en était bien fâché, mais que l'on ne pouvait pas me loger chez lui. Je sus, le lendemain, que le propriétaire, qui était Espagnol, s'y était opposé. Les soldats étaient embarrassés. On rechargea mon brancard, on prit la rue et l'on me portait, je crois, à l'hôpital, quand nous fûmes arrêtés, dans la rue, par un jeune Anglais, vêtu en bourgeois. Il fit arrêter les soldats et leur demanda ce qui était arrivé. Ils le lui expliquèrent.

Ce jeune homme m'offrit aussitôt un lit chez lui.

Je le remerciai, lui représentant combien je lui serais à charge. Il insista, m'en pria avec tant d'instances que j'acceptai.

Ce généreux ennemi voulut me donner son lit et prit, pour lui, celui de son valet de chambre, qu'il mit à ma disposition pour

mon service personnel. Il me donna son linge et me combla d'attentions et de soins de toute espèce.

Il se nommait Hervin. Il était Irlandais et cousin germain du colonel Busch.

Celui-ci mourut, peu de jours après, des suites de ses blessures. Ce jeune homme était fort riche et voyageait pour son instruction et son plaisir. Il était venu voir le colonel à Cadix. La mort de son parent abrégea son séjour.

Le 6 mars, des chirurgiens anglais visitèrent ma blessure. Ils me dirent que les os étaient fracassés et que l'amputation serait peut-être nécessaire. Tout fut préparé pour qu'elle eût lieu le lendemain. Ce jour-là, M. Hume, qui fut depuis le chirurgien du duc de Wellington, me présenta un autre chirurgien âgé, qui, disait-il, désirait examiner ma blessure. Il la découvrit, et, armé d'une sonde, l'étudia en tous les sens, puis il donna son avis en anglais, que je ne comprenais pas. M. Hume me le traduisit, en me disant :

— On ne vous coupera pas la jambe aujourd'hui, d'après l'avis de monsieur, on espère vous la conserver.

Et l'on se borna à me panser.

Le 8, lord Stanhope, aide-de-camp du général en chef de l'armée anglaise, se fit annoncer, et demanda à me voir. Il me dit « que le général en chef me priait de lui permettre de me faire une visite. » Je fus très surpris de cette demande. Je répondis que le général me ferait beaucoup d'honneur, mais que je ne savais à quoi attribuer cette distinction. L'aide-de-camp sourit et se retira. Une heure après, on m'annonça son excellence le général Graham, commandant en chef le corps d'armée anglais, à Cadix.

Ma surprise fut extrême, en reconnaissant, sous l'habit de lieutenant-général, ce même officier que j'avais été au moment de tuer à Barossa. Le général, qui remarqua mon émotion, me prit la main en me disant :

— Eh bien, monsieur, nous nous sommes vus de près sur le champ de bataille.

— Il est vrai, mon général, mais alors je n'avais pas l'honneur de vous connaître; j'étais même très éloigné de penser que vous étiez le général en chef.

— Mais quel était votre dessein en vous approchant de moi?

Je le lui dis.

Il me répondit des choses très polies. Entre autres : que le jour du combat de Barossa, il avait éloigné ses aides-de-camp et son escorte; qu'ayant remarqué un régiment français, qui repoussait toutes les charges, il s'était mis lui-même à la tête du 87e régiment anglais pour le conduire à l'ennemi, et que c'était

au moment où il exhortait ce régiment à faire son devoir que j'étais venu à lui.

« Au reste, ajouta-t-il, tranquillisez-vous. Ici rien ne vous manquera. Je vais faire tous mes efforts pour vous faire échanger. Je vais le proposer au maréchal Victor. En attendant, ma bourse vous est ouverte; et si, contre mon attente, vous n'étiez pas échangé, et si j'étais contraint, par un ordre supérieur, de vous envoyer en Angleterre, vous iriez dans ma maison, en Écosse, où vous seriez reçu comme chez vous et traité comme mon fils. »

Je le remerciai avec effusion.

Le général Graham était de haute stature; il avait les cheveux tout blancs et était encore alerte et très vif, quoiqu'il eût plus de soixante ans. Sa physionomie noble et ouverte m'avait inspiré le respect, même sur le champ de bataille.

Peu après que le général fut sorti, il entra dans ma chambre un homme vêtu avec une certaine recherche, parlant bien le français. Il me demanda si j'étais le colonel blessé du 8e régiment français?

— Oui, lui dis-je.

— J'ai l'ordre de vous fournir, chaque jour, une table de six couverts.

— Vous plaisantez! J'ai la fièvre et ne mange rien.

— Peu importe! vous serez toujours servi.

— Mais qui êtes-vous?

— Je suis Français, de Paris; je suis le maître d'hôtel de son excellence le général Graham. J'ai des ordres!

— Allons, va pour la table de six couverts!

Elle fut fournie.

Il y avait, à l'île de Léon, plusieurs officiers du 8e et d'autres corps, blessés de coups de baïonnette et moins malades que moi, qui profitèrent de la libéralité du général anglais. Ce brave homme fit prendre de moi les plus grands soins.

M. Hume, mon chirurgien, craignant l'inflammation de ma blessure, avait prescrit qu'elle fût constamment arrosée par un filet d'eau froide. Elle était découverte et traitée sans charpie (1). Malgré toutes ces précautions, je fus atteint du tétanos. Je voyais, j'entendais, mais je ne pouvais parler ni faire le moindre mouvement. M. Hume me dit :

— Vous avez le tétanos. Le seul moyen de vous sauver est de vous administrer des douches d'eau froide.

(1) C'est le traitement auquel le chirurgien-inspecteur Baudens a attaché son nom, en 1848, après les journées de juin. (P. V. R.)

Je ne pouvais répondre ni oui ni non. Les douches furent donc données et voici comment.

Pendant la nuit, on faisait rafraîchir de l'eau dans un grand baquet placé sur la terrasse de la maison. En cette saison elle devenait très froide.

On me mettait debout, dans la cour, au pied du mur; j'étais soutenu par mon domestique; puis, du haut de la terrasse, on me versait des seaux d'eau sur la tête et sur tout le corps. J'éprouvais un mal horrible; j'étais brisé après cette opération. Cependant, dès le second jour, je pus exprimer par un « ah! » la souffrance que je ressentais. Le troisième jour, je commençais à pouvoir respirer plus librement et à remuer un peu mes membres. Le cinquième jour, on put m'asseoir sur une chaise et les douches furent continuées ainsi. J'allais de mieux en mieux, mais mes mâchoires restaient rigides et mes dents serrées. On les écartait avec un levier, puis on introduisait dans ma bouche un entonnoir avec lequel on me faisait avaler du gruau, du riz, du bouillon, et surtout de l'opium. J'en prenais ainsi, tous les soirs, des doses croissantes et considérables. Le quinzième jour, je pus enfin desserrer mes mâchoires, parler un peu, et avaler, chaque soir, une pilule d'opium grosse comme une noisette. Ce jour-là seulement je pus fermer mes paupières (1). Mes yeux étaient engorgés; leurs globes étaient rouges comme du sang. Cet état pénible commença de diminuer aussitôt que je pus parvenir à clore les paupières. Je ne puis dire que je dormais, mais, sous l'influence de l'opium, je reposais et jouissais d'un calme, d'un bien-être que je ne saurais décrire.

Quand je fus tout à fait hors de danger, M. Hume me dit:

— Vous avez eu le tétanos au troisième degré. Plusieurs de mes blessés en ont été atteints; vous êtes le seul que j'aie pu sauver.

Je ne sais comment les chirurgiens expliqueront ce que j'éprouve encore, trente ans après. Quand je prononce ou entends le mot : *tétanos*, ma mâchoire se contracte, mes dents se serrent encore et je parle avec difficulté, comme au moment où j'éprouvais les premiers symptômes de cette maladie redoutable.

Le 1er mai, le chirurgien qui me pansait retira de ma blessure quatre fragmens d'os, deux morceaux de balle, des morceaux de botte. Il me dit qu'il pensait que c'étaient les derniers et que je serais bientôt guéri. Cependant, il fallut faire de nouvelles inci-

(1) Ces détails paraîtront peut-être un peu longs, mais il est si rare de recueillir les impressions de quelqu'un qui a guéri du tétanos au 3e degré, qu'on nous pardonnera, j'espère, cette digression.

sions, retirer encore d'autres esquilles, et naturellement mes blessures ne se fermaient pas.

Enfin, le 5 juin, en enlevant les bandes pour le pansement journalier, je reconnus avec une agréable surprise que ma blessure était cicatrisée. Cependant je continuai de garder le lit, craignant qu'en marchant un effort ne fît rouvrir ces plaies récentes. Quelque temps après, je voulus me lever, mais il me fut impossible de marcher, même avec des béquilles. Dès que le sang se portait vers mon pied, j'étais obligé de m'asseoir et d'allonger ma jambe. Je demeurais longtemps ainsi.

J'aurais certainement succombé, si je n'avais pas été aussi bien soigné, et si l'on m'avait traité dans l'air méphitique d'un hôpital.

Pendant ces trois mois de souffrances, M. Hervin ne cessa de m'accabler d'attentions délicates et de me prodiguer les soins les plus dévoués. Il m'aimait, et me le prouvait de mille manières et avec originalité.

Quand je fus en convalescence, il venait, pour me distraire, tirer le pistolet dans ma chambre. Il apprenait à faire claquer un fouet, s'exerçait devant moi et me montrait ses progrès.

Un jour que je lui parlais de ma reconnaissance et de mes regrets de ne pouvoir probablement jamais la lui témoigner :

— Si fait, me dit-il, vous le pouvez.

Étonné, je lui dis :

— Et comment? Parlez vite?

— Vous avez trois choses dont je désire devenir possesseur.

— Vraiment? Parlez donc?..

— Vous avez une pièce d'or qui date du règne de la grande Catherine de Russie, je vous la demande, ainsi que votre bonnet polonais, et aussi les petits os qui ont été retirés de votre pied. Je garderai ces objets comme des souvenirs précieux.

On peut deviner le plaisir que j'éprouvai en satisfaisant sur-le-champ à cette demande.

Si le colonel Busch n'avait pas succombé à ses blessures, Hervin serait demeuré à Cadix; maintenant que ma guérison allait lui rendre sa liberté, il désirait retourner en Angleterre. Il partit. En nous séparant, nous nous promîmes une longue et solide amitié, mais la continuation de la guerre devait nous tenir encore longtemps séparés. A mon grand regret, je ne l'ai jamais revu.

Pendant le long traitement qu'avait exigé ma blessure, mon domestique, resté au corps de siège devant Cadix, était venu me rejoindre. Il en avait obtenu la permission de l'amiral anglais, qui

avait été touché de cette preuve d'attachement. Il m'apportait de l'argent et des lettres de mon régiment singulièrement réduit par suite des pertes qu'il avait subies au combat de Barossa et que j'ai indiquées plus haut.

Badajoz avait capitulé le 11 mars. Aussitôt, le maréchal Soult, inquiet de ce qui avait pu survenir devant Cadix, où le maréchal Victor n'avait pu recevoir le secours du général Sébastiani, laissa à Badajoz le maréchal Mortier, avec environ 9,000 hommes et l'ordre de remettre la place en complet état de défense, et, dès le 13 mars, il se mettait en route pour Séville, avec 7,000 hommes. C'était à peu près tout ce qui lui restait, et il sentait la nécessité de soutenir le maréchal Victor. On voit que l'armée d'Andalousie était déjà réduite au tiers de son effectif primitif. Les Anglais allaient attaquer le maréchal Mortier, à Badajoz, pour l'y occuper. Le général Sébastiani était retenu entre Grenade et Murcie. Revenu au camp devant Cadix, le maréchal Soult était dévoré d'inquiétudes. Il s'adressait à tout le monde, à ses collègues, au roi Joseph, à l'empereur, pour obtenir des renforts que, déjà, le projet de la campagne de Russie ne permettait plus de lui envoyer.

Vers la fin de juin, je reçus une lettre du général Sémélé, chef de l'état-major général du 1er corps, qui me disait que l'on s'occupait de mon échange au quartier-général. Je communiquai cette lettre au général Graham, qui m'autorisa à continuer d'habiter l'île de Léon, quoique les autres officiers français pris avec moi fussent tous embarqués pour l'Angleterre.

Il n'avait pas dépendu du général anglais que mon échange ne fût effectué dès le lendemain du combat. Il en avait fait la proposition au maréchal Victor, qui pouvait y consentir facilement, puisque, la veille du combat de Barossa, l'état-major du régiment d'Ordenez, des gardes espagnoles, avait été pris au pont du Santi-Petri et le général Graham proposait de m'échanger contre un lieutenant qui, d'après nos cartels d'échange, avait rang de lieutenant-colonel.

Le maréchal apporta, dans cette question d'échange, son indifférence habituelle. Je le connaissais bien et, par suite, je doutais beaucoup du succès de cette affaire.

Peu après, j'eus le malheur de perdre mon protecteur, le général Graham. Il fut appelé en Portugal pour prendre le commandement en second de l'armée anglaise, qui était sous les ordres de sir Arthur Wellesley. Il commandait encore une aile de cette armée à Vittoria.

Le 25 août, je demandai au général Cook, qui avait remplacé le général Graham, la permission d'être transféré à Cadix, ce qui me

fut accordé. On me logea à l'hôpital, situé près de la lanterne du fort Saint-Sébastien.

Voici pourquoi j'avais demandé d'être transféré de l'île de Léon à Cadix. Des négocians américains-espagnols m'avaient offert de me faire évader. Ils s'étaient chargés d'en préparer les moyens, mais d'après eux il fallait, pour l'exécution de leur plan, être à Cadix.

Je jouissais de beaucoup de liberté dans cette ville. Je dînais souvent et passais mes soirées chez M. Prévot, colonel du 67e d'infanterie anglaise. Il avait à Cadix sa femme, sa belle-sœur, Mlle Hamilton; ces dames en recevaient d'autres et tenaient un salon agréable.

Les politesses, les bons traitemens que l'on me prodiguait, me faisaient éprouver certains scrupules et quelque répugnance à m'évader.

Il y avait sept mois que j'étais prisonnier, je n'avais pas perdu l'espoir d'être échangé, et j'avais adressé à ce sujet une lettre pressante au général Sémélé. Je lui laissais entrevoir que si je ne devais pas être bientôt échangé, je trouverais quelques moyens de m'échapper. Je m'étais servi de phrases que lui seul pouvait deviner, et que les Anglais porteurs de mes lettres ouvertes ne remarquèrent même pas. Pour toute réponse, le général m'envoya de l'argent, que mon régiment me devait et qu'il lui avait remis pour moi.

Le général, s'il eût considéré mon échange comme prochain, eût probablement conservé cet argent; en me l'envoyant, il répondait assez clairement à ma lettre.

Alors l'ennui, le désir d'être rendu à la liberté et le besoin de rétablir ma santé fort ébranlée, l'emportèrent sur la gratitude que m'avaient inspirée les bons traitemens des Anglais. Je me décidai à partir. Je tins mon projet secret et n'en fis part à mon domestique, sur la fidélité duquel je pouvais compter, que la veille du jour fixé pour mon départ.

Le 30 octobre, dans l'après-midi, je me rendis chez un négociant espagnol-américain, M. Alvear (qui a joué depuis un rôle politique à Buenos-Ayres). Là, je pris un costume complet de matelot; je ne gardai que ma bourse, dans laquelle j'avais vingt quadruples en or, ma croix de la Légion d'honneur et la bague en diamans qui m'avait été donnée par le roi Joseph un jour où je commandais la garde chez lui. Je cachai ces deux derniers objets dans le col de ma chemise. J'avais remis la veille à un négociant que m'avait indiqué M. Alvear 6,000 francs en argent, et à M. Alvear lui-même 23 guinées en billets de la banque d'Angleterre. Cette

somme devait m'être rendue en or, quand je serais arrivé en rade et à l'abri de tout danger, avec un paquet pour M. de Champagny, ministre des relations extérieures de France, par un capitaine commandant une frégate espagnole mouillée sur la rade. Je connaissais le contenu du paquet de dépêches. Il renfermait une demande, adressée à Napoléon, par les Américains-Espagnols, de leur renvoyer tous les officiers de leur nation qui se trouvaient prisonniers en France et des lettres de change pour leurs frais de route et de transport en Amérique, où ils devaient servir la cause de l'indépendance.

On me donna pour conducteur le patron du canot sur lequel je devais m'embarquer. Enfin, vers les six heures après-midi, je suivis mon guide vers la mer. Après avoir franchi la porte de Séville, nous étions sur le port quand un gardien espagnol m'interpella en ces termes : « Où allez-vous, paysan ? »

Ces paroles me causèrent une grande émotion. Quoique je parlasse bien l'espagnol, je fus embarrassé. Je n'osai pas me dire Espagnol et je dus répondre à une foule de questions. Je dis que j'étais Italien, car je parlais aussi cette langue. Comme mon interrogateur ne s'en tenait pas là, je crus devoir payer d'audace, et, prenant un ton mal assorti à mon habit, je lui dis :

— Mais qui êtes-vous, vous-même, pour m'interroger ainsi ?

Il me le fit connaître, en appelant la garde, qui me conduisit au poste. Là, je fus fouillé. Ma bourse déposa contre moi et prouva que je n'étais pas un simple matelot.

Voyant bien que je ne pouvais m'en tirer, je demandai à parler à l'officier de garde. Il vint.

Je lui confiai, en secret, que j'étais un officier supérieur français, prisonnier de guerre, et que le déguisement qu'il me voyait sur le corps n'avait eu d'autre but que de favoriser mon évasion. Je lui remis ma bourse (que le diable de gardien voulait garder) ainsi que ma lettre d'avis de nomination de chef de bataillon et mon compte avec le 8e régiment. Je le priai de faire en sorte que je ne fusse pas maltraité par la populace. Il me fit conduire par la garde chez le gouverneur de Cadix. Dans les rues où nous passions, le peuple accourait de toutes parts. J'entendais dire, entre autres choses : « C'est un voleur ; » et on répétait : C'est un voleur !

— Non, dit un homme de haute taille et de mauvaise mine, ce n'est pas un voleur. C'est un officier français. C'est un espion ! Je l'ai vu parcourant les fortifications, en levant les plans, etc.

Et la foule répéta : « C'est un espion ! qu'il meure ! » *A muerte ! A muerte !* criait-on de tous côtés.

Je courais un très réel danger. Mon escorte de la garde nationale

de Cadix eut beaucoup de peine à me défendre et à m'empêcher d'être massacré. Je marchais avec peine, ma blessure s'était rouverte, mon pied était en sang. Enfin, tant bien que mal, nous arrivâmes chez le gouverneur, suivis de la populace.

Mais le gouverneur était à table. Il soupait. On me fit longtemps attendre, dans la cour, et il pleuvait à verse. J'étais tout mouillé et bien fatigué. On me fit entrer dans le corps de garde; je m'assis sur le lit de camp. On apporta la soupe aux soldats, et ceux-ci, ayant pitié de ma situation et sans savoir qui j'étais, m'offrirent à manger. Je les remerciai; ce trait de bonté militaire me fit plaisir. Enfin, un aide-de-camp du gouverneur descendit. Il me prit mes papiers et mon argent, que l'officier de garde m'avait laissés, en me disant que cela me serait inutile dans le lieu où j'allais.

Je fus conduit par la garde dans la prison de l'inquisition. En y arrivant, je fus fouillé de nouveau. Le geôlier de cette infernale maison, ayant le titre d'alcade, me demanda mon nom. Je me nommai. « Señor, me dit-il, écrivez votre nom vous-même, et, puisque vous êtes lieutenant-colonel français, je vais vous faire donner un appartement très décent. »

Je distinguai dans le sourire de ce lâche gredin le plaisir qu'il éprouvait à me railler.

On m'emmena. Après m'avoir fait traverser de longs et étroits corridors, passer par des portes très basses et toujours dans la plus profonde obscurité, on me fit entrer dans un cachot. Je m'y trouvai en compagnie d'un jeune Espagnol qui avait servi dans les troupes du roi Joseph. Fait prisonnier, il avait été incarcéré et mis au secret en ce lieu. Heureusement, l'habit que je portais diminuait l'humiliation que j'éprouvais.

Je n'avais pris aucune nourriture depuis le matin, je souffrais de ma blessure rouverte, j'étais tout mouillé et très fatigué; je m'endormis profondément jusqu'au jour. La veille, couché dans un bon lit, mais préoccupé de ma tentative d'évasion, je n'avais pu fermer l'œil, et ici, couché sur le carreau, sans effets pour me couvrir, je passai une bonne nuit. J'avais encore de la jeunesse. L'Espagnol qui partageait ma prison me fit, quand il sut qui j'étais, le récit de ses malheurs. Il n'avait osé me rien dire à mon arrivée, croyant que j'étais Espagnol. Dans la journée, il me fut permis d'écrire à mon domestique, afin qu'il m'apportât à manger, ce qu'il fit; mais je ne pus le voir.

Le 1er novembre, un officier espagnol suivi d'un sergent-major, un registre sous le bras, vint me trouver. Il me dit que son excellence M. le gouverneur était bien fâché que j'eusse été si durement traité, qu'il était disposé à me rendre service, qu'il allait

s'occuper des moyens de me faire échanger, mais qu'il espérait *qu'en conséquence* je voudrais bien lui désigner les personnes qui avaient préparé mon évasion.

Je lui répondis « que j'étais très sensible aux marques de bonté de M. le gouverneur, mais que je n'en pouvais profiter, s'il fallait lui nommer des complices, attendu que je n'en avais pas. »

Malgré cette réponse, il commença de m'interroger.

Je lui dis immédiatement « qu'étant prisonnier de guerre, libre de ma parole d'honneur que je n'avais pas donnée, j'avais pu chercher à m'échapper; mais que, n'ayant commis aucun délit, je refusais de répondre à un interrogatoire. » Cet officier me dit alors: « Nous avons dans cette maison les moyens de vous faire dire *de force* ce que vous vous obstinez à taire. » Et il s'en fut. En réfléchissant à cette conversation, je me souvins de toutes les histoires que j'avais lues, en Espagne ou ailleurs, sur l'inquisition. Je compris que l'officier espagnol avait voulu me menacer de la question afin de me faire parler. Cela me donna quelques inquiétudes.

Le soir, mon domestique m'ayant apporté à manger, on lui ouvrit la porte de ma prison et il me fut permis de lui parler, mais on ne le laissa pas entrer. Je lui parlai à la porte.

Après avoir causé avec lui, je voulus rentrer dans mon cachot; le geôlier s'y opposa. Il me dit que puisque j'avais *communiqué*, je ne pouvais demeurer avec un homme qui était au secret, mais qu'on me logerait ailleurs. Tout était plein, même l'escalier; mon honnête alcade me dit « que si je voulais payer six piastres, je pourrais coucher dans une chambre qui ne contenait que vingt-cinq ou trente personnes, que, sinon, je serais logé avec la canaille, les voleurs et les assassins. » Je n'avais plus d'argent. Heureusement je vis là quatre officiers, trois Français et un Polonais, qui, s'étant évadés du fort Saint-Sébastien, avaient été repris. Ils étaient enchaînés par le cou et les jambes. Ils me trouvèrent six piastres, et je restai avec eux.

Ces quatre officiers étaient: l'un le colonel du 4e régiment polonais, les trois autres du 94e d'infanterie française. — Voici comment ces malheureux me racontèrent leur mésaventure.

Étant détenus, comme prisonniers de guerre, au fort Saint-Sébastien, ils recevaient assez souvent un prêtre espagnol, qui les visitait, les entretenait du ciel, et semblait prendre pitié de leur sort. Il leur disait « en secret » que, s'ils pouvaient se procurer une somme de 400 francs, il serait possible de préparer leur évasion. Ces officiers réunirent cette somme qu'ils s'engagèrent à compter au patron de la barque qui les conduirait à la côte occupée par les Français. Cette barque devait se trouver à minuit, à un

lieu indiqué. Il fallut encore payer une sentinelle espagnole qui devait, à cette heure, se trouver en faction à cet endroit et qui partagerait alors leur fuite.

Au jour indiqué, à minuit, la barque arrive. La sentinelle se prête à l'évasion, on s'embarque, et on part. La barque était *pontée*. A une petite distance du rivage, un détachement de soldats, caché dans la cale, se montre tout à coup, et feint de contraindre les matelots à revenir au fort. Que pouvaient ces officiers? Ils n'étaient que quatre et sans armes. On les saisit, on les dépouille et on les ramène au fort. La mer était houleuse, la nuit noire; la barque donne sur un des écueils dont le fort est entouré, elle se brise. Ces officiers, qui savaient nager, et les marins gagnent le fort à la nage. Ils s'attendaient bien à éprouver, au retour, les effets de la colère du gouverneur. On les arrête, on les amène devant lui; ils le trouvent en conférence avec le prêtre qui les avait encouragés à s'évader. Ils voulurent s'expliquer; on ne les écouta pas, et ils furent conduits, enchaînés, presque nus, dans l'infâme maison où je les trouvai. Je les y laissai, mais j'eus depuis l'occasion de solliciter, auprès du duc de Bellune, qu'ils fussent échangés, et le plaisir de réussir à les rendre à la liberté.

Le lendemain, un adjudant-major de place anglais vint me réclamer, de la part de son général, comme étant le prisonnier des Anglais et non des Espagnols. Je sortis ainsi de cette maudite maison. J'y laissai le chapeau et le manteau de paysan, qui probablement m'avait fait reconnaître pour un étranger. Les Français ne savent pas porter le manteau à la manière des Espagnols; je l'avais cependant étudiée et je ne sais comment je pus oublier une chose aussi essentielle. J'étais probablement ébloui déjà par l'idée d'être bientôt au milieu des Français.

L'officier anglais me conduisit à la caserne de la porte de terre. Je fus mis dans une casemate du pavillon de Sainte-Hélène. Je devais y être mal, mais, du moins, j'étais sorti de cette espèce de bagne.

Le 5 novembre, le colonel du 67e anglais, M. Prévost, me fit demander les livres et autres objets qu'il m'avait prêtés. Un adjudant me dit qu'il avait ordre de mettre une sentinelle à ma porte, mais que, si je lui donnais ma parole d'honneur de ne pas sortir de la caserne, il n'en ferait rien. Je la lui donnai. Cependant, peu d'instans après, cette sentinelle fut placée; partant, quitte! Il ne fut permis ni à moi ni à mes domestiques de sortir de la casemate sous aucun prétexte que ce fût.

Le même jour, on me remit une lettre du général Sémélé. Elle contenait mon brevet d'officier de la Légion d'honneur (*daté du*

6 août 1811); en outre, elle me donnait l'espoir d'être bientôt échangé. Je crus devoir communiquer cette lettre au général anglais Cook et lui représenter que je n'étais pas traité comme un officier prisonnier de guerre, mais comme un malfaiteur.

Le 6 novembre, milord Proby, commandant supérieur à Cadix, vint me voir de la part du général en chef. Il m'assura que c'était contrairement à ses intentions que l'on m'avait traité si durement. Il me dit que je pouvais écrire à l'armée française afin de presser mon échange, sans quoi je ne tarderais pas à partir pour l'Angleterre.

Dès le matin, on avait retiré la sentinelle de ma porte, elle fut replacée après le départ de cet officier. Je crus que c'était un malentendu. J'écrivis à lord Proby. Il me répondit qu'il s'était probablement mal expliqué, dans une langue dont il n'avait pas l'habitude (j'avais reconnu cependant qu'il parlait très bien le français), qu'il avait entendu que je pourrais me promener dans la cour de la caserne, mais toujours accompagné d'un soldat armé. (Je reconnus là la duplicité anglaise.) Je me confinai dans ma chambre, ou, pour mieux dire, dans mon cachot. Je passais mes journées à lire des livres que me prêtaient les officiers anglais, à faire de la musique, à regarder la baie de Cadix à travers les barreaux de fer dont l'embrasure de ma casemate était garnie. J'aurais bien voulu réclamer l'argent que j'avais remis au négociant, mais je craignais de compromettre un honnête homme. N'en entendant pas parler, j'avais parfois l'idée qu'il avait bien pu lui-même me trahir pour s'approprier mon argent.

Le 8 novembre, je reçus, de l'armée, des lettres qui me comblèrent de joie. Le général Sémélé me marquait que le maréchal Victor offrait, pour mon échange, un officier et quatre marins anglais. Ma joie fut de courte durée. J'appris, le lendemain, que le général Cook n'acceptait pas la proposition du maréchal, attendu qu'il s'agissait d'un maître d'équipage et de quatre matelots d'un vaisseau marchand. Le colonel marquis de Wateville vint lui-même m'apporter cette désagréable nouvelle. J'écrivis aussitôt à l'état-major de l'armée pour essayer une dernière tentative.

Mon domestique, étant sorti pour des achats d'alimens, rencontra un homme qui lui demanda s'il n'était pas au service d'un colonel français, blessé et prisonnier. Sur sa réponse affirmative et après lui avoir fait quelques autres questions, cet homme lui dit que je l'avais chargé de m'acheter du drap pour m'habiller et il lui demanda de le suivre; mais le soldat anglais qui accompagnait partout mon domestique s'y opposait. Heureusement M. Harpour, officier du 67e régiment anglais, vint à passer dans le moment.

Mon domestique, sachant qu'il me connaissait, le pria de dire au soldat anglais d'aller avec lui chez le marchand pour chercher le drap que j'avais commandé. M. Harpour, qui entendait très bien le français, y consentit et l'on fit ainsi.

Quand mon domestique rentra, il me dit :

— Je vous apporte du drap bleu que vous avez demandé à un monsieur que j'ai rencontré dans la rue.

— Du drap? mais je n'en ai demandé à personne! Et quel est ce monsieur?

— Je ne le connais pas, mais d'après ce qu'il m'a dit, c'est bien pour vous. Tenez, voici le paquet. Il me semble bien lourd. Il m'a dit encore que le mémoire du marchand est dedans.

J'ouvris le paquet. Je fus agréablement surpris d'y trouver mes 6,000 francs en or, avec un billet sans signature, où l'on me disait, « que l'on s'empressait de me rendre mon argent. Que quant à mes 23 guinées en billets de banque, M. Alvear, qui s'en était chargé, avait peut-être emporté cette somme, ou l'avait laissée à quelqu'un pour me la faire tenir. »

M. Alvear était parti pour l'Angleterre, le lendemain de mon arrestation. J'étais dans la confidence de ce voyage. Ce monsieur devait s'y embarquer pour se rendre de là à Buenos-Ayres. Je m'estimai très heureux d'avoir rattrapé cette somme, sur laquelle je ne comptais plus; je regrettai mes soupçons d'un instant, et, surtout, d'avoir toujours ignoré le nom de cet honnête négociant.

Le 10 novembre, le colonel de Wateville vint me voir de la part du général Cook et me dit qu'un parlementaire devait être envoyé derechef à l'armée française, qu'il était chargé de nouvelles propositions d'échange et qu'il croyait que, cette fois, ce serait à la *disposition de mes chefs*.

Le 26 novembre, le colonel de Wateville revint et me dit que la nouvelle proposition d'échange était acceptée par le maréchal Victor; que je devais être échangé contre le marquis de Casa-Trevino, lieutenant des gardes espagnoles, fait prisonnier, et actuellement au pouvoir de l'armée française. Qu'il me souhaitait bon espoir et surtout un peu de patience pour supporter mes maux. Je demandai au colonel de Wateville la liberté de me promener dans la cour et sur les terrasses de la caserne. Je le priai de m'envoyer un médecin anglais et de vouloir bien dire au général Cook que, ma santé dépérissant beaucoup, je le suppliais de m'accorder cette faveur.

Dans l'après-midi, le même colonel revint. Il me dit que le général consentait à accorder ma demande; que le factionnaire placé à ma porte serait retiré si je voulais donner, par écrit, ma

parole d'honneur de ne pas sortir de la forteresse; que le général était bien fâché de ne pouvoir me laisser la liberté d'aller en ville, mais qu'il avait à craindre que les Espagnols ne me maltraitassent et qu'il avait le devoir de tenir compte de leurs méfiances à mon égard; que, pour cette même raison, il ne pouvait me permettre de me promener sur les terrasses, mais qu'il me serait permis de me promener dans la cour. Je répondis au colonel que je me bornais à demander l'éloignement de la sentinelle, qui, en chantant toute la nuit, m'empêchait de dormir. Le colonel vint faire retirer, à plusieurs reprises, la sentinelle, toujours rétablie; et, après plusieurs allées et venues de cette espèce, on finit par la placer dans le corridor.

Le même jour je vis revenir, des commissions en ville, mon domestique, blessé d'un coup de baïonnette que lui avait donné le soldat anglais qui l'accompagnait, sous prétexte qu'en le voyant traverser le ruisseau le soldat avait cru qu'il voulait s'échapper. Cela m'indigna. On prétendait me traiter comme colonel, lorsqu'il s'agissait de mon échange, et l'on me traitait, en réalité, comme un simple soldat. Je ne recevais, comme eux, qu'une ration de pain et de viande salée; je ne recevais pas un sou des Anglais, je me nourrissais à mes frais, et tout était bien cher dans Cadix bloqué par terre. Je ne voulais pas me plaindre, de crainte d'être envoyé en Angleterre et de voir s'évanouir ainsi tous mes projets de délivrance.

Cependant, je ne comptais pas beaucoup sur le succès de mon échange avec le marquis de Casa-Trevino. Je me demandais s'il était supposable que les Français eussent laissé en Espagne, et prisonnier sur parole, un officier espagnol de ce rang. Je pensais (et peut-être nos ennemis aussi) qu'il était possible que ce marquis eût pris du service auprès du roi Joseph, et que la proposition d'échange faite par les Anglais pouvait avoir pour but de s'en assurer.

Le 28 novembre, je me sentis d'une extrême faiblesse et si malade que je gardai le lit, c'est-à-dire ma paillasse. Un médecin anglais vint me voir. Il me donna des poudres, et me dit que le siège de mon mal était dans l'âme. Je le savais bien.

J'ai toujours regardé comme une faiblesse coupable de ne pas savoir supporter avec fermeté les malheurs attachés à l'existence. Cependant les miens m'accablèrent un moment, parce que j'étais malade et affaibli. Je me laissai aller à mes chagrins, de façon que, dans trois jours, je maigris au point de devenir méconnaissable.

Le 3 décembre, je reçus une lettre de M. le général Mocquery, chef de l'état-major du 1er corps, en remplacement du général

Sémélé, appelé au commandement d'une division. Il m'exhortait à la patience, me disant que l'échange proposé par les Anglais était accepté, et que M. de Casa-Trevino était attendu au quartier-général français.

Le 15, M. Right, officier attaché à l'état-major anglais, qui avait été fait prisonnier par les Français près de Tariffa et rendu de suite, vint me voir. Il m'assura que le marquis de Casa-Trevino était attendu par les Français; que cet officier était à Madrid, et qu'il se louait beaucoup des bons traitemens qui lui avaient été prodigués.

Je repris un peu courage. L'année 1812 allait commencer.

1812.

Le 25 janvier 1812, M. Harpour, officier anglais du 67e régiment, avec qui je m'étais lié d'amitié, vint me voir et me dit que M. Archdeakon, vice-consul anglais, était parent du marquis. Je lui écrivis pour lui demander de ses nouvelles. Il me répondit que cet officier était encore, le 25 novembre, à Madrid, malade, et qu'il ignorait qu'il dût être échangé contre moi. J'écrivis encore au quartier-général du 1er corps pour accélérer mon malheureux échange.

Je fus privé, à cette époque, de la société des officiers du 67e régiment anglais. Ce corps partit de Cadix pour Valence, que les Français assiégeaient, avec ordre de se rendre à Carthagène s'il trouvait, à son arrivée, la place de Valence prise.

Le 5 février, l'abandon auquel je me trouvais réduit, ne recevant plus de réponses aux lettres que j'adressais au quartier-général, le peu d'espoir que je conservais encore d'obtenir ma liberté après avoir supporté tant de dégoûts et de privations, dépensé tant d'argent, ces ennuis, réunis au chagrin de me voir renfermé comme un malfaiteur, me donnèrent la fièvre, qui me contraignit de rester couché.

Afin de conserver toujours le souvenir de ma prison, je vais la décrire ici.

La casemate où j'étais renfermé est située à la caserne de la porte de terre, à Cadix, pavillon Sainte-Hélène, n° 6. Ma chambre, recouverte par une voûte basse, ressemblait à une cave. On y voyait une sorte d'alcôve dans laquelle était un pliant (lit de sangles) que j'avais rapporté de l'île de Léon; c'était mon lit. Il supportait une très mince paillasse et deux gros draps d'hôpital. Il était mon unique meuble. Nous y ajoutâmes, plus tard, un petit banc et une espèce de table fabriqués par mon domestique avec du bois de

cuisine. Plus tard, aussi, on me donna une couverture de laine, que la rigueur de la saison me contraignit de demander.

Ma chambre recevait le jour par deux embrasures de canon pratiquées dans un mur de vingt pieds d'épaisseur. Elles étaient grillées avec des barreaux de fer. Je voyais, par ces trous, des morceaux de la baie de Cadix, mais ces fenêtres étaient sans vitres. J'en étais réduit à subir un froid très rigoureux en hiver, ou à rester dans l'obscurité, quand le vent du nord me contraignait de boucher les embrasures avec ma couverture et mes draps. Je ne pouvais pas faire de feu, parce qu'il n'y avait pas de cheminée, et, aussi, parce que le peu de bois que l'on nous donnait était indispensable pour faire notre pauvre cuisine. Mes deux domestiques couchaient par terre, dans un coin. Jamais je ne pus obtenir pour eux une botte de paille. Outre mon domestique, qui s'était constitué prisonnier pour venir me rejoindre, j'avais un grenadier du 8e régiment, que l'on avait laissé avec moi, parce qu'il était très fort et me portait d'un endroit à un autre, à l'époque où je ne pouvais pas marcher. Ces deux hommes couchèrent donc toujours *à terre*, à côté de la cuisine. Nous appelions ainsi un coin de la casemate. La cuisine se composait uniquement d'un foyer, formé de deux briques arrachées du sol. Quand on faisait la soupe, la fumée nous étouffait, car elle ne pouvait s'échapper que par les embrasures, et fort souvent le vent la refoulait. Nous recevions, pour notre nourriture journalière, une demi-livre de bœuf salé et une livre et demie de pain, j'achetais tout le reste pour nous trois. Je dépensais beaucoup d'argent, tout en faisant fort maigre chère. J'avais payé un louis une poule, pour faire du bouillon, quand on traitait ma blessure à l'île de Léon; un œuf coûtait un franc, le reste à proportion. Je gardai six mois les mêmes draps à mon lit, ce fut là ce qui me fut le plus pénible.

Je passais mon temps à faire ou à copier de la musique. On m'avait envoyé, de mon régiment, un porte-manteau contenant ma flûte, de la musique, des crayons et mon journal de guerre. Je complétai celui-ci et le mis au courant, j'achetai un registre pour le mettre au net; ce travail fut, pour moi, une ressource bien grande.

Je lisais des livres que me prêtaient les officiers anglais du 67e, tant qu'ils demeurèrent à Cadix. Ensuite un prêtre espagnol me prêta les *Sermons* du père Bourdaloue, *l'Histoire des Juifs*, *le Chemin du ciel* et d'autres livres de ce genre. L'ennui me faisait trouver ces lectures délicieuses. J'étais souvent tracassé par les Espagnols, qui me considéraient comme un espion, surtout au moment où j'habitais l'île de Léon. A cette époque, et comme je

commençais à marcher avec des béquilles, je reçus la visite d'un général espagnol, nommé La Peña, qui m'étonna singulièrement en me disant qu'il était instruit que j'entretenais des intelligences avec les Français au moyen de pavillons pendant le jour, de lanternes et flambeaux pendant la nuit, placés sur le sommet de la maison que j'habitais. J'eus beau lui dire que c'était faux, que je ne sortais pas de ma chambre et n'en pouvais sortir, il n'en crut rien et me prévint qu'il pourrait bien *m'arriver malheur*. Le ton de ce général me donna à réfléchir. Je compris que, dans cette maison isolée, j'étais à la merci des Espagnols. Je demandai d'être logé avec M. Drougmann, aide-de-camp du général Beaumont, qui avait été, comme moi, blessé et fait prisonnier au combat de Barossa. On me l'accorda.

Quelque temps après, ayant été, d'après l'avis de mon médecin, me promener dans l'île de Léon, les Espagnols se plaignirent au général anglais que j'examinais leurs ouvrages.

Enfin, étant à Cadix et renfermé, j'ai dit combien de fois on s'était obstiné, malgré les promesses des généraux anglais, à placer une sentinelle à ma porte; mon domestique me l'expliqua ainsi : « On dit, en ville, que des Barbaresques, arrêtés en mer avec 1,500 fusils achetés à Cadix, ont déclaré que c'est vous qui leur avez ordonné cet achat. On dit encore, monsieur, que vous parlez arabe et que *des Turcs* viennent vous voir. » Je ne vis là que des bourdes espagnoles et cela me fit beaucoup rire; cependant j'aperçus le factionnaire, placé comme le disait mon domestique, et les Anglais défendirent que qui que ce fût vînt me voir.

Accablé de chagrins, ennuyé de ces tracasseries journalières, ayant perdu l'espoir d'obtenir ma liberté, je formai la résolution de m'échapper, décidé à mourir plutôt que de demeurer plus longtemps dans cette triste situation.

Je conçus le projet de scier les barreaux de fer de mes embrasures, et, à l'aide d'une longue corde, de descendre sur les rochers qui supportent la caserne et bordent la baie; de tâcher ensuite de gagner à la nage, pendant la nuit, la rive opposée, qu'occupaient les Français. Je pouvais espérer réussir parce que je nageais très bien (1).

En conséquence, je dis à mon domestique d'acheter les provisions journalières chez le même épicier, d'y ajouter quelquefois

(1) Il y avait à franchir au moins 4,000 mètres pour atteindre le point le plus voisin de la côte, vers la redoute Napoléon; mais des courans très violens, variables suivant l'état de la marée, d'autres, produits par l'embouchure du San-Pedro, n'auraient pas permis de suivre la ligne droite. L'obscurité devait causer encore des erreurs de direction; il est donc très probable que mon père aurait péri. (P. V. R.)

une pelote de ficelle, de payer sans marchander, en ayant soin de faire lier tous les paquets d'un bon bout de corde. Je me mis de suite à l'ouvrage.

Avec les morceaux de ficelle qu'il m'apportait, je parvins à tresser un petit câble, que, de crainte d'une visite, je cachais dans ma paillasse. Pour lui faire de la place, je jetais la paille, progressivement, à la mer, les jours où il faisait du vent. Je possédais un gilet de tricot en laine. Je coupai des bouchons de liège en tranches minces, que je cousis sur ce gilet, se recouvrant l'une l'autre, comme les écailles des poissons. J'en fis une sorte de corselet qui eût pu me soulager, en me rendant plus léger sur l'eau. Ces travaux préliminaires terminés, il fallait s'occuper de scier les barres de fer d'une embrasure; elles étaient vieilles et fortement oxydées par l'air salin. Mon domestique m'avait assuré qu'avec des ressorts de montres ou de pendules il me ferait une scie. Il était serrurier de profession. J'imaginai de casser la chaîne de ma montre, et, sous prétexte de la faire raccommoder, j'obtins de la faire porter chez un horloger. J'en connaissais un, à Cadix, qui avait été, à Paris, élève de Bréguet, et qui me prêtait des livres, quand il m'était permis de communiquer. Je lui envoyai ma montre et le priai, en me la renvoyant, d'y joindre des ressorts de pendules destinés, lui disais-je, à réparer les ressorts des clés de ma flûte. Ce prétexte était destiné à tromper le soldat anglais qui accompagnait partout mon domestique, et qui ne manquait pas de tout inspecter. L'horloger comprit très bien et m'envoya immédiatement ce qu'il me fallait.

Je me mis aussitôt au travail et parvins, en peu de temps, à scier presque complètement un barreau. Pour dissimuler la section, je la mastiquais, après chaque séance, avec de la mie de pain pétrie avec de la rouille. Cette épreuve faite, j'étais certain d'ouvrir une embrasure. Je fis acheter une bouteille d'huile d'olives pour m'oindre tout le corps, au moment de partir, afin de mieux glisser dans l'eau et d'oblitérer les pores de ma peau pour empêcher l'eau, dont je craignais la fraîcheur, de les pénétrer trop vite. Je présumais que je mettrais environ quatre heures pour traverser la rade extérieure de Cadix et me rendre au fort de Matagorda.

Tout était prêt! J'avais observé les heures des marées et celle du clair de lune; j'avais déterminé la nuit de mon départ; j'étais occupé à scier une dernière barre de fer, quand, le 8 mars, un adjudant-général anglais entra tout à coup dans ma prison. Il faillit me prendre sur le fait et me déconcerta, surtout par son flegme, le ton solennel et emphatique qu'il prit pour me dire :

— M. le général en chef m'envoie près de vous, Môôôôsieur, pour vous dire que, si vous voulez bien signer le billet que voici, vous serez libre d'aller près de vos amis.

Je pris ce billet, qui portait que j'engageais ma parole d'honneur de ne pas porter les armes contre les Anglais et leurs alliés (les Espagnols), jusqu'à parfait échange.

Je dissimulai le plaisir que je ressentais en prenant lecture de ce papier. J'avais cru d'abord, d'après le ton solennel de cet officier, que j'avais été dénoncé et que le général Cook avait eu connaissance de mes projets d'évasion. Pour la forme, je répondis à l'adjudant-général qu'il était bien dur pour moi, après une si longue captivité, de voir mettre encore des conditions à mon élargissement; cependant, ajoutai-je, je suis résigné, — et je signai.

— Quand voulez-vous partir? me dit l'adjudant-général.

— Mais dans trois ou quatre jours, afin de pouvoir acheter du linge et des habits dont j'ai le plus grand besoin.

— M. le général Cook, croyant que vous auriez du plaisir à retourner sans retard auprès des Français, avait tout disposé pour aujourd'hui.

— Eh bien, monsieur, je suis prêt. Ce sera quand vous voudrez!

— Je vais vous envoyer mon valet de chambre, qui vous conduira au port. Là vous prendrez un bateau. Vous vous ferez transporter à bord du vaisseau-amiral anglais. L'amiral est prévenu de votre arrivée, il vous fera conduire à Sainte-Marie, à bord d'un parlementaire.

Quand cet officier fut parti, je sautai de joie. Je vis ma porte s'ouvrir et mes gardiens disparaître. Je courus à la cour de la caserne, pour respirer un peu le grand air. Je ne pus supporter l'éclat des rayons du soleil, je rentrai chez moi. Je fis un peu de toilette. Je fis ma visite d'adieu à des officiers anglais qui avaient adouci ma captivité par les égards qu'ils avaient eus pour ma pénible situation. Je me mis en chemin en uniforme et en grande tenue. Je me rendis sur le port avec mes domestiques. Je louai un bateau pour nous porter à bord de l'amiral. Le patron, qui voyait des Français en uniforme, ne me fit aucune question. J'avais traversé la ville de Cadix et la foule qui couvrait le port sans que personne m'eût rien dit, et cette fois je n'avais pas été interrogé par les gardes. Je me dis alors : si quand j'ai voulu m'échapper, je m'étais présenté en uniforme, il est possible que l'on ne m'eût pas arrêté. On m'aurait pris sans doute pour un Français déserteur; mais comment entreprendre une pareille aventure?

Le 8 mars 1812, j'arrivai à bord de la *Revanche*, vaisseau-amiral anglais. J'y attendis assez longtemps l'amiral, qui avait été en ville chez l'ambassadeur marquis de Wellesley, frère du futur duc de Wellington. Il ne revenait pas; je m'impatientais beaucoup. Je craignais que l'on ne s'aperçût du travail que j'avais exécuté sur les barreaux de ma prison et que l'on ne voulût m'en punir. Enfin l'on me mit, avec mes domestiques, sur un canot du vaisseau et nous voguâmes vers Sainte-Marie.

La marée baissait; la barre, formée à l'embouchure du fleuve le Guadalète, aurait pu nous faire chavirer, si nous nous étions obstinés à la franchir. Cela nous obligea de prendre terre sur la plage.

Un régiment français était près de là, à l'exercice. Nous approchons, c'était le mien, le 8e de ligne! Dès que je fus reconnu par les soldats, ils quittèrent leurs rangs pour venir à moi. Mais le canot ne pouvait accoster, parce qu'il n'y avait pas assez d'eau. Alors les soldats entrèrent dans la mer et traînèrent, ou plutôt, portèrent l'embarcation jusqu'à terre.

Le combat de Chiclana avait eu lieu le 5 mars 1811, il y avait donc un an et trois jours que je n'avais vu le 8e. Je ne connaissais aucun des officiers supérieurs, puisque seul j'avais survécu à ce combat. Un des nouveaux chefs de bataillon, M. Philippon, m'offrit un logement chez lui. Les soldats voulurent m'y porter, comme en triomphe. Je fus bien sensible à ces marques d'attachement des survivans, parmi ceux que, l'année précédente encore, je conduisais à l'ennemi. Elles me firent verser des larmes délicieuses.

Le 9 mars, je fus faire ma visite au maréchal Soult, duc de Dalmatie, commandant en chef l'armée d'Andalousie. Il me demanda un rapport. Je lui remis, quelques jours après, un mémoire sur tout ce que j'avais vu, entendu, ou pu apprendre, pendant ma captivité. Le maréchal me dit, quelques jours après, qu'il en avait été très content. Il m'invita à dîner.

La conversation roula, en grande partie, sur ma captivité et sur l'armée anglaise.

Le maréchal me dit : « Vous avez été longtemps chez les Anglais, vous avez été en mesure de les entendre souvent. Je voudrais que vous me fissiez connaître leur opinion sur notre armée, sur nos généraux et, même, tout particulièrement, sur moi, mais franchement, sincèrement, et sans rien déguiser? »

Je ne m'attendais pas à cette question. Je ne m'y étais nullement préparé, et, tout d'abord, me revint en mémoire l'histoire de Gil Blas de Santillane avec l'archevêque de Grenade. Je répondis :

— Les officiers anglais ont toujours parlé, devant moi, de l'ar-

mée française avec estime. Beaucoup de nos généraux jouissent parmi eux de la plus brillante réputation. Quant à vous, monsieur le maréchal, ils vous regardent comme le premier général de l'Europe, pour...

Le maréchal interrompit aussitôt :

— Vous allez me dire des flatteries... Je vous ai demandé la vérité et la franchise.

— Je me conformerai à votre ordre, monsieur le maréchal, mais permettez-moi d'achever.

Je repris :

— Les Anglais vous regardent comme un des premiers généraux de l'Europe, pour choisir une position et établir un ordre de bataille! (C'était vrai.)

Le maréchal fixait son assiette et ne paraissait pas mécontent. Je continuai :

— Ils ne pensent pas de même de votre manière d'engager le combat...

Aussitôt le maréchal m'arrêta et s'écria avec feu :

— Je sais pourquoi ! C'est de la bataille de l'Albuera qu'ils veulent parler. Mais c'est ce coquin de Girard... Il commandait la deuxième ligne, et, sans mes ordres, il se porta, en colonnes, dans les intervalles de la première, mouvement qui amena la perte de la bataille,.. mais je l'ai fait conduire en France, pieds et poings liés!.. A ce souvenir, le maréchal s'était emporté, il parlait avec véhémence.

« Nous y voici, me disais-je. Voilà bien l'archevêque de Grenade et Gil Blas. » Pour me confirmer dans cette opinion, le maréchal me demanda, peu après, si je voulais aller en France, ce que j'acceptai.

— Quand voulez-vous partir?

— Demain, répondis-je, piqué de ce changement d'accueil.

La veille, il m'avait dit :

— Êtes-vous remplacé au 8e?

— Oui, depuis un an.

— C'est égal, nous vous trouverons bien une place.

— Mais j'ai dû, pour être échangé, donner ma parole d'honneur de ne pas servir contre les Anglais, jusqu'à parfait échange.

— Bah! avait répondu le chef d'état-major général, la parole est un mot!

— C'est un mot, il est vrai; mais je tiens à ce mot.

— Et vous avez raison, avait ajouté le maréchal.

Voilà ce qu'on m'avait dit *la veille* du dîner.

Le lendemain, le général Gazan me remit l'ordre de me rendre

au dépôt du régiment, qui était à Venloo. Il ajouta que M. le commissaire-ordonnateur Marchand me ferait payer une somme de 1,500 francs qui m'était due pour frais de table depuis un an. M. Marchand chercha en vain cette ordonnance, qu'il avait, disait-il, signée le matin. Il ne put la retrouver et me dit :

— Vous serez rappelé à votre corps.

Je n'ai jamais pu me faire payer cette somme, et les 1,500 francs ont été perdus pour moi.

Le 11 mars 1812, je quittai le camp de Sainte-Marie, près Cadix, pour retourner en France. Le voyage devait être long et difficile. Toute l'Espagne était insurgée ; il fallait partout de fortes escortes, composées de régimens entiers, avec du canon. Elles durent plusieurs fois combattre sous nos yeux.

Nous arrivions à Madrid le 15 juin ; nous devions y séjourner les 16 et 17. Cette capitale, qui avait beaucoup souffert de la guerre, des discordes civiles et des révolutions politiques, était alors désolée par la famine. Les guérillas la bloquaient ; beaucoup de maisons étaient en ruines. Certains quartiers n'avaient plus d'habitans ; on voyait des cadavres dans toutes les rues.

Je fus logé dans une fort belle maison ; je descendis de cheval à la porte, et, sans y entrer, je me rendis tout d'abord chez le colonel Maurin, mon compatriote et mon ami, qui commandait un régiment de la garde du roi Joseph. Il me retint à dîner. Après le repas, je revins à mon logement et trouvai mon domestique sur la porte. Je lui demandai si les chevaux étaient bien installés. Il me répondit, avec une sorte d'humeur :

— Ils sont bien, mais on n'a pas voulu me donner de la luzerne.

— Ah ! Où sont les domestiques ?

— Il n'y en a pas. Il n'y a ici que la maîtresse de la maison, qui est dans sa chambre.

— Tu vas m'y conduire, je veux lui parler !

J'étais presque en colère. L'appartement était riche ; on me conduisit à une chambre assez belle, qu'éclairait à peine une sorte de veilleuse.

— Pourquoi, madame, refuse-t-on à mon domestique de la luzerne pour mes chevaux ?

Pour toute réponse, cette dame m'indiqua de la main un berceau, qui était près d'elle, et qui contenait un enfant mourant.

Je regardai cette femme ; elle était d'une maigreur effrayante et d'une pâleur livide. Elle lut dans mes yeux ma surprise et me dit :

— Il y a trois jours que je n'ai rien mangé. Je n'ai plus de lait. Mon fils et moi nous allons mourir.

Je compris tout. J'appelai mon domestique. Je l'envoyai chercher, à tout prix, de la viande, du bouillon, du pain et tout ce qu'il put trouver. Il fit du bouillon pour cette dame. Nous la fîmes manger, avec précaution, le soir même, plus abondamment le lendemain. On trouva un peu de lait pour l'enfant. Nous leur laissâmes nos provisions et toutes celles que je pus me procurer. Les domestiques, qui l'avaient abandonnée parce qu'elle ne pouvait plus les nourrir, revinrent probablement. Elle ne mourut pas pendant notre séjour; mais ce que nous lui donnâmes ne pouvait durer bien longtemps. J'ignore encore son nom et n'ai jamais su si elle a survécu à cette famine terrible de Madrid.

J'avais reçu, quelques jours avant mon arrivée à Madrid, une lettre du général Gazan, chef d'état-major de l'armée d'Andalousie. Il m'exprimait le regret qu'il éprouvait en m'annonçant que mon échange n'était pas consommé, parce que le marquis de Casa-Trevino, ayant pris du service auprès du roi Joseph, avait refusé de retourner à Cadix. Je l'avais prévu et redouté, je n'étais donc que peu surpris. Heureusement j'étais matériellement libre! La promesse que j'avais signée me faisant une loi de ne plus servir en Espagne, il ne me restait plus qu'à continuer le voyage qui devait me ramener en France.

En arrivant, le 20 juin, à Ségovie, nous apprîmes que l'armée de Portugal, alors commandée par le maréchal Marmont, avait, en se portant vers Salamanque, coupé tous les ponts du Duero que nous devions traverser. Il fallut nous arrêter. Nous étions menacés, disait-on, par la cavalerie de l'armée anglaise, qui cherchait à tourner le maréchal Marmont et à le devancer sur la route de Burgos. Après avoir fait réparer, par nos sapeurs, un des ponts du Duero, nous arrivâmes à Valladolid. Nous y fûmes bloqués.

L'armée de Portugal, chassée de Salamanque, s'était concentrée sur le Duero, tout près de nous, à Toro. Elle y était investie par l'insurrection générale du pays. Comme nous, dans Valladolid, dont nous ne pouvions sortir, elle mourait de faim. Des partis de brigands rôdaient sans cesse autour de la ville. Le gouverneur n'osait point faire sortir des détachemens pour les chasser. Ce gouverneur, le général D..., semblait de connivence avec les guérillas. Le général Dombrowski, qui commandait notre convoi, en fut indigné. Il se rendit chez le gouverneur. Une discussion fort vive s'éleva entre eux, et un duel devint nécessaire. Ils se battirent au pistolet, et le général Dombrowski fut tué. La discorde après le désordre!

Le 24 juillet 1812, les bandes réunies de Sorni, de Martinez et d'El-Principe attaquèrent Valladolid, qui était sur la ligne de

retraite des Français (1). Le 26, comme j'examinais la bagarre avec ma lunette du haut du clocher de la cathédrale, je vis arriver l'armée française. Elle avait perdu, contre les Anglais, le 22 juillet, la bataille des Arapiles, et rapportait, en litière, le maréchal Marmont, grièvement blessé.

Le 28, on décida l'évacuation de Valladolid et la continuation de la retraite. Tous les malheureux Espagnols qui avaient accepté de servir le roi Joseph se trouvaient obligés de suivre, avec leur famille, l'armée française et l'encombraient d'une façon bien gênante.

Le 6 août, nous marchions en très bon ordre, comptant environ 1,500 combattans, mais nous étions embarrassés par 1,200 prisonniers anglais ou espagnols, par 600 grands blessés traînés sur de petites charrettes à bœufs et par une quantité énorme de bagages civils et militaires. Nous avions 2 pièces de canon, mais point de cavalerie. Les officiers montés se groupaient pour en donner l'illusion. En arrivant en vue du fort de Pancorbo, nous trouvâmes la route barrée par une ligne d'infanterie espagnole; elle avait du canon et était soutenue par de la cavalerie. Il fallut livrer bataille. Notre escorte se conduisit bien. Un régiment hollandais, qui en faisait partie, voulut ramener tous ses blessés, et fit des pertes sérieuses. Nous avions eu 8 officiers et 150 sous-officiers et soldats hors de combat, mais le convoi n'avait pas été entamé, et nous passâmes sans désordre.

Le 7 août, nous étions à Vittoria, où nous devions attendre les troupes destinées à nous escorter jusqu'en France. Nous repartîmes le 11, accompagnés de deux régimens. Le 15, nous arrivions, sans nouveaux combats, à Saint-Jean de-Luz, et peu après à Bayonne.

Nous avions retrouvé la France, que nous avions quittée près de quatre ans auparavant. Nous la revoyions encore prospère, riante, hospitalière; l'on nous y accueillait avec affection. La comparaison que je ne pouvais m'empêcher de faire entre cet heureux pays et celui que je traversais depuis six mois éveillait en moi une sorte d'orgueil d'être Français (2).

(1) A ce moment, Napoléon venait de quitter Wilna pour marcher, avec son armée, sur Moscou. (P. V. R.)

(2) Le 11 février 1813, M. Vigo Roussillon recevait à Erfurt sa nomination de major (lieutenant-colonel), datée du 16 janvier précédent. (P. V. R.)

REVUE MUSICALE

Les Concerts. — La messe en *si* mineur de Bach et la messe en *ré* de Beethoven.

En art comme en littérature, il semble que nous reprenions le chemin de la foi et ce n'est plus guère que des programmes politiques qu'est banni le nom de Dieu. L'année dramatique et musicale a été pieuse : sans compter les deux mystères de *Noël* et de *Griselidis*, on a pu entendre à l'église Saint-Gervais, sous la direction d'un maître de chapelle artiste et curieux, le *Miserere* d'Allegri, le *Stabat* de Palestrina, une messe de Schumann et une autre de Schubert; au Trocadero, *Israël en Égypte;* au Conservatoire, *le Déluge*, de M. Saint-Saëns, et enfin l'une des plus colossales entre toutes les œuvres sacrées : la messe en *si* mineur de Jean-Sébastien Bach. Nous voudrions l'étudier aujourd'hui et revenir à cette occasion sur la messe en *ré* de Beethoven, donnée il y a trois ans. Les deux œuvres, qui viennent, pour la première fois, de se partager l'attention et l'admiration du public français, se répondent dans l'histoire à un demi-siècle de distance. Il est naturel et profitable de les placer en face l'une de l'autre; comme deux miroirs, elles s'éclaireront.

C'est un honneur pour la Société des Concerts d'avoir, peu après la messe de Beethoven, exécuté la messe de Bach; d'avoir été chercher, derrière des voiles, crus longtemps impénétrables, la pensée religieuse de deux hommes qui resteront parmi les plus illustres; de nous avoir initiés à l'interprétation que l'un et l'autre ont donnée des mystères chrétiens. Un grand musicien, c'est-à-dire un grand penseur en mu-

sique, ne saurait trouver de plus beau sujet que la messe catholique. En nul autre il ne peut mettre plus de lui-même, nous découvrir plus profondément son âme et nous faire sur des matières plus graves de plus précieuses confidences. Si j'osais, excusé d'ailleurs par l'austérité de ces questions, parler un peu métaphysique, je le ferais ici après un maître, ou plutôt d'après lui. Je citerais, de M. Sully-Prudhomme, une page où le poète-philosophe définit la nature et la beauté de la musique sacrée : — « Bien que la musique sacrée, dit-il, paraisse avoir une expression objective, à cause de sa dénomination même, qui lui assigne la religion pour objet, nous croyons qu'il convient de la considérer comme subjective d'expression. Elle exprime, en effet, l'âme aspirant à une possession qui demeure indéterminée ; car Dieu, par son infinité même, échappe aux prises de la pensée et du cœur ; il les dépasse. L'homme adore en lui un maître voilé ; la foi suppose le mystère et le mystère exclut toute définition d'objet. La musique sacrée exprime donc l'élan de l'âme humaine vers l'Inconnu infini dont elle a besoin pour expliquer et justifier le monde. Or, c'est surtout en devenant religieuse que la musique d'expression subjective atteint au sublime. »

Vers cet Inconnu infini, un Bach et un Beethoven se sont-ils élancés du même essor? Ont-ils cru, ont-ils aimé de la même croyance et du même amour? Non certes et de ces deux âmes, qu'il avait faites différentes, Dieu ne pouvait attendre le même hommage et des remercîmens pareils. Toutefois, n'allons pas chercher entre les deux œuvres de trop subtiles distinctions, ni, sous prétexte que Bach était luthérien et Beethoven déiste, rien de plus, suspecter leur inspiration d'hérésie ou de libre pensée. Les deux grandes œuvres sont ce qu'elles devaient être et ce qu'il suffit qu'elles soient : religieuses dans la belle et large acception du mot, et pour les concevoir selon la plus stricte orthodoxie, Bach et Beethoven n'ont fait que s'en remettre à l'instinct de leur génie. C'est lui qui, triomphant de l'erreur chez l'un, chez l'autre du doute, a fait confesser par tous deux la foi catholique en pleine certitude et vérité.

Il ne faut donc pas prétendre que la messe de Bach soit plus chrétienne que celle de Beethoven ; elle l'est autrement, voilà tout, et nous essaierons de le faire voir.

En peu de mots on peut dire que les deux œuvres, égales par l'intensité du sentiment, ne le sont ni par la liberté, ni par la variété, ni par l'expression. Sous ce triple rapport, Beethoven dépasse Bach lui-même comme il dépasse tous les autres, ceux qui l'ont précédé et ceux qui l'ont suivi. Beethoven, le premier, a été l'interprète parfait de l'âme moderne, le Messie venu après les prophètes et les précurseurs pour remplir notre attente et combler nos désirs.

Beethoven, disions-nous, est plus libre d'abord ; plus libre de ce style primitif que résume un seul mot : la fugue. La fugue, on le sait, est la base de toute musique, et cette base, le prodigieux ouvrier que fut Sébastien Bach, l'a construite inébranlable et de force à porter éternellement l'édifice. La fugue est nécessaire et Bach a fait de cette nécessité vertu. Il a donné à cet exercice, ou, si vous voulez, à cet organisme sonore, toute la beauté possible. Il l'a élevé à la perfection spécifique, parfois même esthétique. Pour avoir formulé les règles de la composition, pour les avoir appliquées avec la logique et la rigueur de la science, cet homme restera comme un des grands précepteurs de l'esprit humain. Mais ces règles même, il est peut-être plus grand encore pour s'en être affranchi ; Bach n'est jamais si admirable qu'en dehors de la fugue, en pleine liberté ; comme Dieu, c'est par le manquement à ses lois qu'il accomplit ses miracles. Prenez parmi les purs chefs-d'œuvre du maître : le cantique de la Pentecôte, l'air en *ré* pour violoncelle ; prenez dans la messe elle-même, où nous les prendrons tout à l'heure, les plus sublimes pages : l'*Incarnatus*, le *Crucifixus*, il n'y a pas là de fugues, et voilà pourtant ce qu'il faut le plus admirer. Le public le sait bien ; il le sent mieux encore, et jamais sujets, contre-sujets, imitations et canons, *Amen* vocalisés durant des pages entières, ne feront passer sur la foule le frisson du *Crucifixus*, ne lui arracheront une larme, vous savez, celle du poète, cette larme qui coule et ne se trompe pas. Est-ce à dire pour cela que la fugue soit toujours stérile ? Non pas, et Bach plus que personne l'a fécondée. Les fugues énormes de la messe en *si* laissent très loin derrière elles leurs sœurs cadettes, celles de la messe en *ré*. Elles évoluent avec une autre puissance, une autre aisance surtout, avec une verve, une gaîté de géans, sans trahir comme les fugues de Beethoven un effort, de géant aussi, mais un effort. Enchaînés l'un et l'autre, Bach joue avec ses chaînes et les aime ; Beethoven, impatient des siennes, les secoue pour les briser. L'un écrit des fugues (et quelles fugues !) d'abondance et d'enthousiasme, l'autre par devoir et respect de la tradition.

De cette plus grande liberté résulte une variété plus grande : variété dans l'harmonie, le rythme et l'instrumentation. Auprès de l'orchestre de Beethoven il est permis de trouver celui de Bach un peu monotone, et les trompettes suraiguës du *Gloria* moins héroïques que criardes ; le hautbois d'amour ne diffère pas sensiblement du cor anglais ; enfin, tout le long de l'œuvre, contrebasses et violoncelles cheminent à pas comptés et lourds sous la pesée de toutes les autres parties. Uniformes aussi, les cadences et les modulations, soit dit pourtant sous réserve de certaines harmonies, inouies alors et saisissantes encore aujourd'hui.

Mais c'est par la nature de l'expression que diffèrent le plus Bach et

Beethoven. La traduction de la parole en musique est presque toujours, chez Beethoven, plus dramatique, plus subtile, plus figurative aussi que chez Bach. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir à la première page, au *Kyrie*, les deux messes que nous comparons. Voici comment débute celle de Bach : d'abord quelques mesures de prélude pour établir la tonalité ; puis, exposition d'une longue et lente phrase que vont se passer et se repasser, durant douze ou quinze pages de fugue, toutes les familles d'instrumens et tous les groupes de voix. La phrase en question est superbe : la ligne en est aussi pure que lugubre le sentiment. Toutes les fois qu'elle paraît à découvert, elle vous prend au cœur. Mais le travail technique, le développement fugué peu à peu la refroidit et l'insensibilise, la transforme en une sorte d'arabesque mouvante, de rosace sonore : un chef-d'œuvre sans doute, mais trop linéaire et géométrique, je dirais presque une épure musicale de génie. Tout autrement débute Beethoven. Au lieu de cet exorde gigantesque, mais scolastique, un grand cri : *Kyrie!* poussé tour à tour par toutes les voix unies et par des voix isolées, comme si quelques âmes d'élite se détachaient de la foule des âmes. Pas de fugue ni de formule, rien qu'un appel jeté vers Dieu avec toute la spontanéité, toute la liberté du cœur. Dès les premières paroles de la messe, Bach prend « en bloc, » comme on dit aujourd'hui, la liturgie catholique. Beethoven, au contraire, y distingue des nuances sans nombre. Du *Kyrie*, Bach fait une plainte seulement; Beethoven, presque un reproche; l'un s'humilie, l'autre se redresse. Attaque violente des voix, fermeté du rythme, plénitude des harmonies, tout, chez Beethoven, a quelque chose de fier, de presque irrité. Seigneur, ayez pitié! murmure Bach. Beethoven, au contraire, le crie, comme s'il osait demander compte à Dieu de la douleur humaine. Mais quand, après le Maître, c'est le Christ qu'il adjure, *Christe eleison*, oh! alors, au lieu de se lancer, comme Bach, dans un long et pâle duo, Beethoven, sans interrompre sa prière, en modifie l'accent. Plus d'orgueil ni de révolte; sur le mot nouveau : *Christe!* répété en litanie, une ineffable douceur, presque le souffle d'un baiser. Beethoven s'adresse au Fils plus tendrement qu'au Père. Le seul nom de Christ éveille en lui le souvenir de la rédemption, l'image de la croix et le remords d'avoir parlé si haut tout à l'heure, d'avoir paru oublier que Dieu poussa jusqu'à mourir pour nous la pitié de notre misère.

Une des parties capitales d'une messe en musique est le *Gloria in excelsis*. Chez Bach, le *Gloria* débute par une explosion de joie aussi foudroyante que chez Beethoven. Le ton de *ré* majeur employé ici par les deux musiciens donne une impression extraordinaire de hauteur à laquelle ajoutent encore les stridentes trompettes de Bach. Voilà bien la gloire et la gloire sur les sommets. Sommets égaux, à moins qu'ici,

peut-être, Bach ne l'emporte par le mouvement irrésistible, par la folle allégresse du rythme, par l'élasticité d'un thème qui bondit et rebondit comme la grêle sur les toits.

Mais au bout de quelques mesures, devant les mots si simples : *Et in terra pax hominibus*, Beethoven reprend l'avantage. Au lieu de les faire traîner comme Bach par les cinq parties du chœur sur de fastidieuses vocalises, Beethoven tout à coup se laisse, pour ainsi dire, tomber du ciel sur terre. En quelques mesures, charmantes par leur douceur et leur brièveté même, il apporte la divine promesse de paix à la bonne volonté des hommes; puis, d'un nouvel essor il remonte. *Laudamus te! glorificamus te!* Voici qu'il plane encore en pleine gloire pour encore redescendre, se mêler à ses frères humains et remercier avec nous du fond de notre vallée le Dieu qui règne sur les hauteurs. *Gratias agimus tibi.* Oh! l'exquise action de grâces et que cette onction, cette pieuse déférence, cette phrase au contour modeste, que tout cela est loin de la sécheresse de Bach et de ses remercîmens fugués!

Et puis, dans la composition même du *Gloria*, Bach reste au-dessous de Beethoven. Le *Gloria* de Beethoven est d'une seule pièce; celui de Bach, au contraire, en sept ou huit morceaux auxquels manque un trait d'union, par exemple, cette tonalité de *ré* majeur et ce motif initial où, par des rentrées inattendues, Beethoven à chaque instant vient se retremper.

Mais, çà et là, chez Bach, que de détails à relever! Voici, par exemple, un chant de soprano: *Laudamus te*, où la ligne vocale, toute fleurie d'ornemens gothiques et liée note par note à la ligne d'accompagnement soit pour la doubler, soit pour la contredire, a l'air d'une leçon de solfège et de contrepoint; mais en revanche, le seul prélude de violon est un trésor d'invention mélodique. Plus aimable encore, avec ses sonorités de cristal et ses appoggiatures caressantes, le prélude pour violon et flûte de certain duo, d'ailleurs trop long et scolastique : *Domine Deus!* Enfin, je ne sais pas de plus doux appel à la miséricorde que l'air de contralto: *Qui sedes ad dextram Patris*, accompagné par le hautbois d'amour. La seule ritournelle instrumentale en est sans prix. Mais comment, à qui ne l'a pas entendue, faire comprendre ou deviner la courbe élégante d'une mélodie qui ploie et retombe? Comment expliquer surtout cette alliance d'une forme encore archaïque, et de ce sentiment moderne, qui n'est plus tout à fait la douleur pour ainsi dire classique, par exemple, celle du *Kyrie*, mais une tristesse plus vague, celle que les grands artistes, de Lucrèce à Albert Durer et Sébastien Bach, ont parfois devinée : la mélancolie? *Toi qui sièges à la droite du Père.* Il semble d'abord qu'à ces paroles glorieuses ne conviennent pas ces notes déjà plaintives; mais bientôt la voix ajoute : *Aie pitié de nous*, et on comprend alors que si

l'ombre a plané même sur le début de la prière, c'est que parfois les larmes cachent aux yeux de l'homme l'éclat du trône de Dieu.

Nous touchons au centre de l'une et de l'autre partitions, au *Credo*, le cœur même de la messe, que dis-je, de la foi catholique. Il ne s'agit plus ici, comme dans le *Kyrie*, de prier Dieu, mais de l'affirmer, presque de le définir, sinon par son incompréhensible substance, au moins par ses attributs; de proclamer sa passagère humanité et sa divinité éternelle, de confesser l'un après l'autre les mystères et les dogmes de la métaphysique chrétienne, de résumer enfin, depuis la création jusqu'à la vie qui ne doit point finir, l'histoire de notre destinée. Il est naturel que dans le *Credo* plus encore que dans le *Gloria* s'accuse la personnalité respective des deux maîtres que nous étudions. Pour l'artiste, sinon pour le chrétien, tous les articles du symbole n'ont pas la même importance; il en est d'essentiels et de secondaires. A la communion des saints, par exemple, à la rémission des péchés, à l'unité du baptême, à la sainteté et à la catholicité de l'Église, Bach et Beethoven n'ont pas fait la plus belle part. Bach a cependant prédit et décrit en une page d'une beauté presque fantastique la résurrection des morts. Au milieu de la fugue la plus aride sur les abstractions de la théologie, la vision effrayante (et concrète, celle-là) se dresse devant ses yeux. Alors il s'arrête court; de l'orgue, de l'orchestre, des chœurs, comme des tombeaux ouverts, s'élève une rumeur étrange, un bruit vague de foule, et nous, pareils au poète couché sur l'herbe du cimetière, il semble que nous entendions

> Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
> Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
> Le grain dans le sillon.

L'Esprit-Saint même a médiocrement inspiré les deux maîtres. Beethoven lui consacre un développement aride; Bach, une espèce de complainte terriblement fastidieuse. Nous voilà loin du cantique de la Pentecôte. Mais la Nativité! mais la Passion!

Incarnatus est de spiritu sancto ex Maria virgine et homo factus est. Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato; passus et sepultus est. Voilà les quelques mots qui ont renouvelé la face du monde, le domaine de l'esprit avec le domaine de l'âme; les mots auxquels vingt siècles déjà doivent des merveilles, non-seulement de vertu, mais de génie : depuis la *Divine comédie* jusqu'aux *Pensées* de Pascal, de la flèche de Strasbourg à la coupole de Saint-Pierre. Celui que désignent ces paroles augustes a dormi petit enfant sur le sein des vierges de Raphaël; Rubens l'a détaché de la croix; Titien l'a mis au tombeau; Bach et Beethoven ont chanté sa naissance et sa mort.

Chez les deux maîtres, ces pages sublimes se valent, mais ne se res-

semblent pas. Bach l'emporte par l'austérité, et, si je puis dire, par l'intériorité du sentiment; Beethoven, par l'éclat pathétique, la grâce ou l'horreur du décor, peut-être aussi par la pensée, ou l'arrière-pensée philosophique. L'*Incarnatus* et le *Crucifixus* de Bach expriment la douleur à des degrés inégaux, mais la douleur tous deux. Bach a d'un seul regard embrassé le double mystère, et ce regard est triste. *Incarnatus*. Dès ce premier mot, il voit et il plaint le Fils de Dieu se faisant le fils de la femme, revêtant notre pauvre chair pour qu'elle tremble dans une étable et saigne sur une croix.

Hugo, ce me semble, a parlé quelque part

> Des gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées,
> Vidant et remplissant leurs amphores penchées.

Au lieu de gammes, ce ne sont que des notes ici; mais l'image demeure juste. Deux par deux elles se penchent en effet, pareilles à des urnes de deuil incessamment répandues sur les douleurs divines. Et le même dessin se répète toujours, et les appoggiatures se suivent, prolongeant à l'infini les dissonances plaintives. L'effet du *Crucifixus* est le même, porté à son comble : même forme d'ailleurs et presque même rythme; sur des harmonies encore plus navrantes, même dialogue des voix se renvoyant avec terreur les paroles funèbres. Pas un instant pendant ces deux morceaux Bach ne sort de lui-même; au contraire, il s'enfonce en son âme, il s'y enferme, et c'est d'un regard tout intérieur qu'il contemple et qu'il adore les mystères inouis.

Devant la crèche du moins, Beethoven s'est montré plus sensible que le vieux Bach au charme de la vie, aux grâces de l'enfance. Il rappelle d'abord le miracle, tout simplement et sans commentaire, par une sorte de plain-chant non-seulement respectueux, mais émerveillé. Puis, de cette phrase à peine achevée les premières notes reviennent, reviennent encore, et peu à peu, toute la mélodie s'épanouit. Au-dessous tremblent des accords légers; plus haut une flûte égrène ses trilles d'argent. *Ex Maria, Maria, Maria virgine.* Trois fois, avec une douceur angélique, les voix saluent Marie par son nom; une lointaine psalmodie leur répond, et cette page exquise, tableau d'autel et paysage à la fois, baigne dans la sonorité, j'allais dire dans la lumière, la lumière blonde d'une *Annonciation* d'Italie ou d'une *Adoration des bergers.*

Ce n'est pas tout; voici les mots décisifs : *et homo factus est.* Là où Bach avait eu pour le Christ peur et honte de notre nature, Beethoven ne tremble ni ne rougit. Il affirme hardiment le mystère, et dans l'Incarnation il ne veut voir, au lieu d'une humiliation de Dieu, que le suprême honneur de l'humanité.

Le *Crucifixus* ne pouvait être plus poignant que celui de Bach; mais

il est plus dramatique. Du supplice divin il évoque non-seulement le souvenir, mais le spectacle. *Crucifixus!* crie d'abord une voix, et voilà d'un seul coup la croix plantée au faîte de ces pages, comme au sommet du calvaire et du monde. Écoutez ensuite au pied du gibet les clameurs se répondre : *passus!* Il a souffert ! Quel patient et quelle souffrance ! Sous ce mot unique, l'orchestre traîne une phrase torturée, tordue de douleur, secouée par le sanglot des syncopes. Puis le calme se répand, le calme suprême. Un cri attardé le traverse encore : *passus!* comme pour rappeler, même après le trépas, l'horrible douleur; mais c'est la dernière plainte, et les deux accords de la fin, imprévus, impassibles, scellent la pierre du tombeau.

Nous ne sommes plus ici devant un primitif, un Van Eyck ou un Memling, mais devant un Rubens, que dis-je, à la fois devant les deux chefs-d'œuvre de la cathédrale d'Anvers : le Crucifiement et la Descente de croix. Voici l'éclat pathétique et le lyrisme de l'un, avec la sobriété et la sérénité de l'autre. Voici d'abord, rassemblées par le musicien comme par le peintre, « toutes les cordialités de la douleur en un groupe violent, dans des attitudes lamentables ou désespérées (1). » Mais voilà aussi le silence, la paix de la tombe, et le Christ de Beethoven, frère de celui de Rubens, ne descend pas avec moins de béatitude « pour s'y reposer un moment, dans les étranges beautés de la mort des justes (2). » Fromentin, qui parle ainsi de Rubens, ne l'eût pas fait autrement de Beethoven. De Beethoven, il nous eût dit également : « Le pur sentiment venait, en un jour de fièvre et de vue très claire, de le conduire aussi loin qu'il pouvait aller. » Il se fût demandé enfin, devant la partition comme devant le tableau, « quel est le maître sincère qui n'aurait été frappé de ce que peut la force expressive lorsqu'elle arrive à ce degré et qui n'eût reconnu là un idéal d'art dramatique absolument nouveau ? »

Dramatique, voilà donc le mot décisif, celui qui marque le mieux entre Bach et Beethoven la différence peut-être fondamentale, et qui d'ailleurs caractérise l'évolution de la musique sacrée, de la messe du pape Marcel, de Palestrina, au *Requiem* de Verdi en l'honneur de Manzoni. Si nous voulions poursuivre encore le parallèle des deux maîtres, l'*Agnus Dei* nous fournirait un dernier exemple. Dans cet appel suprême à la miséricorde, par lequel il semble que le fidèle, avant de quitter l'église, prenne congé de Dieu, Bach a mis seulement la contrition d'un cœur repentant; Beethoven, l'angoisse tragique d'une âme désespérée.

Maintenant, après avoir dit de notre mieux les splendeurs de la

(1) Fromentin, *les Maîtres d'autrefois.*
(2) *Ibid.*

messe en *si* mineur, en dirons-nous les ombres, l'aridité scolastique et les longueurs fuguées ? En vérité, nous ne l'osons pas, ou plutôt nous ne l'osons plus. Par nous déjà pareil scandale est arrivé : nous avions trouvé jadis des taches au soleil; on nous a traité d'aveugle. Il paraît qu'à l'égard des grands hommes toute restriction est sacrilège, toute réserve impie. Et, par une singulière anomalie, ces dévots, ces fanatiques intransigeans de Bach sont justement ceux qui lui ressemblent le moins. Le vieux maître robuste et sain est accaparé surtout par les énervés et les impuissans. Ainsi le commandeur des croyans n'a pas de plus farouches gardiens que des eunuques.

Ne les bravons donc pas. Mais ne les imitons pas non plus. Quelqu'un se vantait un jour d'admirer Shakspeare aveuglément, comme une bête. Il faut, autant que possible, ne rien faire, pas même admirer, comme cela. N'acclamons pas également dans la messe en *si* mineur les pages les plus didactiques et les plus inspirées, les vieilles formules d'autrefois et les formes d'aujourd'hui, de demain, ou plutôt de toujours, jeunes d'une immortelle jeunesse. Je pensais aux transformations de la musique en relisant dernièrement le fameux *allegretto* de la symphonie en *la*. Il semble que dans ce morceau, libre entre tous et rayonnant des clartés de l'avenir, Beethoven ait regardé vers le passé, mais pour lui dire adieu. Vous vous rappelez, sur le thème douloureux, ce soupçon de fugue, cette poursuite légère de l'idée, ces imitations discrètes et charmantes, qui se répondent doucement et tout bas. Un instant ici Beethoven s'est souvenu de l'école, et qu'il était savant. Mais il s'est ressouvenu aussitôt qu'il était homme, et malheureux, et la fugue à peine esquissée (avec quelle grâce pourtant!) s'est perdue dans un cri de douleur.

Joubert, je crois, a dit : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. » Ce qu'il disait des paroles, on pourrait le dire des notes et déterminer ainsi en finissant l'évolution de la musique et la hiérarchie des deux grandes œuvres que nous venons d'étudier. De Bach à Beethoven, l'art s'est renouvelé par l'expression et l'émotion. Si la messe en *ré* dépasse la messe en *si*, c'est qu'elle est plus souvent expressive et émouvante et par des moyens plus libres et plus variés. Beethoven est encore au-dessus de Bach parce que chez lui, plus souvent que chez son précurseur, la note ressemble à la pensée, la pensée à l'âme et l'âme à Dieu.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

A peine les chambres sont-elles parties, les vacances s'ouvrent pour tout le monde, depuis M. le président de la république qui va chercher le repos sous les paisibles ombrages de Fontainebleau, jusqu'aux écoliers qui vont oublier dans leurs familles les controverses sur l'enseignement classique et l'enseignement moderne dont on les entretenait naguère au grand concours. La politique, au moins la politique intérieure, suivant l'invariable usage, sommeille à demi. Ce n'est pas que dans cette trêve périodique et bienfaisante il ne reste encore bien des questions obscures, des incohérences morales, de mauvais fermens, des menaces de crises du travail, des grèves, des conflits obstinés. Les agitations ouvrières, pas plus que les luttes de partis, ne s'arrêtent à volonté pour le plaisir de ceux qui aiment la quiétude ou qui cherchent la distraction et l'oubli dans les voyages; mais somme toute, pour le moment, la France est au repos plus qu'aux agitations, aux incidens bruyans, aux violences de polémiques et aux grèves. On échaufferait difficilement un public inattentif pour les revendications des terrassiers et des puisatiers; on aurait de la peine à passionner les esprits pour des querelles de fantaisie. Tout ce qu'on pourrait tenter se perdrait dans cette grande et pacifique diversion des vacances qui est toujours attendue, et laisse pour quelques mois le pays à sa tranquillité. La politique intérieure, aujourd'hui, elle n'est nulle part, ou, si l'on veut, elle se réduit à des discussions assez vaines, à des discours que les ministres, dispersés par la saison, sèment sur les chemins, à une distribution de prix, à un banquet, à une inauguration de voie ferrée, à propos de tout et à propos de rien.

Le malheur est que, dans ces discours ministériels qui se succèdent, tout est parfois assez mêlé, et qu'on ne sent pas un esprit de gouvernement bien assuré, bien clair, bien propre à inspirer une confiance sans limite. Les orateurs officiels se livrent assez souvent à leur ima-

gination, à leurs fantaisies, au risque d'égarer ceux qui les écoutent et qui les prendraient au mot. Certes, lorsque M. le ministre de l'instruction publique inaugurait, il y a quelques jours, les vacances par le discours qu'il a adressé en pleine Sorbonne à la jeune population des lycées impatiente de liberté, il a parlé avec élégance, avec finesse et même parfois avec élévation. Il a prodigué les bonnes paroles et les bons conseils.

Il a parlé de tout, de l'enseignement moderne qui n'est ni l'enseignement classique, ni l'enseignement spécial, de l'idéal qui doit relever les cœurs, de la paix du monde, de l'état de l'Europe qui impose à tous les peuples des armemens formidables et démesurés. Soit, c'est le thème inévitable! Seulement on ne voit pas bien à quel propos M. le ministre de l'instruction publique s'est cru obligé de proclamer, avec une autorité officielle, que « l'état militaire, par ses nécessités de subordination passive de toutes les volontés à la volonté d'un seul, est contraire au génie des institutions politiques de la France. » Le grand maître de l'université nouvelle y a-t-il bien songé? D'abord, il n'est pas sûr que cette discipline, ennoblie par le patriotisme, ne soit point un frein salutaire, plus nécessaire encore dans une vaste et libre démocratie que sous tout autre régime. Si le service universel et obligatoire a une valeur morale, c'est justement parce qu'il soumet tous les Français à la même règle, à ce viril apprentissage de l'obéissance à des chefs qui tiennent leurs titres de commandement de leurs services et de la loi dans un intérêt commun; mais de plus, on en conviendra, c'est une étrange manière de faire aimer par une jeunesse au cœur chaud, à l'esprit prompt, cette vie militaire à laquelle elle sera appelée demain, et si l'on voulait aller plus loin, ce serait aussi une singulière façon de recommander l'institution républicaine que de la représenter comme incompatible par son génie avec les nécessités de la défense nationale, avec une des conditions de la grandeur de la France. M. le ministre de l'instruction publique aurait pu décidément se dispenser peut-être d'exprimer en pleine Sorbonne une opinion hasardée qu'il peut, s'il le veut, avoir comme philosophe, mais qui n'est point assurément l'opinion d'un homme de gouvernement à l'h eure où nous vivons. Car enfin, où veut-on en venir? quelle impression peut garder le pays, quand on lui dit au nom de l'Etat que la démocratie n'est pas faite pour subir les contraintes du service, cette « immobilisation des forces humaines, » tant de « dépenses improductives,» et quand, le lendemain, on lui impose la dure loi de l'armement universel, des charges accablantes et toujours croissantes? Que pourrait-on répondre au soldat indiscipliné qui dirait que l'obéissance est « contraire au génie des institutions? » Le plus clair est que ces théories humanitaires, si on les prenait au sérieux, ne pourraient que mettre la confusion dans les esprits, et, si elles ne sont qu'une fantaisie, elles ne sont pas faites pour une assemblée de la jeunesse.

Pendant ce temps, M. le ministre de l'intérieur, M. le ministre des travaux publics, qui n'ont pas à faire des discours en Sorbonne, vont de leur côté en province, répandant, eux aussi, à leur manière, la bonne parole. Ils vont inaugurer quelques chemins de fer, recevoir de petites ovations, qui ne manquent jamais, et surtout réchauffer le zèle provincial. Ils étaient, il y a peu de jours, dans la Corrèze, dans le Lot, à Gourdon, à Cahors. M. Constans est même allé jusqu'à Bagnères-de-Luchon. M. le ministre de l'intérieur et M. le ministre des travaux publics, dans leurs pérégrinations et dans leurs discours, ne font pas de philosophie, ils font de la politique réaliste et pittoresque. M. le ministre des travaux publics est certainement dans son rôle en rêvant la multiplication des voies ferrées, il se laisse peut-être un peu entraîner par son imagination. Il est presque idyllique en parlant des chemins de fer de montagnes, et surtout il ne compte pas avec l'argent. Qu'on ne lui oppose pas les remontrances moroses de ceux qui remplissent le devoir ingrat de défendre le budget, l'ordre financier, la fortune de la France : lui, il n'a d'autre souci que d'aller en avant, de promettre des chemins de fer qui ressemblent fort à des chemins de fer électoraux, d'achever le « plan Freycinet » pour l'an 1900 : « La France est assez riche pour se permettre ce luxe ! » Voilà qui est parler en homme entendu, sachant semer les chemins de fer ou les promesses de chemins de fer pour récolter les suffrages ! M. le ministre de l'intérieur, quant à lui, dans la distribution des rôles, se réserve la politique familière, et même parfois un peu triviale. Il fait la propagande de la bonhomie. Il se retrouve en famille à Gourdon, à Luchon, avec les méridionaux et fait avec eux la conversation sans façon en leur parlant de lui, de sa famille, de son père qui était un « féroce bonapartiste, » de ses travaux, de ses succès, de leurs intérêts à eux, de leur ville, de la république. Il se montre aussi fort satisfait, ce madré républicain devenu conservateur, comme il l'assure, conservateur de la république, et il dit volontiers d'un ton goguenard, — il le disait récemment à Avignon : « C'est notre tour maintenant d'être les gens très bien ! »

Au fond, M. Constans est trop sceptique pour être dupe de certains préjugés de parti, et il ne demanderait peut-être pas mieux que de se montrer facile avec tout le monde, au risque de passer à son tour pour réactionnaire. Il a certes fait entendre de bonnes paroles à son passage dans le Lot en recommandant aux maires de ne pas perpétuer les divisions locales, en leur rappelant que le drapeau de la république doit abriter sous ses plis tous les Français. Ces jours derniers encore, à Luchon, il a répudié la politique exclusive ; il n'a pas hésité à dire que « la porte de la république est assez haute et assez large pour que tout le monde puisse la franchir sans se courber, sans s'humilier, sans se salir. » Il est malheureusement à craindre que sous

ces libérales paroles, il n'y ait encore plus d'une restriction, plus d'une arrière-pensée. M. le ministre de l'intérieur, par une vieille habitude sans doute, traite un peu les nouveaux-venus en repentans suspects, et il leur dit au besoin : « Nous serons bienveillans dans la mesure où vous serez dévoués. » C'est peut-être au fond une manière de ne rien dire. Et M. le ministre de l'intérieur a, lui aussi, sa chimère qu'il promène dans ses voyages, dont il a parlé à Cahors, dont il vient de parler de nouveau à Luchon : c'est la caisse des retraites ouvrières. Comme M. le ministre des travaux publics a ses chemins de fer, M. le ministre de l'intérieur a sa caisse des retraites. M. Yves Guyot ne compte pas avec la fortune de la France, M. Constans ne voit qu'une bagatelle dans les 150 millions que sa caisse coûterait au budget. — De sorte que si on cherche le dernier mot de toutes ces manifestations ministérielles qui se succèdent depuis quelques jours à Paris et en province, on arrive peut-être à un résultat singulier. On finit par découvrir que dans tous les discours de M. le ministre de l'instruction publique, de M. le ministre des travaux publics, de M. le ministre de l'intérieur, ce qui manque le plus, c'est une certaine unité de direction, un certain ensemble d'idées justes et précises, c'est l'esprit de suite, de prévoyance, de gouvernement, pour tout dire. Et cependant, ce qui serait plus que jamais nécessaire aujourd'hui, ce serait un gouvernement assez prudent pour se défendre des hasards, assez bien inspiré pour ne pas marchander sur les conditions d'une sérieuse pacification intérieure, assez sûr de lui-même pour concentrer et manier avec autorité toutes les forces, toutes les ressources de la France.

Qui aurait dit il y a deux mois, à l'approche des vacances, qu'avant peu, au milieu des petits incidens de tous les jours, il allait se passer un événement qui devait d'abord étonner, puis émouvoir et agiter l'Europe? Qui aurait pensé que quelques navires envoyés pour remplir une mission de courtoisie sur les côtes du golfe de Finlande allaient créer ou dévoiler une situation nouvelle? C'est cependant ce qui arrive dans un temps déjà si fertile en surprises et en coups de théâtre; c'est ce qui préoccupe depuis quelques semaines l'opinion universelle, de plus en plus attirée vers le spectacle inattendu offert à Cronstadt, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, partout où passent nos marins, conduits sur les côtes de Russie par M. l'amiral Gervais.

On pouvait sans doute compter, pour nos officiers et nos soldats, sur une réception courtoise, puisque ceux qui avaient organisé et décidé cette mission devaient savoir ce qu'ils faisaient, on ne pouvait vraiment prévoir la vivacité et l'étendue des manifestations dont la présence de l'escadre française dans les eaux russes est devenue si rapidement l'occasion. Et ce qui donne une signification plus saisissante à des scènes si nouvelles, c'est l'unanimité des sentimens, c'est la spon-

tanéité ardente, impatiente avec laquelle toutes les classes du peuple russe s'associent à une réception dont l'empereur lui-même a donné le signal : on pourrait peut-être dire, si l'on voulait à tout prix épiloguer, qu'il faut faire la part de l'étiquette officielle ; mais ce n'est plus évidemment cela. D'abord un tsar ne se prodigue pas si aisément, si libéralement, et pour que l'empereur Alexandre III, le plus réservé des souverains, ait cru devoir se rendre spontanément à bord de nos navires à peine arrivés, pour qu'il ait semblé prendre plaisir à combler nos chefs militaires des témoignages de ses sympathies ; pour qu'il ait porté des toasts et envoyé de chaleureux télégrammes à M. le président de la république qui a répondu du même accent, pour qu'il ait fait sa paix même avec *la Marseillaise*, il a fallu qu'il mît quelque calcul profond dans ce qu'il faisait ou qu'il cédât à un puissant mouvement d'opinion. Cette opinion, elle n'a cessé de se manifester, en effet, sous toutes les formes, par les banquets offerts à nos officiers, par les virils témoignages échangés entre les chefs des deux marines, par les fêtes publiques, par les discours, par la cordialité populaire. Partout, à la cour et à la ville, dans les cercles militaires, dans les réunions mondaines, et même dans la rue, nos marins ont trouvé l'accueil le plus empressé et ont été traités en amis à qui on veut laisser un bon souvenir. Ils y ont répondu en braves gens sensibles à de si chaudes démonstrations, fiers de voir leur drapeau honoré et leur pays relevé dans l'estime du monde. La France, si bien représentée par ses marins devant Cronstadt, a répondu aussi chez elle à sa façon et par quelques paroles vibrantes de M. le ministre des affaires étrangères, et par l'accueil que les marins russes ont récemment trouvé à leur tour dans le port de Cherbourg et mieux encore par l'émotion qui a couru dans le pays. En un mot, dans leur ensemble comme par leurs détails, comme par l'esprit qui les inspire, les fêtes russes offertes à notre escadre ont tous les caractères d'un de ces événemens exceptionnels qui parlent à l'imagination et même à la raison des hommes.

Que, dans ce qui vient de se passer, tout ne soit pas pure ostentation et vaine apparence, que ces manifestations, ces démonstrations, ces bruyans témoignages de sympathie mutuelle dépassent les proportions de ce qu'on veut bien appeler la « civilité » internationale, on n'en peut certes douter. Il est bien clair que deux grands états, deux grands peuples, placés à de telles distances, séparés par tant de traditions sociales, morales, politiques, ne se confondent pas dans une telle étreinte uniquement par politesse, pour le plaisir de se donner des fêtes et de porter des toasts dans des banquets. Ils ont eu d'autres raisons de se rapprocher, c'est bien certain. Est-ce à dire que le voyage de l'escadre française à Cronstadt n'ait été qu'un moyen de déguiser quelque savante campagne diplomatique, que M. l'amiral Gervais ait été envoyé pour conquérir quelque pacte mystérieux, qu'il y ait des

protocoles, des engagemens écrits, des traités d'alliance offensive et défensive? Il n'y a probablement rien de semblable, malgré le zèle qu'ont mis les nouvellistes à divulguer le prétendu secret des négociations de Saint-Pétersbourg. Traités et protocoles sont assez inutiles, et, si on pouvait avoir un doute, une illusion sur ce que valent les papiers diplomatiques, le premier ministre de la reine Victoria, lord Salisbury, nous a suffisamment éclairés en déclarant ces jours derniers, avec une certaine désinvolture, que les protocoles n'étaient rien, que les intérêts du moment décidaient de tout. Ce sont les intérêts qui font aujourd'hui un rapprochement, favorisé peut-être par une certaine facilité d'esprit et de rapports entre Français et Russes, qui n'ont jamais été des ennemis irréconciliables, même quand ils ont eu à vider leurs querelles par les armes. Sans doute il a pu y avoir, plus d'une fois, il peut y avoir encore, entre la France et la Russie, des intérêts différens sur quelques points du monde. Pour le moment, on n'a plus songé à ce qui pourrait diviser; tout a visiblement cédé à la pression d'un intérêt supérieur qui fait des deux puissances des alliées.

C'est la force des choses qui depuis quelques années conspire pour ce rapprochement auquel les deux peuples s'associent avec leurs gouvernemens, et à dire toute la vérité, les premiers auteurs de l'alliance de la Russie et de la France, si alliance il y a, sont ceux qui l'ont préparée sans le savoir par les menées de leur diplomatie, qui l'ont précipitée par leurs démonstrations. On a cru pouvoir constituer au centre du continent une sorte de prépotence, agiter le spectre des coalitions, s'attribuer, du droit de la force et du nombre qu'on croyait avoir, une façon d'arbitrage dans l'occident. Récemment encore, on se plaisait à donner une représentation nouvelle de cette fameuse triple alliance, qu'on s'efforçait de transformer en quadruple alliance, sans s'apercevoir qu'on troublait ainsi toutes les conditions de puissance, tous les rapports entre de grands États. Le résultat a été et devait être de rapprocher les nations et les gouvernemens laissés en dehors de ces arrogantes combinaisons, de les conduire à opposer au faisceau de forces dont on les menaçait, le faisceau de leurs propres forces. On a prétendu disposer de l'équilibre de l'Europe par un bon plaisir d'omnipotence à trois ou à quatre, on n'a réussi qu'à partager l'Europe en deux camps, en décidant un effort énergique pour rétablir l'équilibre. On l'a voulu, c'est fait, et si, comme on n'a cessé de le dire, la triple ou la quadruple alliance n'a été créée que pour être une garantie de la paix, il y aura désormais, par l'alliance nouvelle, une garantie de plus, qui n'est peut-être pas la moins sérieuse et la moins efficace. La paix sera probablement mieux gardée entre les deux camps qui s'observent, qui sont de force à se faire respecter !

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'impression multiple, confuse, assez contradictoire, laissée un peu partout par ce qui vient d'arriver

en Russie. Il est évident que le premier mouvement dans plus d'un pays a été une certaine surprise. On ne s'attendait ni à l'importance qu'allait prendre l'apparition de notre escadre devant Cronstadt, ni à l'éclat des réceptions russes, ni à la gravité significative des démonstrations qui se sont produites. On a eu quelque peine à se reconnaître. Les uns se sont empressés de traiter légèrement ces fêtes et ces manifestations importunes, d'attribuer tout cela à la frivolité des Russes et des Français, de n'y voir qu'une simple politesse ou l'effet d'un mot d'ordre officiel ou une puérile exagération, les autres n'ont pas caché leur impatience et leur mauvaise humeur. — Ceux-ci se sont étudiés à diminuer l'importance de l'événement, à démontrer qu'une alliance était impossible entre la France et la Russie; ceux-là ont plutôt affecté d'exagérer la gravité des choses et ont pris ce prétexte pour déclamer une fois de plus contre les velléités remuantes et ambitieuses de la France. Au demeurant, la dernière impression à peu près dans tous les pays est bien, à ce qu'il semble, qu'il s'est passé quelque chose de sérieux, que, si rien n'est précisément changé en Europe, il y a désormais des positions prises, des politiques plus nettement avouées.

Et maintenant, après le passage de M. l'amiral Gervais à Cronstadt et à Pétersbourg, quelle peut être la signification de la visite prochaine de notre escadre à Portsmouth ? Il est bien clair que l'Angleterre, avec son expérience des grandes affaires, ne s'est pas longtemps méprise et l'empressement qu'elle a mis à exprimer le désir de recevoir notre escadre à Portsmouth est la meilleure preuve qu'elle ne veut pas paraître aussi engagée qu'on le voudrait avec la triple alliance, qu'elle ne veut pas se laisser entraîner au-delà de ses intérêts. Nos marins peuvent donc aller tranquillement sur la côte britannique ; ils sont sûrs d'être bien reçus par le gouvernement anglais, par la reine elle-même qui en a exprimé le désir, par le lord-maire, s'ils vont à Londres. Ils se conduiront là comme partout en honnêtes soldats chargés de la bonne renommée de leur pays et portant avec orgueil dans toutes les eaux les couleurs de la France. Après cela, il est bien certain qu'il n'en sera ni plus ni moins, et on ne voit pas bien pourquoi un patriotisme assez puéril ou de faux calculs auraient détourné notre escadre du rivage britannique où de nouvelles fêtes l'attendent. Le voyage à Portsmouth ne dénature ni n'atténue la visite à Cronstadt, qui reste avec toute sa signification. Ce qui est fait est fait et lord Salisbury a pris le meilleur parti en déclarant, ces jours passés, au banquet de fin de session donné à Mansion-House, que la paix de l'Europe n'avait jamais été mieux assurée. Qu'il ait voulu tranquilliser l'opinion anglaise ou témoigner sa confiance dans les intentions de la France et de la Russie, il a parlé en homme d'esprit.

Dans le concert de nouvelles retentissantes, de discours, de consultations politiques, dont les derniers incidens européens viennent d'être

l'occasion, il aurait manqué une voix si M. Crispi n'avait pas tenu à faire sa partie; mais M. Crispi a parlé comme les autres, comme M. de Bismarck lui-même, l'illustre délaissé de la fortune, qui paraît avoir dans sa solitude des opinions assez moroses sur les affaires du jour. Il y a deux mois à peine, l'ancien ministre italien, pour faire encore parler de lui, pour échapper, s'il pouvait, à l'oubli, avait écrit une première consultation qu'il avait confiée à une revue anglaise, avec des airs de mystère, en se voilant du prétentieux pseudonyme « un homme d'État. » Aujourd'hui il publie dans la même revue son second memorandum, qu'il se résigne cette fois à signer de son nom. M. Crispi a voulu, lui aussi, dire son mot sur les affaires de l'Europe, sur les alliances continentales, sur la politique de l'Italie; seulement il l'a dit à la façon d'un homme qui, en perdant le pouvoir, a perdu le sens le plus simple des grandes réalités publiques, qui est dépassé par les événemens et a tout l'air d'un revenant nous racontant des histoires de l'autre monde.

Qu'est-ce en effet que cette consultation nouvelle sur « l'Italie, la France et la papauté, » si ce n'est un tissu de vieilleries, de puérilités, d'inventions saugrenues qui ne répondent plus à rien, ni à la vérité des choses, ni à l'état présent du monde? M. Crispi a donc découvert, et dévoilé devant l'Europe le grand secret des malentendus qui séparent l'Italie de la France, qui ont jeté l'Italie dans la triple alliance. Il ne s'agit plus, il est vrai, des coups de main préparés par notre marine pour enlever le port de la Spezzia, ou des plans de campagne médités par nos états-majors pour l'invasion de la Péninsule; il ne s'agit plus même de Tunis, ni des capucins, qui font depuis quelque temps plus de bruit que de raison dans les polémiques italiennes. La grande, la terrible question qui s'élève toujours entre les deux pays, c'est la papauté, dont la France médite visiblement la restauration temporelle. Il est avéré, c'est M. Crispi qui l'assure, que, si des négociations engagées en 1887 par un brave prélat pour réconcilier l'Italie avec le pape n'ont pas eu une heureuse issue, c'est la faute de la France, qui est intervenue par ses mauvais conseils auprès du saint-père. Il est tout aussi démontré qu'en 1889, en pleine exposition, en pleine agitation boulangiste, il y a eu une grande « conspiration » pour décider le pape à quitter Rome, à réclamer l'hospitalité française! Bref, c'est un fait sûr et certain que depuis des années la France, placée sous le régime de la république, gouvernée par des ministres comme M. Goblet, M. Floquet ou même M. de Freycinet et M. Ribot, ne cesse de songer à une nouvelle expédition de Rome pour rétablir le pape dans son pouvoir temporel! Et voilà pourquoi l'Italie est dans la triple alliance! voilà pourquoi elle n'en sortira pas tant que la France n'aura point juré solennellement qu'elle ne songe ni à « renouveler l'expédition contre Rome, » ni à « soumettre aux puissances européennes la question du Vatican! » C'est pourtant tout ce que trouve à dire sur la

politique du jour un homme qui a dirigé avec fracas les affaires de la nation, qui a eu tous les secrets de la diplomatie, qui est censé connaître l'état des autres pays! Il n'y a pas même dans ces billevesées de quoi abuser les crédulités les plus naïves.

Où donc M. Crispi a-t-il vu « qu'en France la question romaine reste toujours ouverte? » Est-ce parce qu'il y a entre notre pays et le saint-siège des rapports traditionnels nécessaires, que tout régime régulier, à demi éclairé, s'étudiera à maintenir? Assurément la France, sous la république comme sous la monarchie, ne saurait se désintéresser de la position, de l'indépendance de la papauté et doit tenir à une entente utile avec le chef de l'Église catholique. Elle y est intéressée dans ses affaires intérieures pour la paix des consciences, et encore plus peut-être, pour son influence séculaire à l'extérieur, dans les pays lointains où elle a une clientèle catholique rattachée à son protectorat. Il n'y a que les sectaires qui méconnaissent l'avantage d'avoir pour allié le plus grand pouvoir moral qui soit au monde. Nos gouvernemens nouveaux, dès qu'ils touchent aux affaires, ne s'y trompent pas, et jusqu'ici, il n'y a pas eu un ministère républicain qui se soit prêté à la suppression de l'ambassade française auprès du Vatican. M. le président de la république, en toute occasion, montre sa déférence pour le chef de l'Église; il la montrait récemment encore, et lorsqu'il a eu à remettre la barrette au dernier nonce, au cardinal Rotelli, et lorsqu'il a eu à recevoir le nouveau nonce, Mgr Ferrata. Le pape, de son côté, sans déguiser ses préférences pour la France, ne cesse de témoigner les intentions les plus conciliantes, et même d'encourager par ses conseils les adhésions à la république. En dehors de cette bonne intelligence, de ce concours utile, dont la paix religieuse peut être le prix, il n'y a pas, que nous sachions, une question romaine. Il faut les yeux de M. Crispi pour la démêler parmi nous. La question romaine, elle n'existe pas plus pour la France que pour les autres grands états. Est-ce que M. de Bismarck, le jour où il s'y est cru intéressé, ne s'est pas adressé au souverain pontife et ne l'a pas traité en puissance reconnue? Est-ce que l'empereur d'Autriche, dont l'Italie est l'alliée, est allé jusqu'ici rendre à Rome la visite qu'il avait reçue du roi Humbert à Vienne? Mais, sur tout ce qui vient de l'Autriche et de l'Allemagne, M. Crispi garde un silence prudent. Il n'y a que la France qui le préoccupe; si la question romaine reste encore un embarras pour l'Italie, c'est uniquement la faute des Français, qui conspirent avec le Vatican. Voilà qui est entendu.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que M. Crispi ne se dit pas moins le meilleur ami de la France. Oh! oui, sans doute, pourvu que la France cesse de « se considérer comme la fille aînée de l'Église; » pourvu qu'elle soit sage et tranquille, qu'elle ne prétende plus « être l'arbitre de l'Europe, » qu'elle sache s'incliner devant les obstacles sa-

lutaires opposés à ses ambitions, qu'elle se laisse lier par l'Allemagne et l'Italie sur le continent, par l'Angleterre dans la Méditerranée : à ces conditions, M. Crispi ne demande pas mieux que d'être son ami. Si c'est le langage d'un ami, à ce qu'il assure, que dirait donc un ennemi ? Seulement M. Crispi ne s'aperçoit pas qu'avec ses évocations de la question romaine et ses consultations surannées, il ne parle plus que dans le vide, en politique qui prête un peu à rire aux hommes sérieux, — qui a perdu le fil des événemens.

Lorsque l'empereur Guillaume II, il y a un mois, commençait ses voyages par la Hollande, il ne voyait naturellement autour de lui que les fêtes et les démonstrations officielles ou populaires à Amsterdam comme à La Haye. Tous les dissentimens de parti se taisaient pour recevoir le souverain étranger hôte de la reine; les affaires publiques restaient suspendues pour quelques jours. La Hollande cependant entrait déjà dans une crise qui était la suite des dernières élections et qui ne laisse point d'avoir sa gravité pour le pays. C'est par le fait un changement de politique qui se prépare dans des conditions assez laborieuses. Le ministère présidé depuis quelques années par M. de Mackay et vaincu au dernier scrutin avait ajourné sa démission pour éviter la coïncidence d'une crise intérieure, d'une sorte d'interrègne ministériel avec le passage de l'empereur allemand. A peine Guillaume II a-t-il été parti, il a remis ses pouvoirs à la reine-régente. La difficulté est aujourd'hui de le remplacer. Comment le remplacera-t-on ? c'est là précisément la question dont la solution dépend de la volonté de la reine, peut-être des influences qui s'agitent autour de la souveraine, sans doute aussi et avant tout de l'état des partis, de toute une situation créée par les élections.

Jusqu'ici le ministère de M. de Mackay, bien que de tempérament conciliant et d'inclinations à demi libérales, a vécu surtout avec l'appui des conservateurs de diverses nuances, d'une majorité composée de catholiques et de protestans antirévolutionnaires : c'est ce qu'on appelle en Hollande la « monstrueuse » alliance; ce n'est après tout qu'une coalition des forces conservatrices née des circonstances, prolongée par les circonstances. Cette majorité suffisante peut-être, quoique un peu incohérente et peu nombreuse, elle a fini par se diviser et se décomposer à l'occasion surtout d'une de ces questions qui s'agitent aujourd'hui dans tous les pays, dans tous les parlemens : la question de la réforme militaire et de l'établissement du service obligatoire. Vivement discutée dans les chambres comme dans le pays, ardemment combattue même dans le camp ministériel, la réforme militaire proposée par le gouvernement est restée un objet de contestations passionnées et a mis la confusion dans les partis. Les divisions qui se sont manifestées dans les chambres ont eu nécessairement leur contre-coup dans les élections récentes. La lutte a été

partout des plus vives, non-seulement entre libéraux et conservateurs, mais entre conservateurs, entre catholiques et protestans antirévolutionnaires, les uns adversaires acharnés, les autres partisans de la réforme militaire. Les scissions se sont multipliées entre les alliés de la veille. Qu'en est-il résulté? Les proportions des partis se sont trouvées brusquement modifiées. Jusqu'aux dernières élections, dans une chambre de 100 membres, les libéraux étaient au nombre de 45, la majorité ministérielle comptait 55 catholiques ou antirévolutionnaires. Aujourd'hui le scrutin a tout changé. Ce sont les libéraux qui sont au nombre de 55 dans la chambre nouvelle, ce sont les conservateurs qui se trouvent réduits à n'être plus qu'une minorité composée de 25 catholiques et 20 antirévolutionnaires. Les plus grandes villes, Amsterdam, Rotterdam, La Haye, ont singulièrement contribué à la victoire libérale. Les divisions des conservateurs ont fait le reste. Un des chefs les plus éminens des catholiques, le docteur Schaepman, a eu de la peine à être élu. Voilà la situation parlementaire que les élections ont créée et où un changement de direction politique devient inévitable, quoiqu'il ne paraisse pas être sans difficulté.

Les circonstances n'ont rien de pressant, à la vérité, puisque la chambre nouvelle ne se réunit que le mois prochain et que la Hollande est un sage pays où les crises ministérielles se déroulent avec une paisible lenteur. La nécessité de remplacer le ministère Mackay ne reste pas moins évidente, et c'est là justement que commence l'embarras. Au premier abord, sans doute, tout paraîtrait assez simple; la solution serait dans la situation même. Les libéraux qui ont depuis longtemps perdu le pouvoir retrouvent aujourd'hui une majorité; ils sembleraient naturellement désignés pour reprendre la direction des affaires. Seulement, les libéraux ont un programme où ils ont inscrit des réformes économiques, une réforme électorale, sans compter la réforme militaire qu'ils seront obligés de reprendre, et il n'est pas sûr que le jour où ils essaieront de réaliser leur programme, ils ne verront pas à leur tour leur majorité se décomposer. C'est là le point délicat. Jusqu'ici, la régente, la reine Emma, a successivement appelé en consultation M. de Heemskerk qui a autrefois dirigé un ministère d'affaires, M. Tak van Poortvliet qui est un des chefs du parti libéral, puis le bourgmestre d'Amsterdam, M. Van Tienhoven, qui est un libéral modéré. Elle a écouté tout le monde, même ceux qui lui auraient peut-être conseillé de ne rien faire, d'attendre, de garder au moins provisoirement le ministère conservateur de M. de Mackay. La reine-régente est restée dans son rôle constitutionnel, remplissant ses devoirs sans se hâter, sans rien brusquer, sans se départir surtout d'une prudente réserve. Elle aurait eu peut-être ses préférences, elle n'a pas cherché à les imposer. Le plus vraisemblable est que cette crise, née des élections hollandaises, finira par un ministère qui réunirait M. Van Tien-

hoven, M. Tak van Poortvliet, deux hommes représentant des nuances diverses du libéralisme. C'est, à ce qu'il semble, la solution la plus naturelle, la plus logique dans la situation parlementaire de la Hollande, la plus conforme aux vœux de ce paisible pays qui allie à ses sentimens conservateurs d'invariables instincts libéraux.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les rentes françaises et la plupart de nos grandes valeurs nationales se sont tenues avec fermeté pendant la première quinzaine d'août, tandis qu'une grande indécision a continué de régner sur le marché des fonds d'États étrangers, surtout de ceux de l'Europe méridionale et orientale. Des trois grandes places financières dont les mouvemens sont reliés par une étroite solidarité, Paris, Londres et Berlin, la nôtre n'est cependant plus seule à présenter quelques symptômes manifestes d'un prochain ascendant des tendances optimistes. A Londres, en effet, la situation semble sérieusement dégagée; les rumeurs fâcheuses et si longtemps persistantes sur les embarras de telles ou telles grandes maisons de la Cité se dissipent peu à peu; la défiance morose fait place au sentiment que sans doute on a passé la période des pires conséquences de la crise; si l'activité ne s'est pas encore réveillée au Stock-Exchange, on ne le doit plus exclusivement à la pensée décourageante qu'il y a encore des catastrophes à subir, mais bien plutôt à l'éloignement temporaire de la plus grande partie du monde financier.

A Berlin, au contraire, l'horizon est encore plus chargé de nuages et le pessimisme plus accentué qu'il y a quinze jours. La presse allemande a commenté avec une mauvaise humeur bien naturelle et des inquiétudes, en partie peut-être affectées, les incidens si remarquables de la réception de la flotte française à Cronstadt. D'autre part, l'opinion publique a été fort occupée des bruits alarmistes répandus sur l'état de santé de l'empereur d'Allemagne, confiné à Kiel à bord du *Hohenzollern* par une blessure au genou. Enfin le décret du gouvernement russe interdisant l'exportation des seigles a jeté le monde économique allemand

dans une véritable consternation; quelques journaux ont tracé le tableau le plus sombre des misères que cet acte d'hostilité de la Russie à l'égard de l'Allemagne préparait pour l'hiver prochain aux populations situées à l'ouest de la Vistule.

Le marché de Berlin, sous l'action de ces divers facteurs, ne pouvait que présenter une physionomie attristée. Le rouble a constamment baissé, atteignant le cours de 2.10 marcs qui correspond au prix de 262 fr. 50. L'emprunt d'Orient, libellé en rouble papier, a été directement affecté par cette réaction et a fléchi de 69 3/8 à 68 3/8. Le 4 pour 100 consolidé des Chemins de fer, emprunt en or, a moins baissé, et ne perd qu'une demi-unité, à 95 1/2. Le 4 pour 100 1880, après avoir abandonné un moment le cours de 96, l'a repris et reste, comme à la fin de juillet, à 96 1/2. La rente italienne, dont les mouvemens sont déterminés principalement par les tendances qui règnent à Berlin, a eu un marché très agité au moment de la liquidation; après avoir, toutefois, baissé de 90.10 à 89.50, elle s'est relevée à 90.30 et finit à 90.10. Le 4 pour 100 hongrois n'a pu conserver ce même cours de 90 et a reculé de 90 5/16 à 89 3/4.

Le Portugais 3 pour 100 s'est maintenu aux environs de 38 1/2 pendant toute la quinzaine, malgré une nouvelle et très importante baisse des valeurs de la Compagnie royale des chemins de fer portugais. L'action de cette Société a été précipitée de 175 à 113.75, l'obligation 3 pour 100 de 219 à 182, l'obligation 4 pour 100 de 270 à 205. Il est à noter que la rente 4 pour 100 de l'État portugais reste cotée, le samedi 13, à ce même cours de 205. Le crédit de la compagnie et celui de l'État se trouvent ainsi ramenés au même niveau. La situation monétaire à Lisbonne s'est un peu détendue. Toutefois la prime de l'or n'est pas redescendue au-dessous de 20 à 25 pour 100.

A Madrid, l'on fait 8 pour 100 de prime, et cette question de change a provoqué encore des ventes d'obligations des chemins de fer espagnols. Mais les bas cours cotés fin juillet ont sollicité d'autre part des acheteurs, et finalement ce groupe de titres est en reprise. Les obligations des Andalous se sont relevées de 343 à 350, les Nord de l'Espagne, 1re série, de 387 à 390, 2me série, de 359 à 370, 3me série, de 349 à 357, les Pampelune, de 346 à 352, les Barcelone de 347 à 352. Les Cacérès ont reculé de 240 à 205, et les obligations ouest de l'Espagne de 250 à 155. L'Extérieure, après avoir reculé à 70 en liquidation, a repris à 71 1/4, puis s'est tenue entre 70 1/2 et 71. La situation financière de l'Espagne reste très peu satisfaisante, le gouvernement ne pouvant tenter l'application de la loi récemment votée par les cortès, soit pour l'émission d'un emprunt, que les circonstances actuelles rendent impossible, soit pour l'expansion de la circulation fiduciaire, puisque la seule crainte de cette expansion a déjà suscité un agio de 8 pour 100.

Les valeurs turques ont subi l'influence générale et se sont négociées à des cours légèrement inférieurs à ceux de juillet. Le 1 pour 100 finit à 18.45, la Banque ottomane a reculé de 10 francs à 553.75. L'Unifiée d'Égypte a fléchi de 2.50, à 485.

Quelques nouvelles un peu moins mauvaises de Buenos-Ayres et l'annonce du vote par le sénat argentin de deux lois visant, l'une la constitution d'une nouvelle Banque nationale, l'autre la suppression du *moratorium* de trois mois accordé au commerce, ont provoqué à Londres un commencement d'amélioration sur les valeurs de la République Argentine. Le 5 pour 100 1886, qui avait reculé jusqu'à 260 fr., a repris à 290. Les fonds brésiliens sont également en hausse sur les cours de fin juillet. Compensés, le 4 1/2 à 74 et le 4 pour 100 à 69, ils valent aujourd'hui 76.50 et 72.

Nos fonds publics n'ont eu pendant cette première partie du mois d'août que des variations insignifiantes. Les reports ont été à peine rémunérateurs à la liquidation dernière, ainsi que l'on s'y attendait, et une certaine avance se serait probablement produite, si les circonstances extérieures et avant tout la lourdeur du marché de Berlin n'avaient enrayé l'action de cette tendance favorable.

Il faut, d'ailleurs, rappeler cette fois encore que, sans événement grave, la rente française ne saurait baisser, aussi longtemps que se poursuivront les achats de la Caisse des dépôts et consignations. La Caisse a acheté des rentes pour un capital de 18 millions 1/2 en janvier, de 23 en février, de 34 en mars, de 42 en avril, de 41 en mai, de 32 en juin et de 31 en juillet, soit pour les sept premiers mois de l'année un total de 224 millions, ou une moyenne de 32 millions par mois. Si cette proportion est maintenue jusqu'à la fin de l'année, ce qui, jusqu'ici, apparaît probable, la Caisse aura employé en achat de rentes, en 1891, une somme de 384 millions de francs et le portefeuille des Caisses d'épargne, qui atteignait déjà 2,960 millions à la fin de décembre 1890, s'élèvera ainsi à 3,350 millions. Le fonctionnement de ce singulier mécanisme assure la hausse ou tout au moins le maintien des cours de la rente, mais accroît chaque jour les responsabilités de l'État. On ne saurait trop redire, en effet, que les achats de la Caisse des dépôts et consignations ont pour résultat de transformer une dette perpétuelle en une dette à vue, ce qui est absurde au point de vue de la logique économique. La Banque de Paris a reculé de 765 à 750, le Crédit foncier de 1,247.50 à 1,245, le Crédit lyonnais, de 810 à 806.25. Le Suez a repris de 2,767.50 à 2,782.50, le Gaz de 1,415 à 1,437.50. Le Lyon est à 1,475 après 1,485, le Nord à 1,840 après 1,837.50.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT SIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXIe ANNEE.

JUILLET. — AOUT.

Livraison du 1er Juillet.

L'Art et la Nature, première partie. — L'Œuvre d'art et le Plaisir esthétique, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française 5

Amour de jeune fille, première partie, par Mme P. CARO 43

Les Bills Mac-Kinley, par M. A. MOIREAU 92

La Guerre d'Espagne. — Fragmens des mémoires du colonel Vigo-Roussillon, première partie. 127

Le Crédit agricole. — Ses nouvelles formules, par M. Henri BAUDRILLART, de l'Institut de France 158

Les Salons de 1891. — III. — Le Salon du Champ de Mars, par M. George LAFENESTRE 181

Revue littéraire. — Les Mémoires d'un homme heureux, par M. F. BRUNETIÈRE 207

Revue musicale. — *Le Rêve* a l'Opéra-Comique, par M. Camille BELLAIGUE. 219

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 226

Mouvement financier de la quinzaine. 237

Livraison du 15 Juillet.

L'Art et la Nature, deuxième partie. — L'Imagination, ses lois, ses méthodes, ses joies dans son commerce direct avec la nature, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française 241

Amour de jeune fille, deuxième partie, par Mme P. CARO. 287

La Tuberculose et les Doctrines contemporaines, par M. Jules ROCHARD, de l'Académie de Médecine 333

Les Juifs et l'Antisémitisme. — III. — Physiologie et Psychologie du Juif, par M. Anatole LEROY-BEAULIEU, de l'Institut de France. 365

PAYSAGES HISTORIQUES DE FRANCE. — III. — LES LÉGENDES DE LA BRETAGNE ET LE GÉNIE CELTIQUE, par M. ÉDOUARD SCHURÉ. 408
LE LATIN VULGAIRE, D'APRÈS LES DERNIÈRES PUBLICATIONS, par M. PAUL MONCEAUX. 429
UN TOUR EN ANGLETERRE. — BIRMINGHAM, UNE RÉPUBLIQUE BIEN GOUVERNÉE, par M. MAX LECLERC. 449
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 467
MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 478

Livraison du 1er Août.

L'ART ET LA NATURE, troisième partie. — LES CHAGRINS, LES TOURMENS DE L'IMAGINATION ET SA DÉLIVRANCE PAR LES ARTS, par M. VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie française. 481
AMOUR DE JEUNE FILLE, troisième partie, par Mme P. CARO. 521
LA GUERRE D'ESPAGNE. — FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON. — Deuxième partie. 565
UN ENSEIGNEMENT NOUVEAU, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 588
LENA. — SCÈNES DE MŒURS HOLLANDAISES, par M. LÉON BARRACAND. 611
L'ÉVOLUTION DE LA DÉMOCRATIE EN SUISSE, par M. LOUIS WUARIN. 630
ÉTUDES SUR LE XVIIe SIÈCLE. — LA PHILOSOPHIE DE BOSSUET, par M. FERDINAND BRUNETIÈRE. 655
M. LE COMTE ALEXANDRE DE HUBNER ET SES SOUVENIRS DE 1848, par M. G. VALBERT. 695
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 707
MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 718

Livraison du 15 Août.

L'ART ET LA NATURE, dernière partie. — LES DOCTRINES, LES ÉCOLES ET LA PERSONNALITÉ DE L'ARTISTE, par M. VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie française. 721
AMOUR DE JEUNE FILLE, dernière partie, par Mme P. CARO. 756
LES COMPOSITIONS INCENDIAIRES DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE. — LE FEU GRÉGEOIS ET LES ORIGINES DE LA POUDRE A CANON, par M. BERTHELOT, de l'Académie des Sciences. 786
LES COMÉDIENNES DE LA COUR. — LA DUCHESSE DU MAINE, MADAME DE POMPADOUR, ET LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par M. VICTOR DU BLED. 823
PAYSAGES HISTORIQUES DE FRANCE. — IV. — LES LÉGENDES DE LA BRETAGNE ET LE GÉNIE CELTIQUE, SAINT PATRICE, MERLIN, TALIÉSINN, par M. ÉDOUARD SCHURÉ. 864
LA GUERRE D'ESPAGNE. — FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON. — Dernière partie. 903
REVUE MUSICALE. — LES CONCERTS. — LA MESSE EN *Si* MINEUR DE BACH ET LA MESSE EN *Ré* DE BEETHOVEN, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 936
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 945
MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 956

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 517 747